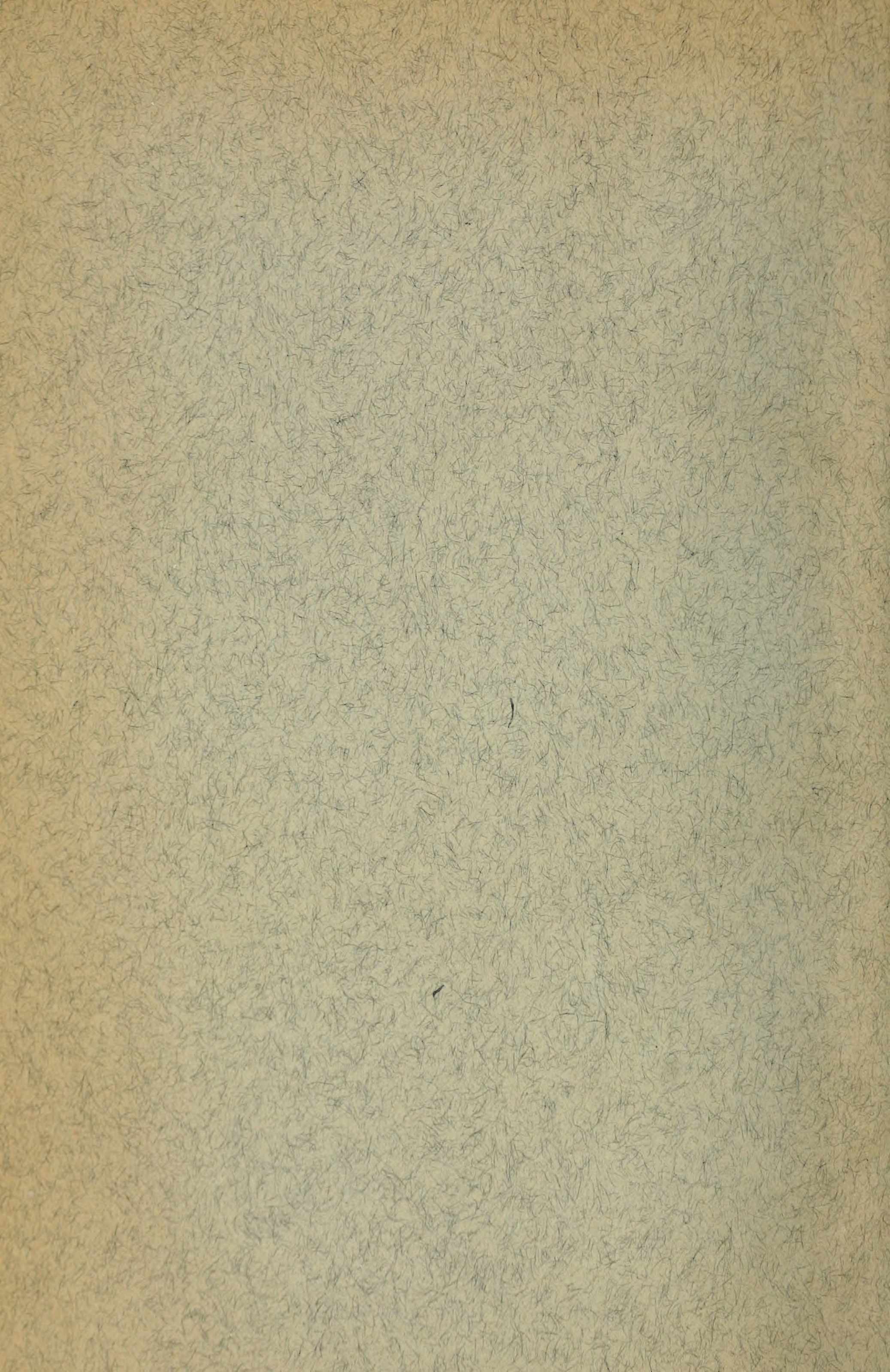






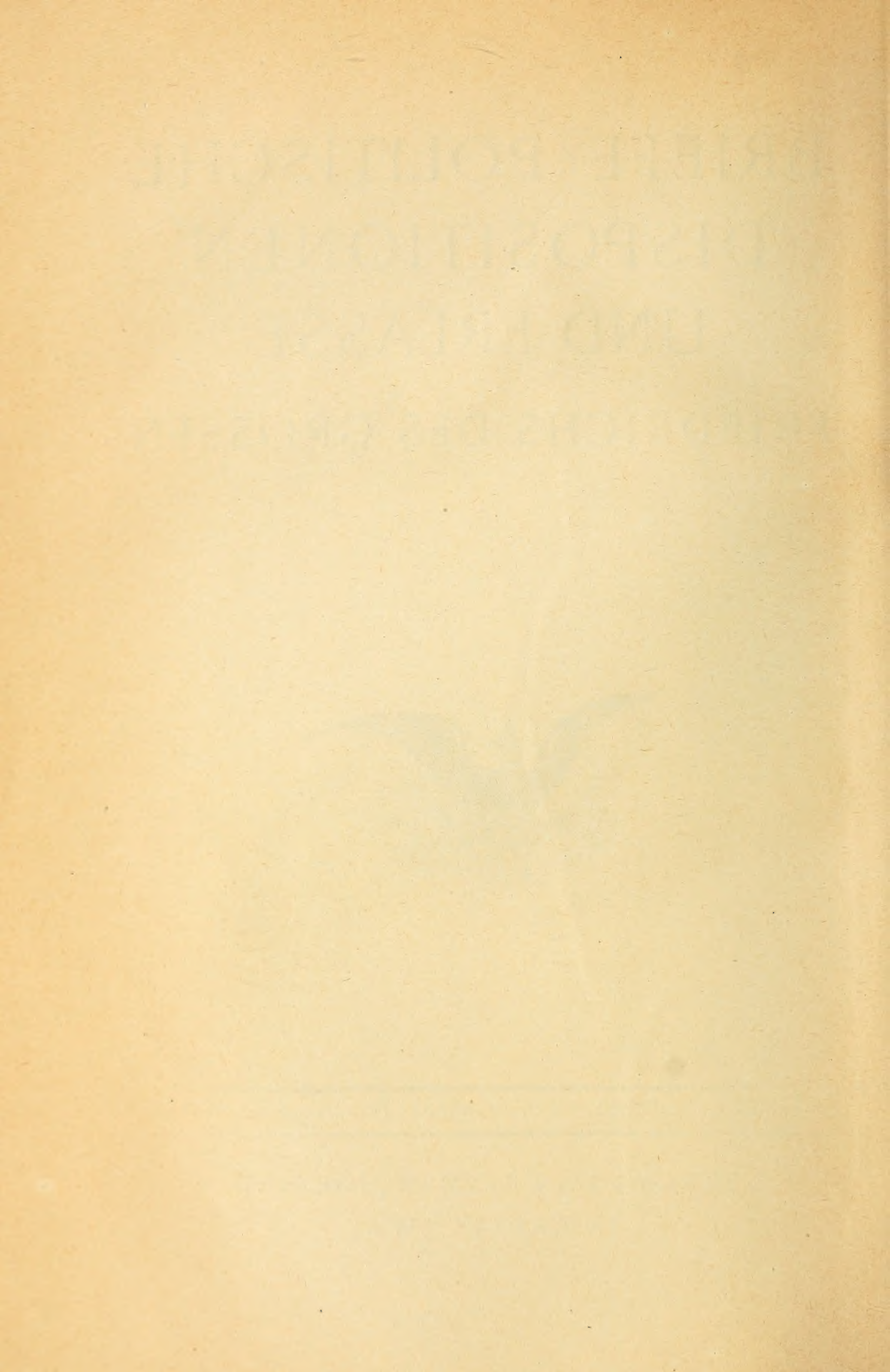
BRIEFE · POLITISCHE DISPOSITIONEN UND ERLASSE

FRIEDRICHS DES GROSSEN



Band 22 der politischen Korrespondenz Friedrichs des Großen

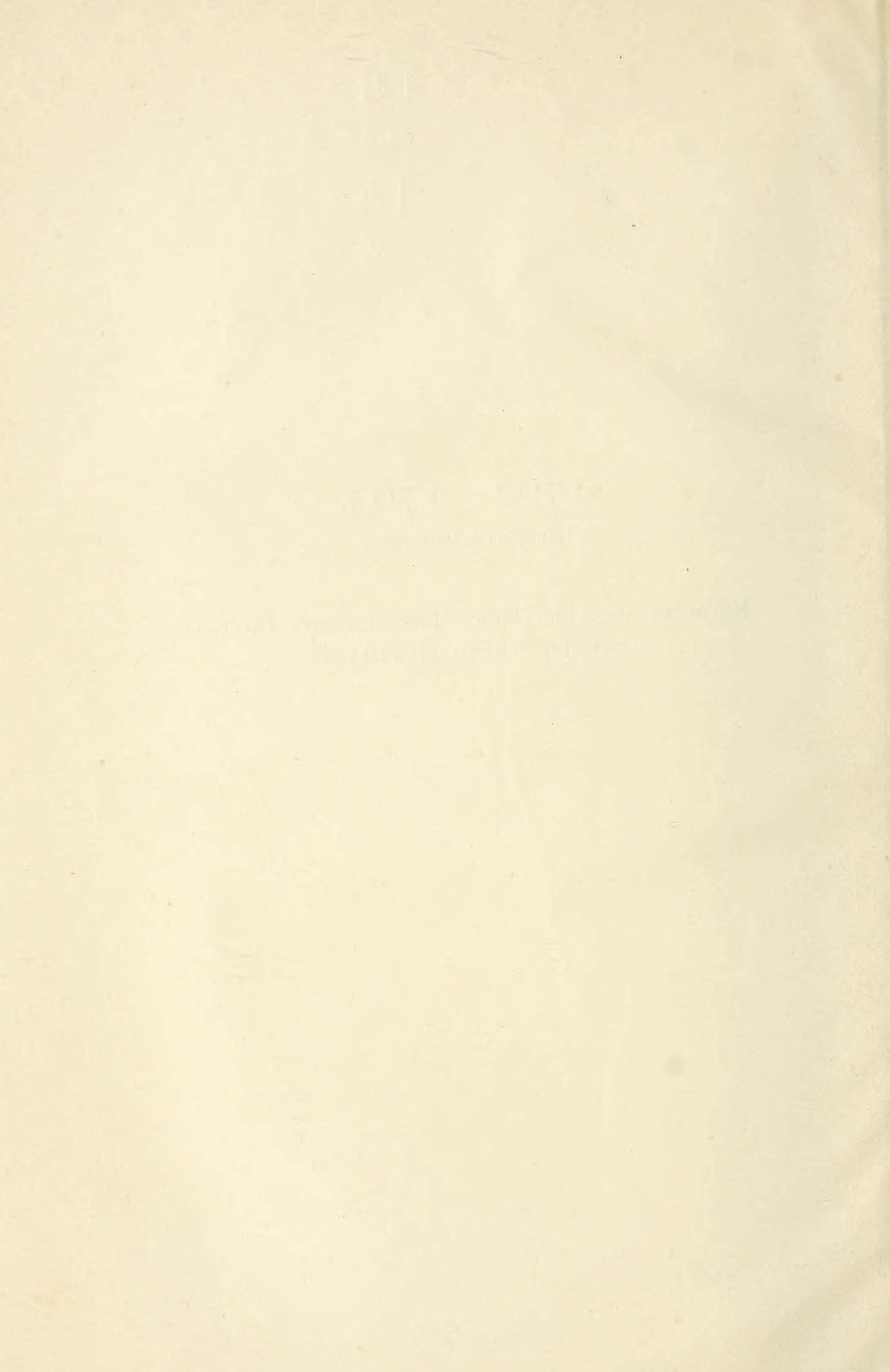
VERLAG VON REIMAR HOBBING
IN BERLIN SW 61



1762—1763.

[Juli 1762 — März 1763.]

Redigirt von Dr. Kurt Treusch von Buttlar
und Dr. Otto Herrmann.



13816. AU GRAND-CHANCELIER DE RUSSIE COMTE DE WORONZOW A SAINT-PÉTERSBOURG.

Klein-Tinz,[1] 1er juillet 1762.

L'on ne saurait être plus sensible que je le suis, aux remercîments que vous me faites dans votre lettre du [9 juin]. J'y remarque avec plaisir que vous regardez le petit présent que je vous ai envoyé,[2] pour ce qu'il est en effet, et que vous l'acceptez comme un souvenir de mon estime et de mon amitié. Vous méritez l'une et l'autre, tant par votre caractère personnel que par l'honneur que vous avez d'occuper le premier poste au service d'un grand Prince que je reconnais avec raison pour le plus cher de tous mes amis et alliés. Puissiez-vous le remplir encore une longue suite d'années en parfaite santé et me fournir ainsi souvent des occasions favorables de vous prouver tout le cas que je fais de son amitié et de votre mérite. Je le souhaite du fond de mon cœur.

Federic.[3]

Nach dem Concept.[4]

13817. AU COLONEL BARON DE GOLTZ A SAINT-PÉTERSBOURG.

Quartier de Klein-Tinz, 1er juillet 1762.

Les dépêches que vous m'avez faites du 19 de juin passé, m'ont été fidèlement rendues avec les pièces que vous y aviez jointes.[5] Comme

[1] Südwestl. von Breslau. [Die Schreibung der Ortsnamen erfolgt nach dem „Ortslexikon von Deutschland“ von H. Rudolph.] — [2] Ein Brillantring. Vergl. Bd. XXI, 502. — [3] Dem General von Korff in Petersburg, der sich am 4. Juni für die Verleihung des schwarzen Adler-Ordens (vergl. Bd. XXI, 457) bedankt hatte, antwortet der König am 1. Juli: „Wie solcher Orden allezeit eine Marque von einer distinguirten Mérite gewesen und die von dem Herrn General en chef dadurch einigen Eclat bekommen, und zwar in den Diensten des glorwürdigsten Kaisers, als Meines besten Freundes, so habe Ich Mir ein angenehmes Devoir daraus gemachet, den Herrn General en chef damit zu decoriren.“ Korff möge den Orden als Zeichen der Hochachtung und Freundschaft des Königs ansehen, wozu ihm die in seinem Schreiben bezeigten Gesinnungen „ein neues Recht“ gäben. — [4] Alle Schriftstücke, deren Aufbewahrungsort nicht besonders genannt ist, sind dem Königl. Geheimen Staatsarchiv zu Berlin entnommen. — [5] Vergl. Nr. 13818.

tout est actuellement préparé pour les ratifications du traité d'alliance et de ses articles séparés et secrets, mon ministre le comte de Finckenstein aura soin de vous les envoyer au plus tôt, afin que les échanges en sauront être bientôt faits.

Je vous sais gré d'ailleurs, vu les circonstances pressantes où vous vous êtes trouvé, de signer tout, comme vous en avez pu convenir, sans attendre mes ordres ultérieurs. Je suis très content du plan que vous vous êtes formé pour agir dorénavant avec le sieur de Wolkow,[1] qui est le parti le plus sage et le plus prudent, conforme à mes ordres.

Voici mes dernières nouvelles de Danemark,[2] que vous communiquerez de ma part à Sa Majesté Impériale. Je suis bien aise qu'elle s'est aperçue d'elle-même de la difficulté, pour ne pas dire de l'impossibilité, qu'il y a eu pour insérer dans mon traité avec la Suède l'article que l'Empereur a désiré.[3]

Comme vous ne savez faire usage des présents destinés autrefois à la favorite et au sieur de Saldern,[4] mon intention est que, comme vous passerez à la suite de l'Empereur par mes États de la Poméranie, vous devez alors envoyer les deux pièces à mon ministre comte de Finckenstein, qui a mes ordres en conséquence.[5]

Je suis sur le point de marcher avec un corps d'ici, pour reconnaître la contenance de l'ennemi, ce qui m'empêche d'entrer dans plus de détails avec vous.

Hier le général Tschernischew nous a joints à Lissa avec son corps de troupes, dont j'ai eu toute la satisfaction imaginable. Nous venons de célébrer hier la fête de nom de l'Empereur et de la jonction de ce corps de troupes à nous.[6]

Federic.

Nous marcherons incessamment. Comme je suis fort occupé, je ne puis impossiblement vous en dire davantage.

Nach dem Concept. Der Zusatz eigenhändig auf der im übrigen fast ganz chiffrirten Ausfertigung.

---

1 Der Geheimsecretär des Zaren. Goltz hatte berichtet: „A l'égard du sieur Wolkow, je me conduis depuis un temps comme Votre Majesté me l'ordonne (vergl. Bd. XXI, 512), . . c'est à dire, en usant de modération. Je tâcherai plutôt de le gagner dans la suite, puisqu'il est impossible de le culbuter aujourd'hui.“ — 2 Bericht des Gesandten Borcke, d. d. Schleswig 24. Juni. — 3 Vergl. Bd. XXI, 596. 597. — 4 Vergl. Bd. XXI, 513. — 5 Finckenstein erhält am 1. Juli den Befehl, diese Geschenke dem Geheimrath Köppen zu übergeben. „Quand le sieur de Saldern arrivera à Berlin (als Bevollmächtigter zum Congress über die holsteinische Angelegenheit, vergl. Bd. XXI, 544), vous lui ferez présent de ma part d'une belle tabatière avec mon portrait.“ — 6 Auf einem Schreiben an Prinz Ferdinand von Preussen vom 1. Juli, in welchem ihm seine Ernennung zum Grossprior des Johanniterordens an Stelle des verstorbenen Markgrafen Karl angezeigt wird, findet sich der eigenhändige Zusatz: „Les Russes nous ont joints; nous marcherons incessamment pour tenter fortune.“ [Berlin. Hausarchiv.]

13818. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

Breslau, 1. Juli 1762.

Mit Ueberbringer dieses, dem Feldjäger Seydack, ist gestern der zu Petersburg den 19. voriges gezeichnete Allianztractat mit seinen Neben- und secreten Articlen angekommen;[1] welches zusammen ich auf Sr. Königl. Majestät Befehl an Ew. Excellenz übersenden und dabei melden soll, dass Dieselbe nunmehro sonder den allergeringsten Zeitverlust die bereits gezeichnete Ratificationes völlig adjustiren lassen und sehr darauf pressiren möchten, damit sämmtliche Ratifications auf das schleunigste von Berlin gerade auf Königsberg und so weiter abgehen müssten, wohin sie gedachter Feldjäger als ein sehr zuverlässiger Mann an den Herrn von Goltz überbringen soll und welchem allenfalls die dazu benöthigte Reisegelder in Berlin werden zur Berechnung vorgeschossen werden müssen.

Worum des Königs Majestät so gar sehr auf die baldigste Absendung dieser Ratificationen pressiren, ist nicht sowohl, weil die Auswechselung dererselben auf 6 Wochen, welche mit Ende dieses Monates ablaufen, gesetzet worden, sondern weil der Kaiser und dessen Minister, wie Ew. Excellenz aus dem in Abschrift des Herrn von Goltz dabei gekommenen Bericht ersehen werden, bald von Petersburg sich auf die Reise begeben dörften und mithin dadurch bei Uebersendung derer Ratificationen eine Confusion entstehen oder gar Aufenthalt geschehen dörfte, woferne mit deren Ueberschickung [nicht] so geeilet werde, dass sie den Kaiser noch zu Petersburg oder doch in Russland treffen. Welches ich dann auf allergnädigsten Befehl exprès melden sollen . . .

Die Nachricht von der letzthin erhaltenen Victoire des Prinz Ferdinand von Braunschweig Durchlaucht[2] hat des Königs Majestät viel Plaisir gemachet. Der Hasard hat gewollt, dass der mit dieser Nachricht an den König geschickte Graf Dohna auf seinem Wege zu Lissa eintraf, als eben das russische Corps unter dem General Tschernischew dorten anrückte. Sit felix faustumque auspicium! . . .

Eichel.

P. S.

Des Königs Majestät rücken heute nachmittag mit der Armee gegen Schweidnitz bis nach Knigwitz[3] vor.

Nach der Ausfertigung.

---

[1] Vergl. Nr. 13817. — [2] Bei Wilhelmsthal am 24. Juni. — [3] D. i. Gnichwitz, südwestl. von Klein-Tinz auf der Strasse nach Schweidnitz.

13 819. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.[1]

Gnichwitz, 2. Juli 1762.

Ew. Liebden kann Ich hierdurch nebst dem Empfang Dero Schreibens vom 30. Junii anzeigen, dass, da Ich gestern mit der Armee Mich hieher im Marsch gesetzet, der Feind den Posten vom Zobtenberge[2] verlassen. Ich werde Mich heute wiederum, Mein Lager bei Jauernick zu nehmen, in Marsch setzen, und belieben Ew. Liebden, alles, so von Ihnen dependiret, um den Feind, nach Ihren Gegenden zum Detachiren zu vermögen, zu thun.

Friderich.[3]

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

13 820. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.[4]

Bunzelwitz, 3 juillet 1762.

Votre lettre du 28 de juin dernier m'est bien entrée, et vous devez être persuadé que son contenu m'a été des plus agréables, vu les nouvelles favorables que vous m'y donnez,[5] et je vous fais mon compliment sur la situation où vous vous trouvez actuellement vis-à-vis de l'armée des Cercles, et que par là vous ayez en quelque façon assuré vos derrières.

Quant à nous, l'ennemi ayant abandonné son poste du Zobten et de Hohen-Poseritz, il a assis son camp à Kunzendorf, et nous sommes venus aujourd'hui ici à Bunzelwitz;[6] je compte commencer après-demain mes opérations, et j'espère de vous donner de bonnes nouvelles, et que l'ennemi sera vraisemblablement obligé par là de se renforcer de troupes de son armée en Saxe. Je me flatte que vous en verrez les effets entre ci et la quinzaine. Les patrouilles et gardes de campagne de la cavalerie ennemie ne se rencontrent déjà plus dans notre chemin, et vous jugerez donc par là que nos [affaires] sont en bon train. Toutefois, la cavalerie

[1] Die Berichte Beverns sind im Juli datirt vom 2. bis 20. aus dem „Lager bei Troppau", am 23. aus dem „Lager bei Woinowitz" (südwestl. von Ratibor), vom 25. bis 28. aus dem „Lager bei Reinsdorff" (d. i. Reinschdorf, nördl. von Neisse). — [2] Ostnordöstl. von Schweidnitz. — [3] An Grant schreibt der König am 2. Juli: „Je suis content des dispositions que vous marquez avoir faites dans votre rapport du 1er de ce mois. Quant aux Autrichiens, il ne paraît pas jusqu'à présent qu'ils songent à faire des mouvements." [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [4] Prinz Heinrich befand sich im Monat Juli in Pretzschendorf (ostsüdöstl. von Freiberg). — [5] Prinz Heinrich hatte berichtet, dass der General Seydlitz die Reichsarmee bis Plauen zurückgetrieben habe, und dass der Angriff eines österreichischen Corps bei Wilsdruff zurückgeschlagen worden sei. — [6] Diese Nachricht wird am 3. Juli auch dem General Grant mitgetheilt. „J'espère qu'en 3 ou 4 jours je pourrai vous mander l'état des choses. On dit ici, sans que je sache que cela est fondé, que les Autrichiens avaient détaché d'ici deux régiments d'infanterie et un régiment de cavalerie hier matin à Wartha. Mais ce que je puis vous dire de bien vrai, c'est que le duc de Bevern se trouve à Troppau, et qu'il arrivera en peu . ." (der Schluss chiffrirt.) [Berlin. Generalstabsarchiv.]

ne décidant ici de rien, mais étant proprement l'affaire de l'infanterie, je ne vous en écris que comme d'une circonstance indifférente en elle-même, qui, cependant, ne laisse que d'être remarquable par sa singularité. Dès que j'aurai à vous écrire quelque chose avec précision, je ne tarderai pas à le faire.

Nous revoici, mon cher frère, où nous avons été l'année passée;[1] il faut à présent un peu de fortune, et alors j'espère que ce qui se passera ici, influera sur les affaires de Saxe. On a fait 100 prisonniers aujourd'hui, cela n'est guère intéressant, peut-être que petit à petit les affaires deviendront plus avantageuses.

Federic.[2]

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig.

13821. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

Breslau, 4. Juli[3] [1762].

. . . [Ich] habe nur die Zeit, mit wenigem zu melden, dass des Königs Majestät den 1. dieses aus Dero dermaligem Hauptquartiere Klein-Tinz des Nachmittages aufgebrochen und die Nacht darauf unter freiem Himmel geblieben seind, wo um 2 Uhr Morgens das russische Corps zu Deroselben gestossen. Bei Dero weiteren Annäherung gegen den Feind hat dieser sogleich seinen festen Posten auf dem Zobtenberg verlassen, mit solcher Eilfertigkeit, dass der Obriste von Lossow, so dessen Arrièregarde harceliret, nur einige Gefangene machen können. Ehegestern nach der Tafel hat sich der König wieder im Marsch gesetzet und ist ganz ruhig bis Bunzelwitz vorgerücket, nachdem der Feind seine ganz avantageuse Position bei Hohen-Poseritz diesseits Kunzendorf verlassen und sich hinter Kunzendorf gezogen hat. Gestern ist der sogenannte Nonnenbusch von dem Feinde gereiniget worden, dabei an die 100 Oesterreicher gefangen worden. Man hat gestern früh eine mässige Kanonade bei ihm gehöret, ohne die eigentliche Ursache davon zu erfahren. Feindliche Patrouillen und Feldwachten haben sich bisher von den unsrigen nicht rencontriren lassen. Heute haben der König Ruhetag in Bunzelwitz gemachet, wenn man sonsten in dergleichen Situation Ruhe haben kann. Was etwa morgen weiter vorfallen dörfte, wird die Zeit geben und ich die Ehre haben, Ew. Excellenz ferner zu benachrichtigen. Meine devoteste Wünsche und Hoffnung seind, dass Gott des Königs Operations segnen und alles mit Success und recht gut gehen werde.

Die Avantage, so des Prinz Heinrich Hoheit in Sachsen gehabt,[4] kommet zur rechten Zeit und ist beträchtlich. Wie Ew. Excellenz aus der letzthin übersandten Dépêche des Rexin ersehen haben werden, so dörfte der längere Aufenthalt des Herrn Kriegesrath Müller[5] allhier ohnnöthig sein, und denke ich, dass er in dieser Woche werde zurückgehen können.

In höchster Eil'.

Eichel.

Nach der Ausfertigung.

---

[1] Vergl. Bd. XX, 669. 675. — [2] Am 4. Juli erhält Prinz Heinrich die Weisung, den Obersten von Belling von seiner Ernennung zum Generalmajor zu benachrichtigen. — [3] Vom 4. Juli ein Schreiben an d'Argens in den Œuvres, Bd. 19, S. 332. — [4] Vergl. S. 4. — [5] Vom Cabinetsministerium. Vergl. Bd. XXI, 546.

13822. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Bunzelwitz, 5. Juli 1762.

Ew. Liebden Schreiben vom 2. dieses ist Mir richtig zugekommen, und lauten Meine Rapports dahin, dass ein Detachement von 5 Infanterie- und 2 Kavallerieregimentern von der Daunschen Armee abgegangen sein; ob solches aber zum Hadikschen Corps seinen Marsch genommen oder wo es sonsten hingegangen, darüber variiren die Mir gegebenen Nachrichten. Sollte unterdessen ersteres sein, so haben Ew. Liebden allemal eine nahe Retraite und ein gutes Lager bei Cosel. So viel sehe Ich wohl, dass der General Beck sowohl als die übrigen österreichsche Generals sich sehr für ein Engagement hüten. Dem aber ungeacht muss Ich Ew. Liebden anzeigen, dass die Gegend bei Troppau, die Mir sehr bekannt, so beschaffen, dass Dieselben daselbst kein gutes Lager zu nehmen vermögen.

Der Feldmarschall Daun hat übrigens hieselbst den Posten auf dem Zobtenberge verlassen, und gedenke Ich kommende Nacht in die Berge herein zu marschiren und ihn gegen Morgen von Kunzendorf hinweg und von Trautenau coupiret zu haben, und werde Ich bedacht sein, einem seiner Corps etwas anzuhaben. Ew. Liebden werde Ich, was weiter passiren wird, schreiben.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

13823. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Bunzelwitz, 5 juillet 1762.

J'ai tout lieu d'être content de la façon dont vous vous exprimez dans votre lettre du 30 de juin dernier,[1] et je ne laisserai pas que de vous en tenir compte.

Quant à l'avantage que le prince Ferdinand de Brunswick a remporté en dernier lieu sur les Français,[2] je l'envisage comme un évènement très favorable dans les conjonctures présentes. Vous sentirez cependant que, vu la grande supériorité des Français, un tel échec ne saurait être décisif, et qu'il serait à souhaiter qu'ils en souffrissent d'autres de même nature.

L'ennemi a abandonné ici son poste de Zobtenberg. J'espère qu'en deux ou trois jours il aura de même abandonné sa position actuelle à

[1] Finckenstein hatte, Berlin 30. Juni, für die ihm vom Könige während seiner Anwesenheit in Breslau erwiesene Gunst und eine ihm bei seiner Abreise nach Berlin verliehene Präbende gedankt. — [2] Vergl. S. 3.

Kunzendorf, et il faudra ensuite tâcher de lever les obstacles qui resteront à surmonter. Il ne se passe, au reste, point de jour que nous ne remportions de ces petits avantages sur l'ennemi qui, quoique au fond ils ne décident de rien, sont toujours de mise. Dès que j'aurai à vous donner quelque nouvelle importante, vous en serez d'abord informé.

Nach der Ausfertigung. Federic.

13824. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

Breslau, 6. Juli 1762.

Ew. Excellenz werden nicht ungnädig vermerken, wenn ich vielleicht zu voreilig melde, wie heute früh um 5 Uhr [unsere] Schildwachten auf denen Wällen allhier ein starkes Kanoniren, auch sogar kleines Feuer um die Gegend von Schweidnitz hin, so über eine gute Stunde gedauret haben solle, gehöret haben wollen. Ich habe mich nicht unternehmen wollen, auf so ungewisse Bruits etwas an Ew. Excellenz davon zu melden; sogleich aber um 10 Uhr Vormittages lassen mir des Herrn von Schlabrendorff Excellenz sagen, dass Landleute aus denen Gegenden von Neumarkt hereingekommen und gemeldet hätten, wie sie seit heute früh um 3 Uhr ein starkes Kanoniren und gleich drauf heftiges kleines Feuer, so bis 7 Uhr hin continuiret, gehöret hätten, welches sich aber immer in das Gebirge hinein gezogen und endlich darin verloren hätte; welches, wenn es richtig, wohl eine sehr gute Marque wäre. Noch bis dato ist von der Armee keine Nachricht gekommen, so auch wegen der Distance von 7 Meilen nicht wohl sein, aber auch nicht gar lange mehr ausbleiben kann, wenn sonsten alle diese Leute, wie kaum zu vermuthen ist, nicht unrecht gehöret haben. Bei der soeben nach Berlin abgehenden Estafette habe ich mich nicht enthalten können, Ew. Excellenz etwas davon zu melden.

So viel habe ich noch gestern Abend aus dem Hauptquartier erfahren, dass der König heute früh etwas gegen den Feind im Gebirge zu tentiren Vorhabens sei. Gott wolle, dass wir bald daher recht gute Nachrichten bekommen, die ich mit vieler Gemüthsbewegung erwarte und, wann es was reelles gewesen, Ew. Excellenz baldmöglichst zu melden, mir bestens angelegen sein lassen werde, bis dahin ich noch nichts zum Nachsagen versichern kann.

Nach der Ausfertigung. Eichel.

13825. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Reichenau,[1] 7 [juillet 1762].

L'ennemi vient de quitter le camp de Kunzendorf, nous l'occupons jusqu'à Seitendorf[2] et Grüssau.[3] Daun est à Bärsdorf et Tannhausen;[4] j'espère avec quelques mouvements que nous le rejetterons en Bohême.

[1] Westsüdwestl. von Freiburg. — [2] Südl. von Freiburg. — [3] Südsüdöstl. von Landeshut. — [4] Bärsdorf südostöstl., Tannhausen südsüdöstl. von Waldenburg.

Nous allons le rejeter en Bohême; je n'ai pas le temps d'en dire davantage.[1] Adieu.

Federic.

Nach Abschrift der Cabinetskanzlei. Die Ausfertigung war eigenhändig.[2]

13826. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

Breslau, 7. Juli 1762.

Das Gerüchte von dem Kanonen- und kleinen Feuer, welches unsere hier benachbarte Landleute angezeiget, ist insoweit gegründet gewesen, dass nach einem aus dem königlichen Hauptquartier erhaltenen Schreiben vom gestrigen Dato der König den 5. dieses Abends mit 2 Brigaden und 10 Bataillons Russen unter dem General Tschernischew auf Teichau, der Generallieutenant Graf Wied aber mit seinem Corps von Striegau auf Hohenfriedberg marschiret ist. Beide Corps haben sich in dieser Gegend rencontriret. Der Generallieutenant Graf Wied ist mit dem seinigen gegen 6 Uhr früh im Gebirge bei Reichenau auf den Feind gestossen, demselben er zwei mit Canons garnirete Anhöhen ohne sonderliche Difficulté weggenommen; die Attaque eines dritten der Orten retranchireten Berges, den man mir den Adelsberg nennet, den ich aber den in den Karten benannten Engelsberg[3] zu sein glaube und der allemal als ein fester Posten bekannt gewesen, hat nicht in der Maasse reussiren wollen, so dass die zu dessen Occupirung commandirete Bataillons abgezogen werden müssen. Der Verlust von dieser ganzen Sache soll sich unsererseits von Todten, Blessireten und Vermisseten noch nicht an 300 Mann belaufen haben, des Feindes Verlust hergegen auch nicht geringe sein, indem das kleine Feuer von uns bei

[1] In ähnlicher Weise wird, Seitendorf 7. Juli, dem Prinzen Ferdinand von Preussen über die Kriegslage Mittheilung gemacht. [Berlin. Hausarchiv.] — Auf dem Berichte des Generals Lentulus, d. d. Troppau 5. Juli, welcher gemeldet hatte: „Je souhaiterais fort, Sire, de pouvoir cosaquer dans ce pays ou au moins d'avoir quelques centaines des bosniaques, car je ne saurais exprimer la terreur qu'on a dans ces environs pour ces sortes de gens," finden sich die Weisungen für die Antwort: „Nous avons les mains pleines ici. Nous avons, à la vérité, déplacé Daun de Kunzendorf, mais, pour l'attirer en Bohême, il faut encore des manœuvres, et il faut toutes les troupes que j'ai ici, pour en venir à bout, de sorte qu'il ne faut point penser à c[osaquer] ni b[osniaquer] actuellement jusqu'à ce que je sois en état d'avoir eu quelque avantage sur l'ennemi." — Eichel schreibt an Lentulus, Breslau 8. Juli: „Es haben des Königs Majestät bei Anfang gegenwärtiger Campagne eine Anzahl von öffentlichen Patenten hier in aller Stille drucken lassen, um allererst alsdenn davon Gebrauch zu machen, wann der Himmel Dero gerechte Waffen dergestalt secondiren würde, dass Dero Truppen in das Mährische poussiren und einrücken könnten. [Diese Patente verboten den Einwohnern zu flüchten, ihre Habseligkeiten zu verstecken und mit dem Feinde in Correspondenz zu treten.] Bis dato habe ich noch keinen Befehl erhalten, an jemanden etwas von solchen gedruckten Patenten zu schicken; wie aber jetzo des Herzog von Bevern Durchlaucht mit Dero unterhabendem Corps so weit vor poussiret seind, dass Sie, so zu sagen, auf denen Grenzen von Mähren stehen und es leicht geschehen könnte, dass Dieselbe denen Umständen nach entweder von selbst gut fänden ganz in Mähren hereinzurücken, oder auch den Befehl dazu von des Königs Majestät erhielten, so bin ich in den Gedanken, dass es gedachter Durchlaucht sodann nicht ohnangenehm sein dörfte, eine Anzahl von dergleichen gedruckten Patenten bei der Hand zu haben, um von selbigen erforderlichen Falls gleich Gebrauch machen und, wann deren noch mehrere erfordert würden, den Nachdruck alsdenn in Troppau besorgen lassen zu können." — [2] Vergl. Nr. 13827. — [3] Oestl. von Adelsbach.

Occupirung der beiden ersteren Höhen eine grosse Ravage unter ihm gemachet haben soll. Des Königs Colonne ist nicht zur Action gekommen, auch ist kein Bataillon Russen dabei gebrauchet worden. Der König hat sein Hauptquartier zu Neudorf bei Baumgarten[1] genommen, Landeshut soll durch den Generalmajor von Braun besetzet worden sein, der General Zieten aber hat mit dem Gros der Armee die vorige Stellung bei Bunzelwitz behalten. Der Feind soll noch auf den Bergen bei Kunzendorf stehen, jedoch sein Lager ohngefähr en forme eines Triangels gesetzet haben. So viel ist, was ich ohngefähr an Ew. Excellenz aus meinen lakonischen und etwas defectueusen Nachrichten melden kann; vielleicht seind Dieselbe schon umständlicher von allem durch des Königs Majestät en droiture informiret worden. Ich kann der Karte nach nicht anders urtheilen, als dass der Graf Daun mit seiner Armee dadurch in eine embarrassante Situation gesetzet sein und durch die coupirete Communication mit Böhmen genöthiget werden muss, seinen Posten bei Kunzendorf zu verlassen und sich gegen das Glatzische zu ziehen; wovon ich jedoch, zumalen bei den überall mangelhaften Nachrichten, so man noch zur Zeit hier davon hat, wie der Blinde von der Farbe urtheile. Gewisse Leute wollen hier wissen, als ob der Feind 600 Mann in Schweidnitz zu Renforcirung der Garnison geworfen, dahergegen aber sonsten alles andere von da herausgezogen habe. Welches alles sich binnen kurzer Zeit näher eclairciren muss.

Ich bitte Ew. Excellenz um Vergebung eines Schreibens, bei welchem mehr guter Wille als sonsten etwas interessantes ist. Die bisher von denen auswärtigen Ministern an des Königs Majestät [eingegangene Dépêches] habe ich in gegenwärtigen Umständen noch nicht an Dieselbe senden können und bin persuadiret, Ew. Excellenz werden inzwischen alles deshalb weiter vor Sich besorgen, ut respublica non sentiat damnum.

Eichel.

Nach der Ausfertigung.

13827. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

Breslau, 7. Juli 1762.

Den Augenblick erhalte ich um 11 Uhr Nachts noch aus dem Hauptquartier des Königs die Abschrift eines Schreibens, welches des Königs Majestät an des Prinz Heinrichs Hoheit eigenhändig erlassen haben.[2] Wie Ew. Excellenz aus solcher ersehen werden, so ist es des Königs Intention, dass solche Deroselben zugesandt werden soll,[3] und dass es das gestrige Mouvement und Manoeuvre des Königs doch gottlob dahin gebracht hat, dass Daun mit der österreichschen Armee seinen festen Posten bei Kunzendorf verlassen und eine penible Retour nach Böhmen suchen muss. Der Generallieutenant Graf Wied cotoyiret denselben und hat heute zu Gottesberg gestanden. Allem Vermuthen nach wird die feindliche Armee sehen, ob sie sich auf Braunau durchziehen kann. Der General Zieten ist bereits von Bunzelwitz nach Kunzendorf vorgerücket und occupiret also das bisherige Daunsche Lager. Ich gedenke, dass Schweidnitz vom Feinde auf gleiche Weise verlassen werden soll, welches sonsten so gestalten Sachen nach von selbsten wird fallen müssen. Wie ich vernehme, so soll der Feind ohnehin schon alles herausgezogen und nur eine schwache Garnison darin gelassen, auch alle metallene Canons mit weg[genommen] und nur eiserne darin gelassen haben. Ich preise Gott, der einen so guten Anfang von dieser Campagne gegeben, und hoffe, er werde des Königs gerechte Waffen weiter segnen, um dadurch einen baldigen und glorieusen Frieden zu erhalten.

Eichel.

Nach der Ausfertigung.

[1] Südöstl. von Bolkenhain. — [2] Nr. 13825. — [3] Die Abschrift war an Finckenstein addressirt.

13828. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.[1]

Seitendorf, 8 juillet 1762.

J'ai lu la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire du 30 de juin dernier, et je vous remercie des nouvelles que vous m'y communiquez.[2] Je suis assez persuadé du grand nombre de troupes qui composent l'armée française,[3] je ne crois cependant pas que le corps d'armée que vous avez devant vous, excède les 80 000 hommes. Autant que j'en puis juger ici, il me semble que l'échec que Votre Altesse leur a porté en dernier lieu, les ait déconcertés sur l'exécution de leurs projets.

Au reste, le comte de Dohna[4] dira de bouche à Votre Altesse ce qui s'est passé ici jusqu'au 6 de ce mois inclusivement. Du depuis, le maréchal Daun s'est campé non loin du *Bärengrund*, et le lieutenant-général comte de Wied, ayant battu hier l'arrière-garde de Brentano proche de Friedland, est entré en Bohême. Je me persuade que Daun quittera en peu sa position actuelle.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

13829. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Seitendorf, 8. Juli 1762.

Ich danke Ew. Liebden für die unterm 5. dieses Mir gethane Anzeigen.[5] Der Feldmarschall Daun hat hieselbst die bei Kunzendorf gehabte Position verlassen und sich nach Bärsdorf und Tannhausen gezogen. Ich thue nunmehro das möglichste, um ihn, Schlesien zu verlassen und sich nach Böhmen zu ziehen, zu obligiren. Dieses ist jedoch nicht eine ganz leichte Sache.

Die dem Generallieutenant von Werner aus Ungarn zugekommene Nachricht[6] betreffend, da sollte Ich nicht meinen, dass die Ungarn ihren

[1] Die Berichte des Prinzen Ferdinand sind im Monat Juli datirt am 10. aus Wilhelmsthal (nordnordwestl. von Cassel), am 20. aus „Hoff", d. i. Hoof, südwestsüdl. von Cassel, am 24. und 26. aus Niedervorschütz (westnordwestl. von Felsberg). — [2] Prinz Ferdinand hatte, Wilhelmsthal 30. Juni, die Einnahme von Schloss Felsberg (am 29. Juni) gemeldet. — [3] Aus erbeuteten Papieren hatte Prinz Ferdinand ersehen, dass die französische Armee in Hessen 100000 Mann, die Armee am Niederrhein 40000 Mann stark sei. — [4] Vergl. S. 3. — [5] Bevern meldete, „dass überall ins Mährische und Teschensche Detachements ausgeschicket worden, um den General Beck mehr zu drängen und ihn zu obligiren, noch angelegentlicher einen Secours von der Hauptarmee zu pressiren, wie er solches ... schon verschiedentlich und auch immediate an seinen Hof gethan haben soll". — [6] Werner hatte am 4. Juli an Bevern berichtet, „dass die Insurrection in Ungarn zur Richtigkeit gekommen; ein gewisser Graf Palffy und Kostheim werden diese Insurgenten commandiren".

Zweck durch Richtung neuer Regimenter vor vier bis fünf Monaten erreichen könnten.

Wied stehet bei Wisse[1] in Böhmen. Ob er das Magazin von Braunau kriegen wird oder nicht, stehet abzusehn. Er hat gestern 300 Gefangenen gemacht. Daun stehet bei Bärsdorf und Tannhausen; ich glaube, er gehet die Nacht fort.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

13830. RELATION VON DER KÖNIGLICHEN ARMEE VOM 1. BIS 7. JULII 1762.

[Hauptquartier Seitendorf, 8. Juli 1762.][2]

Nachdem das Corps unter dem General Grafen von Tschernischew den 30. die Oder bei Auras passiret und das vor selbigem bei Lissa ausgesteckte Lager bezogen hatte, des Königes Majestät aber zu dem Ende schon Tages vorhero mit einigen Brigaden von Dero Armee bis Klein-Tinz vorgerücket waren, auch die Armee näher zusammengezogen hatten, so brachen Se. Königl. Majestät den 1. Julii Nachmittags um 4 Uhr mit der ganzen Armee von Klein-Tinz, desgleichen auch das russische Corps von Lissa auf und nahmen vorwärts das Lager auf die Höhen von Sachwitz, bei welcher Gelegenheit von dem Brentanoschen Corps einige Gefangene gemacht wurden, auch viele Ueberläufer vom Feinde ankamen. Diese Bewegung des Königes nöthigte den Feldmarschall Daun, seine bisherige sehr vortheilhafte Stellung zwischen dem Zobtenberg und Hohen-Poseritz in der Nacht vom 1. zum 2. zu verlassen und sich auf die Berge von Kunzendorf zu ziehen. Der Obrist von Lossow folgte der feindlichen Arrièregarde auf dem Fusse und machte davon 1 Officier und einige 50 Mann gefangen.

Des Königs Majestät brachen hierauf des Abends um 4 Uhr aus Dero Lager von Sachwitz auf, marschirten die ganze Nacht gegen die Höhen von Würben und bezogen den 3. früh das Lager von Bunzelwitz. Ein Corps der Armee unter dem Generallieutenant Graf von Wied besetzte die Anhöhen von Striegau. Der Feind, welcher den sogenannten Nonnenbusch annoch mit Panduren besetzt hielt, sollte durch die Fussjägers und 1 Freibataillon daraus delogiret werden. Der Obrist von Lossow aber, welcher das Freibataillon und die Jägers deckte, stiess zuerst auf diesen Pandurenposten, hieb sofort im Busche auf selbigen ein, machte davon 2 Officiers und 82 Panduren gefangen, der Rest davon wurde niedergehauen. Der Kosackenobrist von Demissow attaquirte des Abends eine Feldwacht, die der Feind kaum zwischen Zirlau und Oels aus-

[1] D. i. Wiese, südöstl. von Friedland. — [2] Das Datum nach dem auf Grund des obigen Conceptes hergestellten Flugblatt.

gesetzet hatte, machte davon 1 Dragonerofficier und 12 Husaren gefangen und jagte den Rest bis ins feindliche Lager zurück. Den 4. brachten unsere leichte Truppen abermals einige 20 Gefangene ein, auch bekamen wir vom Feinde viele Ueberläufers.

Den 5. des Abends um 10 Uhr brach der General Wied mit seinem Corps von Striegau auf, ging über Hohenfriedberg und Reichenau bis gegen das feindliche Corps, welches die Anhöhen von Adelsbach und Salzbrunn besetzet hatte. Die Kosacken machten auf diesem Marsch in dem Défilé von Reichenau 50 Gefangene. Eben desselben Abends um 10 Uhr folgten des Königes Majestät dem Wiedschen Corps aus dem Lager von Bunzelwitz mit 21 Bataillons, nämlich 11 preussischen und 10 russischen, ingleichen 15 Escadrons Dragoner, 10 Escadrons Husaren, dem russischen Kürassierregimente von Oltschow, denen moldauschen Husaren und 500 Bosniaken und 500 Kosacken. Der Generallieutenant von Wied, welcher gegen den Feind aufmarschiret war, machte nach einer heftigen und anhaltenden Kanonade und nachdem er den Feind von einigen Anhöhen bis auf dem sogenannten Engelsberg getrieben hatte, mit 4 Bataillons den Versuch, den Feind auch aus diesem Posten zu delogiren, musste aber, da er durch das Défilé des Dorfes Adelsbach, den Berg und die Zugänge zu selbigem sehr difficil fand, und in der Besorgniss, der Feind möchte, wenn er mehrere Bataillons anrücken liesse, das Dorf in Brand stecken, das Project fahren lassen und sich mit denen vorbenannten 4 Bataillons wieder zurückziehen. Wir hatten bei dieser Gelegenheit an 300 Todte und Blessirte und schätzen den Verlust des Feindes wenigstens eben so stark. Der König bezog hierauf mit der Armee das Lager bei Neudörfchen, auf die Höhen von Reichenau, der General Wied aber nahm mit seinem Corps einen Posten bei Conradswalde und Hartau. Ohngeachtet nun der Feind sich in seinem Posten auf dem Engelsberge mainteniret hatte, fand der Feldmarschall Daun dennoch nicht vor gut, sein starkes Lager von Kunzendorf länger zu behaupten, sondern brach in der Nacht von dar auf und nahm das Lager auf die Berge von Dittmannsdorf, dieses Dorf und Défilé vor der Fronte habend. Der General Brentano aber musste mit seinem Corps nach Friedland gehen, um sich der Strasse nach Braunau zu versichern. Sobald der General Zieten, welcher die Armee bei Bunzelwitz commandirte, gewahr wurde, dass der Feldmarschall Daun die Berge bei Kunzendorf verlassen hatte, occupirte er selbige und nahm auf diesen und denen Anhöhen von Zeiskenberg und Fürstenstein das Lager. Der König aber bezog hierauf den 7. dieses das Lager auf die Höhen von Seitendorf und Seifersdorf. Während dass Se. Königl. Majestät dieses Lager nahmen, attaquirte der Obrist von Lossow mit seinen Husaren und Bosniaken, desgleichen denen moldauschen Husaren eine feindliche Feldwacht von Kürassiers und Dragoner, warf selbige durch das Dorf Dittmannsdorf und einem daselbst befindlichen Infanterieposten, nahm von letzterem 1 Officier und 6 Mann und von denen

Kürassiers und Dragonern 14 Mann gefangen. Alles dieses geschahe unter einem beständigen Kanonenfeuer des Feindes, wodurch der Obriste Lossow aber nicht mehr als 1 Pferd verlor. Die moldausche Husaren haben sich bei dieser Gelegenheit ungemein distinguiret.[1]

Nach dem Concept.

13831. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

Breslau, 9. Juli 1762.

Ew. Excellenz gnädiges Schreiben vom 6. dieses erhalte ich heute früh, da ich zu gleicher Zeit ein Paquet mit Briefen aus dem Hauptquartier des Königes empfange, worinnen mir unter andern aufgegeben worden, Deroselben eine Abschrift von einem höchsteigenhändigen Postscripto des Königs an den Herzog von Bevern[2] zu communiciren, welche dann hierbei lege. Weilen mir zeither die Nachrichten von des Königs Operationen gegen den Feind im Gebirge nur ganz zerstreuet zugekommen, so hat ein guter Freund in dem Hauptquartiere,[3] der aber von allem vorfallenden gut instruiret ist, mir eine etwas ordentlichere von dem, so seit des Königs Aufbruch von Klein-Tinz vorgefallen ist, zugesandt,[4] davon mir die Freiheit nehme, eine Abschrift hierbei zu fügen. Weilen ich meinen Mann kenne, so kann ich Ew. Excellenz diese Nachrichten vor modestes und véridiques garantiren und dass, wie es auch der Augenschein zeiget, darin nicht das geringste brodiret oder der Verlust diminuiret worden. Es wird von Ew. Excellenz Gefallen dependiren, ob Dieselbe denen königlichen Ministern derer auswärtigen Höfe davon Communication thun, auch solches denen dortigen öffentlichen Zeitungen inseriren lassen wollen.[5] Ein gleiches wird mit dem oberwähnten königlichen Postscripto geschehen können.

Der Herr Kriegesrath Cöper schreibet mir vorgestern ausserdem noch, wie der General Graf Wied auf seinem Marsch nach Böhmen bei Gablau und auf der Höhe von Harta in dem schlesischen Gebirge ein Engagement mit dem General Brentano gehabt, wobei 4 bis 6 österreichsche Regimenter ganz auseinander gesprenget worden, wovon aber der circonstanciirte Rapport noch nicht eingelaufen sei. Vermuthlich wird es bei der Gelegenheit sein, da der General Graf Wied die 300 Gefangene gemachet, deren der König in seinem Postscripto erwähnet. Der Verfasser vorangeführter Relation schliesset sein Schreiben an mich vom 8. mit dem Postscripto: Den Augenblick Nachmittages um 4 Uhr lässet der Obriste von Lossow melden, der Feind sei im Lager in Bewegung. Man glaubt, der Einmarsch des General Wied in Böhmen werde verursachen, dass der Feldmarschall Daun, sich denen dortigen Grenzen zu nähern, nöthig finden werde. Gott wolle des Königs Majestät zu Erreichung Dero guten Absichten allen weitern Succès geben! . . .

Die letztere Cannibalique zu Küstrin[6] sollte billig allen Herrn Commandanten

[1] Die obige Relation wurde gedruckt als Flugblatt und ausserdem in den „Berlinischen Nachrichten", Nr. 83, Dienstag 13. Juli 1762. In den Drucken ist zum Schluss der eigenhändige Zusatz des Königs zu der Ordre an Bevern, d. d. Seitendorf 8. Juli (Nr. 13829) hinzugefügt. Vergl. dazu Nr. 13831. — [2] Vergl. Nr. 13829 und Nr. 13830. — [3] Es war vermuthlich der Generaladjutant von Krusemarck. — [4] Auf Grund dieser Nachrichten wurde im königl. Cabinet die „Relation" (Nr. 13830) aufgesetzt. — [5] Vergl. Anm. 1. — [6] Der Oberstlieutenant von Heiderstedt, welcher damals wiederum (vergl. Bd. XX, 431. 449) Commandant von Küstrin war, berichtete, Küstrin 5. Juli, „dass heute früh in der einen Kasematte . . . an die 1200 Kroaten und Husaren, aller Präcaution ohnerachtet, die Barrière aufgesprenget, mit der grössten Force die Wachen und einzelnen Posten attaquiret, hier und da

zur Morale dienen, wie sehr nothwendig es sei, mit denen Kriegesgefangenen nicht nonchalamment umzugehen, sondern selbst bis zum Ueberfluss Präcautions gegen deren Attentanda zu nehmen.

Da Frankfurt jetzo ohne Garnison ist, so beunruhiget mich solches einigermaassen wegen der Correspondance, und ich wünschete wohl, dass der Herr von Zegelin zu Berlin eine genaue Attention auf alles in der Lausnitz vorfallende nähme und deshalb mit dem Herrn Commandanten zu Glogau eine beständige Correspondance um so mehr unterhielte, als sie beide einerlei Chiffres unter einander haben, um gewisse Mesures eventualiter zu nehmen.

Eichel.

Auszug aus der Ausfertigung.

13832. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Seitendorf, 9 juillet 1762.

Votre lettre du 5 de ce mois m'est entrée à bon port, et je conçois très bien l'embarras que doit vous causer la position actuelle de l'ennemi;[1] je compte néanmoins qu'entre ci et trois ou quatre semaines une partie des troupes ennemies que vous avez sur les bras, ne vous pèsera plus.

On me mande en date du 3 de ce mois de Varsovie que des lettres venues de Mohilew en Pologne annonçaient que le Kan [s']en approchait à grands pas, pour y établir son camp avec 30000 hommes, et qu'un officier prussien, qui est le lieutenant Goltz, était arrivé auprès du Kan, pour recevoir 15000 Tartares, qu'il devait mener en Hongrie; sur quoi j'attends des lettres dudit de Goltz.[2] Vous ne sauriez concevoir à quel point je suis chagrin de tous ces retardements, pendant que de mon côté j'ai tout fait ce qui dépendait de moi, pour lever tous les obstacles qui pouvaient les occasionner.

Le duc de Bevern se trouve à Troppau, et nous avons occupé Jaegerndorf, pendant que le lieutenant-général Werner est entré en Moravie. Le lieutenant-général comte Wied est à Halbstadt avec son corps d'armée. Vous ne sauriez concevoir toutes les difficultés que je rencontre pour mes opérations, l'ennemi étant forcé de les contrecarrer de tout son pouvoir; cependant, je ne désespère pas d'obtenir mon but,

welche über den Haufen geworfen, so dass, eher die Garnison zur Hülfe kommen können, 54 Kriegesgefangene heruntergeschossen und 45 blessiret sind; von der Garnison habe ich bei dieser Gelegenheit 5 Todte, 2 stark blessirte Officiers und 27 blessirte Gemeine bekommen; ich selbst habe eine starke Blessur in den Fuss bekommen." Auf diesem Bericht finden sich die Weisungen für die Antwort: „Nach Stettin die Gefangenen, nach Preussen in der Stille schaffen lassen, die Rädelsführer mit Tode zu strafen."

[1] Prinz Heinrich hatte berichtet, er glaube, dass der Feind einen Angriff auf seine rechte Flanke plane, und dass ein bei Teplitz stehendes Corps bestimmt sei, sich mit der Reichsarmee zu vereinigen. „Si mes conjectures se rencontrent, l'embarras dans lequel je vais me trouver, si cela arrive, sera extrême. C'est précisément ce que j'ai le plus appréhendé." — [2] Die gleiche Mittheilung wird am 9. Juli dem General Werner gemacht.

peut-être plus tôt, peut-être plus tard, et je me console de l'idée que, pourvu que nous réussissions, le temps n'y devra point être regretté.

Mon thème, mon cher frère, n'est pas encore débrouillé; mes projets ont été exécutés gauchement; cependant, Daun ira dans peu à Braunau, et nous prendrons Schweidnitz; voilà jusqu'où je vois jusques ici. Le temps qui amène les évènements, développera le reste; j'ai à faire par-dessus les oreilles.

Federic.

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig.

13833. AN DEN GENERALLIEUTENANT GRAF WIED.[1]

[Seitendorf, Juli 1762.]

Sein Bericht Mir nicht angenehm,[2] weil Ich daraus sehe, dass wir mit Mühe und Arbeit nichts ausrichten werden. Böhmen ein schlimmes und gefährliches Land! Bei Trautenau einzubrechen, bis Trautenau, und von da Incursions lasse passiren; aber sich zu weit [aventuriren], gehet nicht an, wegen der Défilés; so wäre es gar zu [wenig] bekannt, und wenn man von Trautenau, muss nothwendig ein Corps bei Trautenau stehen bleiben, und wenn wir erst mit der Armee in kleine Detachements gerathen, sind wir verloren. Ich hätte Ordre gegeben an die Brodwagens, dass sie [ihren Weg] mit einem Bataillon Bedeckung über Reichenau grad auf Landeshut nehmen; das Bataillon muss zurückkommen, auch nebst Freibataillon und Husaren, so dahin geschickt.[3]

Weisungen [Bleinotizen] für die Antwort; auf der Rückseite des Berichts von Wied, d. d. Lager bei Rosenau 9. Juli.

---

[1] Die Berichte des Generals Wied sind im Juli datirt am 2. aus Striegau, am 6. aus dem „Lager bei Hartau" (nordwestl. von Waldenburg), am 7. „Höhe bei Gablau" (westnordwestl. von Waldenburg), am 8. „Lager bei Ruppersdorf" (nordnordwestl. von Braunau), am 9. „Lager bei Rosenau" (westl. von Friedland), dann am 9. und am 10. aus Trautenau, am 15. aus dem „Lager bei Rosenau", am 18. aus Gablau, vom 23. bis 31. aus dem „Lager bei Heinrichau" (südl. von Schweidnitz). — [2] Wied hatte, Lager bei Rosenau 9. Juli, gemeldet, dass er „diesen Augenblick" aufbreche, um nach Trautenau vorzurücken; den General Gabelentz lasse er zunächst noch bei Friedland stehen, um dadurch seinen Marsch zu verbergen; er werde ihn am nächsten Tage an sich ziehen „und alsdann gegen Königinhof und Jaromirs dem Feind Jalousie geben". — [3] Auf dem Berichte des Lieutenants von Köhler, d. d. Gottesberg 9. Juli, stehen die Weisungen: „Da sich Wied da abzöge — der Gabelentz würde noch bis morgen da stehen bleiben —, so könnte er auf seinem Posten bleiben, so lange es sicher; aber wenn es zu gefährlich, auf das Freibataillon Favrat repliiren oder den Weg über Gablau nehmen. Bei Gottesberg dieser Seit nicht aufhalten, weil Ich da keine Communication mit Wied nicht haben kann."

13 834. AN DEN GENERALLIEUTENANT GRAF WIED.

Seitendorf, 10. Juli 1762.

Da Ihr nunmehro gegen Trautenau marschiret, so müsset Ihr zum wenigsten einen Posten Husaren in der Gegend von Neuen[1] stehen lassen, welcher Euch avertire, wenn der Feind bei Friedland Euch im Rücken kommen wollte, und zugleich die Communication, so Ihr mit Mir haben könnet, decke.

So lange als solcher Posten da stehen wird, vermuthe Ich, dass der Weg von Reichenau und Gablau sicher sein werde, und könnet Ihr zugleich dadurch des Feindes Mouvements von der Seite erfahren.

Das beste, wann Ihr bei Trautenau stehet, wird sein, dass Ihr vielleicht einige Bataillons bis Prausnitz werdet poussiren können und dass Ihr die Kosacken mittelst eines Soutiens von Husaren bei Jaromirs, Königingrätz,[2] Neustadt p. p. stark streifen lasset und zugleich Pferde, Ochsen, Schafe und Geld bei[zu]treiben und auszuschreiben anordnet.

Die Pferde und Vieh anlangend, so müssen solche zur Armee geschaffet werden; mit dem Gelde aber ist es so eigen darunter nicht zu halten, und kann das Militär mit davon profitiren und sich durch den Landmann bezahlen lassen, in der Maasse, dass er darüber schreie und Daun dadurch zu Detachements bewogen werde.

Die Convois zur Daunschen Armee gegen Königgrätz derangiren zu wollen, würde zu viel gewaget sein, und müssen die Husarenofficiers sorgfältig instruiret werden, dass sie die Kosacken, so auf Streifereien ausgehen, jederzeit deutlich, wie sie zu dem Corps, zu welchem sie gehören, sich wieder heranziehen müssen, benachrichtigen und gedachte Kosacken durchaus nicht im Stiche lassen.

Der Major von Anhalt muss ihnen jederzeit die etwanig erforderliche Marschrouten geben, und müssen zum wenigsten ein paar Escadrons Husaren bei denen auf Streifereien ausgehenden Kosacken zum Soutien sein. Die Wege zurück auf Trautenau können auf Königinhof,[3] Prausnitz und Hohen-Oelse, wo dieser letztere nur nicht verhauen, gerichtet sein. Es führet auch ein Weg über die Schneekuppe; dieser kommt bei Hirschberg ohnweit der Schaffgotschschen Güter heraus; dann einer über Marklissa nacher Greifenberg durch die Lausnitz, Görlitz rechts lassend, über Lauban nach Schlesien.

Uebrigens so wäre noch ein Project, welches, wenn es nicht allzu viel hasardiret wäre, mit zu Euerer Expedition beitragen könnte. Dieses wäre, wann man den ganzen Schwarm ins Königgrätzsche schickete, nur bloss um daselbst alles in Allarm zu setzen, zu plündern, ohne jedoch zu brennen, noch zur Armee sich daselbst etwas contribuiren zu lassen, und gedachten Schwarm über Leitomischl gerade durch Mähren,

1 Südsüdöstl. von Landeshut. — 2 So. — 3 Vorlage: „Königshof".

Olmütz links lassend, über die Mohra zum Generallieutenant von Werner, so gegenwärtig bei Grätz[1] stehet, stossen liesse. Es wäre aber, wie gesagt, dieses Project sehr hasardeux, und würden die hohen Ufer der Mohra solches noch grösseren Difficultäten, wann die Truppen über die defendirte Brücken sich ziehen müssten, unterwerfen.

Das einzige, so Euch zu thun übrig bliebe, wäre, längst der Grenze alles rein wegfouragiren zu lassen, auch Pferde und Vieh, dass der Feind daselbst nichts mehr finde, zur Armee abzuführen zu veranstalten.

Nach dem Concept. Friderich.

13835. AN DEN GENERALLIEUTENANT GRAF WIED.

Seitendorf, 10. Juli 1762.

Euer Schreiben vom 9. dieses[2] ist Mir richtig eingegangen, und wird das Brod für Euer Corps heute in Landeshut sein. Bauerwagens zusammenzubringen, um das Brod noch einmal nachzuschicken, wird allerdings schwer fallen; doch will Ich zusehen lassen, ob es zu effectuiren.

Es würde übrigens wohl gut sein, dass Euere nunmehrige Diversion[3] auf den Feind einige Influence haben möchte. Ich gestehe Euch aber, dass Ich bis dato, was dabei herauskommen werde, nicht absehen kann, ausser dass die Oesterreicher etwa von der grossen Armee ein Detachement von Kavallerie und einigen Kroatenbataillons nach Königgrätz, so Mir nicht helfen noch schaden kann, thun möchten. Die Hauptsache aber ist, dass wir Daun aus Schlesien ziehen, und zweifele Ich, dass es uns darunter gelingen werde. Indessen können wir es noch ein paar Tage ansehen und den Effect Euerer Mouvements abwarten, und werde Ich hiernächst nothwendig andere Mesures nehmen müssen.

Nach dem Concept. Friderich.

13836. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE GRANT A NEISSE.

Seitendorf, 11 juillet 1762.

Il m'est entré de bon lieu que les Autrichiens, ayant effectivement eu le dessein d'assiéger Neisse, paraissent en être revenus présentement, de quoi j'ai cru devoir vous informer, sans cependant rien assurer là-dessus.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

[1] Südl. von Troppau. — [2] Aus Trautenau. — [3] Vergl. Nr. 13833 und Nr. 13834.

13837. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Seitendorf, 11. Juli 1762.

Ich bin von Ew. Liebden Rapport vom 8. dieses völlig zufrieden, und haben wir durch die gemachte Diversions gegen den Feind insoweit reussiret, dass er dadurch embarrassiret worden und bereits so weit tourniret, dass ein considerables Corps Truppen unterm Generallieutenant Graf von Wied bei Trautenau gegenwärtig sich befindet und die Kosacken nebst Husaren schon bei Nachod und Königgrätz streifen, und da der General Hadik durchs Glatzsche nach Braunau sich ziehen müssen, so hat der General Beck keinen Succurs weiter von diesem sich zu gewärtigen. Uebrigens da der Feind ganz en confusion, so müssen wir ihn en détail zu ruiniren suchen, und werden dergleichen Coups, als letzter bei dem Generallieutenant Werner gewesen,[1] von guter Wirkung sein.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

13838. AN DEN GENERALLIEUTENANT GRAF WIED.

[Seitendorf, Juli 1762.]

Gut; Ich würde die Bauerwagens morgen früh für sein Regiment abgehen [lassen], und die Ravage müsste er inzwischen bei die Oesterreicher machen, und zwar zu einigen Detachements Anlass geben. Aber wo es die Kosacken nicht toll machen — ohne zu brennen! —, werden sich die Oesterreicher nicht dran kehren.

Dann noch ein Dessein! Obgleich schwer, so glaubte doch, dass was herauskommen wird. Wäre: dass, wenn sie von Böhmen zurück, dass sie wieder gegen Friedland gingen und suchten von Lang-Waltersdorf[2] aus, ob es nicht anginge, dass sich Infanterie durch Fussstege durch Berge von Langen-Waltersdorf gen Wüste-Giersdorf auf Tannhausen zöge, um die Convois aus Böhmen, die Kavallerie, so die Fourage holet, zu attaquiren. Das Dorf, wo Gersdorff, liegt im Grunde, auf diesseit Berge und Busch. Wenn sich 1000 Mann in die Berge glissiren und auf eine Distance von 3 Bataillon souteniren, könnten die Convois in Désordre gebracht werden.[3]

[1] Bevern hatte gemeldet, es sei „dem Generallieutenant Werner, welcher bis Fulnek marschiret war, geglücket, durch den Obristen Graf von Hordt und Obristlieutenant von Owstien 7 Officiers und gegen 150 Gemeine in der Gegend Odrau zu Gefangenen zu machen". — [2] Nordostnördl. von Friedland. — [3] Auf dem Berichte des Lieutenants von Köhler, d. d. Gottesberg 11. Juli, finden sich die Weisungen: „Von Wied hätte nun Nachricht, und [wir hätten] die Communication mit Gablau und Landeshut. Sollte sich beim Schulzen von Langen-Waltersdorf nach alle Wege gen Tannhausen und Ober-Giersdorf erkundigen, um zuzusehen, ob es nicht anginge, wenn man mit Freibataillons, auch nur Fussstege, gegen Hohen-Giersdorf: dass, wenn

Gegen die Kosacken würde der Feind vielleicht Kavallerie, aber nicht Infanterie detachiren; also müssten wir ihm die Convois schwer machen.

Er sollte also durch Patrouilles und sonst die Gegend zu seiner Zeit bei Langen-Waltersdorf recognosciren lassen und danach executiren.

Weisungen [Bleinotizen] für die Antwort; auf der Rückseite des Berichts von Wied, d. d. Trautenau 10. Juli.

---

13 839. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Seitendorf, 11 juillet 1762.

Ayant reçu aujourd'hui votre lettre du 6 de ce mois, je me trouve à même de vous envoyer ci-joint l'ultimatum de l'empereur de Russie[1] que vous désirez. Il vous servira de règle pour votre direction, et vous procéderez en conséquence.

Pour ce qui est des arrangements que vous me dites que prend mon frère le prince Ferdinand pour son voyage,[2] j'en suis content; je serais cependant d'avis qu'il se fît accompagner préférablement par des militaires, vu que cela serait probablement plus agréable à Sa Majesté Impériale, qui semble donner la préférence à ces derniers. Je ne saurais, à la vérité point indiquer les officiers qui pourraient être du voyage, mais je compte qu'il s'en trouve actuellement à Berlin au choix du Prince, et qu'au cas même il y en eût de légèrement indisposés ou bien qui eussent leur congé, ils ne refuseraient pas de suivre le Prince.

Nach der Ausfertigung. Federic.[3]

Ich dort Infanterie hinschickte, Ich gleich Gebrauch davon machen könnte; müsste aber den Leuten, die er früge, nichts merken lassen. Wenn auch auf Fussstegen, schon genug." Auf dem Bericht des Oberstlieutenants von Röell, d. d. Heidersdorf (nördl. von Nimptsch), finden sich die Weisungen für die Antwort: „Da das Freibataillon in Seifersdorf [südwestl. von Schweidnitz] stünde, wenn er ein Bataillon in Bögendorf und bei Flügel Kavallerie von Kunzendorf nach Schweidnitz hin, so würde das den Feind, die Canons aus Schweidnitz zu ziehen, verhindern und würden die Patrouillen sich Schweidnitz nähern können."

[1] Der Kaiser forderte darin die Wiederherstellung Schleswigs wie vor dem nordischen Krieg und Abtretung des „königlichen" Theils von Holstein. Vergl. Nr. 13 840. — [2] Zur Begrüssung des russischen Kaisers, wenn er auf dem Wege nach Holstein preussisches Gebiet berührte. Vergl. Bd. XXI, 541. Am 12. Juli schreibt der König an den Prinzen: „Les nouvelles que je puis vous mander d'ici, sont que le maréchal Daun, ayant assis actuellement son camp aux environs de Baersdorf, pourrait peut-être se remettre en marche en quelques jours." [Berlin. Hausarchiv.] — [3] Eichel schreibt, Breslau 11. Juli, an Finckenstein, „der zu Regensburg gestandene russisch kaiserliche Resident, der Herr Lewaschow" (vergl. Bd. XVIII, 162. 163) sei über Wien in Breslau angekommen. „Gedachter Herr Lewaschow, der mir ein sehr artiger Mann, von guten Sentiments vor den König, zu sein scheinet, ist gestern Nachmittag nach dem Hauptquartier gegangen, um dem Grafen Tschernischew und dem dort mit einem Creditiv angekommenen Fürst Repnin die Visite zu

13840. AU COLONEL BARON DE GOLTZ A SAINT-PÉTERSBOURG.

Camp de Seitendorf, 12 juillet 1762.

Votre dépêche du 16/27 du mois dernier de juin m'est heureusement parvenue. Nonobstant que je sois actuellement au milieu de mes opérations pour presser ici l'armée ennemie d'abandonner la Silésie et de la rejeter en Bohême, et qu'en consequence je ne saurais entrer présentement dans tous les détails de ce qui regarde les affaires du Holstein, j'ai cependant instruit si amplement mon ministre d'État le comte de Finckenstein à ces égards qu'il ne manquera pas de travailler selon toutes ses facultés au congrès à Berlin[1] pour remplir les intentions de Sa Majesté Impériale, conformément à la note comprenant l'ultimatum de l'Empereur,[2] à qui je suis, d'ailleurs, très obligé de la communication confidente qu'il m'a fait faire de ses intentions finales à ce sujet. Pour ce qui regarde le mémoire touchant les demandes de la branche cadette de Holstein, mon susdit ministre est instruit d'en faire également usage selon les circonstances, et quand le congrès aura pris consistance, pour se conformer au mieux possible aux intentions de Sa Majesté Impériale.

Je vous communique ci-joint mes dernières nouvelles de Danemark[3] que vous présenterez à lire à l'Empereur. J'estime que Sa Majesté Impériale n'aura pas beaucoup à appréhender du Danemark, mais ce qui m'a fait beaucoup de plaisir, c'est d'apprendre de vous que je saurais conserver quelque temps encore le corps de Belling en Saxe,[4] et autant qu'il me paraît, la rupture avec les Danois saura bien se traîner encore.

Federic.

machen und durch selbige, wo möglich, dem König präsentiret zu werden. Ich wünschete, dass des Königs Majestät ihn sprechen, denen er verschiedene interessante Anecdotes von Wien würde sagen können . . . Nach meinen gestrigen Nachrichten aus dem Hauptquartier ist es noch nicht völlig decidiret, was vor eine Partie die feindliche Armee nehmen wird. Zu Braunau soll sich kein Magazin vom Feinde finden, sondern dessen Hauptmagazin zu Königgrätz sein. Indess hat der General Wied bereits gestern mit seiner Avantgarde Trautenau erreichet und die Kosacken auf Nachod und Jaromirs lachiret, die, wie man saget, dort starke Tapages machen. Pacem te poscimus omnes!"

[1] Vergl. S. 2. — [2] Vergl. Nr. 13839. — [3] Borckes Berichte, d. d. Hamburg 28. Juni und Segeberg 6. Juli. Am 12. Juli antwortet der König Borcke auf seine Berichte vom 2. und 6. Juli: „Je vous sais parfaitement gré des choses bien intéressantes dont vous m'y avez instruit. Continuez, autant qu'il sera dans vos facultés, de m'en donner le plus souvent que vous saurez de tout ce qui se passe sur vos lieux, surtout dans un moment aussi critique que le présent." Dem Gesandten Hellen antwortet der König auf seine Berichte vom 26. Juni und 3. Juli, mit welchen er Nachrichten aus Paris übersandt hatte, am 12. Juli: „Je vous sais un gré infini par les nouvelles très intéressantes qu'ils m'apprennent. Soyez assuré de toute la satisfaction que j'ai de votre attention particulière, pour me donner ces informations, et continuez pour m'en donner de pareilles nouvelles, autant que cela dépendra de vous." — [4] Vergl. Bd. XXI, 590. 596.

P. S.

S'il n'y avait pas lieu de craindre d'abuser de l'amitié de l'Empereur envers moi, vous sonderiez le terrain pour savoir si le général Rumænzow pourrait bien recevoir l'ordre de détacher 5 à 600 cosaques de son armée vers celle de mon frère Henri en Saxe; ce qui fait, le général Belling s'acheminerait d'autant plus facilement à sa destination.

Das Hauptschreiben nach dem Concept. Das Postscriptum nach der Ausfertigung.[1]

13841. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Seitendorf, 12 juillet 1762.

L'empereur de Russie désirant que le ministre qui assisterait de ma part aux conférences qui doivent se tenir à Berlin,[2] fût spécialement accrédité et muni de pleins pouvoirs à cet effet, je vous charge de faire expédier le tout en conséquence en bonne et due forme et de l'envoyer le plus tôt le mieux à ma signature.

Federic.

Tâchez de répandre le bruit que 12000 Russes, qui sont à la Vistule, passeront en Lusace, pour que cela s'apprenne en Saxe.

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig.

13842. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Quartier de Seitendorf, 12 juillet 1762.

Vos rapports du 22 et du 25 du juin dernier m'ont été bien rendus. Comme je vois que l'opiniâtreté et l'aveuglement du comte Bute à l'égard de ses nouveaux principes au grand préjudice de l'honneur et de la réputation de la nation et au détriment de la bonne cause commune, tout comme sa façon d'agir indolente restent toujours les mêmes, il n'y a rien à faire autrement pour vous que d'observer exactement toutes ses fausses démarches, de les faire remarquer et les relever adroitement parmi ses partis contraires, et de souffler au feu parmi les mécontents du gouvernement présent, afin qu'ils éclatent efficacement, et que la bombe crève au moins dès la nouvelle rentrée du Parlement.

Au surplus, vous continuerez de me faire régulièrement vos rapports sur tout ce que vous croirez digne de mon attention.

Nach dem Concept.

Federic.

---

[1] Auf der Rückseite der Ausfertigung findet sich folgende Bemerkung Eichels: „Ist durch den Feldjäger Richter wieder zurückgebracht worden, weil derselbige in dermaligen Umständen nicht durch-, noch weiter als bis Danzig kommen können. Dittmannsdorf, 4. August 1762. Das Original des darin befindlich gewesenen königlichen Handschreibens ist auf Dero allergnädigsten Befehl cassiret worden." — [2] Vergl. Nr. 13839. 13840.

13843. AN DEN GEHEIMEN COMMERZIENRATH VON REXIN IN KONSTANTINOPEL.[1]

Im Lager bei Seitendorf, 13. Juli 1762.

Der Empfang der Berichte vom 10., 16. und 23. Juni wird bestätigt.

Ihr könnet leicht ermessen, wie sehr angenehm es Mir gewesen sein müsse, die auf einmal von der Pforte vor Mich genommene favorable Resolution[2] daraus zu ersehen, so dass Ich Mir nunmehro davon allen reellen Effect und gewisse solide Hülfe versprechen muss, auch Euch nicht verhalten kann, dass, wann dieses Mal wider alles Verhoffen Eure Negotiation fehlschlagen oder von neuem wieder trainiren und der Tractat der Defensivalliance zwischen Mir und der Pforte nicht gleich unterschrieben werden sollte, Ich weder denen türkischen Ministern, noch Euren Berichten niemalen weiter Glauben würde beimessen können. Ich trage aber das gnädige Vertrauen zu Euch, dass Ihr durch Eure Mir zu höchst gnädigem Gefallen gereichende Bemühung den erwähnten Tractat nunmehro sonder Zeitverlust zu seiner völligen Consistenz bringen und Ich dadurch die reellen Früchte von Eurer langwierigen, kostbaren und mühsamen Negotiation sehen werde. Davon Ich dann Eurem Finalbericht mit grossem Verlangen entgegensehe.

Das von dem Grossvezier von Mir verlangete Schreiben erfolget hierbei, so wegen der Etiquette in lateinischer Sprache zu fassen gewesen, nebst der Uebersetzung davon, um sogleich Euren weiter guten Gebrauch davon machen zu können. Ich flattire Mich zuversichtlich, dass der Grossvezier von dem Einhalt dessen überall zufrieden sein

[1] Das obige Schreiben ist von Eichel in Breslau auf Grund von Weisungen aufgesetzt worden, welche Cöper, Seitendorf 12. Juli, im Auftrage des Königs an Eichel übersandt hatte. Eigenhändig hatte der König diesen Weisungen hinzugefügt: „Wor es dieses Mal fehlet, so glaube ich mein Tage nichts. Friderich." — Eichel schreibt, Breslau 12. Juli, „um 12 Uhr Mittags" an Finckenstein über Rexins Bericht vom 23. Juni: „So viel ich aus dem Italienischen verstehe, . . so ist dieser Defensivtractat so, als wenn er unsererseits dem Grossvezier dictiret worden wäre, und halte ich solchen vor das Projet, so ehedem dazu dem Rexin geschickt worden, ausser, dass von Russland nicht ein Wort, weder in gutem noch bösen, erwähnet und die Defensivallianz bloss gegen das Haus Oesterreich gerichtet ist, auch dem König alle seine Possessions vor dem Kriege von der Pforte garantiret werden, dabei der Bruch in Ungarn im August zugleich stipuliret wird. Die Relation des Rexin ist so interessant, dass, um alle Specialia zu melden, ich solche abschreiben müsste und, wenn ich nicht die Hand des von Rexin und dessen damit geschickten Courier kennete, es vor eine postiche Pièce gehalten haben würde." Vom Kriegsschauplatze berichtet Eichel: „Nach gestrigen Nachrichten haben die in der Lausnitz gestandene Oesterreicher sich sämmtlich von dar weg und nach Sachsen gezogen, so dass unsere Patrouilles in Görlitz, Bautzen p.p. gewesen, ohne einen Mann von ihnen zu finden, welches den Weg von Berlin hieher gänzlich sicher machen muss. . . Die Kosacken streifen bis unter Königgräz und machen in Böhmen horrible Tapages. Der Herzog von Bevern und General Werner seind in Mähren eingerücket, und das feindliche Corps [hat] sich nach Olmütz retiriret. Daun stehet bis heute noch feste, der General Wied von uns in Trautenau." — [2] Vergl. Nr. 13844.

werde, da Ich Mich darin, so weit es Mir in Absicht auf den russischen Kaiser zu avanciren möglich gewesen, avanciret habe, ein mehreres aber ohne Beleidigung des Wohlstandes und ohne Mich zu etwas zu Meinem Präjudiz zu engagiren, nicht thun können. Ihr könnet dem Grossvezier zu erkennen geben, dass Ich in allen Meinen Engagements, so die Pforte mit Mir nehmen wird, Mich Meines Ortes treu und aufrichtig betragen werde und also von deren Seite Mir ein gleiches verspreche. Von der guten und aufrichtigen Gesinnung Meines wahren Freundes, des russischen Kaisers Majestät, gegen die Pforte und dass derselbe den Frieden mit ihr unterhalten wolle, bin Ich völlig persuadiret. Es bezeiget solches die von ihm durch seinen Minister Obreskow gethane Declaration,[1] und Ich habe nicht die geringste Ursach, zu zweifeln, dass er nicht zu allen billigen Sachen die Hände bieten werde, um es mit der Pforte und mit dem Chan zu einem gütlichen Vergleich über die unter ihnen litigieuse Punkte zu bringen; wozu Ich alle Meine bona officia mit Freuden anwenden werde und, darunter zu reussiren, Mir alle Hoffnung mache, da vieles unter der vorigen Regierung in Russland geschehen, so seinen Beifall nicht hat.

Ich bin sonsten recht wohl zufrieden, dass Ihr dem zu schliessenden Defensivallianztractat denjenigen Articul mit inseriren möget, der in Eurer Dépêche in italienischer Sprache enthalten.[2] Sollte aber der Vezier deshalb einige Schwierigkeit machen oder solches die geringste Gelegenheit zu Verzögerung der Unterschrift des Tractats geben, so kann solcher Articul wegbleiben, da ohnehin Mein Schreiben an den Grossvezier deshalb hinlänglich ist.

Das Projet des Tractats, so wie Ihr solches Eurem letzteren Bericht beigefüget habt, agreire Ich in allen Punkten und Clausuln, allemal aber bleibet es die Hauptsache, dass Ihr es so einzuleiten suchet, damit der Defensivallianztractat mit der Pforte nur bald und gleich geschlossen und unterzeichnet werde, damit die Türken auf das späteste mit Anfang des nächstkünftigen Monat Septembers gegen das Haus Oesterreich in Ungarn ihre Militäroperationes anfangen, indem solche Zeit alsdenn noch zur Campagne ganz bequem ist. Wegen der Tartarn und des Chans müsset Ihr, insonderheit jetzo, über die gegenwärtigen Conjoncturen beständig [mit dem Boscamp] correspondiren und Euch von der Situation derer Affaires einander deutlich informiren und einer dem andern deshalb die Hülfe geben, obschon, wenn Ich mit der Pforte reussire, die Sachen mit den Tartaren und dem Chan sich von selbst geben und folgen werden.

Die Erinnerung, so von denen Grossen der Pforte wegen Eurer

[1] Der Zar erklärte, sich nicht in den Krieg zwischen Oesterreich und der Pforte einmischen zu wollen. Vergl. Bd. XXI, 596. — [2] Dass König Friedrich durch seine Vermittelung die seit dem Frieden am Pruth entstandenen Differenzen zwischen Russland und der Pforte beilegen wolle. Vergl. Nr. 13844.

ausgestelleten Billets geschiehet,[1] machet Mir gute Hoffnung zu Eurer Sache; Ihr thut auch wohl, dass Ihr Euch mit dem Barcker[2] neuerdinges deshalb arrangiret, jedoch wird es allemal gut sein, dass Ihr Eure Précautions nehmet, von niemanden dupiret werden zu können, wie Ihr vorhin schon instruiret seid. Ihr habt sonsten recht gethan, von allem, so wegen Eurer Audienz bei dem Grossvezier passiret, niemanden nnd selbst [nicht] dem Delon etwas zu decouvriren; mit dem Obreskow aber werdet Ihr nunmehro vertraulich gehen können. Es wird hoffentlich Euch nicht schwer geworden sein, die Absichten des dortigen dänischen Ministers[3] de concert mit dem Obreskow zu vernichtigen.

Es wird übrigens der Boscamp Euch schon bekannt gemachet haben, was Ich durch ihn dem Chan auf seine Propositions wegen seiner Differenzen mit denen Russen antworten lassen.[4] Ich habe zuvorderst dem Chan alle seine Possessions una garantiret, dass er nämlich von denen Russen darin nicht troubliret werden sollte, währender Zeit, da er gegenwärtig in Ungern seine Ravages machen würde. Wegen seiner andern Prätensionen an Russland habe Ich den Chan versichern lassen, dass Ich die Mir davon bekannt gemachte Articles sogleich dem russischen Kaiser communiciren und dessen Erklärung darüber dem Chan getreulich zusenden, auch alle Meine bona officia und Bemühung anwenden würde, damit allenfalls unter Meiner Mediation die zwischen ihnen bisher gewesene Differenzen durch einen amiablen Vergleich zum Vergnügen und mit Zufriedenheit beider Theile regulirt würden. Welches Ich Euch also noch zu Eurer so besseren Direction bekannt mache. Eurer Antwort auf alles voriges bin Ich auf das allerbaldmöglichste gewärtig.

Nach dem Concept. Friderich.

---

13 844. AU RÉSIDENT BOSCAMP.[5]

Au camp de Seitendorf, 13 juillet [1762].

Selon des lettres que je viens de recevoir du sieur de Rexin à la date du 23 du mois dernier de juin,[6] mes affaires de Constantinople

[1] Rexin hatte, Konstantinopel 23. Juni, berichtet: „Meine ausgestellte Billets, so von den Grossen noch nicht retourniret, werden nunmehr wieder erinnert, und da man an der Pforte den Schluss der Defensivtractate nach Ankunft des Schreibens von Ew. Königl. Majestät an den Vezier für so gut als geschehen hält, so arrangire mich mit Barckern neuerdings, um seiner Zeit an nichts keinen Anstoss zu haben.“ — [2] Bankier in Konstantinopel. — [3] Rexin hatte berichtet, der dänische Gesandte von Gähler „arbeitet dermalen stark an der Pforte, um solche denen Russen auf den Hals zu hetzen“. — [4] Vergl. Bd. XXI, 598. — [5] Boscamp befand sich im Monat Juli im Lager des Tartarenchans. Aus dem Juli liegen Berichte von ihm nicht vor. Sein Bericht vom 25. Juni ist datirt „au quartier général du Kan à Tschanptchanli, rivière à une heure du Bog“, sein Bericht vom 1. August aus „Koschan (d. i. Kauschan), sur les frontières de Moldavie, à 4 heures de Bender“. — [6] Vergl. Nr. 13 843.

ont pris tout d'un coup un si bon train qu'après que le Sultan a fait tenir un grand Divan, le Grand-Vizir, par ordre de son souverain, a déclaré positivement au sieur de Rexin dans une audience secrète qu'il lui a donnée le 22 du susdit mois, en présence de quelques ministres de la Porte, comme quoi le Vizir était tout prêt à signer le traité d'alliance défensive entre la Porte et moi aux conditions que lui, Rexin, avait proposées, pourvu que je voulusse écrire préalablement et au plus tôt une lettre à lui, le Vizir, pour confirmer les propositions que vous aviez faites au Kan de ma part touchant ses différences avec la Russie, et que, cette lettre arrivée, le Grand-Vizir signerait incessamment après le traité susdit: après quoi la déclaration de la guerre contre la maison d'Autriche serait incontinent faite, [et] que les opérations militaires suivraient tout d'abord. Le sieur de Rexin m'avertit également qu'on n'avait qu'attribuer ce prompt changement de la Porte qu'à une lettre très énergique que le Kan avait écrite immédiatement au Sultan, pour lui représenter tous les avantages que la Porte saurait tirer de mon alliance et d'une prompte opération en Hongrie.

Je n'ai pas différé un moment pour faire partir cette lettre désirée du Grand-Vizir, par laquelle je lui ai confirmé de la façon la plus solennelle que l'empereur de Russie ne troublerait en aucune façon ni la Porte ni le Kan dans leurs possessions, tandis qu'ils agiraient contre les Autrichiens, nos ennemis communs, mais qu'encore j'agirais du mieux auprès de l'empereur de Russie par mes avis et par mes bons offices que tout ce qu'il y avait de prétentions du Kan à la charge de la Russie à l'occasion de la paix de Pruth, serait terminé amiablement sous ma médiation à la satisfaction réciproque des deux partis.

C'est de quoi j'ai bien voulu vous informer incessamment, afin que vous tâchiez de mettre à profit ces circonstances pour confirmer le Kan dans ses bonnes résolutions, et pour le fortifier contre toutes les doutes qu'il voudrait se former encore sur la droiture de mes intentions à son égard: en quoi vous ne manquerez pas de lui donner les assurances les plus parfaites et de lui faire les protestations les plus fortes là-dessus, en observant cependant toujours de ne hasarder rien ce qui saurait tendre à mon préjudice et pour me commettre gratuitement avec mon ami l'empereur de Russie. Au surplus, je vous recommande d'entretenir, surtout dans le moment présent, une correspondance continuée avec le sieur de Rexin, pour vous avertir réciproquement de ce qui se passe, et pour vous aider l'un l'autre dans les affaires dont vous êtes chargés, tout comme de travailler également à ce que les opérations de campagne contre la Hongrie se commencent sans faute dans le mois d'août qui vient.

Nach dem Concept. Federic.

13845. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

[Seitendorf, 13 juillet 1762.][1]

Chiffre!

Ce qui a arrêté la conclusion de l'alliance avec la Porte, a été la nouvelle subite de ma paix avec les Russes. J'ai enfin disposé l'empereur de Russie de faire déclarer à la Porte qu'il ne se mêlerait pas de la guerre qu'elle[2] pourrait faire aux Autrichiens,[3] et je moyenne un[4] accommodement entre la Russie et le kan des Tartares, touchant un certain fort nommé Sainte-Élisabeth.[5] Cette négociation, où il a toujours fallu aux courriers six semaines ou deux mois pour aller et revenir, a arrêté la conclusion de l'alliance. Hier, je reçois un courrier de Constantinople[6] avec la déclaration du Grand-Vizir que, dès que l'empereur de Russie se sera expliqué — ce qui doit déjà être fait —, ils signeront le traité et déclareront tout [de] suite la guerre à l'Impératrice-Reine. Je crois donc qu'au mois de septembre leurs opérations commenceront: il vaut mieux tard que jamais.

Je dois vous dire encore que je vous ferai avoir 500 cosaques du corps de M. Rumänzow. Vous pourrez les employer en Lusace ou, si vous voulez, contre les Cercles.

L'Empereur m'a demandé le général Belling nommément,[7] que je dois lui envoyer, s'il entreprend la guerre. Vous comprenez que je n'ai pu le refuser. Je compte que vous pourrez [le] garder durant tout le mois d'août, en l'envoyant avec deux bataillons et gardant le troisième. Vers ce temps les Turcs se déclareront, et je vous enverrai un régiment de hussards à sa place.

Federic.

On a pris un magasin autrichien à Jaromirs; j'espère dans peu de les obliger à décamper d'ici. Le prince de Bevern occupe Troppau et Jaegerndorf; Beck est derrière Hof, le général Werner au delà de Graetz. On a pris jusqu'ici au delà de 2000 cavaliers ou hussards à l'ennemi.

Federic.

Nach dem eigenhändigen Concept. Der Zusatz eigenhändig auf der Ausfertigung.

13846. AN DEN GENERALLIEUTENANT GRAF WIED.

Seitendorf, 13. Juli 1762.

Euer Schreiben vom 12. dieses ist Mir richtig zugekommen, und ist der Marsch nach Starkstadt recht sehr gut.

Es wird jedoch dabei, dass Ihr Meine dortige Hinkunft zu verbreiten suchet, nicht viel herauskommen, indem der Feldmarschall Daun,

[1] Das Datum nach der Ausfertigung. — [2] Vorlage: „qu'il". — [3] Vergl. Nr. 13843. 13844. — [4] Vorlage: „une". — [5] Vergl. Nr. 13844 und Bd. X, 540. — [6] Vergl. Nr. 13843. — [7] Vergl. S. 20.

so Ich gegen Mich habe, sich davon selbst au fait wird setzen können. Es würde auch nur die Zeit, um den Effect solcher Bruits abzuwarten, verloren gehen, und finde Ich für rathsamer, dass, wenn Ihr sehet, wie dass Ihr nichts weiter ausrichten könnet, Ihr Euch auf Friedland ziehet und den Generalmajor von Gabelentz mit 8 oder 10 Bataillons bei Friedland stehen lasset, jedoch nur légèrement und nicht anders als in einem Posten, so man nur so lange, als bis der Feind einen von da zu delogiren intendiret, zu mainteniren gedenket. Ihr könntet die Kosacken und Bosniaken bei dem Generalmajor von Gabelentz zurücklassen, um mittelst ihrer beständig Incursions in Böhmen zu thun. Die vornehmste Absicht dabei aber wäre, die Corps von Hadik und von Brentano in Respect zu erhalten, und auf den Fall Ihr finden solltet, dass von der Seite nichts rechts zu thun, so wäre Meine Idee, dass Ihr mit den 20 Bataillons und den Kürassiers wieder hieher marschiret. Ich habe heute die Höhen bei Hohen-Giersdorf occupiret, und hat der Feind 6 Bataillons verschanzet bei Burkersdorf stehen. Es gehet aber ein Weg von Leutmannsdorf auf Michelsdorf,[1] wo man diesen Posten tourniren kann, und gehet Meine Absicht dahin, dies Corps dazu zu gebrauchen, und würde man nicht allein dem Feinde bei Burkersdorf im Rücken kommen, sondern man würde auch sodann alle Transports von Braunau und daher von hinten attaquiren und molestiren können. Ueberhaupt kommt die Sache auf eine grosse Attention von Seiten des General Gabelentz an, und dass, so lange Demonstrations auf Braunau gemacht, der Feind, so viel thunlich, durch die Kosacken inquietiret werde: da dann Hadik und Brentano von Braunau gewiss nicht weggehen werden; und wird hievon eine natürliche Folge sein, dass, wann wir dem Feinde bei Michelsdorf im Rücken gehen werden, er keine Renforts mit Beibehaltung gegenwärtiger Position von der Armee daselbst wird haben können. Es könnte unterdessen dieses Mouvement einigen Schwierigkeiten unterworfen sein; es ist aber das einzige Mittel, um uns von den Leuten zu debarrassiren.

Ihr habet also den Generalmajor von Gabelentz danach wohl zu instruiren, und werde Ich Euch mit Eueren 20 Bataillons und Kavallerie von Friedland her bei Leutmannsdorf herum, dass Euch der Feind nicht merke noch gewahr werde, in Cantonirung verlegen.

Nach dem Concept. Friderich.

13847. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE GRANT A NEISSE.

Seitendorf, 13 juillet 1762.

J'ai vu le contenu de votre rapport du 11 de ce mois, et je suis très content de l'attention que vous donnez à la sûreté de votre

[1] Südöstl. von Waldenburg.

place. Il serait bon qu'on pût se trouver à même de se saisir de l'évêque.[1]

Nous avons ruiné un magasin de l'ennemi à Jaromirs, et nous venons d'occuper aujourd'hui le poste de Hohen-Giersdorf.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

---

13 848. AN DEN GENERAL DER KAVALLERIE VON ZIETEN.[2]

[Seitendorf, Juli 1762.]

Er soll bei Költschen,[3] bei Endersdorf[4] seinen Posten nehmen und sollte von da seine Patrouillen nach Faulbrück,[5] Reichenbach und gegen Kreisau[6] machen; und wir stünden zwischen Bögendorf und Hohen-Giersdorf. Den Kirch[hof] bei Bögendorf besetzen; von Kavallerie Patrouillen gegen Polnisch-Weistritz; gegen . . . . . .[7] und Erlicht[8] möchte Patrouillen halten.

Das, was Ich nun nöthig, muss er von Parteien bei Leutmannsdorf und Stein-Kunzendorf bei Reichenbach zu erfahren suchen.

Und Ich sähe wohl, dass man den Obristen Röell leicht fortjagen könnte . . .

Weisungen [Bleinotizen] für die Antwort; auf der Rückseite des Berichts von Zieten, d. d. Bögendorf 13. Juli.

---

13 849. AN DEN GEHEIMEN COMMERZIENRATH VON REXIN IN KONSTANTINOPEL.[9]

[Breslau,] 14. Juli[10] [1762].

So geschwinde ich auch diese gegenwärtige Expedition zu befördern gesuchet habe, so habe ich doch den ehrlichen Winter nur erst

[1] Fürst Schaffgotsch. Vergl. Bd. XVII, 421. — Auf dem Berichte des Lieutenants von Köhler, d. d. Gottesberg 14. Juli, mit der Meldung, dass „der katholische Pfarrer und Cantor zu Gottesberg" beim Abmarsch der Oesterreicher aus Gottesberg „fortgegangen" sei, aber „seine Sachen zurückgelassen habe", die ganze Stadt gebe ihn „als den ärgsten Espion an", finden sich die Weisungen: „Was der katholischen Pfaffen ihre Effecten, durchsehen lassen! An Tauentzien: dass den katholischen Küster aus Gottesberg gleich arretiren lasse." — [2] Die Berichte des Generals Zieten sind im Juli datirt am 6. und 7. aus Neudorf (nördl. von Bunzelwitz), am 13. und 14. aus Bögendorf, am 15. aus Ober-Bögendorf (südwestl. von Schweidnitz), vom 22. bis 25. aus Seitendorf, vom 27. bis 31. aus Reisendorf (d. i. Reussendorf, ostsüdöstl. von Waldenburg). — [3] Ostsüdöstl. von Schweidnitz. — [4] Ostnordöstl. von Költschen. — [5] Südöstl. von Schweidnitz. — [6] Südsüdöstl. von Schweidnitz. — [7] Unleserlich. — [8] Südsüdöstl. von Schweidnitz. — [9] Das obige Schreiben hat eine Weisung des Königs zur Grundlage, welche, Seitendorf 13. Juli, an Eichel übersandt wurde. Vergl. dazu S. 22. Anm. 1. — [10] Vom 14. Juli ein Schreiben an de Catt in den Œuvres, Bd. 24, S. 12.

heute damit abfertigen können, weil der König im Gebirge zwischen Schweidnitz und Landeshut gegen den Daun stehet, ich aber hier bin, um seine andere Affaires zu besorgen, und also das Hin- und Herschicken ein paar Tage mehr Zeit gekostet hat. Ich habe dem Courier solches durch seinen Fleiss einzubringen sehr recommandiret.

Der König flattiret sich gewiss, dass, sobald der Grossvezier den Brief[1] erhalten haben wird, die Sache bald zu ihrer völligen Richtigkeit kommen werde. Ich lasse auch schon auf die Ratification arbeiten, die ich, sobald sie fertig, mit dem hier befindlichen Courier Kleinsteuber dem Winter auf den Fuss nachsenden werde.

Wenn ich die von Ew. Hochwohlgeboren eingesandte Copie des Briefes vom Chan an die Pforte gegen das, so der König jetzo an den Vezier schreibet, halte, so bin doch etwas embarrassiret, ob man nicht etwas chicaniren werde. Der Chan, wie Boscamp meldet, ist nicht recht mit der ihm überschickten königlichen *acte de garantie* zufrieden, sondern soll die specifique Garantie des Königs über alle 5 Articul, so er von Russland fordert, jetzo gleich und positiv haben wollen. Ich weiss nicht, wie sich Boscamp mündlich darüber gegen den Chan expliciret hat; der König aber hat ihn wegen der 4 ersten Articuls instruiret, dem Chan zu declariren, dass er sogleich — wie es auch geschehen — mit dem russischen Kaiser darüber communiciren und allen seinen Rath und gute officia, auch selbst Mediation anwenden wolle, damit diese Differenzen zwischen Russland und dem Chan zu Satisfaction des Chans beigeleget und ein perpetuirlicher Friede zwischen ihnen beiden erhalten werde. Dieses ist nun wohl alles, was der König zuerst thun kann, der aber sein Versprechen redlich erfüllen wird. Ein mehrers gleich zu Anfange zu thun und ohne den russischen Kaiser darüber einmal zu begrüssen und so gerade weg es zu garantiren, würde solcher genommen haben, als wollte man ihm Gesetze vorschreiben; welches alles verdorben hätte. Es ist aber gar nicht zu zweifeln, dass der russische Kaiser auf Anrathen und Instances des Königs sich zu allem, was Recht ist, accommodiren werde, einestheils wegen der grossen Freundschaft, so er gegen den König hat, anderntheils weil es lauter wüste Oerter und sonst Bagatelles sein, wovon die Frage ist. Wir sehen alle Stunden des Kaisers Antwort entgegen. Es muss aber der Chan seine Operations in Ungern nicht an diesen Vergleich accrochiren, sondern des Königs aufrichtigem Versprechen glauben, der es heilig erfüllen wird.

Ich schreibe dieses nur vor mich zu Ew. Wohlgeboren Nachricht, wenn ja die Türken einen Scrupel haben sollten; wenn aber diese davon stille wären, so schweigen Sie ja auch!

Wenn der Chan wird vorerst nur ein Corps Tartarn in Ungarn vorrücken lassen, so wird der König auf die erste Nachricht davon ohnfehlbar sogleich ein Corps seiner Truppen gegen Kaschau und von

[1] Vergl. Nr. 13843. 13844.

der Seite von Pressburg zum Agiren vorrücken lassen, um ersteres zu appuyiren. Der König will auch, dass, um der Pforte desto mehr Muth zu machen, Sie derselben anzeigen können, dass 20 000 Mann russischer Truppen sich hier mit des Königs Armee conjungiret haben, so nunmehro mit dieser wirklich gegen die Oesterreicher agiren.

Was hier in jetziger Campagne bisher passiret ist, davon schicke ich beiliegende wahre Relation,[1] davon Sie, wenn Sie es gut finden, dort Gebrauch machen können.

Sein Sie wegen Delons[2] ruhig, und halten nur ein äusserlich gutes Dehors gegen ihn. Machen Ew. Wohlgeboren nur Dero Sachen vor den König erwünscht gut, alsdenn man Ihnen einen andern geschickten Secretär schicken wird.

Nach dem Concept. Notus.[3]

13850. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

Breslau, 14. Juli 1762.

Da mir sogleich die Rexinsche Dépêches[4] von des Königs Majestät remittiret werden, so ermangele nicht, nunmehro die Chiffres davon an Ew. Excellenz zu communiciren, [deren] Einhalt ich jedennoch dortiger Orten annoch etwas zu menagiren ganz gehorsamst bitte, bis dass des Königs Majestät vor gut finden werden, Sich Selbst deshalb gegen Ew. Excellenz zu expliciren. Die erstere Nachricht, so ich daraus gegeben,[5] ist in der dermaligen Eile etwas mangelhaft gerathen, und wird der Einhalt das mehrere zeigen, dergestalt, dass, wenn die Sache Succès haben wird, ich es wieder als einen Dieu de la machine consideriren muss, wenn es aber fehlen sollte, ich alsdenn nichts mehr, so von daher kommet, glauben kann noch werde.

Ew. Excellenz werden von Selbst zu penetriren geruhen, wie die königliche Resolution darauf ausgefallen. Das darin verlangete und accordirete Schreiben[6] hat mir so viele Peine als Embarras gemachet, theils wegen der delicaten Umstände, darunter weder zu wenig zu thun, um nicht Gelegenheit zu geben, alles wieder zu verderben, theils nicht zu viel zu thun, um nicht auf einer andern Seite anzustossen, und da ich in solchen Sachen gar zu schlecht routiniret bin. Indess da die Zeit pressirete, so habe mich mit Assistance des Herrn Kriegesrath Müller, so gut ich es verstanden, aus der Sache zu ziehen gesuchet.

Von dem letzteren chiffrirten Bericht[7] habe ich das Déchiffré sogleich an des Königs Majestät gesandt, bis dato aber noch nichts deshalb wieder zurück erhalten. Das Original habe ich nach des Königs Intention hier behalten und nur die Abschrift des Déchiffré davon an den König gesandt. Ich wünsche, dass Se. Majestät nach deren Durchlesung solche verbrennen mögen, alsdenn ich bei ganz sicherer Gelegenheit das erstere wieder zu Ew. Excellenz eigenen Händen zu senden suchen werde. Des Königs Majestät haben schon ehemals den Herrn von Saldern etwas taxiret, dass er sich über dergleichen Sachen etwas zu frei explicire, und dem Herrn von Goltz haben Dieselbe untersaget, auch nicht einmal en chiffres dergleichen etwas an Höchstdieselbe zu schreiben.[8] Sollte die Abschrift des Déchiffré wieder zu meinen Händen

[1] Nr. 13830. — [2] In der Vorlage: „de Longentz“. — [3] D. i. Eichel. — [4] Vergl. Nr. 13843. — [5] Vergl. S. 22. Anm. 1. — [6] An den Grossvezier. — [7] Finckensteins Bericht, d. d. Berlin 9. Juli. Vergl. Nr. 13853. — [8] Vergl. Bd. XXI, 525.

kommen, so können Ew. Excellenz versichert sein, dass ich es mit solchem sogleich auf die von Deroselben erwähnte Art halten werde. . .

Seit der Ew. Excellenz letzthin zugesandten Relation von den Vorfällen bei der Armee des Königs[1] ist bis dato nichts beträchtliches vorgefallen. Der Feldmarschall Daun machet verschiedene Demonstrationes, als ob er seine jetzige [Position] bei Bärsdorf noch nicht zu verändern gesonnen wäre. Er lässet das Lager verschanzen und vor die Fronte Verhacke machen. Indess haben des Königs Majestät gestern die Anhöhen gegen Hohen-Giersdorf, desgleichen das Dorf Bögendorf und dessen Anhöhen gegen Hohen-Giersdorf zu mit einem Detachement unter dem Generallieutenant von Manteuffel besetzen lassen. Dem Feinde bleibet dadurch nunmehro eine ganz unsichere Communication über Polnisch-Weistritz und von der Seite von Reichenbach mit Schweidnitz annoch übrig. Die Desertion bei dem Feinde ist unglaublich stark, und ist bisher noch kein Tag vergangen, da nicht zu 30 bis 60 Mann angekommen seind. Seine Patrouilles lassen sich sehr sparsam sehen, und haben sich unsere leichte Truppen bei denselben dergestalt in Respect gesetzet, dass jene sich fast nicht unter ihre Kanonen wegwagen. Der König hat bis gestern über 2000 gefangene Kavalleristen und Husaren von ihnen geh[ab]t. Der Generallieutenant Graf Wied hat seine Position noch in Böhmen, dessen Corps verstärket worden, und hat man dem Feinde ein beträchtliches Magazin zu Jaromirs genommen. Der General Zieten ist mit dem gros d'armée nach Ober-Bögendorf vorgerücket. Der Herzog von Bevern in Oberschlesien hat Troppau und Jägerndorf occupiret, und der General Werner stehet vorwärts Grätz; das feindliche Corps hinter Hof. . . .

Ich finde keine einzige Ursache bis dato, worum Ew. Excellenz Dero Retour nach Magdeburg pressiren sollten, und bin fast persuadiret, dass des Königs Majestät solche lediglich von Ew. Excellenz Gefallen dependiren lassen werden, so dass eine besondere Anfrage deshalb überflüssig sein dörfte, womit ohnehin des Königs Majestät Sich in jetzigen Umständen gerne so viel als möglich dispensiret sehen. Worum aber M. Mitchell hier sein Séjour prolongiret, ist mir nicht wohl begreiflich. Er ist entschlossen, in den Bastianischen Garten auf den Dom zu ziehen, um daselbst den Brunnen zu gebrauchen. Von denen Personen, die ihn jetzo mehrentheils frequentiren, schweige ich billig.

Auszug aus der Ausfertigung. Eichel.

13851. AN DEN GENERALLIEUTENANT VON WERNER.[2]

Seitendorf, 14. Juli 1762.

Ich kann Euch heute hinterbringen, dass ohnerachtet aller Intriguen, so zu Konstantinopel gespielet worden, nunmehro gute Hoffnung zum Bruch derer Türken gegen den Monat September vorhanden sein.

Nach dem Concept. Friderich.

13852. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Seitendorf, 14. Juli 1762.

Ew. Liebden Schreiben vom 11. dieses habe Ich wohl erhalten, und kann Ich Denenselben, dass wir dem Feinde sein Magazin bei

[1] Nr. 13830. — [2] Die Berichte des Generals Werner sind im Juli datirt am 8. aus dem Lager bei Thurnau (d. i. Tyrn, nordöstl. von Fulnek), am 20. aus Grätz, am 24. und 25. aus Leobschütz, vom 29. bis 31. aus dem Lager bei Tschauschwitz (westwestnördl. von Neisse).

Jaromirs enleviret, den Posten bei Hohen-Giersdorf besetzet und dem Feinde seine ganze Communication mit Schweidnitz in kurzem zu benehmen gedenken, Meines Ortes zu wissen thun. Ew. Liebden betreffend, so geruhen Dieselben nunmehro einige falsche Demonstrations zu machen und ausbringen zu lassen, auf Art, als würde es aus Indiscretion gesprochen, dass Dieselben den Posten bei Johannsberg[1] dem Feinde enleviren wollten und über Landeck in das Glatzische zu gehn gedächten. Ew. Liebden könnten auch obigen Posten recognosciren lassen; welches Gerüchte den Feind, da er bereits so viele Detachements gemachet, äusserst verlegen machen wird. Und wann bei dem Detachement, so Ew. Liebden zum Recognosciren ausschicken werden, unser vorgebliches Dessein unter die übel gesinnte dortige Papisten mit guter Manier ausgebracht, auch demselben, dass eine anderweite Colonne russischer Truppen, deren Avantgarde bereits bei Prausnitz eingetroffen, zu uns stossen sollte, hinzugefüget würde, so zweifle nicht an der intendirten Wirkung dieser Spargements.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

13853. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Finckenstein berichtet, Berlin 9. Juli, der Conferenzrath von Saldern[2] habe ihm seine Instruction für den bevorstehenden Congress in Berlin mitgetheilt; diese Instruction stimme mit dem vom Fürsten Repnin dem Könige übergebenen Ultimatum[3] über die Bedingungen, die der russische Kaiser an Dänemark gestellt habe, überein. Saldern habe die Bitte ausgesprochen, König Friedrich möge an den Kaiser ein Schreiben richten, um ihn von diesen Bedingungen abzubringen, und hinzugefügt, „que toutes les insinuations que [Votre Majesté] ferait parvenir à son maître sur cette affaire, produiraient un bon effet; qu'il ne doutait non plus que la cour de Danemark ne donnât volontiers les mains à un nouveau traité de partage entre les deux branches de Holstein où l'Empereur pourrait trouver son compte; mais qu'en demandant trop, il courrait risque de révolter tous les voisins, et qu'indépendamment de l'incertitude toujours attachée au sort des armes, il en avait trop vu, pendant le séjour qu'il avait fait à Pétersbourg, pour ne pas craindre une révolution pendant l'absence de son maître; ... que ce n'était ni le prince Iwan ni son parti qui était à craindre, qu'il n'en était, pour ainsi dire, plus question aujourd'hui, mais qu'il n'en était pas de même de l'Impératrice, qui était le grand ennemi que l'Empereur aussi bien que Votre Majesté avaient dans ce pays-là; ... qu'elle avait un parti très considérable parmi la nation qu'elle travaille à grossir tous les jours, en témoignant une affabilité générale, en prenant le contrepied de tout ce que son époux faisait."

Seitendorf, 14 juillet 1762.

Je vous remercie des nouvelles qui se trouvent renfermées dans votre rapport du 9 de ce mois. Il me semble, cependant, que les

[1] Nordöstl. von Landeck. — [2] Vergl. S. 2. — [3] Vergl. Nr. 13839. 13840.

appréhensions qu'on vous a témoignées, sont portées trop loin, et qu'il n'y a actuellement point de révolution à craindre.

Pour ce qui regarde les affaires de la Russie, je conviens que les prétentions de l'Empereur à la charge du Danemark sont un peu fortes. Mais il est à considérer qu'au cas que la Russie remportât quelque avantage sur le Danemark, ces mêmes prétentions pourraient se réaliser, et que, d'un autre côté, l'opposition du Danemark se trouvant plus efficace qu'on ne se le figure, on ne manquera pas de s'en relâcher; de manière que je puis me dispenser de conseiller ou de dissuader dans une matière aussi délicate, et je n'envisage le congrès qui va se tenir que comme une simple formalité.

Je suis bien aise de vous avertir que, l'Empereur préférant le vin de Bourgogne aux autres vins et ayant de coutume de boire après les repas un verre de bière d'Angleterre, vous aurez à en toucher quelque chose à mon frère. [1]

Au reste, je vous envoie ci-joint une lettre qui m'est entrée du prince héréditaire de Saxe-Coburg. [2] Comme je ne suis aucunement au fait de ce dont il y s'agit, vous en prendrez connaissance pour lui répondre de ma part.

Nach der Ausfertigung. Federic.

13854. A L'EMPEREUR DE RUSSIE A SAINT-PÉTERSBOURG.

Au camp de Seitendorf, 14 juillet 1762.

Monsieur mon Frère. Je crains avec raison d'importuner Votre Majesté Impériale par mes lettres et par mes demandes. Je sens avec un cœur pénétré de reconnaissance tout ce qu'Elle a fait jusqu'ici pour moi par pure amitié. Je serais au désespoir d'en paraître abuser; ainsi ce que je propose à Votre Majesté Impériale, je La prie instamment de n'y faire aucune réflexion, à moins que cela [ne] Lui soit entièrement indifférent. Ce serait de vouloir permettre que 500 cosaques de M. de Berg puissent joindre mon frère Henri en Saxe [3] pour mettre l'armée des Cercles à la raison. Si cela agrée à Votre Majesté Impériale, j'avais imaginé que le général Belling [4] pourrait les Lui ramener tout droit en Mecklembourg, le moment qu'Elle voudrait les avoir. Ce général n'attend, d'ailleurs, que le jour et le lieu où il doit se rendre pour obéir en tout aux ordres de Votre Majesté Impériale. Mais, si cet arrangement répugne le moins du monde aux idées de Votre Majesté Impériale, je La prie de croire que j'y renonce de bon cœur, et que cela ne me causera pas la moindre peine.

Selon mes nouvelles des Danois, je prévois que leur dessein est de faire agir le prince de Bevern, [5] qui commande 8000 hommes à

[1] Prinz Ferdinand. Vergl. S. 19. — [2] Liegt nicht bei. — [3] Vergl. Nr. 13845. — [4] Vergl. S. 21. 26. — [5] Prinz Karl von Bevern.

Rendsburg, contre le Holstein ducal sitôt que la guerre sera déclarée. Pour moi qui prends véritablement à cœur les intérêts de Votre Majesté Impériale, je serais au désespoir qu'il Lui arrivât la moindre chose fâcheuse à l'ouverture de la campagne. Je prends donc la liberté de L'avertir d'avance du dessein de l'ennemi. Elle a tout le temps de le prévenir, soit en traînant la déclaration de la guerre jusqu'au moment que Son armée se trouvera sur les frontières du Holstein, et qu'Elle pourra envoyer un détachement de cavalerie à Kiel pour se joindre à Ses troupes, soit pour donner au général qui les commande les instructions nécessaires. Il m'est encore venu dans l'esprit un moyen légitime qui pourrait fournir à Votre Majesté Impériale des ressources de finances pour faire la guerre. Les Danois ont rançonné la ville de Hamburg et en ont tiré 1 200 000 écus.[1] Votre Majesté Impériale a les mêmes droits. La ville de Lübeck pourrait en fournir de même 8 ou 900 000 écus, et personne ne pourrait trouver à redire à ce procédé, surtout si on s'appuie sur l'exemple que le Danemark a donné. L'argent est le nerf de la guerre, et l'occasion d'en avoir se présente naturellement.

Mon frère[2] aura l'honneur de recevoir Votre Majesté Impériale à Son passage de la Poméranie. Je L'assure que je suis véritablement affligé de ne pouvoir La recevoir moi-même, d'être retenu ici malgré moi, de ne pouvoir remercier moi-même le meilleur ami que j'aie au monde, de tout ce qu'il a fait pour moi, de lui ouvrir mon cœur, et de lui faire lire les sentiments sincères d'attachement, de tendresse et de reconnaissance qui y sont si profondément gravés. J'espère qu'avant que de mourir j'aurai cette consolation-là. J'espère de pouvoir féliciter Votre Majesté Impériale en personne sur les moissons de gloire qu'Elle va recueillir, sur l'accomplissement de Ses vœux et de Ses désirs et sur l'entière satisfaction que Ses ennemis seront obligés de Lui faire des injustices et des usurpations qu'ils ont faites sur Sa maison. Recevez avec bonté les assurances de la haute estime, du tendre attachement et de tous les sentiments avec lesquels je suis, Monsieur mon frère, de Votre Majesté Impériale le bon frère et fidèle allié jusqu'à la mort

Federic.

Je dirai à Votre Majesté Impériale que j'apprends le russe, et que je dis souvent à Ses soldats: »Vivat czarka Peter Fedorowitz!« Ce sont les premiers mots que j'ai appris à bégayer dans cette langue, et que je prononcerai du fond de mon cœur jusqu'au dernier soupir de ma vie.

Nach Abschrift der Cabinetskanzlei. Die Ausfertigung war eigenhändig. (Vergl. S. 35. Anm. 4.)

---

[1] Vergl. Bd. XXI, 585. — [2] Vergl. Nr. 13853.

13855. A LA REINE DE SUÈDE A DROTTNINGHOLM.[1]

Seitendorf, 14 [juillet] 1762.

Ma très chère Sœur. Je ne sais point comment on vous refuse. Vous voulez un passe-port pour le sieur Sacken,[2] et je vous l'envoie tout de suite.

Nous sommes en pleine opération, ma chère sœur, ce qui me donne de si fortes occupations que ma lettre vous en paraîtra très laconique. Dès qu'il y aura des envoyés réciproques, on fera à vos ministres les propositions que je vous ai hasardées. Elles me paraissent si convenables aux intérêts de la Suède qu'à moins que des corruptions étrangères ne prévalent, il ne me paraît pas vraisemblable que le Sénat refuse de les accepter.

Je vous prie d'assurer le Roi et toute votre charmante progéniture de ma plus tendre amitié, je saisirai toutes les occasions pour leur en donner des marques; je ne dis rien de la mère, vous connaissez mes sentiments, et je ne crois pas avoir besoin de les répéter pour vous persuader de la tendresse sincère et de la haute estime avec laquelle je suis, ma chère sœur, votre fidèle frère et serviteur

Federic.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig.

13856. AU COLONEL BARON DE GOLTZ A SAINT-PÉTERSBOURG.

Camp de Seitendorf, 15 juillet 1762.

Il m'est arrivé depuis deux jours un courrier de mon ministre à la Porte, le sieur de Rexin,[3] selon les dépêches duquel, comme vous le verrez plus amplement par la copie que je vous en joins ici,[4] la cour Ottomane vient de lui déclarer tout d'un coup et sans que je m'y fusse presque plus attendu, qu'elle était toute prête à signer un traité d'alliance défensive avec moi contre la maison d'Autriche seule, et de commencer incessamment après ses opérations de campagne contre ceux-ci, pourvu que je voulusse confirmer par une lettre faite au Grand-Vizir les mêmes promesses et assurances que j'avais fait faire au kan

[1] Das obige Schreiben bildet die Antwort auf das der Königin Ulrike, d. d. Drottningholm 27. Juni. — [2] Nach dem Schreiben der Königin „ministre du roi de Pologne"; jedenfalls der Gesandte in Stockholm Baron Karl von Sacken. — [3] Vergl. Nr. 13849. — [4] Der König hatte, Seitendorf 14. Juli, an Eichel in Breslau geschrieben: „Da in dem mit der Ottomannischen Pforte zu schliessenden Defensivallianztractat nichts, so des russischen Kaisers Majestät zuwider sein könnte, enthalten, so trage Ich kein Bedenken, dem Obristen von Goltz solchen, um ihn dem Kaiser zu zeigen, zu communiciren, und werde Ich morgen einen eigenhändigen Brief an des russischen Kaisers Majestät schreiben (vergl. Nr. 13854), welcher dem p. von Goltz zugleich mit zugeschicket werden soll. Ich flattire Mich, dass nunmehro, sobald der Brief an den Grossvezier demselben zugestellet sein wird, die Sache bald zu ihrer völligen Richtigkeit kommen werde."

des Tartares touchant la neutralité que l'empereur de Russie observerait, pendant qu'il ferait ses ravages en Hongrie, et à l'égard des autres prétentions que le Kan estimait avoir à la charge de la Russie.

Comme je vous ai instruit déjà par une de mes dépêches antérieures[1] des articles qui comprennent ces prétentions du Kan, et comme j'avais accordé là-dessus à celui-ci un acte de garantie sur ses possessions actuelles — dont je vous ai envoyé copie à son temps —, pendant qu'il ravagerait la Hongrie pour faire diversion en ma faveur, et que, quant aux quatre autres articles, j'avais fait répondre au Kan que j'en communiquerais fidèlement avec Sa Majesté Impériale et emploierais tous mes soins et mes bons offices, même ma médiation, pour porter ces différends à une composition amiable à la satisfaction des deux partis, je m'y réfère, en attendant votre rapport au sujet de la réponse que Sa Majesté Impériale vous a donnée.

Vous savez, d'ailleurs, combien il m'importe, si je savais réussir à convenir avec la Porte d'une diversion puissante qu'elle ferait en Hongrie encore pendant cette campagne-ci en ma faveur, pour forcer la cour de Vienne à une paix raisonnable et pour être mieux mis par là à même d'assister l'Empereur dans ses justes prétentions contre le Danemark. Et comme, au surplus, le projet du traité défensif que la Porte a approuvé, et dont je vous envoie ci-clos une exacte copie, n'est dirigé qu'uniquement contre les Autrichiens, sans qu'il y soit entré la moindre chose contraire aux intérêts de l'Empereur, ni de la Russie, je n'ai pu me dispenser d'approuver en son entier ce projet, et de faire la lettre demandée au Vizir, en conséquence de la copie que je joins encore, en instruisant mon susdit ministre de pouvoir signer d'abord avec le Grand-Vizir ce traité que je ratifierais en conséquence.

Vous ne perdrez pas un moment pour informer de ma part l'Empereur de tout ceci d'une façon circonstanciée, en lui montrant même toutes les copies y relatives; aussi je me flatte que selon les puretés de mes intentions et selon mon amitié éternelle et sincère que j'ai vouée à l'Empereur, Sa Majesté Impériale n'y trouvera rien qui saurait blesser ses intérêts, ni ne pas être conforme à ses intentions, selon la déclaration qu'elle a fait faire actuellement par son ministre à la Porte[2] et selon les engagements pris entre nous par notre alliance. Je recommande tout à vos soins et à votre prudence, en attendant au plus tôt possible votre rapport là-dessus.

Je joins ici une lettre à Sa Majesté Impériale[3] que vous lui présenterez convenablement.

Quant à mes nouvelles de Danemark, je n'en ai eu d'autres depuis celles que je vous ai communiquées par ma lettre du 13 de ce mois.[4]

Federic.

[1] Vergl. Bd. XXI, Nr. 13725. — [2] Vergl. Nr. 13845. — [3] Nr. 13854. — [4] Vielmehr vom 12. Vergl. Nr. 13840.

P. S. 1.

Les propositions du Tartare roulant sur des sujets dont la nature ne m'est pas connue, je crois qu'il suffirait qu'on lui donne de la part de la Russie quelques espérances vagues, ou qu'on le satisfît sur les points les moins importants. Mandez-moi ce que l'on pense à Pétersbourg sur ce sujet-là.

P. S. 2.

Ma dépêche finie, je viens de recevoir encore un rapport de mon ministre à la cour danoise[1] que j'ai cru nécessaire de vous communiquer en copie à la suite de celle-ci, afin que vous en fassiez part à Sa Majesté Impériale, à laquelle vous donnerez en même temps les assurances les plus convaincantes de ma part que ce n'était simplement que pour l'en informer, et que l'Empereur pourrait compter que je n'agirais autrement en tout ceci, ni ne proposerais jamais rien aux ministres danois, sinon ce qui serait parfaitement conforme aux intentions de l'Empereur, en conséquence des sentiments que Sa Majesté Impériale voudra bien me confier; qu'il paraissait cependant, par le propos que Bernstorff a tenu au sieur de Borcke, que les Danois commençaient déjà à plier.

Nach dem Concept.

13857. AN DEN GENERALLIEUTENANT GRAF WIED.

Seitendorf, 15. Juli 1762.

Ihr werdet sonder Zweifel Mein Schreiben vom 13. an Euch[2] richtig überkommen haben, und da Ich von sicherer Hand benachrichtiget worden bin, dass ein ansehnliches von Dresden kommendes österreichsches Corps unter dem General Kamper oder Stampa[3] bei Zittau nach Gabel passiret,[4] als habe Ich Euch ungesäumt davon avertiren wollen, damit Ihr Eueres Orts den Generalmajor von Gabelentz danach, auf seiner Hut zu sein und dass er vorgeschriebener Maassen seinen Posten bei Friedland nur légèrement, um sich benöthigten Falls ohne Verlust davon wegbegeben und zu uns stossen zu können, [maintenire,] gehörig instruiret.

Friderich.

[1] Bericht Borckes, d. d. Segeberg 9. Juli. Borcke berichtete, Bernstorff habe ihm mitgetheilt, dass die dänischen Bevollmächtigten zum Congress in Berlin den russischen vorschlagen sollten, „que les deux armées resteraient, pendant le temps des conférences et un espace de jours raisonnable après leur rupture, dans la même position où elles se trouvaient le jour de l'ouverture"; Borcke war gebeten worden, König Friedrich um seine guten Dienste in dieser Angelegenheit zu ersuchen. — [2] Nr. 13846. — [3] Stampach. Vergl. S. 40. — [4] Auf dem Berichte Zietens, d. d. Ober-Bögendorf 15. Juli, stehen die Weisungen für die Antwort: „Noch keine Briefe von Wied. So viel hätte Nachricht, dass 5 oder 6 Regimenter aus Sachsen auf Gabel in Anmarsch wären."

P. S.

Soeben kommt Mir die Nachricht ein, dass gestern ein Regiment von Kinsky, von Mercy und ein Regiment Husaren nach Braunau marschirt, und hätte gestern das Grenadiercorps 6 Ordonanzen an Laudon geben müssen, woraus, dass er mit selbigem marschiren würde, geurtheilet worden. Ich glaube aber, dass diese Grenadiers allenfalls zum Renfort nach den Redouten bei Burkersdorf bestimmet worden.

Nach dem Concept.

13858. AN DEN GENERALLIEUTENANT VON TAUENTZIEN, COMMANDANTEN VON BRESLAU.

Seitendorf, 15. Juli 1762.

Ich gebe Euch hierdurch zu wissen, dass die Oesterreicher, so den Posten zu Burkersdorf bis dato noch inne haben, ehe Ich die Belagerung von Schweidnitz vornehmen könne, von da delogiret sein müssen. Ich erwarte zu dem Ende die Zurückkunft des Generallieutenant Graf von Wied, und denke Ich den 17. oder 18. dieses Meine Unternehmung darunter auszuführen, und werde Ich Euch, dass Ihr sodann die zur Artillerie benöthigte Pferde zusammenbringen lasset, sogleich noch weiter schreiben. Auch bin Ich intentionirt, alsdann ein Bataillon, so die Convois decke, aus Glogau zu ziehen.

Nach dem Concept. Friderich.

13859. AN DEN GENERALLIEUTENANT GRAF WIED.

[Seitendorf, Juli 1762.]

Die Kosacken da lassen bei Gabelentz und etwas Dragoner zum Soutien oder Husaren, wenn es à propos; aber er möchte mit 20 Bataillons, . . .[1] Kürassiers, Dragoner und übrige von Husaren auf Kunzendorf, und da sollte sie bei Kunzendorf, Arnsdorf, Tunkendorf, Jauernick[2] und Würben[3] den Tag, da sie kommen, cantonniren lassen, die Nacht aber über Würben und Rothkirschdorf[4] nach Faulbrück, Leutmannsdorf marschiren lassen.[5] So wie er da aufbricht und nach Kunzendorf marschirt, sollte Anhalt herschicken, dem wollte die schriftliche Disposition und Idee von der ganzen Sache geben, damit er wüsste, worauf es ankäme . . . .

Weisungen [Bleinotizen] für die Antwort; auf der Rückseite des Berichts von Wied, d. d. Lager bei Rosenau 15. Juli.

---

[1] Unleserlich. — [2] Alle diese Orte liegen nordwestl. von Schweidnitz. — [3] Nördl. von Schweidnitz. — [4] Nördl. von Schweidnitz. — [5] Auf dem Berichte des Oberstlieutenants von Röell, d. d. Pfaffendorf (südwestl. von Schweidnitz) 15. Juli, finden sich die Weisungen: „In der Gegend müsste er nun nothwendig stehn bleiben, indem in ein paar Tagen mehr Infanterie dahin kommen würde, und sich mit dem Observiren der Posten begnügen, so viel wie es anginge, dem Feind die Communication mit Silberberg und der Orten zu benehmen."

13860. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

Breslau, 16. Juli 1762.

... Ew. Excellenz werden Mühe haben, zu glauben, wie sehr mich der Verstoss der Kanzelei, da dieselbe das sonst schon vorräthig gehabte Exemplar der Ratification zu einem Tractat mit der Pforte[1] nebst allen Pergamentbogen, Cordon und gesiegelten Capsuln mit sich nach Berlin genommen, embarrassiret. Der König pressiret mich darüber auf das alleräusserste durch tägliche eigenhändige Ordres, und ich weiss mir ohnmöglich zu helfen... Mein Embarras wird dadurch fast zum Désespoir, weil denen, obgleich noch nicht ganz positiven, Nachrichten nach der Daun alle übrige Forces derer Oesterreicher nach Böhmen an sich ziehen soll, und ich also nicht wissen kann, wie lange die Communication zwischen hier und dem König noch sicher bleiben kann...

Die Sachen mit dem Chan stehen auch auf gar keinen richtigen Fuss. Er ist von der letzthin expedireten und ihm zugesandten acte de garantie wegen der Neutralité von Russland gar nicht zufrieden, weil darin von denen 4 übrigen Articles seiner Forderung an letzteres und deren Garantie des Königs gar nichts erwähnet worden. Er hat deshalb zwei Expresse, mit einem Creditiv versehen, hieher an den König geschicket, welche von seinetwegen declariren, dass, falls des Königs Majestät ihm auch die übrigen 4 Articles garantiren werden, er darauf in wenig Tagen mit seinen Forces in Ungarn stehen und die Pforte mit dahinziehen, im Gegentheil aber und wenn der König, solches zu garantiren, refusiren würde, er sogleich in Russland einfallen, daselbst feindlich agiren und die Pforte dazu mit entrainiren werde. Ich habe dem König die Ankunft dieser Émissaires und deren Erklärungen sogleich gemeldet und erwarte Befehl darüber. Sie führen zugleich über die Conduite des Boscamp grosse Beschwerde, [nicht nur] dass der Chan selbst merkte, wie er gegen ihn mehr avancirete, als seine Instructions lauteten, sondern auch, dass er sich sehr orgueilleux betrage und viele impertinente Propos hielte, so ihm nicht anders als den Hass von allen, so um den Chan wären, zuziehen könnte. Ew. Excellenz werden zu urtheilen geruhen, ob ich nicht in solchen Umständen, von dem König abwesend, um mich mündlich expliciren zu mögen, und von allem Beistand isoliret, ganz schwarz auf alles sehen müsse, zumalen da alles dergleichen so pressant ist, als pressiret wird, und ich nie zu dergleichen stiliret gewesen.

Auszug aus der Ausfertigung. Eichel.

13861. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

[Seitendorf, 17 juillet 1762.][2]

Les 3 régiments détachés à Gabel[3] sont effectivement détachés; je comprends et entre très-bien dans votre situation. Le parti que vous prenez de faire des niches à l'ennemi, est le seul convenable jusqu'à présent; j'espère, après que nous aurons entrepris et achevé le siège de Schweidnitz, de donner tant d'occupation au maréchal Daun, surtout du côté de la Haute-Silésie, qu'il demandera à cor et à cri des renforts de la Saxe.

[1] Vergl. Nr. 13843. — [2] Das Datum nach der Ausfertigung. — Vom 17. Juli ein Schreiben an de Catt in den Œuvres, Bd. 24, S. 13. — [3] Vergl. S. 37.

Vous avez vu ma dernière dépêche,[1] je dois y encore ajouter que l'empereur de Russie a envoyé exprès au kan de Tartarie,[2] pour s'accomoder avec lui, et qu'il se prête à tout ce que je peux désirer pour accélérer la diversion des Turcs.

Vous prendrez encore Dresde cette année, mon cher frère, qu'importe le mois; nous avons en attendant besoin d'argent; faites bien contribuer les Saxons.

Federic.

Ma devise est: *Festina lente!* je chemine lentement, mon cher frère, mais j'ai un homme encore plus lent et immobile vis-à-vis de moi, et je n'ai pas la foi assez vive, pour transporter des canons, des montagnes et surtout le maréchal Daun; ayez donc encore un peu de patience, j'espère bien, mais je n'ose rien promettre.

Federic.

Nach dem eigenhändigen Concept. Der Zusatz eigenhändig auf der Ausfertigung.

13862. AN DEN OBERSTLIEUTENANT VON LICHNOWSKY, VICECOMMANDANTEN VON GLOGAU.

Seitendorf, 17. Juli 1762.

Ich habe Euern gestrigen Rapport erhalten, und ist Mir aus solchem die Lage der dortigen Dinge und was Ihr Mir von denen österreichschen Regimentern unter dem General Stampach[3] angezeiget, lieb zu vernehmen gewesen. Ich gedenke, in etwa acht Tagen werden die Sachen hieselbst ein anders Ansehen gewinnen. Gegenwärtig stehet unsere Armee auf denen Höhen bei Bögendorf, und hat der Feldmarschall Daun seine Position bei Bärsdorf genommen und hält den Posten bei Burkersdorf[4] annoch besetzet.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

13863. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Seitendorf, 17 juillet 1762.

Je crois devoir vous avertir que l'empereur de Russie m'ayant actuellement fait requérir par le colonel de Goltz de faire marcher Belling vers l'armée de Rumänzow,[5] il serait bon que vous le fissiez marcher du côté de Leipzig, afin qu'il fût à portée de se rendre par la Vieille-Marche, dès qu'il en recevrait l'ordre, dans le Mecklembourg pour y joindre le corps sous Rumänzow. Vous saurez déjà que je compte de vous faire avoir 500 cosaques dudit corps,[6] et que le général

[1] Nr. 13845. — [2] Vergl. S. 43. 45. 46. — [3] Vergl. S. 37. — [4] Vorlage: „Borcksdorf". — [5] Vergl. Nr. 13854. — [6] Vergl. S. 26. 33.

Stampach s'est mis en marche avec 6 régiments de l'armée en Saxe, pour renforcer Daun.

Dès que le siège de Schweidnitz sera fait, je vous renforcerai de mon armée.

Je ne vous parle pas du détail de nos opérations, je vous en dirai le résultat qui tardera jusqu'au 21 ou 22.

Federic.

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig.

13864. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Seitendorf, 17 juillet 1762.

Je vous remercie des vœux affectueux que vous me présentez par votre lettre du 12 de ce mois, et quoique je convienne de l'importance du pas que nous avons fait ici en avant vis-à-vis de l'ennemi, j'avoue de l'autre côté qu'il nous reste encore à surmonter certains obstacles dont cependant je tâcherai de venir à bout.

Le prince Repnin[1] me paraît très bien intentionné, et d'ailleurs mes affaires se traitent actuellement de plain pied avec Sa Majesté l'empereur de Russie, de façon qu'il serait difficile à prévoir ce qui pourrait y mettre obstacle.

Federic.

Nach der Ausfertigung.

13865. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

[Seitendorf, 18 juillet 1762.][2]

Vous faites en vérité plus que l'on ne peut exiger de vous, et il est honteux pour les Français, avec tant de supériorité, que leurs généraux se laissent mener en petits garçons. Je vais tourner le maréchal Daun par sa droite, j'attends le retour d'un corps qui a été en Bohême. Gardons-nous, mon cher, d'affaires décisives, et contentons-nous d'accumuler beaucoup de petits avantages, qui à la longue en font de grands; ceci convient au temps où une guerre tire vers sa fin, et surtout à la politique que le ministère britannique nous oblige d'observer. Compliments!

Federic.

Nach dem Concept. Eigenhändig.

---

[1] Vergl. S. 32. — [2] Das Datum nach der Ausfertigung (Generalstabsarchiv). In der Ausfertigung wird dem Prinzen am Anfang des Schreibens für seinen Bericht vom 10. Juli gedankt, welcher Einzelheiten über die Schlacht von Wilhelmsthal (vergl. S. 3) enthielt.

13 866. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Seitendorf, 18 juillet 1762.[1]

Je vous annonce la très fâcheuse nouvelle du détrônement de l'empereur de Russie.[2] L'Impératrice à été déclarée régente, et le général comte Tschernischew vient de recevoir l'ordre de se séparer de mon armée. Il se propose de rester encore jusqu'au 22 de ce mois. Il faudra voir quelles seront les suites de ce grand évènement.

Jugez de mon embarras où je me trouve au beau milieu de nos opérations qui nous donnaient les plus grandes espérances.

Federic.

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig.

---

13 867. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Seitendorf, 18 juillet 1762.

Je vous donne la triste nouvelle du détrônement de l'empereur de Russie. Tschernischew a déjà reçu ordre de [se] séparer de mon armée; il faudra attendre [de] meilleures déclarations de la Russie. Vous garderez en attendant[3] . . .

Vous pouvez juger de l'embarras cruel où je me trouve tout au milieu de mes opérations qui avaient toute l'apparence de prendre une heureuse tournure; il faut à présent attendre les premières nouvelles que nous aurons, et qui pourront nous donner quelques éclaircissements sur l'avenir.

Federic.

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig.

---

13 868. A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE A SAINT-PÉTERSBOURG.

Seitendorf, 18 juillet 1762.

Madame. Ayant appris par le comte Tschernischew l'avènement de Votre Majesté Impériale au gouvernement de l'empire, je Lui souhaite toute la prospérité qu'Elle peut désirer, et La remercie de ce qu'Elle m'a fait assurer qu'Elle confirmerait la paix que l'Empereur a si généreusement faite avec moi. Je La prie d'être assurée que je tâcherai de mon côté de cultiver, autant qu'il sera en moi, la bonne

[1] Vom 18. Juli ein Schreiben an de Catt in den Œuvres, Bd. 24, S. 15. — [2] Am 28. Juni/9. Juli. — [3] In der Vorlage, dem eigenhändigen Déchiffré des Prinzen Heinrich, lautet die folgende Stelle: „Vous garderez en attendant le . . . de marche quel il ne sa Roiteoint question enchantement". Das Wort „enchantement" ist corrigirt aus „prochaine". Es ist wohl zu lesen: „Vous garderez, en attendant, le [secret] de [la] marche [la]quelle ne sa[u]rait [être] [qu'une] question prochaine."

harmonie et l'intelligence rétablie entre les deux nations. Je demande à Votre Majesté Impériale la continuation de Son amitié, en La priant d'être persuadée des sentiments d'estime et de considération avec lesquels je suis, Madame ma Sœur, de Votre Majesté Impériale le bon frère

Federic.

Nach Abschrift der Cabinetskanzlei. In der Ausfertigung eigenhändig. (Vergl. S. 89.)

13869. AU RÉSIDENT BOSCAMP.

Au camp de Seitendorf, 18 juillet 1762.

Le médecin Frese[1] est arrivé avant-hier avec Mustapha Aga[2] à Breslau, et m'a fait parvenir le rapport que vous m'avez fait, tout comme la lettre que le sieur Goltz[3] [m'a écrite] du 16 juin.

Comme je suis à présent ici à mon armée vis-à-vis de l'ennemi au milieu de mes opérations, et que ni le temps ni les circonstances m'ont permis de parler moi-même à aucun des susdites gens, qui auraient été exposées à être enlevées chemin faisant par quelqu'un des partis que l'ennemi fait rôder, si je les avais fait parvenir jusqu'à moi, j'ai été obligé de les faire parler par le sieur Eichel qui se trouve à Breslau, chargé de mes affaires, et qui a pris *ad referendum* toutes les propositions dont le Mustapha a été chargé en conséquence des lettres crédentiales dont son maître l'avait muni. Après donc que le susdit sieur Eichel m'en a fait son rapport, j'ai fait répondre par lui verbalement au Mustapha:

Que j'avais mon résident accrédité auprès du Kan par lequel je lui faisais expliquer mes intentions et mes volontés, et que je serais bien aise que, conformément aux droits des gens, Sa Hautesse voudrait me faire parvenir les siennes par vous.

Que le Kan conviendrait, sans doute, lui-même que j'avais par amitié sincère plus fait pour lui qu'il aurait jamais pu prétendre équitablement de moi. Que je lui avais garanti solennellement tous ses pays et possessions, tandis et pendant tout le temps qu'il irait ravager la Hongrie. Que je lui avais garanti ma médiation pour aplanir amiablement tous ses différends avec la Russie à sa satisfaction. Que j'avais incessamment communiqué à Sa Majesté Impériale de Toutes les Russies les 5 articles en question touchant les prétentions du Kan[4] et porté l'Empereur que, pour montrer sa bonne disposition et la pureté de ses intentions à s'accommoder amiablement avec le Kan et à perpétuer la paix avec lui, [il] venait de lui expédier un officier qui l'assurera de l'amitié de Sa Majesté Impériale et à qui le Kan saurait s'expliquer honnê[te]ment sur ses demandes. Que tout cela s'était fait par amitié

[1] Der vom Könige zum Tartarenchan entsandte Arzt. Vergl. Bd. XXI, 598. — [2] Vergl. Bd. XXI, 598. — [3] Vergl. S. 14. — [4] Vergl. Nr. 13856.

pour le Kan, et que je continuerai d'agir avec lui avec la même sincérité et franchise.

Mais que le Kan de sa part, malgré les promesses les plus fortes qu'il m'avait données de vouloir agir incessamment en Hongrie contre les Autrichiens, avait traîné jusqu'à ce moment à n'en rien faire et à ne pas donner même ce petit corps de Tartares de quelque mille hommes à mon adjudant de Goltz, nonobstant la somme assez considérable qu'il avait retirée de vos mains de ma part pour faire ses préparatifs et pour s'armer, sans qu'en [j']eusse vu l'effet jusqu'à ce jour-ci: ce qui avec tout autre qu'avec le Kan, à l'amitié et à la droiture duquel je me fiais encore, me paraîtrait à juste raison comme si l'on voulait se procurer par moi des avantages considérables avec force d'argent, sans vouloir rien faire pour moi. Que par ce message du Mustapha le temps qui restait encore à faire des opérations en Hongrie pendant cette campagne, se perdait gratuitement. Que, dès que le Kan détacherait de ses corps de Tartares en Hongrie pour y commencer effectivement les opérations et les ravages contre les Autrichiens, vous étiez prêt à lui fournir encore quelque somme de ma part, afin de l'y aider aux frais, mais que, si tout cela continuerait de se borner à de simples promesses vagues, je ne saurais plus faire un pas avec lui.

Que vous, par la qualité de mon ministre, étiez suffisamment instruit de négocier avec lui sur toutes nos affaires réciproques, mais qu'il était aussi temps que le Kan prît un parti ferme sur toutes les promesses qu'il m'avait faites, sans quoi il ne saurait pas s'attendre qu'en faisant ma paix avec la maison d'Autriche, j'eusse égard à ses intérêts. Mais, dans le cas que le Kan effectuerait les promesses qu'il m'avait fait donner, par agir tout d'abord et à présent puissamment en Hongrie contre les Autrichiens, il saurait compter sur moi que non seulement je porterais l'empereur de Russie à composer amiablement tous ses différends avec le Kan à l'entière satisfaction des deux parties, mais que, d'ailleurs, j'aurais soin, à la pacification avec la maison d'Autriche, des intérêts et des avantages du Kan, tout comme de l'illustre Porte Ottomane.

Voilà tout ce qui a été dit de ma part au Mustapha pour s'en former une note, qui, d'ailleurs, n'a reçu cette fois-ci ni présent ni gratification de ma part. Quant à vous, j'ai bien voulu vous en prévenir par cet exprès, afin que vous vous y conformiez et preniez vos mesures en conséquence avec toute la prudence et sagesse dont je vous crois capable. Au surplus, par ma situation ci-dessus dite ni le temps, ni les circonstances, ni la sûreté des chemins de mon camp jusqu'ici n'ont pas voulu permettre que je fisse réponse à la lettre que Mustapha portait du Kan, n'étant pas possible, comme cela s'entend, que je puisse me servir des chiffres à cet usage.

P. S.[1] 19 juillet.

Il est sûr que l'empereur de Russie vient d'expédier un officier pour le Kan qui l'assurera de l'amitié de Sa Majesté Impériale et lui fera même des présents, et qui même sera déjà arrivé, quand cette lettre vous sera rendue, ou va arriver incessamment. J'espère que ce ne sera pas sans effet. Il est chargé de s'adresser à vous, pour vous en servir adroitement. Vous l'assisterez au mieux de vos conseils et appuierez habilement ses négociations, vu le grand intérêt que vous savez que j'ai à ce qu'elles réussissent.

Employez tout votre savoir-faire à bien manier mes affaires et les intérêts communs que j'ai à présent avec la Russie. Je vois bien qu'il faut une certaine fermeté en traitant avec le Kan et ses gens; mais observez avec cela que vous ne gâtiez pas les affaires par des manières trop hautaines et trop brusques, et ménagez les termes insultants qui ne sauraient qu'irriter ces gens, sans les corriger et sans qu'ils fassent prospérer votre négociation. Il faut que vous visiez toujours à mon grand but, cela doit être la règle de votre conduite, soit pour montrer de la fermeté, soit pour user de la complaisance ou pour dissimuler, selon les occurrences. Faites bien mes affaires dont je vous ai chargé, et comptez que je ferai alors les vôtres, et que vous aurez travaillé pour un maître reconnaissant.

Au surplus, vous continuerez d'insinuer au Kan de ma part qu'il saura compter que j'emploierai sûrement mon interposition et mes bons offices efficaces à ce que les différends entre lui et la Russie soient aplanis à sa satisfaction, et que j'agirais avec toute la droiture et sincérité là-dessus, en sorte que le Kan sera toujours content de moi et de ma façon d'agir avec lui, mais qu'encontre je me flattais qu'il agirait de même à mon égard.

Nach dem Concept. Federic.

13870. AU COLONEL BARON DE GOLTZ A SAINT-PÉTERSBOURG.

Camp de Seitendorf, 19 juillet 1762.

Après vous avoir fait dépêcher hier mon courrier,[2] je viens de recevoir votre rapport du 6 de ce mois, au sujet duquel je vous dirai que pour ce qui regarde les changements à faire aux articles secrets du traité d'alliance en conséquence de mes ordres antérieurs, mon intention

[1] Für das obige P. S., sowie für die Ordres an Goltz in Petersburg und an Knyphausen und Michell vom 19. Juli (Nr. 13870 und Nr. 13871) bildet ein Schreiben des Königs an Eichel, d. d. Seitendorf 17. Juli, die Grundlage. Alle diese Ordres sind von Eichel in Breslau ausgefertigt worden, bevor er noch (am 19. Juli, vergl. Nr. 13877) die Nachricht von der Entthronung des russischen Kaisers erhalten hatte. — [2] Mit der Ordre vom 15. Juli, Nr. 13856.

est que, le traité avec tous ses articles étant déjà signé et ratifié, il convient que vous ne songiez plus à y faire faire aucun changement, mais que vous laissiez tout tellement qu'il se trouve couché dans ce traité et ses articles, conformément à ce que mes instructions que je vous avais données à la suite des remarques, portent. La seule chose que je désire, c'est qu'on observe encore un secret impénétrable et religieux sur les articles secrets regardant surtout nos stipulations relativement à la Porte Ottomane.

Quant aux nouvelles orientales, je me réfère à ce que ma dépêche dessus accusée vous en apprend, et ce que vous m'avez marqué de la promptitude avec laquelle Sa Majesté Impériale ont fait expédier un officier pour le Kan,[1] pour l'assurer de son amitié, m'a fait extraordinairement plaisir, de sorte que je [me] flatte d'un bon effet que cette mission aura pour apaiser ce Kan, inquiet et ombrageux sur les intentions de Sa Majesté Impériale à son égard, et pour entrer en composition amiable pour ce qui regarde les prétendues demandes qu'il fait.

Il faut que j'avoue sincèrement que tout ce que les Danois ont entrepris nouvellement dans le Holstein, et les démarches qu'ils ont faites, sont si inconsidérées qu'ils ne sauront que s'en attirer inévitablement et à juste titre la guerre et l'indignation de Sa Majesté Impériale. Comme le général Rumänzow se trouve encore, selon mes nouvelles, auprès de Colberg, je donnerai mes ordres à mon général-major de Belling de passer tout droit avec son corps dans le Mecklembourg, pour s'y joindre là, selon sa destination, à l'armée de l'Empereur.[2]

Au reste, vous êtes déjà informé que j'ai chargé mon frère le prince Ferdinand pour attendre l'arrivée de Sa Majesté Impériale, lorsqu'elle arrivera pour passer l'Oder, soit aux environs de Stettin ou à tel autre lieu qu'elle choisira pour son passage, afin de féliciter en mon nom l'Empereur sur son heureuse arrivée dans mes États et de lui faire les honneurs.[3]

Nach dem Concept. Federic.[4]

13871. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Camp de Seitendorf, 19 juillet 1762.

Vos dépêches du 29 de juin m'ont été rendues. Si ce qui vous a été assuré comme très certain des sentiments de la nouvelle administration, continue et se vérifiera, savoir qu'elle veut acheter la paix avec la France par les plus grands sacrifices, je ne doute presque pas qu'une pareille démarche si humiliante pour la nation et tout-à-fait ré-

[1] Vergl. S. 40. 43. 45. — [2] Vergl. Nr. 13863. — [3] Vergl. S. 34. — [4] Dies Schreiben ist, wie ein Vermerk Eichels unter der Adresse des Concepts ergiebt, „wegen der inzwischen geschehenen Revolution" nicht abgegangen. Vergl. dazu S. 45. Anm. 1.

voltante, d'acheter honteusement la paix au prix des intérêts essentiels du royaume, après tous les avantages remportés jusqu'à présent sur la France, ne fera sauter la tête à plus d'un des membres de la susdite administration. Au surplus, vous savez mon sentiment qu'en gros on ne saura s'attendre à rien de bon de ce nouveau ministère, c'est pourquoi vous devez continuer à veiller très attentivement sur toutes ses démarches et agir en conséquence de mes ordres antérieurs.

Nach dem Concept. Federic.[1]

13872. AU RÉSIDENT BOSCAMP.

[Seitendorf,] 19 juillet [1762].

Comme les conjonctures demandent que vous pressiez extrêmement le Kan par tous les moyens convenables qui sachent mener à mon but et que j'abandonne à votre savoir-faire, afin qu'il commence à présent au plus tôt ses opérations en Hongrie, et qu'au moins il donne au préalable quelque corps de Tartares au sieur de Goltz, tout comme au major Somogyi, vous vous conformerez tout exactement à mes intentions, et n'épargnerez ni soin ni adresse ni rien pour presser le Kan extrêmement, sans quoi les moments très précieux à faire ces expéditions se passeront, et je n'aurai à m'attendre de rien plus de l'assistance de ce Prince; à qui il faut, je crois, que vous lui montriez une perspective de l'argent, sans lui en lâcher, avant qu'il agît réellement.

Je garde encore ici le Mustapha[2] pour lui donner ma réponse par écrit sur la lettre que le Kan m'a faite, qui ne comprendra cependant rien d'essentiel autrement sinon un compliment sur sa reconvalescence, et que je me référais, au reste, sur tout ce [que] vous, en qualité de mon résident accrédité, lui direz de ma part. Ce dont je vous avertis au préalable.

Nach dem Concept. Federic.

13873. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Seitendorf, 19 juillet 1762.

Je vous envoie ci-joint signé de ma main le plein pouvoir qui vous autorise d'assister en qualité de ministre médiateur aux conférences qui ont dû se tenir à Berlin.[3] Il n'y a pas lieu de croire qu'après l'évène-

[1] Dem Gesandten Knyphausen wird in einem P. S. zu obiger Ordre auf die Bitte, seinem aus Indien in London eingetroffenen Bruder die Rückkehr nach Preussen zu gestatten, geantwortet: „que, selon les droits et l'observance dans de pareils cas, vu que votre susdit frère a déserté mon service et sa patrie, il faut nécessairement qu'avant que de s'être rendu lui-même dans mes États et de m'avoir demandé son pardon, il ne saurait avoir part à aucune succession ni héritage dans mon pays". — [2] Vergl. Nr. 13869. — [3] Vergl. S. 37.

ment que je vous ai mandé hier être arrivé en Russie,[1] il puisse être question de ces conférences, et il s'agira à présent de savoir plus particulièrement les termes où nous en serons vis-à-vis de la Russie. Il conviendra, en attendant, toujours que vous témoigniez beaucoup de ménagement pour les intérêts du Danemark, et que vous instruisiez le conseiller privé de Borcke en conséquence.

Federic.

P. S.

Je puis vous dire avec quelque assurance relativement au grand évènement en Russie que, l'Empereur se trouvant à Oranienbaum, l'Impératrice, ayant été proclamée souveraine de l'empire par les gardes russiennes à Pétersbourg, a envoyé un acte d'abdication à son époux, que celui-ci, après quelques messages d'Oranienbaum à Pétersbourg, a enfin accepté et signé. Le colonel baron de Goltz doit avoir été averti de la part de l'Impératrice qu'il devait rester encore quelques jours à Oranienbaum, après quoi il viendrait à Pétersbourg; qu'on voulait s'en tenir à la paix conclue, mais qu'on était résolu de faire revenir les troupes en Russie.

Nach der Ausfertigung.

---

13 874. AN DEN ETATSMINISTER FREIHERRN VON SCHLABRENDORFF IN BRESLAU.

Seitendorf, 19. Juli 1762.

Da nach geschehener Abdication des russischen Kaisers Majestät das hiesige russische Corps Truppen sich abzuziehen die Ordre erhalten und den 23. dieses bei Auras über die Oder gehen wird, als habet Ihr ohnfehlbar zu veranstalten, dass sodann zu der gedachten Zeit am benannten Tage in Auras oder Trachenberg, wie Ihr darüber mit denen russischen Commissars noch näher conveniren werdet, auf 19000 Mann Brod für 8 Tage und auf 4 Tage Fourage parat sein müssen, und habet Ihr dabei auszubringen, dass dieses Brod auf 8 Tage für 19000 Mann und Fourage auf 4 Tage für ein anderweites russisches Truppencorps, so anhero käme, dahingeschaffet würde.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

---

13 875. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Seitendorf, 19. Juli 1762.

Ew. Liebden Schreiben vom 16. Julii ist Mir wohl eingegangen, und kann Ich denenselben nicht verhehlen, dass Meine Umstände um

[1] Vergl. S. 42.

ein merkliches sich geändert haben. Der russische Kaiser soll abgesetzet sein und die Kaiserin den Thron bestiegen haben, und hat der General Graf Tschernischew, die russische Truppen von Meiner Armee abzuziehen, bereits die Ordre empfangen. Da nun dieses Évènement Mein ganzes Projet de campagne nothwendig ändern muss, so ist nunmehro Mein Hauptaugenmerk auf die Deckung von Neisse und Cosel gerichtet. Ew. Liebden geruhen, hierüber mit niemanden als dem Generallieutenant Werner im Vertrauen en secret zu sprechen. Ich gedenke, den 21. dieses einen Versuch, um den Daun aus dem Gebirge zu werfen, zu machen; auf den Fall aber solches Mir reussiret, bin Ich gleichwohl ohne die Russen zu schwach, um die Belagerung von Schweidnitz vorzunehmen, und werde Ich Mich, Neisse und Cosel bis zum Bruche der Türken, so vielleicht im September statthaben wird, zu decken, contentiren lassen müssen. Ew. Liebden werden also allmählich Sich gegen Cosel zu ziehen belieben und den Generallieutenant von Werner mit seinem Corps nach Neisse, woselbst er auf den Höhen zwischen Ottmachau und Glumpenau campiren kann, detachiren, und müssen wir suchen, in solcher Verfassung das Ende Augustus zu erreichen. Nach aller Apparence wird Daun sich nach Silberberg und Frankenstein ziehen, und könnte Ich hinfolglich obgedachter Maassen Mich mit dem Generallieutenant Werner oder er mit Mir sich conjungiren.

Wir müssen ansonst, um dem Feinde die Subsistance zu schmälern, die Gegenden von Reichenbach und Frankenstein, so viel möglich, fouragiren lassen. Es ist solches hieselbst bereits geschehen, so dass der Feind aus nicht gelassener Subsistance die Höhen bei Kunzendorf nicht wieder wird occupiren können. Ich wünschete Ew. Liebden bessere Nachricht zu geben.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

13876. AN DEN GENERALLIEUTENANT PRINZ FRIEDRICH EUGEN VON WÜRTTEMBERG.[1]

Hauptquartier Seitendorf, 19. Juli 1762.

Ew. Liebden werden übermorgen als den 21. früh, mit Anbruch des Tages, mit der Brigade von Schmettau Kürassiere, dem 2. Bataillon von Zieten Husaren aufbrechen, und gerade durch Polnisch-Weistritz, über Leutmannsdorf, Peterswaldau, Langen-Bielau, gegen Schönheide, nach der Höhe von Löwenstein, die Peterwitz dominiret, marschiren, und von da die Feldwachten vom Feinde bei Silberberg attaquiren, und sie unter ihre Canons jagen; ja, durch Ew. [Liebden] Demonstrations dem Feinde

[1] Die Berichte des Prinzen Eugen sind im Monat Juli datirt am 10. aus dem Lager bei Kunzendorf, vom 21. bis 31. aus dem Lager bei Peterswaldau (westsüdwestl. von Reichenbach).

so viel zu thun geben, dass er sich alldorten einbilden muss, attaquiret zu werden, und also nicht im Stande sein wird, etwas gegen Leutmannsdorf zu detachiren. Vom Regiment von Czettritz werden Ew. Liebden 2 leichte 6pfündige Canons mitnehmen. So bald Ew. Liebden nun erfahren, dass der Generallieutenant Wied auf den Bergen bei Leutmannsdorf und Ludwigsdorf gekommen ist, so können Sich Dieselben über Habendorf zurückeziehen und sich hinter Peterswaldau setzen, um von da aus sowohl dem Feinde gegen Stein-Kunzendorf als Silberberg zu observiren.[1]

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Königl. Haus- und Staatsarchiv zu Stuttgart.

13877. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

[Breslau,] 19. Juli [1762].

Wegen der höchst accablanten Nachricht, so in der Einlage von des Königs Majestät[2] enthalten, kann ich nichts mehr schreiben, als dass ich gestern die bewusste Ratification[3] und gleich darauf die von Ew. Excellenz expedirete Vollmacht vor Dieselbe richtig erhalten und beides darauf sogleich zur königlichen Unterschrift geschicket, bis dato aber noch nicht zurück erhalten habe.

Die unglückliche Prophezeihung von erwähntem Fall lege versprochener Maassen hierbei.[4] Ich habe mir dieses Malheur allemal vorgestellet, aber die Existenz davon nicht so schleunig vermuthet. Wir wissen hier noch keine Umstände davon, der Herr von Goltz so wenig als Benoît haben bisher etwas dergleichen gemeldet. Gott wolle des Königs Majestät beistehen! Vielleicht kann der Herr von Saldern an Ew. Excellenz etwas suppeditiren, wie man sich mit der Kaiserin zu nehmen hat.

Nach der Ausfertigung. Eichel.

13878. AN DEN GEHEIMEN COMMERZIENRATH VON REXIN IN KONSTANTINOPEL.

Lager bei Seitendorf, 19. Juli[5] 1762.

Obschon Ich noch nicht zuverlässig gewiss bin, dass auf dasjenige Schreiben an den Grossvezier, welches Ich Euch mit dem Courier Winter den 15. dieses abgesandt habe,[6] der Defensivalliancetractat sogleich von dem Grossvezier werde gezeichnet werden, so grosse Hoffnung Mir sonsten auch Euer letzterer Bericht dazu gemachet, so habe Ich dennoch vor gut gefunden, Euch durch gegenwärtigen Euren Courier nur sogleich das Instrument der Ratificationsacte über dergleichen De-

[1] Auf dem Berichte des Lieutenants von Köhler, d. d. Gottesberg 18. Juli, finden sich die Weisungen: „Er sollte thun, was er könnte, die Communication noch heute und morgen zu souteniren; übermorgen früh hat Gabelentz Ordre, aufzubrechen und hieher zu marschiren.“ — [2] Nr. 13866. — [3] Vergl. Nr. 13860. — [4] Finckensteins Bericht vom 9. Juli, vergl. Nr. 13850 und Nr. 13853. — [5] Das Datum „19. Juli“ ist am Kopf des Schreibens aus „20. Juli“ corrigirt; am Schluss des Schreibens ist „20. Juli“ stehen geblieben. — [6] Vergl. Nr. 13849. 13856.

fensivtractat zuzusenden, und zwar aus Ursachen, damit einestheils, wenn der Tractat wirklich gezeichnet wird, Mein grosser Zweck, nämlich die Kriegsdeclaration der Pforte gegen die Oesterreicher, [nicht] unter dem Prätext der noch nicht von Mir erfolgeten Ratification aufgehalten werden möge, anderntheils aber auch, weil Ich um solche Zeit mit Meinen hiesigen Kriegsoperationen gegen die Oesterreicher dergestalt occupiret sein möchte, dass es Mir an der Zeit und an der Gelegenheit fehlen dörfte, dergleichen Ratification so bald, als es erfordert wird, Euch zukommen zu lassen.

Wie Ihr Euch sonsten dabei und bei der Auswechselung der Ratificationen zu verhalten, davon erinnere Ich Mich, dass Euch ehemals umständliche Promemoria zugesandt worden, welche Ihr unter Euren Papieren aufzusuchen und Euch das Gedächtniss deshalb zu erfrischen habet. Was etwa bei gegenwärtigem Exemplar zu observiren wäre, wird Euch einliegende Note zeigen.

Wenn nach gezeichnetem Tractat der Krieg von Seiten der Pforte gegen das Haus Oesterreich nur gleich declariret und alsdann sofort unter einem Seraskier ein hinlängliches Corps aus denen Festungen an denen Grenzen und bei Belgrad zusammengezogen und mit den Operationen angefangen wird, auch der Tartar agiret, so wird es vorerst schon gut sein und das übrige von selbst folgen.

Friderich.

P. S.

Da zu besorgen ist, dass in Russland sich einige Revolution ereignen möchte wegen gewisser Complots, so sich gegen den Kaiser anspinnen, welches Ihr aber noch zur Zeit auf das allerhöchste secretiren und Euch gegen keiner Seelen auf der Welt des allergeringsten äussern, noch einmal einige Unruhe deshalb merken lassen sollet, so recommandire Ich Euch gar sehr und auf das grösseste, dass Ihr auf das alleräusserste pressiren sollet, damit der Tractat zwischen der Pforte und Mir auf das schleunigste gezeichnet werde. Welches Ihr wohl zu observiren habet.

Nach dem Concept.

13879. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Bœgendorf, 20 juillet 1762.

Je puis présentement vous mander que le général comte de Tschernischew vient de me déclarer positivement de la part de l'impératrice de Russie qu'elle était résolue de s'en tenir à la paix que j'avais conclue avec l'Empereur, selon toute sa teneur, mais qu'elle trouvait à propos, vu les circonstances, de retirer ses troupes tant de la Silésie que d'ailleurs; que pour cet effet lesdites troupes avaient ordre de marcher le plus court chemin par Smolensk, en traversant le moins que possible la

Prusse, pour retourner en Russie.[1] Il me semble qu'il y a de quoi être content de cette déclaration, laquelle vous pourrez, dès que la nouvelle de l'abdication de l'empereur de Russie éclatera, faire parvenir où il appartiendra.

Nach der Ausfertigung. Federic.

13880. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

[Breslau,] 20. Juli 1762.

Die Nachrichten wegen Russland, so Ew. Excellenz aus anliegendem königlichen Schreiben[2] ersehen werden, seind bei dem facheusen Désastre doch etwas consolanter als die gestrigen. Es ist abzuwarten, wie es sich weiter darunter äussern wird. Inzwischen observiren des Königs Majestät hier noch das grösseste Secret von dieser Sache, welches ich, von Seiten Ew. Excellenz geschehen zu sein, völlig persuadiret bin. Schlimme Nachrichten kommen Zeit genug, und man wird inzwischen doch von denen näheren Umständen informiret, wodurch man das Public, wenn es endlich unter solches kommet, einigermaassen rassuriren kann. Würde inzwischen es nicht gut sein, wann Ew. Excellenz, nachdem das Unglück einmal geschehen, immer vorläufig und en secret die Expeditiones vor den Herrn von Goltz präpariren liessen, so er zu Accreditirung an das neue Gouvernement nöthig hätte, damit, sobald der Herr von Goltz geschrieben haben und dergleichen verlangen wird, selbige wenigstens schon mundiret wären, weil nicht zu zweifeln, dass alsdenn der König sehr darauf pressiren wird und eine alsdenn sehr übereilete Arbeit ihr Inconvénient hat?

Der König hat seine Position geändert und solche zu Bögendorf genommen. Die Russen dörften sich den 22. dieses von der Armee abziehen. Des Königs Majestät müssen von dem Betragen des Grafen Tschernischew sehr zufrieden sein, weil Sie ihm ein reiches Présent machen werden. Die Liebe und Vertrauen, so der König sich von den russischen Truppen hoch und niedrig erworben, ist ganz ungemein. Aus Warschau ist noch nicht das geringste über dieses Évènement eingelaufen.

Nach der Ausfertigung. Eichel.

13881. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Bœgendorf, 21 juillet[3] 1762.

Ensuite de ma dernière lettre[4] sur la révolution arrivée en Russie, je puis vous dire que le général comte Tschernischew vient de me déclarer, en s'offrant même de le faire par écrit, que l'impératrice de Russie persisterait dans la paix conclue entre moi et la Russie, mais que, quant aux troupes, comme il y avait des raisons qui obligeaient de les faire revenir en Russie, elle avait donné ordre pour leur marche

[1] Die gleiche Mittheilung wird am 20. Juli dem General Grant gemacht. Zugleich erhält er den Befehl, das in der Gegend von Patschkau und Münsterberg geerntete Getreide nach Neisse schaffen zu lassen. „Le lieutenant-général Werner campera en peu entre Ottmachau et Glumpenau, et il fourragera sur son front.“ [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [2] Nr. 13879. — [3] Vom 21. Juli ein Schreiben an d'Argens in den Œuvres, Bd. 19, S. 334; ebenda ein Schreiben an d'Argens aus dem Juli ohne Tagesdatum, Bd. 19, S. 336. — [4] Nr. 13867.

qui se ferait de la part du corps de Rumänzow par la Prusse et du corps de Tschernischew par le chemin le plus court, savoir par Smolensk, en Russie, et je me réserve de vous entretenir ultérieurement sur ce qui m'est ren[tré] de ce côté-là.

Au reste, nous avons[1] aujourd'hui attaqué, inquiété ou forcé tous les postes qu'avait le maréchal Daun dans le *Bärengrund* à Reussendorf, Dittmannsdorf, Burkersdorf, Ludwigsdorf, Leutmannsdorf et à Wartha. Le lieutenant-général comte de Wied a été assez heureux que de forcer 10 bataillons ennemis à Leutmannsdorf, d'y prendre 14 canons, et d'y faire au delà de 1000 prisonniers de guerre. Un côté du défilé de Burkersdorf ayant de même été forcé, je me propose de débusquer l'ennemi de l'autre côté, s'il ne prend pas le parti de se retirer pendant cette nuit. Il se pourrait, après cela, que Daun changeât demain de camp, pour en prendre un nouveau plus en arrière, et il faudra voir les suites de ce qui s'est passé aujourd'hui. La perte que nous avons faite dans ces différentes attaques, se monte à peu près en tués, blessés et égarés à 260 hommes.

Nach dem Concept. Federic.

13882. AN DEN GEHEIMEN COMMERZIENRATH VON REXIN IN KONSTANTINOPEL.

Lager bei Bögendorf, 21. Juli 1762.

So wie Ich Euch in Meiner an Euch mit dem Courier Kleinsteuber abgegangenen Dépêche[2] schon von einer aus Russland erhaltenen Nachricht avertiret habe, so ist es erfolget, und ist der Vorfall geschehen, dass der russische Kaiser, als er auf seinem Schlosse zu Oranienbaum von Petersburg abwesend gewesen, dessen Gardes[3] zu gedachtem Petersburg die Gemahlin des Kaisers zur Gouvernantin von Russland declariret und den Kaiser hergegen dahin gebracht haben, dass derselbe abdiciret hat. Es hat dahergegen die Kaiserin, nunmehrige Regentin von Russland, sogleich vermittelst einer durch einen Courier an den das hiesige Corps Russen commandirenden General en chef Grafen von Tschernischew [gesandten Dépêche] feierlich declariren lassen, dass dieselbe den Frieden, welchen Ich mit des russischen Kaisers Majestät geschlossen, ganz heilig auf dem convenireten Fuss in allen seinen Punkten [zu] observiren und unverbrüchlich zu halten gesonnen wäre, nur aber ihre Truppen von Meiner Armee, sowie anderwärts sämmtliche russische Truppen zurückziehen müsste, um sie zusammen in Russland zu haben, und zwar solches aus sehr gegründeten Ursachen; daher sämmtliche russische Truppen den nächsten Weg über Smolensk nach Russland

[1] Das folgende wird in gleicher Weise in einem deutschen Schreiben am 21. Juli dem Herzog von Bevern mitgetheilt. [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [2] Nr. 13878. — [3] So.

zurückkommen und, so viel nur immer möglich, auf ihrem Marsch Preussen nicht berühren würden.

Bei diesen Umständen nun werdet Ihr von selbsten leicht erachten, wie ganz ohnumgänglich nöthig es sei, dass Ihr alles thut und anwendet, die Defensivallianz mit der Pforte gegen Oesterreich fordersamst zu schliessen und zu zeichnen, damit wir den Effect davon im September ohnfehlbar in Hungarn sehen können. Es ist dieses um so nothwendiger, damit Ich hier gegen die Oesterreicher, die ihre grösseste Forces hier gegen Mich zusammenhalten, Luft bekommen und dagegen die Operationes derer Türken um so nachdrücklicher secundiren kann. Kurz, ist es jemalen nöthig gewesen, dass Ihr die Defensivallianz zwischen Mir [und] der Pforte eifrigst betreibet und zum Stande, auch alsdenn sogleich den wirklichen Effect davon zuwege bringet, so ist es jetzo; daher Ihr allermöglichst darauf pressiren und solches effectuiren müsset. Ich recommandire Euch dieses auf das allerhöchste und hoffe, von Euch auf das fordersamste die Nachricht davon zu empfangen.

Nach dem Concept. Friderich.

13883. AU RÉSIDENT BOSCAMP.

Breslau, 21 juillet [1762].

C'est par un ordre exprès du Roi notre très gracieux maître que je dois vous informer de sa part qu'il vient d'arriver une fâcheuse révolution en Russie en ce que l'Empereur vient d'être détrôné là.[1] Autant que le peu de [temps][2] a voulu permettre que nous en soyons instruits des circonstances qui ont accompagné cet évènement, Sa Majesté Impériale a été hors de Pétersbourg à sa maison de plaisance d'Oranienbaum, pour préparer son voyage en Allemagne, afin de se mettre à la tête de son armée-là pour faire la guerre aux Danois, desquels il réclamait les biens patrimoniaux de Holstein et du Schleswig que ceux-ci avaient envahis injustement à ses ancêtres,[3] dans le cas

[1] In ähnlicher Weise theilt Eichel am 21. Juli die Einzelheiten bei der Entthronung Peters III. dem Gesandten Rexin mit und fügt hinzu: „Antworten Sie ja dem König bald, wir sehen stündlich neuen Dépêches von Ihnen entgegen. Da die Ratification des Defensivtractats nicht erst an den Graf Finckenstein nach Berlin zur Contrasignatur geschicket werden können und die Minister der Pforte etwa solches releviren und darüber pointilleux sein möchten, so schicke ich hierbei angeheftet dessen Unterschrift, so er mir deshalb besonders zugesendet und schriftlich erlaubet hat, dass Ew. Wohlgeboren solche, wenn es nöthig, ganz unten unter des Königs Namen so gut wie möglich selbst nachmachen und unterschreiben möchten, als wovon Se. Excellenz zufrieden wären und es diesmal exprès erlaubeten. Man will mir hier sagen, die Sultane favorite dort sei eine Florentinerin, welche Penckler [der neue österreichische Gesandte, vergl. Bd. XXI, 599] zu gewinnen suchen wollte. Ich glaube es nicht." — [2] Vorlage: „cet évènement". — [3] An Rexin: „welche jene seinem Vater in seiner Minderjährigkeit wider alles Recht genommen und seit 50 Jahren usurpiret hatten".

qu'il n'y aurait pas moyen de composer amiablement ces différends par un congrès qu'on allait entamer à ce sujet à Berlin. Ce qui, cependant, a tant révolté l'esprit des Russes que les gardes russes de l'Empereur qui devaient l'accompagner dans ce voyage, et qui étaient prêtes à marcher, se sont déclarées tout hautement tout d'un coup à Pétersbourg contre l'Empereur, et ont fait en sorte que l'Impératrice son épouse a été déclarée régente de l'empire par le Sénat, et qu'après quelques pourparlers l'Empereur s'est vu obligé de signer un acte d'abdication; après quoi les hommages tant de l'armée russe [que] du peuple ont été faits à l'Impératrice comme la nouvelle gouvernante — démarche à laquelle [elle] a été forcée par le clergé, le Sénat et les ministres mécontents —; qui ensuite a d'abord pris le parti de faire rappeler toutes les troupes russes qui se trouvent encore dans l'Allemagne et dans la Pologne pour retourner par la route la plus courte en Russie; et c'est en conséquence de cet ordre que le général Tschernischew va aussi se séparer de mon armée avec le corps russe qui l'avait joint, pour retourner en diligence en Russie.

En attendant l'Impératrice régnante vient de me faire déclarer formellement par son général Tschernischew que ce changement n'aurait aucune influence sur mes affaires, et qu'elle était intentionnée de s'en tenir religieusement [à] la paix faite et conclue en dernier lieu par l'Empereur entre moi et la Russie qu'elle observerait dans tous ses points, et qu'il n'y avait qu'une nécessité indispensable qui l'avait obligée de faire retourner en Russie le corps sous le comte de Tschernischew, tout comme les autres corps russes, où leur présence était nécessaire, et qu'aussi ces corps, en retournant, toucheraient le moins qu'il serait possible ma province de Prusse, mais entreraient tout droit par Smolensk dans la Russie.

Voilà de quoi, par ordre du Roi, j'ai dû vous informer pour votre seule direction et pour en faire un usage prudent dans vos négociations, dès que la nouvelle de cet évènement éclatera à vos lieux.

Mais ce qui importe plus que tout cela aux intérêts de notre souverain, et ce que je dois vous fortement recommander comme le plus pressant dans ces conjonctures, c'est de pousser le plus fort à la roue et de presser extrêmement auprès du Kan, par tous les moyens que votre savoir-faire sait y employer, afin que le Kan commence incessamment ses opérations et ses ravages en Hongrie. Vous connaissez, Monsieur, tous les motifs qui demandent absolument que le Roi soit promptement assisté par cette diversion, surtout après la retraite d'ici du corps auxiliaire russe. Ainsi sa volonté est que vous remuiez au plus fort auprès du Kan, afin que, sans plus de délai et sans plus traîner, il se presse à commencer ses incursions en Hongrie, que le Roi appuiera et secondera par un corps de ses troupes destiné tout exprès à cela et qui entrera en Hongrie du côté de Kaschau et de Pressburg,[1]

[1] Vergl. Nr. 13849.

d'abord et au premier avis que le Roi aura que les Tartares seront effectivement en Hongrie pour la ravager.

Permettez, Monsieur, que j'ose joindre mes réflexions, quoique en particulier [et] sans y avoir un ordre exprès de le faire, qui cependant sont: que, pourvu que le Kan entre dans les desseins du Roi, il n'aura du tout à craindre des Russes, vu que j'ai tout lieu de présumer que le nouveau gouvernement en Russie aura tant d'affaires sur les bras par rapport à ses affaires intérieures, et vu que le prince Iwan a encore son parti considérable, qu'il ne se mêlera du tout des affaires de dehors, et qu'il préférera de vivre en paix avec tous ses voisins en Europe, surtout dans le dérangement total de ses finances, que de s'embourber dans une guerre onéreuse et de laquelle il ne saura retirer aucun avantage reel. D'ailleurs, vous estimerez bien que le Roi ne négligera rien, après la déclaration amiable susdite que l'Impératrice gouvernante vient de lui faire, pour l'y confirmer. Ce ne sont cependant que mes réflexions particulières que j'ose soumettre à votre considération, vous priant de n'en parler du tout dans la réponse que vous ferez au Roi; je serais même bien aise que vous ne m'y nommiez du tout dans cette réponse, mais que vous y accusassiez ce qui est dessus, comme une information que le Roi vous eût fait directement.

Dès que Sa Majesté aura signé la réponse à la dernière lettre du Kan,[1] ce qui se fera aujourd'hui, à ce que j'espère, je dépêcherai Mustapha pour retourner au plus vite. Il a été impossible que ni lui ni Frese auraient pu être présentés au Roi,[2] vu qu'ils auraient risqué d'être pris par un parti ennemi, et que le Roi est si proche vis-à-vis de l'ennemi qu'il faut qu'on s'attende à tout moment qu'il s'engage une affaire décisive.

J'espère que les depêches que Sa Majesté vous a faites le 22 de juin et après le 13 de ce mois, vous auront été fidèlement remises.

Je suis avec toute la considération possible votre fidèle ami et serviteur

Le Gland.[3]

Mes compliments, s'il se peut, à M. de Goltz et au major de Somogyi.

Nach dem Concept.

13884. AN DEN GENERALLIEUTENANT PRINZ FRIEDRICH EUGEN VON WÜRTTEMBERG.

Bögendorf, 22. Juli 1762.

Ich danke Ew. Liebden für die in Dero Schreiben vom 21. dieses Mir gegebene Nachrichten. Ew. Liebden belieben noch heute in Peterswaldau stehen zu bleiben, um von da aus Dero Patrouilles nach Wartha

[1] Vergl. Nr. 13972. — [2] Vergl. S. 43. — [3] D. i. Eichel.

und Silberberg zu poussiren. Der Feldmarschall Daun hat diese verwichene Nacht seinen Marsch nacher Braunau angetreten, und da zu vermuthen, dass er ein Corps nach Wartha und Silberberg detachiren werde, als wird, unsere Attention dahin zu nehmen, um so nöthiger sein, und werde Ich mich inmittelst zur Belagerung von Schweidnitz arrangiren.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Königl. Haus- und Staatsarchiv zu Stuttgart.

13885. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Bœgendorf, 22 juillet 1762.

Je puis ajouter aujourd'hui à la lettre que je vous écrivis hier,[1] que le maréchal Daun s'est mis en marche la nuit passée pour Braunau, et que probablement il détachera des troupes du côté de Glatz et de Silberberg. Je suis à même, par ce changement de position de l'ennemi, de faire le siège de Schweidnitz, mais je prendrai, d'ailleurs, mes précautions que l'ennemi ne puisse pendant ce temps rien entreprendre sur Neisse ou Cosel. Dès que ledit siège sera achevé, je tâcherai d'établir la guerre en Moravie pour moyenner par là d'autant plus promptement une bonne paix.

Nach der Ausfertigung. Federic.

13886. AN DEN GENERALLIEUTENANT VON TAUENTZIEN, COMMANDANTEN VON BRESLAU.

Bögendorf, 22. Juli 1762.

Der General wird von Dauns Marsch nach Braunau (vergl. Nr. 13884 und 13885) benachrichtigt.

Da Ich nunmehro zur Belagerung von Schweidnitz zu schreiten gedenke, als müsset Ihr Mir den Tag, an welchem Ihr mit denen dazu Euch committirten Anstalten fertig zu sein gedenket, mit nähestem anzeigen; und da die zeitherige Garnison bei diesen Umständen zum Theil in Glogau gemisset werden kann, als müsset Ihr ein Bataillon von daher zu dem Belagerungsconvoi nach Breslau ziehen und, an welchem Tage Ihr von Breslau, wornach Ich Meine Anstalten zu machen, abgehen könnet, Mir anzeigen.[2]

Nach dem Concept. Friderich.

[1] Nr. 13881. — [2] Der Minister von Schlabrendorff erhält am 22. Juli Befehl, die nöthigen Anstalten „zum Transport des zur Belagerung von Schweidnitz erforderlichen an Artillerie-Munition mit dem fordersamsten" zu treffen. [Berlin. Generalstabsarchiv.]

13887. AN DEN GENERALLIEUTENANT VON WERNER.

Bögendorf, 22. Juli 1762.

Der General wird von der Einnahme der feindlichen Posten im Bärengrunde u. s. w. (vergl. S. 53) unterrichtet.

Wir hatten auch bereits gestern eine Seite des Défilés bei Burkersdorf forciret, und hatte Ich Mir vorgenommen, den Feind heute weiter zu poussiren; da aber der Feldmarschall Daun während abgewichener Nacht mit seiner Armee nacher Braunau marschiret und nach dem Glatzschen und Silberberg detachiret hat, so kann Ich nunmehro zu der Belagerung von Schweidnitz die benöthigte Anstalten vorkehren.

Ihr werdet also nach Communicirung dieser Euerer Instruction an des Herzogs von Bevern Liebden Meine voriges Jahr bei Neisse gehabte Position[1] mit Euerem Corps nehmen. Meine Intention dabei ist, dass Ihr Neisse decket, und sollte Ich glauben, dass wenn auch der Feind, währenddem Ich Schweidnitz belagern werde, und womit Ich in zwölf Tage nach eröffneter Tranchée fertig zu sein gedenke, mit 30 Bataillons auf Neisse was unternehmen wollte, Ihr auf den Fall mit Eueren 10 Bataillons und denen 10, so die Garnison ausmachen, Euch in die Stadt und das Retranchement ziehen und Euer Dégagement in zwölf bis vierzehn Tagen, sobald Ich mit Schweidnitz fertig wäre, von Seiten Meiner erwarten könnet. Sollte es aber sein, dass der Feind, während der Zeit Ich die Belagerung von Schweidnitz decke, marschirte und Ihr sehet, dass er von Silberberg und Wartha sich gegen Mich ziehet, sodann müsset Ihr dem Feinde folgen und von Neisse Eueren ersten Marsch bis Siegroth[2] und von da über Nimptsch, links über Jordansmühle[3] auf Panthenau[4] zu Meinem linken Flügel bei Költschen[5] antreten. Ich schreibe Euch obiges vorläufig und werde Ich Euch hiernächst specieller auf jeden besonderen Fall instruiren.

Nach dem Concept. Friderich.

13888. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE GRANT A NEISSE.

Bœgendorf, 22 juillet 1762.

Dem General wird der Sieg des Königs bei Burkersdorf und Leutmannsdorf und Dauns Marsch nach Braunau mitgetheilt.

J'envoie le lieutenant-général de Werner pour occuper le poste avantageux que vous savez,[6] et il faudra que vous fassiez rassembler présentement les chevaux et chariots du pays qui doivent servir aux transports de l'artillerie et des munitions pour le siège de Schweidnitz; et vous me marquerez avant toutes choses le jour auquel vous comptez

[1] Bei Giessmannsdorf im Juli 1761. Vergl. Bd. XX, 668. 669. — [2] Oestl. von Nimptsch. — [3] Nördl. von Nimptsch. — [4] Nordnordwestl. von Nimptsch. — [5] Südöstl. von Schweidnitz. — [6] Vergl. Nr. 13887.

de m'envoyer avec l'artillerie le major Lefèbvre par Strehlen, Bohrau[1] à Zobten.

Je me flatte, au reste, que, dès que le général Werner se sera mis à portée de Neisse, ses 10 bataillons avec sa cavalerie [qu'il a sous lui, seront toujours suffisants][2] avec votre garnison empêcher 30 bataillons ennemis de réussir au [siège] de Neisse et pourra faire gagner le temps pour achever celui de Schweidnitz, que je compte finir en dix à douze jours après l'ouverture de la tranchée.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

---

13 889. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Bögendorf, 22. Juli 1762.

Der Herzog wird von Dauns Marsch nach Braunau (vergl. S. 57. 58) unterrichtet.

Ich kehre nunmehro Meine Anstalten zur Belagerung von Schweidnitz vor, und werden Ew. Liebden mit Dero bei Sich habenden Truppen auf Cosel Sich zu ziehen belieben. Sollten Dieselben, irgendwo einen Verhau machen zu lassen für gut finden, so könnten Dieselben Sich so, dass Sie nicht attaquiret werden könnten, setzen. Auf dem Fall Beck nach Neisse, um die Festung von der Inundationsseite zu investiren, marschiren sollte, so dörften Dieselben Sich nur hinter Hotzenplotz mit Dero Corps, um nicht exponiret zu sein, setzen, und behalte Ich Mir vor, auf alle weitere Fälle und neuere Begebenheiten mit Ew. Liebden Mich specieller zu concertiren.

Dem Herzog wird Mittheilung von dem Befehl an Werner (Nr. 13887) gemacht.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

---

13 890. AN DEN GENERALLIEUTENANT PRINZ FRIEDRICH EUGEN VON WÜRTTEMBERG.

Bögendorf, 22. Juli 1762.

Ew. Liebden Schreiben unterm heutigen Dato erhalte soeben, und kann Ich Denenselben vermelden, dass Ich heute die Arrièregarde vom Feinde gesehen, auch den General Lacy hinter Wüste-Waltersdorf[3] und das Grenadiercorps jenseit Ganhausen[4] wahrgenommen; woraus Ich den

[1] Nordnordwestl. von Strehlen. — [2] Ergänzt nach dem Concept. — [3] Südostöstl. von Waldenburg. — [4] So. Vielleicht verschrieben für Tannhausen. — Auf dem Berichte des Hauptmanns von Favrat, d. d. Waldenburg 22. Juli, finden sich die Weisungen: „Ich hätte den General Zieten anjetzo von der Seite chargiret, weil Ich hier sonst viel zu thun. Indessen wäre gut, wenn er über den Bärengrund nach Tannhausen ihnen Jalousies machte, um zu wissen, ob sie da was zu stehen haben und wie solches postiret."

Schluss mache, dass der Feind erst übermorgen nach Silberberg und Wartha kommen werde, und belieben Ew. Liebden, um ihn zu observiren, noch etwas stehen zu bleiben.

Je reçois dans ce moment votre lettre, mon cher, dont je vous suis très obligé. Je crois qu'après-demain le corps de Silberberg et Wartha sera renforcé; Daun doit avoir marqué le quartier général à Neurode.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Königl. Haus- und Staatsarchiv zu Stuttgart. Der Zusatz eigenhändig.

13891. AN DEN GEHEIMEN COMMERZIENRATH VON REXIN IN KONSTANTINOPEL.

Breslau, 22. Juli 1762.

Nachdem gestern der Kleinsteuber schon abgegangen, sich aber heute die Gelegenheit ereignet, dieses Ew. Wohlgeboren hoffentlich noch bald und richtig zuzubringen, so habe solche nicht versäumen wollen, Deroselben hiermit Part zu geben, dass gestern des Königs Majestät gleich früh mit anbrechendem Tage alle die sowohl durch die Natur feste als durch Verhacke und Forts stark verschanzte Posten, so die österreichsche Armee unter dem Feldmarschall Daun zwischen dem Bärengrund, als dem Hauptquartier desselben, und bis gegen Schweidnitz zur Sicherheit ihres Lagers und zur Communication mit letzterer Festung vor sich gehabt, fast auf einmal durch einige Detachements von Dero Armee attaquiren und forciren lassen. Welches dann auch den Succès gehabt, dass der Feind aus solchen, als zu Reussendorf, Dittmannsdorf, Burkersdorf, Ludwigsdorf, Leutmannsdorf und Wartha, delogiret und mit grossem Verlust in das Daunsche Lager getrieben worden, währender welcher Actions sich der Feldmarschall Daun, obschon er seine ganze Armee unter dem Gewehr en ordre de bataille rangiret gehabt, dennoch nicht aus seiner Position zu rücken getrauet.

In dem Posten zu Leutmannsdorf alleine seind 10 feindliche Bataillons auseinander gesprenget und 16 Canons und Haubitzen erobert, an 2500 Mann nebst vielen Officiers gefangen gemachet worden.

Durch diese glückliche Entreprise ist der Daun von aller Communication mit Schweidnitz abgeschnitten worden und wird sich obligiret sehen, mit seiner Armee das schlesische Gebirge gänzlich zu verlassen und sich nach Böhmen zurückzuziehen, davon die Folge sein wird, dass die Festung Schweidnitz von selbst fallen muss.

So beträchtlich der feindliche Verlust dabei gewesen, so haben wir dahergegen, gottlob! nicht mehr als ohngefähr 260 [an] Todten, Blessirten und Vermisseten dabei gehabt. Die Hauptarmee des Königs ist dabei gar nicht zum Feuer gekommen, weil, wie gedacht, Daun sich nicht aus seiner Position gereget.

Obgleich diese Affaire nicht[s] decisives hat, so schreibe ich Ew. Wohlgeboren doch solches nur um deswillen, damit Dieselbe Sich durch diese beträchtliche Avantage, wodurch dem König der Weg, nach Böhmen und nach Mähren einzurücken, geöffnet wird, um so mehr animiren und beherzt arbeiten, dass nach Sr. Königl. Majestät Intention der Defensivtractat mit der Pforte nunmehro prompt gezeichnet werde und Ew. Wohlgeboren alsdenn sehr darauf pressiren, dass die Türken ihre Operationes in Ungarn schleunigst anfangen, da des Königs Majestät solche hier

durch die nachdrücklichsten Diversiones secondiren und befördern können. Des Königs Hauptquartier ist jetzt zu Bögendorf bei Schweidnitz.

Nach dem Concept. Notus amicus.[1]

---

13 892. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

[Breslau,] 22. Juli 1762, des Morgens 8 Uhr.

Wir haben gestern von halb 3 Uhr früh Morgens bis Nachmittages eine heftige Kanonade in der Gegend nach Schweidnitz hier in Breslau hören können, und ich ward schon vorgestern Abend davon im Vertrauen avertiret, dass den folgenden Morgen etwas gegen den Feind entrepreniret werden würde, ohne dass ich jedoch wusste, was. Wir blieben hier in der Ungewissheit, was eigentlich passiret war, bis dass heute frühe ein Feldjäger hier bei mir ankam, welchen der Herr General Krusemarck[2] an mich zu schicken die Gutheit gehabt, der mir die erfreuliche Nachricht überbrachte, dass des Königs Majestät nach einer unvergleichlich dazu gemachten Disposition alle die feindlichen Gebirgsposten zwischen der Daunschen Armee und Schweidnitz bloss mit Dero Truppen forciret und den Feind von solchen ohnerachtet derer vielen Verhack und Schanzen, so der Feind gemachet, und unter welchen letzteren verschiedene wie kleine Festungen anzusehen, delogiret hat. Wie ich verstehe, wird es nur noch darauf angekommen seind, dass der General Graf Wied in der verwichenen Nacht einen Posten bei Heidelberg[3] genommen, sowie es vorgewesen, alsdenn die Daunsche Armee auch selbst von der Communication mit dem Glatzischen coupiret ist und ihm fast nichts anders übrig bleibet, als sich nach Böhmen zurückzuziehen; denn was Schweidnitz anlanget, so ist solches völlig abgeschnitten, so dass es von selbst wird fallen müssen.

Wir haben gottlob! bei dieser ganzen Affaire noch nicht völlig 300 Todte, Blessirete und Vermissete gehabt, dagegen des Feindes Verlust beträchtlich und wir von solchem ausser 16 Canons und Haubitzen über 600 Gefangene nebst vielen Officiers bekommen. Von unsererseits ist von Generals und Officiers von Marque kein einiger geblieben noch blessiret worden, ausser, wie man glaubet, doch nicht gewiss weiss, doch noch ein Obrister von Troschke.

Die Herren Generals Graf Wied und von Möllendorff haben sich dabei gar besonders distinguiret, und der Obriste Graf Lottum vom Pr[inz] Preussischen Regiment ist von des Königs Majestät gleich zum Generalmajor avanciret worden. Wie mir der Jäger gesaget, so ist unser geringer Verlust dadurch gleich reichlich ersetzet worden, da bei dieser Gelegenheit an 1000 von unsern Leuten, so die Oesterreicher in ihrer Kriegesgefangenschaft durch sehr hartes Verfahren bei ihnen zu dienen ge-

[1] D. i. Eichel. In ganz ähnlicher Weise berichtet Eichel über das Treffen bei Burkersdorf am 22. Juli auch an Boscamp. — Dem Prinzen Ferdinand von Braunschweig macht der König, Bögendorf 23. Juli, Mittheilung von der Erklärung Tschernischews (vergl. Nr. 13879) und, in ähnlicher Weise wie in Nr. 13881 und Nr. 13885, von dem Treffen bei Burkersdorf. „Je me propose maintenant d'assiéger Schweidnitz. Je ne vous dissimulerai cependant pas que l'entreprise me paraît sujette au hasard, et c'est principalement la confiance que j'ai que Daun ne voudra rien risquer, qui me fait bien augurer pour la prise de Schweidnitz." [Berlin. Generalstabsarchiv.] — Dem Prinzen Ferdinand von Preussen dankt der König am 23. Juli für Glückwünsche zu seinen Erfolgen gegen den Feind. „J'y dois cependant ajouter que nos avantages doivent être encore d'autre nature, avant que je puisse recevoir des félicitations à leur égard" [Berlin. Hausarchiv.] — [2] Vergl. dazu S. 13. — [3] Südöstl. von Waldenburg.

zwungen, sich wieder selbst ranzioniret haben und zu ihren vorigen Regimentern bei uns gegangen seind. Von weiteren Détails kann nichts melden und beziehe mich nur auf anliegenden Extract, so ich in der Eil' aus einem Schreiben des Königes an des Prinz Heinrich Hoheit[1] gezogen.

Die Russen seind bei dieser Gelegenheit Spectateurs geblieben, wie es denn auch bei den veränderten Umständen nicht anders sein können. Sie seind aber voller Admiration über des Königs Disposition und in einer Arte von Erstaunen gewesen, da sie an so vielen Orten auf einmal feuren gehöret, ohne sich daraus orientiren zu können. Heute werden dieselbe ihren Rückmarsch nach Russland antreten. Des Königs Majestät haben dem General Graf Tschernischew ein Présent von einem mit Brillanten reich besetzten goldenen Degen gemachet,[2] worüber derselbe extasiret gewesen. Dem ganzen russischen Corps wird bei der königlichen Armee mit aller Attention begegnet, und des Königs Majestät sorgen vor solches auf dem Rückmarsch durch Schlesien mit gleicher Attention, als ob es nach als vor Dero Auxiliärcorps wäre.

Obgleich vorgedachte Affaire noch nichts decisives gewesen, so preise ich doch die Güte des Allerhöchsten, dass dieselbe zuvorderst des Königs hohe Person bewahret und dass demnächst dieselbe dieser an sich hasardeusen Entreprise nach des Königs Intention allen Succès gegeben hat, so dass des Königs Majestät von dem guten Willen Dero Truppen und von der Ordre, mit welcher alles executiret worden, zufrieden zu sein Ursach gehabt: dahergegen es bei dem Feinde grosse Impression und Consternation gegeben, wann derselbe gesehen, dass auch Verhacke und redoutable Verschanzungen denselben nicht sicherstellen können. Gott erhalte den König und segne dessen Entreprises ferner!

Eichel.

Nach der Ausfertigung.

13893. [RELATION.][3]

Hauptquartier Bögendorf, 23. Juli 1762.

Sobald Se. Königl. Majestät Dero Lager bei Seitendorf bezogen hatten, gaben Sie dem Generallieutenant Grafen von Wied, welcher mit seinem Corps bei Conradswaldau und Hartau stand, Ordre, auf Friedland zu marschiren, um dem Feind Jalousie auf Braunau zu geben, auch allenfalls zu versuchen, demselben dahin vorzukommen und das daselbst befindliche beträchtliche Dépôt und Bäckerei zu ruiniren, in der Absicht, den Feldmarschall Daun zu nöthigen, seine Position, nach welcher er über Burkersdorf und Polnisch-Weistritz annoch Communication mit der Festung Schweidnitz behielt, zu verändern und ihn sodann von der Festung abzuschneiden.

Ohngeachtet nun der Generallieutenant Graf von Wied alles mögliche anwandte, diese Absicht zu erreichen und dem Feind auf Braunau vorzukommen, so war dem Feinde an der Conservation dieses Ortes zu viel gelegen, als dass er, solchen zu decken, einen Augenblick versäumen sollen, zumalen derselbe durch einen weit nähern Marsch dahin und dem Generallieutenant von Wied vorkommen konnte. Der General Brentano musste also sofort dahin marschiren und, um dem General

[1] Wohl Nr. 13881. — [2] Vergl. S. 52. — [3] Die Relation ist abgedruckt in den Berlinischen Nachrichten vom 29. Juli (Nr. 90).

Wied gewachsen zu sein, das Corps des General von Hadik von Silberberg und Wartha an sich ziehen und in dem vortheilhaften und verschanzten Posten bei Merkelsdorf Braunau decken. Der General Wied, welchem, von der Seite von Friedland den Feind aus diesem Posten zu delogiren, ohnmöglich fiel, versuchte, solchen über Landeshut und Trautenau zu tourniren, und rückte zu dem Ende bis gegen Starkstadt vor; nachdem er aber auch hier dem Feind in seinem Posten nicht mit Avantage beizukommen fand, so musste er sich begnügen, seine leichte Truppen bis gegen Prag vorzuschicken und dem Feinde einige kleine Dépôts, vornehmlich in Königgrätz und Jaromirs, zu ruiniren.

Des Königs Majestät formirten hierauf das Dessein, die Höhen von Burkersdorf, Ludwigsdorf und Leutmannsdorf anzugreifen und Sich von selbigen Meister zu machen. Zu dem Ende befahlen Sie dem Generallieutenant Grafen von Wied, den Generalmajor von Gabelentz mit einem Theil seines Corps, um den General Brentano zu observiren, bei Friedland stehen zu lassen, mit dem grössesten Theil des Corps aber sich hinter Dero Armee weg und über Hohenfriedberg in die Plaine zu ziehen und sich in die Dörfer Jauernick und Bunzelwitz dergestalt zu verlegen, dass er weder von der Stadt noch von der feindlichen Armee observiret werden konnte. Desgleichen musste der Generalmajor von Möllendorff mit seiner Brigade in der Nacht vom 17. zum 18. aus dem Lager bei Seitendorf aufbrechen und in die Plaine bei Kunzendorf marschiren und auf gleicher Art wie der General von Wied daselbst cantonniren.

Des Königs Majestät verlegten, um mehr à portée zu sein, den 19. Dero Hauptquartier von Seitendorf nach Bögendorf und gaben dem Generallieutenant von Wied und dem Generalmajor von Möllendorff Ordre, in der Nacht zum 20. aufzubrechen, sich auf der Höhe von Würben zu versammlen und um Schweidnitz herumzumarschiren. Der Generallieutenant von Wied musste sich in die Dörfer Reisau und Gräditz verlegen, der Generalmajor von Möllendorff aber seinen Marsch bis gegen Polnisch-Weistritz fortsetzen und sich daselbst dergestalt postiren, dass er mit dem rechten Flügel an dem Dorfe, mit dem linken aber an die Cantonnirungen des Generallieutenant von Wied zu stehen kam. Desgleichen musste der Generalmajor von Knobloch mit seiner Brigade mit Anbruch vom Tage nach Polnisch-Weistritz marschiren und sich dergestalt campiren, dass sein rechter Flügel gegen Bögendorf, der linke anher an Polnisch-Weistritz zu stehen kam, auch daselbst mit dem Generalmajor von Möllendorff Communicationsbrücken etabliren. Solchergestalt war nun zwar der Feind von der Festung völlig abgeschnitten, er hatte indessen die Berge auf beiden Seiten von Burkersdorf, desgleichen die Höhen von Ludwigsdorf und Leutmannsdorf annoch stark besetzet und sich daselbst verschanzet, und von selbigen sollte er delogiret werden. Zu dem Ende wurden in der Nacht vom 20. zum 21. bei dem Dorfe Burkersdorf, nachdem der Generalmajor von Möllendorff den Feind, welcher die vordersten Häuser des Dorfes annoch besetzet

hielt, daraus vertrieben und 1 Officier und 30 Mann im Schlosse gefangen gemachet hatte, 7 Batterien etabliret und 6 davon mit Haubitzen, eine aber mit schweren Kanonen garnirt.

Mit Anbruch des Tages rückte der Generallieutenant von Wied gegen die Höhen von Ludwigsdorf und Leutmannsdorf, und, nachdem er sich nur von der ersten Anhöhe Meister gemachet, liess er sofort eine Batterie etabliren und den Feind in seinem sehr verschanzten und mit 10 Bataillons besetzten Posten canoniren, beorderte zu gleicher Zeit den Obristen Grafen von Lottum, mit denen Regimentern Moritz und Mosel die Schanze über Ludwigsdorf, desgleichen den Major von Teuffel Finckschen Regiments mit dem Regiment Finck und 1 Bataillon Syburg, die Schanze diesseits Leutmannsdorf, den Prinzen von Bernburg aber mit seinem Regimente und 1 Bataillon von Braun und welche von dem Thaddenschen Regiment souteniret wurden, die Höhen jenseits Leutmannsdorf zu attaquiren. Alle diese Attaquen geschahen mit der grössesten Lebhaftigkeit und reussirten dergestalt gut, dass nicht allein der Feind diese vortheilhafte Posten in der grössesten Unordnung abandonniren, sondern auch 14 Canons und gegen 1000 Gefangene zurück- und uns überlassen musste.

Während dieser Attaque fingen unsere Batterien an, auf die Höhen von Burkersdorf mit solchem guten Effect zu spielen, dass nicht allein der Feind dadurch in seinen Verschanzungen in der grössten Unordnung gerieth, sondern auch das am Fusse des Berges stehende Württembergische Regiment völlig auseinander kam. Hiervon suchte der Generalmajor von Möllendorff mit denen Regimentern Garde und Prinz von Preussen sofort zu profitiren, marschirte gegen die Höhen, so linker Hand Burkersdorf liegen, und suchte sich einen Weg durch das Holz, so dass er dem Feind den Rücken abgewann, delogirte selbigen aus diesem sehr verschanzten und mit einem starken Verhack versehenen Posten und schmiss ihn in das Défilé von Burkersdorf.

Des Königs Majestät liessen diese Höhen sofort besetzen und mit starken Batterien versehen, um den Feind, falls er die Berge diesseits Burkersdorf nicht von selbst verlassen möchte, sowohl davon als von denen Hohen-Giersdorfer Höhen zu canoniren und aus seinen Verschanzungen zu delogiren. Inzwischen kam die Nacht heran. Der Feind, welcher sich auf erwähnten Höhen zu eng eingeschlossen und, das ihm drohende starke Kanonenfeuer abzuwarten, nicht vor rathsam fand, verliess selbige in der Nacht und zog sich auf die Armee zurück, dergestalt, dass wir nunmehro von denen sämmtlichen Höhen, wodurch der Feind vorhero die Communication mit der Festung wieder zu erhalten hoffen konnte, Meister waren und also die Festung ihrer eigenen Defension lediglich überlassen blieb.

Der Feldmarschall Daun, welcher durch unserer nunmehrigen Position sich in seinem Posten bei Dittmannsdorf halb tourniret sahe, fand nicht vor gut, sich darin ferner zu mainteniren, sondern brach in der

Nacht vom 21. zum 22. mit der Armee auf und bezog sein schon zum Voraus verschanztes Lager, mit dem rechten Flügel an Falkenberg, die Höhen von Donnerberg besetzet, mit dem linken Flügel aber auf die Höhen von Wüste-Giersdorf, Tannhausen vor der Fronte.

Unsere Truppen haben bei dieser Affaire von ihrer gewöhnlichen Bravoure eine Probe gegeben, die selbst der Feind nicht verkennen wird. Allenthalben, wo es die Gegend des Lagers nur zuliess, wurde heftig canoniret und lebhaft attaquiret. Besonders aber haben die zur Hauptattaque employirte vorbenannte Regimenter sich ganz ausnehmend distinguiret.

Wir haben vom Feinde 14 Kanonen erbeutet und 13 Officiers und über 1000 Mann Gefangene gemachet. Die Anzahl der Ueberläufer ist noch beträglicher. Ueberhaupt schätzen wir des Feindes Verlust an Todten, Blessirten, Gefangenen und Ueberläufers an die 3000 Mann. Dahingegen ist der unsrige, besonders da der Feind das ganze Avantage vom Terrain, wir aber alle seine Verschanzungen durch die difficilesten Zugänge und Verhacke zu ersteigen hatten, ausserordentlich gering und beläuft sich an Todte, Blessirte und Vermisste noch nicht auf 600 Mann.

Nach dem Concept.

---

13 894. AN DEN GENERALLIEUTENANT PRINZ FRIEDRICH EUGEN VON WÜRTTEMBERG.

Bögendorf, 23. Juli 1762.

Ich wundere Mich sehr, dass der Posten bei Silberberg sich repliiret haben sollte, und bin Ich der Meinung, dass ein Missverstand darunter versire.

Je reçois dans ce moment votre lettre, mon cher, et je vous remercie des nouvelles que vous m'y donnez. Mais je ne comprends goutte à cette disposition de la part de l'ennemi.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Königl. Haus- und Staatsarchiv zu Stuttgart. Der Zusatz eigenhändig.

---

13 895. AN DEN OBERSTLIEUTENANT VON LICHNOWSKY, VICECOMMANDANTEN VON GLOGAU.

Bögendorf, 23. Juli 1762.

Ich danke Euch für die Exactitude, so Ihr in Erstattung Euers Berichts unterm 22. dieses bezeiget habet,[1] und müssen die Kriegs-

[1] Lichnowsky hatte gemeldet, dass er aus Warschau die Nachricht von der Revolution in Russland erhalten habe, und einen Bericht des Majors von Bornstedt, Commandanten von Frankfurt, d. d. Frankfurt 21. Juli, eingesandt, wonach ein

gefangene, deren Ihr Erwähnung thuet, allerdings vorerst dorten aufbehalten werden.

Die Revolution in Russland hat seine Richtigkeit, und, um es zu cachiren, bis die Truppen gehuldiget haben, seind die Kosacken so lange vorgeschicket worden. Es ist ein falscher Allarm.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

13896. AN DEN GENERALLIEUTENANT PRINZ FRIEDRICH EUGEN VON WÜRTTEMBERG.

Bögendorf, 23. Juli 1762.

Ew. Liebden anderweites Schreiben vom heutigen Dato habe wohl erhalten, und danke Ich Ihnen für die in solchen Mir mitgetheilte Nachrichten,[1] und wird hinfüro genug sein, wann Ew. Liebden dasjenige von denen Mouvements des Feindes, als zum Exempel wenn der General Hadik sich der Orten näherte oder dergleichen, so Ich wissen muss, sich dort ereignete, Mir einzuberichten belieben.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Königl. Haus- und Staatsarchiv zu Stuttgart.

13897. AN DEN GENERAL DER KAVALLERIE VON ZIETEN.

[Bögendorf, Juli 1762.]

Ich würde heute Meine Position verändern und Mich morgen in die Umstände setzen, die Stadt[2] zu decken und zu belagern. Und da viele Regimenter umziehen müssten, [würde es,] ehe es fertig, noch ein paar Tage dauern, ehe jedes da, wo es sollte, stehen würde.

Aus Langen-Waltersdorf und Remerswalde,[3] Germersdorf[4] und Bärengrund wäre [curieux,] zu wissen, was da passirt.

Weisungen [Bleinotizen] für die Antwort; auf der Rückseite des Berichts von Zieten, d. d. Seitendorf 23. Juli.

---

russisches Corps „sich . . . auf eine ungewöhnliche Art gegen die Festung Küstrin postiret“; der Oberstlieutenant von Heiderstedt (vergl. S. 13) habe in Folge dessen den Transport von 500 russischen Kriegsgefangenen, „so von Glogau escortiret werden“, nicht annehmen wollen; der Transport gehe nach Glogau zurück.

[1] Ueber die Dislocation der österreichischen Truppen. — [2] Schweidnitz. — [3] Reimswaldau, südl. von Waldenburg. — [4] Wohl Görbersdorf, nordöstl. von Friedland.

13 898. AU COLONEL BARON DE GOLTZ A SAINT-PÉTERSBOURG.[1]

Bœgendorf, 23 juillet 1762.

Ayant appris la malheureuse révolution qui vient d'arriver, vous pouvez croire que j'en ai été pénétré jusqu'au fond de l'âme. Mais, comme l'Impératrice m'a cependant fait assurer qu'elle s'en tenait à la paix que l'Empereur avait faite avec moi, j'ai cru devoir lui en faire des remercîments.

Le comte Tschernischew et toutes les autres troupes de Russie ont ordre de l'Impératrice de retourner dans leur pays, et elle a déclaré en même temps ne point vouloir se mêler dans la guerre présente.

Si les choses étaient changées, avant que ma lettre[2] arrive là-bas, quoique je n'ose m'en flatter, vous n'avez qu'à la brûler. Mais, si le changement subsiste, comme je le crois, vous la présenterez à l'Impératrice avec un compliment convenable.

Au reste, je vous recommande très fortement de cajoler et de vous captiver le comte de Poniatowski, au cas, comme je n'en doute presque pas, qu'il retourne en Russie, et vous devez vous attendre d'avancer beaucoup par son moyen auprès de l'Impératrice.[3]

Nach dem Concept. Federic.

---

13 899. AU COLONEL BARON DE GOLTZ A SAINT-PÉTERSBOURG.

[Breslau, 24 juillet 1762.]

A peine le courrier Schnevogt, chasseur du Roi, fut parti hier pour vous porter une lettre du Roi,[4] je reçus un ordre de Sa Majesté d'ajouter encore un post-scriptum à cette lettre, pour vous marquer encore ce qui suit. Que le Roi avait reçu votre relation du 13 de ce mois; que, Sa Majesté l'Impératrice n'ayant pas encore écrit au Roi pour demander votre rappel, il attendrait quelque temps encore, avant que de vous envoyer le rappel, qu'il songerait, en attendant, à un sujet capable de vous remplacer. Que Sa Majesté attendait vos éclaircissements ultérieurs sur les circonstances de la cour où vous [vous] trouvez, et sur le train que les affaires de là-bas prendraient. Voilà tout ce que j'avais ordre d'ajouter encore à la susdite lettre du Roi. Comme le courrier Schnevogt était déjà parti au-delà de six heures, avant que je

[1] Dieses Schreiben an Goltz ist im Hauptquartier selbst aufgesetzt und mit einem „blanc-signé" zum Chiffriren an Eichel nach Breslau gesandt. — [2] Vergl. Nr. 13 868. — [3] Dem Gesandten Benoît antwortet der König am 24. Juli auf seinen Bericht vom 17.: „Après cette révolution, il faut que vous n'oubliiez rien pour bien flatter le stolnik Poniatowski, afin de le mettre tout-à-fait dans mes intérêts; car je présume que, dans la situation présente vis-à-vis de la cour de Pétersbourg, il sera à même de me rendre des services bons et efficaces auprès de Sa Majesté l'Impératrice régnante." — [4] Vergl. Nr. 13 898.

reçus cet ordre, et qu'il passe droit par Posen et Thorn à Kœnigsberg, il n'y avait plus moyen de satisfaire par lui aux intentions du Roi. Mais je n'ai eu rien de plus pressé que de vous faire communication de cela par la présente, que j'envoie par une estafette tout expresse, en attendant que je saurais faire signer du Roi le susdit article.[1]

J'ajoute, Monsieur, pour votre direction que M. le prince de Repnin a rendu hier au Roi ses nouvelles lettres crédentiales de Sa Majesté l'Impératrice avec une lettre pour notifier au Roi son avènement [au] trône. Le Roi a chargé M. le comte de Finckenstein,[2] qui se trouve à Berlin, d'expédier, incessamment et sans perdre un moment de temps, la réponse pour féliciter Sa Majesté Impériale audit sujet et en même temps de nouvelles lettres crédentiales pour vous, ce qui vous sera dépêché d'un courrier d'ici, dès que cela sera arrivé à la signature du Roi.

Il court un bruit ici, comme quoi les troupes russes faisaient à présent des difficultés de laisser passer les courriers, les estafettes et même les postes ordinaires qui allaient à Berlin. Comme j'ai de la peine d'y ajouter foi, et que le chasseur Hochkirch ne m'en a du tout parlé, à moins qu'il n'y avait eu du malentendu dès après la révolution arrivée, j'ai cependant bien voulu user de la précaution pour vous joindre copie de la lettre du Roi d'hier à la suite de celle-ci.

Nach dem Concept. [Eichel.]

13900. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE GRANT A NEISSE.

Bœgendorf, 24 juillet 1762.

Vous aurez sans doute reçu ma dernière lettre concernant le transport de l'artillerie pour le siège de Schweidnitz.[3] Vous pourrez, afin de gagner du chemin, la diriger sur Strehlen, Bischkowitz, Rosenthal, Domanze à Würben. Dès que vous m'aurez marqué le jour, je pourrai renforcer le prince de Württemberg[4] qui se trouve actuellement à Peterswaldau pour aller du côté de Jordansmühle, en passant derrière Schweidnitz, de façon qu'y ayant encore d'autres corps dans ces environs, ladite artillerie arrivera sûrement. Vous ne manquerez pas, au reste, de me faire joindre par le major Lefèbvre. Federic.

Nach einer Abschrift im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

---

[1] In Folge dessen liegt noch ein mit dem obigen dem Inhalt nach übereinstimmendes Concept vor, aber in der Form einer vom König selbst ausgehenden Cabinetsordre. — [2] Ordre an Finckenstein, d. d. Bögendorf 23. Juli. — [3] Nr. 13888. — [4] Dem Prinzen von Württemberg schreibt der König am 24. Juli: „Ich werde Ihnen morgen das Regiment von Seydlitz zuschicken. Ew. Liebden belieben solches nur alldort futtern zu lassen und die Fourage vorwärts dazu zu gebrauchen, hingegen diejenige, so hinterwärts gelegen, zu menagiren." [Stuttgart. Haus- und Staatsarchiv.]

13901. AN DEN GENERALLIEUTENANT VON TAUENTZIEN, COMMANDANTEN VON BRESLAU.

Bögendorf, 24. Juli 1762.

Ich habe Euern Rapport vom 13. Julii erhalten, und da der Generalmajor Grant das Belagerungsgeschütz über Strehlen, wie Ich ihm geschrieben,[1] schicken kann, als würden wir dadurch einige Tage Zeit gewinnen. Ich mache hieselbst bereits alle Anstalten, auf dass, wenn Ihr herankommet, alles zur Belagerung fertig sein möge, indem Ich wünschete, dass die Belagerung nicht über zehn Tage, tranchée ouverte, dauren möchte. Die Stadt Schweidnitz soll 8000 Mann regulärer Truppen zur Besatzung haben.

Friderich.

Nach dem Concept.

13902. AN DEN GENERAL DER KAVALLERIE VON ZIETEN.

[Bögendorf, Juli 1762.]

Es würde jetzo nöthig sein, dass er ein Detachement Kavallerie gegen Reichenau[2] machte, und würde das in der Gegend Hartmannsdorf[3] müssen placiret werden, sowohl um den Feind zu verhindern, mit kleine Detachements bis gegen Striegau zu poussiren, als auch vornehmlich, dass Ich avertiret würde, wenn der Feind über Friedland und Landeshut herumschicken wolle, die Belagerung zu interrompiren. Sollte dazu den Obristen von Zastrow mit seinem Regiment, die 5 Escadrons unter Mahlen und 200 Freiwilligen, die von Ramin und Schenckendorffs Brigade müssten commandiret werden, mit 6 Officiers, Obrist Württemberg[4] dabei [nehmen], wozu Ich 2 reitende Canons mitgeben wollte. Die Pursche können Zelter mitnehmen, und, wo nöthig, kann Zastrow seinen Posten zurück verändern und die Infanterie in Dörfer und Büsche gebrauchet werden.

Vor die ersten Tage könnte Gabelentz mit einer Brigade hingehen;[5] leichte Batterie bei Hartmannsdorf, um die Gegend zu decken. Obrist Zastrow, 500 Husaren unter Mahlen.

Weisungen [Bleinotizen] für die Antwort auf dem Berichte des Lieutenants von Köhler an den General Zieten, d. d. Gottesberg 24. Juli, und auf dem Berichte Zietens an den König, d. d. Seitendorf 24 Juli.

---

1 Vergl. Nr. 13888 und Nr. 13900. — 2 Westsüdwestl. von Freiburg. — 3 Nordwestl. von Landeshut. — 4 D. h. den Obrist des Dragonerregiments Württemberg. — 5 Auf Zietens Bericht, d. d. Reussendorf 24. Juli, finden sich die Weisungen: „Ich hätte schon an Gabelentz nach Gablau Ordre gegeben, zu detachiren.“ Auf dem Berichte Zietens, d. d. Seitendorf 25. Juli, stehen die Weisungen: „Dankte, und Ich hätte noch den Major Regler hingeschickt, um Ramins Lager zu ändern, weil es jetzo Front machen muss, in Front nach Altwasser [nördl. von Waldenburg] die Seite besser decken. Sonst noch alles gut.“

13903. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Camp de Bœgendorf, 24 juillet 1762.

J'ai bien reçu votre rapport du 6 de ce mois, et suis très content de votre exactitude à m'informer de tout ce qui arrive là où vous vous trouvez. Je pénètre assez que, parmi toutes les différentes factions qui se forment là, et par toutes les variations dans leurs projets, il soit impossible que vous sachiez m'instruire positivement, ni prévoir encore de ce qui en arrivera; cependant, vous continuerez de veiller exactement sur tout ce qui se passe de temps à autre, et je crois que votre meilleur baromètre pour vous orienter en cela, sera le parti vers où les Communes de la ville de Londres pencheront et le parti auquel elles se joindront. En attendant, je reste toujours dans l'opinion qu'il ne saura guère manquer que tôt ou tard le comte Bute se cassera le cou, et que l'administration présente sera culbutée avec lui.

Au surplus, il n'est point à douter que vous ne soyez instruits déjà de la grande révolution arrivée depuis peu en Russie, au sujet de laquelle vous ne manquerez pas de m'informer de l'impression que cet évènement a faite au ministère et à la nation en Angleterre, sur lequel je ne saurais vous dire avec précision encore l'effet que cela opérera relativement à mes intérêts, mais ce que je puis vous en mander, quoiqu'absolument pour votre seule direction encore, c'est que Sa Majesté Impériale à présent régnante, en envoyant ses ordres au général comte de Tschernischew de se séparer [avec le] corps russe sous ses ordres de mon armée et de retourner comme tous les autres corps russes en Allemagne etc. sur les routes les plus droites en Russie, l'a chargé expressément et même lui ordonné de me le donner par écrit que Sadite Majesté Impériale observerait religieusement le traité de paix faît et conclu en dernier lieu et par l'Empereur précédent entre moi et la Russie, et qu'elle vient d'envoyer de nouvelles lettres crédentiales au prince de Repnin, que son prédécesseur avait accrédité auprès de moi. Il faut que le reste se développe à la suite du temps.

Nach dem Concept. Federic.

13904. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Bœgendorf, 25 juillet 1762.

J'ai reçu vos rapports du 15 et du 21 de ce mois, et je m'attends que vous aurez reçu, avant que la présente puisse vous entrer, celles que je vous ai écrites depuis l'évènement arrivé en Russie.

En considérant et pesant plus particulièrement les raisons qui pourraient déterminer la cour de Russie pendant ces entrefaites, je trouve qu'il se pourrait que l'Impératrice, appréhendant que je pourrais

tâcher de déterminer le corps de troupes aux ordres du général comte Tschernischew à rester fidèle à l'Empereur, ou bien même que je ne rompisse, en me déclarant ouvertement pour l'Empereur, m'eût fait faire par le comte Tschernischew la déclaration que je vous ai marquée,[1] et qui m'a été répétée en autant de termes par le prince Repnin, simplement pour gagner du temps, afin de parvenir par là à son but, qui doit être naturellement de s'assurer paisiblement la possession du trône; et il se pourrait que dans cette idée, qui, d'ailleurs, est énoncée très positivement, à la suite des assurances d'amitié que le prince de Repnin est chargé de me faire par les termes: »en cas que le roi de Prusse ne veuille point recommencer la guerre«, le gouvernement de Russie ait jugé à propos de prendre des mesures qui semblent contredire aux déclarations qui m'ont été faites de la part de l'Impératrice, d'autant plus que ledit prince Repnin, qui en a été chargé, vient de présenter de nouvelles lettres crédentiales qui vous ont été envoyées, et qui l'autorisent de rester auprès de moi en qualité de ministre d'une puissance amie.

Que de révolutions, que d'incertitude et de vicissitude dans les affaires du monde! Plus que l'on voit de ces évènements et plus qu'on se dégoûte des objets variables qui occasionnent les désirs de notre ambition.

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig. Federic.

13905. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE GRANT A NEISSE.

Bœgendorf, 25 juillet 1762.

J'ai reçu votre lettre d'hier, et vous ferez bien de m'envoyer, comme je vous l'ai écrit ce matin,[2] le major Lefèbvre, avec lequel j'ai à arranger relativement au siège de Schweidnitz. Je m'en rapporte, au reste, à mes précédentes, et il ne s'agira que d'apprendre de vous le jour auquel vous comptez de pouvoir mettre en train l'envoi en question,[3] pour que je vous écrive ultérieurement.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

13906. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Bögendorf, 25. Juli 1762.

Ew. Liebden beide Schreiben vom 20. und 23. dieses habe Ich zu seiner Zeit erhalten, und warte Ich nunmehro, was weiter sich zu-

[1] Vergl. Nr. 13879. — [2] Diese Ordre lautete: „La présente est pour vous dire que je souhaiterais que vous m'envoyassiez le major Lefèbvre, dès que cela se pourra, d'autant que j'ai à me concerter avec lui sur beaucoup de choses.“ [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [3] Vergl. Nr. 13900. 13901.

tragen wird, um Denenselben Nachricht davon zu ertheilen. Die Oesterreicher scheinen alle Anstalten, um das Glatzische zu decken, vorzukehren. Ich werde davon profitiren, um den Feind in Respect zu halten und Schweidnitz, er thue was er wolle, wegzunehmen.

Uebrigens so habe Ich darauf gerechnet, dass der Feind Ew. Liebden in Ansehung Ihres Marsches, indem er von der Revolution in Russland noch keine Nachricht haben können, nicht beschwerlich fallen würde.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

13907. AN DEN CAPITÄN VON ZEGELIN, VICECOMMANDANTEN VON BERLIN.

Bögendorf, 25. Juli 1762.

Ich habe die Apprehension, worinnen Ihr in Ansehung der russischen Truppen bei nunmehriger Veränderung in Russland stehet, mit Eurem Schreiben vom 21. dieses ersehen, und kann Ich Euch darauf in Antwort sagen, dass die Kaiserin durch den General Graf von Tschernischew sowohl als durch den hieselbst bei Mir residirenden und neuerdings von Seiten ihrer accreditirten Minister Fürsten von Repnin Mir declariren lassen, dass sie sich an den mit Mir geschlossenen Frieden halten wollte; nur sollten die russischen Truppen aus dazu habenden Ursachen, das Rumänzowsche Corps durch Preussen, das Tschernischewsche hingegen über Smolensk, den nächsten Weg nach Russland zurückmarschiren.

Die Furcht, so man in denen dortigen Gegenden gefasset, dass die Russen wiederum zu Hostilitäten schreiten würden, wird hinfolglich in weniger Zeit, wann sich die Sachen näher eclairciren werden, von selbsten schwinden, und kann es wohl sein, dass die Bewegungen, so die Kosacken gegen Küstrin und andere Orte mehr gemacht, eine Präcaution, bis die russische Armee den Eid der Treue geschworen, zum Grunde gehabt. Ihr müsset das dortige Publicum in Folge dessen, so Ich Euch angezeiget, tranquillisiren.

Friderich.

Nach der Ausfertigung.

13908. AN DEN GENERALLIEUTENANT PRINZ FRIEDRICH EUGEN VON WÜRTTEMBERG.

Bögendorf, 25. Juli 1762.

Ich habe Dero Schreiben vom 25. dieses soeben erhalten, und muss Ew. Liebden Ich darauf in Antwort vermelden, dass Ich Denenselben vor der Hand nicht einen Mann Infanterie schicken kann, indem die Freibataillons nunmehr alle postiret und employiret sind, und ausserdem, wenn man eine Belagerung formiren will, die Infanterie die

Truppen, so man am meisten dabei gebrauchet, ausmacht. Ueberdem haben Ew. Liebden nicht nöthig, Sich in denen Bergen zu postiren, sondern können den Feind von der Plaine observiren.

In ein paar Tagen wird der Generallieutenant von Werner bei Neisse eintreffen; und wenn er herein sein wird, können Ew. Liebden das Bataillon von Courbière bekommen.

Federic.[1]

Nach der Ausfertigung im Königl. Haus- und Staatsarchiv zu Stuttgart.

13909. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Dittmannsdorf, 26 juillet[2] 1762.

J'ai reçu votre rapport du 22 de ce mois, et je suis bien aise de vous dire que vous avez rencontré entièrement mes idées dans la déclaration que vous me marquez avoir faite au ministre de Danemark.[3]

Quant aux affaires de Russie, je ne saurais que me rapporter par la présente à ce que je vous en ai déjà écrit. Vous aurez vu par ma lettre d'hier[4] le contenu de la déclaration du prince de Repnin qu'il a même offert de donner par écrit. Il faut après cela que nous nous tranquillisions pendant quelques jours, pour voir plus clair sur ces affaires, et comme il se pourrait que, pendant cet intervalle, il se commît des choses de la part des troupes russes qui pourraient être interprétées d'une façon sinistre, il n'en faudra pas moins tâcher de tranquilliser le public par les raisons qui vous sont connues, et qui vous serviront aussi à inspirer de la confiance au vice-commandant de Berlin.[5]

Federic.

Nach der Ausfertigung.

13910. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Dittmannsdorf, 26 juillet 1762.

J'ai eu la satisfaction de recevoir votre lettre du 20 de ce mois, et je suis bien aise de son contenu. Comme, d'ailleurs, ce que je vous

[1] In einem vorangehenden Schreiben vom 25. Juli wird dem Prinzen mitgetheilt, dass nach Aussage von Deserteuren „vergangenen Mittwoche [am 21. Juli] die ganze Bagage der Armee in denen Dörfern Lomnitz, Batzdorf und Pohldorf im Glatzschen gestanden," und dass Brentano „am Dienstag mit 4 Regimentern von Braunau gegen das Glatzsche marschiret sei, und nur noch damals 5 Regimenter bei Braunau stehen geblieben"; „nach aller Apparence" bildeten „obige 4 Regimenter den Renfort, von welchem Ew. Liebden Mir Meldung gethan". [Stuttgart. Haus- und Staatsarchiv.] — [2] Vom 26. Juli ein Schreiben an de Catt in den Œuvres, Bd. 24, S. 15. — [3] Finckenstein hatte dem dänischen Bevollmächtigten zum Berliner Congress, Asseburg, erklärt, der König habe sich alle Mühe gegeben, um den Sturm zu beschwören, der Dänemark bedroht habe, und sehe mit Befriedigung, dass nach der Revolution in Russland die Gefahr für Dänemark vorüber sei. — [4] Nr. 13904. — [5] Vergl. dazu Nr. 13907.

ai écrit sur la révolution qui vient d'arriver en Russie, vous sera déjà entré, vous aurez vu par là qu'il ne saurait plus être question de l'envoi du corps de Belling.[1]

Les assurances que le prince Repnin continue de me donner sur les intentions de l'Impératrice pour le maintien de la paix, sont toujours également les mêmes et favorables,[2] et il faudra attendre encore pendant une quinzaine de jours, avant d'en être éclairci. Vous sentez bien que, dans ces entrefaites, je ne saurais point donner d'ordre au colonel Stechow relativement aux recrues pour le régiment de Meier, et qu'il pourrait bien s'écouler au delà de six semaines, par l'empêchement que les Russes portent actuellement en Prusse à l'affaire des recrues,[3] avant que je puisse me déterminer là-dessus.

Au reste, nos affaires sont ici sur un bon pied, et j'espère vous en marquer le détail après le siège de Schweidnitz, auquel je vais m'appliquer incessamment.

Nach der Ausfertigung. Federic.[4]

13911. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Dittmannsdorf, 26 juillet 1762.

Je vous envoie ci-jointe la note qui a été remise à tous les ministres résidents à la cour de Pétersbourg,[5] par laquelle l'Impératrice déclare être très intentionnée d'entretenir la bonne amitié avec les souverains leurs maîtres. Le prince de Repnin me l'a présentée ici, en prétextant de n'être pas en état de s'expliquer par écrit dans ce sens à mon égard en particulier, vu le manque d'instructions de sa cour, et qu'ainsi il devait se borner à me réitérer de bouche lesdites intentions de sa souveraine.

Federic.

Nach der Ausfertigung.

---

[1] Vergl. Nr. 13863. — [2] Vergl. Nr. 13904, 13907 und 13909. — [3] Vergl. S. 75. 86. 89. — [4] An den Oberstlieutenant von Lichnowsky schreibt der König, Dittmannsdorf 26. Juli: „Ich habe Euern Rapport vom 24. dieses erhalten, und ist Mir aus solchem, dass Ihr den Rittmeister von Szekely nach der Oberlausnitz detachiret habet, ganz lieb zu ersehen gewesen. Ihr könnet die Stadt Bautzen in der Anlage zur Contribution auf 60000 Thlr., Görlitz auf 40000 Thlr. und die herrschaftlichen Possessions daselbst überhaupt auf 400000 Thlr., wovon hiernächst etwas zu erlassen sein möchte, ansetzen lassen.“ [Berlin. Generalstabsarchiv.] — Ein Schreiben an General Werner vom 26. Juli handelt von der Remonte für sein Regiment. „Uebrigens so bin Ich persuadiret, dass, wenn die Mouvements und Irruptionen der Türken noch zu Ende Augusti statt hätten, solche noch von sehr guter Wirkung sein könnten.“ — Auf dem Bericht des Generals von Lentulus, d. d. Woinowitz 23. Juli, mit der Nachricht, dass der wiener Hof hoffe, die Türken würden in diesem Jahre nichts unternehmen, finden sich die Weisungen für die Antwort: „Ich [hätte] gute Zeitungen von dem Ort bekommen, und nach aller Apparence würde gegen den 10. August der Krieg declariret sein müssen und die Hostilitäten angefangen sein; und dass es Mir vor dieses Mal so sicher schiene, dass bald nicht dran zweifeln könnte.“ — [5] D. d. 28. Juni/9. Juli.

13912. AN DEN GENERALLIEUTENANT PRINZ FRIEDRICH EUGEN VON WÜRTTEMBERG.

Dittmannsdorf, 26. Juli 1762.

Ew. Liebden danke Ich hierdurch für die in dem heutigen Rapport Mir communicirte Nachrichten, und sobald Ich mit Meinen Arrangements hieselbst etwas avanciret sein werde, gedenke Ich Denenselben noch mehr Kavallerie, um solche vorwärts fouragiren zu lassen,[1] dort hinzuschicken. Ich glaube übrigens nicht, dass der Feldmarschall Daun etwas von Truppen nach dieser Seite, ehe und bevor Schweidnitz in Agonie lieget, detachiren wird.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Königl. Haus- und Staatsarchiv zu Stuttgart.

13913. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

Breslau, 26. Juli 1762.

. . . Ich kann nicht in Abrede [stellen], dass die Nachrichten, welche sowohl aus Preussen als aus Pommern seit dem grossen Évènement zu Petersburg von dem Betragen der russischen Generalität eingegangen seind, mich in gewisser Maasse effrayiret haben. Bei dem allen aber muss ich bekennen, wie ich nicht ohne alle Hoffnung geblieben, dass der Friede mit Russland werde conserviret bleiben, theils wegen der positiven Versicherungen, so die jetzt regierende Kaiserin an des Königs Majestät durch den Grafen Tschernischew und nachher denuo durch den Prinzen von Repnin geben lassen, theils auch wegen der neuen Accreditirung des letzteren an des Königs Majestät, welches letztere insonderheit man nicht nöthig gehabt haben würde, wenn man ein dessous des cartes gehabt, und letzterer unter den besten Prätexten mit dem General Tschernischew würde haben abgehen können.

Wann ich ein- und andere Umstände dazu nehme, welche in dem letzteren, Ew. Excellenz bereits in Original communicireten Bericht enthalten, so präsumire ich fast, dass die so widrig gesinnete Aeusserungen der russischen dasigen Generals und einiger ihrer Officiers aus der bekannten ersteren Manifestation bei der Thronbesteigung[2] entstanden, welche vermuthlich von jemandem aus der bekannten Iwanschen Partie und einem gegen den König sehr feindseligen Gemüthe aufgesetzet und in der ersten Confusion der Kaiserin zur Zeichnung vorgeleget worden, deren Situation und Umstände ohnmöglich vergönnen wollen, solches zu examiniren, geschweige dann etwas zu ändern. Ich fondire diese meine Conjectur auf dasjenige, so in der Goltzschen Dépêche wegen nachheriger Retirirung derer Exemplarien davon, so viel es möglich gewesen, [sich findet]. Der erstere Anblick dieses Manifestes aber hat bei vorgedachter Generalität wohl keine andere Impression, als geschehen, machen und ihnen die Vermuthung geben können, wie ihnen nächstens die Ordre zum feindlichen Agiren zukommen werde. Gott wolle, dass ich mich in diesen meinen geringen Präsumtionen nicht betrüge! Indess muss ich dabei gestehen, dass ich darunter nicht ohne alle Appréhensions bin, wenn ich mir die tumultuarische Situation vorstelle, in welcher sich die Sachen zu Petersburg bis dato befinden müssen. Der erstere Courier von dem Herrn von Goltz, welchem ich nach seinem letzteren Schreiben an mich nunmehro stündlich entgegensehe, wird darunter mehreres Éclaircissement mitbringen.

[1] Vergl. S. 68. Anm. 4. — [2] Vergl. darüber Schaefer, Geschichte des siebenjährigen Kriegs, Bd. II, Abth. 2, S. 511. 512; Bilbassoff, Geschichte Katharinas II. (deutsch von P. v. R.), Bd. II, Abth. 1, S. 43 ff. 126 ff.

Von denen Sentiments des Herrn Generals Rumänzow, auch selbst zu des vorigen Kaisers Zeiten, bin ich nie allerdinges erbauet gewesen. Ich habe daher öfters gewünschet, dass die von des Königs Majestät vorhin bereits beliebte Correspondance zwischen Ew. Excellenz und ihm hätte retabliret werden können, die vielleicht in gewissen Considerationen ihren guten Effect gehabt hätte. Der Herr Graf von Tschernischew ist in den besten Sentiments und mit so vieler Satisfaction als Regret abgegangen, und zwar er sowohl als sein Corps voller Admiration vor den König.

Nach dem von dem Benoît gestern angekommenen Bericht,[1] davon Ew. Excellenz vermuthlich schon das Duplicat erhalten haben werden, kann man auch noch gutes hoffen. Indess der sächsische Hof zu Warschau doch wiederum seine übele Gesinnung gegen des Königs Majestät nicht bergen können, dass er sogleich das erstere feindselige Manifest quaestionis denen dortigen gedruckten Zeitungen inseriren lassen, wie es Ew. Excellenz aus beikommendem Exemplar mit mehrern ersehen werden. Ich denke, dass mit göttlicher Hülfe der Regret auch wegen dieser Uebereilung bald folgen wird.

Auf allergnädigsten Befehl des Königs übersende an Ew. Excellenz eine Relation von der Affaire vom 21. dieses[2] hierbei, so wie solche an mich aus dem Hauptquartier gekommen, um vorläufig Dero Gebrauch davon sowohl wegen derer königlichen auswärtigen Minister als wegen des Publici durch Inserirung in denen öffentlichen Zeitungen zu machen. Wie mir geschrieben wird, so sehen des Königs Majestät denen von Ew. Excellenz letzthin verlangeten Expeditionen nach Russland[3] entgegen. Ich hoffe, es werden die dazu mit Ueberschrift erforderliche Couverts dabei sein, damit solche auf allergnädigsten Befehl von hier gleich en droiture mit einem Expressen abgehen können.

Nach einer von dem König erhaltenen Ordre werde ich morgen Vormittag mit einem Convoi nach Würben abgehen, um von dar nach Dero Hauptquartier zu kommen, welches, wie mir geschrieben worden, heute im Gebirge nach Giessmannsdorf verleget wird, um die einstehende Belagerung von Schweidnitz zu decken. Ich regrettire dabei nichts, als nur, dass dadurch und durch Ew. Excellenz Rückreise nach Magdeburg die jetzo so nöthige Correspondance um so mehr entfernet wird. Ich werde inzwischen mit den hiesigen Postämtern das nöthige wegen richtiger Beförderung derer Briefe verabreden und, nachdem ich die Umstände dorten finden werde, sehen, ob nicht von dort aus zu deren mehreren Beschleunigung ein Cours en droiture auf Glogau etabliret werden kann. Bisher seind die Sachen durch Couriers und Estafettes noch ganz sicher gegangen, dass es meinestheils noch keines Chiffrirens nöthig gehabt; wie es im Gebirge damit werden wird, solches kann ich noch nicht wissen. Gott wolle des Königs Majestät conserviren und alle Dero Affaires zum Besten lenken, auf dass Dieselbe durch einen glorieusen und guten Frieden einmal aus denen so mancherlei accablanten Umständen und weit mehr als Herculischer Arbeit zu einiger Ruhe kommen!

Eichel.

Nach der Ausfertigung.

13914. AN DEN GENERALLIEUTENANT PRINZ FRIEDRICH EUGEN VON WÜRTTEMBERG.

Dittmannsdorf, 27. Juli 1762.

Ich danke Ew. Liebden für die unterm heutigen Dato Mir einberichtete Nachrichten, und gedenke Ich Denenselben mehr Kavallerie in kurzem zuzuschicken. Es soll Mir übrigens lieb sein, wann Ew.

[1] Gemeint ist der Bericht vom 17. Juli. Vergl. S. 67. Anm. 3. — [2] Nr. 13893. — [3] Vergl. S. 68.

Liebden durch Spions, oder auf was Art es sonst sein wird, was eigentlich vom Feinde auf und jenseit dem Eulenberg[1] stehet, zu erfahren suchen und Mir anzeigen werden.

P. S.

Soeben erhalte Ew. Liebden zweites Schreiben vom heutigen Dato, und thue Ihnen hierdurch zu wissen, dass Ich noch heute Dero Corps durch die Garde du Corps und Gensdarmes verstärken werde.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Königl. Haus- und Staatsarchiv zu Stuttgart.

13915. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE GRANT A NEISSE.

Dittmannsdorf, 28 juillet 1762.

Votre lettre du 27 de ce mois m'est entrée, et je puis vous dire par la présente que le maréchal Daun se trouve à Johannsberg[2] avec le gros de son armée, que Lacy campe avec 20 bataillons derrière Wüste-Waltersdorf, Laudon depuis Jaromirs jusqu'à Donnerau,[3] et Brentano sur le Eulenberg, et que mes postes s'étendent entre Wüste-Waltersdorf jusqu'à Waldenburg. L'ennemi ne doit avoir à Silberberg et à Wartha qu'un seul régiment de hussards et un de cavalerie, pendant que le prince Eugène de Württemberg a 30 escadrons à ses ordres à Peterswaldau, et dès que vous m'aurez indiqué le jour que le transport[4] se mettra en route, j'ordonnerai audit Prince de s'avancer sur Peilau.[5]

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

13916. AN DEN GENERALLIEUTENANT PRINZ FRIEDRICH EUGEN VON WÜRTTEMBERG.

Dittmannsdorf, 28. Juli 1762.

Da Mir die Nachricht zugekommen ist, dass der Feind einen Verhack bei Stein-Kunzendorf gemacht, als habe Ew. Liebden solche hierdurch communiciren wollen, und belieben Dieselben die Gutheit zu haben, wann es nämlich Zeit davon sein wird und es die Umstände erfordern werden, dem Generallieutenant von Werner, ungesäumt heran zu marschiren, zu schreiben.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Königl. Haus- und Staatsarchiv zu Stuttgart.

---

[1] Hohe Eule. — [2] Nordnordöstl. von Braunau. — [3] Südostsüdl. von Waldenburg. — [4] Vergl. Nr. 13905. — [5] Südöstl. von Reichenbach.

13917. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Dittmannsdorf, 28. Juli 1762.

Ew. Liebden Schreiben vom 25. dieses ist Mir richtig eingekommen, und ist Mir ganz lieb, aus solchem zu ersehen, dass Dieselben mit Dero Corps bei Cosel eingetroffen; und da es nunmehro nöthig, dass Ew. Liebden von Meinen Idées bei gegenwärtigen Umständen informiret seind, als finde Ich für nöthig, in nachstehendem Détail mit Ihnen darüber zu entriren.

Es stehet der Feldmarschall Daun mit dem Gros seiner Armee bei Johannsberg, Lacy mit 20 Bataillons hinter Wüste-Waltersdorf, Laudon von Jauernick an bis Donnerau, und Brentano auf dem Eulenberg. Nachdem die Russen von uns abgegangen, behalte ich noch 55 Bataillons. Die Garnison in Schweidnitz bestehet aus 8 bis 10000 Mann. Ich kann nicht über 22 Bataillons zur Belagerung gebrauchen, und bleiben Mir alsdenn 33 Bataillons übrig, dagegen Daun 62 Bataillons hat. Meine Posten gehen von Wüste-Waldersdorf an bis gegen Waldenburg. Diese Position, so knapp es immer sein mag, kann nicht mit weniger als 25 Bataillons besetzen; bleiben Mir also 8 Bataillons mit der ganzen Kavallerie en réserve. So lange als Daun hier stehet, habe Ich zwar nichts zu besorgen, aber Ich supponire zwei Fälle, nach welchen Ich Meine Mesures nehmen muss. Wann er hier vor Mir 40 Bataillons stehen lässet, so bleiben ihm 22 Bataillons übrig. Mit solchen kann er, sowie die Belagerung von Schweidnitz angefangen, entweder durch das Glatzische marschiren und gerade gegen Neisse gehen und Miene machen, als wollte er den Ort belagern; und zu dem Ende den Beck von der andern Seite, um Neisse einzuschliessen, kommen lassen. Diesen Fall habe Ich, so viel es Meine Umstände zulassen, präcaviret, indem Ich den Generallieutenant von Werner, so unter die Canons von Neisse campiret, instruiret, dem Beck, auf den Fall er dahin käme, im Rücken zu gehen. Der zweite Fall, so Mir wahrscheinlicher vorkommt, ist, dass Daun ein Corps von 20 Bataillons und so viel Escadrons, als er will, durch Stein-Kunzendorf könnte marschiren lassen, um von da sofort gegen Schweidnitz anzurücken, entweder auf Leutmannsdorf oder auf der anderen Seite vom Götzentempel. Ich nehme dagegen die Précautions: Mit 13 Bataillons marschire Ich sofort nach Ludwigsdorf, allwo Ich Meine Batterien und Posten habe präpariren lassen, und gehet der eine Posten von Ludwigsdorf bis auf Kreisau, der zweite von Kreisau bis auf die Höhen von Pfaffendorf. Wie Ich aber diese Position ohnmöglich ausfüllen kann, so werde Ich auf den Fall den Generallieutenant von Werner zu Mir zu stossen beorderen, welcher zu dem Ende seinen ersten Marsch auf Siegroth, den zweiten auf Panthenau und Költschen nach Pfaffendorf nehmen müsste, allwo Ich dann mit denen vielen Batterien und einer formidablen Artillerie und

der ganzen Kavallerie die Pässe defendiren und den Feind repoussiren könnte. Es ist zwar dieses Project gewissermassen dem Hasard unterworfen, aber nur das einige [Mittel], um Schweidnitz zu bekommen; und da es auch geschehen könnte, dass Beck einen Theil seines Corps gegen Wartha marschiren liesse, so müssen Ew. Liebden auf solchen Fall gerade nach Neisse marschiren; und sollte es zur Bataille sich anlassen, wenn Daun auf dieser Seite marschiren und Beck zu ihm stossen wollte, so könnten Ew. Liebden [als]dann denselben Marsch, so Ich dem Generallieutenant Werner vorgeschlagen, nehmen und auf gleiche Art wie er zu Mir stossen. Ich werde Ew. Liebden hiernächst weiter schreiben. Die Belagerung wird übrigens vor dem 5. Augusti nicht unternommen werden können.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

13918. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Dittmannsdorf, 28 juillet 1762.

J'ai été très charmé de voir par votre lettre du 23 de ce mois les avantages que vous venez d'avoir sur l'armée des Cercles,[1] et je vous en fais mon compliment du meilleur de mon cœur.

Je compte d'ailleurs que ma dernière lettre[2] vous sera entrée, et je n'ai qu'à y ajouter par la présente que le prince de Repnin qui a été accrédité auprès de moi de la part de l'impératrice de Russie, m'ayant réitéré la déclaration qui m'avait été faite par le comte Tschernischew, savoir que l'Impératrice comptait s'en tenir à la paix conclue avec moi, quoiqu'elle ait jugé convenable de rappeler ses troupes en Russie, j'ai tout lieu de croire que les choses resteront tranquilles de ce côté-là, et que les appréhensions qu'il y a eu du contraire dans le public, se fondent en partie aussi sur des craintes mal fondées. Je vous prie donc de vous tranquilliser là-dessus.[3]

Il n'y a heureusement rien à craindre, l'alarme que l'on vous a donnée, est fausse. Je suis si accablé d'affaires que je ne puis vous expliquer ceci en détail, mais vous pouvez vous en tenir à ce que je vous ai marqué. Nous allons commencer le siège de Schweidnitz dans 8 jours, j'ai 3 à 4 milles à parcourir tous les jours pour préparer en

[1] Die Reichsarmee war durch die Operationen von Kleist und Seydlitz aus ihrer Stellung bei Schneeberg vertrieben worden; Seydlitz hatte ihre Arrièregarde zersprengt und sie bis Oelsnitz gejagt. — [2] Nr. 13910. — [3] An den Oberstlieutenant von Lichnowsky schreibt der König am 28. Juli: „Ich habe Euer Schreiben vom 26. dieses wohl erhalten, und sehe Ich daraus und aus allen Umständen, so Mir davon bekannt werden, dass die Apprehension für die russische Truppen bei nunmehrigen veränderten Sachen in Russland einen ganz ungegründeten Allarm verursachet." [Berlin. Generalstabsarchiv.]

tous sens mes positions, pour recevoir l'ennemi de quel côté qu'il [se] tourne. Daun est à Braunau; des gens dignes de foi disent qu'il va aux bains, et que Laudon commandera; leur armée est toute délabrée, en partie par la maladie, en partie par les pertes que nous leur avons fait faire: ils sont tout au plus 46 000 hommes.

Federic.[1]

Nach der Ausfertigung. Das Zusatz eigenhändig.

---

13 919. AN DEN GENERALLIEUTENANT PRINZ FRIEDRICH EUGEN VON WÜRTTEMBERG.

Dittmannsdorf, 28. Juli 1762.

Euer Liebden Schreiben vom 27. dieses ist Mir diesen Nachmittag richtig zugekommen und belieben Dieselben dem Generallieutenant von Werner das Bataillon von Courbière von Meinetwegen abzufordern, und werden Sie Sich sodann der Orten besser souteniren können. Auf den Fall der Feind bei vorseiender Belagerung von Schweidnitz, um solches zu retten, etwas entrepreniret, wird derselbe gewiss bei Stein-Kunzendorf debouchiren. Ich bin heute bei dem Generallieutenant Grafen von Wied gewesen, und habe daselbst einige Anstalten zur Defension vorgekehret. Ich glaube positive dabei, dass der Feind, um Schweidnitz zu retten, indem derselbe kein ander Dessein haben kann, bei Stein-Kunzendorf zu seiner Zeit durchzuschlupfen suchen werde.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Königl. Haus- und Staatsarchiv zu Stuttgart.

---

13 920. AN DEN GENERALLIEUTENANT PRINZ FRIEDRICH EUGEN VON WÜRTTEMBERG.

Dittmannsdorf, 29. Juli[2] 1762.

Ich danke Ew. Liebden für die unterm 28. dieses Mir angezeigete Nachrichten. Es ist jetzo gar nicht daran zu gedenken, dass der Feldmarschall Daun dort mit seiner Armee passiren sollte, und ist bis nun

[1] Dem Prinzen Ferdinand von Braunschweig, welcher, Hof 20. Juli, eine Relation über die letzten Operationen seiner Armee übersandt hatte, schreibt der König am 28. Juli: „La lettre de Votre Altesse du 20 de ce mois m'a fait un vrai plaisir par son contenu, et je souhaite de tout mon cœur que Ses avantages sur l'armée française se soutiennent toujours et La mènent au but si désiré pour la bonne cause, à Sa gloire et à la satisfaction qui nécessairement en doit résulter pour Elle.“ Der Prinz wird von den Erklärungen Tschernischews und Repnins in Kenntniss gesetzt. „J'arrange actuellement tout ici pour le prochain siège de Schweidnitz, et je n'ai pas lieu de désespérer de la réussite de mon entreprise.“ Dem Grafen Dohna (vergl. S. 10) verleiht der König den Orden pour le mérite. [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [2] Vom 29. Juli ein Schreiben an Lord Marschall in den Œuvres, Bd. 20, S. 258.

zu kein feindliches Corps nach Silberberg marschiret. Wenn aber die Belagerung von Schweidnitz ihren Anfang genommen haben wird, alsdann glaube ich, dass der Feind von der Seite durchzugehen suchen werde. Ew. Liebden Corps befindet sich nur dasiger Orten, um den Feind zu observiren, nicht aber um ihme das Terrain zu disputiren. Auf den Fall also die feindliche Armee oder ein detachirtes Corps von solcher durchzukommen suchen oder sich bei Silberberg und Wartha verstärken sollte, alsdann belieben Ew. Liebden den Generallieutenant von Werner, so bei Ottmachau stehet, davon zu avertiren, und hat derselbe auf solchen Fall bereits die gemessene Ordre von Mir erhalten,[1] und müssen Ew. Liebden, im Fall ein starkes feindliches Corps auf Sie anmarschirte, Sich gegen Gräditz[2] zurückziehen, und müsste das Corps, so die Observation formiret, sich zwischen Leutmannsdorf und Kreisau, oder zwischen Kreisau und Pfaffendorf auf die Höhen setzen. Es verstehet sich aber dabei von selbsten, dass Ew. Liebden nicht mal à propos Sich allarmiren und für ein paar Husarenregimenter nicht einen Schritt weichen müssen.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Königl. Haus- und Staatsarchiv zu Stuttgart.

13921. AU MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA GRANDE-BRETAGNE MITCHELL A BRESLAU.

Quartier de Dittmannsdorf, 29 juillet 1762.

Vous devez connaître, Monsieur, l'estime que je vous conserve inaltérablement, et combien votre personne m'est toujours agréable. C'est ainsi qu'il dépendra de votre bon plaisir quand vous viendrez me voir, en conséquence de la lettre que je viens de recevoir de votre part,[3] nonobstant, comme vous le remarquez très bien, que la présente situation de mes opérations de campagne me doit occuper, et que mes ministres se trouvent absents. J'attendrai votre arrivée ici, et serai bien aise de pouvoir vous réitérer mes sentiments d'estime pour votre personnel.

Federic.

Nach der Ausfertigung im British Museum zu London.

13922. AU SECRÉTAIRE BENOÎT A VARSOVIE.

Benoît berichtet, Warschau 24. Juli, über die Vorgänge bei der Thronbesteigung der Kaiserin Katharina und fügt hinzu: „Nos ennemis sont au désespoir que le baron Goltz n'ait pas imité en tout le sieur Keith, et qu'il n'ait pas tenu une conduite aussi imprudente et aussi grossière envers l'Impératrice qu'on l'attribue à ce dernier . . . Il n'y a pas une personne qui vient de Pétersbourg . . . qui ne soutienne qu'au lieu de ramener l'Empereur, il [Keith] l'avait plutôt incité contre l'Impératrice, et que par là cette Princesse avait été poussée à bout . . . Le sieur de Breteuil dit

[1] Vergl. Nr. 13887. — [2] Südöstl. von Schweidnitz. — [3] D. d. Breslau 28. Juli. Vergl. Nr. 13931.

l'autre soir à un souper: que le sieur Keith avait travaillé pour la cause commune, c'est à dire pour les Français et leurs alliés, on ne pouvait pas mieux . . . Au contraire ledit sieur de Breteuil, aussi bien que tous les voyageurs, ne sauraient donner assez d'éloges au sieur Goltz de ce que la faveur dans laquelle il était auprès de l'Empereur, ne l'avait jamais aveuglé, mais qu'il avait constamment usé d'une modestie polie, qui lui avait acquis l'estime générale et même celle de l'Impératrice qui doit être si sensible aux bons procédés." [1]

Au quartier de Dittmannsdorf, 29 juillet 1762.

C'est avec bien de la satisfaction que j'ai appris les bonnes nouvelles que votre dépêche du 24 m'a annoncées du bon tour que mes affaires ont pris jusqu'à présent à Pétersbourg, dont je serai charmé d'apprendre la bonne continuation. Soyez donc bien attentif pour en savoir plus de détails, et informez-moi de tout ce que vous en aurez appris.

Souvenez-vous de ce [que] je vous ai recommandé, pour gagner tout-à-fait pour moi le stolnik M. de Poniatowski; [2] il n'obligera jamais un ingrat en moi. Continuez à vivre en bonne harmonie et étroite intelligence avec le sieur Ryszewski, résident de Russie; si vous gagnez sa confiance, vous en tirerez peut-être d'autres avis et anecdotes intéressantes et dignes de mon attention.

Ce que vous me mandez de la bonne conduite que mon ministre à Pétersbourg, le baron de Goltz, a observée, m'a fait plaisir, mais pour ce qui regarde les propos que le sieur de Breteuil a tenus au sujet du sieur Keith, je les compte outrés; en attendant, vous avez toujours [fait] bien de me les avoir mandés, tout comme on les a tenus.

Au surplus, comme je n'ai jamais eu plus d'espérance qu'à présent que la Porte Ottomane se déclarera ouvertement en ma faveur contre la cour de Vienne, en conséquence de mes dernières lettres de Constantinople, je vous recommande fort d'avoir une attention particulière sur tout ce qui regarde les nouvelles de Turquie et singulièrement [celles] que vous tâcherez de tirer de vos amis qui sont en correspondance avec des Polonais qui séjournent ou demeurent aux frontières de la Transylvanie, puisque ce sera peut-être de ce côté-là que les premières scènes s'ouvriront: ce qui vous sera dit cependant dans la dernière confidence. Dès que vous en apprendrez quelque chose qui saura mériter mon attention, ne perdez pas un moment de m'en avertir par une estafette.

Nach dem Concept. Federic.

13923. AN DEN GENERALLIEUTENANT PRINZ FRIEDRICH EUGEN VON WÜRTTEMBERG.

Dittmannsdorf, 29. Juli 1762.

Ich habe Ew. Liebden heutiges Schreiben diesen Nachmittag richtig erhalten, und ist Mir dessen Einhalt ganz angenehm zu vernehmen ge-

[1] Ueber den übrigen Inhalt des Berichtes vergl. Nr. 13927 und Nr. 13929. — [2] Vergl. S. 67. Anm. 3.

wesen. Ich habe Ew. Liebden diesen Morgen bereits angezeiget,[1] dass Ich dem Generallieutenant Grafen von Wied, Denenselben Nachricht von dem, so ihm von irgend einem Anmarsch des Feindes auf Silberberg und Wartha zukommen möchte, zu geben, befohlen habe.[2] Dasjenige, so Ew. Liebden ferner von des Feindes Desseins zukommen möchte, belieben Dieselben Mir anzuzeigen.

Il n'y a que 6 bataillons sur l'Eulenberg avec les canons de leurs régiments; Brentano campe entre la droite de Lacy et l'Eulenberg, un régiment de cavalerie a été détaché vers Schatzlar, tout cela est indifférent, et les manœuvres de l'ennemi ne deviendront sérieuses que lorsque le siège de Schweidnitz sera poussé avec vigueur; le général de Wied vous avertira de tout ce qu'il pourra apprendre, mais à présent il n'y a rien qui presse ou qui puisse nous donner des attentions sérieuses.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Königl. Haus- und Staatsarchiv zu Stuttgart. Der Zusatz eigenhändig.

13 924. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Dittmannsdorf, 30. Juli 1762.

Ew. Liebden Schreiben vom 28. dieses ist Mir so eben behändigt worden, und ist Mir aus solchem die gute Conduite und Bravoure der beiden Majors von Reitzenstein und von Zeilenberg[3] besonders angenehm zu ersehen gewesen. Ew. Liebden geruhen, diesen beiden Officiers ein Compliment von Meinetwegen darüber zu machen und sie sowohl als die andern Officiers, so sich unter ihnen distinguiret, Meiner Erkenntlichkeit bei sich dazu ereignenden Gelegenheiten zu versichern.

Hieselbst ist bis dato noch alles ruhig und auf dem alten Fuss. Der Generallieutenant von Werner ist mit seinem Corps bei Neisse eingetroffen, und ersuche Ich Ew. Liebden, mit dem Generalmajor Grant zu Neisse, um von dem, so der Orten vorgehet, au fait zu sein, eine Correspondenz zu etabliren.

Ich gedenke übrigens, dass die Belagerung von Schweidnitz den 6. August ihren Anfang nehmen soll.[4]

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

[1] Vergl. Nr. 13920. — [2] Für diese Ordre an Wied finden sich Weisungen auf seinem Bericht, d. d. Lager bei Heinrichau 29. Juli. — [3] Bevern hatte berichtet, der Major Teuffel von Zeilenberg habe bei Oberglogau mit 250 Pferden einer feindlichen Abtheilung von 600 Pferden „eine starke Schlappe angehänget". „Einen gleich glücklichen Coup hat gestern der würdige Major von Reitzenstein in Ratibor vollführet, welcher die darin gestandene 200 feindliche Pferde heraus und in die Falle gelocket, selbige zerstreuet . . und 57 Gefangene . . . eingebracht." — [4] Dem Oberstlieutenant von Lichnowsky schreibt der König am 30. Juli, General Tauentzien habe

13925. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

Dittmannsdorf, 30 juillet 1762.

Le sieur de Massow, votre aide de camp, venant de me rendre la lettre du 24 que Votre Altesse m'a faite, et m'ayant rendu un compte fidèle du glorieux avantage que vous venez de remporter de nouveau encore sur l'ennemi,[1] je vous en félicite de tout mon cœur, et y prends d'autant plus de part que je ne doute nullement des suites qu'il aura pour la bonne cause commune. Que je serai charmé, quand je verrai mes vœux accomplis en ce que la Fortune vous aura secondé pour avoir rejeté l'ennemi, sinon tout-à-fait au delà du Main, mais du moins obligé à abandonner entièrement la Hesse!

Il est douloureux qu'un ministre tel que le comte de Bute se prévaut si peu des grands avantages que vous lui procurez dans l'Allemagne, pour en tirer tout le profit pour la gloire de l'Angleterre et pour ses alliés fidèles; mais ce qui s'est passé jusqu'à présent, me fait craindre que vous n'aurez travaillé que pour votre réputation seule — à laquelle cependant je m'intéresse vivement — sans que la cause commune en retirera ces avantages qui lui en devraient revenir.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

13926. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Quartier de Dittmannsdorf, 30 juillet 1762.

Les lettres qui ont suivi celle que je vous ai faite le 18 du mois,[2] au sujet de la révolution arrivée à Pétersbourg, vous doivent déjà avoir tranquillisé sur les premières appréhensions que naturellement un évènement de cette sorte devait tout d'abord produire à chacun, avant qu'on eût des notions ultérieures des circonstances qui l'accompagnaient. Grâce à Dieu, tout ce que cet évènement paraissait nous menacer, est passé, et en conséquence d'une nouvelle dépêche que je viens de recevoir aujourd'hui matin du sieur de Goltz,[3] l'Impératrice m'a fait réitérer les plus fortes assurances que le changement survenu dans cet empire-là ne porterait coup en aucune façon à la paix nouvellement conclue, mais qu'au contraire ce traité serait regardé comme sacré dans tous ses points; que, d'ailleurs, les ordres étaient effectivement donnés pour le

ein Bataillon aus Glogau deshalb verlangt, weil „Ich wegen der bevorstehenden Belagerung von Schweidnitz verschiedene Bataillons von Breslau kommen lasse; und da diese Belagerung ohngefähr ein Tag bis zehne dauren dörfte, so werde Ich nach deren Endigung . . . obgedachtes Bataillon gleich wieder nach Glogau an Euch zurückschicken.“ [Berlin. Generalstabsarchiv.]

[1] Prinz Ferdinand hatte am 23. Juli die Franzosen und Sachsen bei Lutternberg geschlagen. — [2] Nr. 13867. — [3] Vergl. Nr. 13929.

rappel des troupes russes de Prusse et de Poméranie dans l'empire, et qu'ainsi l'évacuation de tous mes États se ferait dans peu. Je ne saurais pas entrer dans le détail des circonstances qui ont motivé les généraux russes à user de la façon dont ils ont agi en Prusse et en Poméranie après la première nouvelle de la révolution qui nous donnèrent l'alarme;[1] elles sont trop amples pour les détailler ici, et en partie fondées sur des conjectures que je ne saurais vous donner comme tout-à-fait certaines. Mais ce que je vous marque de l'état de mes affaires à Pétersbourg, est sûr, et vous pourrez compter que la paix avec la Russie sera observée, que la bonne intelligence entre moi et cette cour sera permanente, que la ville de Berlin n'aura rien à craindre, et que tout ce que les troupes russes tenaient occupé de mes provinces, sera évacué dans peu par [elles]. Ainsi, mon cher frère, restez ferme dans les mesures que vous avez prises, sans en altérer, ni changer aucun point, et sans vous en laisser détourner par quoi que ce puisse être.

Il n'y a rien de nouveau chez nous, sinon beaucoup de prises que différents corps ont faites sur l'ennemi; l'armée de Daun a eu une grande désertion. Je suis occupé aux préparatifs d'une opération assez difficile; faites des vœux pour que la Fortune se range de notre côté, car avec son assistance tout pourra réussir, sans elle nos efforts seront vains et infructueux. Voilà un courrier qui porte la nouvelle que le prince Ferdinand a battu les Saxons, voilà Soubise qui se retire à Fulda;[2] nous pourrons avoir à l'avenir de bonnes saucisses de Gœttingue, et Cassel sera évacuée; voilà une belle campagne.

Federic.

P. S.

Après ma lettre finie, il vient d'arriver ici un courrier, l'aide de camp du prince Ferdinand de Brunswick, pour me faire part de l'avantage signalé qu'il vient de remporter nouvellement sur l'armée française campée à Lutternberg.

Comme il vient de battre surtout le corps qui s'est tenu en Saxe, et qu'il ne faut pas douter que cela obligera les Français de quitter au moins la Hesse, j'espère, mon cher frère, que vous en aurez les bras d'autant plus libres, et que vous ferez à présent ramasser dans la Thuringe autant de recrues que vous voudrez et au delà de ce qu'il faudra pour compléter vos corps, puisque rien ne pourra s'y opposer.[3] Je me flatte donc que vous y porterez votre attention.

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz zum Hauptschreiben eigenhändig. Federic.

[1] Vergl. S. 75. — [2] Vergl. Nr. 13925. — [3] An die „zur Beitreibung der Contribution in Sachsen commandirten und autorisirten Officiers" ergeht am 30. Juli eine „Circulärordre", in der ihnen, da sie nach dem Siege des Prinzen Ferdinand die Arme frei hätten, befohlen wird, die ausgeschriebenen Contributionen „mit der grössten Vivacité und sonder einen Moment zu versäumen, einzutreiben". [Concept im Generalstabsarchiv zu Berlin.]

13927. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

Dittmannsdorf, 30. Juli 1762.

... Nach der gestern Abend hier angekommenen Dépêche von dem Herrn von Goltz[1] ist von Seiten Russlands nichts zu besorgen. Es seind demselben die positiveste Versicherungen gegeben worden, dass man den letzteren Frieden mit dem König heilig halten und den Einhalt des Tractats in allem ponctuellement erfüllen wolle. So wären auch die Ordres an die russischen Truppen, welche noch in des Königs Provinzen zurückstehen, bereits ergangen, [dass sie] sogleich aufbrechen und nach Russland zurückmarschiren sollten, so dass die Evacuation derer königlichen Provinzen nächstens geschehen sein würde. Alle Nachrichten, so mir aus Pommern gekommen, confirmiren auch, dass die Russen sich dorten in Marsch setzten und sich abzögen; aus Preussen muss man solches noch erwarten. Man muss daher muthmaassen, als ob das, was zeither in Pommern und Preussen von der russischen Generalität unternommen worden, entweder von ihnen aus einem Missverstand wegen des in der ersten Confusion zu Petersburg emanireten odiosen Manifestes[2] geschehen, oder dass, wenn dieselbe dazu autorisiret gewesen, solches, wie M. Benoît remarquiret,[3] eine Besorgniss zum Grunde gehabt, als ob man hier das Tschernischewsche Corps [nicht] geruhig abziehen lassen würde, und deshalb einige Mesures nehmen wollen. Alles wird sich binnen kurzem und durch die ersteren preussischen Briefe näher erläutern müssen.... Ich hoffe, die in dem ersten Mouvement auch entstandene Confusion mit denen Couriers, Estafettes und Posten werde auch redressiret werden, so dass künftig die Duplicata an Ew. Excellenz werden directement gehen können.

Von hier aus weiss ich vor dieses Mal nichts Veränderliches zu melden, als dass heute der Adjutant des Prinzen Ferdinand von Braunschweig mit der Nachricht von der neuerlichen Avantage, so er über die französische Armee in Hessen gehabt,[4] angekommen ist.

Eichel.

Auszug aus der Ausfertigung.

13928. AN DEN GENERALLIEUTENANT PRINZ FRIEDRICH EUGEN VON WÜRTTEMBERG.

Dittmannsdorf, 30. Juli 1762.

Euer Liebden heutiges Schreiben ist Mir besonders angenehm gewesen,[5] und kann Denenselben Ich hierdurch hinterbringen, dass feindliche Deserteurs hieselbst versichern wollen, dass der Feldmarschall Daun nicht über 3 Regimenter Infanterie gegenwärtig bei sich habe, und dass die meiste Kavallerie bei Johannsberg stünde. Der General Hadik stehet mit seinem Corps gegen Golnow; aus welchen allem, dass diese Leute bis Dato nichts mit Ernst anzufangen intentioniret, zur Genüge erhellet.

Friderich.[6]

Nach der Ausfertigung im Königl. Haus- und Staatsarchiv zu Stuttgart.

[1] Vergl. Nr. 13926. 13929. — [2] Vergl. Nr. 13913. — [3] Bericht Benoîts, d. d. Warschau 24. Juli, vergl. Nr. 13922. — [4] Vergl. Nr. 13926. — [5] Prinz Eugen hatte über die Ueberrumpelung einer feindlichen Feldwache berichtet. — [6] Dem General Werner schreibt der König am 30. Juli: „Ich habe Eueren Rapport vom 29. dieses richtig erhalten, und muss nunmehro Euere vornehmste Sorge mit sein, dass der von Neisse

13929. AU COLONEL BARON DE GOLTZ A SAINT-PÉTERSBOURG.

Goltz berichtet, Petersburg 6./17. Juli, über eine Unterredung zwischen ihm und dem Grosskanzler Woronzow: „Je lui remis la lettre que Votre Majesté lui a faite,[1] dont il lut le contenu avec toute la reconnaissance possible, me priant de le mettre aux pieds de Votre Majesté, et de L'assurer des sentiments respectueux qu'il conserverait toujours pour Elle. Pour me continuer cette confiance dont il m'a honoré jusqu'à présent, il me fit part de l'ordre donné à Tschernischew de retourner dans ce pays avec son corps, en ajoutant qu'après que l'Impératrice voulait observer une parfaite harmonie avec toutes les cours de l'Europe, elle avait cru ne pas pouvoir se dispenser de retirer ce corps; . . qu'il se croyait assuré enfin que le changement survenu dans cet empire ne porterait coup en aucune façon à la paix nouvellement conclue, mais qu'au contraire ce traité serait regardé comme sacré dans tous ses points. J'y répondis que ce qu'il me faisait l'honneur de me dire touchant la bonne harmonie entre les deux cours, était parfaitement conforme tant à ce que cette cour avait fait passer le premier jour de l'évènement à tous les ministres étrangers,[2] qu'à la déclaration que l'Impératrice m'avait particulièrement fait faire par M. Olsuwjew,[3] que j'en avais fait mon rapport à Votre Majesté, et que les sentiments amiables de l'Impératrice vers Votre Majesté ne pourraient jamais surpasser ceux qu'Elle avait pour cette Princesse, et que Votre Majesté rechercherait toujours les occasions pour cimenter cette amitié et en donner les témoignages les plus assurés. Il me dit enfin dans la suite de la conversation que les ordres étaient donnés pour le rappel des troupes de Prusse dans l'empire, et qu'ainsi l'évacuation des États de Votre Majesté se ferait en peu."

Quartier de Dittmannsdorf, 30 juillet 1762.

Le courrier Dœpcken vient de me remettre la dépêche que vous m'avez faite du 17 de ce mois, et j'en ai vu avec une satisfaction parfaite le bon train que mes affaires continuent de prendre auprès de Sa Majesté l'Impératrice et à la cour de Pétersbourg. J'ai été surtout charmé des assurances réitérées que l'Impératrice vous fait donner par le grand-chancelier comte de Woronzow, et de tout ce que ce digne ministre vous a d'ailleurs dit sur la paix nouvellement conclue et sur l'ordre donné aux troupes pour l'évacuation de mes provinces, afin de rentrer toutes dans l'empire. Aussi vous pourrez compter que je ne démentirai jamais les protestations que vous lui avez faites de ma part là-dessus.

Je vous envoie ci-joint vos nouvelles lettres de créance à Sa Majesté l'Impératrice, à quel sujet je dois vous faire observer qu'aux premières nouvelles que le prince Repnin me donna de la façon de penser de l'Impératrice à mon égard, et avant que j'en eusse des vôtres, je le priais de vouloir bien la sonder si votre personne lui était agréable ou non pour continuer là dans votre ministère, ce que le prince Repnin

abzuschickende Convoi sicher anhero gelangen möge, und müsset Ihr Euch darüber mit des Prinz Eugen von Württemberg Liebden gehörig concertiren, indem, wann dieser Prinz ein mässiges Mouvement vorwärts etwas links thut, solches zur Deckung dieses Convois ein vieles beitragen wird." (Vergl. S. 71.)

[1] Nr. 13816. — [2] Vergl. Nr. 13911. — [3] Olsuwjew war Geheimer Cabinetsrath.

m'a promis de faire. Comme jusqu'ici il n'en a pas eu réponse, vous saurez apparemment déjà là quels ont été les sentiments de l'Impératrice sur ceci, et c'est en conséquence que vous agirez de ces nouvelles lettres de créance. Si l'Impératrice tiendra pour agréable que vous continuiez dans votre fonction présente, vous y resterez, sinon, il faut bien que je cherche quelque autre sujet capable pour vous en relever.

Je vous sais, d'ailleurs, parfaitement gré des anecdotes dont vous m'avez informé dans votre dépêche, et qui m'ont été instructives et intéressantes. En contre je veux bien vous informer de ce qu'une très bonne lettre de Varsovie m'a appris hier,[1] quoique je ne fais ceci qu'absolument pour votre seule et unique direction, savoir qu'il était venu le 22 en cachette un courrier de Pétersbourg au stolnik comte de Poniatowski, apparemment pour le rappeler, et qui ne l'ayant pas trouvé présent à Varsovie, l'a suivi sur ses pas pour le chercher partout. Vous devez savoir avec cela pour votre direction que ce comte est à présent tout-à-fait dans mes intérêts, selon les assurances qu'on m'en donne positivement, en sorte qu'on saura compter sur ses bonnes dispositions pour tout ce qui est prussien, et c'est en conséquence de ces assurances que je vous ai déjà ordonné par une de mes lettres antérieures[2] que vous devez le flatter et le cajoler au mieux possible, dès qu'il se présentera à Pétersbourg, afin de le contenir par tout moyen invariablement dans ces bonnes dispositions à l'égard de moi et de mes affaires.

Quant aux bijoux destinés autrefois à certain usage,[3] vous continuerez à les garder chez vous encore jusqu'à un autre temps plus sûr et plus convenable comme celui-ci à les renvoyer au ministre comte Finckenstein. Entre nous, un effet de hasard a voulu que vous n'en avez point pu faire usage selon leur première destination dans la situation présente des affaires: j'en suis d'autant plus aise, vu que par là je ne suis du tout mêlé des personnes qui ne sauront être que désagréables à l'Impératrice.

Quant au rappel du comte de Bestushew, je m'en flatte qu'il n'en arrivera point préjudice à mes affaires. Il est vrai qu'il n'était pas autrefois bien intentionné pour mes intérêts, mais, comme ce sont principalement les cours françaises et autrichiennes qui avaient conjuré sa perte, et qui l'ont culbuté de son poste du temps de feu l'impératrice Élisabeth,[4] je présume que, selon l'humeur qu'on l'a connu autrefois, il ne doit pas le leur pardonner, mais garder un ressentiment vif contre ces deux cours qui ont traîné sa ruine, dont vous tâcherez de profiter, le cas existant.

J'approuve, au reste, les arrangements que vous avez pris des canonniers qui, sous le règne précédent, malgré vos demandes ne me furent pas renvoyés.[5]

[1] Vergl. Nr. 13922. — [2] Vergl. Nr. 13898. — [3] Für Saldern und für die Geliebte Peters III., Elisabeth Woronzow. Vergl. S. 2. — [4] Vergl. Bd. XVI, 442. — [5] Goltz hatte gebeten, die Kanoniere zu Schiff nach Königsberg transportiren zu lassen.

Je ne doute pas qu'à ce moment-ci le courrier Schnevogt, que je vous ai fait dépêcher le 23 de ce mois,[1] ne vous soit déjà heureusement arrivé, et que vous n'aurez déjà présenté à Sa Majesté l'Impératrice la lettre que je lui ai écrite de ma main propre,[2] sur quoi j'attends vos nouvelles.

Je suis persuadé, au surplus, que, par toute la prudence et par tout le zèle que je vous connais pour mon service, vous n'oublierez rien de ce qui peut servir dans ces moments extrêmement critiques à entretenir l'Impératrice et son ministère dans de bons sentiments envers moi et mes affaires, à les cultiver au mieux possible, et à veiller surtout que mes ennemis n'y sachent causer aucune altération, ni gagner le dessus, pour les entraîner à des mesures préjudiciables à mes intérêts.

Au reste, mon maréchal de Lehwaldt, gouverneur en Prusse, vient de me mander que, quoique les troupes russes qui doivent quitter la Prusse, que ceux qui y doivent faire le trajet pour repasser en Russie, savoir 36 régiments d'infanterie, 1 bataillon de grenadiers et 6 régiments de cavalerie, s'étaient mises en marche, elles traînaient cependant si extraordinairement que, malgré toutes les facilités qu'on leur prêtait là pour les faire avancer, elles ne faisaient que de très petites marches et beaucoup de jours de repos, ce qui ne saurait qu'incommoder extrêmement le pays, surtout parcequ'elles dirigent à dessein leurs marches presque par toute la longueur du pays, en sorte qu'à peine elles en auront fait au commencement du mois d'octobre qui vient.

Comme cela dérange un peu mes arrangements à faire dans ce pays, pour ne pas pouvoir prendre consistance, ma volonté est que, si vous pouvez là où vous êtes presser plus la sortie de ces troupes avec le corps d'artillerie de 7000 hommes et de 2700 chevaux d'artillerie qui sont actuellement en arrière encore dans le territoire d'Elbing, et qui suivront les autres par Kœnigsberg et Memel, pour que tout passe avec plus de diligence hors de mes frontières, vous devez y travailler et employer même quelques centaines de ducats auprès des gens de chancellerie qui font expédier les ordres à ce sujet, afin que tout aille plus vite. Je vous tiendrai compte des dépenses que vous ferez pour cela.

Nach dem Concept. Federic.

13930. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Quartier de Dittmannsdorf, 30 juillet 1762.

Vos rapports du [23] et du 26 de ce mois m'ont été rendus, au sujet desquels je suis bien aise de vous dire que vous pourrez à présent calmer toutes vos inquiétudes touchant les procédés que quelques-uns

[1] Nr. 13898. — [2] Nr. 13868.

des commandants russes, en arrière encore dans mes provinces de Prusse et de Poméranie, ont nouvellement tenus, vu que je suis tout-à-fait persuadé que cela n'est arrivé que par des mésentendus tout purs, sur lesquels je ne saurais m'expliquer en détail, qui seraient trop amples, pour entrer ici là-dessus.

D'ailleurs, une dépêche arrivée aujourd'hui du baron Goltz à Pétersbourg[1] m'a appris à mon entière satisfaction qu'il avait reçu derechef des assurances de la part de l'Impératrice régnante que le changement survenu dans cet empire-là ne porterait coup en aucune façon à la paix nouvellement conclue avec moi, qu'au contraire ce traité serait regardé comme sacré dans tous ses points, et qu'au surplus les ordres étaient donnés pour le rappel des troupes de la Prusse dans l'empire, et qu'ainsi l'évacuation de mes États se ferait en peu.[2]

J'ai envoyé, au reste, au susdit baron de Goltz les nouvelles lettres de créance que vous avez expédiées à ma signature,[3] et au sujet desquelles j'espère que vous aurez observé avec attention toutes les formalités qui se pratiquent en ces occasions.

Nach der Ausfertigung. Federic.

13931. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Quartier de Dittmannsdorf, 30 juillet 1762.

J'ai été bien aise de voir par votre rapport du 16 de ce mois que, sur les ouvertures que le comte de Woronzow[4] a faites au sieur de Grenville, vous avez eu l'occasion d'entrer en quelque explication avec ce secrétaire d'État. Ce qui cependant ne m'empêche pas de croire que toutes les assurances qu'il vous a données, ne sont qu'un pur verbiage pour nous faire illusion. D'ailleurs, cela me fait présumer que, comme M. Mitchell a demandé hier ma permission pour venir me trouver ici[5] et en conséquence d'un ordre qu'il avait reçu par un courrier, afin de me communiquer de bouche le contenu qui lui paraissait de grande importance, que ses propos ne rouleront pareillement que sur des explications et sur des assurances vagues. Ce que j'attendrai de voir quand il m'arrivera ici.

Nach dem Concept. Federic.

---

[1] Vergl. Nr. 13929. — [2] Aehnlich wie oben wird am 30. Juli an den Feldmarschall Lehwaldt geschrieben; Lehwaldt habe sich also „gar nicht zu allarmiren", vielmehr seinen „Train in allem, worüber Ich Euch instruiret habe, fortzugehen". — [3] Vergl. S. 68. 76. — [4] Der russische Gesandte in London. Vergl. Bd. XXI, 595. — [5] Vergl. Nr. 13921.

13932. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE GRANT A NEISSE.

Dittmannsdorf, 31 juillet 1762.

J'ai bien reçu votre lettre du 30 de ce mois, et vous ne manquerez pas de m'envoyer vos mineurs avec le convoi,[1] et vous en pourrez garder, pour le présent, une vingtaine à Neisse. Le lieutenant-général Werner marchera[2] le premier jour à Münsterberg, et le prince de Württemberg prendra sa position à Habendorf.[3] Le convoi partant le second jour de Münsterberg, le lieutenant-général Werner placera quelques bataillons sur les hauteurs de Siegroth, avec quelque cavalerie, pour courir en avant; au reste, vous joindrez audit convoi 200 des hussards provinciaux, pour faire observer le bon ordre pendant la marche du convoi. Quand, à la troisième marche, le convoi aura passé le Zobtenberg, le lieutenant-général de Werner prendra son camp à Münsterberg, d'où il pourra également observer Neisse, Silberberg et Wartha, étant d'ailleurs dans ces environs plus à portée de me joindre, le cas l'exigeant, par Kœltschen, arrangeant ses fourrages sur Camenz.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

13933. AN DEN GENERALLIEUTENANT PRINZ FRIEDRICH EUGEN VON WÜRTTEMBERG.

Dittmannsdorf, 31. Juli 1762.

Ich habe Ew. Liebden Schreiben vom 30. dieses richtig erhalten, und kann denenselben hierdurch anzeigen, dass, da der zur Belagerung von Schweidnitz destinirte Convoi den 1. August von Neisse abgehet,[4] der Generallieutenant von Werner bis Münsterberg vorrücken wird. Ew. Liebden belieben Ihres Orts, zu so mehrer Sicherstellung obgedachten Convois, auf ein paar Tage Sich bei Habendorf zu setzen, und werden Dieselben aus der Gegend die Débouchés gleich gut observiren können; und, auf den Fall Dieselben das feindliche Lager bei Wartha recognosciren lassen wollten, so belieben Ew. Liebden zu dem Ende nach Protzen, von wo alles zu übersehen sein wird, zu schicken. Ew. Liebden geruhen also, wie gesagt, auch den 2. dieses[5] bei Habendorf zu verbleiben, der Convoi wird an dem Tage in der Gegend Jordansmühle sein, und bedarf er sodann noch gedecket zu werden, und wann hiernächst den 3. dieses[5] alles von gedachtem Convoi abgefahren sein wird, alsdann können Ew. Liebden Dero Position bei Peterswaldau oder in der Gegend wiederum beziehen.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Königl. Haus- und Staatsarchiv zu Stuttgart.

---

[1] Vergl. S. 71. 77. — [2] Befehl an Werner, d. d. Dittmannsdorf 31. Juli. [3] Südsüdöstl. von Reichenbach. — [4] Vergl. Nr. 13932. — [5] So.

13934. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Quartier de Dittmannsdorf, 31 juillet 1762.

Quoique tout ce que vous me marquez dans votre rapport du 27 des circonstances relativement au changement en Russie, m'ait été déjà connu, je vous sais gré cependant de l'attention que vous avez bien voulu me marquer par là.

Mes dernières lettres de Poméranie me confirment que les troupes russes sont actuellement en marche pour rétrograder. J'espère que j'aurai de pareils rapports de Prusse, dès qu'ils pourront arriver ici, et ce que vous aurez appris par les dernières dépêches du sieur de Goltz,[1] nous doit pleinement rassurer de ce côté-là. Autant que je puis présumer de tout ceci pour l'avenir, je crois que nous vivrons avec la cour de Pétersbourg, quoique sans grande intimité, cependant dans une bonne intelligence et sur un bon pied.

Tout le bien que nous avons attendu de l'alliance de Russie, ne nous est pas arrivé; toutes les mauvaises suites que nous avons craintes de cette révolution subite, n'arriveront pas non plus; il n'y a point d'apparence qu'après tant de déclarations formelles de l'Impératrice elle veuille rompre une paix conclue. Pour le faire, il faudrait renouveler les anciennes alliances, voilà à quoi ils ne pensent pas. Il paraît, d'ailleurs, que l'Impératrice a plus de soin de s'affermir sur le trône que de s'agrandir; mais dans tout ce que je vous dis, je m'aperçois moi-même qu'il n'y a que des suppositions.

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig. Federic.

13935. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Quartier de Dittmannsdorf, 31 juillet 1762.

Votre lettre du 26 de ce mois m'a causé d'autant plus de satisfaction que j'y ai vu que vous étiez revenu, tout comme nous autres, des appréhensions que le premier avis de la catastrophe à Pétersbourg ne pouvait que nous inspirer au commencement. Je me réfère à ce que je vous ai écrit hier à ce sujet,[2] et tous les avis que j'ai de Pétersbourg, contiennent les mêmes assurances, savoir qu'on veut confirmer la dernière paix telle qu'elle a été conclue; il est, d'ailleurs, avéré que les troupes russes en Poméranie se sont mises en mouvement pour rétrograder, et qu'elles vident leur amas de magasin, qu'elles renvoient leurs malades, et qu'elles font successivement défiler leurs bagages et hardes vers la Russie.

[1] Vergl. Nr. 13926, 13929 und 13930. — [2] Vergl. Nr. 13926.

De vouloir dire qu'ils pensent à garder la Prusse pour eux, voilà les raisons qui m'empêchent d'y ajouter foi, et qui me font croire qu'il n'y a ni perfidie ni dessous de cartes dans leurs procédés: primo, parcequ'aucun des ministres des cours ennemies n'a eu part à cette révolution, qui a été uniquement ménagée par les mécontents de la nation; en second lieu, que, si les Russes visaient à garder la Prusse, ils savent bien que cela ne saurait se faire, sans continuer la guerre et sans reprendre les anciennes liaisons, ce qui cependant répugne à la nation, en sorte que, quand le ministre de la cour de Vienne[1] est venu solliciter l'Impératrice à son avènement au trône, pour rentrer dans l'alliance avec la première, l'Impératrice l'a refusé rondement: circonstance que je sais positivement. La troisième raison est l'état tout-à-fait délabré de leurs finances, et qu'ils manquent absolument d'argent pour des dépenses extraordinaires, et en quatrième lieu qu'il y a toute apparence que l'Impératrice régnante aura plus de soin pour s'affermir sur le trône que de s'agrandir, et qu'il n'est point vraisemblable qu'après tant de déclarations formelles elle veuille rompre une paix conclue.

Ce que je présume du manifeste qui a paru au commencement du règne de cette Princesse,[2] et qui semblait indiquer le contraire, c'est que ce manifeste a été composé dans le premier tumulte de la révolution, sans qu'on y ait bien pensé. Aussi en a-t-on retiré, incessamment après, tous les exemplaires dont on a pu se saisir à Pétersbourg.

Je présume, au surplus, que la nouvelle cour a été d'abord en peine de ce qui arriverait au corps de Tschernischew, soit que je l'affermirais dans la fidélité envers l'Empereur, soit qu'au défaut de cela je le ferais désarmer. C'est pourquoi ils ont pris de certaines mesures pour m'en arrêter en quelque façon. Mais, comme j'ai laissé partir tranquillement ce corps dans une assez bonne disposition à mon égard, je ne doute pas et il y a toute apparence que la paix continuera, et que tout ira bien, quoique je m'aperçoive qu'il n'y a encore que des suppositions dans tout ce que je vous dis.

Comme j'ai reçu hier la nouvelle du coup que le prince Ferdinand a porté en dernier lieu au corps saxon,[3] j'en ai été d'autant plus aise que vous en aurez tout votre flanc nettoyé et les bras d'autant plus libres pour agir conformément à ce que vous trouverez praticable.

Ici nous nous préparons pour ouvrir les tranchées à peu près le 6 ou le 7 d'août devant Schweidnitz. Je ne veux point commencer ce siège, avant de n'avoir prêt et à la main tout ce qu'il faut pour le pousser à force, et pour en finir au plus tôt mieux les opérations, ce qui, j'espère, pourra se faire le 18 ou le 20 dudit mois.

J'attends des nouvelles de l'Orient; dès que je saurai ce qui s'y passe, je vous en informerai; en attendant, mes avis sont que les

[1] Graf Mercy d'Argenteau. — [2] Vergl. S. 75. 86. — [3] Vergl. S. 84. 85.

Autrichiens font transporter beaucoup d'artillerie et de munitions en Hongrie, pour en garnir leurs forteresses.

Il faut, mon cher frère, agir avec toute la rigueur, pour obliger la Thuringe à fournir aux magasins et à payer; une centaine de hussards avec des ordres sévères suffiront à présent pour cela.

Federic.

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig.

13936. AN DEN GENERALLIEUTENANT PRINZ FRIEDRICH EUGEN VON WÜRTTEMBERG.

Dittmannsdorf, 31. Juli 1762.

Der Einhalt Ew. Liebden Schreiben unterm heutigen Dato hat Meine völlige Approbation. Ich recommandire Denenselben jedoch, bei nunmehrigen Umständen, Dero Attention nicht sowohl auf die Enlevirung des Postens von Stein-Kunzendorf, als vielmehr auf die Sicherstellung des anhero kommenden Transports von Artillerie aus Neisse zu richten. Der Generallieutenant von Werner hat Ordre, seines Orts dieserhalb bis auf Münsterberg vorzurücken, und beziehe Ich Mich auf dasjenige Schreiben unter heutigem Dato,[1] worinnen Ich, was Ew. Liebden Ihres Orts dabei zu thun, Mich näher gegen Dieselben expliciret habe. Ich vermuthe, dass solches Schreiben, vor Eingang des gegenwärtigen, Denenselben behändigt sein wird.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Königl. Haus- und Staatsarchiv zu Stuttgart.

13937. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

Dittmannsdorf, 1. August 1762.

... Sowie ich gleich nach meiner hiesigen Ankunft an des Königs Majestät remarquiret habe, so ist Deroselben es besonders angenehm gewesen, dass Ew. Excellenz die Partie genommen, bei denen ersteren Bewegungen, welche über die Revolution in Russland entstanden, nicht von Berlin nach Magdeburg zurückzugehen, sondern dort zu bleiben, um die unzeitige Appréhensions derer trotzigen und verzagten Berliner dadurch etwas zu calmiren. Es wird auch, glaube ich, lediglich von Ew. Excellenz Gutfinden dependiren, so lange Dieselbe Dero Séjour dorten continuiren wollen.

Bevor ich dieses noch schliessen können, ist mit einem russischen an den Fürst Repnin diese Nacht angekommenen Courier eine Dépêche von dem Herrn von Goltz eingekommen,[2] über deren Einhalt des Königs Majestät viele Zufriedenheit bezeiget, auch mir befohlen haben, solche an Ew. Excellenz mitzusenden. Es überlassen der König zu Ew. Excellenz Einsicht, ob und was auf die dazu gehörige Note geantwortet werden muss und dass Dieselbe deshalb den Herrn von Goltz besonders instruiren werden. Mir ist es eine ohnendliche Freude, dass, wie ich hoffe, auch dieser Sturm glücklich und ohne weiteren Schaden vorübergegangen und also wenig-

[1] Vergl. Nr. 13933. — [2] Vergl. Nr. 13938 und Nr. 13939.

stens die Nordseite vorerst sicher und ruhig sein wird. Das allerhöchste Wesen wird weiter helfen und die fast unerträgliche Lasten, so dem König fast von allen Seiten hier aufliegen, einmal erwünscht endigen.

M. Mitchell ist mit des Königs Genehmhaltung heute hier angekommen und von Sr. Majestät ganz gracieuse accueilliret worden. Ich kann noch nicht wissen, worin der Einhalt seiner importanten Dépêches bestehet, die ihm sein letzterer Courier gebracht und die er dem König nach anliegendem seinen Schreiben[1] mündlich communiciren wollen. Ich vermuthe wenigstens, dass es nicht übles sein könne, sonsten er sich vielleicht nicht von einer mündlichen Ouverture davon chargiret haben würde. Ich zweifele nicht, dass des Königs Majestät alles an Ew. Excellenz communiciren und ihn vielleicht über alles an Dieselbe verweisen werden.

Hier ist noch alles in der bisherigen Situation und von allen Seiten wenig veränderliches vorgefallen.

Nach der Ausfertigung. Eichel.

13938. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Quartier de Dittmannsdorf, 1er août 1762.

Le rapport que vous m'avez fait du 28 de juillet, m'a été bien remis, et je vous sais parfaitement gré de toutes les anecdotes intéressantes dont vous m'avez informé.[2]

Je me réfère, d'ailleurs, à ce que je vous ai marqué hier.[3] Du depuis, le prince Repnin est venu me dire qu'il avait reçu des lettres en conséquence desquelles l'Empereur détrôné n'existait plus, mais qu'il était mort d'une violente colique qui l'avait emporté. Il ne vous sera pas difficile, je crois, à pénétrer de quelle espèce a été cette colique.[4]

En même temps ledit prince Repnin m'a réitéré de nouveau les plus fortes assurances au nom et de la part de l'Impératrice que la paix en dernier lieu faite et conclue entre moi et la Russie serait religieusement observée et le traité exécuté en tous ses points; à quelle occasion il m'a dit confidemment que, s'il s'était passé en Prusse et en Poméranie quelque chose de la part de leurs généraux qui saurait avoir l'air d'une disposition contraire de sa cour,[5] cela n'était arrivé que par les grandes appréhensions où l'on avait été au commencement que je ne laisserais pas partir tranquillement le corps du général Tschernischew,[6] ce qui avait motivé certaines mesures qu'ils ont cru devoir prendre, mais que, reconnaissant à présent l'illusion qu'ils s'étaient faite, tout était redressé.

Après avoir fini cette dépêche, je viens d'en recevoir une du 22 de juillet du baron de Goltz, avec une note qui lui a été présentée de

[1] Vergl. Nr. 13921. — [2] Finckenstein hatte ein Schreiben aus Petersburg an Saldern (vergl. S. 32) übersandt, welches Einzelheiten über die Thronbesteigung der Kaiserin Katharina enthielt. — [3] Vergl. Nr. 13934. — [4] Zar Peter war am 17. Juli in Ropscha ermordet worden. Ueber die Einzelheiten der Ermordung vergl. Bilbassoff a. a. O., Bd. II., 1, S. 162 ff. — [5] Vergl. Nr. 13926. — [6] Vergl. Nr. 13935.

la part des ministres de l'Impératrice, et qui nous ôte tout doute sur les intentions sincères de cette cour à observer religieusement la paix avec moi. Comme vous recevez un double de cette dépêche, vous serez d'autant mieux informé de quoi il s'y agit, aussi, pour mieux calmer le public sur ses appréhensions, vous ferez bien de rendre publique cette déclaration et de la communiquer partout où il le faudra, en supprimant cependant ce que j'y ai fait sousligner,[1] comme un passage dont il n'est plus question à présent.

Federic.[2]

Note pour Monsieur le Baron de Goltz, ministre plénipotentiaire de Sa Majesté le roi de Prusse.

Saint-Pétersbourg, 11 juillet[3] 1762.

Sa Majesté l'Impératrice est fermement et invariablement intentionnée de vivre en paix et bonne intelligence avec toutes les Couronnes, ainsi qu'avec Sa Majesté le roi de Prusse, comme il a déjà été déclaré en son nom et de sa part par son général en chef le comte de Tschernischew, auquel l'ordre a été envoyé de revenir en Russie avec le corps de troupes qui est sous son commandement. Mais, comme on vient de recevoir ici la nouvelle inattendue de la part du feld-maréchal comte de Soltykow, que, ne connaissant pas le vrai état actuel des affaires, il a fait quelques changements et des dispositions en Prusse lesquelles pourraient avoir l'air comme s'il y avait du changement dans les intentions pacifiques de Sa Majesté Impériale, le ministère de Russie, par l'ordre exprès de l'Impératrice, a l'honneur de déclarer à M. le ministre plénipotentiaire: primo, que Sa Majesté l'Impératrice veut entretenir et entretiendra effectivement la paix, pour peu qu'il ne lui soit point donné de la part du roi de Prusse de motif de la rompre, et notamment en retenant par force le corps du comte de Tschernischew ou partie dudit corps. Secundo, que dans l'espérance qu'on laissera retourner librement ledit en Russie, il va être expédié des ordres au feld-maréchal de Soltykow de rétablir les choses sur le pied où elles étaient auparavant.

Nach der Ausfertigung.

---

1 Die Worte: „et notamment en retenant par force le corps du comte de Tschernischew ou partie dudit corps". — 2 Der Feldmarschall Lehwaldt wird am 1. August von den Erklärungen des Fürsten Repnin und von der an Goltz übergebenen Note unterrichtet. „Bei welchen Umständen dann Ihr ohne alles weitere Bedenken Euren dortigen Gouvernementsposten nur sogleich wieder zu übernehmen und überall dasjenige zu besorgen und zu executiren habet, wozu Euch Meine deshalb ertheileten Ordres und Instructions anweisen. Ihr habt auch denen dortigen Ministern von Wallenrodt, von Rhod und von Tettau ein gleiches von Meinetwegen sofort bekannt zu machen, um sich darnach zu richten und in ihren dortigen Fonctionen zu continuiren." — Auch Prinz Ferdinand von Preussen wird am 1. August von den friedlichen Erklärungen der russischen Kaiserin in Kenntniss gesetzt. [Berlin. Hausarchiv.] — Am 3. August erhält Benoît ähnliche Mittheilungen; ebenso am 7. August Hellen. An Hellen schreibt der König ausserdem: „La nouvelle qui, en conséquence de votre rapport du 27 juillet, vous est parvenue de la détrônisation de l'empereur de Russie, n'est, hélas! que trop vraie, aussi son décès a suivi cet évènement, de sorte qu'il est mort peu de jours après d'une violente colique hémorroïdale qu'il a prise, et dont, à ce qu'on dit, il a été sujet depuis quelque temps." — 3 Alten Stils.

13939. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.[1]

Au quartier de Dittmannsdorf, 1er août 1762.

Je ne vous fais cette lettre que pour vous communiquer la copie d'une déclaration solennelle que la cour de Pétersbourg a faite à mon ministre le baron de Goltz, et que le chancelier, l'ayant demandé à une conférence, lui a remise par écrit en forme d'une note de la part de l'Impératrice régnante.[2] Cette note regarde principalement le pas précipité — comme le chancelier l'a qualifié lui-même — du maréchal Soltykow, lequel, sans être instruit des sentiments pacifiques de Sa Majesté l'Impératrice, avait repris le gouvernement de la Prusse au moment que la nouvelle de l'avènement de Sa Majesté au trône lui était parvenue, et que sa cour désavoue cette démarche. Elle confirme, d'ailleurs, les déclarations réitérées que le prince Repnin m'a faites au nom de l'Impératrice sur ses intentions sincères à vivre avec moi en bonne intelligence et à remplir religieusement tout ce qui est stipulé par le traité de paix nouvellement conclu.

Vous aurez vu par ma lettre d'hier[3] qu'ainsi je n'avais pas mal deviné, quand je vous disais que je ne saurais attribuer le manège que les ministres russes avaient fait dans mes provinces de Prusse et de Poméranie depuis la dernière révolution, qu'aux appréhensions où ils étaient, que je ne laisserais pas partir tranquillement le corps de Tschernischew, mais qu'étant désabusés de cette illusion, ils remirent tout dans le premier état après la pacification. Avec tout cela, je suis bien aise de pouvoir vous rassurer à présent contre tout ce qui pouvait vous rester d'inquiétudes relativement à la cour de Russie, et je ne doute pas que cela opérera que vous agirez d'autant plus librement à vos lieux, et selon ce que vous trouverez praticable.

Au reste, je ne veux pas vous laisser ignorer la nouvelle qui m'a été annoncée hier, que le malheureux Empereur détrôné n'existe plus, mais qu'il est mort d'une colique violente.

Nach der Ausfertigung. Federic.

13940. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.[4]

Dittmannsdorf, 1. August 1762.

Da Ich nunmehro alle Anstalten zur Belagerung von Schweidnitz vorkehre, als hoffe Ich damit gegen den 6., um die Tranchée zu er-

[1] Prinz Heinrich befand sich im August in Pretzschendorf (vergl. S. 4. Anm. 4). — [2] Vergl. Nr. 13938. — [3] Nr. 13935. — [4] Der Herzog von Bevern befand sich nach seinen Berichten im Monat August vom 2. bis 8. im Lager bei Reinschdorf (vergl. S. 4. Anm. 1), am 9. im Lager bei Polnisch-Rasselwitz (nordnordöstl. von Neustadt), am 10. im Lager bei Hermsdorf (westnordwestl. von Neisse), am 12. im Lager bei Münsterberg, vom 15. bis 31. im Lager bei Peilau (südwestl. von Nimptsch).

öffnen, fertig zu sein. Der Feind hat 72 Bataillons gegen Mich, und wenn er deren 40 gegen Mich stehen lässet, so kann er mit 32 durchs Glatzsche debouchiren und seine ganze Kavallerie mit dazu gebrauchen, um Mich von der Seite von Reichenbach zu attaquiren. Ich kann ihm auf den Fall nur 11 Bataillons und mit Werner 21 opponiren; unterdessen kommt der Success unserer ganzen Campagne auf die Einnahme von Schweidnitz an.

Ich erfahre nunmehro, dass die Oesterreicher ihr ganzes Magazin aus Braunau, ihre Bäckerei nebst Zubehör nach Habelschwerdt transportiret haben, und dass sie also das Mouvement durchs Glatzsche schon [jetzo] präpariren. Ich muss demnach Meine Mesures vorläufig darnach nehmen, dass, woferne es ihnen ein Ernst, Schweidnitz mit Vigueur zu entsetzen, Ich Mich ihnen opponiren und [mit einer] proportionirten Force agiren könne. Ew. Liebden belieben Ihres Orts mit dem Obristen von Sass zu sprechen und ihm, wann er es verlanget, noch ein paar Bataillons mehr in Cosel zur Garnison zu lassen und Ihren Marsch hiernächst so zu nehmen, dass Sie den 12. oder 13. dieses bei Neisse eintreffen.[1] Dieselben geruhen aber, auf 18 Tage Brod und Mehl auf Dero Fuhrwesen von Cosel — indem der Vorrath in Neisse, so ohnedem nicht stark, auf künftige Fälle menagiret werden muss — mitzubringen. Alsdann können Ew. Liebden in der Gegend Woitz[2] campiren und, wo es nöthig, bis Münsterberg vorrücken; und wann der Generallieutenant Werner Mir seine Infanterie zuschicken muss, kann dessen Kavallerie bei Ew. Liebden verbleiben, und hätten Ew. Liebden alsdann Dero Fouragirungen auf Kloster Camenz, Patschkau und Frankenstein, um den Feind zu obligiren, seine Subsistance aus dem Glatzischen zu nehmen, zu arrangiren; und sollte Daun debouchiren, so würde nach denen Umständen mit Ew. Liebden Mich conjungiren können.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

13941. AN DEN GENERALLIEUTENANT PRINZ FRIEDRICH EUGEN VON WÜRTTEMBERG.[3]

Dittmannsdorf, 1. August 1762.

Ich habe den Einhalt Ew. Liebden gestriges Schreibens an Mich ersehen, und muss Ich Denenselben darauf in Antwort sagen, dass Ich nicht wohl einsehe, zu was Ende Ew. Liebden das benannte Kavallerie-

[1] Hiervon wird General Werner am 3. August benachrichtigt. In derselben Ordre heisst es, der König hoffe, „dass nach unseren gemachten Arrangements der bewusste Convoi aus Neisse (vergl. S. 91. 94) nunmehr wohl gedecket und sicher bei Würben eintreffen soll". — [2] Westl. von Neisse. — [3] Prinz Eugen von Württemberg befand sich nach seinen Berichten im Monat August vom 1. bis 4. im Lager bei Habendorf (vergl. S. 91. Anm. 3), vom 5. bis 23. im Lager bei Peterswaldau.

regiment stehen lassen wollten,[1] um so mehr, da Dieselben gegenwärtig die Connexion mit Mir und dem Generallieutenant Grafen von Wied nicht so sehr nöthig haben, und der Feind nicht anjetzo, sondern vielleicht, wann Schweidnitz belagert sein wird, zu debouchiren suchen wird.

Ansonst kann Ew. Liebden diejenigen Nachrichten, so Mir von sicherer Hand zugekommen sind, nachstehend mittheilen: den 28. [voriges] soll nämlich der grösste Theil der Bäckerei von Braunau nach Habelschwerdt abgegangen sein, woselbst sie wieder aufgerichtet werden soll. Das kleine Corps, so bei Dittersbach und Hauptmannsdorf gestanden, ist eben den Tag dahin gefolget. Das Magazin in Braunau soll nunmehr völlig zu Ende sein, und wird der Ueberrest an die armen Leute verkaufet. Es sollen nur noch ganz wenig Ofens stehen geblieben sein; das übrige Proviantfuhrwerk und was noch von Bagage auf dem Johannsberg gestanden, soll alles nach dem Glatzschen auf dem Wege sein. Zwischen Braunau und Friedland soll nichts als lauter kleine Posten stehen, und das ganze Lager bei Wiese nicht mehr als 28 Zelter und etwas Hütten ausmachen. Bei Friedland stehen noch immer 500 Kroaten und etwa 2 bis 300 Husaren und Dragoner. Die Husaren sind mehrentheils alle abgegangen, und dagegen Dragoner an deren Stelle gekommen. Gestern hat der Feind aus Friedland und denen Dörfern gegen Schömberg zu etliche 100 Schanzer zusammengetrieben und alle nach Habelschwerdt zu geführet. Sie sprengen schon seit 3 Tagen allenthalben aus, als wenn der Marsch der Armee über Trautenau gegen Landeshut gehen sollte, wohin das Brentanosche Corps schon wirklich im Marsch wäre, es soll aber zuverlässig ein blosses falsches Gerücht sein, so der Feind selbst ausbreitet.

Friderich.

P. S.

Dem Obristen von Dalwig, dessen Rapport mir soeben zugekommen, habe Ich, dass er, da er mit dem Regimente von Spaen auf Ew. Liebden Ordre die Communication zu erhalten stehen geblieben, ganz recht gethan, geantwortet.[2]

Nach der Ausfertigung im Königl. Haus- und Staatsarchiv zu Stuttgart.

---

[1] Der Prinz wollte in der Nacht vom 31. Juli zum 1. August den Marsch von Peterswaldau nach Habendorf antreten und bat um die Erlaubniss, ein Kürassierregiment bei Peterswaldau stehen zu lassen, um die Verbindung mit dem König und dem General Wied besser unterhalten zu können. — [2] Ein zweites Schreiben an den Prinzen Eugen vom 1. August lautet: „Es ist Mir besonders angenehm gewesen, aus Dero heutigem Rapport, dass unser Convoi von Neisse nichts sonderlich zu befürchten haben werde, zu ersehen. Wann solcher übermorgen über Jordansmühle weg sein und alles dazu gehörige abgefahren und den Zobtenberg zurückgeleget haben wird, alsdann geruhen Ew. Liebden Dero Position bei Peterswaldau wieder zu beziehen. Die Gegend dichte gegen Frankenstein werden Ew. Liebden möglichst, damit der Feind bei seinem etwanigen Debouchiren nichts mehr finden möge, fouragiren lassen. Da übrigens des Feindes Bäckerei nach Habelschwerdt, sowie dessen Canons nach

13942. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE GRANT A NEISSE.

Dittmannsdorf, 1er août 1762.

On m'a rapporté de bon lieu qu'une lettre de l'indigne évêque de Breslau,[1] dont j'ai même vu une copie, et qui avait été interceptée à Neisse, annonçait des intelligences et trames secrètes qu'il avait su s'y ménager. Je dois vous en avertir, afin que vous ne négligiez pas d'approfondir jusqu'aux sources de pareilles dangereuses menées.

Vous jugez vous-même de la conséquence de l'affaire, et si vous mettez en campagne des gens pour savoir les desseins de l'ennemi au dehors, il est d'une nécessité bien plus indispensable et absolue de ne rien négliger pour savoir ce qui se passe et se trame dans l'intérieur de la place. Vous emploierez là-dessus tous les moyens dont vous pourrez vous aviser; vous détacherez des gens qui, sous le semblant de mécontentement, sonderont les sentiments de ceux qui vous seront suspects en quelque façon, et il faudra que vous ayez les yeux principalement ouverts sur les ecclésiastiques et sur tout ce qui tient à eux, puisqu'il n'est pas douteux que par l'organe de ces gens-là les Autrichiens répandent des sommes dans votre garnison pour la débaucher. Il conviendrait que vous leur détachiez des faux frères pour leur tirer les vers du nez, et je vous recommande et enjoins même de faire arrêter sur le moindre soupçon tous ceux qui vous paraîtront en être susceptibles, les considérations qu'il y a à faire là-dessus, étant trop graves pour qu'on n'employât le vert et le sec pour mettre Neisse à couvert d'un coup de traître, qui, s'il avait lieu, ne manquerait de nous couvrir de honte et tournerait d'autant plus à votre confusion que vous en auriez été averti d'avance et que cela se serait passé, pendant que je serais occupé au siège de Schweidnitz.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

13943. UNTERREDUNGEN DES KÖNIGS MIT DEM GROSSBRITANNISCHEN GESANDTEN MITCHELL.

[Dittmannsdorf, 1. und 2. August 1762.]

Mitchell berichtet an Grenville, Breslau 6. August 1762 („secret"): „I arrived at Dittmannsdorf last Sunday,[2] and had the same day an

Neurode abgefahren worden, so ist zu vermuthen, dass derselbe Mouvements, aber nur alsdann, wann Schweidnitz wirklich beschossen werden wird, machen werde." Am 2. August schreibt der König an den Prinzen: „Ew. Liebden gestriges Schreiben ist Mir richtig zugekommen, und soll es Mir gegenwärtig genügen, wann Dieselben Mir nur lediglich über die Mouvements des Feindes Dero Rapports abzustatten belieben. Ich schicke übrigens Ew. Liebden ein Detachement vom Bosniakencorps, auch noch ein Bataillon Husaren von Lossow." [Ausfertigungen im Haus- und Staatsarchiv zu Stuttgart.]

[1] Schaffgotsch. Vergl. Nr. 13847. — [2] D. i. am 1. August.

audience of the King of Prussia, who received me with great civility and frankness. He began by giving an account of the late revolution in Russia, and of what had happened since, I mean the death of Peter the Third; but as Mr. Keith will have transmitted distinct and accurate accounts of all that has passed, and of the circumstances with which these extraordinary events where accompanied, I think it needless to enter into any farther detail concerning them.

After expressing my concern for the loss of the late Emperor, and for the dissappointment His Prussian Majesty must have met with by the withdrawing of the Russian auxiliary corps, I took the liberty to ask upon what terms he was with the new Empress, as I had heard alarming reports with regard to her intentions. The King of Prussia answered, there was indeed reason to be alarmed, for that Marshal Soltykow — upon the first news of the Emperor's being dethroned — had obliged his subjects in Prussia to take the oath of fidelity to the new Empress, and that the Russian Generals in Pomerania had received orders to keep possession of that country. These orders, he said, he believed were founded on an ill-grounded suspicion, that he, King of Prussia, would have stopped the corps of Russian auxiliaries and prevented their separating from his army, but that, as soon as it was known that the corps of Tschernischew had marched off unmolested, Colberg had been delivered up, and the Russian troops were actually marching out of that country; that, what Marshal Soltykow had done by administering anew the oath of fidelity to the inhabitants of Prussia, had been disavowed by his Court, and the Marshal had received orders to evacuate Prussia and forthwith to return home with the troops under his command. I could not help congratulating His Prussian Majesty on this great and unexpected act of generous friendship on the part of the new Empress which, I added, had far surpassed my expectation. »And mine too,« replied the King of Prussia, and I have but this morning received from Prince Repnin the formal notification of the Empress' intentions and of her confirming the late treaty of peace.«

When I asked whether Her Imperial Majesty had likewise confirmed the treaty of an offensive and defensive alliance signed, as I had heard, in the month of June last between the late Emperor and His Prussian Majesty, he said, that was not to be expected, but he believed the Empress would take no farther part in the present war, and might have occasion for her troops at home, as the country was not yet quiet and was greatly exhausted of men and money by the efforts they had already made. He concluded with saying, that, though he was deeply affected with the loss of his friend, Peter the Third, he had found it necessary to comply with the times, and therefore had ordered his minister, Monsieur de Goltz, to make compliments of congratulation in his name to the new Empress, on her accession to the throne of Russia; and, I hear, that he has directed him to follow

Her Imperial Majesty to Moscow, where she is to be crowned on the first of September next, old style.

Upon the whole, I find it is the King of Prussia's opinion, that the confusion in Russia is not yet at an end, and may still have farther consequences; that many of those who were dissatisfied with the abdication and confinement of the late Emperor, will be provoked at his death, which was sudden and attended with circumstances of suspicion not easy to be removed, notwithstanding all the pains which have been taken to satisfy the people that the Emperor's death was natural and occasioned by his own intemperance. In this situation the Empress is desirous of having her armies at home to secure the peace of her empire, and to quiet her people, who were alarmed with reports of an intended invasion by the Tartars; from all which circumstances His Prussian Majesty concluded, that Russia would meddle no farther in the present troubles; but the dispatches brought by a Russian courier to Prince Repnin, the night before I left Dittmannsdorf, give good ground to hope that the new Empress will interpose her good offices to bring about a general peace.

So soon as the conversation about the affairs of Russia was ended, I took occasion to mention to the King of Prussia, after recommending secrecy, the communications I was directed to make by the King's express order, which, I said, were of the utmost importance, and afforded the strongest proof of His Majesty's persevering in the same friendly disposition towards the King of Prussia, who, by this means, would have an opportunity of opening, through His Majesty's canal, any ideas of his own, in order to the promoting of the great and salutary work of a speedy pacification; and I took notice, that in the answer returned by the King, His Majesty had given no encouragement whatever to hope for the admission of the proposal made by the Court of Vienna, but referred to what His Majesty might be authorised by the King of Prussia to say in relation to it. Hitherto the King of Prussia had hearkened with great attention, but the moment I mentioned the Court of Vienna, he said, with some impatience: »I expect nothing good from that quarter,« and immediately turned the conversation upon indifferent matters; and I did not think proper at that time to insist any farther, nor to offer him the papers, which I had ready about me, hoping that what I had said would be sufficient to excite his curiosity, and to make him ask for them, after he had had some time to reflect on our conversation; but this did not happen; and as I thought I perceived either a real or an affected coolness and indifference of receiving any farther information, I, in an audience I had of the King of Prussia the next day, delivered to him copies of all the papers contained in your dispatch of the 14th of July; [1] and in order that he might have the whole trans-

[1] Die von Mitchell übergebene Correspondenz zwischen der englischen und der französischen Regierung findet sich abgedruckt bei Schaefer, a. a. O., Bd. II, Abth. 2, S. 751 ff.

action before him at one view, I likewise delivered copies of the papers transmitted in Lord Bute's dispatch to me of the 9th of April — which I had before read to His Prussian Majesty, but without giving copies, as directed by His Lordship —, and I then proceeded to make the observations, which were suggested in your dispatch of the 14th July, upon the proposals made to His Majesty by the Court of Versailles, relative to the other objects of the German war, all which he heard with attention, but gave no answer.

The next day I again waited on His Prussian Majesty, and took the liberty of asking if he had yet time to consider of the papers I had delivered to him. He answered that the matters they contained were of too important a nature to expect an answer immediately; that he must have a little time to consider of them, as, in the present moment, his thoughts were totally occupied with the preparations that were making for the besieging of Schweidnitz. But he promised very soon *d'y répondre ministériellement*,[1] and concluded with desiring me, in the strongest and most cordial manner, to return thanks to His Majesty for the important communications made through me, which he should ever consider as marks of His Majesty's good faith, friendship and kind attention towards him. I then took leave of His Prussian Majesty and returned to Breslau last night, as I found my health sensibly altered by the fatigue I had had in the mountains."[2]

Nach der Ausfertigung im Public Record Office zu London.

---

13 944. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Dittmannsdorf, 2 août 1762.

Le sieur Mitchell est venu ici me communiquer par ordre de sa cour les copies des correspondances que celle-ci a entretenues jusqu'à présent avec les cours de Versailles et de Vienne relativement à une pacification générale.[3] Comme il ne m'en a parlé que verbalement, sans me présenter aucun mémoire par écrit à ce sujet, et que mes occupations présentes touchant les opérations de la campagne ne me permettent absolument pas d'entrer ici dans des détails qui demandent une application particulière et des réflexions bien mûres, je vous adresse

[1] Vergl. Nr. 13 944. — [2] Mitchell berichtet an Grenville, Breslau 13. August („secret"): „I did indeed observe in the last interview I had with the King of Prussia, that he was sensibly touched with the open and friendly manner in which His Majesty had acted, at the same time he was incapable of making a suitable return to the King by a reciprocal confidence and communication of his ideas. This was occasioned by the unhappy insinuations from the late Emperor of Russia, which had so filled his mind with jealousy and suspicion that he was deaf to every thing besides." [London. Public Record Office.] — [3] Vergl. Nr. 13 943.

à la suite de ma lettre toutes ces pièces, et ma volonté est que vous fassiez une réponse à ce sujet en termes polis et honnêtes, pour dire au sieur Mitchell:[1] que j'étais sensible à cette communication qui s'était faite par son entremise, que je n'étais du tout pas éloigné de préférer une bonne et honorable paix à une guerre aussi funeste que la présente; mais il faut que vous lui fassiez observer, combien je saurais me plaindre à juste titre de ce que sa cour paraissait vouloir sacrifier presque entièrement mes intérêts et les abandonner contre les engagements des traités les plus solennels qui subsistent entre moi et la Grande-Bretagne. Qu'à l'occasion que la France s'offrait de vouloir évacuer tous les pays appartenants au Landgrave, au duc de Brunswick et à l'électorat de Hanovre, elle prétendait sous des prétextes légers et mal fondés garder Wesel et Gueldres par des troupes françaises jusqu'à la pacification générale, nonobstant que les Français eussent envahi ces provinces en haine des liaisons que j'avais prises avec l'Angleterre. Que, si la cour de Londres voulait oublier tout-à-fait mes intérêts, ce serait mauvaise foi et contre les traités — termes que vous adoucirez par d'autres moins choquants et plus doux — si jamais la cour de Londres voulait y condescendre. Que, quant aux déclarations de la Reine-Impératrice, j'attendais qu'elle me fît des propositions, puisque cette affaire était proprement de nature à être traitée de cour à cour, et que cette négociation n'était pas autrement possible. Vous pourrez bien jeter adroitement combien peu j'osais me fier à sa cour dans la disposition où elle s'était trouvée jusques à présent à mon égard; mais il faudra que vous vous exprimiez sur ceci en termes bien fins et doux et par une tournure délicate, afin de ne pas aigrir. Qu'au surplus je prendrais tout ceci en mûre délibération, que j'écouterais ce que l'on me dirait, et verrais comment y répondre; que surtout j'attendrais que l'Impératrice-Reine me fît immédiatement ses propositions, pour me déclarer là-dessus.

Enfin, vous pénétrerez aisément qu'il faut que votre réponse soit décente et convenable à la situation présente des affaires, mais illusoire, pour gagner du temps, afin que je puisse voir moi-même plus clair dans mes affaires et sur les succès qu'elles auront. Vous observerez de me communiquer préalablement la minute de cette réponse, avant que de la faire partir, pour que je puisse voir si elle sera conforme à mes intentions.

Voici des embarras inutiles; tout cela ne mènera à rien qu'à des chipoteries dont je suis excédé.

Federic.

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig.

---

[1] In Folge des obigen Befehls erging ein Schreiben Finckensteins an Mitchell, d. d. Berlin 7. August. [London. British Museum.]

13945. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

Dittmannsdorf, 2. August 1762.

Ich muss gegen Ew. Excellenz bekennen, dass ich mich fast noch niemalen in einem grösseren Embarras als bei Aufsetzung des einliegenden Schreibens[1] gefunden habe. Des Königs Majestät haben M. Mitchell zu zweien Malen allein gesprochen, bei welcher Gelegenheit er heute die Copien quaestionis übergeben hat. Mich haben des Königs Majestät heute nach der Tafel bei Abgebung derer Copien nur en gros und généralement von der Sache gesprochen und an Ew. Excellenz deshalb ein Schreiben aufzusetzen befohlen, worin ich jedoch Dero eigene Ausdrücke auf das genaueste beizubehalten mich beflissen, ohne dass ich weiss, worauf er darunter eigentlich angetragen hat. Mit ihm selbst habe ich mich auch nicht darüber etwas expliciren können, nachdem er noch seit seines Séjours von Leipzig[2] her mich evitiret, ich auch überdem mit ihm jetzo nicht gerne über Affaires entriren möchte. Es ist mir also nichts übrig geblieben, als ihm durch M. Burnet[3] hinwerfen zu lassen, ob er nicht gegen Ew. Excellenz sich vertraulich in etwas von der Ursache seiner jetzigen Anheroreise expliciren möchte; ich kann nicht wissen, ob und wie er es goutiren wird. Ich hoffe indess, in dem Schreiben des Königs Intention, so gut ich es verstanden, getroffen zu haben, und bin persuadiret, dass Ew. Excellenz das übrige suppliren und alles nach des Königs Sinn einrichten werden. . . .

Von dem unglücklichen russischen Kaiser hat man hier Nachricht, dass er bereits zur Erden bestattet worden. Was vor eine reiche Materie giebt dieser Vorfall zu allerhand serieusen Reflexionen über die menschlichen Vicissitudes und über die Glückseligkeit eines Particuliers, der in einem Lande, wo Friede und Gerechtigkeit herrschet, in einer stillen und erbaulichen Retraite leben kann! Ew. Excellenz wollen mir diese kleine Ausschweifung zu Gnaden halten. Dieselbe werden leicht erachten, dass man hier von solchem Évènement sehr gerühret ist.

Eichel.

Nach der Ausfertigung.

13946. AU COLONEL BARON DE GOLTZ A SAINT-PÉTERSBOURG.

Dittmannsdorf, 3 août 1762.

Vous vous représenterez aisément combien la nouvelle de la mort subite du ci-devant Empereur que votre dépêche du 21 juillet vient de me confirmer, m'a dû toucher et attendrir, soit par reconnaissance de toutes les marques essentielles qu'il m'avait données pendant le temps de son règne, soit par toutes les vicissitudes et malheurs qu'il a essuyés pendant ce temps-ci. Comme l'Impératrice vous a fait remettre les marques de mon ordre que le défunt a portés, et qu'on vous a insinué par manière d'une idée particulière que Sa Majesté l'Impératrice serait bien aise de l'avoir, j'y consens très volontiers, de sorte que, quand vous saurez qu'il lui sera agréable, et qu'elle voudra bien l'agréer, vous le lui présenterez convenablement de ma part.

J'attends vos nouvelles sur ce qui se sera passé à l'occasion des ratifications du traité d'alliance qui vous sont arrivées après coup.

[1] Des königlichen Schreibens an den Minister, Nr. 13944. — [2] Vergl. Bd. XX, 665. — [3] Mitchells Secretär.

Je souhaiterais même de savoir de vous l'impression que ma lettre de main propre que je vous [ai] adressée pour l'Impératrice,[1] a faite sur elle.

Vous avez très sagement fait, et je vous en sais tout le gré possible de ce que vous avez parlé au chancelier pour avoir des ordres très précis aux officiers commandants des troupes russes, pour éviter tout excès en évacuant la Prusse et mes autres provinces et possessions.

Quant au corps de Tschernischew, j'espère que la cour de Pétersbourg sera à présent déjà informée par le comte de Tschernischew même qu'au premier ordre qu'il reçut de sa cour pour le retour du corps, on ne lui a fait la moindre difficulté, ni mis aucun empêchement pour exécuter exactement ses ordres,[2] que tout cela s'est passé selon l'ordre, et qu'on a eu toute l'attention pour ne laisser rien manquer aux subsistances de ces troupes pendant leur trajet par la Silésie en Pologne.

Ce que vous marquez des avis que vous avez eus d'un dessein des Russes à faire surprendre Stettin, me paraît tout à fait controuvé; je ne voudrais cependant pas garantir tout-à-fait qu'un Rumänzow ou un Panin ne sache avoir eu une pareille saillie du temps qu'on était incertain encore du sort du corps de Tschernischew, et si je ne l'arrêterais pas. Mais outre que ce n'est point ma façon d'agir, tous ceux qui m'ont soupçonné un pareil dessein, ont bien mal calculé; car, supposé pour un moment que j'aurais voulu engager ce corps à ne point se soumettre à la nouvelle régence et à rester plutôt fidèle à l'Empereur, ne restait-il encore le corps de Rumänzow, plus considérable au double que l'autre, et qui, dès qu'il avait fait hommage à la nouvelle régence, aurait rendu vains tous les efforts de celui-ci, et, d'ailleurs, on s'était déjà assuré de la personne de l'Empereur, circonstance seule qui aurait rendu impraticables ou sans succès les efforts que les troupes auraient tentés en sa faveur. Mais passons sur tout cela, et aussi ce que j'en dis, n'est que pour votre direction seule.

Federic.

P. S.

Ma lettre déjà achevée, le prince Repnin vient de me dire que l'Impératrice offrait sa médiation pour rétablir la paix générale en Europe. Vous direz donc de ma part au chancelier ou à tel ministre à qui il le faudra, que j'apprenais avec une joie très sensible les sentiments pacifiques dans lesquels se trouve l'Impératrice, et que je serais bien aise si par sa médiation je saurais parvenir à une paix solide, durable et bonne.[3]

[1] Nr. 13868. — [2] Vergl. dazu Nr. 13939. — [3] Mitchell berichtet, Breslau 6. August, an Grenville („separate and secret“), Fürst Repnin habe ihm mitgetheilt, er sei beauftragt, „to acquaint His Prussian Majesty that the Empress, wishing to put an end to the troubles in Europe, was willing to exert her good offices for the salutary purpose of bringing about a general pacification, that she was, therefore, desirous of being informed what the King of Prussia's ideas were upon that sub-

Au surplus, il s'entend de soi-même que, quand l'Impératrice se mettra en voyage pour aller se faire couronner à Moscou, vous l'y suivrez, tout comme les autres ministres étrangers qui y vont. Sur quoi, je vous ferai fournir les dépenses extraordinaires que vous m'indiquerez.

Nach dem Concept.

13947. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.[1]

Dittmannsdorf, 3 août 1762.

Vous serez persuadé de la sincérité des vœux que je fais pour que l'entreprise que Votre Altesse médite, afin d'obliger les deux maréchaux ennemis[2] à Lui abandonner la Hesse, ait tout le succès imaginable.

Je ne puis me dispenser de vous communiquer à ce sujet ce qui m'est revenu relativement aux chipotages des ministres anglais avec la France,[3] savoir [que][4] celle-ci s'offre d'évacuer, dès les préliminaires de paix signés entre les deux parties contractantes, outre ce qu'elle tient occupé du pays de Brunswick et de l'électorat de Hanovre, la Hesse, et qu'elle pense de mettre ceci en ligne de compte pour des possessions aux Indes que les Anglais ont envahies et que la France prétend réclamer. Voilà pourquoi je crois que les susdits deux maréchaux auront apparemment à cœur de garder la Hesse, autant qu'il dépendra d'eux. Nonobstant cela, je me flatte que les mouvements que vous faites, les forceront à vous abandonner entièrement ce pays. Quoi qu'il en arrive, les belles manœuvres que vous avez déjà faites dans cette campagne, vous feront toujours beaucoup d'honneur; à quoi je prends infiniment part,[5] à cause de la satisfaction que cela vous doit causer.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

---

ject." „Accordingly after the parole the Prince had his audience of the King of Prussia, of which he gave me an account immediately after it was over, to this purpose, that it was difficult for him, King of Prussia, to have any fixed ideas upon that subject, as his pretensions must vary with his situation. To which the Prince answered that it was sufficient to communicate the ideas he now had, without being tied by them. To this the King of Prussia replied that he had already communicated to the late Emperor. The Prince said he doubted that would not be sufficient to answer Her Imperial Majesty's purpose, and she had directed him to send as early and as explicit information as possible upon that head; but that, if His Prussian Majesty thought proper to make the communication directly to his own minister at Petersbourg, he offered to send the letter to Monsieur de Goltz by a courier he intended to dispatch the next day. The King of Prussia said he would send him a letter to Goltz." [London. Public Record Office.]

[1] Die Berichte des Prinzen Ferdinand sind im August datirt am 5. und 8. aus Gudensberg, am 10. aus Ellenberg (südsüdwestl. von Cassel), am 26. aus „Maar, près de Lauterbach". — [2] Soubise und d'Estrées. — [3] Vergl. Nr. 13943 und Nr. 13944. — [4] Nach dem Concept; Vorlage: „de même". — [5] Vorlage: „de part".

13948. AN DEN GENERALLIEUTENANT PRINZ FRIEDRICH EUGEN VON WÜRTTEMBERG.

Dittmannsdorf, 3. August 1762.

Ew. Liebden Rapport vom gestrigen Dato habe Ich erhalten. Was die beiden feindlichen Infanterieregimenter anlanget, so zu Silberberg zur Verstärkung angekommen, so seind beide sehr schwach, indem das von Laudon 800 Mann, das andere von Arenberg ohngefähr 500 Mann ausmachet. Ich sehe auch wohl, wie dieses Detachement dahin geschehen ist, damit der Feind seine eigene mehrere Sicherheit dort nehmen will. Der unterwegens seinde Convoi[1] wird ganz gut anhero ankommen und vermuthlich heute Abend schon an Ort und Stelle eintreffen, alsdann alles deshalb vorbei sein wird.

Friderich.[2]

Nach der Ausfertigung im Königl. Haus- und Staatsarchiv zu Stuttgart.

13949. AN DEN GEHEIMEN COMMERZIENRATH VON REXIN IN KONSTANTINOPEL.

Dittmannsdorf, 4. August 1762.

Der Courier Prätorius hat Mir gestern Eure Dépêche richtig überbracht. Es hat nicht allerdinges Meine Approbation, dass Ihr die Zeichnung des Tractates, sowie Ihr über solchen mit dem Grossvezier conveniret seid, dadurch aufhalten wollen, dass Ich erst die Abschrift davon in italienischer Sprache sehen und approbiren soll. So kann Ich auch nicht allerdinges approbiren, dass Ihr den Courier Winter auf seinem Wege arretiren lassen,[3] der Euch das von Euch verlangete Schreiben an den Grossvezier[4] bringet, nach dessen Erhaltung Ihr Mir vorhin versichert habet, dass der Tractat sogleich gezeichnet werden würde.

Ihr hättet bedenken sollen, dass, je länger Ihr die Zeichnung des Tractats trainiret, je mehr sich neue Schwierigkeiten ereignen können, und dass hauptsächlich Ich die Hülfe von denen Türken nöthig habe, und zwar, dass sie noch in der diesjährigen Campagne und sogleich agiren, sonst Mir nicht geholfen ist, wenn es damit länger ausgesetzet wird.

[1] Vergl. S. 98. 99. — [2] Auf den Bericht des Prinzen vom 3. August, wonach der Major von Prittwitz bei Frankenstein eine feindliche Abtheilung in den Hinterhalt gelockt hatte, antwortet der König in einem zweiten Schreiben vom 3. August, es sei daraus ihm „angenehm zu ersehen gewesen", dass der Prinz „dem Feinde einen Officier nebst 30 Mann enleviren lassen". „Hieselbsten ist noch alles stille, und gedenke Ich morgen das Investissement von Schweidnitz zu machen." [Stuttgart. Haus- und Staatsarchiv.] — [3] Rexin hatte dem Courier Winter „auf Leib, Leben und Ehre anbefohlen, an dem Orte, wo ihn der Ueberbringer dieses, Herr Prätorius, antrifft, . . . so lange zu warten und stille zu liegen, bis ihm dieser Herr Prätorius eine Dépêche von Breslau bringet; alsdann er solche, nebst der, so er weiter selbst in Breslau empfangen, zusammen schleunig anhero bringen wird". — [4] Vergl. Nr. 13843.

Ich befehle Euch demnach ganz positivement und auf das expresseste hierdurch, autorisire Euch auch kraft dieses exprès, dass Ihr sogleich und ohnverzüglich den Tractat mit dem Grossvezier, sowie Ihr solchen von ihm empfangen und er selbigen verlanget hat, zeichnen und die Auswechselung gegen das türkische Exemplar auf das alleräusserste betreiben sollet, auf dass die Sache einmal zur Richtigkeit komme. Wollte und forderte auch der Grossvezier von Euch, dass noch ein Articul dem Tractat inseriret werden sollte, dass, wann die Russen die Ottomannische Pforte attaquiren sollten, Ich letztere secondiren und gegen die Russen assistiren wollte, so sollet Ihr solches ohne den geringsten weitern Anstand und sonder einen Moment zu verlieren, accordiren und den Articul deshalb, wie es der Grossvezier nur verlangen wird, dem Tractat mit inseriren und gleich zeichnen. Ihr könnet solches um so freier thun, als Ich versichert bin, dass die Russen mit der Pforte nicht brechen, sondern sich bei diesem Kriege ganz ruhig halten werden.

Um den Courier nicht aufzuhalten, will Ich nicht weitläuftiger sein, sondern befehle Euch nochmals hierdurch, Euch durch nichts auf der Welt von der Zeichnung des Defensivtractats aufhalten zu lassen und auf die Auswechselung gegen das türkische Exemplar sehr zu pressiren, alsdann aber auch mit allen Kräften darauf zu arbeiten und nichts zu menagiren, um die Pforte und den Chan sogleich in Bewegung zu bringen, damit sie, ohne die Zeit zur Campagne weiter zu verlieren, in Ungarn agiren. Es lieget Mir alles auf der Welt daran, und Ihr würdet Euch sehr responsable machen, wann Ihr nicht alles gleich zur Richtigkeit und Execution brächtet und Meine Sachen selbst dadurch verderbet.

Uebrigens ist Euch noch zu Eurer Nachricht und Direction,[1] dass der russische Kaiser wenige Tage nach seiner Dethronisation an einer Colique verstorben und todt ist, der zwischen ihm und Mir vorhin geschlossene Friede aber demohnerachtet subsistiret und die jetzige Kaiserin von Russland solenne declariret hat, solchen Friedenstractat auf das heiligste erfüllen zu wollen. Dahingegen aber höret die mit dem vorigen Kaiser und Mir geschlossene Alliance auf. Die russischen Truppen, so bisher noch in einigen Meiner Provinzen, so sie occupiret hatten, gestanden, evacuiren diese und ziehen sich alle nach Russland zurück, um die neue Kaiserin auf dem Thron gegen die viele Malcontenten, so sich in dem Lande finden, zu befestigen. Also wann auch die Türken in ihrem Defensivtractat noch einige Punkte fordern, nach welchen sie fordern, dass, wenn die Russen mit sie brechen, Ich sie gegen Russland assistiren soll, so müsset Ihr es ihnen gleich accordiren, und muss nichts den Schluss des Tractats weiter aufhalten; wie Ich Euch dann

[1] Dem folgenden (bis „arretiren lassen“) liegt eine eigenhändige Weisung des Königs zu Grunde.

nochmal sagen muss, dass Ihr sehr übel gethan, den Courier Winter arretiren zu lassen.

Dem Delon schicke Ich eine Ordre,[1] sogleich gradesweges nach Breslau zurückzugehen, den Ihr also von nichts weiter zu meliren noch aufzuhalten habt.

Nach dem Concept. Friderich.[2]

13950. AU SIEUR DELON A CONSTANTINOPLE.

Au quartier de Dittmannsdorf, 4 août 1762.

J'accuse la réception du rapport que vous m'avez fait du 14 de juillet, avec son post-scriptum. Comme le bien de mon service demande de vous rappeler de Constantinople pour retourner au plus vite à Breslau, ma volonté est que, dès que cet ordre vous arrivera, vous devez vous mettre incessamment en route et m'annoncer votre arrivée à Breslau, dès que vous vous y trouverez, afin que vous sauriez avoir là mes ordres ultérieurs sur votre destination. Vous vous conformerez à cet ordre et presserez au mieux possible votre départ de Constantinople, pour bientôt arriver à Breslau.

Nach dem Concept. Federic.

13951. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

[Dittmannsdorf, 4 août 1762].[3]

Chiffre prince Henri!

Je reçois dans ce moment une dépêche de Constantinople qui porte que le traité est signé, que les Turcs m'assisteront de toute leur force et porteront tout de suite la guerre en Hongrie.[4] Je fais partir sur le

[1] Nr. 13950. — [2] Eichel schreibt am 4. August an Rexin: „Es thut mir leid, dass Sie sich von Delon induciren lassen, den verabredeten Tractat mit dem Grossvezier erst hieher einzusenden. Urtheilen Sie selbst, wozu das helfen kann. Denn gesetzt auch, dass der König was dabei erinnern wollen, so wäre dieses ein neuer Aufenthalt von einigen Monaten gewesen. Alle Ihre Ordres aber seind, positiv zu schliessen, so gut Sie können, und gleich zu zeichnen. Ich bedaure, dass Winter hat unterwegens Halt machen müssen. Wäre er mit dem Briefe an den Vezier angekommen, so hätten Sie gleich zeichnen können, ohne dass man inzwischen und vor der Zeichnung etwas von der Veränderung in Russland zu Konstantinopel erfahren und ehe Penckler (vergl. S. 54) dort angekommen. Man muss dadurch immer neuen Aufenthalt besorgen, so nicht zu vermuthen gewesen, wann der Tractat einmal gezeichnet gewesen wäre. Thun Sie also um Gottes willen, was Sie können, um gleich mit dem Tractat zu Stande zu kommen und die Türken sofort darauf in Bewegung zu setzen. Die Ursachen seind höchst wichtig, die Zeit aber leidet diesmal nicht, in das Détail zu entriren." — [3] Das Datum nach der Ausfertigung. — [4] Dem General Werner wird am 4. August geschrieben, da nunmehr der Defensivtractat mit der Pforte gezeichnet sei, „wird es hoffentlich ungesäumt zur Ruptur der Türken mit Oesterreich kommen". Auf dem Berichte des Generals von Lentulus, d. d. Reinschdorf 2. August, stehen die Weisungen: „Wegen der Freunde [Lentulus hatte in

champ la ratification du traité. J'espère donc que ceci fera dans peu de temps une forte impression sur la cour de Vienne, que vous prendrez alors sûrement Dresde, et moi Schweidnitz, que, selon les circonstances, vous pourrez peut-être encore prendre Prague, si la garnison n'en est pas trop nombreuse, du moins prendre des quartiers d'hiver en Bohême, et moi en Moravie. Cela fera la paix, mon cher frère; mais nous ne l'aurons que vers le printemps qui vient.

Federic.

Nous ouvrons la tranchée[1] le 7. Federic.

Nach dem eigenhändigen Concept. Der Zusatz eigenhändig auf der Ausfertigung.

13952. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

[Dittmannsdorf,] 4. August 1762.

[Eichel schreibt dem Minister, dass ein Courier von Rexin eingetroffen sei (vergl. Nr. 13949), und dass der König „heute früh bereits" geantwortet habe; „dabei es übel genommen worden", dass der Courier Winter aufgehalten worden sei.]

M. Mitchell befindet sich noch allhier. Mein Embarras über die Antwort an ihn[2] ist noch derselbe; nichts als die gute Tournure, so Ew. Excellenz solcher geben werden, kann mich daraus ziehen, und wann solche approbiret werden wird. Ich wünschete indess wohl, dass Ew. Excellenz solche dergestalt expediren zu lassen geruhen möchten, dass, wenn des Königs Majestät solche, wie ich hoffe, approbiret haben und ihm zuzustellen befehlen, selbige hier sogleich unter Ew. Excellenz Couvert und Petschaft abgegeben werden könne, zumal ich glaube, dass solche ohnedem en forme einer Note sein wird.

Die Antwort auf die letztere Dépêche des Herrn von Goltz[3] ist mit einem Courier des Fürsten Repnin abgegangen,[4] der solchen diese Nacht abgeschicket hat. Des Königs Majestät seind von den Sentiments und der guten Conduite, so derselbe bezeiget, sehr zufrieden; wie er sich dann heute gegen mich offeriren lassen, dass, wenn der König Couriers nach Petersburg schicken wollte, er solche jedesmal mit seinen Pässen versehen würde. Ich wünschete, dass M. Mitchell schon wieder retour nach Breslau wäre, um seine Brunnenkur dorten zu continuiren. Hier ist sonsten nicht Veränderliches vorgefallen, und nahet die Zeit zur Belagerung von Schweidnitz immer mehr und mehr heran.

Nach der Ausfertigung. Eichel.

13953. AN DEN GENERALLIEUTENANT PRINZ FRIEDRICH EUGEN VON WÜRTTEMBERG.

Dittmannsdorf, 4. August 1762.

Ich habe Ew. Liebden heutiges Schreiben erhalten, und sind Mir diejenige Nachrichten, so Sie Mir darinnen communiciren, angenehm zu vernehmen gewesen. Hieselbst stehet auch noch alles so, wie es vorhero

seinem Bericht die Türken als „les amis" bezeichnet]: die Tractaten unterschrieben, und Ich glaubete die Oesterreicher brächten aus, dass es gegen die Russen; sie müssten es wohl besser wissen."

[1] Vor Schweidnitz. — [2] Vergl. Nr. 13945. — [3] Nr. 13946. — [4] Vergl. S. 106. Anm. 3.

beim Feinde gestanden; und belieben Ew. Liebden, wann Dieselben wieder auf Peterswaldau Sich ziehen werden, die Connexion mit dem Generallieutenant von Werner beizubehalten bedacht zu sein, auf dass, wann demselben sich hierheran zu ziehen aufgegeben werden wird, solches ungehindert ins Werk gerichtet werden könne.

Friderich.[1]

Nach der Ausfertigung im Königl. Haus- und Staatsarchiv zu Stuttgart.

13 954. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

[Dittmannsdorf, 5. August 1762.][2]

Es wäre recht gut, und könnte ich ihm keine andere Instruction geben, indeme ich hier auf das sichere gehen muss.[3] Den 7. wird die Tranchée geöffnet.[4] Daun rühret sich noch nicht. Ich habe Mühe, die 3000 Panduren zu glauben; hier ist nichts weg; es müsste von Hadik detachiret seind. Selbiger stehet bei Braunau.

Friderich.

Eigenhändige Weisung für die Antwort; auf der Rückseite des Berichts von Bevern, d. d. Lager bei Reinsdorf 4. August.

13 955. AN DEN GENERALLIEUTENANT PRINZ FRIEDRICH EUGEN VON WÜRTTEMBERG.

Dittmannsdorf, 5. August 1762.

Soeben erhalte Ich Ew. Liebden Schreiben vom heutigen Dato, und bin Ich von dessen Einhalt in soweit zufrieden. Jedoch, da Ew. Liebden Mir schreiben, dass der Feind die Wege von Kunzendorf und Bielau verhauen lassen, anderntheils aber, dass er Detachements am Fuss der Berge machte, so ist Mir solches nicht wohl begreiflich, und sollte Ich daher kaum glauben, dass er die Wege verhauen lassen, sondern vielmehr, dass die Wege von Stein-Kunzendorf und Bielau an denen

[1] Dem Herzog von Bevern schreibt der König am 4. August, er hoffe, „dass, wann wir von Schweidnitz Meister sein werden, uns die 4 bis 500 Mann über Teschen nicht embarrassiren sollen"; die beiden Majors im Husarenregiment Möhring, Reitzenstein und Zeilenberg (vergl. S. 83), erhalten den Orden pour le mérite. In einem zweiten Schreiben vom 4. August erhält der Herzog Befehl, den Major und Commandeur des Grenadierbataillons von Chauvet an Stelle des verstorbenen Oberstlieutenants von Oelsnitz als Vicecommandanten nach Brieg zu senden und ihn hierzu gehörig zu instruiren. [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [2] Das Datum nach der Ausfertigung. [Generalstabsarchiv.] — [3] Bevern hatte, Lager bei Reinschdorf 4. August, berichtet, Beck stehe bei Zuckmantel; er, Bevern, werde der Ordre des Königs vom 1. August (Nr. 13940) zu Folge „noch etwas in Cosel hineinwerfen" und, „falls ich keine andere Ordre inzwischen von Ew. Königl. Majestät erhalte, den 10. von hier gegen Neisse aufbrechen, wann auch gleich der Beck in die oben gemeldete Position verbleiben sollte". — [4] Vergl. Nr. 13951.

Ausgängen besetzet, damit, wenn Daun es für à propos finden möchte, er sodann von daher debouchiren könne. Ew. Liebden thun Mir einen Gefallen, Sich hierüber näher gegen Mich zu expliciren.

Die Daunsche Armee stehet übrigens noch so, wie sie zeithero gestanden. Ein österreichischer Deserteur von denen Husaren, so heute hieher gekommen ist, saget aus, dass die Oesterreicher 5 Kavallerie- und Husarenregimenter, ohne Infanterie, neuerlich detachiret: wohin, wisse er nicht. Mir kommet es sehr wahrscheinlich vor, dass solches Detachement nirgend anderswohin als nach Silberberg und Wartha gemachet worden; und werden also Ew. Liebden sehr wohl thun, durch Patrouilles des Feindes Mouvements und Démarches von weitem von der Seite zu eclairiren und dadurch zu verhindern suchen, dass der Feind Denenselben nicht unvermuthet und mit eins auf den Hals kommen könne.[1]

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Königl. Haus- und Staatsarchiv zu Stuttgart.

13956. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE GRANT A NEISSE.

[Dittmannsdorf, 5 août 1762.][2]

Cela est fort bien.[3] On ne peut prendre assez de précautions, surtout pour découvrir les infâmes qui font ou entrent dans des complots. L'artillerie[4] est arrivée; le 7 au soir on ouvrira la tranchée. L'armée ennemie se tient dans son poste, il n'y a de détaché que 5 régiments de cavalerie et hussards pour Silberberg et Wartha.

Nach dem Concept. Eigenhändig.

Federic.

13957. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Dittmannsdorf, 5 août 1762.

J'ai été bien aise de voir par votre rapport du 31 de juillet que le public est à présent tout-à-fait tranquillisé sur les appréhensions qu'il avait à l'occasion de quelques fausses démarches des officiers russes en

[1] In einem vorangehenden Schreiben an den Prinzen vom 5. August heisst es: „Wann [Ew. Liebden] der Orten gegen den Feind heran fouragiren lassen wollen, so wird es Mir lieb sein, denn je näher Ew. Liebden gegen Silberberg fouragiren können, je mehr schlägt solches in Meine Intention ein, dass, wenn der Feind sich einmal dort setzen will, er daselbst nicht viel zu leben habe; je mehr werden auch Ew. Liebden die Connexion mit dem Generallieutenant Werner unterhalten können.“ [Stuttgart. Haus- und Staatsarchiv.] — [2] Das Datum nach der Ausfertigung [Generalstabsarchiv]. — [3] Grant hatte, Neisse 4. August, berichtet: „Je ne manquerai pas de prêter toute l'attention possible à faire échouer tous les projets que l'ennemi pourrait former sur nous ou par surprise ou par trahison.“ — [4] Vergl. S. 108.

Prusse et en Poméranie; aussi continuerez-vous de l'y affermir;[1] et effectivement nous n'aurons rien du tout à craindre de la Russie, vu qu'indépendamment des assurances réitérées de l'Impératrice de vouloir observer exactement la paix, conformément au traité, il paraît qu'elle trouvera assez d'ouvrage en Russie, pour se maintenir sur le trône où elle vient de monter, qu'on ne pourra guère songer à se mêler des affaires du dehors.

Comme j'apprends que vous êtes déjà en possession du dernier rapport que le sieur Rexin m'a fait,[2] qui me laisse bien espérer que tout réussira à mon gré de ce côté-là, je me flatte que cela pourra bien relever nos affaires, afin de parvenir à une paix honorable, solide, bonne et durable, et qu'au surplus nous retirerons plus d'avantage de l'alliance avec la Porte que nous n'en aurions retiré de celle avec la Russie. Je joins pour votre usage l'original de la copie du traité tel que Rexin me l'a envoyé.

Voici ma réponse[3] à la lettre du sieur de Saldern[4] que vous m'avez envoyée, et dont vous aurez soin qu'elle lui soit remise sûrement. Les circonstances présentes n'ont pas permis d'entrer en quelques détails avec lui, ainsi je me suis borné à des compliments généraux.

Nach der Ausfertigung. Federic.

13958. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Quartier de Dittmannsdorf, 5 août 1762.

J'ai reçu votre rapport du 20 de juillet. Il est ainsi que vous me l'avez annoncé, que le sieur Mitchell, sur un ordre de sa cour, m'est venu communiquer quelques copies de lettres écrites entre le comte Egremont et le duc de Choiseul touchant les ouvertures qu'ils se sont faites l'un à l'autre par rapport au rétablissement de la paix en Allemagne,[5] en conséquence desquelles la France s'offre de vouloir remettre tout ce que ses troupes tiennent occupé du pays de Hesse, de Brunswick et de l'électorat de Hanovre, dès que les préliminaires de paix seront signés, et retirer ses troupes, tout comme celles de l'Angleterre le doivent faire. En contre elle veut tenir occupé mes États de Clèves, de Gueldres et les autres appartenances qu'elle qualifie frivolement de conquêtes de la Reine-Impératrice, et laisser garnisons françaises à Wesel et à Gueldres jusqu'à la pacification générale. A quoi le susdit ministre anglais a répondu qu'on ne saurait se déterminer de leur part là-dessus, avant que d'avoir appris mon sentiment. Quant à la Reine-Impératrice,

[1] Eine Ordre in gleichem Sinne erging am 3. August an Zegelin. — [2] Vergl. Nr. 13949. — [3] D. d. Dittmannsdorf 5. August. — [4] D. d. Berlin 28. Juli. Saldern hatte seinen Dank für das Geschenk des Königs (vergl. S. 2) ausgesprochen. — [5] Vergl. Nr. 13943. 13944.

elle a déclaré envers la France qu'elle voudrait la continuation du congrès proposé à Augsburg[1] et un armistice fondé au *status quo.*

Voilà à peu près le précis de tous les extraits de lettres que le sieur Mitchell m'a communiqués, sans y joindre rien par écrit de sa part. Comme mes opérations de campagne me donnent actuellement tant d'occupations qu'il m'est impossible d'entrer dans de pareils détails, et que, d'ailleurs, personne de mes ministres ne se trouve présentement ici, j'ai fallu tout renvoyer au comte de Finckenstein, avec ordre[2] d'y répondre convenablement et en conformité de mes intentions qui en gros sont que, si les ministres anglais me voudraient abandonner et sacrifier mes intérêts à cette occasion, contre tous les engagements pris entre nous par les traités les plus solennels, ce serait agir de mauvaise foi etc., et que, quant à la paix avec l'Impératrice-Reine, l'affaire était telle qu'elle ne saurait être traitée que de cour à cour, et que j'attendrais ainsi ce que l'Impératrice m'en proposerait.

Vous observerez sur cela vous-mêmes si je puis remettre mes intérêts à cet égard entre les mains des gens qui ont agi envers moi tellement que vous savez que le lord Bute et ceux de son parti ont fait, et si je ne dois pas m'en méfier. Au surplus, mon ministre Finckenstein a mes ordres de vous communiquer tous les détails qui regardent la susdite communication.

Federic.

Nach dem Concept.

13959. AN DEN GENERALLIEUTENANT PRINZ FRIEDRICH EUGEN VON WÜRTTEMBERG.

Dittmannsdorf, 6. August 1762.

Ich danke Ew. Liebden recht sehr für die in Dero zweitem heutigen Schreiben Mir von denen 5 bewussten österreichschen Kavallerieregimentern[3] gegebene Nachricht, und wird solche zu observiren ohnumgänglich nöthig sein. Ew. Liebden belieben hiernächst sich darüber mit dem Generallieutenant von Werner dahin zu concertiren, dass derselbe, auf den Fall der Feind mit diesen Kavallerieregimentern gegen Ew. Liebden marschirte, mit seinem Dragoner- und Husarenregimente ihnen im Rücken, und auf den Fall der Feind damit auf den Generallieutenant von Werner etwas tentiren wollte, Ew. Liebden sodann gedachten feindlichen Regimentern ebenmässig im Rücken kommen mögen.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Königl. Haus- und Staatsarchiv zu Stuttgart.

---

[1] Vergl. Bd. XX, 671; XXI, 593. — [2] Vergl. Nr. 13944. — [3] Vergl. Nr. 13955. Der Prinz hatte gemeldet, dass diese Regimenter hinter Schönwalde, „so dichte an Silberberg liegt", campirten.

13960. AN DEN GENERALLIEUTENANT PRINZ FRIEDRICH EUGEN VON WÜRTTEMBERG.

Dittmannsdorf, 7. August 1762.

Ew. Liebden Schreiben vom 7. dieses habe Ich richtig erhalten, und machet sämmtliche Force des Feindes 6 bis 7 Regimenter und also ungefähr 3500 Mann aus. Ich habe bereits heute befohlen, dass das Regiment von Manstein Kürassiers zu Ew. Liebden hin marschiren solle, so dass Dieselben inclusive der Husaren und Bosniaken zwischen 8 und 9000 Mann beisammen haben werden. Ew. Liebden haben also von der feindlichen gegen sich habenden Force wohl nichts zu besorgen; nur wird dabei nöthig sein, die Vorposten in einer gehörigen Distance, damit Denenselben nichts allzu geschwinde auf den Hals kommen könne, zu poussiren. Sollte auch der Feind der Orten noch durch ein paar Kürassier- oder Dragonerregimenter verstärket werden, würde solches Denenselben in Ansehung der Supériorité nicht nachtheilig werden können.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Königl. Haus- und Staatsarchiv zu Stuttgart.

13961. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Dittmannsdorf, 7. August 1762.

... Heute gegen die Nacht wird die Tranchée vor Schweidnitz geöffnet werden.[1] Der Feldmarschall Daun stehet noch unbeweglich und hat bis hieher weiter nichts als 5 Kavallerieregimenter nach Silberberg detachiret, und wollen einige dabei behaupten, dass auch 5 Bataillons vom Feinde dahin abgegangen.[2] Indessen wird Ew. Liebden Marsch gegen Neisse immer à propos sein, indem Dieselben der Orten völlig à portée sein werden, und wird hiernächst, wenn Dieselben etwa auf Münsterberg marschiren werden, alles sein, so nöthig sein möchte.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

---

[1] Auf dem Bericht des Generals von Bülow, d. d. Langen-Halbendorf 6. August, findet sich die eigenhändige Weisung für die Antwort: „Es ist gut; hiesiger Seite ist nichts neues; morgen Abend wird bei Schweidnitz die Tranchée geöffnet. Friderich." — [2] Auf dem Bericht des Generals Wied, d. d. Lager bei Heinrichau 6. August, stehen die Weisungen für die Antwort: „Ich glaubte nicht, dass der Feind noch etwas würde haben marschiren lassen oder Pos[ition] ändern wird. Laut den Nachrichten, die Ich habe, so arbeiten sie stark an Schanze, und Ich wüsste aus Nachrichten, die Ich um die Armee herum kriegte, dass noch an keinen Marsch zu denken. Indess könnten sie wohl einige Kavallerieregimenter weggeschickt haben, und sind nur zwei Oerter, wo sie hin könnten: oder zu Beck nach Jägerndorf oder nach Wartha gegen Württemberg. Er möchte zusehen, wie man das erfahren könnte."

13962. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Dittmannsdorf, 7 août 1762.

J'ai reçu votre rapport, au sujet duquel je suis bien aise de pouvoir vous communiquer par la copie ci-jointe les bonnes nouvelles de la Prusse que le maréchal de Lehwaldt m'a communiquées.[1] Aussi je ne doute pas qu'elles continueront de même, et que cette province, ainsi que la Poméranie, sera tout-à-fait évacuée en peu de temps.

C'est aussi en conséquence que vous continuerez votre séjour à Berlin, non seulement pour être plus à portée de moi dans ce temps de crise, mais encore parceque je suis intentionné de faire revenir la cour de Magdeburg, dès que je serai informé que la Porte s'est déclarée en ma faveur, ce qui est le seul sujet qui m'arrête encore pour faire retourner après cela toute la cour à Berlin.

Nach der Ausfertigung. Federic.

13963. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Dittmannsdorf, 7 août 1762.

Der König bestätigt den Empfang des Berichts vom 23. Juli und bezieht sich auf sein letztes Schreiben über die Mittheilungen Mitchells (Nr. 13958).

Au surplus, comme il n'y aura jamais moyen pour parvenir en règle avec le comte Bute, vous ne perdrez pas aucune occasion qui se présentera, pour animer et brouiller sous main la nation contre lui et contre l'administration présente, et de rejeter tout ce qui vient d'arriver des accidents fâcheux à la nation, comme arrivé par sa faute. Enfin, [vous] animerez même, autant qu'il se peut, les auteurs des brochures qu'on met à jour, pour décrier la conduite de ce ministre, afin de parvenir de plus en plus à le culbuter de son poste.

Nach dem Concept. Federic.

13964. AU SECRÉTAIRE BENOÎT A VARSOVIE.

Benoît berichtet, Warschau 31. Juli: „On prétend ici que l'Impératrice ferait dresser le plan de la paix qu'elle désirait de rétablir, et qu'elle pourrait bien après se déclarer contre ceux qui refusaient de s'y prêter. Les Autrichiens et les Français, qui ont été la cause principale de la disgrâce du comte Bestushew, ne se promettent rien de bon de son élargissement . . Les Saxons, au contraire, se flattent et soutiennent que . . ce ministre emploiera tout son crédit pour eux . . .

[1] D. d. Danzig 31. Juli. Lehwaldt berichtete über die Vorbereitungen der russischen Generale, Preussen zu verlassen, und über die Uebergabe der Verwaltung an die preussischen Behörden seitens der Russen.

La cour d'ici m'a encore fait réitérer à cette occasion qu'il serait sûrement de l'intérêt de Votre Majesté de vouloir bien avoir égard aux représentations qu'elle Lui avait fait faire par mon canal au sujet de la Saxe, et de vouloir bien ne plus charger cet Électorat de nouvelles contributions, mais de faire présent au contraire à ce pays de toutes celles qui n'avaient pas encore été acquittées; que ce serait là le moyen de disposer cette cour à s'employer sincèrement à ramener les esprits. Ils ajoutent que, s'ils étaient assez malheureux pour ne pas obtenir ce bienfait de la part de Votre Majesté, ils seraient obligés de crier et de remuer ciel et terre, au lieu que, si leurs représentations faisaient impression, cela pourrait avoir plus d'une bonne suite."

Dittmannsdorf, 7 août 1762.

J'ai reçu votre rapport du 31 de juillet. Tout ce que vous me marquez des nouvelles que les Saxons à Varsovie débitent leur être arrivées de Pétersbourg, m'a tout l'air d'être de leur crû et une production de leur imagination illusoire à chaque évènement d'où ils se flattent de pouvoir retirer quelque avantage.

Au moins mon ministre à Pétersbourg ne m'a rien marqué de semblable, et les assurances continuent de la part de l'impératrice de Russie de vouloir conserver exactement la paix faite avec moi et entretenir la bonne harmonie et de ne pas vouloir, d'ailleurs, se mêler aucunement de la présente guerre.

Voilà ce que je vous dis pour votre direction seule, en attendant que vous continuerez attentivement à me marquer avec exactitude tout ce que vous apprendrez.

Quant aux propos que des Saxons sont venus vous tenir des motifs qui doivent m'arrêter à ne plus demander des contributions dans l'Électorat, vous sauriez bien leur dire, quoique comme votre propre pensée et pas ministériellement, aussi sans m'y nommer du tout, comme quoi il avait été de tout temps du droit de guerre et pratiqué partout qu'on continuait à lever des contributions d'un pays ennemi, tandis que préalablement la paix ne fût faite et ratifiée, et qu'on n'y était nommément convenu du jour que les levées des contributions cesseraient. Sur quoi vous sauriez alléguer entre beaucoup d'autres le plus fraîche exemple de ce qui était arrivé à l'occasion de la nouvelle pacification faite entre moi et la Russie, où l'on avait continué à lever des contributions de mes provinces que leurs troupes tenaient occupées, jusqu'au jour de la ratification faite de notre traité de paix; qu'ainsi de vouloir de leur part crier à ce sujet contre moi, ne serait pas la voie la plus juste pour parvenir à la paix, mais qu'il fallait se servir d'autres voies plus raisonnables, afin d'effectuer la paix et arrêter les malheurs inséparables de la guerre.

Federic.

Nach dem Concept.

13965. AN DEN GENERALLIEUTENANT PRINZ FRIEDRICH EUGEN VON WÜRTTEMBERG.

Dittmannsdorf, 8. August 1762.

Ich habe sogleich Ew. Liebden Rapport vom 7. dieses erhalten. Ich hoffe und denke wohl, dass Dieselbe Sich nicht mit Dero ganzem Corps auf einen Klumpen werden gesetzet haben, sondern dass vielmehr Dieselbe ein starkes Detachement vor sich postiret haben werden, welches wiederum weiter vorwärts detachiret haben wird, so dass Ew. Liebden dergestalt ein Terrain von einer bis anderthalb Meilen vor Dero Lager vorwärts occupiret halten, welches sehr nothwendig ist und Dieselbe dadurch Dero Sache gewiss sein, denn sonsten, wenn solches nicht ist, und Ew. Liebden Dero Corps auf einen Klumpen haben, der Feind nur einmal Dero Feldwachten werfen und zugleich mit solchen in Ew. Liebden Lager sein kann. Woferne also Dieselbe dergleichen Disposition noch nicht gemachet haben, so muss es noch sogleich geschehen, und Dieselbe ein grosses Detachement vor sich machen, aus welchem wieder vorwärts, und aus diesem abermalen vorwärts detachiret werden muss, so dass Ew. Liebden eine grosse Distance vor sich occupiren und durch solche Postirungen Dero Sachen sicher und gewiss sein.

Friderich.

Il y a Dalwig ou Lœlhœffel, l'un des deux, qui peuvent commander ce détachement.

Nach der Ausfertigung im Königl. Haus- und Staatsarchiv in Stuttgart. Der Zusatz eigenhändig.

13966. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE GRANT A NEISSE.

[Dittmannsdorf, 8 août 1762.][1]

Chiffre au général Grant!

Sur la nouvelle que vous m'avez donnée de la marche de Beck à Freiwaldau,[2] j'ai d'abord mandé au général Werner de joindre le prince de Württemberg, pour que je l'aie ici sous ma main et à portée de l'opposer à l'ennemi de quelque côté qu'il s'avise d'entreprendre. Je suppose que le prince de Bevern sera parti aujourd'hui de Cosel, sur votre avertissement; en ce cas, il pourra être le 11 auprès de Neisse.[3]

[1] Das Datum von Cöper zugesetzt. — [2] Südwestsüdl. von Habelschwerdt. — [3] Dem Herzog von Bevern wird am 8. August geschrieben, dass nach Grants Nachrichten Beck den Marsch angetreten haben solle, „um sich mit dem Feldmarschall Daun zu conjungiren", und dass Werner Befehl erhalten habe, „sich an den Prinzen von Württemberg zu ziehen"; der König hoffe, dass der Herzog auf die Nachricht von dem Marsche Becks seinen Marsch nach Neisse bereits angetreten haben werde. [Berlin. Generalstabsarchiv.] Der Oberst von Sass wird am 8. August von dem Marsch Becks in Kenntniss gesetzt. [Berlin. Generalstabsarchiv.]

Vous lui direz dès son arrivée qu'il prenne le plus tôt possible le camp de Münsterberg, pour être plus à portée, et si vous apprenez par vos émissaires que réellement on veuille nous tourner par Bolkenhain, vous direz, en ce cas, au prince de Bevern qu'il se hâte de me joindre. Vous pouvez lui montrer cette dépêche, pour qu'il sache que c'est ma volonté, et que, dans le cas que je suppose, cela devient indispensablement nécessaire.

Comme il pourrait arriver après le départ de Werner que notre correspondance devînt ou hasardeuse ou interrompue, je vous écris tout ceci pour plus de sûreté; car, dans le fond, c'est la même chose, pourvu que le prince de Bevern soit informé de ce qu'il a à faire. Si vous recevez en attendant encore quelque nouvelle, tâchez de me la faire parvenir.

Federic.

La tranchée a été ouverte devant Schweidnitz heureusement la nuit passée, et, quoique l'ennemi ait tenté une sortie, elle a été infructueuse, et les assiégés ont été rejetés dans la place.

Federic.[1]

Nach dem eigenhändigen Concept; der letzte Absatz („La tranchée etc.") nach der im übrigen chiffrirten Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

13967. AN DEN GENERALLIEUTENANT PRINZ FRIEDRICH EUGEN VON WÜRTTEMBERG.

Dittmannsdorf, 8. August 1762.

Ew. Liebden zweites Schreiben vom heutigen Dato erhalte ich sogleich. Der Generallieutenant Graf von Wied kann nichts detachiren. Ich habe aber dem Generallieutenant von Werner bereits die Ordre gestellet, um Ew. Liebden sowohl als ihn näher bei Mir zu haben, zu Denenselben zu stossen.[2] Nach meinen Nachrichten wird der General Beck über Freiwaldau marschiren, und da er also durch das Glatzsche kommen müsste, so könnte es wohl sein, dass er bei Wartha herauskäme. Da aber, wie gesagt, der Generallieutenant von Werner morgen mit seinem Corps zu Ew. Liebden stossen wird, so hat es darunter nichts zu bedeuten. Auf den Fall der General Beck zu dem Feldmarschall Daun, um Mich zu tourniren, stossen sollte, so werde Ich

[1] In einem zweiten Schreiben vom 8. August wird dem General Grant angezeigt, dass der König ihm 600 Pferde mit ihren Wagen nach Neisse zurückschicken werde, „pour que vous les renvoyiez ici chargés de bombes". Eigenhändig ist hinzugefügt: „On a surpris cette nuit l'ouverture de la tranchée à l'ennemi, et j'espère que le reste ira bien." — Auf einem Schreiben an Lefèbvre vom 8. August findet sich der eigenhändige Zusatz: „Quand mettrez-vous les canons en batterie?" [Ausfertigungen im Generalstabsarchiv.] — [2] Auch in einer, jedenfalls vorhergehenden Ordre vom 8. August wird dem Prinzen angezeigt, dass der König dem General Werner befohlen habe, sich „in Ansehung des Marsches des General Beck zur Daunschen Armee" mit seinem Corps an den Prinzen heranzuziehen. [Stuttgart. Haus- und Staatsarchiv.]

den Generallieutenant von Werner zu Mir heranziehen, und, bis sich die feindlichen Absichten näher aufklären werden, das Corps der Orten stehen lassen.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Königl. Haus- und Staatsarchiv zu Stuttgart.

13968. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

Dittmannsdorf, 8. August 1762.

... Ew. Excellenz werden vermuthlich aus Pommern sowohl als aus Preussen benachrichtiget worden sein, wie die Sachen dorten seit kurzem auf einmal eine ganz angenehmere Gestalt als vorhin genommen haben, und dass zu glauben, wie noch vor Ende dieses Monates beide Provinzen von denen russischen Truppen gänzlich evacuiret sein werden, mithin alles in seinen ordentlichen Train wieder gesetzet sein wird. Des Herrn Generalfeldmarschall von Lehwaldt Excellenz haben auch schon in procinctu gestanden, nach Königsberg zu gehen, um Dero Gouvernementsposten allda anzutreten. Gott wolle alles weiter zu des Königs Endzweck führen!

Diese letztverwichene Nacht seind die Tranchées vor Schweidnitz eröffnet worden. Man hat alles dabei so gut eingerichtet, dass der Feind nach falschen Alarmes, so man ihm gemachet, gegriffen hat, indess die Tranchée an ihrem Orte eröffnet geworden, ohne dass der Feind etwas davon gewahr worden, als nach einer daran schon geschehener fast zweistündigen Arbeit, obgleich die Eröffnung derselben in einer ganz nahen Distance der Festung geschehen ist. Mehrere Particularia davon seind mir noch nicht bekannt, der Verlust von den unsrigen dabei aber muss sehr gering oder gar nichts gewesen sein. Wie es weiter damit gehen und ob und was der Feldmarschall Graf Daun deshalb unternehmen wird, solches muss die Zeit geben. Es wird an keinen guten Anstalten hiesigerseits fehlen, mir aber wird es eine ausnehmende Freude sein, Ew. Excellenz deshalb bald was gutes melden zu können....

Nach der Ausfertigung. Eichel.

13969. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Dittmannsdorf, 9 août 1762.

Dans le rapport que vous m'avez fait du 5 de ce mois, je ne trouve aucun motif qui presse, pour envoyer à cette heure un ministre de ma part en Suède. Et comme, d'ailleurs, il n'y a rien d'intéressant à négocier entre les deux cours, et qu'il faut outre cela observer auprès de la caisse de légation toute la bonne économie possible, je crois qu'il suffira dans le moment présent que nous envoyons quelque secrétaire d'ambassade à Stockholm pour entretenir seulement la correspondance.

Federic.

Nous avons ouvert la tranchée la nuit du 7 au 8. Daun manœuvre de son côté et moi du mien. Cependant, il faut espérer que tout ira bien.

Federic.

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig.

13970. AN DEN GENERALLIEUTENANT PRINZ FRIEDRICH EUGEN VON WÜRTTEMBERG.

Dittmannsdorf, 9. August 1762.

Ew. Liebden drittes gestriges Schreiben habe Ich heute erhalten, und schicke Ich Denenselben den Capitän von Geissau, der Ihnen die gezeichnete Position, wie das Corps stehen wird, überreichen soll. Die Infanterie muss nicht in denen Dörfern geleget werden, und ist solches allenfalls für die Freibataillons, nicht aber für die reguläre Infanterie. Des Herzogs von Bevern Liebden werden morgen oder spätestens übermorgen bei Neisse eintreffen und hiernächst das Lager bei Münsterberg beziehen, und geruhen Ew. Liebden die Nachrichten, so Dieselben über das Sujet des General Beck Märsche erhalten werden,[1] gedachtem Herzogen von Bevern Liebden zu schreiben und die Communication mit Ihnen zu unterhalten.

Federic.[2]

Nach der Ausfertigung im Königl. Haus- und Staatsarchiv zu Stuttgart.

13971. AN DEN GENERALLIEUTENANT GRAF WIED.[3]

[Dittmannsdorf, August 1762.]

Was er Mir schriebe, wüsste. Ob sich das Corps[4] da hinsetzen wird oder was es thun wird, darauf kommt es an. Und das Detachement, so vor zwei Tagen aus dem Lager und wieder zurückgekommen, da ist Lacy mit weggewesen, um den Pr[inz] Württ[emberg] bei Habendorf zu attaquiren. Der Pr[inz] ist denselben Tag nach dem Convoi[5] wieder nach Peterswaldau marschiret. Drauf sie zurückgangen.

Die Belagerung morgen mit 6 Wurfbatterien . . .

Weisungen [Bleinotizen] für die Antwort; auf der Rückseite des Berichts von Wied, d. d. Lager bei Heinrichau 9. August.

---

1 Auf dem Bericht des Lieutenants von Köhler, d. d. Gottesberg 9. August, stehen die Weisungen für die Antwort: „Bei diesen Umständen könnte ihn nicht [von seinem Posten] wegnehmen, absonderlich da Ich auf Nachrichten von Beck [warte], der heute in die Gegend der Daunschen Armee kommen wird. Er [Köhler] ist da, nicht um sich zu schlagen; muss da sich zurückziehen und keinen gewissen Posten haben. Aber wenn er alle Nacht seinen Posten veränderte, ob er eine viertel Meile rechts, links von Gottesberg, wäre Mir einerlei, und so lange Zastrow da auf der linken Seite." — 2 Am 10. August schreibt der König dem Prinzen: „Ich habe Ew. Liebden heutiges erhalten und gebe Deroselben in Antwort, wie Ich dem Generallieutenant von Werner ganz ernstlich geschrieben habe, dass er sogleich marschiren soll." [Stuttgart. Haus- und Staatsarchiv.] — General Werner berichtet, „auf dem Marsch zu Ober-Peilau 10. August abends 8 Uhr", er habe den Befehl des Königs zum Aufbruch am 9. August morgens erhalten, habe aber erst um 2 aufbrechen können; „die bestätigten Nachrichten, dass Beck noch zu Freiwaldau stehe, machten mich glaubend, ich würde noch zu rechter Zeit kommen". Auf diesem Berichte finden sich die Weisungen für die Antwort: „Wenn Ich Ordre gebe zu marschiren, er gleich aufbrechen! Er kann ja nicht wissen die Ursachen, so dazu habe. Jetzo stehet alles sicher und besser, wie vorher gestanden." — 3 Wied befand sich im Monat August im Lager bei Heinrichau. — 4 Das Corps Becks. — 5 Vergl. S. 108. 113.

13972. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

[Dittmannsdorf, 10 août 1762.][1]

Chiffre!

Ne soyez point inquiet sur les affaires de la Russie, et ajoutez plus de foi à ce que je vous dis, puisque j'ai les nouvelles de source sûre, et que la connexion des choses m'est connue.

L'Impératrice[2] n'est pas assurée sur le trône. Elle a besoin plus que vous ne le pensez de ses troupes, et elle est trop heureuse que je ne me mêle pas de ses affaires. Le sang du petit-fils de Pierre Ier crie contre elle, et ce Prince avait en Russie un plus grand parti qu'elle n'avait présumé.

Je vois avec douleur votre expédition de Bohême manquée,[3] mais vous allez un peu vite dans vos suppositions; je ne vois point encore toutes les mauvaises suites que vous vous figurez. Ayez un peu de patience, et tout ira encore mieux que vous ne le pensez. Je vous envoie un extrait de nos opérations. Daun a attiré à lui Beck, qui était à Zuckmantel. J'ai fait joindre Werner au prince de Württemberg à Peterswaldau; le prince de Bevern doit arriver aujourd'hui ou demain à Neisse; ainsi, de quel côté que Daun se tourne pour secourir Schweidnitz, je me prépare à lui faire tête également. La garnison est de 9000 hommes. Il faut un peu de fortune, et je me tirerai, s'il plaît au Ciel, cette épine du pied.

Le Tartare doit commencer dans peu ses opérations, et dès que je recevrai des nouvelles ultérieures de Constantinople, je vous les communiquerai d'abord.

[Federic.]

Nach dem Concept. Eigenhändig.

13973. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Dittmannsdorf, 10. August 1762.

Ew. Liebden Schreiben vom 8. dieses ist Mir richtig eingegangen, und haben Dieselben sehr wohl gethan, Dero Marsch auf Neisse anzutreten, und wann Ew. Liebden bis Münsterberg vorgerückt sein werden,

1 Das Datum nach der Ausfertigung. Am Anfang der Ausfertigung wird der Empfang des Berichts vom 4. August bestätigt. — 2 Von Eichel vorangesetzt: „Secret". (Ebenso Ausfertigung.) — 3 Der Angriff des Generals Seydlitz auf ein feindliches Corps bei Teplitz am 2. August war zurückgeschlagen worden; Prinz Heinrich beabsichtigte, Seydlitz nach Sachsen zurückzurufen. Der Prinz hatte in seinem Bericht hinzugefügt: „Ce corps en Bohême que l'ennemi a assemblé, m'inquiète beaucoup; cela peut leur donner la facilité d'attirer l'armée de l'Empire et de manœuvrer jusqu'à Freiberg; dans ce cas il serait impossible quasi que je puisse maintenir ma position, et, en la quittant, je ne saurais non plus garder le camp derrière Wilsdruff, dont la droite serait entièrement à découvert."

können Dieselben, auf den Fall Daun etwas unternehmen wollte, in zwei Märschen zu Mir stossen, und würde Daun dergestalt immer präveniret werden, und könnten Ew. Liebden das Lager bei Münsterberg so, dass Eichau[1] auf dem rechten Flügel und die Windmühle en front, nehmen.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

13974. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE GRANT A NEISSE.

Dittmannsdorf, 10 août 1762.

J'ai reçu votre lettre du 9 de ce mois, et vous observerez de me marquer une autre fois avec plus d'assurance les marches des corps ennemis qui sont à votre portée, pour en avoir des nouvelles; et je compte que, comme Beck n'est pas marché, que le duc de Bevern n'arrivera qu'en deux jours aux environs de Neisse.

Au reste, il ne faut pas que vous aventuriez des convois de Neisse, sans m'en avoir averti au préalable, et en me marquant le jour de leur départ, afin que je prenne des mesures pour la sûreté de leur marche.

Nach dem Concept. Federic.

13975. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Dittmannsdorf, 11. August 1762

Ew. Liebden Schreiben vom 9. dieses habe Ich erhalten und daraus ganz gerne ersehen, dass Dieselbe Dero Marsch nach Neisse fortgesetzet haben, um heute die Neisse zu passiren; welches Mir dann sehr lieb ist, als Ich dadurch unsere Geschäfte auf das Trockene gebracht und nichts mehr zu besorgen habe. Jetzt werden wir die Belagerung von Schweidnitz ruhig fortsetzen, absonderlich wann Ew. Liebden nunmehro bis Münsterberg vorrücken werden, von dar man allezeit wird sehen können, ob Daun etwas wegen Schweidnitz entrepreniren will. Thut er das, so müssen wir alle zusammenstossen, wo nicht, so werde Ich Ew. Liebden die ganze Zeit bei Münsterberg stehen lassen. Der Feind allarmiret uns zwar des Nachts, er spinnet aber keine Seide dabei. Die verwichene Nacht hat er die Vorposten vom General Wied attaquiret, wobei wir aber nicht einen Mann verloren, wohl aber von ihm 1 Officier und 20 Mann gefangen bekommen haben. Sogleich erhalte Ich Ew. Liebden Schreiben vom 10. dieses und lasse es, wie schon oben befohlen, dabei bewenden, dass Ew. Liebden bis Münster-

[1] Oestl. von Münsterberg.

berg marschiren, welches das sicherste ist, wie Ich schon oben erwähnet habe.

Der Prinz Württemberg wird Ihnen von allen Bewegungen des Feindes avertiren.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

13976. AN DEN GENERALLIEUTENANT PRINZ FRIEDRICH EUGEN VON WÜRTTEMBERG.

Dittmannsdorf, 11. August 1762.

Ew. Liebden heutiges Schreiben habe Ich richtig erhalten, und belieben Dieselben den Einhalt des anliegenden Rapports[1] mit mehren zu ersehen. Ich kann Ew. Liebden die Zuverlässigkeit aller darin gemeldeten Umstände nicht garantiren; sollte jedoch die Hauptsache gegründet sein und sich weiter realisiren wollen, so geruhen Ew. Liebden des Herzogs von Bevern Liebden, so heute bei Neisse stehen, und morgen bei Münsterberg eintreffen werden, ungesäumt davon zu avertiren.

Il ne faut pas oublier d'écrire au prince de Bevern non pas l'histoire des patrouilles, mais les mouvements de Daun et des troupes qui peuvent arriver auprès de Silberberg ou Wartha, parcequ'il est obligé par mes ordres de prendre son parti en conséquence de ces nouvelles.

Federic.[2]

13977. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Dittmannsdorf, 11. August 1762.

Ich habe des Prinzen von Württemberg Liebden unterm heutigen Dato wiederholentlich geschrieben,[3] Denenselben von denen Mouvements des Feindes Nachricht zu geben. Ich habe fast positive erfahren, dass

[1] „Rapport meiner den 9. und 10. gemachten Patrouille.“ (Eine bei den Akten Werners liegende Abschrift ist unterzeichnet „v. Paleville“.) Der Rapport enthielt u. a. die Nachrichten: „es wären 9 Regimenter in Lampersdorf und Raudnitz (beides westnordwestl. von Frankenstein) eingerücket; das Corps commandirte der General von Lacy, von Frankenstein aus stünden die Vorposten bei Protzau, Heinersdorf und Stolp; der Feind würde in der Gegend von Wartha und Silberberg 15000 Mann gerechnet“; in Reichenbach hiesse es, „Beck würde über Weisswasser herunterkommen, und es sollten schon Truppen von seiner Avantgarde in Frankenberg (ostnordöstl. von Wartha) eingerücket sein“. — [2] Ein eigenhändiges Schreiben an den Prinzen Eugen vom 11. August lautet: „Je vous envoie, mon cher neveu, le colonel Lossow avec une commission dont je l'ai chargé; vous pouvez lui donner jusqu'à 3000 chevaux pour l'exécuter, et m'en mander les suites. Adieu.“ — [3] Vergl. Nr. 13976.

Lacy 9 Regimenter unter seinem Commando bei Lampersdorf cantonniren lasse. Ich kann zwar diese Zeitung bis dato nicht für wahr ausgeben, sollte sich aber solche verificiren und sich der Feind der Orten mehr zusammenziehen, so werde Ich dadurch, Ew. Liebden an Mich zu ziehen, obligiret sein, und würden Dieselben sodann mittelst Dero ersten Marsches von Münsterberg die Höhen bei Johnsdorf[1] erreichen und durch einen zweiten Marsch, über Klötschen,[2] zu Mir stossen können. Ich bin heute im Lager bei dem Generallieutenant Grafen von Wied gewesen und habe Selbst von da wahrgenommen, dass vom Lacyschen Corps bei Falkenberg 6 Bataillons wegmarschiret sein müssen, und können solche gar gerne gegen Silberberg gegangen sein. Die Stadt Schweidnitz defendiret sich nicht sonderlich nach Proportion ihrer Garnison, und geben Nachrichten, als wollte Daun Mouvements machen, um dieser Garnison Evasion zu befördern.

Sobald sich ein Corps bei Silberberg sehen lassen und des Prinzen von Württemberg Liebden Denenselben es anzeigen wird, so können Ew. Liebden auf solchen Fall Dero Proviantfuhrwesen in Neisse stehen lassen und nehmen [nichts] mit als auf 9 Tage Brod und marschiren damit auf Johns[dorf], da dann Dieselben den [fol]genden Tag mit leichter Mühe zu Mir werden st[ossen] können. Und obzwaren übrigens Ich nichts positives zu bestimmen vermag, so vermuthe doch, dass, wann Daun etwas zu unternehmen Wil[lens], solches zwischen dem 13., 14. und 15. dieses sein [wird].

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

13978. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE BORCKE A COPENHAGUE.

Dittmannsdorf, 11 août 1762.

J'ai été bien aise de voir ce que vous m'avez marqué par votre rapport du 31 juillet au sujet de la manière que la cour de Copenhague envisage le changement de régence arrivé nouvellement à Pétersbourg.[3] Sur quoi je vous dirai seulement cette fois-ci que vous devez continuer à y prêter attention et à me marquer ce que vous en apprendrez à la suite.

Federic.

Nach dem Concept.

---

[1] (Klein-)Johnsdorf, nordöstl. von Nimptsch. — [2] D. i. Költschen, nördl. von Reichenbach. — [3] Borcke hatte berichtet: „Je vois le ministère danois et particulièrement le baron Bernstorff entièrement persuadé que les dispositions de la nouvelle Impératrice ne sont pas défavorables à Votre Majesté, et que particulièrement elle ne pensera pas à rompre le traité de paix nouvellement conclu." Da die Kaiserin die Erklärung abgegeben habe, „de ne vouloir avoir plus rien à démêler avec le Danemark", so werde Dänemark sie ohne Schwierigkeiten anerkennen.

13 979. AU SECRÉTAIRE VON DER HELLEN A LA HAYE.

Dittmannsdorf, 11 août 1762.

J'ai reçu votre rapport du 30 de juillet, dont ce que vous marquez au sujet des propos du sieur Gross,[1] confirme les assurances réitérées que sa cour ne discontinue pas de me donner à chaque occasion qui s'y rencontre.

J'ai de la peine à ajouter foi au bruit que les préliminaires soient signés entre l'Angleterre et la France. Cela se peut, mais je ne comprends rien encore à la façon avec laquelle on aura pu convenir avec l'Espagne, acharnée qu'elle paraît à la conquête du Portugal. Vous continuerez à me mander ce que vous en apprendrez.

Nach dem Concept. Federic.

---

13 980. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Dittmannsdorf, 12 août 1762.

Je suis très content de l'application que vous mettez à découvrir tout ce que le ministère anglais traite avec la France, sans vous en rien communiquer; aussi je vous sais parfaitement gré des détails que vous m'en avez marqués par vos dépêches du 27 et du 30 juillet. Continuez à y prêter toute votre attention, pour pouvoir m'en informer exactement. J'ai de la peine à croire que la France voudra et saura abandonner l'Espagne; je m'imagine qu'elle trouvera beaucoup de difficultés à faire désister le roi d'Espagne de son idée de conquête du Portugal qu'il envisage comme immanquable. Le sieur Mitchell [ne] m'a rien communiqué des conditions auxquelles l'Angleterre voudra faire sa paix avec la France sur ce qui regarde proprement les intérêts de l'autre. Mon ministre comte Finckenstein vous aura instruit de tout le reste.

Nach dem Concept. Federic.

---

13 981. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Dittmannsdorf, 12 août 1762.

Je viens de recevoir votre rapport du 8 de ce mois, et j'ai vu en même temps ce que les dernières dépêches de mes ministres à Londres nous ont marqué au sujet de la négociation de paix entre la France et

[1] Der russische Gesandte im Haag, Gross, hatte nach Hellens Bericht zu dem englischen Gesandten Yorke, welcher ihm mitgetheilt hatte, dass König Friedrich das Corps Tschernischews ohne jeden Widerstand habe abziehen lassen, geäussert, „qu'en ce cas-là Votre Majesté se sauvait de nouveau et n'aurait rien à craindre de la part de sa cour".

l'Angleterre. Il faudra voir si effectivement les deux cours pourront convenir des préliminaires. Il se peut qu'on convienne d'une neutralité pour l'Allemagne, à moins que l'intention de la France ne soit de vouloir amuser par là les Anglais. Mais, au fond, je crois l'affaire encore problématique, vu que l'article du Portugal y mettra de fortes anicroches; et pourvu que le présent ministère britannique ne veuille risquer le tout pour le tout, en sacrifiant aussi les intérêts du Portugal, je présume que les Français trouveront bien de la difficulté à faire désister le roi d'Espagne de son idée de conquête de Portugal qu'il envisage comme immanquable à lui, ce qui fera apparemment écouler le temps de la campagne présente.

Mais, quoi qu'il en soit, je ne changerai point du tout le plan que j'ai formé, et je resterai ferme en ce que je vous ai écrit en dernier lieu sur ce sujet,[1] c'est-à-dire, que je ne saurais regarder le présent ministère d'Angleterre que comme mes ennemis, après tous les procédés indignes qu'ils ont tenus à mon égard; qu'ainsi, en conséquence, je ne saurais me fier à eux ni remettre mes intérêts entre leurs mains, de sorte que, quand il s'agira de négocier la paix entre moi et l'Impératrice-Reine, il faudra que cela passe directement de cour à cour entre nous, et je ne me prêterai point à envoyer quelqu'un de ma part au congrès que le ministère anglais voudrait proposer, pour y négocier de la paix sous sa médiation. Voilà mon plan sur lequel vous vous dirigerez.

Je ne saurais, au reste, vous rien dire de positif encore sur les affaires de Turquie et du train qu'elles prendront, avant que d'avoir reçu les nouvelles ultérieures que j'attends de ce côté-là.

Nach der Ausfertigung. Federic.

13982. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

Dittmannsdorf, 12. August 1762.

Durch den gestern Nachmittag hier angekommenen Courier Müller habe ich Ew. Excellenz gnädiges Schreiben vom 8. dieses erhalten. Wegen derer Dépêches, welche derselbe mitgebracht, beziehe mich mit Dero gnädigen Erlaubniss auf anliegende königliche Antworten,[2] welchen ich vor mein geringes particulier nichts nachzufügen weiss. Ich präsumire indess vor mich, dass, was darin festgesetzet worden, nicht hindern wird, die gute Dehors zu observiren.[3] Ich urtheile solches aus dem, so des Königs Majestät Sich noch gestern gelegentlich über das letztere Schreiben von Ew. Excellenz an den Herrn Mitchell[4] äussern lassen, nämlich, wie Dieselbe nicht einmal nöthig gehabt hätten, die Copie davon anher zu communiciren; es wäre alles darin demjenigen conforme, was Höchstdieselbe deshalb vorgeschrieben; solches sei darin höflich ausgedrücket, welches auch recht wäre. Ich habe darauf geantwortet, wie in einer so importanten Sache Ew. Excellenz wohl nicht anders können, als zugleich die Copie einzusenden, um versichert zu sein, in keinem Stücke

[1] Vergl. Nr. 13944. — [2] Vergl. Nr. 13978, 13979 und Nr. 13980. — [3] Nämlich gegenüber England. — [4] Vergl. Nr. 13944, 13945 und 13952.

darin Sr. Königl. Majestät [Intention] verfehlet zu haben und dass sonsten darunter nichts versäumet worden, indem das Original des Schreibens an M. Mitchell sogleich, als Höchstdieselbe es befohlen, per Courier an ihn gesandt worden und er solches schon gestern früh gehabt hätte. Ich bin übrigens von dessen Droiture versichert, wie er dann auch von dem gnädigen Accueil des Königes währendes seines hiesigen dreitägigen Aufhalts zufrieden zu sein Ursache hat. Diese epineuse Négociations und critique Situation derer Sachen kommen jetzo des Königs Majestät sehr hors de saison, da Dieselbe alle Dero Attention auf die glückliche Ausführung der Belagerung von Schweidnitz und auf das, was die feindliche Armee dagegen entrepreniren möchte, richten, auch zu richten Ursache haben. Die Belagerung avanciret bisher unter der sagen Direction des geschickten und erfahrenen Ingenieurmajor Lefèbvre gottlob recht gut. Nachdem in der Nacht vom 7. zum 8. die Tranchées geöffnet worden, hat der Feind den Tag darauf einen viven Ausfall aus der Stadt gethan; nachdem er aber repoussiret und dabei der General Czizeni,[1] so den Ausfall commandiret hat, wie man saget, stark blessiret worden, hat man von dergleichen nichts mehr vernommen. Dieser Ausfall sammt der Eröffnung der Tranchées haben unsererseits in allem etwa 240 Mann an Todten, Blessireten und Vermisseten gekostet. Da die Eröffnung der Tranchées ohngefähr 5 à 600 Schritt von der Glacis der Festung geschehen, so avanciret die Arbeit sehr gut und mit geringem Verlust. Den 9. ist bereits von 5 Wurfbatterien mit Bomben auf die Forts und Festung gespielet worden; den 10. hat man 2 Kanonenbatteries angefangen, die gestern bereits gefeuret und die feindliche Canons von dem einen Fort zum Stillschweigen gebracht. Ich zweifele nicht an fernerem guten Succès.

Il faut[2] voir si le maréchal Daun laissera prendre tranquillement cette forteresse aussi importante, surtout dans les conjonctures présentes, avec sa garnison de 9000 hommes; sur quoi le Roi prend toutes ses mesures d'avance.[3] Il a fait approcher de la Haute-Silésie le corps du général Werner qui a joint hier celui de la plupart de notre cavalerie aux ordres du prince Eugène de Württemberg auprès de Reichenbach, et le duc de Bevern avec son corps a passé hier Neisse pour marcher aujourd'hui à Münsterberg, afin que tous ces corps soient à portée de joindre le Roi, le cas l'exigeant. Selon les mouvements que depuis peu Daun fait faire à ses troupes, le Roi juge que les choses viendront en peu à une affaire décisive. Si Daun le veut entreprendre, il faut qu'il marche par . . . .[4] dans la plaine pour entamer le Roi et secourir Schweidnitz, n'osant pas l'entreprendre aux postes de montagnes; ce qui se montrera en peu.

Gestern soll das Dessein des Feindes gewesen sein, alle unsere Vorposten zu allarmiren. Ausser dass alles unsererseits allert gewesen, hat er es auf den Generallieutenant Graf Wied probiren wollen, so ihm aber fehlgeschlagen, so dass dieser von seinen Leuten nicht einen Mann verloren, hergegen der Feind einige Todten und Blessirten gehabt und von ihm 2 Officiers und 20 Mann gefangen worden. Ew. Excellenz will mit meiner geringen Gazette nicht länger ennuyiren; ich bitte auch, dieses wenige nur vor Sich zu behalten, um, auf den Fall, wenn unrichtige Bruits laufen sollten, au fait deshalb zu sein. Des Königs Majestät werden hiernächst ordentliche Diaria davon public machen lassen.

Eichel.

Nach der Ausfertigung.

---

[1] Nach der preussischen Relation über die Belagerung von Schweidnitz vielmehr Oberst Caldwell vom Regiment Alt-Laudon. — [2] Von hier an französisch, weil in Chiffern. — [3] Vorlage: „d'avancer". — [4] Lücke.

13983. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE GRANT A NEISSE.

Peterskau,[1] 12 [août 1762].

Le prince de Bevern marche demain à Ober-Peilau, de là il couvre votre convoi, et les autres jours il n'a besoin d'être couvert de rien, parcequ'il va derrière nous et peut gagner Würben, sans qu'il soit nécessaire d'y rien donner de troupes; Beck campe derrière Frankenstein. Mais à présent plus de convoi! Le siège avance bien, nous avons aujourd'hui 67 bouches à feu en batterie;[2] l'ennemi ne tire plus qu'avec 5 canons, un magasin à poudre lui est sauté à ce matin dans une flèche à gauche [de] la redoute de Jauernick. Adieu, mon cher, je reste ici au camp.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Eigenhandig.

13984. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Peiskersdorf,[3] 12. [August] 1762.

Soeben bin ich hier gekommen. Lacy stehet mit 16 Bataillons hinter Silberberg, und aus allen Anstalten so schliesse ich daraus, dass, wor Daun was thun will, so wird er es auf diese Seite thun. Also würd' es gut seind, wann Sie heute Abend abmarschiren und über Moschwitz,[4] Polnisch-Peterwitz,[5] Tomnitz[6] und Klein-Ellguth[7] marschiren und nehmen das Lager bei Haunold, Ober-Peilau[8] vor der Front auf die Berge. Die Höhen von Butter- und Hutberg habe ich heute besetzen lassen. Ich werde von hier 500 Pferde in Ihr Lager schicken, die werden morgen früh um 3 Uhr dar seind, um Ihnen von allem zu avertiren und, wann es ja nöthig wäre, Ihnen gleich an mir zu haben. Ich bin Ew. Liebden freundwilliger Vetter

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Eigenhändig.

---

[1] Wohl verschrieben für Peterswaldau. (Peterswaldau westsüdwestl. von Reichenbach.) — [2] Auf dem Berichte des Generals von Tauentzien, d. d. Teichenau (nördl. von Schweidnitz) 11. August, finden sich die Weisungen: „Der Feind fängt an, Mouvements zu machen; und wenn das wäre, könnte nicht länger Arbeiter [zu den Erdarbeiten vor Schweidnitz] geben. Wenn einmal ihre Batterien im Stande, müssen sie die übrige Arbeit allein machen, ohne Meine Beihülfe." (General Tauentzien leitete die Belagerung von Schweidnitz.) — [3] Westl. von Reichenbach, $^1/_4$ Meile nordwestl. von Peterswaldau. — [4] Nordwestl. von Münsterberg. — [5] Westnordwestl. von Münsterberg. — [6] Südl. von Nimptsch. — [7] Südsüdwestl. von Nimptsch. — [8] Beide Orte südwestl. von Nimptsch.

13985. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE GRANT A NEISSE.

Peiskersdorf,[1] 12 [août 1762].

Vous aurez déjà reçu aujourd'hui ma lettre,[2] mon cher; je vous réponds à celle que vous m'avez écrite touchant la proposition que vous fait l'Évêque.[3] Vous n'avez qu'à lui écrire qu'il vous était défendu de communiquer avec des canailles, ainsi qu'à moins qu'il n'eût envie de se faire pendre, vous lui conseillez de ne pas mettre le pied sur mon territoire. Adieu, mon cher.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Eigenhändig.

13986. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Peterswaldau, 13. August[4] 1762.

Es ist Mir sehr angenehm, dass Ew. Liebden mit Dero Corps heran seind. Vom Feinde haben Ew. Liebden en front und vom rechten Flügel nichts zu besorgen. Es werden also Ew. Liebden die Dragonerregimenter und Husaren auf dem linken Flügel gegen Ellguth postiren. Das Commando vom Major von Bohlen behalten Ew. Liebden auch bei Sich, damit die Kavallerie von da aus ihre Patrouillen gegen Nimptsch und Frankenstein gegen Becken poussiren können. Sollten Ew. Liebden noch ein Dragonerregiment nöthig haben, so will Ich morgen eins schicken oder auch Kürassiere, das ist Mir egal. Anbei avertire auch Ew. Liebden, dass heute noch 2 Batterien à 10 Canons überschicken werde, eine von Brummers und eine von Haubitzen. Auf diesseits her haben Ew. Liebden nicht nöthig, Kavalleriefeldwachten zu setzen. Um die Communication zwischen den beiden Corps zu versichern, werde Ich einen Major mit 200 Pferde Kürassiers commandiren. Morgen werde Ich Ew. Liebden Selbst besuchen und Dero Lager besehen. Den Major von Entier vom Lossowschen Regiment habe Ich auf die Höhen von Habendorf postirt. Derselbe hat Ordre, wenn vom Feinde was herankommt, solches sowohl Mir als Ew. Liebden zu melden; alsdann Ew. Liebden wissen werden, was Sie zu thun haben. Ich zweifele aber, dass die Leute Mich attaquiren werden, auch nicht Ew. Liebden. Unsere grösste Attention muss dahin gehen, dass der Feind nicht in Ew. Liebden linke Flanque über Nimptsch oder näher marschirt; denn die Bedeckung von der Belagerung von Schweidnitz ist das vornehmste. Es werden

[1] Vorlage: „Peiqurdorf". — [2] Vermuthlich Nr. 13983. — [3] Ein Bericht dieses Inhalts von Grant liegt nicht vor. Am 13. August antwortet Grant auf das obige Schreiben: „J'enverrai promener M. l'Évêque." Vergl. dazu Nr. 13942. — [4] Vom 13. August ein Schreiben an d'Argens in den Œuvres, Bd. 19, S. 341; daselbst ein Schreiben an d'Argens aus dem August ohne Tagesdatum S. 340.

also Ew. Liebden die Patrouillen so instruiren, dass nichts vorbeikann, oder, wann Ew. Liebden ja was erfahren, werden Dieselben Mir es sogleich melden lassen.

Friderich.[1]

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

13987. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE GRANT A NEISSE.

Peterswaldau, 13 août 1762.

Votre lettre du 12 m'est entrée. Beck se trouve dans ces environs, et le duc de Bevern est sur le point d'arriver à Reichenbach et prendra son camp à Dietersdorf,[2] au moyen de quoi je conserverai quelque communication avec Neisse. Je me flatte d'avoir Schweidnitz le 24 de ce mois, et il faudra que, vers ce temps-là, vous fassiez tenir prêt du pain pour le corps de Bevern, et vous ferez amasser entre Patschkau et Neisse des pailles, des grains et de la farine et ce que vous pourrez, pour en frustrer l'ennemi, et, d'un autre côté, afin que nous ayons de quoi vivre.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

13988. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

[Peterswaldau, 13 août 1762.][3]

Vous avez grande raison de dire que nous sommes nos meilleurs alliés, je suis du même sentiment; cependant, il est de mon devoir et de la prudence de chercher à m'alléger le fardeau, autant qu'il est possible, et je vous avoue que si, après tout ce que j'ai par écrit, le secours me manque à cette fois, que je serai obligé de convenir qu'il n'y a rien à faire avec les Orientaux.

Nous sommes à présent dans le fort de la crise; touchant Schweidnitz, le siège[4] avance à merveille,[5] mais Beck est arrivé, Lacy masqué

[1] Auf einer Beilage zum Bericht des Generals Bülow, d. d. Lager bei Adelsbach 13. August, finden sich die Weisungen für die Antwort: „Ich dankte für die Nachrichten. Bis dato pressirte Mich nicht, um sie [nämlich Bülow und Ramin] hier an Mich zu ziehn. So lange Ich hier nicht andere Anstalten sähe, würde sie noch stehen lassen.“ — [2] Diersdorf, ostsüdöstl. von Reichenbach. — [3] Das Datum nach der Ausfertigung. Am Anfang der Ausfertigung wird der Empfang des Berichtes vom 9. August bestätigt. — [4] Von hier an bis „entreprises militaires“ stimmt das Schreiben an Prinz Ferdinand von Braunschweig vom 14. August (Nr. 13989) fast wörtlich mit obigem überein. — [5] Dem Major Lefèbvre schreibt der König am 13. August: „Je suis bien aise du contenu de votre rapport d'aujourd'hui, par lequel vous m'informez que les affaires du siège continuent d'aller bon train, et j'espère que le travail de la nuit prochaine sera plus considérable que celui de la précédente. Vous ne manquerez pas, au reste, de me marquer quand vous comptez de faire usage des globes de compression.“ Eigenhändig ist hinzugefügt: „Courage! Lefèbvre réduisse ce Gribeauval à l'absurde, en le prenant bien vite.“ [Berlin. Generalstabsarchiv.] Der Ingenieur General Gribeauval leitete die Vertheidigung von Schweidnitz.

derrière Silberberg, de sorte que je ne saurais vous dire si l'ennemi voudra courir les grandes aventures pour dégager Schweidnitz, ou s'il se contentera de m'inquiéter.

Je suis ici à Peterswaldau, où j'ai une aile dans les montagnes par laquelle je communique avec le général Wied; le prince de Bevern vient d'arriver, il campe entre Haunold, Ellguth et Mittel-Peilau. Nous avons pris toutes les mesures possibles; reste la part que le hasard garde toujours dans les entreprises militaires, et duquel je ne saurais répondre. Si aucun accident n'arrive, j'espère qu'au 25 au plus tard la ville sera prise; alors il faudra voir ce qu'il conviendra le mieux d'entreprendre; je serais embarrassé de vous le dire à présent, toute mon attention se borne à bien finir ce que j'ai commencé . . .[1] Federic.

Dès qu'il arrivera quelque évènement qui en vaudra la peine, je vous le marquerai d'abord, peut-être sera-ce bientôt.

Nach dem eigenhändigen Concept. Der Zusatz eigenhändig auf der Ausfertigung.

---

13 989. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

Peterswaldau, 14 août 1762.

Je vous sais tout le gré imaginable de la confidence que vous m'avez faite par votre lettre du 8 de ce mois relativement au dessein que vous avez de déposter l'armée française de Cassel. Veuille le Ciel bénir cette entreprise, et, si mes vœux sont remplis, elle aura tout le succès que vous vous en êtes proposé, en sorte que je me flatte d'avoir bientôt de bonnes nouvelles de vous.

Quant à nous, nous sommes actuellement occupés à faire le siège de Schweidnitz avec un corps que j'ai formé séparément, aux ordres du général Tauentzien, lequel fait le siège et que je couvre avec mon armée. Je vous envoie ci-joint un extrait de nos opérations.

Der Schluss des Schreibens stimmt fast wörtlich überein mit den an Prinz Heinrich in Nr. 13988 gesandten Nachrichten über die Kriegslage.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

---

13 990. AU MAJOR-INGÉNIEUR LEFÈBVRE.[2]

Peterswaldau, 14 août 1762.

J'ai vu ce que vous m'avez marqué par votre rapport du 13, au sujet duquel je vous dirai, que vous tâcherez, autant qu'il sera possible,

[1] In der Ausfertigung folgt: „Au surplus je joins ici ce qui s'est passé au siège de Schweidnitz depuis le 9 de ce mois jusqu'à hier, lequel nous continuons avec succès.“ — [2] Die Berichte Lefèbvres sind im August aus Teichenau (vergl. S. 130. Anm. 2) datirt.

d'achever votre ouvrage et de pousser vos travaux. J'ai mes occupations ici, et quoique je n'entre point dans les tranchées, vous pouvez croire que les occupations que j'ai ici, me pèsent.

Dites au lieutenant-général Tauentzien qu'il ordonne aux hussards et cavaliers du général Flanss de faire la nuit les patrouilles. Je sais que le commandant[1] a fait glisser des gens avec des lettres à Daun, et il est important d'interrompre cette correspondance.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

13991. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Peterswaldau, 14. August 1762.

Der Obriste von Lossow ist soeben zurückgekommen und meldet Mir, dass der Feind sein Lager aufgeschlagen habe. Er hätte seinen rechten Flügel an Rosenbach[2] appuyiret, und ginge er über die Höhen bei Weigelsdorf,[3] mit seinem linken Flügel an Weigelsdorf heran. Die Zeitung, dass Lacy aus den Bergen debouchiret, befindet sich keinesweges gegründet. Der Obriste Alton hat aus der Schluft bei Neu-Peilau den Obristen Grafen von Hordt attaquiret, ist aber von diesem mit Verlust repoussiret worden.

In letzterer Nacht hat der Feind einen Ausfall aus Schweidnitz gewaget, er ist aber dergestalt empfangen worden, dass er sich unverrichter Sache und mit Verlust zurückziehen müssen. Uebrigens so zeiget der Feldmarschall Daun zwar, dass er was unternehmen wolle; Ich kann aber noch nicht decouvriren, wozu er sich zu determiniren gedenket. Es wird sich indessen solches in wenig Tagen ausweisen müssen, und werden Ew. Liebden Mir einen Gefallen thun, Mir dasjenige, so Sie erfahren werden, anzuzeigen.

Friderich.

Der Oberstlieutenant, der gefangen,[4] hat mir so viel ausgesaget, dass ich daraus schliesse, dass Daun schlecht informiret ist.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

---

[1] General Guasco. — [2] Nordnordöstl. von Silberberg. — [3] Nördl. von Silberberg. — [4] An Grant schreibt der König am 14. August: „Je puis vous y répondre que le général Beck aussi bien que Bethlen sont arrivés ici, et je vous donne cette nouvelle pour d'autant plus vraie que nous leur avons pris aujourd'hui un lieutenant-colonel avec une cinquantaine d'hommes de leur arrière-garde outre une bonne partie de leurs équipages." [Berlin. Generalstabsarchiv.] — Auf dem Berichte Tauentziens, d. d. Teichenau 14. August, finden sich die Weisungen für die Antwort: „Heute wären wir in Beck Arrièregarde gewesen, und wäre ein Oberstlieutenant, 50 Mann und

13992. AU MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA GRANDE-BRETAGNE MITCHELL A BRESLAU.

Peterswaldau, 15 août 1762.

Je suis très sensible à la communication que vous venez de me faire par ordre du Roi votre maître, à la suite de votre lettre du 13 de ce mois, des nouvelles correspondances entre votre cour et celle de Versailles, relativement à la pacification générale.

Je ne saurais regarder cette communication de la part de Sa Majesté Britannique que comme un nouveau gage de son amitié précieuse et de son intention sincère à vouloir rester religieusement attachée à remplir ses engagements pris avec moi et avec ses autres fidèles alliés; aussi je vous prie de lui en marquer toute ma reconnaissance, et combien je mets ma confiance en Sa Majesté qu'elle ne voudra point abandonner dans cette occasion les intérêts d'un allié qui n'a jamais manqué, en tout ce que son engagement pris avec la couronne d'Angleterre demande.

Au surplus, mes opérations de campagne me tenant fort occupé dans le moment présent, vous voudrez bien permettre que je vous remette à ce que mon ministre le comte de Finckenstein conformément à mes intentions vient de vous répondre,[1] et je crois avoir tout lieu de me flatter que les raisons y alléguées ne manqueront pas de faire impression à votre cour, dont j'espère d'être bientôt informé par vous.

Federic.

P. S.

La confiance que j'ai toujours mise en votre droiture, fait que je ne saurais laisser passer cette occasion, sans vous prier de faire réflexion sur la situation présente des affaires de l'Angleterre en Allemagne. Après les différents avantages que le prince Ferdinand de Brunswick a eus cette année-ci sur l'armée française dans le pays de Hesse, toutes les apparences sont qu'il la dépostera de Cassel, et qu'il les obligera à abandonner entièrement la Hesse. Voilà donc déjà un des articles que la France offre à l'Angleterre, qui tombe de lui-même, vu que la France ne saura offrir de céder une chose qu'elle ne tient plus. Songez, d'ailleurs, que tout ce que la France tient occupé actuellement des pays appartenants au duc de Brunswick et à l'électorat de Hanovre, est si peu de chose qu'il n'y en a aucune comparaison à faire avec ce que l'Angleterre tient occupé en Westphalie, savoir le pays de Münster, de Paderborn et d'autres encore. Voudrait-on rendre tout cela gratuitement, et ne serait-ce pas plus juste et glorieux pour la couronne et la nation

Bagage gefangen worden. Hier hätten sie auch bei Langen-Bielau attaquirt; aber sie werden nichts ausrichten, und nach allen Meinen Zeitungen so würde er [Laudon] nicht attaquiren."

[1] Vergl. Nr. 13943. 13944. 13982.

britannique — je ne veux point dire ici: conforme aux engagements solennels contractés avec moi —, de mettre en compensation ces pays susdits contre mes provinces de Clèves et de Gueldres avec ses appartenances que la France tient usurpées, et me restituerait, comme à son ancien et légitime maître?

Ce n'est qu'envers vous que j'ai voulu m'expliquer ici à ce sujet, votre pénétration et vos sentiments droits et justes que j'ai toujours reconnus à vous, me persuadent que vous ne laisserez pas d'en faire un bon et convenable usage.

Nach der Ausfertigung im British Museum zu London.

13993. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

Peterswaldau, ohnweit Reichenbach, 15. August 1762.

[Eichel übersendet dem Minister die von Mitchell dem Könige zugestellte „weitere Correspondance zwischen dem englischen und französischen Höfen" und die Antwort des Königs an Mitchell, Nr. 13992.]

Ein mehreres deshalb kann ich noch nicht melden, indem der König mit denen hiesigen Operationen, die auch aller Wahrheit nach höchst critique sein und eine ohnendliche Attention erfordern, um, so viel es die menschliche Vernunft erreichen kann, in nichts zu fehlen noch einen falschen Schritt zu thun, so sehr occupiret ist, dass er fast seine alleinige Attention darauf behalten muss. Es setzet mich inzwischen in eine ohnendliche Peine und Embarras, wenn ich mich in dergleichen Correspondance,[1] weil niemand anders dazu hier ist, entrainiret sehen muss, wozu ich doch frei gestehe, weder Geschicklichkeit noch Routine genug zu haben, und daferne ich sonsten capable wäre, dem würdigen M. Mitchell etwas übeles zu wollen, so würde es deshalb geschehen, dass er seine Brunnenkur nicht zu Berlin absolviret und, wenn ihm dergleichen Sachen als obige von seinem Hofe kommen, [solche] nicht nach allem sonstigen Gebrauch an Ew. Excellenz dirigiret, um durch Selbige des Königs Wille und Intention darüber zu haben, mithin die Sachen in einem gehörigen Train und Dehors zu halten, mich aber nicht in die Gefahr zu setzen, mich übel auszudrücken, wo ich es noch so gut gemeinet habe.

Die Zeit vergönnet mir nicht, vor dieses Mal von denen hiesigen Umständen etwas en détail zu melden, sondern nur so viel en gros zu sagen, dass des Königs Majestät sowohl als des Prinzen von Preussen Hoheit[2] sich gesund und wohl befinden, ohneracht aller Fatiguen, so Sie zu souteniren haben; dass es mit der Belagerung von Schweidnitz bis dato gut avanciret, ohne dass ein sonderlicher Verlust an Menschen dabei wäre, und dass, wenn es so continuiret und keine facheuse Incidents dazwischen kommen, es in ohngefähr 8 Tagen nicht mehr weit von der Uebergabe der Festung sein dörfte, und dass man noch nicht eigentlich sehen noch wissen kann, ob der Feldmarschall Daun sich bemühen werde, den Ort zu entsetzen und deshalb alles zu risquiren oder aber nur den König durch detachirete Corps zu inquietiren. Ich behalte mir vor, bei der allerersten Gelegenheit etwas näheres davon melden zu dörfen.[3]

Eichel.

Nach der Ausfertigung.

---

[1] Nämlich die Aufsetzung des Schreibens an Mitchell. — [2] Vergl. Bd. XXI, 592. — [3] Am 16. schreibt Eichel an Finckenstein: „Hier scheinet es, dass die Sachen zum Ernst kommen wollen; man saget mir sogleich, dass die feindliche Truppen sich sehr stark aus dem Gebirge auf Langen-Bielau zögen und daselbst sich ausbreiteten."

13994. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Peterswaldau, 15. August 1762.

Der Generalmajor von Schenckendorff hat Mir angezeiget, dass die österreichschen Regimenter von Modena und Luzinsky, auch 2 Regimenter Infanterie Baireuth und Preysach nach Silberberg abmarschiret sind,[1] in deren Stelle der General Hadik das Lager mit 7 Bataillons bezogen. Soeben meldet auch die Feldwacht, dass das Lager von Beck nach Quickendorf,[2] vermuthlich, um sich zu conjungiren, gezogen.[3] Ich zweifele nicht, Ew. Liebden werden bereits auf die Kleutschenberge, um von da observiren zu lassen, geschicket haben.

Soeben lässet Lossow melden, es stünde noch alles dar wie gestren. Ich habe ihm vorgeschicket, um das Lager zu allarmiren und dadurch zu machen, dass Beck um Succurs schreibet. Je mehr hier gegen uns stehet, je weniger kann Daun auf eine andere Seite entrepreniren, und hier hat es nichts zu sagen.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

13995. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

[Peterswaldau, 15. August 1762.][4]

Ich dankte vor die Nachrichten und sehe daraus, dass Beck bange ist, attaquiret zu werden, und deswegen so zeitig packen lässet.[5] Die Patrouillen, so links gehen, werden alles observiren können, und glaube ich nicht, dass er was detachiren wird. Sollte er die Kavallerie wegschicken, so kann ich gleich 40 Escadrons nachschicken, die sie übel empfangen wird.

Friderich.

[1] Auf dem Berichte Tauentziens, d. d. Teichenau 15. August, finden sich die Weisungen für die Antwort: „Der Feind zöge sich zwar stärker zusammen bei Silberberg; aber Ich glaubte doch, dass unsere Sachen tranquille und zu Belagerungsaufhebung vom Feinde nichts hasardiret werden würde.“ — Dem Major Lefèbvre spricht der König am 15. August seine Zufriedenheit mit dem Bericht vom 15. aus. „Je m'en rapporte à vous si, en approchant davantage, vous ne jugeriez pas à propos de faire placer des mortiers dans les zig-zags, pour faire jeter de là des pierres sur le chemin couvert de la place, et empêcher par là l'ennemi de faire un feu bien vif du rempart.“ [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [2] Nordöstl. von Silberberg. — [3] Obige Nachricht von dem Marsche Becks wird am 15. auch dem General Grant mitgetheilt. [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [4] Das Datum nach der Ausfertigung. [Generalstabsarchiv.] — [5] Nach einer von Bevern mit seinem Bericht „den 15. August 1/4 auf 10 Uhr morgens“ eingesandten Deserteuraussage war beim Beckschen Corps „gestern abend“ befohlen worden, „dass um 2 Uhr morgens die Packpferde gepackt und die Kavallerie gesattelt haben soll, damit, wenn schleunige Ordre zum Marsch käme, sie marschfertig wären“.

Soeben erhalte den Brief von Lentulus,[1] und siehet man wohl, dass noch alles defensiv von des Feindes Seiten ist.

Ich komme von Knobloch und Wieden zurücke, dar stehet alles vom Feind ohnveränderlich.

Friderich.

Eigenhändige Weisungen für die Antwort; auf der Rückseite des Berichts von Bevern, d. d. (ohne Ort) 15. August, 1/4 auf 10 Uhr Morgens. Der zweite Zusatz („Ich komme etc.") eigenhändig auf der Ausfertigung.

13996. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Peterswaldau, 15. August 1762.

Ich habe Ew. Liebden anderweites heutiges Schreiben erhalten und danke Denenselben für die in solchem enthaltene Nachrichten, und glaube Ich nicht, dass der Feind vor der Hand etwas unternehmen werde. Das Becksche Corps soll durch 4 Bataillons, das Regiment von Savoyen, Luzinsky Husaren und das Dragonerregiment von Modena verstärket worden sein, wozu die beiden Infanterieregimenter von Baireuth und Preysach auch sollen gestossen sein. Ich glaube indessen nicht, dass der Feind etwas unternehmen werde, und sollte Ich meinen, dass, um dem Feind einige Jalousie auf Silberberg und Wartha zu machen und ihn, dahin zu detachiren, zu obligiren, es nicht undienlich sein würde, wann Ew. Liebden etwa ein Detachement von 400 Pferde nacher Frankenstein macheten.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

13997. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Peterswaldau, 16. August 1762.

Ew. Liebden kann Ich hierdurch vermelden, dass bei dem Generallieutenant Grafen von Wied währender Nacht eine Attaque von Panduren gewesen, welche aber unverrichterdings zurückgemusst haben. Uebrigens soll Laudon das Commando über das Corps bei Silberberg und Wartha genommen haben; Ich glaube jedoch nicht, dass es dabei, um uns zu attaquiren, angesehen seie.

Eben wird Hordt attaquiret.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

---

[1] Bevern überschickte mit seinem Bericht vom „15. August gleich nach 1/4 auf 10 Uhr" einen Rapport von Lentulus, d. d. „Bei Schönheide" (nordostnördl. von Silberberg) 15. August, wonach Beck zwischen Silberberg und Raudnitz stehen sollte.

13 998. DISPOSITION FÜR DIESES CORPS UND FÜR DAS CORPS VON PRINZ BEVERN, IM FALL SIE ATTAQUIRET WERDEN.[1]

[Peterswaldau, 16. August 1762.][2]

Die Generalidee von der Defension dieser beiden Lägers beruhet darauf, dass, wann der Feind, es sei den Prinz Bevern oder dieses Corps, attaquiren wird, dass dasjenige, [welches][3] attaquiret wird, hält sich defensiv, und das andere Corps agiret offensiv. Sollte es nun sein, dass der Prinz Bevern die Nacht attaquiret wird, so lässt er Fanals anstechen, um dass wir dadurch avertiret werden, und bleibet in seinem Posten stehen und defendirt sich mit seinen Canons und Infanteriefeuer und mit der Kavallerie. Er wird die Nacht starke Patrouillen auf seinem linken Flügel schicken müssen, damit ihm der Feind über Posemitz,[4] Neudorf[5] oder Nimptsch nichts im Rücken schicken kann; und von hier aus von der Armee wird, wie schon abgeredet ist, zu ihm marschirt werden. In solchem Fall sind hier bei der Armee zwei Sachen zu observiren. Erstlich, wenn der Feind auf der Seite des Prinzen von Bevern attaquiren wird, ob hier ein feindliches Corps gegenüber stehen bleibet oder nicht. Sollte die Infanterie, so uns gegenüber stehet, stehen bleiben oder nur falsche Attaquen machen, so bleibet der Obriste Nimschewsky mit die 6 Bataillons, so er bei sich hat, das Bataillon Courbière und eins von Hordt stehen, und wird das Regiment von Werner mit einem Theil der Bosniaken hier stehen bleiben, die Brigaden aber von Möllendorff und Ramin und Kürassiers, . . .[6] auch Regiment Zieten und Lossow und 200 Bosniaken dorten hin zum Succurs marschiren. Vielleicht bleibt auch noch eine Brigade Ca[non]s hier bei der Infanterie stehen. Die übrige marschiren in 3 Colonnen; die 2 Colonnen Infanterie gehen hart an Reichenbach weg, dann bei Peilau durch, so dass sie sich formiren können zwischen Peilau und der Anhöhe, wo der Prinz Bevern stehet. In Peilau wird ein Bataillon vom rechten Flügel gesetzet; 4 Bataillons von Ramin machen das zweite Treffen, die 6 andern das erste Treffen. Von Möllendorf, das Regiment Seydlitz und Manstein bleiben hinter der Infanterie, [damit,] wann was einzuhauen, sie gleich da sind. Der General Zieten wird mit der übrigen Kavallerie Peilau rechts bleiben, doch so, dass er sich beständig ausser dem Canonfeuer von die Berge hält, dass [sie von] die Berge nicht in die rechte Flanque schiessen. 1. Colonne Kavallerie, 2. Colonne Möllen[dorff], 3. Ramin, und hinter Ramin die 2 Ka[vallerie]-regimenter Seydlitz und Manstein. Und so muss der Feind gleich in die linke Flanque genommen werden oder durch Ellguth und Peilau geschmissen, alsdann

[1] Diese Disposition findet sich unter den Acten des Herzogs von Bevern im Generalstabsarchiv. — [2] Das Datum nach den beiden Ordres an Bevern vom 16. August (Nr. 13 997 und 13 999), mit welchen obige Disposition dasselbe Präsentatum trägt. — [3] Vorlage: „wann es". — [4] Wohl Kosemitz, südl. von Nimptsch. — [5] Südsüdwestl. von Nimptsch. — [6] Unleserlich.

[er] die Kavallerie, wann sie einhaut, im Rücken hat. Der Prinz Bevern Artillerie avertiren, wann die Kavallerie einhauet, sie alsdann nicht agire. Die Burschen [sich] nicht ausziehen! Die Brodwagens hinter Leutmannsdorf, desgleichen die [von] Prinz Bevern.

Friderich.

Sollte es sein, dass wir attaquirt werden, und Prinz Bevern nicht, und dass er sieht, dass die Force vom Feinde auf Mir gehet, — dann aus Panduren und falsche Attaquen muss man sich nichts machen; wor [so][1] attaquirt wird, da wird es am wenigsten Ernst seind, sondern der Feind wird den allarmiren, den [er] nicht attaquirt, folglich muss man sich an einige Kanonenschüsse nicht kehren —, so bleibt hier alles stehen, bis der Feind wirklich attaquirt. In solchem Fall marschirt der Prinz Bevern rechts ab, hurtig, und setzet seinen rechten Flügel auf die Höhe bei Reichenbach; von da canonirt er auf den Feind, lässt seine Kavallerie gleich durch Ernsdorf[2] durchgehen, zieht sich danach mit der Infanterie auch herüber. 25 Escadrons von den Kürassiers nebst den Husaren werden gleich zu ihm stossen, womit er vollenkommen im Stande ist, dem Feind in die Flanquen zu gehen; wonach man ihm dann die ganze Kavallerie auf den Hals hetzen wird, und es alsdann zu hoffen stehet, dass man den Feind glücklich repoussiren wird; alsdann die Kavallerie den Feind im Verfolgen sehen muss, [vor] die Berge zu ziehen, um dem Feind über Schönheide im Rücken zu kommen, da alsdann sogleich die reitende Canons mit der Kavallerie sollen gegeben werden. Die Bursche müssen [sich die] Nacht nicht ausziehen und so[bald] als das geringste Allarm wird, die Zelter abschlagen. Die Brodwagens zurückgeschickt hinter Leutmannsdorf, nach Würben.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

13999. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Peterswaldau, 16. August 1762.

Ew. Liebden Billet ist Mir sogleich eingegangen. Ich zweifele sehr, dass der Feind den General Beck mit einem so considerablen Corps auf den Kleutschenbergen stehen lassen wollte; auf den Fall aber solches geschehen sollte, müssten Ew. Liebden mit etwas stehen bleiben, aber von Dero rechten Flügel ein paar Bataillons nebst einem Dragonerregimente nacher Reichenbach, auch eine Brigade Artillerie, um daselbst dem Feinde Abbruch zu thun, dahin schicken.

Ich bin der Meinung, dass, auf den Fall der Feind etwas zu engagiren gesonnen, er der Orten einige Bataillons, um ihme den Rücken

[1] D. h. nur durch Panduren und falsche [Allarm-]Attaquen. — [2] Nordwestl. von Reichenbach.

zu decken, stehen lassen werde, und stehe Ich noch immer im Zweifel, dass das ganze Becksche Corps auf denen Kleutschenbergen im Fall eines Angriffs verbleiben werde. Ich habe übrigens Meinen Fanal bei Nimschewsky richten lassen. Es kann fast nicht ausbleiben, dass diese Nacht nicht Lärm entstehen sollte. Unterdessen belieben Ew. Liebden Sich nicht an das Schiessen zu kehren, sondern nur auf obgedachten Fanal Attention nehmen zu lassen. Ich habe dem Obristen von Dieskau befohlen, Mir einige Raqueten anhero zu schicken, um dadurch Zeichen geben zu können, und gedenke Denenselben deren einige zukommen zu lassen.

Nach Aussage eines heute Gefangenen sollen Laudon, Lacy und Beck alle drei daselbst beisammen sein.[1] Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14000. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

Peterswaldau, 17 août[2] 1762.

Nous avons eu hier ici une espèce de bataille qui a mal tourné pour les Autrichiens. Le corps du duc de Bevern occupait les hauteurs de Peilau au-delà de Reichenbach, et moi le poste de Peterswaldau pour couvrir le siège de Schweidnitz. Le maréchal Daun déboucha hier matin par Langen-Bielau avec 15 bataillons, auxquels Beck s'est joint avec 18 autres, et ils se postèrent sur le Kleutschenberg et le Hutberg. Mes mouvements étaient déjà concertés avec le duc de Bevern.[3]

Le[4] maréchal Daun l'attaqua par deux endroits, vers les 5 heures de l'après-midi. J'arrivai à temps avec 30 escadrons et 9 bataillons. La cavalerie vint de front et sur le flanc de celle de l'ennemi et la battit totalement. Quand je vous dis: la cavalerie, j'entends le régiment de Werner et les dragons de Czettritz, qui ont renversé 7 régiments autrichiens. Le général-major de Bülow et le colonel de Lossow ont opéré cette merveille. Nos cuirassiers en ont été spectateurs.

[1] Auf dem Berichte Tauentziens, d. d. Teichenau 16. August, finden sich die Weisungen für die Antwort: „Lieb, [dass] so weit avancirt. Daun, Lacy, Laudon: hieraus glaubte, dass eine Bataille haben werden. Wenn es gut gehet, wird die Prise [von Schweidnitz] befördern." — An Lefèbvre schreibt der König am 16. August: „Je suis fort content de ce que vous me marquez en date d'aujourd'hui, et je me tiens assuré que, pourvu que nous poussions vivement le siège, nous réussirons en peu à voir terminée la besogne. Vous aurez soin de me mander, quand vous pensez de vous servir des globes de compression." [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [2] Vom 17. August ein Schreiben an d'Argens in den Œuvres, Bd. 19, S. 342. — [3] Vergl. Nr. 13998. — [4] Das folgende wird gleichlautend am 17. August an den Prinzen Heinrich, an den Minister Finckenstein, an diesen mit dem Auftrag es den Gesandten zu übermitteln, und an Benoît mitgetheilt; Benoît erhält den Auftrag, „davon nach der Tartarei und der Türkei zu schreiben".

L'ennemi a fui et nous l'avons canonné. Nous avons près de 1000 prisonniers, 5 étendards, et voilà à quoi se réduisent les détails que je me trouve actuellement à même de communiquer à Votre Altesse, la nuit survenante m'ayant empêché de me procurer d'autres informations. En attendant, Votre Altesse peut compter que la perte de l'ennemi va sûrement à 2500 hommes, et que la nôtre en morts et blessés ne va pas à 300, pendant que de la cavalerie et de l'infanterie nous n'avons eu que 4 officiers de blessés, même assez légèrement. L'ennemi, après cela, a repris son ancien camp, et quoique l'affaire susmentionnée n'ait pas été décisive, j'espère qu'elle sera suffisante pour faire prendre Schweidnitz.[1]

Répondez-moi de même, mon cher, et que j'apprenne bientôt que vous avez battu cette aile gauche de ce Soubise qui, quoi qu'en dise la Pompadour, ne vaut pas le Broglie.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

14001. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Peterswaldau, 17. August 1762.

Ew. Liebden gebe hierdurch zur Nachricht, da es wohl noch kommen könnte, dass der Feind noch eine Attaque wagte: im Fall nun solches geschehen sollte, so hat erstlich der Generalmajor von Schmettau Ordre, mit denen bei sich habenden 2 Kürassierregimentern sogleich, es sei des Tages oder des Nachts, sich an dem rechten Flügel von Ew. Liebden Corps zu ziehen; desgleichen rücket heute Abend der Generalmajor Lottum mit 4 Bataillons, als 1 Alt-Braunschweig, 1 Mosel, 1 Lindstädt und 1 von Ramin, in Ernsdorf bei Reichenbach ein, von da aus derselbe, wann es nöthig, in einer Stunde zu Ew. Liebden kommen kann. Sollte es aber sein, dass Ich attaquiret würde, so bleibet es bei der gegebenen Disposition.[2]

Friderich.

Ew. Liebden überschicke auch noch Leuchtkugeln, so Dieselben bei entstehendem Allarm werfen lassen können.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

---

[1] Aehnlich wie oben schreibt der König am 18. August über das Treffen bei Reichenbach auch an den General Grant. Der feindliche Verlust betrage gegen 3000 Mann, von denen 1000 gefangene Kavalleristen; „toute l'armée ennemie s'est repliée aujourd'hui sur Wartha." Eigenhändig ist hinzugefügt: „Peut-être tourneront-ils de votre côté, mais je ne crains rien pour vous, et dans huit jours il y a tout à parier que Schweidnitz sera à nous." [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [2] Vergl. 13998.

14002. AU COLONEL BARON DE GOLTZ A SAINT-PÉTERSBOURG.

Peterswaldau, 17 août 1762.

Le courrier Eyff m'a fidèlement remis la dépêche que vous m'avez faite du 23 de juillet,[1] de laquelle j'ai été satisfait par les circonstances intéressantes que vous y avez touchées, et qui me répandent de la lumière sur bien des choses que [je] ne savais[2] tout-à-fait concilier entre elles. Aussi vous continuerez de veiller avec bien de l'attention sur tout ce qui se passe là où vous vous trouvez, et qui me saura servir de direction.

Je n'ai point eu jusqu'à présent de nouvelles lettres de Constantinople que j'attends, cependant, du jour au lendemain. J'approuve la réserve dont vous avez usé à ne point parler à la nouvelle cour de ce qui regarde la bonne disposition de la Porte à mon égard. Cependant, comme jusqu'à présent la Porte, tout comme [le] kan des Tartares, ont paru fort pencher à faire la guerre à la Russie, ce que mes ministres, comme vous en êtes déjà instruit, ont contrecarré du mieux, vous saurez bien dire au grand-chancelier Woronzow, quand l'occasion se rencontrera de la faire convenablement, que, comme j'étais assez bien à cet heure avec la Porte, et que j'avais contribué de mon mieux à ce que la Porte et le kan des Tartares, indignés contre la Russie sur plusieurs choses qu'elles mettaient à sa charge, n'éclatassent, je serais toujours prêt à m'intéresser également pour la Russie auprès de la Porte, à ce que les différends qui subsistaient entre eux, fussent composés amiablement par mes bons offices et par ma médiation et la paix conservée.

Au surplus, vous ne devez du tout être surpris de la circonspection dont on use envers vous, vu que le prince Repnin, en me présentant la réponse de la main propre de l'Impératrice[3] à la lettre que je lui avais faite,[4] [m'a insinué] que, si je voulais bien vous rappeler et envoyer quelque autre à votre place, que cela lui fera plaisir.

C'est aussi pourquoi je vous ferai relever au plus tôt possible, et vous pourrez bien le déclarer en attendant au grand-chancelier que vous aurez votre rappel, mais, comme il faut que tout le nécessaire soit réglé, et que votre successeur ait le temps de se mettre en équipage, cela pourra aisément traîner encore une couple de mois, avant que vous soyez relevé.

Federic.

Pour ce qui regarde la note que le chancelier vous a remise au sujet des arrangements à prendre en Prusse pour la subsistance des troupes russes qui vont retourner en Russie, je suis bien aise de vous

[1] So nach der Ausfertigung; Vorlage: „juin". (Der Bericht ist datirt vom 23. Juli alten, 3. August neuen Stils.) — [2] So nach der Ausfertigung; Vorlage: „saurais". — [3] D. d. Petersburg 24. Juli (a. St.). — [4] Nr. 13868.

dire que tout cela a été arrangé d'abord[1] que le prince Repnin m'en a fait la première ouverture, en sorte qu'on est déjà convenu sur tout ceci avec la chambre de Kœnigsberg.

Nach dem Concept.

14003. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Péterswaldau, 17 août 1762.

Le prince Repnin, en me présentant aujourd'hui la réponse de la main propre de l'impératrice de Russie sur celle que je lui avais faite, il y a quelque temps,[2] m'a insinué à cette occasion que, s'il me plairait de rappeler le sieur de Goltz, cela ne pourrait que, lui faire plaisir. Comme donc je ne saurais plus me dispenser de faire relever au plus tôt mieux le sieur de Goltz par un autre sujet habile et capable à ce poste, j'attends que vous me proposiez quelqu'un. Il ne faut pas que vous songiez à aucun de mes militaires, car il est absolument impossible d'en trouver quelqu'un. Mais, comme je crois que nous n'aurons guère à négocier par là, et qu'il ne nous faudra pas un homme remuant, mais plutôt un sujet sage et de bonnes manières, et qui sache observer avec pénétration et discernement, j'ai songé en tout cas au comte de Solms qui a résidé autrefois de ma part en Suède,[3] qui, à ce que je crois, pourra bien faire présentement mes affaires à Pétersbourg, aidé par le sieur Diestel,[4] qui restera là dans sa fonction présente. Vous tâcherez ainsi de disposer le susdit comte de Solms à se charger de cette mission et de se préparer tout de suite pour pouvoir partir le plus tôt mieux à sa destination muni de ses lettres de créance et de tout ce qu'il lui faudra.

Federic.

Nach der Ausfertigung.

14004. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Peterswaldau, 17. August 1762.

Ich habe Ew. Liebden heutiges Schreiben erhalten, und bin Ich über das gute Zeugniss, so Ew. Liebden dem Corps Truppen in Ansehung des guten Betragens währender gestrigen Affaire geben, sehr zufrieden. Ich behalte Mir vor, den Officiers Meine Erkenntlichkeit darüber zu erkennen zu geben; da Ich aber gegenwärtig mit zu treffenden Arrangements und Dispositions gleichsam überhäufet bin, wird solches nun einige Tage anstehen müssen.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

---

[1] Vergl. dazu Nr. 13416. — [2] Vergl. Nr. 13402. — [3] Vergl. Bd. XV, 495. — [4] Vergl. Bd. XXI, 362.

14005. [RELATION.][1]

Lager bei Peterswaldau, 17. August 1762.

Nachdem der Generallieutenant von Werner den 11. mit seinem unterhabenden Corps aus Oberschlesien bei Peterswaldau eingetroffen war und die Höhen occupiret hatte, zogen des Königs Majestät den 12. ein Corps Infanterie von 14 Bataillons daselbst zusammen, conjungirten Sich mit dem Corps Kavallerie, welches unter Commando des Herzogs Eugen von Württemberg Durchlaucht seit der Belagerung von Schweidnitz in dieser Gegend gestanden hatte, und nahmen Dero Hauptquartier zu Peterswaldau. Den 13. trafen auch des Herzogs von Bevern Durchlaucht mit Dero unterhabendem Corps d'armée aus Oberschlesien bei Reichenbach ein und nahmen Dero Lager hinter Peilau, den linken Flügel hinter Gnadenfrei und den rechten auf den Anhöhen gegen Reichenbach zu. Unsere leichte Truppen machten die Vorposten auf die Kleutschner Berge und den sogenannten Hutberg. Der feindliche General von Beck war inzwischen des Herzogs von Bevern Durchlaucht aus Oberschlesien auf dem Fuss gefolget und kam mit seinem Corps den 14. bei Habendorf an. In der Nacht vom 15. zum 16. conjungirte sich die ganze feindliche Kavallerie unter dem General O'Donnell, desgleichen auch der Feldmarschall Daun mit einigen 20 Bataillons, und darunter das ganze Grenadiercorps bei Weigelsdorf mit dem Beckschen Corps. Den 16. früh rückte diese feindliche Armee auf die Höhen, wo unsere Vorposten gestanden hatten, ins Lager, jenseits Langen-Bielau, so dass der rechte Flügel auf die Anhöhen von Habendorf, der linke aber gegen die Gebirge hinter Neu-Bielau zu stehen kam, den Hutberg vor der Fronte, welchen sie mit 5 Bataillons besetzten, desgleichen auch Langen-Bielau, nachdem das Freiregiment von Hordt, welches dieses Dorf zum Soutien unserer Vorposten occupiret hatte, durch der überlegenen feindlichen Macht und nach gethaner tapfern Gegenwehr, wobei der brave Obrist Graf von Hordt blessiret wurde, solches zu verlassen genöthiget worden.

Der Feind konnte mit dieser gemachten Bewegung keine andere Absicht haben, als unsere Armee auf dem linken Flügel zu tourniren und der Festung Schweidnitz dadurch, wo möglich, zum Entsatz zu kommen, welches Dessein auszuführen derselbe auch sogleich den 16. Nachmittags um 2 Uhr gegen das Dorf Peilau dergestalt zu defiliren anfing, dass er mit 12 Bataillons und 15 Regimenter Kavallerie dem Bevernschen Corps die rechte Flanque, das ganze Becksche Corps aber dessen linke Flanque abzugewinnen und selbigem über Girlachsdorf[2] im Rücken zu kommen suchte. Die Attaque nahm allererst Abends um halb 6 Uhr mit einer sehr heftigen Canonade von beiden Seiten den Anfang.

[1] Vergl. Nr. 14006. — [2] Vorlage: Gürtelsdorf.

Des Königs Majestät liessen sogleich das Wernersche Husarenregiment unter Commando des Obristen von Lossow des Herzogs von Bevern Durchlaucht durch Reichenbach zum Soutien marschiren und zu die bereits daselbst befindliche beide Dragonerregimenter von Württemberg und Flanss und einem Piquet von 500 Pferden unter Commando des Obristlieutenant von Owstien stossen, welchem Se. Königl. Majestät Selbst mit 9 Bataillons Infanterie und 3 Kürassier- und 1 Dragonerregiment folgten. Sobald des Herzogs von Württemberg Durchlaucht, welche diese Kavallerie commandirten, das Défilé von Reichenbach passiret hatten und daselbst aufmarschiret waren, machte der Obrist von Lossow mit dem Husarenregimente von Werner und dem Dragonerregimente von Czettritz die erste Attaque mit so glücklichem Success, dass er die ganze 15 feindliche Kürassier- und Dragonerregimenter dergestalt über den Haufen und in das Défilé von Peilau schmiss, dass davon 1 Obrister, verschiedene andere Officiers und gegen 1500 Gemeine gefangen genommen und 5 Etendarten dabei erbeutet wurden. Der Ueberrest unserer Kavallerie blieben blosse Zuschauer dieser Action. Die feindliche Infanterie attaquirte indessen des Herzogs von Bevern Durchlaucht, besonders in der linken Flanque und Rücken, mit vieler Heftigkeit, wurde aber durch einem starken Mousqueteriefeuer dergestalt repoussiret, dass sie Abends um 9 Uhr in grosser Unordnung wieder abziehen und das ganze Dessein, den Herzog von Bevern aus diesem wichtigen Posten zu delogiren und dem Entsatz von Schweidnitz sich zu nähern, fahren lassen und sich in das Lager bei Habendorf unverrichter Sache wieder zurückziehen musste. Die Nacht verhinderte uns, von des Feindes Retraite zu profitiren; sein Verlust muss indessen nicht gering sein, wovon man gleichwohl vorjetzo schon die Particularia zu melden nicht im Stande ist.[1]

Nach dem Concept.

14006. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

Peterswaldau, 18. August 1762.

Da des Königs Majestät ehegestern vor gut fanden, mich nacher Würben zu schicken, als die österreichsche Corps von Lacy, Brentano und Beck sich von denen Kleutschbergen herunter und gegen Mittel-Peilau gezogen hatten, war ich kaum eine Stunde unterwegens gewesen, als eine sehr heftige Canonade bei dem Corps des Herzog von Bevern wahrgenommen wurde, welches die Oesterreicher mit der grössesten Furie, nachdem sie geglaubet, solches enveloppiret [zu] haben, von allen Seiten attaquireten. Wie wenig ihnen aber solches geglücket und wie schlecht es vielmehr vor sie selbst abgelaufen, solches werden Ew. Excellenz bereits aus dem, was an Dieselbe deshalb unter des Königs Unterschrift ergangen,[2] ersehen haben. Da ich inzwischen gestern Nachmittag wieder nach Peterswaldau zurückkommen müssen und

[1] Die Relation ist abgedruckt in den Berlinischen Nachrichten Nr. 101, Dienstag 24. August 1762. — [2] Vergl. S. 141. Anm. 4.

die bei dieser Action vorgefallene Umstände sich mehr eclairciren lassen, so nehme mir die Freiheit, Ew. Excellenz eine authentique Relation[1] davon beizulegen, die mir von allen, so es wissen können, vor richtig und wahr in allen Umständen zu sein, versichert worden. Die Intention derer Oesterreicher bei diesem intendireten Coup ist ohnstreitig gewesen, das Corps unter dem Herzog von Bevern durch eine grosse Supériorité zu enveloppiren und vermittelst solcher und ihres heftigen dahin gerichteten Kanonenfeuer übern Haufen zu werfen und aufzuheben, ehe der König herankommen können, es zu secondiren, und alsdenn die Belagerung von Schweidnitz aufheben machen zu wollen. Ausserdem aber dass die feindliche Canonade keinen sonderlichen Effect gethan und der Herzog von Bevern alle Contenance mit seinem Corps gehalten, so ist nach dem ersten Choc, welchen des Königs Majestät auf die feindliche Kavallerie, so sich zwischen Deroselben und dem Bevernschen Corps ziehen wollen, thun lassen, alles so schlecht vor den Feind gerathen, dass das ganze Dessein im Brunnen gefallen und der Feind zwar gestern noch in 3 Linien an dem Fuss oberwähnter Berge, wiewohl mehrentheils ohne Zelter, campiret, in der letztverwichenen Nacht aber sich ganz à la sourdine weggezogen hat, ohne dass man heute früh, da ich dieses schreibe, noch zur Zeit weiss, wohin er eigentlich sich gewandt hat, als welches zu erfahren einige unserer Husarenregimenter hinter ihm her sein.

Obschon diese Affaire nichts Decisives gewesen, so ist der Coup darvon allemal sehr beträchtlich gewesen, indem zu Ausführung des vorgehabten Desseins nicht nur der grösseste Theil der österreichischen Armee gebrauchet worden, wie solches aus der aparten Anlage [erhellet], sondern auch der Feldmarschall Daun nebst dem Laudon zu dessen besseren Ausführung gegenwärtig gewesen, so aber alles auf einmal renversiret worden. Ob nun zum Entsatz von Schweidnitz neue Tentatives von Seiten des Feindes geschehen werden, solches wird sich baldigst zeigen müssen, auch was vor Impression auf die feindliche Garnison in Schweidnitz [es] thun wird, weil gestern Vormittag ein feu de réjouissance von dem Belagerungscorps sowie von allen Batterien gemachet worden, welches auch gestern Abend von dem Corps, so des Königs Majestät bei sich haben, geschehen ist. Ich wünsche, dass dieser Vorfall auf dem wienerschen Hofe so viel Impression machen möge, damit solcher auf einmal seine chimérique Plans von Conqueten und Agrandissements fahren lassen und die Hände zu einem Frieden mit dem König, sowie er unsererseits sein muss, bieten möge . . . .

Eichel.

Nach der Ausfertigung.

14 007. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Peterswaldau, 18. August 1762.

Ew. Liebden Schreiben vom heutigen Dato habe Ich erhalten, und da Ich heute Selbst das feindliche Lager recognosciret, so habe Ich gefunden, dass Daun nunmehro bei Frankenstein, Baumgarten[2] en front habend, stehe. Ich habe die Husaren vorwärts poussiret, und können also Ew. Liebden die Leute Dero Corps nunmehro bei Nacht sich ausziehen und ruhen lassen. Es ist der General O'Kelly, so die Oesterreicher in letzterer Action verloren haben, und gestehet der Feind nunmehro selbst, dass er an 2500 Mann dabei eingebüsset habe.

Diesen Morgen sind bereits 3000 Mann feindlicher Truppen auf

[1] Nr. 14005. — [2] Südwestl. von Frankenstein.

die Höhen gegen den Generallieutenant von Manteuffel gekommen. Ich habe nunmehro auf Ew. Liebden Recommandation[1] nachstehende Officiers, welches Ew. Liebden denen Regimentern, wobei sie stehen, publiciren zu lassen die Gutheit haben werden, wegen ihres distinguirten Wohlverhaltens avanciret. . .[2]

Soeben erfahre ich, dass Brentano und Lacy wieder auf ihre vorigte Postens marschiret seind.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

14008. AU MAJOR-INGÉNIEUR LEFÈBVRE.

Peterswaldau, 18 août 1762.

Je me flatte présentement que l'affaire du siège prendra une tournure des plus favorables, et que vous viendrez en peu à bout de la prise de Schweidnitz.[3] Pour ce qui est des ingénieurs que vous me demandez, ce m'est une vraie impossibilité de vous en envoyer, vu le manque que j'en ai moi-même.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14009. AN DEN GENERALLIEUTENANT VON TAUENTZIEN.[4]

Peterswaldau, 18. August 1762.

Ihr habet aus der Anlage deren Einhalt mit mehrern zu ersehen, und müsset Ihr denen Husaren und Dragonern wohl aufzupassen, dass nichts feindliches noch verdächtiges nacher Schweidnitz kommen müsse, aufgeben.

Es freuet mir, dass der Ausfall recht tüchtig abgeschlagen worden. Flanss und Röell thuen ihre Devoir nicht, sondern seind so negligent wie möglich. Sage Er ihnen, sie sollen mir nicht böse machen, oder es wird ihnen übel bekommen; Flanssen bin ich ohnedem noch was schuldig.

Friderich.

Nach dem Abdruck bei Preuss, Friedrich d. Gr., Urkundenbuch, V. Theil, S. 143. Der Zusatz war in der Ausfertigung eigenhändig.

---

1 Vergl. Nr. 14004. — 2 Es folgen die Namen der Officiere. — 3 In einem zweiten Schreiben vom 18. August wird dem Major Lefèbvre empfohlen, „de faire tout ce qui se pourra, pour bientôt réduire la place". [Berlin. Generalstabsarchiv.] — 4 Die Berichte Tauentziens sind im August datirt am 5. aus Würben, vom 6. bis 31. aus Teichenau (vergl. S. 130. Anm. 2).

14010. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

Peterswaldau, 18 août 1762.

J'ai eu la satisfaction de recevoir la lettre du 10 de ce mois que Votre Altesse m'a faite. Malgré que les Français, à ce que vous me marquez, continuent de garder leur position en Hesse, j'ai cependant toujours bonne espérance que vous les obligerez à la fin par vos manœuvres à la quitter entièrement, avant que Bute pourra convenir des préliminaires de paix avec la France.

Je vous ai déjà marqué quelque chose de l'affaire que nous avons eue hier[1] avec un grand corps ennemi qui voulut entreprendre le duc de Bevern; à présent je puis vous dire que Daun s'est retiré à Wartha avec la plus grande partie de son armée.[2]

En attendant, le siège de Schweidnitz avance à souhait, de sorte que j'ai tout lieu de présumer que, dans une huitaine de jours, nous en parviendrons à bout. Je suis, cependant, dans la croyance que Daun tentera un coup encore pour faire lever ce siège. Dès qu'il y aura ici quelque chose de nouveau, je vous en informerai d'abord.

Federic.

Daun a été fort de 55 bataillons et 113 escadrons; 15 escadrons des miens en a[3] battu 40 d'autrichiens. Les escadrons sont ceux de Czettritz et 10 de Werner, menés par Lossow. 5 bataillons autrichiens et 5 du prince de Bevern ont été dans le feu; le reste a été spectateur. Voilà le plus singulier combat de cette guerre. L'affaire a commencé à 5 heures de l'après-midi, et à 7 heures tout était fini. Daun s'est retiré à Wartha; toute sa perte consiste dans 2500 hommes morts, prisonniers ou blessés. Tout mon corps était, avec les bataillons francs, 23 bataillons et en[3] 78 escadrons; le bonheur et la conduite de Lossow ont tout fait. Le Ciel vous en donne de même!

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

14011. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

[Peterswaldau, 19 août 1762.][4]

Je vous ai marqué notre petite bataille;[5] mais voici une nouvelle à laquelle vous ne vous attendrez pas. La nuit du 17 au 18, Daun

[1] Vergl. Nr. 14000. — [2] Auf dem Berichte des Lieutenants von Köhler, d. d. „bei Gottesberg" 18. August, stehen die Weisungen: „Wenn er genöthigt wäre, sich zu repliiren, so sollte den Posten bei Dittmannsdorf, wo Baireuth gestanden, nehmen; und denn so schriebe ihm, dass Daun gestern Abend mit der ganzen Armee hier abmarschirt und bei Wartha stünde." — [3] So. — [4] Das Datum nach der Ausfertigung. — Vom 19. August ein Schreiben an d'Argens in den Œuvres, Bd. 19, S. 343. — [5] Vergl. S. 141, Anm. 4.

s'est retiré avec toute l'armée à Wartha. Aujourd'hui, s'entend cette nuit, il en est parti une colonne, prenant le chemin de Braunau,[1] l'autre celui de la Moravie. Son armée était forte de 55 bataillons et de 113 escadrons.

Vous jugez bien que ce n'est pas nous qui l'avons fait fuir; il faut donc que les nouvelles de Turquie aient donné lieu à cet évènement, qui, assurément, n'est point dans l'ordre naturel des choses.[2] Peut-être vous apercevrez-vous bientôt de quelque chose d'approchant en Saxe.

Nach dem Concept. Eigenhändig. [Federic.]

14012. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Peterswaldau, 19. August 1762.

Ew. Liebden Schreiben vom 19. habe erhalten. Ich habe hieselbst einen vom österreichschen Fuhrwesen entlaufenen Vorspannbauern gehabt, welcher ausgesaget, dass der General Beck nach Mähren und der Feldmarschall Daun auf Schlegel[3] nach dem Glatzschen marschiret. Dieser des Feindes Marsch gereichet Mir zu grosser Verwunderung, und werden wir nunmehro, wo solcher weiter hin dirigiret werden wird, abwarten müssen. Indessen habe Ich bereits 7 Bataillons Infanterie nebst 2 Dragonerregimentern nach Dittmannsdorf abmarschiren lassen, und werde Ich nach Erhaltung derjenigen Nachrichten, so Ich annoch erwarte,[4] fernere Arrangements nehmen.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14013. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE GRANT A NEISSE.

Peterswaldau, 19 août 1762.

Je me trouve à même présentement de vous dire que le général Beck est marché avec son corps de troupes vers Reichenstein, et que j'attends encore certains avis pour prendre mes arrangements en conséquence. Comme, en attendant, je serais curieux de savoir là-dessus les vues de l'ennemi, vous me ferez plaisir de tâcher d'approfondir si, par

[1] In der Ausfertigung: „prenant de Silberberg par Neurode le chemin de Braunau". — [2] Bis hierher gleichlautend ein Schreiben an Finckenstein von demselben Tage. — [3] Nordwestnördl. von Glatz. — [4] Auf dem Berichte Werners, d. d. Habendorf 19. August, stehen die Weisungen: „Ich warte noch, dass er die Nachricht etwas klar hat; ob Beck noch bei Daun geblieben oder von ihm abgegangen, ist Mir nöthig zu wissen." Auf Köhlers Bericht, d. d. „bei Gottesberg" 19. August, die Weisungen: „Daun bei Ober-Stein im Glatzschen stehet, und schiene noch nicht, als wollten sie nach Giersdorf [d. i. Wüste-Giersdorf, südsüdöstl. von Waldenburg] hin. Jedoch möchte er nichts an Kundschaft sparen, dass man wüsste und erführe, was sie weiter vorhaben möchten."

hasard, ses desseins porteraient sur Neisse ou ce qu'ils ont en vue de faire. Le maréchal Daun est marché également avec l'armée du côté de Schlegel vers la comté de Glatz, et vous tâcherez aussi de vous procurer des notions sur son sujet.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14014. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Peterswaldau, 19. August 1762.

Die ganze feindliche Armee unter Daun hat sich in das Gebirge nach dem Glatzschen gezogen, und, so weit Meine Nachrichten reichen, so soll ein Theil davon nach Mähren gehen. Ich habe bereits etwas von Truppen nach dem Gebirge detachiret [1] und warte nur, bis sich die Sachen besser aufgekläret, um sodann, wie Ew. Liebden zu ermessen geruhen werden, eine Veränderung in Meiner Stellung vorzunehmen; und könnte, auf den Fall des Feindes Marsch nach Mähren sich confirmirte, solches nicht anders als sehr gut für uns sein.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14015. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Peterswaldau, 19 août 1762.

Der König dankt für den Bericht vom 14. August.

Pendant le temps que les affaires politiques se trouvent encore dans une situation aussi précaire et flottante qu'elles le sont jusqu'à présent, mon attention principale se dirigera uniquement aux évènements que nos opérations de guerre produiront ici. Ils nous sont favorables jusqu'à cette heure, et autant que mon entreprise sur Schweidnitz parut difficile du commencement, autant j'ai lieu d'en bien espérer à présent et qu'elle réussira à mon gré. [2] S'il arrivait qu'en attendant la France convînt

[1] Auf dem Berichte Wieds, d. d. Lager bei Heinrichau 19. August, finden sich die eigenhändigen Weisungen für die Antwort: „8 Bataillons überhaupt seind wieder in die Berge marschiret, die die Reträtschüsse thun. Ich habe Ramin, Saldern und Bülow gegen Seitendorf geschicket. Daun ist die Nacht nach Schlegel marschiret, und Beck soll nach Mähren gehen. Wor Sie allda mehr erfahren, so bitte es zu schreiben. Friderich." Auf dem Berichte des Generals von Pomeiske, d. d. Giessmannsdorf 19. August, die eigenhändigen Weisungen: „Neu, dass die Generals Bülow, Saldern und Ramin wieder in ihre Postens gekommen seind, so hat er nichts zu sorgen. Friderich." — [2] An Lefèbvre schreibt der König am 19., er sei zufrieden, „que, selon votre lettre d'aujourd'hui, il y ait lieu d'espérer que nous serons en peu maîtres de la flèche en question, et vous me ferez plaisir en me marquant si vous pensez de pouvoir faire sauter le globe de compression le quatrième jour du travail". [Berlin. Generalstabsarchiv.]

avec l'Angleterre d'une paix séparée, j'irai ni plus ni moins mon droit chemin.

Nach der Ausfertigung. Federic.

14016. AN DEN GENERALFELDMARSCHALL VON LEHWALDT IN KÖNIGSBERG.

Peterswaldau, 19. August 1762.

Es ist Mir ein besonderes Vergnügen gewesen, aus Eurem Bericht vom 9. dieses alles dasjenige zu ersehen, was Ihr Mir sowohl von Eurer dortigen glücklichen Ankunft[1] als von den andern guten dort vorgefundenen Umständen[2] gemeldet habet. Ich approbire zugleich die von Euch nach Anzeige dieses Eures Berichtes dorten bereits gemachete Veranstaltungen[3] und muss Euch hierbei nur noch wegen der dorten bereits angekommenen als noch dorthin zu transportirenden österreichschen Kriegesgefangenen, sowohl an Officiers als Gemeinen, erinnern und aufgeben, dass Ihr solche dorten sehr kurz halten und durchaus nicht leiden noch gestatten sollet, dass solche nach ihrer Gewohnheit impertinent noch insolent werden oder auch Excesse oder Tumulte anfangen können. Die Gemeinen von ihnen und insonderheit die Hungern, Kroaten und dergleichen müsset Ihr sehr kurz und scharf und, wenn sie sich im geringsten regen, wie die Hunde halten und gleich mit strengen Strafen hinterher sein lassen, ausser welchen Ihr und Meine dasige Leute nie vor deren Excesse sicher sein werdet.

Ich approbire übrigens, was Ihr wegen Absendung derer dort ausgehobenen Rekruten vorschlaget; nur habe Ich an den Präsidenten Domhardt geschrieben, wie er die Transports der bestelleten Remonte hieher beschleunigen soll, dafern wir solche hier noch gebrauchen sollen.

Nach dem Concept. Friderich.

14017. AN DEN GENERALFELDMARSCHALL GRAF MÜNNICH IN SANCT-PETERSBURG.

Quartier Peterswaldau, 20. August 1762.

Hochwohlgeborner besonders lieber Herr Generalfeldmarschall. Derselbe kann versichert sein, dass, so sehr Ich auch allemal von Dessen Neigung und freundschaftlichen Sentiments gegen Mich überzeuget gewesen bin, Mich dennoch die wiederholete Versicherungen, so Mir der Herr Generalfeldmarschall in Dessen Schreiben vom 12. des verwichenen Monates Julii,[4] welches Mir heute zugekommen, [gegeben,] zum äusser-

[1] Am 6. August. — [2] Lehwaldt hatte über die Maassregeln der Russen zur Vorbereitung ihres Abzuges aus Preussen berichtet. — [3] Für die Verpflegung der abziehenden russischen Armee. — [4] Liegt nicht vor.

sten gerühret und zugleich erfreuet haben, so dass Ich nicht umhin kann, Demselben alle Meine gnädigste Erkenntlichkeit desfalls zu bezeugen. Von Meiner fortwährenden Estime und besonderer Affection gegen den Herrn Generalfeldmarschall wird Derselbe vollenkommen versichert sein, als welche ohnveränderlich bleiben, auch, wenn es sonsten möglich wäre, noch allemal einen neuen Zuwachs bekommen würde.

Ich bin Demselben vor die Mir communicireten Umstände, die Herrschaft Wartenberg betreffend,[1] obligiret. Es war nicht in Meinen Händen, Mich vorhin darüber gegen Denselben zu expliciren; nachdem aber die Umstände derer Sachen nach dem erfolgeten Todesfalle des letzteren russischen Kaisers Majestät sich verändert haben, so kann der Herr Generalfeldmarschall versichert sein, dass Ich wegen des von Ihm darunter besorgeten Präjudizes vorerst nichts verhängen werde. Im übrigen ersuche Ich denselben, Mir die Zeit zur völligen Zurücklegung gegenwärtiger Campagne zu gönnen, deren Opérations und die beständige Attention, so Ich auf des Feindes Bewegungen zu unterhalten habe, Mir nicht vergönnen, Mich davon durch einige andere Geschäfte, zumalen bei Abwesenheit Meiner Minister, zu detourniren.

Der Herr Generalfeldmarschall wolle inzwischen von Mir persuadiret bleiben, dass Ich an Meinem Orte und, so viel es nur immer von Mir abhängen wird, nie ermangeln werde, Demselben alle Ihm gebührende Gerechtigkeit widerfahren zu lassen, und dass es Mir ein wahres Vergnügen sein wird, Demselben die Marquen von der besonderen Freundschaft und Hochachtung zu continuiren, womit Ich ohnveränderlich bin p.

Friderich.

Je me suis véritablement réjoui, Monsieur, de vous savoir de retour à Pétersbourg. Il ne vous arrivera aucun bonheur auquel je ne participerai pas, par l'estime que j'ai pour votre personne et pour votre mérite.

Nach dem Concept. Der in der Ausfertigung eigenhändige Zusatz nach Abschrift der Cabinetskanzlei.

14018. AU MINISTRE DE LA GRANDE-BRETAGNE MITCHELL A BRESLAU.

Peterswaldau, 20 août 1762.

Je vous suis bien obligé, Monsieur, de ce qu'en conséquence de votre lettre du 18 vous avez bien voulu prévenir M. Porter[2] dès son arrivée à Breslau sur les occupations militaires où je me trouve actuellement, qui ne me laissent aucun loisir pour vaquer à presque aucune autre affaire. Quelque forte envie que j'aurais eu pour m'entretenir avec ce ministre, les circonstances présentes ne permettent pas que je

[1] Vergl. dazu Bd. XXI, 593. 595. — [2] Der frühere englische Gesandte in Konstantinopel. Vergl. Bd. XX, 520.

puisse jouir de cette satisfaction. Tandis que le siège de Schweidnitz continue, et que l'armée ennemie, nonobstant l'échec qu'elle vient de recevoir, fait divers mouvements encore pour secourir, si elle peut, cette place, il faut que je dirige toute mon attention, ainsi que mes mouvements pour m'y opposer, et il en pourrait arriver, que, ne sachant pas de jour au lendemain l'endroit où ma présence sera nécessaire, que je donnasse rendez-vous à M. Porter à un endroit où, en arrivant, il ne me rencontrerait plus; ce dont je voudrais bien le dispenser, et c'est ce qui m'oblige à vous prier de vouloir lui faire bien mes excuses de ce que cet empêchement ne me permet pas de le voir dans ce moment, et de l'assurer d'ailleurs de mes sentiments d'estime pour lui. Il serait superflu de m'étendre ici sur ceux que je vous garde invariablement, vous devez être persuadé de toute leur étendue.

Nous sommes, mon cher monsieur Mitchell, dans une situation très ambulante; le maréchal Daun nous donne de l'exercice, et je ne crois pas qu'il y aura de la stabilité pour nous avant la prise de Schweidnitz. La ville pourra encore [se] tenir environ 8 jours.

Federic.

Nach der Ausfertigung im British Museum zu London. Der Zusatz eigenhändig.

14019. A LA REINE DE SUÈDE A DROTTNINGHOLM.

[Peterswaldau,] 20 août [1762].

Je ne saurais me dispenser de vous répondre à ce que vous me dites dans votre lettre du 30 juillet[1] de Woronzow. Il faut qu'on vous ait donné une fausse idée de cet homme, et qui ne cadre point avec ses sentiments ni avec son caractère que je crois connaître. Il a été bien innocent dans cette révolution, et, tout au contraire, il a risqué d'en être le sacrifice. Quatre ou cinq personnes de néant ont été les premiers mobiles de toute cette fâcheuse révolution, et une femme ambitieuse qui a risqué de se perdre, pour parvenir au gouvernement, et qui, selon les apparences, n'a pas eu scrupule d'empoisonner son mari.

Présentement je crois n'avoir rien à craindre de la Russie. La paix nouvellement faite entre moi et elle a été confirmée, et les troupes se retirent de mes États; mais aussi il n'y a rien à espérer de cette cour-là. L'Angleterre est sur le point de faire sa paix avec la France et de sacrifier ses alliés.

Je sens bien qu'il serait bon d'envoyer de ma part un ministre en Suède; mais, dans ce temps-ci, cela ne ferait qu'une grande dépense, et nous ne sommes pas assez riches pour y subvenir. Ainsi il faudra attendre jusqu'à l'hiver et voir, comment on pourra arranger cette chose-là.

[Federic.]

Nach der Ausfertigung.

---

[1] Liegt nicht vor.

14020. AU SECRÉTAIRE VON DER HELLEN A LA HAYE.

Peterswaldau, 20 août 1762.

Comme il me vient d'arriver par l'ordinaire de Hollande une représentation de la part des soi-disants frères de Neufville d'Amsterdam,[1] dont cependant j'ignore la qualité, en conséquence de laquelle, comme vous le verrez par l'original ci-joint, ils me demandent un octroi exclusif pour 25 ans consécutifs, pour oser envoyer sous mon pavillon tous les ans des vaisseaux d'Emden à Bengalen, contre un certain produit qu'ils offrent, ma volonté est que vous donniez à connaître à ces suppliants que, comme il y avait actuellement déjà octroyé à Emden une compagnie de commerce de Bengalen, dont je ne saurais pas retirer l'octroi durant les années que je le leur ai accordé, ni préjudicier à cet octroi en faveur de quelque autre contre la foi donnée, ils n'auraient que s'associer présentement à ladite compagnie ou d'attendre au moins le temps que ledit octroi finira, pour faire alors leurs propositions pour un nouvel établissement d'une pareille compagnie.

Federic.

Nach dem Concept.

14021. AN DEN GENERALLIEUTENANT VON WERNER.[2]

[Peterswaldau, 20. August 1762.]

Ich müsste ihm gestehen, dass der Zurückmarsch von Daun ein Räthsel für Mich wäre.[3] Er hätte selbst so lange im Kriege gedienet, dass er leicht einsehen könnte, dass die letzte Action, wo der Feind 3000 ohngefähr verloren, ihn nicht bewegen könnte, mit einer so starken Armee zurückzugehen, und Daun allzu habile, um so ein schlecht Manœuvre für seinen Kopf zu thun, wo sich da nicht politiquesche Ursachen von melirten.

Meine jetzige Briefe von Landeshut her. Erhellet aus solchen, dass der Feind die Detachements, so er auf Friedland gehabt, auch zurückgezogen.

Das wenige, so in Braunau von Lebensmitteln, nachs Glatzische und . . .[4] zurücktransportirt. Ich wäre attent, was auf Landeshut passirte, zu erfahren; aber da ist bis dato nicht der geringste Anschein von

[1] Vergl. Bd. XXI, 588. — [2] Die Berichte Werners sind im August datirt am 1. aus dem Lager bei Tschauschwitz (vergl. S. 31. Anm. 2), am 3. aus dem Lager bei Kunzendorf, am 7. aus Kunzendorf, am 10. „auf dem Marsch zu Ober-Peilau abends 8 Uhr“, am 11. aus dem Lager bei Peterswaldau, vom 19. bis 23. aus Habendorf. — [3] Auf einem vorangehenden Bericht Werners, d. d. Habendorf 20. August, finden sich die Weisungen: „Ich könnte die Ursachen nicht einsehen, worum Daun hier weg, und worum er die Position genommen, könnte nicht rathen. Es müsste sein, dass er uns damit einschläfern wollte, wenn bald mit der Stadt [Schweidnitz] zu Ende, auf einmal hervorzukommen. Indessen wäre das vornehmste, zu wissen, wo Beck; denn so lange der noch da, wäre zu glauben, dass sie noch was vorhätten.“ — [4] Unleserlich.

einem da zu machenden Mouvement. Wenn Daun wieder bei Wartha hervorkommen wollte, so sehe nicht ab, worum er sich so zurückgezogen, indem er sicher hätte können stehen bleiben. Die zwei politique Ursachen, so ihn dazu bewogen haben können, ist die eine, dass vielleicht die Franzosen auf dem Point, mit Engelland Frieden zu machen, und sie bei den Conjuncturen nichts hasardiren wollten. Die Ursache ist aber nicht hinreichend; denn Daun hasardirte nichts, wenn er auch bei Wartha stehen bliebe. Es könnte aber wohl sein, dass er vom Hofe Nachricht gekriegt hätte, dass er wegen Ungarn in Besorgniss, und dass Daun Ordre gekriegt hätte, sich in solcher Positur zu setzen, dass er mit Sicherheit von seiner Armee auf Ordre detachiren könnte. Und wenn es dieses wäre, so könnte er keine avantageusere Stellung finden, um Detachements zu machen, wo es der Hof hinverlanget. Von diesem allen kann nicht das wahre einsehen, und wird sich solches in wenig Tagen ausweisen müssen, und kann solches nicht lange verborgen sein. Er könnte wohl einsehen, dass Meine grosse Attention wäre, davon instruiret zu sein, und dass, sofort Ich von des Feindes Detachement instruiret, Ich ihn sogleich mit seinem Corps abmarschiren liesse, um zu rechter Zeit nach seinem Lande hinzukommen.

Weisungen [Bleinotizen] für die Antwort; auf der Rückseite des Berichts von Werner, d. d. Habendorf 20. August.

14022. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Peterswaldau, 20. August 1762.

Ich danke Ew. Liebden wegen in Dero gestrigem Rapport Mir vorläufig gegebenen Nachrichten von den weiteren Bewegungen des Feindes. Ich habe Meines Ortes schon allerwegen ausgeschicket, habe auch Meine Kundschafter zu Gottesberg, Tannhausen und der Orten, mithin muss Ich erst wissen und sehen, wie der Feind hin will.[1] Es sei nun auch solches, wohin es wolle, so komme Ich allezeit à portée. Wir müssen also vor der Hand hier ganz stille stehen, bis dass wir ohngefähr werden errathen können, wohin sich der Feind wenden will.

Wollen Sie heute Mittag bei mir essen, so bringen Sie Lentulus mit.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

---

[1] Auf dem Berichte Wieds, d. d. Lager bei Heinrichau 20. August, finden sich die Weisungen: „Ich hätte Meine Patrouillen bis gegen Wartha; sollte hinausschicken. Und Daun bei Steinsdorf im Glatzschen, sein Hauptquartier in Alt-Heide, und Becksche Corps Wartha und Silberberg besetzet; also würden sie uns Schweid[nitz] nehmen [lassen].“ (Steinsdorf, d. i. Stein, nordwestl. von Glatz, vergl. S. 150; Alt-Heide, westsüdwestl. von Glatz.)

14023. AU MAJOR-INGÉNIEUR LEFÈBVRE.

Peterswaldau, 20 août 1762.

Je vous dirai en réponse à votre lettre d'aujourd'hui que mon intention est que vous vous concertiez avec le lieutenant-général de Tauentzien sur le temps où il conviendra d'attaquer la flèche de Striegau; et je m'en rapporterai à vous sur ce que vous aurez jugé convenir et être praticable là-dessus, d'autant plus que je ne me trouve point ici à portée d'en juger par moi-même, et que, d'ailleurs, je suis trop chargé d'autres occupations.[1]

Quant au fort de Jauernick, le plus sûr serait, selon moi, pour y ménager le soldat, d'y employer le globe de compression. Au reste, je serais fort d'avis de pratiquer un coup de main; mais, d'un autre côté, je juge que le plus sûr serait d'agir par les mines.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14024. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Peterswaldau, 21. August 1762.

Ich danke Ew. Liebden vor die in Dero Rapport vom 20. dieses Mir communicirte Nachrichten vom Feinde.[2] Meine Zeitungen, so Ich von demselben habe, melden Mir eben dasselbe; in wenig Tagen aber werden wir sehen müssen, wo der Feind weiter hin will.

Anlangend das gute Zeugniss, so Ew. Liebden sonsten in Dero gestrigem Schreiben sowohl dem Generalmajor von Thile als auch noch verschiedenen andern Officiers ertheilen, dass dieselben in der letzteren Affaire ihr Devoir wie rechtschaffene Leute gethan, so gereichet Mir solches zwar zu sehr gnädigem Gefallen, und werde Ich ihrer, wenn sie darunter gelegentlich weiter continuiren, allemal eingedenk sein; nur allein jetzo habe Ich bereits die Marquen von Distinction sowohl als die Avancements, so Ich deshalb geben und machen wollen, ertheilet[3] und muss billig Anstand nehmen, vorerst darunter weiter zu gehen, damit

[1] Am 21. August schreibt der König dem Major über diesen Angriff: „Je vous recommande d'être hardi dans l'exécution du plan en question et de croire que je sens très bien que vous ne sauriez être plus responsable de l'issue de l'affaire que ne l'est un général de [celle] d'une bataille.“ [Berlin. Generalstabsarchiv.] — An den Prinzen Ferdinand von Preussen schreibt der König am 21. August: „Jusqu'à présent le siège de Schweidnitz avance très bien, de sorte que j'ai lieu d'espérer que, dans quelques jours, il sera achevé à ma satisfaction. Après l'échec que l'ennemi a souffert dans l'affaire du 16, Daun s'est retiré avec son armée dans le pays de Glatz; il faudra voir dans quel dessein, ce qui se développera en peu.“ [Berlin. Hausarchiv.] — [2] Dass Daun von Wartha nach Alt-Heide marschirt und Beck von Frankenberg nach Wartha gerückt sei. (Vergl. S. 156.) — [3] Vergl. Nr. 14007.

die Recompensen bei einer Affaire, so eigentlich noch nichts decisives gewesen, nicht weiter gehen, noch die Sache grösser gemachet werde, als wie sie eigentlich sein solle: zu geschweigen dann, dass die Distinctiones, wenn sie in jeder Gelegenheit [erfolgten], da ein Officier dasjenige gethan, was sein Devoir an sich erfordert, gar zu gemein und endlich aufhören würden, wirkliche Distinctiones zu sein. Ich bin persuadiret, dass Ew. Liebden solches Selbst erkennen werden.

Friderich.[1]

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14025. AN DEN GENERALLIEUTENANT VON WERNER.

[Peterswaldau, 21. August 1762.]

Ich dankte für die Nachrichten,[2] und eben kriege einen Jungen, der vom Vorspann von Daun kömmt; der saget, dass noch nichts von der österreichschen Armee dahin wäre: er hätte gehört, es würde alles nach Böhmen gehen. Und ein Unterofficier von Grün-Laudon, der soeben ankommet, saget, sein Hauptquartier wäre in Wünschelburg, und man hätte gesagt, er würde nach Oberschlesien gehen.[3]

Weisungen [Bleinotizen] für die Antwort; auf der Rückseite des ersten Berichts von Werner, d. d. Habendorf 21. August.

---

[1] Dem Oberstlieutenant von Lichnowsky befiehlt der König am 21. August, er solle gegen ein „in der Lausitz und an denen Grenzen" herumstreifendes österreichisches Detachement seine Husaren unter Szekely „zusammen" vorgehen lassen; vor Schweidnitz könne der König nicht einen Mann entbehren. Bürgermeister und Magistrat der Stadt Guben, die durch Verrath zu den Streifereien „Gelegenheit" gegeben, solle Lichnowsky auf die Festung schicken. [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [2] Werner meldete, Habendorf 21. August: „Der General Beck hat gestern abend noch im Lager bei Wartha gestanden, ohne die geringste Miene zu Mouvements zu machen, und hat die Regimenter bei sich, so er vorhin gehabt." Diese Nachrichten werden am 21. August an den Herzog von Bevern gesandt; „und soll der Feldmarschall Daun . . nach Böhmen zu marschiren intentioniret sein und sein Hauptquartier gegenwärtig zu Wünschelburg haben". [Berlin. Generalstabsarchiv.] — Auf dem Berichte Köhlers, d. d. Gottesberg 21. August, stehen die Weisungen: „Ich hätte hier Deserteurs vom Feind, die sageten, dass der Marsch gegen Trautenau. Ich könnte nicht garantiren, und müsste Attention drauf haben, um bei Zeiten avertiret zu sein." — [3] Dem General Grant schreibt der König am 21. August: „Je crois que vous avez rencontré juste que l'ennemi ne songe pas au moment présent à Neisse, et il paraît qu'il nous abandonnera Schweidnitz. Beck est actuellement avec son corps à Wartha et Silberberg. Je ne vois point clair encore dans leurs mouvements actuels, mais il me semble qu'ils ne se fondent sur rien de sérieux." „Il y a des rapports qui disent que Daun veut marcher en Bohême, d'autres qu'il veut tourner en Haute-Silésie." [Berlin. Generalstabsarchiv.]

14026. AN DEN GENERALLIEUTENANT VON WERNER.

[Peterswaldau, 21. August 1762.]

Ich dankte für die Zeitungen. Ich hätte eine Frau gekriegt; durch Geld und Drohen hat sie gebeichtet: Laudon hätte sie geschickt zum Commandanten von Schweidnitz und sagen lassen, er sollte sich halten: den Montag oder Dienstag[1] über Bielau Mich attaquiren. Sie hat [die] Briefe weggeschmissen, sie will sie wiederfinden; sobald sie die haben wird, werden mehr sehen.[2]

Das Dessein auf Fürstenstein[3] kommt Mir weitläuftig vor; habe Mühe, zu glauben, und scheint, dass sie auf dieser Seite thun werden. Daun sein Hauptquartier in Wünschelburg, und ist noch nicht weiter marschirt. Nach der Gegend von Friedland haben sie ein paar Bataillon und etwas Kavallerie, ohne Anstalt zum Marsch; es wird daselbst keine Fourage zusammengebracht. Bei Landeshut, Schatzlar, Fürstenstein nichts; und der Commandant aus Schweidnitz kann ohnmöglich 4 Wochen sich halten wollen; denn wenn er auch alles thut, muss mit Ende des Monats aus seind.

Weisungen [Bleinotizen] für die Antwort; auf der Rückseite des zweiten Berichts von Werner, d. d. Habendorf 21. August.

14027. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Peterswaldau, 21 août 1762.

J'ai reçu votre rapport du 6 de ce mois. Presque toutes les lettres que j'ai de Hollande, parlent, de même que celles de France, à ce que vous me marquez, de la paix entre la France et l'Angleterre comme décidée et prochaine, et l'on me mande de La Haye que l'agent d'Angleterre à Rotterdam a écrit au sieur Yorke comme on y avait des avis que la France avait accepté le 5 du courant l'ultimatum anglais, et l'on ajoute, d'ailleurs, qu'il y avait de nouveau beaucoup de commissions d'acheter dans les fonds, tant pour le compte des Français que des Anglais. On ne sait jusqu'où ces avis sont fondés, d'autant qu'il se pourrait fort bien qu'il se mêlât dans ces nouvelles des manèges des actionnaires. Pour moi, je me repose principalement sur vous que vous [vous] appliquerez afin de tirer des avis sûrs à ce sujet par vos bons canaux secrets en Angleterre, et pour m'en donner des avis certains,

[1] Also am 23. oder 24. August. — [2] In ähnlicher Weise theilt der König die Aussagen der Frau am 21. August dem Herzog von Bevern mit; die Frau habe geäussert, „die Oesterreicher würden nach Laudons Reden uns Montag oder Dienstag von neuem attaquiren, und, wann es ihnen damit von Statten ginge, auf Neisse etwas tentiren.“ [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [3] Werner berichtete, dass nach der Aussage von Deserteuren Daun „seinen Marsch gegen Landeshut und auf Fürstenstein richten würde“.

sachant bien, d'ailleurs, que ce ne sont pas les ministres anglais, qui vous en avertiront les premiers. Quoi qu'il en arrive et comme je ne saurais rien contribuer ni à la paix, ni à la continuation de la guerre, je vous instruis seulement en conséquence de cet ordre que vous devez déclarer aux ministres anglais — bien entendu, quand il en sera temps et que la paix éclatera — que, s'ils y avaient stipulé quelque chose en ce qui regarde proprement mes intérêts, sans y avoir eu préalablement mon consentement, je le regarderais comme nul et comme non avenu. Sur quoi, vous vous conformerez.

Federic.

Nach dem Concept.

14028. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE GRANT A NEISSE.

Peterswaldau, 22 août 1762.

Votre rapport du 21 vient de m'être rendu. Au sujet duquel je vous dirai que nous venons d'avoir un avis que Daun fera la démonstration de marcher avec son armée sur Landeshut, afin d'y attirer le gros de mes forces, en attendant que Beck marchera ici pour dégager Schweidnitz. J'espère d'être bientôt éclairci sur ce dessein, et vous ne manquerez pas d'être bien attentif, afin de pouvoir m'informer de tout ce que vous apprendrez des mouvements de l'ennemi.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14029. AN DEN GENERALLIEUTENANT VON TAUENTZIEN.

[Peterswaldau, 22. August 1762.]

General Tauentzien! Guasco: ihm nur antworten, weil Ich ihm[1] die Direction vor Schweidnitz aufgetragen hätte, dass er also vollkommen bevollmächtiget wäre, mit ihm capituliren zu können; und er hätte von Mir positive Ordre, ihn nicht anders wie kriegesgefangen anzunehmen. Also sähe er es als überflüssig an, dass er den Obristen [Raspe] hieher schickte, indem er versichert wär, dass er von Mir keine andere Antwort kriegen würde. Und sie sollten nur den ersten globe de compression springen lassen, so glaube, wird die Capitulation fertig sein [und] folgen.

Weisungen [Bleinotizen] für die Antwort; auf der Rückseite des Berichts von Tauentzien, d. d. Teichenau 22. August.

14030. AN DEN GENERALLIEUTENANT VON TAUENTZIEN.

[Peterswaldau, 22. August 1762.]

Er begriffe wohl, dem Commandanten die Capitulation abzuschlagen. Aus diesem sehe man, dass der Commandant keine Hoffnung zu weiterem

[1] Tauentzien.

Succurs. Also noch Geduld auf 8 Tage, so kriegen wir die Garnison zu Kriegesgefangenen. 8 oder 9000 Mann mehr oder weniger, ist ein grosser Article, und muss Ich vor 4000 Mann Garnison rechnen. Wenn mans zum längsten setzt, in 8 Tagen vorbei . . .

Weisungen [Bleinotizen] für die Antwort; auf der Rückseite des Berichts von Tauentzien, d. d. Teichenau 22. August.

14031. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Peterswaldau, 22. August 1762.

Ew. Liebden kann Ich hierdurch anzeigen, dass der Commandant zu Schweidnitz heute ein Project zur Capitulation auf einen freien Abzug der Garnison dem Generallieutenant von Tauentzien zustellen lassen. Es ist ihme aber sein Gesuch als nicht acceptable darunter abgeschlagen worden, und gedenke Ich, dass wir unseren Zweck in etwa sechs oder acht Tagen mit Schweidnitz und der Garnison erreichen werden. So viel Ich unterdessen von der Démarche des Commandanten urtheile, so zeiget solche zur Genüge, dass der Feind Schweidnitz als verloren ansehe, und dass, insoferne er, die Festung zu retten, sich weiter nicht angelegen sein lässet, er zur Conservation der Garnison nicht viel risquiren werde.[1]

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14032. AN DEN GENERALLIEUTENANT VON WERNER.

[Peterswaldau, 22. August 1762.]

Er würde sehen, dass die Oesterreicher nicht mehr denken, Schweidnitz zu retten. Deserteurs aus Tannhausen habe gekriegt, und die wüssten, dass sie Ordre haben, sowie Schweidnitz über, so sollten sie sich nachs Glatzsche ziehen. Der Commandant schon avertirt. Und er kann daraus sehen, dass Daun nichts hasardiren wird. Was noch übrig, ein Punkt: ob ein Theil aus Schweidnitz kommen könnte; wogegen Maassregeln nehmen würde.[2]

Weisungen [Bleinotizen] für die Antwort; auf der Rückseite des Berichts von Werner, d. d. Habendorf 22. August.

---

[1] Auf dem Berichte Köhlers, d. d. bei Gottesberg 22. August, finden sich die Weisungen für die Antwort: „Nauendorff in Sachsen, nicht hier, also ein Zeichen, dass der Feind gegen Landeshut nichts rechts intentionirt; und Ich könnte es um so weniger glauben, da heute der Commandant capituliren wollen, so Ich aber nicht angenommen, weil ihn gefangen haben wollte mit der Garnison. So viel wie Ich judicirte, so siehet der Feind Schweidnitz schon wie verloren an, und wenn man die Stadt nicht rette, wolle man keine Efforts für die Garnison thun. 8 Tage!" — [2] Auf dem Berichte Tauentziens, d. d. Teichenau 23. August, stehen die Weisungen: „Ich hätte den Lottum mit 3 Bataillon und Batterie hingeschicket, die Ausgänge bei

14033. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

Peterswaldau, 22. August 1762.

Da ich seit meinem letzteren nichts interessantes an Ew. Excellenz zu melden gehabt, und des Königs Majestät die letzteren Vorfälle Deroselben Selbst bekannt zu machen geruhet, so habe ich auch billig Anstand genommen, Ew. Excellenz mit meinen Zuschreiben zu behelligen. Die Nachrichten von einem aus der feindlichen Armee nach Mähren gemachten Detachement haben sich inzwischen noch nicht confirmiret, vielmehr weiss man, dass die ganze Armee unter dem Feldmarschall Daun sich bei denen Dörfern Ober-, Mittel- und Unter-Stein im Glatzschen gesetzet, der General Beck aber sich mit seinem Corps auf Wartha gezogen hat.

Neueren Nachrichten nach soll die Daunsche Armee sich nach Braunau im Marsch gesetzet haben, und attribuiret man derselben das Dessein, nach Landeshut zu gehen und von dort wieder in das Gebirge einrücken zu wollen, um einen neuerlichen Versuch zum Entsatz von Schweidnitz zu thun; welches sich aber bald näher eclairiren muss, indess des Königs Majestät auf alles Dero Mesures genommen haben. Es ist über meinen Horizont, davon zu urtheilen; ich präsumire inzwischen, dass der Feind sein Dessein, Schweidnitz zu degagiren, noch nicht ganz abandonniret habe und deshalb mit nächstem noch einen Versuch thun dörfte. Welches sich dann ehisten Tages eclairiren muss, indem die Belagerung von Schweidnitz durch die Habileté des Ingenieurmajor Lefèbvre bis dato nach Wunsch avanciret und der Ort so pressiret wird, dass der Commandant heute einen Obristen von der Garnison herausgesandt, der dem Generallieutenant von Tauentzien eine Capitulation offeriret, gegen freien Auszug der Garnison, aller österreichischen Artillerie und allen, was zur Garnison gehöret, die Festung übergeben zu wollen. Es ist ihm aber solches rund abgeschlagen und declariret worden, dass man die Garnison nicht anders [denn] als Kriegesgefangene annehmen werde, womit derselbe auch ziemlich consterniret wieder zurückgegangen. Alles, was deshalb also weiter geschehen soll, wird sich in denen ersteren Tagen ausweisen müssen.

[Eichel übersendet dem Minister die eigenhändige Antwort der Kaiserin Katharina[1] auf das eigenhändige Schreiben des Königs an sie.[2]]

Zu meiner grossen Verwunderung hat der Herr von Goltz seit seinem letzteren Bericht,[3] davon ich die Ehre gehabt, Ew. Excellenz das Duplicat zuzusenden, nichts weiter eingesandt, da ich doch glaube, dass in jetzigen dortigen Umständen es ihm an Stoff nicht fehlen könne, seine Berichte selbst interessant zu machen. Wie es mir scheinet, so will er sich derer ordinären Posten noch nicht bedienen, sondern sich nur derer Couriers bedienen und, um solche zu menagiren, die Materialien seiner Berichte inzwischen sammlen, bis er meinet, so viel zusammen zu haben, um einen Courier damit depechiren zu können, welches mir aber in jetzigen Conjoncturen nicht die beste Art zu sein scheinet. Ich wünsche sonsten nur, dass meine andere Soup-

Pilzen und Wilkau zu decken, dass, wenn der Feind da heraus wollte, er nicht reussirte." (Pilzen südöstl., Wilkau nordöstl. von Schweidnitz.) — Dem Major Lefèbvre antwortet der König am 23. August auf den Bericht vom gleichen Tage: „Les deux batteries que vous m'y marquez avoir été faites cette nuit pour empêcher les sorties de l'ennemi, ont mon entière approbation, et je me flatte que toutes les mesures sont actuellement prises à terminer incessamment le siège par une prompte reddition de la place." — Am 22. August war Lefèbvre beauftragt worden, sich mit dem Major Signauret und dem Capitän Guyon, an die der König geschrieben habe, zu verabreden „de façon que nous obtenions le plutôt possible le but que nous nous proposons, moyennant les globes de compression en question". [Berlin. Generalstabsarchiv.]

[1] Vergl. Nr. 14002. — [2] Nr. 13868. — [3] Vergl. Nr. 14002.

çons unrichtig sein mögen, als ob er durch die dort geschehene Veränderung etwas niedergeschlagen worden und es ihm schwer eingehe, nachdem er seinen Anfang unter sehr favorablen Umständen gemachet, sich in den jetzigen difficileren zu finden. Ich bin nicht autorisiret, ohne königlichen Specialbefehl ihn etwas deshalb remarquiren zu machen; da er aber vielleicht von der sonstigen Verfassung gar nicht informiret ist, nach welcher andere auswärtige königliche Minister, wo nicht posttäglich, doch wöchentlich Berichte einzusenden haben, so muss ich es Ew. Excellenz überlassen, ob Dieselbe ihm etwa durch ein Privatschreiben etwas davon zu erkennen geben und diesen würdigen Mann ranimiren wollen. Da nach einer vorhin schon von dem König erhaltenen Resolution er dem russischen Hofe folgen soll, wenn die Kaiserin zur Krönung nach Moskau abreisen wird, wozu des Königs Majestät ihm auch ein Extraordinarium zu accordiren schon versichert haben, und nach einem andern Schreiben von Petersburg vom 3. dieses solche Abreise auf den 22. dieses st. vet. angesetzet ist, so surpreniret mich dessen Stillschweigen um so viel mehr . . . .

Der bekannte M. Porter[1] ist vor einigen Tagen zu Breslau angekommen. Er hat durch M. Mitchell anfragen lassen, ob er sich hier des Königs Majestät präsentiren dörfe; Dieselbe haben es wegen Dero jetzigen hiesigen Umstände und Occupationen, wiewohl auf eine sehr gracieuse Weise, depreciret. Wie ich vernehme, so reiset M. Porter morgen von Breslau ab, und da ich präsumire, dass er seinen Weg über Berlin nehmen wird, so vermuthe ich, dass Ew. Excellenz ihn dort sprechen werden.

Nach der Ausfertigung. Eichel.

14034. AN DEN GENERALLIEUTENANT VON WERNER.

[Peterswaldau, 23. August 1762.]

Er raisonnirte gut![2] 10000 Mann mehr oder weniger, ein grosses Object vor Mich. Und so gut wären nicht, ihnen die 10000 zu lassen. Es wäre auch weiter so eine grosse Sache nicht, noch 8 Tage Geduld zu haben, so hätten wir sie. Und auf der Leute ihr Wort ist nicht zu trauen, nachdem sie Mir an den M[arkgrafen] Karl declariret, Mir keine Parole zu halten schuldig zu sein.[3] Also möchte er Mich nur darunter mit den Leuten, die Ich kennete, machen lassen . . .

Weisungen [Bleinotizen] für die Antwort; auf der Rückseite des Berichts von Werner, d. d. Habendorf 23. August.

14035. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Peterswaldau, 23. August[4] 1762.

Ew. Liebden kann Ich nicht anders als danken für die unterm heutigen Dato Mir mitgetheilte Nachrichten, und erhellet aus allen Um-

[1] Vergl. Nr. 14018. — [2] Werner hatte, Habendorf 23. August, über die Absicht des Commandanten von Schweidnitz zu capituliren geschrieben: „Vielleicht entschliesset sich der Commandant, wenn man ihm erlaubet mit klingendem Spiel und geschultertem Gewehr auszumarschiren, alsdenn selbiges zu strecken. Allenfalls könnten Ew. Königl. Majestät auch nach meinen treu unterthänigsten Gedanken der ganzen Garnison, jedoch dem gemeinen Mann ohne Gewehr, den Abzug verstatten und selbige bis Wartha herantransportiren lassen, wenn selbige sich engagiret, in halben Jahres Frist nicht zu dienen." — [3] Vergl. Bd. XXI, 591. — [4] Vom 23. August ein Schreiben an d'Argens in den Œuvres, Bd. 19, S. 346.

ständen, dass der Feldmarschall Daun Schweidnitz für verloren hält und nichts zu Rettung der Garnison unternehmen wird. Das Lager, so er zwischen Scharfeneck und Braunau bezogen, soll uns, nach der Uebergabe von Schweidnitz nicht in Böhmen penetriren zu können, abhalten, und hat das Corps Truppen, so bei Tannhausen stehet, Ordre erhalten, nach der Uebergabe von Schweidnitz sich aufs Glatzische zu repliiren.[1]

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14036. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

[Peterswaldau, 23 août 1762].[2]

Après le petit combat du 16, Daun s'est retiré premièrement à Wartha, ensuite à Scharfeneck, où il est encore. Le commandant de Schweidnitz a demandé à capituler, mais, comme il ne me convient pas de renforcer les ennemis de 10 000 hommes, j'aime mieux prolonger le siège de quelques jours et le finir rondement en faisant la garnison prisonnière de guerre. Cette entreprise achevée, il faut que je me décide entre deux partis, à savoir: de porter la guerre en Moravie, ou de vous envoyer un détachement de l'armée, pour prendre Dresde. Le premier parti est sans doute le meilleur et que je suivrai, si j'apprends que les Turcs font la guerre; mais, si, contre toute attente, cela n'arrivait pas, je vous enverrai le corps que je destine à cette opération; je m'attends d'un jour à autre à des courriers qui me mettent au fait de ce qui se passe là-bas. Il faudra prendre vers ce temps des mesures convenables; en cas que je vous envoie ce détachement, je le fournirai de pain jusqu'à l'Elbe; mais il faudra que vous prépariez tout d'avance pour le fournir de pain du jour de son arrivée, et que l'on fasse cette cuisson sous d'autres prétextes, pour que l'ennemi n'en ait point de nouvelles. Pour moi, je masquerai cette marche le plus qu'il me sera possible; tout ce que je pourrai faire, sera de vous le faire parvenir quatre jours avant que Daun puisse y envoyer du secours. Si ses troupes font des démonstrations de passer l'Elbe à Pillnitz, il est à croire que Serbelloni prendra le camp de Pirna, et dans ce cas vous pourrez assiéger Dresde.

Quant à la Thuringe et les livraisons, 200 hussards y feront beaucoup. Vous avez ce Gschray[3] qui pourrait faire des merveilles là-bas. Il nous faut de l'argent, je le répète, et nous n'aurons rien, si nous ne

[1] In einem anderen Schreiben vom 23. August an Bevern heisst es: „So viel Ich ohngefähr einsehen kann, so wird es ohngefähr Ende dieses Monats mit Schweidnitz vorbei sein.“ Am 24. August schreibt der König dem Herzog, er werde „je länger je mehr in dem Gedanken, dass der Feind zum Entsatz von Schweidnitz nichts weiter wagen werde, bestärket“. [Ausfertigungen im Generalstabsarchiv zu Berlin.] — [2] Das Datum nach der Ausfertigung. — [3] Vergl. Bd. XX, 672.

prenons de force. Laissez crier les Saxons, on les traite encore doucement en comparaison de ce qu'ont souffert nos pauvres peuples, et après tout il ne faut point les épargner: les droits de la guerre, la politique et les conjonctures l'exigent nécessairement.

Federic.

Nach dem Concept. Eigenhändig.

14037. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Peterswaldau, 23 août 1762.

Je vous ai déjà mandé par mes lettres antérieures ce qui s'est passé ici relativement à mes opérations de campagne. J'ai la satisfaction de pouvoir vous marquer par la présente que mes affaires ici continuent d'aller bon train, que le siège de Schweidnitz s'avance à souhait, et que, pressé au mieux, le commandant de la place commence déjà à parlementer, en sorte que je dois espérer qu'en peu de jours la ville sera réduite et le commandant obligé de se rendre aux conditions que nous lui imposerons. Après l'affaire du 16 de ce mois, Daun s'est retiré avec son armée à Wartha et ensuite de là dans le pays de Glatz à Scharfeneck, où il se tient jusqu'à présent encore. Enfin, toutes les apparences sont que nos affaires iront bien et que notre campagne s'achèvera heureusement. Je ne doute pas que vous aurez informé mes ministres dans les cours étrangères du détail de nos succès, selon ce que je vous en ai fait communiquer.

Federic.

Nach der Ausfertigung.

14038. AU RÉSIDENT BOSCAMP A KAUSCHAN.

Peterswaldau, 23 août 1762.

On m'a fait un fidèle rapport de tout ce que vous a[vez] mandé ici par une lettre du 1er de ce mois. Je ne saurais plus douter du caractère du Kan que vous me peignez, à ce que je crois, d'après nature.[1] Ses irrésolutions et ses changements fréquents sur les assurances les plus positives qu'il m'a fait donner, autant par vous que par les siens, me seraient de sûrs garants que vous n'avez du tout mal accusé

[1] Boscamp hatte „Koschan (d. i. Kauschan) sur les frontières de Moldavie, à quatre heures de Bender" 1. August, berichtet: „J'ai à faire à un prince faible et fourbe, qui dépend en bon et fidèle vassal des ordres de la Porte, qu'il méprisait hautement du commencement"; er hatte den Chan ferner als „prince fourbe et poltron" geschildert und hinzugefügt: „Mon Tartare est un terrible homme sur l'article de l'argent;" er gebe sich den Anschein, alles aus Freundschaft zu thun, obgleich es ihm grade darauf ankomme, Geld zu erhalten; die Verhandlungen mit ihm seien ein „tissu de contradictions".

à ce sujet. Je crois, d'ailleurs, que, pour [a]gir, il lui faut l'agrément de la Porte, et qu'il en est dans une entière dépendance.

Enfin, comme la lettre que vous m'avez demandée pour lui,[1] vous sera apparemment parvenue à présent, et qu'il aura eu tout lieu d'être satisfait des assurances que je lui ai données, il faudra voir comment il s'y déterminera, et s'il agira à présent contre la Hongrie efficacement dans le moment où il ne saura plus suspendre ses opérations, si tant est qu'il veut exécuter encore dans la présente campagne. En attendant, vous observerez d'être bien sur votre garde, pour ne pas être la dupe pour mon argent, et comme le Kan attend les derniers ordres de la Porte pour faire sa levée de bouclier contre les Autrichiens, vous tiendrez la bourse serrée jusqu'à ce que cet ordre de la Porte lui soit arrivé, et jusqu'à ce qu'il agisse effectivement contre la Hongrie.

Je vous sais gré de ce que vous m'avez communiqué des intentions du Kan sur l'article des forts qu'il prétend que les Russes démolissent.[2]

Comme j'ai la satisfaction de vivre en bonne harmonie et intelligence avec la nouvelle impératrice de Russie, qui veut garder la paix nouvellement faite entre moi et la Russie, et qui, en conséquence, retire dans l'intérieur de son empire tout ce qu'il y a eu de troupes russes dans mes États, j'espère de pouvoir contribuer encore que, sous ma médiation, tout ce [que] le Kan a de différends encore avec la Russie, saura être terminé amiablement. Enfin, vous réité[re]rez mes assurances à ce Prince que j'observerai et exécuterai fidèlement ma garantie à laquelle je me suis obligé par la lettre que je lui ai écrite en dernier lieu, et que j'agirai de bonne foi envers lui en tout ce que je lui ai promis; mais qu'après tant d'avances que j'ai faites de ma part, il faut aussi nécessairement que, de son côté, il ne traîne plus à remplir ses engagements si souvent réitérés de sa part, au sujet desquels je ne saurais plus me laisser amuser par des propos vagues et sans exécution.

J'aurais bien aimé que vous eussiez joint à votre dépêche une traduction fidèle et exacte de la lettre que vous marquez que [le] Kan est venu vous faire délivrer de sa part, adressée à moi: ce que vous observerez de faire dans de pareilles occasions.

Pour finir ma dépêche, je vous dirai que j'attends avec une impatience extrême vos nouvelles sur la lettre de la Porte que le Kan a attendue, et sur sa résolution finale qu'il aura prise pour agir ou non contre les Autrichiens en Hongrie, afin que je puisse prendre mes mesures là-dessus. Je vous réitère encore que, sans être sûr de votre fait, comme je vous l'ai marqué ci-dessus, vous ne lâcherez point les cordons de la bourse, ni ne jetterez pas à pure perte mon argent.

Ici mes opérations de campagne prennent un bon train contre les Autrichiens; nonobstant la séparation du corps russe de Tschernischew de mon armée, nous avons forcé les Autrichiens de tous leurs

[1] Vergl. Nr. 13872. 13883. — [2] Vergl. dazu Nr. 14041.

postes dans les montagnes de la Silésie, mais nous avons assiégé Schweidnitz et rossé bien un grand corps en troupes que Daun avait envoyé de son armée pour nous faire lever ce siège, en sorte que cette place sera obligée de se rendre aux premiers jours. Faites tenir en mains propres la lettre ci-jointe[1] au major de Somogyi.

Nach dem Concept. Federic.

14039. AN DEN MAJOR VON SOMOGYI IN KAUSCHAN.

Peterswaldau, 23. August 1762.

Euer Schreiben vom 31. voriges ist Mir heute zugekommen, und gebe Ich Euch darauf in Antwort, dass, wenn der Chan die bewusste Tartarn an Euch schicken und übergeben wird, Ihr alsdenn solche so führen und dirigiren sollet, wie Ich Euch solches Selbst eröffnet habe und wie Ihr Meine Instruction deshalb erhalten.

Nach dem Concept. Friderich.

14040. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

[Peterswaldau,] 23. August 1762.

Bevor ich noch mein gestriges Schreiben an Ew. Excellenz[2] abgehen lassen können, ist ein Courier von dem Herrn von Goltz heute Vormittag hier eingetroffen,[3] welcher den Anschluss, als das Duplicat des Berichtes, an mich mit ab[ge]geben hat. Wie ich von gedachtem Courier verstanden, so ist zu Petersburg alles geruhig und ausser einigem Murren des gemeinen Mannes über den Tod des verstorbenen Kaisers, so doch zu keiner Conséquence ziehet, alles stille. Der Herr von Goltz ist, wie ich vernehme, recht wohl und soll sich von seinen gehabten Frayeurs wiederum gänzlich erholet haben, auch den Hof wie gewöhnlich täglich frequentiren und sich zu der Reise nach Moskau zur Krönung der Kaiserin arrangiren. Ich bedaure recht sehr, dass aus denen Ew. Excellenz schon bekannten Ursachen eine Veränderung mit ihm vorgenommen werden muss, da ich glaube, dass er sonsten durch seine Sagesse und Douceur alle sich anfänglich mit ihm gezeigete Schwierigkeiten überstiegen haben würde. Man muss inzwischen hoffen, dass sein Successor seinen Traces folgen und der Herr Geheime Secretär Diestel, da dieser dort bleiben soll, ihm sehr gute Dienste leisten werde. Ich bekenne aber, dass ich noch nicht begreife, wie es mit des Successoris Abreise wegen des darzwischen gekommenen Incidents von der Krönung zu Moskau werden kann, davon der Courier mir gesaget, dass die Kaiserin die Reise dazu mit Ende dieses Monates antreten würde, obgleich der eigentliche Tag dazu noch nicht ganz festgesetzet worden sei ....

Nachdem die feindliche Armee unter dem Feldmarschall Daun bis heute noch keine Bewegung weiter gemachet hat, so fange ich selbst an fast zu glauben, dass er das Dessein, noch einen Entsatz von Schweidnitz zu tentiren, welches auszuführen vor ihn ohnedem sehr hasardeux sein würde, fallen zu lassen anfänget und diesen Ort seinem Sort abandonniren will. Alles dieses muss sich binnen 2 oder 3 Tagen eclairciren, denn mit dem Orte, da man mit der Sappe schon an dem Fuss der Glacis ist und merklich avanciret, es fast nicht lange mehr dauren kann, wenn auch der

[1] Nr. 14039. — [2] Nr. 14033. — [3] Vergl. Nr. 14041.

Commandant mehrere Extremität abwarten wollte. Der Verlust an Leuten, so wir dabei haben, ist gottlob! bis dato sehr leidlich gewesen, und wenn der Feind noch dann und wann Ausfälle hasardiret hat, so ist er gemeiniglich mit vieler Perte vivement von denen unsrigen repoussiret und schon bis in den bedeckten Weg hereingetrieben worden. In denen Breslauischen gedruckten Zeitungen habe ich ein ziemlich richtiges Journal der Belagerung gefunden, worauf mich allenfalls beziehe.

Eichel.

Ich komme soeben von des Königs Majestät und bin nunmehro gewiss, wie es Dero Intention sei, dass der Herr von Goltz noch die Reise nach Moskau mit thun soll, wie Sie es ihm auch Selbst antworten lassen werden.

Nach der Ausfertigung.

14041. AU COLONEL BARON DE GOLTZ A SAINT-PÉTERSBOURG.

Peterswaldau, 24 août 1762.

Le courrier Fehmel m'a fidèlement remis votre dépêche du 11 de ce mois, et c'est avec bien de la satisfaction que j'ai appris tout ce qu'elle comprend, tant au sujet de mes affaires et du bon train qu'elles commencent à prendre à la cour où vous [vous] trouvez,[1] qu'à différentes autres anecdotes que vous avez jointes pour mon information.

Comme je vous ai déjà instruit par le post-scriptum de ma dépêche du 3 de ce mois[2] sur mes intentions dans ce qui regarde les ouvertures que le prince Repnin m'a faites de la part de sa souveraine sur son intention de vouloir bien contribuer à la pacification générale par sa médiation, je suis bien aise de pouvoir vous remettre à ces instructions, afin que vous sachiez vous expliquer en conséquence au grand-chancelier, quand il vous remettra sur cet article.

Je vous sais gré de ce que vous m'avez communiqué la lettre que vous avez reçue du sieur Rexin.[3] Vous aurez vu déjà ce que je vous ai marqué par ma lettre du 17[4] du mois courant au sujet de ma médiation que je veux bien offrir à l'Impératrice dans le cas qu'elle eût à appréhender que la Russie sera inquiétée de la Porte ou du kan des Tartares au sujet des prétentions que surtout celui-ci forme à la charge de la Russie, et qu'elle voudrait en prévenir les suites par une compo-

[1] Goltz hatte berichtet: „Il me revient de tous côtés que l'Impératrice est extrêmement satisfaite des lettres que Votre Majesté a écrites au défunt Empereur, et dont elle a fait la lecture. Je suppose que les malintentionnés lui avaient donné l'idée qu'il se trouvait dans la correspondance de Votre Majesté avec l'Empereur des choses désavantageuses pour elle, dont elle se voit détrompée aujourd'hui. La conduite amicale de l'Impératrice vis-à-vis de Votre Majesté doit être très inattendue pour toute cette clique, puisqu'à peine peuvent-ils se refuser d'en cacher leur étonnement.“ — [2] Nr. 13946. — [3] Rexin hatte an Goltz geschrieben, „que le ministre de cette cour [d. h. Russland] avait à la vérité déclaré de bouche que son maître ne se mêlerait pas de ce que la Porte pourrait entreprendre contre la Hongrie“; der russische Gesandte habe ihm aber diese Erklärung nicht schriftlich geben wollen. — [4] In der Vorlage „18“. Vergl. Nr. 14002.

sition amiable. Je ne puis m'empêcher à cette occasion de vous communiquer ce que le Boscamp, mon résident auprès du Kan, vient de m'écrire à ce sujet par une lettre datée du camp tartare de Kauschan, à quatre heures de Bender, le 1er d'août,[1] savoir: „Le Kan m'a assuré de bouche que sur l'article des forts qu'on prétend que les Russes démolissent, on s'accommoderait par quelque somme d'argent."

Ainsi donc, pourvu que l'Impératrice souhaite de parvenir à un accommodement avec ces gens, afin d'éviter par là tout trouble avec eux, et qu'elle voudrait accepter ma médiation à ce sujet, je l'offre de bien bon cœur, et me flatte que je parviendrai de porter les choses à un accommodement amiable entre les parties y intéressées à la satisfaction de l'Impératrice; je saurais peut-être même mener les choses sur un tel pied que la Russie n'aurait plus à appréhender quelque rupture avec la Porte Ottomane. Ce dont vous ne manquerez pas de communiquer avec le chancelier pour le sonder là-dessus et pour voir quel usage il en voudra faire.

Comme j'apprends que Sa Majesté l'Impératrice a fixé le temps de son départ pour son couronnement à Moscou vers la fin de ce mois, et que je vous ai déjà écrit que vous ne sauriez pas vous dispenser de l'y suivre, je ne doute pas que vous ne vous ayez conformé à mes intentions là-dessus. En attendant, on expédiera votre rappel et vous adressera à son temps votre successeur à qui vous ne manquerez pas, quand il arrivera, de donner des amples instructions sur la manière dont il aura à se conduire à cette cour, de l'informer bien sur les caractères des gens qu'il lui faudra fréquenter et sur les intrigues des ministres étrangers, tout comme [sur] les canaux au moyen desquels il saura réussir dans mes affaires dont il sera chargé, enfin sur les démarches qu'il aura à éviter, pour ne rien gâter.

Goltz soll dem General Korff den Dank des Königs für seine Vermittelung beim Ankauf von persischen Pferden aussprechen. „Je vous tiendrai compte encore de tout ce que vous [avez] fourni à mes deux officiers et aux seize hommes artilleurs[2] que vous avez eu soin de faire passer par mer à Stettin."

Nach dem Concept. Federic.

14042. AU MAJOR-INGÉNIEUR LEFÈBVRE.

Peterswaldau, 24 août 1762.

Votre rapport du 24 m'est entré, et je crois qu'au cas que le globe de compression fasse l'effet que nous saurions en attendre, que le commandant de Schweidnitz tâchera pour lors tout de bon de se tirer d'affaire,[3] et de capituler à notre gré; et dès que l'ennemi aura été

[1] Vergl. Nr. 14038. — [2] Vergl. S. 88. — [3] Auf dem Bericht des Generals von Tauentzien, d. d. Teichenau 24. August, mit der Meldung, der Commandant von Schweidnitz sei „unwillig" über die Ablehnung der Capitulation (vergl. S. 160. 161), finden sich die Weisungen für die Antwort: „Es wäre Mir lieb, dass

obligé d'abandonner la flèche de Striegau, je pense qu'en longeant le chemin creux, on pourrait faire un logement là qui coupât la communication du fort No. 2 avec le fort No. 3, et par le moyen duquel, dans la suite, on pourrait parvenir jusqu'à la courtine, et il serait facile pour lors, selon moi, d'établir une batterie pour battre la porte de Striegau. Je vous écris tout cela simplement comme mes idées, dont vous n'aurez qu'à exécuter que ce que vous trouverez à propos et convenable.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14043. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Peterswaldau, 25 août 1762.

Les lettres que vous m'avez écrites du 18 et du 20 de ce mois, m'ont été fidèlement remises. Quant à notre siège de Schweidnitz, je puis vous dire qu'il continue d'aller bon train, et que, ne croyant pas que le maréchal Daun risquera plus de tenter l'aventure pour en sauver la garnison, j'ai lieu de conjecturer que vers la fin du mois où nous sommes, ou tout au plus tard au commencement de celui qui vient, nous aurons pris la ville avec sa garnison de 10 000 hommes.[1]

Nous verrons ensuite ce qui nous conviendra de faire, et vers où nous pourrons diriger avec le plus de facilité nos opérations, en conséquence de ce que je vous ai déjà écrit par ma lettre du 23 de ce mois.[2] Je ne laisserai pas de vous avertir de tout assez à temps, afin que vous puissiez régler vos mesures là-dessus.

Pour ce qui regarde la querelle prise en dernier lieu entre les généraux de Platen et de Meier, il faut bien que je vous dise que la subordination dans le service demande absolument que de pareilles choses se passent tout-à-fait sous silence et sans être aucunement relevées; et c'est donc en conséquence que vous direz de ma part et en mon nom au général-major Meier que, s'il ne se comportait pas mieux, et

es gut ginge. Der Commandant würde sich wohl besänftigen lassen, wenn er sich nicht durchzukommen [getraute]. Wenn der Globe den guten Effect [thäte], da würde alles drauf ankommen." Dem General Grant antwortet der König am 24. August auf seinen Bericht vom 23.: „Je suis persuadé que vous avez bien deviné dans ce que vous présumez des démonstrations du maréchal Daun. [Grant hatte die Vermuthung ausgesprochen, dass Daun durch Märsche und Contremärsche den König aus seiner Stellung im Gebirge herauszulocken suchen werde.] En attendant, le commandant de Schweidnitz a déjà demandé à capituler, et à présent, quelques jours plus tard, nous l'aurons avec sa garnison prisonniers de guerre." [Berlin. Generalstabsarchiv.]

[1] In ähnlicher Weise schreibt der König am 25. August an Finckenstein über den Stand der Belagerung; hinter 10000 hommes folgt: „et qui n'en sortira pas autrement qu'en se rendant prisonnière de guerre". Ein Schreiben ähnlichen Inhalts ergeht am 25. auch an Prinz Ferdinand von Preussen. [Berlin. Hausarchiv.] — [2] Nr. 14036.

qu'il s'émancipât à manquer encore au respect et aux égards dus à ses supérieurs, je lui ôterais le régiment, et le chasserais de mon service; qu'il devait savoir que j'avais assez d'officiers auprès de mes régiments de hussards qui commanderont un régiment de dragons mieux que lui, qui ne se posteront pas si étourdiment qu'il l'a fait autrefois, entre Bautzen et Dresde, où l'ennemi le frotta,[1] et qui ne se laisseront pas si facilement surprendre, comme il le fut à Olmütz,[2] enfin qui, en toute chose, entendent mieux leur métier que lui. Quand vous aurez fait bien énergiquement ce compliment audit général Meier, je crois qu'il se tiendra tranquille et se comportera mieux et ne manquera plus à l'avenir aux lois de subordination dans le service.

Notre siège va bien jusqu'ici, mon cher frère; on travaille actuellement au globe de compression, qui fera son effet vers le 28. Daun est entre Scharfeneck et Braunau, entouré de tous ses satellites depuis Wartha jusqu'à Tannhausen et Friedland. Nous sommes fort étendus, mais bien postés depuis Bolkenhain jusqu'à Habendorf, fortifiés, palissadés et minés. Je vous souhaite mille bonheur là-bas.

Federic.

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig.

---

14 044. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Peterswaldau, 25. August 1762.

Ew. Liebden Schreiben vom heutigen Dato habe Ich erhalten und daraus diejenigen Nachrichten, so Denenselben Mir mitzutheilen beliebet, gerne ersehen. Die Oesterreicher sollen zu ihren Verschanzungen bei Falkenberg[3] viele Leute von allen Orten zusammenholen, und soll der zu Friedland commandirende Obriste vorgestern gesaget haben, dass, wenn der Commandant zu Schweidnitz sich nur noch drei Tage hielte, so hätte es nichts zu sagen. Man hätte darauf in Friedland täglich einen Marsch der Oesterreicher vermuthet, aber bis dato keine Bewegung wahrgenommen. Der General Brentano soll wirklich zum Hadikschen Corps bei Hauptmannsdorf[4] gestossen sein[5] und Daun gegenwärtig sein Hauptquartier zu Ober-Steine haben, und kann ganz wohl sein, dass er sich nicht einbildet, dass es mit Schweidnitz so in kurzem etwas zu bedeuten haben werde, und mag dessen Hauptendzweck, auf

[1] Im Februar 1760. — [2] Im Jahre 1758. — [3] Südwestl. von Reichenbach, jenseits der Hohen Eule. — [4] Nordwestl. von Braunau. — [5] Auf dem Bericht von Wied, d. d. Lager bei Heinrichau 25. August, stehen die Weisungen: „Glaubte nicht, dass von der Eule was weg; aber durch die Deserteurs [zu] erfahren suchen, ob Brentano da das Commando oder wer sonst da stünde."

den Fall Schweidnitz über, sein, Böhmen zu decken und, dass wir da nicht einbrechen oder doch nicht viel ausrichten mögen, zu behindern.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14045. AU MAJOR-INGÉNIEUR LEFÈBVRE.

Peterswaldau, 25 août 1762.

Je n'ai pas le mot à dire au contenu de votre lettre d'aujourd'hui; je l'approuve, et j'espère que le tout nous conduira à une heureuse et prompte fin du siège.

Federic.

Vive Lefèbvre! Confondez bien votre adversaire,[1] et démontrez lui par ce siège que votre théorie vaut mieux que la sienne.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

14046. AU MAJOR-INGÉNIEUR LEFÈBVRE.

Peterswaldau, 26 août 1762.

J'ai reçu votre lettre d'aujourd'hui, et elle me fournit l'occasion de vous recommander le plus grand ménagement que vous pourrez apporter à la conservation de ceux qui sont employés au siège. Je ne crois pas, d'ailleurs, qu'il vaille la peine d'emporter la flèche, mais que c'est de l'effet du globe de compression qu'il faudra attendre le plus grand avantage, et vous ferez bien de faire continuer le travail en question à sape pleine.

Au reste, il s'agira principalement d'encourager les mineurs à se hâter, pour achever le plutôt que possible leur besogne. N'y aurait-il donc pas moyen, d'ailleurs, que vous fissiez jeter des pierres sur le chemin couvert de l'ennemi, pour faire taire le grand feu qu'il fait depuis quelques jours?

Federic.[2]

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

---

[1] Gribeauval. Vergl. S. 132. — [2] Auf den beiden Berichten Tauentziens, d. d. Teichenau 26. August, finden sich folgende Weisungen: „Alles gut, und sehe wohl, dass der Commandant nicht ehe, als ein Fort [genommen], dran glauben würde“ und: „Dass er sollte Acht haben, die Deserteurs während der Belagerung nach Breslau zu schicken, weil bei der Belagerung, wenn sie Dienste nehmen, wieder desertiren. Es käme sonst nur auf die Mine an, dass die fertig.“ Dem Herzog von Bevern schreibt der König am 26. August: „Hier auf unserer Seite ist zur Zeit auch noch alles ruhig, und wird, da unsere Minen nunmehro bald zu Stande sein, die Belagerung von Schweidnitz vermuthlich bald ihre Endschaft erreichen.“ [Berlin. Generalstabsarchiv.]

14047. AN DEN OBERSTLIEUTENANT VON LICHNOWSKY, VICECOMMANDANTEN VON GLOGAU.

Petersswaldau, 26. August 1762.

Es ist Mir lieb gewesen, aus Eurem Bericht vom 24. dieses zu ersehen, was Ihr von der guten Ausführung des dreisten Coup, welchen der Rittmeister von Szekely jüngsthin gemachet hat,[1] [meldet]. Es ist sehr gut, dass solcher mit so vieler Avantage vor ihm abgelaufen, indem dergleichen Coups sonsten selten oder doch nicht allemal gelücken.

Der Szekely muss sich in Acht nehmen, oder sie kriegen ihm bei die Ohren. Sowie Schweidnitz über ist, so werde ich dem Szekely nach Bunzlau 150 Pferde zuschicken, damit muss er in der Lausnitz aufräumen und machen alles vom Feind allda rein.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

14048. AN DEN GENERALFELDMARSCHALL VON LEHWALDT IN KÖNIGSBERG.

Peterswaldau, 26. August 1762.

Ich habe den Einhalt Eures Berichtes vom 18. dieses mit mehreren ersehen und bin von allen denen Veranstaltungen, so Ihr nach solchem in Meinem Dienst und dortigen Angelegenheiten gemachet habt, recht wohl zufrieden; worunter Ich denn besonders mit Eure gemachte Dispositions wegen dortiger Unterbringung derer österreichschen Kriegesgefangenen approbire, Euch aber zugleich nochmals auf dasjenige verweise, so Ich Euch wegen dieser Leute unter dem [19.] dieses Monates geschrieben und aufgegeben habe.[2]

Der Feldmarschall erhält Weisungen über die Absendung der Rekruten aus Preussen.

Im übrigen rechne Ich nach denen von Euch gemeldeten Anstalten wegen des Durch- und Ausmarsches derer dortigen russischen Truppen, dass solche ohngefähr und spätestens medio Octobris die dortige Provinz völlig geräumet und gänzlich verlassen haben werden.

Nach dem Concept.

Friderich.

14049. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Peterswaldau, 26 août 1762.

Sur ce que vous venez de me représenter par votre rapport du 22 de ce mois touchant la nomination d'un sujet propre pour aller

[1] Szekely hatte mit 2 Mann einen feindlichen Unterofficierposten von 12 Mann aufgehoben. Vergl. dazu S. 158. Anm. 1. — [2] Vergl. Nr. 14016.

relever le sieur de Goltz à la cour de Russie,[1] je vous dirai que vous n'avez qu'à vous concerter avec le comte de Solms, pour qu'il se charge de cette mission, et que, dès que vous serez convenu avec lui, et que vous m'en aurez averti, je lui assignerai les sommes pour son équipage; en attendant, vous ferez expédier ses lettres de créance, son instruction, ses nouveaux chiffres avec tout ce qu'il faut d'ailleurs pour arranger cette chose de la manière nécessaire.

Federic.

P. S.

Le prince George-Louis de Holstein-Gottorp vient[2] de me marquer par une lettre, écrite de Kœnigsberg le 19 de ce mois, qu'il était en route pour aller à Kiel, afin de prendre possession de l'administration et du gouvernement de ce pays et des possessions appartenantes au jeune grand-duc de Russie, comme duc de Holstein, dont l'impératrice de Russie l'avait chargé, en qualité de première tutrice. Comme le susdit Prince demande en même temps ma protection et mon intercession auprès du roi de Danemark, afin que lui et la famille de son frère puissent sauver le peu qui leur restait à retirer de la cour danoise, tout comme la succession à l'évêché de Lübeck, je veux bien lui faire ce plaisir, pour autant que cela dépendra de mes facultés. Je vous autorise en conséquence de cet ordre d'entrer en correspondance là-dessus avec ce Prince et, de concert avec lui, vous intéresser pour lui et pour sa famille auprès de la cour de Danemark, autant que les circonstances et les convenances de mes intérêts le voudront permettre, afin qu'il lui soit fait justice de ladite cour. Je vous communique à ce sujet l'extrait ci-joint de sa lettre, avec ce que je viens de lui répondre.[3]

Nach der Ausfertigung.

Federic.

14050. AN DEN PRINZEN GEORG LUDWIG VON HOLSTEIN-GOTTORP.

Peterswaldau, 26. August 1762.

Was die Umstände wegen Dänemark anbetrifft, worunter Ew. Liebden Meine Unterstützung in Dero und Dero Familien Angelegenheit verlangen, da werde Ich Mich gerne, soviel von Mir dependiren wird, darunter vor Dieselbe employiren, in welcher Absicht Ich denn auch bereits die Ordre an Meinen Etats- und Cabinetsminister Grafen von Finckenstein[4] ergehen lassen, um darüber mit Deroselben in nähere Correspondance zu treten und soviel nur immer die Umstände vergönnen wollen, das erforderliche darunter zu besorgen.

Ich muss aber Ew. Liebden zu erkennen geben, dass nach meiner Einsicht, so lange die russische Kaiserin die Obervormundschaft vor

[1] Vergl. Nr. 14040 und Nr. 14070. — [2] Vorlage: „venant". — [3] Vergl. Nr. 14050. — [4] Nr. 14049.

Dero Prinzen, den Grossfürsten, als Herzog von Holstein führen werde, Ew. Liebden sich keines Eintrages noch Embarras in der Deroselben aufgetragenen Administration und Statthalterschaft zu besorgen haben, als worunter Dieselben der russischen Kaiserin Majestät[1] allemal kräftigst und mit erforderlichem Nachdruck souteniren werden. Ausserdem bin Ich informiret, wie es des Königs von Schweden Majestät gar nicht indifferent sein werde, falls der dänische Hof sich von der Administration derer Kieler Lande unter dem Namen einer Vormundschaft werde meliren und denen nächsten Agnaten solche zu entziehen sich anmaassen wollen. Weshalb denn auch Ew. Liebden wohl thun dürften, mit des Königs von Schweden Majestät darüber in Correspondance zu entriren.

Nach Abschrift der Cabinetskanzlei. Friderich.

14051. AN DEN REGIERENDEN FÜRSTEN VON SCHWARZBURG-RUDOLSTADT IN RUDOLSTADT.

Peterswaldau, 27. August 1762.

Ew. Liebden Schreiben vom 16. dieses ist Mir richtig anhero eingeliefert worden. Dieselbe können fest versichert sein, dass, wenn Mein Feldkriegeskommissariat bei Ausschreibung derer Contributionen in Sachsen Ew. Liebden Lande mit ergreifen muss, darunter in Égard Meiner nichts personelles gegen Dieselbe verborgen ist, da vielmehr Ich alle Ursache habe, von Dero Freundschaft und Gesinnung gegen Mich zufrieden zu sein. Wann aber demohnerachtet obgedachtes Mein Feldkriegescommissariat sich genöthiget siehet, in gegenwärtigen Umständen bei denen Ausschreibungen von Contributionen dortiger Orten Ew. Liebden Lande mit zuzuziehen, so wollen Dieselbe solches lediglich denen jetzigen facheusen Kriegeszeiten und dass bei solchen dergleichen nicht zu vermeiden stehet, beimessen. Und wie überdem bei Meiner jetzigen Abwesenheit dortiger Orten es Mir nicht möglich fället, in das Détail derer dasigen Sachen zu entriren, so werden Ew. Liebden belieben, darüber weiter mit erwähntem Meinen dasigen Commissariate zu conveniren. Ich werde in allen anderen Angelegenheiten gerne darthun, wie Ich bin p.

Nach dem Concept. Friderich.

14052. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Peterswaldau, 27 août 1762.

Les circonstances que vous me marquez dans vos rapports du 10 et du 13 de ce mois, me confirment dans l'opinion où je suis que la

[1] „Der russischen Kaiserin Majestät" ist das Subject des Satzes.

conclusion de la paix séparée entre l'Angleterre et la France n'est pas encore aussi proche que le public s'en persuade, et qu'il se rencontreront encore tant d'anicroches qu'au moins la campagne présente s'achèvera, avant qu'on sera convenu des préliminaires de paix. Mais alors je ne doute pas que le grand[1] empressement de l'administration présente en Angleterre pour avoir la paix, n'opère qu'on en parvienne pendant l'hiver qui suit.

Quant aux communications que le sieur Mitchell m'a faites par ordre de sa cour,[2] je ne doute pas que mon ministre le comte Finck ne vous ait déjà parfaitement instruit de tout ce dont il s'y est agi.

Federic.

Nach dem Concept.

14053. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Peterswaldau, 27. August 1762.

Ew. Liebden heutiges Schreiben habe Ich soeben erhalten, und belieben Dieselben, die Gutheit zu haben, dem Obristen von Möhring, 2 bis 300 Pferde nach Münsterberg zu schicken, aufzugeben. Ich bin in Erfahrung gekommen, dass der General Bethlen seine Parties bis an die Költschenberge[3] poussire, und habe Ich dieserhalb sogleich 300 Husaren von Zieten nach Költschen abgeschicket, um dasjenige, so vom Feinde in den Gegenden sein möchte, aufzusuchen und wegzujagen, und bin Ich persuadirt, dass, insoferne die Möhringsche Husaren diesen Abend oder gegen die Nacht nacher Münsterberg kommen, es daselbst gewiss etwas setzen werde.[4]

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

---

[1] In der Vorlage: „vu le grand etc." — [2] Vergl. Nr. 13958 und Nr. 13992. — [3] Vorlage: „Kleitschenberge". Gemeint sind aber nicht die Kleutschberge (südöstl. von Reichenbach, vergl. S. 145), sondern die Költschenberge (ostsüdöstl. von Schweidnitz), wie sich aus dem folgenden ergiebt. — [4] Auf dem Berichte Tauentziens, d. d. Teichenau 27. August, stehen die Weisungen: „Ich begriffe nicht, wie sie so viele Blessirte haben könnten, da sie anjetzo mit der Sappe arbeiten, da doch die Leute ziemlich gedecket vor des Feindes Feuer .... Heute Nacht ist ein Commando Oesterreicher Husaren über Münsterberg nach Költschenberg gekommen. Ich hätte aber gleich, so wie es erfahren, Husaren hingeschickt, um sie wegzujagen. Und wann in 4 Tagen der erste Globe spielet, wird schon gehen." — An Lefèbvre schreibt der König am 27. August: „Je pense que, pourvu que vous mettiez bien à profit un angle des saillants, vous n'auriez alors pas beaucoup à appréhender des mines ennemies." [Berlin. Generalstabsarchiv.]

14054. AN DEN GENERALLIEUTENANT VON TAUENTZIEN.

[Peterswaldau, 28. August 1762.]

Recht gethan, die Conditionen[1] abzuschlagen! Wenn auch die Leute versprechen, schicken sie sie in Festungen hin, ziehen andere her, und hier kommet es drauf an, dass sie zu Ende der Campagne nicht zu stark . . . .[2]

Weisungen [Bleinotizen] für die Antwort; auf der Rückseite des Berichts von Tauentzien, d. d. Teichenau 28. August.

14055. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE BORCKE A COPENHAGUE.

Peterswaldau, 28 août 1762.

J'ai reçu votre rapport du 17 de ce mois. Je ne saurais regarder la démarche que la cour où vous [vous] trouvez, vient d'entreprendre sur le Holstein ducal,[3] que de très inconsidérée et téméraire, à moins qu'elle n'en soit pas convenue préalablement avec celle de Russie. Je ne dis cependant cela que pour votre unique direction; car, pour le reste, mon intention [est] que vous devez vous tenir tout clos sur cette affaire, entendre tout ce qu'on vous en dira, mais le prendre seulement *ad referendum* et continuer à m'en faire vos rapports. Tout ce que vous saurez dire à ce sujet, mais toujours en termes très généraux et vagues, sans y appuyer aucunement, c'est que je souhaitais que la cour de Danemark entretienne toujours la bonne harmonie avec toutes les puissances voisines.

Federic.

Nach dem Concept.

---

[1] Guasco hatte abermals den Obersten von Raspe (vergl. S. 160) an Tauentzien geschickt, mit der Erklärung, die Garnison von Schweidnitz werde gegen Bewilligung freien Abzuges ein Jahr lang nicht gegen Preussen kämpfen. — [2] An Lefèbvre schreibt der König am 28. August: „Il me semble, en conséquence de votre lettre d'aujourd'hui, que les mineurs qui d'ordinaire font 18 pieds sous terre pendant 24 heures, n'en faisant que 12, avancent trop lentement. Ils craignent apparemment les contremines, et il est probable qu'en avançant sous le milieu du glacis, ils ne risqueraient rien à cet égard . . . En attendant, je m'en rapporte à vous, sur ce que dessus, d'autant plus que l'expérience que vous vous êtes acquise en fait de siège, doit naturellement l'emporter sur ce que je saurais vous dire; il me paraît néanmoins que notre feu des petites armes ne saurait guère manquer de faire son effet sur le chemin couvert de la place.“ [Berlin. Generalstabsarchiv.] Auf einem zweiten Berichte Tauentziens vom 28. August findet sich die Weisung: „Die Mineurarbeit gehet zu langsam! . . Sollte sehen, ob er sie anpurren könnte, um geschwinder.“ — [3] Der Minister Bernstorff hatte dem Gesandten Borcke eröffnet, „que, comme le cas du traité, conclu entre Sa Majesté Danoise et le roi de Suède, existait, Sa Majesté [Danoise] avait pris la résolution de se saisir de l'administration du duché de Kiel, en s'armant pour cet effet de l'article du traité par lequel Sa Majesté Suédoise lui avait cédé tout droit de tutelle et d'administration qui lui reviendrait par droit d'agnation.“

14056. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Peterswaldau, 28 août 1762.

Votre rapport du 24 de ce mois m'a été remis. Jusques à présent les lettres de Constantinople me manquent, que j'attends cependant maintenant d'un jour à l'autre.

Je ne saurais vous dire encore rien de positif sur la conduite du M. Daun, mais la grande circonspection dont il use après sa retraite dans le pays de Glatz, où il se tient tout-à-fait tranquille,[1] me donne de grands soupçons qu'il y ait des raisons que nous ne saurions pénétrer encore, qui portent la cour de Vienne à user de tant de réserve. Car ce n'est pas à nos opérations militaires qu'il faut l'attribuer, mais il faut qu'il y ait absolument quelque autre dessous de cartes que nous ne pouvons assez pénétrer encore, soit qu'on craigne une rupture avec la Porte, soit que les parties ne soient pas trop liées entre la cour de Vienne et celle de Versailles dans ce qui regarde la négociation de paix entre celle-ci et l'Angleterre.

Si la cour de Danemark n'a pas concerté préalablement avec la Russie la démarche qu'elle vient de faire dans le Holstein,[2] je la regarde comme très inconsidérée, et qui aura de fâcheuses suites pour elle, quand même l'Impératrice ne vengerait pas cet affront dans le moment présent, où il faut qu'elle donne toute son attention à s'affermir sur le trône, de sorte que je présume que tôt ou tard les Danois s'en mordront les doigts.

On dit le maréchal Daun malade, on dit que Laudon est allé à Vienne; peut-être n'y a-t-il pas le mot de vrai, il faut avoir patience, et Schweidnitz sera prise.

Federic.

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig.

14057. AU MAJOR-INGÉNIEUR LEFÈBVRE.

Peterswaldau, 29 août 1762.

Je vous dirai en réponse à votre lettre d'aujourd'hui que je saurai quand il sera temps de capituler avec la garnison ennemie à Schweidnitz, et que je suis bien résolu de l'avoir prisonnière de guerre.

Au reste, j'approuve le plan que vous m'avez envoyé avec votre susdite lettre, et vous n'aurez en conséquence qu'à faire sauter le globe de compression.[3]

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

---

[1] Auf dem Bericht von Wied, d. d. Lager bei Heinrichau 28. August, finden sich die Weisungen: „Die Zeitungen, so Ich habe, auch so, dass der Feind noch überall stille. Sie sprächen zwar; es wäre aber vermuthlich eher, um uns zu inquietiren, als aus andern Ursachen.“ — [2] Vergl. Nr. 14055. — [3] Auf dem Berichte

14058. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Peterswaldau, 30. August 1762.

Ew. Liebden heutiges Schreiben nebst denen angeschlossenen Nachrichten habe Ich richtig erhalten und danke für die darunter Mir bezeigte Attention. Die Deserteurs, so vom Feinde anhero gekommen, haben nichts neues zu vermelden gewusst. Dass der General Laudon mit denen Grenadiers marschiret, daran habe Ich, insoferne man auf den Fall mehr davon erfahren haben würde, gegründete Ursache zu zweifeln, und weiss man überhaupt nicht wohl, indem er bald krank zu sein, bald auf dem Marsch, bald auch nach Wien abgereiset zu sein, angegeben wird, was man eigentlich davon urtheilen soll.[1]

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14059. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

[Peterswaldau, 30 août 1762.][2]

Chiffre!

Les nouvelles que vous me mandez, mon cher Frère, ne me font guère plaisir. Il est fâcheux que les Autrichiens [attendent][3] que je ferai un détachement en Saxe; parceque de là il résultera que j'y enverrai un corps, eux un autre, moi de nouveau, eux aussi, et enfin toutes les deux armées, la mienne et celle de Daun, s'y trouveront. Cependant, je ne crois pas que je puisse guère faire autrement; le coup de partie serait, si le premier détachement, partant d'ici et se portant sur Pillnitz, pouvait forcer les troupes de Plauen de se retirer à Pirna. Si cela était, il faudrait que les troupes qui viendraient d'ici, fussent même la plus considérable partie, prissent le camp de Weissig, ayant des

von Wied, d. d. Lager bei Heinrichau 29. August, stehen die Weisungen: „Lieb, dass da nichts neues. Hier noch alles still. Mit der Belagerung in einigen Tagen hoffe Ende haben.“ An den Herzog von Bevern schreibt der König am 29. August: „Hiesiger Orten ist beim Feinde auch noch alles geruhig.“ [Berlin. Generalstabsarchiv.] — Am 30. August schreibt der König an Lefèbvre: „J'ai vu par votre lettre d'aujourd'hui les difficultés qui s'opposent, selon les mineurs, au travail des mines. Je vous recommande de faire hâter la besogne, afin que le globe de compression puisse sans faute sauter demain, et qu'il n'y ait point de nouvelles difficultés, qui y portent empêchement de la part des mineurs.“ In ähnlicher Weise wird Lefèbvre am 31. August ermahnt, „de veiller à ce que les mineurs fassent leur devoir“. [Berlin. Generalstabsarchiv.]

[1] Am 31. August theilt der König dem Herzog mit, „dass der General Laudon des Hadik Commando bei Tannhausen übernommen haben soll, wogegen dieser letzte nach Sachsen detachiret worden; diese Zeitung meritiret aber noch Confirmation.“ [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [2] Das Datum nach der Ausfertigung. Am Anfang der Ausfertigung wird der Empfang des Berichtes vom 25. August bestätigt. — [3] So nach der Ausfertigung; Vorlage: „s'étendent“.

détachements vers Radeberg. J'avoue que cette opération me paraît difficile, si aucune diversion n'a lieu; mais, si nous voulons hâter la paix, je vois qu'il faudra l'entreprendre, du moins essayer ce que l'on pourra faire. Je me propose de m'expliquer avec vous encore en un plus grand détail sur cette matière. Pour ici, tout va bien encore.

Nach dem Concept. Eigenhändig.

---

14 060. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Peterswaldau, 30 août 1762.

. . . J'attends,[1] au surplus, que vous continuerez de prêter votre attention sur tout ce qui se négocie relativement à la paix entre l'Angleterre et la France, afin de m'en bien instruire. Je ne doute pas que le ministre comte de Finckenstein ne vous ait actuellement instruit tout amplement de quoi il s'est agi dans les deux communications que le sieur Mitchell m'a faites consécutivement par ordre de sa cour,[2] et de ce que j'y ai répondu.

Il dépendra, au reste, du bon plaisir du roi d'Angleterre de m'inviter pour être parrain du prince de Galles, que j'accepterai nonobstant les intentions gauches que le lord Bute peut avoir là-dessus,[3] ce que je ne vous [dis] cependant que pour votre direction seule.

Nach dem Concept. Federic.

---

14 061. AN DEN GEHEIMEN COMMERZIENRATH VON REXIN IN KONSTANTINOPEL.

Peterswaldau, 30. August 1762.

Durch Euren Bericht vom 18. vorigen Monates Julii, davon Ich zu gleicher Zeit die zwei Duplicata erhalten, sowie auch durch den vom 4. dieses, welches alles auf einmal gestern bei Mir eingelaufen ist, bin Ich noch nicht sonderlich informiret worden, was endlich Eure Negotiation und die Schliessung des Allianztractats mit der Pforte vor einen Ausschlag gewinnen werde. Daher Ich dann nunmehro auch tagtäglich und stündlich einem anderweiten Courier entgegensehe, mit Dépêchen von Euch, die Mir einmal ganz was positives melden, was darunter mit der Pforte geschehen sei, und was Ich von solcher zu gewärtigen habe oder nicht; denn nunmehro die äusserste Zeit da ist, dass es mit Eurer Negotiation biegen oder aber brechen muss.

Der König bezieht sich auf die seit dem 15. Juli an Rexin abgegangenen vier Schreiben.

[1] Der Anfang des Schreibens handelt über den Kurs des Pfunds Sterling bei der Auszahlung der Gehälter an Knyphausen und Michell. — [2] Vergl. Nr. 14052. — [3] Vergl. dazu Nr. 14070.

Ihr pressiret in obgedachten Euren letzteren Berichten noch auf Mein Schreiben an den Grossvezier. Ihr habt solches dermalen schon vor Eurer Thüre gehabt und würdet solches gleich darauf erhalten und Euren Gebrauch davon haben machen können, wenn Ihr Euch nicht verleiten lassen, auf eine sehr ohnüberlegte und nie geschehene Weise den Courier Winter, der Euch solches gebracht, unterwegens selbst zu arretiren.[1] Da indess nun alles an Euch gekommen sein muss, so erwarte Ich auch nun stündlich Euren Bericht, um positiv zu wissen, woran Ich mit der Pforte bin. Denn wenn dieselbe den Allianztractat zeichnen und mit den Oesterreichern brechen will, so muss das erstere jetzo schon geschehen sein, das andere aber ohnverzüglich und in dem nächstinstehenden Monat September geschehen; wo nicht, so werde Ich alle dazu destinirete Gelder wieder einziehen und die bei Euch noch vorhandene Präsenter verkaufen, auch Mich nicht länger amusiren lassen, wie Ich es Euch vorhin schon geschrieben und wovon Ihr hoffentlich gegen Eure vertrauete Leute von der Pforte keinen kleinen Mund gemachet haben werdet.

Nehmet Euch auch wohl in Acht, dass Ihr Euch von denen dortigen Leuten nicht betrügen lasset. Ihr seid gnug instruiret, an solche nichts eher baar auszuzahlen, noch auch neue Präsenter an die Pforte zu geben, bevor sie nicht wirklich agiren und Ich Meiner Sache mit ihnen ganz gewiss bin. Ihr habt recht wohl gethan, den Boscamp zu warnen, mit dem Tarterchan darunter auch auf seiner Hut zu sein, sich nicht betrügen zu lassen, und nichts eher an Gelde auszugeben, bis die Leute nicht wirklich agiren, dergestalt, dass sie nicht wieder zurücktreten können. Schreibet dieses sogleich dem Boscamp nochmals von Meinetwegen, richtet Euch aber auch selbst darnach, denn Ich Mein Geld nicht vergebens anwenden und in das Wasser werfen will. Ich habe Euch bereits instruiret, der Pforte zu declariren, dass, ohneracht der letztere Kaiser von Russland gestorben, Ich dennoch die Sache bei der jetzigen russischen Kaiserin dahin bringen will, dass durch Meine bona officia und unter Meiner Mediation alle Différends zwischen Russland und der Pforte, auch dem Tartarchan durch gütlichen Vergleich beigeleget und mithin alle weit aussehende Unruhen und Bruch unter ihnen vermieden, dagegen der Friede erhalten werde. Ich bleibe auch ohnveränderlich dabei, und könnet Ihr nochmals declariren, dass, sobald der Allianztractat von ihretwegen gezeichnet sein wird, Ich alsdenn darauf arbeiten will, damit die Differentien mit denen Russen gütlich abgethan und also der Friede erhalten werde. Auch deshalb erwarte Ich Eure Antwort wegen des Entschlusses, so die Pforte hierüber genommen.

Lasset Euch wegen des Pencklers[2] Ankunft und seinem Anbringen nicht durch vague Versicherungen Eurer Freunde einschläfern, sondern

[1] Vergl. Nr. 13949. — [2] Vergl. S. 54. 110.

seid sehr vigilant gegen dessen Intrigues, um solche gleich zu hintertreiben. Ihr müsset bedenken, dass in diesem Stücke fast alles was von auswärtigen Ministern zu Konstantinopel ist, theils öffentlich, theils unter der Hand gegen Euch arbeitet, und also seid deshalb sehr aufmerksam, um wieder dagegen in Zeiten zu arbeiten.

Von hier aus kann Ich Euch schreiben, dass wir den 16. dieses den Daun und Laudon mit fast der ganzen österreichschen Armee recht tüchtig geschlagen haben. Es wollte der Feind mit der grossen Supériorité seiner Armee den von Mir mit einem ganz mässigen Corps commandireten Herzog von Bevern in der Gegend von Reichenbach angreifen, um, wenn er solchen geschlagen und übern Haufen geworfen haben würde, sich den Weg zum Entsatz von Meiner Belagerung von Schweidnitz [zu] bahnen. Da Ich aber gleich mit einem Theil Meiner Armee dem Herzog zum Succurs kam, ist die österreichsche Armee mit vielem Verlust dergestalt geschlagen und repoussiret worden, dass selbige sich die folgende Nacht gleich durch das Gebirge zurückgezogen und in das Glatzische retiriret hat, wo solche noch stehet. Ich hoffe auch, dass Ich in gar wenig Tagen mit der Belagerung von Schweidnitz zu Ende sein und diese Festung sich mit der darin befindlichen Garnison von 10 000 Mann werde ergeben. So gehen auch unsere Operationes in Sachsen bis dato recht gut, da Mein Bruder der Prinz Heinrich nicht nur die österreichsche Armee in der Gegend von Dresden sehr in Respect hält, sondern auch durch den dazu von ihm commandireten Generallieutenant von Seydlitz die sogenannte Reichsarmee bis in das Bambergische zurücktreiben lassen, indess dass ein anderes Corps in Böhmen beträchtliche Progressen gemachet hat. Welche Nachrichten Ihr dann Eurer Orten dort frei debitiren könnet.

Nach dem Concept. Friderich.

14062. AU SECRÉTAIRE BENOÎT A VARSOVIE.

Peterswaldau, 30 août 1762.

Votre rapport du 25 de ce mois m'est bien parvenu. Vous prêterez votre attention à savoir, autant qu'il vous le sera possible, sur quoi proprement les instructions qu'on va donner au sieur Saul pour la course qu'il doit faire,[1] peuvent rouler et en quoi consistent les prétendus dédommagements que la cour de Saxe pense de proposer. Il est étonnant que cette cour ne sache jamais revenir de son illusion, malgré de ce qu'elle en a déjà expérimenté, comme si ses affaires faisaient l'objet principal de toutes les cours étrangères; aussi se trouvera-t-elle, à ce que je pense, bien loin de son calcul, quand elle comptera que les

[1] Nach Wien und nach Frankreich.

cours de Vienne et de Versailles auront grande attention sur cette mission, occupées qu'elles sont à présent de leurs propres affaires.

Dem Gesandten wird für die Uebersendung des Berichts von Rexin gedankt und ihm die Antwort des Königs (Nr. 14061) zur Weiterbeförderung zugeschickt.

Nach dem Concept.

Federic.

14063. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

Peterswaldau, 30. August 1762.

... Von hier aus kann ich vor dieses Mal an Ew. Excellenz nichts besonders melden. Die österreichische Armee unter dem Marschall Daun stehet noch in ihrer bekannten Position im Glatzischen. Die Nachrichten wegen des Laudon seind veränderlich, und der General Beck mit seinem Corps observiret noch seinen Posten bei Wartha. Die Belagerung von Schweidnitz avanciret, obgleich solche wegen der Sappe und des attachireten Mineurs etwas langsamer wie sonsten gehen muss; dabei sich in dem Terrain selbst Hinderungen finden, so ihre Zeit erfordern, um gehoben zu werden. Der Commandant hat inzwischen zum zweiten Mal ehegestern auf eine Capitulation unter etwas milderen Conditionen wie die ersteren bei dem General Tauentzien angetragen, der aber solche noch nicht acceptable gefunden. Wie weit ersterer darunter pressiret ist, wird sich nächster Tagen zeigen müssen. Er giebet durch Fanals Zeichen über Zeichen. Seine indess gethane Ausfälle haben ihm nicht sonderlich gelücken wollen.

Eichel.

Wie weit der Aigreur zwischen dem Rexin und dem Delon gehet, solches werden Ew. Excellenz zum Theil aus deren Relationen, zum Theil aber aus einem vom ersteren an mich geschriebenen Briefe,[1] so mit angeleget habe, weil nichts darauf antworte, zu ersehen geruhen. Es ist mir deshalb eine wahre Freude, dass des Königs Majestät schon mit vorigem Courier den Delon rappelliret haben.[2] Ich wünsche, dass, wenn die dortigen Sachen sich erst auf einen gewissen guten Fuss gesetzet hätten, der König eine gleiche Resolution mit dem Rexin fassen möchte. Der Herr Porter[3] soll zu Breslau viel wunderliches Zeug über sein Sujet öffentlich erzählet haben.

Nach der Ausfertigung.

14064. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.[4]

Peterswaldau, 1er septembre 1762.

Je vous fais cette lettre pour vous communiquer un avis que je viens de recevoir, c'est que Laudon vient de prendre le commandement du corps de Hadik, qui se tient à présent entre Tannhausen et Wüste-Waltersdorf, et que Hadik doit aller prendre le commandement en Saxe. Quoiqu'il n'y ait point d'apparence que cette dernière circonstance soit juste, je soupçonne cependant que ce changement dans le commandement peut cacher un dessein de l'ennemi, pour détacher en arrière de l'armée de Daun quelque corps sous les ordres de Hadik, afin de me

[1] D. d. Konstantinopel 18. Juli. — [2] Vergl. Nr. 13950. — [3] Vergl. S. 153. 154. 163. — [4] Die Berichte des Prinzen Heinrich sind im September datirt vom 3. bis 24. aus Pretzschendorf (vergl. S. 4. Anm. 4), am 30. aus Freiberg.

faire une diversion dans la Marche et de m'affaiblir par là ici. Je prêterai mon attention sur cela et prendrai mes mesures dans ce cas, en sorte que, dès que j'apprendrai qu'il marche des troupes de Braunau, je détacherai également par Lœwenberg, Lauban ou Gœrlitz, ce qui nécessairement doit arrêter la troupe ennemie. Je ne vous écris tout ceci que préalablement et pour vous avertir seulement d'avance des mesures que je prendrai dans le cas qu'une pareille chose arrive, afin que vous soyez instruit de mes précautions prises pour faire échouer ce dessein de l'ennemi, s'il veut l'exécuter.

Si ce bruit se vérifie, vous vous marquerez plus de détails de ce que je pourrai faire; en attendant, le siège va son train; l'ennemi a fait une sortie qui a retardé l'ouvrage du mineur, cependant j'espère qu'en huit jours la chose sera finie.[1]

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig. Federic.

14065. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.[2]

Peterswaldau, 1. September 1762.

Ew. Liebden werden sogleich den Generalmajor von Thile mit dem Regiment von Wied und von Kanitz, ohne schwere Canons mitzunehmen, Reichenbach und Faulbrück links lassend nach Nieder-Giersdorf bei Pilzen detachiren, in dessen Platz der Generalmajor Graf Lottum mit 1 Bataillon Finck, 1 Ramin und 1 Bataillon Zeuner, wann er vom Generalmajor von Thile abgelöset ist, wiederum einrücket.

Der Generalmajor von Saldern hat Ordre mit denen Bataillons 1 Mosel, 1 Thadden heute noch zu Ew. Liebden zu marschiren, und sobald derselbe ankommt, werden Ew. Liebden den Generalmajor von Zeuner mit dem Regiment von Cassel in den Platz marschiren lassen, wo der Generalmajor von Saldern gestanden.

Morgen früh, wann obige Vertauschung geschehen, werden Ew. Liebden noch den Obristen von Stechow mit 1 Bataillon Rothkirch, 1 Ingersleben, 1 Schätzell über Hohen-Giersdorf marschiren lassen, desgleichen das Regiment von Flanss, so von Hohen-Giersdorf durch Reichenau nach Giessmannsdorf zum Generalmajor von Bülow mar-

[1] Dem englischen Gesandten Mitchell dankt der König am 1. September für die Nachricht, dass dem König von England ein Sohn geboren worden sei [am 12. August], und fügt hinzu: „Je vous remercie, d'ailleurs, des souhaits que vous faites pour la prospérité et les succès de mes armes. J'aurai, à ce que j'espère, bientôt fait avec Schweidnitz; le commandant a déjà cherché à capituler, mais, ses offres n'ayant pas été tout-à-fait à mon gré, cela est cause que la place n'est pas encore actuellement rendue, ce qui, cependant, ne saurait manquer de se faire en quelque peu de jours.“ [London. British Museum.] — [2] Die Berichte Beverns sind im September aus dem „Lager bei Peilau“ (vergl. S. 97. Anm. 4) datirt.

schirt,[1] der Obrist von Stechow aber mit erwähnte 3 Grenadierbataillons nach Dittmannsdorf zum Generalmajor von Ramin, welcher alsdann Ordre hat, wieder zu Ew. Liebden mit 2 Bataillons Kaisers Regiment, 1 Bataillon Zeuner und Regiment Zastrow zu marschiren.

Ew. Liebden behalten alle schwere Canons bei sich.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14066. AN DEN CAPITÄN VON ZEGELIN, VICECOMMANDANTEN VON BERLIN.

Peterswaldau, 1. September 1762.

Der Vorfall, welchen Ihr Mir in Eurem Schreiben vom 28. voriges meldet,[2] ist Mir nicht lieb zu vernehmen gewesen, indess Ich sogleich dagegen Meine Mesures nehme, um dergleichen zuvorzukommen. Ich habe Euch bei dieser Gelegenheit, wiewohl vorerst bloss zu Eurer Direction, bekannt machen wollen, wie Ich aus gewissen Umständen soupçonnire, als ob der Feind ein Dessein habe, von hier aus etwas von Truppen nach der Lausnitz zu detachiren, um Mir dadurch eine Diversion in der Mark zu machen. Ich kann davon noch nichts gewisses sagen, werde aber Meine Attention darauf richten und Meine Mesures so nehmen, dass, sobald nur Ich erfahre, dass der Feind dergleichen Detachement machet und etwas marschiret, Ich sogleich wiederum etwas von Truppen über Löwenberg, Lauban und Görlitz durchschicken werde, welches dann nothwendig den Feind stutzig machen wird. Ich schreibe Euch jedoch dieses nur vorläufig, damit, auf den Fall der Cas arriviren sollte, Ihr Meine Mesures schon wisset, welche Ich dagegen vorgekehret.

Nach der Ausfertigung.

Friderich.

14067. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE GRANT A NEISSE.

Peterswaldau, 1er septembre 1762.

Après avoir accusé la réception de votre lettre du 31 d'août, je veux bien vous avertir qu'en conséquence d'une lettre que je viens de recevoir du colonel Sass à Cosel,[3] il est passé, il y a à peu près huit jours, par Znaim à Olmütz une troupe ennemie de 4000[4] hommes en

[1] Dem Generallieutenant von Manteuffel wird am 2. September geschrieben, es sei „recht gut, dass nach Eurem gestrigen Rapport Ihr auf Meine Ordre die Schonyschen Husaren sogleich durch Reichenau nach Giessmannsdorf gesandt, auch die 5 Escadrons von Lossow an den Generalmajor von Bülow nach Ankunft derer von Zieten schicken werdet“. [Abschrift im Generalstabsarchiv zu Berlin.] — [2] Zegelin hatte über Brandschatzungen eines feindlichen Kavalleriedetachements in der Gegend zwischen Lübben und Beeskow-Storckow berichtet. — [3] Vom 30. August. — [4] Nach dem Sass'schen Bericht und dem Concept: 9000.

trois colonnes, consistant, pour la plupart, de nos prisonniers de guerre que l'ennemi a forcés de prendre service, et d'un certain nombre de croates qui ont continué leur marche par Littau, en menant avec eux un troupeau de quelques mille bœufs, pour se rendre à l'armée de Daun.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14068. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE

Peterswaldau, 1er septembre 1762.

Je suis bien aise de vous donner la nouvelle qu'ayant eu occasion d'examiner des déserteurs qui nous viennent d'arriver de l'ennemi, il m'a paru par leurs dépositions que le général Hadik n'a été envoyé d'ici que pour prendre le commandement de l'armée des Cercles,[1] que Maquire lui remettrait, pour venir remplacer le premier dans l'armée de Daun.

Federic.

Dès qu'il se passera quelque chose ici qui en vaille un peu la peine, vous pouvez être sûr que vous en serez informé sur-le-champ. L'ennemi a fait deux sorties cette nuit; il a été repoussé comme il faut. Cette nuit le globe de compression jouera; on s'y logera d'abord, et de là on en fera un autre sous le glacis.[2] Donnez-nous jusqu'au 8, et j'espère que tout sera achevé et fait comme il faut, et j'aurai les bras plus libres.

Federic.

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig.

14069. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Peterswaldau, 1er septembre 1762.

Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez écrite du 28 août, et vous pouvez être persuadé que je souhaite également que la négocia-

[1] Dem Herzog von Bevern wird am 1. September geschrieben: „Es hat nunmehro seine Richtigkeit, dass der General Laudon das Hadiksche Commando übernommen und dass der Hadik nacher Sachsen gegangen. Er soll noch zur Zeit keine Regimenter mit dahin abgeführet haben; da aber Ich vermuthe, dass solches noch geschehen möchte, als habe Ich für à propos gefunden, die Veränderung, so Ew. Liebden bereits bekannt sein wird (vergl. Nr. 14065), mit Dero Corps vorzunehmen." [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [2] Dem Major Lefèbvre schreibt der König am 1. September: „Je suis disposé à croire qu'après que vous aurez fait vos logements et établi la communication, et qu'une seconde mine aura sauté, l'ennemi ne voudra sûrement pas s'exposer à attendre l'effet d'un troisième globe de compression." — Dem Herzog von Bevern wird am 2. September mitgetheilt, „dass der globe de compression bei Schweidnitz in abgewichener Nacht mit gutem Effect gesprungen". In einem Schreiben an Lefèbvre von demselben Tage heisst es: „Je pense que là où se trouve l'emplacement du globe, nous n'aurons point à appréhender de mines ennemies." [Berlin. Generalstabsarchiv.]

tion entre les cours de France et d'Angleterre traîne jusqu'à la prochaine séance du Parlement. En attendant, comme je n'y puis rien contribuer, il faut que je voie tranquillement le train que les affaires prendront, quoique je présume qu'on ne saurait dire encore rien de précis, ni sur la pacification générale ni sur la paix entre les susdites puissances.

Federic.

L'ennemi forme de nouveau le dessein d'une incursion, mais je me prépare à tout évènement.

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig.

14070. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

Peterswaldau, 1. September 1762.

[Eichel übersendet dem Minister die Notification des Königs von England „wegen der Geburt des Prinzen von Wallis".[1] Finckenstein soll auf Befehl des Königs „eine sehr obligeante Antwort darauf nach denen gewöhnlichen Curialien auf das fordersamste ausfertigen und citissime zur königlichen Unterschrift einsenden".]

Wegen des Successoris des Herrn von Goltz[2] werden Ew. Excellenz vermuthlich die allergnädigste Resolution auf Dero Anfrage erhalten haben. Ich bedaure recht sehr, dass Dero Vorschlag[3] deshalb nicht goutiret werden wollen, indem ich versichert bin, dass das vorgeschlagene Subjectum sich sehr gut und mit Dignité davon acquittiret haben würde. Ich kann nicht penetriren, worum auf dasselbe nicht reflectiret worden, da ich es als eine glückliche Trouvaille angesehen habe und nur besorget gewesen bin, ob es auch die Sache angenommen haben würde. Es kann sein, dass des Königs Majestät ihn nicht zu dergleichen Affaires routiniret genug halten, oder auch, dass man einen so vermögenden Particulier nicht gerne dem Hofe und der Stadt Berlin entziehen will. Das von Höchstderoselben genannte Subjectum[4] ist bloss und alleine aus eigener Bewegung ernannt worden.

Wegen der schwedischen Mission glaube ich Ew. Excellenz bereits gemeldet zu haben, dass auf ein Schreiben von der Königin von Schweden, die nochmalen deshalb instantiiret hat, geantwortet worden,[5] dass diese Sache bis in kommenden Winter anstehen möchte, alsdenn des Königs Majestät alles deshalb arrangiren wollten.

Dass es in dem Schreiben des Königs von Engelland bei der Notification geblieben und nichts darin von einer Gevatterschaft erwähnet worden, ist des Königs Majestät gar nicht ohnangenehm gewesen, aus Ursachen, die der Herr von Knyphausen in einer seiner letzteren Dépêches berühret hat.[6] Da nichts deshalb in ge-

[1] Vergl. S. 184. Anm. 1. — [2] In Petersburg, vergl. Nr. 14049. — [3] Finckenstein hatte, Berlin 22. August (vergl. Nr. 14049), von der Ernennung des Grafen Solms abgerathen und den Grafen Kameke (jedenfalls den Schlosshauptmann Grafen Paul Friedrich Kameke) für den Posten als Gesandter in Petersburg in Vorschlag gebracht. — [4] Graf Solms. — [5] Vergl. Nr. 13969. 14019. — [6] Knyphausen und Michell hatten, London 17. August, berichtet: „L'on vient . . de nous assurer en ce moment que le Roi se propose d'inviter Votre Majesté pour être parrain du prince de Galles, et qu'incessamment, Sire, on va vous écrire à cette occasion. Si cette nouvelle est fondée, nous ne doutons point que cette démarche est imaginée par le comte Bute, afin de jeter de la poudre aux yeux de la nation et de faire croire au public que la plus grande intimité continue de subsister entre les deux cours, et qu'il fait tout ce qu'il peut pour la cultiver."

dachter Notification enthalten, so kann ich mir auch nicht einbilden, dass man dorten demohnerachtet bei dem Taufactu selbst jemanden deshalb substituiren und es nachher erst notificiren wolle.

Was diejenige Mediation[1] anlanget, deren Ew. Excellenz zu erwähnen geruhen, so ist der Antrag deshalb durch den Fürsten von R[epnin] mündlich geschehen, und kann ich nicht wissen, wie des Königs Majestät Sich darauf expliciret haben; ich kann daher auch nichts weiter deshalb melden, als dass der Herr von Goltz unter dem 3. voriges von gedachtem Antrage avertiret und er zugleich instruiret worden, an den Kanzler oder wo es sonsten sein müsste, gelegentlich zu sagen, dass des Königs Majestät solche Mediation ganz lieb sein würde, daferne dadurch ein solider, durabler und guter Friede zuwege gebracht werden könnte. Ausser diesem ist meinem Bewusst nach nichts weiteres oder positiveres deshalb vorgefallen.

Wegen des eigenhändigen Postscripti der heutigen Antwort des Königes[2] melde nur noch, dass sich des Königs Majestät deshalb etwas präciserer gegen den Herrn Hauptmann Zegelin expliciret haben,[3] der vermuthlich davon an Ew. Excellenz eine vertrauete Eröffnung thun wird. Höchstdieselbe nehmen inzwischen alle Dero Mesures dagegen.

Mit der Belagerung von Schweidnitz dörfte es sich noch wohl einige Tage länger trainiren, da dem Commandanten keine andere Capitulation als wie Krieges-gefangene gegeben werden will, auch es ihm bei einem Ausfall, ohnerachtet solcher bald repoussiret worden, geglücket hat, an der Sappe einigen Schaden zu thun, dessen Reparation nothwendig ist und seine Zeit erfordert. Es ist an dem, dass die Umstände annoch höchst critique und in einer gewissen Fermentation seind, davon Schweidnitz einigen Ausschlag geben und das übrige alsdenn von denen weiteren Vorfällen zu gewärtigen sein wird; ich lebe aber noch der gewissen Hoffnung, dass alles wohl und glücklich ausgehen wird; inzwischen Ew. Excellenz erachten werden, wie sehr solches alle Attention des Königs occupiren muss, um auf allen Seiten zu sehen und gegen alles Mesures zu nehmen.

Wie gut sonsten des Königs Majestät gethan, den Delon zurückzufordern, und wie weit es schon zwischen dem Rexin und ihm gegangen, solches werden Ew. Excellenz aus dem, was ersterer an mich deshalb besonders in der Anlage[4] geschrieben, nach Dero Zeit und Musse zu ersehen geruhen, wonächst auch nur das Schreiben dorten ad acta legen zu lassen bitte, indem ich gewiss nichts darauf antworten werde. Ich stelle mir inzwischen kein sonderliches Prognostikon von der grossen Hoffnung, so der Rexin giebet, da nur neulichst noch die Oesterreicher ein Corps, wie man es ausgiebet, von 9000 Mann, davon aber der grösseste Theil von unseren in der Kriegesgefangenschaft befindlichen Leuten, so man dorten mit Gewalt zum Dienen forciret habe, und das übrige in etwas Kroaten bestehen soll, über Olmütz zur Daunschen Armee geschicket haben,[5] und habe ich Mühe, zu glauben, dass die Oesterreicher solches thun würden, wenn sie sich in Hungarn vor dieses Jahr nicht sicher zu sein glaubeten.

Ich bitte gehorsamst, dass Ew. Excellenz vorerwähnete Umstände insgesammt nur vor Sich zu menagiren geruhen wollen.

Eichel.

Nach der Ausfertigung.

---

[1] Vergl. Nr. 13946. — [2] Nr. 14069. — [3] Vergl. Nr. 14066. — [4] Liegt nicht bei. Es ist jedenfalls das Schreiben Rexins an Eichel, d. d. Konstantinopel 5. August, welches mit Rexins Bericht vom 4. August am 29. August eingetroffen war. (Vergl. Nr. 14061.) Rexin bittet in diesem Schreiben, ihn von Delon zu befreien. — [5] Vergl. Nr. 14067.

14071. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

Peterswaldau, 2. September 1762.

Die Ew. Excellenz gestern[1] überschriebene Nachricht von einer Truppe von 9000 Mann, welche über Olmütz marschiren und zu der Daunschen Armee stossen sollen, hat sich näher dahin erläutert, dass diese Truppe zwar wirklich zu solcher Destination im Marsch gewesen, unterwegens aber Ordre erhalten habe, um, wenn es nöthig wäre, sich gleich nach Ungern werfen zu können, indem man dorten in grosser Verlegenheit wäre wegen eines starken Corps Tartern, welches sich auf denen Grenzen daselbst zusammengezogen. Ich hoffe, dass von allem diesen bald noch sicherere Nachricht einlaufen wird.

Seit der Zeit, dass der Commandant zu Schweidnitz das zweite Mal zu capituliren gesuchet, hat solcher sich noch nicht weiter gemeldet. Eine Mine oder globe de compression, so die unsrigen in der verwichenen Nacht springen lassen, ohnerachtet die Hindernissen im Terrain nicht zulassen wollen, solche so weit vorzupoussiren, als man gewollt, soll einen starken Effect gethan und nicht nur einen guten Theil der feindlichen Palissaden weggerissen, sondern auch ein- und andere Minen vom Feinde mitgenommen und die unsrigen dadurch so weit gebracht haben, dass sie Posto auf dem Fuss der Glacis fassen können. Ich kann davon noch kein gewisses Détail melden, weil noch kein schriftlicher Rapport deshalb eingegangen; wenn es aber damit seine Richtigkeit hat, so wird dieses wenigstens den Anfang machen, den Commandanten auf sehr lenksame Gedanken zu bringen. Er hat ehegestern Nacht zweimalige Ausfälle mit seinen Grenadiers gethan, die ihm aber schlecht gelungen, so dass seine Leute mit vielem Verlust gleich wieder zurückgeworfen worden.

Von dem General Hadik vernimmt man, dass er vor seine Person alleine nach Sachsen zur Reichsarmee gehen und daselbst commandiren, der General Maquire hergegen von dar zurückkommen und in Böhmen dienen soll.

Der Feldmarschall Daun soll noch in seinem bisherigen Posten ohnbeweglich stehen und vielmehr alle Zugänge dahin noch mehr und mehr verschanzen lassen....

Nach der Ausfertigung. Eichel.

14072. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Peterswaldau, 3 septembre 1762.

Votre dépêche du 20 [du mois passé] vient de m'être rendue, et je serai bien aise de recevoir bientôt celle que vous me faites espérer relativement aux impressions que pourra produire sur l'esprit de la nation la paix précipitée qui est actuellement sur le tapis entre la France et l'Angleterre.

Dans ces circonstances, je ne saurais vous fournir à présent aucune nouvelle instruction à tout ce [que] votre susdit rapport comprend, et je pénètre assez bien que, si la nouvelle de la prise de la Havane se confirmera,[2] cette paix prendra sûrement consistance, sans que les

[1] Vergl. Nr. 14070. — [2] Knyphausen und Michell hatten gemeldet, dass die Hauptforts von Havanna von den Engländern eingenommen worden; nur ein Fort habe sich noch nicht ergeben. Dem Gesandten Hellen dankt der König am 3. Sep-

ministres anglais prendront la moindre réflexion sur mes intérêts, ni sur ceux de ses autres alliés. Ce qu'il faudra voir dans la suite, en attendant que vous continuerez de me rapporter fidèlement tout ce que vous en apprendrez. Je présume que mon ministre de Finck vous aura déjà fait part de tout ce qui regarde la seconde communication que le sieur Mitchell m'a faite au sujet des correspondances ultérieures entre les ministres de l'Angleterre et de la France,[1] regardant l'ultimatum de la cour où vous êtes.

Au surplus, vous saurez bien déclarer là-bas que j'avais toute espérance d'avoir réduit en peu de jours la forteresse de Schweidnitz avec sa garnison de 10 000 hommes que je compte avoir prisonnière de guerre.

Nach dem Concept. Federic.

14073. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Peterswaldau, 3 septembre 1762.

Je viens de voir ce que vous avez bien voulu m'apprendre par votre rapport du 30 d'août. Je souhaiterais également, ainsi que vous, qu'au cas que la nouvelle de la prise de la Havane se confirme, comme il y a toute apparence, que le ministère britannique en sache profiter, pour ne pas précipiter une mauvaise paix, mais par tout ce que le baron Knyphausen vient de nous apprendre dans sa dernière dépêche,[2] il faut que nous nous attendions que le susdit évènement accélérera plutôt cette paix, et qu'elle prendra consistance, avant que les ministres anglais fassent la moindre réflexion ni sur mes intérêts ni sur ceux des autres alliés; ce que pourtant je ne saurais empêcher en aucune manière. Je compte, au surplus, que vous aurez déjà tout communiqué au baron Knyphausen de ce qui regarde les communications ultérieures que le sieur Mitchell m'a faites relativement à ces affaires.

Je vous envoie ci-joint les lettres que vous avez expédiées à ma signature.[3] Le comte de Solms aura les mêmes appointements dont le sieur de Goltz jouit actuellement dans ce poste, que la caisse de légation lui fournira, en se chargeant également de l'agio et des frais de remises; ledit comte de Solms aura, d'ailleurs, la somme ordinaire pour faire ses équipages. Comme je veux lui parler moi-même encore, quand

tember für seinen Bericht vom 24. August, „dont les nouvelles m'ont été intéressantes surtout celle relativement à la Havane, qui, pourvu qu'elle se confirme ne saurait qu'accélérer la fin de la négociation de paix du ministère anglais avec celui de la France, sans que peut-être la nation anglaise en retirera ces avantages qu'elle en saurait prétendre à juste titre . . . Au surplus, j'espère de pouvoir vous donner en peu de jours la nouvelle de la prise de Schweidnitz."

[1] Vergl. Nr. 14060. — [2] Vergl. Nr. 14072. — [3] Vergl. Nr. 14049.

vous l'aurez expédié, je lui ai écrit[1] qu'il doit prendre sa route par Breslau, pour venir me trouver ici, d'où il pourra continuer en droiture son chemin vers Pétersbourg.

Nach der Ausfertigung. Federic.

14074. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.[2]

Peterswaldau, 3 septembre 1762.

Mes dernières lettres de Londres[3] marquent que, vu le grand empressement que les ministres anglais continuent d'avoir pour convenir de la paix avec la France, il y avait de l'apparence que cette négociation pourrait prendre consistance en peu, et que ces ministres se croyaient être si certains de la proximité de cette paix qu'ils avaient déjà mandé et attendraient incessamment l'arrivée du colonel d'Estorff, un des adjudants de Votre Altesse, pour le consulter sur la réforme qu'on se proposait de faire dans les troupes hanovriennes, ainsi que sur les autres mesures à prendre à cette occasion relativement aux différents corps qui composent l'armée sous vos ordres, pour le payement desquels la trésorerie anglaise venait de donner ses ordres jusqu'au 31 d'octobre, qui apparemment serait le dernier terme auquel l'on porterait l'entretien de cette armée, quoiqu'il n'y ait rien de décisif encore sur ce dernier point.

J'ai bien voulu vous faire confidemment part de ces nouvelles, ne doutant point que vous voudrez bien vous expliquer pareillement en confidence envers moi de ce qui vous est parvenu à cet égard, et si vos avis se trouvent conformes à ceux qu'on vient de me donner. En attendant, si le cas de la paix ci-dessus mentionné arrive, et que ce que j'ai de troupes auprès de l'armée alliée, comme mes escadrons de hussards, le régiment du lieutenant-colonel de Bauer avec le bataillon de Trümbach, devraient être renvoyées, je serais bien aise qu'alors vous les envoyiez incessamment dans la Thuringe, et que vous en avertissiez d'abord mon frère le prince Henri, qui pourra ensuite en disposer selon sa convenance. Je suppose en tout ceci le cas existant de la paix entre la France et la Grande-Bretagne, et vous aurai bien de l'obligation si vous voulez bien vous expliquer en confidence envers moi sur tout ce que vous en sentez.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

---

[1] D. d. Peterswaldau 3. September. — [2] Die Berichte des Prinzen Ferdinand sind im September datirt am 5. aus Staden (nördl. von Hanau), am 9. aus Grünberg (östl. von Giessen), am 11. aus Schweinsberg (südsüdöstl. von Marburg), am 25. aus Kirchhain (ostnordöstl. von Marburg). — [3] D. d. London 20. August. Vergl. Nr. 14072. 14073.

14075. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Peterswaldau, 3 septembre 1762.

Selon mes dernières lettres de Londres et de La Haye,[1] il y a quelque apparence que la paix entre l'Angleterre et la France pourra bien parvenir à sa consistance, en sorte que les opérations des deux armées cesseront entièrement des deux côtés, et que les troupes rétrograderont dans le pays de chacune des parties à qui elles appartiennent. Je viens d'écrire au prince Ferdinand[2] que, dans ce cas-là et si le susdit évènement venait à exister, il devait renvoyer incessamment tout ce qu'il y a de troupes à l'armée alliée, qui m'appartiennent en propre, dans la Thuringe. Il y en a, autant que je m'en souviens, quelques escadrons de hussards des régiments de Malachowski et de Lossow aux ordres du lieutenant-colonel de Jeanneret, outre ceux-ci un régiment de hussards de 5 escadrons sous le lieutenant-colonel de Bauer avec un bataillon franc, connu sous le nom des volontaires de Prusse, sous le lieutenant-colonel de Trümbach. Vous pourrez vous servir d'une partie, pour exiger les contributions dans la Thuringe, et de l'autre là où vous le trouverez nécessaire et convenable aux circonstances. Ce dont j'ai bien voulu vous avertir d'avance et dans la supposition que le susdit cas existera réellement.

J'envisage comme vous, mon cher frère, le siège de Dresde comme une entreprise difficile, par rapport aux difficultés qui se trouvent à en écarter l'ennemi; cependant, nous verrons ce qu'il sera possible de faire. Premièrement, je vous dirai que Hadik, pour sa personne, est parti pour commander, à ce qu'on m'assure, l'armée de l'Empire; point de troupes ne sont marchées; pour lui, je ne le crois pas fort redoutable. Quant à ce projet sur la Saxe, je compte de former un détachement de 15 bataillons et d'une vingtaine ou 25 escadrons, que j'enverrai par Gœrlitz, comme s'il avait dessein de se porter sur Zittau, mais qui marcherait droit à Bautzen; si vous jetez vers leur arrivée un pont sur l'Elbe, où vous le jugerez à propos, la communication serait bientôt établie; ce corps serait sous vos ordres, et comme il m'est impossible de le diriger d'ici, vous lui feriez faire ce que vous trouveriez de plus convenable. Je ne puis vous envoyer des pontons, faute de chevaux pour les conduire, mais il y en a encore 30 à Magdeburg que vous pouvez faire venir par eau, pour vous en servir, comme vous le trouverez bon. Mon idée serait que, s'il ne se trouve point de corps en force aux environs de Weissig, d'y faire marcher ce détachement avec quelques pontons, car, dans le fond, je ne conseillerais pas d'y passer, et ce ne doit être qu'une démonstration. Je ne saurais empêcher le maréchal Daun d'y détacher de son côté; mais, si le gros de son armée prend le chemin de la Lusace, je serai obligé de le suivre, sinon, je verrai quelles

[1] Vergl. Nr. 14072 und S. 189. Anm. 2. — [2] Vergl. Nr. 14074.

inquiétudes je pourrai lui donner d'un autre côté. Voilà en gros mon projet.

Notre siège avance. Le premier globe de compression a fait tout ce qu'on en pouvait attendre; le 5, le nouveau jouera, et je crois qu'il mettra fin au siège.[1]

Mes nouvelles de Constantinople sont aussi bonnes qu'on peut les désirer. Les Autrichiens sont pleins d'inquiétudes; mais ce n'est pas assez, et je saurai enfin dans peu à quoi m'en tenir.

Dans ce moment j'apprends de bon lieu que Hadik est marché avec 4 régiments; ce soir j'en saurai tout le détail. On dit qu'il va à Zittau; si ce que j'apprendrai, est conforme à cette nouvelle, je ferai marcher le même nombre de troupes. Je vous expédierai un autre courrier, pour vous avertir de leur route et de la façon dont vous pouvez les attirer à votre armée.

Federic.

Der erste Theil des Hauptschreibens nach der Ausfertigung; der zweite (von „J'envisage comme vous" an) nach dem eigenhändigen Concept. Der Zusatz eigenhändig auf der Ausfertigung.

14076. AU COLONEL BARON DE GOLTZ A SAINT-PÉTERSBOURG.

Peterswaldau, 3 septembre 1762.

Le courrier Seydack m'a remis les dépêches que vous m'avez faites du 21 d'août passé. A ce que j'en ai vu, il s'en faut beaucoup encore que les choses là-bas se soient autant remises dans une assiette tranquille que je l'aurais cru.

En attendant, par ce que [vous] me mandez par le troisième post-scriptum de votre dépêche et par ce que la cour de Pétersbourg a fait déclarer par ses ministres en d'autres cours, je vois bien que cette cour a forte envie de prendre part aux négociations de paix entre les cours belligérantes, et je veux bien vous informer qu'il y a deux jours passés que le prince Repnin m'a parlé encore de la médiation de sa souveraine

[1] Auf dem Berichte Tauentziens, d. d. Teichenau 2. September, finden sich die Weisungen für die Antwort: „Die wenigen Tage müssten wir Geduld haben; da wir es so weit getrieben, bis zu Ende. Und vielleicht würden sie in den Parallelen von Brettern Abris machen können gegen die Steine, um manchen zu menagiren. Er würde auch auf das reflectiren, was durch Geissau sagen lassen, um Précaution zu nehmen." Dem Major Lefèbvre wird am 3. September geschrieben: „Vous jugez sans doute que j'ai été indigné à la lecture de ce que vous me marquez de la négligence incompréhensible du major Signauret, mais j'en ai écrit au lieutenant-général de Tauentzien, qui en conséquence y mettra ordre." [Berlin. Generalstabsarchiv.] Die Weisung zu diesem Befehl an Tauentzien findet sich auf seinem Bericht, d. d. Teichenau 3. September: „Ihn [d. i. Signauret] soll der Teufel holen, wenn er Bärenhäuter wäre! . . . aufs schärfste anhalten!" (Tauentzien hatte berichtet, er würde Signauret schon in Arrest gebracht haben, wenn er nicht befürchten müsste, dass er selbst dies wünschte.)

à cet égard. Mais, comme je ne suis pas trop pressé sur cet article, que je tâcherai de traîner encore pour ne pas m'en expliquer catégoriquement, et qu'ainsi je ne dirai pas encore ni oui ni non à ceci, j'ai répondu seulement audit prince Repnin que je me concerterais là-dessus avec mes alliés. Comme, en attendant, mes dernières lettres de Londres[1] me marquent que le comte de Woronzow s'étant acquitté en dernier lieu envers le secrétaire d'État le sieur Grenville des ordres de sa cour pour offrir son entremise en faveur d'une pacification générale et pour rétablir la paix, ledit sieur Grenville, sans entrer autrement en matière, s'est borné à lui répondre froidement que Sa Majesté Britannique, qui désirait avec ardeur la pacification des troubles qui agitent actuellement l'Europe, apprendrait certainement avec satisfaction que les dispositions de Sa Majesté Czarienne fussent conformes aux siennes et tendissent au même but. Je saurais me servir de la défaite susdite, pour gagner du temps encore, avant que de m'expliquer positivement. Sur quoi aussi vous vous réglerez adroitement dans les entretiens que vous aurez avec le grand-chancelier à ce sujet.

Indépendamment de cela, je suis bien aise de vous faire observer que, quand la guerre présente sera finie, et que nous saurions avoir alors l'alliance de la Russie et sa garantie sur mes États, je regarderais cela comme une chose assez importante à mes intérêts. En attendant, je comprends bien que ce n'est du tout encore le temps pour en former déjà une négociation, mais qu'il faut attendre un temps tranquille et pacifique pour y penser.

Au reste, je ferai venir ici votre successeur le comte de Solms, pour lui donner mes instructions,[2] et le dépêcherai ensuite pour partir en droiture d'ici vous relever. Je vous réitère à cette occasion mes ordres[3] qu'après son arrivée vous devez le mettre bien au fait sur tout ce qui regarde mes intérêts à la cour où vous [vous] trouvez, et pour lui faire bien connaître son monde là-bas.

Quant au sieur Diestel,[4] vous saurez qu'il m'est tout-à-fait impossible de le faire retourner ensemble avec vous, et qu'il est de toute nécessité qu'il reste là, pour assister et aider de ses avis et de ses connaissances votre successeur, comme aussi pour l'informer de bien des circonstances, afin qu'il puisse s'y diriger. Voilà pourquoi il faut absolument que le sieur Diestel continue de rester sur son poste, au moins pour quelque temps encore; car, sans cela, je ne demande point qu'il y soit attaché pour toute sa vie.

J'espère être à même en peu de jours de vous faire mander la prise de Schweidnitz avec toute la garnison ennemie de 10000 hommes.

Nach dem Concept. Federic.

---

[1] Vom 20. August. Vergl. Nr. 14072. — [2] Vergl. Nr. 14073. — [3] Vergl. Nr. 14041. — [4] Vergl. S. 144. 167.

14077. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Peterswaldau, 4 septembre 1762.

M'étant revenu, comme je vous ai déjà écrit,[1] que le général Hadik s'était mis en marche avec 4 régiments du côté de Zittau,[2] j'ai cru devoir détacher le général-major de Schmettau avec 4 bataillons et 15 escadrons du côté de Lauban et de Gœrlitz. Je l'ai instruit sur les trois points suivants, savoir que, comme il se pourrait que l'ennemi amassât un magasin à Zittau, et qu'il voudrait y rester pour couvrir l'entrée en Bohême et nous empêcher, après la prise de Schweidnitz, de lui venir à dos, qu'en ce cas-là il devait, de son côté, garder la position de Lauban et de Gœrlitz; que, si Hadik prenait son camp aux environs de Boxberg[3] et marchait sur Dresde, que pour lors, lui, le général Schmettau, marcherait vers Meissen et demanderait vos ordres relativement à son passage de l'Elbe et où vous disposeriez qu'il joignît votre armée; que si, en troisième lieu, Hadik dirigeait sa marche sur Berlin, il devait, de son côté, l'y prévenir par des marches forcées, en écrivant d'avance au lieutenant-général de Wedell d'y faire tenir prêt le pain pour son corps de troupes.

Voilà en raccourci l'instruction que je viens de donner à Schmettau, et vous voudrez bien, s'il fallait que ce général marchât à Meissen, faire tout tenir prêt pour faciliter son passage de l'Elbe.

Nach der Ausfertigung. Federic.[4]

14078. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Peterswaldau, 4. September 1762.

Ew. Liebden werden sogleich das Regiment Württemberg Dragoner mit Equipage und alles über Leutmannsdorf, Kunzendorf nach Reichenau

[1] Vergl. Nr. 14075. — [2] Auf dem Berichte Köhlers, d. d. „bei Gottesberg" 4. September, findet sich die eigenhändige Weisung für die Antwort: „Lacy stehet positive in Scharfeneck bei dem Feldmarschall Daun; Hadik ist alleine marschiret, allein ich muss wissen, wie viel Regimenter er mit sich hat." Auf dem Berichte des Generals Manteuffel, d. d. Bärsdorf (ostsüdöstl. von Waldenburg) 4. September, mit der Meldung über ein feindliches Lager zwischen Reimsbach und Reimswaldau (südl. von Waldenburg), die eigenhändige Weisung: „Er würde sich wohl Mühe geben, zu erfahren, was es wäre, und ob die Verhacks noch alle zu wären." — [3] D. i. Boxdorf, nordwestnördl. von Dresden. — [4] Dem Oberstlieutenant von Lichnowsky wird am 4. September geschrieben: „[Es] muss der Rittmeister von Szekely (vergl. S. 173) sogleich nach der Gegend von Rothenburg, da er nunmehro bei Glogau nichts zu thun hat, sich begeben und dem Generalmajor von Schmettau, so sich mit einem Corps Truppen in Marsch setzet, seine Rapports nach der Gegend von Hirschberg von allem, so er in Erfahrung bringen wird, abstatten." [Berlin. Generalstabsarchiv.]

marschiren lassen, woselbst erwähntes Regiment zwischen Baumgarten und Reichenau weitere Ordre vom Generalmajor von Schmettau erhalten wird.

Friderich.[1]

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14079. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

Peterswaldau, 4 septembre 1762.

Je suis très sensible à l'attention que vous m'avez marquée par la lettre du 26 d'août passé, pour m'informer de la situation où vous vous trouvez là-bas. Je félicite de tout mon cœur Votre Altesse des bons succès qu'Elle a eus contre l'ennemi. Dans la situation où vous vous trouvez vis-à-vis de lui, je crois qu'au moyen [d'une] bonne capitulation que vous ferez offrir à la garnison de Cassel, vous l'en ferez sortir et en serez quitte. En attendant, c'est toujours un grand article que vous ayez obligé l'ennemi à abandonner Münden et Gœttingue.

Quant à nos affaires ici, vous serez bien surpris, quand je vous dirai que Daun avec tout son corps d'armée s'est retiré après le succès que nous avons eu le 16 contre lui, tout-à-fait derrière les montagnes dans le pays de Glatz, et qu'il se tient là tout tranquille et sans remuer. Le nombre de la garnison ennemie à Schweidnitz et qui va à 10000 hommes, fait que le siège traîne un peu, vu que nous sommes obligés par là de procéder méthodiquement en tout. Nonobstant cela, il y a toute apparence qu'en peu de jours nous aurons réduit la ville avec toute sa nombreuse garnison.

Dieu bénisse Soubise! Oh, mon cher, que j'approuve le choix de la Pompadour, et que,[2] si la guerre continue, vous menerez mal cet homme-là! Notre siège tire vers sa fin, et alors ce seront de nouvelles opérations dont jusqu'ici je ne puis encore rien déterminer.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

[1] Noch am 4. September benachrichtigt der Flügeladjutant von Anhalt, jedenfalls im Auftrage des Königs, den Herzog, dass „anstatt dem Regiment von Württemberg das 2. Bataillon von Baireuth zu Ew. Durchlaucht Corps stossen wird. Der Commandeur des Regiments von Württemberg wird bei Leutmannsdorf 4 schwere Canons an sich ziehen . . Diese ganze Veränderung rühret daher, indem Se. Königl. Majestät den General Schmettau, Obrist Stechow mit das Regiment Cassel, Bataillon Rothkirch, Bataillon Ingersleben, Regiment Flanss, Regiment Württemberg und 5 Escadrons von Lossow nach Hirschberg detachiren." [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [2] Vorlage: „qui".

14080. AU MAJOR-INGÉNIEUR LEFÈBVRE.[1]

Peterswaldau, 5 septembre 1762.

J'ai vu l'exposé que vous me faites en date d'aujourd'hui de l'état où se trouve présentement la nouvelle mine,[2] et il me paraît assez étonnant que, vu la supériorité de notre artillerie, nous ne puissions en imposer et faire cesser en quelque façon le feu des batteries ennemies.

Au reste, je compte qu'après que notre mine en question aura joué, et que nous aurons réussi par là à entrecouvrir le chemin couvert de la place, celle-ci ne tardera plus longtemps à se rendre.

Federic.

Vous aurez bientôt Gribeauval dans le sac.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

14081. AN DEN CAPITÄN VON ZEGELIN, VICECOMMANDANTEN VON BERLIN.

Peterswaldau, 6. September 1762.

Ich habe Euer Schreiben vom 1. dieses erhalten. Es ist ganz unbedachtsam und thöricht, sogleich auf den ersten blinden und falschen Lärm sich allarmiren[3] und solches mit nichts anderm entschuldigen, als dass ihnen noch ein Rest von Schrecken übrig ist, welchen sie vorhin durch einige feindliche Invasiones gehabt haben, wodurch sie, wann sie das geringste vom Feinde wiederum hören, sich einbilden, als ob der Feind schon in oder an Berlin wäre. Wogegen Ihr aber die dasigen Leute immer mehr und mehr rassuriren und sie davon abbringen müsset, da sie jetzo nichts dergleichen zu besorgen haben.

Nach der Ausfertigung.

Friderich.[4]

---

[1] Die Berichte Lefèbvres sind im September aus Teichenau datirt. — [2] Am 4. September drückt der König dem Major seine Zufriedenheit darüber aus, „que vous espériez que cette mine déciderait du siège, et que, par conséquent, il ne serait question d'une troisième". [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [3] Zegelin hatte gemeldet, ein „Transport Rekruten für Quintus von lauter österreichischen Deserteurs" habe bei Wusterhausen eine von ihm ausgesandte Husarenpatrouille, „in Meinung, dass es feindliche Husaren", auseinandergesprengt „und hinfolglich die ganze Gegend bis für hiesige Thore in Furcht gesetzt". — [4] Dem General Manteuffel schreibt der König am 6. September, „dass, wann Eurer Orten der Feind an dem Fusse des Tannhauser Berges eine Rakete steigen lassen, solches keine andere Absicht gehabt hat, als nur, Euch zu inquietiren". [Abschrift im Generalstabsarchiv.] — Auf dem Berichte Bülows, d. d. Giessmannsdorf 6. September, findet sich die eigenhändige Weisung für die Antwort: „Es wäre mir lieb, dass noch alles da stille wäre. Der Schmettau wird gewisse bei Hirschberg den Feind auch attent machen. Hier ist noch alles stille."

14082. AU MAJOR-INGÉNIEUR LEFÈBVRE.

Peterswaldau, 6 septembre 1762.

Je suis bien fâché de voir par votre rapport d'aujourd'hui que nos mineurs travaillent si fort de travers.[1] Il ne faut pas s'enfoncer jusqu'à l'eau dans ces mines-là, et ne travailler qu'à autant de profondeur qu'on peut. Le premier globe de compression était nécessaire pour crever les fourneaux de l'ennemi; mais des mines ordinaires me semblent suffire, pour bouleverser le chemin couvert et pour faire sauter l'enveloppe. Vous vous arrangerez donc avec ces gens-là le mieux que vous pourrez. La grande affaire est qu'ils fassent sauter le chemin couvert, ne fût-ce que par une fougasse, pour fournir à l'ennemi le prétexte de capituler.[2]

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14083. AN DEN GENERALLIEUTENANT VON TAUENTZIEN.[3]

[Peterswaldau, 7. September 1762.][4]

Es wäre Mir lieb, dass sie diese Nacht so wenige verloren,[5] und wäre ein Deserteur gekommen, der hat gesagt, dass ein Officier von seinem Regiment, der oft nach Schweidnitz geschicket worden, gemeinet, dass sie nicht länger als bis den 15. mit Proviant und Munition versehen; also concludire, dass, wenn unsere Mine einen prompten Effect thut, sie sich ergeben werden. Sollte also machen, dass er je ehe je lieber damit zu Stande käme; denn ich judicirte, dass sie nur anjetzo einen Prätext suchen, sich zu ergeben.

Bei der Capitulation müsste als erste Condition sein, dass sie sich zu Kriegesgefangenen ergeben. Mit Gewehr ausmarschiren, kann ihnen

1 Lefèbvre hatte berichtet: „La galérie de mines commencée a été abandonnée par les mineurs . ., étant toute remplie d'eau." — 2 Auf dem Berichte Tauentziens, d. d. Teichenau 6. September, finden sich Weisungen für die Antwort, welche zur Beschleunigung der Ingenieurarbeit mahnen. „Denn Mir kommt es vor, als warte der Feind nur auf einen Prätext, zu capituliren, indessen doch vereitelt. Genug, dass die Ignorance unserer Leute uns wieder 4 Tage verlieren machen." Am 7. September schreibt der König an Lefèbvre: „Vous n'aurez qu'à faire en sorte que la mine saute bientôt. Le commandant ne demande sûrement que le prétexte de se rendre, et il faut le lui donner en ouvrant le glacis tellement quellement. En pressant le travail, la mine pourra être prête à jouer le 11 de ce mois." Dem Herzog von Bevern wird am 7. geschrieben: „Es ist Mir besonders lieb gewesen, aus Ew. Liebden heutigem Schreiben, dass Dieselben unsere Attaquen bei Leutmannsdorf und Burkersdorf nach dem Local in Augenschein genommen, zu ersehen. Hieselbsten hat ansonst sich nichts neues zugetragen, und vermuthe ich, dass mit der Belagerung von Schweidnitz es noch wohl einige Tage sich trainiren möchte." [Berlin. Generalstabsarchiv.] — 3 Tauentzien befand sich im September in Teichenau. — 4 Das Datum nach Tauentziens Bericht vom 8. September. — 5 Einen Todten und 6 leicht Verwundete.

accordirt werden, aber nachher gestrecket; dann müssen Officiers commandirt werden, die die Gewehre in Partieen besehen, auch in die Stadt gelassen, auch hier und da einzeln in Empfang nehmen und zusammengebracht werden, sehr sorgfältig, weil wir das alles bei der Armee gebrauchen werden.

Die Generals und Officiers sodann zuerst nach Breslau geschickt werden, die Unterofficiers alle vom gemeinen Mann abgesondert werden. Was Leute, so unter die Armee gedienet haben, müssen wieder unter die Regimenter, wo sie gedienet haben, und muss den Commandeurs geschrieben werden, sie 50 mal durch die Spiessruthen laufen zu lassen und dann einzustellen. Die Regimenter, so bei der Belagerung gewesen, können von den Gemeinen ihren Abgang durch Engagement ersetzen, unter dem Regiment von Fouqué, unter das von Bülow und Knobloch, wenn von den Leuten unter einem jeden ein 200 Mann genommen werden; nur keine Ungarn nicht. Die Nationalungarn müssen in Breslau unter schärfster Aufsicht verwahrt werden, um von da zu 3 und 400, ingleichen Generals und Officiers, nach Stettin und von da [nach] Preussen transportiret zu werden. Das übrige der Gefangenen würde nächstdem transportsweise nach Breslau schicken und solche Vorkehrung machen, dass sie, bis sie weiter transportiret würden, in enger Aufsicht gehalten würden, um nichts von ihnen besorgen zu dürfen.

Weisungen [Bleinotizen] für die Antwort; auf dem Berichte Tauentziens, d. d. Teichenau 7. September.

14084. AN DEN GENERALMAJOR VON SCHMETTAU.[1]

[Peterswaldau, 7. September 1762.][2]

Sollte wo Hadik bei Zittau stehen bleiben, so sollte er bei Görlitz ein Dépôt [von] Mehl, Hafer, Fourrage und andere Articuls auf fünf Tage [suchen] zusammenzubringen für 10000 Mann, so Ich nach Sachsen, wenn Schweidnitz über, schicken würde, und Szekely könnte hier gebrauchen. Ging[e] er[3] nach Dresden, sollte ihn[4] auf dieser Seite mit seinen 300 Pferden stehen lassen und gebrauchen, wenn er will.[5]

Weisungen [Bleinotizen] für die Antwort; auf dem Berichte Schmettaus, d. d. Hirschberg 6. September.

---

[1] Die Berichte Schmettaus sind im September datirt am 6. aus Hirschberg, am 8. aus Lauban, vom 9. bis 29. aus Görlitz. — [2] Das Datum ergiebt sich aus dem Berichte Schmettaus vom 8. September. — [3] Hadik. — [4] Szekely. — [5] Dem Oberstlieutenant von Lichnowsky wird am 7. September geschrieben, die Contribution der Stadt Görlitz müsse wenigstens 40000 Thlr. betragen. Lichnowsky soll mit Schmettau wegen der Contributionssachen correspondiren. [Berlin. Generalstabsarchiv.]

14085. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

[Peterswaldau, 8 septembre 1762.][1]

Les nouvelles que vous me donnez, ne laissent pas de m'inquiéter.[2] Ce n'est pas ces pleutres de l'Empire que je crains, mais le nombre d'ennemis qui pourrait vous incommoder.[3] Hadik, selon toutes les nouvelles que j'ai pu me procurer, est allé seul en Saxe, ni plus ni moins; Schmettau est marché à Gœrlitz, je le crois aujourd'hui à Lauban.[4] Si je suivais mon inclination, j'irais certainement en Moravie; mais il faut être sûr du Turc pour soutenir cette entreprise, sans quoi vous comprenez facilement que ce serait une tentative infructueuse et qui causerait la ruine de l'armée. Il se répand une nouvelle depuis aujourd'hui chez l'ennemi que Laudon garderait le commandement sur 55 bataillons qu'ils ont tant sur les frontières [que] dans la comté de Glatz, et que Daun avec le gros de son armée irait en Saxe.

Le siège de Schweidnitz tire vers sa fin, je crois que tout sera fini le 12.[5] Si alors Daun va en Saxe, il faudra que je le côtoie et tâche de gagner Dresde avant lui. Je ne saurais pénétrer en Bohême, ni par Trautenau ni par Braunau; toutes les gorges sont fortifiées, palissadées et garnies de troupes. Si je voulais entreprendre sur la Moravie, je pourrais y entrer par Neutitschein; mais comment s'y assurer une position pendant l'hiver? Il faudrait donc revenir en Silésie, et il est impossible, vu la désolation des campagnes, d'y faire subsister l'armée pendant l'hiver. Tout cela m'obligera d'aller vers la Saxe et d'essayer, s'il y a moyen, de tenter quelque chose sur Dresde; si non les montagnes, le Vogtland et la Thuringe et une partie de la Lusace pourront nous nourrir abondamment, ce sera là notre pis-aller; cependant il faut premièrement voir ce que l'ennemi fera après la reddition de Schweidnitz,

[1] Das Datum nach der Ausfertigung. In der Ausfertigung geht die Empfangsbestätigung eines Berichtes voran, dessen Tagesdatum freigelassen ist. Bei Schöning a. a. O., Bd. III, S. 427 ist die Zahl 2 eingesetzt; gemeint ist aber vielmehr der Bericht vom 3. September. (Ein Bericht vom 2. liegt nicht vor.) — [2] Der Prinz hatte am 3. September gemeldet, dass sich die Reichsarmee mit dem Corps des Prinzen von Löwenstein bei Teplitz vereinigt habe, auch sei das Gerücht verbreitet, „comme si un corps de troupes devait se joindre au maréchal Daun". — [3] Auf dem Berichte Köhlers, d. d. „bei Gottesberg" 8. September, findet sich die eigenhändige Weisung für die Antwort: „Gegen uns wird der Feind nichts vornehmen, aber ob er nicht nach Sachsen detachiren wird, da kann ich nicht vor repondiren." — [4] Auf dem Berichte Bülows, d. d. „Lager bei Giessmannsdorf" 8. September, findet sich die eigenhändige Weisung für die Antwort: „Ich dankte ihm vor die Nachrichten, und er möchte Schmettau über Hirschberg davon avertiren. Hier wäre noch alles ruhig." Auf dem Berichte Schmettaus, d. d. Lauban 8. September, die Weisung: „Jetzo hätte positive erfahren, dass der Hadik für seine Person nach Sachsen, also dürfte er nun bei Görlitz stehen bleiben; aber schicken Szekely bis Zittau, würde ihnen müssen Furcht machen, und Cont[ributions], Magazins!" — [5] Dem Major Lefèbvre schreibt der König am 8. September: „Il m'a été très agréable de voir par votre lettre que les choses du siège aillent présentement le train à en pouvoir espérer en peu la reddition de la place." [Berlin. Generalstabsarchiv.]

et je vous promets de faire de mon côté tout ce qui dépendra de moi; je n'en excepte que les choses trop hasardeuses et trop difficiles, qu'il ne me convient pas d'entreprendre. Je vous écrirai tout ce que j'apprendrai ici digne de vous être marqué.

Nach dem Concept. Eigenhändig. Federic.

14086. AN DEN GEHEIMEN COMMERZIENRATH VON REXIN IN KONSTANTINOPEL.

Peterswaldau, 8. September 1762.

Es ist Mir Euer Bericht vom 19. [Augusti][1] gestern durch den Courier Sperling allhier richtig überbracht worden. Ich habe aus solchem so viel ersehen, dass Ich Mich in Meinen Muthmaassungen, so Ich seit der letzteren Zeit insonderheit wegen der wenig aufrichtigen Intention, so die Pforte und insonderheit der zeitige Grossvezier hat, mit Mir einen Allianztractat zu schliessen und was reelles vor Mich noch in gegenwärtiger Campagne zu thun, Mich nicht betrogen habe und der Grossvezier durch alle Euch von Zeit zu Zeit gegebene Hoffnungen nichts weiter intendiret hat, als Euch zu amusiren und die zu denen Operationen einer Campagne [gelegene Zeit] inzwischen verstreichen zu machen.

Ich muss auch urtheilen, dass alle Versicherungen, so Euch durch Eure Freunde dorten gegeben worden, dass man dem Penckler[2] weder eher Audienz geben noch von ihm Propositiones annehmen würde, bis man vorher sich mit Euch über alles in Richtigkeit gesetzet habe, nur lediglich geschehen, um Euch mit Hoffnung zu amusiren, und wohl gar, um dadurch Geld von Euch abzulocken; wovon Ihr zu der Zeit, da Euch dieses Mein Schreiben zukommen wird, vermuthlich selbst schon überzeuget sein und erfahren haben werdet, dass der Penckler nicht nur seine Audiences gehabt haben, sondern auch in seiner Negotiation wegen Erneurung der Trève und des deshalb vormals geschlossenen Tractats schon weiter gekommen sein wird, als wie Ihr solches habet glauben können.

Bei diesen Umständen nun und da Ich Mich vergeblich flattiren würde, wann Ich hoffen wollte, dass mit denen Türken noch in dieser Campagne etwas auszurichten wäre, so ist Mein expresser Wille und befehle Ich Euch hierdurch, wie, sobald als Ihr sehen werdet, dass der Tractat zwischen der Pforte und denen Oesterreichern geschlossen wird, Ihr nicht nur sogleich alle zu Eurer Disposition habende Gelder sofort remittiren und den Splitgerber convenablement davon zugleich avertiren sollet, damit derselbe solche vor Mich wiederum nach Berlin einziehe, sondern dass Ihr auch sogleich wegen der bei Euch vorhandenen Präsenter vor die Pforte veranstalten sollet, dass, was davon leicht zu

[1] Vorlage: „dieses". — [2] Vergl. S. 181.

transportirende Sachen, als der Säbel, Aigrette, Services und dergleichen, seind, wohl und gut eingepacket und Mir wiederum auf Breslau oder Berlin zu Meiner anderweiten Disposition zurückgeschicket werden; da Ihr denn solches durch ein- oder andern Eurer zuverlässigsten Couriers oder Leute begleiten lassen und solchen wegen aller zu nehmenden Präcautionen wohl instruiren müsset. Was aber die grossen Sachen seind, welche nicht anders als mit vieler Beschwerlichkeit und Hasard transportiret werden können, als die Spiegel und deren Rähme p., da sollet Ihr solche alsdann, wie dorten ohnedem sehr rare, um die allertheuresten Preise verkaufen und Mir das davor eingehende Geld durch den Splitgerber remittiren lassen; inzwischen Euch Meine weitere Ordre über Euer eigenes Verhalten zukommen wird.

Ich erwarte indess noch mit nächstem Eure Antwort auf Meine Dépêches, so Euch der Courier Winter und der Prätorius überbracht haben, und sehe solcher noch in gegenwärtigem Monate hier gewiss entgegen.

Ihr werdet inzwischen nunmehr selbst erkennen und begreifen, wie unbedachtsam und ohnüberleget Ihr gethan, dass Ihr Euch verleiten lassen, den Courier Winter mit Meinen Dépêches und Briefe, so er bei sich gehabt, auf seinem Wege zu arretiren und zurückzuhalten;[1] denn wenn dieser thörichte Umstand nicht arriviret wäre, so würden Euch Meine Dépêches und das Schreiben an den Grossvezier noch zur rechten Zeit und vor Ankunft des Penckler zugekommen und Mein Allianztractat mit der Pforte schon gezeichnet gewesen sein, ehe dieses Incident geschehen und die Évènements in Russland dorten bekannt werden können.

Der Delon wird vermuthlich nach erhaltener Meiner Ordre zu seiner Retour hieher[2] schon von dort abgegangen sein, daher Ich an denselben vor diesmal nichts weiter schreiben kann. Machet übrigens Eure Sachen alle nach Vorschrift Meiner Ordres so, damit Ich sein kann Euer gnädiger König

Friderich.

P. S.

Nehmet Euch sehr in Acht, dass Ihr Euch nicht durch die Türken und durch die sonst dortige Leute um Mein Geld betrügen lasset. Ohne gezeichneten Tractat und ohne declarirten Krieg der Pforte gegen die Oesterreicher kein Geld an sie zu bezahlen!

Nach dem Concept.

14087. AU RÉSIDENT BOSCAMP A KAUSCHAN.

Peterswaldau, 8 septembre 1762.

Benoît vient à me communiquer[3] fidèlement ce que vous lui avez écrit de Kauschan du 11 d'août passé. Selon une dépêche du 19 du

[1] Vergl. Nr. 13949. — [2] Vergl. Nr. 13950. — [3] D. d. Warschau 18. August.

même mois du sieur de Rexin à Constantinople qu'un courrier de sa part vient de me remettre, je ne m'aperçois que trop que, vu les différents incidents qui viennent d'arriver là, je ne dois plus me flatter que la Porte dût opérer en ma faveur cette année-ci et pendant [la] campagne présente, et qu'en conséquence elle hésitera d'envoyer cet ordre de sa part que le Kan attend, pour commencer ensuite ses opérations en Hongrie.

Je ne doute pas que le susdit sieur Rexin ne vous ait déjà prévenu sur ceci, en vous faisant part des incidents qui ont arrêté la résolution de la Porte à finir quelque chose avec moi et à agir réellement contre les Autrichiens. Comme, selon toutes les apparences, le Kan se dirigera en conséquence et n'osera rien entreprendre réellement pour faire une diversion efficace en ma faveur, je vous fais seulement cette lettre pour vous avertir que vous devez bien être sur votre garde à ne pas être la dupe du Kan et ne pas vous laisser surprendre pour lui fournir de mon argent,[1] à moins qu'il n'agisse réellement et efficacement contre les Autrichiens. Voilà ce que toutes mes ordres antérieurs que je vous ai faits, portent et ce que je vous répète ici, en vous enjoignant derechef à ne point vous laisser imposer pour jeter mon argent gratuitement, mais de tenir bien serrés les cordons de la bourse, ni les ouvrir, avant que vous n'ayez des preuves parlantes, et que le Kan ne vous ait prouvé la réalité de ses promesses par des faits essentiels et par des actions efficaces. Aussi j'attendrai à présent vos rapports au plus tôt mieux, afin de pouvoir me déterminer à retirer les sommes que j'avais destinées à cet usage, pourvu que le Kan eût rempli à temps ses promesses.

Nach dem Concept. Federic.

14088. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Peterswaldau, 9 septembre 1762.

Mon cher Frère. Notre siège avance de façon qu'il doit finir bientôt; il le serait déjà, si de certains empêchements n'avaient retardé les travaux, comme, par exemple, des sources d'eau qui ont obligé les mineurs à faire de nouveaux rameaux, ce qui nous a fait perdre deux jours. Mais je puis vous dire à présent avec certitude que j'espère de vous dépêcher le 12 un courrier avec la nouvelle de la reddition de la place.[2] Le maréchal Daun est toujours à Scharfeneck, Laudon à Wüste-Giersdorf et Beck à Wartha.

[1] In einem Schreiben an Rexin vom 8. September schildert Eichel die Schwierigkeiten, welche er bei Beschaffung des Wechsels für Boscamp gehabt habe, da er „chargiret" worden sei, „diesen Wechsel in Zeit von 6 Tagen zu verschaffen, ohne dass es Éclat machte". — [2] Dem General Grant schreibt der König, Peterswaldau 9. September: „Je présume qu'il ne se passera rien de considérable pendant que le siège de Schweidnitz continue. Je compte que la place sera réduite à peu près le 12,

Notre neveu[1] est allé aujourd'hui assister à un fourrage. Il commence à s'éveiller; mais nous ne sommes que des pygmées en comparaison de lui. Imaginez-vous le prince François,[2] mais plus grand encore; voilà comme il est à présent.

J'ai reçu, ces jours passés, un beau présent de M. Krassnakow que ni vous, ni moi ne connaissons; il consiste en deux dromadaires chargés d'une tente tartare, et de deux chevaux cosaques. Les dromadaires ont attiré ici une foule prodigieuse, excitée par la curiosité de voir ces singuliers animaux. Un empereur qui serait venu ici en personne, n'aurait pas été plus considéré; le camp, le peuple, la noblesse, filles, femmes, enfants, tout est accouru; on n'a parlé huit jours que des dromadaires, à un point qu'ils auraient donné de l'envie à tous ceux qui veulent faire du bruit et qui veulent que leur nom soit dans la bouche de tout le monde. Je suis tout glorieux de mon équipage asiatique, et je ne doute point qu'il aura un succès prodigieux partout où il passera.

Je crois, mon cher frère, que cela ne vous touche guère, et que vous apprendriez avec plus de plaisir la retraite du prince de Stolberg et mieux encore celle de Serbelloni. Je voudrais par des sortilèges vous la procurer, si cette belle science était aussi réelle que nos ignorants d'aïeux l'ont cru. Il faudra voir ce que le temps amènera, et si le Ciel n'inspirera pas à nos ennemis l'envie de faire une grande balourdise, une insigne sottise qui nous débarrasse d'eux. Je le souhaite de tout mon cœur pour vous, pour moi et pour tout le peuple. Ainsi soit-il!

Adieu, mon cher frère, vous serez instruit de tout ce qui se passera ici, ou de ce que je puis prévoir ou conjecturer. Je vous prie de me conserver votre amitié et d'être persuadé de la tendresse et de la parfaite estime avec laquelle je suis, mon cher frère, votre fidèle frère et serviteur

Federic.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig.

14089. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Peterswaldau, 9 septembre 1762.

Je vous sais un gré particulier du compte que vous avez bien voulu me rendre de la conversation que vous avez eue avec le sieur Porter[3] lors de son passage à Berlin. J'appréhende qu'il n'ait dit que trop vrai

et je crois entrevoir déjà ce que c'est que les arrangements que Daun prépare pour opérer ensuite." An demselben Tage wird dem Herzog von Bevern mitgetheilt: „Da . . der Feind nunmehr mit seiner Schanzarbeit hinter Trautenau noch beständig fortfähret, hat es wohl nicht das Ansehen, dass er auf unsern rechten Flügel was unternehmen wolle." [Berlin. Generalstabsarchiv.]

[1] Der Prinz von Preussen. Vergl. S. 136. — [2] Prinz Friedrich Franz von Braunschweig, vergl. Bd. XXI, 336. 482. — [3] Vergl. S. 163. 183.

sur ce qui regarde la Porte Ottomane, et de ses sentiments variables et irrésolus. Comme on vous a déjà communiqué hier les dernières dépêches qui me sont entrées de Constantinople,[1] vous y aurez vu combien ces gens-là sont variables, inconséquents et journaliers dans leurs sentiments, pour ne pas pouvoir prendre une résolution ferme et efficace. Je pense de recevoir en quelques jours une autre dépêche du sieur de Rexin, pour apprendre l'effet que mes dernières propositions et mon offre de garantie auront fait sur la Porte. Je ne vous dissimule cependant point que je commence à douter que nous tirerons actuellement grand parti de ces gens-là. Aussi ai-je résolu, dès que je verrai qu'il n'y a plus rien à faire avec eux, et qu'ils voudront plutôt renouveler la trève avec les Autrichiens, d'en tirer toutes les sommes remises pour des corruptions à faire par Rexin, avec les autres présents qui y furent envoyés, il y a quelque temps.

En attendant, j'espère de pouvoir vous apprendre en quelques jours la prise de Schweidnitz. Il serait à souhaiter que la combinaison des affaires politiques nous secondât un peu, et alors un évènement favorable pour nous encore nous tirerait de tout embarras.

Federic.

Nach der Ausfertigung.

14090. AN DEN GENERALMAJOR VON SCHMETTAU.

[Peterswaldau, September 1762.]

Möchte tentiren was auf Zittau, weil das schwach besetzt ist. Vielleicht könnte die Garnison aufheben, ruiniren ihnen was an Magazins; treiben da alle Kerls, die da nur sein, und schleppen alles mit nach Görlitz; lassen noch was von Contribution zahlen, so viel es denn werden kann;[2] und dass durch diese seine Expedition er von da mehr Zeitungen als alle seine Espions. Denn was er Mich da schreibet, ist alles so zweideutig, dass man nicht recht weiss, was da ist oder nicht. Und das wird auch gleich Alteration machen bei Oesterreicher, sowohl bei Corps, so in Sachsen, als was aus Böhmen kommt.

Sollte aber hergegen was da Succurs angekommen sein, so würde er sich selbst bescheiden, nichts auf Zittau zu unternehmen; wäre nur auf den Fall, dass so wenig wie jetzt da wäre.

Pferde muss er dann die Menge einholen, kann also er parat halten, unser Gespann schlecht, dass gleich, wann Corps dahin käme, parat sei.[3]

Weisungen [Bleinotizen] für die Antwort; auf dem Berichte Schmettaus, d. d. Görlit 9. September.

---

[1] Vergl. Nr. 14086. — [2] Auf dem Berichte Lichnowskys vom 11. September findet sich die eigenhändige Weisung für die Antwort: „Schmettau wird nicht immer dar können stehen bleiben, aber 40000 Thlr. vor Görlitz (vergl. S. 199) ist ein weniges und vom Land herum wird er leicht 100000 Thlr. zusammenbringen können." (Das auf Grund dieser Weisung aufgesetzte Concept ist vom 13. September datirt.) — [3] An den Kriegsminister von Wedell schreibt der König am 10. September: „Ohn-

14091. AU MAJOR-INGÉNIEUR LEFÈBVRE.

Peterswaldau, 10 septembre 1762.

J'ai été bien aise de voir par votre lettre d'aujourd'hui que le travail de la mine avance, et que j'en saurais espérer que, dès que la caisse, après son emplacement, sera remplie de la poudre qu'il lui conviendra, et que la mine aura joué, nous ne tarderons plus à en voir de bons effets pour la reddition de la place.

Le 12 sera, selon toutes les apparences, la fin de vos travaux. Ce sont deux jours, ils s'écouleront comme les précédents, et vous vous verrez couronné de gloire, le fier Gribeauval à vos genoux et le bruit de votre gloire retentir jusqu'à Paris, Madrid, Lisbonne et Rome.

Federic.[1]

Nach einer Abschrift aus dem Nachlasse von J. D. E. Preuss. Der Zusatz war in der Ausfertigung eigenhändig.

---

erachtet Ihr Mir in Euren vorigen Berichten wegen der Magazintransports von Stettin nach Schlesien (vergl. Bd. XXI, 410) versichert habet, dass alle Vorräthe von dorten wirklich abgeschiffet und unterweges nach Schlesien wären, so vernehme Ich doch zu Meinem Befremden und besondern Missfallen, wie diese Mir so sehr angelegentliche Sache dorten überall so nachlässig tractiret worden, dass seit der Zeit Meiner vorigen unter dem 7. vorigen Monats ergangenen geschärften Ordre her nicht mehr davon als 1318 Wispel nach Schlesien geschaffet worden. Da nun, wenn der Transport nicht bessern Fortgang gewinnet, es platt ohnmöglich werden wird, dass dasjenige Getreide, so Ich aus Preussen vor die hiesigen Magazins verschreiben lassen, ebenso wenig als das ebenso nothwendige Salz noch im Herbste und vor Winters hieherkommen kann, da man dorten so ohnüberlegter und sträflicher Weise die zur Schifffahrt bequeme Zeit grossentheils verstreichen lassen, so habe Ich denen churmärkisch-, pommern- und neumärkschen Kammern den Einhalt obgedachter Ordres nochmalen ernstlich eingeschärfet und ihnen nachdrücklich aufgegeben, dass sie, ohne einen Moment weiter zu versäumen, diese Transports schleunigst in Train setzen, . . . maassen diejenige, so darunter im geringsten ihr Devoir negligiren oder die bisher den Getreidetransport dadurch so ungemein verzögert, dass sie an Particuliers oder auch an Entrepreneurs die mehresten Schiffsgefässe zum Privatwucher überlassen und selbige denen Magazin- und Salztransports entzogen, dafür haften und solches auf ihre eigene Kosten und aus ihren Mitteln hieher schaffen, ja mit ihren Köpfen davor repondiren sollen, daferne nicht die denen schlesischen Magazins angewiesene Quanta von dorten nebst dem nöthigen Salze noch in diesem Herbst anherokommen und abgeliefert werden, auch daher, als eine nothwendige Folge davon, die Armee allhier wegen der Verpflegung in Mangel und Verlegenheit gerathen sollte." Der Minister solle mit dem „grössesten Nachdruck" darauf halten, dass dieser „sehr ernstlichen Ordre" Genüge geschehe. — Am 18. September antwortet der König dem Minister auf seinen Bericht vom 14., „wie Ich jetzo in die darin enthaltene Détails nicht entriren kann"; nur „muss die Sache geschehen und alles noch in diesem Herbste hergeschaffet werden, als wovor Ihr repondiren müsset und deshalb Ich Euch auf Meine vorige Ordres hierdurch nochmals verweise". [Wedellsches Familienarchiv. Ludwigsdorf i. Schl.]

[1] In einem zweiten Schreiben an Lefèbvre vom 10. September heisst es: „L'accident que vous me marquez être arrivé à notre mine la nuit passée, me cause du déplaisir; je me flatte, néanmoins, que vous aurez su tout disposer de manière à ce que le dommage soit réparé sans perte de temps, et n'ait d'autres suites capables à

14092. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Peterswaldau, 10 septembre 1762.

Vos rapports du 24 et du 27 d'août m'ont été à la fois remis. Selon ce que j'en apprends relativement au grand empressement que les ministres de l'administration présente en Angleterre continuent d'avoir pour avoir la paix telle qu'elle puisse être, je ne vois aucun moyen par où le comte Bute saura se soutenir, que [celui qu'il veut][1] prendre; je ne doute pas que l'on ne convînt pas de la paix qu'il désire, mais vous connaissez trop l'humeur inquiète et remuante de la nation, pour ne pas croire qu'elle ne voudra pas se laisser assujettir par le ministre, ni suivre aveuglément ses caprices. Si donc le lord Bute entreprend de faire des choses contraires à l'humeur et à l'attente de la nation, il courra toujours grand risque de porter sa tête sur l'échafaud. Mais, pour éveiller et fortifier l'indignation de la nation, ce ne seront point les estampes satiriques et les brocards qui y contribueront, car de tout ceci il n'en fera que rire; il y faudra des choses plus efficaces, parmi lesquelles je compte si l'on pourra tourner les choses là que des communes d'une des cités en Angleterre, comme Londres et d'autres, présentassent des adresses au Roi et au Parlement, dès que celui-ci se rassemblera, pour leur représenter la mauvaise conduite de son ministre, son caprice à faire la paix contre la dignité de la couronne et contre les intérêts de son peuple et dans un temps où les affaires de l'Angleterre se trouvent dans la situation la plus avantageuse vis-à-vis de ses ennemis.

A la vérité, je comprends fort bien que cela rencontrera de grandes difficultés à vaincre pour réussir, aussi je ne vous marque pas ceci autrement que pour l'effectuer au cas que vous le saurez faire, mais je m'imagine cependant que M. Pitt y saura contribuer beaucoup pour exciter les communes de l'une ou l'autre des susdites cités à présenter une pareille adresse au Roi ou à son Parlement, quand il se rassemblera de nouveau, ce qui, je crois, aura un grand effet. Et pour y préparer en attendant les esprits, il serait bon qu'on fît déclamer, par des pamphlets composés par des gens contraires à la cour, contre les favoris qui de tout temps avaient [été] les auteurs de grands maux à l'Angleterre, et qui affectaient à l'ordinaire à faire les premiers ministres et à se rendre servilement soumis les autres ministres etc. Si, après qu'on aura fait courir ces pamphlets dans le public, l'on voudra présenter ensuite de pareilles adresses comme susdit, il est indubitablement sûr

retarder notablement l'effet que doit produire notre mine." [Berlin. Generalstabsarchiv.] Auf dem Berichte Tauentziens, d. d. Teichenau 10. September, finden sich die Weisungen für die Antwort: „Ich hoffte, dieses würde die letzte Difficultät sein, und wenn sie [die Mine] wird gespielet haben, werden wir Meister vom Glacis und bedeckten Weg sein."

1 So nach der Ausfertigung; Vorlage: „biais qu'il voudra".

que le coup portera contre le comte Bute qu'on le fera sauter de son poste.

Ce sont mes idées que je vous communique pour tâcher d'en faire votre usage; je souhaite seulement que tout cela puisse être exécuté assez à temps et avant que ce soit trop tard.

Nach dem Concept. Federic.

---

14 093. AU SECRÉTAIRE VON DER HELLEN A LA HAYE.

Peterswaldau, 10 septembre 1762.

La diligence que vous avez employée pour m'avoir instruit d'abord par votre rapport du 31 d'août de ce que le prince Louis vous a fait dire au sujet d'une nouvelle, arrivée de France, de la signature faite des préliminaires de paix avec l'Angleterre,[1] m'a fait plaisir. Vous veillerez attentivement si cette nouvelle se confirmera, et en cas qu'oui, vous tâcherez d'apprendre au juste les articles de ces préliminaires, pour m'en instruire aussi exactement que possible. Vous continuerez, d'ailleurs, à me marquer toutes sortes d'autres nouvelles tant soit peu intéressantes, telles quelles puissent être.

Nach dem Concept. Federic.

---

14 094. AU MAJOR-INGÉNIEUR LEFÈBVRE.

Peterswaldau, 11 septembre 1762.

Il n'y a rien d'étonnant que l'ennemi ait fait sauter une mine. Il fait son métier, et c'est à vous autres à faire le votre. Je vous renvoie le plan ci-joint,[2] où j'ai marqué quelques idées; vous verrez à peu près ce que nous en pourrons exécuter. Il résulte de tout ceci que nos mineurs sont entièrement nouveaux dans leur métier; s'ils étaient routinés, ils s'appercevraient bientôt du travail du mineur ennemi sous terre. Ils peuvent l'entendre et, par conséquent, ils pourraient en avertir. Mais ici les mines de l'ennemi sautent sans qu'on en sache aucune nouvelle auparavant. Ceci nous fait perdre quelques jours; mais il faudra bien que nos mineurs parviennent à faire sauter une mine, et quelques jours plus tôt ou plus tard ne changeront rien au fond de la chose.

Federic.[3]

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

---

1 Hellen berichtete, Prinz Ludwig habe ihm mitgetheilt, dass folgende Nachricht aus Frankreich eingetroffen sei: „Les préliminaires sont arrivés à Paris la nuit du 26, signés par l'Angleterre. On les a renvoyés signés de Paris. Le duc de Nivernais va partir dans huit jours.“ (Der Herzog von Nivernais war zum französischen Unterhändler in London bestimmt.) — 2 Liegt nicht bei. — 3 Dem Herzog von Bevern dankt der König am 11. September für die ihm übersandte Tagesliste seines Corps. „Ich bin vorgestern nacher Schweidnitz gewesen, und kann Ich nunmehro die Hoffnung haben, dass nach erfolgtem guten Effect unserer zwoten Mine, so morgen oder übermorgen spielen wird, die Belagerung in kurzem ihre Endschaft haben soll.“ [Berlin. Generalstabsarchiv.]

14095. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

[Peterswaldau, 12 septembre 1762.][1]

Chiffre!

Je vais, mon cher Frère, vous mettre sous les yeux un tableau général de la situation présente où nous nous trouvons. Il vous suffira d'y jeter un coup d'œil, pour comprendre la raison du peu de projets que je puis former. Je crains que vous ayez eu raison de ne pas vous attendre à une diversion de la part des Turcs;[2] les dernières lettres que j'ai reçues de Constantinople,[3] font évanouir le peu d'espérance qui me restait de ce côté-là. Ceci m'oblige à renoncer au projet de la Moravie,[4] parceque je ne pourrais pas m'y soutenir, à cause que les Autrichiens ont fait marcher 7000 Hongrois dans le pays de Teschen, que, si je les laissais derrière moi, ils me couperaient les vivres qu'il faudrait tirer de Cosel, sans compter qu'un autre corps ennemi se tiendrait dans les montagnes de Johannesberg; de sorte que, par deux corps différents, les munitions de bouche seraient harcelées. Pour éviter ce mal, il faudrait laisser un grand corps en Haute-Silésie, ce qui affaiblirait si fort l'armée principale, qu'elle ferait une misérable pointe, qu'elle ne pourrait s'y soutenir et serait obligée de revenir sur ses pas hiverner en Haute-Silésie; or, la campagne précédente a si fort ruiné le pays que le plus grand inconvénient qui m'arrête, est celui de ne pouvoir faire subsister les troupes. Il faut donc de nécessité se retourner d'un autre côté.

Le siège de Schweidnitz sera, s'il plaît à Dieu, bientôt achevé,[5] voilà un grand pas de fait vers la paix. Mais le comté de Glatz est un sujet de discorde qui pourrait la rompre ou du moins la retarder. Ce comté est entouré d'ouvrages, toutes les gorges et entrées sont fortifiées jusqu'aux dents; et quand même nous pourrions y entrer, le siège de Schweidnitz a consumé la plus grande partie de nos munitions, ce qui nous empêcherait également de reprendre la forteresse de Glatz. Mais, en reprenant Dresde, nous aurions un équivalent; et pour ravoir cet électorat, on serait bien obligé de nous rendre et Glatz et le pays de Clèves et Gueldres. Voilà donc pourquoi je regarde la prise de Dresde comme le coup le plus important pour nous, parcequ'il mènerait à une bonne paix, dont, selon les apparences, on pourrait convenir l'hiver prochain.

[1] Das Datum nach der Ausfertigung. — [2] Vergl. Bd. XXI, 171 und 592. — [3] Vergl. Nr. 14086. 14087. — [4] Vergl. Nr. 14085. — [5] Am 12. September schreibt der König an Lefèbvre: „J'ai reçu votre lettre d'aujourd'hui avec le plan qui y était joint, et comme actuellement, en conséquence de ce plan, nous travaillons à deux mines à la fois, il est d'autant plus probable que nous réussirons, et qu'il y en aura au moins une qui sera conduite au point à faire son effet. Or, le meilleur pour empêcher l'ennemi de nous déranger de nouveau notre travail, sera d'user de toute la célérité possible." [Berlin. Generalstabsarchiv.]

J'attends donc la réduction de Schweidnitz, pour voir quels mouvements le maréchal Daun fera; je lui donnerai toutes les inquiétudes que je pourrai, et cela de tous côtés, pour voir ce qu'il conviendra le mieux de faire; et alors, si des raisons valables ne m'en empêchent, je me propose de marcher avec 30 bataillons et 70 escadrons en Saxe, droit à Dresde. Si je puis y arriver avant Daun, j'espère que nous ferons décamper Hadik, et que vous pourrez assiéger Dresde; je couvrirais le siège du côté de Weissig, et tout irait à merveille. Daun, qui ne s'est pas battu pour Schweidnitz, ne se battra pas pour Dresde, et, la ville prise, je partagerais mes troupes, une partie en Lusace et l'autre en Thuringe. Il ne s'agit que de faire venir de la farine à Torgau; je fourragerai et me tirerai bien d'affaire du reste; car si je n'envoie que 15 bataillons, et si Daun y va, je ne puis prendre d'ici que d'autres 15 bataillons, et je serais si fort en détachements que je n'aurais point de masse pour m'opposer à l'ennemi.

Vous comprenez cela très naturellement, et que, pouvant prévoir le mouvement que le maréchal Daun fera, il serait très inconsidéré de ma part de manquer aux précautions que je dois prendre. Je vous prie de me dire sur ceci votre sentiment. Quant à Laudon, nous n'avons rien à craindre de lui; il commande le cordon qui couvre l'armée de Daun; celui-là est à Scharfeneck avec 33 bataillons et 70 escadrons; il se tient là pour tourner ou vers la Moravie ou vers la Saxe, selon qu'il le jugera à propos. C'est donc sur l'arrangement des ennemis que je fonde mes conjectures et que j'établis mon projet. Je voudrais volontiers faire mieux; mais je ne vois dans les circonstances présentes aucune opération préférable à celle-là, quelque difficile qu'elle soit.

L'ennemi a fait jouer deux mines qui ont si fort endommagé notre rameau qu'il a fallu recommencer l'ouvrage; cela nous fait perdre quelques jours de nouveau, mais dans peu cela finira.

Federic.

Nach dem eigenhändigen Concept. Der Zusatz eigenhändig auf der Ausfertigung.

14096. AU COLONEL BARON DE GOLTZ A SAINT-PÉTERSBOURG.

Peterswaldau, 12 septembre 1762.

La dépêche que vous m'avez faite du 24 d'août, m'a été remise aujourd'hui, et je vous sais bien du gré des particularités que vous y avez touchées, tant à l'égard des différents arrangements que l'Impératrice fait pour le bien de ses États,[1] que par rapport à l'entrevue

[1] Für die Herabsetzung des Salzpreises, Einführung besserer Geldsorten, Verminderung der Zölle und Errichtung einer guten Polizei.

que l'ambassadeur de Vienne a eue avec le comte Bestushew.[1] Quant à l'ouverture confidente que le comte de Keyserling vous a faite touchant des liaisons plus étroites à prendre par un traité d'amitié entre moi et Sa Majesté l'Impératrice, j'attends votre rapport ultérieur de ce que le comte Keyserling vous aura dit des sentiments de cette Princesse à cet égard, après qu'il l'en aura sondée. En attendant, vous saurez bien dire à ce digne ministre combien j'étais sensible à l'attention qu'il venait de me marquer à cette occasion encore, et que je me prêterais avec plaisir à faire un pareil traité d'amitié avec l'Impératrice pour le bien de nos États réciproques et pour serrer d'autant mieux encore nos liens d'amitié. Que, quant aux mesures à prendre relativement aux affaires de Pologne, il fallait bien que je me tirasse préalablement un peu plus hors du labyrinthe où je [me] trouve actuellement encore, par la continuation de la guerre contre les Autrichiens; mais que, d'ailleurs, ces arrangements à prendre avec l'Impératrice sur la Pologne ne souffriraient du tout des difficultés, vu que je ne demandais autre chose, sinon qu'on convienne positivement à ne permettre jamais qu'un prince de la maison d'Autriche montât au trône de Pologne; pour tous les autres candidats, il me sera également indifférent tel que la cour de Pétersbourg voudra me proposer pour en convenir, et quand ce sera même un prince saxon, je [ne] m'y opposerais pas.

Pour ce qui est, au surplus, des deux neveux en Prusse du comte de Keyserling dont vous faites mention, vous direz à ce ministre par un compliment bien flatteur de ma part combien j'estimais ses deux neveux heureux par la grâce qu'il voudra bien leur faire, de prendre ces deux jeunes gens pour quelque temps chez lui, afin d'avoir soin de leur éducation, qu'il ne dépendrait donc que de son bon plaisir, quand il voudra les faire appeler à [lui], et que je venais d'écrire au maréchal de Lehwaldt[2] pour lui notifier mon agrément à ce sujet, et qu'enfin je serais bien aise, si par là je recevrais un jour de sa main ces deux jeunes gens formés de lui et sous ses yeux à mon service, afin de pouvoir m'en servir ensuite, soit dans le militaire, soit dans le civil, selon la destination qu'il en voudra faire d'eux.

Je me trouve assez embarrassé sur la demande que le duc de Biron vient de me faire au sujet de la dynastie de Wartenberg,[3] comme le maréchal comte de Münnich est venu depuis peu me faire la même demande et prétend être le seul à qui la possession de cette seigneurie doit appartenir de tout droit, en conséquence des raisons qu'il allègue, et que vous verrez plus détaillées dans le papier ci-joint. Il m'est un peu difficile de décider une chose de laquelle je n'aimerais d'être mêlé,

[1] Bestushew hatte dem Grafen Mercy, der es als vortheilhaft für den petersburger Hof bezeichnete, die alten Beziehungen zum wiener Hofe wieder anzuknüpfen, entgegnet, er würde der Zarin, falls sie ihn um seine Meinung befragte, den Rath geben, „de ne faire jamais alliance ni avec la cour de Vienne ni avec celle de Berlin". — [2] D. d. Peterswaldau 12. September. — [3] Vergl. Nr. 14017.

de ne pas me compromettre ni avec l'un ni avec l'autre. Pour m'éviter donc cet embarras, je serais bien aise que vous répondiez à tous deux que, comme je les estimais également et que cependant j'apprenais qu'ils formaient également des prétentions sur cette seigneurie que je ne saurais démêler, je serais charmé, s'ils voulaient bien s'accorder entre eux amiablement à qui cette dynastie devait rester en propre, et que, l'accord fait là-dessus, j'étais toujours prêt à la faire remettre à celui qu'ils m'indiqueraient, pour en rester le possesseur selon l'accord fait entre eux.

Je joins, au reste, pour votre usage un bulletin[1] de ce qui s'est passé jusqu'ici relativement à nos opérations de campagne.

Nach dem Concept. Federic.

14097. AN DEN GENERALLIEUTENANT VON TAUENTZIEN.

Peterswaldau, 13. September 1762.

Euer heutiges Schreiben nebst dem angeschlossenen Briefe des General Guasco an Euch[2] habe Ich erhalten, und müsset Ihr anliegende in Eurem Namen an ihn entworfene Antwort[3] absetzen und, von Euch unterschrieben, ihm mit dem fordersamsten zustellen lassen. Uebrigens, da nunmehro die Minen das einzige Mittel, um Schweidnitz zur Uebergabe zu zwingen, ausmachen, als müsset Ihr nur zusehen, dass unsere Gallerien in bester Eil' avanciren.[4]

Friderich.

Nach dem Abdruck bei Preuss, Friedrich d. Grosse, Urk.-Buch, Bd. V, S. 144.

---

[1] D. d. Peterswaldau 12. September: Nachrichten über den Fortgang der Belagerung von Schweidnitz und die folgenden: „In Oberschlesien ist bis dato alles ruhig. Nach denen Berichten aus Sachsen ist daselbst bis dato gleichfalls wenig veränderliches vorgegangen. Man debitiret, dass, ausser dass der Hadik vor seine Person nach der Reichsarmee gegangen (vergl. S. 200), um bei solcher das Commando anstatt des bisherigen General Serbelloni anzunehmen, von der Daunschen Armee auch sonsten noch ein Corps von etliche 1000 Köpfen nach Sachsen detachiret worden. Die Gewissheit darüber ist noch nicht zu sagen. Indessen des Königs Majestät sich auf alle Fälle arrangiret haben.“ — Auf dem Berichte Köhlers, d. d. „bei Gottesberg“ 10. September, findet sich die eigenhändige Weisung für die Antwort: „Deserteurs von der grossen Armee sagen, dass noch alles stille stehet; es würde aber viel von einem Marsch nach Sachsen gesprochen.“ — [2] Guasco hatte, Schweidnitz 12. September, nochmals um Antwort auf seinen Vorschlag gebeten, „d'accorder à la garnison entière un libre retour à l'armée impériale-royale, sous condition de ne pas servir d'un temps limité.“ Vergl. Schöning, Der Siebenjährige Krieg, Bd. III, S. 435. — [3] Nr. 14098. — [4] Dem Major Lefèbvre schreibt der König am 13. September: „Après avoir réfléchi sur le contenu de votre lettre d'aujourd'hui, je trouve que la construction de deux galeries à la fois nous sera d'une grande ressource dans la situation présente des choses, vu que l'ennemi ne pourra guère réussir à les faire sauter en un même instant. Vous observerez seulement de ne point vous décontenancer au moindre incident, et de faire charger, le cas l'exigeant, lesdites galeries, avant même qu'elles soient en état, pour faire sauter celles de l'ennemi, et

14098. AU LIEUTENANT-GÉNÉRAL COMTE DE GUASCO, COMMANDANT DE SCHWEIDNITZ.

Teichenau, 13 septembre 1762.

Monsieur. Votre Excellence saura que j'ai des ordres précis du Roi mon maître qu'il ne m'est point permis d'altérer. Je suis persuadé qu'il Lui rend toute la justice qui est due à son mérite, mais, indépendamment de cela, je puis L'assurer qu'Elle ne fera pas changer Sa Majesté de résolution. Comment Votre Excellence veut-Elle que le Roi compte sur la parole de ses ennemis depuis la lettre que M. de Laudon a écrite l'année passée à feu Son Altesse Royale Monseigneur le margrave Charles,[1] où ce général déclare nettement au nom de sa cour qu'elle ne se croyait point obligée de tenir ses engagements vis-à-vis du Roi? Cette déclaration si sincère doit nous obliger à être sur nos gardes et à prendre nos mesures de sorte que nous n'ayons rien à craindre de la part de nos ennemis. Mais, comme je me flatte d'avoir bientôt la satisfaction de voir Votre Excellence, je crois que toute correspondance ultérieure serait inutile entre nous.

Nach dem im Cabinet aufgesetzten Concept. [Tauentzien.]

14099. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

[Peterswaldau,] 13 septembre 1762.[2]

Je vous félicite de tout mon cœur sur cette belle campagne; je plains l'aventure de mon pauvre neveu,[3] je vous prie de l'assurer de la part que je prends à tout ce qui le regarde, et de la douleur que j'ai de le savoir blessé. Vous avez à faire [à] des troupes si supérieures qu'il est impossible que de temps en temps vous n'essuyiez de petits échecs; pourvu qu'ils n'influent pas dans le gros de la campagne, il faut s'en consoler.

Je souhaite que le courrier qui m'apprendra la prise de Cassel, se croise avec le mien qui vous apprendra la reddition de Schweidnitz. J'espère vous donner cette nouvelle dans peu. Nous sommes sur le glacis, l'ouvrage du mineur nous retarde, mais de peu de jours. Vous

avancer ensuite." [Berlin. Generalstabsarchiv.] Auf dem Berichte des Generals Wied, d. d. „Lager bei Heinrichau" 13. September, findet sich die eigenhändige Weisung für die Antwort: „Es wäre gut. Hier ist auch nichts neues. Mit Schweidnitz wird es ohngefähr bis zum 16. währen."

[1] Vergl. Nr. 14034. — [2] Das Datum von Eichel zugesetzt; in der Ausfertigung vom 14. September datirt. — [3] Das Corps des Erbprinzen von Braunschweig war am 30. August beim Vormarsch gegen Friedberg zurückgeschlagen, der Prinz selbst verwundet worden.

n'aurez jamais autant de bonheur que je vous en souhaite, mais je vous conseille de ne pas faire le difficile sur les conditions de la reddition de Cassel.

Nach dem Concept. Eigenhändig. Federic.

14100. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

[Peterswaldau, 14 septembre 1762.][1]

Chiffre!

Tous les mouvements que l'ennemi fait ici, sont sur la défensive; j'augure de là que ceux qui se font auprès de Dresde, ont un objet pareil.[2] Schmettau est à Gœrlitz; je ne puis encore vous dire ce que c'est que ce détachement qui est marché pour Zittau, mais vous l'apprendrez par le général Schmettau. 7000 ou 8000 hommes de ce côté-ci de l'Elbe ne nous empêcheront pas d'en approcher; le point capital est d'y prévenir Daun, car cela doit être décidé dans trois jours. Enfin, dès que notre siège sera fini, je tenterai Daun par toutes sortes de démonstrations, et, si je crois pouvoir le faire, sans rien risquer, je marcherai avec un corps droit à Weissig, où, si les troupes dès Cercles s'y trouvent, il sera facile de les tourner.

L'ennemi a fait sauter, le 10, deux mines qui ont éventé nos rameaux; pour aller plus vite, j'ai fait commencer deux nouvelles galeries. J'espère que les fourneaux pourront jouer le 15; alors nous serons maîtres du chemin couvert, et, si le commandant ne capitule, 4 jours après nous aurons le fort.[3]

Il est très bon que vous avez envoyé quelques troupes à Keller;[4] car il nous faut de l'argent, de la farine et du fourrage, sans quoi personne ne peut faire la guerre.

Nach dem Concept. Eigenhändig Federic.

---

[1] Das Datum nach der Ausfertigung. Am Anfang der Ausfertigung wird der Empfang des Berichtes vom 8. September bestätigt. — [2] Auf dem Berichte Köhlers, d. d. „bei Gottesberg" 14. September, findet sich die eigenhändige Weisung für die Antwort: „Luzinsky ist alleine mit seinem Commando nach Sachsen, weiter nichts. Mit Schweidnitz wird es in ein paar Tage vorbei seind." Auf dem Berichte Bülows, d. d. „Lager Giessmannsdorf" 14. September, die eigenhändige Weisung: „Es wäre gut; ich hoffe, dass Schweidnitz in ein paar Tage über sein wird." — [3] An Lefèbvre schreibt der König am 14. September: „J'approuve entièrement votre travail que vous me marquez aujourd'hui, et j'espère que, si vous poussez les mines sur le pied que vous vous le proposez, nous en obtiendrons l'usage désiré." [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [4] Der Commandant von Leipzig, welchem der Prinz die Aufsicht über die Contributionsgeschäfte in Thüringen übertragen hatte.

14101. AN DEN GENERALLIEUTENANT VON TAUENTZIEN, COMMANDANTEN VON BRESLAU.

Tauentzien übersendet, Teichenau 14. September, ein an ihn gerichtetes Schreiben Guascos, d. d. Schweidnitz 14. September, worin dieser erklärt, sich mit der Garnison zu Kriegsgefangenen ergeben zu wollen unter folgenden Bedingungen:

„1) Chaque individu de la garnison conservera tout ce qui lui appartient.

2) Toute la garnison sans exception et sans en rien distraire sous tel prétexte que ce soit, . . sera conservée ensemble ou tout au plus partagée en deux ou trois endroits, chaque officier restant auprès de sa troupe.

3) Il sera fait, en deux ou trois mois, un changement de toute la garnison contre pareil nombre de prisonniers prussiens, homme pour homme et grade pour grade."

Peterswaldau, 14. September 1762.

Ich erhalte soeben Euer heutiges nebst dem solchem angeschlossenen anderweiten hierbei zurück erfolgenden Schreiben des General Grafen von Guasco. Ihr sehet daraus, dass dieser General bereits anfänget nachzugeben, und dass das Ding, da er so klein beigiebet, beim Feinde in der Festung sich schon sehr drängen muss.

Das einzige, so Ich bei der uns proponirten Capitulation zu erinnern finde, ist, dass wir die bei der Garnison befindliche Leute, so vor diesem bei uns gedienet, und die, so von uns währender Belagerung in Schweidnitz hereingelaufen, dem Gegentheil nicht accordiren können, und bin Ich übrigens, wann wir so viele gesunde Officiers und Gemeine von unserer Armee, so gegenwärtig in österreichscher Krieges-gefangenschaft sich befinden, mittelst des zu convenirenden Auswechselungstermins gegen die, so die Garnison von Schweidnitz ausmachen, wiederum auf freien Fuss gestellet und ausgewechselt erhalten können, von dem Rest ganz wohl zufrieden, und will Ich den Oesterreichern alles, so nicht vorher bei uns gedienet oder während der Belagerung zu ihnen hineingelaufen, gerne accordiren. Wobei Ihr jedoch observiren müsset, dass in Ansehung des hiernächst zu bestimmenden Auswechselungsorts Ich nicht gebunden sein will. Es wird also der General Guasco die Sache mit dem Feldmarschall Daun näher ausmachen und uns je eher je lieber, um schliessen zu können, Anzeige davon thun müssen.

Friderich.

P. S.

Nun gehet es zu Ende, und über 24 Stunden, höchstens zwei Tage, dauert es nicht.

Nach Abschrift der Cabinetskanzlei.

14102. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE GRANT A NEISSE.

Peterswaldau, 14 septembre 1762.

La nouvelle que vous venez me donner par votre rapport du 13 de votre expédition pour mettre le pays ennemi en contribution, m'a

fort surpris, d'autant que je vous avais donné nul ordre pour cela, et que même je n'avais nullement songé à ce [que] vous deviez entreprendre une pareille. Tout au contraire, je ne veux point vous dissimuler qu'il ne me plaît pas du tout que vous courez le pays avec la garnison, et que [vous] n'avez point pensé qu'il ne convient pas à un commandant de s'éloigner de son poste et de courir le risque par la d'être pris prisonnier, ce qui ne saurait avoir que des suites fâcheuses.

Vous ne sauriez ignorer, d'ailleurs, que, pour mettre à contribution un pays ennemi, il faut se servir de la cavalerie, mais point de l'infanterie, en sorte donc qu'à tous égards je ne saurais point approuver votre entreprise, au sujet de laquelle je ne suis point surpris qu'elle vous ait manqué, et, de la manière que vous l'avez conduite, vous n'en [avez pu] jamais [avoir] autre succès que d'être repoussé. Ma volonté est donc que vous ne devez plus hasarder de pareilles courses, mais que vous devez diriger plutôt votre attention du côté d'Ottmachau et à couvrir l'autre pays contre les incursions que l'ennemi voudrait y tenter.

Nach dem Concept. Federic.

14103. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Peterswaldau, 15 septembre 1762.

J'ai reçu votre rapport du 11 de ce mois et suis bien aise de vous dire que le commandant de Schweidnitz commence actuellement à proposer une capitulation telle qu'elle sera à mon gré, de sorte que vous pouvez compter qu'en peu de jours cette place sera réduite, et que vous en [aurez] la nouvelle. Pour ce qui regarde les Anglais et leurs préliminaires avec les Français,[1] je pense également, ainsi que vous, là-dessus.[2] Dès que tout sera fini avec Schweidnitz, je tâcherai de mettre au possible en exécution un projet que j'ai formé,[3] afin de mettre mes affaires sur un pied de pouvoir voir venir alors les autres. Si ce plan réussit parfaitement à mon gré, voilà ce qui reste à voir. Car il faut que le hasard s'en mêle, et que la fortune le seconde en quelque façon.

Nach der Ausfertigung. Federic.

14104. AN DEN GENERALLIEUTENANT VON TAUENTZIEN.

[Peterswaldau, September 1762.]

In den Artikeln der Capitulation würde er nicht vergessen, dass die Officiers ihre Schulden in der Stadt bezahlen müssten; und die

[1] Vergl. Nr. 14093. — [2] Finckenstein hatte berichtet: „Je suis très impatient d'apprendre au juste le contenu de ces préliminaires, quoique je ne m'attende à rien de bon de la part du ministère britannique, et que je prévoie d'avance qu'il aura lâchement cédé sur l'article de la restitution de Wesel et de Gueldres." — [3] Vergl. Nr. 14095.

Bataillons, so Ich dreinlegen wollte, die 4, so er mitgebracht, und denn 2 von den schwächsten, so bei der Belagerung, ein thun[1] welche es wären; und Ich wäre versichert, dass, sobald unsere Mine gesprungen, wir Meister vom bedeckten Weg,[2] und dann bliebe dem Commandanten nichts übrig.

Weisungen [Bleinotizen] für die Antwort; auf dem Berichte Tauentziens, d. d. Teichenau 15. September.

14105. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

Peterswaldau, 15. September 1762.

... Der Prinz Repnin hat vor einigen Tagen, wiewohl mit vielem Ménagement und mündlich, einen Anwurf bei dem König, als nur zum Sondiren, gethan, touchant[3] l'évacuation de la Saxe. Ich kann nicht wissen, mit was vor weiteren Umständen und unter was vor Conditionen. Die Impulsion dazu sowie die Antwort darauf werden Ew. Excellenz leicht ermessen; ich habe davon auch nichts weiter als aus der ersten Hand so viel verstanden, dass die Antwort so vague als glimpflich, dabei aber die Question von une[3] restitution préalable du pays de Clèves, de Glatz gewesen. Ich bitte mir aber zu einer besonderen Gnade von Ew. Excellenz aus, diese Anecdote zum höchsten zu menagiren und, wenn es nicht zu dreist wäre, gehorsamst zu ersuchen, wo möglich, Sich mit der Dechiffrirung dieser eingestreueten Chiffres Selbst zu bemühen. .. Es ist mir bei dieser Gelegenheit eingefallen, was ich mich im Winter vorigen Jahres ohngefähr unterstanden, Ew. Excellenz über das Sujet von einer Ausführung gegen die beschriene Dédommagements [zu] proponiren;[4] da es mir aber geschienen, als ob Ew. Excellenz es nicht goutireten, so habe ich mich auch nachher dergleichen Idée gänzlich entschlagen. . . .

Die Conduite, so sonsten gedachter Prinz Repnin hier gehalten, hat jedermann grosse Zufriedenheit gegeben. Des Königs Majestät Selbst scheinen von ihm, seinen Manieren und seiner guten Intention, die beide Höfe in guter Harmonie zu erhalten, sehr content zu sein und admittiren denselben deshalb mehrentheils zu Dero Tafel. Er bezeiget überall eine denen Russen sonst nicht überall gewöhnliche Franchise, macht eine ganz artige, doch gar nicht übertriebene Dépense, und die seines öfteren Umganges geniessen, versichern mir, dass er in Gesellschaften und sonsten niemalen einige Propos aufwerfe, die schienen, als ob er sich nach ein- oder anderen Détails von unsern Umständen erkundigen oder etwas expisciren wollte, so ihm zu wissen nicht allerdinges gebührete.

Auszug aus der Ausfertigung. Eichel.

14106. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Peterswaldau, 16 septembre 1762.

Votre lettre du 11 de ce mois m'ayant été rendue, je suis bien aise de vous dire que le général de Schmettau est allé à Gœrlitz. J'ai

[1] D. i. einerlei. — [2] An Lefèbvre schreibt der König am 15. September: „J'agrée la résolution où vous êtes de faire sauter la nuit prochaine la mine en question, et j'espère que nous réussirons par là, si non à bouleverser le chemin couvert, du moins à faire crever les mines ennemies.“ [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [3] Von hier an französisch, weil in Chiffres. (Eichel besass für die Correspondenz mit Finckenstein nur einen französischen Chiffre.) — [4] Vergl. Bd. XXI, 287. 288.

appris que ce détachement de Brentano dont on m'avait parlé, n'a point eu lieu, de sorte que j'ai donné ordre à Schmettau de faire un détachement à Zittau pour donner par là jalousie à l'ennemi et pour l'obliger de courir de ce côté-là. Schmettau a envoyé un détachement qui s'est emparé de la ville, mais qui s'en est retiré tout aussitôt, et c'est là ce détachement de l'ennemi avec qui le prince de Stolberg a passé l'Elbe. Ceci vous débarrasse de 7 à 8000 hommes et empêchera l'ennemi de ne rien entreprendre contre vous.

J'ai ici beaucoup de nouvelles de divers changements dans la position de l'ennemi, mais, comme ordinairement elles sont accompagnées de beaucoup de faux bruits, je ne vous en marque rien, avant de pouvoir le faire avec sûreté.[1] Ce que je puis vous dire avec précision, c'est que, Schweidnitz prise, l'armée ennemie fera un mouvement en arrière; et ce qu'il y a de certain, c'est qu'on travaille à force à fortifier Kœniggrätz. Cette précaution prouve que l'ennemi ne voudra pas s'aventurer à vue de pays. Je crois voir qu'aucun détachement n'aura quitté la Silésie avant la fin de septembre ou le commencement d'octobre; en attendant, je m'arrangerai de façon, ou bien que j'envoie un détachement en Saxe, ou que j'y marche moi-même, selon les cas et les occasions. Ce corps pourra être en huit jours à l'Elbe; mais vous serez instruit de tous mes arrangements d'avance. Trois jours décideront si nous prendrons Schweidnitz[2] ou non. Si je parviens à occuper le poste de Weissig, quatre jours avant l'arrivée du maréchal Daun, je tâcherai de leur donner toute la jalousie possible, tant sur Pillnitz que sur les endroits de Pirna, auprès de la tuilerie où vous savez que nous avons passé. Si, dans ce moment, la tête tourne au général Hadik, il faudra que vous, de votre côté, vous en profitiez pour faire quitter à ces gens le *Plauenschen Grund;* mais si cela ne réussit pas, il faudra renoncer au projet de prendre Dresde cette année-ci.

J'ai reçu un courrier du prince Ferdinand qui m'assure que la blessure de mon neveu n'est pas dangereuse. Je m'attends à tout moment de vous annoncer la prise de Schweidnitz.[3]

Federic.

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig.

---

[1] Auf dem Berichte Bülows, d. d. Giessmannsdorf 16. September, mit der Meldung, der Feldmarschall Daun sei aufgebrochen und habe „sein Lager zwischen Arnau und Königinhof genommen", findet sich die eigenhändige Weisung für die Antwort: „Ich habe Deserteurs gekriegt; den 12. ist Daun noch in Scharfeneck gewesen, also ist es nicht wahr." — [2] Im Concept steht das richtige: „Dresde". — [3] Dem Prinzen Ferdinand von Preussen schreibt der König am 16. September: „J'ose compter présentement de me voir en quelques jours maître de Schweidnitz." [Berlin. Hausarchiv.] An Lefèbvre schreibt der König an demselben Tage: „J'ai été très content de voir par votre lettre d'aujourd'hui que la mine que vous avez fait jouer ce matin, ait eu son effet, et je me flatte que, dès lors que nous serons parvenus à faire sauter une troisième mine, le siège, s'il ne prend fin avant ce temps-là,

14 107. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

[Peterswaldau,] 17. September 1762.

. . . Mit Schweidnitz trainiret es sich noch, [und] ohnerachtet der Offerte, so der Commandant in einem Schreiben an den Generallieutenant von Tauentzien aus eigener Bewegung gethan und wegen der man sich ganz favorabel gegen ihn erkläret hat, so ist er noch mit seinem Ultimato bis dato zurückgeblieben und exponiret sich, da die Arbeit inzwischen beständig continuiret wird, am Ende gar keine Capitulation zu erhalten, welches, wo es noch einige wenige Tage so continuiret, fast nicht ausbleiben kann. Er muss über die habende Instructiones von seinem Hofe sehr embarrassiret sein, die vermuthlich mit dem österreichischen Orgueil gefasset sein werden, da auf der andern Seite er die Ungerechtigkeit einer längeren Defension und deren Unzulänglichkeit nebst dem Verderb und Untergang seiner ganzen Garnison vor sich siehet.

Auszug aus der Ausfertigung. Eichel.

14108. AU COLONEL BARON DE GOLTZ A SAINT-PÉTERSBOURG.

Peterswaldau, 17 septembre 1762.

J'ai bien reçu le rapport que vous m'avez fait du 31 d'août, avec la note par écrit[1] que les ministres de Russie vous ont remise touchant l'évacuation de la Saxe. Comme j'ai dressé la réponse que vous aurez à faire là-dessus, en forme de note, je vous l'envoie ci-clos pour en faire votre usage, et que vous remettrez aux susdits ministres, après l'avoir dûment ajustée, et l'accompagnerez, après les compliments ordinaires, de vos représentations, pour bien expliquer aux ministres combien il serait dur et contraire à toute équité que l'on voudrait ôter à moi le peu que je tiens occupé du pays de mes ennemis, sans vouloir me rendre ce qui m'appartient en propre, quoiqu'envahi à présent d'eux; enfin vous n'oublierez rien pour faire sentir aux ministres la disproportion et l'injustice de ce qu'on prétendait de moi, au lieu que de la façon que vous le proposiez, cela ne saurait être que la meilleure voie pour acheminer la paix. Vous tâcherez de faire les mêmes insinuations de la manière la plus convenable au comte de Keyserling, à qui vous pourrez faire sentir adroitement, pour le mieux captiver, que tout ce

ne tardera plus de s'achever." [Berlin. Generalstabsarchiv.] Auf dem Berichte Beverns, d. d. „Lager bei Peilau" 16. September, findet sich die eigenhändige Weisung für die Antwort: „Ich danke vor die Nachrichten. Der Commandant wird ohnsäumlich capituliren." Auf dem Berichte Tauentziens, d. d. Teichenau 16. September, finden sich die Weisungen: „Wo sich der Commandant nicht ergeben wollte und unsere letzte Mine springen muss, soll er gar keine Capitulation haben. Ich denke jedoch, dass er sich sputen wird." Auf einem zweiten Berichte Tauentziens von demselben Tage die Weisungen: „Guasco würde schon schreiben, wenn ihm das Messer an der Gurgel, heute Abend oder morgen!"

1 D. d. Petersburg 19. August.

qu'il avait des terres lui appartenantes en Saxe, serait exempté des contributions qu'on y exigeait d'ailleurs.

Federic.

Note.

Le soussigné ministre plénipotentiaire de Sa Majesté le roi de Prusse ayant fait usage auprès de sa cour de la note que Sa Majesté l'Impératrice de Toutes les Russies lui a fait remettre par son ministère touchant la Saxe, il se trouve autorisé de déclarer par la présente note que le Roi mon[1] maître serait bien aise de complaire à Sa Majesté Impériale dans toutes les occasions, autant qu'il saura dépendre de lui; mais que, pour parvenir à l'évacuation de la Saxe, le Roi ne trouve pas un moyen plus convenable que celui que Sa Majesté Impériale voudrait faire tant par ses instances en France, afin de porter Sa Majesté Très-Chrétienne d'évacuer les duchés de Clèves et de Gueldres avec toutes les possessions sur le Rhin appartenantes au Roi, pour les lui remettre en possession; de même que la cour de Russie voudrait contribuer par ses instances, afin d'engager Sa Majesté l'Impératrice-Reine pour évacuer le comté de Glatz.

Ce que le Roi mon maître m'a ordonné de représenter, en remettant cette note à messieurs les ministres de Sa Majesté l'Impératrice.

Nach dem Concept.

14109. AN DEN GENERALMAJOR VON SCHMETTAU.

Peterswaldau, 17. September 1762.

Ich habe Euren Rapport vom 15. dieses erhalten und gebe Euch darauf in Antwort, wie es positivement nicht an dem ist, dass die Oesterreicher jetzo etwas gegen die Churmark vorhaben sollten. Um sie aber desto mehr davon abzuhalten, so dörfet Ihr denenselben nur, so viel Ihr könnet, mehr Jalousie auf Zittau, auf Böhmisch-Friedland und auf dergleichen Orten geben, auch Spions, wozu Ihr katholische Leute und dergleichen nehmen müsset, von den Ihr schon wisset, dass sie es dem Feinde wieder sagen, nach Böhmen schicken, die sich nach allen dortigen Magazinen erkundigen müssen, dergestalt, dass durch dergleichen Jalousies, so Ihr dem Feind gebet, er sein Augenmerk dahin und auf dergleichen haben müsse.

Schmettau erhält ferner Befehl, in der Lausitz 2000 Rekruten auszuschreiben und so viel Pferde, Vieh und Geld beizutreiben wie möglich, sowie in Görlitz sich Tücher zu Montirungen liefern zu lassen.

Friderich.

Nach dem Concept.

14110. AU MAJOR-INGÉNIEUR LEFÈBVRE.

Peterswaldau, 17 septembre 1762.

Je vous recommande extrêmement de presser au possible les mineurs à ce que leur travail avance. Ils n'ont pas grand-chemin à faire, et ils n'auront pas grand sujet d'appréhender des mines ennemies; d'ailleurs,

[1] So.

le sol se trouvant haut, ils iront sous terre sans rencontrer d'empêchement à leur travail par l'eau.

Je croirais que votre mine pourra jouer le 20 très bien; il n'y aura guère que 30 pieds à travailler, c'est l'ouvrage de 2 jours et, pour charger et bourrer la mine, ajoutons 15 heures. Voilà tout ce qu'il faudra, et Lefèbvre triomphera du fier Gribeauval.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

14111. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Peterswaldau, 18 septembre[1] 1762.

Les mauvais propos que le sieur Grenville a tenus envers mes ministres à Londres, et le reproche frivole qu'il a voulu leur faire, en conséquence de leur rapport du 3 de ce mois,[2] sur ce qu'à l'occasion des communications que le sieur Mitchell m'a faites, j'avais passé sous silence dans ma réponse les offres de la Reine-Impératrice,[3] et qu'en déclarant que je voulais négocier de cour à cour avec celle de Vienne, j'avais évidemment témoigné par là que je ne voulais pas que l'Angleterre prît dorénavant part à mes intérêts, m'ont motivé de vous ordonner par ma présente lettre que vous devez incessamment travailler à dresser un mémoire détaillé et bien raisonné sur la conduite que les ministres anglais ont tenue à mon égard pendant le cours de cette guerre. Vous y toucherez ce qui se passa à l'occasion de la convention faite à Kloster Zeven,[4] et l'abandon qu'on fit par là de moi et des autres alliés. Sur quoi, cependant, vous n'appuierez pas, vu que tout fut redressé ensuite par la sage conduite du sieur Pitt.

Vous passerez de là, et mettrez dans tout son jour ce qui s'est passé à mon égard sous l'administration présente du gouvernement en Angleterre, et les chipotages que les ministres entreprirent avec la cour de Vienne à mon insu et sans m'en avoir consulté préalablement.[5] Vous relèverez surtout, comme il mérite de l'être, les indignes insinuations que fit le sieur Bute au ministre de Russie, le prince Galizin, pour trahir mes intérêts.[6] Enfin, vous n'oublierez rien de ses autres mauvaises démarches et contraires à la foi des traités et contre les garanties stipulées.

Vous concluerez de là combien il doit être impossible de confier mes intérêts à ces gens et ne pas admettre leur médiation dans une pacification à négocier entre moi et les Autrichiens.

1 Vom 18. September ein Schreiben an d'Argens in den Œuvres, Bd. 19, S. 193. — 2 Vergl. Nr. 14112. — 3 Vergl. Nr. 13943. 13944. — 4 Vergl. Bd. XV, 489. — 5 Vergl. Bd. XXI, 586. 590. — 6 Vergl. Bd. XXI, 586.

Dès que vous aurez couché, comme il faut, ce mémoire, vous devez l'envoyer au plus tôt à mes ministres à Londres, avec vos instructions, pour en faire usage auprès de ceux de la nation qu'ils connaissent pour être de nos amis et bien intentionnés pour moi, afin de les désabuser de toutes les illusions que les ministres anglais voudraient leur faire à ces sujets, et les éclairer sur le vrai état de ce qui est arrivé. Vous vous conformerez bien à cet ordre.

Nach der Ausfertigung. Federic.

14112. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Peterswaldau, 18 septembre 1762.

J'ai reçu à la fois vos rapports du 31 d'août et du 3 de ce mois. Vous ne m'avez du tout pas surpris par ce que vous m'y marquez des entretiens que vous avez eus avec le sieur Grenville,[1] ni de l'acheminement de la négociation de paix entre l'Angleterre et la France que le sieur Bute veut brusquer absolument; j'y ai été préparé de longue main et j'ai compris d'avance ce qui en est arrivé et en arrivera encore. Cependant, cela ne doit point vous empêcher de veiller de bien près sur tout ce qui se passera encore à ce sujet, et de m'en avertir fidèlement.

Quant au langage que vous devez tenir en cette occasion, vous devez demander vos instructions ultérieures du ministre comte de Finckenstein, outre celles que vous avez déjà reçues de moi, et pour ce qui regarde la conduite que vous observerez envers le duc de Nivernais,[2] quand il arrivera là, je vous dirai que, comme apparemment il vous évitera, tout comme le sieur Bussy le fit à son temps,[3] vous agirez pareillement et battrez d'ailleurs tout froid avec lui.

Je vous avertis, au reste, que je viens de donner mes ordres au susdit ministre comte Finckenstein, pour qu'il doive dresser incessamment un mémoire détaillé et raisonné sur la conduite que surtout les ministres de l'administration présente en Angleterre ont tenue pendant cette guerre à mon égard, et combien je me trouve par là dans l'impossibilité à leur confier mes intérêts, ni les admettre à la médiation dans une pacification à négocier entre moi et entre la Reine-Impératrice.

Comme je ne doute pas que mondit ministre vous enverra au plus tôt ce mémoire, vous en ferez usage auprès de nos amis là-bas pour les mettre au fait de ce qui [s'est] véritablement passé, et pour les [dés]abuser de toutes les malignes imputations dont les ministres anglais

[1] Vergl. Nr. 14111. — [2] Vergl. S. 208. — [3] Vergl. Bd. XX, 666.

nous voudront charger frivolement. Quoique j'entrevoie très bien que cela ne saura guère me soulager de tout le mal que Bute saura me faire présentement, je me flatte cependant que j'en aurai la satisfaction à son temps de voir culbuté Bute par là.

Nach dem Concept. Federic.

14113. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

[Peterswaldau, 18 septembre 1762.][1]

Chiffre an den Prinz Ferdinand!

Je viens de recevoir la nouvelle des préliminaires signés entre la France et l'Angleterre. Mes intérêts et ceux des alliés ont été sacrifiés par la mauvaise volonté et la malhabileté du ministère britannique. Les Français restent en possession des provinces que j'ai au Rhin. Dans une conjoncture aussi fâcheuse, je n'ai de ressource qu'en moi-même. Schweidnitz va être prise incessamment; après cette reddition il faut tâcher de reprendre Dresde. Si je ne vais pas moi-même en Saxe, je prévois qu'il n'en résultera rien. Mon grand embarras est que je ne sais à qui confier mon armée en Silésie. Mon intention est d'y laisser 50 bataillons et 60 escadrons. Si donc il y avait moyen que, cette trêve faite, vous puissiez vous rendre promptement ici, vous me rendriez un service signalé. Je vous laisserais ici, et j'irais en Saxe tenter l'impossible pour reprendre Dresde. Je ne vois pas, d'ailleurs, quelle espèce de rôle vous pourriez jouer dans l'armée alliée, après cette suspension d'armes, et ici vous seriez de la plus grande utilité. Je vous prie de prendre vos arrangements sur tout cela et de m'écrire ce qu'il vous sera possible de faire. Quant à votre équipage, j'y suppléerai, vous fournissant de chevaux, de cuisine et de tout ce que vous pourrez avoir besoin jusqu'à l'arrivée de ce qui vous appartient. Je vous prie de me donner sur ceci une prompte réponse, pour que je prenne mes arrangements en conséquence.

Federic.

Cito, cito mit Courier expediret! Friderich.

Nach dem Concept. Eigenhändig.

14114. AU LIEUTENANT-GÉNÉRAL COMTE DE GUASCO, COMMANDANT DE SCHWEIDNITZ.

Teichenau, 18 septembre 1762.

Monsieur. J'apprends avec peine l'indisposition de Votre Excellence. Je me flatte toutefois qu'Elle n'aura point de suites. Elle me demande

[1] Das Datum nach der Ausfertigung.

d'envoyer un officier au maréchal Daun.[1] Nous ne savons que trop, Monsieur, que, par la négligence de quelques-uns de nos postes, vous avez fait passer et avez reçu, à trois ou quatre différentes reprises, des officiers de l'armée autrichienne; mais, dans la situation présente, je n'ose consentir à l'envoi que vous proposez, et je dois même y ajouter, Monsieur, que, si vous ne vous déterminez pas vous-même à prendre le seul parti qui vous reste, que mes ordres portent à vous refuser toute capitulation. Quelque peine que j'eusse à les exécuter, vous sentez que notre devoir est d'obéir à des ordres suprêmes. Je suis très fâché de ne pas pouvoir vous témoigner ma déférence sur ce que dessus.

Nach dem im Cabinet aufgesetzten Concept. [Tauentzien.]

14115. AU MAJOR-INGÉNIEUR LEFÈBVRE.

Peterswaldau, 18 septembre 1762.

Il n'est presque plus possible que les mineurs de l'ennemi puissent faire quelque chose; ils manquent de terrain, de sorte que, s'ils voulaient faire sauter une mine, ils culbuteraient leur propre glacis.[2] Il ne s'agit que d'aller avec la mine à fleur d'eau, pour être au-dessous de la galerie de l'ennemi, et alors il lui sera impossible de continuer de vous chicaner. Il ne faut point se décourager, mais continuer l'ouvrage.

Nous avons des mineurs de reste, peu de bons à la vérité, mais il les faut faire travailler. Cette mine jouera un jour plus tard et je compte sur le 21; alors l'assaut. Mais, comme il n'y a point de brèche à l'ouvrage, s'il le faut, comment transporterez-vous le canon dessus, si Gribeauval se gendarme encore? car il faut penser à tout d'avance.

Federic.

Nach einer Abschrift aus dem Nachlasse von J. D. E. Preuss. Der Zusatz war in der Ausfertigung eigenhandig.

---

[1] Guasco hatte, Schweidnitz 17. September, diese Bitte ausgesprochen, da er sich erst der Genehmigung seines Vorschlages (vergl. Nr. 14101) durch den Oberfeldherrn versichern müsse. Auf dem Berichte Tauentziens, d. d. Teichenau 17. September, finden sich die Weisungen für die Antwort: „Ich sehe wohl, dass Guasco lauter Zaudereien machet, und finde nicht à propos, dass er an Daun einen Officier schickete; gehörte sich nicht bei den jetzigen Umständen. Also schicke ihm [Tauentzien] eine Antwort [das ist das obige Schreiben], die er ihm schicken könnte. Ich wäre versichert, dass, so die Enveloppe gesprengt, er capituliren wird.“ Dem Herzog von Bevern wird am 18. September geschrieben: „Da der Commandant zu Schweidnitz abermalen, um zu capituliren, angeklopfet hat, so ist wohl zu vermuthen, dass wir die feindliche Garnison nächstens zu Kriegesgefangen[en] haben werden, und wird der Commandant übermorgen oder vielleicht morgen, wann unsere dritte Mine gesprungen sein wird, andere Saiten aufziehen.“ [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [2] Auf dem Berichte Tauentziens, d. d. Teichenau 18. September, finden sich die Weisungen für die Antwort: „Die Leute [die Belagerten] machen uns alle mögliche Chicanes; unterdessen müsste es doch ein Ende haben, denn nun, da sie die Gallerien haben springen lassen, bleibet ihnen nichts weiter übrig.“

14116. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

Peterswaldau, 19 septembre 1762.

Je viens de recevoir par estafette la lettre que Votre Altesse m'a faite du 9 de ce mois, et vous suis très obligé de la communication amiable que vous me faites de la notification que le ministère britannique vous a faite à la fin de leur paix particulière avec la France et des préliminaires vraisemblablement déjà signés. Ceci vous aura confirmé tout ce que je vous avais déjà mandé à ce sujet par mes lettres antérieures.

Je vous sais tout le gré possible de l'offre que vous venez de me faire au sujet de ce corps de troupes légères[1] que vous avez autrefois levé pour le service du roi d'Angleterre, et que vous avez entretenu jusqu'ici de votre fonds des épargnes. Je l'accepte avec plaisir, et comme je crois vous avoir déjà informé de ce qui m'était revenu des ordres à la trésorerie à Londres, pour n'être pas autorisé à faire la paie des troupes allemandes que jusques au 1er d'octobre, je serais bien aise que vous engagiez à mon service tout ce que les ministres anglais laisseront à votre disposition de cesdites troupes, pour les joindre aux autres que vous me renverrez alors.

Je vous prie très instamment de vouloir bien faire réflexion à ce que je vous ai proposé par ma lettre d'hier,[2] et que vous voudrez en conséquence presser [au][3] mieux possible votre arrivée ici, dès que la trêve sera publiée là. Je ne comprends rien au rôle que vous joueriez là-bas, la trêve faite, ni à quoi vous y pourriez servir, quelqu'un des généraux anglais ou hanovriens pouvant tout arranger de ce qui reste à faire par rapport à l'évacuation des provinces en question, et pour faire retourner les troupes. Je serais bien aise, si cela vous convient, que vous prépariez d'avance là-dessus les ministres anglais, en leur marquant qu'après que la trêve sera publiée, il ne serait plus de votre dignité d'être spectateur de ce qui restait à faire, et que vous retourneriez ainsi alors incessamment au service auquel vous teniez proprement. Ma lettre d'hier vous aura pleinement instruit du grand embarras où je suis de trouver, sans cela, à qui confier mon armée en Silésie, en attendant que je mettrai en exécution mon plan, pendant le peu de temps que la saison qui me reste pour mes opérations, le permettra. Ainsi je m'attends que vous tâcherez au plus tôt mieux de vous rendre bientôt auprès de moi; la reconnaissance que je vous en aurai, sera toujours égale au service que vous me rendrez par là.

Après avoir fini cette lettre, je viens de recevoir celle que vous

[1] Im Bericht des Prinzen: „plusieurs corps de troupes légères". — [2] Nr. 14113. — [3] So nach dem Concept; Vorlage: „tout".

m'avez faite du 11 de ce mois, dont le contenu m'a fait bien du plaisir,[1] quoique je ne sache rien ajouter à ce que ma lettre présente comprend.

Peut-être, mon cher, que Luckner, qui est un habile homme, ne serait pas éloigné de prendre parti; c'est une idée, je vous laisse à examiner si cela se peut ou non. Vous ne m'écrivez rien de mon neveu, ce qui me fait croire qu'il est hors de danger.[2] Schweidnitz traînera encore quelques jours.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

14117. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Peterswaldau, 19 septembre 1762.

J'ai eu la satisfaction de recevoir votre lettre du 14 de ce mois. Je viens d'avoir la nouvelle que les Français et les Anglais ont fait leur paix particulière, en sorte que les préliminaires seront vraisemblablement signés à l'heure qu'il est. Cette nouvelle nous oblige à nous hâter autant que possible de parvenir à la paix et en conséquence de prendre Dresde, qui est le point auquel je me fixe.

Dès que les préliminaires seront signés et la trêve publiée, le prince Ferdinand enverra les troupes légères qui m'appartiennent, de son armée, auxquelles il cherchera d'ajouter ce qu'il pourra encore des autres troupes légères qu'il a levées pendant la guerre pour le service du roi d'Angleterre et entretenues du fonds de ses épargnes faites aux quartiers d'hiver. Vous n'aurez qu'à prendre alors ce que vous aurez de plus mauvais de la cavalerie et de plus mauvais des bataillons francs, et les envoyer en Thuringe, pour attirer à vous les susdites troupes du prince Ferdinand. On dit que le bataillon de Trümbach est bon et le colonel Bauer un bon officier et son régiment en bon état.

Je compte que, vers le 8 ou 12 d'octobre, nous pourrons savoir où nous en sommes touchant le siège de [Dresde];[3] pourvu seulement qu'il y ait de la farine suffisante à Torgau pour tous nos corps, et que vous fassiez avancer en attendant l'artillerie, afin que tout soit prêt[4] pour entreprendre le siège. Nous n'avons rien à craindre à présent pour Berlin.

Touchant le siège de Schweidnitz nous ferons jouer notre dernière mine; notre logement est fait près des palissades, de sorte qu'en peu

[1] Der Prinz hatte über den Fortgang der Belagerung von Cassel (vergl. S. 196) und die Wahrscheinlichkeit eines baldigen Friedens zwischen England und Frankreich berichtet; den Oberst Estorff (vergl. S. 191) habe er selbst nach England geschickt. — [2] Vergl. S. 213. 218. — [3] So nach dem Concept; Vorlage: „Schweidnitz“. Vergl. S. 218. — [4] Im Concept: „afin que vers ce temps tout soit prêt à la main“.

de jours nous serons maîtres du fort, comme vous le verrez par le plan ci-joint.[1] Les petits ronds y sont les mines de l'ennemi.[2] D et E sont des rameaux que nous faisons actuellement, et par lesquels nous nous établirons sur l'enveloppe du fort; après, nous verrons jour s'ils ne veulent pas capituler.

Notre siège ennuie tout le monde, mon cher Frère; on me persécute pour en apprendre la fin. Je ne reçois pas une lettre de Berlin qui ne contienne un article sur ce chapitre. Cependant, je n'y sais d'autre moyen que la patience; on fait tout ce qui est possible, mais je ne saurais empêcher l'ennemi de se défendre, et Gribeauval lutte d'habileté contre Lefèbvre. Cependant bientôt, bientôt nous en verrons la fin. Il fait ici un temps du mois de décembre; les saisons sont aussi déréglées que la politique de l'Europe. Enfin, mon cher frère, il faut pousser le temps avec les épaules. Les jours se succèdent, et enfin nous attraperons celui qui mettra fin à nos travaux et nos peines. Adieu; je vous embrasse de tout mon cœur.

Federic.[3]

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig.

14118. AU MAJOR-INGÉNIEUR LEFÈBVRE.

Peterswaldau, 19 septembre 1762.

L'ennemi n'ayant que sept pieds de place entre son glacis et votre ouvrage, il me semble qu'il nous conviendrait d'éventer toutes les mines et rameaux qu'il pourrait faire, et d'avancer tout d'un coup sous ses galeries. J'aimerais donc encore mieux une petite mine pour mettre fin aux chicanes et aux camouflets qu'il pourrait vous donner, et, cela fait, je procéderais à la dernière mine qui doit faire l'effet attendu.

J'envoie Anhalt pour vous parler en mon nom. Vous verrez ce que vous trouverez le plus convenable de faire; je ne parle que théoriquement, et vous avez la pratique.[4]

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

---

[1] Liegt nicht bei. — [2] Die Worte: „de l'ennemi" vom König eigenhändig zugefügt. — [3] Dem Herzog von Bevern dankt der König am 19. September für seine Nachrichten vom 18., „aus welchen und andern dergleichen man wohl siehet, dass hier alles geruhig und der Feind dort stehen bleiben wird". [Berlin. Generalstabsarchiv.] Auf dem Berichte Bülows, d. d. Giessmannsdorf 19. September, dass bei Pölitz 4 feindliche Regimenter eingerückt seien, findet sich die eigenhändige Weisung für die Antwort: „Ich würde ihm vor der Nachricht sehr danken; denn [et]was rühret der Feind." Auf dem Berichte Bülows vom 21. die eigenhändige Weisung: „Hier stehet auch noch alles wie vorhero." — [4] Auf dem Berichte des Generals Tauentzien, d. d. Teichenau 20. September, finden sich die Weisungen für die Antwort: „Ich schicke Anhalt hin. Man muss bei Einer Sache bleiben, sonst würden wir nicht zu Ende kommen. Anhalt wird die Idee sagen. An der Flèche vergebene Mühe, wobei nichts herauskommt."

14119. AU COLONEL BARON DE GOLTZ A SAINT-PÉTERSBOURG.

Peterswaldau, 19 septembre 1762.

Ayant reçu aujourd'hui la dépêche que vous m'avez faite du 2 de ce mois avec la note qui vous [a] été remise[1] des ministres de la part de Sa Majesté l'Impératrice touchant le sieur de Courcel,[2] j'ai incessamment après donné mes ordres à ce que cedit sieur de Courcel soit relâché et mis en liberté, pour pouvoir retourner en sa patrie.[3] Ce que vous saurez déclarer de ma part aux susdits ministres, que c'était par la seule considération de Sa Majesté Impériale que je m'étais prêté d'abord à sa demande, pour lui témoigner avec combien de plaisir j'embrassais toutes les occasions que je trouvais pour la convaincre de mes égards, autant que cela dépendait de mes facultés.

Nach dem Concept. Federic.

14120. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Peterswaldau, 19 septembre 1762.

Le sieur Mitchell vient de m'envoyer par un courrier la lettre ci-close[4] avec son apostille que je vous envoie, afin que vous dressiez incessamment un mémoire par écrit, pour répondre solidement à toutes les criminations des ministres anglais et aux reproches qu'ils se sont avisés de me faire, pour colorer, s'il y a moyen, l'abandon qu'ils font de moi à l'occasion de leur paix particulière avec la France.

Informé entièrement, comme vous êtes, sur le peu de solidité de toutes ces criminations comprises dans la lettre du sieur Mitchell, je veux que vous y répondiez en forme d'un mémoire, pour y montrer clairement, article par article, la frivolité de ces reproches et pour mettre ces ministres dans tout leur tort.

Vous vous expliquerez en cela dans des termes très modérés, polis et obligeants quant à la forme, sans oublier cependant rien de ce qu'il faut pour une réfutation solide. Et quant à la crimination, comme si le feu roi d'Angleterre eût désapprouvé instamment et déconseillé mon entreprise sur la Saxe, non seulement les rapports de mes ministres à Londres de ce temps-là vous fourniront des preuves du contraire, mais une des plus éclatantes que vous saurez y alléguer, est encore qu'en 1758 le feu roi d'Angleterre me fournit lui-même de ses troupes qui

[1] D. d. Petersburg 21. August. — [2] Ein aus Livland gebürtiger früherer preussischer Lieutenant, der beim Desertiren ergriffen und auf die Festung Spandau gebracht worden war. — [3] Cabinetsordre an den Oberstlieutenant von Kleist, Commandanten von Spandau, d. d. Peterswaldau 19. September. — [4] D. d. Breslau 18. September. Ueber den Inhalt dieses Schreibens vergl. Nr. 14122.

vinrent me joindre alors,[1] pour me maintenir dans la possession de la Saxe contre l'ennemi.

Vous dresserez ce mémoire avec décence, mais bien solidement, afin qu'ensuite vous puissiez en envoyer au plus tôt à mes ministres à Londres une copie, avec ordre de la faire imprimer là-bas, afin de désabuser là-bas le public de la mauvaise impression que les ministres voudraient lui donner par la façon dont j'ai agi avec la cour de Londres. J'attends, au surplus, que vous m'envoyiez bientôt ce mémoire, afin que je puisse répondre alors à la lettre du sieur Mitchell, voulant différer jusques là la réponse que je lui ferai séparément.

Nach der Ausfertigung. Federic.

14121. AU SECRÉTAIRE BENOÎT A VARSOVIE.

Peterswaldau, 20 septembre 1762.

J'ai reçu votre rapport du 15 de ce mois et serai bien aise que vous veilliez sans interruption sur tout ce qui se passe relativement à la cour où vous vous trouvez et à ses menées, pour m'informer de tout ce que vous en apprendrez. Je souhaite que vous sauriez établir une correspondance entre vous et mon ministre plénipotentiaire à la cour de Russie, le colonel et adjudant baron de Goltz, pour l'instruire de tous les projets que la cour saxonne à Varsovie forme, et de ses manœuvres contre moi que contre l'impératrice de Russie.[2]

Au surplus, ne soyez point étonné de ce que le siège de Schweidnitz [traîne] au delà [du] temps que le public en a cru; il faut que vous sachiez qu'il y a là-dedans une garnison nombreuse à 10 000 hommes, et que sa défense sous terre que sur terre nous oblige d'aller par sapes, qui demandent du temps, mais que, du reste, il ne saura manquer qu'elle ne soit réduite en peu.

Nach dem Concept. Federic.

14122. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Peterswaldau, 21 septembre 1762.

Parmi les points de crimination que les ministres anglais ont faite contre nous dans cette lettre que le sieur Mitchell m'a écrite et que je vous ai communiquée à la suite de ma lettre d'hier,[3] il y en a trois

[1] Gemeint ist jedenfalls die Entsendung des Erbprinzen von Braunschweig zur Armee des Königs im Jahre 1759. Vergl. Bd. XVIII, 758; XIX, 628. — [2] Benoît hatte berichtet: „La cour d'ici prétend avoir des assurances positives que l'Impératrice s'est engagée de porter Votre Majesté aussi bien que les Autrichiens à evacuer la Saxe. . . On a donné des instructions au prince Lubomirsky pour qu'il fasse tout son possible à Pétersbourg, afin que l'Impératrice traite cette affaire sérieusement et avec ardeur.“ — [3] Gemeint ist Nr. 14120.

qui méritent votre attention particulière, pour en développer leur fausseté, vu que, sans cela, ils pourraient faire de l'impression sur des gens qui ne connaissent pas le vrai état des affaires et des circonstances qui l'accompagnent.

C'est pourquoi je veux bien vous communiquer ici ce que j'en pense, afin que vous en fassiez votre usage dans le mémoire que je vous ai chargé de dresser à ce sujet.

Le premier argument des susdits ministres est que la convention faite entre moi et l'Angleterre ne disposait que de ne point permettre l'entrée des troupes étrangères en Allemagne; mais que j'avais commencé la guerre en entrant avec mon armée dans la Saxe, contre le sentiment du feu roi d'Angleterre qui avait désapprouvé et constamment déconseillé cette entreprise sur la Saxe. Vous devez connaître la fausseté de cette imputation et combien les rapports que mes ministres à Londres ont faits dans ce temps-là, démontrent le contraire, en sorte que non seulement feu le roi d'Angleterre approuva mon expédition contre la Saxe, mais déclara expressément que, selon les circonstances où j'étais, je n'aurais pu agir autrement.

Vous vous expliquerez ainsi à mettre bien au jour cet article, qui, quoiqu'il paraisse n'avoir pas beaucoup de rapport à l'état de la question sur les affaires présentes avec l'Angleterre, y a cependant une grande influence. D'ailleurs, si les Autrichiens n'avaient pas fait leur alliance avec la France, ils n'auraient pas pu armer si fortement contre la Silésie; et comme la guerre n'était plus à éviter alors, il fallut bien que je prévinsse mes ennemis, pour ne pas être inévitablement prévenu d'eux.

Toutes ces circonstances étaient très connues à feu le roi d'Angleterre, qui en convint et déclara que ç'avait été là le seul parti à prendre pour moi.

Le second argument dont les ministres anglais se servent pour en imposer à ceux qui ne sont pas bien instruits, est que j'étais convenu de ma paix avec la Russie et avec la Suède, sans leur en communiquer quelque chose, avant que le traité fût signé.

Je laisse juger à tout le monde si l'on ose mettre en avant une telle imputation, vu que personne n'ignore qu'il n'a été rien traité de ma part avec la Russie à ce sujet que sous les bons offices du sieur Keith, ministre de la cour de Londres à celle de Pétersbourg, qui y a même coopéré.

Quant à la paix avec la Suède, l'on sait qu'elle fut une suite de celle avec la Russie, et qu'on n'a pas oublié d'en faire communication à la cour de Londres aussitôt que les circonstances permirent de le faire.

Au surplus, ce qui fait la grande différence de la négociation de paix entre l'Angleterre et la France et celle que nous avons eue avec la Russie et la Suède, c'est que ces deux puissances furent en guerre contre moi, sans s'être jamais déclarées contre l'Angleterre, et que, par

conséquent, elles n'avaient commis aucunes hostilités que contre moi seul; mais que les Français ont déclaré publiquement la guerre non seulement à l'Angleterre, mais également à moi, en sorte qu'ils tiennent encore en possession quelques-unes de mes provinces qu'ils envahirent.

Supposé donc pour un moment que j'eusse négocié ma paix avec la Russie et la Suède sans la participation de l'Angleterre, les intérêts de celle-ci n'y étaient mêlés du tout, puisqu'elle n'était point impliquée dans cette guerre; mais le cas est tout autre relativement à une négociation de paix entre l'Angleterre et la France, car il est constant que les Anglais ne sauraient convenir d'une pareille paix qu'à mon grand préjudice, à moins qu'il n'y soit stipulé expressément que tous les pays que les Français tiennent occupés de mes possessions, soient évacués et remis à moi.

Quant à la troisième crimination, comme si je ne voulais pas que l'Angleterre se mêlât plus aucunement de mes affaires, j'abandonne à tous les Anglais impartiaux de juger si, selon la façon présente de penser sur mes intérêts de quelques ministres, il serait de ma convenance à les abandonner à des gens qui, sans m'en donner connaissance et à mon grand préjudice, ont négocié l'hiver passé avec les Autrichiens,[1] et qui, d'ailleurs, pendant que l'empereur de Russie était dans la meilleure disposition du monde pour moi, l'en déconseillèrent, en se servant des expressions suivantes: — notez qu'il faut que vous fassiez insérer ici les termes propres et les plus forts dont Bute se servit à ce sujet envers le prince Galizin,[2] — enfin à des gens qui, au mépris de tous les traités existants entre moi et l'Angleterre, font la paix avec la France, en permettant que mes ennemis gardent la possession de mes provinces qu'ils ont envahies, en haine de mes liaisons avec l'Angleterre.

Il est certain que, si le cas existait que l'Angleterre eût été obligée de faire sa paix par les suites d'une guerre malheureuse, et où ses armes n'auraient point eu de succès, qu'alors on pourrait excuser une pareille démarche par le cas de nécessité, mais que dans les circonstances présentes, où les armes de l'Angleterre ont partout prospéré par terre et par mer, on abandonne les intérêts de ses amis et alliés de gaieté de cœur, voilà une chose dont on ne pourra accuser que la mauvaise volonté de quelques personnes qui se sont fait un système de jurisprudence et de droit public tout différent de ceux qui ont été connus et approuvés jusqu'à présent.

Ce sont les matériaux que je vous fournis sur ces trois points, et que vous habillerez au mieux à présent et à votre façon et en des termes adoucis et modérés, puisque je pénètre bien que des termes trop forts aigriront plutôt les choses qu'ils ne nous mèneraient au but, pour mettre ces gens dans leur tort et pour qu'ils ne puissent en imposer à d'autres par des faits mal fondés.

[1] Vergl. S. 221. — [2] Vergl. S. 221 und Bd. XXI, 311. 312.

Quant aux autres articles qui se trouvent encore dans la lettre du sieur Mitchell, il ne vous coûtera guère d'en montrer l'irrégularité.

Je me suis vu obligé de vous faire ce long plaidoyer, pour que la réponse à la lettre de Mitchell en devient plus énergique. Nous avons encore la convention de Zeven en réserve pour récriminer, s'il est nécessaire; mais nous aurons de bonnes raisons de justification et de griéves accusations contre les Anglais, et tout cela ne servira de rien, les affaires continueront d'aller leur train et chaque cour à suivre le système qu'elle a adopté.

Le siège de Schweidnitz avance, mais ce qui nous arrête, c'est la chicane des mines; cela finira, et nous prendrons sûrement la ville et la garnison.[1]

Federic.

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig.

14123. AN DEN GENERALLIEUTENANT VON TAUENTZIEN.

Peterswaldau, September 1762.

Wo Ich sehe, dass hier nicht viel zu thun, [würde] morgen oder übermorgen nach Bögendorf, um das Ding zu poussiren und im Gange zu bringen.

Lefèbvre muss seinen Plan und Projet nicht ändern, müsste von dem ersten nicht abgehen, als insofern der Feind es verhindert. Und Ich hätte dem Lefèbvre einen Plan geschicket;[2] nun bittet er 4 Canons zu haben bei Schwengfeld[3] auf eine Nacht; könnte sie sehr incommodiren, wenn diese so angelegt, wie sie gezeichnet, muss des Feindes Linien, wo er sie defensiv machet, alle enfiliren.

Weisungen [Bleinotizen] für die Antwort; auf dem Berichte Tauentziens, d. d. Teichenau 21. September.

14124. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

[Peterswaldau, 22 septembre 1762.][4]

Chiffre!

Je vois que vous n'avez pas une idée précise de la position des ennemis vis-à-vis de moi. Si vous voulez prendre une carte, vous pourrez sur le récit que je vous en fais, vous en faire une représentation exacte.

[1] Dem Oberstlieutenant von Lichnowsky wird am 21. September befohlen, „15 der zu Glogau befindlichen Mineurs dem Generallieutenant von Tauentzien vor Schweidnitz zuzuschicken und zur Förderung ihrer dortigen Ankunft zu Wagen abgehen zu lassen". [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [2] Vergl. Nr. 14118. — [3] Südsüdöstl. von Schweidnitz. — [4] Das Datum nach der Ausfertigung. Am Anfang der Ausfertigung wird der Empfang des Berichts vom 17. bestätigt.

Beck est avec 17 bataillons et 5 régiments de cavalerie dans un camp retranché au dessus de Wartha,[1] la position est inattaquable, et pour rendre la chose plus touchante, il a à Johannesberg un certain Lanius avec 3000 hommes.

Le camp de Silberberg est de 7 bataillons retranchés sur la crête de la hauteur; je l'ai reconnu, et je ne vois aucun moyen comment l'attaquer, d'autant plus que, quand même on forcerait ce poste, on serait obligé de cheminer par un chemin creux qui mène sur Scharfeneck, où se trouve Daun avec 33 bataillons et 15 régiments de cavalerie.

Il y a sur la Eule 7 bataillons, puis viennent les postes de Wüste-Waltersdorf, Jauernick et Tannhausen, qui font 15 bataillons, sous les ordres de Laudon.

A Hauptmannsdorf et Braunau, Wiese, Bergicht et Rupersdorf[2] est un camp retranché que Wied n'a pas pu attaquer; où se trouve Brentano avec 15 bataillons et beaucoup de cavalerie; il y a un détachement ennemi à Trautenau et Schatzlar d'environ 2000 hommes.

Vous voyez premièrement par ceci que le maréchal Daun se moquera des projets que je pourrais annoncer sur Glatz, l'impossibilité en est trop évidente. Je ne puis lui donner des jalousies avec quelque fondement que sur la Moravie; c'est à quoi je me suis déterminé. Pour ma marche sur Braunau, il ne me convient aucunement, dans les circonstances présentes, de me casser le nez à un poste aussi bien fortifié que celui-là. Je pourrais avancer du côté de Trautenau, mais sans y trouver du fourrage; et pour ce que vous proposez d'envoyer un détachement à Leitmeritz, je regarde ce projet comme impraticable, parceque ce détachement serait d'abord talonné par un corps que Daun enverrait naturellement à sa suite, que, du côté de la Lusace, certainement Luzinzky marcherait sur lui, et que le corps qui est à Teplitz, ne manquerait pas de s'y poster de son côté.

Le projet sur Egra serait admirable, si nous avions encore une armée pour l'y employer, mais, vu la situation où nous nous trouvons, il ne conviendrait certainement pas d'évacuer la Saxe, pour assiéger Egra. Je ne vois de jour pour prendre le magasin de Leitmeritz que par la Saxe et par le Passberg. Il faudrait un corps supérieur à celui de Teplitz et un officier qui sût profiter du terrain et faire de bonnes dispositions.

Tout cela examiné, j'en reviens à mon projet de marcher d'ici droit sur Dresde, pour essayer ce qu'on pourra faire. Il faudra que Hülsen poussât en même temps au delà de Kesselsdorf jusqu'aux hauteurs vis-à-vis le *Plauensche Grund;* si cependant cela ne réussissait pas, on

[1] Dem Herzog von Bevern wird am **21.** September geschrieben, „dass der General Beck noch immer in seiner vorigen Position stehet und dass der Feind, da er befürchtet von uns überfallen zu werden, durch solche Apprehension in grosse Unruhe gesetzet ist". [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [2] Hauptmannsdorf und die drei zuletzt genannten Orte nordwestl. von Braunau.

pourrait agir par diversion, selon que les circonstances le permettront. A vous dire ce que je pense, je ne crois point que Daun ira lui-même en Saxe; tout ce qu'il fera, c'est [qu']au premier bruit de mes mouvements il y enverra Brentano.

Voilà, mon cher frère, tout ce que je trouve de faisable, et encore observerez-vous que, par là, je serai en état de pouvoir revenir d'un moment à l'autre en Silésie, si la nécessité l'exige.

Le siège avance, mais les mines de l'ennemi nous font enrager.[1] Il n'y a pas autre moyen, il en faut passer par là pour trouver la fin de nos travaux.

Federic.

Nach dem eigenhändigen Concept. Der Zusatz eigenhändig auf der Ausfertigung.

14125. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Peterswaldau, 22 septembre 1762.

J'ai reçu votre rapport du 7 de ce mois, et je ne comprends pas comment le comte de Bute compte colorer ses comportements et sa très mauvaise conduite qu'il tient à mon égard. Le sieur Mitchell m'a présenté ici un mémoire assez ample que le ministre d'État le comte de Finckenstein a ordre de vous communiquer avec la réponse que je lui [ai] ordonné d'y faire. Je vous fais joindre ici le précis de la dernière.[2]

Au reste, il faut bien que je vous dise relativement aux subsides dont vous faites mention,[3] qu'il n'en saurait être question à l'heure qu'il est, et que, quand bien le comte Bute viendrait à en offrir présentement, je n'aurais garde de les accepter. Nonobstant cela, je vous laisserai encore en Angleterre, jusqu'à ce que l'on voie plus clair sur le fond des affaires.

Nach dem Concept.

Federic.

[1] Dem Major Lefèbvre schreibt der König am 22. September: „Sûrement les mineurs ne font pas leur devoir, sans quoi ils auraient fait plus de besogne, que ce que vous me marquez. Il faudra donc les contraindre à mieux faire. Je compte de me rendre demain au siège.“ [Berlin. Generalstabsarchiv.] Dem Minister Finckenstein wird an demselben Tage geschrieben: „Pour ce qui est de Schweidnitz, je me flatte de vous donner en peu des nouvelles favorables de la reddition de cette place.“ — [2] Der Inhalt dieses Précis, das als Postscriptum dem obigen Schreiben angehängt war, stimmt im wesentlichen mit der Ordre an Finckenstein vom 21. September (Nr. 14122) überein. — [3] Die Gesandten hatten berichtet: „Le ministère .. est déterminé à vous offrir, Sire, par le canal du sieur Mitchell, le même subside que la cour de Vienne recevra de celle de France, en conséquence du traité de Versailles.“

14126. AN DEN CAPITÄN VON ZEGELIN, VICECOMMANDANTEN VON BERLIN.

Peterswaldau, 22. September 1762.

Es hat der Geheime Rath und Resident zu Hamburg von Hecht unterm 16. dieses Mir angezeiget, dass des Prinz George von Holstein Liebden ihme geschrieben, wie dass, da die in Russland gewesene holsteinische Truppen mit dem ehesten in Kiel zurück erwartet würden und sie sofort verabschiedet werden sollten, Sie diese Mannschaften gerne zu Meinem Dienst als Rekruten zu überliefern wünscheten und zu deren Uebernehmung die erforderliche Verfügung getroffen werden möchte. Ihr habet also Euch wegen dieser Rekrutenübernehmung mit dem p. von Hecht näher zu concertiren und das zu deren Transportirung hieher benöthigte zu veranstalten, auch das dabei erforderliche Geld, welches Ich demnächst von hier aus bezahlen lassen werde, mit dem fordersamsten vorschussweise an den p. von Hecht zu remittiren.

Nach der Ausfertigung.

Friderich.[1]

14127. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Bögendorf,[2] 24. September 1762.

Ew. Liebden Schreiben habe erhalten, und ist es ganz recht, dass das zweite Bataillon von Baireuth nach Giessmannsdorf zum Generalmajor von Bülow marschiret ist.[3] Ich werde vielleicht noch einige Tage hier bleiben, um die Attaque recht zu poussiren, und ist auch nunmehro wohl zu hoffen, dass es in einigen Tagen vorbei sein wird, indem der Feind wegen der neuen angelegten Ricochetbatterien sehr beunruhiget wird und die Hauptgallerie zur Mine gut avanciret.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

---

[1] Am 23. September erhält Zegelin den Befehl, „dass Ihr nicht eben ein Commando nach Hamburg oder nach dem Holsteinschen schicken, sondern dazu nur ein paar zuverlässige vernünftige Officiers nebst einigen Unterofficiers commandiren müsset". Die Verpflegungsgelder könne Hecht vorschiessen. — Der General Schmettau wird am 23. beauftragt, die erhobenen „Contributionsgelder" nach Breslau zu schicken. „Die zusammenzubringenden Pferde sowie auch das Vieh (vergl. Nr. 14109) sollet Ihr nur da behalten und asserviren, indem es kommen könnte, dass ein Corps von Mir dahin käme, so dergleichen nöthig hätte." — [2] Südwestl. von Schweidnitz. — [3] Den Befehl dazu hatte Bevern am 23. September erhalten. [Berlin. Generalstabsarchiv.]

14128. AU ROI DE DANEMARK A FREDENSBORG.

Au quartier de Peterswaldau,[1] 25 septembre 1762.

J'ai été très sensible aux marques d'amitié et de confiance que Votre Majesté a bien voulu me confirmer par la lettre qu'Elle a pris la peine de m'écrire au sujet du duc régnant de Mecklembourg-Schwerin,[2] et je La prie d'être assurée de la parfaite reconnaissance que Ses sentiments m'ont inspirée.

Je serais charmé, si ce qui s'est passé avec ce Prince et par rapport à la conduite qu'il a observée envers moi, me permettait de prouver encore à cette occasion mon désir parfait à complaire [à] Votre Majesté sur Ses demandes; mais, comme il Lui est connu combien ce Prince avait pris à tâche de me causer des mortifications en se joignant avec toute la partialité possible à mes ennemis, Elle ne saura pas désapprouver que, ma patience mise à bout, j'ai été obligé de lui en faire sentir mon ressentiment. Comme cela vient de finir en conséquence de la convention qu'il a faite, je ne saurais à présent rien changer aux conditions stipulées à cet égard, pour n'avoir pas lieu d'appréhender de nouveaux subterfuges de sa part, afin de traîner ses promesses.

Ce sont ces considérations seules qui m'obligent à prier Votre Majesté de vouloir bien faire aviser au Duc de remplir exactement ses engagements pris, pour finir tout inconvénient, et à se conduire mieux dorénavant à mon égard. Je Lui en aurai bien de l'obligation, et Elle voudra être persuadée que, d'ailleurs, je saisirai avec empressement toutes les occasions qui se présenteront à Lui prouver la parfaite estime et l'amitié sincère avec laquelle etc.

Federic.

Nach dem Concept.

14129. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE BORCKE A COPENHAGUE.

Peterswaldau, 25 septembre 1762.

Votre relation du 11 de ce mois vient de m'être remise, avec cette lettre de cabinet que Sa Majesté Danoise a bien voulu se prêter à me faire aux instances du duc de Mecklembourg-Schwerin.[3]

Quelques égards que j'observerai toujours pour ce que Sadite Majesté me voudra faire parvenir, et touché des sentiments d'amitié qu'elle a voulu me témoigner par sa lettre, je me vois cependant obligé à regret de ne point pouvoir pas me prêter cette fois à ce qu'elle désire de moi à l'égard dudit Duc. La mauvaise conduite qu'il a tenue à mon égard, et son intention à me nuire par mes autres ennemis dans

[1] Die Cabinetskanzlei war in Peterswaldau zurückgeblieben. — [2] D. d. Fredensborg 10. September. Der König von Dänemark befürwortete die Bitte des Herzogs von Mecklenburg-Schwerin, die Zahlung von 377000 Thalern Contribution bis Ostern des nächsten Jahres zu verschieben. — [3] Vergl. Nr. 14128.

toutes les occasions qu'il a pu rencontrer, m'ont assez prouvé son malin vouloir contre moi. J'ai été obligé de lui en faire éprouver mon ressentiment; je viens de le finir par la convention faite. A présent je ne saurais me départir des stipulations faites à ce sujet, dont j'ai tout lieu de soupçonner qu'il rien n'est plus juste que qu'il s'acquitte de ce à quoi il s'est engagé, sans prétendre à de nouveaux délais, ne visant qu'à rendre l'affaire de nouveau impliquée.

Vous vous expliquerez donc en conséquence, quoique en termes doux et fort polis, envers le baron de Bernstorff, en lui remettant ma réponse que je joins pour le Roi son maître, que vous accompagnerez de force de protestations de la considération et l'amitié que je lui garderai invariablement. Avec tout cela, vous ne laisserez pas d'insinuer poliment à ce ministre que j'espérais que le Roi son maître userait à cette occasion de la même complaisance envers moi que celle dont j'avais usé à son égard, à l'occasion de ce qui était arrivé en dernier lieu relativement à la ville de Hamburg,[1] dont je ne m'étais guère mêlé, mais avais laissé agir le Roi à son gré, nonobstant la différence de cas que je n'avais connu aucun mécontentement que cette ville lui avait donné, au lieu que le Duc avait tout fait pour s'attirer mon indignation. Je me persuade qu'on laissera tomber là cette affaire et aviser[a] plutôt au Duc de s'acquitter exactement de ses engagements pris envers moi.

Nach dem Concept. Federic.

14130. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Bœgendorf, 27 septembre 1762.

J'ai reçu, peu de temps après votre rapport du 23, celui du 24 de ce mois avec leurs annexes,[2] et j'approuve que vous fassiez usage du dernier mémoire, auquel je ne trouve rien à ajouter, auprès du sieur Mitchell et de mes ministres à Londres. Au reste, il paraît par mes dernières lettres que le roi d'Espagne soit d'accord avec la cour de France, et comme, d'ailleurs, les ducs de Bedford et de Nivernais ont passé à leurs destinations,[3] il me semble qu'il n'y aura plus rien à changer ni à contrecarrer aux vues du comte Bute.

Nach der Ausfertigung. Federic.

[1] Vergl. Bd. XXI, 585. — [2] Zwei auf Grund der königlichen Befehle vom 19. und 21. September (Nr. 14120 und Nr. 14122) ausgearbeitete Mémoires. In dem zweiten hatte Finckenstein, der Ordre vom 21. gemäss, einen Zusatz gemacht über den Inhalt des Berichts von Galizin. Dies letztere Mémoire wurde am 1. October von Finckenstein an Mitchell übergeben. — [3] Bedford ging als englischer Unterhändler nach Paris, Nivernais als französischer Unterhändler nach London. (Vergl. S. 222.)

14131. AN DEN GENERAL DER KAVALLERIE VON ZIETEN.[1]

[Bögendorf, September 1762.]

Er hätte einen Brief,[2] der voller vaguen Beschwerden wäre. Wir könnten uns nicht expliciren, wo sie die Oerter nicht nenneten und die Sachen anzeigeten, worüber sie klageten. Wenn sie Beschwerden hätten, würden sie sich deutlicher expliciren, damit man antworten könnte, weil die Benennung von Excessen zu general. Im übrigen würden sie sich zu entsinnen wissen, dass die Excesse, so ihrerseits begangen, unzählbar, welches mit factis könnte confirmiret werden, und so ohne Satisfaction geblieben. Mit der Antwort sollte ihn abfertigen, und würde er sich weiter expliciren müssen.

Der Feind hat hier die Nacht eine Mine sprengen lassen und unser Logement ruinirt, würde alles von uns reparirt. Das übelste ist, dass es uns einige Tage zurückwirft.

Weisungen [Bleinotizen] für die Antwort; auf dem Berichte Zietens, d. d. Peiskersdorf 27. September.

14132. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

[Bœgendorf, 28 septembre 1762.][3]

Chiffre!

Je suis bien aise d'apprendre[4] que vos affaires sont encore sur le même pied. J'apprends aujourd'hui que Brentano est parti de Braunau avec 8 bataillons sans cavalerie, pour garnir les débouchés de Zittau et de Gabel.[5] J'en ai averti Schmettau; ce mouvement s'y fait pour couvrir la Bohême contre les incursions de Szekely,[6] qui a fait quelque ravage, tant du côté de Friedland que de Gabel. Vous vous délivrez sûrement des troupes des Cercles, pourvu que Belling exige bien des contributions du côté de Kommotau; je sais que les ennemis y sont fort sensibles.

La paix des Anglais nous délivre du voisinage des Français et vous procurera à peu près 2000 hommes de troupes légères; voilà le fond de la chose, mais pour faire la paix cet hiver, il n'y a d'autre moyen qu'en prenant Dresde, ou pour mieux dire, qu'en dépostant l'ennemi du fond de Plauen, pourvu que vous ayez pris tous les arrange-

[1] Die Berichte Zietens sind im September aus Peiskersdorf (westl. von Reichenbach) datirt. — [2] Zieten hatte am 27. September ein an ihn gerichtetes (nicht vorliegendes) Schreiben des Generals Laudon übersendet, „worinnen er einige Beschwerde wegen der von unserseits geschehenen Plünderungen und Abbrennung einiger Oerter in Böhmen führet". — [3] Das Datum nach der Ausfertigung. — [4] In der Ausfertigung folgen die Worte: „par votre lettre du 24 de ce mois". — [5] Auf dem Berichte Zietens, d. d. Peiskersdorf 28. September, findet sich die eigenhändige Weisung für die Antwort: „Werner hat keine Infanterie nöthig. Brentano ist nach Zittau marschiret, und in dessen Stelle hat Daun einige Regimenter nach Braunau detachiret; sonsten hat sich nichts gerühret." — [6] Vergl. S. 195. 199. 200.

ments nécessaires pour le siège; cela suffit et que vous sachiez le temps qu'il faut pour mener l'artillerie devant Dresde, afin de la faire venir à temps. Dès que notre siège sera fini, je pourrai vous mander plus exactement l'état des choses en cette province et les manœuvres que je serai en état de faire.

Les lettres que j'ai reçues aujourd'hui de Londres,[1] n'annoncent pas la paix aussi proche qu'on la croit entre les Français et les Anglais; il faut attendre patiemment la fin de cette négociation, pour savoir précisément à quoi s'en tenir.

Ce sont les mines, mon cher frère, qui nous ont arrêtés avant-hier; ils en ont fait jouer une qui a détruit un de nos logements qui ne sera entièrement réparé [que] ce soir; nous sommes à présent presque à l'abri des mines de l'ennemi, à 5 pieds des palissades. Dans quelques jours nous serons dans le chemin couvert, et nous ferons sauter une partie de l'enveloppe, ce qui sera, à ce que je crois, la fin de la comédie.

Federic.

Nach dem eigenhändigen Concept. Der Zusatz eigenhändig auf der Ausfertigung.

14133. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Quartier de Bœgendorf, 28 septembre 1762.

J'applaudis parfaitement à cette déclaration verbale que vous avez faite au sieur Grenville, en conséquence du compte que vous m'en avez rendu par votre rapport du 10 de ce mois, touchant la restitution de mes provinces des Clèves, de Gueldres, de Wesel et de toutes leurs appartenances à stipuler clairement et expressément dans le traité de paix entre la Grande-Bretagne [et][2] la France, de même que d'une parité parfaite dans le traitement que les deux cours feront à leurs alliés respectifs jusqu'à la conclusion d'une paix générale.

Aussi je vous autorise et vous ordonne par la présente qu'après la publication des préliminaires et dans le cas que vous supposez à la cour où vous vous trouvez, relativement à son projet pour stipuler cet article,[3] vous remettrez une protestation bien formelle là-dessus. A quoi vous vous conformerez.

Quant au mémoire du sieur de Calzabigi[4] que vous venez de joindre

[1] Vergl. Nr. 14133. — [2] So nach der Ausfertigung; Vorlage: „avec“. — [3] Knyphausen und Michell hatten berichtet: „Nous avons tout lieu de supposer que le projet de cette cour-ci est de stipuler à la vérité la sortie des troupes françaises des provinces susmentionnés, Sire, qui vous appartiennent, mais de conniver en même temps que la cour de Vienne fasse défiler des troupes des Pays-Bas pour en prendre possession immédiatement après.“ — [4] Das Mémoire liegt nicht vor. Der Verfasser machte Vorschläge zur Hebung der Staatsfinanzen mit Hülfe einer Lotterie.

à votre susdit rapport, vous apercevrez aisément que, dans le fort de mes opérations de guerre où je suis actuellement, je ne saurais vaquer à me faire une notion bien claire du système et du projet qu'il me propose. C'est pourquoi mon intention est que, sans laisser tomber tout-à-fait les propositions de cet homme, vous devez examiner à fond ses idées et son plan, afin de m'en faire un rapport tout clair et intelligible à moi du mérite de son projet, et s'il y a là de la réalité, ou s'il n'y a que du chimérique et des choses peu ou point praticables dans l'exécution. Voilà pourquoi je vous renvoie son mémoire.

Je reçois votre dépêche du 14 de ce mois sur laquelle je suis bien aise de vous dire que, vu l'avantage que l'Espagne gagne en Portugal et l'état précaire où se trouve encore l'expédition des Anglais sur la Havane, il pourrait bien se trouver encore des anicroches à l'ouvrage de la paix des ministres anglais, qui, à ce que je présume, n'oseront pas prendre sur eux de conclure avec la France seule et sans que la guerre entre l'Espagne et l'Angleterre ne soit également finie, à moins que lesdits ministres ne voudront essuyer toute l'indignation de la nation contre eux et son mécontentement suprême; en sorte qu'il ne me paraît point impossible que leur négociation de paix saurait gagner par là toute une autre face encore. Continuez à m'informer exactement de tout ce qui arrive. Mon ministre le comte de Finckenstein vous aura sans doute déjà envoyé à présent ce mémoire que j'ai fait dresser pour servir de réponse aux remarques contenues dans la lettre que le sieur Mitchell m'a écrite le 18 de ce mois et dont je vous ai déjà prévenus.[1]

Nach dem Concept. Federic.

14134. AU SECRÉTAIRE VON DER HELLEN A LA HAYE.

Quartier de Bœgendorf, 28 septembre 1762.

J'ai trouvé également curieuses et intéressantes les nouvelles que votre rapport du 18 de ce mois comprend; continuez toujours à m'en donner sur le même pied, et tâchez surtout de bien pénétrer comment la cour de Versailles pense proprement sur mon sujet dans le moment présent et dans les conjonctures présentes. Je crois que la meilleure voie, pour vous mettre bien au fait sur ceci, sera par le canal de l'ambassadeur de la République à Paris.[2] Employez votre adresse et les moyens que vous avez à la main pour l'en faire faire sonder, et si vous avez d'autres connaissances encore qui vous pourront servir pour parvenir à ce but, ne les négligez pas. Après que vous vous serez bien orienté sur cet article, faites-m'en votre rapport fidèle et de manière que je sache y compter parfaitement.

Nach dem Concept. Federic.

---

[1] Vergl. Nr. 14125 und Nr. 14130. — [2] Berkenrode.

14 135. AN DEN GEHEIMEN COMMERZIENRATH VON REXIN IN KONSTANTINOPEL.

Quartier Bögendorf, 28. September 1762.

Nachdem Ich zeither mit aller Ungeduld auf weitere Nachrichten von Euch gewartet habe, um einmal von Euch positivement zu wissen, woran Ich mit der Pforte bin, so erhalte Ich endlich Eure Relation vom 29. vorigen Augusti, welche Mir der Delon nach seiner Ankunft zu Breslau hieher eingesandt hat.

Zu Meinem besonderen Missfallen aber finde Ich nichts anders als lauter verworrene und durch einander geworfene Sachen darin, und dass Ich noch in derselben Ungewissheit deshalb bleibe, wie Ich vorhin gewesen. Und da Ich daraus wohl absehe, wie bei so bewandten Umständen aus allem Euren Negotiiren nichts herauskommen will, so verbiete Ich hierdurch und befehle Euch alles Ernstes, dass Ihr Mein Geld durchaus nicht weiter wegwerfen, noch einen Groschen mehr deshalb dorten ausgeben sollet. Wornach Ihr Euch stricte zu achten habet.

Nach dem Concept. Friderich.

---

14 136. AU COLONEL BARON DE GOLTZ A MOSCOU.

Quartier de Bœgendorf, 28 septembre 1762.

Votre relation du 7 de ce mois m'a été rendue, laquelle ne renfermant rien qui demande réponse, il ne me reste qu'à vous dire que le comte de Solms, étant arrivé à Breslau, est en chemin pour se rendre chez moi ici, afin de prendre mes dernières instructions, d'où ensuite il partira pour se rendre en droiture à sa destination et vous relever.

Vous continuerez, en attendant, de veiller exactement sur tout ce qui peut avoir aucun rapport à mes intérêts, et en particulier sur les machinations des ministres des cours ennemies, au sujet desquelles il faut que vous ne doutiez pas qu'ils ne se laisseront pas rebuter, pour ne pas chercher à me nuire à chaque occasion qu'ils y croiront tant soit peu convenable. Enfin, vous tâcherez à me rendre vos rapports aussi intéressants qu'il sera possible.

Federic.

P. S. 29 septembre.

Après avoir fini cette dépêche, je reçois celle que vous m'avez faite du 12 de ce mois, avec laquelle le courrier Schnevogt m'a bien remis la cassette contenant les marques de l'ordre de l'aigle noir que vous m'avez renvoyées par les raisons comprises dans votre rapport.[1]

[1] Woronzow hatte den Gesandten darauf aufmerksam gemacht, dass es gut sein werde, an dem Orden einige Veränderungen vorzunehmen, mit der Begründung „que la cour de Saxe venait d'offrir son ordre à Sa Majesté Impériale avec les mêmes marques qu'avait eues l'Empereur, et que Sa Majesté Impériale venait de les refuser entièrement“.

J'ai ordonné d'abord de faire incessamment les changements qu'on a souhaités dans la façon dont ces marques étaient montées en bijoux, et dès le moment que tout sera fait, on vous les renverra par un exprès, afin que vous présentassiez cet ordre de ma part à Sa Majesté l'Impératrice, en le faisant [passer] pour un tout nouveau ouvrage. En attendant, vous n'oublierez pas de bien remercier le grand-chancelier des assurances qu'il est venu vous renouveler à mon sujet, et de l'assurer de toute mon estime invariable.

Pour ce qui regarde l'affaire de la tutelle du Grand-Duc, comme duc de Holstein, que la cour de Danemark s'est arrogée, le prince de Repnin ne m'en a pas fait encore aucune ouverture de la part de sa cour, ce que je crois cependant qu'il fera incessamment encore. Je ne doute point, en attendant, que cette démarche précipitée de la part des Danois ne manquera pas d'ouvrir les [yeux] à beaucoup de Russes, pour comprendre les justes raisons que feu [l']Empereur avait pour prendre des mesures sérieuses avec le Danemark, et pour regretter sa mémoire.

Nach dem Concept. Federic.

14137. SUPPLÉMENT A L'INSTRUCTION DU COMTE DE SOLMS.[1]

Bœgendorf, 29 septembre 1762.

Je lui recommande, premièrement et en général, toute la circonspection possible dans un pays où les moindres actions des ministres peuvent tirer à conséquence, surtout qu'il ait tous les ménagements possibles pour les ministres et les gens en place, qu'il soit soigneux d'éviter qu'aucune personne ne puisse déroger aux grandes affaires.

Les espèces de négociations dont il pourra être question actuellement avec la cour de Russie, peuvent rouler sur quatre points principaux. Le premier et le plus important est l'échange du traité définitif de paix avec la cour de Russie. Le comte de Solms, en arrivant à la cour de Russie, pourra s'informer au baron de Goltz de quels canaux il pourra se servir pour parvenir à terminer cette affaire le plus promptement qu'il sera possible.

Le second article sur lequel pourra rouler une espèce de négociation, peut être relatif aux propositions que la Russie nous a faites d'évacuer la Saxe. Goltz lui remettra une copie de la déclaration que j'ai fait faire en conséquence.

Le troisième article sur lequel les négociations pourraient rouler, serait celui de ma médiation proposée à la cour de Russie pour terminer ses différends avec les Tartares. A ce que j'ai vu par les dernières

[1] Die Hauptinstruction, d. d. Berlin 11. September, war im Ministerium aufgesetzt worden. Vergl. Nr. 14049.

dépêches de Goltz, la cour de Russie a accepté mes offres. Il ne serait donc question que de la disposer à envoyer quelqu'un d'accrédité au kan des Tartares qui, par le moyen de Boscamp, mon envoyé dans ce pays-là, pourrait terminer les différends qu'il y a entre eux.

Le quatrième article sur lequel il pourrait y avoir quelque négociation, sera peut-être la tutelle que le roi de Danemark s'attribue sur le pays de Holstein-Gottorp. Si le comte Solms entend que les ministres de Russie touchent cette corde, il peut leur insinuer que l'alliance que nous avions conclue avec le défunt Empereur sur ce sujet, n'ayant pas été ratifiée par l'Impératrice régnante, me met hors d'état de me mêler de cette affaire au delà de ce que pourraient opérer mes bons offices; et comme je ne crois pas que l'impératrice de Russie veuille s'engager sitôt dans une guerre avec une puissance etrangère, je crois qu'ils laisseront tomber cet article-là.

D'ailleurs, le comte Solms pourra s'étendre en général sur les louanges du prince Repnin et sur l'estime qu'il s'était requise ici. Il sera attentif sur les démarches du sieur Prasse, secrétaire d'ambassade du roi de Pologne, et sur les intrigues que le comte Mercy[1] pourrait faire à cette cour-là; mais il ne m'écrira rien dans ses dépêches sur les intrigues qui pourraient s'élever à la cour ou parmi la nation, ou sur tout ce qui pourra être relatif au gouvernement présent, à moins que ce ne soit en chiffres, ou que sa dépêche soit assurée par le courrier qui la porte ou par quelque autre voie sûre de laquelle il n'y ait rien à appréhender.

Nach dem Concept. Federic.

14138. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE BORCKE A COPENHAGUE.

Borcke übersendet, Kopenhagen 14. September, ein an ihn gerichtetes Billet des Grafen Düben,[2] des Inhalts, dass die Königin von Schweden die von ihr im Interesse des Friedens mit Preussen aufgenommenen 50000 Thaler gegen ihre Erwartung nicht von England erstattet bekommen habe und deshalb darum bitte, „de pouvoir négocier ladite somme sur le crédit de Sa Majesté, prête à la payer dans une année et à mettre en attendant ses pierreries en gages". Borcke hatte darauf erwidert, dass er zwar von dem Bedauern des Königs über die Lage der Königin überzeugt sei, aber nicht sehe, „comment [Votre Majesté] pourrait l'aider dans un moment où, dépourvue de secours étrangers, Elle était obligée à employer toutes Ses ressources pour soutenir le fardeau immense dont Ellese trouvait chargée Elle-même".

Au quartier de Bœgendorf, 29 septembre 1762.

J'ai reçu avec le post-scriptum de votre dépêche du 14 de ce mois la copie chiffrée du billet que le comte Düben vous à écrit par ordre de la Reine ma sœur. Au sujet duquel je suis bien aise de vous dire que j'approuve entièrement la réponse que vous avez faite audit comte,

[1] Vergl. S. 93. 211. — [2] Oberkammerherr der Königin Ulrike von Schweden.

comme entièrement conforme à mes intentions et vraiment fondée sur mes circonstances présentes, pour ne rien dire de ce que, me trouvant au milieu de mes opérations de guerre et entièrement occupé à bien finir ma campagne, il m'est moralement impossible de pouvoir entrer en pareil négoce.

Nach dem Concept. Federic.

14139. AN DEN GENERALMAJOR VON SCHMETTAU.

[Bögendorf, September 1762.]

Er müsste geschwinder und schärfer hinter denen Liefrungen her seind; Geld müsste schon 200000 Rthlr. eincassiret seind und zum wenigsten schon 200 Pferde zusammen. Er schreibet mir nichts vom Mehl, wie viel Winspel eingekommen seind. Dann ein Vorrath muss bei Zeiten gemacht werden, aber er nimmt sich der Sache nicht genung mit Ernst an.

Friderich.[1]

Eigenhändige Weisung für die Antwort; auf dem Berichte Schmettaus, d. d. Görlitz 28. September.

14140. AN DEN GEHEIMEN COMMERZIENRATH VON REXIN IN KONSTANTINOPEL.

Bögendorf, 2. October 1762.

Durch den Courier Prätorius habe Ich Euren Bericht vom September, dabei Ihr aber den eigentlichen Tag zu inseriren vergessen, erhalten.

Es würde Mir solcher einige Zufriedenheit gegeben haben, wenn Ich nicht schon gewohnet wäre, dass man Euch mit aller Hoffnung flattiret, nunmehro zur wirklichen Zeichnung des Defensivtractates schreiten zu wollen, welches aber gleich darauf durch neue Chevilles, so von Seiten des Grossveziers gemachet worden, eludiret worden ist, so dass die gewisse Versicherungen, so Ihr deshalb erhalten, wiederum in den Brunnen gefallen und alles in neue Verwickelung und Weitläuftigkeiten gesetzet worden. Die Wahrheit davon werden Euch alle Papiere von Eurer Neg[oti]ation vom Anfange bis jetzo her confirmiren, daferne Ihr Euch die Mühe geben wollet, solche nachzusehen.

1 Dem Obersten von Sass, Commandanten von Cosel, dankt der König am 30. September für Nachrichten aus Ungarn und Siebenbürgen. „Was hiernächst die österreichische Streifereien . . betrifft, so werden hoffentlich solche nach der Uebergabe von Schweidnitz, wann Ich nach Oberschlesien detachiret, sich bald legen." [Berlin. Generalstabsarchiv.] — Auf dem Berichte Bülows, d. d. Giessmannsdorf 29. September, findet sich die eigenhändige Weisung für die Antwort: „Von Hirschberg aus wird man besser erfahren, wor der Feind hin ist oder ob er noch bei Trautenau stehet. Was man davon erfähret, muss auch an Schmettau geschrieben werden."

In obgedachter Eurer letzteren Dépêche selbst ist es vernünftiger Weise sehr schwer mit einander zu conciliiren, wenn Ihr schreibet, wie der Grossvezier nebst dem Mufti sehr sehnlich wünschen, durchzudringen und vermittelst des Chan den Sultan zu einer Finalentschliessung zu bringen, zu gleicher Zeit, da Euch der Grossvezier auf Mein letzteres Schreiben an ihn[1] die von Euch eingeschickte Resolution zustellen lassen, worinnen neuerliche und ganz unbillige Chicanes über die von Mir dem Chan gegebene Versicherungen gemachet werden wollen.

Zu Eurer Direction dienet Euch deshalb, dass Ich nicht weiss, wie weit der Boscamp sich gegen den Chan aventuriret hat; Meine Ordres an ihn aber seind positiv gewesen, dem Chan dasjenige zu versprechen, was in Meinem Schreiben an den Grossvezier enthalten, wie Ich solches auch dem Chan selbst geantwortet habe. Es würde eine noch nie erhörete und wunderbare Sache sein, wenn man von Mir fordern wollen, Ich solle dem Chan alle seine Forderungen an Russland positiv garantiren, ohne Mich vorher mit Russland darüber zu vernehmen und die Sache zu einer ordentlichen Negotiation einzuleiten und ein gütliches Accommodement zu versuchen. Hierzu habe Ich Mich erboten und Meine bona officia und Mediation offeriret. Darauf habe Ich auch sogleich bei dem russischen Hofe gearbeitet und solches, wie Euch schon bekannt ist, nicht ohne guten Success.

Um Euch aber noch mehr davon und zugleich durch Euch die Pforte von Meiner aufrichtigen Gesinnung darüber zu überzeugen, auch dass der jetzige russische Hof ganz geneigt sei, unter Meinen bonis officiis seine Differenzien mit dem Chan gütlich beizulegen, so lasse Ich Euch vermittelst des anliegenden chiffrirten Extractes communiciren, was Mir Mein Minister am russischen Hofe der Baron von Goltz vom 12. verwichenen Septembris nur noch jüngstens in seiner letztern Dépêche von der guten Neigung der jetzigen russischen Kaiserin zu dergleichen gütlichen Negotiationen und Accommodement mit dem Chan berichtet hat.[2] Wovon Ihr Euren guten Gebrauch machen und solches durch Eure Freunde dem Grossvezier communiciren lassen könnet. Wenn dergestalt dieses gütliche Accommodement, wie Ich hoffe, zu Stande kommet, alsdenn ist es erst Zeit, von Garantien über den getroffenen Tractat zu sprechen. Vor gepflogener Negotiation aber über noch nicht convenirete Sachen von Mir eine Garantie, und dass Ich gleichsam Russland dadurch Gesetze vorschreiben solle, zu verlangen, solches würde die Pferde hinter den Wagen bringen heissen. Ich werde Euren versprochenen baldigen Bericht mit nächstem erwarten.

Dieses aber wiederhole Ich Euch auf das ernstlichste und befehle Euch nochmals auf das schärfeste, dass Ihr durchaus Meine Gelder nicht wegwerfen noch an denen Türken eher einen Thaler auszahlen sollet, bevor Ihr nicht den gezeichneten Defensivtractat und dessen Ratification

[1] Vergl. Nr. 14086. — [2] Vergl. Nr. 14136. 14137.

wirklich in Händen habet, auch bevor Ihr nicht die türkische Völker wirklich auf dem Marsch gegen Ungern und gegen die Oesterreicher sehet.

Erinnert Euch hierbei wohl, was vorhin bei Eurer Negotiation geschehen, und dass gemeiniglich, wenn es gegen den Winter gegangen ist, Euch der Grossvezier alles zu thun und zu agiren versprochen hat, dass aber, sowie das Frühjahr darauf herangekommen ist, derselbe neue Chevilles ausgedacht und dadurch alles wieder in solche Weitläuftigkeit gebracht hat, dass bisher nie etwas aus allem Versprechen geworden.

Damit Euch auch die Türken nicht länger bei der Nase herumziehen, so ist Meine expresse Intention, dass, wenn bei Ankunft dieses noch nichts reelles geschehen und der Tractat zu Stande gekommen ist, Ihr ein neues Promemoria an den Grossvezier eingeben und darin in zwar höflichen, doch energiquen Terminis auf eine positive Resolution von Ja oder Nein nach einer fast siebenjährigen Negotiation dringen sollet. Ihr müsset auch nach eingegebenem solchen Promemoria nicht die Hände in den Schoss legen und die Antwort geruhig abwarten, sondern auf solche und um selbige bald zu haben, sehr pressiren und treiben, auf dass Ich schlechterdinges weiss, woran Ich bin. Bekommet Ihr eine Resolution darauf, die aber positiv und ohne alle Chevilles und angehängte Conditionen noch Équivoques sein muss, so weiss Ich, es sei Ja oder Nein, woran Ich mit der Pforte bin. Bekommet Ihr aber keine Antwort, so werde Ich Mich auch darnach zu richten und Meine Mesures darnach zu nehmen, mithin Euch zu retiriren und [Mich] von allem, wozu Ich Mich sonst durch den Tractat mit der Pforte verbunden hätte, zurückzuziehen wissen. Nehmet Euch übrigens auch in Acht, dass Ihr durch den von Euch gemeldeten neuen Canal[1] nicht hintergegangen und um Mein Geld dupiret werdet. Ich wiederhole Euch bei dieser Gelegenheit, was Ich Euch vorhinstehend wegen der Précaution mit Meinem Gelde befohlen habe. Eurem Médiateur, dem Griechen, werde Ich mit dem Charakter nicht entstehen,[2] wenn erst die Sache ihre völlige Richtigkeit erlanget haben wird.

Die Furcht, dass die Russen sich neuerdinges en faveur Oesterreichs gegen Mich wenden werden, könnet Ihr der Pforte fermement benehmen. Die jetzige russische Kaiserin hat sich darüber sowohl gegen Mich als gegen die feindliche Minister an ihrem Hofe, was diese auch deshalb versuchen wollen, auf das positiveste erkläret und reine heraus declariret, dass sie an diesem Kriege durchaus keinen Theil nehmen, sondern vielmehr mit allen ihren Nachbaren in Ruhe leben und den Frieden in Russland unterhalten wolle, daferne ihr nicht jemand selbst

[1] Ein Aga des Serails, der schon von französischer und österreichischer Seite bestochen war, den Rexin jedoch durch grössere Versprechungen zu gewinnen hoffte. — [2] Dieser Grieche, ein Freund des Agas, verlangte nach Rexins Bericht für seine Bemühungen nichts weiter als „einen Charakter, um unter seine Nation zu brilliren“.

den Krieg ankündigen würde. Ihr könnet auch der Wahrheit nach positivement versichern, dass die russische Truppen Meine Lande gänzlich geräumet haben und sich wieder in Russland zurückziehen.

Nach dem Concept. Friderich.

14141. AN DEN GEHEIMEN COMMERZIENRATH VON REXIN IN KONSTANTINOPEL.

[Bögendorf,] 2. October [1762].

Rebutiren Sie sich nicht von denen ungnädigen Beischriften, welche des Königs Majestät vor dieses Mal eigenhändig zugesetzet haben,[1] sondern continuiren vielmehr mit so mehrerm Ernst und Application, darauf zu arbeiten, damit der König einmal zu dem so lange erwarteten Zweck komme oder doch recht wisse, woran er eigentlich sei. Ich weiss alles, was Sie sagen können, worum mit solchen Leuten, als die seind, mit welchen Sie zu thun haben, die Sachen sich nicht pressiren lassen; bedenken Sie aber dabei, dass es auch bereits über sechs Jahr seind, dass der König beständig mit Hoffnung unterhalten worden und wenig oder nichts reelles gesehen hat, und dass solches ihn endlich etwas ungeduldig machen muss. Chagriniren Sie sich also nicht, sondern animiren sich vielmehr, um nach allen Kräften des Königs Willen zu erfüllen; alsdenn wird alles vergessen und Sie wieder der beste und liebste sein. Der Delon ist in Breslau, der König hat ihn noch nicht gesehn noch gesprochen, die Zeit hat es auch nicht zugeben wollen.

Mit Schweidnitz gehet es wegen der Belagerung nun zum Ende. Der Commandant hat schon über drei Mal um den freien Abzug angehalten; man will ihn aber nicht anders als kriegesgefangen annehmen. Die starke Garnison von mehr als 10000 Mann und dass man die Stadt nicht ruiniren, sondern schonen will, hat nothwendig erfordert, dass man etwas piano gehen müssen. Addio.

Nach dem Concept. Notus amicus.[2]

14142. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

Bögendorf, 2. October 1762.

. . . Der Herr Graf von Solms ist ehegestern hier bei des Königs Majestät gewesen. Ich habe nicht von der Ehre profitiren können, denselben zu sehen noch zu sprechen; denn ausserdem, dass ich vor drei Tagen von des Königs Majestät befehliget ward, eine kurze Reise nach Breslau zu thun, um allda den Delon über die Umstände zu Konstantinopel zu sprechen und alsdenn hier auf Bögendorf zu kommen und Deroselben deshalb meinen Rapport zu thun, so hat es sich so rencontriret, dass zu gleicher Zeit, als gedachter Herr Graf hier zu Bögendorf angekommen, ich des Morgens drauf von Peterswaldau nach Breslau abgegangen bin. Und da des Königs Majestät gewollt haben, dass derselbe gestern über Peterswaldau gehen müssen, um sich allda mit dem Prinzen Repnin noch en passant bekannt zu machen, so bin ich indess auf der Rückreise von Breslau gerade hieher begriffen gewesen, so dass dergestalt wir uns einander beständig verfehlet haben. Ich habe inzwischen besorget, dass ihm durch den Kriegesrath Cöper sein neues Créditif mit dem Prädicat vom Kammerherrn sub volanti zugestellet werden müssen, und dass er einen neuen Kammer-

[1] Die Ausfertigungen der Schreiben an Rexin, mit den eigenhändigen Zusätzen des Königs, liegen nicht vor. — [2] D. i. Eichel.

herrnschlüssel zu Breslau von dem Geheimen Kämmerier Leinig empfangen wird; wie dann auch auf des Königs Verlangen ihm die sämmtlichen seit dem Monat August von dem Herrn von Goltz eingekommene Dépêches durch den Kriegesrath Cöper zum Durchlesen communiciren lassen, um wegen derer letzteren Sachen um so mehr au fait zu sein. Er gehet übermorgen, als den Montag, von Breslau ab und ist instruiret, dass, wenn die russische Kaiserin von der Krönung zu Moskau bald wieder nacher Petersburg retour kommen wird, er den Herrn von Goltz zu Petersburg einwarte, sonsten aber und wann die russische Kaiserin, wie es verlauten will, bis im künftigen Februario zu Moskau bleiben sollte, sodann seinen Weg dahin fortzusetzen und den Herrn von Goltz allda zu releviren, damit dieser etwa gegen Ende Novembris wieder bei des Königs Majestät sein könne.[1]

[Eichel bemerkt, dass „des Königs Majestät die baldige Retoursendung" des schwarzen Adlerordens an die Kaiserin von Russland[2] „sehr pressiren und glauben, dass die verlangete Veränderung nicht viele Umstände kosten" werde.]

Als des Königs Majestät die Gnade gehabt, mich heute früh über verschiedene Sachen umständlich zu sprechen, haben Dieselbe unter andern noch Dero besondere Zufriedenheit über das letztere Mémoire, so Ew. Excellenz in den bewussten englischen Sachen aufgesetzet haben,[3] bezeiget. Sie zweifeln auch nicht, es werden Ew. Excellenz solches bereits dem Herrn von Knyphausen durch einen Courier und dem Herrn Mitchell par estafette sogleich haben communiciren lassen, und versprechen Sich, dass es an beiden Orten Impression machen werde. Ich habe geglaubet, wie es Ew. Excellenz nicht entgegen sein werde, wann ich dieses noch zu einiger Dero Satisfaction mit anfügete.

Ich danke Ew. Excellenz ganz unterthänig vor das gegebene Éclaircissement wegen derer vorhin bereits herausgekommenen Impressorum der von Seiten des sächsischen Hofes prätendireten Dédommagements; ich erinnere mich nicht, vorhin etwas davon gesehen zu haben. Ich hätte mich auch nicht unterstanden, etwas deshalb zu erwähnen, daferne mir nicht die Reise des Herrn von Saul nach Wien und Paris[4] bei Gelegenheit derer jetzigen Friedenshandlungen zwischen Frankreich und Engelland und nachher die in Russland von dem Prassen[5] erschlichene Note von der Evacuation von Sachsen[6] einige Idées deshalb reveilliret hätten, sowie es mich schon vor einigen Monaten und zu des letztverstorbenen russischen Kaisers Zeiten ohngemein frappiret hat, dass, als dieser dermalen das bekannte Ermahnungsschreiben[7] an die wienersche und warschausche Höfe ergehen lassen, seinem gegebenen Exempel zu folgen und den Frieden zu herstellen, letzterer Hof sich nicht entblöden mögen, in seiner Antwort an den Kaiser selbst auf ihn zu provociren, wie er wüsste und dortige Acta es geben würden, dass ersterer sich mit dem entstandenen Kriege gar nicht befangen wollen, noch einige Ursache noch Gelegenheit dazu gegeben habe. Mein Wunsch ist nur gewesen, dass die königlichen Herrn Minister an auswärtigen Höfen, insonderheit die, so erst nach Publication dergleichen vormaligen Impressorum zu solchen Functions gekommen seind, dergleichen in Andenken behalten und allemal bei der Hand haben möchten, und dass ein geschickter Buchhändler durch einen neuen Verlag a tempo von solchen dem Publico das Andenken davon rafraichiren

[1] Dem Gesandten Benoît schreibt der König am 2. October, er billige seinen Vorschlag, „pour pouvoir entretenir correspondance entre vous et mon ministre à la cour de Russie", und übersende ihm zu diesem Zwecke einen Chiffre. Graf Solms erhält an demselben Tage eine Abschrift dieses Chiffres mit dem Bemerken: Benoît „vous donnera de ses nouvelles sur ce qui regarde les affaires de Pologne et de la cour de Varsovie, dont vous ferez votre usage autant que vous les trouverez convenables à mon service et conformes à mes instructions". — [2] Vergl. Nr. 14136. — [3] Vergl. Nr. 14130. — [4] Vergl. Nr. 14062. — [5] Vergl. S. 243. — [6] Vergl. Nr. 14108. — [7] Gemeint ist die russische Declaration vom 12./23. Februar; vergl. Bd. XXI, 312.

möchte, da der Gegentheil immer auf der alten Leier deshalb wegspielet und affectiret, als ob sein Vorgeben weder beantwortet worden noch beantwortet werden könne.

Mit der Belagerung von Schweidnitz trainiret es sich noch.[1] Der Commandant wehret sich, thut aber dabei verschiedene Tentativen, um zu capituliren; dessen Conditiones aber seind nicht als acceptable angesehen worden. Ich muss mir vorbehalten, nächstens ein mehreres deshalb zu melden.

Auszug aus der Ausfertigung. Eichel.

14143. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.[2]

Bœgendorf, 3 octobre 1762.

Je viens de recevoir la lettre que Votre Altesse m'a écrite du 25 de septembre dernier, avec cette carte que vous avez bien voulu y joindre, et dont je vous suis très obligé. J'entre parfaitement dans tout ce que vous me dites par rapport au temps qui s'écoulera, avant que l'armistice soit fait, et que vous ne sauriez avant quitter l'armée là;[3] je me le suis représenté aisément moi-même. J'ai été charmé, en attendant, de vos bonnes dispositions à mon égard, et je vous prie seulement de me marquer à peu près le temps auquel je saurais compter que, quand vous aurez appris la suspension d'armes résolue, vous arriverez ici.

Quant à la paix entre la Grande-Bretagne et la France, il faut que je vous dise que j'ai tout lieu de présumer que vous aurez la nouvelle de sa conclusion plus tôt que vous vous en attendrez peut-être; car le lord Bute a trop de raisons personnelles pour presser et pour finir cette négociation de paix avant la rentrée du Parlement, qui se rassemblera dans le mois de novembre prochain. Pour ce qui regarde vos troupes légères, je me flatte que vous prendrez vos mesures en sorte que, quand on les congédiera, elles viendront se rendre alors, comme de leur propre gré, à mon service.[4]

Schweidnitz ne s'est pas encore rendu, le commandant avec la garnison se défendant en gens désespérés, ce qui, avec le grand [nombre] de celle-ci, nous arrête, pour ne pas pouvoir procéder vite,

[1] Auf dem Berichte des Herzogs von Bevern, d. d. „Lager bei Peile" (Peilau, südöstl. von Reichenbach) 2. October, mit der Meldung, dass „sämmtliche feindliche Corps noch in ihren bisherigen Positionen" ständen, findet sich die eigenhändige Weisung für die Antwort: „Ich dankte ihm vor die Nachricht. Hier machte der Feind viel Chicanen, allein er würde doch dran müssen." (Auf Grund dieser Weisung eine Ordre an Bevern vom 2. October). Dem Minister Schlabrendorff wird am 2. October befohlen: „Da Ich resolviret habe, von Neisse annoch 2000 Centner Pulver, 3000 50pfündige Bomben und 12000 24pfündige Kugeln zur Schweidnitzschen Belagerung mit dem fordersamsten transportiren zu lassen, als habet Ihr zur Herbeischaffung der dazu erforderten Fuhren ungesäumt Anstalt zu machen und den Transport obiger Munition fördern zu lassen." [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [2] Die Berichte des Prinzen Ferdinand aus dem October, vom 9. bis 23., sind aus Kirchhain (östl. von Marburg) datirt. — [3] Vergl. Nr. 14113. — [4] Vergl. Nr. 14110.

mais, nonobstant cela, ne saurait traîner que jusqu'au 10 ou au 15 de ce mois.[1]

Le commandant de Schweidnitz se défend bien, le siège pourrait bien encore durer huit jours. Je me réjouis beaucoup de ce que mon neveu se rétablit.[2]

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

14144. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE BORCKE A COPENHAGUE.

[Bœgendorf, 3 octobre 1762.][3]

J'ai bien reçu votre relation du [21 de septembre],[4] et je vous donne en réponse[5] que nous avons appris par un valet de chambre que le premier médecin du Roi l'avait purgé, un autre valet de chambre révoque la chose en doute; cependant nous apprenons que l'apothicaire du corps a délivré la veille 2 quintaux de rhubarbe au chirurgien de Sa Majesté; et comme la portion est royale, il y a apparence que l'effet en doit être louable. Cependant, nous nous donnerons tous les soins possibles d'éclaircir ce fait important, pour vous informer aussitôt que possible d'un évènement aussi considérable, et qui doit fort influer dans les intérêts des puissances d'Europe.

[Federic.]

Nach dem Concept. Eigenhändig.

14145. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Bœgendorf, 3 octobre 1762.

J'ai reçu votre rapport du 17 du septembre passé dont j'ai été assez content par votre attention à me donner des notices exactes de

[1] Auf dem Berichte des Stabsrittmeisters Köhler, d. d. „bei Gottesberg" 2. October, finden sich die Weisungen für die Antwort: „Gestern Daun noch in Scharfeneck, und hält nur wenig Regimenter und Grenadiers bei sich; und, so viel Ich in Erfahrung gebracht, so soll Daun nicht gesonnen sein, Schweidnitz zu entsetzen. Indessen müsste er wohl auf seiner Hut sein, weil Ich Meinen Zeitungen nicht so sehr trauen könnte, um Mich ganz drauf zu verlassen ..., und sollte alle Spions oder Leute, die zu gebrauchen, ausschicken, um zu sehen, was passirt." — [2] Vergl. S. 226. Auf dem Berichte des Herzogs Karl von Braunschweig, d. d. Braunschweig 19. October, finden sich die Weisungen: „Er könnte glauben, dass Ich so viel Part an seinem Sohn nähme als wie er selbst, und dass kein ehrlicher Mann wäre, der sich nicht vor die Conservation seines Sohnes interessirete. Er könnte sich auch nicht mehr freuen als Ich, dass sein Sohn ausser Gefahr wäre." — [3] Das Datum nach dem Eichelschen Concept. — [4] Von Eichel eingesetzt. — [5] Borcke hatte sehr umständlich über die Vorgänge bei der Verlobung der Prinzessin Caroline von Dänemark mit dem Erbprinzen Wilhelm von Hessen-Cassel berichtet.

ce qui regarde la négociation de paix.[1] Il n'y a que la seule chose dont je ne suis pas bien aise, savoir que le duc de Nivernais vous a parlé. Je comprends bien que mon ordre,[2] en conséquence duquel vous devez éviter ses conversations et battre tout froid avec lui, n'a pas pu vous arriver alors, mais je vous le confirme par celui-ci encore, et vous ordonne que vous devez tâcher d'éviter au mieux sa présence et ne point avoir des entretiens avec lui.

Nach dem Concept. Federic.

14146. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.[3]

[Bœgendorf, 4 octobre 1762.][4]

Chiffre!

Il y a trois jours que je suis alarmé par des bruits incertains venus de Dresde, d'action et de bataille dans votre voisinage.[5] Vous pouvez penser facilement combien j'en ai été inquiet. Votre lettre m'a tranquillisé, parceque je vois que nous n'avons que peu perdu, et que les fanfaronnades de l'ennemi étaient fausses. Je connais les postes des environs de Pretzschendorf, qui sont trop étendus pour être soutenus contre une attaque. Le poste de Freiberg y est beaucoup préférable, pourvu que vous fassiez bien fortifier votre droite qui est l'endroit faible, vu que la Mulde y est guéable. Ceci ne fait rien, mon cher frère; dès que nous aurons fini ici notre besogne, je ferai ce qui dépendra de moi, pour vous soutenir et pour prendre Dresde, et alors même je crois qu'il conviendra que vous rassembliez toute votre armée au camp de Meissen, pour avancer de là en force au delà de Kesselsdorf. Je ne puis vous dire avec sûreté quand notre siège finira, parceque cela dépend des

[1] Knyphausen und Michell hatten berichtet: „Les partisans du ministère assurent qu'il est prêt à signer à la première réquisition qui lui en sera faite, les préliminaires qui ont été arrêtés entre les deux cours, mais qu'on est résolu de différer cette démarche jusqu'à l'arrivée des éclaircissements qu'on attend du duc de Bedford sur l'issue de ses premières conférences avec le marquis de Grimaldi [dem spanischen Gesandten in Paris], afin de savoir à quoi s'en tenir par rapport à la cour d'Espagne, sans un refus formel de laquelle on ne veut pas conclure . . . Quoiqu'il nous ait été assuré par d'autres canaux que, si l'Espagne continuait de tergiverser, sans donner un refus absolu, le comte Bute aurait beaucoup de peine de se résoudre à une paix séparée avec la France, dont les murmures du peuple commencent à lui faire sentir le danger et les inconvénients, il nous revient, d'ailleurs, de tant d'endroits que les ministres continuent à persister dans leurs principes par rapport à l'abandon des provinces de Votre Majesté en Westphalie". — [2] Nr. 14112. — [3] Die Berichte des Prinzen Heinrich sind im October datirt vom 2. bis 14. aus Freiberg, am 16. und 17. aus Siebenlehn, am 19. aus Ober-Gruna (südl. von Siebenlehn), am 22. und 25. aus Nossen, am 29. und 30. aus Freiberg. — [4] Das Datum nach der Ausfertigung. Am Anfang derselben wird der Empfang des Berichts vom 30. September bestätigt. — [5] Die Generäle Kleist und Hülsen waren am 27., 28. und 29. September angegriffen und zum Rückzug hinter die Mulde gezwungen worden.

chicanes de l'ennemi; cependant, j'espère que le 10 de ce mois je pourrai vous donner de bonnes nouvelles.

J'ai été obligé de rapprocher le général Schmettau, parceque Brentano est venu camper avec un grand corps à Trautenau,[1] et que je ne peux entreprendre deux choses à la fois; mais, dès que ceci sera fini, je ne manquerai pas de vous avertir de tous mes projets et de tout ce que les circonstances me permettront de faire. Je vous recommande les fortifications et les palissades, les postes étroits et surtout de tâcher d'amuser l'ennemi, comme vous pourrez, jusqu'à ce que je puisse efficacement travailler pour votre secours.

Je n'ai rien à vous dire d'ici, mon cher frère, que des choses qui demanderaient un commentaire pour les expliquer: des sapes couvertes, des batteries autrement placées, des mines, rameaux et fougasses — je vous épargne tout ce détail inutile, et je me réserve de vous informer du résultat de nos travaux, ce qui vous intéressera plus que tout le reste. Adieu.

Federic.

Nach dem eigenhändigen Concept. Der Zusatz eigenhändig auf der Ausfertigung.

14147. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

Bögendorf, 4. October 1762.

Da ich bereits die Ehre gehabt, Ew. Excellenz zu melden, wie dass ich letzthin eine kurze Reise nach Breslau thun müssen, um den Herrn Delon daselbst über seine zurückgelegte Mission zu sprechen,[2] so melde nunmehro in Verfolg dessen, dass, nachdem ich an des Königs Majestät einen fidelen Rapport über alles, so er mir gesaget, gethan, ich auf Dero Ordre ihm in Höchstderoselben Namen schreiben müssen, dass er vorerst nur geradesweges von Breslau nach Berlin gehen und sich daselbst aufhalten und an Ew. Excellenz adressiren solle, bis dass etwa gegen Ende der Campagne oder sonsten vorkommenden Umständen nach des Königs Majestät über seine anderweite Destination Sich decidiren und ihn weiter employiren würden. Ich habe ihm solches unter dem heutigen Dato geschrieben, und da ich nicht zweifele, dass er sich solchem zufolge bald auf den Weg nach Berlin begeben werde, Ew. Excellenz inzwischen von des Königs Intention seinetwegen informiren oder präveniren wollen.

So viel ich von ihm verstanden habe, so hat er die Sachen an dem Orte, woher er kommet, ziemlich eingesehen, auch die von dem Rexin begangene Fehler

1 Auf dem Berichte des Generals Wied, d. d. „Lager bei Heinrichau (südöstl. von Waldenburg)" 1. October, mit der Meldung, es seien „7 Regimenter von der grossen Armee zum General Brentano bei Friedland marschirt", findet sich die eigenhändige Weisung für die Antwort: „Das ist die Veränderung, dar wir schon lange Nachricht von haben. Brentano stehet bei Trautenau." — Auf dem Berichte des Stabsrittmeisters Köhler, d. d. „bei Gottesberg" 4. October, wonach er einen Ueberfall seines Postens befürchtete, findet sich die ebenfalls eigenhändige Weisung: „Er möchte nur wenig Tage noch warten; erstlich kommt der General Schmettau wieder, und in wenig Tagen wird es mit Schweidnitz vorbei seind." — 2 Vergl. S. 247.

wohl remarquiret. Das übelste bei seinen Récits ist nur, dass überall ein heftiger Aigreur hervorblicket und es ein Unglück vor des Königs Dienst gewesen, dass diese beide Leute unter sich keine rechte Confiance bekommen, vielmehr einer den andern beständig soupçonniret, wozu die Vanité des einen sowohl als des andern das ihrige beigetragen. Es suchet zwar der Delon solches seines Ortes unter den stärkesten Contestationen von sich abzulehnen, ich muss auch alles an seinen Ort gestellet sein lassen; so viel aber ist wohl gewiss, dass die Passion und Erbitterung unter beiden sehr gross und es allemal gut und nothwendig gewesen ist, dass der König zu Evitirung eines weiteren Scandale diese Leute separiret und den, so es am convenablesten sein könnte, rappelliret hat. Ich wünschete, dass es dem König convenirete, den andern auch durch ein qualificirtes Subjectum releviren lassen zu können, davon mir aber der Delon selbst die Inconveniences, wenigstens vor jetzt, gesaget hat. Ich kann nicht eigentlich sagen, wozu des Königs Majestät denselben weiter destiniret haben; gegen Ew. Excellenz aber im höchsten Vertrauen meine Muthmaassungen deshalb zu entdecken, so seind solche, dass er an etwa einem oder andern Hofe die Rôle eines Intrigant und Émissaire ohne Caractère und unter dem Ansehen eines Kaufmanns oder Particulier machen solle. Doch seind dieses bloss meine eigene Muthmaassungen. Ich glaube, dass er seine Talents hat; Ew. Excellenz werden aus dem von mir vorhin communicireten Schreiben eines gewissen Ministers zu Konstantinopel ersehen haben, wie derselbe ihn darunter schildert. Ich wünschete ihm wohl etwas weniger légèreté d'esprit, und dass er sich nicht gar zu viel mit allerhand Sorten von Leuten communicirete, welche Präcaution er sonderlich bei seinem anderweiten Séjour zu Berlin nöthig haben dörfte, und dass er daselbst nicht die Rôle eines Exministers spielen, sondern sich als ein Kaufmann, den seine particuläre Angelegenheiten daselbst arretiren, geriren, auch deshalb seinen öffentlichen Umgang mit denen Herrn vom Departement möglichst menagiren möge. Ich hoffe übrigens, er werde an Ew. Excellenz seine bisherige Chiffres nebst allen Papieren von seiner bisherigen Schickung abliefern, auch ein exactes Stillschweigen über alles deshalb auf seine Eidespflicht stipuliren.

Es gehet mir recht nahe, dass ich Ew. Excellenz noch nichts sicheres von dem Uebergange von Schweidnitz melden kann; noch zur Zeit trainiret es sich damit von einer Zeit zur andern; der Commandant gebrauchet sich seiner nombreusen Garnison und embarrassiret unsere Herrn Ingenieurs sehr durch seine Minen. Wie es scheinet, so hat seine bisherige Correspondance von Capituliren nur amusiren sollen. Es ist ihm deshalb solche weiter untersaget und intimiret worden, von keiner Capitulation anders etwas als durch Schlagung der gewöhnlichen Chamade anzubringen. Ich wünschete, dass der Herr General Tauentzien ihn auf seinen ersten Brief dergleichen Antwort wissen lassen. Ich bitte gehorsamst, diese Umstände vor Sich zu menagiren, um sonsten nicht etwa das dasige Publicum zu ombragiren.

Ich habe vor mich Gott gepriesen vor die Avantage, welche, wie Ew. Excellenz dorten besser wie uns hier bekannt sein wird, des würdigsten Prinzen Heinrich Hoheit in Sachsen gehabt haben. Möchte doch der Ausgang dieser Campagne vor des Königs Majestät überall dergestalt sein, dass Deren übrige Feinde sich auch zum erwünschten Ziel legen müssten und der Friede bald erfolgete!

Eichel.

Nach der Ausfertigung.

---

14 148. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Bœgendorf, 5 octobre 1762.

J'ai été bien aise de voir par votre rapport du 1er de ce mois que vous avez exécuté mes ordres en ce qui regarde le mémoire à envoyer

au sieur Mitchell, en réponse de ce qu'il m'avait écrit par ordre des ministres anglais.[1]

Quant à la démarche du duc de Nivernais, par rendre la première visite à mes ministres à Londres,[2] j'en suspends encore mon jugement jusqu'à ce que je pourrai voir plus clair par les suites qui en succéderont. Si le dessein a été d'en imposer à la nation,[3] je compte que le mémoire que vous avez envoyé à mesdits ministres,[4] la détrompera. Mais, pour vous dire naturellement ce que j'en pense et ce qui me paraît être le plus vraisemblable, c'est qu'effectivement les Français, las de cette guerre, en attendant le succès de leur négociation avec l'Angleterre, ne veulent pas augmenter l'aigreur à mon égard par des procédés dont usa autrefois le sieur de Bussy,[5] surtout après qu'ils ont appris par expérience qu'il ne leur a pas été possible de m'écraser, ainsi qu'ils s'exprimaient autrefois, si facilement qu'ils le croyaient, et que j'existe encore malgré eux. Voilà pourquoi ils ont cru de pouvoir bien faire ce pas de politesse sans conséquence.

Au surplus, j'entrevois bien que la paix entre la France et l'Angleterre ne s'acheminera pas si vite que l'on s'en est flatté, et que la rentrée du Parlement se fera, avant que le lord Bute pourra finir ses manigances. Je crois même très possible que le lord Bute sera culbuté, avant que cette paix prenne consistance.

Pour nous autres, il faudra que, ne pouvant rien changer aux affaires, nous restions spectateurs tranquilles, pour nous décider ensuite conformément aux évènements.

Nach der Ausfertigung. Federic.

---

14 149. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Knyphausen und Michell berichten, London 21. September: „Il paraît, par les différentes dépêches qu'on a reçues du duc de Bedford . . ., que, quoiqu'il ait fort à se louer des procédés et égards du ministère de France, qui paraît avoir autant d'empressement en faveur de la paix qu'on en montre ici, il s'en faut cependant de beaucoup que le marquis de Grimaldi[6] manifeste les mêmes dispositions, de manière que le duc de Bedford et les ministres de France sont également mécontents à cet égard. Le duc de Choiseul, avec qui ce ministre traite pour tout ce qui concerne les intérêts de la cour d'Espagne, . . . s'est même amèrement plaint de cet obstacle envers le duc de Bedford, qui a eu ordre de lui communiquer ses instructions, en lui avouant, en échange de cette marque de franchise, que cet ambassadeur faisait tout ce qui était en son pouvoir, pour contrecarrer la paix, mais qu'il espérait que, si la cour de Madrid ne temoignât pas plus de souplesse, le Roi son maître pourrait bien prendre la résolution de passer outre, en la rendant le sacrifice de son opiniâtreté.“

[1] Vergl. Nr. 14133. 14142. — [2] Vergl. Nr. 14145. — [3] Im Concept corrigirt aus: „aux Anglais“. — [4] Vergl. S. 248. — [5] Vergl. S. 222. — [6] Vergl. S. 251.

Bœgendorf, 5 octobre 1762.

La relation que vous m'avez faite du 21 septembre, m'a été fidèlement remise. Par le train que je vois que la négociation de paix prend, et par ce que vous me faites remarquer à ce sujet, je suis très confirmé dans mon sentiment que le lord Bute est entré dans une négociation, sans pénétrer ni prévoir les difficultés qu'il y rencontrerait. Il ne serait point absolument impossible que les obstacles que le marquis de Grimaldi met à cette négociation, et les plaintes amères que le duc de Choiseul en affecte envers le duc de Bedford, ne soient un jeu concerté entre ceux-là pour duper les Anglais,[1] et ce qui pourra augmenter ces soupçons, c'est que le prince Ferdinand de Brunswick m'écrit[2] que les généraux français tâchaient de profiter des bruits de leur paix prochaine, pour endormir les troupes de l'armée alliée, afin d'en tirer avantage sur elles; ce qui leur était aussi presque réussi, car M. de Soubise, ayant très insidieusement persuadé aux troupes anglaises qu'on était à la veille de publier la paix, était venu avec toute son aile droite tout d'un coup attaquer très brusquement le pont de la Brückermühle,[3] gardé par une partie de la réserve aux ordres de milord Granby, d'où il en était suivi le combat le plus meurtrier qui se soit donné depuis cette guerre, et qu'on avait pu à peine maintenir ce poste.

Mais, tel train que la négociation saura prendre, je tiens presque pour impossible que la pacification entre la France et l'Angleterre saura prendre consistance avant la rentrée du Parlement. Si, vers ce temps-là, l'on prendra à tâche d'exciter le mécontentement de la nation contre Bute, primo, par sa naissance, Écossais qu'il est; en second lieu, parcequ'il sacrifie les intérêts essentiels de l'Angleterre pour acheter la paix des Français; en troisième lieu, par relever un peu la conduite perfide qu'il a tenue à mon égard, et quarto, par l'article regardant le Portugal — car, s'il fait la paix avec la France sans avoir égard aux intérêts du Portugal, il sacrifie une des branches les plus capitales du commerce de l'Angleterre, si, en contre, il propose à la France la garantie de toutes les possessions au Portugal, il n'est presque pas à croire que la France y voudra entrer —: ainsi donc que, cette paix manquée, l'on pourra peindre Bute de brouillon, d'étourdi, d'inconséquent et d'imprudent qui se mêle de gouverner [les] grandes affaires, sans en avoir la capacité, et qui détruit par ses inepties tous les avantages que l'Angle-

[1] Auf den Bericht Hellens, d. d. Haag 25. September, mit der Meldung, das französische Ministerium wolle Spanien, welches der Verhandlung mit England Schwierigkeiten bereite, nicht schroff im Stich lassen, antwortet der König am 5. October: „Tout ce que vous avez compris de nouvelles dans votre rapport du 25 de septembre, m'a paru si intéressant que je ne demande pas mieux de vous sinon que vous continuiez à m'en donner des pareilles." — [2] D. d. Kirchhain 25. September. Vergl. Nr. 14143. — [3] Bei Amoeneburg an der Ohm, östl. von Marburg. Das Gefecht fand am 21. September statt.

terre avait gagnés sous la sage et vigoureuse administration précédente; ce qui ne saura presque pas manquer de le faire sortir de son poste, mais de l'éloigner entièrement de la cour.

Au surplus, pour ce qui regarde votre conduite à tenir vis-à-vis du duc de Nivernais, ma volonté est que vous vous teniez à son égard à une civilité froide, accompagnée de beaucoup de réserve, et d'ailleurs à le voir venir.

Nach dem Concept. Federic.

14150. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

[Bœgendorf, 6 octobre[1] 1762.][2]

Je vois par votre lettre[3] que l'ennemi ne vous presse pas vivement. Je suis alarmé de ce que vous me dites de l'étendue que vous avez donnée à votre camp: c'est un moyen d'être battu en détail; les positions étroites sont les plus avantageuses. Le camp de Freiberg ainsi occupé est sûr, tout qu'on ne le tourne pas par Oederan. Je vous prie de vous fortifier par de bons retranchements, larges fossés et palissades; vous avez du canon de reste, de sorte que je ne doute nullement, avec ces précautions, que vous pouvez vous soutenir. Avec un poste vers Nossen et quelques postes fortifiés le long de la Mulde vous êtes en sûreté, mais votre flanc droit doit être celui sur lequel vous devez avoir votre plus grande attention. Vers le Brand[4] et sur les hauteurs des mines, cela bien accommodé, vous pouvez être en repos, et, dès que des secours de ce côté ici se mettront en marche vers Dresde, ils rejetteront bien vite Hadik sur la défensive, et, si la tête lui tourne, nous prenons Dresde.

Si Gribeauval ou le diable ne s'en mêlent pas, j'espère de vous donner dans peu de bonnes nouvelles de notre siège, mais ce que je vous dis est conditionnel, en cas qu'une maudite mine ne nous retarde pas de quelques jours ou que l'ennemi ne nous fasse pas d'autres chicanes. Ce siège doit vous ennuyer beaucoup; cependant, je peux vous assurer que nous négligeons rien, et qu'à moins de vouloir procéder contre toute règle, nous ne pouvons agir plus vigoureusement que nous le faisons.

Il fait un temps affreux, je crois que ce sera la même chose chez vous. Adieu, mon cher frère.

Federic.

Nach dem eigenhändigen Concept. Der Zusatz eigenhändig auf der Ausfertigung.

---

[1] Vom 6. October ein Schreiben an Chasot in den Œuvres, Bd. 25, S. 292, vom 7. October ein Schreiben an de Catt, das. Bd. 24, S. 17. — [2] Das Datum nach der Ausfertigung. — [3] Ausfertigung: „votre lettre du 2". — [4] Südsüdwestl. von Freiberg.

14151. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE GRANT A NEISSE.

Bœgendorf, 6 octobre 1762.

Sur la lettre que vous venez de me faire du 4 de ce mois, je ne saurais pas vous dissimuler que je ne suis pas d'humeur de perdre par jour 70 ou 80 hommes de votre garnison en faisant des excursions sans conséquence. Ainsi, pour aguerrir vos gens,[1] vous ferez mieux de les faire bien exercer et de les dresser au service et à l'ordre, ce qui opérera mieux sur eux pour les rendre capables au service que ces petites excursions qui, en ne succédant point, font plutôt un effet contraire sur eux.

Bien exercer, bon ordre, sévère discipline: avec cela votre garnison sera aguerrie de reste, mais dans vos courses vous donnez ou dans des embuscades de l'ennemi, ou vous l'attaquez dans des postes trop forts, et loin que ces expéditions aguerrissent les troupes, cela les décourage, et à la fin ils se rébutent de leur mauvais succès.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

14152. AU RÉSIDENT BOSCAMP A KAUSCHAN.

Bœgendorf, 8 octobre 1762.

Le courrier Schüler m'a bien remis la relation que vous m'avez faite du 20 du mois de septembre passé. Comme j'en ai vu, à n'en pouvoir plus douter, que ce ne sont que des agaceries toutes pures que toutes les promesses que le Kan vous fait, pour attraper mon argent, et que je suis las de ses sincérations sans effet, vous n'avez qu'à lui dire, comme quoi j'avais observé religieusement de ma part tout à quoi je m'étais engagé envers lui; que j'avais fait ouverture à la cour de Russie d'un accommodement amiable à faire sous mes bons offices sur les prétentions que le Kan formait à sa charge,[2] sur quoi cette cour avait aussi témoigné à mon ministre y résidant que Sa Majesté l'Impératrice aujourd'hui régnante serait très satisfaite des bons offices que je voulais bien lui offrir pour finir une fois pour toutes avec le Kan, et qu'on s'arrangerait en conséquence p.; que c'était aussi à quoi je me tiendrais à présent, et qu'il dépendrait du Kan s'il voudra entrer en cette négociation, dès que la cour de Russie aura nommé quelqu'un de sa part à cette fin. Qu'en attendant j'avais trouvé bon de rappeler à moi mes deux officiers, le major de Somogyi et le baron de Goltz,[3]

[1] Grant hatte gemeldet, er habe fast 3000 Mann Infanterie, „qui n'ont jamais vu l'ennemi ni tiré un coup de fusil". — [2] Vergl. Nr. 14140. — [3] Am 8. October schreibt der König an den Lieutenant Goltz, er habe aus seinem Bericht vom 19. September ersehen, „qu'un plus long séjour de vous, tout comme du major de Somogyi, auprès du Kan sera tout-à-fait inutile; ma volonté est que vous, avec ledit major

et que je faisais actuellement préparer vos lettres de rappel pour vous faire revenir, dès que votre présence ne serait plus agréable à lui, le Kan, ni utile à nos intérêts réciproques.

Vous observerez, cependant, que vous ne vous congédierez point encore du Kan, mais continuerez d'y rester jusqu'à ce [que] je vous aurai instruit de la dernière résolution de la cour de Russie, pour voir si elle autorisera quelqu'un de sa part pour aller entrer en conférence avec le Kan au sujet du susdit accommodement amiable. Mais, quant à mes susdits deux officiers, je veux qu'ils se mettent d'abord en route pour revenir ici, après s'être congédiés du Kan.

Au surplus, je vous réitère ici mes ordres antérieurs et vous ordonne, sous peine de mon indignation, que vous ne devez absolument plus payer un sou en argent au Kan, de tout ce que vous lui avez fait entrevoir à de certaines conditions, qu'il n'a du tout remplies de sa part. Aussi ne suis-je pas tout-à-fait content du sieur Rexin de ce que, malgré les défenses sérieuses que je lui avais faites sur cet article, il s'en est cependant laissé attraper en partie.

Nach dem Concept. Federic.

14153. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Bœgendorf, 8 octobre 1762.

J'ai reçu votre relation du 24 de septembre,[1] sur laquelle je ne saurais vous répondre pour cette fois-ci, sinon qu'en conséquence de ce que vous m'y apprenez, je continue d'avoir bonne espérance que, pourvu que l'Espagne continue encore de faire la difficile à l'égard de la paix à laquelle on la veut obliger, la négociation avec la France se traînera jusqu'à la rentrée du Parlement, et qu'il ne saura manquer guère alors que Bute ne soit culbuté et quelque autre ministre plus digne et plus intelligent mis à sa place. C'est à vous à m'instruire là-dessus par vos rapports ultérieurs que j'attends.

Nach dem Concept. Federic.

14154. AU SECRÉTAIRE VON DER HELLEN A LA HAYE.

Bœgendorf, 8 octobre 1762.

Comme le temps s'approche où il doit se décider si la négociation de paix entre l'Angleterre et la France prendra consistance ou non, et

de Somogyi, vous devez vous mettre en chemin pour retourner en droiture par la Pologne chez moi. Vous vous en aviserez avec le sieur Boscamp, pour vous concerter avec lui, afin de vous congédier honnêtement là du Kan, selon ce qui est d'usance là en pareille occasion; après quoi vous vous mettrez incessamment en route, avec des précautions requises, pour vous rendre chez moi."

[1] Ueber den Inhalt des Berichts vergl. Nr. 14154 — 14156.

si les préliminaires en seront signés, j'ai trouvé nécessaire de vous informer en gros par cette dépêche de ce qui s'est passé jusqu'à présent à ce sujet entre moi et le gouvernement présent de l'Angleterre relativement à mes intérêts.

Il serait superflu de vous répéter tous les engagements les plus solennels que la Grande-Bretagne a pris avec moi à l'occasion de la guerre présente, pour me garantir tous mes États et mes provinces; vous n'ignorez pas, d'ailleurs, que c'est en haine de ma convention faite avec l'Angleterre en l'an 1756, pour conserver la tranquillité de l'Allemagne,[1] que la France se lia avec l'Impératrice-Reine, et que celle-là envahit mes provinces de Clèves et de Gueldres. A présent que le lord Bute a adopté un système tout opposé à celui de l'administration précédente, et qu'il a fait négocier une paix séparée avec la France, sans s'en concerter préalablement ni avec moi ni avec aucun autre des alliés de l'Angleterre par rapport aux affaires de l'Allemagne, il m'a fait communiquer, pour ainsi dire, après coup dans le mois d'août par le sieur Mitchell les articles dont il était préalablement convenu avec la France relativement à mes affaires,[2] laissant à me juger le parti que je voudrais prendre, et croyant avoir beaucoup fait pour moi, quand, après que la France avait demandé que, tandis que les armées françaises et britanniques évacueraient tous les pays qu'elles tenaient occupés en Allemagne, elle laisserait un corps de troupes françaises à la garde de Wesel, Gueldres et autres places conquises dans la partie du Rhin sur moi pour la Reine-Impératrice jusqu'à la conclusion de la paix entre moi et cette Princesse, pour les remettre alors entre les mains de la puissance à qui elles tomberaient en partage en vertu de ladite paix, le susdit lord Bute avait proposé à la France de stipuler à ce sujet ces articles dont pour votre meilleure direction je vous communique ci-clos les copies *in extenso*. Quoiqu'aussi j'aie fait représenter par mes ministres à Londres toute l'incongruité de ces articles,[3] à moins que, quand les troupes françaises évacueraient l'Allemagne, l'on ne me remît en possession des susdites provinces et places, non seulement tout cela n'a fait que blanchir auprès des ministres anglais, mais je viens, d'ailleurs, d'être averti que ces ministres continuent à persister dans leurs principes par rapport à l'abandon de mes provinces en Westphalie[4] et que leur intention est que, quand l'évacuation stipulée desdites places et provinces se fera des Français, l'avantage en doit être à la cour de Vienne, par les facultés que le voisinage des Pays-Bas lui donne pour s'en emparer immédiatement après. Voilà le fait.

A présent mon intention est que vous devez en parler au prince Louis de Brunswick et, d'ailleurs, avec le pensionnaire[5] ou tel autre ministre de la République que vous connaissez pouvoir donner le branle

[1] Vergl. Bd. XII, 503. — [2] Vergl. Nr. 13943. 13944. — [3] Vergl. Nr. 14133. — [4] Vergl. S. 251. Anm. 1. — [5] Peter Steyn.

aux affaires, pour leur insinuer que, comme par ce manège des ministres anglais et français, et si la cour de Vienne venait à s'emparer de ces places, la paix à faire entre moi et celle-ci deviendrait d'autant plus compliquée et difficile par les chicanes qu'on essuierait, je faisais proposer à la République si elle ne voulait pas me donner cette marque de son amitié et avoir la complaisance pour moi de vouloir placer de ses troupes en garnison à Wesel et à Gueldres, dès que les troupes françaises les évacueront, les préliminaires de paix signés avec l'Angleterre, afin de les garder pour moi jusqu'après la paix faite avec la cour de Vienne. Qu'il ne fallait pour cela que 3 bataillons à Wesel et 1 bataillon à Gueldres, que la République saurait tirer de ses places frontières les plus proches de là-bas, de sorte que le même jour que les Français en sortiront, ces bataillons de la République entrassent incessamment après, et que ce petit nombre de troupes suffirait d'autant plus pour la garde de ces places qu'il était connu qu'il ne se trouvait que très peu de troupes autrichiennes en Flandre. Au surplus que, pour ne pas rendre onéreuse aux États cette complaisance, je me chargerais de leur paie et de leur entretien pour tout le temps qu'ils y resteront jusqu'à la paix rétablie, et que je donnerais mes ordres aux États de ces provinces, d'avoir les mêmes égards et les mêmes soins pour ces troupes comme pour les miennes propres.

Vous ne manquerez pas, d'ailleurs, de leur représenter bien les suites fâcheuses qu'on aurait indubitablement à attendre pour la République, si la cour de Vienne venait une fois à s'emparer de ces places, et que, par là, les puissances catholiques romaines dans leur voisinage deviendraient toutes-puissantes, en enveloppant presque tout-à-fait les frontières de la République. Qu'il ne fallait point douter que l'un des archiducs de la maison d'Autriche serait postulé archevêque de Cologne, le cas de vacance de ce siège venant à exister, et que, si l'on y joignait alors l'évêché de Münster, et qu'un prince autrichien fût établi dans les pays de Clèves et de Gueldres, la République serait quasi enfermée par des puissances catholiques, pour n'avoir presque plus aucune communication avec l'Allemagne. Qu'au surplus je pensais qu'il y avait d'anciens traités entre la République et ma maison en conséquence desquels la République avait garanti à celle-ci la possession de ces provinces au Rhin.

Vous ne perdrez point de temps à parler de cette affaire au prince Louis de Brunswick et aux ministres ci-dessus mentionnés, pour savoir leur sentiment là-dessus, et sur ce qu'il faut pour arranger bientôt cette affaire ou pour que je puisse au moins prendre d'autres arrangements à temps, dans le cas que cela ne saurait pas réussir. Car, quoique je ne compte pas pour tout-à-fait certaine cette paix entre l'Angleterre et la France, il pourra cependant arriver par le grand empressement que les ministres anglais font remarquer pour y parvenir, que les préliminaires en soient signés pendant un temps de quatre semaines.

La seule difficulté que je crois entrevoir en ceci, est par rapport au secret étroitement à garder à ce que rien ne transpire hors de saison aux ministres français et autrichiens; sur quoi vous prendrez vos mesures et précautions au possible. D'ailleurs, il ne coûtera rien à la République pour avoir le prétexte de colorer cette démarche, en déclarant que, sans vouloir prendre part à la guerre entre moi et la cour de Vienne, sa sûreté et ses intérêts demandaient d'éloigner tous troubles de guerre du voisinage de leurs provinces, et qu'il s'y observe une neutralité exacte jusqu'à la paix à constater entre les deux parties belligérantes. Vous leur ferez remarquer aussi que cette affaire ne pourra du tout les brouiller ni avec la France, qui, en conséquence des préliminaires stipulés avec l'Angleterre évacuait ces provinces, ni avec la cour de Vienne, qui avait nul droit acquis pour s'en emparer, et qu'ainsi il fallait pourvoir à la sûreté de la République, pour n'avoir pas à craindre de nouveaux troubles dans leur voisinage, mais que plutôt une exacte neutralité y fût gardée jusqu'à la pacification future.

Vous devez connaître, au reste, les raisons pourquoi je suis pressé d'avoir au plus tôt votre réponse à tout cela, laquelle vous saurez par plus de diligence m'envoyer par un courrier, quoique sans grand éclat.

Nach dem Concept. Federic.

14155. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

Bœgendorf, 8 octobre 1762.

Votre Altesse n'ignore pas l'abandon indigne que l'administration présente du gouvernement anglais pense de faire par rapport à mes provinces au Rhin et en Westphalie, quand elle parviendra à signer les préliminaires de sa paix avec la France; aussi tous mes avis confirment que je n'ai point à espérer aucun changement favorable de leurs sentiments à cet égard. Ces ministres croient plutôt avoir beaucoup fait pour moi, quand la France avait proposé, comme un article préliminaire à ce sujet, qu'aussitôt après la signature des préliminaires les armées françaises et anglaises évacueraient tous les pays qu'elles tenaient occupés pour lors en Allemagne, et se retireraient chacune dans les États de leurs souverains respectifs, à la réserve d'un corps de troupes françaises destiné à la garde de Wesel et de Gueldres[1] et du pays conquis dans cette partie sur moi et actuellement possédé par l'Impératrice-Reine, jusqu'à la conclusion de la paix entre moi et cette Princesse, pour les remettre alors entre les mains de la puissance, à qui elles tomberont en partage en vertu de la paix: les susdits ministres, [dis-je,] croient avoir tout fait pour moi, quand ils ont substitué au lieu de cet article celui en termes généraux en conséquence duquel, aussitôt après la

[1] Im Concept: „de Wesel, Gueldres et Clèves".

signature des préliminaires, les deux susdites armées évacueraient tous les pays qu'elles occupent pour lors en Westphalie et sur le Bas-Rhin, et se retireraient chacune dans les États de leurs souverains. Comme il n'y a donc rien de déterminé à qui ces provinces doivent être remises, il est sûr que cet article doit être à l'avantage de la cour de Vienne, par les facilités que le voisinage des Pays-Bas lui donne pour s'en emparer immédiatement après, à moins que je ne puisse trouver des moyens pour prendre des précautions de mon côté, afin d'empêcher ou prévenir l'exécution de ce dessein, d'autant plus qu'il ne se trouve que très peu de troupes autrichiennes dans tous les Pays-Bas. Ce qui m'a fait venir l'idée d'écrire à mon ministre à La Haye, le sieur de Hellen,[1] pour sonder le prince Louis votre frère et pour faire la tentative auprès des ministres de la République si, pour empêcher que les Autrichiens ne s'emparent des places de Wesel et de Gueldres, ce qui ne saurait que rendre une négociation avec la cour de Vienne d'autant plus compliquée et chicaneuse, la République ne voudrait pas donner jusqu'à 4 bataillons de ses troupes qui, dès[2] l'évacuation faite par les Français de Wesel et de Gueldres, les occuperaient, savoir 3 à Wesel et 1 à Gueldres, pour s'y loger et maintenir là ma possession et éviter tous nouveaux troubles de ce côté-là.

Mais, comme je ne saurais savoir encore la réponse que j'aurai là-dessus, et si ma proposition prendra consistance, et qu'il pourrait arriver cependant que les articles préliminaires de paix fussent signés dans l'intervalle de quelques semaines, j'ai bien voulu proposer, en attendant, à Votre Altesse s'il n'y aurait pas moyen que je puisse engager par Elle sous main à peu près 3000 de Ses[3] troupes de Hesse ou de Brunswick ou telles autres qui, sans doute, seront renvoyées et congédiées, dès après la suspension d'armes, pour en former 3 à 4 bataillons pour mon service et à mes gages, qui pourraient se glisser en cachette et sans qu'on puisse remarquer leur destinée, là-bas dans la Westphalie pour être à portée que, dès la suspension d'armes publiée et aussitôt qu'en conséquence des préliminaires de paix les Français sortiraient de Wesel et de Gueldres, [ils] s'y jetteraient incessamment pour en occuper la possession pour moi, et y prévenir les Autrichiens jusqu'à la paix faite entre moi et l'Impératrice-Reine. Je suppose que tout cela pourra s'arranger sous main et sans qu'il en éclate quelque chose au dehors. J'attendrai votre réponse que vous voudrez bien me faire au plus tôt mieux, afin de pouvoir prendre mes arrangements en conséquence, et vous connaîtrez vous-même le service signalé que vous me rendrez, si vous croyez l'affaire praticable de la manière que je vous le propose.

Federic.

Je crois que nous aurons Schweidnitz demain ou après-demain.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

---

1 Vergl. Nr. 14154. — 2 Vorlage: „dès que". — 3 Concept: „ces".

14156. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Bœgendorf, 9 octobre 1762.

Pour vous répondre aux demandes que vous m'avez faites au sujet des marques de mon ordre de l'aigle noir à envoyer à l'impératrice de Russie,[1] je vous dirai que, quand le juif Ephraim aura achevé les changements ordonnés à la croix et à l'étoile de cet ordre, vous pourrez l'envoyer en droiture à celui de mes ministres en Russie qui sera à portée de le présenter de ma part à l'Impératrice, et vous l'instruirez sur la façon avec laquelle il aura à se prendre par rapport au cérémoniel et au compliment pour [le] présenter. Pour l'accompagner d'une lettre de ma main propre, c'est ce que je ne suis pas d'humeur de faire, et en tout cas on pourra excuser cela par mes opérations de campagne, qui me tiennent trop occupé pour songer à autre chose.

Au surplus, comme j'ai pensé à ce que le baron Knyphausen a marqué dans sa dépêche du 24 septembre[2] par rapport à l'intention des Français que l'évacuation stipulée dans les préliminaires de paix avec l'Angleterre devait être à l'avantage des Autrichiens, par la facilité que le voisinage des Pays-Bas leur donne de s'en emparer, je viens de donner des amples instructions au sieur de Hellen,[3] pour sonder le terrain et négocier, s'il est possible, auprès de la République que, dès que les Français évacueront mes États après les préliminaires de paix signés, elle y fasse passer 3 ou 4 bataillons pour garder pour moi Wesel et Gueldres jusques à ce que la paix entre moi et l'Impératrice-Reine soit conclue; et comme je ne suis pas sûr si les Hollandais voudront se prêter à ma proposition, j'ai écrit encore au prince Ferdinand de Brunswick,[4] pour lui faire l'ouverture de me ménager sans éclat et sous main jusques à 3000 hommes des troupes de Hesse, de Brunswick ou d'autres, qu'on renverra et congédiera après la paix, pour se glisser vers le pays de Clèves et se jeter pour lors dans Wesel ou Gueldres, dès que les Français en seront sortis, afin de prévenir les Autrichiens. Il faut que j'attende les réponses sur le succès que ces propositions auront.

A présent notre siège commence à prendre bon train,[5] j'espère que nous nous en tirerons bientôt avec honneur.

Federic.

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig.

---

[1] Vergl. S. 248. — [2] Vergl. Nr. 14153. — [3] Vergl. Nr. 14154. — [4] Vergl. Nr. 14155. — [5] Eichel schreibt an Finckenstein am 8. October: „Die Vorfallenheiten mit Schweidnitz, welches nunmehro dergestalt pressiret wird, dass es damit nächstens zu Ende ziehen dörfte, und welche also Se. Königl. Majestät mehr wie sonsten occupiren, haben mir nicht verstatten wollen, des Königs Majestät heute von Ew. Excellenz Verlust [dem Tode seiner Gemahlin] zu benachrichtigen, welches aber hoffentlich morgen wird geschehen können und deshalb ich zum Voraus von Dero allergnädigsten Mitleiden versichert bin."

14157. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.[1]

Bögendorf, 9. October 1762.

Ich habe Ew. Liebden Rapport vom 8. dieses erhalten, von welchem Ich zufrieden gewesen. Die Mine, welche wir verwichene Nacht vor Schweidnitz springen lassen, hat einen grossen Effect gethan, so dass wir an der Enveloppe sein und dass wir nunmehro übersehen können, dass es in wenig Tagen mit Schweidnitz geendiget sein muss.

Friderich.[2]

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14158. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Bœgendorf, 9 octobre 1762.

J'ai la satisfaction de vous mander que Schweidnitz s'est rendue. Le commandant avec la garnison ont été obligés de subir les conditions qu'on leur a dictées; ils se sont rendus prisonniers de guerre. Vous communiquerez cette bonne nouvelle incessamment à toutes les cours avec lesquelles nous sommes en correspondance.

Vous indiquerez tous les Te Deum et choses usitées en pareil cas.

Federic.[3]

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig.

---

[1] Die Berichte des Herzogs von Bevern sind im October datirt vom 2. bis 8. „Lager bei Peilau" (vergl. S. 249. Anm. 1), am 12. aus Nieder-Peilau, vom 16. bis 29. aus Michelsdorf (ostsüdöstl. von Waldenburg). — [2] Am 8. October schreibt der König an Bevern: „Da Ich bei dem eingefallenen schlechten Wetter nicht für nöthig erachte, dass alle Regimenter campiren, als können Ew. Liebden die Brigade von Ramin in Peilau cantonniren lassen, wobei jedoch die Wachten und die Zelter auf den Bergen stehen bleiben müssen, und wird nicht statuiret, dass die Brod- und Officierwagens nebst Pferden in die Dörfer gezogen werden." [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [3] Die Nachricht von der Capitulation der Festung Schweidnitz wird am 9. October auch dem Prinzen Ferdinand von Braunschweig angezeigt mit dem Bemerken: „Je ne doute pas que vous ne preniez une véritable part à un évènement qui ne saurait que contribuer au bien des affaires et à une bonne clôture de la présente campagne." Der Minister Schlabrendorff wird ebenfalls am 9. October von der Einnahme von Schweidnitz benachrichtigt, mit dem Befehl, das Te Deum in Breslau zu veranlassen. Auf einem von demselben Tage aus Peterswaldau datirten Schreiben an den Herzog von Bevern über das zu veranstaltende Freudenfeuer findet sich der eigenhändige Zusatz: „Wollen Sie morgen mit Lentulus bei mir zum Essen kommen? Sie kommen immer gegen halb 3 bei Ihrem Corps wieder." [Ausfertigungen im Generalstabsarchiv zu Berlin.]

14 159. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Peterswaldau, 10 octobre 1762.

Notre siège de Schweidnitz ayant fini heureusement, je trouve nécessaire de recruter notre corps de mineurs ici. C'est pourquoi je serai bien aise que vous fassiez des arrangements, afin que, parmi les ouvriers aux mines dans les montagnes de la Saxe, soit de Freiberg ou de Chemnitz, on en engage une vingtaine ou trentaine à prendre parti parmi nos mineurs ici. Je crois qu'il ne coûtera guère de peine de disposer de ces gens à cet engagement, vu le peu de travail qu'ils ont là à présent pour gagner leur vie, et qu'on pourra, d'ailleurs, leur accorder une capitulation pour six ans. Dès que vous aurez fait assembler le nombre susdit de ces gens, vous aurez soin de les faire remettre à Breslau à l'occasion du premier transport qu'il se fera en Silésie. Je vous saurai gré des soins que vous y emploierez, d'autant plus que j'ai très nécessaire ici de ces gens.

Nach dem Concept. Federic.

---

14 160. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE GRANT A NEISSE.

Peterswaldau, 10 octobre 1762.

Schweidnitz s'est rendue hier, la garnison est prisonnière de guerre, et le commandant a été obligé de s'assujettir à toutes les conditions que nous lui avons dictées, dont vous saurez en peu le détail.

Maintenant je trouve à propos que vous fassiez courir adroitement le bruit comme si à présent je me tournerais avec l'armée vers la Haute-Silésie, et, pour donner plus d'apparence à ces faux bruits, vous ferez des démonstrations, quoique seulement pour le dehors et sans y faire travailler réellement, comme si vous aviez l'ordre d'établir une boulangerie pour l'armée.

Vous n'ignorez pas qu'il y a tant de traîtres parmi les gens de Neisse qui, sur le moindre avis qu'ils auront de ce que vous voudrez leur faire accroire à ce sujet, ne manqueront pas d'en avertir les Autrichiens, ainsi qu'il ne vous coûtera guère de remplir là-dessus mes intentions. Pour rendre aussi la chose d'autant plus vraisemblable, je saurais bien faire faire quelque course là-bas au général-lieutenant de Werner avec peu d'escadrons.

Je veux vous dire, au reste, entre nous que je n'ai pas eu lieu d'être tout-à-fait content du major Lefèbvre, auquel j'ai trouvé que la tête lui tourne sur les moindres difficultés, qu'il manque de fermeté, et qu'il s'embrouille très souvent.[1]

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

---

[1] Am 11. October dagegen schreibt der König dem Major Lefèbvre, dass er Befehl gegeben habe, ihn in Besitz einer Präbende zu setzen, „pour vous donner une

14161. AU SECRÉTAIRE BENOÎT A VARSOVIE.

Peterswaldau, 12 octobre 1762.

J'ai reçu votre rapport du 6 de ce mois. Comme la Diète à peine commencée a été rompue d'abord, je suis persuadé que de tous les bruits et criailleries que les Polonais font à présent,[1] il n'en arrivera que très peu de chose, et qu'il en sera comme de la montagne qui, après de grands bruits, n'enfanta qu'une souris.

Nach dem Concept. Federic.

14162. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Peterswaldau, 14 octobre[2] 1762.

Je vous envoie le major comte Henckel, pour vous détailler tout mon projet pour la Saxe, afin que les corps d'armée agissent tous de concert. Je détache d'ici le général Wied[3] avec 20 bataillons et 50 escadrons; je vous marquerai le jour de son départ et celui où il pourra être dans votre voisinage. Il marchera droit sur Hartha[4] et de là, s'il y a un corps à Boxberg,[5] il se portera sur le *Fischhaus*,[6] ce qui obligera ceux de Boxberg de décamper pour n'être pas coupés. S'il trouve de grandes forces vis-à-vis de lui, vous aurez d'autant plus beau jeu de votre côté, et, si l'ennemi passe l'Elbe en confusion, il se portera sur Weissig,[7] où il fera toutes les démonstrations, comme si son dessein était d'y passer l'Elbe. Si l'ennemi se retire de Dresde — ce qui pourrait arriver au cas que, de votre côté, vous fassiez tous les pré-

marque de la satisfaction que j'ai du zèle que vous apportez au service, et que vous avez témoigné pendant tout le temps de la durée du siège de Schweidnitz". Am 13. October wird Lefèbvre benachrichtigt, dass der König das von ihm vorgeschlagene Avancement eines Ingenieurofficiers genehmigt und dass er einem Hauptmann und 7 Lieutenants vom Ingenieurcorps je 500 Thlr. bewilligt habe. — Am 12. October erklärt sich der König damit einverstanden, dass Grant die in Neisse befindlichen Kriegsgefangenen, unter denen, wie der König annimmt, der General Draskowich ist, nach Breslau transportiren lässt; Grant soll Vorsichtsmaassregeln treffen, um ein Entkommen des Generals Draskowich zu verhindern. Dem Herzog von Bevern dankt der König am 12. October für seinen Bericht von demselben Tage. „Ich gedenke übrigens in einigen Tagen, sobald wir mit Transportirung der Kriegesgefangenen in Ordnung sein werden, eine Veränderung der Position in Ansehung der Infanterie und Kavallerie vorzunehmen." [Ausfertigungen im Generalstabsarchiv zu Berlin.]

[1] Benoît hatte berichtet, die Erbitterung des polnischen Adels gegen den Minister Brühl und alles Sächsische sei nach Auflösung des Reichstages so gross geworden, dass ein Bürgerkrieg bevorzustehen scheine. — [2] Vom 14. October ein Schreiben an den Marquis d'Argens in den Œuvres Bd. 19, S. 358. — [3] Auf dem Berichte Wieds, d. d. „Lager bei Heinrichau" 13. October, findet sich die eigenhändige Weisung für die Antwort: „Nach allem Ansehn wird die feindliche Armee in ihrer Position verbleiben." — [4] Südwestl. von Bischofswerda. — [5] D. i. Boxdorf. Vergl. S. 195. Anm. 3. — [6] Nordöstl. von Dresden in der Dresdener Haide. — [7] Oestl. von Dresden.

paratifs, comme si vous vouliez les attaquer de tous côtés — alors vous serez le maître d'assiéger Dresde.

Je sais que le prince Albert[1] et Brentano avec 10 bataillons et 26 escadrons sont destinés à secourir Hadik, mais, si on veut renforcer ce corps, je prends de mon côté des mesures pour renforcer le mien par Gœrlitz. Si tout ceci ne réussit pas, il faut que le général Wied passe l'Elbe aux environs de Strehla, où vous prendrez des arrangements d'avance, pour qu'un pont de pontons puisse être tendu au premier ordre; et, en ce cas, Wied pourra occuper les *Katzenhäuser*[2] et Meissen, et vous pourrez employer toute votre armée pour exécuter votre projet sur la Bohême, et, si celui-là ne réussit pas, vous pourrez prendre les quartiers d'hiver.

Ma cavalerie et 15 bataillons [vont] dans la Thuringe et [à] Leipzig, où je compte aller pour arranger les livraisons et les contributions, et 5 bataillons avec quelque cavalerie [se rendent] du côté de Lübben, Herzberg et ces autres petites villes de ces environs.

S'il se trouve encore quelques difficultés et quelques obstacles, je vous prie de penser à les lever et de me renvoyer Henckel avec tout ce que vous voulez me faire savoir, afin que j'aie encore le temps d'instruire le général Wied, quoiqu'en chemin, des mesures qu'il faudra peut-être ajouter à son instruction.

Nach dem Concept. Federic.[3]

---

14 163. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Peterswaldau, 14 octobre 1762.

Le rapport que vous m'avez fait du 28 septembre, m'a été fidèlement rendu. Autant que je crois pénétrer par les circonstances que vous marquez, je crois que le Parlement aura tout le loisir pour délibérer et faire tout ce qu'il trouvera bon sur la négociation de paix du lord Bute. Je m'en tiens d'autant plus assuré que je voudrais parier que cette paix ne consistera pas avant le 11 de novembre. Je suis, au surplus, toujours de l'opinion que M. Grimaldi dans tous les obstacles

1 Prinz Albert von Sachsen. — 2 Nordöstl. von Nossen. — 3 Dem Herzog von Bevern wird in einem Schreiben vom 14. October „das Commando über das im Gebirge stehende Corps d'armée aufgetragen, wesfalls Ew. Liebden morgen anhero zu Mir kommen und weitere Instruction erhalten werden". [Berlin. Generalstabsarchiv.] Vom 14. October ist das „Patent" für den General von Knobloch als Commandanten von Schweidnitz datirt. Am 13. October erhielt Lichnowsky Befehl, die zu den Regimentern Württemberg, Alt-Platen und Cassel gehörigen Leute nach Schweidnitz abzuschicken. „Diejenige Mannschaften aber, so zum Schmettauschen Corps Truppen gehören, müsset Ihr, da der Generalmajor von Schmettau morgen wieder nach Görlitz marschiret, demselben, wenn es mit Sicherheit geschehen kann, zuschicken." [Berlin. Generalstabsarchiv.]

qu'il forme dans la négociation,[1] s'entend en secret et sous main parfaitement bien avec le duc de Choiseul.

Schweidnitz est prise. Voilà une nouvelle que vous pouvez publier là-bas. La garnison était encore forte de 8600 hommes, y compris les blessés. Le tout a été fait prisonnier de guerre, en dépit de M. Bute et de tous les scélérats infâmes qui pensent comme lui.

Federic.

Nach dem Concept. Der Zusatz eigenhändig auf der im übrigen chiffrirten Ausfertigung.

14164. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Peterswaldau, 14 octobre 1762.

Tout étant arrangé à présent par rapport à la prise de Schweidnitz et à la garnison ennemie, qui s'est rendue prisonnière de guerre, je vous envoie à la suite de cette lettre un précis du journal du siège avec la capitulation, à quoi je fais joindre la liste détaillée de tous les officiers faits prisonniers et une spécification de ce que nous avons pris en artillerie, munition p. de la forteresse. Ma volonté est que vous devez avoir soin, afin que tout ceci soit incessamment imprimé en langue française et allemande pour le rendre public, et que vous communiquiez ces pièces tout au plus tôt à mes ministres résidents aux cours étrangères et à autres lieux où il s'en trouve.[2]

Nach der Ausfertigung. Federic.

14165. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

Peterswaldau, 15. October 1762.

Da es sich mit der Einsendung der Capitulation von Schweidnitz und denen übrigen dahin gehörigen Piecen etwas trainiret hat, ehe der Herr Generallieutenant von Tauentzien wegen derer vielen Distractionen, so ihm nothwendig in dergleichen Gelegenheiten vorfallen müssen, etwas vollständiges davon an des Königs Majestät einsenden können, so habe ich inzwischen einliegendes Schreiben an Ew. Excellenz[3] aufgesetzet, welches des Königs Majestät auch vollenzogen haben. Nachdem aber Dieselbe mir noch gestern Abend späte anliegende 3 Piecen deshalb zusenden und dabei sagen lassen, dass nach Dero Intention solche sowohl im Teutschen als Französischen gedrucket und zugleich ein französisches Précis daraus mit Beifügung eines Extractes der Liste derer österreichischen kriegesgefangenen Officiers p. zum Gebrauch an auswärtigen Höfen und derer auswärtigen königlichen Minister von Ew. Excellenz

[1] Vergl. Nr. 14149. — [2] Das Journal nebst den Beilagen wurde durch Ministerialrescripte vom 19. October den preussischen Gesandten überschickt. Abgedruckt ist alles in den Berlinischen Nachrichten vom 19., 21. und 23. October (Nr. 125, 126 und 127) und in den Danziger „Beyträgen", Bd. 16, S. 283 ff. Die Capitulation ist abgedruckt in den Danziger „Beyträgen", Bd. 16, S. 362. Vergl. auch Nr. 14165. — [3] Nr. 14164.

besorget werden sollte, als habe ich nicht ermangeln wollen, Deroselben solches hierdurch, so wie es mir gesaget worden, schuldigst zu melden, und zweifele ich nicht, dass Ew. Excellenz dorten jemanden finden werden, der sich sowohl wegen der Uebersetzung derer Piecen als auch wegen des anzufertigenden Précis in einem reinen französischen und militären Style werde wohl acquittiren können.

Meines Erachtens würde aus dem Journal wohl die Capitulation herausgelassen und dagegen apart gedrucket, auch solcher alsdenn die übrigen Pieces annectiret werden können; jedoch submittire alles Ew. Excellenz Gutfinden, sowie auch, ob Ew. Excellenz vor convenable erachten, von allem hiernächst ausser denen königlichen Ministern auch des Prinz Heinrich Königl. Hoheit, dem regierenden Herzog von Braunschweig, des Prinz Ferdinand von Braunschweig Durchlaucht p. Communication zu thun, weil solches von hier aus nicht geschehen können, ich auch hier kein Exemplar von allen diesen Pièces weiter habe, um davon eine Abschrift ziehen zu lassen.

Vor Ew. Excellenz melde nur noch vor mich zur Nachricht, wie der Generallieutenant von Tauentzien zugleich geschrieben hat, dass an kleinem Gewehr noch ein weit mehres, als in der Specification enthalten,[1] werde zusammenkommen, wie denn auch alles unser bei der vorjährigen Surprise verloren gegangenes Gewehr in dem Zeughause zu Schweidnitz wieder gefunden werden dörfte; von welchem aber noch kein Verzeichniss aufgenommen werden können, weil das Gebäude gar zu sehr in einander geschossen. So viel erhellet gewiss, dass man österreichischerseits nicht geglaubet haben muss, dass diese Belagerung dem König reussiren werde, und dass man allenfalls auf einen Entsatz der Festung gerechnet haben müsse, welcher aber durch die Affaire vom 16. Augusti bei Peilau[2] fehlgeschlagen, auch endlich, dass der Verlust von Schweidnitz und der starken Garnison und übrigen sowohl in Politicis als auch in Militärarrangements den wienerschen Hof sehr derangiren müsse. Wollte die Providence, dass derselbe dadurch und bei seiner fast allgemeinen Erschöpfung durch den Krieg auf pliablere und gesundere Gedanken gebracht werde, um einem raisonnablen und beständigen Frieden mit des Königs Majestät die Hand zu bieten und seine vorige vaste und injuste Concepte fahren zu lassen! Ich glaube aber, dass dieses Wunder auch nur von der Providence alleine operiret werden kann.

Nach der Ausfertigung. Eichel.

14166. AN DEN CAPITÄN VON ZEGELIN, VICECOMMANDANTEN VON BERLIN.

Peterswaldau, 15. October 1762.

Ich gebe Euch auf Euer Schreiben vom 11. dieses in Antwort, dass Ihr wegen Berlin nicht sorgen sollet,[3] indem nicht nur Grossenhain und Ruhland noch weit entlegen sein, sondern auch der Generalmajor von Schmettau mit seinem Corps bereits auf dem Rückmarsch nach Görlitz befangen ist.

Nach der Ausfertigung. Friderich.

[1] In dieser sind 5527 Infanteriegewehre als erbeutet angegeben. — [2] Das „Treffen bei Reichenbach“. Vergl. Nr. 14005. — [3] Zegelin hatte gemeldet, dass „ein starkes feindliches Corps“ bei Grossenhain stehe und seine Avantgarde bis Ruhland vorgeschoben habe.

14167. INSTRUCTION VOR DEN GENERALLIEUTENANT GRAF WIED.[1]

Peterswaldau, 15. October 1762.

Der Generallieutenant Wied bekommt 20 Bataillons und 55 Escadrons unter seinem Commando, womit er nach Sachsen marschirt. Der Generalmajor von Schmettau, so von diesem Corps 6 Bataillons und 15 Escadrons hat, ist heute mit nach Görlitz marschirt. Die übrigen Bataillons und Escadrons cantonniren in und bei Bolkenhain. Morgen, als den 16., bricht der Generallieutenant Wied mit 14 Bataillons und 1 Bataillon Baireuth aus den Quartieren bei Bolkenhain auf und nimmt die Quartiere bei Maywaldau herum, wo der General Schmettau gestanden, auch kann eine Tête von Infanterie bis Hirschberg poussiret werden, wobei der Major von Prittwitz mit die Husaren sein kann, nebst denen Bosniaken. Die 3 Kürassierregimenter und das Bataillon von Baireuth können morgen nach der Gegend Löwenberg marschiren und allda ihre Quartiere nehmen.

So lange wie es nicht nöthig ist, muss alles cantonniren; wäre es aber, dass der Feind Mouvements machte und gegen dem Corps des Generallieutenant Wied agirte, so muss das Corps sogleich zusammengezogen und in gute Postens campiret werden. Der Generalmajor von Schmettau hat Ordre, vor das ganze Corps auf 10 Tage Brod in Görlitz backen zu lassen, auch den General Wied zu avertiren, wann es fertig sein kann; alsdann der General Wied mit seinem Corps aufbricht und in 3 Märschen bis Görlitz marschiret. Allda macht er einen Ruhtag, um auf die 10 Tag Brod zu empfangen. Der Generallieutenant Wied meldet es Sr. Königl. Majestät, wenn er nach Görlitz aufbricht. Sowie der Generallieutenant Wied nach Görlitz kömmt, muss er aussprengen, dass er mit diesem Corps über Zittau nach Böhmen penetriren wollte, und muss man zu dem Ende, wann von Görlitz aufgebrochen wird, falsche [Alarmes] gegen Zittau machen mit Husaren und einige Bataillons Infanterie, welche beim Abmarsch des Corps nach Weissenberg zu die Arrièregarde machen können. Der zweite Marsch von Görlitz gehet bei Bautzen vorbei, auf die Höhen von Salzförstchen,[2] der dritte auf Hartha und der vierte gegen Dresden. Se. Königl. Majestät können noch nicht gewiss sagen, was der Feind machen wird, noch viel weniger, mit wie viel Truppen er agiren wird. Das erste was man präsupponiren kann, ist, dass der Feind ein Corps von 8 bis 10000 Mann ohnweit Dresden bei Boxdorf[3] stehen hat. Ist dieses, so darf der General Wied nur durch den Dresdner Wald nach

[1] Die Berichte des Generals Wied sind im October datirt vom 1. bis 14. „Lager bei Heinrichau" (vergl. S. 15 und 122), vom 17. bis 20. aus Maywaldau (östl. von Hirschberg), am 21. aus Schmottseifen (südl. von Löwenberg), am 24. aus Görlitz, am 27. aus Hartha (vergl. S. 266), am 31. aus Hirschstein (nordnordwestl. von Meissen, links a. d. Elbe). — [2] Westnordwestl. von Bautzen. — [3] Vergl. S. 195 und 266.

den Fischhäuser marschiren, alsdann sich der Feind gewiss weg und nach Dresden ziehen muss, da man dann den Feind brav in seiner Retraite canoniren kann.

Sollte es nun sein, dass der Feind in der Gegend Weissig ein Corps stehen hätte, so wäre es nach der Situation und Terrain am besten, dass man gleich von Hartha links marschirte und das Corps, so bei Weissig stände, um den rechten Flügel tournirte, wo es dann zum ersten weg muss.

Wofern auch der Feind von hier was detachiren wollte, so kann es nichts anders als das Corps von Brentano sein, und da der Generallieutenant Wied gewiss zwei Märsche voraus hat, so kann er folglich seine Opérations bei Dresden herum in zweien Tagen mit Sicherheit machen. Es wird nöthig sein, dass der Generallieutenant Wied in der Gegend Löbau einen Officier mit 50 Pferden detachire, welcher aus Zittau Nachrichten zu erhalten suchen muss und es sogleich an den Generallieutenant Wied zu rapportiren hat. En général, in alle die Postens muss man den Feind mit Force nicht attaquiren, sondern nur mit Finesse agiren, zu sagen, dem Feind auf unbesetzte Wege im Rücken fallen, ihm mit Kavallerie, wann man supérieur ist, auf den Hals gehen und dergleichen andere Sachen mehr, wo man nicht nöthig hat, sich mit dem Gros zu engagiren, und dem Feind doch Abbruch thut.

Im Fall nun ein solches Corps, so bei Weissig und Box[dorf] [1] stünde, über die Elbe retirirte, so muss der Generallieutenand Wied alle die Anstalten machen, als wann sein Dessein wäre, bei Pillnitz [2] die Elbe zu passiren, um zu sehen, ob man dadurch den Feind obligiren kann, den Plauenschen Grund zu verlassen, wodurch der Prinz Heinrich also Luft bekäme, in dem Plauenschen Grund zu rücken. Sollte nun dieses geschehn, so würde der Generallieutenant Wied sein Lager bei Boxdorf nehmen müssen. Sollte die Sache nicht reussiren, so dass die Oesterreicher doch in dem Plauenschen Grunde stehen blieben, so muss der Generallieutenant Wied die Rechnung mit seinem Brode machen. Auf 10 Tage nimmt er mit von Görlitz, 3 Tage Marsch bis Hartha, den vierten Tag bis Weissig oder Fischhaus; diesen Tag es sich schon decidiren wird, ob der Feind stehen bleibt oder zurückläuft. Oder sollte es sich zeigen, dass Hadik mit 30 000 Mann diesseits der Elbe vorrückte, so muss man ein sehr gutes Lager gegen ihm über nehmen, als nämlich bei Lausen, [3] wo man sich gut postiren und den Feind 3 bis 4 Tage im Respect vor sich halten kann, damit der Prinz Heinrich auf der anderen Seite Luft bekömmt, was gegen den Feind zu thun. Hat dieses Corps aber 3 Tage da gestanden, so muss es über Radeburg, [4] Gross-Dobritz [5] nach der Elbe marschiren, es sei

[1] Vorlage: „Boxberg“. — [2] Südöstl. von Dresden, rechts a. d. Elbe. — [3] Lausa, nordnordöstl. von Dresden. — [4] Vorlage: „Radeberg“. — [5] Westl. von Radeburg.

nun nach Hirschstein oder Strehla, allda die Brücken parat stehet und sogleich geschlagen werden kann; auch wird an diesem Ort das Brod sein, wo dieses Corps es empfangen kann. Von da marschirt dieses Corps gegen Meissen oder in dem Lager bei den Katzenhäusern, wo der General Hülsen gestanden, welchen der Prinz Heinrich wohl an sich ziehen wird, um eine Expedition nach Böhmen vorzunehmen. In der Zeit, da der Generallieutenant Wied da stehet, muss das Lager frisiret, pallisadiret und mit Blockhäusern versehen werden, wie es dem Obristlieutenant von Anhalt bekannt, damit man das Lager mit weniger Truppen defendiren kann und die Leute Ruhe haben. Sollte die Expedition in Böhmen reussiren, dass Hadik sich aus dem Plauenschen Grunde zurücke zöhe und man Dresden belageren könnte, so wird dieses Corps des Generallieutenant Wied mit zum Corps d'observation dienen, nicht aber zur Belagerung genommen werden. Die Winterquartier dieses Corps werden sein Thüringen, Naumburg, Zeitz, Merseburg und bei Leipzig herum.

Das leere Proviantfuhrwesen nimmt der Obriste von Zastrow mit und bringet solches nach Torgau, worüber er schon Ordre erhalten, von letzterem Orte er wieder zurück nach Guben marschirt.

Im übrigen wird der Generallieutenant Wied sich auf das äusserste angelegen sein lassen die Conservation derer Truppen. Auf der Exactitude im Dienst und der gehörigen Ordnung muss mit der grössesten Schärfe gehalten werden, und wo Unordnungen und Negligence im Dienst vorgehen, muss vom General an bis zum Tambour die schärfeste Strafe erfolgen.

Auf dem Marsch muss so viel Vieh aus Sachsen mitgenommen werden, wenigstens 5 bis 600 Stück, damit die Burschen alle Wochen 4 Mal Fleisch bekommen können und davon auf dem Marsch und bei Dresden herum was zu leben haben. Auf dem Marsch muss so viel Contribution aus allen Städten mitgenommen werden, als zu bekommen.

Der Rittmeister Szekely bleibt bei Görlitz stehen, durch welchen der General Wied die Rapports an Se. Königl. Majestät machen kann. Sollte es sein, dass der Feldmarschall Daun mit einem grossen Corps nach Sachsen marschirte, so werden Se. Königl. Majestät auch mit einem Corps folgen.

Nach einer Abschrift. Friderich.[1]

---

[1] Der Minister Schlabrendorff wird am 15. October von dem Aufbruch des Wiedschen Corps nach Sachsen benachrichtigt, mit dem Hinzufügen, „dass dieses Corps Verpflegung auf dem schlesischen Etat cessire". [Berlin. Generalstabsarchiv.]

14168. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Peterswaldau, 16 octobre 1762.

Je viens de recevoir la lettre que vous m'avez faite du 11 de ce mois. Je me rapporte à tout ce dont j'ai chargé le major comte de Henckel de vous dire de ma part.[1] Quant à mes lettres antérieures, je vous avais écrit en conséquence des circonstances que vous m'aviez marquées alors; si depuis elles se sont changées, je suis obligé de changer pareillement mes dispositions.

Le général Wied sera aujourd'hui près de Hirschberg, le général Schmettau arrive aujourd'hui à Lauban et sera demain à Gœrlitz.

Vous pénétrerez aisément que, dans les circonstances où nous nous trouvons, il faut bien que je tente tous les moyens possibles pour avoir Dresde; mon idée n'est certainement pas de tout ou trop risquer pour y parvenir, mais de faire seulement différentes tentatives, pour voir s'il y a moyen, de façon ou d'autre, de faire changer à l'ennemi sa position. Si cela nous réussit, à bonne heure; sinon, il nous faudra prendre alors d'autres mesures.

La grande raison qui me fait croire [devoir][2] tenter tous les moyens possibles pour prendre Dresde, est que, si la Fortune nous y seconde, je pourrai sortir par là hors de tout embarras et nous aurons sans faute la paix l'hiver qui vient; au lieu que, si nous manquons cette entreprise, vous pouvez compter pour sûr que nous serons obligés de faire encore un bout de campagne au printemps futur; ce qui me paraît être une raison si importante que je crois être obligé de faire des tentatives pour voir s'il sera possible d'y réussir, soit d'une façon ou d'autre.

La chose à laquelle je vous prie d'avoir actuellement attention, c'est de prendre des arrangements justes, afin d'avoir prêt un pont, soit à Hirschstein, soit à Strehla, pour que le général Wied le puisse faire construire, dès qu'il le voudra.

Wied est pourvu du chiffre allemand qu'on qualifie ordinairement de celui des commandants en Silésie, et, comme vous êtes en possession d'une copie de ce chiffre, vous pourrez avertir préalablement le général Wied pendant sa marche du lieu où il trouvera le pont à sa destination.

Federic.

P. S.

Vous donnerez vos ordres, tout comme je l'ai fait ici, afin que les chasseurs ou courriers qui portent vos lettres, ne prennent plus leur route sur Berlin, mais qu'ils passent par Guben tout droit ici; on évitera par là un grand détour, et les lettres arriveront deux jours plus tôt, ce qui, dans les circonstances présentes, nous importe, vu, d'ailleurs, qu'il

[1] Vergl. Nr. 14162. — [2] So nach dem Concept; Vorlage: „de".

n'y aura rien à craindre pour la sûreté des lettres, après que le général Schmettau a repris sa position à Gœrlitz, et que, d'ailleurs, le capitaine des hussards Szekely est dans ces environs,[1] de sorte que la susdite route par Guben ne pourra point être inquiétée.

Nach der Ausfertigung.

14169. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

Peterswaldau, 16 octobre 1762.

La lettre que Votre Altesse m'a faite du 9 de ce mois, m'a été fidèlement remise. Ce silence que les ministres anglais gardent envers vous sur tout ce qui a du rapport à leur négociation avec la France, me confirme d'autant plus dans l'opinion où je suis qu'elle ne prendra pas consistance, mais qu'on la verra bientôt rompue. Et comme mes lettres de Londres sont dans ce même sens, vous voudrez bien croire que, dans ce cas-là, j'ai d'abord renoncé à mon premier dessein relativement à votre personne.[2] Je crois, en attendant, avoir tout lieu de présumer que, quand une fois le Parlement sera assemblé, il n'y aura plus moyen que Bute se soutienne.

Je vous ai déjà annoncé que Schweidnitz s'est rendue;[3] c'est aussi en conséquence que je dirige présentement tous les efforts que le temps me permet de faire encore, contre la Saxe, pour tâcher de prendre Dresde, ce qui, cependant, est un peu problématique, vu la difficulté qu'il y a d'en déposter l'ennemi. La prise de Cassel sera une si belle clôture de votre campagne que vous sauriez jamais la souhaiter; ainsi je vous en félicite d'avance du fond de mon cœur.

Comme je pourrais bien être obligé de me rendre l'hiver qui vient à Leipzig et m'y arrêter quelque temps, je viens à vous demander si, dans le cas que vos circonstances vous le permettent alors, vous voudrez bien vous y rendre, ne fût-ce que pour une couple de jours seulement. Outre l'extrême satisfaction que j'aurais de vous embrasser à cette occasion, il faut certainement se représenter que, pendant le temps de cet hiver, il y aura bien des changements et des révolutions tant en Angleterre que presque dans toute l'Europe.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

---

[1] Auf dem Berichte Szekelys, d. d. Greifenberg 5. October, findet sich die Weisung für die Antwort: „Vor sich selber auf der Seite von Friedland sollte attent sein, von da sie ihm leicht im Rücken kommen können." — [2] Vergl. Nr. 14113. — [3] Vergl. S. 264. Anm. 3.

14170. AU COLONEL BARON DE GOLTZ A MOSCOU.

Peterswaldau, 16 octobre 1762.

Vous êtes trop bien informé, sans que j'aie besoin de le récapituler ici, des fortes assurances que Sa Majesté l'impératrice de Russie m'a fait donner par ses ministres au sujet des troupes russes qui restaient alors dans mes provinces, qu'on les en ferait sortir incessamment pour retourner dans l'intérieur de l'empire de Russie. Aussi, après que j'ai eu le rapport que tout ce qu'il y avait eu de troupes russes en Poméranie et dans la Prusse polonaise, était passé par mes provinces de Prusse, j'avais tout lieu de croire que ces troupes avaient évacué entièrement mes États. A présent je viens d'apprendre, contre toute mon attente, que le lieutenant-général de Woyeikow se trouve actuellement encore avec 4 régiments russes en garnison à Kœnigsberg en Prusse, et qu'il y en a d'autres encore à Pillau et à Memel qui, sous prétexte de garder quelques provisions et hardes appartenantes aux Russes, se tiennent, sans bouger, jusqu'à présent là-bas. Ma volonté est donc que vous en parliez, quoique fort honnêtement, au grand-chancelier comte de Woronzow, pour l'en instruire et pour lui remontrer qu'après la paix faite entre moi et la Russie et après toutes les assurances que Sa Majesté l'Impératrice m'avait données qu'on s'y tiendrait religieusement, j'espérais que lui, chancelier, voudrait bien employer ses soins, pour que ces troupes à Kœnigsberg et à Pillau et Memel reçussent ordre de suivre l'armée et d'évacuer toutes mes provinces. Vous tâcherez de régler cela au plus tôt mieux, afin que je ne me voie pas gêné dans mes arrangements en Prusse, mais encore pour prévenir toutes hostilités qui pourraient se lever entre les miens et ces troupes, sans qu'il y ait de la faute des deux cours, et dont, à ce que je crois, le maréchal de Lehwaldt vous aura déjà marqué des cas arrivés.[1] Je suis trop persuadé de la droiture des sentiments de la cour de Russie sur ce sujet et présume que ce sont apparemment les arrangements qu'il a fallu prendre pour le couronnement de l'Impératrice, qui n'ont pas permis de songer à donner des ordres au général Woyeikow pour achever entièrement l'évacuation de la Prusse, mais je ne doute pas que, sur les représentations que vous en ferez au grand-chancelier, l'on voudra bien y suppléer.

Nach der Ausfertigung. Federic.

---

[1] Dem Feldmarschall Lehwaldt schreibt der König am 16. October: „Anlangend die Ausschweifungen, so von einigen derer dort noch zurück seinden russischen Truppen begangen worden, so habt Ihr es darunter, so lange solche noch dorten seind, nicht so ganz à la rigueur zu nehmen, sondern dabei mit Douceur zu procediren, zumalen der General Woyeikow alle Remedur deshalb versichert hat. Indess es ganz gut ist, dass Ihr Meinen Minister von Goltz davon informiret habet.“

14171. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Peterswaldau, 17 october 1762.

Mon cher Frère. Je viens de recevoir votre lettre sur la prise de Schweidnitz,[1] et vous remercie de tout mon cœur de la part que vous y prenez.[2] Le maréchal Daun continue à se tenir dans son inaction. Schmettau arrive aujourd'hui à Gœrlitz, et j'espère de pouvoir vous donner des nouvelles positives du reste en peu de jours, m'en rapportant à la commission dont j'ai chargé le comte Henckel.[3]

La paix entre les Anglais et les Français est beaucoup plus éloignée qu'on ne l'a cru, à cause des oppositions que forme l'Espagne, ou pour mieux dire les Français, qui dupent ce butor de ministre anglais, qui n'a pas le sens commun.

Le prince Ferdinand m'écrit[4] qu'il se croit sûr de la prise de Cassel; par là il est en état de couvrir notre flanc droit, ce qui est important pour nous.

Je ne sais quel temps il fait en Saxe, mais depuis trois jours il a tombé deux pieds de neige, et une vedette est gelée dans les montagnes la nuit passée. Je me flatte que les rigueurs de la saison que nous sentons ici, ne sont relatives qu'au voisinage des hautes montagnes, et que, chez vous, le temps est plus doux.

La Diète de Pologne est rompue,[5] et Brühl a pensé être lapidé par la populace. J'espère de pouvoir dans peu vous en dire davantage, vous priant d'être persuadé de la parfaite tendresse avec laquelle je suis, mon cher frère, votre fidèle frère et serviteur

Federic.

Nach dem Concept. Eigenhändig.

14172. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Knyphausen und Michell übersenden, London 1. October, die Nachricht, dass die Stadt Havanna am 13. August capitulirt habe; dabei sei eine grosse Zahl von Kriegsschiffen und reichbeladenen Kauffahrteischiffen den Engländern in die Hände gefallen. „Aussi cet important évènement paraît-il avoir changé entièrement la façon de penser de la plus saine partie de l'administration, qui commence à sentir maintenant que la nation, étant déjà échauffée comme elle l'est depuis longtemps, ne souffrira pas qu'une acquisition aussi considérable soit sacrifiée aux caprices et au soutien du comte Bute et restituée sans aucune compensation. Les amis les plus zélés de ce ministre sont tellement pénétrés de cette vérité qu'ils n'en font pas mystère et avouent hautement que cette nouvelle est arrivée fort à propos pour arrêter l'impétuosité avec laquelle on courrait à la paix."

[1] D. d. Freiberg 13. October. — [2] Dem Prinzen Ferdinand von Preussen dankt der König am 16. für seinen Glückwunsch zum Fall von Schweidnitz. [Berlin. Hausarchiv.] — [3] Vergl. Nr. 14168. — [4] Vergl. Nr. 14169. — [5] Vergl. Nr. 14161.

Peterswaldau, 18 octobre 1762.

Je [ne] me suis point attendu à la nouvelle que vous m'avez donnée par votre rapport du 1er de ce mois touchant la prise de la Havane et de la nouvelle agitation que cet évènement a causée parmi les ministres. Je vois, de plus en plus, que ces gens-là n'ont aucun système fixe, qu'ils varient du jour au lendemain, et que ce ne sont que des inconséquences perpétuelles parmi eux. Je ne saurais rien dire, ni prévoir de ce qui en arrivera. Je crois que l'évènement susdit ne portera préjudice à mes affaires là-bas, ni ne les relèvera aucunement, et pourvu que lord Bute soit culbuté, et qu'il se trouvera à sa place un ministre plus intelligent et plus conséquent que lui, cela me suffira. Au reste, vous continuerez de m'informer exactement du train que tout ceci prendra.[1]

Quant à ce [que] vous me rapportez relativement à la dépêche que le comte Woronzow a reçue de sa cour, touchant la note que celle-ci a fait remettre au sieur de Goltz, par rapport à l'évacuation de la Saxe, je veux bien vous dire, quoiqu'absolument pour votre direction seule, que je n'envisage autrement ce que la cour de Russie fait à ce sujet, que comme un compliment qu'elle fait par manière d'acquit à celle de la Saxe sur les sollicitations qu'elle lui en a faites; d'ailleurs, je crois que la cour de Russie voudrait bien entrer pour quelque chose dans les négociations de paix en Europe, pour en paraître médiatrice. Mais, comme cela ne saura pas me trop convenir, je me tiendrai boutonné et traînerai sur cela, en attendant les conjonctures.

Pour ce qui regarde la cour de Vienne, je reste dans ma résolution prise que, si elle a l'envie sincère de parvenir à la paix avec moi, il faut qu'elle s'adresse directement à moi pour m'en faire l'ouverture, sans y mêler d'autres. C'est alors que je conviendrai avec elle du lieu où la négociation se pourra entamer entre nous, et des personnes qui seront employées pour traiter. En attendant, je ne saurais me prêter à une suspension d'armes, avant que les préliminaires de cette paix ne soient réglés.

Voilà ce que j'ai bien voulu vous dire pour votre seule direction.

Nach dem Concept. Federic.

---

[1] Dem Minister Finckenstein schreibt der König am 18. October: „Par la nouvelle agitation qu'en conséquence du rapport de mes ministres à Londres la conquête de la Havane a faite là, nous ne saurions tabler sur rien encore, et je crois ne pas me tromper dans ma conjecture que cette bredouille continuera jusques au mois de novembre qui vient, et que ce ne sera qu'alors que nous pourrons voir clair sur ce qui en arrivera, et si la France et l'Angleterre voudront continuer la guerre ou convenir entre eux de la paix." Am 26. October schreibt der König an Hellen: „J'ai reçu votre rapport du 16 de ce mois, dont les nouvelles de Paris que vous me communiquez, me paraissent d'autant plus véridiques, qu'elles s'accordent, pour ce qui regarde l'impression que l'évènement de la Havane opère sur les Anglais, avec les avis qui m'en sont revenus d'autres lieux. Vous redoublerez ainsi

14173. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Peterswaldau, 18. October 1762.

Ew. Liebden heutiges Schreiben habe Ich so eben richtig erhalten, und werden Dieselben nunmehro wohl thun, dahin zu sehen, dass die bewussten Blockhäuser, so bald als es immer möglich sein wird, in Stande gesetzet und fertig werden müssen,[1] und gedenke Ich, sobald der Feind sich zurückziehet, die Bataillons auch allenthalben, um den Leuten die Fatiguen zu erleichtern, zurückzuziehen. Bis dato aber stehet vom Feinde noch alles unverändert, und ist seine Position bei Wartha und Silberberg noch immer dieselbe, ausser dass von dessen Kavallerie ein Theil jenseits der Neisse in die Winterquartiere verleget worden.[2]

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14174. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Peterswaldau, 19 octobre[3] 1762.

Je vous écris cette lettre pour vous avertir que le général Wied sera le 22 près de Gœrlitz, qu'il en partira avec son corps le 24, et qu'il sera infailliblement le 27 aux environs de Dresde, soit dans la forêt de Dresde ou à Weissig ou dans ces lieux, ainsi qu'il faudra voir ce qu'il pourra effectuer là-bas. Jusqu'ici Daun n'a rien encore détaché.

d'attention dans ce moment important et critique sur tout ce que vous saurez apprendre relativement à la négociation de paix, et m'informerez au plus tôt de ce que vous en aurez appris."

[1] In einem vorangehenden Schreiben vom 18. October wird der Herzog benachrichtigt, dass der König Befehl gegeben habe, „dass die Zimmerleute von denen hier stehenden Regimentern nach Michelsdorf geschicket werden sollen, damit die Bauung der Wacht- und Blockhäuser gut von Statten gehe". [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [2] Am 19. October schreibt der König an Bevern: „Ew. Liebden Schreiben vom heutigen Dato nebst der angeschlossenen Aussage habe Ich richtig erhalten und sollte glauben, dass, da die Oesterreicher mit ihrem Wacht- und Blockhäuserbau so bald fertig werden, solches uns nicht mehr Mühe und Zeit kosten müsste. Uebrigens so können Ew. Liebden, in der Maasse der Feind seine Posten schwächet, zu Schonung der Leute die Ihren auch verringern, und, auf den Fall der in obbesagter Anlage angezeigte Abmarsch der 5 Regimenter vom Laudonschen Corps sich näher verificiren sollte, so könnten von unseren Bataillons so viel, als es die Proportion zugiebet, ebenfalls zurückgezogen und in Cantonnirung verleget, auch die Canons bis auf die schwere Artillerie, so beim Generalmajor von Gabelentz, abgefahren werden." Eine Ordre an Bevern vom 21. October handelt über die Besetzung der Blockhäuser für den Winter und enthält den Befehl, falls ihm österreichischerseits „der Antrag davon gemacht würde, sich in Ansehung einer währenden Winterquartieren zu schliessenden Convention mit dem Feinde, falls die ganze Chaine darunter begriffen werden könnte, nicht abgeneigt finden zu lassen". [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [3] Vom 19. October ein Schreiben an die Gräfin Camas in den Œuvres, Bd. 18, S. 148.

J'espère que ma lettre du 16[1] vous sera bien parvenue, et que vous observerez ce que je vous ai prié touchant le pont à tenir prêt à la disposition du général Wied, soit auprès de Hirschstein ou de Strehla, et que vous l'en avertirez.

Comme ce chiffre contient tout ce que je puis vous mander jusques ici, je m'y rapporte, et je crois que vous n'avez aucun lieu d'appréhender pour d'autres lieux que ceux où vous vous trouvez. Je suppose qu'en lisant ma lettre vous en conviendrez.

Il y a ici une neige si terrible que l'ennemi ni nous ne pouvons rien entreprendre.

Federic.

Nach dem Déchiffré der Ausfertigung. Der (nicht chiffrirte) Zusatz eigenhändig.

14175. AU COLONEL BARON DE GOLTZ A MOSCOU.

Peterswaldau, 19 octobre 1762.

Vous savez l'insinuation que la cour où vous vous trouvez m'a fait faire, tout comme elle a fait à celle de Vienne, touchant l'évacuation de la Saxe.[2] Je dois vous avertir de l'effet que cela a opéré sur les Autrichiens. Nonobstant qu'à ce qu'on m'en a appris, ils ont fait semblant comme s'ils voulaient s'y prêter, c'est qu'incontinent après l'insinuation leur faite la cour de Vienne a donné des ordres positifs au général Hadik, à présent commandant en chef de leur armée en Saxe, d'attaquer mon frère Henri dans ses postes, ce qu'il a aussi exécuté, quoique sans succès et avec bien de la perte. Outre cela, ils ont fait travailler tout de suite à augmenter les fortifications de Dresde, et se sont arrangés pour détacher des troupes à Hadik, ce qui m'a obligé nécessairement de détacher pareillement en Saxe pour soutenir mon frère. Voilà des circonstances que vous saurez bien relever aux ministres de Russie, dès que l'occassion s'en présentera ou qu'ils vous parleront de cette affaire.[3]

Federic.

Nach dem Concept.

14176. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Peterswaldau, 19 octobre 1762.

J'ai vu par votre lettre du 14 de ce mois ce que vous m'y marquez des mouvements de l'ennemi, et le capitaine de Zegelin me mande du

[1] Nr. 14168. — [2] Vergl. Nr. 14108. — [3] An Benoît schreibt der König am 19. October: „Parmi les nouvelles que votre rapport du 13 de ce mois comprend, j'ai remarqué que la cour de Saxe est impatiente d'apprendre la réponse que j'ai donnée, aussi bien que la cour de Vienne, aux représentations de l'impératrice de Russie touchant l'évacuation de Saxe. Je me borne à présent de vous dire que l'effet réel que cela a opéré auprès de la cour de Vienne, c'est qu'elle donne ses ordres positifs au général Hadik d'attaquer mon frère." Es folgen dieselben Mittheilungen wie in dem obigen Schreiben an Goltz. „Voilà ce que je vous dis pour votre information sur ceci et dont vous ferez usage convenablement."

16 de ce mois que le général prince de Hohenzollern, après avoir été renforcé la nuit du 12 au 13, s'était avancé sur Senftenberg. Je me flatte, cependant, que le lieutenant-général Wied, qui est en marche, et que l'arrivée du général-major Schmettau, qui a dû être avant-hier à Gœrlitz, n'aura pas manqué de faire rebrousser chemin au prince de Hohenzollern,[1] qui ne pourra désormais que se tenir sur ses gardes pour ne pas être pris à dos par le comte de Wied.

Nach der Ausfertigung. Federic.

14177. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Peterswaldau, 20 octobre 1762.

Je dois vous avertir que, le pain ne pouvant être prêt à Gœrlitz pour le corps du général Wied que le 24, il s'est vu obligé de différer sa marche d'un jour, de sorte qu'au lieu d'être le 27 aux environs de Dresde, il n'y arrivera que le 28, et ainsi un jour plus tard.[2]

Federic.

L'ennemi commence depuis hier à cantonner, sans cela tout est encore dans la même position.

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig.

14178. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE BORCKE A COPENHAGUE.

Peterswaldau, 20 octobre 1762.

Je suis satisfait de la conduite que vous avez tenue en conséquence de votre rapport du 29, en présentant ma réponse à Sa Majesté Danoise[3] au baron de Bernstorff, et j'apprends avec plaisir que cette cour s'en contentera et laissera tomber cette affaire.

Pour ce qui regarde le manque de formalité que le baron de Bernstorff a accusé à l'égard de ma réponse et de ce que vous ne lui avez point remis en même temps la copie pour son instruction, il faut que vous sachiez qu'en recevant la lettre du roi de Danemark, je n'ai trouvé aucun vestige dans votre rapport qu'on vous ait remis une copie de cette lettre, au moins n'en ai-je point trouvé dans votre rapport, et que c'est ainsi également que j'en [ai] usé en vous envoyant ma réponse. Ce que vous ferez observer au baron de Bernstorff.

Nach dem Concept. Federic.

[1] Aehnlich wie oben wird am 19. October dem Hauptmann von Zegelin auf seinen Bericht geantwortet. Eigenhändig ist hinzugefügt: „Schmettau ist schon den 17. in Görlitz gewesen." — [2] Auf dem Berichte des Generals Wied, d. d. Maywaldau 19. October, findet sich die Weisung für die Antwort: „Es ist Mir nicht lieb, dass er noch nicht fort ist; indess so wird es auf den einen Tag nicht ankommen, wenn er forthin nur nichts versäumet und der Marsch desto schneller fortgehet." — [3] Nr. 14128.

14179. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Peterswaldau, 21 octobre 1762.

Vous pouvez bien vous imaginer que les nouvelles que vous m'avez données par vos lettres du 16 et du 17 de ce mois, ne m'ont pas été fort agréables;[1] elles n'auront cependant pas de l'influence dans les grandes affaires de là-bas, vu que le secours vous approche, où alors l'ennemi montera sur un autre ton, et opérera sur lui en tout un grand et notable changement. Le général Wied se mettra en marche le 24 de Gœrlitz et sera le 28 auprès de Dresde.

Ce que je vous prie, en attendant, avec instance, c'est de fortifier non seulement bien votre camp, mais de le faire outre cela bien palissader encore et de faire joindre les ouvrages, de même que de tenir vos corps plus serrés, pour ne point embrasser trop de terrain, car si vous étendez trop vos positions, vous risquez toujours d'être battu en détail.[2]

Si le régiment du margrave Frédéric n'a pas fait son devoir, il ne faut pas que vous laissiez passer cela impunément, mais plutôt que vous fassiez punir exemplairement et à la rigueur ceux qui n'ont pas fait leur devoir; car ces exemples sont absolument nécessaires, sans quoi cela va de mal en pis et de sorte qu'au bout du compte l'on ne pourra se servir du tout d'eux.

Que vous ne puissiez récupérer le poste de Freiberg, voilà de quoi je ne suis nullement en peine, le général Wied et tout étant en mouvement.

Jusqu'à présent, je n'ai pas appris que l'ennemi ait détaché vers la Saxe; il a retiré ce qu'il y avait de troupes sur les montagnes vis-à-vis de nous, pour les faire cantonner, vu que ces gens ne pouvaient plus durer sous les tentes, à cause des fortes neiges qui y sont tombées. De ma part, j'emploierai toute mon attention sur ses mouvements,[3] et dès que Daun détachera quelque troupe forte, je serai prêt à vous soutenir, ainsi que nous nous soutiendrons bien en Saxe, coûte que coûte.

Je me flatte que cette échauffourée n'aura pas des suites, surtout parceque l'ennemi a abandonné le poste de Seligstadt. J'entrevois dans ce que vous me marquez, que des ressorts de votre machine ont manqué;

[1] Der Prinz hatte, Siebenlehn 16. October, gemeldet, er sei bei Brand an der Mulde angegriffen und zum Rückzug gezwungen worden. „Nous avons perdu le régiment de Salmuth et le bataillon de Kalkstein presqu'en entier, et 7 ou 8 canons ..., deux de nos régiments de cavalerie qui étai[en]t là, n'ont pas agi comme il faut.“ — [2] Vergl. S. 256. — [3] Dem Oberstlieutenant von Lichnowsky schreibt der König am 21. October, „dass Ich auch von hier aus schon den Generalmajor von Schmettau von dem in der Lausnitz sich eingefundenen feindlichen Corps avertiret habe und, da gedachter General schon den 17. zu Görlitz gewesen, es sehr zu vermuthen stehet, dass gedachtes feindliches Corps sich wiederum zurückgezogen haben werde“. [Berlin. Generalstabsarchiv.]

je ne sais sur qui jeter mes soupçons, mais il y a certainement quelqu'un en défaut, car dans le poste de Freiberg, pourvu qu'on y ait 16 bataillons et 30 escadrons, je défie qu'on m'en déloge, surtout si l'on est en sûreté du côté d'Oederan, mais il faut remuer la terre, se resserrer et se palissader; à moins que les troupes ne se conduisent comme des infâmes, on ne saurait les débusquer d'un terrain aussi avantageux.

Federic.

Nach dem Concept.[1] Der Zusatz eigenhändig auf der Ausfertigung.

---

14 180. INSTRUCTION ALS COMMANDANT ZU SCHWEIDNITZ FÜR DEN GENERALMAJOR VON KNOBLOCH.

Peterswaldau, 21. October 1762.

Zuvorderst muss der Generalmajor von Knobloch sorgen, dass die Regimenter und Bataillons, so die Garnison zu Schweidnitz ausmachen, so bald möglich, in complettem und guten Stande gebracht werden.

Zweitens muss darauf von Seiten seiner gesehen und gehalten werden, dass die Officiers die Leute gehörig exerciren und dieserhalb in das erforderliche Détail, um aus solchen schickliche und brave Soldaten zu machen, unermüdet gehen müssen.

Drittens muss er auf eine scharfe Mannszucht und Subordination in Ansehung der Officiers sowohl als Gemeinen sehen und denen Officiers zu Erhaltung des ihnen gebührenden Respects und Achtung von Seiten des Soldaten die nöthige Anweisung geben.

Ueberhaupt dienet dabei zur Regul, dass es bei dem Militärstande nicht anders als in den Klöstern in Rücksicht auf die Subordination und blinden Gehorsam, vom gemeinen Soldaten an bis zum Obristen, stricte gehalten werden müsse.

Viertens muss der Generalmajor von Knobloch genau dahin sehen, dass die Officiers, Unterofficiers und alles, so von der Garnison auf Postens commandiret, extrem allert sein, niemanden darunter durch die Finger gesehen werde und die Ronden, Patrouilles, auch Examiniren der Ein- und Auspassirenden auf das genaueste geschehen und seiner, des Generalmajor von Knobloch, Ordre auf das ponctuelleste nachgelebet und executiret werden müsse.

Die Schweidnitzsche Garnison bleibet vor der Hand auf die nähesten Dörfer stehen, und wird von solcher nichts als die Wachten in die Stadt gegeben, bis nämlich die Stadt von den österreichschen Unsauberkeiten und Stanke gereiniget und purificiret, damit für die Garnison und Stadt keine ansteckende Krankheiten zu besorgen sein mögen, und können, wenn solches observiret, die Bataillons allmählich in die Stadt gezogen und verleget werden.

[1] Die vom Prinzen selbst dechiffrirte Ausfertigung ist sehr unleserlich.

Den Winter hindurch, da die Armee die Kette weit in das Gebirge machet, wird für Schweidnitz wohl nichts feindliches zu besorgen sein, und sollte auch das Unglück wollen, dass diese Kette, welches nicht zu vermuthen, attaquiret und durchgebrochen würde, so würde auf den Fall die Garnison noch zeitig genug in die Stadt gezogen werden können.

Und da vielleicht währenden Winter Ich nicht beständig in hiesiger Gegend zugegen sein möchte, als wird der Generalmajor von Knobloch hierdurch autorisiret, an denen Deserteurs und anderen Delinquenten bei der Garnison, es betreffe Officiers oder Gemeine, die ihnen durch das Kriegesrecht zuerkannte Festungs- oder sonstige Strafen ohne weitere An- oder Rückfrage executiren zu lassen.

Anlangend die Festung, so muss der Generalmajor von Knobloch dafür sorgen, dass erstlich die Festungswerke den Winter hindurch tüchtig repariret, die Trancheen zugeworfen und alles, so Ich dem Major Lefèbvre befohlen, ins Werk gerichtet und prompt executiret werde.

Ich gedenke Selber nach Schweidnitz zu kommen, und kann alsdann der Generalmajor von Knobloch des mehren mit Mir darüber sprechen.

Und da, zweitens, die Festung noch nicht wieder hinreichend mit Pulver und Ammunition versehen, so wird das daran noch fehlende theils diesen Winter, theils gegen das Frühjahr angeschaffet und hineingebracht werden.

Auf den Fall die Armee sich von Schweidnitz entfernen müsste, werden 10 Bataillons, so gegen ein coup de main hinreichend seind, zur Besatzung eingeleget werden, und wird die Armee, um eine förmliche Belagerung zu behindern oder aufheben zu machen, immer nahe genug und à portée seind.

Drittens, was die viele durch das Schiessen unbrauchbar gewordene Canons betrifft, so bleiben solche vor der Hand an ihren Orten stehen, und werden auf künftiges Frühjahr 40 neue Canons und die noch fehlende nach und nach besorget und herangeschaffet werden.

Wegen der Defension von Schweidnitz kann Ich die letztere österreichsche Besatzung in Ansehung der Prudence, Herzhaftigkeit und Vigilance zum Muster und Beispiel geben.

Uebrigens so müssen die Jesuiten alle zur Stadt herausgeschaffet und durchaus darin nicht geduldet werden.

Denen Officiers und der Garnison muss nicht gestattet werden, den Bürgern einigen Ueberlast zuzufügen, und muss der Generalmajor von Knobloch examiniren und auf den Grund zu kommen suchen, auf was Art die Oesterreicher währender Commandantschaft des p. von Zastrow ihre Intelligences in der Stadt gehabt und unterhalten haben. Falls es sich finden sollte, dass solche durch Bürger oder des Orts Einwohnern bewirket und betrieben worden, müssen solche, damit ihnen dieserhalb

der Procès gemachet werden könne, sofort arretiret werden. Sollte es sich äussern, dass obige Intelligences durch österreichsche krieges-gefangene Officiers unterhalten worden, muss der Generalmajor von Knobloch davon sich eigentlich au fait setzen, damit man dergleichen in Zukunft präveniren und coupiren könne.

Was den Punkt der Ingenieurs und Artilleristen anlanget, muss der Generalmajor von Knobloch bei Meiner nähesten dortigen Hinkunft Mich daran, um darunter disponiren zu können, erinnern.

Nach dem Concept. Friderich.

14181. AN DEN GENERALLIEUTENANT GRAF WIED.

[Peterswaldau, October 1762.]

Gut. Bis dato kann ihm hier noch nicht sagen, dass vom Feind was weg marschirt. Zurückgezogen hätten sie sich. Daun noch ins Glatzsche. Durch Salenmon, gedenke Ich, würde er zuerst Nachricht von allen Detachements, die der Feind machte, kriegen können. Ich glaubte eher, dass, was bei Hohenelbe stünde, in Cantonnirung gerücket. Und durch Szekely, [der] bei Görlitz stehen bliebe, denke, würden wir die Correspondance bis jenseit Weissenberg unterhalten können.

Weisungen [Bleinotizen] für die Antwort; auf dem Berichte Wieds, d. d. Schmottseifen 21. October.

14182. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Peterswaldau, 22. October[1] 1762.

Ew. Liebden Rapport vom 21. dieses habe Ich erhalten. So viel Ich einsehe, so seind Wartha und Silberberg vorjetzo des Feindes Posten alle, die andern alle aber sind in das Glatzische zurückgezogen; sogar hat sich auch der Obrist Alton mit seinem Detachement zurückgezogen.

Es wird also jetzt Ew. Liebden Position sehr sicher und gut werden, woferne sonsten nur die Blockhäuser[2] fertig seind. Ich vermeine, dass Ich dann die Bataillons von Nimschewsky hier in Peterswaldau werde legen lassen können, und dass vielleicht von denen Regimentern, welche Ew. Liebden übrig haben, Reichenbach und vielleicht gar Frankenstein wird beleget werden können, zumalen wenn die Convention wegen der ganzen Chaine mit dem Feinde wird geschlossen sein.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

---

[1] Vom 22. October ein Schreiben an d'Argens in den Œuvres, Bd. 19, S. 359. — [2] Vergl. Nr. 14173.

14183. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Peterswaldau, 22. October 1762.

Ich approbire vollenkommen, dass Ew. Liebden zufolge Dero heutigen Schreiben die Regimenter in weitläuftigere Cantonnirung zu verlegen gedenken, und wird sehr zuträglich sein, wann Dieselben nach Dero Vorhaben für Dero Person, bis die Arbeit weiter avanciret und zu Stande gekommen sein wird, annoch Dero Quartier zu Michelsdorf behalten.

Uebrigens so traue Ich denen feindlichen Desseins nicht gänzlich, und könnte derselbe, zumalen die Witterung wieder leidlich geworden, noch wohl bei Wartha durchbrechen, und werden wir, bis Daun von Scharfeneck mit seinem Corps nach Böhmen gerücket sein wird, darunter in Besorgniss sein müssen.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14184. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

[Peterswaldau, 23 octobre 1762.][1]

Mon cher Frère. Henckel vient d'arriver et m'a rendu votre lettre.[2] Le général Wied sera aujourd'hui à Gœrlitz, le 24 repos, le 28 aux environs de Dresde. Vous devez nécessairement vous apercevoir de son approche, parceque sûrement ce redoutable prince de Lœwenstein se retirera au plus vite, et vos patrouilles et vos hussards pourront vous donner des nouvelles de tout. Wied s'arrêtera jusqu'au 29 dans ces environs, et je crois que cela vous donnera lieu de réoccuper Freiberg et même d'avancer vers Pretzschendorf. Pourvu que vous fassiez quelques démonstrations, tout ira bien. Que Hülsen fasse au moins le semblant de marcher à Wilsdruff, en y envoyant quelque cavalerie; en ce cas-là on verra ce que Hadik fera. Mais, si vous ne coopérez pas de votre côté par quelques démonstrations, il est sûr que l'ennemi restera au *Plauensche Grund* et que le projet sera manqué. Et en ce cas, le 31, ou au cas que Wied ne réussisse pas, il marchera sur Hirschstein pour vous joindre, et alors vous pourrez rassembler tous vos corps, pour tenter ce qu'il vous plaira selon votre projet.

Il n'y a jusqu'ici que Brentano de marché avec 8 bataillons et 4 régiments de cavalerie;[3] mais cela ne m'embarrasse guère, et cela n'altérera rien dans l'entreprise du général Wied. Vous êtes donc à présent instruit de tous les jours de marche du général Wied, de sorte

[1] Das Datum nach der Ausfertigung. — [2] D. d. Ober-Gruna 19. October. — [3] Auf dem Berichte Schmettaus, d. d. Görlitz 21. October, findet sich die eigenhändige Weisung für die Antwort: „Es wäre gut. Wor was marschiret ist, so ist es Brentano mit 8 Bataillons und 4 Regimenter Kavallerie und Husaren.“

que vous le savez positivement. Il faudrait, le 29, que Dingelstedt approchât de Grossenhain, pour communiquer avec le général Wied, ce qui sera nécessaire tant pour le pont que pour que vous ayez, par ce moyen, toutes les nouvelles de ce qui se passe de ce côté-ci de l'Elbe.

Nach dem Concept. Eigenhändig. Federic.

14185. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

Peterswaldau, 23 octobre 1762.

Je suis très sensible à la manière amiable avec laquelle vous avez bien voulu vous ouvrir envers moi, par votre lettre du 16 de ce mois, touchant mon idée pour empêcher que, les préliminaires de paix signés entre la Grande-Bretagne et la France, et les Français évacuant, en conséquence, Wesel et Gueldres, les Autrichiens ne puissent atteindre leur but pour s'y nicher.[1] Quant à mon projet pour effectuer cela d'une façon certaine par quelques troupes des princes alliés, je dois vous faire observer que mon intention n'est pas d'engager à ce dessein quelques-unes de ces troupes toutes formées et contre des subsides, mais que plutôt je voudrais que la chose fût arrangée sous main et avec le secret qu'il faut, en sorte que, dès la suspension d'armes connue, le nombre des troupes avec leurs officiers, pour en pouvoir tout à la suite former à peu près 3 ou 4 bataillons, fût incessamment congédié et licencié, qui se rejoindraient comme des gens licenciés qui de leur gré s'offriraient à mon service et y prenaient parti; après quoi ils se formeront en bataillons, pour passer tout de suite à Wesel et à Gueldres et s'y jeter après la sortie des troupes françaises. Comme il est permis à tout prince de licencier ses troupes, au moins en partie, dès qu'on n'en a plus besoin, ces princes alliés pourraient bien en user de la sorte par amitié et par complaisance pour moi, sans avoir besoin d'en faire communication préalable au ministère anglais, sans choquer personne et sans qu'on y saurait trouver à redire. Vous observerez, d'ailleurs, que, quand ces troupes seront passées, comme de leur propre gré, à mon service, pour occuper les places susdites, je les entretiendrai là à ma solde jusqu'après la paix faite avec les Autrichiens; je saurai même pour la forme leur donner des noms comme des bataillons attachés à quelques-uns de mes autres régiments, par exemple à Salmuth, à Hesse-Cassel ou d'autres. Je m'engagerai, au surplus, envers ces princes, auxquels ils appartiennent à présent, que, dès ma paix faite avec mes ennemis, je ne garderai plus ces troupes que pour le temps qu'il faut pour pouvoir y envoyer d'autres des miennes, pour les relever là, et

[1] Vergl. Nr. 14154 — 14156.

qu'en suite tous leurs gens, même avec les officiers, leur seront fidèlement renvoyés, sans en retenir un seul, où ces princes le désireront, pour ne pas être privés de leurs sujets.

Quand vous supposez, cher Prince, que je doive faire défiler de la Saxe ou du Magdeburg une couple de 1000 hommes de mes troupes, pour m'en servir à ce dessein, je dois vous dire que la possibilité pour cela n'existe pas, qu'il manque jusques à 20 000 hommes à l'état complet des régiments sous l'ordre de mon frère Henri, et que je suis moi-même en défaut ici d'un nombre de 8 à 10 000 hommes pour l'état complet des régiments; ainsi vous en jugerez vous-même que je ne suis pas à même de faire le détachement en question. Cependant, dans le cas que tout ce qui dessus ne saurait être praticable, alors il faut que je me rabatte sur l'autre expédient que vous me proposez, et c'est aussi en conséquence et le cas supposé que je joins ici les ordres signés par moi au colonel Bauer[1] et au colonel Jeanneret. Comme, selon mes dernières lettres de Londres, la négociation de paix entre les Anglais et les Français ne saurait parvenir à sa maturité, autant que les préliminaires ne soient signés, ce qui ne pourra se faire avant l'assemblée du Parlement, je saurai cependant gré à Votre Altesse, si, en attendant, vous voulez bien prendre vos arrangements sous des prétextes apparents, de la sorte qu'en tout cas tout ce qui m'appartient des troupes à Votre armée, soit mis dans une telle position, afin que, le cas existant, elles soient toutes prêtes et assez proches pour pouvoir se jeter incessamment à Wesel et prévenir les Autrichiens dans leurs mauvais desseins. Quant à Gueldres, je ne crois pas que ce peu de troupes suffiront pour en prendre également possession, à moins que vous ne puissiez y joindre d'autres secours encore d'une façon ou d'autre.

J'applaudis fort, au reste, aux autres idées que vous me fournissez, et je donnerai mes ordres au sieur de Hellen,[2] pour s'arranger avec quelques-uns des députés des États, dont la fidélité pour moi soit à toute épreuve, qui, muni d'un ordre secret de moi, doit enjoindre, incessamment après la sortie des Français, à la bourgeoisie de la ville de prendre les armes, de fermer les portes et de les ouvrir uniquement à mes troupes.[3]

Pour finir cette lettre, j'ajouterai seulement que, comme les Autrichiens, vu le peu de troupes qu'ils ont en Flandre, ne destinent que 6 compagnies du régiment de Los Rios à Bruxelles, pour se tenir prêtes à prendre possession de Wesel et de Gueldres, quand les Français l'évacueront, je crois que, comme le colonel Bauer devancera avec sa cavalerie son infanterie qui le suivra, ce serait une belle occasion pour

[1] Vergl. Nr. 14186. — [2] Vergl. Nr. 14187. — [3] Eine diesen Befehl enthaltende, in dem uns vorliegenden Concept nicht datirte Cabinetsordre ergeht auch an „die gesammte Bürgerschaft der Stadt Wesel“.

lui encore, pour enlever et prendre prisonniers les susdites compagnies dans le cas si elles se montreraient.

Federic.[1]

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14186. AN DEN OBERST VON BAUER.[2]

Peterswaldau, [23. October 1762].

Sobald Euch Meines vielgeliebten Vetters und Generalfeldmarschall, des Herzog Ferdinand von Braunschweig-Lüneburg Liebden diese Meine eigenhändig unterschriebene Ordre zustellen lassen werden, so ist Mein expresser Wille, dass Ihr sodann mit Eurem unterhabenden Husarenregiment, desgleichen mit Meinen anderen dortigen Husarenescadrons, so unter dem Commando Meines Obristlieutenant von Jeanneret stehen, sowie auch mit denen Volontaires de Prusse, [so] unter Meinem Obristlieutenant von Trümbach stehen, sonder den allergeringsten Verzug aufbrechen und in möglichster Eil' gerade nach Wesel marschiren sollet, um diese Stadt und Festung, sobald solche von denen französischen Truppen evacuiret sein wird, sogleich wieder vor Mich und Mein königliches Haus in Possession zu nehmen und darin bis zu dem hiernächst erfolgenden Generalfrieden zu conserviren.

Die Gelegenheit zu dieser Meiner Ordre ist, dass, da es zwischen Frankreich und Engelland zu einem Particulärfrieden gekommen und dabei wegen Meiner clevisch- und westphälischen Provinzien stipuliret worden, dass gleich nach gezeichneten Prälimiärartiklen die sämmtliche französische Armées und Truppen sich aus Deutschland sowohl als aus nurgedachten Meinen Provinzien zurückziehen, mithin zugleich auch Wesel und Geldern evacuiren sollen, der wienersche Hof zugleich das ungerechte Dessein gefasset hat, gleich nach Abzug derer französischen Truppen aus diesen Provinzien, und sobald Wesel und Geldern von solchen evacuiret sein wird, [selbe] in Possession vor sich zu nehmen und Wesel und Geldern mit etwas aus denen wenigen Truppen, so es jetzo in denen österreichischen Niederlanden noch übrig hat, besetzen zu lassen.

Um solcher üblen Intention nun vorzukommen und die Oesterreicher daran zu verhindern, ergehet diese Meine Ordre an Euch. Dabei Ihr dahin instruiret werdet, dass, sogleich wie die Franzosen Wesel evacuiren, Ihr Euch mit vorgedachten Corps auf das schleunigste nach Wesel im Marsch setzen, dabei mit Eurem unterhabenden Husarenregiment und

[1] In einem zweiten Schreiben an den Prinzen vom 23. October dankt ihm der König für die Antheilnahme an dem glücklichen Ereigniss der Eroberung von Schweidnitz. „Je prie Votre Altesse d'être persuadée que, de mon côté, je ne participerai pas moins aux évènements qu'Elle désire, et que ce sera avec joie que je La féliciterai de la prochaine prise de Cassel.“ [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [2] Berichte des Obersten Bauer aus dem October liegen nicht vor.

mit allem, was von den Jeanneretschen Escadrons beritten ist, vorgehen, die Infanterie aber und was von den Jeanneretschen Husaren nicht beritten ist, folgen lassen müsset, damit Ihr convenablement à portée seid, sobald die französischen Truppen aus Wesel marschiret seind, dahin zu poussiren, um diese Stadt vor Mich zu occupiren und, so viel nur menschmöglich ist, derer Oesterreicher Absichten darauf zu präveniren und sie zurückzuweisen. Ihr empfanget hierbei auch Meine Ordres an die clevische deputirete Landesstände und an die Stadt Wesel,[1] Euch sogleich bei Eurer Ankunft mit Eurem Corps auf- und anzunehmen und Euch und Euren Leuten alle gehörige Willfährigkeit zu bezeigen.

Gedachter Obristlieutenant von Jeanneret, sowie auch der von Trümbach seind in anliegenden Ordres an die Eurige verwiesen.

Ich verlasse Mich dabei auf Eure Mir bekannte Dextérité und Kriegeserfahrung, dass Ihr Euch bestens angelegen sein lassen werdet, um Euch von dieser Meiner Ordre und dieser Expedition wohl zu acquittiren und Mir dadurch eine essentielle Probe Eurer Treue gegen Mich zu geben. Es verlautet sonsten, dass die Oesterreicher 6 Compagnien von dem Regiment Los Rios zu Brüssel destiniret haben, um Wesel und Geldern zu occupiren, sowie die französische Truppen diese Plätze evacuiret haben werden. Wenn dieses sich confirmiret, so wäre es eine schöne Sache, dass, da Ihr mit denen Husaren vorausgehet, Ihr gedachten 6 österreichischen Compagnien bei deren Annäherung auf den Hals fallen und solche enleviren und zu Kriegesgefangenen machen könnet.

Wegen Geldern seind die Umstände obgedachtes Herzog Ferdinand Liebden bekannt, und dass Ich nicht erachte, ob Ihr an Truppen stark genug seid, zugleich auch diese Festung vor Mich occupiren zu lassen, sobald solche von denen Franzosen evacuiret sein wird, es wäre dann, dass nurerwähntes Herzog Ferdinand Liebden ausser denen Truppen, so Mir bei Dero unterhabenden Armee eigentlich gehören, noch mehrere mitgeben könnte. Ich erwarte übrigens zu seiner Zeit Eure Berichte.

Nach dem Concept. Friderich.

14187. AU SECRÉTAIRE VON DER HELLEN A LA HAYE.

Peterswaldau, 23 octobre 1762.

Je présume que ma lettre du 22[2] vous sera fidèlement remise, et vous rappelle tout ce que je vous ai écrit par ma dépêche du 8[3] au

[1] Diese beiden Ordres sowie die dann erwähnten an Jeanneret und Trümbach sind in der Vorlage nicht datirt; jedenfalls gehören sie zum 23. October. — [2] Dem Gesandten war am 22. October die Antwort auf eine Bittschrift von Deputirten der mit französischer Einquartierung bedrohten Provinzen Cleve und Mark übersandt worden; den Deputirten wurde darin mitgetheilt, dass der König an ihrem Unglück „allen Antheil genommen" und schon auf „differente Mittel bedacht" sei, um seine „dortige getreuste Unterthanen von allem weiteren Unglück, Bedrückung und Schaden zu retten". — [3] Nr. 14154.

sujet du plan que j'ai formé, supposé que la paix se fasse entre l'Angleterre et la France, et que les Français évacueront Wesel et Gueldres, pour prévenir les Autrichiens dans leur mauvais dessein sur ces places afin de s'y nicher. J'attends aussi votre réponse, mais je ne saurais pas vous dissimuler que je me doute un peu sur ce que la République, vu son système craintif, voudra se prêter tout-à-fait à ce que je demande à ce sujet; c'est pourquoi je trouve nécessaire de songer à d'autres arrangements, pour arriver à mon but désiré.

Cependant, dans quel cas que ce soit, et ayant pris en considération que les troupes destinées de ma part à cette entreprise ne sauront être si proches à la main pour se jeter dans ces places au même moment que les Français les ont évacuées, je trouve très nécessaire d'y envoyer, dès à présent et le plus tôt que cela se pourra faire, surtout à Wesel, une personne de quelque autorité, munie d'un ordre secret signé de ma main,[1] qui enjoigne au magistrat et à la bourgeoisie de Wesel de prendre les armes et de fermer les portes immédiatement après la sortie des Français et de ne les ouvrir qu'à mes troupes, dès qu'elles y arriveront. Comme vous vous représenterez aisément que, le cas existant, mes arrangements seront pris en sorte que les troupes qui doivent y entrer, seront assez proches pour y arriver tantôt, je demande de vous que vous devez vous concerter sans aucune perte de temps avec quelques-uns des députés des États de Clèves les plus affidés à moi et qui savent garder un secret, afin de choisir un sujet propre et très fidèle à moi qui mette en exécution ce que je viens de vous marquer, et qui a assez [de] prudence et de fermeté, afin de s'en acquitter dignement. Dès que vous en serez convenu, vous le munirez de l'ordre susdit que je vous adresse ci-clos à cette fin, avec lequel il se mettra en route, pour agir en conséquence de mes intentions.

Federic.

Nach dem Concept.

14188. AU MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA GRANDE-BRETAGNE MITCHELL A BRESLAU.

Peterswaldau, 24 octobre 1762.

Je partage sincèrement la joie que vous devez ressentir à la nouvelle importante touchant la conquête de la Havane que les armes de Sa Majesté Britannique viennent de faire.[2] Vous savez toute la part que je prends à ce qui peut regarder sa gloire et les intérêts de la nation. Je vous sais gré, d'ailleurs, du compliment de félicitation que vous me faites sur ma prise de Schweidnitz, ne doutant que, vu les sentiments que je vous connais envers moi, elle a dû vous intéresser.

Federic.

Nach der Ausfertigung im British Museum zu London.

[1] Vergl. S. 287 und 289. — [2] Vergl. Nr. 14172.

14189. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Peterswaldau, 24. October 1762.

Ew. Liebden heutiges Schreiben habe Ich richtig erhalten, und thun Dieselben sehr wohl daran, die Regimenter nach der gegenwärtigen Stellung des Feindes noch zur Zeit nicht weiter auseinander zu verlegen, und kommt es dabei auf einige Tage früher oder später nicht an. Das vornehmste ist, dass unsere Blockhäuser und übrige Anstalten in gehörigem Stande gesetzet sein mögen, um die Berge mit wenig Mannschaften souteniren zu können, und müssen alsdann, à mesure der Feind seine Truppen zurückleget, die Regimenter noch weiter zu Verhütung der Krankheiten und zu deren möglichste Conservation auseinander geleget werden.

Dem Herzog wird eine Dislocationsliste eines Theils der feindlichen Armee übersandt.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14190. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Peterswaldau, 25. October 1762.

Da die Oesterreicher nach denen Mir zugekommenen Nachrichten[1] ein Corps von 6 bis 8000 Mann nacher Oberschlesien detachiret, als habe Ich den Generallieutenant von Werner beordert, nachdem ihn der Obriste von Möhring, welcher zusammt dem Obristen von Lossow auf seinem Posten stehen bleiben sollte, abgelöset haben würde, mit seinem, dem Württembergschen, Flanss'schen und Markgraf Heinrichschen Regimente nach Meiner ihm zugekommenen Instruction, um den Feind in Oberschlesien zu observiren, den Marsch gegen Neisse anzutreten.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14191. AN DEN GENERALLIEUTENANT GRAF WIED.

Peterswaldau, 25. October 1762.

Ich bin von allem, so Ihr unterm 24. dieses, auch von der dem Rittmeister Szekely[2] gegebenen Ordre, sich auf Görlitz zu ziehen, Mir

[1] Bericht Grants, d. d. Neisse 24. October. Am 25. October schreibt der König u. a. an Grant: „Sur la lettre du 24 que vous m'avez faite, je détacherai incessamment le secours en troupes destinées pour la Haute-Silésie.“ [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [2] Auf dem Berichte des Generals Salenmon, d. d. Neu-Reichenau 24. October, findet sich die eigenhändige Weisung für die Antwort: „Szekely wird die Correspondenz [zwischen Salenmon und Wied] bald wieder sicher machen. Die Gendarmes und Gardes du corps marschiren nach Löwenberg; also werden die Briefe schon hinkommen.“

einberichtet, vollkommen zufrieden, und habe Ich das gänzliche Vertrauen zu Euch, dass Ihr Meine in Ansehung der Euch aufgetragenen Commission Euch gegebene Ordres zu Meiner Satisfaction und de concert mit Meinem Bruder zu bewerkstellen wissen werdet.

Der Feind fängt nunmehr an, von hier aus nach Oberschlesien zu detachiren. Ich werde Meines Orts davon zu profitiren suchen und Meine Arrangements danach in Ansehung der Bataillons, die Ich nach der Lausitz zu schicken gedachte, nehmen.

Nach dem Concept. Friderich.

14192. AN DEN GEHEIMEN COMMERZIENRATH VON REXIN IN KONSTANTINOPEL.

Peterswaldau, 26. October 1762.

Der Empfang des Berichtes vom 20. September wird bestätigt.

Bei denen Umständen, welche Ihr darin wegen eines Griechen[1] und wegen zweier confidenten Personen des Sultans meldet, bin Ich nicht ausser Sorgen, dass man Euch werde [um] das Geld dupiren wollen und dass Ihr Meine Gelder verläppern und verschleudern [möchtet]. Ich repetire Euch also nochmals hierdurch, was Ich Euch deshalb in so vielen und fast allen Meinen letzteren vorhergehenden Ordres und Resolutionen wiederholentlich und auf das ernstlichste befohlen habe, dass nämlich Ihr Euch mit Meinem Gelde sehr geschlossen halten und weder denen Türken noch sonsten jemanden nichts, auch nur eines Groschen werthes auszahlen sollet, es sei dann, dass die Pforte den Tractat der Defensivalliance mit Mir nicht allein wirklich gezeichnet und ratificiret habe, sondern auch dass sie ihre Truppen wirklich in Bewegung gesetzet haben und marschiren lassen und also wirkliche Realitäten vor Mich zeigen wird. Wie Ich dann auch zu mehrerer Précaution deshalb an den dortigen Kaufmann Barcker schreibe[2] und ihn avertire, dass derselbe weder auf Eure ausgestellete Scheine noch sonsten an Euch das geringste an Gelde eher auszahlen soll, bevor er nicht selbst siehet und dadurch überzeuget ist, dass die Pforte den Defensivtractat mit Mir unterzeichnet und ratificiret habe, und dass sie ganz was reelles vor Mich thun wird. Wovon Ich auch den Kaufmann Splitgerber benachrichtigen und, wenn Ich sehe, dass alles auf neue Weitläuftigkeiten und ungewisse Dinge herausläuft, ihn beordern werde, alle Meine deshalb dahin disponirete Gelder wiederum zu retiriren.

In Meiner letzteren Resolution vom 2. dieses Monates[3] auf Euren vorigen Bericht vom September, davon Ihr den Tag beizusetzen vergessen hattet, habe Ich Euch exprès und ernstlich befohlen, auch umständlich instruiret, dass Ihr durch ein neues dem Grossvezier zu prä-

[1] Vergl. S. 246. — [2] D. d. Peterswaldau 26. October. — [3] Nr. 14140.

sentirendes Memorial auf eine positive Resolution von Ja oder Nein dringen und Euch nicht länger durch auf Schrauben, Chevilles und Conditiones gesetzte Resolutiones, wie alle die seind, so Ihr bisher erhalten, amusiren und aufziehen lassen sollet. Ich versehe Mich zu Euch, dass Ihr diese Meine positive Ordre befolget haben werdet. Ist nun die Antwort darauf von Nein oder aber nicht klar und positiv, so höret dadurch die ganze Sache auf, und sollet Ihr dem Grossvezier nicht verhehlen, dass auf nurgedachten Fall und wann Ihr keine gewierige noch positive Antwort von ihm bekämet, Ihr Euren Rappel erhalten würdet.

Ihr seid zeither mit Ausstellung Eurer Scheine[1] sehr prodigue gewesen; da Ich aber nach einer Geduld von mehr als sechs Jahren nicht den geringsten Effect davon gesehen, so kann und will Ich Mich auch nicht länger darunter amusiren noch wider Meine Dignité mit leeren Worten illudiren und herumführen lassen.

Ich verstehe gar nicht, was Ihr in Eurem Berichte damit sagen wollet, wenn Ihr schreibet, dass Penckler sehr allarmiret sei, um zu wissen, was der Marsch derer türkischen Truppen bedeute. Ich habe bis dato noch von keinem Marsch der Türken gehöret oder was erfahren, der den Penckler oder auch seinen Hof einen Augenblick beunruhigen könnte, und aus Asien ist bisher nicht Ein Mann gekommen noch das geringste von einer Ordre dazu gemerket worden.

Wie ist es auch möglich, dass Ihr Euch von Euren Confidenten einbilden lassen könnet, als warte die Pforte sehnlich, um sich zu declariren, auf die Nachricht von der Einnahme von Schweidnitz, da dieselbe vielleicht Schweidnitz nicht kennet noch einen Begriff von der Importance dieses Platzes haben kann.

Von gleichem Calibre ist dasjenige, so Euch beigebracht worden, ob warte die Pforte auf den Entschluss des Chan und was solcher zu thun gesonnen sei: indem ja ganz bekannt ist, dass der Chan von dem Willen und von denen Resolutionen der Pforte dependiret.

Mit allen solchen Illusionen sollet Ihr Euch also nicht aufhalten, sondern Meine Ordres executiren.

Nach dem Concept. Friderich.

14193. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Peterswaldau, 26. October 1762.

Ew. Liebden zweites Schreiben unterm heutigen Dato[2] mit der solchem angefügten Aussage eines desertirten Unterofficiers von

[1] D. i. Geldanweisungen. — [2] Auf den ersten Bericht vom 26. October hatte der König an demselben Tage u. a. geantwortet, „dass, wenn die Dislocation der Truppen etwa den 1. Novembris geschähe, es damit weder zu früh noch zu spät sein werde". Eigenhändig hatte der König hinzugefügt: „Ich denke zwischen hier und den 1. Ihnen noch selbst zu sehen." [Berlin. Generalstabsarchiv.]

Ligne[1] ist Mir wohl behändigt worden. Hieselbst hat ein angekommener Deserteur, dass der Feldmarschall Daun von Scharfeneck aufgebrochen und nach Sachsen marschiret seie, behaupten wollen. Ich habe alle Mühe, solches zu glauben, und kann Ich dem Zeugniss obigen Menschen, so nur stumm zu sein scheinet,[2] darunter nicht trauen. Ew. Liebden erzeigten Mir also einen Gefallen, obbenannten Unterofficier darüber befragen zu lassen und Mir darüber zu schreiben.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14194. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Peterswaldau, 27 octobre 1762.

La position que vous avez prise actuellement en conséquence de votre lettre du 22 que je viens de recevoir, me paraît infiniment meilleure et plus sûre que celle que vous venez de quitter;[3] d'ailleurs, je ne doute pas que vous n'ayez fait construire plusieurs [ponts][4] sur la Mulde, pour avoir d'autant plus [sûre] votre communication avec le général Hülsen.

Il faut que le général Wied soit aujourd'hui déjà auprès de Dresde, et que, dans une couple de jours, toute son affaire soit décidée. S'il n'y aura pas eu moyen de réussir de ce côté-là, son corps pourra avoir passé l'Elbe par deux marches, et il pourra être le troisième [jour] de bonne heure auprès des *Katzenhäuser*. Je crois prévoir que les choses auprès de Freiberg ne pourront pas se passer tout-à-fait en douceur, mais j'espère que, par le secours qui s'approche, tout pourra être redressé.

J'ai déjà ordonné au général-major de Dieskau que tout ce qu'il y a eu de perdu en canons de votre corps, selon la spécification que vous en avez envoyée,[5] soit d'abord fondu et refait à Berlin.

Quant à mes nouvelles, je puis vous dire que l'ennemi n'a rien fait marcher jusqu'à présent d'ici hormis le prince Albert de Saxe, qu'il a détaché avec 6 bataillons et 4 régiments de cavalerie, dont le général Wied est exactement informé. Daun est encore à Scharfeneck; il a détaché 8000 hommes à peu près dans la Haute-Silésie vers Jægerndorf, et, pour trouver du fourrage, il a envoyé sa cavalerie en Bohême.[6]

[1] Danach cantonnirten die österreichischen Regimenter noch in den ihren Posten zunächst gelegenen Quartieren. — [2] So. — [3] Der Prinz hatte gemeldet: „Je me suis . . placé avec la gauche sur la hauteur d'Augustusberg [südl. von Nossen] et la droite sur Kalkofen et Etzdorf [südl. von Rosswein], la forêt de Zella est farcie de bataillons francs et une couple de bataillons pour leur soutien." — [4] Die, in der Vorlage fehlenden, eingeklammerten Worte sind nach dem Concept ergänzt. — [5] Liegt nicht bei. — [6] Am 28. October schreibt der König an Bevern: „Alle Meine Nachrichten, so Ich von denen Posten längst unserer Chaine habe, confirmiren sich,

Je m'arrête ici encore pour arranger les dispositions qui me restent à faire, et pour les mettre en exécution; je pense être le 8 ou le 10 de novembre à Meissen. Vous considérerez, mon cher frère, qu'autant qu'il m'intéresse que nos affaires aillent bien en Saxe, autant il m'importe qu'elles aillent également bien ici, que rien ne soit gâté, et que tout se soutienne de ce côté-ci *in statu quo*.

Nach der Ausfertigung. Federic.

14195. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Peterswaldau, 27 octobre 1762.

Vous vous souviendrez que, parmi les qualités que ma sœur la reine de Suède désire d'un ministre à envoyer à sa cour, elle a souhaité que ce fût préférablement un militaire. Pour lui complaire, j'ai choisi à ce sujet le sieur de Cocceji l'aîné, mon adjudant et capitaine, auquel je trouve des talents propres pour des négociations, et que je pourvoirai d'un brevet de lieutenant-colonel de mon armée. Je vous l'adresse avec cette lettre, afin que, pendant le séjour qu'il fera à Berlin, vous lui communiquiez tous les papiers qui regardent les négociations que nous avons eues avec la Suède, tant au sujet de la paix faite en dernier lieu avec elle qu'à ceux du temps passé, qui pourront encore influer dans ses négociations, afin qu'il puisse en prendre une notice exacte et se former une idée nette des affaires y relatives, de la forme du gouvernement et de la cour de Suède, pour n'être point novice dans toutes ces affaires. Vous aurez soin, au surplus, de ses lettres de créance, de ses instructions, ses chiffres avec tout ce qu'il lui faudra au temps de son départ. Il restera à Berlin jusqu'à ce que le temps arrivera où je trouverai nécessaire que nous ayons un ministre en Suède, dont je vous avertirai alors.[1]

Nach der Ausfertigung. Federic.

dass der Feind seine Kavallerie ganz zurückgezogen nacher Böhmen, und einige wollen überdem sagen, dass Daun schon Ordre habe, nach Wien zu gehen." [Berlin. Generalstabsarchiv.]

[1] Dem General Werner wird am 28. October befohlen: „Da der Hauptmann und Adjutant von Cocceji nicht wiederum bei Euch zurückkommen, sondern von Mir anderweitig employiret werden wird, mithin die Euch bekannte vormalige Commission, wozu Ich ihn destiniret hatte, cessiret, als ist Mein Wille, dass Ihr die Euch unter dem 3. Juni c. vor ihn adressirete Instruction und Chiffre benebst denen 500 Stück Speciesducaten, so auf einen gewissen Fall zu dessen Reisekosten destiniret waren [vergl. Bd. XXI, Nr. 13750 und Nr. 13751], an Mich nur sogleich mit der ersten ganz sicheren Gelegenheit wieder remittiren und zu Meinen eigenen Händen einsenden sollet." Auf dem Berichte Werners, d. d. Rückerswalde (Ritterswalde, östl. von Neisse) 29. October, mit der Anfrage ob er den [jedenfalls für die frühere Sendung Coccejis bestimmten] Dolmetscher behalten solle, findet sich die eigenhändige Weisung für die Antwort: „Er möchte den Dolmetscher nur bei sich behalten; man könnte nicht wissen, ob er nicht noch nöthig werden könnte."

14196. AU SECRÉTAIRE VON DER HELLEN A LA HAYE.

Peterswaldau, 27 octobre 1762.

Vous emploierez tous vos soins et votre savoir-faire pour approfondir au possible la situation où se trouve actuellement la cour de Versailles relativement à ses finances et à son crédit, et si celui-ci est encore au point qu'au cas que sa négociation présente de la paix avec l'Angleterre échouât, elle saura trouver tous les fonds nécessaires pour soutenir encore une campagne tant par terre que par mer. J'estime que vous saurez être exactement instruit sur ceci, tant par ceux à vos lieux qui entretiennent correspondance en France et à Paris, que par des étrangers, sages cependant et intelligents aux affaires, qui passent de là en Hollande et à La Haye.

Hellen soll den Prinzen Ludwig von Braunschweig um einige geschickte Ingenieure bitten, „vu la modicité du corps que j'en ai, et la perte que j'en ai faite de plusieurs pendant le siège de Schweidnitz".

Nach dem Concept. Federic.

14197. AN DEN GENERALFELDMARSCHALL VON LEHWALDT IN KÖNIGSBERG.

Peterswaldau, 28. October[1] 1762.

Ich habe Euren Bericht vom 19. dieses wohl erhalten und aus solchem ganz gerne ersehen, dass, um das übrige von russischen Truppen, so sich dorten noch verweilet, bald loszuwerden, Ihr denenselben ihren dasigen Vorrath von Pulver von ohngefähr 4000 Centner abgekaufet und bereits eine Partie davon zu Schiffe nach Stettin abgeschicket, auch sonsten dieses Pulver von mehrerer Force als das ordinäre gefunden habet. Ich hoffe übrigens, dass Ihr alles, was von russischen Truppen sich noch in Preussen aufhält, bald ganz und reine loswerden werdet.

Von der preussischen Artilleriecompagnie werde Ich Euch vorerst die Hälfte schicken, als deshalb Ich die Ordre an den Generalmajor von Puttkamer zu Stettin gestellet habe.

Ich danke Euch übrigens wegen der Felicitation, so Ihr Mir zur Eroberung von Schweidnitz erstatten wollen; die gute Gesinnung, welche alle redlichen Leute der dortigen Provinz bei solcher Gelegenheit bezeiget haben, gereichet Mir zu gnädigstem Gefallen und Erkenntlichkeit gegen dieselbe.

Nach dem Concept. Friderich.

---

[1] Vom 28. October ein Schreiben an d'Argens in den Œuvres Bd. 19, S. 359.

14198. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Prinz Heinrich meldet, Nossen 25. October: „Le pont [1] est tout prêt. Je prends mes arrangements sur tous les cas qui pourront arriver. J'ai mes dispositions prêtes, mais, comme tout cela dépend du parti que prendra l'ennemi à l'approche du général Wied, c'est pourquoi il est impossible de déterminer ce que je pourrai faire. Je crois pourtant que le point le plus important sera de ravoir Freiberg, et c'est préalablement à quoi je songe; car, si toutes les forces de l'ennemi s'y portaient, nous aurions une peine infinie à reprendre cette ville, qui pourtant est de trop de conséquence pour les quartiers d'hiver."

Peterswaldau, 29 octobre 1762.

Votre lettre du 25 de ce mois m'a été remise et m'a donné toute la satisfaction imaginable par tout ce qu'elle m'a appris de vos mesures et de vos arrangements; ils sont tels que je saurais les désirer, tout y est admirable, et je suis pleinement d'accord avec vous sur tout ce que vous y dites. La seule chose que je crois devoir y ajouter encore, est que, quand vos affaires là-bas prendront un bon train, à ce que j'espère, et qu'en reprenant Freiberg vous mettrez l'ennemi en confusion et en désordre, vous les pousserez et les poursuivrez un peu vivement, ce qui vous réussira peut-être pour mettre entièrement en désordre tous les corps ennemis. L'ennemi a détaché d'ici vers la Saxe, comme je crois vous avoir déjà écrit, [2] 6 à 8 bataillons avec 4 régiments de cavalerie. L'on dit qu'il fait suivre ce détachement de 2 régiments de cavalerie, mais cela n'importe guère.

En attendant, le général Wied est averti de tout. Ici les postes ennemis commencent à se remuer; je ne saurais pénétrer encore si c'est pour mettre en quartiers d'hiver leur infanterie en Bohême, comme ils ont déjà fait de la cavalerie, ou s'ils voudront faire un nouveau détachement vers la Saxe. J'y prêterai mon attention et prendrai mes mesures en conséquence, à quelle fin je ferai marcher demain encore d'ici quelques troupes vers les frontières de la Lusace.

L'ennemi a fait un détachement en Haute-Silésie, toute sa cavalerie est en Bohême, il n'y a plus que des piquets de cavalerie pour soutenir son cordon. J'aurai, le 5, un corps à Gœrlitz, prêt à se porter au besoin de [quel] [3] côté que ce soit. Voilà où se bornent mes facultés; car il ne faut pas ruiner nos affaires ici, pour les raccommoder ailleurs. J'espère, mon cher frère, voir plus clair en quelques jours sur l'avenir, mais je suis, d'ailleurs, entièrement de votre avis sur ce que vous me mandez.

Federic.

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig.

---

[1] Vergl. Nr. 14174. — [2] Vergl. Nr. 14194. — [3] Vorlage: „quelque".

14199. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Peterswaldau, 29. October 1762.

Ew. Liebden belieben von denen Bataillons, so aus dem Gebirge zurückgezogen, morgen 4 anhero zu schicken, indem da wir keine sichere Nachrichten von denen feindlichen Mouvements und Absichten hieselbst erhalten können und Mir es beinahe vorkommet, dass der Feind nacher Sachsen so verdecket als möglich detachiret, Ich auch Meine Mesures danach zu nehmen nicht unterlassen will.

Wollen Sie morgen hier kommen, weilen ich Ihnen gerne sprechen wollte.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

14200. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Peterswaldau, 29. October 1762.

Es hat ein Deserteur von der grossen Daunschen Armee hieselbst ausgesaget, dass die sämmtliche österreichsche sogenannte grosse Armee vor dreien Tagen unter dem General Lacy sich auf den Marsch begeben haben soll. Ew. Liebden geruhen demnach, in Ansehung dieses Umstandes, ausser die bewusste 4 Bataillons[1] noch 4 andere Bataillons morgen den Marsch anhero antreten zu lassen.

Friderich.[2]

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14201. INSTRUCTION FÜR DES HERZOGS VON BEVERN LIEBDEN.

Peterswaldau, 30. October[3] 1762.

Da Meine Umstände erfordern, dass Ich nunmehro nach Sachsen Mich verfüge, so habe Ew. Liebden zu Dero Nachricht hinterbringen wollen, dass Ich für die hier stehen bleibende Regimenter in Ansehung ihrer Verpflegung alles besorget und befohlen habe.

Der Generallieutenant von Manteuffel commandiret den rechten Flügel von der Chaine, der Generallieutenant von Tauentzien den linken und des Prinz von Württemberg Liebden die Kavallerie.

[1] Vergl. Nr. 14199. — [2] In einem dritten Schreiben vom 29. October dankt der König dem Herzog von Bevern „für die mit Dero heutigem Schreiben Mir zugefertigte Dislocationsliste des Laudonschen Corps“ und übersendet ihm „die durch den Obristen von Möhring Mir eingeschickte Dislocation der feindlichen Armee“. [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [3] Vom 30. October ein Schreiben an d'Argens in den Œuvres, Bd. 19, S. 368.

Es ist in Rücksicht der üblen Wege und in Ansehung des impracticablen Gebirges, zumalen wenn der erste Schnee gefallen sein wird, nicht zu besorgen, dass der Feind hier etwas tentiren könne; in der Supposition aber, dass er es thäte, so könnte auf solchen Fall der Obriste von Stechow, so seinen Posten bei Hirschberg hat, durch Ew. Liebden nach der Seite gezogen und beordert werden. Hieselbst haben Dieselben 10 Bataillons nebst 2 Kürassierregimenter zur Reserve.

Wenn es etwa geschehen sollte, dass der Feind den General Beck aus Oberschlesien wieder an sich ziehen wollte, so könnten Ew. Liebden Ihres Orts den Generallieutenant von Werner an Sich ziehen,[1] und müssen die Vorposten, um bei Zeiten von allem avertiret zu sein, zur Vigilance encouragiret und angehalten werden.

Sollte der Feind in dieser Jahreszeit eine Tentative auf Neisse machen wollen, so ist der Generallieutenant von Werner suffisant, es zu verhindern. Sollten aber die Umstände erfordern, dass dahin etwas marschiren und Ew. Liebden auf dieser Seite Sich dadurch entblössen müssten, ist zu observiren, dass Ew. Liebden 4 Bataillons, exempli gratia die Brigade von Stechow, vorher in Schweidnitz würfen. Es siehet jedoch danach keinesweges aus, indem der Feind seine Kavallerie in die Winterquartiere zurückgeschicket und die Daunsche Armee zufolge positiver Nachrichten sich nach Königgrätz ziehen soll, überdem auch die Saison, Festungen zu belagern, verstrichen ist. Die starke Garnison zu Neisse gesichert diese Festung hinlänglich gegen einen coup de main, so der Feind etwa darauf wagen möchte.

Auf den Fall der Feind einen Accord auf die Winterquartiere machen wollte, so bin Ich es wohl zufrieden, dass Ew. Liebden Sich darunter mit ihme arrangiren, und muss alsdann Ober- und Niederschlesien, in summa die ganze Postirung von Löwenberg an bis [hinauf][2] gegen Ratibor, begriffen werden, und könnte eine dergleichen Convention etwa bis zum 20. Martii geschlossen werden.

Sollte jedoch der Feldmarschall Daun wieder vorrücken und ins Glatzsche kommen, welches Ich jedoch, da der Feind der Orten nichts zu leben hat, kaum glaube, so müssten Ew. Liebden auf den Fall, anders aber nicht, den Generalmajors von Möllendorff und von Ramin die Ordre geben, heranzumarschiren.

Uebrigens so habe Ich dem Generallieutenant von Tauentzien die Commission zur Rekrutirung der Armee gegeben, und da dessen Gegenwart nach denen Umständen zu Breslau nöthig sein könnte, als habe

[1] Dem Obersten von Sass, Commandanten von Cosel, wird am 29. October bekannt gemacht, dass der König dem General Werner, der „mit einem Corps Truppen, um den Feind in Oberschlesien zu observiren, detachiret" sei, freigegeben habe, „dass er ein paar Bataillons von der Coselschen Garnison an sich ziehen könne". [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [2] Vorlage: „hierauf".

Ich demselben aufgetragen, alsdann, wenn hier nichts zu befürchten, dahin sich zu verfügen.

Friderich.[1]

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14202. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Peterswaldau, 31 octobre 1762.

Je puis vous avertir aujourd'hui que l'armée de Daun file présentement en Bohême, et qu'il n'en reste que ce qu'il faut pour former la chaîne ennemie sur la frontière de la Silésie. Je fais, de mon côté, marcher des troupes vers Gœrlitz pour les avoir à portée, au cas que l'ennemi se renforçat en Saxe.[2]

Federic.

Nach der Ausfertigung.

14203. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

Peterswaldau, 31 octobre 1762.

Je remercie Votre Altesse de la bonne nouvelle qu'Elle m'annonce par Sa lettre du 23 de ce mois, sur l'espoir qu'Elle a conçu de la prompte réduction de Cassel. Je me flatte, d'ailleurs, qu'à la prochaine rentrée du Parlement, qui sera le 11 de novembre, les choses prendront une autre face. J'écrirais plus au long à Votre Altesse, si je ne me trouvais sur le point de partir pour la Saxe.

Federic.[3]

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14204. AU MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA GRANDE-BRETAGNE MITCHELL A BRESLAU.

Peterswaldau, 1er novembre 1762.

Mes affaires demandant que je change pour quelque temps le séjour, et que j'aille me rendre là où ma présence pourra être nécessaire, je n'ai pas voulu partir, sans vous en avertir. Il dépendra de votre bon plaisir si vous voudrez vous rendre, en attendant, à Berlin, pour y être plus à portée de me rejoindre, dès que les circonstances le permettront,

[1] General Grant erhält am 30. October Befehl, fernerhin an den Herzog von Bevern zu berichten. [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [2] Dem General Wied schreibt der König am 31. October: „Ich lasse vor der Hand noch eine Anzahl Bataillons, um solche, auf den Fall der Feind in Sachsen sich renforciren sollte, bei der Hand zu haben, gegen Görlitz marschiren, und gedenke Ich für Mich den 8. November in Meissen zu sein.“ — [3] In einem deutschen Schreiben an den Prinzen vom 30. October verspricht ihm der König, auf seine Empfehlungen preussischer, bei der verbündeten Armee stehender Officiere „möglichste Attention zu nehmen“. [Berlin. Generalstabsarchiv.]

et dont j'aurais la satisfaction de vous avertir alors. Mes sentiments d'estime pour vous resteront, en attendant, invariables, dont je vous prie d'être assuré.

Nach der Ausfertigung im British Museum zu London. Federic.

14205. AN DEN GEHEIMEN COMMERZIENRATH VON REXIN IN KONSTANTINOPEL.

Löwenberg, 1./2. November 1762.

Eure Dépêche vom 4. October ist Mir durch den damit hieher abgefertigten Courier richtig abgeliefert worden.

So viel Hoffnung Ihr Mir auch machet und so viele Versicherungen Ihr Mir gebet, dass Ihr Mir nunmehro mit einem von Euch zunächst abzusendenden Courier die Zeichnung des defensiven Allianztractat und andere reelle Mesures, so die Pforte zufolge solchen Tractats [genommen], werdet melden können, so wenig Glauben kann Ich bis dato allem solchen beilegen, noch darauf rechnen, sondern halte vielmehr davor, dass man Euch von neuem damit amusiren will. Ihr müsset Euch erinnern, wie schon seit verschiedenen Jahren her der Grossvezier Euch allemal gegen die Winterszeit die stärkesten Versicherungen von vigoureusem Agiren gegen Meine Feinde gegeben, hergegen aber auch, sobald es gegen das Frühjahr gekommen ist, solche wiederum unter allerhand frivolen Prätexten eludiret und Euch auf solche Art von einer Zeit zur andern amusiret hat, so dass es ihm damit nie ein rechter Ernst gewesen, und er bisher sein eigenes Interesse, um ruhig zu bleiben, dem von der Pforte vorgezogen hat. Ich vermuthe auch fast nicht, dass er darunter zu ändern intentioniret sei.

Wann es auch wahr ist, wie Ihr schreibet, dass wirklich türkische Truppen nach Belgrad und asiatische Völker nach Bosnien marschiren, so sehe Ich doch solches nur als eine Feinte von ihm an, um den Penckler und den wienerschen Hof dadurch schrecken und intimidiren zu wollen, damit er von solchem einen so avantageuseren Tractat bei Erneuerung der Trève erhalten könne. Ihr thut also sehr wohl, Euch Meinem Willen gemäss mit Meinem Gelde sehr geschlossen zu halten, um nicht dupiret zu werden.

Inzwischen will Ich die Ankunft des von Euch versprochenen, Mir mit nächstem zu schickenden Couriers und dessen Mitbringen gerne abwarten; Ich nehme es aber als ein schlechtes Zeichen an, dass, wie Ihr selbst meldet, Ihr auf drei übergebene Mémoires noch keine Antwort erhalten können. Wann Ihr also, so wie Ich Euch in Meinem vorigen letzteren[1] befohlen, abermalen ein Memoria[l] an den Grossvezier eingeben werdet, so müsset Ihr zugleich demselben insinuiren, dass, im Fall Ihr

[1] Nr. 14192.

nicht bald eine Resolution erhalten solltet, Ihr die ausbleibende Resolution auch vor eine Antwort nehmen und Euch darnach einrichten würdet.

Wegen der Intrigue des französischen Ministers und des Penckler gegen die russische Kaiserin,[1] um die Pforte gegen Russland aufzusprengen, unter dem Prätext wegen der curländischen Sache, habt Ihr Euch alle Mühe zu geben, noch mehr auf den rechten Grund zu kommen und Mir nähere Umstände davon zu schreiben. Ich hoffe auch, Ihr werdet dasjenige, so Ihr davon bisher erfahren, dem russischen Minister Obreskow im Vertrauen communiciret haben.

Friderich.

P. S.

Nachdem Ich Mein Schreiben bereits geschlossen, so erhalte Ich vermittelst eines Expressen die angenehme und glückliche Nachricht, dass Mein Bruder des Prinz Heinrich Liebden den 29. vorigen Octobers bei Freiberg die österreichsche und damit combinirte Reichsarmee in Sachsen totaliter geschlagen und dabei vom Feinde einige Generals nebst an 100 Officiers und an 8000 Mann zu Kriegesgefangene gemachet, auch 40 Canons und 8 Fahnen erbeutet habe; von welchem glücklichen und importanten Évènement Ihr dann Eurer Orten allen guten und gehörigen Gebrauch machen sollet.

Nach dem Concept.

14206. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.[2]

Löwenberg, 2. November 1762.

Ew. Liebden Rapport vom 1. dieses habe Ich erhalten und ertheile Deroselben zuvorderst darauf die sehr glückliche und angenehme Nachricht, welche Ich heute früh mit einem expressen Officier als Courier von Meinem Bruder des Prinz Heinrich Liebden erhalten habe, dass derselbe den 29. voriges bei Freiberg die österreichische und combinirte Reichsarmee in Sachsen totaliter geschlagen hat, dabei der feindliche Generallieutenant von Roth, 50 Officiers und über 4000 Mann gefangen gemachet, auch 20 Canons und 4 Fahnen erbeutet worden.[3] Wie Ich persuadiret bin, dass Ew. Liebden an diesem glücklichen Évènement viel Theil nehmen werden, so haben Dieselbe zu veranlassen, dass mit der Artillerie und dem kleinen Gewehr ein feu de réjouissance nebst gewöhnlichem Te Deum gemachet werden müsse, und zwar bei Dero ganzem Corps, auch auf denen Retranchements und wo auch nur ein

[1] Vergl. Nr. 14208. — [2] Der Herzog von Bevern befand sich nach seinen Berichten im November in Michelsdorf (vergl. S. 264. Anm. 1). — [3] In gleicher Weise wird der Minister von Schlabrendorff am 2. November von dem Siege des Prinzen Heinrich benachrichtigt, mit dem Hinzufügen, dass „der Verlust von unsererseits gar geringe gewesen ist". Schlabrendorff soll „über diesen herrlichen Sieg" „ein solennes Te Deum" celebriren lassen. [Berlin. Generalstabsarchiv.]

Posten dorten stehet. Dem Generalmajor von Knobloch zu Schweidnitz haben Ew. Liebden aufzugeben, dass er zugleich einige Canons deshalb auf der Festung lösen, auch durch die Bataillons seiner Garnison, so auf denen Dörfern stehen, jedes von solchen, wo es stehet, gleichfalls ein Freudenfeuer machen lassen soll, auf dass solches in den dortigen Gegenden herum überall Bruit und dem Feinde Impression machen müsse.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14207. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.[1]

Lœwenberg, 2 novembre 1762.

Mon cher Frère. L'arrivée de Kalckreuth[2] avec votre lettre,[3] mon cher frère, m'a rajeuni de 20 ans; hier j'en avais 60, aujourd'hui 18.[4] Je bénis le Ciel de ce qu'il vous a conservé en bonne santé, et que les choses se soient si heureusement passées. Vous avez pris le bon parti de prévenir ceux qui voulaient vous attaquer, et par vos bonnes et solides dispositions vous avez vaincu toutes les difficultés d'un poste fort et d'une vigoureuse résistance. C'est un service si important que vous rendez à l'État, que je ne saurais assez vous marquer ma reconnaissance et me réserve de le faire en personne.

Kalckreuth vous rendra compte de tous les mouvements que je fais faire de mon côté pour faciliter, autant qu'il dépend de moi, vos opérations; et comme je les lui répéterai encore, il vous les dira de bouche. Ce n'est pas beaucoup, mais c'est tout ce qui dépend de moi pour contribuer à faire tourner la tête à Hadik, à qui elle tourne facilement.

J'ai ordonné des réjouissances qui se feront depuis Lauban jusqu'à Frankenstein et Neisse, pour célébrer votre victoire et rendre avec plus de raison la pareille aux Autrichiens, qui nous ont donné cette désagréable sérénade le 26 du mois passé. Si le bonheur favorise nos vues sur Dresde, nous aurons indubitablement la paix ou cet hiver ou ce printemps, et nous sortirons honorablement d'une conjoncture difficile et périlleuse où nous nous sommes trouvés souvent à deux pas de notre entière destruction. Par ceci vous aurez seul la gloire d'avoir porté le dernier coup à l'obstination autrichienne et d'avoir jeté les premiers fondements de la félicité publique qui sera une suite de la paix.

Je ne veux point arrêter Kalckreuth davantage. Vous avez bien fait de faire distribuer les récompenses promises. J'ai encore quelques petites bagatelles dont je puis disposer, et j'attendrai sur ceux que vous

[1] Die Berichte des Prinzen Heinrich sind im Monat November datirt am 3. aus Pretzschendorf (vergl. S. 4. Anm. 4), am 4. und 6. aus Voigtsdorf (südl. von Freiberg), vom 7. bis 28. aus Freiberg. — [2] Der Adjutant des Prinzen Heinrich. — [3] Vergl. Nr. 14205. 14206. — [4] So.

me direz s'être le plus distingués, pour leur en témoigner ma reconnaissance. Adieu, mon cher frère; je suis avec tous les sentiments d'amitié, de tendresse et de reconnaissance, mon cher frère, votre fidèle frère et serviteur

Federic.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig.

14208. AU COLONEL BARON DE GOLTZ A MOSCOU.

Goltz berichtet, Moskau 26. September / 6. October: „Dans une conversation avec le comte Bestushew, à l'occasion d'une visite que je lui rendis, ce ministre m'assura préalablement par grimaces qu'il ne se mêlait pas des affaires, et qu'il ne me parlait qu'en particulier, me dit qu'il serait très juste pourtant qu'à une pacification générale cette cour ne négligeât pas ses alliés et tâchât plutôt de leur procurer un dédommagement. Comme il supposait par là la cour de Saxe, j'y répondis que la grandeur d'âme de Votre Majesté Lui faisait bien vivement désirer de voir non seulement cesser les malheurs de la guerre, mais de voir même regagner aux provinces qui avaient été les victimes, leur première prospérité; que tout ce qui pourrait y tendre, serait bien agréable à Votre Majesté; que, pour ce qui était du dédommagement, il ne pourrait jamais être attendu d'Elle, tant parceque les malheurs de la guerre ne pouvaient tomber qu'à la charge de ceux qui en étaient les auteurs, tant aussi parceque les propres provinces de Votre Majesté en avaient le plus souffert."

Lœwenberg, 2 novembre 1762.

Je viens de recevoir le rapport que vous m'avez fait du 7 d'octobre,[1] et applaudis parfaitement à la réponse que vous avez donnée au comte Bestushew sur ce qu'il a jeté par manière de conversation au sujet de la cour de Saxe et de son prétendu dédommagement.

Je ne veux point vous laisser ignorer à cette occasion ce que le sieur de Rexin vient de m'apprendre par une dépêche du 4 du susdit mois d'octobre,[2] et qui vous fera connaître plus encore le caractère double et léger de ladite cour, qui, en même temps qu'elle fait solliciter celle de Russie de s'employer pour elle, fait négocier secrètement à Constantinople et auprès du Kan pour se déclarer contre la Russie. Voilà en termes précis ce que mon ministre susdit me marque: savoir qu'une personne de crédit dans le Sérail venait de lui donner l'avis confident que l'ambassadeur de France avec celui de la cour de Vienne, le sieur de Penckler, travaillaient conjointement à animer le Sultan pour rompre ouvertement avec la Russie; que ces deux ministres en prenaient pour prétexte la déclaration que l'impératrice de Russie avait faite en faveur du duc Biron pour son rétablissement dans le duché de Courlande, qu'ils qualifiaient comme être contraire à la liberté de la république de Pologne; que la cour de Varsovie avait détaché un émissaire au Kan qui sous le nom de quelques grands de Pologne avait présenté au Kan d'amples mémoires pour solliciter le Kan à vouloir bien s'employer

[1] Vielmehr vom 6. October. — [2] Vergl. Nr. 14205.

auprès de la Porte afin qu'elle agisse contre la Russie; que le Kan avait écrit à ce sujet au Sultan, en joignant toutes les mémoires par écrit que le susdit émissaire lui avait présentés, et que le Sultan penchait assez à faire la guerre aux Russes.

J'ai communiqué d'abord cet avis au prince de Repnin par une lettre que je lui ai faite,[1] en ajoutant que, quoique j'eusse bien de la peine d'ajouter pleinement foi à cet avis, et que je ne saurais m'imaginer encore que la Porte voudrait entrer si légèrement en guerre contre l'impératrice de Russie, que, cependant, j'avais cru devoir lui communiquer l'avis tel qu'il me fut venu, laissant à sa pénétration s'il le croyait d'assez d'importance pour en faire mention dans les dépêches à sa cour, afin qu'elle sache l'approfondir par son ministre à la Porte et pour en être mieux éclairée.

Au surplus, j'ai la satisfaction de vous mander que je viens de recevoir par un exprès l'agréable et importante nouvelle de mon frère le prince Henri qu'il a battu presque à plate couture le 29 d'octobre passé auprès de Freiberg l'armée autrichienne qui s'était fait joindre de celle de l'Empire, et qu'il a pris sur l'ennemi le lieutenant-général de Roth avec 80 officiers et au delà [de] 5000 hommes prisonniers de guerre, outre quelques trente de canons et une dizaine de drapeaux, et que la perte en hommes qu'il avait faite de sa part dans cette bataille, était très légère et de nulle considération.[2]

Vous observerez l'impression que cette nouvelle fera à la cour où vous vous trouvez, et si elle voudra encore pencher à proposer quelque dédommagement pour la Saxe. Vous ferez vous-même la réflexion que, dans la situation où, grâce à Dieu! mes affaires se trouvent, l'on ne saurait raisonnablement me parler, ni d'évacuation de la Saxe, ni d'aucun dédommagement à lui faire à mes dépens, qu'on ne saura pas jamais tirer, ni prétendre de moi, quoique je ne m'y opposerai pas, si l'on sache trouver moyen de faire quelques légères convenances à la cour de Saxe, pourvu que je n'y contribue pas du mien.

Si vous vous trouvez encore à la cour de Russie, mandez-moi au plus tôt naturellement comment vous la trouvez disposée et intentionnée à mon égard, si c'est en bien, ou médiocrement, ou mal; car sur cet article je ne suis pas encore assez au fait pour m'y savoir diriger.

Vous vous conformerez aux avis que le feld-maréchal de Lehwaldt vous donnera au sujet des troupes russes qui se tiennent encore en Prusse; je vous avoue que je voudrais bien en être entièrement quitte, à quoi vous contribuerez, autant que vous saurez le faire convenablement.

Nach dem Concept. Federic.

---

[1] D. d. Löwenberg 1. November. — [2] Dem Gesandten Hellen wird am 2. November die Nachricht von dem Siege gesandt mit dem Befehl, sie dem Prinzen Ludwig von Braunschweig mitzutheilen „et ensuite partout là-bas où vous le trouverez convenable".

14209. A LA DUCHESSE RÉGNANTE DE SAXE-GOTHA A GOTHA.

Lœwenberg, 2 novembre 1762.

Madame. Votre lettre et les assurances que vous m'y donnez de la part que vous daignez prendre aux avantages que nous avons eus, m'a fait presque plus de plaisir que ces avantages mêmes. Les succès ne flattent que l'ambition et l'intérêt; mais l'amitié touche le cœur, et il m'est impossible de n'y pas être sensible, connaissant, Madame, comme je fais, la noblesse de votre cœur et la sincérité de vos sentiments.

J'apprends aujourd'hui une petite victoire que mon frère vient de remporter sur les Autrichiens auprès de Freiberg. Il semble, à la fin, que la Fortune se lasse de nous persécuter, et qu'après avoir été durant sept campagnes en butte à tous ses coups, elle veut désormais nous traiter avec moins de rigueur. Peut-être que ceci mènera les choses à la paix et que nos ennemis, trouvant leur mauvaise volonté insuffisante, prendront des sentiments plus modérés et plus humains. J'aime fort, Madame, toutes les victoires et les avantages qui mènent à la paix; le reste n'est qu'une effusion de sang et une boucherie inutile. Veuille le Ciel que les choses en viennent bientôt là!

Peut-être serai-je dans peu dans votre voisinage, Madame, et je me flatte qu'il se pourrait qu'une conjoncture assez favorable me mît à portée de vous témoigner de vive voix combien je suis, avec des sentiments de la plus haute estime, Madame, votre fidèle cousin et serviteur

Federic.

Nach der Ausfertigung im Herzogl. Haus- und Staatsarchiv zu Gotha. Eigenhändig.

14210. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

[Sprottau, 4 novembre 1762.][1]

Chiffre!

Il n'y a pas le mot à redire à vos projets.[2] Il est sûr que la prise de Dresde est préférable à tout le reste, parcequ'autant que je puis prévoir, cet évènement nous procurerait la paix; mais, en même temps, si vos démonstrations et vos détachements en Bohême ne font pas que l'ennemi se retire de Dippoldiswalde et de Plauen, il faut se contenter de notre position et la bien assurer pour cet hiver. Si vous faites une diversion dans l'Empire, cela fera un bon effet, parceque tous les États crieront que les Autrichiens n'emploient leurs troupes que pour couvrir

[1] Das Datum nach der Ausfertigung. In der Ausfertigung geht die Empfangsbestätigung des Berichts vom 30. October voraus. — [2] Prinz Heinrich hatte, Freiberg 30. October, berichtet: „L'armée battue s'est retirée à Frauenstein. . . J'espère qu'elle se repliera sur Dippoldiswalde. Aussitôt que je serai joint par le général Hülsen, je tenterai l'entreprise sur la Bohême. Peut-être que je pourrai encore exécuter une autre en même temps sur l'Empire, ou bien, si je vois jour à tenter sur Dresde, je le ferai aussi."

la Bohême, pendant que leurs propres États sont ravagés. Cela les fera retourner chez eux et peut-être les empêchera de vouloir revenir l'année prochaine: item c'est un ennemi de moins. Je fonde mes espérances sur Dresde uniquement sur Hadik; c'est de tous les généraux de nos ennemis celui auquel on fait le plus aisément tourner la tête. Si, cependant, cela ne réussit pas, il faut s'en consoler; nous avons toujours lieu d'être contents de notre campagne.

J'apprends dans le moment que 4 bataillons et 2 régiments de cavalerie sous le général Caramelli sont en marche pour Zittau, ainsi je vous avertis. Mes démonstrations sur Dresde commencent déjà aujourd'hui, peut-être cela excitera-t-il leur attention de ce côté-ci de l'Elbe sur Zittau et sur Dresde. Ramin, qui va à Gœrlitz, m'informera de tout ce qui se passe de ce côté-là, de sorte que je vous en avertirai d'abord.

Nach dem Concept. Eigenhändig. [Federic.]

14211. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Sprottau, 4 [novembre 1762].

Mon cher Frère. Le peu de perte que vous avez fait à votre action, me réjouit infiniment. C'est faire les choses galamment et ne point arroser vos lauriers de nos larmes. Vos lieutenants seront capitaines comme vous le désirez,[1] et j'assemblerai de croix tout ce qu'on en pourra trouver à Berlin, pour que vous puissiez les distribuer à ceux qui se sont le plus distingués, ou par leur valeur, ou par leur intelligence, ou par zèle. Mon croc est très mal fourni de matières à gratifications; je pourrais donner des prébendes *in partibus infidelium*, cependant je ferai ce qui sera possible, pour témoigner à ceux qui l'ont mérité, ma bonne volonté et ma reconnaissance.

Je vous ai annoncé un détachement de Caramelli,[2] mais comme cela se trouve faux, je le révoque et vous envoie une lettre de Lentulus[3] où vous verrez que c'est un bruit sans fondement. Les Saxons et les Autrichiens en feront sûrement courir de cette espèce le plus qu'ils pourront; toutefois j'ai bien des raisons de croire que Daun ne détachera rien. Cela serait si long à détailler que je vous prie de vous en rapporter sur ma bonne foi. Toutes nos montagnes ont retenti hier du bruit de votre victoire. Pour rendre la chose plus touchante, les canons ont tiré à boulets aux endroits où nos postes sont à portée de l'ennemi. La galanterie ne sera pas de leur goût, mais c'est un rendu, et vous m'avez fait grand plaisir de me fournir sitôt l'occasion de m'acquitter

[1] Prinz Heinrich hatte, Freiberg 30. October, für seine Adjutanten, die Lieutenants von Schwerin, von Klinckowström und von Stangen, um die Ernennung zu Hauptleuten gebeten. — [2] Vergl. Nr. 14210. — [3] Liegt nicht bei.

envers eux. Adieu, mon cher frère, je vous prie d'être persuadé de l'estime, de la tendresse et de la reconnaissance avec laquelle je suis, mon cher frère, votre fidèle frère et serviteur

Federic.[1]

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig.

14212. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Sprottau, 5. November 1762.

Ew. Liebden Schreiben vom 3. dieses habe Ich noch allhier erhalten. Ich komme heute nach Sorau, von dar Ich morgen grade durch nach Sachsen gehen werde.[2] Hier habe Ich mit denen Generalmajors von Ramin, Möllendorff, auch Obristen von Zastrow schon alles concertiret, dass selbige mit dem Generallieutenant von Tauentzien correspondiren sollen, damit die schlesischen Regimenter bald complet seind.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14213. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Sorau, 5 novembre 1762.

Je viens de recevoir à la fois vos dépêches du 8, du 12 et du 15 [du mois passé]. Les différents évènements nouveaux qu'elles comprennent,[3] ne me laissent pas moyen de porter jusqu'ici aucun juge-

[1] Dem Minister Finckenstein wird, Sprottau 4. November, für die Nachrichten in seinem Bericht vom 28. October gedankt. „Jusqu'à présent celles que nous avons reçues de Saxe, sont les meilleures et les plus intéressantes. Quant aux autres, il faut les laisser développer par le temps et voir le train que les affaires prendront." — [2] Auf dem Berichte des Generals Wied, d. d. Hirschstein (nordnordwestl. von Meissen, links a. d. Elbe) 31. October, findet sich folgende eigenhändige Weisung, die im Concept das Datum Sprottau 4. November trägt: „An Wied. Es wäre ganz gut, dass er über die Elbe wäre; ich würde den 8. in Meissen seind; vielleicht würden sie alsdann weiter vor seind. Meine Pferde möchten sie in Meissen lassen. Friderich." — [3] Knyphausen und Michell hatten, London 15. October, berichtet, dass in Folge der Einnahme von Saint-Johns (am 18. September) und der Wiedereroberung von Neufundland der Opposition eine wesentliche Handhabe zum Angriff auf Bute entzogen sei. Bute werde in Folge dessen und in Folge der Eroberung von Havanna vermuthlich seinen Eifer bei den Friedensverhandlungen mässigen. Um seine Stellung noch besser zu sichern, habe er in der Zusammensetzung des Ministeriums eine Veränderung eintreten lassen, „en faisant rentrer en place et remettant sur la scène ceux dont les clameurs pourraient lui nuire". Grenville habe dem Lord Halifax sein Amt als Staatssecretär überlassen und dafür das von Halifax bisher vertretene Marinedepartement übernommen. Die Führung im Hause der Gemeinen habe an Grenvilles Stelle Fox erhalten; auch spreche man von einem voraussichtlichen Wiedereintritt Newcastles in den Staatsrath.

ment solide sur les suites de ces choses; tout ce dont je m'aperçois, c'est que la négociation de la paix avec la France restera en suspens, et qu'on n'en verra clair que vers la rentrée du Parlement. Comme, cependant, le changement qui vient d'arriver par la démission du sieur Grenville, demande toute votre attention et vos soins, afin de fortifier là-bas mon parti, je vous recommande fort de chercher au plus tôt mieux l'occasion à vous expliquer confidemment avec le nouveau secrétaire d'État, le lord Halifax, et de tâcher de me le rendre favorable ou de le faire pencher au moins de mon côté. Vous ne lui cacherez rien pour cela de la mauvaise conduite que le lord Bute a tenue à mon égard depuis tout le temps de son administration jusqu'à présent, et vous le convaincrez que, s'il y a eu du refroidissement entre moi et la cour de Londres, il ne fallût point en être étonné, par l'abandon honteux que Bute avait fait de moi et de mes intérêts contre la foi des traités solennels, et qu'il avait poussé ces affaires au point à correspondre avec les cours ennemies à mon grand préjudice et à agir diamétralement contre mes intérêts.

Enfin, il faut que vous remuiez au possible, en employant tout votre savoir-faire, pour me former, s'il y a moyen, un parti, même dans le Conseil. J'attends, au reste, que vous me fassiez un portrait exact et fidèle du lord Halifax, de ses qualités et talents et de ce que je saurais attendre de lui pendant son ministère.

Après avoir fini ma dépêche, je viens de recevoir celles que vous m'avez faites du 19 et du 22 du mois passé d'octobre, au sujet desquelles je ne saurais que de [vous] renvoyer à ce que je vous ai marqué ci-dessus, étant à l'instant de partir d'ici pour me rendre en Saxe.

Nach dem Concept. Federic.

14214. AU COLONEL BARON DE GOLTZ A MOSCOU.

Sorau, 5 novembre 1762.

Je ne fais qu'accuser la bonne réception de la relation que vous m'avez dépêchée le 14 d'octobre, et comme je me trouve au point de partir d'ici pour me rendre en Saxe, il ne me reste le temps que de faire joindre pour votre direction ce que[1] mon secrétaire résidant à la cour de Varsovie vient de me marquer[2] du mécontentement qu'elle a témoigné sur ce que les Autrichiens ont commencé à attaquer le prince Henri, afin de pouvoir s'étendre plus en Saxe, et combien peu donc la cour de Vienne est intentionnée[3] sérieusement d'évacuer ce pays: de sorte qu'il faut bien que je m'y défende,[4] et que je tâche par tous les

[1] So nach der Ausfertigung; Vorlage: „de ce que". — [2] Benoîts Bericht, d. d. Warschau 27. October. — [3] So nach der Ausfertigung; Vorlage: „est peu intentionnée". — [4] Diese Stelle ist nach dem Déchiffré der Ausfertigung verbessert.

moyens possibles de m'y soutenir. Réfléchissez, d'ailleurs, sur l'injustice de la proposition, si l'on demande de céder ma conquête, sans qu'on me rende celles qu'on a faites sur moi.

Nach dem Concept. Federic.

14215. AN DEN RESIDENTEN REIMER IN DANZIG.

Sorau, 5. November 1762.

Es wird Mir lieb sein, wenn Ihr den Umstand, dessen Ihr in Eurem Berichte vom 31. voriges erwähnet,[1] werdet näher approfondiren und Mir ein mehres Eclaircissement darüber werdet geben können. Ich desapprobire gar nicht, wann Ihr dem General Rumänzow auf die Euch von ihm geschehene Avances die Visite gemachet, und wann er wirklich entschlossen wäre, niemalen wieder nach Russland zu gehen,[2] so könnet Ihr ihm auf eine geschickte Art, als nur vor Euch, den Anwurf thun, ob er solchesfalls sein Séjour zu Berlin nehmen wolle.

Nach dem Concept. Friderich.

14216. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Sorau, 5 novembre 1762.

Sur le rapport que vous venez de me faire du 31 d'octobre touchant la lettre que le sieur de Choiseul vous a écrite[3] relativement à l'échange réciproque des prisonniers de guerre, et que je vous renvoie ci-close, je vous dirai que je suis d'accord sur tous les points que vous me proposez à ce sujet. Il n'y a que l'article deuxième au sujet duquel je déclare que tous les officiers saxons qui ont été faits prisonniers de

[1] Reimer hatte, Danzig 30. (nicht 31.) October berichtet, der holsteinische General Brockdorff habe ihm in Gegenwart Rumänzows mitgetheilt, dass er die Nachricht erhalten habe, die Krönung der Kaiserin Katharina sei zwar glücklich in Moskau vollzogen worden, allein die Kaiserin sei „auch bereits auf dem Wege schon wieder zurück begriffen". „Wie ich über dieses Chapitre aus ihren Mienen bemerkte, schienen sie dabei nicht gleichgültig zu sein, sondern, als wenn diese baldige Zurückkehr eine besondere Erheblichkeit zum Grunde haben müsste." — [2] Wie Reimer berichtete, war Rumänzow „durch die Veränderungen in Russland auf das äusserste gerühret, und es scheinet, als ob er schwerlich wieder dahin sich begeben werde"; die Panins seien Rumänzows Gegner. — [3] Das Schreiben Choiseuls liegt nicht bei. Choiseul hatte sich, wie Finckenstein berichtete, über die von dem Generalauditeur von Pawlowsky bei der Gefangenenauswechselung gemachten Schwierigkeiten beklagt. Finckenstein fragte an: 1) „Si les officiers et soldats français qui sont à Magdeburg, doivent d'abord être renvoyés, la France ayant déjà renvoyé un plus grand nombre des Prussiens. 2) Si les officiers saxons qui ont été faits prisonniers de guerre au service de la France, doivent être compris sous le nombre des officiers français à échanger... 3) Si Votre Majesté veut ordonner à tous les officiers et soldats qui sont au pouvoir de la France, de profiter de la permission qu'on leur donne de s'en retourner."

guerre au service de la France, seront compris parmi le nombre des officiers français à échanger, hormis ceux, s'il y en a parmi, qui appartiennent déjà comme prisonniers de guerre à la capitulation de Pirna, et que j'en excepte ici. Voilà sur quoi vous pourrez dresser votre réponse au susdit Duc, que vous ferez partir ensuite.

Je consens, au surplus, que vous profitiez de la reconnaissance que Sa Majesté Danoise vient de vous faire offrir par le sieur d'Asseburg,[1] en conséquence du rapport que vous m'en avez fait du 2 de ce mois, et que je vous permets d'accepter. A cette occasion je veux bien vous faire part, quoique absolument pour votre unique direction et sous le sceau du secret, de la tentative que je ferai faire par le sieur de Borcke à Copenhague, pour sonder, comme de lui-même et point ministériellement, le baron Bernstorff s'il ne voudrait pas sonder, comme de lui même, les ministres de France sur ce s'il n'y aurait pas moyen de me réconcilier avec la France par une paix à faire entre nous. Le temps ne me permet pas aujourd'hui de vous expliquer ceci, ce que cependant le sieur Eichel aura soin de faire plus amplement.[2]

Nach der Ausfertigung. Federic.

14217. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE BORCKE A COPENHAGUE.

[Sorau, 5 novembre 1762.][3]

Il m'a fait bien du plaisir à voir parmi tout ce que comprend votre dépêche du 23, les assurances que vous me donnez que vous avez remarqué depuis quelques mois une mélioration sincère dans le ministère danois de cultiver mon amitié. Ces assurances m'ont fait venir l'idée d'en faire un essai et de faire tâtonner surtout le baron de Bernstorff, pour voir jusqu'où je saurai me fier ou non sur ses sentiments.

Je vous préviens d'abord que c'est un article qu'il faut que vous le ménagiez fort adroitement et avec toute l'habileté dont vous êtes

[1] Finckenstein hatte, Berlin 2. November, berichtet, dass ihm der König von Dänemark ein Geschenk von 5000 dän. Thalern gemacht habe „en qualité de ministre médiateur au premier arrangement du congrès de Berlin". — [2] Eichel theilt, Sorau 6. November, dem Minister den Inhalt der Ordre an Borcke (Nr. 14217) mit und fügt hinzu: „Ich würde es als eine besondere Gnade von Ew. Excellenz ansehen, wenn Dieselbe dem Herrn von Borcke, als einem Anfänger, noch vor Sich mit einiger Anleitung an die Hand gehen wollten, um sich bei dieser doch etwas delicaten Sache geschickt und sonder gegen des Königs Intention anzustossen, zu nehmen." Eichel schreibt dem Minister ferner u. a.: „Des Königs Majestät haben uns hier heute mit anbrechendem Tage verlassen und seind mit Zurücklassung Dero ganzen Suite gerades Weges nach Torgau vorausgegangen. Mir haben Dieselbe befohlen, morgen mit Dero Grenadiercompagnie dahin zu folgen, woselbst ich aber nicht eher als den 14. dieses eintreffen kann. Bis dahin wollen Sich Se. Königl. Majestät gerne mit aller Correspondance verschonet sehen." — [3] Das Datum nach der Empfangsbescheinigung im Bericht Borckes vom 16. November.

capable; qu'il faut même que vous ne vous expliquiez point du tout ministériellement, mais comme d'une chose qui vous était tombé dans l'esprit, en réfléchissant sur la situation présente des affaires de l'Europe, et que vous ne lui donniez que comme votre propre idée, sans que vous étiez pourvu d'aucun ordre de moi là-dessus. L'affaire est que vous jetiez la proposition au baron Bernstorff, comme par manière de conversation, s'il ne croyait pas convenable de sonder en secret et comme de lui-même les ministres de France sur leur façon de penser à mon égard, et s'il n'y avait pas moyen de réconcilier les deux cours, savoir celle de la France et la mienne, par une paix honorable aux deux partis, et que lui, Bernstorff, croyait que, si la France voulait lui ouvrir confidemment ce qu'elle sentait là-dessus, il pourrait peut-être trouver moyen à mettre cette affaire en bon train en peu de temps, quand il pourrait s'expliquer avec moi sur ce sujet.

Vous observerez bien la contenance que ce ministre tiendra, quand vous lui jetterez ces propos, toujours comme vos propres idées; et si vous voyez qu'ils font une bonne impression sur lui, vous saurez bien le flatter d'une médiation du roi de Danemark qui saurait servir d'acheminement à parvenir à une issue de cette affaire. Au surplus, vous saurez bien ajouter que, quoique vous n'eussiez point d'ordre exprès de moi d'en parler au susdit ministre, et que même vous ne vous étiez pas encore [expliqué][1] sur cette idée avec moi, mais que[2] vous vous flattiez que, pourvu qu'il voudrait tâtonner, comme de lui même, les ministres de France là-dessus et vous communiquer ensuite la réponse qu'il en aurait, vous ne seriez point désavoué, quand vous m'en ferez votre rapport.

Je vous recommande encore une fois de vous servir de toute votre adresse pour bien exécuter cet ordre, et surtout en sorte que je ne sois commis en rien encore. Vous m'informerez par une dépêche immédiate de tout ce qui se sera passé à ce sujet entre vous et le ministre.

Nach dem Concept. Federic.

14218. A LA PRINCESSE AMÉLIE DE PRUSSE A BERLIN.

Torgau, 7 novembre[3] [1762].

Ma chère Sœur. Je suis bien persuadé de la part que vous prenez à nos heureux succès et à la victoire que mon frère vient de remporter sur les ennemis. Cela venait très à propos dans les circonstances présentes où il s'agit de réduire nos ennemis, s'il est possible, à faire une paix honorable pour nous et raisonnable. Vous qui avez des aboutissants au Ciel que je n'ai pas,[4] vous pouvez savoir combien votre

[1] Ergänzt nach der Ausfertigung. — [2] So. — [3] Vom 7. November ein Schreiben an d'Argens in den Œuvres, Bd. 19, S. 371. — [4] Anspielung auf die Stellung der Prinzessin als Aebtissin von Quedlinburg.

beau-père éternel nous favorise ou nous contrecarre; moi, pauvre mortel qui ne connais pas un chien du paradis, je vis sur cela dans la plus grande ignorance, je reçois le bien qui m'arrive avec plaisir, et je supporte le mal avec patience: cependant, souffrez qu'un pauvre profane vous explique quelques difficultés qui se forment au fond des entrailles de votre sublime doctrine. Les païens peignaient la Fortune aveugle, parcequ'à l'ordinaire elle est injuste; elle avait les attributs d'être capricieuse et inconstante, parcequ'elle l'est en effet, or, si vous substituez la Providence à la Fortune, il faut nécessairement que vous chargiez cette Providence des minces injures dont l'accablaient les païens, ce qui, selon moi, est blasphémer dans les formes; moi donc qui ai un très profond respect pour l'essence divine, je me garde bien de lui attribuer une conduite injuste, variable et condamnable dans le moindre des mortels. Par cette raison, ma chère sœur, j'aime mieux ne point croire que l'Être tout puissant et bon se mèle du mince détail des affaires humaines. J'attribue tout ce qui arrive aux êtres crées, aux effets nécessaires des causes secondes, et je m'humilie en silence devant cet être adorable, en confessant mon ignorance sur ses voies qu'il n'a pas plu à sa divine sagesse de me révéler.

Adieu, chère épouse de Jésus-Christ. Si vous ne me trouvez pas orthodoxe, au moins ne vous avisez pas de me faire brûler, et soyez persuadé que, tout hérétique que vous me croyez, je vous aime avec une véritable tendresse, étant, ma chère sœur, votre fidèle frère et serviteur

Federic.

Nach der Ausfertigung im Königl. Hausarchiv zu Berlin. Eigenhändig.

14219. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Torgau, 7 novembre 1762.

Votre lettre du 4 de ce mois, y jointe celle du duc de Brunswick,[1] par laquelle j'apprends la nouvelle de la reddition de Cassel,[2] vient de m'être rendue à mon arrivée d'ici. Je me flatte de vous mander en peu de bonnes nouvelles. Je ne saurais à la vérité vous marquer encore à quel point elles seront importantes, mais je puis cependant vous dire d'avance qu'elles le seront du plus ou du moins, et vous pouvez compter de n'en point recevoir de mauvaises de ces environs. Je me réserve de vous écrire plus en détail une autre fois.

Federic.

Je crois que nous en resterons à peu près où nous en sommes; c'est toutefois beaucoup gagné que de ne pas reculer et de poser les fondements des succès futurs.

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig.

---

[1] D. d. Braunschweig 2. November. — [2] Cassel hatte am 1. November capitulirt. Vergl. die Capitulation in den Danziger „Beyträgen“, Bd. 17, S. 414.

14220. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.[1]

Meissen, 9 novembre 1762.

Rien ne pouvait m'être plus agréable que d'apprendre la nouvelle que vous me marquez du 2 de ce mois, de la réduction de Cassel.[2] Je vous en félicite de grand cœur, et Votre Altesse ne saurait, sans contredit, mieux faire que de tâcher présentement de prendre la forteresse de Ziegenhain.

Je n'ai d'espoir ici de prendre Dresde; nos affaires, d'ailleurs, vont parfaitement bien, et le général comte Wied, entre autres, ayant attaqué avant-hier un poste ennemi sur le Landberg,[3] a été assez heureux que de l'emporter, en faisant 600 hommes de prisonniers sur l'ennemi et en lui prenant 4 de ses canons.

Je crois, mon cher, que notre campagne est finie. Tout ce que l'on pourrait entreprendre, est si impraticable et si scabreux que je ne saurais m'y résoudre.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

14221. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Meissen, 11. November 1762.

Ich habe sehr gerne aus Ew. Liebden an Mich unterm 8. dieses erlassenen Schreiben, dass der Feind es auf eine Convention während dem Winter bei Denenselben antragen lassen,[4] ersehen, und belieben Dieselben, solche nach Befinden der Umstände bis zum Monat April kommenden Jahres zu schliessen.

Hierselbst hat der Generallieutenant Graf von Wied vor einigen Tagen den Feind aus seinem Posten beim Landberge, in der Gegend von Wilsdruff, delogiret, wobei an die 600 Kriegesgefangene, worunter 8 Officiers, vom Feinde gemachet und von demselben 4 Canons erbeutet worden, so dass die ganze Zahl der zeither hier und da gemachten Kriegesgefangenen über 1000 Mann heransteiget. Ich gedenke jedoch, da die Witterung allzu sehr avanciret ist und die übrigen Umstände es nicht wohl gestatten, dieses Jahr auf Dresden nichts zu unternehmen.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

---

[1] Die Berichte des Prinzen Ferdinand sind im November datirt vom 2. bis 19. aus Kirchhain (östl. von Marburg), am 20. aus Wildungen, vom 23. bis 29. aus Neuhaus (nordwestl. von Paderborn). — [2] Vergl. S. 313. — [3] Südsüdwestl. von Wilsdruff. — [4] Vergl. S. 299.

14222. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Meissen, 11 novembre 1762.

Je puis vous accuser aujourd'hui la réception de votre lettre du 7 de ce mois, et je suis bien persuadé de toute l'étendue de la mauvaise volonté et de l'acharnement du comte Bute à s'opposer au bien de la bonne cause et particulièrement à mes intérêts.[1] Il faudra voir présentement à quoi tout cela mènera après la rentrée du Parlement, et nous pourrons juger probablement après les premières sessions des Chambres si ledit comte trouvera moyen de se conserver ou bien s'il sera obligé de sortir du ministère.

Quant aux Russes, je les envisage comme des pacificateurs intrus qui veulent se mêler d'un arbitrage de paix auquel personne ne veut se soumettre, et je regarde leurs démarches comme aboutissantes à une négociation vague dont il ne résultera rien, ni pour la guerre ni pour la paix.

Pour ce qui concerne les opérations en Saxe, elles se borneront pour cette fois, vu que les chemins se trouvent presque impraticables, et que les postes que l'ennemi occupe, sont tellement garnis de troupes qu'ils ne sauraient être attaqués sans un grand risque, à nous procurer la possession d'une assez grande étendue de pays et nommément celle du cercle des montagnes.

Nach der Ausfertigung. Federic.

14223. AN DEN ETATSMINISTER EDLER VON PLOTHO IN REGENSBURG.

Meissen, 11. November 1762.

Der Vorfall des durch Meinen Bruder des Prinzen Heinrich Liebden den österreichschen und combinirten Reichstruppen in Sachsen glücklich gelieferten Treffens wird Euch zu seiner Zeit des mehrern zugekommen sein, und habe Ich Euch hierdurch committiren wollen, Eures Orts von diesem favorablen Évènement den möglichsten Nutzen zu ziehen und zu dem Ende unter andern eine umständliche Declaration gehörigermaassen insinuiren zu lassen, des Einhalts, dass der Generalmajor von Kleist mit einem hinreichenden Corps Truppen in das Bambergsche eingerücket und der Orten sowohl als gegen diejenigen Reichsstände, deren Truppen gegen uns in Sachsen agireten, feindlich zu operiren den Auftrag habe. Nur aber müsset Ihr dieser Declaration auf einer un-

[1] Finckenstein hatte über Bute geschrieben: „Je suis persuadé qu'il a déjà renouvelé ses insinuations à la cour de Russie, et que c'est de lui que le comte Woronzow a voulu parler, lorsque, dans son dernier entretien avec le baron Goltz, il lui a dit que toutes les cours assuraient celle de Russie du prétendu éloignement de Votre Majesté pour la paix." (Vergl. Nr. 14208.)

gezwungenen und convenablen Art beifügen, dass, insoferne die Reichstruppen aus Sachsen sich zurückziehen und von den Oesterreichern hieselbst abgehen würden, gedachter Generalmajor von Kleist ein gleiches aus dortigen Gegenden zu thun beordert wäre.

Nach dem Concept. Friderich.

14224. AN DEN GENERALMAJOR VON KLEIST.[1]

Meissen, 11. November 1762.

Ich habe resolviret, Euch mit einem Corps Truppen ins Reich marschiren zu lassen, und dienet Euch dabei zu Eurer Instruction, dass Ihr zusehen müsset, Euch von der Stadt Bamberg zu empariren und habet Ihr alsdann sogleich das hier angeschlossene Schreiben Meinem Etatsminister Freiherrn von Plotho zu Regensburg über Baireuth und Ansbach sicher zukommen zu lassen.

Ich glaube nicht, dass in dortigen Gegenden Euch allzu lange zu verweilen Eures Thuns sein wird, und müsset Ihr dieserhalb Euch bestreben, in möglichster Eile 500 000 Thaler an Contribution in altem Golde oder guter Silbermünze baar aus denen dortigen Gegenden herbeizuschaffen, und würde Mir hiernächst zu besonderem Gefallen gereichen, wenn Ihr ein paar tausend Stück Pferde zur Artillerie und Proviantfuhrwesen, auch einige hundert Mann Rekruten für die Armee von daher erhalten könntet.

Schliesslich ist Euch zur Nachricht, dass wir Plauen, Zwickau, Gera und Langensalza besetzen werden, auf dass, wenn Ihr zurückzugehen Euch genöthiget sehen werdet, Ihr, wohin Ihr Euch repliiren könnet, wissen möget.

Nach dem Concept. Friderich.

14225. AN DEN GENERALMAJOR VON HORNN IN STENDAL.

Meissen, 11. November 1762.

Ich habe den Einhalt Eueres Schreibens,[2] anlangend die Apprehensions, worin des Herzogs von Mecklenburg Liebden Sich befinden, ersehen, und könnet Ihr Dieselben nur versichern, dass dessen Lande keine Einquartierung von Seiten unser zu besorgen. Ihr müsset dabei auf einer geschickten und convenablen Art insinuiren, dass, insoferne gedachten Herzogs Liebden Sich zu Abtragung einer Summa von 600 oder wenigstens 500 000 Thaler, auch Gestellung von 4 oder 300 Mann Rekruten zu Meinem Dienst verstehen wollten, Dero Lande in Zukunft von aller Einquartierung gänzlich befreiet und unter keinerlei Vorwand

[1] Die Berichte Kleists sind im November vom 20. bis 27. aus Bamberg datirt. — [2] Liegt nicht vor.

dadurch belästiget werden sollten. Wie Ihr dann übrigens obigem Antrage auf einer ganz geziemenden und glimpflichen Art hinzuzufügen habet, dass der Herzog, nach Maassgebung Dero Betragens gegen Mich, aller guten und geneigten Gesinnung von Seiten Meiner sich gewärtigen könnte.

Friderich.

Nach dem Concept.

14226. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

Meissen, 12 novembre 1762.

Der König bestätigt den Empfang der Berichte vom 4. und 7. November; die Beantwortung des chiffrirten Berichts vom 4. müsse er bis zur Ankunft seiner Secretäre verschieben.

En attendant, je n'ai rien de plus pressé que de remercier Votre Altesse de la communication qu'Elle a jugé à propos de me faire au sujet des préliminaires de la paix signés le 3 de ce mois à Fontainebleau.[1] Je vous prie de vous ressouvenir, à cette occasion, de ce que je vous ai ecrit, il y a quelque temps, par rapport au lieutenant-colonel de Trümbach, les sieurs de Bauer et de Jeanneret et de ce que je vous ai proposé, en cas que la paix vînt effectivement à être conclue, à l'égard des troupes légères qui se trouvent dans l'armée alliée, qui, par la réduction qu'elles souffriront après la paix, ne demanderont probablement pas mieux que de s'engager à mon service.[2] Au reste, quelque défavorable que soit pour moi la paix qui est sur le point d'être conclue, je ne saurais m'empêcher de me féliciter qu'elle me rendra dans la personne de Votre Altesse un excellent général dont la présence ne pourra manquer d'augmenter la confiance dans mon armée.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14227. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

Meissen, 13 novembre 1762.

Je ne saurais assez témoigner ma gratitude à Votre Altesse de la communication ultérieure, qu'il Lui a plu de me faire, à la suite de Sa lettre du 8 de ce mois, des pièces relatives aux préliminaires de la paix qui doivent avoir été signés le 3 de ce mois à Fontainebleau. Je me confirme par là dans le soupçon que j'avais conçu, qu'il se pourrait très bien que les articles de ces préliminaires, ne cadrant point aux idées du gouvernement britannique, ne fussent point ratifiés à leur

[1] Auch dem Herzog Karl von Braunschweig dankt der König am 12. November für diese Nachricht. — [2] Vergl. Nr. 14155. 14185 und Bd. XXI, 585.

arrivée à Londres, ou bien qu'on voulût y ajouter d'autres articles qui traîneraient la conclusion de la paix. Quoi qu'il en soit, je trouve que la conduite que Votre Altesse observe dans ces circonstances épineuses, est bonne, et qu'Elle use de toute la circonspection qu'il faut dans le cas dont il s'agit.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14228. AU DUC RÉGNANT DE BRUNSWICK A BRUNSWICK.

Meissen, 13 novembre 1762.

La lettre que Votre Altesse a eu la bonté de m'écrire du 10 de ce mois, m'a été rendue ce matin, et je ne saurais que La remercier infiniment des sentiments obligeants qu'Elle m'y marque à l'occasion de mon arrivée en Saxe.

Le prince Ferdinand, frère de Votre Altesse, a eu la bonté de m'informer à fond de tout ce qui lui est entré jusqu'à présent sur les préliminaires de paix qui doivent avoir été signés le 3 de ce mois à Fontainebleau. La chose ne me paraît cependant pas bien claire encore. Quoi qu'il en soit, je serai toujours le premier à désirer une bonne et honorable paix; mais si, pour l'obtenir, le ministère britannique présumait de sacrifier les intérêts de ses alliés, les vôtres et les miens, en ce cas-là, il serait plutôt à désirer qu'elle fût reculée jusqu'à ce que la France adoptât là-dessus des idées plus conformes.[1]

Nach dem Concept.

Federic.

14229. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

Meissen, 14 novembre 1762.

Je suis pénétré de reconnaissance envers Votre Altesse des sentiments d'amitié que renferme Sa lettre du 4 de ce mois. J'approuve les arrangements que vous avez pris de longue main en conséquence des mesures dont nous sommes convenus,[2] pour tâcher d'occuper, le cas

[1] Am 15. November dankt der König dem Minister Finckenstein für die Uebersendung eines Berichts von Hellen, d. d. Haag 7. November, und andere Nachrichten über die Zeichnung der Präliminarien in Fontainebleau. „Il ne faut plus douter de la signature des préliminaires de la paix en question, mais attendre à présent de quelle façon tout sera envisagé du parlement d'Angleterre, quand il sera assemblé.“ — [2] Prinz Ferdinand hatte berichtet, er habe die Husarenregimenter Malachowski und Lossow nach Hamm, die „Volontaires de Prusse“ zwischen Hamm und Münster verlegt; das Husarenregiment Bauer könne, sobald der Frieden geschlossen sei, den anderen folgen. „Le ministère britannique me laisse les bras libres pour disposer des troupes que j'ai levées, et que j'entretiens du fonds de la caisse de contributions.“

y échéant, les villes de Wesel et de Gueldres,[1] quoique, d'ailleurs, je n'aie point pris encore de parti sur les marchés que vous me proposez, pour me procurer les troupes qui sont de votre levée, et que vous entretenez du fonds de la caisse des contributions. . .[2]

Federic.[3]

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14230. AU DUC RÉGNANT DE BRUNSWICK A BRUNSWICK.

Herzog Karl schreibt, Braunschweig 7. November, an den König: „L'heureuse nouvelle de la prise de Schweidnitz a déplu infiniment à milord Bute, il n'a pu s'empêcher de le témoigner publiquement . . L'on m'assure positivement que milord Bute avait envoyé ordre à l'ambassadeur en Russie de la part de la cour d'Angleterre, pourqu'il remue ciel et terre, comme les expressions sont dans l'avis que j'ai reçu, afin que l'impératrice de Russie force Votre Majesté à évacuer la Saxe, en conséquence de sa déclaration qu'elle avait fait faire à la cour de Vienne."

Meissen, 15 novembre 1762.

C'est avec toute la reconnaissance possible que j'ai reçu l'avis que Votre Altesse a eu la bonté de me donner en conséquence de Sa lettre du 5[4] de ce mois qui vient de m'être rendue. Je ne manquerai pas d'en profiter et de prendre mes mesures, afin de détourner le mal que la personne dont il s'agit, pense de vouloir me faire.

Federic.

Nach dem Concept.

14231. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Meissen, 15 novembre 1762.

J'ai reçu à la fois les rapports que vous m'avez faits du 26, du 29 octobre et du 2 de ce mois, qui m'ont été très intéressants par tout ce qu'ils comprennent. J'ai été aussi très content des mesures que vous avez prises touchant le mémoire que j'ai fait remettre au sieur Mitchell,[5]

[1] Vergl. Nr. 14226. — [2] Am Schlusse bemerkt der König über den Obersten Graf Schlieffen, der sich in Preussen niederzulassen wünschte, „que ledit colonel, étant de mes États et s'étant absenté, sans en avoir obtenu mon agrément, aurait encouru par là, selon la teneur de mes édits, la confiscation de ses biens". — [3] Auf einem Schreiben an den Prinzen Ferdinand von Preussen vom 14. November findet sich der eigenhändige Zusatz: „Votre lettre du 1er m'est parvenue aujourd'hui, mon cher frère; tant les postes vont mal. Il n'y a plus moyen de faire ici quelque chose pour cette année, il faudra remettre la partie à l'année prochaine." [Berlin. Hausarchiv.] — [4] Verschrieben für 7. — [5] Vergl. Nr. 14148. Knyphausen und Michell hatten, London 29. October, berichtet, „que le mémoire que [Votre Majesté] a fait remettre au sieur Mitchell, embarrasse beaucoup le ministère, qui se plaint amèrement envers ses amis des griefs qu'il renferme, et qui paraît regretter beaucoup de s'être attiré cet écrit. Nous continuons, d'ailleurs, de faire circuler ce mémoire parmi les amis de la bonne cause, et comme le ministère n'en fait pas mystère non plus . . ., cette pièce commence à faire beaucoup de bruit."

et qui sont telles que j'ai pu le désirer. Au surplus, comme les lettres de Hollande nous ont appris que la signature des préliminaires de la paix entre l'Angleterre, la France et l'Espagne s'est actuellement faite, j'attends au premier jour votre rapport circonstancié là-dessus et suis bien curieux d'apprendre de quel œil tout cela aura été envisagé du Parlement à son rentrée.

Nach dem Concept. Federic.

---

14 232. AU COLONEL BARON DE GOLTZ A MOSCOU.

Meissen, 15 novembre 1762.

Vos rapports du 7 et du 14 d'octobre ont été les derniers que j'ai reçus, et je me flatte que mes lettres du 2 et du 5 de ce mois vous auront été fidèlement remises. Je dois vous informer par la présente que depuis peu il me viennent des avis de très bonnes mains de différents lieux, comme quoi la cour de Vienne et par un même principe celle de Versailles ont le projet de travailler conjointement pour regagner la Russie dans leur parti, qu'elles y travaillent actuellement et, à ce qu'on ajoute, non pas sans espérance d'y réussir, supposé que l'impératrice de Russie puisse être bien affermie au trône, pour indisposer cette Princesse contre moi, au point qu'elle me force à faire la paix avec les Autrichiens et leurs[1] alliés, conformément aux lois et aux conditions qu'ils voudraient me dicter.

D'un autre bon lieu on m'avertit que, comme selon toutes les lettres les plus nouvelles de Hollande les préliminaires de paix entre l'Angleterre et la France venaient d'être signés, il était à appréhender que le lord Bute, mû à cela par la mauvaise volonté qu'il, à ce que vous savez, m'a toujours portée, pourrait bien disposer le conseil anglais, et qu'il avait peut-être déjà fait, à envoyer ordre à l'ambassadeur anglais en Russie pour remuer tout auprès de la cour de Russie, afin que l'Impératrice entrât dans ce projet en conséquence de sa déclaration qu'elle avait fait faire à la cour de Vienne et à moi. Vous pénétrerez vous-même combien il m'importe que vous redoubliez d'attention, et que vous soyez actif et vigilant pour travailler contre cedit dessein, afin que vous employiez tout ce que votre fidélité et zèle pour mon service vous pourra inspirer d'adresse et d'habileté, pour traverser ces funestes desseins et pour faire avorter cette pernicieuse et détestable trame. A cet effet, comme j'apprends que tout ce qu'il y a de grandes affaires à la cour où vous vous trouvez, roule principalement sur le sieur de Panin qui fait l'âme du Conseil, vous devez mettre tout en œuvre pour le gagner en ma faveur, et je vous autorise même par cette lettre de lui offrir à ce sujet la somme de 100 000 écus ou risdales que je lui ferai payer

[1] Vorlage: „ses".

argent comptant où il voudra, pourvu qu'il me soit favorable au point que, quand même il ne ferait rien à mon avantage particulier, il ne me soit pas au moins contraire et à mes intérêts, et qu'il ne permette pas que mes ennemis ouverts et cachés puissent ébranler les bons sentiments que l'Impératrice sa souveraine m'a marqués dès son avènement au trône, afin que sa cour ne prenne aucune résolution défavorable et violente à mon égard, en voulant me forcer à quelque traité de paix à des conditions honteuses et préjudiciables que mes ennemis voudraient me dicter.

J'écris sur tout ceci aujourd'hui en termes presque égaux au comte de Solms,[1] afin qu'il s'y conforme également, et qu'il se concerte bien là-dessus avec vous, supposé que vous ne fussiez plus en fonction de votre ministère là-bas, ce que, cependant, je ne présume pas encore.

Mais, comme cette affaire[2] est très pressante et ne permet aucun délai, c'est pourquoi il faut que vous y travailliez incessamment pour mettre le fer au feu, et que vous vous expliquiez tantôt, comme ci-dessus, confidemment avec le sieur de Panin, et que vous vous y ménagiez l'occasion; enfin, que vous employiez tout pour me le gagner et me le rendre favorable.

C'est le service le plus signalé que vous pourrez me rendre dans ces conjonctures, c'est pourquoi je m'y attends de vous, de votre sagesse et habileté.

Nach dem Concept. Federic.

14233. AN DEN GENERALFELDMARSCHALL VON LEHWALDT IN KÖNIGSBERG.

Meissen, 15. November 1762.

Ich werde von guter Hand gewarnet und advertiret,[3] wie eine Faction in Russland, welche nicht wohl gegen Mich intentioniret noch von dem von Mir mit Russland geschlossenen Frieden allerdinges content ist, es sehr gerne sehe, den Prätext von noch nicht zu Stande gekommenem Verkauf derer russischen Magazine in Preussen zu haben, um ein Corps Truppen allda bleiben zu lassen, und dass der dort commandirende General Woyeikow[4] von denen Schwierigkeiten piquiret, so die dasige Kammer, obschon nicht ohne Grund, über die Qualité derer dortigen russischen Magazinprovisionen machet, einige sehr

[1] Cabinetserlass an Solms, d. d. Meissen 15. November. Im Anfang dieses Erlasses dankt der König für einen von Solms unterwegs aus Riga ihm erstatteten Bericht [vom 28. October] über die Schwierigkeiten, welche in Königsberg der Verkauf der russischen Magazine bereite. Solms wird von der in dieser Sache an Lehwaldt ergangenen Ordre in Kenntniss gesetzt (Nr. 14232). — [2] Auch das folgende wörtlich übereinstimmend an Solms. — [3] Bericht von Solms, d. d. Riga 28. October. Vergl. Anm. 1. — [4] Vergl. S. 275.

exagerirete Berichte deshalb an seinen Hof, besonders aber bei Gelegenheit, wenn sich etwa Differenzien von Zeit [zu Zeit] zwischen den dortigen russischen Soldaten [und denen dasigen Einwohnern] ereignen, erstattet. Wie dann obgedachte übel intentionirte Partie verhoffete, durch dergleichen Vorfälle die Zeit zu gewinnen und inzwischen einen Fuss in Preussen zu behalten, um zu sehen, ob nicht etwa sich Umstände hervorthun möchten, das ganze Friedenswerk zu bouleversiren und alsdenn die unter obgedachtem Prätext noch in Preussen zurückgebliebene Russen sogleich aus der Nachtbarschaft zu verstärken.

Ich habe also keinen Anstand nehmen wollen, Euch sogleich, wiewohl im höchsten Vertrauen und vor Euch alleine, davon zu avertiren; dabei Mein expresser Wille ist, Ich auch deshalb an den dortigen Präsidenten Domhardt die Ordre ergehen lasse, dass die dortige Kammer alsofort und sonder den geringsten weiteren Anstand denen Russen die gesammte Provisiones bei ihren dortigen Magazinen, ohne über deren Qualität noch sonsten Schwierigkeiten oder Chicanes zu machen, vielmehr so wie sie seind und liegen, abkaufen und bezahlen soll, auf dass dergestalt man aller dort noch übrigen russischen Truppen je ehe [je] lieber und noch vor instehendem Winter aus dem Lande quitt werde. Daferne es sich alsdenn auch noch daran accrochiren wollte, dass die Russen Schwierigkeiten machten, bei Bezahlung derer Magazinprovisionen die Liquidationen desjenigen, so ihnen seit dem Frieden dorten zu ihrer Subsistenz vom Lande geliefert worden, in Compensation mit annehmen zu wollen, so ist Mein Wille, dass die Kammer auch lieber darunter nachgeben, als den völligen Schluss der Sache dadurch aufhalten oder auch nur obgedachtem General zu neuer Anfrage an seinem Hofe Gelegenheit geben soll. Ihr habt Euch darnach zu achten, und befehle Ich Euch insonderheit, darauf mit Nachdruck zu halten, damit die dortige Kammer — ohne dass Ihr derselben obstehende wahre Ursache davon bekannt machen noch etwas davon eclatiren [lassen] sollet — diese Meine Willensmeinung und Ordre prompt und sonder einige dagegen zu machende Schwierigkeit noch Anstand oder Chicanes vollenziehen müsse.

Friderich.

Nach dem Concept.

14234. AU COLONEL BARON DE GOLTZ A MOSCOU.

Meissen, 16 novembre 1762.

C'est par ordre exprès de Sa Majesté le Roi, notre très gracieux maître, que je dois vous faire observer, Monsieur, que, quand Sa Majesté vous a nommé dans sa lettre d'hier[1] dont le courrier Spreewitz est le porteur, le sieur de Panin pour lui faire certaines ouvertures, ce

[1] Nr. 14232.

n'ait été que dans la supposition que celui-ci fût principalement tel qu'on l'a dit au Roi, savoir qui avait toute la confidence de Sa Majesté l'Impératrice, et qui fût actuellement l'âme de son Conseil, enfin qui fût le plus capable à faire réussir les intentions du Roi. Mais que, si vous trouviez, selon la connaissance que vous avez de la cour et des personnes de là-bas, que ledit sieur de Panin ne fût point justement celui qui avait ce crédit, et que ce fût plutôt quelque autre personne au moyen de [la]quelle Sa Majesté le Roi saurait parvenir à ses fins, et à qui donc on fallût s'adresser, il s'entendait alors de soi-même qu'il ne fallait pas s'attacher scrupuleusement au nom, mais que vous vous tournerez plutôt alors à cet autre dont vous saurez être persuadé qu'il fût propre pour remplir les désirs du Roi, et que dans ce cas c'était avec celui-ci que vous agiriez conformément à la lettre ci-dessus alléguée du Roi. Sa Majesté s'attend, au reste, que vous voudriez bien instruire M. le comte de Solms à ce sujet. Voilà ce que je dois ajouter à la lettre de Sa Majesté.[1]

Nach dem Concept. Eichel.

---

14 235. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE BORCKE A COPENHAGUE.

Meissen, 16 novembre 1762.

Sur le rapport que vous m'avez fait du 2 de ce mois, et que je viens de recevoir, je suis bien aise de vous dire que, quant à ce qui regarde la difficulté survenue à l'égard du payement de la somme stipulée du duc de Mecklembourg en conséquence de la convention faite avec lui,[2] il faut considérer que c'est une affaire qui proprement ne regarde que moi et le duc de Mecklembourg, qui me doit cet argent, et duquel il faut qu'il s'en acquitte. Que, si Sa Majesté Danoise s'entremet généreusement pour faire payer la somme en question, c'est en faveur dudit Duc et en décompte de ce qu'elle croit devoir lui bonifier pour certaine cause, mais ce qui ne regarde pas proprement moi; et c'est en conséquence que la quittance que mes gens doivent donner sur le reçu de la somme qui m'est due du Duc, ne peut être autrement conçue que dans des termes d'une décharge de ce Prince, se fondant sur la convention susdite et [sur] ce qu'on y a stipulé réciproquement. C'est au moins la voie la plus en règle sur laquelle cette affaire se doit terminer.

Au surplus, vous saurez bien tranquilliser le baron de Bernstorff

[1] Ein Schreiben gleichen Inhalts sendet Eichel an demselben Tage an Solms. (Vergl. dazu S. 321. Anm. 1.) Der vorletzte Satz lautet in diesem Schreiben: „Sa Majesté s'attend au reste que vous vous concerterez bien avec M. le baron de Goltz sur cette affaire de la dernière conséquence et vous réglerez conformément à ses avis." — [2] Vergl. Nr. 14128. 14129.

sur les appréhensions frivoles qu'il vous a fait remarquer,[1] et l'assurer que, pourvu que le duc de Mecklembourg agisse mieux avec moi à l'avenir que par le passé, et qu'il ne se mêle plus pour m'être en tout contraire dans des affaires qui ne le regardent point, il pourra être sûr que j'observerai toujours un bon voisinage avec lui, tout comme avec mes autres voisins.

Nach dem Concept. Federic.

14236. AU SECRÉTAIRE VON DER HELLEN A LA HAYE.

Meissen, 16 novembre 1762.

Je crois vous avoir déjà prévenu de l'opinion que j'ai eue du succès de la commission dont je vous avais chargé touchant l'assistance des Régents de là-bas pour la reprise de la possession de Wesel et de Gueldres.[2] Ainsi je n'ai point été surpris de ce que vous m'en avez appris par votre rapport du 26 d'octobre.[3] Je suis cependant extrêmement reconnaissant de toutes les nouvelles marques d'amitié que le digne prince Louis de Brunswick m'a fait éprouver à cette occasion, et dont je ne perdrai jamais le souvenir. Au reste, pourvu que le secret de cette affaire se gardera exactement, c'est tout ce que j'en désire présentement.

A mon arrivée ici, j'ai trouvé devant moi vos rapports du 30 d'octobre et du 6 de ce mois. Je vous sais tout le gré possible de la communication des lettres de Paris[4] qui s'y trouvent, aussi vous me ferez un plaisir sensible en continuant à me faire de pareilles communications.

Après que j'ai appris par une lettre que vous avez faite au comte de Finckenstein,[5] la signature des préliminaires de paix actuellement faite entre l'Angleterre et la France, et qu'en conséquence de ces préliminaires les Français doivent évacuer les susdites forteresses, je crois que la proposition que vous me faites d'un achat des armes, pour en pourvoir la bourgeoisie de Wesel, ne pourra plus être de saison et tout arriver trop tard; mais comme vous savez déjà, par ma dépêche du 8 octobre,[6] les mesures que j'ai prises d'ailleurs pour me remettre en possession de Wesel, s'il sera possible, je souhaiterais que vous sauriez vous concerter avec le sieur Rappard[7] et autres des principaux sur la fidélité desquels on sait compter, afin qu'ils rassemblassent sous main

[1] Bernstorff war, ebenso wie viele andere in Mecklenburg angesessene Dänen, für seine mecklenburgischen Besitzungen besorgt. — [2] Vergl. Nr. 14154. — [3] Hellen hatte berichtet, dass, trotz seiner eifrigen Bemühungen und trotz thatkräftiger Unterstützung durch den Prinzen Ludwig von Braunschweig, die Regenten den Vorschlag des Königs, aus Furcht vor Verwicklung in den Krieg, abgelehnt hätten. — [4] Hellen hatte den Auszug eines Schreibens aus Fontainebleau vom 20. October übersandt, mit Nachrichten über die Verhandlungen mit England sowie über die Stimmung gegen Russland. — [5] Vergl. S. 318. Anm. 1. — [6] Nr. 14154. — [7] Kriegs- und Domänenrath bei der clevischen Kammer.

et sans éclat jusqu'à 200 de ces gens qui autrefois ont servi sous mes troupes, et qui congédiés se tiennent là-bas, afin d'entrer peu à peu et sans être remarqués dans Wesel, afin de s'y [tenir] prêt au jour que les troupes françaises en sortiront, pour seulement fermer et occuper après la sortie desdites troupes les portes de la ville, jusqu'à ce que seulement le détachement des miennes destiné à cette fin saurait arriver auprès de Wesel et les relever, où alors chacun de ceux gens susdits sauront retourner à leurs maisons. Peut-être qu'il se trouvera là-bas quelqu'un de mes vieux officiers congédiés qui pendant cette entreprise voudrait se charger du commandement de ces gens susdits. Vous tâcherez de vous expliquer le plus tôt possible avec le sieur Rappard à ce sujet, pour trouver les moyens d'arranger ceci avec tout le secret imaginable.

Nach dem Concept. Federic.

14237. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

Meissen, 16. November 1762.

Nach meiner gestrigen Ankunft allhier habe ich die Gnade gehabt, Ew. Excellenz höchstzuverehrendes Schreiben vom 13. dieses vor mir zu finden, aus welchem ich zuvorderst mit einer wahren Freude die gute Continuation der Besserung von Ew. Excellenz Gesundheitsumständen ersehen habe. Ich nehme ohnendlich Antheil daran und wünsche von Grunde meiner Seelen, dass solche weiterhin continuiren, auch Dieselbe Sich bald völlig von allen bisherigen beschwerlichen Zufällen soulagiret und an Kräften retabliret finden mögen, zumalen da des Königs Majestät wohl niemalen mehr als bei jetzigen so höchst critique und gefährlich werdenden Umständen Dero erspriessliche Consilia und Assistance nöthig haben dörften.

Aus der gedruckten Pièce, welche Ew. Excellenz die Gnade gehabt, mir communiciren zu lassen,[1] leuchtet die Malice und böse Absicht des wienerschen Hofes gegen des Königs Majestät mehr als zu sehr hervor, und erhellet klärlich, dass derselbe nebst seinen Helfershelfern sich fernerhin der gewohnten Wege und calomnieusen Insinuationen bedienen werde, um, so viel möglich, des Königs Majestät zu denigriren und durch personelle Animirungen zu suchen, es vorerst nur dahin zu bringen, damit, wo möglich, ein preussischer Minister vom russischen Hofe entfernet werde, um als-

[1] Finckenstein hatte, Berlin 13. November, an Eichel geschrieben: „[Es] ist mir eine gewisse Brochure zu Gesicht gekommen, welche den Titul führet: »Ob der Kaiser von Russland Peter III. rechtmässig des Throns entsetzet sei? etc.« Von solcher soll . . ein gewisser namens Bauer in Nürnberg, welcher von dem Wiener Hofe einen Charakter erhalten, Auctor sein, und, da in solcher von des Königs Majestät und dem verstorbenen russischen Kaiser mit sehr vielen Lobeserhebungen gesprochen, die jetzt regierende russische Kaiserin hingegen mit den allerhässlichsten Farben abgeschildert wird, so vermuthe ich fast, dass die schlangenartige Absicht des Autoris dahin gegangen, diese Brochure durch die königlichen Lande nach Russland zu befördern und daselbst glauben zu machen, als ob solche in denenselben verfertiget oder wenigstens mit Approbation gedruckt worden.“ Finckenstein hat „allen hiesigen Buchführern bei scharfer Strafe den Debit und die Versendung der Brochure“ verboten und Maassnahmen getroffen, um ihre Verbreitung nach Russland zu verhindern.

denn wie vormals freies Spiel zu haben. Die Mesures, welche Ew. Excellenz inzwischen genommen, erwähnete malitieuse Pièce nach Möglichkeit zurückzuhalten, seind meines Erachtens die möglich besten gewesen und werden allemal das Public überzeugen, dass man hiesigerseits kein Antheil daran genommen; wie es aber doch schwerlich zu verhindern sein wird, dass solche nicht über Wien, Warschau oder auch Lübeck p. nach Russland komme, so untergebe ich Ew. Excellenz Einsicht, ob es dennoch nicht gut sein dörfte, wann Dieselbe, auch allenfalls nur vor Sich, dem Herrn von Goltz und Herrn Grafen von Solms von dieser Sache und deren Umstände einige Information ertheilen liessen, um allenfalls und wann es erfordert würde, mit Behutsamkeit ihren guten Gebrauch davon machen zu können. Des Königs Majestät habe ich davon indess etwas zu sagen keine Gelegenheit gehabt, trage auch Bedenken, solches vor mich zu thun, da Dieselbe doch ausserdem mit andern embarrassanten Sachen zur Gnüge beschäftiget sein, so mir alle Gelegenheit zu jenem benimmet. Ich überlasse inzwischen Ew. Excellenz, ob Dieselbe vor gut finden, in einem Dero Berichte etwas davon nur mit einlaufen zu lassen.

Eichel.

Nach der Ausfertigung.

14238. AU SECRÉTAIRE BENOÎT A VARSOVIE.

Meissen, 17 novembre 1762.

Vous m'avez fait plaisir de m'instruire par votre rapport du 6 de ce mois de l'avis que le sieur Boscamp vous a donné touchant les mauvaises intentions du Kan contre la Russie, dont je ferai un bon usage.[1] Vous ne perdrez point de temps pour lui répondre que, quoiqu'il n'y eût plus rien à négocier là pour lui, et qu'en conséquence je lui avais déjà dépêché ses lettres de rappel,[2] que ma volonté cependant était, et que je la lui faisais signifier par vous, qu'il n'en devait point faire usage encore, mais qu'il y devait continuer encore son séjour sous le caractère dont il est revêtu, pour observer le Kan et les entreprises qu'il voudrait tenter contre la Russie, de même que toutes les machinations dont les cours ennemies voudront user auprès du Kan pour l'animer et l'aigrir contre les Russes, afin de m'en avertir fidèlement et avec exactitude, ne fût-ce que par votre canal ou correspondance. Qu'il fallait bien qu'il souffrît, en attendant, patiemment les humeurs du Kan, pourvu que le caractère, dont il est revêtu, n'en souffre pas, et qu'on ne blesse le droit des gens en sa personne; pour le reste, il fallut qu'il dissimulât, et que je ne le ferais pas languir là, dès que le bien de mon service le permettrait. Je m'attends que vous lui marquerez ceci au plus tôt possible.

Federic.

Nach dem Concept.

14239. AU PRINCE REPNIN A BERLIN.

Meissen, 17 novembre 1762.

Permettez que je vous communique encore ce que mes lettres de Varsovie viennent de m'apprendre, d'où mon secrétaire y résidant le

[1] Vergl. Nr. 14239. — [2] Vergl. Nr. 14152.

sieur Benoît me marque du 6 de ce mois[1] qu'en conséquence d'une lettre du 15 d'octobre mon résident auprès du Kan le sieur Boscamp lui mandait que ce Kan, fort animé encore contre la Russie, pensait à y faire une incursion, et qu'il y avait grande apparence qu'il l'exécuterait pendant cet hiver, sous prétexte d'en vouloir aux Polonais.

Bien que je ne saurais vous répondre tout-à-fait de l'authenticité de cet avis, la part sincère cependant que je prends à tout ce [qui] peut aucunement regarder les intérêts de Sa Majesté l'Impératrice votre souveraine, et mon amitié constante et invariable pour elle m'a paru m'obliger de vous faire part de l'avertissement tel qu'il m'est parvenu. Il dépendra de votre pénétration l'usage que vous en voudrez faire auprès de votre cour; il me suffira d'avoir témoigné à elle mes sincères et droites intentions pour Sadite Majesté Impériale. J'ajoute, pour finir, que, quoique j'aie été sur le point de rappeler mon susdit résident auprès du Kan, je viens de lui faire savoir qu'il surseye encore son départ, afin d'observer le Kan, lorsqu'il voudra entreprendre quelque coup contre la Russie, pour nous en avertir au plus tôt. Je vous prie, Monsieur, d'être assuré des sentiments de la parfaite estime que je vous garde invariablement.

Nach dem Concept. Federic.

---

14 240. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Meissen, 18 novembre[2] 1762.

J'ai bien reçu votre rapport du 5 de ce mois. Il faut présumer que le courrier arrivé à Londres que, selon le post-scriptum de votre rapport, le duc de Bedford a dépêché en dernier lieu de Fontainebleau, ait apporté la nouvelle de la signature des préliminaires de la paix, vu que toutes mes lettres me l'ont assuré, et que je suis informé que les maréchaux de Soubise et d'Estrées l'ont écrit en date du 5 de ce mois au prince Ferdinand de Brunswick que cette signature s'était actuellement faite le 3,[3] en sorte qu'on n'en attendait [que] les ratifications des cours y intéressées, pour procéder à la publication de la suspension d'armes.

En attendant, je veux bien vous faire observer pour votre direction que dans cette situation pour attaquer avec succès la conduite de milord Bute et pour lui donner de fortes secousses, il faudra, à ce que [je] crois, qu'à la rentrée du Parlement ses antagonistes se servent comme d'argument le plus principal que, malgré tous avantages que les armes de la Grande-Bretagne eurent glorieusement remportés contre les ennemis

[1] Vergl. Nr. 14 238. — [2] Vom 18. November ein Schreiben an de Catt in den Œuvres, Bd. 24, S. 17. — [3] Vergl. Nr. 14 227.

pendant le cours de la campagne de cette année-ci, Bute avait malgré cela fait une paix peu avantageuse à l'Angleterre et à la nation, qui ne laissât que l'occasion à ses ennemis pour se remettre des coups que les armes anglaises leur[1] avaient portés, pour revenir à la suite de charger unis d'autant plus efficacement l'Angleterre. Et que, d'ailleurs, ledit ministre avait lâchement abandonné les alliés de l'Angleterre.

Quant à mes griefs contre ce ministre, il me paraît qu'il faut qu'ils n'entrent que comme un accessoire audit grand argument.

L'on pourra relever en outre tout l'odieux contre le caractère de favori du Roi que Bute affecte, qui abusait de l'autorité du Roi pour agir souverainement selon sa tête, et qui, à cet effet, écartait du Conseil tout ce qu'il croyait être contraire à ses vues particulières, sans ménager les personnes les plus qualifiées et des familles les plus considérables de la nation. Enfin, voilà en gros ce que j'ai cru devoir vous suppéditer, afin que vous en fassiez votre usage auprès des bien intentionnés et partout où vous le jugerez convenable.

Vous avez remarqué fort sagement que, tandis que ce ministre tiendra les rênes du gouvernement, je ne saurais rien faire avec l'Angleterre; ainsi il faut que vous employiez tous les moyens imaginables pour ce qu'au moins ledit ministre soit écarté du Conseil et du ministère. Nous aurons tant gagné par là qu'il ne pourra au moins plus nuire si grossièrement qu'il a fait à mes intérêts. Je présume, d'ailleurs, que tel ministre qui lui succédera — car pour le digne Pitt, je ne présume pas qu'il saura revenir sitôt sur l'eau —, ne voudra pas se laisser régenter de lui, mais prendre plutôt le contre-pied de lui et achever ensuite son éloignement de la personne du Roi.

Je sais que Bute me blâme comme un ambitieux qui est tout-à-fait éloigné de toute pacification, l'on m'a voulu même assurer de bonne part qu'il a envoyé des ordres à l'ambassadeur anglais en Russie,[2] pour qu'il remue Ciel et terre là, afin que l'impératrice de Russie me force d'évacuer la Saxe et à souscrire la paix aux conditions qu'on voudra m'imposer. Je ne saurais point vous garantir comme tout-à-fait authentique cet avis, vous ferez cependant bien de l'approfondir au possible, pour en faire après votre usage.

Nach dem Concept. Federic.

14241. AU COLONEL BARON DE GOLTZ A MOSCOU.

Meissen, 18 novembre 1762.

Votre rapport du 21 d'octobre m'a été fidèlement rendu, dont j'ai été bien aise de ce qu'il m'[a] appris que mes affaires sont encore sur un assez bon pied auprès de l'Impératrice et auprès de ses ministres.

[1] So nach der Ausfertigung; in der Vorlage: „lui". — [2] Vergl. Nr. 14230.

Vous aurez vu, en attendant, par la lettre que je vous ai écrite le 15 de ce mois,[1] les fortes raisons que j'ai à ce que vous vous assuriez d'un homme de crédit et de poids auprès de la Souveraine et dans son Conseil, soit le sieur Panin, soit un autre qui fait échouer les machinations et les projets que mes ennemis pensent de faire réussir là-bas contre moi, qui nous soit favorable, et par qui nous saurions opérer, que, quand même la cour où vous vous trouvez, ne soit tout-à-fait portée à nous procurer des avantages, qu'au moins elle ne nous soit pas contraire et ne nous inquiète pas, surtout par rapport à la Saxe.[2] Voilà ce qui me suffira dans ce moment-ci; mais si, d'ailleurs, vous sauriez mener ces choses au point que ces gens s'intéressassent pour nous par leurs bons offices et par s'expliquer favorablement sur notre sujet vers les autres, ce serait d'autant plus gagné. C'est à cette fin que ma lettre ci-dessus alléguée vous autorise d'offrir à une telle personne pour me l'acquérir une reconnaissance de 100 000 écus de ma part, somme que, selon l'exigence du cas, je vous autorise par cette lettre de doubler même et de mettre ainsi jusqu'à 200 000 écus, pourvu que vous sachiez atteindre par là le but susdit que je m'en propose.

J'ai été assez content des sentiments que le sieur de Panin vous a fait paraître dans son entretien, dont vous venez de rendre compte.[3] Vous tâcherez de l'y conserver, et lui ferez remarquer, comme à tout autre où il le conviendra, que, quant à l'évacuation de la Saxe, il n'y avait que par artifice et mauvaise foi de la part de la cour de Vienne, quand elle faisait semblant de vouloir s'y prêter, vu qu'en premier lieu elle envisageait bien que ma situation vis-à-vis d'elle s'empirerait notablement, vu qu'il y avait une lisière de pays par où, sans toucher l'électorat de Saxe, elle pourrait pousser les troupes de l'Empire, jointes à quelques-unes des siennes, dans mes provinces de Halberstadt et celles y voisines pour m'attaquer. Mais qu'en second lieu il était trop clair par les faits dont on ne saurait douter, que ce n'a jamais été l'intention sérieuse de ladite cour de vouloir se prêter à faire évacuer la Saxe de ses troupes pendant cette guerre-ci, vu que non seulement elle avait fortifié Dresde comme une place de ses frontières, mais qu'en second lieu il était bien à remarquer qu'en même temps qu'elle faisait semblant

[1] Nr. 14232. Vergl. Nr. 14234. — [2] Vergl. Nr. 14208. — [3] Goltz hatte über eine Unterredung zwischen ihm und Panin berichtet: „Je lui parlais touchant l'évacuation de la Saxe, alléguant le désavantage qu'elle avait au moment présent pour Votre Majesté, à moins qu'elle ne se fasse aux conditions nommées dans la note rendue par ordre de Votre Majesté au ministère de cette cour (vergl. Nr. 14108). Ce ministre me dit que la démarche de l'Impératrice faite à ce sujet vers Votre Majesté et la cour de Vienne n'avait pour objet que la satisfaction que Sa Majesté Impériale aurait de voir la Saxe sortir du jeu, après que pendant tant d'années elle en avait été la victime. . . . Nous parlâmes ensuite sur les intérêts des deux cours, où monsieur de Panin témoigna être persuadé que ceux de celle-ci demandaient à être liés à ceux de Votre Majesté, que tout bon sujet de cette cour devait le sentir, et qu'il ne doutait pas que Sa Majesté Impériale n'en soit elle-même persuadée.“

de vouloir se prêter à cette évacuation, elle faisait défiler de ses troupes en Bohême vers la Saxe et faisait attaquer sous les ordres du général Hadik mon frère Henri, pour étendre ce qu'elle occupait de la Saxe. Ce qui m'obligea aussi d'envoyer du secours en troupes à mon susdit frère, pour le mettre en état d'empêcher les plus grands progrès des Autrichiens en Saxe. Par où donc il ne paraissait que trop clairement que jamais leur intention n'a été de quitter ce pays, et qu'en faisant semblant de vouloir se prêter à ce que la cour de Russie leur en avait proposé, ils n'ont eu le dessein que d'amuser celle-ci, en attendant qu'ils pensaient me porter un grand coup, pour pouvoir s'élargir d'autant plus en Saxe. Voilà ce que vous devez bien relever partout où il conviendra et dans toutes les occasions qui s'y offriront.

Au surplus, vous pourrez insinuer au sieur Panin et aux autres bien intentionnés pour nous que ce qui me piquait le plus contre la cour de Saxe, c'était principalement que, par ses machinations et par les intrigues de ceux de son parti, elle avait su tant faire sous le règne précédent de feu l'Impératrice que de me commettre avec la Russie et de rompre cette bonne harmonie et union qui avait heureusement régné entre les deux empires depuis l'empereur Pierre le Grand, et que c'était la raison pourquoi je ne saurais pas revenir encore de mon indignation contre la susdite cour que je ne saurais regarder que comme le premier mobile de tous les maux qui s'en sont suivis.

Vous savez qu'autant de temps que le général Tschernischew a été chez nous,[1] il m'a paru toujours très bien intentionné pour moi. Vous jugerez du crédit où il se trouve actuellement auprès de sa cour et s'il y peut servir. C'est un homme ambitieux et un peu vain, ainsi, s'il peut vous être utile, vous devez le flatter et le cajoler au mieux, en lui réitérant souvent les assurances de ma parfaite estime pour lui, afin de vous en servir pour faire les insinuations à sa cour que vous estimerez convenables, et afin qu'il parle pour nous favorablement. Ce que je vous recommande d'ailleurs, c'est qu'aussi souvent que vous trouverez la moindre occasion ou sujet pour aigrir la cour de Russie contre les Français ou contre les Autrichiens, il ne faut point que vous la laissiez échapper. Dans la situation présente des affaires, c'est une chose absolument nécessaire qui demande votre attention et que vous ne la négligiez pas.

Je viens d'être averti[2] que, [quand] la nouvelle de la reprise de Schweidnitz est arrivée à Londres, le lord Bute en a publiquement témoigné son chagrin. Je sais, d'ailleurs, qu'il prend à tâche de me blâmer comme un ambitieux, éloigné de toute pacification. A cela je vous dirai que, quoiqu'il me soit indifférent de quelle façon Bute pense sur mon sujet, je ne veux ni ne désire que la paix, mais une paix honorable. C'est aussi que, pourvu qu'on me rende par la paix ce

[1] Vergl. Bd. XXI, 596. — [2] Vergl. Nr. 14230.

qu'on a pris de mes possessions pendant cette guerre et ce qu'on en tient encore envahi, j'offre à rendre toutes les conquêtes que j'ai faites dans cette guerre-ci. Je ne demande, sinon qu'on me remette dans la possession tranquille de tous les États, possessions et droits qui m'ont appartenu avant le commencement de la guerre présente.

Des gens ambitieux ne se plaisent qu'à la guerre pour s'agrandir, moi, je ne demande que de conserver ce qui m'appartient de tout droit, et ne veux garder aucune conquête de cette guerre-ci, ainsi, par bonne conclusion, ce sont mes ennemis ambitieux qui se plaisent à prolonger la guerre pour s'agrandir, en attendant que j'agis avec modération; argument dont vous pourrez faire usage dans toutes les occasions convenables. Aussi, pourvu que la cour de Russie veuille s'employer et insister fermement et efficacement auprès des autres cours — ce dont cependant il faut que je sois bien certain et assuré préalablement — à ce qu'on me rétablisse dans tous les États et possessions où j'ai été avant cette guerre, comme par exemple tout le comté de Glatz, les pays de Clèves, de Gueldres, de Meurs et ses appartenances, contre les conquêtes que j'ai faites dans cette guerre-ci, et qu'on ne me demande pas des dédommagements à mes dépens, j'accepterai non seulement la médiation de la Russie, mais même je l'en requerrai et lui en écrirai, dès que je serai seulement assuré et certain de ses intentions, et qu'elle veut rétablir la paix aux conditions susdites.

Vous pourrez en parler aux ministres de Russie et vous en expliquer confidemment de ladite façon, en relevant, pour les flatter, combien il serait glorieux pour la Russie, quand elle aurait rétabli de cette sorte, même sans employer ses forces, la tranquillité de l'Europe.

Vous ne manquerez pas de me faire votre rapport sur ces insinuations à faire aux susdits ministres.

Pour finir cette dépêche, je vous dirai seulement que, comme Boscamp vient de me faire savoir qu'il y a de fortes apparences que le Kan voudrait entreprendre pendant l'hiver qui vient une incursion dans la Russie, sous prétexte d'en vouloir aux Polonais, j'en ai fait d'abord communication au prince de Repnin,[1] pour en faire usage auprès de sa cour, afin de témoigner par là, combien je prends à cœur ce qui peut intéresser aucunement la Russie.

Nach dem Concept. Federic.

---

14 242. AU FELD-MARÉCHAL COMTE DE MÜNNICH A SAINT-PÉTERSBOURG.

Meissen, 19 novembre 1762.

J'ai reçu avec cette satisfaction que me donnent toujours vos lettres, celle que vous m'avez écrite du 15 d'octobre dernier, et je partage

[1] Vergl. Nr. 14239.

sincèrement avec vous la joie que vous devez ressentir des marques de bienveillance et des grâces que Sa Majesté Impériale votre souveraine vous fait éprouver en distinguant vos grands mérites. Vous connaissez mes sentiments pour vous, vous jugerez ainsi vous-même du contentement que j'aurai, quand le voyage que vous méditez de faire, l'hiver qui vient, dans l'Oldenburg, me procurera l'occasion de vous les renouveler de bouche, et je serai charmé, quand en même temps je saurai vous en donner des témoignages réels. Je reconnais, comme je dois, la confiance que Sa Majesté Impériale a bien voulu mettre en moi, pour me laisser la libre disposition de la seigneurie de Wartenberg, et si je puis accorder mon inclination avec les autres considérations, ce ne sera que pour vous que je me déciderai; je crois, cependant, que mon ministre le baron de Goltz vous aura déjà informé des prétentions que le duc de Courlande forme, de sa part, à la charge de ladite seigneurie. Le cas m'est d'autant plus embarrassant que je ne voudrais pas décider ce différend entre deux personnes que je distingue comme amis; je serai ainsi charmé, si vous saurez trouver les moyens d'accommoder doucement et à l'amiable cette affaire entre vous et le Duc, en sorte que je sois débarrassé par là de tout empêchement et obstacle pour vous faire éprouver mon amitié et mon estime parfaite. C'est aussi en conséquence que j'ai instruit mon susdit ministre, qui, à ce que j'espère, vous en aura informé et dont j'attends la réponse.

Nach dem Concept. Federic.

14243. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Meissen, 19 novembre 1762.

Je vous renvoie la dépêche du sieur de Knyphausen que vous m'avez communiquée à la suite de votre lettre du 16. Bien qu'il ait pu arriver que le duc de Bedford se soit précipité en signant les préliminaires suivant ses ordres antérieurs et sans que les dernières instructions de son ministère lui aient été remises, je suis nonobstant cela persuadé que l'affaire prendra consistance. Au surplus, il faut que nous attendions les rapports ultérieurs du sieur de Knyphausen, pour voir ce qui en arrivera. . .[1]

Nach der Ausfertigung. Federic.

---

[1] Am Schluss wird Finckenstein beauftragt, eine Schenkungsurkunde aufzusetzen, kraft deren das Gut Westerburg des verstorbenen Markgraf Karl dem Prinzen Heinrich und dessen Gemahlin zufallen solle. Mit einem Postscriptum wird dem Minister das Schreiben an Münnich (Nr. 14242) übersandt.

14244. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

Meissen, 19 novembre 1762.

Je reconnais, comme je dois, l'attention obligeante que Votre Altesse a bien voulu avoir de me communiquer, à la suite de Sa lettre du 14, la continuation de Sa correspondance avec messieurs les deux maréchaux.[1] Je présume qu'ils s'accommoderont à votre gré, et je crois que les préliminaires de paix prendront consistance, quoiqu'il soit possible qu'il y ait quelques difficultés encore qui en arrêtent tellement quellement les ratifications.

Je vous sais tout le gré imaginable des bons arrangements que vous avez pris au sujet du régiment de Bauer et de mes autres troupes,[2] dans l'affaire que je vous ai recommandée,[3] qui, à ce que je me flatte, ne manquera pas de réussite.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14245. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Meissen, 19. November 1762.

Ew. Liebden Schreiben vom 16. dieses, wofür und denen angeschlossenen Nachrichten Ich Denenselben danke, habe Ich richtig erhalten, und zweifele Ich um so weniger, dass die Convention auf den Winter dorten mit dem Feinde zu Stande kommen werde, da die österreichsche Armee während der abgewichenen Campagne sehr delabriret und solche nicht anders als durch Ruhe wieder hergestellet zu werden vermag und der Feind hieselbst es bereits schon zu dreien Malen auf die Schliessung dergleichen Convention in hiesigen Gegenden angetragen hat[4] . . .

Friderich.[5]

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

---

1 Ueber die Demarcationslinie und die vom Prinzen Ferdinand verlangte Räumung Ziegenhains seitens der Franzosen. Vergl. dazu Schaefer, a. a. O., Bd. II, Abth. 2, S. 577. 578. — 2 Prinz Ferdinand hatte das Husarenregiment Bauer nach Hamm marschiren lassen und wollte dies Regiment mit den übrigen preussischen Truppen (vergl. S. 318) bei Dortmund zusammenstossen lassen, „sous prétexte d'y prendre leurs quartiers d'hiver". — 3 Vergl. Nr. 14185. — 4 Es folgen Avancements. — 5 Dem Kriegsminister von Wedell in Berlin, welcher am 16. November berichtet hatte, dass eine ihm am 7. aufgetragene Mehllieferung für die schlesische Armee wegen schlechter Ernte in der Churmark „nicht erfolgen" könne, antwortet der König am 19. November: „Bei Erhaltung Eures Berichts vom 16. dieses habe Ich daraus dasjenige, was Ich fast zum Voraus davon schon vermuthet, ersehen, dass, wann Ich von dorten was verlange, es immer damit hapert und Schwierigkeit findet, und dass die Leute dorten so dumm und einfältig sind, dass, wenn man sie nicht futtert, sie capable sein, Hungers zu sterben." [Wedellsches Familienarchiv. Ludwigsdorf i. Schl.]

14 246. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Meissen, 20 novembre 1762.[1]

Mon cher Frère. Je suis bien aise de ce que vous êtes content de notre neveu;[2] il faut le dégourdir encore davantage; plus qu'on lui fait voir, plus qu'on l'amuse, et mieux c'est. Si vous pouvez le faire danser, c'est, je crois, le plus grand plaisir que vous pourrez lui faire; mais je crois que Freiberg ne fournira guère de sujets à la danse.

Les Autrichiens ont demandé à faire une convention pour l'hiver. On est convenu de nommer un lieutenant-général de chaque part; j'ai chargé Krockow de cette commission, eux Ried. Voulez-vous bien faire expédier un passe-port pour le général Ried et l'envoyer à Krockow, pour qu'après-demain, jour de l'entrevue, on puisse le faire délivrer à Ried? Cette convention une fois conclue, rien n'empêchera que les troupes n'entrent d'abord dans leurs quartiers. La souplesse que les Autrichiens témoignent en cette occasion, est une suite de la bonne leçon que vous leur avez donnée à Freiberg, et l'on sera obligé de recourir à vous pour donner des leçons de politesse à la fierté dédaigneuse de nos ennemis. Je vous communiquerai tous les points dont les commissaires sont convenus; au moins jouirons-nous d'un repos solide durant l'hiver.

Adieu, mon cher frère; je souhaite que votre santé aille toujours en augmentant, et que vous n'oubliiez pas celui qui est avec une sincère tendresse, mon cher frère, votre fidèle frère et serviteur

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig. Federic.

---

14 247. A LA DUCHESSE RÉGNANTE DE SAXE-GOTHA A GOTHA.

Meissen, 20 novembre[3] 1762.

Madame. J'ai été fort flatté de la part que vous daignez prendre, Madame, aux succès que nous avons eus durant cette campagne. Il serait à souhaiter que ce fussent autant de lignes qui aboutissent au centre de la paix. Cependant, il faut espérer que nous en approchons, si même nous n'y touchons pas à présent immédiatement. Comme mes quartiers s'étendent, cette année, de Plauen et Zwickau à Langensalza,

[1] Am 17. November hatte der König dem Prinzen geschrieben: „Da Ich, aus dazu bewegenden Ursachen, resolviret habe, dass diesen Winter hindurch denen Soldaten bei der Armee, so Landeskinder, erlaubet sein solle, mit sächsischen Weibern, wann sie mit solchen etwas Geld und Mittel erwerben können, sich in ein eheliches Band einzulassen, als belieben Ew. Liebden, denen Regimentern diese Meine Intention bekannt machen zu lassen, mit dem Beifügen, dass 20 bis 30 Mann per Compagnie, so viel es angehet, in Sachsen heirathen zu dürfen gestattet sein sollte." — [2] Prinz Heinrich hatte, wie er, Freiberg 19. November, schrieb, den Prinzen von Preussen „fort libre et dégagé, poli et attentif" gefunden. — [3] Vom 20. November ein Schreiben an die Gräfin Camas in den Œuvres, Bd. 18, S. 149.

et que je suis obligé d'en faire la tournée pour régler les choses nécessaires, mon chemin me conduirait naturellement à Gotha. Cependant, comme je sens, Madame, que vous avez bien des ménagements à garder, et que [je] serais inconsolable de vous causer du chagrin, mandez-moi, je vous prie, naturellement si mon passage pourrait vous porter quelque préjudice ou non. Je suis persuadé, Madame, de votre amitié; ainsi vous pouvez m'écrire ce qui'l vous convient, sans craindre que je l'interprète d'une manière différente. Si vous croyez que ce petit projet que je forme, ne vous porte aucun préjudice, je passerai par Gotha, et vous n'avez qu'à paraître l'avoir ignoré jusques à mon arrivée. Si, au contraire, cette démarche peut tirer à la moindre conséquence, je changerai mon chemin et prendrai une route qui me détournera de votre voisinage. Je vous supplie de m'écrire tout naturellement, sans vous contraindre; car, persuadé, Madame, de votre amitié, dont j'ai tant de témoignages, je vous supplie de ne pas croire qu'un refus altère en rien ma façon de penser à votre égard. Je suis avec tous les sentiments de considération et d'estime, Madame ma cousine, votre fidèle cousin et serviteur

Federic.

Nach der Ausfertigung im Herzogl. Haus- und Staatsarchiv zu Gotha. Eigenhändig.

14248. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Meissen, 20 novembre 1762.

Je viens de recevoir le rapport que vous m'avez fait du 18 de ce mois. Vous remercierez le sieur de Hellen de l'attention qu'il a eue de nous marquer incessamment ce que sa relation du 11 de ce mois comprend. En conséquence de laquelle il y a à présumer que la conclusion de paix entre la France et l'Angleterre ne sera guère différée. Au surplus, il faut, pour en juger plus solidement, que nous nous donnions la patience d'attendre les premières dépêches du baron de Knyphausen, pour voir l'impression et l'effet que la démarche du ministère anglais aura faits en Angleterre et sur le Parlement. J'ai trouvé bon, au reste, de vous communiquer, pour votre seule direction cependant, l'extrait ci-clos d'une dépêche que j'ai fait partir en dernier lieu au baron de Goltz à Moscou,[1] afin que vous soyez instruit de mes intentions au sujet des affaires y comprises et sur la façon dont j'en pense.

Federic.

Nous allons passer une convention avec l'ennemi pour les quartiers d'hiver, ce qui nous procurera quelque tranquillité.

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig.

---

[1] Nr. 14241.

14249. AN DEN GEHEIMEN COMMERZIENRATH VON REXIN IN KONSTANTINOPEL.

Meissen, 20. November 1762.

Der Einhalt Eures von Mir heute erhaltenen Berichtes vom 19. Octobris wird Euch selbst überzeugen, dass Ich hier besser von denen dortigen Sachen geurtheilet habe als Ihr, die Ihr dorten an Ort und Stelle seid, und dass Ich nicht ohne Grund geurtheilet habe, wie dass Ihr die eigentlichen Absichten und Menées des Grossvezier nie gnugsam penetriret habet, als der Euch nur von einer Zeit zu der andern amusiren, als ein bejahreter Mann aber nie auf etwas efficaces mit Euch entriren noch eine vigoureuse Partie nehmen, noch seine Person dadurch in Hasard setzen, vielmehr darunter seine Ruhe und personelles Interesse dem von der Pforte präferiren wollen. Ich muss Euch dabei noch remarquiren machen, dass es Mir eine offenbare Contradiction zu sein scheinet, wenn Ihr schreibet, dass sich in Bosnien und Serbien eine türkische Armee von 130 000 Mann befinde — welches nicht anders als gegen die Oesterreicher sein kann — und dass gleichwohl der Sultan mit Mir keine defensive Alliance jetzo schliessen noch den Frieden mit denen Oesterreichern brechen wolle, über welche Contradiction Ihr Euch vernünftig zu expliciren habet. Ich urtheile also, dass, wenn sich auch etwas von türkischen Truppen gedachter Orten befinden sollte, solches etwa ein Corps von 20 000 Mann ausmachen und es damit ein pures Spiel sein werde, und erwarte daher mit Ungeduld den von Euch abermals versprochenen Courier, welcher bis zu Mir an dem Orte, wo Ich alsdenn sein werde, gehen muss.

Inzwischen und da klar ist, dass die Pforte jetzo mit Mir nicht schliessen will, so befehle Ich hierdurch, dass Ihr Euch nur von denen noch bei Euch habenden Präsentern debarrassiren und die grossen Stücken davon, welche schwer zu transportiren sein, dorten so theuer wie möglich verkaufen, die kleineren und leichten aber insgesammt wohl emballiren lassen und an Mich unter der Adresse von dem Splitgerber zurückschicken sollet, wie Ich denn auch an denselben die Ordre stelle, dass er alle die Gelder, so Ich zu Eurer Disposition durch ihn übermachen lassen, wieder vor Mich einziehen und retiriren soll.

Dieses muss auch wegen der 50 000 Ducaten, so die[1] Ephraims zum Behuf des Boscamp dorthin übermachet haben, gleichfalls geschehen, zumalen da Boscamp Euch schon geschrieben haben wird, wie er wegen der grossen Brusquerien des Chans gegen ihn die Partie nehmen müssen, von solchem weg und nach Horodenka zu gehen, allwo er sich bis dato unter dem Namen von Deschamps bei dem Ribitzky aufhält.

[1] Vorlage: „durch die".

Was Eure Person anlanget, so werde Ich Euch wegen Eures Verhaltens durch den von Euch noch zu erwartenden Courier bescheiden.

Nach dem Concept. Friderich.[1]

14250. AU DUC RÉGNANT DE BRUNSWICK A BRUNSWICK.

Meissen, 21 novembre 1762.

Je rends grâces à Votre Altesse de la lettre qu'Elle vient de me faire à l'occasion de l'armistice entre les deux armées là-bas, qui va être publié. Il est sûr que les intérêts des alliés de la Grande-Bretagne n'ont pas été bien ménagés dans cette pacification, nonobstant que ceux-ci avaient tout sacrifié pour elle; mais il fallut s'y attendre dès le changement dernier fait du ministère anglais, et il n'a paru que trop que, quand le lord Bute fut chargé du gouvernement des affaires, il n'a visé à autre chose qu'à l'abandon des alliés de l'Angleterre en Allemagne. Pour moi, qui n'a pas été à même d'y changer quelque chose, je m'en consolerai.

Nach dem Concept. Federic.[2]

14251. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

Meissen, 21 novembre 1762.

La lettre que Votre Altesse m'a faite du 15 de ce mois, ne me laisse plus douter que la pacification entre la France et l'Angleterre parviendra à son entière consistance, et que la guerre sera finie dans vos contrées; ce qui me donne la flatteuse espérance que vous aurez fini bientôt votre tâche là-bas, et que j'aurai la satisfaction de vous revoir ici, car il y a bien à présumer que, dès que les ratifications des préliminaires auront été échangées des cours respectives, l'Angleterre

[1] Dem Gesandten Benoît schreibt der König am 20. November: „J'attends avec empressement la dépêche que Boscamp promet de m'envoyer par son courrier qu'il vous adressera. S'il n'y aura nul inconvénient, je serais bien aise que ce courrier allât jusqu'à moi, quand vous l'aurez parlé, et m'en fait votre rapport, afin que je sache de lui-même ce que Boscamp marque qu'il doit vous dire de bouche. Je suppose en cela qu'il ne soit absolument pressant et nécessaire qu'il portât lui-même à Moscou les dépêches dont Boscamp l'aura chargé pour mon ministre de Goltz; hormis ce cas, vous sauriez vous charger de ses dépêches pour la Russie, afin de les adresser au comte de Solms et m'envoyer le courrier." — [2] Am 20. November spricht der König dem Herzog seine Freude über die Besserung im Befinden des Erbprinzen von Braunschweig aus. (Vergl. S. 213. 218. 226. 250.) „Rien ne me charmera plus que de le savoir parfaitement rétabli et hors de tout accident." „Pour ce qui regarde la paix entre la France et l'Angleterre, j'ai eu quelques avis de ses préliminaires et, à ce que j'en présume, elle pourra bien prendre entière consistance."

voudra tout de suite dissoudre l'armée alliée et renvoyer les troupes. Je vous remercie, en attendant, de la communication des pièces que vous avez bien voulu joindre à votre lettre,[1] et qui n'ont pas laissé que de m'être instructives.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14252. AU PRINCE REPNIN A BERLIN.

Meissen, 22 novembre 1762.

En recevant la lettre que vous venez de me faire du 20 de ce mois, j'ai été très sensible à la candeur avec laquelle vous avez bien voulu vous expliquer au sujet des bruits qui courent sur un traité d'alliance que je dois avoir conclu avec la Porte Ottomane, et où il y ait des articles d'engagements réciproques contre la Russie. Souffrez, Monsieur, que je vous en désabuse, et que, pour vous en détromper, je vous dise[2] qu'il n'y en a pas un mot de vrai, et que, depuis l'heureux rétablissement de la paix et de la bonne harmonie entre la Russie et moi, je n'ai fait négocier d'autre alliance à Constantinople qu'une alliance défensive contre la cour de Vienne. Tous mes ordres à mon ministre y résidant ont été les plus précises de n'y jamais mêler la Russie, malgré le désir que les ministres de la Porte témoignaient du contraire. Il n'a jamais été question d'aucune alliance offensive, mais purement défensive, et je n'ai actuellement d'autre traité avec la Porte qu'un traité d'amitié que mon ministre le comte de Finckenstein saura vous faire voir, dans le cas que vous le lui demanderez.

J'ajoute à cela que même ce traité d'alliance défensive que j'ai fait négocier contre les Autrichiens, n'a du tout pris consistance encore, et je suis même au point de rompre toute cette négociation, pour ne pas augmenter les difficultés qui surviendraient[3] par là, s'il y aura moyen de parvenir à une paix honorable avec ce qui me reste actuellement d'ennemis.

Voilà, Monsieur, une ouverture que j'ai bien voulu vous faire, conforme à la plus exacte vérité. Vous remarquerez à cette occasion combien mes ennemis sont officieux à noircir moi et les démarches les plus justes que je fais, par des calomnies et des insinuations fausses et controuvées, et qu'il n'y [a] artifice qu'ils n'emploient pour me désunir de mes amis. Le cas dont il s'agit présentement, vous en doit servir de preuve. Mais je ne doute pas que, selon la droiture que je vous connais, vous en détromperez votre cour. Vous saurez compter, au surplus, que je serai charmé de vous revoir chez moi, dès que j'aurai

[1] Prinz Ferdinand hatte die auf den Abschluss des Waffenstillstandes bezügliche Correspondenz übersandt. — [2] So nach einer Abschrift der Cabinetskanzlei; Vorlage: „dirai". — [3] So nach der Abschrift der Cabinetskanzlei; Vorlage: „augmenteraient".

acheve mes arrangements relativement aux quartiers d'hiver de mes troupes. J'en avancerais même le moment, si je ne [me] voyais pas obligé de faire tous ces arrangements moi-même et de faire alors le tour pour visiter ces quartiers et mes postes, ce qui saurait bien traîner jusque vers la fin de décembre.

Nach dem Concept. Federic.

14253. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Meissen, 22 novembre 1762.

Je viens de recevoir à la suite de votre rapport du 20 de ce mois la lettre que le prince de Repnin m'a écrite, et voici la réponse que je lui ai faite,[1] et que vous ne manquerez pas de lui rendre. Pour votre direction je vous envoie également ci-clos la copie de cette réponse, afin que vous le rassuriez d'autant plus encore contre toutes les malicieuses inventions et artifices que mes ennemis emploient contre moi, pour parvenir à leurs fins et pour pêcher en eau trouble. Vous ne refuserez point audit ministre de lui faire voir *in extenso* le traité d'amitié conclu jusqu'ici avec la Porte, et vous lui protesterez qu'hormis ce traité il n'y en avait absolument aucun autre avec la Porte. J'applaudis, au surplus, à tout ce que vous lui avez déjà dit à ce sujet.[2] Tout est dans la plus exacte vérité, et vous l'y fortifierez en le mettant également au fait des ruses et artifices les plus noirs que les cours ennemies ont pratiqués, pour donner des soupçons injustes contre moi. Je serais bien fâché, au surplus, de perdre de ma cour un tel ministre que le prince de Repnin, dont j'ai la satisfaction de connaître les sentiments droits et sincères pour entretenir et cultiver la bonne harmonie qui règne à présent entre sa cour et moi.

Nach der Ausfertigung. Federic.

14254. AN DEN OBERST VON BAUER.[3]

Meissen, 22. November 1762.

Ich beziehe Mich zuvorderst auf diejenige Instructions,[4] welche Euch des Herzog Ferdinand von Braunschweig Liebden bereits von Meinetwegen ertheilet und zugestellet haben werden. Ich füge solchen hierdurch noch hinzu, dass zu Erreichung Meiner Absicht auf Wesel es

[1] Nr. 14252. — [2] Finckenstein hatte berichtet: „J'ai tâché de le désabuser sur ce sujet, en lui disant que je n'avais aucune nouvelle jusqu'ici de la conclusion d'un traité défensif, et que je pouvais l'assurer d'ailleurs que, depuis le premier moment de la réconciliation entre les deux cours, Votre Majesté avait fait déclarer à la Porte qu'Elle ne pouvait plus prendre aucun engagement que contre la seule cour de Vienne." — [3] Die vorliegenden Berichte Bauers aus dem November, vom 28. und 29., sind aus Dortmund datirt. — [4] Vergl. Nr. 14186.

sehr gut und nothwendig sein wird, wann Ihr sogleich einen vernünftigen und zuverlässigen Officier Eures Corps verkleidet und deguisiret nach Wesel schicken werdet, welcher sich unter dem Namen eines Bürgers oder wie er sonsten gut finden wird, mit vieler Behutsamkeit allda introduciret und hereinpractisiret und sich daselbst so lange ganz geschlossen hält, bis dass die französische Garnison die Stadt und Festung evacuiret haben und ausmarschiret sein wird. Alsdenn gedachter Euer Officier sich declariren und sich à la tête der dortigen Wohlintentionirten setzen, auch sonder allen Verzug nur gleich die dortigen Thore zuschliessen lassen muss, so lange bis dass Ihr nur mit Eurem Corps herankommen könnet. So gut auch die Leute dorten vor Mich intentioniret sein mögen, so ist es doch allemal besser, wenn ein verständiger und resoluter Officier da ist, der gleich seine Partie zu nehmen, sich in allen Vorfällen su helfen und durchzugreifen weiss. Ihr werdet ausserdem die Avantage davon haben, dass gleich jemand in Wesel ist, der Euch von allem avertiren und Nachricht geben kann.

Es wird Mir die Nachricht confirmiret, dass es nicht mehr als 6 Compagnien von dem Regiment von Los Rios seind, welche die Oesterreicher zu Brüssel bereit halten, um sich auf das erste Signal in Wesel zu werfen. Könnet Ihr diese 6 Compagnien, noch eher solche an die Stadt herankommen, surpreniren und attaquiren, auch auseinander jagen, so wird solches um so besser und Eure ganze Expedition um so leichter sein. Dabei es nur auf gute Spions ankommen wird, damit Ihr von allem wohl informiret seid. Ich versehe Mich zu Euch, dass Ihr allen Euren Eifer, Adresse und Geschicklichkeit anwenden werdet, um Euch von dieser Sache recht wohl zu acquittiren und Mir dadurch um so mehr Gelegenheit zu geben, gegen Euch zu bezeigen, wie Ich bin u. s. w.

Friderich.

Nach dem Concept.

14255. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Meissen, 23. November 1762.

Ich bin von dem Einhalte Ew. Liebden Schreibens vom 20. dieses sehr zufrieden und glaube, dass die Convention auf den Winter[1] mit dem Feinde auf dem darin bestimmeten Fuss der dreimal vierundzwanzigstündigen Aufkündigung füglich wird concludiret werden können.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

---

[1] Vergl. S. 333.

14256. AN DEN GENERALLIEUTENANT VON TAUENTZIEN.[1]

Meissen, 23. November 1762.

Ich habe Euer Schreiben vom 19. dieses erhalten, und kann Ich Euch darauf in Antwort vermelden, dass, auf den Fall der Feind die Auswechselung der Kriegesgefangenen verlanget,[2] er nothwendig den ersten Schritt, maassen solcher zu verschiedenen Malen von uns gethan und wir allemal hinter das Licht geführet worden, darunter thun müsse. Ich bin dabei gar nicht pressiret und sollte Ich fast vermuthen, dass, da der Obriste von Raspe die Aeusserungen, so Ihr meldet, gethan, es zu weiteren Anträgen in der Sache kommen werde. Dem seie aber, wie ihm wolle, so könnet Ihr Euch gegen ihn äussern, dass wir nicht abgeneigt, das Auswechselungsgeschäfte wieder vorzunehmen, nur müsse von Seiten des wiener Hofes der erste Antrag, da wir solchen verschiedentlich gethan, davon geschehen.

Friderich.

Nach dem Abdruck bei Preuss, Friedrich d. Gr., Urkundenbuch, Bd. V, S. 145.

14257. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

Meissen, 23 novembre 1762.

Les lettres que Votre Altesse m'a faites du 18 et du 19 de ce mois, viennent de m'être fidèlement rendues, et je ne saurais assez vous exprimer combien je suis sensible à toutes les marques convaincantes qu'Elle me donne, dans les conjonctures présentes, de Son amitié et de Son vrai zèle et attachement pour mes intérêts, dont je ne perdrai jamais le souvenir, mais Lui en garderai une reconnaissance éternelle.

En conséquence de l'avis que vous avez bien voulu me donner, je viens d'écrire au Duc régnant monsieur votre frère pour ses troupes légères[3] qui ne se trouvent point à la solde de l'Angleterre. J'écris pareillement au général Donop,[4] afin de me procurer de son maître le landgrave régnant de Hesse ce bataillon de canonniers dont vous faites mention, et j'ose me flatter que ces Princes ne voudront pas se refuser à ce que les deux susdits corps passent à mon service pour y être entretenus à mes frais, dès que les troupes de l'armée alliée se sépareront, et qu'ils en seront renvoyés. Vous permettrez, d'ailleurs, que je

[1] Der einzige vorliegende Bericht Tauentziens aus dem November, vom 19., ist aus Peterswaldau (vergl. S. 130) datirt. — [2] Tauentzien hatte gemeldet, „dass vor einigen Tagen der österreichische Oberste von Raspe (vergl. S. 177) wieder allhier eingetroffen; er versichert, dass, sobald der Feldmarschall Daun nur in Wien wäre, man zu einer Generalauswechslung, Kopf für Kopf und Rang für Rang, sich ganz bereit finden lassen dürfte, wenn anders unsererseits der erste Schritt dazu gethan würde". Tauentzien hatte angefragt, ob er dem Feldmarschall Daun, jedoch nur in seinem Namen, „die Ouverture davon machen" dürfe. — [3] Vergl. Nr. 14258. — [4] General Donop war im October zu Rinteln gestorben.

joigne ici mes ordres et autorisations au colonel de Bauer, que Votre Altesse voudra bien lui faire passer, afin qu'il tâche d'engager de la légion britannique et des autres troupes qui vont être réformées, tous ceux qui voudront entrer à mon service, dès que la réforme aura été connue, même des officiers qui y seront compris, pour en former un couple de bataillons sur le pied de mes autres bataillons francs; et je ne doute pas que ledit colonel de Bauer n'y réussisse à l'avantage de mon service. J'espère, au surplus, qu'il aura reçu la lettre que je lui ai dépêchée le 20[1] par un exprès pour lui communiquer mes idées encore sur son entreprise sur Wesel, dont je lui fais encore quelques ouvertures dans l'instruction présente.[2] Je vous sais tout le gré imaginable des bonnes dispositions que vous avez faites de mes corps là-bas, afin d'être à portée pour cette entreprise.

Je regrette la perte du capitaine Giese.[3] Quoique vous sentirez que les pensions pour des veuves ne peuvent que m'être un peu embarrassantes dans les moments présents, je tâcherai cependant, en égard de votre intercession, de m'arranger en sorte que[4] la veuve dudit capitaine en soit pourvue.

J'ai tant d'affaires aujourd'hui, mon cher, que je ne puis vous remercier, autant que je le voudrais, de toutes les peines que vous vous donnez pour mes intérêts.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

14258. AU DUC RÉGNANT DE BRUNSWICK A BRUNSWICK.

Meissen, 23 novembre 1762.

J'apprends que les affaires regardant la pacification entre la France et l'Angleterre sont parvenues au point que la suspension d'armes sera publiée, et que les troupes qui ont composé jusqu'à présent l'armée alliée en Allemagne, vont être incessamment renvoyées.

Comme il y en a des troupes légères tant à pied qu'à cheval de Votre Altesse qui ne se trouvent point à la solde de l'Angleterre, mais que le prince Ferdinand a entretenues jusqu'ici des fonds extraordinaires, et que, dans la situation où je me trouve, j'aimerais bien de les faire passer à mon service, voulant les entretenir à mes dépens, oserai-je bien en demander votre agrément, et qu'il vous plaise de faire en sorte que, dès que l'armée alliée se séparera, et que ces susdites troupes légères seront renvoyées, elles passassent incessamment après en mon service?

1 Gemeint ist wohl das Schreiben vom 22. (Nr. 14254.) — 2 Nr. 14259. — 3 Prinz Ferdinand hatte, Kirchhain 19. November, berichtet: „Le capitaine Giese a laissé une veuve avec cinq enfants . . . sans bien et sans ressource", und hatte um eine Pension für diese Wittwe gebeten. — 4 Vorlage: „en sorte à ce que".

Votre amitié pour moi me persuade que Votre Altesse ne voudra point Se refuser à la demande que je Lui en fais, et dont je Lui aurai une obligation particulière. Je m'attends à votre résolution favorable au plus tôt possible, afin que je puisse prendre mes arrangements en conséquence.

Nach dem Concept. Federic.

14259. AN DEN OBERST VON BAUER.

Meissen, 23. November 1762.

Oberst Bauer soll möglichst viele, bei der alliirten Armee abgedankte Truppen, besonders unter der Légion britannique, für den preussischen Dienst anwerben. (Vergl. Nr. 14257.)

Was sonsten die Euch aufgetragene Entreprise auf Wesel anbetrifft, da beziehe Ich Mich deshalb auf Meine vorige an Euch deshalb ertheilte Ordres und Instructions, und gebe Euch demnächst noch Meine Intention deshalb dahin zu erkennen, dass, im Fall auch das Projet dadurch fehlschlagen sollte, dass die französische Garnison Wesel und Geldern nicht eher evacuirete, bis dass zugleich die Oesterreicher Besitz davon nehmen, alsdenn Euch noch ein anders Mittel, zu Meinem Zweck zu kommen, nämlich durch eine Surprise, übrig bleiben wird. Welchenfalls und in solcher Absicht Ihr dann Euch adroitement dergestalt zu nehmen haben würdet, dass Ihr etwa an 200 Mann von Euren zuverlässigen Leuten, auf allerhand Art verkleidet und deguisiret, und zwar einzeln und zu 3 à 4 Mann besonders, durch allerhand differente Wege und selbst einige über Holland in Wesel einzubringen suchet, welche demnächst auf einen gewissen Ort und Platz in der Stadt sich auf einmal zusammenthun, sogleich ein Thor eröffnen und Euch dadurch Gelegenheit machen müssen, damit Ihr sogleich und auf einmal hereinprellen und Euch der Stadt und Festung bemächtigen könnet. Alles dieses und wie Ihr Euch sonsten dabei zu nehmen habet, überlasse Ich Eurer guten Einsicht, Ueberlegung und Disposition und hoffe, dass Ihr Meines Zweckes alsdenn nicht verfehlen werdet.

Nach dem Concept. Friderich.

14260. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Meissen, 23 novembre 1762.

Dans la fermentation présente des affaires il m'importe beaucoup d'avoir un homme habile et adroit à Vienne qui me donne des nouvelles sur ce qui s'y passe. Voilà pourquoi mon intention est que vous devez vous appliquer à me procurer un tel homme. Comme tout ce qu'il y a de gens des cours allemandes est suspect à Vienne, qu'on les y soupçonne et les y observe ordinairement, il faudra que vous corre-

spondiez avec le sieur Cataneo à Venise,[1] pour qu'il tâche de vous procurer là-bas quelque sujet italien qui, sous le prétexte de ses affaires particulières ou, ce qui vaudrait mieux encore, si cela se peut rencontrer, sous celui de quelque affaire à solliciter, passât directement à Vienne. Il faudra, d'ailleurs, que ce soit un homme souple, fin, adroit et insinuant. Il pourra diriger sa correspondance par le moyen de la duchesse de Bavière à Munich — bien intentionnée que celle-ci est pour moi[2] — à Ratisbonne au baron de Plotho, qui me fera passer ses rapports, et duquel il pourra aussi recevoir l'argent qu'il lui faut. Je serai bien aise que vous vous appliquiez bien à me procurer un tel sujet et que vous y songiez au plus tôt mieux.

Nach der Ausfertigung. Federic.

14261. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Meissen, 24 novembre 1762.

Je vous sais parfaitement gré des particularités intéressantes dont vos rapports du 9 et du 12 m'ont instruit. Je comprends bien que vous n'avez pu entrer encore dans de plus grands détails, ni me marquer quelque chose de certain sur le train que les affaires prendront là, avant que les préliminaires de la paix avec la France n'auront été communiqués au Parlement après sa rentrée. C'est aussi alors que je m'attends que vous ne me laisserez rien ignorer de tout ce qui en arrivera.

Une chose qui mérite surtout votre attention, est de tâcher à vérifier l'avis qui vous est venu touchant la circonstance relativement au marquis de Grimaldi et [à] la cession de la Floride, dont il n'est pas convenu autrement que sauf l'approbation de sa cour; ce qui changerait bien la face des affaires, si sa cour lui en donnera le démenti, quoiqu'à la vérité je ne crois pas que cela lui arrivera, vu que le parti français à la cour de Madrid s'est trop ancré, et qu'il tient trop fort à la France par les corruptions dont celle-ci l'a gagné.

Nous verrons ce que le lord Bute répondra au mémoire que j'avais fait remettre au sieur Mitchell;[3] s'il persiste dans ce dessein, j'espère que nous trouverons assez d'arguments pour lui répliquer solidement, s'il faut. Quant à la crimination qu'il nous fait, comme si j'avais refusé de recevoir garnison anglaise et française dans les villes de Wesel et de Gueldres, vous savez, en premier lieu, qu'on ne m'a pas fait communication de ces articles que, pour ainsi dire, après coup et après avoir déjà envoyé en France le projet de l'article tel qu'on l'avait rédigé autrement et tel qu'il est entré à peu près dans les préliminaires signés.

[1] Dem preussischen Residenten. — [2] Vergl. Bd. XXI, 584. — [3] Vergl. Nr. 14231.

En second lieu, une garnison à Wesel et à Gueldres mêlée des troupes françaises et anglaises n'aurait pu qu'occasionner mille inconvénients et des querelles journalières parmi ces troupes. Mais que, si le lord Bute se fût avisé à me faire proposer qu'on mettrait garnison anglaise seule dans ces deux forteresses jusqu'à la pacification générale, j'en aurais été d'accord, tout comme je n'ai nullement refusé autrefois à admettre garnison anglaise dans la ville d'Emden, quand l'Angleterre le souhaita, où j'ai laissé alors au commandant anglais toute l'autorité pour y agir à son gré.

Quand le lord Bute dit qu'il ne veut plus laisser aucun doute dans l'esprit du public sur son éloignement pour toutes les mesures du Continent, vous observerez à cela que cet argument spécieux pourrait donner dans les yeux principalement à ceux de la nation qui sont dans ce principe; auquel sujet vous remarquerez cependant que je n'aurais rien à redire, si un ministre anglais croirait conforme aux intérêts de la couronne d'en agir conséquemment, mais que tout droit exigeait alors aussi que ce ministre[1] ne fît point d'alliance avec des princes du Continent et prît des engagements solennels avec eux [ni] qu'on les abandonnât honteusement ensuite, après qu'ils avaient tout sacrifié aux intérêts et au bien-être de l'Angleterre.

Quand, au surplus, milord Bute ajoute qu'il me serait facile de prévenir par les moyens du prince Ferdinand les desseins que les Autrichiens pourraient avoir conçus contre les deux places en question, je vous dirai que, si telle est son intention sincère, il n'aura qu'à en écrire au prince Ferdinand, pour lui marquer que le ministère anglais y consent, et qu'il l'y autorise; car bien que ce Prince soit attaché à mon service pour son personnel, il ne saura pas me convenir de lui donner des ordres pour y disposer des troupes appartenantes à l'Angleterre. En attendant, ce serait encore un des moyens des plus convenables pour concilier toutes les bisbilles entre moi et ce ministre, s'il voulait s'y conformer, et vous pourrez bien vous expliquer convenablement là-dessus avec le lord Halifax ou tel autre ministre où vous le trouverez convenable. J'attendrai, au surplus, vos rapports sur tout ce que je vous écris ci-dessus.

Nach dem Concept. Federic.

14262. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

Meissen, 24 novembre 1762.

Après avoir déjà dépêché la lettre que je vous ai écrite hier,[2] je viens de recevoir un rapport de mes ministres à Londres[3] où, parmi

[1] So nach der Ausfertigung; Vorlage: „ministère". — [2] Nr. 14257. — [3] Vergl. Nr. 14261.

d'autres faits et circonstances qu'ils me mandent, ils m'informent que le lord Bute avait dit ouvertement à ceux qui lui reprochent ses procédés envers moi, qu'il me serait facile, par les soins de Votre Altesse, de prévenir les desseins que les Autrichiens pourraient avoir contre Wesel et Gueldres, d'autant plus qu'ils n'avaient que fort peu de troupes en Flandre et pas en assez grand nombre pour pouvoir mettre une garnison suffisante dans une place comme Wesel. Qu'au surplus, éloigné comme il était pour toutes les mesures du Continent, il était surtout bien loin de chercher à favoriser la cour de Vienne ou à vouloir renouer avec elle, dont il ne s'en souciait autant que de rien. J'avoue à Votre Altesse que j'ai été un peu étonné de ces propos dudit lord Bute, au sujet desquels j'ai cependant instruit mes ministres d'insinuer là-bas que, si telle était son intention sincère, il n'aurait qu'à vous en écrire pour vous marquer que le ministère anglais y consent, et qu'on vous y autorise. Car, bien que vous étiez attaché à mon service, il ne me conviendrait nullement de vous envoyer des ordres pour disposer des troupes appartenantes à l'Angleterre. Je n'ai pu me dispenser de vous faire communication de ces propos singuliers dudit ministre.

Vous pouvez juger facilement, mon cher, de tous les embarras où me jette la conduite perfide du ministère anglais. Ajoutez à cela les difficultés que je rencontre de la part des ennemis, du dérangement de mes affaires, du depérissement du militaire etc., et après cela vous sentirez que la seule consolation qui me reste, est de pouvoir vous employer pour m'aider à soutenir ce fardeau. Federic.[1]

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

14263. AU SECRÉTAIRE BENOÎT A VARSOVIE.

Meissen, 24 novembre 1762.

Je vous fais cet ordre, afin de vous dire que mon intention est que vous devez observer là où vous êtes, et appuyer, autant qu'il sera en votre pouvoir, les intérêts du ci-devant duc de Biron, actuellement duc de Courlande, et lui rendre dans ses affaires toutes les services dont vous serez capable, soit par vous-même, soit par vos amis et confidents. A quoi vous vous conformerez.

Nach dem Concept. Federic.

---

[1] Am 27. November dankt der König dem Prinzen für die weiteren Anordnungen, die er wegen des Unternehmens auf Wesel und Geldern getroffen habe.

14264. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION COMTE DE SOLMS.[1]

Meissen, 24 novembre 1762.

J'ai reçu votre lettre du 5 de ce mois, et suis bien aise de ce que vous m'y avez marqué concernant le duc de Biron, actuellement de Courlande, des politesses qu'il vous a marquées, et des sentiments qu'il a fait apparaître à mon égard.[2]

Comme vous n'êtes plus à même de lui parler vous-même, mon intention cependant est que, sous le prétexte d'une lettre de remercîment très polie et obligeante que vous lui ferez sur l'accueil gracieux dont il vous avait honoré à votre passage, vous lui marquerez que, n'ayant pu vous dispenser de m'en rendre compte, j'en avais été vivement touché, et que je venais de vous charger à lui mander de ma part que, comme j'avais toujours gardé une estime distinguée pour sa personne, et que j'avais aimé à seconder ses intérêts, ces motifs m'avaient porté à donner, de mon propre mouvement, mes ordres à mon secrétaire d'ambassade Benoît, chargé actuellement de mes affaires à Varsovie,[3] pour observer et appuyer, autant qu'il sera en son pouvoir, les intérêts du susdit Duc, et que je serais charmé de lui donner dans cette occasion, comme en toutes autres, des marques essentielles de mon estime parfaite et de mon amitié. Que je connaissais parfaitement ses sentiments amiables pour moi, que cela ne me laissait aucun doute que, de sa part, il serait porté à en user réciproquement à mon égard et que je m'attendais ainsi, tout comme je lui en faisais mes instances, à ce qu'il voulût bien s'employer auprès de Sa Majesté l'Impératrice de Toutes les Russies, dont je connaissais la confiance et la faveur avec laquelle elle le distinguait, afin d'entretenir cette Princesse dans des sentiments favorables à mon égard et dans cette bonne harmonie où j'avais la satisfaction de vivre présentement avec elle, que, de ma part, je cultiverais soigneusement en toutes occasions.

Vous ne manquerez pas de vous acquitter bien de ce [dont] je viens de vous charger, aussi mes ordres au sieur Benoît sur ce que dessus sont actuellement partis.

Nach dem Concept. Federic.

---

[1] Solms' Berichte sind im November am 5. und 16. aus Petersburg, am 30. aus Moskau datirt; er traf am 27. in Moskau ein. — [2] Solms hatte berichtet: „Le matin du jour de mon départ de Riga, le duc de Courlande m'envoya les deux princes ses fils, pour me faire souvenir de ne point manquer de faire à Votre Majesté les assurances de son respect et de sa dévotion.“ — [3] Vergl. Nr. 14263.

14265. AU COLONEL BARON DE GOLTZ A MOSCOU.

Meissen, 24 novembre 1762.

J'ai reçu le rapport que vous m'avez fait du 18 d'octobre, dont j'ai été satisfait, mais qui ne m'a fourni aucun objet pour vous donner de nouvelles instructions.

Ce qui m'importe le plus à présent, c'est que vous vous conformiez exactement aux ordres que je vous ai faits du 15[1] et du 20[2] de ce mois, et qui vous ont été dépêchés successivement par deux courriers, afin que vous travailliez en conséquence à me concilier et gagner la personne dont il s'agit, pour me la rendre tout-à-fait favorable; car dans les conjonctures présentes il est d'une nécessité indispensable que j'aie quelqu'un de considération et de poids auprès de la cour où vous vous trouvez, sur lequel je sache compter et qui, par son crédit et par son autorité, appuie mes intérêts, pour faire échouer tous les mauvais desseins et toutes les machinations secrètes et ouvertes de mes ennemis et des malintentionnés. Aussi, parceque dans ce cas il faut absolument qu'il soit déjà quelque rapport et connaissance entre celui à qui la proposition et l'ouverture doit être faite, et entre celui qui lui en parle, ma volonté est que vous ne devez point presser là votre départ, avant que vous n'aurez arrangé vous-même cette importante affaire, et que vous n'aurez pris vos concerts avec la personne dont il s'agit, conformément à mes intentions; enfin, je prétends que vous régliez tout cela vous-même et ne me laissiez point dans l'incertitude sur cet article à votre départ.

Quant aux comptes des frais et des dépenses auxquels le voyage de Moscou et les fêtes du couronnement vous ont engagé, tout comme le sieur Diestel, j'ai donné mes ordres à la caisse de légation[3] de vous les bonifier.

Nach dem Concept. Federic.

14266. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

Meissen, 25. November[4] 1762.

... Von hiesigen Orten ist nichts veränderliches zu melden. Man hat Ursache, zu glauben, dass es mit der Convention mit denen Oesterreichern, wovon des Königs Majestät letzthin in einem eigenhändigen Postscripto an Ew. Excellenz etwas erwähnet haben[5] und nach welcher beide Theile einen gewissen Cordon unter sich festsetzen, bis dahin die Patrouilles de part et d'autre nur kommen, ohne einige Feindseligkeiten gegen einander zu begehen, bevor nicht solche Convention einige

[1] Nr. 14232. — [2] Vielmehr vom 18. Vergl. Nr. 14241. — [3] Ordre an Finckenstein, d. d. Meissen 24. November. — [4] Vom 25. November ein Schreiben an d'Argens in den Œuvres Bd. 19, S. 375. — [5] Vergl. Nr. 14248.

Tage vorher wieder aufgekündiget wird, noch hier sowohl als in Schlesien zu Stande kommen werde.[1] Es giebet dergleichen wenigstens denen beiderseitigen Truppen ruhigere Winterquartiere und dass inzwischen alle Neckereien unter denen Patrouilles und Commandos, die sich wegen der festgesetzten Lisière nicht weiter rencontriren können, cessiren.

Wenn des Königs Majestät eigentlich nach Leipzig gehen werden, ist noch nicht zuverlässig bekannt, es haben Dieselbe Sich auch noch nichts wegen Ew. Excellenz Ueberkunft dahin geäussert; ich stehe aber ausser allem Zweifel, dass solches gewiss noch geschehen wird. Ich habe wohl keinen grösseren Wunsch, als dass die göttliche Vorsehung die jetzo höchst verworren scheinende Conjoncturen dahin einleiten möge, damit aus solchem Chaos im bevorstehenden Winter ein rechtschaffener Friede zum Vergnügen und Satisfaction Sr. Königl. Majestät hervorkommen möge. Ich bin deshalben nicht gänzlich ausser aller Hoffnung und glaube, dass, wie Ew. Excellenz aus der mir zugekommenen Anlage[2] zu ersehen geruhen werden, der wienersche Hof, wenn er vorher noch alles remuiret haben wird, sich des Krieges lassiren und zum Frieden bequemen wird, daferne er nur sonsten bei angehendem Winter kein neues Aufwasser in Frankreich und insonderheit in Russland bekommet, als welches letztere zu verhindern und zu detourniren die königliche Minister in Russland sich hoffentlich alleräusserst angelegen sein lassen werden.

Eichel.

Ich weiss nicht, wie M. Ammon zu Münster[3] so gelassen den ohngegründeten Bruit Platz greifen lässet, als ob des Königs Majestät bei Besetzung eines oder des andern derer vacanten Bisthümer einem Prinzen von Sachsen die gänzliche exclusivam gäben.

Nach der Ausfertigung.

14267. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

[Meissen,] 25 [novembre 1762].

Mon cher Frère. Voilà la convention conclue aussi avantageusement que nous pouvions l'espérer.[4] C'est une suite de vos succès, qui a rendu les plus fiers des mortels souples et conciliants. Comme à présent tout est réglé, je vous prie de m'envoyer demain les bataillons et escadrons destinés pour Meissen et les *Katzenhäuser*, pour que je me débarrasse promptement des autres. Je ne vois, d'ailleurs, aucun inconvénient que vous renvoyez de même votre cavalerie dans les quartiers qui lui sont assignés, pour que tout le monde puisse incessamment travailler aux réparations nécessaires de l'armée et que nous amassions de bonne heure nos magasins. Je suis avec la plus tendre amitié, mon cher frère, votre fidèle frère et serviteur

Federic.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig.

---

1 Vergl. dazu Nr. 14267. — 2 Fehlt. — 3 Der preussische Resident. — 4 Die Convention war am 24. November zu Wilsdruff geschlossen worden. Vergl. Nr. 14255. 14266 und Danziger „Beyträge", Bd. 17, S. 105.

14268. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION COMTE DE SOLMS.[1]

Meissen, 26 novembre[2] 1762.

C'est pour vous adresser la réponse que je fais à la lettre d'un nommé marquis de Sylva[3] que je vous écris la présente. Il m'a fait sa lettre à son passage à Kœnigsberg, selon laquelle il me doit avoir été présenté ici à Meissen, il y a deux ans. Il me marque qu'il va [en] Russie où il ignore, jusqu'à présent, sa destinée, mais m'offre toute sa bonne volonté, si le cas arrive qu'il saurait me prouver son zèle.

Il faut que je vous avoue que je ne me souviens plus distinctement ni de lui ni de son caractère; ainsi, avant que de lui remettre ma lettre, vous vous enquerrez sous main de ce qu'il est et du personnage qu'il joue là-bas, mon intention étant qu'au cas que vous apprendrez que ce ne soit qu'un aventurier, vous arrêterez chez vous ma lettre, sans en faire apercevoir quelque chose, mais que, si vous apercevrez qu'il ne soit point aventurier, mais un homme qui mérite quelque attention, vous lui rendrez ma réponse, en l'accompagnant d'un compliment convenable.[4]

Nach dem Concept. Federic.

14269. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Meissen, 27 novembre[5] 1762.

Pour vous répondre à ce que vous m'avez écrit ce 25 au sujet de la commission dont je vous ai chargé, pour me procurer un homme adroit et fin, duquel je puisse me servir de correspondant secret à Vienne,[6] je vous dirai qu'il m'est indifférent qui que ce soit et de quelle nation il pourrait être, pourvu que j'obtienne mon but, et qu'il se prenne bien finement et adroitement dans sa tâche. Voilà sur quoi et sur la personne dont nous nous y servirons, il faut que vous conveniez

[1] Vergl. S. 347. Anm. 1. — [2] Vom 26. November ein Schreiben an den Lordmarschall in den Œuvres, Bd. 20, S. 291. — [3] Das Schreiben an Sylva, d. d. Meissen 26. November, lautete: „Je suis sensible aux assurances de zèle et d'attachement pour moi que vous avez bien voulu me donner par la lettre qui vient de m'être remise de votre part. Soyez persuadé de la parfaite reconnaissance que je vous en ai, et que je serai bien aise d'avoir les occasions qui me permettront de vous en prouver l'effet." — [4] Solms antwortet hierauf, Moskau 17./28. December, Sylva sei noch nicht in Moskau eingetroffen. Er habe über ihn bisher erfahren, „qu'il se dit chambellan du duc de Modène; qu'il a déjà été une fois en secret ici, il y a deux ans, qu'on l'a pris alors pour un émissaire de Votre Majesté, de quoi on a été détrompé dans la suite; qu'il a cherché du service en ce pays-ci; qu'il a offert ses services à d'autres puissances, ... et que, n'ayant réussi nulle part, il est parti, et l'on ignore le but qui le fait revenir pour la seconde fois." — [5] Vom 27. November ein Schreiben an die Gräfin Camas in den Œuvres, Bd. 18, S. 151. — [6] Vergl. Nr. 14260.

préalablement, après quoi je m'expliquerai sur les sommes en argent qu'il lui faut.

Quand votre santé se sera tout-à-fait remise, je vous prierai de venir à Leipzig, soit le 15 ou le 20 de décembre. Federic.

P. S.

Quant à ce que vous venez de me marquer par votre rapport du 24 touchant l'entretien que vous avez eu avec le prince de Repnin, je suis bien aise de vous faire observer pour votre direction que je ne suis pas éloigné d'accepter une médiation de la Russie, mais qu'il faut que je prenne mes sûretés, et que je sache bien au préalable comment ces gens-là pensent sur mon sujet et ce qu'ils voudront faire relativement à mes intérêts; sans cela je risquerais de m'avoir mis moi-même la corde au col. Ce que vous insinuerez aussi au prince de Repnin, quoique bien finement et avec beaucoup d'adresse, pour lui faire comprendre la nécessité qu'il y avait que la Russie convienne préalablement avec nous de la façon dont elle voudra user relativement à cette médiation, et de ce que nous en aurons à attendre. Federic.

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz zum Hauptschreiben eigenhändig.

14270. AU SECRÉTAIRE BENOÎT A VARSOVIE.

Meissen, 27 novembre 1762.

J'ai reçu votre rapport du 17 de ce mois, et quant aux bruits que mes ennemis répandent à vos lieux d'une disharmonie entre moi et l'impératrice de Russie, et qu'elle irait renouveler son alliance avec la Saxe et l'Autriche, vous devez être sûr que ce sont des bruits faux et ridicules, controuvés par l'esprit d'illusion dont les gens de la cour de Varsovie aiment à se repaître sur le moindre accident qui leur paraît être favorable. Pour preuve de cela et de la bonne intelligence où je suis avec l'Impératrice, vous devez savoir qu'elle vient de donner des ordres positifs à tout ce qui a été jusqu'à présent en arrière encore en Prusse,[1] pour y garder les magasins que les Russes y avaient délaissés, de quitter incessamment cette province et continuer leur marche vers la Russie.

Der Schluss des Schreibens handelt von Pferdekäufen in Polen.

Nach dem Concept. Federic.

14271. AU COLONEL COMTE DE HORDT A BRESLAU.

Meissen, 27 novembre 1762.

Je vous sais parfaitement gré de cette nouvelle marque de votre attention et zèle pour mes intérêts que vous avez voulu me prouver

[1] Vergl. Nr. 14233.

par votre lettre du 20 de ce mois. Les nouvelles de Suède que vous me communiquez,[1] confirment celles qui m'en sont parvenues. L'avis que vous me donnez à ce sujet, est bien pensé; mais vous ne saurez pas ignorer que, selon tout ce qui est en usage parmi les puissances, et selon l'étiquette, je ne saurais nommer un ministre public en Suède, avant que je ne sois informé que le gouvernement là ne se soit avisé d'en nommer un de sa part; et voilà, à ce qu'il me semble, [à quoi] le Sénat n'incline pas encore tout-à-fait.

Nach dem Concept. Federic.

14272. AU FELD-MARÉCHAL COMTE DE MÜNNICH A SAINT-PÉTERSBOURG.

Meissen, 27 novembre 1762.

Je connais parfaitement les sentiments de zèle et d'affection que vous avez pour tout ce qui m'intéresse, pour douter un moment de la satisfaction que la nouvelle de ma reprise de Schweidnitz et des autres succès de ma campagne vous doit avoir causée, et j'agrée avec d'autant plus de plaisir le compliment sincère et obligeant que vous avez bien voulu m'en faire.

Vous devez être persuadé de la parfaite considération que j'ai pour vous, et [de] mon attention sur ce [que] vous désirez de moi; permettez cependant que je vous dise au sujet du sieur de Creutz[2] que, cet officier ayant fait un long séjour à Breslau comme prisonnier de guerre, j'ai eu assez d'occasion pour reconnaître son esprit remuant, très inquiet et de cabale, ainsi que j'ai été bien aise d'en être quitte de Breslau. C'est cette considération qui me fait croire qu'il ne me convienne pas, dans le moment présent, de me prêter à sa demande pour aller à Pétersbourg, où il saurait faire plus de mal que de bien. C'est, au surplus, avec satisfaction que je vous confirme mes sentiments etc.

Nach dem Concept. Federic.

---

[1] Graf Hordt hatte, Breslau 20. November, berichtet: „Je viens de recevoir des nouvelles de Suède qui marquent plusieurs provinces menaçantes d'un soulèvement, étant extrêmement malcontentes des fortes contributions exigées d'elles pour satisfaire aux énormes dépenses faites dans cette guerre contre Votre Majesté; qu'on est sur le point de convoquer une Diète, et que la partie contre la cour négocie en Danemark en conséquence des conjonctures présentes pour se tirer d'affaires"; er glaube, dass, wenn der König jetzt einen Gesandten in Schweden ernennen würde, der die Hofpartei unterstütze, er alles erreichen werde, was er wünsche. — [2] Münnich hatte, Petersburg 22. October, sich für den österreichischen Obersten und Adjutanten Laudons Peter von Creutz verwandt, welcher im Jahre 1760 bei Parchwitz in preussische Kriegsgefangenschaft gerathen war.

14273. AU DUC RÉGNANT DE BRUNSWICK A BRUNSWICK.

Meissen, 29 novembre 1762.

J'ai reçu les deux très obligeantes lettres qu'il a plu à Votre Altesse de m'écrire en date du 27 de ce mois,[1] et je suis très enclin de moi-même à ne point être à charge à la duchesse de Weimar, ma très chère nièce, et Votre Altesse peut compter que je suis bien éloigné de peser au pays de Weimar par des demandes onéreuses, de quelque nature qu'elles puissent être. Il ne s'agit simplement que de quelques centaines de recrues, pour aider par là à recompléter mes troupes. Je me flatte que la Duchesse, ma chère nièce, voudra bien y acquiescer d'autant plus que le pays de Weimar les fournira de façon à ne point s'en ressentir, pouvant faire fond sur toutes les facilités possibles que je ferai apporter à la prestation desdites recrues, pour qu'elle ne puisse guère être onéreuse audit pays, qui, d'ailleurs, par considération et par amitié pour ma chère nièce se trouve tellement ménagé de ma part qu'outre ce qu'il faut de troupes pour fournir à notre cordon de Langensalza, et celles qui indispensablement ont dû être mises à Jena, on a eu soin de n'y en point placer en quartiers.

Quant au contenu de la seconde lettre de Votre Altesse, je ne saurais que La remercier de la facilité avec laquelle Elle veut bien Se prêter à convenir avec moi des conditions auxquelles Elle pourrait me céder le corps de Ses troupes en question, et c'est avec bien du plaisir que j'embrasse l'idée de Votre Altesse de m'en remettre là-dessus au prince Ferdinand, Son frère, qui, étant plus au fait de tout ce qui a du rapport audit corps de troupes, sera par là plus en état d'acheminer la réussite de l'affaire.[2]

Nach dem Concept.

Federic.

[1] Der Herzog hatte geschrieben: „La duchesse de Weimar ma fille m'a fait tenir une représentation très lamentable dont [je joins ici] un extrait. [Undatirte Beschwerde der „régence de Weimar" über eine preussische Forderung von 400 Rekruten.] Je ne sais que trop positivement, Sire, que le contenu n'est que trop vrai." — [2] Dem Prinzen Ferdinand von Braunschweig dankt der König am 29. November für Zusendung der zwischen ihm und Lord Halifax geführten Correspondenz über die Entlassung der Truppen der alliirten Armee. „Au reste, comme le Duc régnant votre frère m'écrit en date du 27 de ce mois comme quoi il serait prêt à acquiescer à me faire la cession du corps de troupes qu'il avait formé pour l'armée alliée, mais qu'il souhaitait que l'affaire pût être convenue par votre intervention, sans que cela sautât trop aux yeux du public, je suis d'autant plus aise de m'en rapporter là-dessus à Votre Altesse, que je ne saurais me former des idées aussi nettes que celles que vous devez naturellement avoir, du pied sur lequel ce corps pourra être négocié pour entrer à mon service. J'ose donc me flatter que Votre Altesse voudra bien traiter sur cette affaire avec le Duc et faire en sorte qu'elle réussisse à notre commun gré."

14274. A LA DUCHESSE RÉGNANTE DE SAXE-GOTHA A GOTHA.

Meissen, 29 novembre 1762.

Madame. Autorisé de votre approbation,[1] j'aurai le plaisir infini de vous rendre mes devoirs le 3 de décembre et de vous réitérer, Madame, les plus vives et les plus sincères assurances d'estime et d'amitié.

Messieurs du commissariat se sont un peu lourdement et grossièrement acquittés de leur charge, dont je vous fais des excuses.[2] Mais daignez considérer, Madame, qu'en temps de guerre nulle marchandise ou espèce n'est plus indispensablement nécessaire que celle des hommes. Daignez faire réflexion que, sans la bataille de Freiberg, les pays du Duc auraient été, comme l'année précédente, en proie aux dures extorsions de mes ennemis; que cette bataille a coûté infiniment plus de monde que celui qu'on demande; que toutes mes provinces sont envahies ou entièrement saccagées et dévastées par mes ennemis; que le monde qu'on lève en Saxe, est infidèle et même porté à nous trahir; qu'il faut au moins, parmi ce nombre que nous ne nous pouvons dispenser d'employer, quelques gens sur la fidélité desquels on peut compter; enfin, que le petit nombre qu'on demande n'est pas, à beaucoup près, proportionné à celui que d'autres princes fournissent, et qu'en négligeant les centaines, on ne parvient pas à former des milliers qu'il nous faut assembler. Tout ceci sont, Madame, des raisons très pressantes pour ceux qui sont dans la nécessité de se battre, où certainement le nombre n'est pas à mépriser. Si je n'étais pas dans le cruel embarras où je me trouve, j'aurais certainement eu conscience de vous importuner pour une bagatelle; mais, vu le procédé brutal du commissariat, ceci peut passer pour une violence, et il n'y a qu'à crier à Ratisbonne.[3] Je vous expose toutes mes raisons, en les soumettant, Madame, à l'équité de votre jugement et en alléguant la nécessité, souvent plus forte que les lois.

Je jouis déjà d'avance du plaisir que j'aurai de revoir cette amie respectable qui m'a captivé le cœur, dès que j'ai eu le bonheur de la connaître. En vous priant, Madame, d'être bien persuadée que je vous parle avec toute la franchise possible et que mon cœur ne dément point ma bouche, quand je vous assure que l'on ne saurait être avec plus d'estime et de considération que je suis, Madame ma cousine, de Votre Altesse le fidèle ami et serviteur

Federic.[4]

Nach der Ausfertigung im Herzogl. Haus- und Staatsarchiv zu Gotha. Eigenhändig.

---

[1] Vergl. Nr. 14247. — [2] Das Feldkriegscommissariat hatte, wie die Herzogin, Gotha 25. November, schrieb, die Stellung von 300 Rekruten in Altenburg unter Androhung von Execution verlangt. — [3] Wohl ironisch gemeint. — [4] Auf dem Schreiben des Fürsten von Schwarzburg-Rudolstadt, d. d. Rudolstadt 27. November, in welchem er um Verringerung der preussischen Contributions- und Rekrutenforderungen bat, finden sich die Weisungen für die Antwort: „Sehr obligeante Antwort, aber in ganz vaguen Termes, die nichts sagen, noch in die Sachen selbst entriren,

14275. UNTERREDUNGEN DES KÖNIGS MIT DEM CHURSÄCHSISCHEN GEHEIMEN RATH FREIHERRN VON FRITSCH.

[Meissen, 29. und 30. November 1762.]

Fritsch berichtet, Dresden 1. December, an den Churprinzen von Sachsen:

„Ew. Königl. Hoheit unterm 28. abgewichenen Monats mir ertheiltem gnädigstem Befehl zu gehorsamster Folge bin sogleich den Tag darauf nach Meissen abgegangen, allwo ich des Königs in Preussen Majestät annoch anwesend gefunden. Auf mein Anmelden ertheilten allerhöchstgedachter König mir sofort Audienz, nahmen das Schreiben Ew. Königl. Hoheit mit einiger Verwunderung an und hörten meinen Antrag, so lange es bei Empfehlungen blieb, ziemlich geduldig an. Als ich aber mit denen Vorstellungen, wie mich der 2., 3. und 4. Paragraphus der mir ertheilten Instruction anwiesen,[1] hervorging, schien die Geduld abzunehmen, und ich ward in meiner besten Rede gestört. Um mir wieder geduldiges Gehör zu verschaffen, erinnerte ich Ihro Majestät, dass Sie mir ja zu Anfange abgewichenen Jahres Selbst gerathen, wir sollten bei unserm Herrn schreien, dass er bald an einem Frieden zu arbeiten Hand anlegen hülfe: dieser Befehl sei befolget, und würde es auf Se. Königl. Majestät in Preussen ankommen, ob Sie dem Vaterlande Ruhe gönnen wollten, da unsers allergnädigsten Herrns Königl. Majestät bei denen Höfen zu Versailles und Wien, sogar durch eigene Abschickung, alles mögliche gethan hätten.

Der König unterbrach mich und fragte: Ob ich von des Geheimen Raths von Saul Reise nach Frankreich[2] spräche? Er wolle mir besser sagen, was er daselbst angetragen, und wie er empfangen worden: nichts weniger als die Herstellung der Ruhe in Deutschland und zuletzt eine ziemlich bedenkliche Anwendung der hiesigen, zeithero in französischem Sold gestandenen Truppen habe er gesuchet, aber auch kein Gehör gefunden. Man nöthige ihn den Krieg fortzuführen, und da müsse er Sachsen vornehmlich anstrengen, es möge uns wehe thun wie es wolle; seine Lande wären auch, und noch viel mehr, durch die Russen ruiniret, welche wir ihm doch hauptsächlich über den Hals führen helfen.

Alles was ich dawider sagen konnte, ward mit einigem Unwillen angehöret, und ich konnte deutlich wahrnehmen, dass er den Krieg in

als: der Fürst wüsste die gênante Umstände, worin der König wäre, und wie Dieselbe in allem des Reichs Aufrechthaltung und die Freiheit der Stände am Herzen läge, dass aber der Krieg seine inevitable Beschwerlichkeiten habe; dass der König sonsten allemal ein Freund von dem Fürsten wäre und sich freuen würde, in allen andern Gelegenheiten ihn davon zu überzeugen, und etwa dergleichen vague Sachen, ohne zu weitläuftig zu sein und weiter in Details zu gehen."

[1] Diese Paragraphen der geheimen Instruction für Fritsch, d. d. Dresden 28. November, wiesen ihn an, dem König die traurige Lage Sachsens vorzustellen und auf eine Milderung der preussischen Forderungen hinzuwirken. — [2] Vergl. S. 357.

und durch Sachsen so lange zu führen gedenke, als er noch eines seiner 1756 besessnen Lande entbehren müsse.

Bei diesen Umständen schiene es mir Zeit zu sein, Sr. Majestät vorzustellen, dass unsers allergnädigsten Herrns Königl. Majestät auch bei der Kaiserin-Königin Majestät auf Herstellung der Ruhe antragen lassen und die billigsten Erklärungen in Antwort erhalten hätten. Als Ihro Königl. Majestät in Preussen hieran mit Lächeln zu zweifeln schienen und mich einer allzugutherzigen Leichtgläubigkeit beschuldigten, zog ich die der Instruction[1] angefügten beiden Promemoria[2] heraus und übernahm, die Sache ganz klar zu machen. Bei Erblickung des Deutschen erklärten Sich Ihro Majestät als kein Verehrer unserer weitläuftigen Schreibart und gaben mir auf, nur das nöthige zu lesen, und zwar sehr sachte und deutlich, weilen Ihnen diese Sprache nicht so geläufig als das Französische sei. Dieses Lesen wollte mir nicht gelingen, und das Besorgniss, ganz aus der erforderlichen Fassung zu kommen, veranlasste mich, unter Entschuldigung des Vertrauens in Ihro Königl. Majestät Genade, meine *Instruction ostensible*[3] herauszuziehen und selbige herzulesen, welche mit mir gelesen und ganz ausgehöret ward.

Was Ihro Königl. Majestät in Preussen in einem Gespräch von mehr als einer halben Stunde hierauf geäussert, werden Ew. Königl. Hoheit aus dem [vom] König selbst aufgesetzten Mémoire[4] am zuverlässigsten zu ersehen geruhen.

Die angeführte Schwäche meines Gedächtnisses und das Besorgniss, die aufgegebene Antwort nicht recht zu fassen, veranlassten endlich Ihro Königl. Majestät zu sagen: Sie merkten wohl, was ich haben wollte, und da Sie meinen Versicherungen von der Kaiserin-Königin Majestät friedliebenden Gesinnungen vor der Hand trauen wollten, so sollte Ihnen auch die Mühe nicht dauern, die Feder zu gebrauchen und Ew. Königl. Hoheit in Stand zu setzen, das gute Werk des Friedens möglichst zu befördern. Da Sie aber des Hofes zu Wien hergebrachte Weise zu gut kenneten, auch bereits das 50. Jahr überlebet, mithin Lehrgeld genung gegeben hätten, so müsste ich Ihnen etwas Zeit lassen, um alles zuverlässig und wie Sie es meineten, zu sagen.

Hierauf endeten Ihro Königl. Majestät diese ziemlich lange Audienz, gingen zur Tafel und liessen Sich einen grossen Theil derselben in Betrachtungen über Ihr Verfahren in Sachsen vernehmen, schoneten meiner gar nicht und schienen das Auditorium von der Spur der ersten Unterredung ableiten zu wollen.

Gestern morgens, als ich mich auf der Parade sehen liess, erhielt Befehl, wieder bei der Tafel und auch sogleich vorhero zu erscheinen. Beim Eintritt in das Zimmer händigten Sie mir das Schreiben an Ew. Königl. Hoheit[5] ein und befahlen mir in denen verbindlichsten Worten,

[1] D. h. der geheimen Instruction. Vergl. S. 355. Anm. 1. — [2] Vergl. Nr. 14276. — [3] Vergl. Nr. 14276. — [4] Nr. 14276. — [5] Nr. 14277.

Höchstdieselben und der königlichen Prinzessin Königl. Hoheit Dero Hochachtung und Freundschaft zu versichern. Hiernächst gaben Sie mir das Mémoire, befahlen es laut zu lesen und begleiteten mein Lesen mit verschiedenen Anmerkungen, welche der Inhalt an [die] Hand gabe. Am Ende versicherten Sie, dass es Ihnen lieb sein würde, durch hiesigen Hof dieses erwünschete Werk standhaft eingeleitet zu sehen, und [Sie] die Antwort in Leipzig mit Vergnügen erwarten würden. Sie gingen, ihren Cordon zu besehen und die ernsthaftesten Anstalten zu einer vigoureusen Campagne zu machen, betheuerten aber hoch, dass Ihnen nichts lieber in der Welt sein sollte, als einen baldigen, billigen und dauerhaften Frieden zu erlangen. Schliesslich fragten Ihro Königl. Majestät, ob ich Bedenken hätte, die beiden deutschen Promemoria Ihnen zu lassen; da mir nun solches in dem 7. Paragrapho der Instruction nachgelassen, so übergab selbige sofort, und Dieselben siegelten beide in ein Couvert. Man ging zur Tafel, und nach derselben beurlaubete mich und reisete anhero zurück."

Nach der Ausfertigung im Königl. Hauptstaatsarchiv zu Dresden.

14276. MÉMOIRE.

Der chursächsische Geh. Rath Freiherr von Fritsch überreicht in Meissen am 30. November[1] dem König die beiden nachstehenden Denkschriften:

Promemoria.

Wien, 8. November 1762.

Aus den so mancherlei Nachrichten und Beschreibungen, welche Se. Königl. Majestät von Polen bisher von dem bedrängten und kläglichen Zustande Dero sächsischen Erblande und Unterthanen allhier mittheilen lassen, werden Ihro Majestät die Kaiserin-Königin wahrgenommen haben, dass es damit auf das äusserste gekommen und es nur noch eine kurze Fortdauer des Krieges brauchen werde, um in Sachsen vollends alles zu Grunde gehen zu sehen.

Diese immer dringender werdende Umstände haben höchstgedachte Se. Königl. Majestät von Polen veranlasset, ohnlängst den Geheimen Rath von Saul[2] eigens abzusenden, um sothane Vorstellungen auch noch persönlich sowohl an dem königlichen französischen als dem hiesigen kaiserlich-königlichen Hofe inständig zu wiederholen und besonders einsehen zu machen, dass, so viele Hoffnungen und Vortheile Höchstdieselbe auch sonst Ihro Theils aus der weiteren Fortsetzung des Kriegs ziehn und Sich versprechen könnten, solcher doch auf eine davon untrennbare Weise vor Sachsen dargegen nur noch immer mehr Schaden und Verderben mit sich führe und man daher königlich polnischerseits sehnlichst zu wünschen Ursache habe, dass die hohe alliirte Höfe zu Abwendung dieser und so viel anderer mit dem Kriege verknüpft bleibenden Besorgnisse und Ungewissheiten lieber vorzüglich alledem, was zu einem baldigen annehmlichen, anständigen und billigen Frieden den Weg eröffnen könne, die Hand bieten mögen.

An dem königlichen französischen Hofe haben diese Vorstellungen bereits allen gehofften guten Eingang gefunden, und indem es also darauf beruhet, ob auch Ihro Majestät die Kaiserin-Königin, sowie man von Höchstdero weltbekannten Menschen-

[1] Vergl. Nr. 14275. — [2] Vergl. S. 355.

liebe und Grossmuth überhaupt und der vor die chursächsische Lande und Unterthanen tragenden Vorsorge insonderheit zum Voraus erwarten darf, eine gleichmässige auf den Frieden abzielende Gesinnung wollen vorwalten lassen, ergehet an ein hohes kaiserlich-königliches Ministerium hierdurch das geziemendste inständigste Ersuchen, von obigem an Ihro Majestät die Kaiserin-Königin baldigen geneigten Vortrag zu thun und zu bewirken, dass mittelst einer klaren und zur Beförderung eines solchen Frieden, wie schon oben erwähnt, gereichen könnenden Antwort und der vertraulichen Anzeige der darzu etwa am bequemsten scheinenden Mittel und Wege der Geheime Rath von Saul sich in Stand gesetzet finden möge, seine Rückreise nach Warschau je eher je lieber antreten zu können.

G. Flemming.

Promemoria.

Wien, 9. November 1762.

Niemandem ist besser als des Königs in Polen Majestät bekannt, dass der Kaiserin-Königin Majestät zu den schweren Drangsalen, so die chursächsischen Lande seiter dem Ausbruch des gegenwärtigen Krieges betroffen und sich von Tage zu Tage anhäufen, nicht den mindesten Anlass gegeben, wohl aber die werkthätigste Proben beständig fort dargelegt haben, wie sehr Ihro Majestät auf dem Herzen liege, das widrige Schicksal des Königs Majestät und Ihrer Erblanden lindern und abwenden zu helfen.

Alles, was diesfalls von der Kaiserin-Königin abhanget, ist mit aufrichtigster Willfährigkeit angegangen worden, und ob zwar bis hiehin der Ausschlag nicht mit dem diesseitigem eifrigsten Bestreben übereingestimmt hat, so gedenken doch des Königs Majestät allzu gerecht und billig, als dass Höchstdieselbe dem hiesigen Hof hierunter einige Schuld beimessen und die wahre Quelle des fortdauernden Uebels misskennen sollten.

Nicht weniger finden Sich des Königs Majestät allschon vollkommen benachrichtiget, dass der Kaiserin-Königin Majestät auch in Ansehung Ihres eigenen Krieges niemalen von einem billigen und anständigen Frieden entfernet gewesen. Zu dessen überzeugendsten Probe dienen die Aeusserungen, so Ihro Majestät schon seit einiger Zeit sowohl an den königlichen französischen und durch diesen an den königlichen englischen Hof als auch an weiland den russischen Kaiser Petrum III. und an der jetzt regierenden Kaiserin Majestät gelangen lassen, als welche die ganz klare und verbindliche Versicherung enthalten, dass Ihro Majestät nicht nur zur ungesäumten Handanlegung an das Friedensgeschäfte, sondern auch zu Eingehung eines Waffenstillstandes bereit und erbötig sein. Hingegen ist Ihro Majestät die eigentliche Gesinnung Ihres bisherigen Feindes, des Königs in Preussen Majestät, sowohl in Ansehung der Form als der Sachen selbst bis diese Stunde ganz unbekannt; und nachdem zu einem billigen und anständigen Frieden beide Theile eine gleiche Neigung tragen und mitwirken müssen, solches aber königlich preussischerseits noch nicht erfolgt ist, so finden Sich auch der Kaiserin-Königin Majestät wegen der Verlängerung des Krieges vor Gott und der Welt gerechtfertiget, und des Königs von Polen Majestät werden sonder Zweifel erleuchtest anerkennen, dass diesseits zu Veranlassung der Friedensunterhandlungen nichts verabsäumet worden und dahero zur Selbsterhalt- und Vertheidigung nichts anders übrig verbleibe, als den Krieg in so lang standhaftest fortzusetzen, bis endlich auch feindlicherseits eine wahre Neigung zum Frieden verspüret werde.

Hiermit findet sich zwar die diesseitige wahre Gesinnung vollständig erläutert; da jedoch in dem Schluss des chursächsischen Gesandtschaftspromemoria vom 8. dieses noch insbesondere das Ansuchen dahin gestellet ist, dass mittelst einer klaren und zur Beförderung eines billigen und anständigen Friedens gereichen könnender Antwort und mittelst der vertraulichen Anzeige der dazu etwa am bequemsten scheinenden Mittel und Wege der Herr Geheime Rath von Saul sich in Stand gesetzt finden möge, seine Rückreise je eher je lieber antreten zu können, so wird zufolge der

Kaiserin-Königin Majestät auf den geschehenen gehorsamsten Vortrag ertheilten gnädigsten Befehls die deutliche Erklärung hiermit erneuert, dass Ihro Majestät nicht nur zu Stiftung eines baldigen billigen und dauerhaften Friedens wahrhaft geneigt sein, sondern Sich auch eine jede anständige Form, folglichen die Unterhandlung mit oder ohne Mediation gefallen lassen würden, auch zugleich des Königs in Polen Majestät eigenen erleuchtesten Gutbefinden anheimstellten, von dieser gegenwärtigen Erklärung den Selbstbeliebigen Gebrauch zu machen. Aber weitere vertraute Anzeigen wegen der bequemsten Mittel und Wege wüssten Ihro Majestät vor dermalen nicht an Hand zu geben, da hierunter alles auf die eigentliche königlich preussische Gesinnung ankommen will, solche aber bereits erwähnter Maassen dem hiesigen Hofe ganz unbekannt ist. Es wird also nur noch die Anmerkung hinzugefügt, dass, wenn einmal die kriegführende Theile die Veranstaltungen zu einem neuen Feldzug gemacht haben, alsdann die Friedenshandlungen gemeiniglich mehrere Beschwerlichkeiten zu finden pflegen.

Hierin bestehet die deutliche Antwort, so man auf das chursächsische Gesandtschaftspromemoria ohnverweilt zu ertheilen die Ehre hat.

W. A. Kaunitz-Rittberg.

Ferner gab Fritsch dem Könige die nachstehende „Instruction",[1] d. d. Dresden 28. November 1762, zu lesen:

„Sollicités par les états de toutes les provinces des pays héréditaires du Roi notre père de prendre en considération l'état déplorable où ils se trouvent réduits, et de tâcher de leur procurer quelque adoucissement, nous avons pensé devoir recourir à cet effet aux grands sentiments de Sa Majesté Prussienne. Nous chargeons en conséquence le sieur baron de Fritsch, conseiller privé du Roi notre père, de se rendre sans délai auprès de Sa Majesté Prussienne, de lui présenter la lettre ci-jointe et de lui faire en même temps en termes convenables et touchants les instances les plus fortes, pour qu'il lui plaise d'avoir pitié d'un pays désolé et abîmé; à quelle fin le sieur baron de Fritsch se servira des arguments et motifs qui lui sont suffisamment connus.

Si, avec cela, il se présente l'occasion de parler de paix, nous autorisons ledit sieur conseiller privé baron de Fritsch d'assurer Sa Majesté Prussienne du désir sincère et empressé du Roi notre père de la voir renaître le plus tôt le mieux, et que, conséquemment, il prêterait volontiers les mains à une réconciliation parfaite et solide.

L'on ne saurait en alléguer une preuve moins équivoque que la mission expresse du conseiller privé de Saul, faite en dernier lieu aux cours de Versailles et de Vienne pour les prier de préférer le bien désirable de la paix à tous les avantages qu'elles pourraient se flatter d'obtenir par la continuation de la guerre en Allemagne. De plus, le comte de Flemming a présenté tout récemment à la cour de Vienne en conformité des intentions du Roi un mémoire exprès, pour lui demander une explication claire sur ce qu'on pourrait se promettre de sa part pour l'acheminement de la paix et pour les moyens qu'elle croyait les plus convenables pour y parvenir. Cette démarche n'a pas été sans effet. La réponse à ce mémoire, délivrée par le comte de Kaunitz au comte de Flemming, fait mention préalable de tous les pas que l'Impératrice-Reine doit avoir déjà faits pour la pacification, en s'offrant par les cours de France, de Londres[2] et de Russie, de donner les mains sans délai soit à la

[1] In der Ausfertigung [Dresden. Hauptstaatsarchiv] ist diese Instruction von dem Churprinzen von Sachsen unterschrieben. (In einer Abschrift trägt sie die Ueberschrift „Instruction ostensible".) König Friedrich machte am Rande der Ausfertigung eigenhändige Bemerkungen, welche die Grundlage für die von ihm ertheilte Antwort (das „Mémoire") bildeten und gab die Instruction darnach an Fritsch zurück. — [2] König Friedrich unterstrich mit Blei diese Worte und schrieb an den Rand mit Blei: »mensonge«.

paix, soit à un armistice. L'on y ajoute ensuite qu'en revanche Sa Majesté l'Impératrice-Reine ignore parfaitement les dispositions de Sa Majesté Prussienne tant pour la forme que pour le fond d'un accommodement. Mais on déclare enfin en termes clairs et nets que l'Impératrice-Reine est disposée véritablement à la conclusion d'une paix prompte, équitable et durable;[1] qu'elle est prête d'entrer en négociation sans ou avec médiation, par conséquent sous quelque forme décente que ce soit; qu'enfin elle laisse à Sa Majesté Polonaise les mains libres de faire de cette déclaration tel bon usage qu'elle jugerait à propos.

Comme nous savons que le Roi notre père ne désire rien tant qu'une prompte paix, et que du moins, en attendant qu'un si grand ouvrage puisse parvenir à sa fin, on pût convenir d'un armistice dont ses États retirassent quelque soulagement;[2] que, de plus, nous sommes à cette heure assurés de cette façon de penser de Sa Majesté l'Impératrice-Reine: nous enjoignons au susdit sieur conseiller privé baron de Fritsch, en cas qu'il remarque en Sa Majesté Prussienne quelque disposition pour un ouvrage si salutaire, de lui faire, en stipulant respectueusement le secret, une ouverture confidente de tout ce que dessus, et de lui donner convenablement à connaître que, comme, pour épargner au genre humain une effusion ultérieure de sang et tous les malheurs inséparables d'une nouvelle campagne, il dépendrait de Sa Majesté Prussienne de s'expliquer sur la question *an* et sur la forme, le temps et l'endroit où elle souhaiterait de faire entamer une négociation de paix, le Roi notre père s'emploierait, de son côté, avec le plus grand plaisir à concourir à un bien si désirable.

Nous attendons le rapport du sieur conseiller privé baron de Fritsch du succès de sa présente mission et des explications de Sa Majesté Prussienne, et comme ceci doit servir d'instruction audit sieur conseiller privé, et que le Roi notre père ne manquera pas de l'avouer en tout ce qu'il fera en conformité de nos présents ordres, nous les avons signés de notre main et y avons fait apposer le sceau de nos armes.

Frideric.

Mémoire.

Meissen, 29 novembre 1762.

Monsieur Fritsch ayant remis un mémoire au roi de Prusse contenant les négociations que la cour de Saxe a entamées à Vienne pour acheminer l'ouvrage de la paix entre les parties belligérantes, on a cru devoir lui donner la réponse suivante:

On doit faire préalablement la remarque que, dans les faits articulés par la cour de Vienne, elle y avance des faits entièrement opposés à la vérité, comme sont ceux-ci: qu'elle avait fait faire des ouvertures de la paix au roi de Prusse par le canal de France, par celui d'Angleterre et par celui de feu l'empereur Pierre III, ce qui est si évidemment faux que, durant le cours de toute cette guerre, il n'y a point eu de négociation en forme avec le roi de Prusse et la cour de France; que, l'hiver passé, la cour d'Angleterre a fait faire quelques ouvertures de paix à la cour de Vienne, qui ont été rejetées avec une fierté accompagnée d'indécence, et que jamais, durant le règne de l'empereur Pierre III, la cour de Vienne n'a eu assez de crédit à celle de Péters-

[1] Der König unterstrich die Worte mit Blei und schrieb mit Blei an den Rand: »Ceci demande quelque éclaircissement«. — [2] König Friedrich schrieb mit Blei an den Rand: »Dès qu'on est convenu des préliminaires, on publie l'armistice.«

bourg pour faire passer par elle la moindre proposition au roi de Prusse.

On est étonné que la cour de Vienne ose avancer des faits aussi faux que ceux dont on vient de la convaincre, dans une réponse adressée à son allié le roi de Pologne. Ceci doit causer des soupçons légitimes sur la sincérité de ses sentiments pour la paix. Cependant, le Roi ne s'arrêtera point à ces considérations et, préférant le bien de l'humanité au juste soupçon que la cour de Vienne pourrait faire naître, il déclare qu'il est plus sincèrement porté que cette cour-là à tout ce qui peut acheminer une paix juste, honorable et durable entre les parties belligérantes. Il ne s'agit que de savoir ce que la cour de Vienne entend par le terme vague *d'équitable*, qui est sujet à bien des interprétations, et dont on demande une explication claire et nette, avant que de se déclarer plus positivement.

On envisage le lieu du congrès et la personne que la cour de Vienne voudrait y employer comme des choses entièrement indifférentes et qui ne donneraient sujet à aucune discussion, et l'on attend sur les points principaux de plus amples éclaircissements, pour convaincre tout l'univers de la sincérité des sentiments de Sa Majesté pour la paix et pour le repos de l'Europe.

Nach der Ausfertigung im Königl. Hauptstaatsarchiv zu Dresden.[1]

14277. AU PRINCE ÉLECTORAL DE SAXE A DRESDE.

Der Churprinz von Sachsen schreibt, Dresden 28. November, an den König: „Pénétré des malheurs qui mettent aux abois les pays désolés du Roi mon père, et sollicité par les cris des états de toutes les provinces qui touchent à leur ruine entière, de tâcher de leur procurer quelque adoucissement de leurs souffrances, je ne sais rien faire de moins et de plus convenable que de m'adresser directement à Votre Majesté. J'ose me flatter que Votre Majesté, qui, dans d'autres occasions, m'a donné des marques de Sa bonté, daignera agréer que je prenne cette liberté, et que, si le tableau de la misère des états et peuples de ce pays peut être mis sous Ses yeux, il ne manquera pas d'exciter la compassion et tous les sentiments qu'un Roi aussi grand que vous, Sire, ne saurait jamais refuser aux malheureux. Je supplie donc Votre Majesté de vouloir bien prêter une oreille favorable à ce que le sieur conseiller privé baron de Fritsch Lui exposera de bouche en mon nom, et déférer généreusement à mes sollicitations et intercessions pour ces états et peuples infortunés. En implorant pour eux la pitié et la magnanimité de Votre Majesté, je suis etc.“

Meissen, 29 novembre 1762.

Monsieur mon Cousin. La lettre de Votre Altesse Royale m'a été rendue par Son conseiller Fritsch,[2] et si vous aviez été bien informé de la manière dont nos troupes se sont conduites en Saxe, je crois que Votre Altesse Royale aurait applaudi aux ménagements qu'on a eus pour

[1] Der nicht mehr vorliegende Entwurf war eigenhändig. Vergl. S. 356. — [2] Vergl. S. 355.

cet électorat, qui, de tous les pays exposés au ravage de la guerre, sans contredit, est le moins ruiné. Il est bien difficile de ménager entièrement un pays, tant qu'on a l'ennemi continuellement en présence; cependant, cela s'est fait, autant que les circonstances l'ont permis. Si Votre Altesse Royale pouvait en juger par comparaison, Elle serait convaincue de la vérité de ce que je Lui dis. J'ai, d'ailleurs, répondu à monsieur Fritsch sur tous les points dont il a été chargé de Sa part, de façon que je me flatte qu'Elle en sera satisfaite.

Je ne désirerais rien de plus que de pouvoir prouver à Votre Altesse Royale, la paix faite, avec combien d'estime et de considération je suis, Monsieur mon cousin, de Votre Altesse Royale le bon cousin

Federic.

Nach der Ausfertigung im Königl. Hauptstaatsarchiv zu Dresden. Eigenhändig.

14 278. A LA DUCHESSE DOUAIRIÈRE DE SAXE-WEIMAR A WEIMAR.

Meissen, 30 novembre 1762.

Je viens de recevoir la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire du 28 de ce mois. Tout disposé que je suis à complaire à Votre Altesse, je ne saurais cependant, dans le cas dont il s'agit, vu le besoin que j'ai de recrues pour recompléter mes troupes, me départir de la demande faite à ce sujet à la régence de Weimar.[1] Je me flatte que vous voudrez bien considérer que, les recrues en question étant le seul article qu'on demande de ma part à la principauté de Weimar, il ne pourra guère lui être à charge ni mis en parallèle avec les incommodités et toutes les livraisons auxquelles les États de Weimar auraient été exposés, si, selon les circonstances, les troupes des Cercles ou autres y avaient été mises en quartier pendant l'hiver, et je prie Votre Altesse de croire que c'est uniquement par considération pour Sa personne que j'ai ordonné qu'à l'article du peu de recrues près on ne devait rien exiger du pays de Weimar, et que rien n'égale l'estime et l'amitié avec lesquelles etc.

Nach dem Concept. Federic.

14 279. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

Leipzig, 30. November 1762.

. . . Wie ich von Meissen aus vernehme, so haben des Königs Majestät Dero Abreise von dar noch bis zum 1. Decembris verschoben, alsdenn Sie aber Dero Tour von dort aus vornehmen und verschiedene Dero Postirungen bereisen und alsdenn etwa den 4. [Decembris] hier eintreffen werden . . .

[1] Vergl. S. 353.

Gestern Abend ist hier über Breslau ein abermaliger Courier von dem Rexin eingetroffen, der mir seine Dépêches abgeliefert hat.[1] Die Dechiffrirung von solchen ist noch nicht völlig fertig, sonsten ich die Chiffres davon gleich hierbeigefüget haben würde, welche aber nächstens zu übersenden die Ehre haben werde.

So viel ich noch zur Zeit daraus sehen kann, so ist es der alte Gesang, wo nicht die Confusion noch grösser wie sonsten wird, da er meldet, dass der Grossvezier mit seinem Souverän und, wie er sich flattiret, über unsere Sachen, auf das höchste brouilliret sei, indem ersterer durchaus schliessen, dieser aber es nicht genehmigen wolle.

Ich wünsche und hoffe, dass des Königs Majestät es bei Dero letzteren, jetzo aber noch unterwegens seinden Resolution bewenden lassen und dadurch eine derer allerunangenehmesten Correspondances sich endigen möge, die mich zum öfteren aus mehr wie einer Ursache bis zum Desespoir gebracht hat . . .

P. S.

Ich muss zuvorderst Ew. Excellenz tausendmal um Vergebung bitten, wann ich mich unternehme, Dieselbe noch mit einer Sache zu behelligen, die mir so penible als embarrassant fället. Wie Dieselbe aus denen Beilagen[2] zu ersehen geruhen werden, so continuiret der Herr Delon, ich weiss nicht, auf wessen Inspiration, zu Zeiten an mich zu schreiben und von mir ein mehreres zu verlangen, als ich zu prästiren im Stande bin. Ich bin von ihm und seinen Sachen niemalen weiter meliret gewesen, als dass ich auf des Königs Befehl ihm die Pension, welche [ihm] nach seiner ersteren Ankunft aus Holland von dem König angewiesen worden, habe auszahlen lassen müssen. Diese hat er auch bis Ende jetzigen Jahres durch den Herrn Schickler vorausgehoben, und ich habe so weit es über den Kopf genommen, dass dieser mit Ende Decembris wegen seines Vorschusses befriediget sein wird; ich muss auch fast zweifeln, ob ich im Stande sein werde, mit Auszahlung dieser Pension an ihn weiter als denn continuiren zu können, da der Fonds dazu wegen der bevorstehenden Veränderung mit Wartenberg und Biegen zu Ende gehen wird. Ich habe auf königlichen Befehl gedachten Herrn Delon an Ew. Excellenz verweisen müssen. Ich glaube gar wohl, dass seine Situation gegenwärtig geniret sei, es thut mir aber leid, wenn er sich nicht von mir belehren lassen will, dass ich zu deren Aenderung und Verbesserung nichts beizutragen im Stande bin und dass er allenfalls sich deshalb an des Königs Majestät Selbst adressiren müsse. Ich würde von seinem mir adressireten Memoire[3] Gebrauch [haben] machen können, wenn er nur zu der Zeit, als ich ihn in Breslau sprechen müssen, im Stande gewesen wäre, mir es gleich zuzustellen; da er mir aber solches nachher erst zugesandt, so war ich auch sonderlich zu der Zeit, da ich es erhalten, ganz ausser Stande, einen weiteren Gebrauch davon zu machen, weil es moutarde après le dîner gewesen wäre. Ich unterfange mich deshalb nur, Ew. Excellenz mit so weitläuftigem Schreiben dieserwegen zu behelligen, damit Dieselbe ganz ohnvorgreiflich geruhen, ihn durch jemanden rectificiren zu lassen, damit er aus dem unrichtigen Wahn komme, als ob ich vor ihn etwas thun, noch zu Verbesserung seiner Umstände und seines künftigen Sorts weder etwas beitragen noch hindern könne, und wohl gar die Schuld davon auf mich werfen und mich deshalb blamiren wolle. Ew. Excellenz wollen nur meine darunter nehmende Freiheit gnädig condonniren.

Eichel.

Nach der Ausfertigung.

---

[1] Vergl. Nr. 14280. — [2] Schreiben Delons an Eichel, d. d. Berlin 15. October und 8. November. — [3] D. d. Breslau 5. October und gleichlautend d. d. Berlin 15. October.

14280. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

Leipzig, 2. December[1] 1762.

. . . [Se. Königl. Majestät] seind allhier noch nicht eingetroffen und dörften auch Dero jetzige Tour[2] vor dem 4. oder 5. dieses nicht zurücklegen können. Sie werden Sich auch auf keinem Dero Relais, als etwa des Nachts, um etwas zu ruhen, aufhalten und haben von Deroselben ganzen Suite niemanden als nur allein Dero Adjutanten, den Herrn Obristlieutenant von Anhalt, bei Sich . . .

Ich lege zugleich die chiffrirete Dépêches hierbei, deren ich in meinem vorigen Erwähnung gethan.[3] Das hier geschehene Dechiffrement davon hat meine Muthmaassung confirmiret, und was die Doleances anbetrifft, welche sich in einem an mich mit angehängeten Schreiben befinden, so haben solche ein höchsteigenhändiges Postscript zum Grunde, welches der dermaligen Dépêche an ihn[4] mit beigefüget worden, und worüber ich ihm nur aus guter Intention, um sich nicht zu relachiren, auf den Fall er dermalen, wie er Hoffnung gab, noch was gutes ausrichten könnte, etwas Muth darunter zu inspiriren [gesucht], dass er alles auslöschen würde, wann er durch seine Bemühung etwas gedeihliches ausrichtete. Ich lege auch einen Chiffre von dem Boscamp mit bei, so einige Erklärung über sein voriges giebet. Ich gestehe, dass mir alle Correspondance in denen publiquen Affairen sehr embarrassant ist, aber die mit denen vorgedachten beiden Leuten und da mehrentheils Geldsachen davon meliret waren, mir am Ende ganz unerträglich geworden wäre, da man, um es reine zu sagen, mit Aventuriers zu thun hatte, die sehr schwer zu morigeniren waren, ob es gleich dem einen davon an Witz nicht fehlet, aber auch derselbe ganz ausser seiner Sphère ist.

Ich habe mich ohnendlich erfreuet, als ich die Gnade gehabt, den Einhalt des letzteren höchsteigenhändigen Postscripti des Königs Majestät an Ew. Excellenz[5] zu ersehen und dadurch die Gewissheit zu erhalten, dass ich bald das so lange und sehnlich gewünschte Vergnügen geniessen soll, Ew. Excellenz die Sentiments von meinem ohnendlichen Respect und ohnverbrüchlich treuesten Attachement persönlich zu versichern und zu wiederholen. Ich sehe dem dazu benamten Tag mit tausend Verlangen entgegen, welcher mich bei meinem erreichten Alter und damit allemal verknüpften Schwachheiten ohngemein consoliren und soulagiren wird, alsdenn mir nichts als der Simeonische Wunsch „Nunc dimitte in pacem“ übrig bleiben wird . . .

Eichel.

Nach der Ausfertigung.

14281. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Leipzig, 5 décembre 1762.

Après mon arrivée ici, vos lettres du 27 et du 30 de novembre avec celles du 3 de ce mois m'ont été fidèlement remises. Sur lesquelles je suis bien aise de vous faire savoir que, quant au sieur de Wendessen,[6] vous savez mon intention que je ne prétends pas me servir autrement de lui dans sa commission à Vienne, sinon qu'en guise d'espion, et qu'à cet égard je veux lui faire payer une pension annuelle de 2000 écus.

[1] In der Vorlage verschrieben: „November“. — [2] Vergl. S. 362. — [3] Die Berichte Rexins. Vergl. Nr. 14279. — [4] An Rexin, Nr. 14140; vergl. Nr. 14141. — [5] Vergl. Nr. 14269. — [6] Vergl. Nr. 14269.

Pour ce qui regarde la communication des articles préliminaires de paix, autant qu'ils regardent les affaires de l'Allemagne, que le sieur Mitchell vous a faite par ordre de sa cour, j'approuve entièrement ce que vous me proposez à ce sujet,[1] de sorte que vous n'aurez qu'à faire expédier le mémoire à remettre par mes ministres, ainsi que la réponse de votre part audit sieur Mitchell, pour détailler en termes clairs et énergiques, mais décents et polis, tout ce que les susdits articles contiennent de contraire à mes intérêts. Vous communiquerez également tout cela à mes ministres à Londres,[2] avec les instructions qu'il leur faut à cet égard.

Je plains le sieur Mitchell au sujet de la subite maladie qui l'a atteint, dont cependant j'espère qu'il se remettra; auquel cas vous l'assurerez de toute ma compassion et des souhaits que je fais pour son parfait rétablissement.

Au surplus, rien n'est plus juste que, dans le cas que le lord Bute s'avise d'interrompre toute communication avec ma cour, par le rappel du sieur Mitchell, que j'agisse de même, et que je rappelle mes ministres, à quelle fin vous tiendrez les expéditions toutes prêtes, pour les faire partir, dès qu'il sera nécessaire.

La conspiration qui s'était formée,[3] mais qui a été découverte et étouffée en dernier lieu en Russie, ne me paraît pas de conséquence, pour nous persuader tout-à-fait des sentiments pacifiques de l'Impératrice et entièrement favorables, dont il nous faut avoir des preuves plus fortes et plus positives encore.

Je vous adresse ci-joint ma réponse au prince de Repnin.[4] Quant à votre arrivée ici,[5] il dépendra de vous de venir me joindre vers le 15 ou le 20 de ce mois.

Federic.

Nach der Ausfertigung.

---

[1] Finckenstein hatte, Berlin 3. December, auf die für den König nachtheilige neue Fassung des Artikels 13 der englisch-französischen Präliminarien hingewiesen. Die ursprüngliche Form („Après la ratification des préliminaires la France évacuera les places de Clèves, Wesel et Gueldres et généralement tous les pays appartenants au roi de Prusse“) sei nämlich jetzt durch Einschaltung der Worte „aussitôt que faire se pourra“ nach „évacuera“ wesentlich verändert worden. Finckenstein hatte deshalb den Vorschlag unterbreitet, der König möge gegen die von Mitchell überreichte Fassung der Präliminarien Einspruch erheben. — [2] Infolgedessen Ministerialerlass an Knyphausen und Michell, d. d. Berlin 13. December. — [3] Eine gegen die Kaiserin Katharina gerichtete Verschwörung, deren Ziel, nach Finckensteins Bericht vom 27. November, es war, den Prinzen Iwan auf den Thron zu heben. — [4] D. d. Leipzig 5. [December]. Der König dankt Repnin, „que vous avez bien voulu faire part à votre cour des sentiments au sujet desquelles j'ai voulu m'ouvrir envers vous.“ (Vergl. Nr. 14252.) „Me voilà à présent chargé de bien des affaires de détail que je dois nécessairement arranger; dès que cela se sera fini, j'aurais bien [de] la satisfaction de vous voir pour m'entretenir confidemment avec vous de tout ce qui regarde nos affaires.“ — [5] Vergl. S. 364.

14282. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Leipzig, 5 décembre 1762.

Je viens de recevoir votre rapport du 16 de ce mois. Comme en conséquence de ce que vous m'y marquez, tout reste encore là où vous êtes, dans un état d'indécision, il faut bien attendre le dénoûment, quand le Parlement aura connaissance des préliminaires de la paix.

Le sieur Mitchell vient de communiquer par ordre de sa cour à mon ministre le comte Finckenstein ces articles préliminaires qui ont directement rapport aux affaires de l'Allemagne. J'ai instruit celui-ci[1] de répondre de sa part audit ministre et de vous expédier un mémoire pour détailler en termes clairs, mais décents, tout ce que les susdits articles contiennent de contraire à mes intérêts et aux engagements des deux cours, afin que vous le remettiez tout de suite, conformément aux instructions que mon susdit ministre y joindra. Ce dont j'ai bien voulu vous prévenir. L'on m'avertit, au surplus, que le comte de Bute ne cherche qu'un prétexte pour interrompre toute correspondance entre les deux cours par un rappel subit du sieur Mitchell. Dans le cas que cela arrive, et que le lord Bute voudra pousser les choses à un tel éclat, vous n'auriez qu'à vous tenir prêts pour votre départ, car rien ne serait plus juste alors que j'en usasse de même de ma part et que je vous envoyasse incessamment votre rappel.

Federic.

Nach dem Concept.

14283. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE BORCKE A COPENHAGUE.

Borcke berichtet, Kopenhagen 23. November, er habe in einer Unterredung mit Bernstorff den Befehl des Königs[2] ausgeführt, und zwar habe er den Vorschlag einer dänischen Vermittelung zwischen Preussen und Frankreich als einen von ihm persönlich ausgehenden Gedanken vorgetragen. Bernstorff habe erwidert, „qu'il croyait que l'ancien système d'alliance entre Votre Majesté et la cour de France devait renaître un jour, et qu'il croyait qu'il serait aussi agréable qu'important pour le roi de Danemark d'avoir quelque part à cet évènement, ... [qu']il ne voyait pourtant guère d'apparence que la cour de France s'ouvrirait favorablement sur l'insinuation que je lui proposais, le comte de Kaunitz usant de toute la souplesse dont il était capable, pour retenir la cour de France dans ses liens, à quoi les sentiments particuliers du duc de Choiseul et du duc de Praslin ne lui donnaient que trop de facilité. Qu'on devait donc craindre qu'à la moindre ouverture ou ministérielle ou particulière que le ministre de Danemark ferait à ces deux ministres ..., on en parlerait au comte Starhemberg,[3] qui ne manquerait pas de le représenter à sa cour comme une médiation directe de la part de la cour de Danemark pour porter la France à un accommodement particulier avec Votre Majesté, ce qui lui attirerait le ressentiment de la cour de Vienne et le mécontentement de la cour d'Angleterre ..., et que, s'il

[1] Vergl. Nr. 14281. — [2] Vergl. Nr. 14217. — [3] Der österreichische Gesandte in Paris.

osait m'ouvrir son sentiment sur une matière si délicate, le droit du jeu serait, selon lui, d'attendre pendant cinq ou six semaines l'effet que la paix nouvellement conclue ferait sur la cour de Vienne, puisque, si cette cour en paraissait contente, il n'y aurait, selon lui, rien à faire encore; mais que, si, au contraire, comme c'était fort possible, elle en paraissait piquée et faisait la moindre démarche indiscrète, ce serait alors le moment de profiter du ressentiment de la cour de France pour lui faire adopter un autre système."

Leipzig, 5 décembre 1762.

Je viens de recevoir le rapport que vous m'avez fait du 23 [novembre],[1] et suis satisfait du compte que vous m'avez rendu de la conversation que vous avez eue avec le baron de Bernstorff, tout comme de la manière avec laquelle vous vous êtes pris, afin de l'y mener, de sorte que je n'y ai été du tout mêlé, ni que [vous] ne lui avez du tout parlé ministériellement. Ce qu'au surplus ce ministre vous a dit des raisons pourquoi il fallait laisser écouler un temps de six semaines, pour voir quel effet fera en attendant la paix nouvellement conclue sur la cour de Vienne, est très bien pensé, et je [ne] saurais que trouver fort juste le raisonnement qu'il vous a fait à ce sujet.

Nach dem Concept.

Federic.

14284. AN DEN ETATSMINISTER EDLER VON PLOTHO IN REGENSBURG.

Plotho berichtet, Regensburg 27. November: „Von dem Schrecken, so durch die befohlene Declaration[2] gemachet und zur Erreichung des Endzweckes beständig unterhalten müssen, habe dergestalt profitiret, dass ich hoffe, vielleicht binnen acht Tage mit dem Churfürsten von Bayern und anderen ansehnlichsten Ständen des Reichs eine Neutralitätsconvention zu unterzeichnen, auch alle übrige Stände des Reichs zur Zurückberufung ihrer Truppen von der österreichischen Armee und Annehmung der Neutralität zu bringen, indessen auch die ausgebetene Generalvollmacht auf benöthigten Fall zu erhalten verhoffe."

Leipzig, 5. December 1762.

Euer Schreiben vom 27. des verwichenen Monats November nebst dem Duplicat davon seind Mir richtig eingeliefert worden. Ich übersende Euch hierbei die verlangete Vollmacht, davon Ich Euch den gehörig guten Gebrauch zu machen überlasse und vor dieses Mal nichts weiter hinzuzufügen habe, als Ich Euch auf Meine vorige Instructions und Ordres deshalb verweise.

Nach dem Concept.

Friderich.

---

[1] Vorlage und Ausfertigung: „de ce mois". — [2] Vergl. Nr. 14223.

14285. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.[1]

Leipzig, 6 décembre 1762.

Une tournée que j'ai faite pour visiter moi-même mes postes avancés,[2] et dont je ne viens que d'arriver ici, m'a empêché de pouvoir répondre plus tôt aux trois lettres de Votre Altesse du 25 et 28 de novembre qui m'ont été fidèlement remises. Je m'en acquitte à présent avec d'autant plus de plaisir que j'ai été charmé de voir la facilité avec laquelle le Duc régnant votre frère a bien voulu complaire à ma demande touchant la cession de son corps des volontaires auxiliaires.[3] Votre Altesse voudra bien l'assurer de la vive reconnaissance que je lui en ai, et qui[4] fait d'autant plus d'impression sur moi que ce Prince se trouve le seul d'entre tous mes alliés qui, dans les conjonctures présentes, ne m'a pas abandonné. Quant à vous, je ne saurais assez vous remercier des peines que vous voulez prendre pour arranger tout ceci.

Je plains la perte du digne général Donop;[5] si à présent le landgrave son maître veut me céder, pour quelque temps au moins, son bataillon de canonniers, j'en serai bien aise; mais s'il me [le] refuse, je m'en contenterai, sans que cela m'embarrassera beaucoup.

Je vous dois mille obligations pour les bons arrangements que vous avez pris relativement à notre dessein sur Wesel.[6] Si l'exécution s'en fait aussi heureusement que votre plan est bon, et que nos gens puissent entrer en ville assez vitement, je ne doute pas de son succès, et, supposé que les Autrichiens, aidés par les Français, nous aient prévenus pour occuper la citadelle, je crois que, pourvu que les nôtres soient maîtres de la ville, ils pourront bloquer cette citadelle, où la garnison ne saurait se soutenir longtemps, vu l'impossibilité qu'il y aura de former des magasins suffisants pendant un si petit intervalle de temps. Je suis persuadé, au reste, que Votre Altesse voudra bien assister le colonel Bauer de Ses avis et l'informer de tout. Je lui réponds[7] aujourd'hui sur les rapports qu'il vient de me faire à ce sujet.

Comme je ne doute pas qu'à l'occasion de la suspension d'armes les troupes alliées feront la réforme des chevaux dont elles peuvent se passer maintenant, je serais bien aise, si cela pouvait me procurer l'occasion d'en faire emplette à bon et raisonnable prix.

J'ose vous faire encore une demande qui m'intéresse. C'est, comme vous commencerez à présent à retirer les troupes sous vos ordres, que vous ayez la complaisance pour moi de retirer préalablement celles qui occupent à présent les villes de Mühlhausen et de Duderstadt. J'en

[1] Die Berichte des Prinzen Ferdinand sind im December datirt vom 2. bis 24. aus Neuhaus, vom 28. bis 31. aus Braunschweig. — [2] Vergl. S. 362. 364. — [3] Vergl. S. 353. Anm. 2. — [4] Auf „la cession“ zu beziehen. — [5] Vergl. S. 341. Anm. 4. — [6] Vergl. Nr. 14262. — [7] Nr. 14288.

retirerai cet avantage que nous serons alors les maîtres de l'Eichsfeld et de ces deux villes, qui nous procureront encore quelque somme en argent et quelques recrues: deux choses que je n'ai pas en abondance et que je suis obligé de me procurer au possible.

Je me flatte que, quand vous vous aurez recueilli et remis quelque temps à Brunswick, j'aurai ensuite la douce satisfaction de vous voir ici pour avoir le plaisir de vous témoigner de bouche les sentiments etc.

Federic.

P. S.

Je vous sais aussi parfaitement gré de ce que vous avez bien voulu avoir l'attention de me faire souvenir de ce qui regarde les places de Hamm et de Lippstadt. Je serais bien aise, si Votre Altesse pouvait diriger les choses à cet égard de manière que, dès que les troupes françaises commenceront à se retirer, les places de Soest, Hamm et de Lippstadt soient garnies de garnisons composées de troupes hessoises, qui y maintiennent ma possession jusqu'au temps de ma paix faite avec la cour de Vienne. Quant à cette paix qu'elle sera bientôt conclue, je veux bien vous dire en confidence que les apparences n'en sont pas trop fortes jusqu'au moment présent.

Federic.[1]

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14286. AU DUC RÉGNANT DE BRUNSWICK A BRUNSWICK.

Leipzig, 6 décembre 1762.

Je ne saurais assez exprimer à Votre Altesse les sentiments de reconnaissance dont je suis touché, tant par rapport aux avis intéressants que vous m'avez donnés par votre lettre du 5 de ce mois,[2] que particulièrement par le plaisir que vous voulez bien me faire au sujet de l'affaire dont le prince Ferdinand vous a écrit.[3] Que Votre Altesse soit persuadée de toute ma sensibilité là-dessus. Pour ce qui regarde l'indigne projet que le ministère d'Angleterre pût avoir conçu contre moi, je ne suis pas tout-à-fait embarrassé de son effet réel, parceque je crois avoir lieu de croire que la cour de Russie ne voudra pas se prêter à tout ce que lesdits ministres voudront demander inconsidérément d'elle.

Nach dem Concept.

Federic.

---

[1] Dem in Schlesien commandirenden Herzog von Bevern schreibt der König am 6. December, er sei zufrieden, „dass es mit der Convention mit denen Oesterreichern auch dorten zu Stande gekommen ist". Bevern erhält Befehl, den Generalen und Commandeurs bekannt zu machen, „wie ausser der etatsmässigen und auf dem effectiven Stande ihnen zukommenden und von Mir geordneten Subsistance sich keiner von ihnen unternehmen soll, sich im geringsten weiter von denen ausgeschriebenen Magazin- und dergleichen Lieferungen zu meliren, als nur bloss und alleine so weit", wie ihnen die vom Minister Schlabrendorff zu erlassenden Befehle vorschreiben würden. [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [2] Vergl. Nr. 14290. — [3] Vergl. Nr. 14285.

14287. A LA DUCHESSE RÉGNANTE DE SAXE-GOTHA A GOTHA.

Leipzig, 6 décembre 1762.

Madame. Je ne tarirais point, mon adorable Duchesse, si je vous rendais compte de toute l'impression qu'a faite sur mon cœur l'amitié dont vous m'avez comblé.[1] Je voudrais pouvoir y répondre, en entrant en tout ce qui vous peut être agréable. Je prends la liberté de vous envoyer les réponses aux deux mémoires que vous m'avez remis.[2] Je suis mortifié, Madame, si je n'ai pu remplir tout-à-fait vos désirs; mais, si vous saviez la situation où je me trouve, je me flatte que vous y auriez quelques égards. Je me suis trouvé ici accablé d'affaires, et plus encore que je ne l'avais prévu. Cependant, si je trouve jamais jour a pouvoir vous rendre en personne l'hommage d'un cœur qui vous est plus attaché que ceux de vos plus proches parents, je ne négligerai assurément pas la première occasion qui s'en présentera.

Messieurs les Anglais achèvent de me trahir. Le pauvre M. Mitchell en est tombé en apoplexie. C'est une chose affreuse, mais je n'en parlerai plus.

Puissiez-vous, Madame, jouir de toutes les prospérités que je vous souhaite, et ne point oublier un ami qui sera jusqu'à sa mort, avec les sentiments de la plus haute estime et de la plus parfaite considération, Madame, de Votre Altesse le très fidèle cousin et serviteur

Federic.

Nach der Ausfertigung im Herzogl. Haus- und Staatsarchiv zu Gotha. Eigenhändig.

14288. AN DEN OBERST VON BAUER.[3]

Leipzig, 6. December 1762.

Ich habe Eure beide Schreiben vom 28. und 29. verwichenen Monates November richtig erhalten und kann nicht umhin, Euch Meine gnädigste Zufriedenheit über alles, so Ihr Mir darin meldet,[4] hierdurch zu bezeigen. Ich hoffe demnächst, des Prinzen Ferdinand von Braunschweig Durchlaucht werden Euch von allem, was sowohl die Augmentation Eures dortigen Corps anbetrifft, als auch was sonsten die Situation der dortigen Umstände angehet, insoweit solche unsere Sache concerniren, vollkommene Communication thun. Der Success unseres Projets stehet abzuwarten. Ich glaube übrigens, dass, wann Ihr nicht mit der *force à la main* reussiren solltet, die Sache dennoch hiernächst durch Adresse und *par*

[1] Der König war am 3. und 4. December in Gotha gewesen. — [2] Ueber die preussischen Rekrutenaushebungen u. dgl. im Herzogthum Gotha. — [3] Die Berichte des Obersten von Bauer sind im December datirt vom 3. bis 20. aus Dortmund, vom 22. bis 30. aus Crudenberg (östl. von Wesel). — [4] Bauer hatte Vorkehrungen getroffen, um aufs schnellste von dem Abzuge der Franzosen aus Wesel benachrichtigt zu werden.

surprise wird geschehen können, so dass, wenn nach mehrerem Einhalt Meines vorigen Schreibens[1] Ihr unter der Direction eines tüchtigen und dabei vorsichtigen Officiers eine Anzahl von determinirten und getreuen Leuten in die Stadt ohnvermerket glissiren könnet, man unsererseits die österreichische Garnison darin werde surpreniren und unseren Zweck erhalten können. Und dieses wäre das zweite Projet, auf den Fall das erstere nicht reussiren sollte. Daferne es auch geschähe, dass die Oesterreicher unter Protection derer Franzosen uns präveniren und sich von der Citadelle empariren sollten, so würde solche sodann durch eine Bloquade bald zur Uebergabe zu bringen sein, indem es ohnmöglich ist, dass die Garnison sich in so kurzer Zeit mit den hinreichenden Magazins würde versehen können.

Alles dieses muss Ich jedoch lediglich und allein Eurer guten Einsicht, Savoir-faire und Direction überlassen, damit Ihr penetriret, wie weit alles angehe oder nicht, und was Ihr thun oder nicht thun könnet. . .

Nach dem Concept. Friderich.

---

14 289. AN DEN KAMMERPRÄSIDENTEN DOMHARDT IN KÖNIGSBERG.

P. S.[2] Leipzig, 6. December 1762.

Auch könnet Ihr leicht erachten, wie sehr Ich über alles dasjenige erfreuet gewesen sein müsse, was Ihr Mir in Eurem Bericht vom 21. dieses von den geheimen und vertraulichen Aeusserungen, so der russische Minister Graf Keyserling gegen Euch gethan, gemeldet habt.

Nicht nur hat Mich die Marque von seiner Attention gegen Mich, da er sich so freiwillig als nachdrücklich employiret hat, um die Sachen wegen des Handels der dortigen bisherigen russischen Magazine auf einmal zu facilitiren, sehr zu aller Erkenntlichkeit gegen ihn gerühret, sondern Ich bin mit vielem Plaisir und grosser Satisfaction in alle seine Idées, welche er Euch Meines Interesse halber anvertrauen wollen,[3] entriret und werde sogleich, so wie er es diensam gefunden, Meine

[1] Nr. 14259. — [2] Das nicht mehr vorliegende Hauptschreiben handelte, nach den Berichten Domhardts, d. d. Königsberg 21. November und 14. December, jedenfalls von dem Ankauf der noch in Preussen befindlichen russischen Magazinvorräthe. — [3] Keyserling hatte nach Domhardts Bericht diesem erklärt, dass „Ew. Königl. Majestät Interesse erforderte, dass . . mit dem russischen Hofe ein Freundschafts- und Commercientractat geschlossen“ würde; „aus Eifer vor beide Höfe“ werde er „mit Freuden dazu beitragen, dass die Schliessung gedachten . . Tractats selbst vor Ew. Majestät auf der besten Art geschehen möge, und . . zu Befolgung dessen die zuverlässigsten Rathschläge geben“. Der König möge also zu einer derartigen geheimen Verhandlung eine geeignete Persönlichkeit nach Warschau schicken, denn in die Verschwiegenheit des dortigen preussischen Gesandten Benoît könne er, Keyserling, kein Vertrauen setzen.

Mesures darnach nehmen, dabei er des grössesten Secretes und aller Meiner Discretion völlig versichert sein und sich darauf reposiren kann. Daferne Ihr also die Gelegenheit habet, ihm etwas deshalb mit völliger Sicherheit und sonder etwas mit Euren Briefen zu risquiren [zu communiciren], so könnet Ihr ihm solches vorläufig bekannt machen und ihn zugleich von Meiner immerwährenden Reconnaissance versichern. Um auch sogleich nach seinen Idées den Anfang zu machen, in einer Mir so sehr angelegentlichen Sache die Hand an das Werk zu legen, so schreibe Ich in der Anlage an den Geheimen Legationsrath von Korff,[1] dass er sogleich, jedoch mit Vermeidung alles ohnnöthigen Éclats und allenfalls unter einem sonst guten Vorwand, eine Reise über Berlin hieher thun und sich bei Mir melden soll;[2] da Ich ihn dann Selbst instruiren und nach denen Absichten des Graf Keyserling weiter abfertigen werde. Mit Anlegung der Schulzenpost wird es gar keine Schwierigkeit haben und Ihr Eures Ortes, sobald es dieser Minister verlangen wird, alles erforderliche gleich besorgen können.

Was sein Verlangen wegen seiner in Sachsen belegenen Güter anbetrifft, da machet es Mir Plaisir, dass Ich solches vor Mich und aus eigener Bewegung vorhin schon präveniret und denen Meinigen befohlen habe, von solchen, nach mehrerem Einhalt der abschriftlichen Anlage, nicht das geringste an ordinären noch extraordinären Contributionen zu fordern.[3] Ich werde Mich auch sogleich weiter nach deren Lage erkundigen, da Ich jetzo erstlich erfahre, dass solche der Gegend Bautzen belegen, und daferne selbige in unserer conventionsmässigen Lisière seind, die Hand darauf halten, dass diese Meine Ordre exact executiret werden muss.

Nach dem Concept. Friderich.

[1] D. d. Leipzig 6. December. — [2] An Korff: „Me souvenant avec reconnaissance des fidèles services que vous m'avez rendus pendant le temps difficile où la Prusse était encore troublée par la dernière guerre, et des soins que vous avez employés même au temps de ma réconciliation avec la cour de Russie (vergl. Bd. XXI, 390. 391), je désire avec empressement de vous voir.“ Es folgt der Befehl, sich zum Könige zu begeben. — [3] An den Capitän und Flügeladjutanten von Kleist in Lübben ergeht am 8. December die wiederholte Ordre, „dass Ihr von denen dortigen Gütern des russischen Ministers Grafen von Keyserling nicht das geringste, weder an Contributionsgeldern noch Fourage, Vieh, Pferde, noch allen dergleichen Lieferungen fordern, noch weniger nehmen oder beitreiben, sondern diese Güter gänzlich frei lassen sollet“. — Dem Prinzen Ferdinand von Preussen, als Herrenmeister des Johanniterordens, theilt der König am 7. December mit, dass er Befehl gegeben habe, „à ce qu'on n'exigeât des terres appartenantes à l'ordre de Saint-Jean qui se trouvent situées en Lusace, aucune contribution extraordinaire, mais qu'on se contentât d'en lever les contributions ordinaires qu'en perçoit le souverain . . Je suis bien aise de vous donner par là une marque de mon amitié.“ [Berlin. Hausarchiv.]

14290. AU COLONEL BARON DE GOLTZ ET AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION COMTE DE SOLMS[1] A MOSCOU.

Leipzig, 7 décembre 1762.

Je viens d'apprendre de bon lieu[2] qu'un courrier anglais est arrivé le 30 novembre en Hollande, qui doit passer de là en Russie, au sujet duquel l'on m'avertit de très bonne main[3] qu'il porte des ordres à l'ambassadeur d'Angleterre en Russie pour tâcher d'engager cette puissance d'agir de nouveau offensivement contre moi.

Cet avis m'a paru trop important pour que je n'eusse cru absolument nécessaire de vous en faire part et de vous faire souvenir que vous ne devez point vous laisser endormir par de beaux dehors et par les apparences, mais que vous devez plutôt être bien sur votre garde et veiller de toute votre attention sur ce qui se traite avec le susdit ambassadeur, et en particulier sur ses menées secrètes, pour les bien approfondir et pour les faire échouer, afin de prendre bien garde que vous ne vous en trouviez les dupes. C'est aussi pourquoi vous devez vous hâter et presser l'affaire avec le grand-gouverneur et le général en chef le sieur de Panin dont je vous ai chargé par mes dépêches antérieures,[4] afin de me le gagner entièrement et de sorte que je saurais me sûrement reposer sur lui, et que je n'aie plus à appréhender tant que jusqu'à présent les perfidies du ministère présent d'Angleterre, ni les noires trames de mes ennemis qui sans doute remueront encore ciel et terre pour brouiller les affaires en Russie et pour aigrir l'Impératrice contre moi.

Au surplus, vous devez savoir pour votre direction que, dès que vous serez sûrs des bonnes intentions du susdit sieur de Panin, et que je serai assuré de celles de sa souveraine qu'elle ne voudrait point me faire faire des propositions contraires à mes intérêts et à ma dignité, je lui demanderai d'abord sa médiation pour la pacification, et, selon que vous réussirez avec le sieur de Panin, vous saurez lui insinuer adroitement que, pourvu que mes provinces de Clèves, de Gueldres, de Meurs avec les appartenances me soient remises en possession tranquille — condition que je mets pour préalable —, je ne ferais plus alors de difficultés pour l'évacuation entière de la Saxe.[5] Je vous recommande encore une fois d'être bien vigilant et actif pour pénétrer et pour contrecarrer toutes les menées artificieuses de mes ennemis là-bas, et me repose, au surplus, sur votre adresse et savoir-faire, pour ne pas manquer mon coup relativement au sieur de Panin.

[1] Dem Grafen Solms, welcher nach seinem Bericht, d. d. Petersburg 16. November, durch Goltz benachrichtigt worden war, dass die Kaiserin Katharina Moskau nicht so bald verlassen werde, befiehlt der König am 5. December, „que, conformément à l'avis que le baron de Goltz vous a donné, vous n'aurez qu'à vous rendre à Moscou". — [2] Bericht Hellens, d. d. Haag 30. November. — [3] Schreiben des Herzogs Karl von Braunschweig, d. d. Braunschweig 5. December. Vergl. Nr. 14286. — [4] Vergl. Nr. 14232, Nr. 14241 und Nr. 14265. — [5] Vergl. Nr. 14241.

J'apprends dans ce moment par des lettres qui m'arrivent de Londres,[1] que le comte Bute, vu le préjudice qu'il m'a fait sans rime ni raison par les préliminaires qui viennent d'être arrêtés entre l'Angleterre et la France, et les appréhensions qu'il a des effets de mon ressentiment, cherche actuellement à soulever la cour de Russie contre moi, à l'occasion de la demande, tout injuste qu'elle soit, de l'évacuation de la Saxe, dans la vue de me susciter une diversion qui puisse attirer ailleurs mon attention et mes efforts, et qu'il pourrait bien arriver que sous main il poussât la noirceur jus'qu'à faire travailler la France au même but. Mes ministres là me marquent, d'ailleurs,[2] que le comte Woronzow, ministre de Russie à Londres, non seulement se refroidit envers eux d'une manière très sensible, mais qu'il se manifeste aussi du changement tous les jours dans ses sentiments et ses propos. J'ai bien voulu vous en faire communication, quoique pour votre direction seule, en vous répétant ce que je vous ai tant recommandé ci-dessus, pour être bien sur votre garde contre toutes les artifices de mes ennemis et de ne rien négliger pour confondre leurs vues pernicieuses.

Au reste, je viens de recevoir des lettres du sieur Boscamp,[3] par lesquelles j'apprends les raisons pourquoi il a été obligé de quitter son poste auprès du Kan, par les intrigues des Français, qui ont mis tout en œuvre pour l'en écarter, afin de travailler d'autant plus efficacement à soulever le Kan contre la Russie. Je vous communique ci-joint un extrait de ses dépêches, afin que vous en fassiez un usage convenable, soit auprès du sieur Panin, soit auprès des autres ministres de Russie, pour les convaincre de mes intentions droites envers l'Impératrice et sur tout ce qui peut regarder les intérêts de la Russie.

Nach dem Concept. Federic.

14291. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Leipzig, 7 [décembre][4] 1762.

Je suis très satisfait de l'attention que vous avez eue de me marquer tout ce [que] vos rapports du 19, 23 et 26 comprennent d'intéressant.[5] Il m'a fait, d'ailleurs, plaisir d'apprendre la jonction de trois partis contre la présente administration du gouvernement.[6] Avec tout cela je vois bien qu'il faut que je prenne patience jusqu'à ce que les

[1] Bericht Knyphausens und Michells, d. d. London 26. November. Vergl. Nr. 14291. — [2] Berichte der preussischen Gesandten vom 19. und 26. November. Vergl. Nr. 14291. — [3] Vergl. S. 326. 336. — [4] In der Vorlage: „septembre". — [5] Vergl. Nr. 14290. — [6] Knyphausen und Michell hatten, London 23. November, berichtet, „que la réunion des différentes branches d'opposition . . a enfin eu lieu ces jours passés, le duc de Newcastle, le comte Hardwicke et le sieur Pitt s'étant assemblés chez le duc de Cumberland et s'étant engagés à s'opposer, eux et leurs amis, . . à tout ce que la conduite du ministère pourrait offrir de répréhensible."

préliminaires de la paix seront communiqués au Parlement, pour voir le train que les choses prendront alors, et pour prendre mes mesures conformément à cela. Ce n'est point par un esprit de ressentiment des maux que le lord Bute m'a faits, que je vous fais travailler contre lui, mais j'ai grande raison de souhaiter son éloignement de toutes les affaires publiques et de l'en voir débouté, pour éviter par là de plus grands maux encore qu'il voudra me faire.

Quant au ministre de Russie le comte de Woronzow, j'ai de la peine à croire que son refroidissement qu'il a marqué vers vous, soit fondé sur quelque ordre de sa cour; je me représente même que ce qu'il vous a dit au sujet de l'évacuation de la Saxe,[1] soit conforme aux sentiments de ladite cour. Il en a apparemment tant rebattu les oreilles de ce que Bute lui en dit journellement, qu'il en paraît être persuadé; car, selon les dernières lettres que mes ministres en Russie m'en ont écrites, il ne paraît du tout pas que l'impératrice de Russie se voudrait employer sérieusement dans l'affaire de ladite évacuation, ni qu'elle en veuille faire grand cas. Je suis cependant bien aise de l'exactitude avec laquelle vous m'informez de tout.

Nach dem Concept. Federic.

14292. AN DEN RESIDENTEN REIMER IN DANZIG.

Leipzig, 7. December 1762.

Nachdem Ich aus Eurem Berichte vom 26. voriges die Umstände mit mehrern ersehen habe, so Ihr Mir wegen des General Rumänzow melden wollen,[2] so ertheile Ich Euch darauf zu Eurer selbsteigenen Direction hierdurch in Antwort, wie Ich bewegender Ursachen halber vor gut finde, dass Ihr in Eurem gefälligen und complaisanten Betragen gegen gedachten General nach wie vor continuiren, inzwischen wegen seines Verlangens die Sache auf eine ganz geschickte Weise noch trainiren und ihn indess mit allen Versicherungen von Meiner Estime gegen ihn und von Meiner Erkenntlichkeit gegen denselben, dass er in denen Campagnen des letzteren Krieges Meine Länder, wo er commandiret, so viel es die Umstände des Krieges vergönnen wollen, zu schonen, sein möglichstes gethan habe, [berciren sollet]. Wobei Ihr ihn denn auch in seiner Hoffnung unterhalten könnet, dass, wann er in seinen bisherigen Diensten nicht bleiben wolle und mit guter Art seine Di-

[1] Woronzow hatte den beiden preussischen Gesandten nach ihrem Bericht vom 19. November erklärt, „que sa cour était extrêmement satisfaite de la réponse de celle de Vienne à l'égard de l'évacuation de la Saxe, mais qu'elle [l']était fort peu de celle de Votre Majesté, et qu'il appréhendait beaucoup que cet objet ne devînt une nouvelle pomme de discorde entre notre cour et la sienne". — [2] Rumänzow hatte dem Gesandten im Vertrauen mitgetheilt, dass „er die hohe Gnade sehr wünschte, Ew. Königl. Majestät sich zu Füssen zu werfen" und in preussische Dienste zu treten. (Vergl. Nr. 14215.)

mission erhalten haben, auch zu uns kommen würde, es wohl geschehen könne, in die Meinige employiret zu werden. Wornach Ihr Euch also zu dirigiren und dieses alles mit der besten Art auszurichten habet.

Nach dem Concept. Friderich.

14293. AN DEN GENERALMAJOR VON KLEIST.[1]

Leipzig, 7. December 1762.

Durch dieses Mein Schreiben mache Ich Euch bekannt, dass Ihr dortiger Orten den gegenwärtigen ganzen Monat December hindurch zu Hülfe nehmen und stehen bleiben könnet. Ihr sollet Euch also sehr angelegen sein lassen, aus dem Bambergischen, Würzburgischen, Fuldaischen und der Orten so viel Geld und Contributions vor Mich, wie Ihr es nur immer thun könnet, zu ziehen. Es ist zwar eine Negotiation wegen einer mit den Reichstruppen zu treffenden Winterquartierconvention auf das Tapis gekommen,[2] Ich werde aber diese Negotiation trainiren und nichts eher als mit oder nach Ablauf gegenwärtigen Monates schliessen lassen, mithin also Euch die Zeit geben, dass Ihr noch ein mehreres wie bisher in Beitreibung derer Contribution thun und vor Mich sehr beträchtliche Summen einziehen könnet. Ihr habt Eure Mesures hiernach zu nehmen.

Friderich.

P. S.

Er ist in nichts pressiret vom Feinde, also hat er noch Zeit, seine Sachen zu arrangiren und absonderlich Geld beizutreiben. Vielleicht setzet es auch im Fuldaischen was ab.

Nach dem Concept. Das in der Ausfertigung eigenhändige Postscriptum nach Abschrift der Cabinetskanzlei.

14294. AN DEN GENERALLIEUTENANT VON KROCKOW.[3]

Leipzig, 7. December 1762.

Ich gebe Euch auf Euer Schreiben vom 6. dieses in Antwort, dass Ihr nach Plauen gehen könnet, da der Prinz von Stolberg noch in Teplitz ist. Ihr selbst seid wissend die jetzigen Umstände und wie es wegen des Generalmajors von Kleist stehet, als der in Nürnberg ist, und durch den Ich hoffe vieles Geld von dar und daherum zu ziehen. Ihr könnet also zwar nach Plauen gehen, die Negotiation aber müsset Ihr wenigstens bis Ende dieses Monates trainiren, so lange auch der Generalmajor von Kleist obgedachter Orten und im Fränkischen stehen

[1] Die Berichte des Generals Kleist sind im December datirt am 7. aus Bamberg, am 11. aus Schleusingen, am 12. aus Ilmenau, am 13. aus Gross-Milsen (d. i. Gross-Mölsen, nordwestwestl. von Weimar), am 14. und 16. aus Erfurt, am 18. aus Auerstädt. — [2] Vergl. Nr. 14294. 14295. — [3] Die beiden vorliegenden Berichte Krockows aus dem December, vom 6. und 7., sind aus Miltitz (südwestsüdl. von Meissen) datirt.

bleiben wird, maassen, je länger er dorten bleibet, je mehreres Geld er von dar vor Mich ziehet, und das Geld ist dasjenige, so Ich nothwendig haben muss. Welches Alles Ich Euch zu Eurer alleinigen Direction schreibe, damit Ihr Euch darnach arrangiren und Eure Mesures nehmen könnet.

Kleist fait venir l'eau au moulin; il lui faut du temps, ainsi hâtons-nous lentement avec notre convention.

Federic.

Nach dem Concept. Der in der Ausfertigung eigenhändige Zusatz nach Abschrift der Cabinetskanzlei.

14295. AN DEN GENERALLIEUTENANT VON KROCKOW.

Leipzig, 8. December 1762.

Auf den Einhalt Eures Berichtes vom 7. dieses gebe Ich Euch zur Resolution, dass, weil der Prinz von Stolberg zur Unterhandlung der zu treffenden Convention keinen Generallieutenant schicken kann und dagegen einen Generalmajor dazu ernennen will, Ihr also von dieser Sache abgehet und Ich Meines Ortes also auch einen Meiner Generalmajors dazu aussuchen und benennen werde. Ihr könnet also gedachtem Prinzen von Stolberg hiernach wieder antworten und zugleich von ihm verlangen, dass er allenfalls noch den Ort und anderweiten Tag zu der deshalb zu haltenden Conferenz mit denen von beiden Theilen dazu zu benennenden Delegireten proponiren möge, da Ich dann den Meinigen dazu choisiren und benennen, auch schicken werde. Ich beziehe Mich übrigens auf dasjenige, so Ich Euch deshalb im Vertrauen und zu Eurer alleinigen Wissenschaft und Direction geschrieben habe.

Nach dem Concept.

Friderich.[1]

14296. AU SECRÉTAIRE VON DER HELLEN A LA HAYE.

Leipzig, 8 décembre 1762.

Je reconnais votre bonne intention dans tout ce que vous avez voulu me proposer en conséquence de votre rapport du 30 de novembre,[2] mais les circonstances ne sont pas ici telles que vous le vous représentez, et ce serait une mer à boire que d'entrer en négociations avec les cours

[1] Dem Obersten von Zastrow befiehlt der König am 8. December, „dass Ihr Spremberg besetzen und, wenn Ihr sonsten wollet, Eure Posten noch weiter vor und bis zur Conventionslisière poussiren könnet". — [2] Hellen hatte den Vorschlag unterbreitet, der König möge den Herzog von Braunschweig und den Landgrafen von Hessen bestimmen, ihm nach Abschluss des Friedens mit Frankreich ihre Truppen zur Besetzung von Cleve und Geldern zu überlassen; dies werde nicht schwer fallen, wenn dem Landgrafen der Besitz der Grafschaft Hanau garantirt und ihm sowie dem Herzog von Braunschweig die Erwerbung einiger geistlicher Güter in Aussicht gestellt würde.

dont vous faites mention, sur de pareilles affaires. C'est aussi pourquoi il faut bien me contenter des arrangements que j'ai pris au sujet que vous savez,[1] ne pouvant pas détacher là-bas des forces extraordinaires, ni brûler la chandelle à plusieurs bouts. Ce que je ne vous dis cependant que pour votre seule direction et sous le sceau du secret.

Nach dem Concept. Federic.

14297. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Finckenstein übersendet mit seinem Bericht, Berlin 5. December, folgenden „Extrait d'un article inséré dans la dernière gazette anglaise":

„Traduction d'une partie d'une lettre interceptée du roi de Prusse au comte Finckenstein, qui roule en Hollande.

Voilà[2] le pauvre empereur de Russie détrôné par son épouse. On s'y attendait: l'Impératrice a infiniment d'esprit, aucune religion et les inclinations de la défunte, mais contrefait la dévote en même temps. C'est le second tome de Zeno,[3] empereur grec, de son épouse Ariadne, et de la Catherine de Medicis.

Le ci-devant chancelier de Bestushew était le grand favori de cette Princesse, et comme il était entièrement attaché aux guinées, je me flatte que les attachements[4] d'à présent subsisteront.

Le pauvre Empereur voulait imiter Pierre Ier, mais il n'en avait pas le génie."[5]

Finckenstein meldet, er habe sofort an Knyphausen geschrieben, „pour qu'il oblige le gazettier de révoquer solennellement cette calomnie", und an Hellen, „afin qu'il empêche que les gazetiers hollandais ne l'insèrent dans leurs feuilles"; er habe auch gleichzeitig Goltz und Solms in Moskau benachrichtigt, „afin qu'ils puissent y donner un démenti formel, au cas qu'elle vînt à se répandre en Russie".

Leipzig, 8 décembre 1762.

J'ai reçu à la suite de votre rapport du 5 de ce mois la lettre du prince de Repnin que vous y aviez jointe et sur laquelle je vous adresse ma réponse[6] avec la copie que je vous communique pour votre direction.

L'imposture grossière dont mes ennemis en Angleterre se sont servis dans l'intention de me brouiller avec la Russie, n'a pas laissé d'exciter toute mon indignation, et j'approuve tous les arrangements que vous avez pris pour donner un démenti formel à cet impudent mensonge et à cette pièce malicieusement controuvée.

Nach der Ausfertigung. Federic.

---

[1] Die Besetzung von Wesel, vergl. Nr. 14288. Dem Prinzen Ferdinand von Braunschweig dankt der König am 8. December für seine Nachrichten vom 2. „Quant à notre projet sur Wesel, nous tâcherons, de notre côté, d'éprouver la fortune et de faire ce que nous pourrons, au hasard de réussir ou non". [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [2] In einer im Kriegsarchiv zu Wien befindlichen Abschrift des obigen Schreibens: „Voilà donc". — [3] In der Wiener Abschrift: „de l'histoire de Zeno". — [4] In der Wiener Abschrift: „engagements". — [5] In der Wiener Abschrift folgt noch der Satz: „On le dit massacré." — [6] Nr. 14298.

14298. AU PRINCE REPNIN A BERLIN.

Leipzig, 8 décembre 1762.

Je vous sais parfaitement gré de la franchise avec laquelle vous avez bien voulu vous ouvrir envers moi par la lettre du 4 que vous venez de m'écrire sur les deux articles y compris, et au sujet desquels je suis bien aise de vous dire que, quant au premier article, qui regarde les États de M. le prince d'Anhalt-Zerbst, vous pouvez compter, et je vous en donne toutes les assurances positives, que ni moi ni mon commissariat de guerre ont demandé un sol en contribution de ces États ni aucune autre livraison, soit en recrues soit en quelque chose de quelle espèce que ce puisse être, depuis tout le courant de l'année présente, et que même, quant à l'année passée, lesdits États ont été affranchis de tout poids de la guerre, dès qu'après l'avènement au trône de Sa Majesté Impériale votre souveraine j'eus envoyé mon ordre à mondit commissariat de guerre pour les en absolument exempter.[1]

Quant à ce qui regarde le marquis de Fraigne,[2] je passe sous silence ici si jamais il s'est légitimé par des lettres *credentiales* en qualité d'envoyé auprès de la cour du susdit Prince; mais ce [que] je puis vous assurer, c'est que ce de Fraigne agit pendant son séjour à Zerbst en espion des Français, qu'il détacha ses émissaires pour nous trahir, et qu'il travailla même à un plan et complot pour faire surprendre par mes ennemis ma forteresse de Magdeburg. Ce qui m'obligea, au bout du compte, après avoir tenté inutilement toutes les voies de douceur pour l'éloigner de Zerbst, de me faire assurer de sa personne, de le faire enlever et de le mettre en lieu de sûreté, afin de lui ôter par là toute faculté à ne plus me nuire. Je vous laisse juger vous même si, dans cette occasion, je n'ai pas agi à son égard que conformément à tout droit de gens et de guerre, et suis persuadé que Sa Majesté l'Impératrice a ignoré jusqu'à présent ces circonstances et qu'en étant informée elle n'aurait du tout douté de la légitimité de mes procédés. Cependant, pour lui prouver encore dans cette occasion ma parfaite considération pour elle et mon amitié sincère, je donnerai mes ordres, afin que ledit sieur de Fraigne soit relâché de son arrêt et qu'il soit mené au delà de mes frontières, avec défense à ne plus mettre pied dans mes États.[3]

[1] Vergl. Bd. XXI, 584. — [2] Vorlage: „Dufresne". Vergl. Bd. XIII, 542. XVI, 431. XVII, 128. XX, 425. — [3] Der Oberstlieutenant von Reichman, Commandant von Magdeburg, soll, wie ihm am 8. December befohlen wird, dem Marquis de Fraigne ankündigen, „dass, wenn er zuvorderst den in allen solchen Fällen gewöhnlichen Eid von Urfehde in französischer Sprache und nach dem Gebrauch der Religion, wozu er sich bekennet, abgeleget haben würde, Ihr ihn seines bisherigen Festungsarrestes zu erlassen dergestalt beordert wäret, dass Ihr ihn über die Grenze Meines Territorii durch das Halberstädtsche bringen und ihn alsdenn freilassen solltet, nach seinem Vaterlande zurückzugehen, jedennoch mit der expressen Condition und

Je crois que ces faits ne vous laisseront plus douter de la malice de mes ennemis qui prennent à tâche de représenter dans un faux jour tout ce dont ils se flattent qu'il pourrait contribuer à rompre la bonne intelligence entre les deux cours, et qu'il n'y a aucune indignité dont ils ne croient pouvoir se servir pour arriver à leur but.

En voici un autre échantillon plus grossier, mais plus clair encore. L'on vient à me supposer une lettre que je dois avoir écrite à mon ministre le comte Finckenstein,[1] dont je n'hésite point de vous communiquer copie, vous connaissant parfaitement honnête homme et qui en jugera et des moyens honteux et indignes desquels mes ennemis se servent. J'apprends qu'ils ont poussé leur effronterie jusqu'à faire insérer cette indigne pièce dans la gazette anglaise. Pour confondre ce mensonge, on n'aura qu'à savoir que je n'écrive jamais des lettres au susdit comte de Finckenstein pendant le temps de la campagne qu'en chiffres et qui ne roulent qu'uniquement sur des affaires bien sérieuses; que, supposé pour un moment qu'une lettre dans ce sens aurait jamais [pu] sortir de ma plume, ce qui cependant [serait] un mensonge grossier, elle ne serait jamais parvenue à la connaissance de mes ennemis et de milord Bute, avec lequel je me suis trouvé malheureusement en opposition presque dès le commencement de son administration du gouvernement en Angleterre. Entre autres indices de la fausseté de ladite lettre, on pourra compter que, bientôt après la révolution arrivée à Pétersbourg, je n'ignorais pas que le comte Bestushew ne rentrerait pas dans le ministère, ce qui peut-être n'a été connu sitôt en Angleterre, vu que les lettres de Russie y arrivent plus tard, et qu'on y a présumé ce qui se trouve dans cette lettre postiche au sujet dudit comte Bestushew. Enfin, quiconque connaît mon style dans les lettres que j'écris moi-même, n'aura point de difficultés à le distinguer de celui de ladite lettre controuvée et forgée par l'imposture.

Je crois que cette indigne manœuvre vous convaincra de la façon d'agir peu honnête et honteuse de mes ennemis, et me persuade, au surplus, que votre cour, selon sa pénétration connue, ne voudra pas ajouter foi à tout ce qui se débite malicieusement à mon égard, sans s'expliquer au moins avec moi là-dessus, où j'espère alors de pouvoir toujours l'en désabuser.

Nach dem Concept. Federic.

---

unter der ernstlichen Verwarnung, dass er sich forthin nie unternehmen solle, Meine Lande bei Lebensstrafe weiter zu betreten, noch weniger sich darin jemalen betreffen zu lassen".

[1] Vergl. Nr. 14297.

14299. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

Leipzig, 8. December 1762.

Ew. Excellenz beide gnädige Schreiben vom 30. voriges und 5. dieses habe nach einander richtig erhalten. Ich gestehe, dass ich mir nie vermuthet habe, dass eine so schändliche Pièce als die, so Ew. Excellenz des Königs Majestät jetzo gesandt haben,[1] in denen englischen Zeitungen kommen mögen. Es seind bereits über vier Wochen, als mich des Herrn von Schlabrendorff Excellenz avertireten, wie Sie in Breslau dergleichen gesehen, von welcher man gesaget, dass sie in Warschau rouliren sollte. Auf mein Ersuchen schickten Dieselbe mir eine Abschrift davon, welche so, wie ich solche erhalten, zu Ew. Excellenz Einsicht hierbei lege.[2] Die Rubrique derselben differiret etwas von der Abschrift aus denen englischen Zeitungen. Ich muss mein Urthel suspendiren, wo eigentlich die monstreuse Pièce zur Welt gekommen; wann ich aber die Warschauer Ueberschrift ansehe, so ist der angeführte Umstand absolument falsch, denn gottlob wir in diesem ganzen Jahre und währender Campagne weder eine Post noch Courier oder Feldjäger verloren haben, so von dem Feinde enleviret worden wäre. Da diese schändliche Pièce, wie vorhin erwähnet, zuerst in Warschau erschienen ist, so machet mir solches einen grossen Verdacht, und wenn ich dazunehme, was der Benoît in seinem letzteren Berichte vom 20. voriges meldet,[3] so muss man gewisse Leute zu Warschau zu allem capabel halten. Des Königs Majestät soupçonniren inzwischen Mylord Bute; ich muss es dahin gestellet sein lassen. Es ist mir inzwischen lieb, dass Höchstdieselbe Sich darüber mit dem Prinzen von Repnin expliciret haben. Ich wünschete, dass eine geschicktere Hand als die meinige darüber die Feder geführet hätte; ich schmeichele mich aber, dass Ew. Excellenz alles bestens in Dero Aeusserungen gegen den Fürsten Repnin suppliren werden.

Die in Russland ausgebrachte Nachricht von neuen Belästigungen des Fürstenthums Zerbst ist absolument falsch, und ich offerire mich, verlangten Falls ein Attest von dem Kriegescommissariat, welches ich noch heute sehr ernstlich darnach gefraget habe, beizuschaffen, dass von dem Tage an, als nach Absterben der Kaiserin Elisabeth der vorige Kaiser mit dem König in Correspondance gekommen und die Ordre wegen Exemtion des Zerbstischen hieher gekommen, nicht ein Groschen weiter aus diesem Lande genommen noch sonsten einige Lieferungen weiter gefordert worden. Sollte vielleicht auch auf Inspiration des wienerschen Hofes dieses ganze Spiel durch den Fürsten von Zerbst gefiedert werden?

Ich zweifele fast, dass es des Königs Intention sei, an Ew. Excellenz eine nochmalige Ordre zu Dero Ueberkunft anhero zu senden, nachdem Sie Sich zu zweien Malen darüber schriftlich geäussert haben.[4] Es ist ein Schreiben an des jungen Prinzen Heinrich Hoheit, desgleichen an den Herrn Generalmajor von Buddenbrock nach Magdeburg ergangen, nach welchen beide auf den 15. dieses anherokommen sollen. Ich vermuthe also gewiss, dass Ew. Excellenz nicht anstossen dörften, wenn Dieselbe etwa erwähnten Tages auch Dero Abreise ansetzten, um gleich nach ersteren auch hier einzutreffen. Ich glaube auch nicht, dass es nöthig sein werde, die Expeditiones wegen der Mission nach Schweden[5] vorher zur Unterschrift zu präsentiren.

Ew. Excellenz bitte ich höchlichst um Vergebung dieses meines confusen Schreibens, so ich in höchster Eile geschrieben. Ich hoffe, bei ersterer Gelegenheit mich über ein und anders näher expliciren zu können.

Eichel.

Nach der Ausfertigung.

---

[1] Vergl. Nr. 14297 und Nr. 14298. — [2] Liegt nicht bei. — [3] Benoît hatte u. a. berichtet, dass, nachdem die französisch-englischen Friedensverhandlungen nicht vor dem Zusammentritt des Parlaments abgeschlossen worden seien, „l'on craint infiniment ici que tout n'aille dorénavant au gré de Votre Majesté". — [4] Vergl. S. 351. 365. — [5] Vergl. Nr. 14195.

14300. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Leipzig, 9 décembre[1] 1762.

Vous devez vous représenter que ce n'est pas sans surprise que j'ai vu par votre rapport du 7 de ce mois les nouvelles représentations que le prince Repnin est venu vous faire.[2] Sur quoi il faut que je vous fasse préalablement la réflexion que j'ai tout lieu de présumer qu'il y ait une brigue en Russie qui cherche à brouiller de nouveau nos deux cours, et qui se sert malicieusement de tous les moyens, même des plus petits objets, pour y réussir, et que c'est pourquoi il faut que nous agissions avec toute la prudence possible, et que nous mesurions extrêmement les termes dans nos réponses, afin qu'elles ne sentent pas le refus, mais qu'elles traînent les choses et nous fassent gagner du temps. Quoique je sois d'opinion que l'impératrice de Russie, vu les circonstances intérieures du pays, ne voudra pas entrer dans une guerre ouverte contre nous, il serait cependant toujours fâcheux, si mes ennemis gagnaient tant sur elle qu'elle se déclarât dans les négociations favorable pour eux et que nous la trouvassions partout dans notre chemin.

J'ai de forts soupçons sur ce que le prince de Repnin, qui m'a prouvé autrefois ses bons sentiments à mon égard, aura été chargé depuis quelque temps de me faire du jour au lendemain et coup sur coup de nouvelles propositions. Il s'y est agi tantôt du sieur Courcel,[3] tantôt du bailliage de Biegen, de plus de l'épouse du margrave Henri, ensuite des nouvelles de Constantinople sur un prétendu traité entre moi et la Porte, encore de l'évacuation de la Saxe, plus de la médiation, de l'exemption du pays de Zerbst des prétendues charges,[4] d'ailleurs des contributions de la Saxe, d'indemnisation du prince de Zerbst et sur d'autres sujets encore que vous n'ignorez pas; ce qui ne laisse pas de me donner des indices peu équivoques que la susdite brigue se donne tous les mouvements pour trouver des objets à faire refroidir l'Impératrice à mon égard et de pêcher ensuite en eau trouble. D'ailleurs, comme je n'ai point appris que le prince de Repnin ait reçu des courriers de sa cour, pour être chargé de pareilles propositons, je m'imagine que le résident ou secrétaire saxon à Berlin ou quelque autre émissaire l'anime à entasser proposition sur proposition, dans la vue qu'un refus ouvert sur l'une ou l'autre effectuera des brouilleries ou des froideurs.

Vous devez ainsi bien observer que toutes les fois que vous répondrez au prince Repnin, vous vous exprimiez en termes très obligeants et en expressions choisies et bien mesurées, mais toujours avec quelque cheville convenable qui fasse traîner habilement les choses, et qui nous fasse gagner du temps.

En conséquence de ceci vous direz audit Prince avec beaucoup de

[1] Vom 9. December ein Schreiben an Algarotti in den Œuvres, Bd. 18, S. 126. — [2] Vergl. Nr. 14301. — [3] Vergl. S. 228. — [4] Vergl. Nr. 14298.

compliments que, quant à l'affaire du pays de Zerbst, vous pouviez l'assurer positivement qu'on n'avait rien demandé de ce pays depuis presque deux ans ni n'en demanderait quelque chose, soit en contributions soit en livraisons de fourrage, de grains, de bétail, de chevaux, de recrues et de quoi que ce soit.[1] Que je n'avais pas attendu que l'Impératrice m'en eût fait parler, mais que, par considération particulière et par égard personnel pour elle, j'avais de mon propre mouvement fait tout ce que j'avais cru lui être agréable, dès que la correspondance entre les deux cours avait été renouée. Ce que vous relèverez au mieux en termes bien affectueux et obligeants.

Quant à la Saxe, vous insinuerez au prince Repnin qu'il se souviendrait de ce que je lui en avais déjà dit. Qu'en ceci la différence entre moi et entre la cour de Vienne était assez grande et notable; que j'avais perdu dans cette guerre les pays de Clèves et de Glatz, au lieu que les Autrichiens n'avaient rien perdu et qu'en conséquence le seul moyen qui me restait, pour retirer ces provinces des mains de mes ennemis, était leur compensation avec la Saxe. Que, dans la persuasion où j'étais, que Sa Majesté l'Impératrice de Russie était de mes amies, je m'étais flatté de son équanimité qu'elle prendrait à cœur mes intérêts, mais que ce que j'entendais d'eux jusqu'à présent, ne roulait que sur des indemnisations à mes ennemis, et qu'on n'avait sonné mot de mes intérêts. Ce que vous devez lui insinuer en termes bien choisis et qui ne sentent point le reproche. Vous ajouterez que lui, prince de Repnin, réfléchirait à ce que, quand des puissances désiraient une médiation, [elles] s'en promettaient ordinairement une entière impartialité; que jusqu'ici j'avais fait tous les pas qui m'avaient été possibles, vers l'Impératrice, pour lui prouver mon empressement à gagner son amitié, sur laquelle je me confiais aussi encore, dans la ferme persuasion qu'elle ne voudra rien exiger de moi qui fût contraire à ma dignité et aux véritables intérêts de l'État que je gouverne.

Que, quant à la prétendue déclaration favorable de la cour de Vienne au sujet de l'évacuation de la Saxe, il avait assez paru, par les effets, combien peu ses intentions étaient pures et sincères, vu qu'à peu près au temps de sa déclaration elle avait fait attaquer en Saxe mon frère Henri et augmenter les fortifications de Dresde,[2] et qu'au surplus j'avais des avis déjà que cette cour destinait le maréchal Daun pour commander l'armée autrichienne en Saxe. Ce qui prouvait assez que

[1] Dem Markgrafen von Ansbach dankt der König am 9. December für sein Schreiben vom 3., „par laquelle vous me témoignez votre reconnaissance des ménagements que mes troupes ont ordre d'apporter vis-à-vis de vos sujets et pour vos États.“ „Je me tiens bien assuré de votre amitié et j'ai l'entière confiance que, s'il dépendait de vous, il ne se ferait rien de désagréable ni de contraire à mes intérêts.“ Eigenhändig war hinzugefügt: „Mille compliments, mon cher neveu, à votre digne mère.“ — [2] Vergl. Nr. 14241.

ladite cour affectait de rejeter sur moi ce qu'elle n'avait point envie de faire elle-même.

Pour ce qui regarde l'article des contributions de Saxe, vous insinuerez au prince Repnin que, du temps que les troupes russes avaient été en Poméranie, nous avions reçu beaucoup de rapports exagérés sur pareil sujet, qui cependant ne s'étaient pas trouvé exactement justes. Que ces gens ici en faisaient de même, et qu'accoutumés à tout grossir, leurs maux n'étaient pas si considérables qu'ils prétendaient le faire accroire. A cette occasion vous jetterez habilement des propos, comme de vous-même et en paraissant pencher beaucoup pour des liaisons avec la Russie, afin de faire entrevoir audit ministre, comme une confidence que vous lui jetez, qu'il ne fallait point nous trop presser, afin de ne pas nous obliger de nous jeter dans les bras de la France qu'elle nous ouvre.

Voilà le précis de la réponse que vous ferez au prince Repnin, que je vous recommande cependant fort d'habiller en termes bien modérés, polis et affectueux, en sorte que vous pèserez chaque mot et chaque expression dont vous vous servirez, afin qu'il n'y entre rien qui rebute, et que cela n'ait du tout l'air d'un refus, mais bien plutôt d'une négociation entre des amis confidents, auxquels l'on se confie comme dans les meilleures mains. Voilà il faut que vous mesuriez chaque mot et chaque expression, pour en choisir de tels qui ne soient ni trop forts ni trop faibles.

Au reste, quand il y aura occasion de le faire sans affectation, vous n'oublierez pas de faire usage envers le prince Repnin de l'anecdote que Benoît vient de marquer par son rapport du 27 novembre au sujet des soupçons que la cour de Varsovie donne d'avoir trempé en quelque façon dans la dernière conspiration en Russie.[1]

[1] Benoît hatte, Warschau 27. November, berichtet: „Le prince Poniatowski, stolnik, vint d'abord à moi et me dit que je me ressouviendrais de ce »grand évènement« qui devait arriver, et dont la cour d'ici avait menacé, il y a quelques semaines . . ., et que c'était sûrement cette conspiration dont il s'agissait, et qu'on avait eu apparemment des promesses certaines que, si elle réussissait, l'Autriche et la Saxe recouvriraient par là un allié fort chaud, et qu'alors la Russie se déclarerait infailliblement contre Votre Majesté." Auch der dänische Gesandte hatte Benoît mitgetheilt, dass man am warschauer Hofe von dem Bevorstehen einer Revolution in Russland unterrichtet gewesen war. Eichel schreibt am 12. December an Finckenstein: „Bei der Gelegenheit, als des Königs Majestät einliegenden Bericht des Herrn Benoît gelesen und, ohne an denselben etwas antworten zu lassen, an mich zurückgegeben, haben Dieselbe mir befohlen, solchen an Ew. Excellenz zu senden und von Sr. Königl. Majestät wegen dabei zu melden, dass, wenn Ew. Excellenz noch wegen Dero Abreise hieher die Zeit dazu hätten, den Fürsten von Repnin zu sprechen, und es sonst die Gelegenheit dazu wäre, Ew. Excellenz ihn die Benoîtsche Relation, und zwar im Original mit dem Déchiffré, wegen des Articuls vom warschauer Hofe selbst lesen lassen könnten . . . Des Königs Majestät erkundigten Sich sonsten bei dieser Gelegenheit, ob Ew. Excellenz hier bald ankommen würden, und als ich darauf antwortete, wie Dieselbe letzthin Sr. Königl. Majestät Selbst angezeiget hätten, den 15. dieses von Berlin hieher abgehen und den 17. dieses hier eintreffen zu wollen, so schienen des Königs Majestät davon zufrieden zu sein."

Vous pourrez encore faire sentir à notre homme que tant de partialité de la part de sa cour ne s'accorde guère avec le désir de la médiation, parcequ'un médiateur doit être impartial, ou doit s'attendre à ne point être accepté. Enfin, si quelque autre bonne idée vous vient, propre à calmer l'Impératrice russienne, vous tâcherez de la mettre en œuvre.

Federic.

P. S.

Quant à ce qui regarde les propos du duc de Nivernais dont le baron de Knyphausen vous a fait son rapport,[1] vous n'avez qu'à lui répondre qu'il pourra écouter ce que le Duc voudra lui dire, et faire sonder ses intentions, afin de savoir où il en veut. Si, d'ailleurs, il arrive que le Duc veuille entamer quelque entretien avec lui, il ne s'y refusera pas pour l'entendre et m'en faire son rapport.

Federic.

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz zum Hauptschreiben („Vous pourrez etc.") eigenhändig.

14301. AU COLONEL BARON DE GOLTZ ET AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION COMTE DE SOLMS A MOSCOU.

Leipzig, 10 décembre 1762.

J'espère que mes dernières dépêches du [5 et 7 de ce mois][2] vous auront été bien remises par les courriers que je vous en ai dépêchés. Comme il ne m'est entré depuis ce temps aucune nouvelle intéressante de vous, je ne saurais m'empêcher de vous avertir de ce qui s'est passé à l'égard de plusieurs propositions que le prince de Repnin depuis son arrivée à Berlin m'a faites l'une sur l'autre, à ce qu'il me mande, par ordre de sa cour.

Je passe ici celles qu'il m'a faites au commencement au sujet du sieur de Courcel, du bailliage de Biegen, de la princesse épouse du margrave Henri, d'un prétendu traité défensif qu'on m'impute avoir conclu avec la Porte Ottomane contre la Russie, et encore de l'évacuation de la Saxe et sur d'autres articles encore au sujet desquels je ne veux entrer ici en aucun détail, vu leur peu d'importance et que le prince Repnin a paru content des réponses que je lui ai données.

Il vient du depuis me faire une représentation au sujet des États du prince de Zerbst qui, selon lui, étaient actuellement encore obligés de me payer de grosses contributions et de faire de fortes livraisons de recrues. Je lui ai prouvé tout clair comme le jour que je n'avais point attendu que l'Impératrice m'en eût fait parler, mais que plutôt en considération de cette Princesse et pour lui donner toutes les marques de

[1] „Le duc de Nivernais avait dit de son propre chef à un ami commun qu'il espérait que l'évènement de la paix produirait le rétablissement de l'ancien système, qui était le plus naturel entre Votre Majesté et sa cour." Bericht Finckensteins vom 7. December. — [2] Nr. 14290 und S. 373. Anm. 1.

mon attention dans tout ce [que] j'avais cru lui faire plaisir, j'avais de mon propre mouvement l'année passée déjà affranchi le pays de Zerbst,[1] dès que la correspondance entre nos deux cours avait été renouée, de toutes contributions et livraisons de guerre, en sorte que depuis ce temps-là [il] n'avait rien payé en contributions, ni livré la moindre chose en fourrages, grains, bestiaux, chevaux, recrues ou que ce soit, et qu'en conséquence l'imputation qu'on m'avait faite du contraire, était absolument controuvée et fausse.

Après ceci ledit prince Repnin est revenu incessamment après à la charge, en réclamant au nom de l'Impératrice l'élargissement d'un nommé marquis de Fraigne, que j'avais [fait] arrêter à Zerbst et fait tenir en arrêt depuis plusieurs années dans le courant de la présente guerre. Je lui ai répondu[2] qu'apparemment l'Impératrice avait ignoré les vrais motifs de mon procédé contre ce de Fraigne. Que celui-ci, ayant séjourné quelque temps à Zerbst, en effet comme un simple voyageur, quoiqu'il s'était arrogé la qualité de ministre de France, sans jamais y avoir été accrédité, avait fait ouvertement le métier d'espion des Français mes ennemis; qu'il avait envoyé des émissaires pour espionner mes troupes et qu'il avait même travaillé à exécuter un plan qu'il avait médité pour faire trahir et surprendre ma ville de Magdeburg, ce qui m'avait obligé, après toutes tentatives amiables gratuitement faites pour l'éloigner de Zerbst, de l'en faire enlever et le mettre en lieu de sûreté, pour ne pas plus pouvoir me nuire. Que, pour donner encore une marque de mes égards particuliers pour l'Impératrice, je donnerais mes ordres, afin que ce Fraigne dût [être] élargi de son arrêt, quoique ses mauvais desseins contre moi m'obligeaient de le faire mener au delà des frontières de mes États, avec défense de n'y plus mettre pied sous peine de vie.

Tout d'abord après ceci le prince de Repnin, et sans attendre ma réponse sur ses susdites propositions, est venu représenter à mon ministre Finckenstein[3] par ordre de sa cour que non seulement l'Impératrice souhaitait que je procurasse au moins à la paix une indemnisation des pertes que le prince de Zerbst eut faites pendant plusieurs années consécutives dans la guerre présente, mais il a fort insisté encore, en disant qu'il était chargé d'un ordre exprès de sa cour, de renouveler ses instances les plus fortes sur l'évacuation de la Saxe, après que la cour de Vienne avait déclaré d'en vouloir retirer ses troupes. Ledit ministre a laissé même échapper que, si je n'apporterais à cet article, qu'il a qualifié d'essentiel, les mêmes facilités que la cour de Vienne y avait déjà apportées, je sentirais moi-même que l'indemnisation tomberait alors tout entière à ma charge, et qu'il prévoyait le refroidissement qui résulterait d'un refus, et les suites fâcheuses qu'il pourrait entraîner, et qu'il n'y avait point de paix stable et solide à espérer entre les deux cours, si cette affaire ne venait pas à s'arranger bientôt.

[1] Vergl. Bd. XXI, 584. — [2] Vergl. Nr. 14298. — [3] Vergl. Nr. 14300.

Je lui ai fait répondre à cela en termes très modérés et pleins de douceur que, sans m'arrêter à la question si la cour de Vienne s'était engagée proprement à quelque chose par tout le verbiage de sa réponse, en faisant semblant de vouloir donner les mains à cette évacuation, il avait paru au moins le contraire par les effets, vu qu'à peu près au temps de sa réponse elle avait fait attaquer de vive force mon frère Henri, pour s'élargir plus dans ce pays; qu'elle avait fait augmenter les fortifications de Dresde pour s'en assurer d'autant plus la possesion, et qu'on avait déjà des avis en conséquence desquels elle destinait le commandement de son armée en Saxe au maréchal Daun. Mais que, passé tout cela, la différence entre moi et entre la cour de Vienne dans ceci était considérablement grande et notable; que j'avais perdu dans cette guerre les pays de Clèves et le comté de Glatz, au lieu que la cour de Vienne n'avait jusqu'ici rien perdu de ses pays héréditaires et qu'en conséquence le seul moyen qui me restait pour retirer ces provinces des mains des ennemis, était la compensation avec la Saxe. Que, quant aux bruits et clameurs que les Saxons faisaient partout des énormes contributions que j'exigeais d'eux, j'ai fait prier M. de Repnin de se souvenir que du temps que les troupes russiennes se trouvèrent en Poméranie, nous en avions reçu beaucoup de rapports exagérés à pareil sujet qui cependant ne s'étaient trouvés ensuite point justes. Que ces gens-ci faisaient à présent de même et, accoutumés à bien grossir les objets, leurs prétendus maux n'étaient point si grands qu'elles les voulaient faire accroire. Qu'au surplus, dans la persuasion où j'étais que Sa Majesté l'Impératrice était amiablement intentionnée pour moi, je me flattais qu'elle prendrait à cœur mes intérêts, mais qu'il m'était douloureux de n'entendre jusqu'à présent que parler des indemnisations à faire à mes ennemis, qui m'avaient attaqué injustement, et qu'au contraire, on n'avait sonné mot jusques ici de mes intérêts. Que le prince Repnin conviendrait que, quand des puissances désiraient une médiation, elles s'en promettaient ordinairement une parfaite impartialité du médiateur; que j'avais fait jusqu'à présent tous les pas possibles envers l'Impératrice pour lui prouver la pureté de mes intentions et mon désir sincère à me gagner son amitié, à laquelle je me fiais aussi encore dans la ferme persuasion qu'elle ne voudrait rien exiger de moi qui soit contraire à ma dignité et aux intérêts essentiels de l'État que je gouvernais.

Voilà ce que j'ai fait répondre à peu près au prince de Repnin par le comte Finckenstein en termes tout-à-fait amiables et douces et de façon que de bons amis se servent pour s'expliquer ensemble honnêtement et sans la moindre aigreur ni reproches.[1] J'ai bien voulu vous en faire part confidemment et pour votre seule direction, afin que vous n'en fassiez autre usage que de vous expliquer conformément à mes intentions, dans le cas que les ministres de Russie commencent de

[1] In der Vorlage folgt: „ni aigreur".

vous en parler. Vous observerez d'ailleurs que, quand je vous ai indiqué les propositions que le prince Repnin nous a faites, ce n'est pas absolument pour me plaindre à son sujet, que [je] connais d'ailleurs très bien intentionné pour la bonne harmonie entre les deux cours, mais seulement pour vous orienter sur les choses.

Tout cela me fait soupçonner qu'il y ait une forte brigue à la cour de Russie qui se donne tous les mouvements pour trouver des objets aux moyens desquels ils veulent m'agacer et refroidir et brouiller insensiblement par là l'Impératrice avec moi, afin de pêcher ensuite en eau troublée. C'est pourquoi vous ne devez point être indolents et indifférents en ceci, mais veiller de toute votre attention pour bien approfondir ce qui se passe à ce sujet, et pour découvrir cette trame et ces intrigues sourdes.

Voilà pourquoi je vous recommande très fort de ne pas traîner longtemps pour me gagner le sieur Panin,[1] ou, dans le cas que ce n'est pas celui qui donne le branle dans les grandes affaires par la confiance particulière que sa souveraine lui témoigne, tel autre qui que ce soit, qui est propre à remplir mon attente et qui me serve de sûr garant à ce que l'Impératrice ne change point des sentiments amiables pour moi, et que toutes les machinations et intrigues sourdes et publiques de mes ennemis nombreux soient confondues et ne portent point coup. Vous emploierez à cet usage les 100 000 écus que j'y destine, et même, si cela ne peut être autrement, 200 000 écus, que je ne regretterai point, pourvu que j'en obtienne mon but absolument nécessaire, que vous me le procuriez par votre bonne adresse et savoir-faire. Au surplus, vous vous souviendrez que, quand Sa Majesté Impériale à son avènement au trône déclara qu'elle voulût garder religieusement le traité de paix nouvellement conclu entre moi et la Russie, elle donna en même temps de fortes assurances qu'elle ne voulût du tout se mêler de la guerre présente; et c'est à quoi vous devez bien appuyer dans toutes les occasions convenables et employer toute votre dextérité pour émousser tous les traits dont nos ennemis veulent se servir contre moi et contre mes intérêts.

A cette occasion je ne saurais me passer de vous faire souvenir de l'indigne et infâme manœuvre dont mes ennemis [se] sont servis pour indisposer personnellement l'impératrice de Russie contre moi, et dont je ne viens d'avoir connaissance que depuis deux jours. Il s'agit d'une lettre grossière et infâme dont le comte Finckenstein vous aura apparemment déjà instruit et envoyé copie,[2] que des scélérats ont fait courir dans le monde et même fait imprimer dans une gazette anglaise, en m'imputant que je la doive avoir écrite audit comte. En cas que cette indigne et infâme pièce dût être connue en Russie, selon le but que mes ennemis s'en sont proposé, vous la devez déclarer d'abord pour indignement et très malicieusement controuvée et forgée; ce dont toutes les honnêtes [gens] conviendront d'autant plus[3] qu'elle porte devant soi

[1] Vergl. S. 373. — [2] Vergl. Nr. 14297. — [3] Vorlage: „plus convenir".

tous indices de sa fausseté; que, d'ailleurs, je n'écris jamais des lettres pendant un temps de campagne qu'en chiffres et cela unique[ment] sur des affaires de grande conséquence. Que, supposé pour un seul moment que jamais une si vile lettre saurait pu sortir de ma plume, comment aurait-elle été connue de mes ennemis et rendue publique en Angleterre, surtout après que j'ai été brouillé avec milord Bute, ce qui est arrivé depuis presque le commencement de son administration des affaires! Aurais-je ignoré que, malgré la révolution arrivée à Pétersbourg, le comte Bestushew, rétabli d'ailleurs, ne rentrerait plus dans le ministère? ce qu'on ignorait apparemment encore en Angleterre, quand la susdite lettre indigne fut forgée. Enfin, pour peu qu'on se connaisse à mon style, on en reconnaîtra la différence de celui de cette pièce, où la fureur de son auteur a mis tant de grossièretés.

J'ai écrit tout ceci au prince Repnin,[1] en l'avertissant du tour indigne et infâme que mes ennemis n'ont pas hésité de vouloir me jouer, afin qu'il soit en garde contre les moyens honteux dont ceux-ci se servent effrontément à me blâmer.

Nach dem Concept. Federic.

14302. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

Leipzig, 10 décembre 1762.

Agréez, je vous prie, les remercîments que je vous fais de toutes les nouvelles intéressantes dont vos lettres m'informent. Quant à celles que la vôtre du 4 m'apprend, je crois bien qu'il y aura beaucoup de brouilleries et de clameurs à Londres au sujet de la paix mal digérée et précipitée avec la France; mais je ne saurais me représenter que, nonobstant cela, cette paix dût échouer et ne pas prendre consistance pour le moment présent.

Pour moi, de ma part, je me trouve encore dans le plus grand embarras à l'égard de mes affaires, et je ne veux point vous dissimuler en confidence que l'article pour amasser les fonds en argent qu'il me faut, est un qui, parmi mes autres embarras, ne me gêne pas moins.[2] Vous m'obligerez ainsi en me marquant le jour à peu près, quand vous

[1] Vergl. Nr. 14298. — [2] Der General Schenckendorff, welcher bei der Erhebung von Contributionen im Stifte Naumburg-Zeitz auf Schwierigkeiten gestossen war, wird am 10. December darauf aufmerksam gemacht, „wie es ein Hauptumstand bei der Hinderniss von der richtigen Bezahlung ist, dass die Magistrate und Obrigkeiten die Taxe und detaillirte Repartition von denen aufzubringenden Geldern machen und dabei die Armuth hoch anziehen, sich selbst aber dabei schonen und ganz geringe ansetzen. Wann Ihr also solche Taxen nachsehen und revidiren, auch proportionell einrichten werdet, so ist gar kein Zweifel, dass die Gelder nicht eingehen und bezahlet werden sollten."

retirerez les troupes sous vos ordres de Mühlhausen et de Duderstadt, afin que je puisse m'arranger en conséquence pour y détacher des miennes.

Mes embarras, mon cher, redoublent tous les jours; cependant, il faut s'en tirer des uns par souplesse, des autres à force de travailler, d'autres par industrie et d'autres par valeur et à force de persévérance. J'espère que je trouverai un port où je mettrai mon vaisseau à l'abri de la cruelle tempête qui l'a battu si longtemps.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

14303. A LA DUCHESSE RÉGNANTE DE SAXE-GOTHA A GOTHA.

Leipzig, 11 décembre 1762.

Madame. Je reconnais votre bonté et votre indulgence, mon adorable Duchesse; c'est elle qui m'enhardit, et qui m'en rend quelquefois très indigne. La seule qualité que j'aie, est d'avoir un instinct qui connaît le mérite, et une âme qui honore la vertu. Voilà ce qui m'a subjugué, dès que j'ai eu le bonheur de vous connaître, et voilà ce qui m'attache à votre personne pour la vie. Hélas, Madame, un mot que j'ai lâché en passant, vous a donné de l'ouvrage plus qu'il n'en fallait. Que je me repens d'avoir lâché ce mot![1] Pour vous donner une idée de ma situation vis-à-vis de l'Angleterre, vous saurez, Madame, que nos traités sont bien différents de la conduite que le ministère britannique tient actuellement envers moi. Il y était stipulé de ne faire ni paix ni trêve sans le consentement de ses alliés. Le reste roulait sur une garantie solennelle et réciproque de toutes nos possessions. J'ai été le seul des alliés de l'Angleterre dont elle sacrifie les intérêts, car les Autrichiens vont se mettre incessamment en possession du duché de Clèves; même M. Bute négocie de tous côtés pour me susciter des ennemis et pour m'obliger à faire une paix humiliante et désavantageuse. Vous ne sauriez dire des vérités aussi dures à la princesse de Galles, sans qu'elle s'en choque; ainsi je crois que le meilleur est de n'en point parler, d'autant plus que les intérêts de l'Allemagne et ceux de la religion protestante sont des arguments dont ce maudit Bute ne fait aucun cas. Il a même déclaré qu'il fallait établir pour principe que

[1] Die Herzogin hatte, Gotha 8. December, geschrieben: „Je me suis occupé, depuis le départ de Votre Majesté (vergl. S. 370), à composer une lettre pour la princesse de Galles qui puisse produire l'effet désiré, mais plus l'objet est important et moins j'étais contente de mon ouvrage. J'ai déchiré au moins dix brouillons, cependant je persiste à lui écrire; que Votre Majesté daigne me prescrire et me dicter le canevas de cette lettre." Die verwittwete Prinzessin von Wales war die Schwester des Herzogs von Gotha.

l'Angleterre devait en toute occasion sacrifier ses alliés aux intérêts nationaux. Après cela, Madame, que nous reste-t-il à dire, sinon qu'en renonçant aux sentiments d'honneur et de bonne foi, un traître peut commettre des perfidies, sans en rougir, à l'abri de l'impunité dont il jouit par ses charges?

J'ai ensuite examiné ici les affaires de Thuringe. Les états doivent, Madame, de l'année 60, 400 000 écus de contribution et 150 000 écus à un marchand qui s'est chargé de leurs livraisons. On a relâché quelques otages sur leur parole, qui, au lieu de se reproduire après les citations qui leur ont été faites, se sont éclipsés. Tant de duplicité et de mauvaise foi de la part de ces Saxons m'interdit toute voie de douceur, d'autant plus que l'objet qui est à leur charge, est considérable, que nous sommes pauvres et ruinés et qu'il faut chaque jour fournir aux dépenses qui augmentent, au lieu de diminuer. Je me rappelle cent fois cette lettre qu'on connaît de Henri IV, où il mande à un de ses amis de lui faire avoir de l'argent, parceque son pourpoint est déchiré, qu'il n'a plus ni selle ni cheval et que ses serviteurs exigent de lui leur paye qu'il ne sait comment leur fournir. On ne sent ces choses que lorsqu'on se trouve dans un cas pareil, et l'on se trouve presque réduit comme Saint-Crépin, à voler le cuir pour donner des souliers aux pauvres. Voilà, Madame, la source de bien des procédés et des mauvaises manœuvres où je suis réduit par les lois d'une nécessité impérieuse. Une suite de fatalités m'a mis dans cette situation fâcheuse et violente. Il n'est pas aisé de s'en tirer, quoique j'y travaille de tout mon pouvoir. Je sais, ma chère Duchesse, que je ne risque rien en vous parlant avec cette franchise, car, dans la situation où je suis, il convient de ne faire remarquer aucun embarras et même d'affecter d'avoir des ressources pour soutenir la gageure contre tout le monde.

Je vous demande mille pardon de vous avoir entretenue si longtemps sur des matières désagréables qui me touchent beaucoup à la vérité, mais qui ne sont guère convenables, quand on écrit à une princesse respectable à laquelle il y aurait cent autres choses à dire. Ma franchise déplacée, l'ennui que vous causera, Madame, cette lettre, enfin, ce qu'il y a de trop peu courtois dans ma conduite, tout cela est la suite de votre trop grande indulgence. Cependant, je vous promets, Madame, que je n'en abuserai jamais, et que personne n'est avec plus de reconnaissance ni avec une plus haute estime que, Madame, de Votre Altesse votre[1] très fidèle cousin, ami et serviteur

Federic.

Nach der Ausfertigung im Herzogl. Haus- und Staatsarchiv zu Gotha. Eigenhändig.

---

[1] So.

14304. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Leipzig, 11 décembre 1762.

Sur ce que vous venez de m'écrire au sujet du sieur de Wen-[des]sen,[1] je veux bien vous faire observer que ce n'est point un homme de qualité qui y devra figurer, que je demande pour envoyer à Vienne, mais un sujet qui sache se faufiler partout et qui m'y serve, non en qualité de ministre, mais de simple espion. D'ailleurs, d'où voulez-vous que je prenne les 3000 écus en bon argent que le susdit de Wen[des]sen me demande? Au surplus, je souhaiterais bien que vous missiez fin à me procurer un tel sujet que je désire, pour qu'il n'arrive pas après coup à sa destination.

Quant au sieur Calzabigi,[2] vous n'avez qu'à me l'envoyer ici et me l'adresser immédiatement.

Federic.

Nach der Ausfertigung.

14305. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

Leipzig, 12 décembre 1762.

Le landgrave de Hesse-Cassel m'ayant fait une réponse déclinatoire sur ma proposition touchant son bataillon de canonniers,[3] par le motif qu'il se croit être partie principale contractante de la paix faite entre la France et l'Angleterre, je crois devoir vous communiquer sa lettre[4] par la copie que je fais joindre à celle-ci. Je vous ai déjà prévenu que je m'y attendais, et qu'en conséquence je n'en serais guère embarrassé; et comme il n'y aura rien à faire avec ce Prince, j'ai cru être superflu de lui faire une réponse de ma part.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14306. AN DEN ETATSMINISTER EDLER VON PLOTHO IN REGENSBURG.

Leipzig, 12. December 1762.

Von dem Einhalt Eures Berichtes vom 6. dieses bin Ich recht wohl zufrieden gewesen und da, wie Ihr meldet, Ihr bereits eine so gute

[1] Vergl. Nr. 14281. — [2] Calzabigi (vergl. S. 239) wünschte nach Finckensteins Bericht vom 9. December einen Bericht Knyphausens dem Könige persönlich zu überreichen, „se faisant fort, à ce qu'il m'a dit, de Lui détailler différents moyens très aisés pour Lui procurer des fonds considérables dans l'étranger, et de Lui donner, en même temps, des idées très justes de l'état actuel des finances de la cour de Vienne". — [3] Vergl. S. 368. — [4] D. d. Rinteln 30. November.

Perspective zu Erreichung Meines Zweckes hättet,[1] so sollet Ihr nur ferner mit Fleiss und mit allem Eurem Savoir-faire darauf arbeiten und möglichst pressiren, dass Ihr die Sache völlig zu Stande bringet.

Nach dem Concept. Friderich.

14307. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

Leipzig, 13 décembre 1762.

Votre Altesse aura déjà appris par mes lettres précédentes[2] combien je désire d'Elle de me faire le plaisir de faire quitter aux troupes alliées sous vos ordres les villes de Mühlhausen et de Duderstadt, afin que je puisse étendre un peu plus mes quartiers de ce côté-là, et pour d'autres motifs que je vous ai allégués; je viens d'apprendre cependant que les troupes alliées s'élargissent de plus en plus dans ces quartiers-là, et que le régiment dragons du prince Frédéric de Hesse vient d'entrer dans la ville de Nordhausen, où il a sisté d'abord toutes les livraisons demandées pour mes magasins. Comme je ne doute pas que vous ne voudrez point permettre qu'on retrécisse ainsi les quartiers de mes troupes et me dérange dans mes dispositions, j'attends de votre amitié que vous voudrez donner incessamment vos ordres, afin que lesdites places soient d'abord évacuées des vôtres et laissées à mon unique disposition; ce qui ne saurait guère vous coûter, y ayant assez d'autres places et du terrain de reste où vous pourrez les placer.

Federic.[3]

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14308. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Leipzig, 14 décembre 1762.

Je vous sais gré du rapport que vous venez de me faire de la conversation que vous avez eue encore avec le prince de Repnin. Dans

[1] Der Churfürst von Bayern hatte einen „vertrauten Rath" im geheimen an Plotho geschickt, und Plotho hatte mit diesem eine Convention zwischen Preussen und Bayern entworfen. „Indessen der Churfürst schon wirklich daran arbeitet, um seine Truppen auf eine ohnvermerkte und gute Art von der österreichischen Armee abzuziehen, auch den ganzen Kreis zu Annehmung einer Neutralität zu vermögen; ja, es gedenket der Churfürst es weiter dahin einzuleiten, dass das ganze Reich in förmlichster Art auf hiesigem Reichstage sich zur Neutralität erklären soll." Auch seitens des Markgrafen von Ansbach und des weimarischen Hofes hatte Plotho ähnliche Anerbietungen erhalten. — [2] Vergl. Nr. 14285 und Nr. 14302. — [3] Auf dem Berichte des Generalmajors von Kleist, d. d. Ilmenau 12. December, finden sich die Weisungen für die Antwort: „Ein Regiment Husaren nebst Croatenbataillon nach Freiberg, die 2 Bataillons Grant nach Leisnig und Rochlitz, Grenadierbataillon Mittweida. Ein Regiment Husaren und leichte Dragoner sollen bei Neustadt und Auma stehen bleiben, er hieher nach Leipzig kommen."

la crise présente des affaires il faut que nous tâchions de gagner du temps, et que nous allions à pas mesurés. Jusqu'à présent nous ne savons encore où nous en sommes avec la Russie, tout comme je vous l'ai déjà écrit.[1] J'ai tout lieu de croire que ces gens-là ne voudront pas rompre avec nous ni aller haut à la main contre nous, comme il y a eu quelque apparence. Je me confirme dans ce sentiment par ce que le sieur de Goltz marque dans sa dernière dépêche,[2] sur le grand empressement que l'Impératrice avait de retirer son armée dans l'intérieur de la Russie; d'ailleurs, je doute que les Autrichiens soient sur un aussi bon pied à cette cour, comme ils voudraient le faire accroire, en sorte que je me persuade que nous viendrons à bout de bien arranger tout ceci encore. Je ne suis point éloigné d'écrire à l'impératrice de Russie,[3] mais, à ce qu'il me semble, le moment propre à cela n'est pas encore arrivé. Nous voici encore dans la crise sur différentes choses dont il faut attendre préalablement le dénoûment. Outre que nous ne savons pas encore le train que les affaires du Parlement en Angleterre prendront, il me faut voir comment mes affaires au sujet de l'évacuation des pays de Clèves iront et si, d'ailleurs, nous réussirons ou non dans la négociation avec les princes de l'Empire pour leur faire accepter la neutralité. Après être plus informé du pli que ces deux articles prendront, j'aviserai alors s'il me conviendra d'écrire ou non cette lettre à l'Impératrice dont le prince de Repnin vous a communiqué l'idée, et auquel je viens de répondre[4] à la lettre qu'il m'a faite, qu'il dépendrait de son bon plaisir de venir me trouver ici, où il serait toujours bien accueilli.

Nach der Ausfertigung. Federic.

14309. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Leipzig, 15 décembre 1762.

J'ai reçu votre rapport du 30 du novembre dont les circonstances qu'il comprend, ne me laissent pas sans espérance que mon attente à voir écarté le lord Bute de ses postes et de son influence aux affaires publiques et nationales de la Grande-Bretagne, sera remplie encore.[5] Vous jugez très bien que je ne saurais jamais attendre grand avantage

[1] Vergl. Nr. 14300. — [2] D. d. Moskau 28. October / 8. November. — [3] Repnin wünschte, nach Finckensteins Bericht vom 11. December, dass der König ein Schreiben an die Kaiserin richte, „en lui détaillant d'une manière franche et cordiale les conditions auxquelles [Votre Majesté] pourrait donner les mains à la paix, ainsi que les raisons qui ne Lui permettaient pas d'en faire davantage". — [4] Schreiben an Repnin, d. d. Leipzig 14. December. — [5] Knyphausen und Michell hatten berichtet, die Opposition gegen Bute nehme mit jedem Tage zu; er sei bereits von der Volksmenge insultirt worden.

de l'Angleterre; cependant, si le susdit lord sera contraint d'abandonner la scène et de se démettre de tous ses emplois, je n'aurai au moins plus à craindre d'un homme acharné contre moi et pernicieux et dangereux à mes intérêts, de sorte qu'entre autres trames de lui je n'aurais plus à appréhender que les ministres d'Angleterre soufflent la Russie pour l'animer et la révolter contre moi, comme je sais de bonne main qu'on a fait, il y a très peu de temps encore,[1] en envoyant par un courrier un ordre exprès [à] l'ambassadeur d'Angleterre en Russie pour exciter là la cour à me forcer de faire la paix avec mes ennemis et à évacuer la Saxe à telles lois ignominieuses qu'ils voudront me prescrire.

Nach dem Concept. Federic.

14310. A LA DUCHESSE RÉGNANTE DE SAXE-GOTHA A GOTHA.

Leipzig, 16 décembre 1762.

Madame. Si les traces de la vertu et de l'amitié étaient effacées dans le monde, on en retrouverait l'empreinte sacrée, Madame, dans votre cœur respectable. Que se peut-il de plus officieux et de plus serviable que les ouvertures que vous daignez me faire?[2] Ah, Madame, vous étiez faite pour gouverner des empires et pour réformer par votre admirable exemple la conduite des souverains, presque tous dirigés par une lâche politique qui flétrit en eux ce que leur caractère a d'imposant et de sacré. Vous voulez me secourir, vous m'en proposez les moyens; mais souffrez qu'à mon tour je n'abuse pas de vos généreuses intentions. La matière, ma chère Duchesse, est si délicate, et les grands princes sont si pointilleusement sensibles sur ce qui concerne l'examen de leurs actions, que je crains que la lettre la plus modérée de la part du Duc ne refroidisse les sentiments de la princesse de Galles sa sœur à son égard; et les fruits de votre bonne volonté seraient récompensés par des tracasseries de l'Angleterre ou par une tiédeur de la princesse de Galles qui nuirait nécessairement à vos intérêts.

Ce sont ces raisons, mon adorable Duchesse, qui m'empêchent de profiter de vos offres gracieuses; il ne sera point dit que je vous ai porté préjudice, encore moins que je vous ai brouillée avec des parents dont l'amitié vous importe autant à conserver que celle de la princesse de Galles. J'attendrai patiemment que le ministère anglais revienne à

[1] Vergl. Nr. 14290. — [2] Die Herzogin hatte, Gotha 13. December, geschrieben, „si Votre Majesté voulait permettre que j'écrivisse à la Princesse [de Galles], non comme je l'avais d'abord projeté, mais selon ce qu'il plairait à Votre Majesté, et selon qu'Elle voudrait me le dicter; ou bien, Sire, trouveriez-vous plus à propos que le Duc fît cette démarche, parcequ'une lettre de sa part serait plutôt communiquée au Roi et à milord Bute, et que, sous le titre de frère, on ose parler encore avec plus de liberté, quoique, dans le fond, cela viendrait absolument au même?"

lui-même et sente toute l'indécence de sa conduite, ce qui doit arriver, dès que cette première impétuosité et cette fougue qui lui faisait désirer la paix, se sera ralentie.

Peut-être parviendrons-nous cet hiver à la paix. Messieurs les Cercles veulent retirer leurs troupes:[1] voilà M. de Bamberg, l'électeur de Bavière et celui de Mayence qui s'y sont résolus; les autres les suivront sans doute. Il faut arracher ces tisons de l'embrasement, et peut-être le feu s'éteindra. Les Autrichiens resteront les derniers champions sur l'arène, comme il leur est arrivé dans toutes les guerres. Peut-être leur paix en deviendra-t-elle plus mauvaise. Enfin, Madame, il faut espérer que, comme tout finit dans le monde, cette maudite guerre finira aussi.

Pour moi, je conserve gravés au fond de mon cœur les sentiments de reconnaissance et d'admiration que vous m'avez inspirés. Vous avez voulu me secourir; cela me suffit, mon adorable Duchesse. Vous l'auriez assurément fait, si cela avait été possible, et la volonté doit être prise comme l'action même. Je vous proteste que je le prends ainsi, et que, dans tout le cours de ma vie, je rechercherai les occasions de vous témoigner l'attachement, la tendresse et la considération avec lesquels je suis, Madame, de Votre Altesse le très fidèle ami, cousin et serviteur

Federic.

Nach der Ausfertigung im Herzogl. Haus- und Staatsarchiv zu Gotha. Eigenhändig.

14311. A LA DUCHESSE DOUAIRIÈRE DE SAXE-WEIMAR A WEIMAR.

Leipzig, 16 décembre 1762.

Persuadé que je suis de vos sentiments de parfait attachement à moi et à mes intérêts, que vous avez eu la bonté de me renouveler par votre lettre du 14 de ce mois, je suis bien aise de vous dire qu'il ne m'est jamais entré dans l'esprit, relativement à l'affaire de la proposition de mon ministre de Plotho à la Diète de Ratisbonne touchant la neutralité à établir entre moi et les princes de l'Empire et la retraite de leurs contingents de l'armée des Cercles, que vos ministres se dussent [mettre] à la tête de ceux qui prennent part à cette affaire, et des bien intentionnés pour l'Empire. C'est sûrement point conforme à mon intention ni aux instructions que [je] lui ai fait passer à ce sujet, et si mondit ministre, poussé peut-être par trop de zèle, a fait cette demande aux vôtres, ç'a été fait à mon insu et contre mon intention. Car je conviens assez avec Votre Altesse des ménagements sages et prudents que les circonstances présentes vous obligent de garder avec une cour déjà pleine de ressentiments injustes contre vous et votre maison, telle que

[1] Vergl. Nr. 14306.

celle de Vienne, ainsi donc que vous saurez vous tranquilliser sur cette démarche de mon susdit ministre.

Je me flatte cependant que vos ministres tâcheront d'aider au possible à terminer cette affaire, aussitôt que cela se pourra. J'ai toute espérance de sa réussite à ma satisfaction, après que l'évêque de Würzburg et de Bamberg a déjà donné ses assurances par écrit d'y vouloir se prêter et retirer son contingent, que je dois espérer la même chose de la Bavière et d'autres Cercles encore, auxquels apparemment l'électeur de Mayence se joindra. C'est bien en confidence que j'ai voulu vous en faire part, pour vous tranquilliser d'autant plus sur cette affaire qui ne tend que principalement au bien-être des États de l'Empire.

Nach dem Concept. Federic.

14312. AN DEN ETATSMINISTER EDLER VON PLOTHO IN REGENSBURG.

Leipzig, 17. December 1762.

Die von Euch an Mich adressirete Dépêche vom 13. dieses ist Mir durch den damit anhero geschickten Expressen richtig abgeliefert worden, und da Ich von deren Einhalt überall wohl zufrieden, auch von Eurer pflichtmässigen Betreibung der Neutralitätssache ganz satisfait bin, so acceptire Ich das von Euch eingesandte Projet derer churbayrischen Offerten[1] und gebe Meine völlige Genehmhaltung dazu, lasse auch deshalb und zu Beschleunigung der Sachen die Ratification darüber ausfertigen, welche Euch Mein Minister Graf von Finckenstein zugleich zusenden wird.[2]

Den Mir von dem Bischof von Würzburg und Bamberg offerireten Conventionsplan, davon Ich Euch vorläufig und bloss zu Eurer um so besseren Direction die Abschrift communicire, werde Ich gleichfalls acceptiren, und sobald nur dessen dazu abgeordneter Bevollmächtigter, so bereits unterwegens ist, hier eingetroffen sein wird, die Convention völlig berichtigen und die Ratification darüber sogleich ausfertigen lassen.

Im übrigen dienet Euch zur Nachricht, dass von Meinen Truppen auch im Fuldaischen stehen und dass Erfurt nebst dem dazu gehörigen Territorio von unserer Seite den ganzen Winter hindurch besetzet bleiben wird, und sollet Ihr nur suchen und nach Eurem Mir bekannten Diensteifer Euch alle Bemühung geben, mit dieser Eurer Negotiation und mit der ganzen Sache überhaupt bald völlig zu Stande zu kommen.

Nach dem Concept. Friderich.

---

[1] Vergl. Nr. 14306. — [2] Cabinetsordre an Finckenstein vom 17. December.

14313. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

Leipzig, 17 décembre 1762.

J'ai eu la satisfaction de recevoir à la fois les lettres que Votre Altesse m'a faites depuis le 9 jusqu'au 12 de ce mois. Je vous suis bien obligé de la communication du détail des troupes autrichiennes[1] qui se trouvent aux Pays-Bas, ce qui, à moins d'autre incident, ne me fait pas mal espérer du succès de notre entreprise.

J'ai tout lieu d'être surpris de ce que le jeune comte de Dohna[2] songe déjà à demander le congé pour aller sur ses terres. Mes autres officiers gentilshommes qui possèdent des terres, y font suppléer leur absence en les donnant en ferme; ne voudrait-il pas les imiter, au lieu d'aller déjà, tout jeune qu'il est encore, planter des choux?

Je vous rends grâces de l'amitié que vous m'avez témoignée en plaçant des troupes hessoises dans Hamm et Lippstadt. Quant aux arrangements que Votre Altesse me propose de prendre en général avec le Landgrave, vous aurez vu par sa lettre, que je vous ai communiquée,[3] qu'il ne s'est pas déclaré trop favorable à mon égard.

Quant aux chevaux dont on va se défaire du dépôt de cavalerie, je prends des arrangements, pour que le président de la chambre de Massow ait soin d'en faire emplette, tout comme des autres chevaux qu'on réformera.

L'évêque de Fulda n'a qu'à être tout-à-fait tranquille, personne des miens ne touchera à sa personne ni lui manquera d'égards. Il n'y a que le seul article des contributions, dont je ne saurais dispenser son pays, malgré mes bonnes intentions pour l'evêque. Nous sommes pressés de tirer de l'argent partout où nous pouvons, vu que nous en manquons, et je crois m'être déjà expliqué envers vous par ma lettre précédente[4] sur la nécessité qui m'y oblige.

Je suis fâché de me voir forcé à vous parler des plaintes qui me reviennent de ce que vos gens à Mühlhausen non seulement ont sisté toutes les livraisons pour mes magasins, mais qu'ils viennent même de pousser leurs excès jusqu'à demander aux sujets saxons des districts que mes troupes occupent, à leur livrer des fourrages, ce qui ne saurait que déranger extrêmement mes dispositions pour remplir mes magasins, et d'où voudriez-vous que je les tirasse sinon que de la Saxe? L'on m'écrit que de pareils excès se commettent également par ceux qui se trouvent à Nordhausen. C'est donc en conséquence que je vous réitère mes instances[5] à vouloir bien mettre ordre à ceci et de faire faire

[1] D. d. Dendermonde 1. December, von Ferdinand am 10. December übersandt. Am Schluss der Liste war bemerkt: „De toutes ces troupes qui font aux environs de 4000 hommes, il y a un tiers hors d'état de servir, le reste consiste presque tous en recrues." — [2] Der Adjutant des Prinzen. — [3] Vergl. Nr. 14305. — [4] Nr. 14307; gemeint ist vielmehr Nr. 14302. — [5] Vergl. Nr. 14307.

évacuer au plus tôt par les vôtres ces villes, pour éviter tout inconvénient qui en pourrait résulter, sans qu'il y eût de notre faute. Je crois que cela ne vous fera guère de la peine, vu le nombre d'endroits que vous avez, comme le Hildesheim, le Paderborn et tant d'autres encore où vous pourrez retirer tous ces gens; et comme l'on réformera toutes les troupes légères de Hanovre, cela ne pourra que vous faciliter les moyens de laisser à ma disposition ces susdites villes avec les contrées de l'Eichsfeld. Je m'attends à cette complaisance de votre part.[1]

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14314. UNTERREDUNGEN DES KÖNIGS MIT DEM CHURSÄCHSISCHEN GEHEIMEN RATH FREIHERRN VON FRITSCH.

[Leipzig, 19. und 20. December 1762.]

Fritsch berichtet, Dresden 21. December 1762, an den Churprinzen von Sachsen:

„Ew. Königl. Hoheit anderweitem gnädigsten Befehl vom 15. dieses zu gehorsamster Folge bin ich den 18. von hier abgegangen und in Leipzig den 19. nach Mittage angekommen. Als ich sofort bei Sr. Königl. Majestät in Preussen vorgelassen worden, Ew. Königl. Hoheit mir mitgegebenes Schreiben[2] sammt dem Mémoire und Beilagen übergeben und meinen Vortrag gethan, bezeugten Sie anfangs einige Verwunderung mich zu sehen, da Sie geständen, Sie hätten meinen in Meissen gethanen Antrag auf sich beruhen lassen. Da nun es dem Kaiserl. Königl. Hofe ein Ihnen gewiss angenehmer Ernst zu sein schiene, so wollten Sie Sich sofort auf die 5 Punkte[3] erklären:

Ad 1 so wäre Ihnen zwar kein Ort zuwider gewesen, welchen der Kaiserin-Königin Majestät zu wählen beliebet haben würden. Da aber gewiss bei Ihrer Gegenwart viel Zeit gewonnen würde, so wollten Sie

[1] Am 19. December schreibt der König an den Prinzen: „Je remercie Votre Altesse des avis qu'Elle me donne par Sa lettre du 15 de ce mois et de ce que vous avez bien voulu faire évacuer la ville de Mühlhausen. Je me flatte que, sur mes instances, vous en agirez de même à l'égard de celle de Nordhausen et, autant qu'il faire se pourra, par rapport à l'Eichsfeld. Je vous en aurais bien de l'obligation.“ In einer Nachschrift war hinzugefügt: „Oserai-je vous prier de vouloir faire parvenir au plus tôt la lettre ci-jointe au colonel de Bauer?“ (Nr. 14316). [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [2] Vergl. Nr. 14315. — [3] In dem von Fritsch überreichten „Mémoire“ hiess es: „Le soussigné [Fritsch] a ordre de demander respectueusement à Sa Majesté Prussienne 1) l'endroit où elle ordonnera qu'il [Collenbach] se rende de Dresde pour entamer la négociation et 2) le terme qu'elle jugera le plus propre pour cet effet; 3) qu'elle voudra autoriser pour traiter avec lui? 4) Comme il faudra des passe-ports pour lui et pour les courriers, qu'il sera obligé de dépêcher, aussi bien que 5) un quartier convenable pour garder le secret, en cas que la négociation se fasse dans une ville occupée par des troupes, Sa Majesté voudra bien donner les ordres nécessaires pour tout cela.“

hier in Leipzig den abgeschickten Herrn Hofrath von Collenbach erwarten.

Ad 2 wollten Sie Ihren Cabinetsminister den Grafen von Finckenstein zu Abwartung derer Tractaten ernennen, welcher in der Nähe Ihre Resolutiones sofort mündlich einzuholen im Stande wäre.

Ad 3 wollten Sie mir einen Pass zur Her- und Rückreise vor den Hofrath von Collenbach ausfertigen und einhändigen lassen.

Ad 4 würde sich zwar bei denen Pässen für Couriers kein Bedenken finden; da Sie aber alle Decenz gegen der Kaiserin Majestät zu beobachten gesinnet wären, und das [durch] Ab- und Zureiten kaiserlicher Couriers [entstehende] Aufsehen und wenn sich die Tractaten zerschlagen sollten, alles Geschwätz möglichst zu vermeiden gemeint wären, so hielten Sie vor besser, dass die Ritte durch sächsische Couriers von hier bis Dresden verrichtet und von dar weiter durch kaiserliche nach Wien befördert würden, und wollten Sie zu diesem Ende einen Pass von hier nach und von Dresden *in bianco* zustellen lassen, wie denn an dergleichen bei dem Fortgange kein Mangel erscheinen solle. Ich möchte einen sächsischen Courier zu diesem Behuf mit anhero bringen und der Hofrath von Collenbach sich dessen bedienen.

Als ich bei dieser Gelegenheit auch um Pässe, an des Königs meines allergnädigsten Herrns Majestät nach Warschau von Dresden aus Couriers durch Schlesien abzufertigen, Ansuchung that, antworteten des Königs Majestät, da wären wir noch nicht, und wenn wir dahin in der Sache gekommen, verstehe es sich von selbst, dass wir dergleichen Pässe nöthig hätten und bekommen müssten.

Ad 5 wegen des Quartiers waren Se. Königl. Majestät der Meinung, wenn Sie ein Quartier anweisen liessen, wäre die Negotiation nicht geheim zu halten; ich möchte den Hofrath von Collenbach zu mir nehmen, da denn der Graf Finckenstein ihn bei mir sprechen sollte, und sich bald ergeben müsse, ob man einig werden könne oder nicht. Käme es zu förmlichen wahrscheinlichen Tractaten, so solle das Quartier sofort angewiesen werden, wenn man es nämlich verlange. Auf meine Vorstellung, dass bei mir, des Anlaufs halber, es ohnmöglich, einen so angesehenen Mann mit seinem Gefolge zu verbergen, ward ich endlich mit dem Herrn Grafen von Finckenstein einig, durch eine vertraute Person, mit aller nur möglichen Vorsicht in unserer beiden Nachbarschaft ein Quartier miethen zu lassen, welches der Herr von Collenbach unter einem fremden Namen beziehen könnte. Ueber die Modalität der Reise und des Unterkommens muss ich mit Ew. Königl. Hoheit gnädigster Erlaubnuss mich mit dem Herrn Hofrath von Collenbach zu vernehmen, aussetzen.

Nach abgegebener Resolution auf diese 5 Punkten bezeugten Ihro Königl. Majestät in Preussen, wie ich wohl thun würde, ohne Anstand meine Rückreise nach Dresden anzutreten und baldest mit meinem oftերwähnten Gefährten zurückzukommen, welchem Befehl ich gestern

nachgekommen und diesen Abend wieder allhier angelanget, Ew. Königl. Hoheit fernere gnädigste Befehle erwartend."

Fritsch berichtet, Dresden 22. December 1762, an den Churprinzen von Sachsen:

„Nebst Ueberreichung meiner gehorsamsten Relation von meiner Reise nach Leipzig und denen auf das mitgegebene Memoire erhaltenen Resolutionen, muss Ew. Königl. Hoheit gnädigste Erlaubniss mir erbitten, annoch folgende Umstände anzuführen.

Im Gespräch über die Punkte fragte mich der König verschiedentlich: ob ich denn nicht wüsste oder errathen könnte, was denn der kaiserliche Hof durch *équitable*[1] verstünde. Auf meine Versicherung völliger Unwissenheit, fuhren Ihro Königl. Majestät in der Lebhaftigkeit heraus: »Wenn Ich nicht alle Meine Lande wiederbekomme, so ist an nichts zu gedenken, und der Handel wird kurz sein. Was dünket Ihm? Rede er als ohnparteiisch unter uns!«

Auf mein Verbitten und des Königs Instanz sagte ich endlich: »Wenn nun Ew. Königl. Majestät für Glatz ein Aequivalent bekämen, da selbiges der Kaiserin nöthig, Böhmen zu decken, so kämen Sie doch zu Ihrem Endzweck.«

Der König antwortete: »Da wird nichts draus, so lange Ich lebe; denn Ich will Meinem Successori nicht die Gefahr hinterlassen, Schlesien zu verlieren, welches allein durch Glatz von dieser Seite gedecket wird. Auf eine Grafschaft, so 150000 Thaler träget, käme es unter uns wahrlich nicht an.«

Ich erwiderte, man hielte doch darfür, dass Glatz mehr Böhmen als Schlesien deckete, und wäre der Kaiserin Majestät auch eben so höchlich dran gelegen, vor allem Ueberfall aus Schlesien nach Böhmen sicher zu sein.

Der König: Das sagten Leute, so das Kriegeshandwerk nicht verstünden; er wolle mich gleich des Gegentheils überzeugen und zur Karte führen.

Ego: »Die Mühe würde umsonst sein, da meine Begriffe so weit nicht reicheten.«

Der König: »Komme Er nur, mit Seinem bon sens soll er es begreifen.« Wir gingen zur Karte, und der König demonstrirte, dass ohne Glatz die Höhen gegen Schweidnitz und Silberberg alle gegen ihm und das einige Schweidnitz einen Feind aufzuhalten nicht vermögend wäre. Der Kaiserin-Königin könne es aber nicht schaden, denn aus Glatz sei das Eindringen in Böhmen ohnmöglich, wenn man die Posten von Politz und bei dem Schönen Hengste recht wahrnähme. Es sei gewiss keine andere Ursache als die mutuelle Sicherheit, und würde die Kaiserin hierbei kein Bedenken finden, wenn man nicht Projecte auf das künftige im Sinne hätte, welchen er vorzukommen seiner Obliegenheit erachte.

[1] Vergl. S. 360 361.

Ego: »Auf alles dieses könne nichts sagen, und müsse die Discussion dem kaiserlichen Gevollmächtigten lediglich überlassen.«

Der König: »Nun, so mache Er nur, dass er bald komme, wir wollen in sehr kurzem klar werden.«

Ego: »Was machen Ew. Königl. Majestät aber mit uns armen Sachsen?«

Der König: »Ich gebe Euch Euer Land wieder.«

Ego: »Ist das genung, wie es anitzo aussiehet? Ew. Königl. Majestät sollten den letzten Actum der Tragödie zu Ihrem Ruhme billig zu endigen bedacht sein, da mein Hof gewiss künftig der beste und nutzbareste Nachbar sein wird.«

Der König: »Rechnet ja nicht ein Dorf oder einen Groschen von Mir zu bekommen; machet, dass es bald alle wird; Ich will denn sorgen, Euch eine Convenienz zu verschaffen.«

Ego: »Wenn ich diese nur sähe. Unser Zustand ist kläglich genung. Wir müssen also jemand mit anhero schicken.«

Der König: »Er kommt ja mit; lasse Er Sich Vollmacht geben.«

Ego: »Bei Ew. Königl. Majestät uns so betrübten Aeussrungen muss ich mich vor dergleichen Auftrage hüten; denn um einen so schlechten Frieden zu unterschreiben, liebe ich mein Vaterland zu sehr und will mich denen, obwohl ohnverdienten, Vorwürfen der Posterität an grossen und kleinen nicht bloss stellen.« Um die Conversation aufzumuntern, allegirte die Reflexion des Maître Jacques in des Molière „*Avare*“ und sagte: »Ohne bessere Hoffnung thue ich nichts.«

Der König: »Es wird es gewiss kein anderer besser machen als Er; denn die Umstände sein nicht anders.«

Ego: »Wenn Ew. Königl. Majestät nur anitzo ein wenig von der Schärfe des Eintreibens, zumal bei denen Rekruten — deren eben eine Menge unter dem Fenster vorbeigetrieben wurden — und übrigen Forderungen remittirten, und wenigstens die acht Tage, binnen welchen man doch klar sehen muss, abwarteten, so könnte doch etwas hoffen, aber was kann mir bei dieser Härte versprechen?«

Der König: »Es wird nicht anders. Gehe Er, schicke Sich zur Abreise; Ich will Meine Antwort[1] schreiben, die Pässe bestellen, Ihm sein Quartier räumen lassen. Morgen kann Er hier essen, wenn es Ihm nämlich gefället; da will Ihm alles geben.«

Da nun weiter nichts zu thun und sich der König retiriret, nahm ich meinen Abtritt mit schwerem Herzen.

Tages darauf, als zur Tafel kam, fand den König zwar ziemlich gnädig, aber etwas finster, und über dem Essen sagte er, ohne sonderbare Veranlassung: »Ich will Ihm nach Tische eine schöne Pièce zu Seiner Erbauung communiciren.« Nach aufgehobener Tafel hiess er mich verziehen, ging ins Cabinet und holete das Antwortschreiben an

[1] Vergl. Nr. 14315.

Ew. Königl. Hoheit,[1] gab es mir nebst Complimenten an Höchstdieselben und der königlichen Prinzessin Königl. Hoheit, und dem Anhange, der Befehl sei ergangen, die weggenommenen 11 Beschäler aus Gefälligkeit gegen Ew. Königl. Hoheit wiederzugeben. Er fügete hinzu, ich könne mit dem Grafen von Finckenstein nunmehro mich über alles vernehmen und von ihm die Pässe empfangen und morgen frühe abreisen, meinen Fremden abzuholen. Hier wolle er mir noch eine schöne Pièce auf den Weg zur Unterhaltung mitgeben, aus welcher wir lernen könnten, wie man Länder *evacuire*, und sollten wir gewiss versichert sein, dass, ehe geschlossen und NB ratificiret, an keine Evacuation oder die geringste Minderung zu gedenken. Ich wollte die Pièce ansehen, allein der König verbot es mir, und da nochmals um weniger Strenge bei denen Exactionen wehmüthigst bat, antwortete er etwas entrüstet: »Ich mache keine Exactiones, Ich lasse Contributionen eintreiben,« und ging in sein Cabinet, ich aber noch betrübter als Tages vorher nach Hause. Diese Pièce[2] von der Räumung [von] Cleve und der französischen Resolution muss ich Ew. Königl. Hoheit lediglich anheimgeben, um aus derselben unser bevorstehendes Schicksal zu ermessen . . .

Gegen Abend ging zu dem Grafen von Finckenstein, mit welchem ich schon bei der Tafel, als einem alten Bekannten, die Abrede genommen, und fand ihm so gut gesinnet als man wünschen kann; allein an diesem Hofe ist das Gewichte des Ministerii bekannt; jedoch bei ihm so viel gewiss, dass er nichts verderben und allezeit milde Wege einschlagen wird, so viel es ihm möglich . . .“

Nach der Ausfertigung im Königl. Hauptstaatsarchiv zu Dresden.

14315. AU PRINCE ÉLECTORAL DE SAXE A DRESDE.

Leipzig, 18[3] décembre 1762.

Monsieur mon Frère. Il est à désirer pour le bien de l'Allemagne que les bonnes intentions de Votre Altesse Royale pour la paix soient accomplies. Je ne doute aucunement de la sincérité de Ses intentions pour cet objet salutaire, et je désire que ceux qui peuvent y contribuer le plus, pensent de même et n'apportent pas un esprit de contentions et de difficultés dans les négociations. Monsieur Fritsch rendra compte à Votre Altesse Royale de tout ce qui s'est passé au sujet de sa com-

[1] Nr. 14315. — [2] Schreiben der clevischen Kammer an den französischen Commissar Fumeron, d. d. Cleve 5. December, und Fumerons Antwort, d. d. Cleve 6. December. Der französische Commissar verlangte, dass die am 1. Mai 1762 versprochenen Contributionen und Lieferungen, ohne Rücksicht auf den Zeitraum der Evacuation, als ein für allemal verfallen, in vollem Umfang bis zum 1. Mai 1763 entrichtet werden sollten. — [3] Dieses Datum trägt sowohl die Ausfertigung als auch eine Abschrift der Cabinetskanzlei. Das Schreiben muss aber, wie sich aus Nr. 14314 ergiebt, am 19. December verfasst worden sein.

mission;[1] il pourra Lui dire que je me suis prêté à tout ce que les circonstances exigent en pareille occasion.

Pour Lui montrer, d'ailleurs, le désir que j'ai de L'obliger sur ce que j'ai appris qu'on avait détourné des chevaux appartenants à Votre Altesse Royale, j'ai donné les ordres les plus précis qu'ils soient sur-le-champ restitués.

Votre Altesse Royale peut être persuadée que, cette guerre une fois terminée, je me ferai un plaisir de Lui donner en toutes les occasions des marques de l'estime et de la considération avec laquelle je suis, Monsieur mon Frère, de Votre Altesse Royale le bon cousin et frère

Federic.

Nach der Ausfertigung im Königl. Hauptstaatsarchiv zu Dresden. Eigenhändig.

14316. AN DEN OBERST VON BAUER.

Leipzig, 19. December 1762.

Ich erhalte von guter und fast zuverlässiger Hand nachstehendes Avertissement.

Der wienersche Hof denket darauf, seine Mesures zu nehmen, um preussischerseits nicht wegen Occupirung derer Festungen von Wesel und Geldern präveniret zu werden. Nach denen Friedenspräliminarien müssen die Franzosen diese Oerter räumen; das englische Ministère wird conniviren, dass die Oesterreicher, wenn sie fertig sein, den andern Tag darauf, wenn die Franzosen solche evacuiret haben werden, Possession davon nehmen können.

Ich benachrichtige Euch also davon, damit Ihr Eure Mesures darnach nehmen könnet, und wird es Eure Entreprise also sehr erleichtern, wenn ein Tag Intervalle sein wird, da die Franzosen die Orte evacuiren und die Oesterreicher erst Tages darauf hereinwollen. Ich beziehe Mich auf Eure vorige Instructions.

Friderich.

Nach dem Concept.

14317. AN DEN OBERST VON BAUER.

[Leipzig, 20. December 1762.][2]

Mir ist Euer Schreiben vom 14. dieses richtig eingeliefert worden, von dessen Einhalt und Euren darin gemeldeten guten Dispositionen Ich dann alle Zufriedenheit gehabt habe, auch in dem völligen Vertrauen gegen Euch stehe, Ihr werdet Meine Euch bekannte Angelegenheit so gut machen, als wie Ihr es nur immer könnet und möglich finden werdet.

[1] Vergl. Nr. 14314. — [2] Das Datum ergiebt der Inhalt.

Allemal wird es die Sache erleichtern, wenn nach Meinem Euch gestern[1] gegebenen Avis es dabei bleibet, dass, wenn die Franzosen ausmarschiren, die Oesterreicher alsdenn nicht eher als den folgenden Tag Wesel zu occupiren versuchen wollen. Ich [kann] von hier aus inzwischen nicht anders als auf Meine vorige Instructions zu verweisen, um davon nach denen sich ereignenden Umständen darunter das möglichste zu thun.

Friderich.

Nach dem Concept.

14318. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

Leipzig, 21 décembre 1762.

Je connais parfaitement et conviens que, sur les demandes que je vous ai faites au sujet de quelques-uns des quartiers de là-bas, pour ne pas les faire occuper par vos troupes,[2] vous n'êtes pas absolument le maître d'en disposer entièrement à votre gré, ni que cela dépend tout-à-fait de votre inclination; je n'ai eu d'autre intention en cela que de vouloir m'ouvrir confidemment envers vous sur nos besoins et de laisser d'ailleurs à votre bon plaisir d'agir conformément à vos circonstances. Acceptez donc les remercîments que je vous fais, des ordres que vous avez donnés pour l'évacuation de Mühlhausen et de Nordhausen,[3] dont l'une et l'autre m'importent également; pour le reste, vous en agirez selon votre convenance.

Souffrez, au surplus, que je joigne ici encore une lettre au colonel de Bauer,[4] pour avoir la bonté de la lui faire parvenir au plus tôt; comme je sais qu'il est fort observé dans ses quartiers, je me suis avisé de la lui envoyer de façon que personne ne s'aperçoive qu'il se trouve en correspondance immédiatement avec moi.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14319. AN DEN GEHEIMEN COMMERZIENRATH VON REXIN IN KONSTANTINOPEL.

Leipzig, 21. December 1762.

Eure letztere Dépêches, welche Ihr sowohl durch den Courier Winter als durch den Feldjäger Schimmelpfennig an Mich abgesandt, seind Mir allhier in Leipzig richtig abgeliefert worden.

Da nach solchen die Umstände dorten noch immer in der vorigen Situation bleiben, so weiss Ich Euch gegenwärtig auch nichts sonder-

[1] Vergl. Nr. 14316. — [2] Vergl. Nr. 14313. — [3] Ein Schreiben an den Prinzen vom 25. December enthält den nochmaligen Dank des Königs für die Räumung dieser beiden Städte. [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [4] Nr. 14317.

liches darauf zu antworten, noch Euch mit neuen Instructionen zu versehen, sondern muss es vielmehr bei Meinen letzteren vorigen bewenden lassen. Ihr habt sonsten auch ganz wohl gethan, dass Ihr nichts von Meinen Geldern dorten weiter ausgegeben habet, denn Ihr doch nichts reelles damit ausgerichtet haben, sondern solches nur als in das Wasser geworfen haben würdet. Im übrigen habt Ihr abzuwarten und zu sehen, was endlich aus Euren Sachen dorten werden und was vor eine Partie die Pforte nehmen wird, um Mir Euren Bericht davon erstatten zu können.

Von dem Boscamp habe Ich seit dem — —[1] keinen Bericht weiter erhalten. Da die vor ihn vorhin destiniret gewesene Wechsel der 50 000 Ducaten[2] von Euch zwar eingezogen, aber nicht gebrauchet worden, so ist Mein Wille, dass der Splitgerber auch alles, was Ihr desfalls gehoben, wiederum hieher einziehen und an die Aussteller derer Wechsel wieder zurückbezahlen soll; wornach Ihr Euch also zu achten, dabei aber auch diesen Posten mit Meinen anderen zu Eurer Disposition gewesenen, jetzo aber wieder ein[zu]ziehenden Geldern nicht zu meliren und dem Splitgerber davon eine deutliche Anzeige zu thun habet.

Nach dem Concept. Friderich.

14320. AN DEN GEHEIMEN COMMERZIENRATH VON REXIN IN KONSTANTINOPEL.

[Leipzig,] 21. December 1762.

. . . Zu des Boscamp Affaire[3] kann ich nichts sagen; er ist mir auch nicht bekannt genug, um von seiner Conduite etwas zu urtheilen, da ich ihn weiter nicht als einige wenige Stunden gesehen, als er vor einigen Jahren als Courier mit Depechen von Ew. Wohlgeboren kam. Man hat ihn von hier aus gnugsam erinnert, gegen den Chan und dessen Leute vorsichtig und anständig zu verfahren; nach dessen Briefen aber hat er geglaubet, dass mit diesen Leuten nicht anders zurechte zu kommen, als dass man ihnen fier begegnen müsse. Ich bitte, mir über seinen Articul nichts weiter zu schreiben, am allerwenigsten aber seinetwegen in Dero Berichten an den König so gar weitläuftig wie diesmal zu sein und, wenn es nöthig wäre, seinetwegen Particularitäten und Anekdoten zu schreiben, solches an des Herrn Grafen von Finckenstein Excellenz zu adressiren, als der eigentlich Minister vom Departement derer auswärtigen Sachen ist, die mir nichts weiter angehen, als nur insoweit der König mir etwas deshalb exprès befiehlet. Ich bitte also, gedachtem Minister alle kleine Details, die nicht in den Berichten an den König gemeldet werden können, zu adressiren. Es ist überflüssig, es an mich zu thun, denn ich keine Gelegenheit habe, davon Gebrauch zu machen. Es dörfte auch gut sein, dass, da der König die an Ew. Wohlgeboren vorhin übermachte Gelder zurückziehet, Sie auch dasjenige, so Sie vorhin an den Boscamp remittiret und davon, wie er schreibet, er an den Chan nichts ausgegeben, von ihm mit guter Art wieder retirireten und mit an Splitgerber remittireten. Die von denen Ephraims pro Boscamp übermachte Gelder sollen des Königs Ordre gemäss auch durch den Splitgerber zurückgezogen

[1] Lücke. — [2] Vergl. Bd. XXI, 598. — [3] Vergl. Nr. 14249. 14280.

und denen Juden wiedergezahlet werden. Ich bitte, solche nicht mit denen Geldern, so Ew. Wohlgeboren vor des Königs Rechnung empfangen, zu meliren.

Von einem Expressen, welchen der Chan an den König gesandt haben solle, haben wir hier noch nichts gesehen. Ohne dergleichen würde es wider Sr. Königl. Majestät Dignité laufen, jemanden anders an den Chan zu schicken. Die ganze letztere Scene mit dem Boscamp ist meines Erachtens eher bestmöglichst zu supprimiren, als davon viele Weitläuftigkeit zu machen. . .

Der König ist gottlob gesund und hier alles ruhig. Notus.[1]

Nach dem Concept.

14321. AU COLONEL BARON DE GOLTZ ET AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION COMTE DE SOLMS A MOSCOU.

Leipzig, 21 décembre 1762.

Les rapports que vous m'avez faits du 25 et du 30 [du] mois [passé],[2] m'ont été fidèlement rendus, avec la lettre de la main propre de l'Impératrice, sur laquelle je vous adresse ma réponse[3] pour la lui remettre convenablement, et en l'accompagnant de force de compliments de ma part en termes flatteurs et affectueux.

J'en joins, d'ailleurs, une copie pour votre direction qui vous servira de direction et pour que vous vous expliquiez dans ce sens sur les affaires qu'elle comprend, dans le cas que vous trouverez nécessaire et convenable de vous en expliquer à ceux à qui il conviendra, quoique toujours en termes doux et modérés.

J'appuie encore à tout ce que je vous ai ordonné par mes lettres antérieures relativement au sieur de Panin.[4] Cette affaire et que vous me gagniez son amitié et confidence de manière à pouvoir y tabler, est, dans les conjonctures présentes, plus nécessaire et plus pressant que jamais, de sorte qu'il est d'une nécessité presque absolue que vous employiez toute votre adresse pour la faire réussir. Dès qu'aussi vous m'aurez informé de sa réussite, je suis prêt à vous faire remettre la somme et de la façon que vous m'indiquerez.

[1] D. i. Eichel. — [2] Vorlage: „de ce mois". — [3] Nr. 14322. Eichel schreibt an Finckenstein am 20. December: „Da der gestern Abend ganz spät noch angekommene Courier mit denen Depechen des Herrn von Goltz zugleich auch ein eigenhändiges Schreiben von der russischen Kaiserin an des Königs Majestät mitgebracht hat, so lege auf allergnädigsten Befehl eine Abschrift davon an Ew. Excellenz hierbei, weil mit Deroselben der König davon vermuthlich wird sprechen wollen. Se. Majestät wollen Dero Antwort darauf wohlbedächtlich meditiren und alsdenn morgen eigenhändig darauf antworten. Sie erinnern Sich einer Note, welche die Kaiserin bei Antritt Dero Regierung denen auswärtigen Ministern zustellen lassen, nach welcher sie declariret, an dem gegenwärtigen Kriege keinen Theil nehmen, sondern mit allen eine gute Freundschaft unterhalten zu wollen. Ich vermuthe, dass der König in seiner Antwort wird darauf mit appuyiren und vielleicht gar eine Abschrift davon werde allegiren wollen. Da ich nun diese Acta vorhin bereits an Ew. Excellenz abgegeben habe, so würde solchenfalls nur diese Note von Deroselben zurückerbitten müssen, um sogleich davon Abschrift nehmen zu können." (Vergl. Nr. 14911.) — [4] Vergl. S. 388.

Je ne désire de lui autre chose sinon qu'il soit de mes amis, qu'il entretienne la bonne intelligence et l'harmonie entre sa souveraine et moi et qu'il écarte tout ce qui peut la troubler par les intrigues insidieuses de mes ennemis et jaloux.

Vous lui insinuerez par une très bonne tournure dans vos expressions que, pourvu que sa cour voudra nous assurer de son intention à vouloir appuyer par sa médiation nos intérêts pour mener les affaires à une paix honorable et point préjudiciable à moi et à ma dignité ni aux intérêts les plus essentiels de mes États, je serai tout prêt à demander cette médiation, mais que ce serait un peu différent, si l'on voulait me parler d'une paix déshonorante ou flétrissante, en me proposant des cessions ou des dédommagements à faire, ce qui ne saurait pas trop m'inviter à accepter une pareille médiation.

J'aurais été bien aise, si vous, baron de Goltz, auriez pu ajuster cette affaire avec M. de Panin avant votre départ; supposé cependant que cela n'ait pu se faire, il s'entend de soi-même que vous, comte de Solms, vous acquitterez de ces ordres avec toute la sagesse et la prudence imaginable et que vous mesuriez bien en tout vos termes, pour ne pas vous servir d'aucun qui sente la menace ou le reproche ou quelque chose de choquant à ces gens.

Au surplus, j'ai été charmé d'apprendre le bon accueil avec lequel Sa Majesté l'Impératrice vient d'accepter mon ordre de l'aigle noir,[1] dont je suis extrêmement sensible et touché.

Quant à la note qui vous a été remise touchant les plaintes sur quelques prétendus excès qui doivent avoir été commis des miens contre les Russes à Kœnigsberg,[2] mon ministre le comte de Finckenstein vous fournira la réponse que vous aurez à faire à ce sujet. En attendant, je viens de donner mes ordres à mon maréchal de Lehwaldt d'en faire des recherches fort exactes et de faire punir à la rigueur ceux qui se seront rendu coupables.[3]

Nach dem Concept. Federic.

---

[1] Vergl. Nr. 14136. — [2] Nach der auf Meldungen des Generallieutenants Woyeikow beruhenden Note waren zwei russische Soldaten in Königsberg „ermordet" und ein russischer Unterofficier von einer Bürgerpatrouille „durch verschiedene Hiebe übel tractiret" worden. — [3] Befehl an Lehwaldt, d. d. Leipzig 21. December. Der König fügt hinzu, er „habe Mühe zu glauben, dass es mit denen angegebenen Ausschweifungen und Excessen von Seiten der Meinigen dergestalt beschaffen sei, als man es bei dem russischen Hofe angebracht hat". — Eichel schreibt an Finckenstein am 21. December auf Befehl des Königs, Finckenstein solle die Note des russischen Ministeriums „in convenablen, wiewohl modesten Terminis beantworten und denen königlichen Ministern in Moskau wo möglich mit dem noch heute dahin abgehenden Courier zufertigen". Er macht dann dem Minister Mittheilung über die Ordre an Lehwaldt und fährt fort: „Des Herrn Calzabigi Ankunft (vergl. S. 392) und zugestossenes Fieber habe ich dem König gemeldet. Da Se. Majestät jetzo hauptsächlich mit denen russischen Sachen Sich occupiren, so haben Dieselbe befohlen, durch Ew. Excellenz ihn wissen zu lassen, wie Sie ihm gerne die Zeit

14322. A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE A MOSCOU.

Leipzig, 22 décembre 1762.

Madame ma Sœur. La lettre de Votre Majesté Impériale[1] m'a fait le plus grand plaisir du monde. La confiance et la cordialité avec laquelle Elle veut bien S'expliquer envers moi, m'obligent à Lui parler de même avec une entière ouverture de cœur, ne pouvant mieux placer ma confiance qu'en vous, Madame, après les marques convaincantes que Votre Majesté Impériale m'a données de Ses bonnes intentions et de Son amitié.

La discussion d'intérêts dans laquelle je suis obligé d'entrer, m'obligera à m'étendre peut-être un peu trop, cependant je prie Votre Majesté Impériale de vouloir Se donner la peine de la lire d'un bout à l'autre, parcequ'Elle y verra et ma façon de penser et les raisons de ma conduite. Je connais ceux qui m'accusent de ne point vouloir la paix, c'est le ministère britannique qui voulut, contre la foi de nos traités et de nos alliances, que je sacrifiasse mes intérêts aux siens, et qui vient de les immoler à ses avantages dans la paix qu'il vient de faire avec la France; ce sont ces sortes de paix, Madame, auxquelles je m'oppose, à cause qu'elles sont contraires à la dignité et à la gloire de quelque souverain que ce soit. Mais Votre Majesté Impériale est trop éclairée, Ses lumières sont trop supérieures pour juger de là que je me complais dans les troubles et dans la subversion de ma patrie et d'États que mon devoir m'oblige de rendre aussi heureux que le comporte la condition humaine. Jusqu'ici le nombre de mes ennemis ne m'a pas mis à portée de faire la paix, et tandis que ces ennemis annonçaient sans déguisement qu'ils voulaient exterminer jusqu'au nom prussien, je n'aurais pu consentir à la paix que par une lâcheté affreuse ou par une imbécillité entière.

A présent que l'Impératrice-Reine se trouve presque isolée, il faut espérer qu'elle prendra des sentiments plus modérés. J'ai envisagé cette guerre, Madame, comme un grand incendie qu'on ne viendra à bout d'éteindre qu'en écartant à mesure les matières combustibles qui servaient à le nourrir. Pour moi, bien loin de démentir le comte Tschernischew, j'assure Votre Majesté Impériale que ce qu'il Lui a dit sur mon sujet, est très vrai. J'ai été la partie souffrante durant cette malheureuse guerre, et j'ai désiré bien ardemment de la voir fini d'une façon honorable, et surtout que l'ouvrage de la paix ne fût point plâtré, mais durable.

Voilà, Madame, où tendent tous mes voeux; je serai peut-être plus

lassen wollten, sich von seinem Zufall vom Fieber erst völlig wieder zu remittiren, alsdenn und nach Verlauf einiger Tage Selbst sprechen und fordern lassen würden. Ich vor mein weniges Theil inclinire wohl nicht, mich mit diesem Mann und dessen Projets abzugeben."

[1] D. d. Moskau 17. November (a. St.).

en droit qu'aucune des parties belligérantes de demander des dédommagements, mais j'y renonce de bon cœur pour le bien de la paix et de l'humanité, et je me borne à insister sur l'entière restitution de mes États. Que Votre Majesté Impériale me permette de Lui demander, qui aime mieux la paix, un Autrichien qui veut faire des conquêtes, ou un Prussien qui ne demande que ce qui lui a appartenu? Vous êtes trop éclairée et trop équitable, Madame, pour vous tromper en ce jugement. Votre Majesté a déclaré dès Son avènement au trône qu'Elle ne voulait pas Se mêler de la guerre présente et qu'Elle en laisserait décider le sort par ceux qui se trouvent engagés. Chacune des parties a donc continué d'agir jusqu'à présent; j'ai eu quelques avantages qui me mettent plus a portée de négocier à présent qu'antérieurement. L'évacuation du pays de Clèves a attiré mon attention. Les Français sont prêts à quitter Wesel et Gueldres, j'ai des troupes prêtes pour en reprendre possession. Les Autrichiens, dit-on, font marcher un corps de Flandre pour s'en emparer; j'ai voulu attendre l'évènement, pour tirer cette affaire au net, et ensuite j'étais intentionné de m'adresser à Votre Majesté Impériale et demander Sa médiation pour la paix, ce que je suis obligé de différer aujourd'hui, ne sachant pas sur quoi tabler.

Je viens de vous exposer, Madame, tout ce que j'ai sur le cœur, très persuadé que Votre Majesté Impériale n'en abusera pas, et qu'Elle sera convaincue qu'une paix honnête, loin de me répugner, me sera très agréable, mais que je préférerai la mort à une paix honteuse qui me déshonorerait. Il n'y a rien de plus louable que les soucis que Votre Majesté Impériale veut Se donner pour la paix; Elle sera comblée des bénédictions de toute l'Europe, parmi lesquelles je La prie de vouloir distinguer les miennes; je ne doute pas qu'il n'y ait des moyens de contenter tout le monde et les Saxons, comme Votre Majesté Impériale le dit très bien, pourvu qu'on ait à faire à des esprits conciliants et pacifiques; les bons avis de Votre Majesté Impériale ne contribueront pas peu à fléchir la raideur de certains esprits trop peu pliants. Enfin, Madame, Votre Majesté Impériale m'inspire une entière confiance, je me repose entièrement sur Son amitié précieuse que je La prie de me conserver, en L'assurant de la haute considération et des sentiments distingués avec lesquels je suis, Madame ma Sœur, de Votre Majesté Impériale le bon frère

Federic.

Nach Abschrift der Cabinetskanzlei. Die Ausfertigung war eigenhändig. (Vergl. S. 407. Anm. 3.)

14323. A LA DUCHESSE RÉGNANTE DE SAXE-GOTHA A GOTHA.

Leipzig, 22 décembre 1762.

Madame ma Cousine. Une multitude d'affaires qui, loin de diminuer, s'accumule tous les jours, m'a, mon adorable Duchesse, empêché

de vous répondre plus tôt. Je vous rends mille grâces du tour que vous voulez prendre pour rectifier la façon de penser de gens qui me sacrifient.[1] Je ne me flatte pas que ces remontrances fassent une grande impression; cependant cela peut peut-être devenir utile, et le bien qui en résultera, me sera d'autant plus agréable que je le tiendrai de vos bontés, Madame, et de votre amitié. Il y a quatre partis réunis contre ce Bute, dont j'ai tant à me plaindre: les ducs de Cumberland, de Newcastle et de Devonshire, joints à M. Pitt, se sont mis à la tête de l'opposition; mais je prévois que, si ce Bute ne se soutient pas comme ministre, il échappera au Parlement sous la qualité de favori et n'en gouvernera pas moins le royaume. Enfin, Madame, il arrivera de tout cela ce qu'il plaira à la Providence d'en ordonner; car certainement personne ne prévoit ni ne dispose de l'avenir.

Je vous demande mille pardon, si je suis obligé de vous quitter, Madame; je vous épargne une dissertation politique qui certainement vous aurait ennuyée. On m'interrompt, on ne veut que six ou sept choses à la fois de moi. Je pardonnerais à mes importuns et à ces fâcheux, s'ils ne troublaient pas la conversation que vous me permettez de faire [de] temps en temps avec vous, Madame. Je vous demande mille excuses de l'encre qui tâche ma lettre, de mes incongruités, de mon ineptie, en vous suppliant de me croire avec un cœur rempli d'estime et de reconnaissance, Madame ma cousine, de Votre Altesse le fidèle cousin, ami et serviteur

Federic.

Nach der Ausfertigung im Herzogl. Haus- und Staatsarchiv zu Gotha. Eigenhändig.

14324. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

Leipzig, 22 décembre 1762.

L'on vient de m'envoyer une lettre interceptée d'Egra du 18 de ce mois en conséquence de laquelle le régiment autrichien de Charles Lorraine s'est mis en marche pour se rendre à Wesel. Je n'ai pas voulu tarder d'en faire communication à Votre Altesse et de joindre la copie de cette lettre, afin que vous en soyez averti et [d']être par là à même d'avoir des avis plus précis de la route que le susdit régiment prendra, et du temps qu'il pourra s'approcher de Wesel, pour en avertir le colonel Bauer, à qui je fais pareillement communication de la lettre, afin de prendre ses mesures là-dessus.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

[1] Die Herzogin hatte, Gotha 18. December, für das Schreiben an die Prinzessin von Wales (vergl. Nr. 14310) folgendes vorgeschlagen: „Nous pourrions, sans exposer Votre Majesté ni nous commettre nous-mêmes, écrire à la Princesse, lui former des questions par rapport à notre propre situation critique et demander ses conseils; par là, peut-être, elle nous donnerait lieu de nous ouvrir davantage par la suite, pour glisser des insinuations sans préjudice à personne."

14325. AN DEN OBERSTLIEUTENANT UND FLÜGEL-ADJUTANTEN VON ANHALT.[1]

Leipzig, 22. December 1762.

Da Se. Königl. Majestät zu Dero Missvergnügen wahrnehmen müssen, dass die commandirende Officiers in denen Districten die ihnen aufgetragene Commissions nicht mit der Munterkeit und Promptitude in Beitreibung der Contributions p. p., als höchst Se. Königl. Majestät gehoffet und das Vertrauen zu ihnen gehabt, befolgen und ins Werk richten, als sehen höchstgedachte Se. Königl. Majestät dadurch Sich genöthigt, die Ursachen dieser Saumseligkeiten näher zu recherchiren und zu dem Ende Dero Obristlieutenant und Flügeladjutant von Anhalt die Bereisung obiger Districte aufzutragen, und haben die commandirende Officiers in solchen ihn von allem au fait zu setzen und demjenigen, so er ihnen von wegen Sr. Königl. Majestät sagen möchte, vollkommenen Glauben beizulegen.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14326. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

Leipzig, 23 décembre 1762.

Je me sens vivement touché des lettres du 18 et 19 que vous m'avez faites pour m'avertir de celles que vous venez de recevoir d'Angleterre,[2] afin de faire prendre les quartiers d'hiver aux troupes des nations respectives, chacunes dans les États de leurs souverains. Comme par là celles de Hesse quitteront l'Eichsfeld avec Duderstadt, je m'arrange pour que les miennes s'élargissent de ce côté-là, pour occuper ces districts avec ladite ville.[3]

Je vous sais, d'ailleurs, infiniment gré des dispositions que vous avez faites à l'égard du colonel Bauer et de son corps.[4] Je lui en écris conformément à vos désirs; et comme Votre Altesse Se trouve plus à portée que moi pour avoir des nouvelles relativement à son entreprise et pour la conduire, vous voudrez bien me faire le plaisir de diriger par vos ordres ledit colonel dans l'exécution de l'entreprise de laquelle

[1] Berichte Anhalts aus dem December liegen nicht vor. — [2] Schreiben des Lord Halifax vom 3. December. — [3] Ordre an den Obersten von Lölhöffel, d. d. Leipzig 23. December, „von Euren bei Euch habenden Freidragonern und Freihusaren von dem Kleistschen Corps nacher Duderstadt und das Eichsfeld zu schicken, um von dar die Contributiones und andre Prästationes wieder einzutreiben". — [4] Prinz Ferdinand hatte am 18. December geschrieben, die Anordnung der englischen Regierung biete eine gute Gelegenheit, um die bei Dortmund stehenden Truppen Bauers sich gegen Wesel ausdehnen zu lassen. „Si Votre Majesté trouve que cette idée convienne à Ses intérêts, je ne doute pas qu'Elle ne fasse parvenir Ses ordres au colonel Bauer pour la mettre en exécution."

il se trouve chargé, suivant vos lumières et tellement que vous le trouverez bon, conformément aux circonstances. Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14327. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

Leipzig, 24 décembre 1762.

Très touché que je suis à toutes les amitiés que vous me témoignez, j'ai vu cependant avec une satisfaction extraordinaire par votre lettre du 20 que le Duc régnant Monsieur votre frère veut me céder son corps des volontaires auxiliaires, dont je lui suis parfaitement redevable. Je suis tout-à-fait d'accord sur tout ce que Votre Altesse a arrangé à ce sujet, je vous prie seulement avec instance de faire marcher incessamment ce corps, pour le faire joindre à celui sous les ordres du colonel Bauer, qui, fortifié par là jusqu'au nombre de 3000 hommes à peu près, sera d'autant plus à même de mettre en exécution l'entreprise dont le susdit colonel se trouve chargé. La marche dudit corps des volontaires presse d'autant plus que, comme j'en ai averti Votre Altesse par ma dernière lettre,[1] le régiment autrichien de Charles Lorraine est actuellement en marche vers le Bas-Rhin.

Au surplus, je viens de donner mes ordres à la chambre de guerre et des domaines à Minden de tenir prêt d'abord les sommes qu'il faut pour l'entretien de ce corps [de] volontaires, à compter du 1er de janvier qui vient, conformément à l'état que vous m'avez communiqué.[2] Mais pour pouvoir, après cela, régler ceci sur un pied stable, je serais bien aise qu'on me communiquât un état détaillé du pied sur lequel ce corps en cavalerie et en infanterie a été entretenu jusqu'à présent en traitements et en prêts, afin de pouvoir m'y arranger.

Je paierai, d'ailleurs, au Duc régnant la somme de 62 925 écus 20 gros en monnaie courante de Brunswick pour ce qu'il lui a coûté à équiper ce corps et à le rendre mobile. Pour le payement de la somme, je vous prie cependant de vouloir bien entremettre votre crédit auprès du Duc, afin qu'il me laisse, tant soit peu, de temps pour m'en acquitter. J'espère de pouvoir prendre cette somme sur les contributions que l'Eichsfeld me paiera, d'où je la ferai d'abord remettre à Brunswick.

Au reste, je laisse à la disposition de Votre Altesse la manière dont Elle voudra user par rapport à la cession de ce corps et de sa prise à mon service, soit qu'il soit congédié préalablement du service du Duc et rentre incessamment après à mon service, soit de quelle autre façon vous l'estimerez convenable: arrangement que j'abandonne

[1] Nr. 14326. Gemeint ist vielmehr Nr. 14324. — [2] D. d. Braunschweig 17. December.

tout-à-fait à votre gré, afin de hâter au mieux sa marche pour joindre le colonel Bauer.

Quant à ce qui regarde cette troupe de hussards dont vous vous êtes servi pour votre escorte dans différentes occasions, je l'accepte avec bien du plaisir à mon service, et Votre Altesse n'aura qu'à les garder auprès d'Elle; j'aurai soin de leur paye, et quand vous retournerez à mon armée, vous n'aurez qu'à les amener avec vous, quand vous viendrez me trouver.

Federic.[1]

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14328. AN DEN REGIERENDEN FÜRSTEN VON SCHWARZBURG-SONDERSHAUSEN IN SONDERSHAUSEN.

Leipzig, 24. December 1762.

Was Ew. Liebden in Dero Landesangelegenheiten unter dem 20. dieses Monates an Mich gelangen zu lassen belieben wollen,[2] solches habe Ich daraus mit mehrern ersehen, und diene Ich Deroselben darauf in freundvetterlicher Antwort, wie Ew. Liebden von Meiner fortwährenden Neigung versichert sein können, dass Ich vor Dieselbe alles thun werde, was nur irgend Meine jetzige Umstände und die noch daurende Kriegesläufte werden leiden und nur zugeben wollen. Dahero dann Ew. Liebden wegen Meines Finalentschlusses nur noch etwas in Geduld stehen werden und indess Sich versichert halten können, dass Ich Deroselben gewiss einigen Nachlass thun werde.

Friderich.

Nach dem Concept.

14329. UNTERREDUNG DES KÖNIGS MIT DEM CHURSÄCHSISCHEN GEHEIMEN RATH FREIHERRN VON FRITSCH.

[Leipzig, 24. December 1762.]

Fritsch berichtet, Leipzig 24. December, an den Churprinzen von Sachsen über die Weigerung des Hofraths von Collenbach, die Reise nach Leipzig fortzusetzen; Collenbach sei in Wermsdorf geblieben, er selbst sei nach Leipzig weiter gefahren. Er bezieht sich auf ein zwischen

[1] Dem Marquis d'Angelelli, welcher, München 12. December, den Ankauf eines Rafaelschen Originalbildes angezeigt hatte, antwortet der König am 23.: „J'en aurais fait usage, si les conjonctures présentes et ma situation actuelle me permissent de songer à faire des emplettes de cette sorte, qu'il faut bien que je remette en un autre temps. Mais si, en attendant, vous sauriez vous employer à me procurer quelques bonnes recrues et de semblables choses, vous m'aideriez dans ce qui m'est à présent le plus nécessaire, dont je vous tiendrais compte pour les frais qu'il en faudrait faire.“ — [2] Der Fürst hatte „um den gnädigsten Erlass der diesjährigen wenigen Rückstände und aller ferneren Anforderungen allerunterthänigst und auf das wehmüthigste“ gebeten.

ihm und Collenbach vereinbartes Promemoria, d. d. Wermsdorf 24. December, welches den Vorschlag enthielt, die Unterhandlungen nach Wermsdorf zu verlegen.

„Als ich um 5 Uhr hier angelanget und gleich bei des Königs in Preussen Majestät vorgelassen worden, Ew. Königl. Hoheit Brief[1] übergeben und meinen Antrag gethan, beantworteten Ihro Majestät den Antrag auf das gelassenste, waren mit allem zufrieden, wie ich darvon dem Herrn Hofrath von Collenbach in der Beifuge Nachricht gegeben.«

An Collenbach schreibt Fritsch, Leipzig 24. December:

»Je viens de voir le roi de Prusse, et je l'ai trouvé convaincu que cette ville ne saurait servir aux conférences, parceque le secret n'y saurait être gardé. Qu'au moins ce n'est pas par lui qu'il est éventé,[2] mais que toutes les lettres de Dresde en parlent. Que Wermsdorf lui convient de toute façon; qu'il accordera la neutralité telle que vous la souhaitez, et des passe-ports pour les courriers. Que je lui dois envoyer demain un mémoire à droiture à son adresse de ce que vous souhaitez, pour me faire délivrer les expéditions aussitôt que faire se pourra. Qu'il est fâché de vous savoir isolé à Wermsdorf, en attendant que M. de Hertzberg, qu'il va mander de Berlin, arrivera, ce qui ne saurait que traîner quatre ou cinq jours. Qu'il ne saurait se passer de M. le comte de Finckenstein pour lui faire des courses aux conférences; qu'il y aurait donc beaucoup à trotter pour les courriers. Que sa proposition, très indifférente d'ailleurs, aurait beaucoup abrégé les affaires par le voisinage de sa personne et les mains immédiates de son ministre; mais qu'il voyait bien lui-même que, sans un secret impossible à obtenir, cela ne pouvait réussir . . .“

Der Bericht an den Churprinzen nach der Ausfertigung, das Schreiben an Collenbach nach einer Abschrift im Königl. Hauptstaatsarchiv zu Dresden.

14330. UNTERREDUNG DES KÖNIGS MIT DEM CHURSÄCHSISCHEN GEHEIMEN RATH FREIHERRN VON FRITSCH.

[Leipzig, 25. December 1762.]

Fritsch berichtet, Hubertusburg 27. December, an den Churprinzen von Sachsen:

„Auf das Ihro Königl. Majestät in Preussen von Ihnen anbefohlenermaassen am 25. dieses besage der Anfuge übergebene Promemoria,[3] liessen mich Dieselben, sobald ich aus der Kirche kam, rufen. Beim Eintritt ins Zimmer sagten Ihro Königl. Majestät, Sie hätten mein Ver-

[1] D. d. Dresden 22. December. — [2] Collenbach war (nach dem obigen Bericht von Fritsch an den Churprinzen) unwillig, weil er auf der Meissner Fähre bei der Ueberfahrt über die Elbe die Worte gehört hatte: „Da kommen die Wiener, die gehen zum Könige.“ — [3] Vergl. Nr. 14329.

langen wegen einer in und um Wermsdorf zu publicirenden Neutralität reiflich erwogen und wollten mit mir überlegen, wie solches auf das beste und glücklichste geschehen könnte, um die Sicherheit und Ruhe derer mit denen Friedensverhandlungen Beschäftigten so viel nur möglich zu bewirken. Die Ausstellung einer Acte verursache eine voreilige Publicität und helfe zu dem Endzwecke nicht, da zu Excessen geneigte Soldaten oft des Lesens unerfahren wären oder es zu sein vorgäben. Wollten Sie Patrouillen herumgehen lassen, so möchten die Herren von Wien solches vielleicht gar für eine Art von Bewachung annehmen. Sie fänden derohalben kein besseres Mittel als:

1. Alle in Wermsdorf stehende Executions- oder andere Commandos herauszuziehen. 2. Die Ordres an die Commandanten in Meissen, Torgau, Chemnitz und Leipzig, als die nächsten Orte, ergehen zu lassen, dass kein Commando oder was dergleichen nur sei, hiesigen Ort berühre. 3. Etwa 10 Ihrer reitenden Feldjäger an die Aus- und Eingänge von Wermsdorf zu legen, welche alles von dem Flecken abzuweisen und Ruhe und Sicherheit zu erhalten bei Tag und Nacht bemühet wären.

Ihro Königl. Majestät fuhren fort: dass ich nur meine Gedanken frei zu sagen hätte, inmaassen Sie Ihre Vorschläge zu ändern oder zu verbessern vollkommen geneigt wären. Da ich nun hierbei in der That nichts einzuwenden fand, dankte ich Ihrer Königl. Majestät für die Gnade und überliess Allerhöchstdero Gutbefinden, die vorgeschlagenen Befehle ergehen zu lassen. Nachdem Sie versprochen, ein halb Dutzend Pässe *in bianco* mir zustellen zu lassen und das Gespräch über eine halbe Stunde fortgesetzet, auch das Verlangen nach einem baldigen Frieden *praesuppositis praesupponendis* wiederholet, befahlen Sie mir zur Tafel zu bleiben und entliessen mich.

Ich habe Ew. Königl. Hoheit von diesem Gespräch gehorsamst zu referiren: dass, da ich erwähnte, wie Ew. Königl. Hoheit von Dero Herrn Vaters Königl. Majestät den Auftrag erhalten hätten, das ganze Friedensnegotium ohne Rückfragen zu betreiben, Sie hierüber überaus vergnügt schienen und mich versicherten, dass Ihnen diese Benehmung unseres Hofes vor das künftige viel gutes hoffen liesse. Da ich hiervon Gelegenheit nahm, Ihro Königl. Majestät recht beweglich zu Gemüth zu führen, wie dieses eine Gelegenheit sei, durch ein billiges Abkommen bei denen vorseienden Tractaten Ew. Königl. Hoheit von denen auf ein freundnachbarliches dauerhaftes Vernehmen abgezweckten Gesinnungen werkthätig zu überzeugen, und die blutenden Wunden verharschen zu machen, so wiederholte der König die vorigen Versicherungen, wie er nämlich alles mögliche thun wolle — nur Land und Geld nicht —, um meine Herrschaft zu satisfaciren, anjetzo aber müsse man nur an das Hauptwerk gedenken und nicht eine Negotiation durch die andere hindern: wenn wir da zu Stande kämen, so würde es sich mit dem andern schon geben. Ihro Majestät liessen Sich hierauf über

unsere innerlichen Umstände und die einzigen Mittel der Verbesserung mit so vieler Einsicht heraus, dass ich meine Regungen und Wünsche zu unterdrücken grosse Ursach fand. . .

Nach der Ausfertigung im Königl. Hauptstaatsarchiv zu Dresden.

14331. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN LEIPZIG.

Leipzig, 25. December 1762.

. . . Ueber den Articul, die Neutralité von Hubertusburg und Wermsdorf betreffend, so haben des Königs Majestät beliebet, Dero Ordres zu stellen, dass vor der Hand und bis zu weiterer Ordre nichts von Militärs, Convois, Transports, Escortes noch ichts dergleichen solchen Weg gehen, viel weniger da bleiben oder sich einlegen und quartieren oder etwas daher gefordert werden soll; in welcher Absicht denn auch 10 Feldjäger ohngefähr dahin geleget werden sollen, um alles, was von vorg[ed]achten auf Hubertusburg und solche Strasse gehen wollte, geziemend zurückzuweisen und nicht zu gestatten, dass sich dorten etwas einlege oder Quartier nehmen wolle. Welches dann Ew. Excellenz hierdurch zu vermelden nicht ermangeln wollen.

Eichel.

Das Pleinpouvoir vor den Herrn von Hertzberg haben des Königs Majestät Anstand genommen zu zeichnen, bis dass zuvorderst der Herr von Hertzberg hier eingetroffen sein wird.

Nach der Ausfertigung.

14332. AU COLONEL BARON DE GOLTZ ET AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION COMTE DE SOLMS A MOSCOU.

Leipzig, 25 décembre 1762.

J'ai été très satisfait des bonnes nouvelles que vos dépêches du 2 de ce mois m'ont apprises,[1] et souhaite que vous sachiez continuer à me donner souvent de pareilles. Avec cela, je vous recommande encore d'user de toute la vigilance possible pour approfondir les menées et les intrigues de mes ennemis, tout comme de l'ambassadeur anglais, qu'ils voudront mettre en œuvre contre moi.

Les circonstances que vous marquez relativement au sieur de Panin, et les propos qu'il vous a tenus,[2] me donnent toute la bonne espérance que vous réussirez avec lui en conséquence de mes ordres à vous sur son sujet,[3] aussi je vous le répète que vous devez employer tous les

[1] Goltz hatte berichtet, dass die Kaiserin Katharina trotz der Bemühungen des österreichischen und französischen Hofes nicht feindlich gegen Preussen vorgehen werde. — [2] Solms hatte berichtet, Panin habe ihm erklärt, „qu'il espérait que je ne le traiterais pas sur le pied d'étranger comme à Stockholm, mais sur celui d'ami, et toutes les fois que j'aurais besoin de lui, je n'aurais qu'à le lui faire savoir, et qu'il ne serait jamais assez occupé pour être empêché de me voir." Panin war zu gleicher Zeit wie Solms Gesandter in Stockholm gewesen. — [3] Vergl. Nr. 14321.

soins et tout le savoir-faire dont vous êtes capable, afin d'exécuter mes intentions à cet égard aussi promptement qu'il sera humainement possible.

Federic.

Nach dem Concept.

14333. AU SECRÉTAIRE BENOÎT A VARSOVIE.

Leipzig, 25 décembre 1762.

J'ai reçu votre rapport du 15 de ce mois, au sujet duquel je vous dirai que je ne pense du tout pas de donner la moindre jalousie à la République par l'entrée du corps du colonel Lossow en Pologne, ni de me mêler d'aucune de leurs affaires intérieures; que ce n'est que pour subvenir à l'extrême nécessité où ma province se trouve par les horreurs de la guerre où mes ennemis l'ont mise, manquant presque absolument de pain et de tout pour subsister, que mondit colonel Lossow demandera ce qui est nécessaire pour lui fournir des grains et des fourrages, en les payant à un prix raisonnable, et dans le cas que quelques-uns des Polonais refusent de s'y prêter amiablement et de bonne grâce, de les y obliger tant soit peu. Voilà tout dont mondit colonel vous aura déjà instruit, et ce que vous tâcherez de seconder au mieux par vos remontrances convenables.

Pour ce qui regarde le passe-port que le sieur de Saul[1] vous a fait demander pour aller faire un tour en Saxe, vous lui direz que, dès qu'il y aura quelque apparence que les affaires pencheront à une pacification ici, je lui ferai fournir ce passe-port et tout ce qu'il voudra d'ailleurs pour cela, mais, tandis qu'il n'y aura pas quelque apparence fondée, il voudra bien se patienter. Vous l'assurerez, d'ailleurs, que tout ce qu'on lui a dit au sujet des mauvais propos que j'eusse tenus sur son sujet,[2] n'étaient que des mensonges tout purs; que jusqu'à présent je n'avais songé à lui ni en mal ni en bien, et que mes affaires m'avaient tenu trop occupé pour n'avoir pas eu le loisir de penser à lui.

Federic.

Nach dem Concept.

14334. AU COMTE DE KEYSERLING, ENVOYÉ DE RUSSIE A VARSOVIE.

Leipzig, 27 décembre 1762.

Conformément au désir que vous avez marqué au sieur Domhardt,[3] pour vous expliquer avec une personne de confiance de ma part sur

[1] Vergl. S. 359. — [2] Benoît hatte berichtet: „Le sieur Saul m'a fait dire . . . qu'il ne pouvait pas comprendre comment il s'était pu attirer l'indignation de Votre Majesté, lui qui s'était étudié à calmer les esprits plutôt que de les aigrir; que, cependant, des personnes dignes de foi l'avaient assuré que Votre Majesté avait fait paraître depuis peu beaucoup de mécontentement contre lui et qu'Elle l'avait traité avec le dernier mépris, dont il était pénétré de douleur." — [3] Vergl. Nr. 14289.

vos bonnes intentions d'entretenir au mieux cette heureuse intelligence qui règne actuellement entre Sa Majesté Impériale votre souveraine et entre moi, je vous adresse le sieur baron de Korff,[1] qui vous rendra cette lettre. Je ne saurais le laisser partir, sans vous assurer de la parfaite disposition où je suis pour seconder ces vues salutaires et pour vous témoigner également que je suis sensiblement touché des sentiments que vous m'avez marqués à cet égard.

Le sieur de Korff, instruit d'ailleurs du parfait secret qu'il doit garder sur sa mission et sur tout ce dont il agira, vous en donnera des assurances; vous saurez ainsi lui confier entièrement tout ce qu'il vous plaira de me faire parvenir par son moyen. Vous ajouterez foi d'ailleurs à ce qu'il vous témoignera de ma part des sentiments de l'estime distinguée et de la parfaite considération que j'ai pour votre personne et pour vos mérites. Soyez-en persuadé, je vous en prie, et du plaisir avec lequel je saisirai toutes les occasions qui s'offriront, pour vous en prouver la réalité.

Nach dem Concept. Federic.

14335. INSTRUCTION POUR LE CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KORFF SUR SON ENVOI SECRET A VARSOVIE.

Leipzig, 27 décembre 1762.

Le comte de Keyserling, actuellement ambassadeur de Sa Majesté l'Impératrice de Toutes les Russies et duquel j'ai reconnu en bien des occasions les sentiments amiables pour moi et de son affection pour mes intérêts, ayant fait sentir à son dernier passage à Kœnigsberg, en conséquence de l'extrait ci-joint d'une lettre que mon président Domhardt m'en a faite,[2] et que je vous communique pour votre seule direction, combien il souhaite de pouvoir contribuer à entretenir et à resserrer même la bonne harmonie qui règne heureusement aujourd'hui entre moi et entre l'Impératrice sa souveraine, à quel effet il a désiré fort que je lui envoyasse une personne de probité et d'une sagesse reconnue, pour communiquer confidemment avec elle ses idées sur les moyens qu'il estime les plus propres pour parvenir à ce but salutaire, je me suis prêté avec plaisir à sa proposition, et, applaudissant au choix qu'il a fait de votre personne, je vous ai chargé préférablement de cette commission: à quel effet vous recevez cette instruction de ma part.

1° Vous ferez toute la diligence possible pour vous trouver au plus tôt mieux à Varsovie, où, après avoir confirmé au susdit ministre les sentiments de mon estime parfaite et de ma considération distinguée pour lui, vous lui ferez ouverture du sujet de votre commission.

[1] Vergl. S. 372. — [2] Vergl. Nr. 14289.

2° Comme le secret impénétrable importe extrêmement dans cette affaire, vous couvrirez votre voyage sous quelque prétexte spécieux et comme entrepris de votre propre mouvement pour des affaires particulières qui vous y avaient obligé. Vous masquerez du même prétexte votre séjour à Varsovie, afin que personne ne sache soupçonner ni s'apercevoir que ce soit de ma part et pour mes affaires que vous vous y êtes rendu, ni que vous soyez en relation avec cet ambassadeur pour des affaires.

Vous userez à cet effet de toute la circonspection possible envers tous. Je n'en exempte pas mon chargé d'affaires le sieur Benoît, à qui vous ne communiquerez rien de votre commission, et, pour éviter d'autant plus tout ce qui pourra vous faire observer et soupçonner, vous ne fréquenterez pas trop souvent le susdit comte de Keyserling et ne vous rendrez chez lui pour le voir et pour lui parler seul que lorsqu'il le demandera.

3° Vous vous informerez exactement de ce ministre sur quel pied il estime que je puisse conclure un traité d'amitié et de commerce avec sa souveraine, de même que sur la manière la plus convenable dont j'aie à me prendre pour en faire la proposition avec succès.

4° Vous me ferez vos rapports sur ces sujets avec toute l'exactitude qu'il faut, pour que [je] sache y tabler et m'en diriger, et, quant à vos lettres à moi, vous les ferez passer sous l'enveloppe du président Domhardt par les gens affidés dont le comte de Keyserling se sert pour porter ses lettres jusques à mes frontières de la Prusse, d'où elles passeront outre au moyen de la *Schulzenpost*, actuellement déjà établie par le sieur Domhardt, qui aura soin de vos lettres pour me les faire parvenir en toute sûreté.

5° Voici, d'ailleurs, un chiffre duquel vous vous servirez pour votre correspondance avec moi.

Pour fournir à vos dépenses pendant le séjour que vous serez obligé de faire à Varsovie, je vous fais payer la somme de 2000 écus, indépendamment des frais de votre voyage dont je vous tiendrai compte à part.

Je mets ma confiance en vous que vous [vous] acquitterez avec toute la fidélité, sagesse et dextérité possible de cette commission et vous conformerez exactement à cette instruction, vous assurant alors de ma protection et de ma bienveillance dont je vous ferai ressentir les effets.

Nach dem Concept. Federic.

14336. A LA DUCHESSE RÉGNANTE DE SAXE-GOTHA A GOTHA.

Leipzig, 27 décembre 1762.

Madame ma Cousine. Je suis pénétré, ma divine Duchesse, de vos procédés nobles et généreux. Je vous rends mille grâce de la minute que vous daignez me communiquer.[1] Qu'elle fasse l'effet que nous espérons ou qu'elle soit inutile, je n'en sens pas moins le prix de votre amitié officieuse et de vos louables intentions, et je bénis le Ciel, qui, en suscitant d'un côté des ennemis pour me persécuter, me fait trouver d'un autre de ces âmes toutes célestes dont l'amitié généreuse et toutes les vertus devraient servir éternellement de modèles et d'exemples au monde. Si la conduite d'un Bute m'inspire des sentiments d'aversion pour le genre humain, vos vertus, mon adorable Duchesse, me réconcilient avec une espèce qui vous a pu produire . . .[2]

Federic.

Nach der Ausfertigung im Herzogl. Haus- und Staatsarchiv zu Gotha. Eigenhändig.

14337. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Leipzig, 27 décembre 1762.

J'ai reçu vos rapports du 7 et du 10 de ce mois qui, par les circonstances et par les particularités dont ils m'ont instruit,[3] me laissent peu d'espoir à voir mon attente remplie. Comme je suis persuadé que vous, de votre part, ne négligerez rien de ce que vous pouvez, pour corriger et redresser, autant qu'il dépend de vos facultés, les choses contraires à mes intérêts, il faut bien, au surplus, que j'attende ce que cela pourra opérer, et le train que les affaires prendront, dont vous continuerez à m'informer le plus souvent qu'il vous le sera possible.

Nach dem Concept. Federic.

14338. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE BORCKE A COPENHAGUE.

Leipzig, 27 [décembre][4] 1762.

Les dépêches que vous m'avez faites du 14 et du 18 de ce mois, m'ont été fidèlement remises, et j'en ai été d'autant plus satisfait qu'elles

[1] Die Herzogin sandte mit ihrem Schreiben, d. d. Gotha 24. December, eine „minute de la lettre que le Duc a fait partir il y a deux jours pour la princesse de Galles". Der Inhalt stimmt mit dem überein, was sie in ihrem Schreiben vom 18. December (vergl. Nr. 14323) vorgeschlagen hatte. — [2] Den nicht politischen Schluss des Schreibens vergl. in den Œuvres, Bd. 18, S. 208. 209. — [3] Die Gesandten hatten am 7. December berichtet, der Abschluss des Friedens zwischen England und den beiden bourbonischen Mächten stehe nahe bevor, Bute verfüge über eine beträchtliche Majorität in beiden Kammern, und die Häupter der Opposition (vergl. Nr. 14291) seien unter sich gespalten. — [4] Vorlage: novembre.

me répandent des lumières sur ce qui se passe actuellement à la cour de Versailles et sur sa façon présente de penser.[1]

Comme il m'importe beaucoup à présent d'avoir des nouvelles intéressantes de la France à ce sujet, et que vous savez bien que jusqu'ici je n'ai point là une correspondance établie, vous devez vous appliquer avec soin, afin d'en tirer autant que possible par la cour danoise et de me les marquer, vu qu'elles me sont extrêmement nécessaires dans les circonstances de ce temps, de sorte que vous me rendrez par là un service essentiel.

Federic.

Nach dem Concept.

14339. AN DEN ETATSMINISTER FREIHERRN VON SCHLABRENDORFF IN BRESLAU.

Leipzig, 27. December 1762.

Schlabrendorff erhält Abschrift einer Ordre an den Kriegsminister Wedell vom 27. December, die Ablieferung von Pferden an das schlesische Armeecorps betreffend.

Denen drei Commandeurs in der Lausnitz wiederhole und schärfe Ich auch dato meine Ordres dahin [ein], dass sie die Anstalten allda zur ohngesäumten Ablieferung der ordonnirten 6000 Winspel Mehl zum Glogauschen Magazin machen und, auf den Fall, dass es die Leute in der Lausnitz nicht sogleich in natura liefern können, sie anhalten sollen, dass sie Lieferanten dazu annehmen, das Geld deshalb besonders aufbringen und mit diesen so contrahiren müssen, damit diese es in Polen erkaufen und sogleich zu dem Magazin in Glogau richtig abliefern müssen.

Dem Obristen von Lossow schärfe Ich auch die Ordre in der Anlage [ein], welche Ihr sogleich richtig und sicher an ihn zu besorgen habet, damit er in Polen nicht länger sich promeniren, sondern mit denen Lieferungen zu denen schlesischen Magazinen von daher einen Ernst machen und nach der Art darunter verfahren soll, wie Ich es ihm selbst gesaget habe, nämlich die Lieferungen von einer Woiwodschaft nach der andern zu berichtigen, als welche absolut und ohnumgänglich nothwendig sein.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

---

[1] Borcke hatte am 14. December über ein Gespräch mit dem französischen Gesandten Ogier Bericht erstattet. Dieser habe ihn gefragt: »Vous savez qu'il [Kaunitz] est sujet à des fièvres ministérielles?« „Je lui répondis que, si cela était vrai, je me flattais que le dérangement de sa santé en rétablirait et affermirait bien d'autres. A quoi il me répondit, comme en faisant l'application au ministère de France, qu'il le souhaitait et n'en désespérait pas."

14340. PRÉCIS DE L'INSTRUCTION VERBALE QUE LE ROI M'A DONNÉE.[1]

1° Je dois donner les assurances les plus fortes des dispositions pacifiques du Roi.

2° Je dois écouter les propositions du ministre autrichien et les prendre *ad referendum.* S'il fait difficulté de faire la première proposition, il m'est libre de déclarer que le Roi ne demande que la restitution du *status quo* avant la paix.

3° Je dois entièrement rejeter toute proposition de cession et nommément celle de Glatz, faire voir que le Roi avait plus de droit que ses ennemis de demander des dédommagements, mais qu'il s'en désistait par modération.

4° Quand il s'agit de faire valoir les pertes causées au Roi, je ne dois nommer les Russes, mais les ennemis du Roi en général.

5° Le Roi n'est pas éloigné de favoriser les vues de la cour de Vienne par rapport à l'élection de l'Archiduc pour roi des Romains, et celles de la Saxe à l'égard des évêchés vacants, mais je dois garder ces propositions dans le fond du sac.

6° Je dois ne pas précipiter la négociation, afin que le Roi n'ait pas besoin d'évacuer la Saxe avant la fin de février.

Eigenhändige Aufzeichnung Hertzbergs. H[ertzberg].

14341. AN DEN OBERST VON BAUER.

Leipzig, 28. December 1762.

Euer Schreiben vom 20. dieses habe Ich zu seiner Zeit richtig erhalten, auf solches aber eher zu antworten, deshalb etwas angestanden, weil Ich, wie Ich es Euch geschrieben habe, des Prinzen Ferdinand Liebden überlassen habe, mit Euch das erforderliche wegen Eurer Entreprise zu disponiren und zu concertiren. Da indess nach Euren Nachrichten die [französische][2] Schiffbrücke zu Wesel noch lieget, die Stadt aber auf Verlangen derer Franzosen alle Präparatorien zu einem pont volant anfertigen müssen, so auf jener Seite des Rheins lieget, so sollet Ihr überlegen, ob es nicht angehe, dass, sowie die Franzosen nur aus Wesel und über den Rhein sein werden, Ihr gedachte Brücke sogleich anstecken und durch das Feuer ohnbrauchbar machen lassen könnet. Ueberhaupt und ohnerachtet alles bösen Willens, so die Franzosen haben, Wesel in die Hände derer Oesterreicher zu spielen, so müsset

[1] Diese mündliche Instruction ist Hertzberg vor seiner Abreise nach Hubertusburg, jedenfalls am 28. December, ertheilt worden. Vergl. S. 415 und Schaefer, Gesch. d. siebenj. Kriegs, Bd. II, Abth. 2, S. 675 ff. und 762. — [2] So nach Bauers Bericht; Vorlage: „die Franzosen die".

Ihr doch alles, was denen Umständen nach nur möglich ist, probiren, um gegen die Absichten derer Oesterreicher zu reussiren und solche zu vereitelen.

Nach dem Concept. Friderich.

14342. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

Leipzig, 29 décembre 1762.

Je ne doute pas que le colonel de Bauer n'ait communiqué à Votre Altesse les nouvelles qu'il a eues relativement aux vues des Autrichiens sur Wesel, et de sa correspondance avec les commandants français.[1]

Comme je reçois, d'ailleurs, un avis de mon général-major de Ramin[2] en conséquence duquel les Autrichiens viennent de détacher de nouveau d'ici le régiment de Saint-Ignon dragons, avec quelques autres régiments d'infanterie auxquels il est enjoint de hâter leur marche, en sorte qu'ils soient à portée de Wesel le 18 ou le 20 de janvier, je vous en fais part et joins même la copie de l'avis à la suite de cette lettre pour vous le confirmer. J'en ai fait de même communication au colonel Bauer,[3] afin de pouvoir prendre ses mesures là-dessus, mon intention étant toujours qu'il doive tenter jusqu'à l'impossible pour exécuter sa commission. Je ne doute nullement que Votre Altesse le secondera de Ses avis et conseils; je me flatte, d'ailleurs, qu'en conséquence de mes lettres antérieures vous aurez déjà mis en marche tout le corps des volontaires de Brunswick[4] qui vient d'entrer à mon service, et donné vos ordres pour presser vivement cette marche, afin de se joindre au corps du colonel de Bauer, qui en aura très grand besoin pour se soutenir, vu les détachements que les Autrichiens y envoient.

Je viens de recevoir une lettre du chef de la légion britannique le colonel Beckwith, qui m'offre ses services, avec ceux de toute cette légion, après les ordres qui lui sont arrivés de la congédier incessamment. J'ai

[1] Dem Obersten Bauer, welcher nach seinen Berichten, d. d. Crudenberg 22. und 23. December, den in Wesel commandirenden französischen Officieren seinen Vormarsch zur Besetzung Wesels nach Ratification der englisch-französischen Präliminarien angekündigt und sie um die Erlaubniss ersucht hatte, sogleich mit den dortigen preussischen Behörden wegen der Lieferungen für sein Corps in Verbindung treten zu dürfen, schreibt der König am 29., er könne „nicht anders als dasjenige völlig approbiren, was Ihr . . wegen Eurer bisherigen Correspondance mit denen französischen Commandeurs gemeldet habet". — [2] D. d. Görlitz 25. December. — [3] In dem Anm. 1 erwähnten Schreiben vom 29. Der König bemerkt dabei, dass er sich „sehr von denen Franzosen zu mefiiren anfange, dass dieselben mit denen Oesterreichern dahin colludiren, damit erstere Wesel nicht eher evacuiren, bis dass zu gleicher Zeit, wo nicht noch vorher, die Oesterreicher darin eingerücket seind". — [4] An Bauer: „Das Corps braunschweigsche Volontärs von 1 Bataillon und denen dazu gehörigen Escadrons Husaren."

accepté avec plaisir cette offre,[1] et j'ai engagé tout ce corps à mon service, à condition cependant qu'il marchera d'abord là où je le souhaiterai et où mes ordres le voudront. Selon mes intentions, un bataillon de cette légion joindra incessamment le corps du colonel Bauer; pour les autres, ils resteront encore dans le pays de Münster, afin de seconder l'entreprise du colonel Bauer, qui se concertera avec le susdit colonel Beckwith, en attendant que ceux dans le pays de Münster lèveront des contributions dans ce pays pour mon compte.[2]

Je voudrais bien détacher d'ici vers ces environs plus de troupes encore, mais, en premier lieu, il n'y a point de magasins établis pour elles ni aucun arrangement fait pour cela, et, en second lieu, il est à considérer que, dans le cas qui est à présumer, que les Autrichiens, de concert avec les Français, entreront à Wesel dans le moment que ceux-ci en sortent et l'évacuent, l'entreprise du colonel Bauer échouant, j'aurais gratuitement fatigué mes troupes. Je viens de donner mes ordres à mondit colonel de Bauer qu'au cas que malheureusement son entreprise sur Wesel dût échouer ou être rendue vaine, que, dans ce cas, il doit diriger alors son attention pour me conserver Lippstadt et couvrir également ma province d'Ost-Frise et se mettre pour cela en possession de Münster. Il me marque,[3] au reste, de n'avoir point reçu jusqu'à présent des ordres de Votre Altesse relativement à la réduction des troupes et aux autres arrangements à prendre par rapport à Hamm, Lippstadt et Münster. Je me flatte que vous l'en aurez déjà pourvu en conséquence de mes intentions.

Ce Beckwith veut entrer à mon service, et je le prends avec la seule condition de le pouvoir employer bientôt. Je vous prie de me dire si c'est un homme à qui l'on peut confier quelque chose. Au cas que je ne puisse pas reprendre Wesel, je compte garder Münster jusqu'à la paix, pour avoir un équivalent à rendre pour Clèves.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

---

[1] Schreiben an Beckwith, d. d. Leipzig 29. December. Der König unterrichtet ihn über den dem Obersten Bauer ertheilten Auftrag. „Je serai bien aise que vous vous rendiez vous-même au plus tôt chez lui pour vous concerter ensemble, afin de seconder au mieux son entreprise... Au surplus, soyez persuadé, Monsieur, de toute ma reconnaissance de l'attention que vous avez eue pour faire passer cette brave troupe sous vos ordres en mon service. Je vous en ai toute l'obligation et saisirai avec plaisir les occasions qui s'offriront pour vous le marquer, et pour vous faire éprouver les effets de ma bienveillance et de ma gratitude.“ — [2] Der Kammerpräsident von Massow in Minden soll, wie ihm am 29. befohlen wird, der britischen Legion einen „soliden und der Contributionssachen erfahrenen Mann“ als Beistand „mitgeben“, auch für die Verpflegung der Legion Sorge tragen. „Wegen des lippe-schaumburgischen Bataillons, so jetzo in Minden stehet, wird es Mir sehr lieb sein, wann Ihr es werdet dahin bringen und arrangiren können, dass solches vorerst noch ein Wochen oder vier daselbst stehen bleibe, als welches eine sehr gute Sache wäre, bis dass Mich demnächst weiter darauf arrangiren kann.“ — [3] Bauers Bericht, d. d. Crudenberg bei Wesel 23. December.

14343. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Leipzig, 30 décembre 1762.

J'ai reçu à la fois les rapports que vous m'avez faits du 14 et du 16 de ce mois. C'est à ma satisfaction particulière que j'en ai [appris] la bonne façon et les bonnes manières dont le comte de Halifax se prend avec vous[1] et qui flattent qu'il saurait peut-être mieux penser que le lord Bute sur mon sujet et sur mes intérêts; quoique j'en attends la continuation encore, pour en avoir une conviction entière.

En attendant, vous devez tâcher de cultiver ces sentiments en lui, et ne resterez pas en arrière pour lui dire convenablement des politesses de ma part des assurances qu'il vous donne sur les sentiments d'amitié du Roi son maître et sur ses bonnes intentions à mon égard, tout comme au susdit secrétaire d'État sur les déclarations qu'il lui a plu de vous en donner. Mais pour ce [qui] regarde la prise de possession de Wesel après l'évacuation que les Français en auront faite, vous devez dire à ce ministre qu'il s'en faut beaucoup que les Français cheminassent aussi droit qu'il fallait en conséquence des préliminaires de paix; qu'il était hors de doute qu'ils étaient convenus sous main avec les Autrichiens de ne pas sortir [de cette ville, sans y faire entrer les troupes autrichiennes, soit][2] avant cette sortie ou incessamment après, de sorte que celles-ci relèveront en même temps la garnison française. Que ce dessein était d'autant moins équivoque que non seulement les Autrichiens assemblaient ce qu'ils avaient de troupes dans les Pays-Bas, — au sujet desquelles le comte de Cobenzl à Bruxelles lui-même a avoué au sieur van Haren que ces troupes des Pays-Bas marcheraient vers le pays de Clèves, en attendant que le régiment français de Touraine resterait en garnison à Bruxelles et à Mons —, mais que les Français avaient fait passer leurs corps légers, comme celui de Campfort et d'autres, dans le service autrichien, tout d'abord après les avoir congédiés. Que, d'ailleurs, le commandant français faisait [mettre] des canons et mortiers de fer sur les remparts de Wesel, et qu'il en faisait venir d'autres encore de Gueldres et de Rees; qu'il tenait prêt un pont volant à Wesel au delà du Rhin à l'usage des Autrichiens; qu'il y entrait déjà beaucoup d'officiers et d'artilleurs autrichiens; que le ministre autrichien comte de Pergen se trouvait actuellement à Wesel pour en prendre possession au nom de l'Impératrice-Reine, en attendant

[1] Knyphausen und Michell berichteten, London 14. December, Lord Halifax habe ihnen in Bezug auf die von den Franzosen noch besetzten preussischen Plätze in Westdeutschland erklärt, „qu'il serait aisé de prendre des mesures efficaces pour conserver ces places à Votre Majesté, en prévenant les Autrichiens . .; que nous pouvions être persuadés que le roi d'Angleterre, aussi bien que lui, souhaitaient ardemment que les mesures que Votre Majesté pourrait prendre à cette occasion, puissent réussir". — [2] Die in der Vorlage entstellte eingeklammerte Stelle nach der Ausfertigung.

que les Français en sortent, et qu'il y était arrivé un munitionnaire-général des Autrichiens pour se faire délivrer le magasin de farine que les Français y ont assemblée; qu'outre tout cela les Autrichiens venaient de détacher d'ici quelques régiments de dragons et d'infanterie vers les Pays-Bas, sous prétexte de les faire recruter là-bas, mais qui avaient l'ordre de presser leur marche, pour être absolument vers le 18 ou le 20 de janvier auprès de Wesel.[1] Qu'au surplus le commandant français, pour s'assurer de la bourgeoisie de Wesel, quand celle-ci voudrait rentrer sous la domination de leur souverain légitime, avait fait arrêter les plus considérables d'entre eux sous des prétextes absolument faux et controuvés, dont il avait fait mettre huit à l'hôtel de ville, en menaçant que, si la bourgeoisie remuerait tant soit peu pendant l'évacuation, il les ferait sauter par de la poudre qu'on y appliquerait. Voilà donc des marques peu douteuses de la trahison et de la mauvaise foi des Français pour remettre Wesel entre les mains des Autrichiens, dès qu'ils l'évacueront.

Pour moi, j'ai détaché un corps de troupes dans ces environs pour y veiller contre les démarches des Autrichiens, lequel je fais fortifier par des détachements. Mais tous leurs efforts ne pourront apparemment que peu opérer à cause de la perfidie ouverte des Français, en laissant entrer les Autrichiens, avant qu'ils en soient entièrement sortis eux-mêmes. Voilà ce que vous pourrez bien insinuer au comte de Halifax.

Au surplus, je veux bien vous avertir, quoiqu'encore pour votre direction seule, qu'au cas que mon entreprise sur Wesel échoue par ces complots, je ne saurais alors me dispenser de faire occuper Münster, tant pour couvrir mes provinces de Westphalie et d'Ost-Frise des incursions des Autrichiens, que pour avoir un équivalent à rendre à la paix pour Wesel et pour ma province de Clèves. Je ne doute pas qu'alors le ministère anglais s'en récriera fort, mais je n'en ferai guère cas, vu que je suis obligé de prendre mes sûretés et avoir de quoi rendre pour mes possessions légitimes.

Le sieur Calzabigi[2] vient d'arriver ici et m'a rendu la lettre du 5 octobre dont vous, baron de Knyphausen, l'aviez muni. Vous n'avez point lieu de faire des excuses pour me l'avoir envoyé, tout au contraire, vous avez très bien fait, car après m'être entretenu avec lui, j'ai trouvé que c'est un sujet capable à me rendre des services utiles.

Nach dem Concept. Federic.

---

[1] Dem Obersten Bauer schreibt der König am 30. December: „Da Mir die Euch vermittelst Meines gestrigen Schreibens (vergl. Nr. 14342) . . . gegebene Nachricht von verschiedenen Regimentern, so die Oesterreicher nach dem Clevischen detachiren, confirmiret wird, so habe Ich Euch solche wegen des darin enthaltenen mehreren Details hiermit zu communiciren keinen Anstand nehmen wollen, und beziehe Ich Mich übrigens auf den Einhalt obgedachtes Meines gestrigen Schreibens, und dass Ihr Eure Mesures darnach nehmet und Euch so arrangiret, damit ausser denen braunschweigschen Volontaires die Légion britannique bald zu Euch stossen könne." — [2] Vergl. Nr. 14304.

14344. AU COLONEL BARON DE GOLTZ ET AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION COMTE DE SOLMS A MOSCOU.

Leipzig, 31 décembre 1762.

Le rapport que vous m'avez fait du 11 de ce mois, m'a été fidèlement remis. J'en ai été d'autant plus à mon aise que je vois que mes affaires sont toujours sur bon pied, et que j'ai lieu d'en bien espérer. Aussi dans ces circonstances je crois que ma réponse à Sa Majesté l'Impératrice[1] sur la lettre qu'elle m'a faite, et que je vous ai envoyée le 21 de ce mois par le chasseur Stephun, viendra bien à propos, en sorte que j'en dois présumer qu'elle fera l'effet que je désire, et que l'attente que j'en ai sera remplie. D'ailleurs, les sentiments que le sieur Panin vous a fait sentir, en conséquence du compte que vous m'en rendez,[2] et qui m'ont causé une satisfaction particulière, augmentent l'espérance que j'ai que la proposition que vous lui ferez de ma part,[3] ne sera pas refusée, pourvu que vous vous y soyez pris adroitement; article que je ne saurais assez vous recommander, vu son importance extrême et indispensable pour me gagner parfaitement une personne de son crédit et de ses sentiments, afin d'appuyer mes intérêts auprès de sa cour.

Nach dem Concept. Federic.

14345. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

Leipzig, 31 décembre 1762.

C'est avec une satisfaction particulière que je viens de recevoir les deux lettres que vous m'avez faites du 28 de ce mois, et je ne saurais assez vous remercier des soins que vous employez pour faire marcher incessamment ce corps de volontaires auxiliaires que le Duc a bien voulu faire passer à mon service, afin de pouvoir se joindre au plus tôt mieux à celui du colonel Bauer. J'ai mille obligations au Duc des facilités qu'il a voulu y apporter, et quant aux déserteurs de mes troupes qui pourraient se trouver parmi ce corps, il n'y a nulle difficulté dans ce que le Duc désire; Votre Altesse pourra même faire publier, s'il le faut, auprès de ce corps que, s'il s'en trouve, ils ne seront du tout ni réclamés ni jamais punis de leur désertion passée. Dans la bredouille où se trouvent à présent ces sortes d'affaires auprès de mes régiments, il n'est, d'ailleurs, plus question de réclamer des déserteurs l'un de l'autre, mais c'est plutôt déjà un principe presque établi partout que chacun garde ce qu'il a.

Je vous remercie de la communication de l'état d'entretien et de

[1] Nr. 14322. — [2] Panin hatte erklärt, dass er sich durch die freundschaftliche Gesinnung des Königs gegen ihn sehr geehrt fühle. — [3] Vergl. Nr. 14332.

paye de ce corps. Comme mes ordres ont déjà prévenu la chambre de guerre et des domaines à Minden pour avoir soin de cet entretien, à compter du 1er de janvier, j'envoie ledit état au président de Massow, afin de tout arranger en conséquence.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14346. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE HERTZBERG A HUBERTUSBURG.

Leipzig, 31 décembre 1762.

J'ai bien reçu votre dépêche, au sujet de laquelle je vous dirai que vous devez venir ici pour un jour ou deux, puisque je désire de vous parler moi-même.

Nach der Ausfertigung. Federic.

14347. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.[1]

Leipzig, 1er janvier 1763.

Mon cher Frère. En vous remerciant des vœux que vous voulez bien faire au sujet de la nouvelle année, et en vous assurant de la réciprocité de l'intérêt que je prends à tout ce qui vous regarde, j'ai la satisfaction de vous apprendre que je crois la paix sûre. Nous sommes presque convenus des points importants, il ne reste que les moindres articles à éclaircir. Je vous prie de n'en rien dire, mais je ne doute pas que cela vous fasse plaisir. Vous assurant de l'estime et de la sincère tendresse avec laquelle je suis, mon cher frère, votre fidèle frère et serviteur

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig. Federic.

14348. AU MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA GRANDE-BRETAGNE MITCHELL A BERLIN.

Leipzig, 1er janvier 1763.[2]

Je vous fais mes remercîments de l'attention que vous avez eue pour m'informer des bonnes nouvelles que vous venez de recevoir de votre cour,[3] touchant les mesures qu'elle a prises, conjointement avec celle de la France, de faire tous les efforts auprès des princes de l'Empire, afin de les porter à la conclusion d'un traité de neutralité, et à retirer chez eux les contingents respectifs de troupes qu'ils ont fournies, durant cette guerre, à l'Impératrice-Reine.

[1] Der einzige vorliegende Bericht des Prinzen aus dem Januar, vom 24., ist aus Berlin datirt. — [2] Im Concept verschrieben: „1762". — [3] In Mitchells Schreiben, d. d. Berlin 30. December 1762.

Vous devez connaître mes sentiments, et que je ne suis point éloigné de tout ce qui peut acheminer au rétablissement de la paix, sur un pied honorable pour moi; vous sentirez ainsi combien je suis redevable à Sa Majesté Britannique de la démarche susdite qu'elle vient de faire, comme étant un moyen propre pour parvenir à ce but salutaire, et vous voudrez bien l'en assurer. Je fais des vœux, au reste, pour votre santé, et je serai bien aise de recevoir des nouvelles sur votre parfait rétablissement,[1] souhaitant au surplus que l'année où nous venons d'entrer, vous soit parfaitement heureuse.

Nach der Ausfertigung im British Museum zu London. Federic.

14349. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Leipzig, 2 janvier 1763.[2]

Mon cher Frère. La part que vous prenez à la fin de mes peines, m'est bien sensible; enfin, mon cher frère, nous approchons de ce moment. La négociation pourra traîner au plus jusques à la fin de février, et l'entière évacuation de la Saxe ne peut avoir lieu qu'au mois de mars. Je vous souhaite un heureux voyage,[3] et comme nous aurons tout le temps à nous que nous voulons, vous pourrez ce printemps prendre les eaux et des remèdes qui rétabliront entièrement votre santé.

Je suis dans les écritures jusqu'aux oreilles. Adieu, mon cher frère, je vous prie de me croire avec une parfaite tendresse, mon cher frère, votre fidèle frère et serviteur

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig. Federic.

14350. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK A BRUNSWICK.

Leipzig, 2 janvier 1763.

Je viens de recevoir les lettres que Votre Altesse m'a écrites du 29 et du 30 de décembre, et je vous suis bien obligé de ce que vous avez bien voulu me donner des informations sur les différentes matières qu'elles comprennent. Quant au bruit d'une jonction de 5000 Saxons aux régiments autrichiens qui passent vers le Bas-Rhin, vous pouvez compter qu'il est controuvé et destitué de tout fondement. Jusqu'à présent il n'y a que les 2 régiments dragons avec le régiment infanterie de Charles Lorraine, 1 bataillon de Salm et quelques autres encore dont je vous ai déjà averti, qui ont été détachés là-bas.

Au surplus, j'ai tout lieu d'espérer encore bien de l'entreprise du colonel Bauer, et pour dire à Votre Altesse ce que j'en pense d'ailleurs en général, c'est que je crois que les Autrichiens ne seront pas aussi méchants qu'ils voudraient bien en avoir l'apparence.

[1] Vergl. S. 370. — [2] Vorlage: „1762". — [3] Nach Berlin.

Je suis bien aise du bon témoignage que vous donnez au colonel de Beckwith et à ses qualités; je crois qu'à présent mon affaire sera faite avec lui, en conséquence de ce que je vous ai communiqué par ma lettre précédente.[1]

Je viens, au reste, de donner mes ordres à mon commissariat de guerre ici d'avoir soin de l'entretien de ces hussards attachés à vous, dès qu'ils arriveront en Saxe.[2]

Federic.

Je ne sais, mais je crois que notre paix pourrait bien se faire cet hiver.[3]

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

14351. A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE A MOSCOU.

Leipzig, 3 janvier[4] 1763.

Peu de jours après que j'eus écrit en dernier lieu à Votre Majesté Impériale,[5] la cour de Vienne me fit faire des ouvertures pour la paix par le canal du prince électoral de Saxe. Je me suis prêté de bon cœur à une idée si salutaire, et, sur cela, l'Impératrice a envoyé un conseiller à Dresde. On a choisi le château de Hubertusburg pour les conférences. J'y ai envoyé, de mon côté. Les Autrichiens ont fait les premières propositions en termes mesurés, cependant il y aura quelque chose à rabattre de leurs prétentions; néanmoins je crois que nous pourrons nous accorder. Je n'ai pas voulu tarder d'en informer Votre Majesté Impériale, sachant la part qu'Elle veut bien prendre à mes intérêts et au rétablissement de la paix générale. La cour de Vienne a exigé de moi le plus profond secret sur cette négociation; je ne crois point la trahir en vous le confiant, Madame, bien persuadé que vous n'en ferez aucun mauvais usage. J'ai, d'ailleurs, tant de confiance en la façon de penser de Votre Majesté Impériale que je m'assure qu'Elle ne me refusera pas Sa médiation, au cas que l'accélération de la paix m'oblige à y recourir. Vous l'avez offerte, Madame; ainsi je ne crois point abuser de vos bonnes intentions, si les circonstances me mettent dans le cas d'employer vos bons offices, afin de terminer les malheurs de l'Allemagne.

J'assure en même temps Votre Majesté Impériale que, si je puis

[1] Nr. 14345; gemeint ist vielmehr Nr. 14342. — [2] Vergl. S. 414. — [3] Auf einem Schreiben an den Prinzen Ferdinand von Braunschweig vom 4. Januar, in welchem der König für die Neujahrswünsche des Prinzen dankt, findet sich der eigenhändige Zusatz: „Je crois en vérité que nous aurons la paix aussi bonne qu'on peut l'espérer dans les circonstances où nous nous trouvons, en nous en tenant à ce vieil apophtegme de morale *suum cuique*.“ [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [4] Vom 3. Januar ein Schreiben an die Gräfin Camas in den Œuvres, Bd. 18, S. 152. — [5] Nr. 14322.

contribuer aux avantages du Prince Son frère,[1] que je le ferai avec plaisir, pour vous prouver, Madame, combien je désire de vous complaire, étant avec tous les sentiments etc.

Federic.

Nach Abschrift der Cabinetskanzlei. Die Ausfertigung war eigenhändig (vergl. Nr. 14358).

14352. A LA DUCHESSE RÉGNANTE DE SAXE-GOTHA A GOTHA.

Leipzig, 3 janvier 1763.[2]

Madame ma Cousine. Chacune de vos lettres,[3] mon adorable Duchesse, augmente pour vous mon admiration et ma reconnaissance. Vous surpassez, Madame, toutes mes espérances, et vous donnez un bien bel exemple au monde de l'amitié et de ses obligations les plus étendues. Puissé-je y répondre, de mon côté, en vous servant, en vous étant utile et en pouvant trouver l'occasion de vous prouver que vous n'avez pas obligé un ingrat!

Je vous avoue, Madame, que je suppose à ce M. Bute un cœur de fer et des entrailles d'airain. Plutôt détournerait-on le cours du Danube, plutôt fondrait-on les rochers de la Thuringe, que de lui faire changer de sentiments. Cependant il est beau de l'entreprendre.[4] Si vous y réussissez, Madame, souffrez que j'élève votre entreprise au-dessus de tous les travaux d'Hercule.

Je me flatte que la Diète sera plus traitable;[5] les princes commencent tous à concevoir que la guerre qu'on leur faisait faire, n'était pas pour eux. La cour de Vienne fait aussi paraître plus de velléité pour la paix que jusqu'ici elle n'en a témoigné, ce qui me donne quelque espérance que nous touchons à la fin de nos maux et de nos embarras. Il en était bien temps. Il n'y a rien de si ridicule que de se battre toujours, surtout quand on ne sait pas pourquoi. Enfin, Madame, vous contribuerez à cette paix, qui m'en deviendra plus chère par la part que vous y avez.

J'ai aussi donné des ordres à l'instant à l'officier qui est à Gotha, pour qu'il ralentisse sa commission,[6] ne désirant, Madame, que de vous

[1] Fürst Friedrich August von Anhalt-Zerbst. — [2] In der Vorlage verschrieben: „1762". In den Œuvres ist das obige Schreiben fälschlich unter dem 3. Januar 1761 abgedruckt (Œuvres, Bd. 18, S. 192). — [3] Das obige Schreiben bildet die Antwort auf die Schreiben der Herzogin, d. d. Gotha 30. December 1762 und 2. Januar 1763. — [4] Vergl. Nr. 14336. — [5] Die Herzogin hatte, Gotha 2. Januar 1763, geschrieben: „Selon nos lettres de Ratisbonne, l'affaire de la neutralité a été mise en proposition, et l'on a tout lieu d'espérer qu'elle emportera la pluralité des suffrages." — [6] Die Herzogin hatte, Gotha 30. December 1762, geschrieben: „Notre enrôlement des recrues va passablement bien; mais il est absolument impossible pour remplir le nombre purement par des sujets du Duc . . Il y a au reste une grande disette d'hommes dans notre pays, et l'on manque souvent de gens pour le travail de la campagne. J'espère que Votre Majesté voudra donner des ordres à M. d'Anhalt de ne nous pas faire des difficultés par rapport aux étrangers."

témoigner en toute occasion l'ardent désir que j'ai de vous complaire en tout ce qui dépend de moi.

Daignez recevoir ces prémices de mes bonnes intentions comme les arrhes de l'avenir, et comptez-moi, ma chère Duchesse, pour le plus zélé de vos amis et de vos adorateurs. Ce sont des sentiments que je me fais gloire de conserver jusques au tombeau, étant, Madame ma cousine, de Votre Altesse le très fidèle cousin et serviteur

Federic.

Nach der Ausfertigung im Herzogl. Haus- und Staatsarchiv zu Gotha. Eigenhändig.

14353. AUX PRINCES DE SULKOWSKI A REISEN.

Leipzig, 3 janvier 1763.

Je suis très sensible aux assurances de votre attachement et du zèle pour moi et mes intérêts que vous voulez bien me confirmer par la lettre du 30 de décembre[1] que vous venez de m'écrire, et vous saurez compter sur la parfaite reconnaissance que je vous en garderai.

Vous saurez, d'ailleurs, être assurés que j'aurai toujours vivement à cœur d'entretenir invariablement la bonne harmonie qui règne entre la république de Pologne et moi, et de cultiver au mieux son amitié. Pour ce qui regarde cependant le cas dont il s'agit spécialement dans votre lettre, vous voudrez bien observer que, les calamités de la guerre présente ayant presque abîmé la Silésie et de sorte qu'elle se trouve dans une grande disette de grains, au point de n'en pas pouvoir suffisamment fournir ni à l'entretien de son monde ni à celui de mon armée qui s'y trouve, on a d'abord recouru aux voisins des lieux limitrophes en Pologne pour s'en soulager. Mais, comme ceux-ci, pour la plus grande part, ont refusé d'y prêter leurs mains secourables, à moins qu'on ne leur achetât ces grains à un prix tout-à-fait exorbitant et dont il n'y a guère d'exemple dans tout le temps passé, je me suis vu obligé, afin de remédier à ces maux pressants, d'y détacher mon colonel de Lossow avec quelque troupe pour les requérir de nous en fournir le nécessaire à un prix juste et équitable et pour les y obliger, en tant que les circonstances l'exigeassent et en cas de nouveau refus.

Voilà de quoi personne ne saura raisonnablement se plaindre, il s'y agit de la conservation de la susdite province et de mes troupes; personne n'y perdra, mais sera payé équitablement, et ce cas de nécessité extraordinaire ne sera jamais tiré en conséquence. Vous vous souviendrez que je n'agis en ceci que conformément a ce que les troupes de Russie furent obligées de faire pour leur subsistance, quand elles se voyaient dans pareil cas de nécessité indispensable, sans que cela ait tiré à conséquence.

[1] Das Schreiben ist unterzeichnet von den Prinzen August Kasimir und Franz Sulkowski.

Vous serez, d'ailleurs, persuadés que, pour ce que vous voudrez contribuer de votre part à cette emplette, mon obligation envers vous sera proportionnée au secours que vous m'en prêtez, et que je saisirai avec plaisir toutes les occasions qui s'offriront, pour vous en prouver ma reconnaissance.

Federic.[1]

Nach dem Concept.

14354. [RÉPONSE AU PRÉCIS DES CONDITIONS DE LA PAIX.]

[Leipzig, 3 janvier 1763.]

Der österreichische Bevollmächtigte Collenbach dictirte dem preussischen Bevollmächtigten Hertzberg am 30. December in Hubertusburg den nachstehenden Friedensentwurf in die Feder; Hertzberg übersandte ihn am 31. December an den König:

Précis des conditions de la paix à rétablir entre l'Impératrice-Reine de Hongrie et de Bohême, et le Roi de Prusse.

Il est convenu que l'on veut de part et d'autre une paix juste, honorable et qui puisse durer, telles étant les intentions de l'Impératrice-Reine, et le roi de Prusse témoignant être dans les mêmes sentiments.

Réponse au précis des conditions de la paix à rétablir entre le Roi et l'Impératrice-Reine de Hongrie et de Bohême.[2]

Les deux cours désirant avec une ardeur égale de parvenir à une paix juste, honorable et durable, on s'empresse de répondre au précis des conditions qui ont été com-

[1] An den General von Ramin in Görlitz schreibt der König am 3. Januar, er solle ihm seine Abschlüsse „von allem, so Ihr dorten beigetrieben habet", einschicken. „Dieses aber sage Ich Euch dabei auf das ernstlichste, dass, woferne Ihr und die beiden andern dortigen Commandeurs [General Möllendorff und Oberst Zastrow] nicht machen und Euch angelegen sein lassen werdet, die Geldverpflegung vor das ganze dortige Corps auf ein ganzes Jahr zum Voraus beigetrieben und in cassa zu haben, Ihr mit Ende dieses Monates von Mir nicht einen Groschen zur Verpflegung von hier aus bekommen und also selbst davor zu sorgen haben werdet." Am 8. Januar erhalten Ramin, Möllendorff und Zastrow den Befehl, „dass die aus der Lausitz annoch restirenden Rekruten nicht [in Geld] bezahlet angenommen, sondern in natura abgeliefert und nach Schlesien . . abgeschicket werden sollen". — [2] Für dies Stück liegen ausser der hier abgedruckten Ausfertigung zwei Concepte vor, das erste von Kanzleihand, mit der Bemerkung Hertzbergs: „Premier projet, revu et corrigé par le Roi le 2 de janvier 1763", und mit eigenhändigen Correcturen des Königs; das zweite, geändert auf Grund der Correcturen des Königs, von Hertzbergs Hand und von ihm bezeichnet als „Dernier projet, revu et approuvé par le Roi le 3 de janvier 1763", ebenfalls mit eigenhändigen Correcturen des Königs. Diese Entwürfe wurden während Hertzbergs Anwesenheit in Leipzig am 2. und 3. Januar (vergl. S. 429) angefertigt. Die Ausfertigung wurde am 5. Januar in Hubertusburg von Hertzberg dem österreichischen Bevollmächtigten Collenbach zur Abschriftnahme überreicht. Vergl. Nr. 14363.

En partant de ce point, il s'ensuit que, si la paix doit avoir lieu, tout ce qui sera proposé, devra être marqué au coin de ces trois qualités et que, de part et d'autre, il ne faudra jamais les perdre de vue dans tout le cours de la négociation.

Pour prouver de fait que de la part de l'Impératrice-Reine on pense ainsi de bonne foi et que non seulement on veut sincèrement la paix, mais que même on est disposé à en rapprocher, s'il se peut, le moment désirable, on veut bien parler le premier et commencer par des propositions par lesquelles peut-être on ne devrait que finir.

On en use ainsi, parceque l'on veut conclure et savoir promptement à quoi s'en tenir, et l'on suppose que Sa Majesté Prussienne a les mêmes intentions.

Dans cette vue, on veut bien ne pas s'arrêter à traiter sur l'article important des conquêtes, on est même disposé à adopter et établir pour base de la négociation :

qu'aucune des deux parties ne pourra faire des pertes réelles par la paix.

Mais en échange les trois qualités convenues ci-dessus comme conditions *sine qua non* de la réconciliation des parties belligérantes exigent :

1° Que la paix soit rétablie en même temps avec la cour électorale de Saxe sur un pied réciproquement équitable et convenable.

muniquées de la part de Sa Majesté l'Impératrice-Reine, et on le fera avec cette franchise et confiance qui sont les moyens les plus sûrs de conduire un ouvrage si salutaire à une heureuse fin. On adopte d'abord pour base de la négociation le principe établi par la cour de Vienne :

qu'aucune des deux parties ne pourra faire des pertes réelles par la paix,

et l'on croit devoir y ajouter en même temps une conséquence qui découle tout naturellement de ce principe général, savoir : que la restitution entière de tous les États que les puissances engagées dans cette guerre ont possédés, avant de la commencer, doit servir également de base et de fondement à la paix.

Mais on ne saurait se dispenser d'observer aussi qu'on ne trouve ni les trois qualités convenues ni le principe établi que dans une partie des conditions du précis, comme on le fera voir, en y répondant article par article.

1. On est[1] parfaitement d'accord *que la paix doit être rétablie en même temps avec la cour électorale de Saxe sur un pied réciproquement équitable et convenable,* c'est-à-dire[2] qu'on rendra au roi de Pologne tous ses États d'Allemagne aussitôt que les alliés de Sa Majesté Polonaise auront évacué les États et possessions de Sa Majesté.

[1] Correctur des Königs für „Le Roi est" im 1. Concept. — [2] Von „c'est-à-dire" bis Ende des Absatzes auf Grund einer eigenhändigen Correctur des Königs zum 1. Concept, für: „et Sa Majesté n'entend par là que la restitution et l'évacuation de tous les États appartenants au roi de Pologne, électeur de Saxe".

2° Que dans la paix à conclure avec l'Impératrice-Reine l'on y ait aussi les justes égards que méritent d'autres États de l'Empire et particulièrement ceux de la Franconie, M. le duc de Mecklembourg et M. le prince d'Anhalt-Zerbst.

2. Il serait nécessaire de savoir ce qu'on entend par le terme des *justes égards* que méritent les États de l'Empire nommés dans cet article. Mais le Roi n'ayant point été en guerre formelle et déclarée avec l'Empire, et les différends que Sa Majesté a eus avec quelques-uns des États de l'Empire à l'occasion de sa guerre avec l'Impératrice-Reine, cessant d'eux-mêmes par la paix à conclure avec cette Princesse, cet article qui exigerait d'ailleurs et à plus forte raison une réciprocité parfaite à l'égard des alliés du Roi, paraît superflu, et il semble qu'il vaudrait mieux y substituer l'inclusion des puissances, Princes et États, amis des deux parties contractantes,[1] pour lequel effet on nomme de la part du Roi l'impératrice de Russie, le roi de la Grande-Bretagne, électeur de Hanovre, le landgrave de Hesse-Cassel et le duc de Brunswick.

3° Que l'on soit disposé à donner les mains à toutes les propositions nécessaires, pour que la tranquillité générale puisse être rétablie en Allemagne d'une façon convenable à la dignité de l'Empereur, comme chef de l'Empire, et honorable de part et d'autre.

3. Il faudrait savoir également ce qu'on entend par les *propositions nécessaires, pour que la tranquillité générale puisse être rétablie en Allemagne d'une façon convenable à la dignité de l'Empereur, comme chef de l'Empire, et honorable de part et d'autre.* On se prêtera volontiers à tout ce qui est juste, conforme aux constitutions de l'Empire et convenable à la dignité du Roi. Mais comme il importe d'écarter tout ce qui pourrait donner lieu à de trop grandes discussions, on pense qu'il faut,[2] selon ce qui

[1] Das folgende bis „Brunswick" Zusatz von Hertzberg zum 1. Concept, auf Grund der Randschrift des Königs: „Les nommer!" — [2] Von „faut" bis „oubli" auf Grund eigenhändiger Correctur zum 1. Concept für: „vaudrait mieux passer sous silence tout ce qui est arrivé pendant cette guerre".

est contenu dans l'article 5 du précis, ensevelir le passé dans le plus profond oubli, et on pourrait obvier à tout préjudice pour l'avenir par la confirmation de la paix de Westphalie et de toutes les autres constitutions de l'Empire, et

4° Qu'il soit convenu de part et d'autre d'une amnistie générale et que l'on s'engagera à la mettre en exécution en plein et de bonne foi.

4. par une amnistie générale, telle qu'elle a été proposée dans l'article 4 du précis, et au sujet de laquelle on trouve également nécessaire *qu'on s'engage à la mettre en exécution en plein et de bonne foi.*

5° Que tout ce qui est arrivé pendant la présente guerre, soit parfaitement oublié, et qu'en conséquence entre autres la convention faite entre Sa Majesté Prussienne et l'Électeur palatin[1] au sujet de la succession des femmes de la maison de Sulzbach aux duchés de Juliers et de Berg soit reconfirmée et rétablie dans toute la force des engagements qu'elle contient.

5. La proposition du renouvellement de la convention faite entre le Roi et l'Électeur palatin au sujet des duchés de Juliers et de Berg paraît tout-à-fait étrangère à la présente négociation entre les deux cours, et, cette convention ayant[2] eu pour base la garantie de la Silésie et de la comté de Glatz, stipulée par la cour de France, il semble aussi que ce soit une affaire qui doive être renvoyée à une négociation particulière entre le Roi, cette couronne et la cour palatine, sur laquelle cependant on pourra s'entendre facilement.

6° Que, dans la vue de rendre la paix durable, le comté de Glatz, attendu le local de son emplacement, reste en la possession de la maison d'Autriche, mais qu'en échange et en conséquence du

6. On[3] ne saurait en aucune manière admettre la proposition de la cession de la comté de Glatz, qui est entièrement[4] contraire au

[1] D. d. Berlin 24. December 1741. Vergl. Bd. I, 468. — [2] „ayant eu pour base“ Correctur des Königs im 1. Concept für: „n'ayant été conclue qu'en retour de“. — [3] Correctur des Königs für „Le Roi“ im 1. Concept. — [4] Der ganze Artikel von hier ab nach der Correctur des Königs in beiden Concepten. Im 1. Concept hatte ursprünglich gestanden: „A ne considérer la comté de Glatz que par le local de son emplacement, elle est trop essentielle pour le Roi, pour que Sa Majesté y puisse renoncer; elle est d'ailleurs du nombre de ces provinces qui lui ont appartenu avant le commencement de la présente guerre, et elle lui a été cédée à toujours par les traités les plus solennels. Sa Majesté ne saurait donc se résoudre à la cession et encore moins à la vente de cette comté. Une somme d'argent et la renonciation à un simple titre ne pouvant jamais servir d'équivalent à une province, Sa Majesté ferait par là *une perte réelle* contre le principe convenu de part et d'autre, et elle attend, par conséquent, de l'équité de l'Impératrice-Reine qu'il ne sera plus question

principe établi pour la base de la négociation, à savoir que ni l'une ni l'autre des parties ne pourra faire des pertes réelles par la paix, Sa Majesté l'Impératrice-Reine se charge, jusques à la concurrence des revenus de ce comté, réduits en capital et calculés en raison de l'intérêt au 5 pour-cent, d'une somme proportionnée des dettes qui sont actuellement encore à la charge de Sa Majesté le roi de Prusse.

Dans la même vue et dans l'intention de contribuer à tout ce qui peut être propre à donner sur l'avenir la confiance réciproque la plus parfaite, l'Impératrice-Reine est disposée à renoncer pour elle et ses descendants au titre de duchesse souveraine de Silésie et à réunir même à la Moravie la partie de la Haute-Silésie qui est de sa domination: bien entendu néanmoins que Sa Majesté Prussienne renonçât aussi, de son côté, aux titres relatifs à la possession du comté de Glatz.

L'Impératrice-Reine agréera aussi toutes les garanties et autres moyens propres à assurer la paix à perpétuité et à ôter tout doute à cet égard.

premier principe que le précis contient, qu'aucune des parties belligérantes ne doit faire des pertes réelles. Pour éviter une contradiction aussi manifeste, il faut s'en tenir à une restitution *in integrum*, d'autant que le Roi s'y oblige également envers le roi de Pologne, électeur de Saxe. Il dépend, d'ailleurs, de l'Impératrice-Reine de garder ou ne point conserver le titre de duchesse de Silésie, chose d'autant plus indifférente que plusieurs princes portent les mêmes titres, sans que cela préjudicie au légitime possesseur; ce qui se voit en Angleterre, où le souverain prend le titre de roi de France, sans que le roi de France en soit moins réellement roi de France.

7° A cette fin et regardant, entre autres, des preuves des vues éloignées de tout projet d'agrandissement comme une des voies les plus propres à établir la confiance mutuelle, l'Impératrice-Reine offre aussi de disposer Sa Majesté l'Empereur à détacher à perpétuité son grand-duché de Toscane de la succession primogéniale de la maison d'Autriche et à l'ériger en secondogéniture, supposé que Sa Majesté Prussienne, de son côté, veuille s'engager par réciprocité, tant pour elle que pour ses héritiers, à ce que la secondogéniture, sans cela établie dans les margraviats de Baireuth et d'Ansbach,

7. L'article 7 contient la proposition d'un plan pour régler d'avance l'ordre de succession dans les margraviats de Baireuth et d'Ansbach d'un côté et dans le grand-duché de Toscane de l'autre. Quoique le Roi ne puisse qu'être très sensible à l'ouverture que l'Impératrice-Reine a jugé à propos de lui faire dans cet article, et que Sa Majesté soit persuadée de la pureté des intentions qui en ont

de cet article dans la suite de cette négociation, et que la restitution de tous ses États sans exception servira de base à la paix à conclure et la rendra aussi durable que les deux cours le désirent." Der König strich diese Stelle und setzte dafür einen Text, von welchem nur der Anfang aus dem 2. Concept in die Ausfertigung übergegangen ist („entièrement" bis „pertes réelles"); den Schluss des von ihm eingefügten Textes, welcher gelautet hatte: „Cette proposition pourrait avoir lieu, si les affaires de la Prusse étaient ruinées et l'ennemi victorieux; mais comme les choses ne sont pas ainsi, et qu'il n'y a que la modération du Roi qui le porte à la paix, il est inutile de négocier, si l'on veut se raidir sur cet article", verwarf er bei der Revision des 2. Concepts und wählte dafür die in der Ausfertigung folgenden Worte („Pour éviter" bis Schluss des Abschnittes).

y soit maintenue, le cas du décès sans héritiers mâles des souverains actuellement régnants venant à exister, et promettre que ces deux États passeront à perpétuité à la ligne cadette de sa maison de Brandebourg, sans pouvoir jamais être possédés par le chef de la maison. L'Impératrice-Reine se flatte que dans cette proposition on y reconnaîtra qu'elle désire sincèrement rétablir et assurer pour jamais l'amitié et la bonne intelligence qui a subsisté dans les temps passés entre les maisons d'Autriche et de Brandebourg, et elle veut espérer que la façon dont Sa Majesté le roi de Prusse recevra cette idée et y répondra de son côté, lui donnera la satisfaction de retrouver en lui des intentions conformes aux siennes.

été le motif, on ne saurait s'empêcher d'observer ici que l'ordre de succession dans un État est par sa nature un de ces établissements que chaque puissance se réserve à elle-même, sans permettre que d'autres en prennent connaissance, et que les arrangements que la prévoyance fait faire à cet égard, sont également inutiles et dangereux, puisque les souverains ne sauraient préjudicier aux droits de leurs successeurs et qu'ils ne font le plus souvent par là que jeter leur postérité dans des embarras beaucoup plus grands que ceux qu'ils voudraient éviter; outre[1] que la branche cadette venant à s'éteindre et ne restant qu'un seul prince de la maison, on ne pourrait pas le priver d'une succession dont il serait le seul héritier légitime. Des considérations si fortes mettant le Roi dans l'impossibilité de se prêter au plan proposé, Sa Majesté espère que l'Impératrice-Reine n'attribuera pas ce refus à des vues d'agrandissement dont elle est fort éloignée et qui ne sauraient d'ailleurs être imputées à un Prince qui ne veut simplement que garder les mains libres à l'égard des successions légitimes qui pourraient échoir par la suite du temps à sa postérité, et qui n'a garde de vouloir gêner Sa Majesté l'Impératrice-Reine dans les arrangements qu'elle croira devoir prendre dans sa maison royale relativement au même objet.

8°. Il sera nécessaire aussi pour assurer la solidité et la durée de la paix, de prévenir les nouvelles disputes qui pourraient s'élever sur l'objet du commerce réciproque et, pour cet effet, de

8. Quant au commerce de la Silésie, le Roi ne saurait renoncer au droit qu'il a une fois acquis par les traités de Breslau et de

[1] Von „outre" bis „légitime" nach dem Zusatz des Königs zum 2. Concept.

stipuler que chacune des parties contractantes jusqu'à ce que l'on puisse convenir d'un traité de commerce, en usera à cet égard comme elle le jugera à propos, attendu que cela arriverait sans cela, puisque l'Impératrice-Reine aussi bien ne pourrait jamais admettre les interprétations que l'on a cru pouvoir donner aux engagements qui ont été pris sur ce sujet, et qu'ainsi il vaudra mieux prévenir de nouvelles contestations sur cette matière.

Dresde. L'intention de Sa Majesté n'est cependant pas de se procurer des avantages aux dépens du commerce des États de l'Impératrice-Reine, et elle n'est pas éloignée du tout de donner les mains à un traité de commerce qui puisse faire la convenance des deux cours. Tout ce qu'elle demande, c'est qu'on convienne dès à présent et dans les préliminaires de la paix de quelques principes généraux qui puissent servir de base et de fondement au futur traité de commerce, s'offrant[1] même de dresser un projet de cet article.

9° L'Impératrice-Reine étant disposée à restituer gratuitement des conquêtes aussi considérables que le sont celles qui se trouvent encore en sa possession, on croit pouvoir demander que Sa Majesté le roi de Prusse consente à lui accorder en échange des convenances qui ne lui portent aucun préjudice.

On espère donc, entre autres, que ce Prince voudra bien renouveler la promesse qu'il a déjà faite ci-devant, de donner sa voix à Son Altesse Royale l'archiduc Joseph à l'élection à venir d'un roi des Romains ou d'un Empereur.

9. Dans l'espérance qu'on s'accordera sur les conditions de la paix, on ne fait pas difficulté de déclarer que le Roi se fera un plaisir de donner à Sa Majesté l'Impératrice-Reine une preuve de la sincérité de son amitié, en renouvelant la promesse de donner sa voix à l'archiduc Joseph à l'élection à venir d'un roi des Romains ou d'un Empereur.

10° Et comme, ainsi qu'il est notoire, l'on est convenu entre Leurs Majestés Impériales et le Sérénissime duc de Modène de l'arrangement d'un mariage entre l'un des archiducs cadets et la petite-fille de ce Prince, l'Impératrice-Reine désirerait et regarderait comme une complaisance de la part de Sa Majesté Prussienne, à laquelle elle serait sensible, que ce Prince voulût bien promettre sa voix pour le temps auquel l'Empereur et l'Empire seront requis d'accorder à l'un des archiducs puînés l'expectative à la succession féodale des États de Modène.

10. Supposé qu'on s'accorde sur les articles de la paix, Sa Majesté n'est point éloignée[2] de donner une nouvelle preuve de son amitié à Leurs Majestés Impériales, en promettant sa voix pour le temps auquel l'Empereur et l'Empire seront requis d'accorder à celui des archiducs puînés qui épousera la princesse de Modène, l'expectative à la succession féodale des États de Modène, dans[3] l'espérance qu'une complaisance en attirera une autre.

[1] Von „s'offrant" bis „article" Zusatz des Königs zum 2. Concept. — [2] Von „supposé" bis „éloignée" Correctur des Königs für: „Dans la même supposition d'une conclusion actuelle de la paix, Sa Majesté est également disposée" im 1. Concept. — [3] Von „dans" bis „une autre" Zusatz des Königs zum 1. Concept.

11° Ce serait aussi un objet de convenance, non seulement pour les pays héréditaires de la maison d'Autriche, mais même pour les États de Sa Majesté Prussienne, si on pouvait obtenir la libre navigation de l'Elbe et si on pouvait s'entendre et arrêter un arrangement sur cet objet.

12° D'ailleurs, les préliminaires, ainsi que les traités de paix de Breslau et de Dresde auront à servir de base à la nouvelle pacification, et moyennant cela il sera nécessaire, entre autres, de renouveler de la façon la plus obligatoire les cessions et renonciations mutuelles contenues dans lesdits traités.

Il faudra aussi fixer à l'époque la plus courte les évacuations respectives, ainsi que la cessation des hostilités; et l'on croit que, pour éviter beaucoup d'embarras et de difficultés, il conviendrait de stipuler la restitution gratuite, pure et simple de tous les prisonniers de guerre et otages, à quoi l'Impératrice-Reine est disposée à donner les mains, quoiqu'elle ne puisse que perdre considérablement à cet arrangement.

On renoncera pareillement de part et d'autre à tous les arrérages des contributions, de quelque nature qu'elles soient.

Enfin, on renouvellera aussi les engagements pris par les traités antécédents au sujet du maintien de la religion catholique en Silésie, ainsi que par rapport à l'acquittement des dettes affectées sur cet État, supposé qu'il en reste encore à payer.

On renouvellera de même la garantie mutuelle, supposant toutefois que Sa Majesté le roi de Prusse trouvera juste que de sa part elle soit étendue au delà des bornes qu'on lui a données par la paix de Dresde; en un mot, on se flatte, disposé à s'arranger en général selon les règles de l'équité, que l'on rencontrera les mêmes sentiments dans Sa Majesté Prussienne.

11. L'arrangement qu'on propose pour la libre navigation de l'Elbe, ne saurait avoir lieu que d'une manière compatible avec le droit d'échelle de la ville de Magdeburg, et cette affaire est, d'ailleurs, d'une nature à ne pouvoir pas faire l'objet d'une négociation de paix, mais plutôt d'un traité de commerce.

12. On est d'accord que les préliminaires, ainsi que les traités de paix de Breslau et de Dresde, doivent servir de base à la nouvelle pacification. L'époque des évacuations et de la cessation des hostilités ne sera pas non plus sujette à difficulté, et quoique le Roi ait le plus grand nombre de prisonniers de guerre, Sa Majesté consent pourtant à la restitution gratuite, pure et simple des prisonniers et des otages, telle qu'elle a été proposée dans cet article.

Comme[1] il se trouve aussi beaucoup de sujets de Sa Majesté qui ont par nécessité été obligés de prendre service dans les troupes de l'Impératrice-Reine, on propose de les échanger contre les sujets de cette Princesse qui servent actuellement dans les armées prussiennes.

On renoncera pareillement aux arrérages des contributions.

On s'engagera sans difficulté au maintien de la religion catholique en Silésie, en se réservant néanmoins les droits de souverain, et on est prêt à renouveler les engagements pris par les traités antécédents au sujet de l'acquitte-

[1] „Comme“ bis Schluss des Absatzes ist Zusatz des Königs zum 1. Concept.

Sur ce pied, l'Impératrice-Reine pense que l'on pourra parvenir très promptement à une paix juste, honorable et durable; mais elle est persuadée en même temps que l'on n'y parviendrait point, si on s'y prenait de toute autre façon.

ment des dettes affectées sur cet État.

Quant à l'article des garanties, on[1] ne voit pas trop que ce soit l'usage de les stipuler dans des traités de paix; ce sont des traités d'alliance qui se font ordinairement pour cet effet; cependant, le Roi consent de renouveler les garanties qui ont été stipulées de part et d'autre dans le traité de Dresde, et renvoie les autres engagements à prendre sur ce sujet à un traité d'alliance, au cas que les hautes parties contractantes jugent à propos d'en conclure.

Telles sont les idées du Roi sur les conditions d'une paix à rétablir avec l'Impératrice-Reine. Sa Majesté se flatte que cette Princesse y apercevra le désir qu'elle a de mettre fin aux calamités de cette guerre par une réconciliation sincère et durable entre les deux cours, et elle ne doute pas qu'en négociant d'après ces principes on ne puisse parvenir facilement à la prompte conclusion d'un ouvrage aussi intéressant pour toutes les parties belligérantes que pour l'humanité en général.

Nach der Ausfertigung; mit Benutzung zweier vom Könige eigenhändig corrigirter Entwürfe. (Vergl. S. 434. Anm. 2.)

14355. AU DUC RÉGNANT DE BRUNSWICK A BRUNSWICK.

Leipzig, 4 janvier 1763.

Je remercie, comme je dois, Votre Altesse de la communication confidente qu'Elle vient de me faire par Sa lettre du 2 de ce mois, de certaines nouvelles qui vous sont revenues au sujet de mes af-

[1] Von „on" bis Schluss des Absatzes nach dem eigenhändigen Zusatz zum 1. Concept; doch hatte der König statt „cependant" (Z. 8 v. o.) bis „Dresde" geschrieben: „cependant, pour donner encore des marques de complaisance à l'Impératrice-Reine, le Roi veut bien renouveler les garanties qu'il a données à cette Princesse dans les traités de Dresde et de Breslau".

faires.[1] Vous verrez bien par là que nous n'avons point lieu d'être parfaitement contents de la conduite que nos alliés ont observée à nos égards; je verrai cependant comment je sortirai hors d'affaire.

Je dois, en attendant, toute la reconnaissance possible à Votre Altesse de la nouvelle preuve qu'Elle m'a voulu [donner] de Son amitié constante et invariable, par la cession du corps de ses volontaires auxiliaires à mon service,[2] et de toutes les facilités que vous avez apportées, afin que je sache m'en servir d'abord efficacement. Ce sont de ces amitiés qu'on n'oublie jamais, et vous serez persuadé que je n'en perdrai pas le souvenir, mais que toutes les occasions me seront agréables où je saurai vous prouver ma reconnaissance et ma gratitude sur cette complaisance.

Nach dem Concept. Federic.

14356. AU SECRÉTAIRE VON DER HELLEN A LA HAYE.

Leipzig, 4 janvier 1763.[3]

J'ai reçu presque à la fois les rapports que vous m'avez faits du 25 et du 28 du mois de décembre passé, et vous sais gré des nouvelles qu'ils comprennent, et surtout de celles de France[4] que vous continuerez de me communiquer aussi souvent que vous en serez fourni.

Quant à la résolution prise de la cour de Londres pour inspirer aux princes d'Allemagne celle de retirer leurs contingents en troupes des Autrichiens et de ne rien plus fournir à ceux-ci, mais d'adopter plutôt une parfaite neutralité envers moi, j'en fus déjà instruit par le sieur Mitchell par ordre de sa cour.[5] En attendant, vous remercierez bien le sieur de Yorke des témoignages qu'il m'a donnés aussi dans cette occasion de ses sentiments d'amitié constante et inaltérable à mon égard.

Pour mes sujets de Clèves, il faut bien que j'attende des moments plus favorables, pour les soulager efficacement.

J'aurais aimé que vous eussiez envoyé tout droit à sa direction la lettre qui vous a été adressée à mon frère le prince Henri.[6] En atten-

[1] Der Herzog hatte, Braunschweig 2. Januar, geschrieben: „On m'a marqué d'un très bon endroit en date du 28 de décembre ce qui suit: Le ministère anglais assure positivement à Londres que les Français . . n'agissaient pas de concert avec la cour de Vienne, et qu'ils ne remettraient pas les places de Wesel et de Gueldres aux Autrichiens, tandis que les troupes autrichiennes des Pays-Bas seront entrées à Gueldres le 26 ou le 27 de décembre, et que le même jour les Français en seraient sorties que le régiment liégeois de Virset de 4 bataillons au service de France, actuellement en garnison à Wesel, était entré au service de l'Impératrice-Reine et y resterait d'abord en garnison." — [2] Vergl. Nr. 14345. — [3] In der Vorlage verschrieben „1762". — [4] Hellen übersandte, Haag 25. December 1762, einen Brief aus Paris vom 19. December. — [5] Vergl. Nr. 14348. — [6] Ein Schreiben des Grafen de Baillet de Latour, d. d. Luxemburg 9. December 1762, enthaltend die Bitte, dem Sohn des Grafen, welcher als österreichischer Capitän im Infanterieregiment Salm bei Freiberg gefangen worden war, den Aufenthalt in Luxemburg zu gestatten.

dant, je vous dirai qu'il n'y a plus chez nous des officiers prisonniers de guerre en service de la France, vu que tous ont été actuellement échangés, mais que, si l'officier en question se trouve parmi ceux des Autrichiens, je ne saurais pas me prêter au désir de son père, avant que l'échange général des prisonniers réciproques n'aura pas été arrangé.

Nach dem Concept. Federic.

14357. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

L[eipzig], 4 janvier 1763.

J'ai reçu le rapport que vous m'avez fait du 21 de décembre, qui ne me fournissant pas aucun sujet à vous donner de nouvelles instructions, je me borne à vous dire que, ne croyant plus nécessaire à présent de laisser deux ministres en Angleterre, et que vous, le baron de Knyphausen, saurez bien revenir sans aucun inconvénient, je viens de donner mes ordres à mon ministre comte de Finckenstein[1] de faire expédier vos lettres de rappel et de vous les envoyer, mon intention étant que, quand vous les aurez reçues, il ne vous restera que de vous congédier en forme, et que vous veniez ensuite tout droit ici pour m'y trouver.

Nach dem Concept. Federic.

14358. AU COLONEL BARON DE GOLTZ ET AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION COMTE DE SOLMS A MOSCOU.

Leipzig, 5 janvier 1763.

Comme j'ai nul avis jusqu'à présent que vous, baron de Goltz, vous fussiez déjà congédié à la cour où vous vous trouvez, ni moins encore de votre départ, j'adresse en attendant toujours mes ordres à vous tous deux, dans l'intention qu'au cas que vous, baron de Goltz, n'y fussiez plus présent, ce sera alors vous, le comte de Solms, qui s'y conformera seul en conséquence.

Je vous adresse par un exprès la lettre ci-close écrite de ma main propre à Sa Majesté l'Impératrice[2] que vous lui remettrez au plus tôt mieux de la manière la plus convenable.

La copie que j'en joins, vous fera voir que je lui fais confidence d'une négociation de paix entamée entre moi et la cour de Vienne dont celle-ci veut, cependant, qu'on garde le secret encore. Cette copie donc vous ne servira autrement que pour votre direction toute seule, sans en laisser apercevoir quelque chose, avant que l'Impératrice ne se déclare là-dessus.

[1] D. d. Leipzig 4. Januar. Dem König von England wird die Abberufung Knyphausens am 5. Januar angezeigt. [London. Public Record Office.] — [2] Nr. 14351.

Je joins, d'ailleurs, la réponse que le général-feld-maréchal de Lehwaldt m'a faite sur les griefs qu'on eut portés à la cour de Russie touchant quelques prétendus excès qu'on avait commis à Kœnigsberg contre des soldats russes et au sujet desquels les ministres de Russie vous avaient remis une note par écrit.[1]

Comme ledit maréchal y a bien répondu, je veux cependant que vous n'en fassiez aucun usage de son apologie, ni que vous parliez même de cette affaire, hormis au seul cas que les ministres de Russie remissent sur le tapis l'affaire en question et vous fissent de nouvelles instances sur la réponse. Aussi, quand même ce cas existerait, je veux cependant qu'avant que communiquer la réponse du maréchal Lehwaldt, vous y adoucissiez tous les termes et les expressions choquants que son ressentiment des fausses accusations qu'on avait faites contre lui, y a couchés, enfin, que vous traitez cette affaire, s'il le faut, avec toute la douceur et la modération qui convient pour assoupir entièrement ladite affaire.

Nach dem Concept. Federic.

14359. AU LIEUTENANT-COLONEL DE BECKWITH.[2]

Leipzig, 5 janvier 1763.

Je[3] reconnais, comme je dois, toutes les facilités que vous apportez pour mettre la légion sous vos ordres en état de marcher contre mes ennemis, dès que mon service l'exigera, et quant à la capitulation que mon colonel de Bauer vient de faire avec ce corps,[4] je l'ai pourvu de mes résolutions en sorte que je me persuade que tout le monde aura lieu d'être content de la façon droite avec laquelle j'agis en cela. Soyez assuré que j'aurai toujours toute la considération possible pour des officiers qui se distingueront dans mon service.

[1] Lehwaldt berichtete, Königsberg 21. December, die Untersuchung habe ergeben, dass die Schuld an den Excessen (vergl. S. 408) auf Seiten der russischen Truppen gewesen sei. Der König antwortet dem Feldmarschall am 4. Januar, er werde seinen Gesandten am russischen Hofe Mittheilung von dem Bericht machen. „Aber auch deshalb will Ich, dass Ihr dorten keine Weitläufigkeiten weiter machen, noch gegen den General Woyeikow, im Fall derselbe noch dort wäre, etwas deshalb sprechen oder äussern, vielmehr die Sache Eures Ortes nur ganz fallen lassen und nichts davon mehr releviren sollet, weil Ich mit diesen Leuten alle Gelegenheiten zu einigen Weitläufigkeiten evitiren will." In derselben Ordre spricht der König seine Zufriedenheit darüber aus, dass dem Obersten von Creutz (vergl. S. 352) die Möglichkeit einer unerlaubten Correspondenz entzogen worden sei; eine solche Correspondenz wäre von vornherein verhindert worden, wenn die kriegsgefangenen österreichischen Officiere, wie der König befohlen habe, in die kleinen Städte der Provinz Preussen vertheilt und nicht in Königsberg gelassen worden wären. — [2] Beckwith befand sich nach seinen Berichten im Januar in Münster. — [3] Das obige bildet die Antwort auf ein Schreiben von Beckwith, d. d. Münster 1. Januar. — [4] Vergl. Nr. 14342.

Dès que l'affaire de la capitulation sera faite et finie, je ferai munir les officiers du corps des brevets selon leur ancienneté présente, et il n'y aura nulle difficulté pour faire prendre à ce corps le nom de la légion prussienne.

C'est, au surplus, avec plaisir que je vous accorde le brevet de colonel.

Nach dem Concept. Federic.

14360. AN DEN OBERST VON BAUER.[1]

Leipzig, 6. Januar 1763.

Ich habe Euer Schreiben vom 28. des letztverwichenen Monates December erhalten. Die Bemühung, welche Ihr anwendet, um das unter Eurem Commando stehende Corps mehr und mehr zu completiren und dienstbar zu machen, gereichet Mir zu besonders gnädigem Gefallen gegen Euch. Jetzo bekommet Ihr dazu die Légion britannique nebst denen braunschweigischen Volontaires,[2] so schon auf dem Marsch nach Euch sein, und welche Euch im Stande setzen werden, dass Ihr nichts zu apprehendiren haben werdet.

Sonsten sehe Ich wohl ein, dass, wenn die Franzosen auf die von [Euch] gemelte Art denen Oesterreichern einige dortige Truppen überlassen und solche auf die von Euch berührete Art denen Oesterreichern beforderlich sein wollen, bei der ersteren Ausmarsch aus Wesel zugleich sich dort einzunisteln, es alsdenn ohnmöglich sein wird, dass Ihr Euch Meister von dieser Stadt machen könnet. Es wird auch schwer, wo nicht ohnmöglich sein, dass Ihr die Oesterreicher von Roermond aus werdet abhalten können; Ich sehe Selbst ein, dass, im Fall Ihr auch darunter reussiren möchtet, Ihr doch dorten nicht lange werdet stehen bleiben können, wenn die von hier aus dorthin detachirete österreichische 2 Dragoner- und 3 Infanterieregimenter, davon Ich Euch bereits avertiret habe,[3] dass sie dorthin detachiret worden und den 18. oder 20. dieses Monates dorten ankommen sollen, zu denen andern gestossen sein werden.

Dannenhero und also Eure vornehmste Intention sodann dahin gehen soll, Euch zu Lippstadt und in dem Münsterschen feste zu setzen, um Mir diese Oerter und Lande bis zu einem erfolgenden Frieden zu conserviren und zugleich Meine westphälische Provinzien nebst Ostfriesland zu decken; welches nach jetziger Situation derer Sachen und Beschaffenheit derer Umstände bis dato das beste und vornehmste sein wird, so Ihr werdet thun können.

Nach dem Concept. Friderich.

[1] Die Berichte des Obersten von Bauer sind im Monat Januar datirt am 1. aus Münster, vom 14. bis 17. aus Crudenberg (vergl. S. 370), vom 22. bis 29. aus Gartrop. — [2] Vergl. Nr. 14355. — [3] Vergl. S. 424.

14361. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

Leipzig, 6 janvier 1763.

Ce que Votre Altesse vient de m'écrire au sujet des mesures que les Français, en conséquence des avis que vous avez eus, pourront avoir prises pour remettre aux Autrichiens les villes de Wesel et de Gueldres, ne me paraît pas entièrement hors de vraisemblance.[1] Mais, dans ce cas-là, et supposé que le colonel de Bauer échoue dans le projet de les y prévenir, il faudra absolument alors que le corps de Bauer se rende maître de la ville de Münster pour l'occuper avec ce pays pour moi, afin de couvrir non seulement par là Lippstadt et Hamm avec toutes mes autres provinces en deça de Weser, mais encore pour me faire avoir un équivalent à rendre à la pacification, savoir Münster et ce pays, contre Wesel, Clèves, Gueldres et leurs appartenances. Sur quoi vous voudrez bien instruire le colonel Bauer, tout comme je l'en ai déjà averti,[2] et lui fournir vos bons avis, pour se bien conduire, le cas l'exigeant.

Au reste, aux instances que vous venez de me renouveler, je veux bien accorder au jeune comte de Dohna le congé qu'il demande,[3] qui lui sera expédié de ma chancellerie de guerre à Berlin. Je vous avoue, cependant, que je ne m'y suis déterminé qu'avec peine, et que je ne l'ai fait que par complaisance pour vous; car, outre que je n'aime pas de voir sortir du service de jeunes gens de famille pour mener après cela une vie oisive sur leurs terres, qui ne convient pas à leur naissance, il arrive presque ordinairement qu'ennuyés et dépités de cette sorte de vie, ils veulent sortir du pays pour aller servir des puissances étrangères, ce qui ne m'accommode nullement.

Federic.

Il y a un embrouillement dans les affaires dont il est bien difficile de voir comment on se tirera. Je ne crois pas qu'il sera possible d'empêcher que Wesel et Gueldres tombent dans les mains des Autrichiens; il faut s'y préparer, penser à couvrir le reste et surtout se saisir de Münster comme d'un équivalent.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

---

[1] Prinz Ferdinand hatte, Braunschweig 31. December, berichtet: „Si les Autrichiens détachent tant que Votre Majesté me l'a marqué, et que l'avis qui m'est parvenu de bonne part, que 5000 Saxons iraient les joindre dans le pays de Clèves, se confirme, il me semble que le dessein des ennemis va plus loin qu'à l'occupation seule de Wesel, qui ne saurait leur échapper, dès que les Français sont de concert avec eux." — [2] Vergl. Nr. 14360. — [3] Vergl. S. 398.

14362. AN DEN GENERALMAJOR VON WYLICH IN SAALFELD.

Leipzig, 6. Januar 1763.

Ich habe den Einhalt Eures Berichtes vom 4. dieses und was Ihr von der zuerst erfolgeten Antwort des Prinzen von Stolberg meldet,[1] mit mehrern ersehen und ertheile Euch darauf zur Resolution, dass Ihr Euch auf nichts von dem Cordon, so wir jetzo in Possession haben und woher wir die Subsistance und Lieferungen ziehen, relachiren müsset.

Nach dem Concept. Friderich.

14363. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE HERTZBERG A HUBERTUSBURG.

Leipzig, 6 janvier 1763.

Après que j'ai vu par votre rapport du 5 de quelle façon le sieur de Collenbach s'est conduit à la lecture que vous lui avez faite de ma réponse sur son précis des conditions de paix,[2] et de quelle manière il s'en est préalablement expliqué,[3] il faut que j'attende votre rapport ultérieur sur ce qu'il dira dans les conférences suivantes que vous aurez avec lui.

Je viens de signer cet acte de neutralité[4] qu'on vous a demandé, et que mon ministre le comte de Finckenstein vous enverra.

Quant au mémoire du baron de Fritsch, qu'il a remis au sieur de Collenbach, et dont vous m'avez envoyé copie, je vous dirai que c'est une demande du tout inacceptable et contraire à tout ce qui est de coutume en pareille occasion, que de vouloir prétendre à ce que la cessation de toutes prestations de guerre en Saxe y soit fixée au 1er de janvier de l'année présente. Aussi ma résolution est fermement prise de ne m'y prêter autrement que tout au plus du jour que les ratifications des préliminaires des cours respectives auront été échangées. Vous

[1] Prinz Stolberg hatte den von Wylich vorgeschlagenen Cordon für die Convention durch einen andern ersetzen wollen, durch welchen, wie Wylich berichtete, den preussischen Lieferungen Eintrag geschah. — [2] Nr. 14354. — [3] Hertzberg berichtete: „Quoique j'aie pris soigneusement garde au visage que le sieur de Collenbach ferait, en lisant cette pièce, il a pourtant si bien su se contenir que je n'ai remarqué que quelques signes de tête qu'il a faits à quelques endroits pour marquer son étonnement. Il n'est pas aussi entré dans un grand détail avec moi, mais il s'est contenté de me dire qu'il s'était attendu à une réponse plus favorable, et qu'il espérait encore que ce ne serait pas mon dernier mot — ce que je lui ai assuré —; qu'à la vérité il était suffisamment instruit sur tous les articles de son précis, et qu'il me donnerait aussi dans la conférence de demain une réponse sur plusieurs points; que, cependant, il ne pouvait pas se dispenser d'envoyer un mémoire si important à sa cour, d'autant plus qu'il contenait des points sur lesquels il n'avait pas pu être instruit d'avance." — [4] Für das Schloss Hubertusburg und das zugehörige Dorf Wermsdorf (vergl. S. 416). Die Neutralitätserklärung ist vom 6. Januar datirt.

insinuerez pour cela convenablement au susdit baron de Fritsch que sa cour pourrait s'estimer heureuse de ce qu'on lui rendait la Saxe à de si bonnes conditions, et que sa demande en question était d'autant plus hors de toute règle, qu'il était constaté que les Autrichiens, malgré qu'on traitait de paix, continuaient à lever des contributions dans la[1] comté de Glatz, et que les Français, nonobstant les préliminaires de paix ratifiés, exigeaient des contributions énormes de mes provinces de Clèves qu'ils prétendaient avoir payées jusqu'au mois de juin de la présente année.

Nach der Ausfertigung. Federic.

---

14 364. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE HERTZBERG A HUBERTUSBURG.

Hertzberg übersendet, Hubertusburg 6. Januar, nachstehenden, ihm von Fritsch an diesem Tage übergebenen Friedensentwurf des sächsischen Hofes:

I. Il y aura une paix solide, une amitié sincère et un bon voisinage entre Sa Majesté le roi de Pologne, électeur de Saxe, et Sa Majesté le roi de Prusse et leurs héritiers, États, pays et sujets, en conséquence de quoi il y aura une amnistie générale et un oubli éternel de tout ce qui est arrivé entre les hautes parties contractantes à l'occasion de la présente guerre, de quelque nature que cela puisse avoir été, et lesdites hautes parties contractantes et leurs héritiers cultiveront à l'avenir entre elles une bonne harmonie et parfaite intelligence, en tâchant d'avancer leurs intérêts réciproques et d'écarter tout ce qui leur pourrait préjudicier ou y donner la moindre atteinte.

II. Toutes les hostilités cesseront entièrement de part et d'autre, et Sa Majesté Prussienne fera en particulier pleinement cesser toutes contributions ordinaires et extraordinaires, toutes livraisons des provisions de bouche, fourrages, chevaux et autre bétail ou autres effets, toutes demandes de recrues, valets, travailleurs et voitures et généralement toutes sortes de prestations, de quelle nature et dénomination elles puissent être et sous quelque titre ou prétexte elles pourraient être demandées et exigées, comme aussi toute coupe de bois et autres endommagements dans tout l'électorat de Saxe et toutes ses parties et dépendances, y compris la Haute-et Basse-Lusace. Sa Majesté le roi de Prusse donnera là-dessus à son armée et à tous ses officiers et employés militaires et civils les ordres les plus précis, fixant le jour de la cessation des prestations et endommagements quelconques au 1er janvier 1763 et ordonnant que tout ce qui aurait été pris ou exigé dès ledit jour, de quelque nature, dénomination ou prix qu'il pourrait être, soit restitué sans aucun délai, et que, de même, tout dommage postérieur soit incessamment bonifié et réparé. En conséquence de cette cessation générale de toutes sortes de prestations Sa Majesté Prussienne renoncera à tous les arrérages des contributions, livraisons et autres prestations antérieurement demandées et exigées, et déclarera que les promesses de payements, livraisons et prestations quelconques que les caisses et les employés ou les autres sujets de Sa Majesté Polonaise auraient données à Sa Majesté Prussienne ou aux officiers et employés militaires ou civils de Sadite Majesté, soit par écrit, soit de bouche, seront regardées nulles et non avenues et les écrits ou billets y relatifs rendus gratuitement, et Sa Majesté Prussienne annulera également et fera rendre par ses sujets toutes promesses de payements que les sujets de Sa Majesté Polonaise leur

[1] Concept: „ma".

auraient données à l'occasion des contributions, livraisons et autres prestations demandées et exigées pendant le cours de cette guerre.

III. Dès le moment de l'échange des ratifications du traité de paix ou des articles préliminaires, si le traité en est précédé, Sa Majesté Prussienne procédera à l'évacuation et restitution de tous les États et pays, villes, places et forts de Sa Majesté Polonaise et généralement de toutes parties et dépendances desdits États, telles que Sa Majesté Polonaise les a possédées avant la présente guerre. Sa Majesté Prussienne tâchera d'effectuer et d'achever cette évacuation et restitution le plus tôt qu'il sera possible, et au plus tard dans l'espace de dix jours, à compter du jour de l'échange des susdites ratifications. On réglera les routes que les troupes de Sa Majesté Prussienne prendront en quittant les États de Sa Majesté Polonaise, dans lesquels elles seront conduites et logées, par des commissaires nommés par Sa Majesté Polonaise, mais pourvues de provisions de bouche et de fourrages de leurs propres magasins ou en les payant argent comptant.

IV. Sa Majesté le roi de Prusse rendra et renverra sans rançon tous les prisonniers de guerre et nommément tous les régiments de cavalerie, infanterie et dragons, avec le corps d'artillerie et du génie, tous les invalides, miliciens, ouvriers et autres personnes, sous quelque dénomination qu'elles puissent être comprises, appartenantes à l'état militaire de Saxe, comme aussi la compagnie noble des cadets, et généralement tous les sujets de Sa Majesté le roi de Pologne qui se trouvent au service de Sa Majesté le roi de Prusse, sans qu'on en puisse retenir un seul, sous quelque prétexte et en quelque qualité que ce soit. Sa Majesté Prussienne renverra également tous les sujets de Sa Majesté Polonaise qui, à titre d'otages et débiteurs ou sous prétexte de correspondances et démarches contraires aux intérêts de Sa Majesté Prussienne, ont été arrêtés, emprisonnés et détenus, et toutes autres personnes emmenées et transplantées de la Saxe dans les États de Sa Majesté Prussienne. On rendra à tous les sujets de Sa Majesté Polonaise qui se trouvent dans un des cas ci-dessus énoncés ou dans un autre semblable, leur liberté gratuitement, avec restitution de leurs biens et de tout ce qui sur leurs biens a été pris et exigé de leurs parents ou débiteurs. Sa Majesté Prussienne rendra et restituera également toute l'artillerie, les armes et attirails de guerre, de même que les munitions et autres effets qui appartenaient à Sa Majesté le roi de Pologne, électeur de Saxe et dont les troupes et autres employés de Sa Majesté Prussienne se sont emparés.

On stipule en particulier que tous les papiers, documents et autres écritures et effets qui appartiennent au cabinet et aux archives de Sa Majesté le roi de Pologne, électeur de Saxe, ou à tout autre bureau du pays, soient rendus en leur entier, sans que rien en puisse être retenu ou distrait et sans qu'à l'avenir rien en puisse être allégué ou inféré contre Sa Majesté le roi de Pologne ni contre ses héritiers et ses États.

V. On se promet de l'équité et de la justice de Sa Majesté Prussienne qu'elle accordera à Sa Majesté le roi de Pologne un dédommagement proportionné à la perte de plus de six années de revenus et aux dommages qu'on a soufferts, qui vont au delà du double.

VI. Sa Majesté Prussienne ayant fait promettre à la ville de Leipzig qu'à la négociation de paix on parlera de son indemnisation, on ne saura se dispenser d'en faire souvenir Sadite Majesté, d'autant plus que de grandes sommes payées par cette ville, surtout au commencement de la guerre, n'ont été demandées qu'à titre de prêt à intérêts, avec promesse publique de remboursement.

Sa Majesté Prussienne a fait donner au corps de la noblesse de Saxe une promesse analogue, en lui demandant les premières avances d'argent. C'est par cette raison qu'on s'attend à la voir également réalisée.

VII. On redressera réciproquement et de bonne foi tous les abus qui se sont glissés dans le commerce au préjudice des pays, États et sujets respectifs des hautes parties contractantes, en les abolissant de part et d'autre et en établissant une égalité

et réciprocité parfaite qui puisse faciliter, autant qu'il est possible, le commerce mutuel, sans ôter aux hautes parties contractantes la liberté de faire par rapport à la consommation intérieure tels règlements qu'ils jugeront nécessaires et convenables au bien-être de leurs États et sujets, en se promettant pourtant que, par rapport à la consommation des espèces de manufactures que l'on ne fabrique pas dans les uns ou les autres États, on s'accordera mutuellement la préférence.

VIII. Sa Majesté Prussienne, sans se prévaloir des conventions antérieures et nommément de celle de 1753, accédera et fera accéder ses sujets créanciers de la *Steuer* de Saxe aux arrangements qu'on prendra incessamment par rapport aux intérêts à payer et à l'établissement d'un fonds d'amortissement solide et durable, sans accorder de préférence à qui ou à quel titre que ce soit.

IX. Les hautes parties contractantes se garantiront réciproquement l'observation et l'exécution du traité et tâcheront d'en obtenir également la garantie de Sa Majesté l'Empereur et de l'Empire, de Sa Majesté l'Impératrice, reine de Hongrie et de Bohême, de Sa Majesté l'impératrice de Toutes les Russies et de Leurs Majestés les rois de France, de la Grande-Bretagne et de la Suède, comme aussi de la république des Provinces Unies des Pays-Bas.

Leipzig, 7 janvier 1763.

J'ai vu les articles du mémoire que le baron de Fritsch vous a remis touchant les demandes de sa cour à la conclusion de la paix. Au sujet desquels je vous dirai en réponse:

Que, quant à l'article 2ième, je les raie entièrement et vous réponds, tout comme au 3ième article, que je continuerai à tirer les contributions de la Saxe avec tout ce qui y est relatif, jusqu'au jour que les ratifications des préliminaires de paix ou du traité, s'il est également constaté, seront échangées; mais que, dès ce jour-là, on ne demandera aucunes nouvelles contributions ou livraisons.

Que ceci est entièrement conforme à l'usage établi en pareilles occasions, dont je ne me départirai point, d'autant plus que mes ennemis présents agissent de même à mon égard, ce que les faits prouvent relativement à leurs procédés dans la comté de Glatz et dans les pays de Clèves et de Gueldres p., sans avoir besoin de citer d'autres exemples.

Que, d'ailleurs, il faudra que toutes les lettres de change, billets, engagements et promesses de payement par écrit à l'occasion des contributions, livraisons et prestations quelconques que les sujets saxons auront donnés jusqu'au susdit terme à moi ou à mes officiers et employés militaires ou civils, soient exactement et précisément acquittés, malgré les négociations de la paix et nonobstant que la paix y surviendra, conformément à ce qui s'est toujours pratiqué.

Quant à l'évacuation de la Saxe par mes troupes, je ne saurais les en retirer, quand même j'aurais envie de le faire, avant la fin du mois de mars qui vient, vu qu'il n'y a point à présent des magasins arrangés pour leur subsistance ni dans la Marche ni en Poméranie et jusqu'aux frontières de la Prusse; que nous avons eu, d'ailleurs, une mauvaise récolte l'année dernière, et que, ne sachant jusqu'à présent si notre paix prendra consistance ou non, je ne puis faire aucun arrange-

ment pour faire faire des transports dans mes susdites provinces ni d'y arranger ce qui est absolument indispensable à ce sujet.

Sur ce qui regarde l'article 4ième, il faudra bien que les Saxons y mentionnés restent comme ils sont actuellement, vu qu'on n'en a pas pour nous les donner en échange.

Je passe sous silence l'article 5ième, vu que vous êtes assez instruit de mes intentions à ce sujet. Mais, quant à l'article 6ième, vous saurez que l'avance que la ville de Leipzig a faite, en conséquence des papiers que vous y avez joints, a été faite pour le compte des états de la Lusace qui n'avaient fourni pour lors aucune autre contribution, ainsi que la ville de Leipzig n'aura qu'à s'arranger là-dessus avec lesdits états de la Lusace.

Pour ce qui est de l'article 7ième, touchant le commerce, ce sera sur le pied du *status quo* qui a été observé avant le commencement de cette guerre, qu'il sera rétabli. Pour l'article 8ième, je le concède.

Touchant l'article 9ième, regardant les garanties, il faudra voir, la paix faite et conclue, lesquelles des puissances alléguées voudront se charger de sa garantie.

Voilà ma réponse sur tous les articles susdits, sur laquelle je ne changerai absolument en rien.[1] Vous insinuerez, d'ailleurs, au baron de Fritsch, dans vos conversations privées, que les conditions que sa cour prétendait, étaient moulées sur une forme, comme si elle avait gagné les plus grands avantages sur moi, et comme si ma situation était extrêmement mauvaise, ce qui, grâces à Dieu, n'était cependant point du tout; qu'ainsi je ne me laisserais point donner des lois dures par sa cour, et qu'il ne fallait pas qu'elle prétendît de moi des choses impossibles et contraires à toute usance relativement à l'évacuation de la Saxe et à la cessation des contributions, que je continuerai à tirer, tout comme je m'en suis exprimé là-dessus, et ne ferai, au reste, point de préjudice à leur faveur aux droits et privilèges de mes villes dont celles-ci jouissent actuellement.

Il faut une bonne fois détromper les Saxons de leurs prétentions chimériques, et quant à l'article du commerce, j'attends quelqu'un de Breslau pour le faire minuter sous mes yeux.

Federic

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig.

[1] Auf Grund der obigen Befehle entwarf Hertzberg die Antwort auf das sächsische Friedensproject, welche er in der Conferenz vom 11. Januar dem Geheimrath von Fritsch zustellte. Vergl. Beaulieu-Marconnay, Der Hubertusburger Friede, S. 103 und 223 ff.

14365. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE HERTZBERG A HUBERTUSBURG.

Leipzig, 8 janvier 1763.

Dans la réponse que je vous ai faite hier,[1] j'avais oublié de vous dire que, quant à l'article 4ième du projet de paix ou du mémoire que le sieur de Fritsch vous a remis touchant les demandes de sa cour, vous ajouterez encore à ce que je vous ai ordonné de lui dire, que j'étais surpris de la demande de sa cour au sujet des régiments saxons d'infanterie et de cavalerie p. qu'elle prétendait réclamer de moi, et qu'elle tenait, cependant, déjà effectivement en mains, vu qu'il était notoire qu'outre ceux qui en étaient tués ou morts de maladies, tout le reste, ayant été débauché à déserter, formait actuellement le corps saxon sous les ordres du prince Xavier, lequel n'était presque composé que de ces déserteurs qu'on y qualifiait du nom de *Revertenten*. D'ailleurs que, pour amasser le reste de ces susdits gens, on n'avait qu'à envoyer les rassembler en Pologne sur les frontières de la Silésie, où on pourrait les recueillir par grosses bandes, puisqu'ils y faisaient les vagabonds.

Au surplus, sur la réquisition que le sieur de Fritsch vous a faite, pour que je daigne lui accorder quelques passe-ports pour les courriers que le Prince Électoral souhaitait d'envoyer au Roi son père par la Silésie, je veux bien les lui accorder, quoique purement par un motif de complaisance — que vous relèverez — pour le Prince Électoral, et voici une demi-douzaine de ces passe-ports que je vous adresse, afin de les remettre au baron de Fritsch.

Nach der Ausfertigung. Federic.

14366. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Leipzig, 8 janvier 1763.

Je vous ai déjà instruit par une de mes lettres antérieures[2] de la mauvaise foi dont les Français usent contre les préliminaires de paix constatés avec l'Angleterre et contre son intention, si j'ose me fier aux assurances que le comte Halifax vous en a données, à l'égard de l'évacuation de Wesel, de Gueldres et de mes provinces au Bas-Rhin. La trahison des Français pour en mettre dès le moment qu'ils en sortiront, les Autrichiens en possession, se découvre de plus en plus, et je viens d'être averti de très bonne main qu'outre l'arrivée des troupes autrichiennes du Pays-Bas à Rœrmond les Français se sont concertés avec les Autrichiens que le régiment français de Virset, Wallons, fort de 4 bataillons, qui est en quartier à Wesel, entre d'abord au service

[1] Nr. 14364. — [2] Vergl. Nr. 14343.

de l'Impératrice-Reine du service de France,[1] ainsi que voilà la conspiration claire des mesures qu'ont prises les Français pour remettre de leur chef aux Autrichiens les villes de Wesel et de Gueldres.

Vous publierez ceci partout à Londres, et en parlerez au comte d'Halifax, comme une marque [nullement] équivoque du malinvouloir du lord Bute à mon égard, par le peu d'attention qu'il a eu à prévenir une telle démarche perfide de la part des Français contre la foi des préliminaires et contre ce qui est stipulé dans mes traités avec l'Angleterre.

Nach dem Concept. Federic.

14367. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION COMTE DE SOLMS A MOSCOU.

Leipzig, 10 janvier[2] 1763.

J'ai bien reçu votre rapport du 20 du décembre passé; au sujet duquel je suis bien aise de vous dire que j'approuve votre façon de penser sur l'ordre que je vous ai donné touchant le duc Biron,[3] et que vous n'aurez, en conséquence, qu'à lui faire insinuer de bouche ce que je vous ai ordonné à son sujet et au sujet de ses intérêts.

Nach dem Concept. Federic.

14368. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE HERTZBERG A HUBERTUSBURG.

Leipzig, 10 janvier 1763.

J'ai reçu avec votre rapport du 9 de ce mois le projet de la réponse que vous avez couché pour le remettre au sieur de Fritsch[4] sur le projet d'un traité de paix qu'il vous avait présenté. Sur quoi je vous dirai que j'en suis content, et que, pourvu que vous remplissiez mes intentions, je vous abandonne les termes dont vous voudrez vous servir, qui me sont égaux et indifférents. On rendra, au surplus, la paix faite et constatée, aux Saxons tous les états, dénombrements et pareils papiers qui regardent la Saxe, et dont nous sommes à présent en possession.

Nach der Ausfertigung. Federic.

[1] Vergl. S. 443. Anm. 1. — [2] Vom 10. Januar ein Schreiben an die Herzogin von Gotha in den Œuvres, Bd. 18, S. 210. In demselben wird der Herzogin angezeigt, dass der König beschlossen habe, den Grafen Werthern (vergl. Bd. XXI, 597) freizulassen. — [3] Vergl. Nr. 14264. Solms hatte berichtet, er werde bei nächster Gelegenheit dem Herzog Biron schreiben, „pour lui apprendre la résolution gracieuse que Votre Majesté a prise à son égard, de S'intéresser pour lui ouvertement à Varsovie. Comme il n'a jamais désiré autre chose que d'être assuré que Votre Majesté verrait volontiers son rétablissement en Courlande, et qu'il a souhaité seulement que ces sentiments fussent connus ici et en Pologne, ceci surpassera de beaucoup son attente et suffira de le mettre dans les intérêts de Votre Majesté." — [4] Vergl. S. 452. Anm. 1.

14369. AN DEN OBERST VON BAUER.

Leipzig, 10. Januar 1763.

Eure beide Schreiben vom 4. und 5. dieses seind Mir heute zugleich eingeliefert worden, und gebe Ich Euch darauf in Antwort, dass, was die Euch von dem Marquis de Monteynard neuerlich zugekommene schriftliche Propositions[1] anbetrifft, Ihr auf solche nur entriren und mit ihm deshalb auf die Prolongation bis zum 1. Februarii conveniren sollet, indem wir solche wohl werden eingehen müssen, da wir doch nichts dabei thun noch ändern können.

Dass Ihr sogleich, als Ihr die Nachricht erhalten, wie die hessische Truppen auf einmal und ganz précipitamment Lippstadt und Hamm evacuiret und verlassen, auch sich nach Hessen gezogen haben, ein Commando aus Euren Leuten formiret und diese Plätze wieder occupiren lassen, daran habt Ihr sehr gut gethan.

Was Münster anbetrifft, da vernehme Ich, dass ausser dem, so von der Légion britannique darin geblieben, jetzo 2 hannovrische Bataillons drin stehen sollen, und dass der Churfürst von Cöln sich Mühe geben soll, den König von Engelland dahin zu disponiren, solche hannovrische Bataillons bis zum Generalfrieden darin zu lassen, worauf die Antwort aber noch nicht erfolget ist. Das einzige, was man noch würde dabei thun können, wäre, die von der Légion britannique noch da zu lassen. Sonsten aber es nicht angehet und zu weit gehen würde, die hannoversche Truppen daraus zu delogiren. Dieses aber soll Euch doch nicht hindern, dass Ihr demohnerachtet nicht solltet Contributions in dem Münsterschen, Cölnischen und denen daherum gelegenen Bisthümern ausschreiben, damit das ganze Corps von der Légion britannique überall daraus verpfleget werden müsse, als zu welchem Behuf Ich von hier aus und sonsten nichts assigniren kann.

Nach dem Concept. Friderich.

14370. AU COLONEL DE BECKWITH.

Leipzig, 10 janvier 1763.

Je vous sais particulièrement gré des informations que vous m'avez données par votre lettre du 6 que je viens de recevoir. J'ai donné mes

[1] Monteynard, der Commandeur der französischen Truppen am Niederrhein, hatte, Düsseldorf 4. Januar, an Bauer geschrieben: „Le Roi mon maître a bien voulu approuver la convention verbale que vous, Monsieur, et moi, avons faite le 25 décembre dernier. Et Sa Majesté m'autorise à la prolonger, si les glaces du Rhin ont suspendu les évacuations des places occupées par ses troupes ... J'ai l'honneur de vous proposer la prolongation de notre convention aux mêmes conditions, c'est-à-dire que je m'engagerai à ce qu'aucune troupe armée n'entrera dans les duchés de Clèves et de Gueldres jusqu'au 1er février, et que vous ne passerez pas le Ruhr jusqu'à la même époque."

ordres à mon président à Minden le sieur de Massow,[1] afin d'entrer en négociation avec les commissaires anglais pour l'achat de ce qui leur reste des magasins à Münster. J'applaudis aux raisons que vous avez pour rester, s'il est possible, à Münster. Je me flatte que vous conviendrez avec M. de Conway sur la prolongation du séjour des troupes sous vos ordres, à quel sujet j'attendrai vos lettres ultérieures.

En attendant, rien de plus juste et plus conforme à mes intentions que qu'on ait, de votre part, tout le ménagement et les égards dus pour les troupes hanovriennes qui s'y trouvent. Je me remets à votre bonne conduite là-dessus et vous renvoie, d'ailleurs, à ce que je viens d'écrire à mon colonel de Bauer,[2] et à ce qu'il vous en communiquera par rapport aux contributions à tirer du pays dans les contrées de là-bas.

Nach dem Concept. Federic.

14371. AN DEN KAMMERPRÄSIDENTEN VON MASSOW IN MINDEN.

Leipzig, 10. Januar 1763.

Ich habe Euer Schreiben vom 7. dieses erhalten und approbire zuvorderst die von Euch gemachte gute Dispositions zu vorläufiger Verpflegung des in Meinen Diensten getretenen Corps der Légion britannique und übrigen.

Es ist auch ganz gut, dass Ihr das englische Commissariat sondiren lassen, ob es die Bestände, so dasselbe noch in Münster hat, verkaufen wolle; Ihr könnet auch mit solchem eine Negotiation darüber entamiren, die Ihr aber auf das möglichste trainiren und in die Länge ziehen müsset, ohne mit ihnen deshalb was zu schliessen. Denn Ich Euch, wiewohl im grössesten Vertrauen und unter einem davon zu haltenden Secret, sagen will, dass zuvorderst die dazu nöthige Fonds an Gelde Mich embarrassiren würden, und dass demnächst Ich keinen sonderlichen Gebrauch davon zu machen wüsste, wenn die Évènements sich ereignen sollten, dass österreichscherseits durch Einverständniss mit denen Franzosen man Wesel occupirete; da dann, wenn die Oesterreicher etwa im Februario mit sehr überlegener Force gegen Mein dortiges Corps kämen, dieses sich doch würde von dorten repliiren und zurückziehen müssen.

Dass man gegen die hannoversche Truppen, so noch mit in Münster stehen, alle Menagements habe und die Stadt deshalb unsererseits mit Contributions übersehe, ist ganz billig; demohnerachtet aber wird man doch auf dem Lande daherum und in denen angrenzenden cölnischen und dergleichen Landen Contributions ziehen können und müssen, um dadurch wenigstens die Légion britannique in allem zu verpflegen und

[1] Vergl. Nr. 14371. — [2] Vergl. Nr. 14369.

zu unterhalten; wie dann insonderheit die gräflich Kaunitzsche Herrschaften und die fürstlich Schwarzenbergischen Güter davon gar nicht zu eximiren, sondern mit anzustrengen seind. Worüber Ihr Euch dann mit dem von Mir dort commandirenden Obristen von Bauer verstehen und mit ihm de concert gehen müsset.

Nach dem Concept. Friderich.

14372. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK A BRUNSWICK.

Leipzig, 10 janvier 1763.

Les deux lettres que Votre Altesse m'a écrites du 7 de ce mois, m'ont été rendues également avec celle du 8, et je Lui sais infiniment gré des ordres que vous avez envoyés au colonel de Bauer pour réoccuper incessamment par quelque détachement de troupes sous ses ordres les villes de Lippstadt et de Hamm, que les Hessois ont quittées si précipitamment, en conséquence de l'ordre qu'ils en ont reçu pour retourner en Hesse. Quant à Lippstadt, le colonel de Bauer vient de me marquer que, dès le premier avis qu'il en a eu, il a prévenu mes intentions, en y détachant incessamment quelques troupes qu'il a ramassées, et je crois qu'il aura eu le même soin pour Hamm. Quant à la ville de Münster, il ne conviendrait pas que nous l'occupassions, tandis qu'il y aurait là une garnison hanovrienne, et ce serait pousser trop loin la démarche que d'en vouloir déloger les troupes de Hanovre. La seule chose que je crois qu'il nous restera à faire, sera que nous y laissions encore des troupes de la légion britannique. Tout cela, cependant, n'empêchera pas le colonel Bauer de tirer des contributions des pays de Münster, de Cologne et des évêchés d'alentour, pour en entretenir la légion britannique, à laquelle je ne saurais envoyer de l'argent d'ici et au sujet de laquelle je n'ai d'autres fonds que ceux-là pour son entretien. Sur quoi Votre Altesse voudra bien instruire de Sa part le susdit colonel. Vous voudrez bien remercier obligeamment de ma part le lieutenant-général anglais de Conway de l'attention qu'il a marquée pour moi à l'occasion de la réforme de la légion britannique à ma satisfaction complète et dont je lui tiendrai compte.

Au reste, je vous donne avec bien du plaisir mon agrément, pour que vous fassiez l'acquisition de la prébende à l'église cathédrale de Magdeburg qui vient de vaquer par la mort du chanoine d'Alvensleben,[1] et dont le chapitre là-bas a disposé. Ainsi j'ai d'abord donné mes ordres en conséquence au ministre du département des affaires ecclésiastiques le sieur de Danckelmann pour expédier tout ce qu'il faut pour cet effet à ma signature.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

[1] Domherr Gebhard Johann von Alvensleben.

14373. AU COLONEL DE BECKWITH.

Leipzig, 11 janvier 1763.

Je suis parfaitement d'accord à ce que vous me dites par votre lettre du 3 de ce mois sur l'avantage pour mes affaires d'être en possession de la ville de Münster, surtout si le colonel Bauer ne saurait réussir d'empêcher les Autrichiens d'entrer en Wesel; mais, malheureusement, il arrive que des troupes de Hanovre sont restées encore à Münster. Mon intention est ainsi que, s'il sera possible que vous restiez dans cette place, sans, cependant, vous brouiller avec les Hanovriens, vous devez tâcher au mieux d'y garder pied pour moi, mais que, dans le cas qu'il en dût résulter la moindre tracasserie ou brouillerie avec les Hanovriens, il faudra que vous cédiez; car vous conviendrez que, dans les conjonctures présentes, il ne saurait être de ma convenance de me commettre aucunement avec la cour de Londres ni d'avoir des choses fâcheuses à démêler avec les Hanovriens.

J'espère, au surplus, que ma lettre vous sera rendue en conséquence de laquelle je vous ai déclaré colonel de mes armées,[1] dont le brevet vous sera incessamment expédié. Quant au reste, je me réfère à tout ce que mon adjudant le major comte de Schwerin[2] vous dira de ma part, afin de tout arranger avec vous ce qu'il reste à régler relativement à la légion sous vos ordres.

Nach dem Concept. Federic.

14374. AU RÉSIDENT D'AMMON A MÜNSTER.[3]

Leipzig, 11 janvier 1763.

J'ai vu ce que vous m'avez mandé par votre relation du 3 de ce mois touchant la légion britannique entrée en mon service et des mouvements que le commandant hanovrien[4] se donne pour la faire sortir entièrement de Münster.

Il est sûr qu'il sera très avantageux pour mes affaires, si, dans les circonstances présentes, mes gens sauront rester en possession de ladite place; mais, comme malheureusement il s'y trouve encore des troupes de Hanovre, il faut absolument que nous allions en ceci bride en mains, et que nous usions des mesures pour ne pas nous brouiller avec les Hanovriens, ni avec la cour de Londres. C'est pourquoi je viens de donner mes ordres au colonel Beckwith[5] de tâcher à me conserver pied

[1] Vergl. Nr. 14359. — [2] In einer vorhergehenden Ordre vom 11. Januar hatte der König den Obersten Beckwith benachrichtigt, dass er Schwerin zu ihm sende, „afin qu'il fasse la revue de la légion britannique et de son état présent en hommes". „Vous voudrez bien ainsi vous expliquer avec lui sur tout ce qui regarde ce corps." — [3] Der Kreisdirectorialrath Ammon war preussischer Resident in Cöln, befand sich aber seit dem Jahre 1760 in Münster. — [4] Generalmajor de la Chevallerie. — [5] Nr. 14373.

dans cette place, autant que cela se saura faire, sans nous commettre ouvertement avec les Hanovriens, mais que, dans le cas que cela ne saurait se faire, sans avoir des tracasseries ou des brouilleries avec ceux de Hanovre, il doit plutôt céder que de me commettre avec ceux-ci; car vous pénétrerez aisément que, dans les conjonctures présentes, il ne me convienne nullement à me commettre aucunement avec le Hanovre ou plutôt la cour anglaise pour un tel sujet.

Nach dem Concept. Federic.

14375. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE HERTZBERG A HUBERTUSBURG.

Leipzig, 12 janvier 1763.

Je viens de recevoir le rapport que vous m'avez fait hier. Au sujet duquel je suis bien aise de vous faire observer que vous ne devez point me marquer immédiatement jusqu'aux minuties et moindres bagatelles qui arrivent dans votre négociation, mais réserver ces petites circonstances pour les lettres que vous ferez au ministre comte de Finckenstein, qui m'en parlera dans les occasions convenables, supposé qu'il y ait quelque chose parmi ces anecdotes qui demande que j'en aie connaissance. C'est donc ainsi que j'attends en son temps votre rapport sur la réponse que la cour de Vienne donnera sur le dernier mémoire qu'on lui a remis.[1]

Au surplus, quant aux affaires de Saxe, vous direz au baron de Fritsch qu'on n'obtiendra rien de moi, sinon que l'évacuation du pays, et qu'au reste je ne saurais entrer en rien au delà.[2]

Nach der Ausfertigung. Federic.

14376. AU LANDGRAVE RÉGNANT DE HESSE-CASSEL A CASSEL.

Leipzig, 13 janvier 1763.

Votre Altesse voudra bien agréer que je Lui fasse part des avis qui me reviennent de ce que quelques-uns de Ses régiments se tiennent

[1] Vergl. Nr. 14354. — [2] An den General Schmettau in Erfurt und die übrigen mit der Eintreibung der Lieferungen u. s. w. in Sachsen und Thüringen beauftragten Officiere schreibt der König am 12. Januar: „Ich habe zu Meinem grossen Verdruss mit Unwillen aus den letzteren Magazinextracten leider ersehen müssen, dass zeither, alles Meines Erinnern und Ermahnen ohnerachtet, sehr wenig und fast so viel wie gar nichts an Mehl und übrigen Naturalien aus Eueren Districten zu den Magazinen eingekommen und von Euch abgeliefert worden. Ich kann hinfolglich nicht unterlassen, Euch Mein äusserstes Missvergnügen darüber zu erkennen zu geben; dabei es des weitern zu erinnern, dass, da die auf Eueren Districten durch das Feldkriegscommissariat repartirte Ablieferungen zu der Mitte des kommenden Monats Februarius nothwendig beigetrieben und abgeliefert sein müssen, und Ich dagegen keine Excuse stattfinden lassen werde, Ihr, so lieb Euch Meine Gnade, Euch danach genau zu achten habet."

encore en quartiers dans la ville de Duderstadt avec le reste du territoire de l'Eichsfeld, sans l'avoir voulu quitter jusqu'à présent. Comme je me vois arrêté par là dans plusieurs de mes arrangements indispensables, et que mes troupes sont trop serrées là-bas dans leurs quartiers, pour ne pas être obligées de s'étendre et d'occuper l'Eichsfeld, j'ai bien voulu en avertir Votre Altesse, dans l'attente qu'Elle voudra donner Ses ordres à Ses susdits régiments de quitter au plus tôt ces contrées et d'évacuer Duderstadt avec l'Eichsfeld, afin que les miens puissent s'y loger sans empêchement ni embarras. Je doute d'autant moins que Votre Altesse veuille me donner cette marque de Son amitié et de Son attention pour moi qu'il est notoire que durant cette guerre ce territoire a fait presque toujours partie des quartiers d'hiver de mes troupes dont elles ne peuvent se passer sans inconvénient.[1]

Nach dem Concept. — Federic.

14377. AU MARGRAVE RÉGNANT DE BAIREUTH A BAIREUTH.

Leipzig, 13 janvier 1763.

La lettre que Votre Altesse a pris la peine de me faire du 10 de ce mois,[2] et la confidence avec laquelle vous voulez vous expliquer avec moi sur les affaires présentes, me sert de sûr garant des assurances que vous me renouvelez de votre amitié sincère et de vos attentions pour moi, et vous voudrez bien être assuré de mon parfait retour et de toute la vivacité de la reconnaissance que je vous en garderai à jamais.

Quant à la négociation de la paix entre moi et la cour de Vienne, je vous dirai en pareille confidence qu'il est vrai que cette cour m'en a fait des propositions, et qu'on vient de commencer une négociation là-dessus dont, cependant, je ne saurais assez juger déjà du succès.

Je suis donc de l'avis et me flatte que Votre Altesse sera du même sentiment que rien ne saura être plus convenant aux véritables intérêts des princes et cercles de l'Empire que d'aller invariablement leur droit chemin dans l'affaire de la neutralité de l'Empire et de s'y décider et d'en presser plutôt la conclusion que de la reculer et la suspendre pour un seul moment sur des évènements vagues et au moins incertains encore. Ce qui sera toujours avantageux à ces Princes et États, quoi qu'il en arrive de la susdite négociation. Car outre les sûretés que j'ai déjà prises avec quelques-uns de ces Princes sur une neutralité dont je suis convenu avec eux, si le cas arrive que ma paix avec la maison d'Autriche prendra consistance, les États de l'Empire s'en trouveront les bras d'autant plus libres pour assurer leurs libertés et prérogatives; mais,[3] dans le cas contraire, ces Princes, après avoir en attendant con-

[1] Am 19. Januar dankt der König dem Landgrafen für die Bereitwilligkeit, mit der er auf das obige Ansuchen eingegangen ist. — [2] Liegt nicht vor. — [3] Vorlage: „mais que“.

staté leur neutralité, en jouiront de tous les avantages qui en résultent et n'auront plus à craindre les inconvénients de la guerre qui jusqu'à présent les ont presque abîmés. Je remets ceci à la sage pénétration de Votre Altesse, pour en faire Son bon usage.

Nach dem Concept. Federic.

---

14 378. AN DEN GENERALMAJOR VON WYLICH IN SAALFELD.

Leipzig, 14. Januar 1763.

Da Ich mit Eurem Berichte vom 11. dieses die von Euch mit der sogenannten Reichsarmee geschlossene Convention[1] erhalten und solche agreiret habe, so lasse Ich selbige denen Commandeurs derer in denen Gegenden belegenen Districten, als denen Generalmajors von Schmettau, von Schenckendorff, von Bülow und Graf Lottum, auch dem Obristen von Lölhöffel zur Nachricht und Achtung communiciren, damit selbige wissen, was darunter reguliret worden.[2]

Nach dem Concept. Friderich.

14 379. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE A BERLIN.

Leipzig, 14 janvier 1763.

Mon cher Frère. Je me suis bien douté que vous ne trouveriez pas Berlin comme autrefois. La suite de nos calamités doit à la fin se faire ressentir à un pays pauvre, naturellement stérile et dont on force la fécondité à force d'industrie et de travaux. Cependant, je ferai ce que je pourrai pour remédier à la disette, autant que mes petits moyens me le permettent.

D'ailleurs, mon cher frère, vous n'avez aucun lieu de vous inquiéter de tous les bruits qu'on publie au sujet de Wesel et de Gueldres; quand même les Autrichiens s'en mettraient en possession, cela ne dérogerait en rien à nos affaires. Nous aurons la paix à la fin de février ou au

[1] D. d. Saalfeld 11. Januar. Die von Wylich einerseits, von dem Generalwachtmeister von Würtzburg und dem Oberstlieutenant Grafen Marliani andererseits abgeschlossene Convention setzte den Cordon zwischen der preussischen und der Reichsarmee fest. Wylich berichtete, er habe „darin von demjenigen, so wir jetzo in Possession gehabt, und woraus wir bis jetzo Lieferungen gezogen haben, nichts relachiret“. — [2] Die Ordres ergehen gleichlautend am 14. Februar. Hinzugefügt ist: „Ich wiederhole bei dieser Gelegenheit, was Ich Euch vorhin schon wegen Verheirathung einiger Leute von denen Regimentern recommandiret und befohlen habe, dass, wenn nämlich Landeskinder, und zwar 20 bis 30 Mann par Compagnie, nach denen Umständen Gelegenheit fänden, sich an dortige Weibesbilder, so bemittelt seind, zu verheirathen, Ihr denenselben solche Heirath erlauben sollet.“ (Vergl. S. 334. Anm. 1.) Der Generallieutenant von Platen erhält am 14. Januar Befehl, „mittelst einer Liste einzuberichten“, „wie viele Bursche“ von den seinem Commando untergebenen Truppen „sich diesen Winter bereits in Sachsen verheirathet“.

commencement de mars, et au commencement d'avril chacun se trouvera chez soi comme en 56. Les Cercles vont se séparer incessamment des Autrichiens; cela devient indifférent à présent, vu la tournure que les choses ont prise. Quoi qu'il en soit, il est toujours bon qu'on sorte les tisons du brasier pour en amortir la flamme.

Je souhaite que vous vous amusiez bien à Berlin; pour moi, qui n'apprends que par mes neveux comme on se divertit à Leipzig, je n'entends parler que de bals et redoutes, et, pour vous en donner une idée, une madame Frideric, ci-devant jardinière à Seidlitz,[1] à présent femme d'un officier de hussards francs, est une des principales héroïnes de ces fêtes. Faites prier dans les églises de Berlin que le Ciel préserve nos jeunes gens du danger qu'ils y courent. Adieu, mon cher frère; n'oubliez pas un vieux frère que la guerre, la politique et les finances font donner au diable, et qui, tant qu'il végétera dans ce monde-ci, sera avec la plus tendre amitié et la plus parfaite estime, mon cher frère, votre fidèle frère et serviteur

Federic.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig.

14380. AN DEN KRIEGSMINISTER VON WEDELL IN BERLIN.

Leipzig, 14. Januar 1763.

Ich mache Euch hierdurch bekannt, wie dass Ich aus landesväterlichem Mitleiden gegen die Armuth zu Berlin und zu Potsdam, welche bei jetzigen dortigen excessiven Kornpreisen fast gar nicht im Stande seind, ihr höchst nothdürftiges Brod hinreichend kaufen und bezahlen zu können, bewogen worden, an den Magdeburgischen Kammerpräsidenten von Platen die Ordre ergehen [zu] lassen, dass derselbe vor Meine besondere Rechnung und Bezahlung dorten auf dem Lande von Edelleuten, Beamten und sonsten 500 Wispel Mehl gegen hiernächstige Bezahlung liefern und zusammenbringen und solche, sobald es nur immer angehet, transportiren, auch davon 400 Wispel zu Berlin, 100 Wispel aber davon zu Potsdam abliefern lassen soll. Mein ernstlicher Wille dabei aber ist, dass in beiden vorgedachten Städten die respective Quantität nur bloss und allein an arme Manufacturiers und sonsten blutarme Leute, an Arme in denen Armenhäusern, welche nicht im Stande seind, ihr höchst nothdürftiges Brod kaufen und bezahlen zu können, von Meinetwegen vertheilet werden soll und dass ausser solchen armen Manufacturiers, höchst nothdürftigen Leuten und Armenhäusern keinen andern das geringste davon gereichet noch überlassen werden soll. Ihr habt Euch also darnach zu achten und sowohl den Geheimen Rath Kircheisen zu Berlin als den Commissarium loci zu Potsdam nachdrücklich darauf zu instruiren, auf dass sie ihre Eintheilung deshalb in

[1] Gemeint sind vielleicht die Gärten von (Gross-)Sedlitz, westl. von Pirna.

Zeiten machen und Meine Willensmeinung hierunter exact erfüllet werden müsse, als wovor dieselbe Mir mit Kopf und Ehre repondiren sollen.

Nach einer Abschrift. Friderich.

14381. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN LEIPZIG.

Finckenstein übersendet, Leipzig 14. Januar, die Auszüge zweier Ordres, welche Fürst Repnin von seinem Hofe erhalten und ihm übergeben hatte. Die eine vom 8. December enthielt den Wunsch einer Entschädigung für den Herzog von Mecklenburg-Schwerin, in der anderen vom 20. December kam der russische Hof wieder auf die Räumung Sachsens zurück.

Leipzig, 15. Januar 1763.

Er soll ihm nur eine kleine Antwort, aber ganz poliment und mit einer obligeanten Tournure machen. Es hat nichts zu sagen.

Mündliche Resolution. Nach Aufzeichnung des Cabinetssecretärs.

14382. AU COLONEL DE BECKWITH.

Leipzig, 15 janvier 1763.

Je suis sensible aux témoignages de zèle pour mon service que vous me marquez par la lettre que vous venez de me faire du 10 de ce mois au sujet du nouvel incident par rapport à la ville de Münster.[1] A quoi, cependant, je vous dirai que, comme je veux éviter absolument ce qui pourra occasionner de nouvelles brouilleries au sujet de cette place, dont la possession serait, d'ailleurs, difficile à soutenir pour moi, mon intention est que vous devez plutôt céder de bonne grâce et sortir de la ville avec les troupes à vos ordres que de venir à des voies de fait là-dessus et de donner lieu à des tracasseries embarrassantes par leurs suites.[2]

Je me remets, au surplus, à ce que mon adjudant le comte de Schwerin[3] vous aura dit de ma part.

Nach dem Concept. Federic.

[1] Beckwith hatte, Münster 10. Januar, berichtet: „Je me trouve dans la nécessité de représenter à Votre Majesté que jusqu'au moment présent je n'ai pas eu la moindre assistance ni en argent ni en subsistance; la régence, soutenue par le commandant hanovrien (vergl. S. 458), nous refuse tout". — [2] In gleichem Sinne schreibt der König am 16. Januar an den Oberst von Bauer und an den Präsidenten von Massow. In der Ordre an Massow ist hinzugefügt: „Ihr sollet dannenhero auch deshalb weder Manifeste noch Protestationes publiciren lassen, weil dergleichen ganz und gar nicht nöthig ist; vielmehr sollet Ihr nur das erforderliche wegen der Verpflegung der Légion britannique und sonsten besorgen, sowie Ich Euch solches in Meinem vorigen Schreiben vom 11. dieses [gemeint ist wohl die Ordre vom 10. Januar, Nr. 14371] weitläuftig geschrieben habe." — [3] Vergl. Nr. 14373.

14383. AU SECRÉTAIRE VON DER HELLEN A LA HAYE.

Leipzig, 16 janvier 1763.

J'ai trouvé les nouvelles[1] dont vous m'avez rendu compte par votre rapport du 8 de ce mois, intéressantes, ainsi que je vous sais gré de la communication, et que je serai bien aise que vous continuiez à m'en donner le plus souvent.

Au surplus, je veux bien vous dire pour votre seule direction et avec défense de n'en pas parler encore publiquement que l'article de la lettre de Paris[2] est assez juste, où il est dit que les cours de Vienne et de Berlin n'étaient guère éloignées d'un accommodement, et qu'il est vrai qu'il y a une négociation entamée là-dessus qui ne laisse pas que d'en bien espérer, ce dont cependant je ne saurais pas encore prévoir tout le succès.

Nach dem Concept. Federic.

14384. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION COMTE DE SOLMS A MOSCOU.

Leipzig, 18 janvier 1763.

Les dépêches que vous m'avez faites du 28 et du 30 décembre, m'ont été fidèlement remises. Au sujet de la première je suis bien aise de vous dire que, quant au bruit dont vous m'avez rendu compte qu'il a couru parmi les ministres étrangers, d'un corps russe assemblé aux environs de Smolensk, et au sujet duquel vous avez pris l'occasion d'en sonder M. de Panin, vous observerez que vous éviterez soigneusement dorénavant de paraître inquiet sur de pareils bruits, mais que vous devez simuler plutôt une tranquillité entière, quoique non affectée, quand on vous parlera de pareilles choses, nonobstant qu'elles sauraient être inquiétantes. Vous ne ferez apercevoir alors ni peine ni alarme, quoique vous tâcherez à les bien approfondir sous main et sans faire apercevoir de rien par dehors, en sorte que vous n'en parlerez pas aux ministres qu'avant que d'avoir eu au moins quelque indice de la vérité du fait.

Car, si vous ne vous servirez pas de ces précautions, on remarquera aisément vos appréhensions, et les ministres étrangers, peut-être même ceux de Russie, croiront qu'ils savent vous donner de la peur moyennant des bruits controuvés, et vous laisserez remarquer une faiblesse qui ne convient pas ni à votre caractère ni au bien de mes affaires.

Je suis très content de ce que vous me mandez par votre dépêche du 30, puisque j'ai remarqué par là que mes affaires sont encore dans un assez bon train à la cour où vous vous trouvez, ce que je souhaite de voir continuer sur ce pied-là.

[1] Auszüge aus einem Schreiben, d. d. Venlo 4. Januar, sowie aus pariser Schreiben vom 30. December und 2. Januar. — [2] Vom 30. December.

Vous avez, au surplus, très bien fait de n'être pas allé tout droit à la charge dans votre commission au sieur de Panin;[1] aussi mon intention est que vous devez vous y prendre avec toute l'adresse imaginable et ne procéder à faire l'offre qu'avec bien des précautions et qu'après avoir bien sondé le terrain, pour ne rien gâter, mais faire tout plutôt de bonne grâce.

Vous ne laisserez point échapper les occasions pareilles à celle où le chancelier vous a appris les fausses imputations qu'on m'avait faites, comme si j'avais de nouveau mis le pays de Zerbst en contribution,[2] pour bien relever auprès des ministres la façon d'agir indigne de mes ennemis à me charger des plus grosses mensonges et imputations controuvées, en m'attribuant des desseins auxquels je n'ai jamais songé, dans l'intention que cela dût causer de la froideur entre nos cours et en altérer la bonne harmonie.

Au reste, je veux bien vous dire pour votre direction que j'espère de pouvoir vous donner en peu de temps la nouvelle de ma paix faite avec la cour de Vienne, à l'inclusion de celle de Saxe, ce qui fera cesser là-bas tous les manèges des Autrichiens et de toute la clique ennemie.

Nach dem Concept. Federic.

14385. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN LEIPZIG.

Leipzig, 18. Januar 1763.

Des Königs Majestät haben mir bei der Gelegenheit der von dem Herrn Geheimen Rath von Hertzberg heute eingekommenen Relation[3] und der beigefügten „Réplique de la cour de Saxe" p.[4] an Ew. Excellenz zu melden befohlen, um gedachten Herrn von Hertzberg nur gleich nach seiner Ankunft allhier[5] darnach zu instruiren, dass, so viel diese Réplique anlangete, des Königs Majestät von Dero vorhin deshalb gegebenen Resolutions nicht abgehen, insonderheit wegen des Tages der Cession von denen Contributionen p. in Sachsen nicht anders als von dem Tage der Auswechselung derer ausgewechselten[6] Ratificationen an rechnen könnten.

Es wäre ganz was ohnmögliches und ohne Exempel, darunter einen Terminum vom 1. Januarii zurücksetzen zu wollen, denn ausserdem dass ja bis dato der Friede noch nicht richtig, sondern noch alles in

[1] Vergl. Nr. 14332. 14344. — [2] Vergl. Nr. 14301. — [3] D. d. Hubertusburg 17. Januar. — [4] Vergl. dazu Nr. 14393. — [5] Auf dem Berichte Finckensteins, d. d. Leipzig 16. Januar, mit der Anfrage, ob Hertzberg, sobald ihm die Antwort des wiener Hofes mitgetheilt worden sei, zu mündlicher Berichterstattung nach Leipzig kommen solle, findet sich nachstehende Aufzeichnung der mündlichen Resolution des Königs, d. d. Leipzig 17. Januar: „Gut. Er kann alsdenn herkommen, wenn er seinen Bericht abgeschickt hat." Hertzberg traf am 18. Januar in Leipzig ein. — [6] So.

Tractaten sei, so würde, gesetzten Falls, dass es möglich wäre, dergleichen Termin anzunehmen, solches ein *mer à boire* und die Abrechnungen deshalb von solcher Weitläuftigkeit und eine Mutter von so vielen Disputes und Chicanen seind, dass anstatt einer aufrichtigen Reconciliation unter denen Häusern so viele Weitläuftigkeiten entstehen, deren Discussion in vielen Jahren nicht würde zu endigen stehen und man doch am Ende impracticables zu einigem Schluss finden würde.

So forderten auch des Königs Majestät darunter gar nichts extraordinäres, indem bekannt, dass nicht nur der Hof zu Wien ohnerachtet derer jetzigen Tractaten in Negotiirung des Friedens die Contributions aus den . . . . .[1] und in denen Parcelles, so er noch jetzo von Schlesien occupirete, nach als vor zöge, sondern auch im ganz frischen Andenken sei, dass, ohnerachtet der letztere Friedenstractat mit Russland schon gezeichnet gewesen, die russischen Truppen dennoch in denen königlichen Provinzien, so sie dermalen occupiret gehabt, bis zu erfolgeter Auswechselung derer Ratificationen stehen geblieben, ihre Subsistance nach dermaliger Situation derer Provinzen daraus genommen und die Contributions und Revenus daraus nach als vor gefordert hätten.

Ein noch neueres Exempel sei davon mit Frankreich, so ohnerachtet der gezeichneten Preliminaires p. die Contributions aus denen königlichen am Niederrhein belegenen Provinzien beitrieben und solche sogar bis zum 1. künftigen Monates Junii forderten und darauf mit aller Härte insistireten. Welches alles der Herr von Hertzberg gegen den von Fritsch gelten zu machen hätten.[2]

Nach der Ausfertigung. Eichel.

14386. AU SECRÉTAIRE BENOÎT A VARSOVIE.

Leipzig, 18 janvier 1763.

J'ai reçu votre rapport du 8 de ce mois. Quant à l'article touchant le colonel Lossow,[3] vous devez représenter à ceux qui vous en parleront,

[1] Lücke. — [2] In einem gemeinsamen Bericht des Geheimraths von Fritsch und seines Gehilfen, des Hofraths Gutschmid, an den Churprinzen von Sachsen, d. d. Schloss Hubertusburg 22. Januar, theilt Gutschmid über seinen Aufenthalt in Leipzig am 19. Januar mit: „Gegen Abend besuchte den Geheimen Legationsrath von Hertzberg, welcher . . . mir sofort zu erkennen gab, der König sein Herr sei vor seiner, des von Hertzberg, Ankunft, bei Empfang der diesseitigen *Réplique* auf die *Réponse aux demandes* sehr aufgebracht gewesen und habe nur immer gefragt: »was Sachsen mehr fordern könnte, wenn man ihn geschlagen und Gesetze anzunehmen gezwungen hätte?« Nachdem aber er, der von Hertzberg, in Gegenwart des Königs, mit dem Cabinetsminister Grafen von Finckenstein besagte *Réplique*, Artikel vor Artikel, durchgehen müssen, habe sich der König vorläufig so weit herausgelassen, und ihme eine dergestaltige Antwort zu entwerfen befehliget, dass er hoffe, wir würden, wenn nur der Hauptpunkt wegen Glatz mit Oesterreich zur Richtigkeit gediehen, gar bald zum Abschluss kommen können." [Dresden. Hauptstaatsarchiv.] — [3] Vergl. Nr. 14333. 14353.

que ce n'était que la dernière nécessité qui m'avait obligé à cette démarche, dont cependant je ne prétendais nullement à déroger à la dignité et à l'immunité de la République, mais que le cas serait sans conséquence. Qu'il était connu que la Silésie ait été abîmée par toutes les calamités qu'elle avait essuyées depuis plusieurs années consécutives, de sorte qu'elle se trouve dans une grande disette des grains, tant pour sa propre subsistance que pour l'entretien des troupes qui s'y trouvaient indispensablement à sa défense. Que nos voisins limitrophes de la Pologne avaient marqué de la répugnance de soulager la Silésie dans cette nécessité, à moins qu'on ne leur achetât les grains à un prix tout-à-fait exorbitant et à des conditions que les Silésiens ne sauraient du tout remplir; que, dans un cas aussi extraordinaire que pressant, j'avais fallu me déterminer de détacher le colonel Lossow, afin de requérir nos voisins à nous aider du nécessaire à un prix juste et raisonnable, et de les y presser en quelque façon, supposé qu'ils continueraient dans leurs refus, et voilà de quoi je crois que personne ne saura se plaindre raisonnablement. Qu'au surplus je n'agis en tout ceci que conformément à ce que les troupes de Russie furent obligées de faire, quand elles furent obligées de pourvoir à leur subsistance en Pologne; ce qui cependant n'a du tout tiré en conséquence.

Pour ce qui regarde l'article des bruits qui ont couru, selon le rapport que vous me faites, comme si j'étais très porté à un dédommagement de la cour de Saxe, par la Courlande, pour le prince Charles, je vous ordonne de donner hautement un démenti à ces bruits à qui que ce soit, comme à une chose absolument fausse et controuvée malicieusement et sans le moindre fondement. Aussi en rassurerez-vous le comte de Keyserling de ma part, en l'assurant du mieux que je n'avais jamais songé à un pareil dessein, et que de ma vie je n'y songerais, et que lui, comte de Keyserling, aurait par là une preuve parlante combien peu il coûtait à mes ennemis d'inventer et de se servir des plus noires calomnies, jusqu'à des puérilités, contre moi, et qu'aucun moyen ne leur parut assez indigne, pourvu qu'ils croyaient que de pareils mensonges puissent opérer de la froideur entre moi et sa cour.

Vous direz, au surplus, à ce très digne ministre que je respecterais et suivrais toujours les sages conseils qu'il me donnerait pour affermir la bonne intelligence entre moi et sa souveraine. Que je n'avais manqué jusqu'à présent à user de toutes les complaisances dans les demandes que cette Princesse m'avait fait faire, autant que cela avait dépendu de moi; mais qu'il y avait des cas où apparemment on avait abusé de la bonté et de la générosité, en lui faisant voir les choses dans un faux jour, pour m'en faire faire des demandes, et qu'il se trouvait ensuite qu'il m'était, pour ne pas dire impossible, mais très difficile pour y pouvoir condescendre; mais que hormis de pareils cas le comte Keyser-

ling pourrait compter que je m'empresserai toujours à marquer de la complaisance pour les souhaits de sa souveraine.

Quant aux largesses à faire à quelques-uns de la cour de Russie, selon son avis, je m'y emploierais, autant que mes facultés me le permettraient pendant une guerre aussi onéreuse que celle que j'étais [obligé] de soutenir encore, et qui me tenait les mains assez liées dans les dépenses. Enfin, vous tournerez tout cela de la façon la plus obligeante, pour vous en exprimer à ce ministre.

Nach dem Concept. Federic.

14387. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.

Leipzig, 19 janvier 1763.

Je rends mille grâces à Votre Altesse de toutes les ouvertures confidentes qu'Elle m'a faites par Sa lettre du 15 de ce mois touchant la situation présente des affaires qui regardent le pays de Münster.[1] Vous pouvez compter sur ma discrétion et sur mon ménagement pour vous à l'égard de ces ouvertures, et que, d'ailleurs, on n'abusera jamais de votre nom dans toutes ces choses et nommément à l'établissement des contributions, chose qui, sans cela, ne me serait jamais venue à l'esprit, et à laquelle je n'ai pas même songé jusqu'à présent. Je ne saurais, cependant, point me dispenser d'établir des contributions dans ces contrées-là et du moins dans le Paderborn et les pays d'alentour, si cela ne peut se pratiquer dans celui de Münster, car il m'en faut absolument pour entretenir en attendant la légion et d'autres troupes, à quoi mes autres fonds ne sauraient, sans cela, fournir.

J'ai eu tout lieu d'être satisfait de la conduite dont le colonel Beckwith s'est comporté à l'égard de mon service, et c'est avec d'autant plus de plaisir que, sur votre intercession, je lui ai accordé le brevet de général-major, dont je lui fais part par une lettre que je lui fais,[2]

[1] Prinz Ferdinand hatte u. a. geschrieben, es komme darauf an, dass die preussische und die hannöverische Garnison in Münster sich vertrage, dies scheine ihm im Hinblick auf den Charakter des Commandanten (vergl. S. 458. 463) besonders nothwendig; der Prinz hatte sodann die Befürchtung ausgesprochen, dass die englische Regierung auf das Drängen des Churfürsten von Cöln den Platz bis zum Frieden halten werde, und den Rath gegeben, eine Reihe von Städten und Schlössern in der Umgegend von Münster zu besetzen und dann Contributionen auszuschreiben. — [2] D. d. Leipzig 19. Januar. Der König fügt der Benachrichtigung über die Beförderung hinzu: „Soyez persuadé, je vous en prie, que je distinguerai toujours vos mérites et vos talents et vos attentions pour moi, et que c'est aussi en conséquence que je vous continuerai mes bonnes grâces et vous conserverai en mon service, si cela vous conviendra, même après que les affaires se seront tournées à une pacification générale.“ Am 22. Januar schreibt der König an Beckwith: „Comme mon président de Massow est tout-à-fait instruit de ma part sur ce qui regarde l'entretien de la légion et sur l'argent qu'il faut pour payer les chevaux, j'espère que tout en

pour[1] lui marquer ma satisfaction de tout ce qu'il a fait jusqu'ici par un motif de zèle pour mon service.

Selon toutes les apparences, notre paix ne tardera guère à se faire, et malgré des ennemis redoutables et de perfides amis nous en sortirons en entier. Je suis sûr que vous y prenez part, et que cela vous fera plaisir.

Federic.[2]

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

14388. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE BORCKE A COPENHAGUE.

Leipzig, 20 janvier 1763.

Vous m'avez fait un vrai plaisir en me communiquant par votre dépêche du 8 de ce mois les anecdotes intéressantes et singulières que vous avez tirées du baron de Bernstorff et qui regardent les affaires de la cour de France,[3] au sujet desquelles ledit ministre saura compter sur ma discrétion. Continuez, autant qu'il vous sera possible, à me communiquer tout ce que vous saurez avoir de nouvelles de France; je vous en saurai un gré particulier.

sera arrangé présentement, ainsi qu'il ne me reste que d'avoir le rapport de mon adjudant le major comte Schwerin sur l'état de ces troupes. Au reste, il faudra voir le train que les choses prendront avec les Hanovriens à Münster, s'ils pourront s'accommoder ou s'il faudra y céder."

[1] Vorlage: „et pour". — [2] Am 23. Januar antwortet der König auf das Schreiben des Prinzen vom 17. Januar über die von ihm, während er die verbündete Armee befehligte, als Escorte angeworbenen Husaren (vergl. S. 431): „Je suis bien aise de vous dire que vous n'en devez pas être en peine, et que vous n'aurez qu'à les garder encore, vu que je ne saurais leur assigner des quartiers dès à présent, mais que j'en aurai soin, et que je leur désignerai des quartiers où ils seront bien placés." Am 24. Januar theilt der König dem Prinzen mit, dass er die Notification an das Magdeburger Capitel über die dem Prinzen verliehene Präbende (vergl. S. 457) schon unterzeichnet habe, „et qu'il n'y a ainsi de ma faute, si cet ordre n'a pas encore été insinué au susdit chapitre, dont il faut que le ministre de Danckelmann en rende compte". [Ausfertigungen im Generalstabsarchiv zu Berlin.] — [3] Borcke hatte berichtet: „Les dernières dépêches que la cour de Danemark a reçues de Versailles, sont d'une nature assez singulière. On y dépeint le ministère de France comme se trouvant encore dans le plus grand embarras, malgré la signature des préliminaires. Un des principaux embarras regardait le roi de Sardaigne, auquel on prétend que la cour de France a fait des promesses magnifiques à l'égard de ses droits sur Plaisance, que le malheureux succès de la guerre met dans l'impossibilité de remplir . . . Plusieurs princes d'Allemagne, qui ont instamment demandé du secours à la dernière expédition des troupes de Votre Majesté en Franconie, ont augmenté les difficultés. Enfin, le ministère britannique doit avoir achevé de déconcerter le ministère de France, en lui demandant une explication catégorique et précise du sens de la clause ajoutée à l'article 13 des préliminaires (vergl. S. 365) . . . C'est du baron Bernstorff duquel je tiens ces particularités."

Quant à la lettre que vous avez reçue du comte de Düben,[1] vous lui répondrez en termes bien obligeants et polis que, comme je n'avais jusqu'à présent nulle connaissance sur ce qui regarde la vente de la maison que les deux comtes de Dohna ont possédée à Kœnigsberg, et que les dérangements de la guerre ne me laissaient pas le loisir d'en prendre information sitôt, ils n'auraient qu'à se patienter pour un peu de temps, et que je ne leur refuserais pas l'exemption du payement du dixième du provenu de cette maison, surtout si cela pourra faire plaisir à ma sœur la Reine.

Nach dem Concept. Federic.

14389. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN LEIPZIG.

Leipzig, 20. Januar 1763.

Ich lege die beiden Schreiben hierbei, wegen welcher ich bereits die Ehre gehabt, Ew. Excellenz zu präveniren, wie des Königs Majestät verlangen, dass Ew. Excellenz ersteres an des Churfürsten von Bayern Durchlaucht sehr poliment beantworten lassen,[2] wegen des andern von des Markgrafen von Baireuth Durchlaucht, davon des Königs Majestät den eigentlichen Einhalt und Absicht nicht gnug penetrireten,[3] gedachtem Markgrafen gleichfalls nach denen Umständen convenablement antworten lassen und beides en forme von Handschreiben zur königlichen Unter-

[1] Borcke hatte die Abschrift eines Schreibens des schwedischen Oberkammerherrn Grafen Düben, d. d. Stockholm 21. December, übersandt, in welchem Düben im Namen der Königin Ulrike für die beiden in Schweden lebenden Grafen Dohna gebeten hatte, „de les exempter, s'il était possible, du payement du dixième denier du provenu d'une maison qu'ils ont vendue à Kœnigsberg". — [2] Der Churfürst von Bayern hatte, München 11. Januar, seine Freude über die zwischen ihm und dem Könige abgeschlossene Convention (vergl. S. 393. 397) ausgesprochen. Die Antwort ist Leipzig 22. Januar datirt. — [3] Der Markgraf hatte, Baireuth 17. Januar, ein Schreiben des kaiserlichen Gesandten von Widman, d. d. Stuttgart 11. Januar, übersandt, in welchem es hiess, dass, in Rücksicht auf den „Dienst des gesammten Reichs sowohl, als der reichsständischen Würde und Anständigkeit", „ehe und bevor man von dem Ausschlag derer Friedenshandlungen in Sachsen die zuverlässige Auskunft erhalten haben wird, mit der Neutralitätsproposition auf dem Reichsconvent annoch zurückgehalten, auch sonst von einzelnen Ständen kein Schritt in der Sache vorgenommen werde". Der Markgraf hatte hinzugefügt: „Votre Majesté y verra les intentions de sa [d. i. Widmans] cour tels que je les ai dépeintes", und um Weisungen gebeten „pour prendre les mesures nécessaires". In der im Ministerium aufgesetzten Antwort des Königs, d. d. Leipzig 22. Januar, hiess es: „La neutralité qui a été proposée à Ratisbonne, n'est pas de nature à pouvoir se croiser avec la négociation qui vient d'être entamée en Saxe . . . Je ne doute pas que Votre Altesse ne prenne en conséquence les mesures le plus convenables à Ses intérêts et à ceux de Sa maison. Elle risque d'autant moins à le faire que l'électeur de Bavière a déjà conclu une convention avec moi, et que la cour palatine est sur le point de suivre le même exemple."

schrift einsenden möchten. Es seind zwei Couriers hier, die auf diese Antworten, jeder auf die seinige, warten.

Ich kann nicht wissen, ob an Ew. Excellenz das Duplicat des Schreibens von dem Herrn von Hellen, so mit gestriger Post hier eingegangen, gekommen ist,[1] dahero ich solches auf allen Fall hier mit beilege. Nach des Königs darauf ertheileten mündlichen Resolution soll demselben darauf geantwortet werden, wie Se. Königl. Majestät gar nicht entfernet wären, seinem Gesuch zu deferiren und ihm den verlangten Charakter zu geben;[2] nur aber verlangeten Sie sehr, dass er vorerst noch auf seinem Posten im Haag bleiben und nur so lange continuiren möchte, bis dass die Umstände es Höchstderoselben erlauben würden, ihm zu helfen und einen andern zu schicken, der ihn dorten relevirete.

Ob Ew. Excellenz dergleichen Antwort vor gedachten Herrn von Hellen etwa gleichfalls en forme eines königlichen Handschreibens ausfertigen zu lassen oder mir den Brief zur hiesigen Expedition zurücksenden wollen, solches dependiret lediglich von Dero Befehl und Gutfinden.[3]

Ich lege übrigens noch den Extract aus der Vorstellung eines Mannes hierbei,[4] welcher sich mit seinem Vermögen aus Sachsen in Sr. Königl. Majestät Landen zu etabliren im Begriff ist und wegen dessen heute en passant erwähnet habe, dass nach Deroselben Intention solcher Extract dem Herrn Geheimen Rath von Hertzberg communiciret werden sollte, mit welchem Sie deshalb zu sprechen nöthig fänden, damit bei Schliessung des Tractats mit Sachsen ein Generalarticul über dergleichen Sachen inseriret werden möge . . .

Nach der Ausfertigung. Eichel.[5]

---

[1] D. d. Haag 11. Januar. — [2] Hellen hatte um seine Entlassung gebeten und darum nachgesucht, ihm bei dieser Gelegenheit den Titel eines Geheimen Rathes zu verleihen. — [3] Die im Ministerium aufgesetzte Antwort ist vom 22. Januar datirt. — [4] Liegt nicht bei. — [5] In einem zweiten Schreiben vom 20. Januar macht Eichel dem Minister folgende Mittheilung: „Ich bescheide mich sehr wohl, dass ich billig Anstand nehmen sollte, Ew. Excellenz in gegenwärtigen Moments mit vielen Papieren zu incommodiren, wovon zumalen kein Gebrauch vorjetzt gemachet werden kann, da solche durchgängig Schuldforderungen an dem wiener Hofe und Processe mit demselben betreffen. Der überall laufende Bruit von einem fast berichtigten Frieden mit denen Oesterreichern muss diese gute Leute wohl bewogen haben, dergleichen an den König einzusenden und mir zum Vorlegen zu adressiren, unwissend, dass ich nicht den geringsten Gebrauch bei Sr. Majestät davon machen kann. Ihnen ihre Sachen zurückzuschicken und sie zu bedeuten, würde mich in eine zu weitläuftige Correspondance entrainiren, und die Sachen an mich behalten zu wollen, exponirete solche, verloren zu gehen. Ich überlasse daher Ew. Excellenz gnädigem Gutfinden, ob Dieselbe solche etwa ad interim bei dem Archive reponiren lassen wollen, bis weitere Nachfrage darnach geschehen oder auch einiger Gebrauch davon zu machen sein dörfte."

14390. AN DEN GEHEIMEN COMMERZIENRATH VON REXIN IN KONSTANTINOPEL.

Leipzig, 20. Januar 1763.

Euer über Warschau geschickter Bericht vom 7. des letztverwichenen Monates Decembris ist Mir gestern hier eingegangen. Worauf Ich Euch hierdurch zur Resolution ertheile, wie Ich Euch zuvorderst und hauptsächlich Meine vorige Ordres dahin wiederhole, dass Ihr kein Geld weiter an die Türken ausgeben, vielmehr, so viel es von Euch dependiret, die Remission derer Gelder durch den Splitgerber beschleunigen, Mir aber bei der ersten Gelegenheit die Summa derer Gelder melden sollet, welche Ihr vor Mich remittiren werdet.

Demnächst avertire Ich Euch hierdurch, dass, nachdem der wienersche Hof Mir seit kurzem den Frieden angetragen hat, Ich vermuthe, dass Ich Euch mit nächstem die Zeitung von einem mit gedachtem Hofe und überall in Deutschland geschlossenen Frieden geben werde.

Nachdem die Pforte Mich so gar lange Zeit her mit Schliessung eines defensiven Tractats amusiret und aufgehalten, auch in beständiger Ungewissheit gelassen hat, so habe Ich endlich, Meine Partie zu nehmen, Mich entschlossen, sowie Ich Euch solches vor geraumer Zeit im Voraus bereits geschrieben habe, um auf eine vor Mich ganz honorable Art und ohne das geringste von Meinen vorigen Possessionen zu verlieren, Mich aus diesem langen Kriege zu ziehen.

Ihr sollet Euch dahero sehr in Acht nehmen, dass Ihr dorten nichts unterschreibet, noch mit der Pforte jetzo einige Engagements nehmet, als dergleichen gegenwärtig gar nicht a tempo wäre. Welches Ich Euch also auf das nachdrücklichste einbinde, und müsset Ihr vor der Hand keinen Schritt darunter thun, ohne vorher bei Mir darüber angefraget und neue Ordres deshalb von Mir erhalten zu haben.

Friderich.

Nach dem Concept.

14391. DICTÉ PAR LE ROI, LE 20 JANVIER 1763, POUR SERVIR DE RÉPONSE AU SECOND MÉMOIRE DE LA COUR DE VIENNE.[1]

Il est à remarquer que le mot de cession et de perte, dans le sens que le prend la cour de Vienne,[2] est synonyme et équivalent, parceque

[1] Diese Weisungen bilden die Grundlage für die preussische Duplik, welche Hertzberg am 23. Januar, als Antwort auf die österreichische Replik vom 17. Januar, dem österreichischen Bevollmächtigten in Hubertusburg zustellte. Vergl. Beaulieu-Marconnay, a. a. O., S. 76 ff., 208 und 211. — [2] In der österreichischen Replik hiess es, dass man an dem Princip festhalten wolle, „qu'aucune des deux parties ne pourra faire des pertes réelles par la paix“, „mais on croit en même temps que, sans y contrevenir, on peut s'arranger sur une cession volontaire pour sa valeur en argent.“

celui qui cède une partie de ce qu'il a, n'en conserve pas réellement la totalité.

Ad 1er. On consent de faire également la paix avec le roi de Pologne, électeur de Saxe, ainsi que ce point-là ne souffre aucune difficulté.

Ad art. 5. Le renouvellement de cette convention[1] pourra avoir lieu, dès qu'on sera convenu sur l'article de Glatz, et, bien entendu, que ce renouvellement doit se faire sous les mêmes conditions sous lesquelles la convention a été conclue.

Ad art. 6. Ce n'est point ni la valeur ni l'importance de la comté de Glatz qui fait qu'on insiste sur cet article, mais ce sont des raisons tirées de la politique qui font qu'on ne saurait s'en départir. Sans quoi, le Roi croirait ne pouvoir acheter trop cher l'amitié de l'Impératrice-Reine par la cession d'une province. Les raisons qui empêchent de se prêter sur cet article au désir de l'Impératrice-Reine, sont celles-ci: que la cour de Vienne ne saurait disconvenir que la position du pays de Glatz lui donne toujours une entrée ouverte en Silésie à la première ouverture d'une guerre. C'est une brèche de la Silésie qui en affaiblit toute la défense et empêche d'y faire la guerre défensive avec succès, bien loin que cette place puisse être préjudiciable à la Bohême. On en provoque au maréchal Daun, qui conviendra que le poste de Politz est une forteresse formée par la nature et qui empêche, de ce côté-là, l'entrée en Bohême. Derrière celui-là se trouve le poste de Nachod et celui de Wisoka, sans compter les défilés de Neustadt, Opotschna, Vickstadt[2] et Altstadt en Moravie. Ceci fait voir clairement que la possession de Glatz rend l'Impératrice-Reine maîtresse de tous les débouchés en Silésie, au lieu qu'elle ne fournit aucun de ces avantages au roi de Prusse pour l'entrée dans la Bohême et dans la Moravie, de sorte que cette possession peut être regardée comme une place défensive par rapport à la Prusse et offensive par rapport à la maison d'Autriche. Il résulte de cet exposé que la paix doit être beaucoup plus durable, si cette comté se trouve entre les mains d'une puissance qui ne peut s'en servir que pour s'en défendre, que si elle est à une autre puissance qui peut s'en servir pour l'offensive.

Ad 7. Que le cas de cette succession[3] n'écherrait pas pendant la vie de Sa Majesté, et qu'elle ne voudrait point déroger à son successeur; que ce serait se presser trop de vouloir régler les choses de l'avenir; qu'il y avait eu beaucoup d'arrangements qui n'avaient pas réussi.

Ad 8. Qu'il était de toute nécessité d'établir dans cette paix quelques principes pour un traité de commerce, pour écarter tout ce

[1] Der Successionsvertrag zwischen Preussen und Pfalz-Sulzbach über Jülich und Berg. Vergl. Nr. 14354. — [2] D. i. Wichstadt. — [3] In Ansbach und Baireuth. Vergl. Nr. 14354.

qui pourrait donner lieu à de nouvelles brouilleries entre les deux cours, et ne point occasionner, après la paix signée, une nouvelle guerre de plume et des récriminations nouvelles; que, par cette raison, on avait minuté le projet ci-joint.[1]

Les contributions cesseront du jour de la signature des préliminaires. On est d'accord sur l'article des prisonniers à rendre;[2] mais, pour le régler, il serait bon que, de part et d'autre, on nommât des généraux qui pourraient se communiquer les noms de ces gens-là et convenir sur l'endroit de l'échange. Cependant, on excepte les déserteurs.

Nach einer Abschrift der eigenhändigen Aufzeichnung Hertzbergs.

14392. PROJET DE L'ARTICLE CONCERNANT LE COMMERCE.[3]

[Leipzig, janvier 1763.]

On peut démontrer, par le devis des exportations et importations, que la Silésie tire par an des pays héréditaires[4] des marchandises de la valeur de 909 000 écus, et que les marchandises de la Silésie qui se débitent dans les pays héréditaires, ne montent qu'à la valeur de 723 000 écus, comme le prouve l'extrait ci-joint. Il résulte de là que la balance du commerce est toute en faveur des pays héréditaires et qu'ainsi ils se trouvent en effet les plus intéressés à convenir avec les Silésiens de certains principes fixes qui pourront servir de base, après la paix, pour convenir entre ces États d'un traité de commerce.

Il s'agirait donc de convenir sur les trois points suivants:

1° sur les péages des exportations,
2° sur les droits de la consomption,
3° sur le tarif du *transitus*.

[1] Nr. 14392. — [2] An den Prinzen Heinrich, den Herzog von Bevern, sowie die Commandeurs selbständiger Truppencorps ergeht am 19. Januar die Ordre, eine Liste ihrer Corps d'armée „unter Anzeige der Anzahl Ungarn und Böhmen, so denen Regimentern und Bataillons von denen Kriegsgefangenen gegeben worden, und wie viele derer sich dabei befinden", einzusenden. Dem General Ramin wird zugleich bekannt gegeben, dass die Contributionen, Pferdegelder, Rekruten, Lieferungen u.s.w. bis zum 10. Februar „eingekommen sein" müssen. — An den Generallieutenant von Platen schreibt der König am 21. Januar: „Ich habe mit Eurem Schreiben vom 18. dieses die Liste von denen Landeskindern derer unter Euch stehenden Regimenter, welche sich jetzo in Sachsen verheirathet (vergl. S. 461), erhalten und gebe Euch darauf in Antwort, dass von den Regimentern von Hülsen und von Queis, desgleichen von dem Bataillon von Carlowitz sich auch dergleichen Leute noch an sächsische Weibesbilder, wann schon selbige wenig Mittel haben, verheirathen und ihnen die Trauscheine dazu gegeben werden müssen. Wozu Ihr die Commandeurs anhalten müsset, dann wann Ich Ordres gebe, Ich Meine gute Ursachen dazu habe, und also solche executiret werden müssen, und was Ich befohlen habe, geschehen muss." [Nach der Ausfertigung im Besitz des Premierlieutenants von Schack in Elbing.] — [3] Der obige Entwurf ist fast wörtlich aufgenommen in den Artikel 8 der preussischen Duplik, vergl. Nr. 14391. — [4] D. h. den Erblanden der Kaiserin-Königin.

Comme le premier article n'a fourni en temps de paix aucun lieu de s'en plaindre, on pourrait convenir de continuer de même à l'avenir. Il n'en est pas de même du 2ième article, relatif aux droits de consomption. Les Autrichiens ont poussé cet impôt jusqu'à 60 pour-cent. On propose que des deux parts on fixât cet impôt à 10 pour-cent, ce qui serait d'autant plus avantageux pour la cour de Vienne qu'elle gagne par l'augmentation du débit un double avantage: 1° celui de tirer plus d'argent de ses voisins, 2° celui du plus grand produit de ses péages et accises. On pourrait convenir également sur l'article du *transitus* ou passage des marchandises, savoir qu'en cas que les Autrichiens s'accordent de régler cet impôt sur le pied qu'il était l'année 1740, que Sa Majesté accordera ce même droit aux sujets autrichiens dans toutes ses provinces d'Allemagne.

Eigenhändige Aufzeichnung des Königs.

14393. OBSERVATIONS QUE LE ROI M'A DIT DE BOUCHE POUR LES FAIRE ENTRER DANS LA RÉPONSE AU SECOND MÉMOIRE SAXON.[1]

[Leipzig, janvier 1763.]

[Art. 2.][2] On les dispense de la peine de faire cesser les contributions au 1er de janvier, parceque cela ferait des décomptes.

L'usage général de faire cesser les contributions, et qu'on s'engageait de les faire cesser, aussi bien que de ne pas exiger des arrérages — article de Gotzkowski —; mais que les lettres de change étaient exceptées; l'usage.

Lettres de change données à des particuliers: cela exige la bonne foi qui est le lien le plus sûr du commerce.

[Art. 3.] Très porté à retirer les troupes le plus tôt que possible; mais que, comme on ne pouvait pas promettre des choses impossibles, on était obligé de leur dire ce qui était possible et non. Que toutes les troupes de Westphalie, du Rhin et de Magdeburg pourraient partir d'abord, ainsi que celles de Prusse et de Silésie; mais que, n'y ayant aucun magasin à Berlin ni dans la Nouvelle-Marche et la Poméranie, on était obligé d'attendre que les eaux fussent ouvertes pour transporter les magasins, et qu'on calculerait la marche des troupes selon le transport des magasins, de sorte qu'elles puissent arriver le même jour dans ce pays-là. Qu'il en était de même des hôpitaux, qui ne pouvaient se transporter avant l'ouverture des rivières.

[1] Die obigen Aufzeichnungen Hertzbergs bilden die Grundlage für die in der Conferenz vom 23. Januar dem Baron Fritsch zugestellte preussische Duplik auf die sächsische Replik vom 17. Januar. (Vergl. Beaulieu-Marconnay, a. a. O., S. 105 ff., 225 und 229.) Hertzberg erhielt die obigen Weisungen während seines Aufenthalts in Leipzig vom 18. bis 22. Januar. — [2] Für die Gegenstände, von denen die einzelnen Artikel handelten, vergl. Nr. 14364.

Les troupes seraient nourries, du jour de la signature des préliminaires, des magasins du Roi. Les[1] mettre entre Leipzig et Torgau; eux prendre le cercle des montagnes;[2] magasins du Roi à Wittenberg, Lommatzsch, Leipzig, Torgau.

Effectuer en trois semaines; mais que, si quelques jours après, que cela ne tirerait pas à conséquence.

Fournitures des chevaux, *Vorspann* pour la marche des troupes.

Art. 4. Point d'exemple de rendre les gens qui ont pris service de bon gré.[3]

Rendre leur artillerie qui serait[4] aux armes de Saxe[5] à W[ittenberg], T[orgau] et L[eipzig].

Art. 5, t[ouchant] le dédommagement.[6] Renoncer; le landgrave de Hesse et [le duc] de Brunswick.

Traité de Dresde promis de les favoriser touchant Erfurt. S'ils voulaient renouveler cela ou non, encore trouver moyen de procurer au prince Charles[7] quelque établissement en Allemagne, d'autant qu'il ne pourrait point garder la Courlande.

Art. 6. Que Leipzig 1759 avancé de contributions à la Lusace.[8]

Avoir la paix, mais non acheter.

Art. 8.[9] Conférence de Halle rompue par les Saxons,[10] et Poigk[11] témoin.

[Art. 9.] S'arranger par une nouvelle commission après la paix; faire venir les actes.

[Art. 10.] Se souvenir que l'affaire de F[ürstenberg][12] pas encore arrangée.

[1] D. h. les troupes. — [2] In der Ausfertigung der Duplik lautet die entsprechende Stelle: „Sa Majesté fera évacuer la Thuringe et le cercle des montagnes, afin que les troupes de Sa Majesté Polonaise puissent y prendre leurs quartiers.“ — [3] Im Artikel 4 der sächsischen Replik hiess es: „On ne redemande des sujets de Sa Majesté le roi de Pologne faits prisonniers de guerre ou entrés, en quelque façon que ce soit, au service de Sa Majesté le roi de Prusse, que ceux qui s'y trouvent encore actuellement.“ — [4] Vorlage: „seraient“. — [5] In der Ausfertigung der Duplik: „On restituera à Sa Majesté Polonaise ce qui se trouve encore de son artillerie marqué à ses armes en Saxe.“ — [6] In der Ausfertigung lautete die Antwort auf Artikel 5 der sächsischen Replik: „L'on est surpris que la demande d'un dédommagement soit encore renouvelée dans cet article, après tout ce que le Roi a fait déclarer là-dessus. . . . On espère donc que Sa Majesté Polonaise renoncera à la fin entièrement à cette demande de dédommagement, et qu'elle imitera l'exemple du Roi et ceux du duc de Brunswick et du landgrave de Hesse, qui ont tous sacrifié leurs pertes énormes au bien de la paix. Sa Majesté est cependant bien aise de renouveler ici l'assurance qu'elle a déjà donnée, que, s'il se présentait quelque occasion de procurer des convenances à Sa Majesté le roi de Pologne, électeur de Saxe, ou à sa maison, sans que ce soit à ses dépens, elle y contribuera avec le plus grand zèle. . . On observera pourtant que ce n'est pas au Roi, mais plutôt à Sa Majesté Polonaise elle-même à indiquer et à proposer ces sortes de convenances.“ — [7] Vergl. S. 467. — [8] Vergl. S. 452. — [9] Vielmehr Art. 7. — [10] Vergl. Bd. XII, 514. — [11] Der chursächsische Kammer- und Bergrath Hans Christoph von Poigk, vergl. Bd. XII, 23. — [12] Nach Artikel 7 des Dresdner Friedens sollte der Chur-

[Art. 11.] Prompte justice administrée aux sujets des deux parties.

La paix serait aussi stable et durable que si toute l'Europe [l'avait] garantie.[1]

Nach der eigenhändigen Aufzeichnung Hertzbergs.

14394. AN DEN OBERST VON LOSSOW IN RAWITSCH.

Leipzig, 21. Januar[2] 1763.

Ich habe den Einhalt Eures Berichtes vom 17. dieses mit mehrern ersehen; worauf Ich Euch aber in Antwort ertheilen muss, wie Ich gar sehr übel davon zufrieden bin, dass Ihr weitläuftige Negotiations mit denen Polen dorten anstellet, dadurch aber nur viel Zeit verlieret und nichts zum Magazin kommet.

Ich schreibe Euch also nochmals, dass Ich Euch nicht dorthin geschicket habe um zu negotiiren, sondern dass Ihr die Lieferungen aus Polen zu denen Magazins in Schlesien schaffen und betreiben sollet.

Ihr sollet daher nicht so viele Complimenten mit denen Polen machen noch damit die Zeit verderben, sondern sie zum Abliefern bringen, und werden wir sie davor bezahlen, sobald es uns möglich ist, sowie es die Russen vorhin gethan haben. Es ist mit diesen Leuten sonsten nicht auszukommen, die viel Geschrei machen und nichts thun, woferne man nicht mit ihnen so verfähret, wie es die Russen mit ihnen gethan, alsdenn sie sich bequemen und zum Zweck legen.

Nach dem Concept. Friderich.[3]

---

fürst von Sachsen dem König von Preussen gegen ein Aequivalent die Stadt Fürstenberg nebst dem Zoll und das Dorf Schidlo mit den beiden Ufern der Oder abtreten.

[1] In der Ausfertigung bildete dieser Satz einen Theil der Antwort auf Artikel 9. Vergl. den Artikel 9 des ersten sächsischen Entwurfs, S. 451. — [2] Vom 22. Januar ein Schreiben an die Gräfin von Camas in den Œuvres, Bd. 18, S. 152. — [3] An die Starosten von Fraustadt und von Kalisch (Kwilecki und Swinarski) schreibt der König am 21. Januar, in Antwort auf ihre Eingabe, d. d. Rawitsch 16. Januar: „Je suis sensible à la bonne intention que vous m'avez déclarée par votre lettre de vos bons désirs à assister aux besoins de la Silésie et de mes magasins pour leur fournir une quantité de blé. Vous jugerez cependant vous-mêmes qu'il ne me convient point de me mêler de ces détails pour régler la quantité des grains et pour en régler le prix, mais que c'est proprement à mon commissariat de guerre en Silésie, auquel il vous plaira de vous adresser pour en convenir au mieux possible et conformément aux circonstances qui pressent.“ — Am 24. Januar erhält Finckenstein den Befehl, dem Fürsten Franz Sulkowski, welcher darum nachgesucht hatte, in preussische Dienste zu treten, dabei aber den Charakter als Generallieutenant, den Schwarzen Adler-Orden u. s. w. beanspruchte, zu antworten, „que j'étais bien aise de son offre de faire son établissement à Berlin, mais que, quant aux conditions qu'il y met, il fallait nécessairement en suspendre la discussion jusqu'après la paix faite et constatée“.

14395. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE HERTZBERG A HUBERTUSBURG.

Leipzig, 24 janvier 1763.

Sur ce que vous venez de me marquer par votre rapport du 23 de ce mois au sujet des plaintes du sieur de Fritsch touchant le payement des lettres de change données par les villes et sujets saxons, je vous dirai que vous lui ferez bien observer que jusqu'à présent je me trouvais encore en pays ennemi, jusqu'à ce qu'il en aurait été constaté autrement. Que, si la cour de Dresde mettra obstacle ou fera difficulté à ce que les sujets du pays n'acquittent leurs lettres de change données et ne payassent pas les arrérages en contributions, je ne pourrais que m'en dédommager en faisant dépouiller ceux-ci de tout leur bétail et de ce qui leur restait en blés pour leur subsistance et pour en ensemencer leurs terres, enfin,[1] de procéder contre eux avec toute la rigueur usitée en guerre, sans que personne ne saurait s'en plaindre avec justice. Ce qui, cependant, ne saurait qu'entraîner la perte totale du pays. Au lieu que, si l'acquit de leurs lettres de change données fût constaté, et qu'ils voudraient convenir de ce qu'ils doivent en arrérages de contributions, sur des sommes fixes à payer promptement et de bonne foi, ils me trouveraient équitable là-dessus, en défaut de quoi il faudrait bien que je me servisse des moyens les plus rigoureux pour les y obliger, ce qui ne saura se faire qu'à leur grand détriment et sans la ruine du pays.

Que, quant aux lettres de change données par la ville de Leipzig, il faudrait que le sieur de Fritsch songeât que cette ville avait des magasins en effets considérables, soit ici, soit à Magdeburg, à Francfort-sur-l'Oder et ailleurs encore; que, dans le cas qu'elle voudrait refuser à acquitter ses lettres de change données et acceptées, je ferais saisir tous ces effets en huit jours et les ferais vendre à tout prix pour m'en faire payer et me dédommager de leur manque de bonne foi, quoique cela ne saurait s'exécuter qu'avec la perte et ruine totale de tout son commerce.

Que j'avais trop bonne opinion de la pénétration du susdit baron de Fritsch, pour ne pas croire qu'il penserait aux conséquences qui seraient une suite inévitable, si sa cour voulait insister pour soustraire ces gens du payement de ce qu'ils me doivent; ce que vous lui direz bien naturellement.

Quant au troc de Barby et de Gommern proposé par lui,[2] vous lui

[1] So nach dem Concept; Ausfertigung: „afin". — [2] Hertzberg berichtete, die sächsischen Bevollmächtigten Fritsch und Gutschmid hätten in Erinnerung gebracht, „que dans l'article secret du traité de paix de Dresde où Votre Majesté a promis de contribuer à faire avoir au roi de Pologne la ville d'Erfurt, ce Prince a promis en échange de céder alors à Votre Majesté le baillage de Gommern gratuitement; et ils m'ont lâché à cette occasion qu'il conviendrait peut-être aux deux cours de troquer dès à présent le baillage de Gommern contre le cercle de Kottbus. Je ne leur ai

direz qu'il ne saurait avoir lieu, vu le dérangement que cela produirait dans nos arrangements faits par rapport aux cantons d'enrôlement, et que le régiment de Goltz perdrait par ce troc de ses cantons pour un de ses bataillons. Vous direz, au surplus, audit baron de Fritsch que, quant aux canons saxons, ils ne s'en trouvaient plus dans les forteresses de la Saxe que nous tenons occupées, que hormis à Leipzig où il y en avait quelques-uns de fer.

Vous observerez, au reste, touchant l'article de Fürstenberg et de Schidlo[1] que vous ne regarderez cet article que comme une cheville et comme une affaire sur laquelle on pourra toujours s'accorder après le traité de paix constaté.

Federic.

Faites bien sentir à Fritsch qu'ils perdront leur pays par le tour qu'ils veulent donner aux affaires, et que la seule façon de le sauver est d'acquiescer aux lettres de change. Sur cela, il me faut une prompte réponse pour décider des opérations du commissariat.

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig.

14396. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN LEIPZIG.

Leipzig, 24. Januar 1763.

Eichel stellt dem Minister das „heftige Mémoire" zu, das sich in dem Berichte Knyphausens vom 7. Januar befunden hat.[2]

Ich kann noch nicht wissen, ob das Dechiffriren dieser 6 Dépêches[3] noch werde gegen die Zeit geschehen sein, da des Königs Majestät mich rufen lassen werden; wovon, wenn es nicht geschehen könnte, ich mich um so eher consoliren werde, als es eben kein sonderliches Regal zu Sr. Königl. Majestät heutigem Geburtsfeste sein dörfte. Ob es im übrigen nicht besser sein dörfte, dass Dieselbe das heftige Mémoire entweder nicht sogleich oder aber auch gar nicht anders, als wenn Dieselbe solches von Ew. Excellenz fordern oder einen Rapport daraus verlangen, zu sehen bekommen, solches untergebe Dero Einsicht. Es ist schwer, dasselbe zu lesen, ohne sehr dagegen revoltiret zu werden; ich bin nicht au fait, was in dergleichen extraordinären Fällen üblich ist, sonsten es

rien répondu sur cette insinuation; mais il paraît qu'il ne serait pas difficile de parvenir à troquer à présent le baillage de Gommern, le péage de Fürstenberg et peut-être aussi la comté de Barby contre le cercle de Kottbus et d'autres petites enclavures de la Saxe appartenantes à Votre Majesté, si Elle y trouvait son compte."

[1] Vergl. Nr. 14393. — [2] Schreiben von Halifax an Knyphausen und Michell, d. d. Saint James 5. Januar, in welchem in schroffer Weise das Verhalten König Friedrichs gegen England kritisirt wurde (vergl. Nr. 14397); das Schreiben bildete die Antwort auf das Mémoire der Gesandten vom 27. December. (Vergl. Nr. 14281 und 14282.) — [3] Aus London. Vergl. Nr. 14397 und Nr. 14402.

mich befremden würde, dass der Herr Baron von Knyphausen solches nicht gleich nach genommener Abschrift davon zurückgegeben habe.

Bei dieser Gelegenheit habe nur noch mit berühren wollen, wie dass des Königs Majestät mich ehegestern mit einer Art von Empressement fragten, ob auch der Rappell von dem Herrn von Knyphausen[1] bereits ausgefertiget worden. Da ich dann nicht anders gekonnt, als Deroselben zu erinnern, wie solches von Ew. Excellenz schon vor ohngefähr 6 oder 8 Tage geschehen und, nachdem des Königs Majestät solchen vollenzogen, sogleich Ew. Excellenz zurückgesandt worden; da dann gar nicht zu zweifeln wäre, dass solcher Rappell nicht bereits wirklich schon unterwegens an seine Destination sein würde. Womit des Königs Majestät denn auch zufrieden waren.

Eichel.

Nach der Ausfertigung.

14397. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Leipzig, 25 janvier[2] 1763.

Les rapports que vous m'avez faits depuis le 24 du mois dernier de décembre jusqu'au 7 de ce mois, m'ont été rendus à la fois; sur lesquels il ne me reste à présent le temps que de vous dire qu'il n'y a rien de plus faux et de plus controuvé que le bruit qui s'est répandu là-bas que je n'attendais que la retraite des troupes anglaises, pour ressentir par quelque coup d'éclat la perfidie qu'on m'eut fait éprouver; fausseté d'autant plus insigne qu'il ne m'est entré rien de pareil dans l'esprit, et que je ne pense pas même à aucun ressentiment à ce sujet, ne sachant que trop que ce n'est point le moment de vengeance. Mais j'ai tout lieu de me persuader que, pourvu que les ministres anglais continuent d'agir avec [leurs] alliés de la façon qu'ils ont commencé, ce seront les Français qui, après un intervalle de temps de six ou huit ans, nous vengeront sans notre concurrence des perfidies que nous avons essuyées d'eux.

Je vous renvoie, au surplus, à ce que mon ministre le comte Finckenstein vous marquera au sujet du mémoire indécent qui vous a été remis,[3] et que je n'ai pas daigné de lire. Toutefois cependant que le lord Halifax vous parlera de nos affaires, vous continuerez, comme vous avez fait, d'appuyer sur les traités.

Federic.

Nach dem Concept.

---

[1] Vergl. Nr. 14357. — [2] Vom 25. Januar ein Schreiben an die Herzogin von Gotha in den Œuvres, Bd. 18, S. 211. — [3] Vergl. Nr. 14396 und Nr. 14402.

14398. AU SECRÉTAIRE VON DER HELLEN A LA HAYE.

Leipzig, 25 janvier 1763.

J'ai reçu le rapport que vous m'avez fait du 18 de ce mois, et désire de vous que vous devez continuer à m'informer de tout ce qui se passe à vos lieux, et de me communiquer surtout vos nouvelles de Paris que vous trouverez assez importantes pour m'en faire part. Au surplus, je ne comprends rien à ce que vous me dites au sujet d'une lettre que mon président de Massow doit avoir écrite au général Conway dont celui[-ci] se trouve offensé.[1] Mes ordres sont au moins que mes gens là-bas doivent user de tout le ménagement possible envers les troupes anglaises et hanovriennes;[2] mais aussi je ne trouve rien de choquant, si sur des bruits qui ont couru partout que les Anglais vendraient tout ce qui leur reste de magasins en Allemagne, mondit président de Massow en a écrit au général Conway, pour le prier de vouloir lui communiquer le dénombrement de celui de Münster, supposant qu'on voulait le vendre également que les autres.

Federic.

Nach dem Concept.

14399. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE BECKWITH.

Leipzig, 25 janvier 1763.

J'ai été bien aise de voir par la lettre que vous m'avez faite du 19, que les choses se sont amiablement rangées à Münster. Je penserai à la proposition d'une convention à faire avec l'électeur de Cologne[3] et ferai entamer une négociation là-dessus. En attendant, ma volonté est toujours que vous devez user de tout le ménagement imaginable envers les troupes hanovriennes et envers les gens de là-bas.

Nach dem Concept.

Federic.

14400. AN DEN GENERALMAJOR VON WYLICH IN SAALFELD.

Leipzig, 25. Januar 1763.

Nachdem Ich den Einhalt Eures Berichtes vom 24. dieses mit mehrerm ersehen habe, so gebe Ich Euch darauf in Antwort, wie Ich

[1] Hellen berichtete, Conway habe sich gegen General Yorke beklagt, „que le président de Massow lui avait écrit une lettre d'un style cavalier et indécent, portant en substance que, comme le corps de troupes de Votre Majesté sur le Bas-Rhin avait absolument besoin des magasins et dépôts de Sa Majesté Britannique à Münster, il le priait de lui en envoyer la liste, comptant d'obtenir l'agrément de Votre Majesté de les acheter." Vergl. dazu Nr. 14371. — [2] Vergl. Nr. 14382. — [3] Beckwith hatte berichtet: „Peut-être qu'il ne serait pas impossible de persuader l'évêque de Münster de mettre la ville en possession des troupes de Votre Majesté sur de certaines conditions. C'est sûr que de cette façon Votre Majesté ne tirera pas tant du pays que si les troupes en prennent possession sans convention; mais, comme il paraît d'un jour à l'autre plus à craindre que les Autrichiens auront Wesel, Münster devient absolument nécessaire à Votre Majesté."

etwas embarrassiret bin, Euch noch zur Zeit positivement darauf zu bescheiden,[1] indem Ich Euch, wiewohl nur zu Eurer Direction, sagen will, dass die Sache wegen einer völligen Neutralité, so die Reichskreiser ergriffen und deshalb eine Convention mit Mir schliessen, zugleich auch ihre Contingenter an Truppen, so bisher bei denen Oesterreichern stehen, zurückziehen und überhaupt sich von dem jetzigen Kriege nicht wieder meliren wollen, bereits auf dem Reichstage zu Regensburg zur Proposition gekommen ist und solche, ohnerachtet die dortige österreichsche Gesandtschaft dagegen arbeitet, nächstens zu Stande kommen dörfte.

Ueberdem habe Ich Mich mit Churbayern bereits wirklich deshalb verstanden,[2] daher auch dorten bereits alle Meine dasige in der Krieges-[gefangen]schaft gewesene Officiers vorerst auf Parole d'honneur erlassen worden, sowie Ich Meinerseits die zu dem churbayrischen Contingent und Truppen gehörige Officiers, so bei uns in der Kriegesgefangenschaft gewesen, auf gleiche Art erlassen habe. Eben dieses dörfte nächstens mit Churpfalz und noch anderen mehreren Reichskreisen geschehen, nachdem die Kron Frankreich nebst Engelland selbst ihnen solche Neutralité angerathen haben.[3] Bei welchen Umständen denn, und wornach Ihr inzwischen Eure Mesures vor Euch zu nehmen habet, Ich Euch auf Eure Anfrage noch zur Zeit nicht positivement zu bescheiden weiss.

Nach dem Concept. Friderich.

14401. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE A BERLIN.

Leipzig, 25 janvier 1763.

Mon cher Frère. Rien ne peut m'être plus agréable que la part obligeante que vous prenez à mon existence. Je deviens bien vieux, mon cher frère; dans peu je serai inutile au monde et à charge à moi-même. C'est le sort de toutes les créatures de dépérir avec l'âge; mais il ne faut cependant pas abuser du privilège et radoter.

Vous me parlez toujours de notre négociation d'un ton comme si vous y mettiez peu de confiance. Il est très sûr que le chapitre des évènements est inépuisable; il est sûr qu'il peut arriver tout plein de choses que l'esprit borné des hommes ne saurait prévoir. Mais, suivant le cours ordinaire et les degrés de probabilités suffisants pour fonder des espérances, je crois que notre paix sera faite, avant que le mois de février soit entièrement écoulé. J'y mets ce terme pour l'envoi de différents courriers qui sont indispensables, parceque, mon cher frère, quelque hâté que l'on soit, il y a de certaines choses qui se font mal, si elles se font avec précipitation, et qui demandent de la maturité et

[1] Wylich hatte, da „die Gefangenen von denen Kreistruppen in Magdeburg kaum noch 200 Mann ausmachen", angefragt, ob er sich auf eine Gefangenenauswechselung „Kopf gegen Kopf und Charge gegen Charge" einlassen solle. — [2] Vergl. Nr. 14389. — [3] Vergl. Nr. 14402.

de la réflexion. Une paix comme celle-ci constate l'état de deux peuples. Durant le cours de la paix, il y a tant de discussions entre les voisins que, si l'on ne s'accorde sur les principales, on fournit des aliments d'une nouvelle guerre au premier esprit inquiet qui en veut profiter. Ayez donc encore un peu de patience, et j'espère que je pourrai vous donner des nouvelles que ce grand ouvrage a été heureusement conclu. Je suis avec une parfaite estime et la plus tendre amitié, mon cher frère, votre fidèle frère et serviteur

Federic.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig.

14402. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.[1]

Leipzig, 26 janvier 1763.

Den Gesandten wird der Empfang der Berichte vom 24., 28. und 31. December und vom 4., 7. und 15. Januar bestätigt.

J'ai été bien aise d'apprendre par la dernière de ces dépêches la proposition qui vous a été faite par le comte de Halifax et le duc de Nivernais de la restitution amiable de mes États de Westphalie, sous la condition d'une double neutralité pour mesdites provinces et pour les Pays-Bas autrichiens.[2] Et comme je trouve cette mesure entièrement conforme à mes intérêts, mon intention est que vous déclariez à ces deux ministres que j'étais disposé à y donner les mains et à conclure la convention proposée sous la garantie des deux cours, déclaration que vous accompagnerez d'un compliment des plus obligeants pour le lord Halifax, aussi bien que pour le duc de Nivernais, en témoignant au premier que je ne pouvais envisager cette démarche que comme une marque de l'amitié de Sa Majesté Britannique à laquelle j'étais tres sensible, et en insinuant au second que j'étais charmé de retrouver dans cette offre et dans la manière dont elle avait été faite, les anciens sentiments d'amitié de Sa Majesté Très-Chrétienne. Vous y ajouterez un compliment flatteur pour le duc de Nivernais, et vous saisirez cette occasion pour assurer ces deux ministres du désir sincère que j'avais de concourir, autant qu'il était en mon pouvoir, à tout ce qui pourrait accélérer l'heureux moment de la pacification générale.

Je vous envoie en même temps les deux pleins pouvoirs ci-joints

[1] Das obige Schreiben ist, obgleich nicht im Cabinet, sondern im Ministerium aufgesetzt, ausnahmsweise aufgenommen worden, da die darin enthaltenen Befehle für die preussisch-englischen Beziehungen von grosser Wichtigkeit sind, und weil der König in seiner Cabinetscorrespondenz wiederholt auf diese Befehle Bezug nimmt (vergl. Nr. 14403). Da sich der Minister Finckenstein damals in Leipzig beim Könige befand, so ist ihm vermuthlich die Weisung für dies Ministerialrescript vom Könige mündlich ertheilt worden, während sonst die von uns abgedruckten Cabinetsbefehle an Finckenstein die Weisungen für die im Namen des Königs geführte Ministerialcorrespondenz enthalten. — [2] Vergl. dazu Nr. 14403.

pour conclure et signer cette convention de neutralité en mon nom, et je les ai fait expédier en double, dans l'incertitude où je suis si vous, le baron de Knyphausen, n'avez pas déjà fait usage de votre lettre de rappel,[1] mon intention étant qu'au cas que vous soyez encore dans l'activité de votre ministère, vous dressiez et signiez cet acte conjointement avec le sieur Michell.

Pour obvier, autant qu'il m'a été possible, à toute contestation pour la présence entre la France et l'Angleterre, j'ai pris le parti de m'en tenir exactement, dans les pleins pouvoirs en question, aux termes du protocole[2] que vous m'avez envoyé, et j'espère qu'en nommant d'abord le comte de Halifax avant le duc de Nivernais et en faisant précéder la France dans l'endroit où il est parlé de la garantie des deux Rois, j'aurai écarté par là toute chicane que cette formalité aurait pu faire naître. Si, cependant et contre toute attente, cela devait encore donner lieu à quelque difficulté de la part de l'une ou de l'autre des deux cours, vous tâcherez de la lever, en déclarant tout de suite et même par écrit, si on l'exige, que cela ne devait et pouvait pas tirer à conséquence, mon intention n'ayant jamais été de déroger le moins du monde par là à l'égalité et à l'alternative qui s'observe entre les deux couronnes.

Je ne doute pas, au reste, que vous ne preniez toutes vos précautions dans la confection de cet acte de neutralité, pour m'y assurer la restitution de mes États et forteresses de Westphalie de la manière la moins sujette à [des] équivoques et la plus conforme à mes intérêts, et pour me remettre par la prompte conclusion de cette convention dans la possession des susdites provinces; en quoi je me repose entièrement sur votre zèle et votre dextérité.

Pour en venir à présent au contenu de vos précédentes dépêches, je vous dirai que j'ai été surpris que vous ayez accepté la réplique indécente que le ministère britannique vous a remise en dernier lieu,[3] en réponse à votre mémoire, que vous auriez dû décliner comme n'étant pas autorisés à vous charger de pièces pareilles. Quoi qu'il en soit, et la continuation de cette odieuse correspondance ne pouvant servir qu'à aigrir les deux cours et à produire un éclat que je veux absolument éviter dans les circonstances présentes, j'ai résolu de la supprimer et de n'y faire aucune réponse, ce qui n'empêche pourtant pas que vous ne puissiez témoigner dans l'occasion au comte de Halifax qu'après vous avoir fait présenter un mémoire couché avec la plus grande modération, je ne m'étais pas attendu à une réponse conçue dans des termes si peu mesurés et si peu conformes à l'usage qui s'observe entre des puissances amies; à quoi vous ajouterez que les arguments pour y répondre de la manière la plus triomphante ne me manqueraient assuré-

[1] Vergl. Nr. 14396. — [2] D. d. London 15. Januar. — [3] Vergl. Nr. 14396 und 14397.

ment pas, et que la garantie de tous mes États qui m'avait été solennellement promise par la cour d'Angleterre, serait seule suffisante pour justifier les plaintes que j'avais portées, mais que, n'étant pas accoutumé de donner ni de recevoir des écrits pareils, j'avais pris le parti de ne point répondre à celui-ci, et que j'espérais que Sa Majesté Britannique reconnaîtrait dans ce silence le désir que j'avais d'entretenir l'amitié la plus sincère avec elle et d'écarter soigneusement tout ce qui pourrait la troubler le moins du monde. Vous tâcherez, cependant, de donner à cette insinuation une tournure polie et d'éviter en général tout ce qui pourrait faire naître des incidents dans la négociation de la neutralité dont je viens de vous charger, qui m'importe le plus dans le moment présent, et qui, si elle parvient à sa consistance, répare en quelque façon les torts qui m'avaient été faits par le traité de Fontainebleau . . . .

Nach der Ausfertigung. Federic.

Finckenstein.

— — —

14403. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE HERTZBERG A HUBERTUSBURG.

Leipzig, 26 janvier 1763.

J'ai été bien aise de voir ce que votre rapport du 25 comprend. Je crois devoir vous informer pour votre direction du motif pourquoi je présume que le sieur de Collenbach presse à présent, autant qu'il fait, sur la conclusion. C'est ce que j'ai reçu aujourd'hui par un courrier anglais une dépêche du 15 de ce mois de mes ministres à Londres,[1] en conséquence de laquelle, le comte Halifax les ayant invités pour se trouver à une conférence avec le duc de Nivernais, ces deux ministres leur ont fait conjointement, en termes extrêmement polis et modérés, la proposition de la part de leurs cours respectives que, comme leurs maîtres désiraient de contribuer, autant qu'il serait possible, par leurs bons offices au rétablissement de la tranquillité de l'Europe, on était convenu de m'offrir, avec ma réintégration amiable dans les places occupées actuellement par les troupes françaises, la neutralité des provinces, villes et États que je possède en Westphalie et sur le Bas-Rhin, en réciprocité d'une neutralité pour les Pays-Bas autrichiens qu'on offrirait en même temps à Sa Majesté l'Impératrice même, le tout sous la garantie des deux Rois. Vous pouvez croire que j'ai saisi d'abord l'occasion pour autoriser mes ministres à Londres et pour les pourvoir des pleins pouvoirs, afin de traiter et conclure cette affaire.[2]

Je n'entends pas pourquoi le sieur de Collenbach insiste, autant qu'il fait, pour savoir si je renoncerai à l'article du commerce,[3] et vous lui insinuerez convenablement qu'au moins il lui faudrait qu'il attende la résolution de sa cour sur cet article, au retour du courrier qu'il venait

[1] Vergl. Nr. 14402. — [2] Vergl. Nr. 14402. — [3] Vergl. Nr. 14392.

d'y dépêcher, afin de savoir si elle ne l'adopterait pas par rapport à ses propres intérêts. Quand vous lui parlerez à ce sujet, vous lui direz en termes très positifs et non équivoques que j'étais positivement déterminé à faire ma paix avec sa souveraine et de l'observer religieusement, mais qu'il fallait, cependant, que les choses se fassent dans un certain ordre, pour prévenir, autant qu'humainement possible, tout sujet d'une nouvelle mésintelligence. Que c'était dans cette vue que j'avais proposé l'article du commerce. Que le sieur Collenbach, au lieu d'en prendre ombrage ou quelque soupçon, le devait plutôt regarder pour une marque de mes intentions pures et sincères pour vivre avec sa cour dans une intelligence non interrompue et pour écarter tout ce qui pourrait l'altérer en aucune façon; que, d'ailleurs, vous deviez l'assurer que, quelque incident pourrait arriver, soit en faveur de moi ou en faveur de sa cour, en attendant que la paix soit entièrement constatée, et quand même il arriverait que les affaires relativement à ma province de Clèves prendraient une tournure favorable pour moi, cela n'altérerait en aucune manière et ne ferait pas changer ma façon de penser à l'égard de la paix à constater entre nous, et que je regarderais de pareils incidents comme non avenus et procéderais de bonne foi, nonobstant cela, à la conclusion de notre paix; que tous les articles sur lesquels nous étions déjà d'accord, resteraient sur le pied dont on en était convenu, et qu'il n'était point douteux que nous ne dussions nous accorder sur ceux qui restent. Voilà ce que vous devez lui déclarer en termes propres et positifs, tels que je vous les exprime ici.

Au surplus, quand vous me paraissez un peu embarrassé sur ce que, dans certains cas, vous ne sauriez traîner la négociation jusqu'au 15 de février, je veux bien vous instruire, quoique absolument encore pour votre seule direction, sur une cheville que j'ai toute prête pour nous faire gagner ce temps-là, mais au sujet de laquelle je ne saurais me déclarer avant le 7 ou le 8 février, c'est-à-dire à peu près dans le temps où je suppose que vous serez d'accord des articles préliminaires pour pouvoir procéder à leur signature: savoir que vous déclarerez alors aux deux plénipotentiaires combien l'impératrice de Russie avait insisté d'avoir la médiation de cette paix, pour y employer ses bons offices; mais, comme le temps avait trop presse pour en convenir,[1] et qu'heureusement nous étions, sans cela, tombés d'accord de nos articles préliminaires, je leur proposais de marquer au moins l'attention à cette Princesse, vu les bonnes intentions qu'elle avait eues, d'admettre son ministre le prince de Repnin pour être présent à la signature de nos articles stipulés. Que je remettais, cependant, cela au bon plaisir de leurs cours respectives, pour prendre le parti qu'elles voudraient, et, pourvu qu'elles n'agréaient pas la proposition, on ne laisserait pas moins de procéder tout de suite alors à la signature des préliminaires.

[1] So nach dem Concept; Vorlage: „pour convenir".

Comme cet incident obligera au moins le sieur Collenbach de prendre des ordres de sa cour à ce sujet par un nouveau courrier, qui ne saura être de retour que le 15 de février, nous gagnerons indirectement par là le temps que je désire.

Faites remarquer à Fritsch que toutes ces chicanes de la part de la Saxe ne font qu'allonger la besogne, et convainquez bien les Autrichiens que nous y allons de bonne foi, mais que nous ne voulons laisser ni cheville ni anicroche dans le traité, et que c'est la seule chose qui en arrête la conclusion. Il faut aussi lui dire qu'il ferait bien de faire souvenir sa cour de donner des ordres à O'Donnell, pour qu'au cas de la signature du traité on pût publier aussitôt des deux parts l'armistice et, pour éviter tout ce qui pourrait donner lieu au désordre, retirer de chaque côté les troupes légères à certaine distance.

Federic.

P. S.

Pour ce qui regarde les propos que le baron de Fritsch vous a tenus au sujet des lettres de change de Leipzig, vous lui direz que je ne pouvais absolument pas me départir de ma résolution à ce sujet, et qu'il fallait que ces lettres de change, qui effectivement étaient une bagatelle pour une ville que Leipzig, fussent acquittées de bonne foi.

Je me doute un peu des assurances que ledit sieur de Fritsch a prétendu vous donner, comme si c'était l'effet des exhortations de sa cour que de fortes sommes sont entrées dans nos caisses pendant les dernières semaines, et je crois avoir lieu de croire plutôt que c'est à nos exécutions rigides que cela doit être attribué.

Federic.

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz zum Hauptschreiben eigenhändig.

—

14404. AN DEN OBERST VON BAUER.

Leipzig, 26. Januar 1763.

Ich habe Euch hierdurch, und zwar vorerst zu Eurer besonderen Direction, avertiren wollen, dass nach einem Mir von denen beiden Kronen Frankreich und Engelland jüngsthin gemeinschaftlich gethanen Antrag es nächstens zu einer besondern Convention [kommen] dörfte, nach welcher Mir die Neutralité aller Meiner westphälischen und am Niederrheine belegenen Provinzien währendem jetzigen Kriege versichert und garantiret wird, dahergegen Ich wiederum eine exacte Neutralité gegen die österreichsche Niederlande zu beobachten haben werde, und dass dabei die Evacuation derer französischen Truppen von Wesel und von Geldern nebst allen Meinen dortigen Provinzien in Meinen Faveur, und nicht an die Oesterreicher geschehen wird.

Ich mache Euch also solches hierdurch nachrichtlich und zur Achtung bekannt, instruire und befehle Euch auch zugleich, dass, wenn es so weit gekommen sein wird, dass diese Convention zu Stande ge-

kommen und Ihr alsdenn Meine clevische und geldrische Provinzen, wenn die Franzosen solche geräumet haben, vor Mich im Besitz genommen haben werdet, Ihr Meine dortige Truppen in sehr scharfer Ordnung halten sollet, damit selbige weder aus Wesel noch aus Geldern durchaus nicht die österreichsche Niederlande und was dorten österreichisches Territorium ist, berühren, noch im allergeringsten beunruhigen, noch etwas feindseliges dahin tentiren müssen, als wovor Ihr responsabel bleibet.

Friderich.

Nach dem Concept.

14405. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE HERTZBERG A HUBERTUSBURG.

Leipzig, 27 janvier 1763.

Dès que vous serez assuré de l'article touchant la restitution de Glatz, vous sonderez le sieur de Collenbach sur les intentions de sa cour par rapport à l'artillerie de cette place qui s'y est trouvée de nous, lorsqu'elle fut prise par les Autrichiens, et si cette artillerie restera dans la place, quand elle nous sera remise, sinon toute, au moins en partie et jusqu'à un certain nombre. Vous lui insinuerez à ce sujet que, comme quelques articles que le sieur de Collenbach avait voulu faire valoir envers vous comme une complaisance de sa cour, par exemple la possession du pays de Clèves et de Gueldres, tombaient présentement de soi-même, qui, en conséquence de la lettre que je vous ai faite hier,[1] nous seront remis, sans que sa cour y contribue, et, vu d'ailleurs des autres bons procédés dont nous usons envers eux, vous vous flattiez qu'ils en agiraient de même, surtout par rapport à une chose par laquelle ils me persuaderaient de leur bonne volonté, et qui ne saurait guère leur faire un grand objet. Je remets ceci à votre habileté.

Federic.

Nach der Ausfertigung.

14406. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION COMTE DE SOLMS A MOSCOU.

Leipzig, 28 janvier 1763.

La situation de mes affaires à la cour de Russie telle que vous me l'avez présentée dans votre rapport du 6 de ce mois, m'a donné toute la satisfaction imaginable, et j'espère que cela continuera toujours sur ce bon pied. Vous ferez de votre mieux pour vous ménager la confidence du chancelier, tout comme du sieur Panin, et les pressentirez, quand une occasion convenable s'y présentera, s'il n'y aura pas moyen que je puisse convenir avec la cour de Russie d'un traité de commerce sur un pied convenable aux intérêts des deux nations comme voisines.

[1] Nr. 14403.

Au surplus, j'ai bien voulu vous avertir pour votre direction que les affaires de la pacification entre moi et les cours de Vienne et de Dresde sont dans un si bon train qu'on est sur le point d'en signer les préliminaires. Ce qui fera qu'alors tous les prétendus griefs contre nous cesseront d'eux-mêmes.

Nach dem Concept. Federic.

14407. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE HERTZBERG A HUBERTUSBURG.

Leipzig, 28 janvier 1763.

J'ai reçu votre rapport du 27 de ce mois. Pour tranquilliser les alarmes que le sieur de Collenbach paraît avoir conçues au sujet de l'article de commerce que j'ai proposé, vous lui ferez comprendre qu'en proposant cet article je n'ai pas prétendu que l'affaire du commerce dût être réglée en toute son étendue dans le traité de paix, mais que je désire seulement qu'on convienne à présent dans notre traité, et en tout cas par un article séparé, de quelques points généraux qui, dans la suite, pourront servir de base pour traiter, la paix faite et constatée, sur une convention de commerce entre les deux cours.

Quant à l'expédient que je me suis proposé, pour admettre le ministre de Russie, quand la signature des préliminaires se fera, vous observerez que mon intention n'est point du tout de faire intervenir la médiation de la Russie, pendant que nous ne serons pas encore d'accord sur les articles de la paix; tout au contraire, vous n'en ferez aucunement mention qu'après que nous serons tout-à-fait d'accord sur tous les points qui constatent notre paix, de sorte qu'il ne reste que de procéder à la signature. Comme je calcule que ce sera à peu près le 7 ou 8 de février, et que je voudrais gagner le temps jusqu'au 15, c'est uniquement à cette fin que je me suis avisé de cette cheville.

Vous devez comprendre, d'ailleurs, qu'en proposant cette cheville de l'admission du ministre de Russie, pour être présent seulement à la signature des préliminaires, je n'ai nullement l'intention que cela ait la moindre influence dans les affaires mêmes, mais que, dans le fond, ce ne doit être qu'une galanterie que je prétends faire à l'impératrice de Russie, et dont je ne saurais presque pas me dispenser, après qu'elle a tant désiré d'avoir au moins quelque part à cette pacification: ainsi qu'il me suffira d'en avoir fait la proposition, sauf aux autres deux cours contractantes si elles voudront l'agréer ou non.

Pour ce qui regarde les affaires relativement aux prestations et arrérages de la Saxe, vous direz au sieur de Fritsch que je pense à en fixer le jour au 15 de février, mais, supposé que vous ne puissiez le porter à accepter ce terme, je veux bien me prêter à le mettre au 11 de février.

Pour les lettres de change, je donnerai mes ordres, pour qu'on

vous en communique les copies, en attendant que je vous envoie ci-joint un *Promemoria* de mon commissariat de guerre à ce sujet, dont vous ferez part au baron de Fritsch. Que, quant à la prolongation des termes de ces lettres de change, je saurais bien m'y prêter jusqu'au milieu de cette année-ci, pourvu qu'on agira de bonne foi de la part des Saxons. Si, d'ailleurs, sa cour veut promettre de contenter le sieur Gossler sur ses prétentions à la charge du cercle de Thuringe, je donnerai mes ordres pour faire cesser d'abord l'enlèvement du bétail. Sur quoi, cependant, j'attends encore votre rapport, pour faire partir incessamment alors ces ordres.

Federic.

Festina lente! Ce proverbe de l'empereur Auguste devrait être écrit en lettres d'or sur la demeure du baron Fritsch. Je ne saurais me hâter, car il faut que tout se fasse à poids et mesure. Et puis, pour qui ménager la Saxe? Pour Brühl? Tant vaut-il que nous en jouissons.

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig.

14408. AU LORD MARÉCHAL D'ÉCOSSE A NEUCHÂTEL.

Leipzig, 28 janvier 1763.

Votre lettre, mon cher Milord, m'a trouvé au milieu des agitations les plus vives. Nous sommes sur le point de faire la paix; la négociation se pousse avec chaleur; je ne veux être ni dupe ni fripon, et faire la meilleure paix que comportent les conjonctures où je me trouve. Voilà bien des soins et des embarras; toutefois je les préfère à ceux qu'exige l'ouverture d'une nouvelle campagne, trop heureux, après sept actes, de trouver la fin d'une mauvaise pièce dont j'ai été acteur malgré moi. Voilà un dénoûment auquel on ne se serait pas attendu il y a un an. Je ne sais s'il sera du goût de votre compatriote,[1] qui, me semble, se prépare à lui un dénoûment plus funeste par la façon despotique dont il exerce sa puissance sur une nation libre. Mais laissons-le agir, et revenons-en à ce qui nous regarde. Je me flatte donc, mon vieil ami, mon cher milord, que la paix me procurera la consolation de vous revoir; je crois que nous signerons le mois prochain, et que cette grande affaire se terminera heureusement. Représentez-vous un homme qui a longtemps été battu par la tempête sur mer, et qui aperçoit enfin la terre où il va aborder. Voilà précisément mon cas; je me réjouis si fort de cet heureux aspect que quelquefois je le révoque en doute; mais, grâces au Ciel, il y a trop de réalité pour ne rien craindre à l'avenir. J'espère d'être au mois d'avril de retour auprès de mes pénates et de mes foyers domestiques, et veuille le destin que je ne les quitte jamais pour une raison semblable!

[1] Lord Bute.

Enfin, mon cher milord, voilà un grand hasard d'esquivé, et le repos, dont tout le monde avait tant de besoin, sur le point de se rétablir dans toute l'Europe. Je suis bien persuadé que vous participez à ma joie, et que vous la partagez avec moi. Adieu, mon cher milord; je vous écrirai, dès que je serai déchargé de la grosse besogne qui m'occupe à présent, et que mon travail commencera à s'alléger. Occupé ou désœuvré, je serai toujours le même pour vous, c'est-à-dire, votre fidèle ami; je me flatte que vous en êtes bien persuadé.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig. Federic.

14409. AN DEN OBERST VON BAUER.

Leipzig, 29. Januar 1763.

Durch Meinen Adjutanten, den Major Graf von Schwerin, habe Ich Euren ihm mitgegebenen Bericht vom 22. dieses richtig erhalten und gebe Ich Euch darauf in Antwort, wie Ihr die in Abschrift Eurem Schreiben beigefügte Convention mit der dortigen französischen Généralité[1] in allen [ihren] Punkten um so mehr eingehen und schliessen könnet, als Ich Euch in Meinem letztern vorigen Schreiben[2] schon im Vertrauen avertiret habe, dass es wegen derer dortigen Umstände bald alles zu einem gütlichen Accommodement kommen wird.

Nach dem Concept. Friderich.

14410. AU MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA GRANDE-BRETAGNE MITCHELL A BERLIN.

Leipzig, 30 janvier 1763.

Je vous suis bien obligé de la lettre que vous m'avez écrite en date du 28 du courant. J'étais déjà informé à la vérité de l'offre amiable que Sa Majesté Britannique m'a fait faire, de concert avec la cour de France, de me restituer mes provinces de Westphalie, au moyen d'une double neutralité pour mes susdits États et pour les Pays-Bas autrichiens; mais je n'ai pas été moins sensible pour cela à l'attention que vous avez eue de m'en faire part, et de me communiquer, en même temps, toutes les pièces relatives à cette affaire. Une preuve si peu équivoque

[1] Convention d. d. Schloss Weissenberg bei Wesel 20. Januar, abgeschlossen durch Monteynard (vergl. S. 455) und Bauer. Darin wurde bestimmt, dass die in dem rechtsrheinischen Theil von Cleve stehenden preussischen Truppen sich dem Rheine nicht weiter nähern und nicht in das Herzogthum Berg einrücken sollten; die französischen Truppen dagegen sollten die Räumung der linksrheinischen Gebiete von Cleve und Geldern möglichst beschleunigen. Ferner wurde bestimmt, dass keine fremden Truppen in Geldern, Cleve und Berg einrücken dürften, mit Ausnahme der pfälzischen Truppen, welchen der Einmarsch in das Herzogthum Berg gestattet sein sollte. — [2] Vergl. Nr. 14404.

de l'amitié de Sa Majesté Britannique n'a pu que me causer une satisfaction des plus vives. Aussi ai-je d'abord chargé mes ministres à Londres,[1] en leur envoyant les pleins pouvoirs nécessaires pour la conclusion d'une convention de neutralité, d'en remercier Sa Majesté Britannique de ma part dans les termes les plus forts et les plus affectueux. Vous m'obligerez de renouveler à votre cour ces témoignages de ma reconnaissance.

Nach der Ausfertigung im British Museum zu London. Federic.

14411. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION COMTE DE SOLMS A MOSCOU.

Leipzig, 30 janvier 1763.

Je ne vous fais cette réponse que pour vous accuser la bonne réception de la dépêche que vous m'avez faite du 9 et du 11 de ce mois, et pour vous témoigner la suprême satisfaction que j'ai eue en voyant par là le très bon train que mes affaires prennent à la cour où vous vous trouvez, et dont je souhaite ardemment qu'il continue toujours d'aller sur le même pied. Il n'y aura aucune complaisance, pour autant qu'il me sera possible, dont je n'userai envers l'impératrice de Russie, pour la faire continuer dans ses bonnes intentions à mon égard, et [je] serai bien aise, si les affaires y parviendront à unir nos intérêts par une alliance défensive.

Mais, comme mes occupations pressantes ne me permettent pas aujourd'hui d'entrer avec vous dans des détails sur cela, je finis par vous notifier que, sur les instances que vous m'avez faites, en conséquence de votre lettre du 10 décembre, qui vient de m'être remise, je vous ai accordé une augmentation de vos appointements de 2000 écus par an, que la caisse de légation vous fournira, à compter du 1er de ce mois.

Nach dem Concept. Federic.

14412. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE HERTZBERG A HUBERTUSBURG.

Leipzig, 30 janvier 1763.

Votre rapport du 29 de ce mois m'a été fidèlement rendu; lequel ne m'a pas peu embarrassé par le grand empressement que les deux plénipotentiaires témoignent pour en venir à la signature des préliminaires. Sur quoi, je vous dirai que je ne saurais accepter tout leur galbanum pour avancer la signature avant le jour que j'ai déterminé à cela, savoir le 15, et tout au plus tôt le 11 de février, et qu'en conséquence il faut que vous songiez à tous les expédients possibles pour

[1] Vergl. Nr. 14402.

traîner jusqu'à ce terme. Les arrangements que j'ai à prendre, même pour tout préparer à l'évacuation de la Saxe, demandent absolument ce délai. C'est pourquoi vous devez employer toute votre industrie et votre savoir-faire pour remplir mon attente à ce sujet. Il m'est de trop grande importance que vous ne devanciez pas le terme du 11 de février, c'est pourquoi il faut que vous chicaniez au possible sur les expressions, sous le prétexte spécieux de rendre tout clair et plus intelligible, et pour éviter par là tout équivoque ou expression à double sens. Les points suivants vous en fourniront assez l'occasion: car, pour stipuler que la forteresse de Glatz soit démolie, [c'est] que je n'agréerai jamais, et quant à l'artillerie de Glatz qu'on y a prise, il faut que vous insistiez sur sa totalité. L'article du *status quo* de la religion romaine en Silésie vous fournira, d'ailleurs, un camp assez vaste pour combattre le projet que le sieur de Collenbach vous a remis, et pour lui faire comprendre l'incongruité de toutes ses demandes point acceptables. Enfin, l'amnistie et les effets que la cour de Vienne en prétend étendre nommément sur de certains individus, pourront encore vous fournir des sujets à bien des discussions, tout comme la restitution des revenus de l'évêché à l'évêque,[1] auquel je ne permettrai jamais, d'ailleurs, de vivre dans un endroit de son diocèse de la domination autrichienne, et prétends que ce soit un endroit de son diocèse de ma domination que je lui assignerai.

Quant aux propositions du baron de Fritsch, vous vous récrierez de ce qu'il insiste encore sur la demande de la restitution des sujets saxons, qui ne saurait avoir lieu, ni l'expédient qu'il propose à ce sujet, qui deviendrait un sujet de chicanes inextricables. Pour ce qui est de l'artillerie saxonne, il faut que vous la déterminiez à celle qui se trouve actuellement encore en Saxe.

Il y a surtout un article que vous n'oublierez pas à stipuler, savoir le maintien de la religion protestante en Saxe.

Par toutes ces choses pareilles, par critiquer et par disputer sur les termes, sur les expressions et sur les mots, vous traînerez la signature jusqu'au jour du 11 février, terme que je ne saurais devancer, de sorte que je ne vous dissimulerai pas que plutôt que de vous voir signer avant ce jour, je feindrai plutôt d'être malade, afin de gagner par là quelques jours encore.

Avec tous les discours miellés[2] de vos négociateurs il s'agit de me faire perdre à peu près un million, et dans ce temps-ci un million est un grand objet. Il vaut bien quelque chicane sur les mots, et, en tout cas, je me fais malade pour différer la signature jusqu'au 11. Cela est de nécessité absolue.

Federic.

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig.

---

[1] Der Bischof von Breslau, Schaffgotsch. — [2] Vorlage: „amiellés".

14413. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE HERTZBERG A HUBERTUSBURG.

Leipzig, 31 janvier[1] 1763.

Sur ce que vous me marquez par votre dépêche du 30 de ce mois, que le sieur de Collenbach est revenu à la charge auprès de vous pour demander derechef la démolition de la forteresse de Glatz, je me rapporte à ce que je vous ai déjà déclaré à ce sujet par ma lettre d'hier,[2] et vous le confirme encore que vous insisterez invariablement là-dessus que Glatz me soit rendue dans le même état où elle s'est trouvée, et sans aucune démolition. Vous ferez observer adroitement et d'une façon convenable audit sieur de Collenbach dans vos entretiens à ce sujet avec lui que la proposition de démolir cette place était autant que de demander à quelqu'un à qui on voudrait rendre une maison, la condition qu'il n'y aurait jamais une porte pour la fermer, et que, d'ailleurs, ladite demande ne cadrait pas trop bien avec le désir de vouloir faire une paix stable, dont la cour de Vienne avait donné toutes les assurances, mais qu'une pareille demande, telle que celle de la démolition d'une place purement défensive à la Silésie, pourrait donner des soupçons comme si l'on cachait déjà des vues qu'on pourrait deviner à peu près vers où elles visaient.

Enfin, cet objet vous donnera encore occasion de chicaner le terrain et pour traîner la signature du traité, sinon jusqu'au 15, ce que je souhaiterais, du moins jusqu'au 11 de février.

Quant à la démarche qu'un de mes officiers a faite, en affichant un ordre pour payer les arrérages du village de Wermsdorf, vous devez être assuré que c'est absolument à mon insu et contre mes ordres donnés; aussi ferai-je prendre d'abord des informations contre cet officier, apparemment malavisé, dont j'ignore même le régiment auquel il appartient, et renouvellerai mes ordres pour faire respecter la neutralité de Hubertusburg et de Wermsdorf et de tout ce district.

Au surplus, je permets très volontiers que le baron de Fritsch vienne ici[3] m'apporter la lettre du roi de Pologne dont vous m'avez envoyé copie, sans cependant m'y marquer la date.

Nach der Ausfertigung. Federic.

14414. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE HERTZBERG A HUBERTUSBURG.

Leipzig, 1er février[4] 1763.

J'ai appris avec bien de la satisfaction ce que vous m'avez marqué par votre rapport du 31 janvier.

[1] Vom 31. Januar ein Schreiben an die Herzogin von Gotha in den Œuvres, Bd. 18, S. 213. — [2] Nr. 14412. — [3] Vergl. Nr. 14420. — [4] Vom 1. Februar ein Schreiben an die Königin, in den Œuvres, Bd. 26, S. 36.

Il n'y a plus à douter que les choses ne s'achemineront bientôt à une fin désirée; mais, comme vous êtes instruit combien il importe à mes affaires que la signature des préliminaires soit traînée au moins jusqu'au 11 de ce mois,[1] vous ne manquerez pas d'agir en conformité et de traîner avec les arrangements des articles, en prétextant l'importance d'en bien examiner les expressions, selon les moyens que je vous ai suppédités. C'est aussi pourquoi mon intention est que vous ne devez pas venir me trouver ici avant le 4 de ce mois, où je saurai vous arrêter alors pendant quatre jours, après quoi vous trouverez assez de sujets encore pour traîner les jours suivants la signature jusqu'au 11 de ce mois.

Pour l'article regardant le commerce de la Silésie,[2] il faut bien que nous acquiescions au projet que le sieur Collenbach vous a remis à ce sujet, vu qu'il n'y a pas à présumer que nous tirerons plus de ces gens sur ceci.

Quant à l'article des lettres de change que je pourrais avoir encore des sujets autrichiens, je consens que vous y condescendiez au gré du sieur de Collenbach, et, pour ce qui est de celles des États de l'Empire hors de la Saxe, il n'en existe plus chez nous, hormis quelques lettres de change de Bamberg qui sont en arrière depuis plusieurs années, que j'ai déjà déclaré cassées et inexigibles. Pour celles de Nuremberg, vous en savez les circonstances, et comme le sieur Gotzkowski en a déjà payé au delà de la moitié, et qu'il prétend avoir ses sûretés pour s'acquitter du reste, ainsi l'article des lettres de change des États de l'Empire hors de la Saxe tombe de soi-même.[3]

Sur le mémoire que le sieur de Fritsch vous a remis touchant le cercle électoral,[4] je viens de donner des ordres à l'officier chargé de ces affaires[5] à ce qu'il ne procède plus à toute rigueur contre les sujets de ce cercle.

Au reste, mon ministre d'État et chef président de la régence de Glogau le comte de Reder venant de m'écrire la lettre ci-jointe[6] par rapport à un procès qu'il a dans la Lusace contre le comte de Schulenburg, vous parlerez sur cette affaire avec le baron de Fritsch pour le requérir de ma part de s'employer à ce que bonne et prompte justice soit faite audit comte de Reder, pour autant que son droit se trouve fondé, ce qui était tout ce que je demandais à ce sujet.[7]

Nach der Ausfertigung. Federic.

---

[1] Vergl. Nr. 14412. 14413. — [2] Vergl. Nr. 14407. — [3] Durch ein Schreiben vom 2. Februar erhält Hertzberg nochmals den Auftrag, „que vous pourrez renoncer à toutes ces lettres de change qui affectent les sujets de l'Impératrice-Reine et les États de l'Empire hors de la Saxe". — [4] Hertzberg hatte ein Mémoire von Fritsch, d. d. Hubertusburg 31. Januar, übersandt, „par lequel il supplie Votre Majesté de faire révoquer l'ordre qui doit avoir été donné d'enlever toutes les brebis du cercle électoral". — [5] Der Flügeladjutant von Götzen. — [6] Liegt nicht bei. — [7] Dem Prinzen Ferdinand von Braunschweig, der am 26. Januar sich

14415. AN DEN ETATSMINISTER FREIHERRN VON SCHLABRENDORFF IN BRESLAU.

Leipzig, 1. Februar 1763.

Es ist in der Friedensnegotiation allhier [so weit gekommen], dass die Plenipotentiaires über alle Hauptpunkte d'accord sein und nur noch geringe Punkte von gar keiner Importance in Ordnung redigiret werden dürften, so dass der Tractat wohl den 11. dieses gezeichnet werden wird. Es bleiben alle Meine Possessiones und Grenzen von ganz Schlesien so, wie solche anno 1756 vor dem jetzigen Kriege gewesen, und die Grafschaft nebst der Festung Glatz, auch die Artillerie darin wird Mir in solchem Stand zurückgegeben, wie solche zu der Zeit gewesen, als die Oesterreicher solche genommen haben. Ihr sollet inzwischen hiervon dortiger Orten noch gar keinen Eclat von diesen Umständen machen, bis dass Ich Euch zuvorderst von der wirklich geschehenen Zeichnung des Tractats Nachricht gegeben haben werde, und schreibe Ich Euch alles dieses nur, damit Ihr vorläufig nur immer alle Eure Friedensanstalten darnach machen und die zu einem weitern Kriege cessiren lassen könnet.

Wegen des schlesischen reciproquen Commerce mit den österreichischen Landen ist es bei denen Friedenshandlungen nicht dahin zu bringen gewesen, dass deshalb etwas gewisses stipulirt und festgesetzet werden können, wohl aber wird in einem besondern Articul des Friedens versprochen, dass ein besonderer Commerzientractat deshalb geschlossen und dabei alle Billigkeit beobachtet werden, inzwischen das reciproque Commercium auf alle Weise und so viel möglich favorisiret wird und nicht zugegeben werden soll, dass darunter Hinderungen noch Chicanes gemacht werden.

Friderich.

Nach einer Abschrift im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14416. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.[1]

Leipzig, 1. Februar 1763.

Ew. Liebden Schreiben vom 29. Januarius nebst denen angeschlossenen Listen habe Ich wohl erhalten, und ist ganz recht, dass Dieselben die Regimenter von Schenckendorff und von Cassel nacher Sachsen beordert haben. Ew. Liebden belieben, dem Regimente von Vasold, nach

für Befreiung der Güter der Familie Wintzingerode von Contributionen verwendet hatte, antwortet der König am 1. Februar, „qu'après que je m'en serai informé de mon commissariat de guerre, je verrai ce qu'il y aura moyen de faire là-dessus pour vous complaire". [Berlin. Generalstabsarchiv.]

[1] Die Berichte des Herzogs von Bevern sind im Februar datirt vom 5. bis 24. aus Reichenbach, am 25. aus Liegnitz, am 26. aus Lüben.

der Lausitz auf Görlitz, von wo Ich solches näher heranziehen werde, zu marschiren, auch die Ordre zu stellen, und werden die Regimenter von Lestwitz und von Diericke aus Sachsen nach Schlesien kommen, der Subsistance wegen aber so lange, als es sein kann, sich in der Lausitz noch arretiren.[1]

Uebrigens hoffe Ich Ew. Liebden in wenig Zeit die Nachricht von dem geschlossenen und gezeichneten Frieden mitzutheilen.[2]

Friderich.[3]

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14417. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE A BERLIN.

Leipzig, 2 février 1763.

Mon cher Frère. Je croirais vous manquer, si je ne vous donnais pas le premier la bonne nouvelle que la paix est faite. Nous sommes d'accord sur tout, on signera le traité la semaine prochaine, et ainsi se terminera cette cruelle guerre qui a tant coûté de sang, de soucis et de pertes. Vous connaissez trop ma façon de penser, pour croire que j'aie signé ma honte ou quelque chose de préjudiciable aux avantages de la postérité. Je crois que nous avons fait la meilleure paix que possible dans les circonstances où nous nous trouvons. Cela fait, je renverrai incessamment les régiments de la Westphalie, du Rhin et de la Prusse; mais ceux de la Marche et de la Poméranie seront obligés d'attendre ici jusqu'à ce que les rivières soient ouvertes, et que l'on puisse procéder aux transports des magasins, de sorte que je donne encore tout le mois de mars avant l'entier retour des troupes. Je me presse de vous rendre tout ceci à la chaude, persuadé de la part que vous y prenez, en vous assurant de la tendresse avec laquelle je suis, mon cher frère, votre fidèle frère et serviteur

Federic.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig.

---

[1] In einem Schreiben an Zegelin vom 1. Februar billigt es der König, dass „die übrigen 1024 preussische Rekruten, nachdem Ihr schon davon der Artillerie 377 Mann abgegeben habet, über Wittenberg anhero abgegangen seind". — [2] Dem Obersten von Bauer wird am 1. Februar befohlen: „Ihr habt Euch . . mit allem, so Ihr nebst dem Generalmajor Beckwith und dem Kammerpräsidenten von Massow zu Meinem Dienste dorten noch thun wollet, um so mehr zu pressiren und alles bald zu thun, weil auch allhier der generale Frieden binnen gar kurzer Zeit völlig zu Stande kommen dörfte." — [3] Am 4. Februar wird dem Herzog geschrieben, der König verlange bald „die erwartete Liste von denen Ungern und Böhmen, auch von denen österreichischen Kriegesgefangenen, so engagiret worden, welche bei den sämmtlichen Regimentern Meines in Schlesien stehenden Corps d'armée befindlich seind". (Vergl. S. 474. Anm. 2.) [Berlin. Generalstabsarchiv.]

14418. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A LEIPZIG.

Finckenstein berichtet, Leipzig 1. Februar: „Comme la paix est tout-à-fait sûre à présent, je suppose que l'intention de Votre Majesté sera que j'en fasse la confidence au prince Repnin — qui pourrait, sans cela, l'apprendre par d'autres et peut-être même par le baron de Fritsch — et qu'en disant à ce ministre qu'on était actuellement d'accord sur les principes généraux, je saisisse cette occasion pour lui demander s'il est autorisé par des pleins pouvoirs pour assister à la signature du traité, et pour lui faire sentir l'impossibilité où Votre Majesté Se trouvait de pouvoir proposer son admission sans une formalité si essentielle.

Il me semble aussi que rien ne serait plus propre à entretenir l'impératrice de Russie dans les bonnes dispositions où elle paraît être depuis quelque temps, que si Votre Majesté écrivait une lettre à cette Princesse pour l'informer de la prochaine paix, et pour la mettre au fait des principales conditions. C'est une idée que je prends la liberté de soumettre à Ses lumières supérieures."

Leipzig, 2 février 1763.

Sur ce que vous me marquez par votre rapport d'hier, je suis bien aise de vous dire que je ferai demain[1] ma lettre à l'impératrice de Russie, et qu'il n'y a rien qui vous empêche pour faire confidence au prince Repnin de ce qui regarde notre négociation de paix, et pour lui parler dans le sens que vous me le marquez.

Nach der Ausfertigung. Federic.

14419. A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE A MOSCOU.

Leipzig, 2 février 1763.

La part que Votre Majesté Impériale prend à ce qui me regarde, m'oblige de vous faire part, Madame, de la conclusion de la paix qui va être signée incessamment. Il n'a manqué que des pleins pouvoirs au prince de Repnin, pour qu'il signât avec. J'en aurais fait une condition à laquelle j'aurais bien fait consentir les puissances contractantes; mais, comme le prince Repnin ne se trouve point autorisé, on m'aurait soupçonné de faire de mauvaises chicanes, si j'avais insisté à attendre que votre ministre, Madame, reçut ces pleins pouvoirs. C'est l'unique raison qui m'a porté à me prêter aux empressements que mes ennemis témoignent à finir le cours de leurs inimitiés. J'attribue cet empressement aux exhortations pacifiques que Votre Majesté Impériale a jugé à propos de leur faire, dont je Lui fais de sincères remercîments, et dont je conserverai toute la reconnaissance possible.

Le traité que nous allons signer, est conçu de la sorte qu'aucune des parties contractantes n'est lésée, ce qui me fait espérer qu'il pourra être durable. Votre Majesté Impériale l'approuvera, je l'espère, que Son nom y soit placé à la tête de mes alliés que j'ai nommés et compris dans ce traité. J'ai cru ne pouvoir pas moins faire, vu les

[1] Der König schrieb bereits am 2. Februar. Vergl. Nr. 14419.

liaisons étroites où j'ai été pendant un temps avec l'empire de Russie, et auxquelles j'aurais manqué, si je n'avais inséré le nom de Votre Majesté Impériale dans cet instrument de la pacification générale. Je me flatte que la nouvelle de cet évènement vous sera agréable, et que Votre Majesté voudra continuer d'ajouter foi à tous les sentiments distingués avec lesquels je suis etc.

Federic.

Nach Abschrift der Cabinetskanzlei.

14420. UNTERREDUNG DES KÖNIGS MIT DEM CHURSÄCHSISCHEN GEHEIMEN RATH FREIHERRN VON FRITSCH.

[Leipzig, 2. Februar 1763.]

Fritsch berichtet, Leipzig 2. Februar, dem Churprinzen von Sachsen, dass er am 1. Februar in Leipzig eingetroffen sei.[1]

„Ich versuchte hierauf sofort bei Ihro Königl. Majestät in Preussen zur Audienz zu gelangen, um das mir anvertraute Schreiben Ihrer Königl. Majestät meines allergnädigsten Herrns zu übergeben und mit denen dermaligen betrübten Umständen gemässen Vorstellungen zu begleiten. Aus der erhaltenen dilatorischen Antwort und Anweisung, mich diesen Morgen wieder zu melden, vermehrte sich das bereits geschöpfte Besorgniss, dass meine dermalige Ankunft nicht so angenehm sei, als man sich ehedem über dergleichen bezeiget. . .

Als ich hierauf gegen 11 Uhr bei Ihrer Königl. Majestät in Preussen zur Audienz gelassen ward, übergab ich das Schreiben Ihrer Königl. Majestät meines allergnädigsten Herrn mit vielen Empfehlungen zu künftiger guter Nachbarschaft, hängete diesen eine gleichmässige Empfehlung von Ew. Königl. Hoheit an, als welche durch unermüdete Betreibung der gegenwärtigen Friedensnegotiation das deutlichste Kennzeichen gegeben hätten, wie sehr Sie die Herstellung guter Freund- und Nachbarschaft zu befördern geneigt wären. Der König nahm alles sehr freundlich auf, entschuldigte seine gestrige Weigerung mich vorzulassen mit einer Hämorrhoidalkolik, befahl mir die theuersten Versicherungen an Ew. Königl. Hoheit zu überschreiben und versprach, des nächsten eine Antwort an Ihro Königl. Majestät mir zuzustellen. Da mich nun ganz natürlich diese Versicherungen auf das zeitherige Betragen führeten, so bat ich den König inständigst, seinen guten Willen gegen den Herrn und das Land durch Verkürzung des Termins der Cassation aller Prästationen, ohne den Termin der Signatur abzuwarten, werkthätig zu er-

[1] Gutschmid (vergl. S. 466. 478) berichtete, Schloss Hubertusburg 1. Februar: „Nachdem gestern der Geheime Rath Freiherr von Fritsch von dem Geheimen Legationsrath von Hertzberg die Nachricht erhalten, dass des Königs seines Herrn Majestät es gerne sehen würden, wenn ersterer selbst nach Leipzig kommen und das zuvorhero in copia communicirte Schreiben Ihrer Königl. Majestät überbringen wollte, fasste er sofort den Entschluss, dieses noch heute vormittags zu bewerkstelligen."

weisen, weil es doch geschehen könnte, dass ohne diesseitiges Verschulden die Unterschrift derer beiden zu gleicher Zeit zu vollziehenden Tractate sich noch etwas verziehen könnte. Der König antwortete mir, dass mein Besorgniss nicht ungegründet wäre, und wenn er auch mit uns bald zu Rande käme, er dennoch derer Herren Oesterreicher wortklaubende Unbiegsamkeit zu wohl kennete, um sich so ein geschwindes Einverständniss zu versprechen. Er habe schon auf uns gedacht und nach dem genauesten Ueberschlage wolle er den 10. dieses zu oftgedachter Cassation aller und jeder Prästationen anberaumen, und zwischen dem 15. und 20. einen grossen Theil hiesiger Lande räumen, auch nur diejenigen Truppen den längsten Termin aushalten lassen, welche nach Berlin und Pommern destiniret wären und dort nicht eher den geringsten Unterhalt fänden, bis von Torgau nach Magdeburg und von dar auf der Havel die Magazine transportiret wären. Man solle ihm glauben, dass er das Ende so gut nur möglich machen wolle.

Ich erwiderte, dass ich, wie alles, also auch besonders die Evacuationsgeschäfte Sr. Königl. Majestät Willensmeinung anheimstellen müsste, aber doch glaubte, dass die Cassation von Prästationen hiermit keine Gemeinschaft habe, und letztere von Ihrer Majestät willkürlichen Disposition abhingen, ich also um einen viel näheren Termin bäte. Ew. Königl. Hoheit würden dergleichen Bereitwilligkeit Sich zu einer Ueberzeugung der aufrichtigen Gesinnungen um so mehr dienen lassen, als die Beruhigung des ganz zu Boden gedrückten Landes Ihnen am meisten am Herzen läge. Wenn ich auch mein weniges Interesse hierbei anzuführen mich unterstehen dürfte, so könnten Ihro Majestät mir kein grösseres Kennzeichen Ihrer Gnade geben, als wenn Sie mich hierunter keine Fehlbitte thun liessen.

Hierauf wurden mir zwei Tage accordiret und der 8. hujus zur Cassation festgesetzet; ich aber war damit nicht zufrieden, sondern plagte den König fort, um noch wenigstens drei Tage zu erlangen. Allein, ohne mich ganz abzuweisen, sagte er: ich sollte ihn anjetzo in Ruhe lassen, er wollte die Sache überlegen und thun, was möglich wäre.

Es gab darauf die Rede von der österreichischen Art zu negotiiren und oft nicht zu ergründenden Bedenklichkeiten, wie er denn wohl wissen möchte, warum sie nur Präliminarien und keinen Definitivtractat schliessen wollten? Sie müssten doch etwas dahinter suchen, und könnte er kaum glauben, dass es allein geschähe, um einem Herrn von Collenbach und einem Hubertusburg die Ehre zu missgönnen, einen Definitivtractat von ihm daselbst unterschrieben zu sehen.

Ich antwortete hierauf, mir käme die Sache ganz unbestimmt vor, und glaubte ich, es würde ein gutes Expediens sein, wenn nach geschlossenen umständlichen Präliminarien durch besondere Declarationen denenselben die Kraft eines Definitivtractats beigeleget würde.

Dem König gefiel das Expediens und befahl mir darauf anzutragen

oder, wenn auch der Kaiserin-Königin Majestät an etwas solennem so viel gelegen wäre, so sei er bereit an einen neutralen Ort wie Dresden oder Erfurt einen qualificirten Gesandten abzuschicken, welcher mit einem kaiserlichen Minister von gleichem Calibre die in einen Definitivtractat wörtlich umgeschriebene Präliminarien verwandelte und die Sache zu baldigem standhaftem Ende brächte. Dass ich von Seiten meines allergnädigsten Herrns Königl. Majestät gleich einen Definitivtractat zu schliessen bevollmächtiget wäre, war dem König angenehm, gleichwie sein Ministre plénipotentiaire hierzu gleichfalls bevollmächtiget wäre. . .

Als bei Gelegenheit der so oft wiederholten Versicherung des künftigen guten Willens zu Erlangung einiger Convenances man ganz natürlich von Ew. Königl. Hoheit Brüdern Königl. Hoheiten zu sprechen kam, empfahl ich denn zuvörderst des Herrn Herzogs von Curland Angelegenheiten bestens und trug an, ob denn nicht aus Curland eine jährliche Provision zu erhalten sein sollte. Der König antwortete mir ganz gelassen, er habe nichts gegen den Herzog, würde sich auch gerne zu seinem Behuf verwenden, könne mich aber hoch versichern, dass in und durch Russland vor ihn nichts zu thun, weilen die regierende Kaiserin gegen ihn seit seinem Aufenthalt in Petersburg besonders aufgebracht wäre. Bei dieser Gelegenheit könne er nicht umhin, sich mit mir über einen Vorgang zu expliciren, welchen er mir aber gewiss nicht zur Last legen wolle, sondern wohl wüsste, wo er herkäme. Ohnerachtet er mir allhier mündlich und nachdem durch seinen Minister in Hubertusburg declariren lassen, er könne sich in die curländische Sache nicht mengen, so habe man doch in Warschau zuversichtlich declariret, er, der König, habe sich bei unserer Friedensnegotiation erboten, zu des Herrn Herzogs Besten den russischen Hof zu rectificiren. Er habe solches sofort erfahren und nachdrücklich contradiciret, da die Sache hätte von Wichtigkeit sein können; man möge aber selbst ermessen, was dergleichen Art zu negotiiren vor Vertrauen erwecken könne.

Wir kamen hierauf auf des Prinzen Clemens Königl. Hoheit; da er dann versicherte, dass er geglaubt, Paderborn würde ihm nicht entgehen, und sich über die französische Direction unserer Wahlgeschäfte etwas äusserte. Als ich ihm hierbei bezeugete, wie leid es mir sei, dass Ihro Majestät ihren Credit Denenselben zum Besten nicht gegönnet hätten, so wollte ich selbigen bei Hildesheim inständigst erbeten haben. Der König versicherte sofort, dass er in beiden Capituln nicht den geringsten Einfluss hätte, auch dergleichen bishero nicht gesuchet; nun möchten wir nur die rechten Canäle suchen und wählen.

Nachdem diese Audienz über drei viertel Stunden gedauert, befahl mir der König zur Tafel zu bleiben. . .

Nach meiner Zuhausekunft fand die durch den Courier Botticella überbrachten gnädigsten Befehle vom gestrigen Dato. Der Incidenzpunkt von dem diesseitigen Corps, welches aus französischem in kaiser-

lichen Sold getreten sein soll,[1] hat so wenig Attention bei der Negotiation verursachet als viele andere von Zeit zu Zeit von dem von Collenbach hervorgebrachte vermeinte Trostgründe. Der König von Preussen hat mir auch heute von diesem Corps ganz kalt gesprochen und ist der Meinung, selbigem am ersten im Gebirgischen und Meissenschen Kreise Platz zu machen. . . Wegen des Herrn Herzogs von Curland Königl. Hoheit habe ich bereits das heute vorgegangene berichtet, und muss nur wiederholen, was mir der König vielfältig versichert, man möge nur nach dem Frieden auf Mittel denken, Ew. Königl. Hoheit Hause Gefälligkeiten zu erweisen, so würde er Denenselben die Hand zu bieten allezeit bereit sein. . ."

Fritsch berichtet, Leipzig 3. Februar, an den Churprinzen von Sachsen:

„Die Eilfertigkeit meiner gestrigen Relation hat mich genöthiget, alles den russischen Fürsten Repnin angehende auf heute auszusetzen. Ich traf denselben gestern morgen in der königlichen Antichambre an und nach gemachter Bekanntschaft nahm ich mit ihm Abrede, ihn gegen Abend zu besuchen. Bei hierzu erlangter Gelegenheit sagte ich dem Könige, ich hätte allerweile den Fürsten Repnin kennen lernen und ihn nachmittags zu besuchen versprochen; Ihro Königl. Majestät möchten mir befehlen, wie viel ich ihm von unserer Negotiation wissen lassen sollte. Der König erwiderte, der Fürst Repnin sei ein feiner Mann, mit dem ich nunmehro von allem reden könnte, inmaassen er ihm auch alles gesagt. Der russisch kaiserliche Hof hätte grosse Lust gehabt, bei diesen Friedenshandlungen sich als Médiateur zu verwenden; er habe ihm auch bezeuget, dass es ihm nicht zuwider gewesen sein würde, wenn die allzu grosse Entfernung die Einholung derer nöthigen Pleinpouvoirs bei dieser zu beschleunigenden Friedenshandlung verstattet hätte. . ."[2]

Nach der Ausfertigung im Königl. Hauptstaatsarchiv zu Dresden.

---

[1] Fritsch und Gutschmid hatten, Schloss Hubertusburg 31. Januar, an den Churprinzen berichtet, Collenbach habe „die Nachricht bekommen", „dass das churfürstl. sächsische vorhero in französischem Sold gestandene Corps d'armée in kaiserl. königl. Sold getreten". Darauf hatte der Churprinz an Fritsch, Dresden 1. Februar, geschrieben, diese Nachricht sei ihm noch nicht bekannt: „Am wenigsten würde rathsam sein, um derselben oder irgend eines andern von dem von Collenbach auf die Bahn gebrachten Incidentpunkts willen die Negotiation aufzuhalten oder die gegen Preussen bereits beschehenen Erklärungen zurückzunehmen und dadurch dem König von Preussen noch länger Zeit zur Fortsetzung derer bisherigen Bedrängnisse hiesiger Lande zu verschaffen." — [2] Nach einem Berichte von Fritsch und Gutschmid an den Churprinzen, d. d. Dresden 25. Februar, äusserte der König in Gegenwart des ersteren, er könne eine schriftliche Erklärung zu Gunsten der Nachfolge des Churprinzen auf dem polnischen Throne nicht abgeben, „ohne bei Russland den Verdacht, dass man dessen Benehmen darunter Vorschriften geben wolle, zu erwecken". Nach einem weiteren, ebenfalls vom 25. Februar datirten Berichte der beiden sächsischen Unterhändler, betreffend die „Rückgabe der aus den Archiven und

14421. AU ROI DE POLOGNE, ÉLECTEUR DE SAXE A VARSOVIE.

Leipzig, 3 février 1763.

La lettre que le baron de Fritsch m'a remise de la part de Votre Majesté, me fournit un nouveau gage de Son amitié, qui m'est trop précieux, pour ne pas m'empresser à y répondre par les mêmes sentiments.

Je reconnais, comme je le dois, le zèle avec lequel Elle a bien voulu S'employer au rétablissement de la paix, et je me flatte qu'Elle me rendra la même justice. Votre Majesté saura déjà que les négociations entamées pour cet effet ont eu tout le succès désiré, et que cet ouvrage salutaire est sur le point d'être consommé par la signature de la paix. Je me réjouis sincèrement de voir revenir cette heureuse époque qui, en terminant pour toujours tous les différends que de malheureuses circonstances avaient fait naître, rétablit et renouvelle en même temps mes anciennes liaisons avec Votre Majesté. Mon premier soin sera celui de les entretenir et de les rendre aussi étroites et aussi durables que l'intérêt des États respectifs semble l'exiger et que mes sentiments personnels pour Votre Majesté me le font désirer.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Königl. Hauptstaatsarchiv zu Dresden.

14422. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KORFF A VARSOVIE.

Leipzig, 3 février 1763.

Votre rapport du 22 de janvier m'a été fidèlement remis, et c'est avec une satisfaction entière que j'y ai vu la façon amiable et vraiment affectueuse avec laquelle le comte de Keyserling s'est expliqué confidemment avec vous sur tout ce [qui] regarde les moyens à me lier étroitement avec [sa] souveraine et avec la cour de Russie.[1] Il serait superflu et ne ferait que grossir inutilement cette lettre, si je voulais vous prescrire les expressions pour marquer audit ministre combien je suis touché et sensible de tous ces témoignages d'amitié qu'il me confirme à cette occasion; il me suffit de vous dire que vous devez vous servir de termes les plus polis pour l'en assurer de ma part. Je goûte fort

anderen Expeditionen weggenommenen Schriften", gab der König dem Freiherrn von Fritsch zu erkennen, „wie in denen Cabinetsschriften vieles gefunden worden, dessen Bekanntmachung sehr nachtheilig gewesen sein würde und von ihm aus wahrem Ménagement zu publiciren unterlassen worden". [Dresden. Hauptstaatsarchiv.]

[1] Keyserling hatte es als nothwendig für das Zustandekommen eines preussisch-russischen Bündnisses bezeichnet, dass der König den Grafen Panin und namentlich Bestushew zu gewinnen suche, sowie, dass er sich für den von der Zarin protegirten Herzog Biron von Curland interessire und in der polnischen und schwedischen Frage gemeinsam mit Russland vorgehe.

ce qu'il propose sur un traité d'amitié et de commerce à faire entre moi et la Russie, et je n'entrevois rien que de favorable pour les intérêts réciproques des deux cours et de leurs[1] sujets. Je n'attends que votre rapport ultérieur sur ce que ce ministre vous dira de la réponse qu'il a eue de sa cour par le courrier qu'il en attend de retour, pour mettre alors les fers au feu relativement audit traité et pour suivre exactement les avis dudit comte. En attendant, je viens d'ordonner à mon ministre le comte de Finckenstein[2] pour expédier incessamment les instructions préalables au sieur Benoît, afin de s'intéresser sérieusement et au plus tôt de ma part auprès de la République pour le duc de Biron, comme pour un prince [dont] je voudrais prendre à cœur, [pour lui] et pour ses descendants mâles, les intérêts au sujet du duché de Courlande.

Mondit ministre vous fera part de ces instructions pour le sieur Benoît, dès qu'elles seront expédiées, afin que vous en sachiez faire communication au comte Keyserling.

Nach dem Concept. Federic.

14423. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A LEIPZIG.

[Leipzig, 3 février 1763.][3]

Le conseiller d'ambassade baron de Korff, que j'ai envoyé à Varsovie pour avoir des conférences confidentes et secrètes avec l'ambassadeur de Russie le comte de Keyserling sur les moyens qu'il tiendrait les plus propres pour parvenir à des liaisons étroites avec la cour de Russie, m'ayant fait son premier rapport à ce sujet, je vous le communique en original ci-clos;[4] au sujet duquel je ne lui réponds présentement qu'en termes généraux que je trouvais les sentiments et les avis dudit ambassadeur si fondés et convenables pour moi que je ne laisserai pas de m'y conformer; que je n'envisageais que très favorable pour les intérêts des deux cours ce traité d'amitié et de commerce qu'il proposait.

Comme vous remarquerez que le susdit comte Keyserling insiste beaucoup que je veuille préalablement m'intéresser auprès de la République pour le duc de Biron au plus tôt, mon intention est que vous devez expédier d'abord les instructions qu'il faut pour le sieur Benoît, pour qu'il y agisse conformément, et pour qu'il s'intéresse de ma part pour le duc Biron et pour ses descendants mâles dont je voulais prendre les intérêts à cœur au sujet du duché de Courlande.

Vous ferez en même temps communication de ces instructions au baron de Korff, afin qu'il en informe le comte de Keyserling et lui fasse valoir cette complaisance. Avec cela, vous observerez qu'il ne

[1] Vorlage: „ses". — [2] Vergl. Nr. 14423. — [3] Das Datum ergiebt sich aus Nr. 14422. — [4] Vergl. Nr. 14422.

faudra sonner mot dans ces instructions des avis que le comte de Keyserling nous a prêtés à ce sujet, ni de la commission secrète dont le baron de Korff est chargé.

Quant aux Saxons, qui, sans doute, en seront mortifiés et s'en plaindront, vu les circonstances présentes de la paix instante, il faudra leur répliquer, quand ils viendront s'en plaindre, que cette démarche de ma part avait été faite sur une réquisition expresse de l'impératrice de Russie à laquelle je n'avais nullement pu me refuser.

Nach dem Concept. Federic.

14424. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE HERTZBERG A HUBERTUSBURG.

Leipzig, 3 février 1763.

En conséquence de votre lettre du 2 de ce mois, je vous attends demain ici, pour arranger avec vous tout ce qu'il faut relativement aux affaires qui regardent votre négociation.

J'ai tout fait ce qui m'a été possible, pour prendre de bonnes mesures par rapport à la sûreté des lettres de change de Nuremberg, d'Erfurt et de Fulda, ainsi que ma renonciation aux lettres de change des sujets autrichiens et des États de l'Empire, hors de la Saxe, pourra consister. Je demande, au surplus, que vous me marquiez si c'est le traité définitif de la paix que vous arrangez à présent avec les plénipotentiaires, ou si ce n'est que celui des préliminaires. Dans le dernier cas, vous m'expliquerez quand et où, de même par qui le traité définitif sera signé.

Il y a encore un article auquel il m'importe de penser et de le régler dès à présent, c'est pour déterminer précisément le temps et le jour quand les Autrichiens évacueront la forteresse et ville de Glatz, après la signature des préliminaires, vu que, sans cela, ils pourraient chicaner et traîner au possible, sous toutes sortes de prétextes, l'évacuation effective de cette place et de toute la comté.

Nach der Ausfertigung. Federic.

14425. AN DEN OBERST VON BAUER.[1]

Leipzig, 3. Februar 1763.

Ich habe Euer Schreiben vom 29. voriges erhalten, und habt Ihr ganz wohl gethan, den Generalmajor Beckwith von seiner Entreprise auf die Münstersche Truppen abzuhalten, wie dann gegenwärtig aus Euch bereits bekannten Ursachen keine Hostilitäten vorgenommen werden

[1] Die Berichte Bauers sind im Februar aus Gartrop datirt.

müssen. Bei gegenwärtigen Umständen wird es Mir auch lieb sein, dass Ihr Mich in Meinen jetzigen wichtigen Occupationen in etwas mit Euren Berichten übersehet und solche, daferne es nicht Vorfallenheiten von der äussersten Conséquence betrifft, in etwas suspendiret. Inzwischen Ich obgedachtem Generalmajor befohlen habe,[1] mit Euch in einem sehr amiablen Concert zu leben, und dass er, wenn die Franzosen Wesel und das Clevische nebst dem Geldrischen evacuiren werden, mit seiner Legion gleichfalls mit dahineinrücken soll.

Nach dem Concept. Friderich.

14426. AN DEN GEHEIMEN COMMERZIENRATH VON REXIN IN KONSTANTINOPEL.

Leipzig, 5. Februar[2] 1763.

Mir seind Eure beiden Berichte vom 15. December pr. und 6. Januarii dieses Jahres getreulich eingeliefert worden, und trage Ich keinen Zweifel, es werde Euch Mein letzteres vom 20. vorigen Monates Januarii,[3] so über Warschau gegangen und wovon Ich auf allen Fall noch diesem eine chiffrirete Copie beilegen lasse, richtig erhalten haben.[4]

Da Ihr Mir anzeiget, wie die Pforte Euch wissen lassen, dass sie gesonnen sei, Mir eine extraordinäre Ambassade zu senden und dazu einen Grossen des Hofes zu choisiren, so sollet Ihr derselben oder dem Grossvezier darauf declariren, dass, da jetzo der Friede zwischen Mir und denen Oesterreichern und Sachsen geschlossen worden, wenn die Pforte jemanden schicken wollte, der, mit denen gehörigen Vollmachten versehen, autorisiret sein würde, einen Defensivalliancetractat zwischen Mir und der Pforte zu schliessen, Mir solches ganz angenehm sein werde; auf einen Tractat zu einem offensiven Kriege aber könnte Ich Mich nunmehro mit der Pforte nicht mehr einlassen, nachdem Ich vorhin zu lange darauf hätte warten müssen.

Sonsten habe Ich mit obaccusiretem Euren Berichte die Rechnung von Euren bisherigen Depensen und welchergestalt Ihr die bisher Euch zu Meinem Dienst bei der Pforte übermachten Summen administriret habet, erhalten.

Zuvorderst muss Ich Euch dabei remarquiren machen, wie Ihr in Eurer Rechnungseinnahme nur eine Summe von 935 000 Thaler ansetzet, da Ich Euch doch, wie Ihr Euch dessen wohl erinnern müsset, die Summa von 1 700 000 Rthlr. durch den Splitgerber übermachen lassen, davon Ihr wirklich 1 400 000 Rthlr. nach Konstantinopel eingezogen habt und nur bloss noch 300 000 Rthlr. in Engelland zu Eurer

[1] Das Schreiben an Beckwith, d. d. Leipzig 3. Februar, stimmt im wesentlichen mit dem obigen überein. — [2] Vom 4. Februar ein Schreiben an die Herzogin von Gotha in den Œuvres, Bd. 18, S. 214. — [3] Nr. 14390. — [4] So.

Disposition zurückgeblieben seind, welche Ich jetzo durch gedachten Splitgerber wieder einziehen lassen.[1]

Was aber demnächst die Rechnung von Euren dort gemachten Ausgaben und Depensen anbetrifft, da finde Ich solche ganz exorbitant und abominable; denn ausser der Ausgabe wegen der grossen Präsenter, so Ihr von Barcker genommen und welche der Pforte eingereichet worden, die andern Ausgaben mehrentheils eine ganz ohnüberlegte und unerlaubte Wirthschaft von Euch anzeigen, davon Ich nicht weiss, was Ich gedenken soll.

Ihr müsset Euch erinnern, dass Ich Euch sowohl die letztere Million Rthlr. als auch die vorhin remittirete beträchtliche Posten nicht zu einem eitelen und thörichten Figuriren dortiger Orten übermachet, sondern solche deshalb zu Eurer Disposition gestellet habe, dass Ihr Euch deren auf eine vernünftige Weise zu Corruptionen derer Minister bei der Pforte bedienen sollen, um dadurch Meinen dermalen intendireten grossen Endzweck zu erreichen. Statt dessen seid Ihr in thörichte Dépenses verfallen, um dorten denen andern Gesandten gleich, wo nicht in einigen Stücken noch mehr, zu figuriren, wozu Ich [Euch] doch niemalen autorisiret und womit Ihr, und durch die vielen anderen Präsente, welche Ihr hier und da verschleudert, wie es doch gleichwohl klar am Tage lieget, so viel wie gar nichts ausgerichtet habet. Und wie würdet Ihr Euch mit Honneur aus der Sache gezogen haben, wenn die Pforte wirklich vorhin in Meine Vues entriret wäre und Ihr alsdenn die Scheine, welche Ihr an verschiedene Grosse von denen Türken ausgestellet hättet, hättet durch baare Auszahlung acquittiren sollen, wozu jedoch und zu nichts anders Ich Euch die starke Fonds und noch zuletzt die Million Thaler remittiret hatte!

Ich declarire Euch also Meine grosse Unzufriedenheit darüber und befehle Euch hierdurch, dass Ihr sogleich Euren eitelen und überflüssigen Staat und Menge von Bedienten reformiren und abschaffen und auf eine honette, aber eingezogene Art leben, dabei auch bedenken sollet, dass Ihr einem Souverän dienet, der seine Gloire nicht in der Menge von Müssiggängern von Bedienten und dergleichen frivolen Dépenses, so seine auswärtige Minister bloss zum Spectacul des gemeinen Volkes machen, setzet, sondern der auf reelle Sachen siehet. Ihr sollet auch wissen, dass Ich Euch forthin kein Geld weiter von hier aus übermachen lassen und Ihr nicht auf einen Thaler mehr Staat zu machen haben werdet; vielmehr bleibet es dabei, dass der von Euch in Eurem Conto angegebener Bestand durch den Splitgerber zurück- und eingezogen werden muss.

[1] Am 10. Februar wird Rexin beauftragt, er solle sich „wegen der Difference zwischen Eurer und des Splitgerbers Rechnung recht deutlich und spécifiquement bei Gelegenheit des ersten Couriers, so Ihr an Mich schicken werdet, gegen Mich expliciren".

Da Ihr auch die Ursachen anhero anzeiget, worum Ihr von denen Präsentern die grossen Stücke dorten nicht füglich verkaufen könnet, so sollet Ihr solche allenfalls sehr wohl und vorsichtig einpacken und emballiren lassen und selbige alsdenn gelegentlich als Kaufmannsgüter mit einem sicheren Schiffe über Engelland wieder anher zurückschicken und an den Splitgerber adressiren, Mir aber zugleich davon Nachricht geben.

Die kleineren Stücke von solchen Präsentern, was nämlich von solchen Gold, Demanten und dergleichen Pretiosa mehr sein, müsset Ihr sorgfältig einpacken und emballiren lassen und Mir solche alsdenn zuerst mit einem oder zweien sicheren und zuverlässigen Couriers ohne allen Eclat und sonder dass weder dort noch unterwegens davon einiger Bruit gemachet werden müsse, auf Breslau zurückschicken. So müsset Ihr auch die Zurückziehung derer Gelder von dem Boscamp mit mehrerm Ernst pressiren, damit auch dieses berichtiget werde. Nach welchem vorstehenden allen Ihr Euch dann wohl zu achten habet.

Nach dem Concept. Friderich.

14427. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Leipzig, 6 février 1763.

Je viens de recevoir tout à la fois les rapports que vous m'avez faits depuis le 11 jusqu'au 21 du mois passé de janvier, et vous sais gré des nouvelles dont vous m'avez instruit, dont la plupart m'ont été intéressantes. A ce qu'il m'en paraît, les Français visent à prendre des mesures pour se mettre en Amérique dans un état plus fort et plus formidable qu'ils n'y ont été jamais auparavant, sans doute pour reprendre le Canada à la première occasion qu'ils y estimeront favorable. Mandez-moi si les Anglais ne s'en aperçoivent pas, et si leur ministère est si aveuglé de n'en rien sentir.

Grâce à Dieu! nous sommes ici sur le point de signer notre traité de paix avec les cours de Vienne et de Saxe, et cette paix se fait de façon que je ne sacrifie rien de toutes les possessions que j'ai eues l'année 1756 avant le commencement de la dernière guerre, de sorte que toute la comté de Glatz avec la ville et la forteresse me seront remises dans le même état qu'elles ont été au temps que les Autrichiens s'en emparèrent.

J'espère que vous, baron de Knyphausen, aurez reçu actuellement votre lettre de rappel que je vous ai fait expédier,[1] et que vous vous presserez, votre audience de congé eue, pour venir me trouver au plus tôt.

Nach dem Concept. Federic.

---

[1] Vergl. Nr. 14357.

14428. AU SECRÉTAIRE BENOÎT A VARSOVIE.

Leipzig, 6 février 1763.

A ce que je vois par votre rapport du 25 de janvier, le public à Varsovie ne se lasse point de se forger des fantômes, pour les combattre ensuite. Il en est tout-à-fait avec ces seigneurs polonais qui ont conçu de la jalousie sur le bruit frivole d'une succession au trône de Pologne assurée à la maison de Saxe par ma négociation présente de paix, affaire dont il n'y a eu absolument point question dans cette négociation, et à laquelle personne n'a pas songé même ni en touché un mot.

Voilà ce que vous saurez dire hardiment aux susdits seigneurs polonais et à tous ceux qui voudront vous entendre, et traiter ces bruits comme des contes faits à plaisir et des plus frivoles.

Nach dem Concept. Federic.

14429. AN DEN GEHEIMEN LEGATIONSRATH VON HERTZBERG IN HUBERTUSBURG.

[Leipzig,] 6. Februar 1763.

Ew. Hochwohlgeboren remittire mit ganz gehorsamstem Dank beide mir geneigtest communicirete Projets;[1] bei welchen mir nur beiläufig wegen derer zu relachirenden Kriegesgefangenen eingefallen, ob nicht noch zu inseriren, dass dieselbe préalablement ihre gemachte Schulden bezahlen müssten, wie solches in dem österreichischen Projet deutlich mit enthalten.

Bei dem 2. Articul würde mir nur noch die Nachricht erbitten, ob der Normaltag auf den 10. oder den 11. Februarii gerichtet werde. Hiesiges Oberdirectorium und Commissariat hat heute noch eine königliche Ordre erhalten, nach welcher dieselbe instruiret worden, mit dem 10. dieses Monates inclusive ihre Einnahme und Beitreibungen abzuschliessen, vom 11. aber an zu rechnen die Accise-, Steuer- und andere sächsische Kassen denen sächsischen Bedienten wieder zu überlassen. Auch seind alle commandirende Officiers darauf instruiret, dass nach Verlauf des 10. dieses, inclusive solches Tages, ihre Eintreibungen nachher aufhören würden.

Der 2. article séparé wegen Leipzig, so wenig er auch an sich releviret, lässet mir doch einige Bedenklichkeit, ob nicht dergleichen einmal von denen Leipzigern durch eine unrichtige Deutung angezogen werden könne, wenn es ihnen einfiele, auf ihren unrichtig prätendireten Strassenzwang oder auch auf eine freie Elbfahrt und Durchfahrt bei Magdeburg vorbei nach Hamburg wieder zu verfallen, und ob daher nicht diensam sei, wenn ja der Name von Leipzig in denen articles séparés paradiren soll, ein Temperativ mit anzuhängen, nämlich: so weit solches ohne einiges Präjudiz Sr. Königl. Majestät, auch Dero Landen und commerciirenden Unterthanen geschehen möge.

Bei welcher Gelegenheit mir noch eine in diesem Jahre zwischen dem hiesigen Commandanten Herrn Major von Keller und hiesigem Magistrat geschlossene schriftliche Convention einfället, nach welcher dem letzteren nachgelassen worden, zu so bequemerer Bezahlung der dermaligen Contribution einen Aufschlag und Erhöhung

[1] Zwei verschiedene Entwürfe für den Artikel 4 des preussisch-sächsischen Friedensvertrags. Vergl. dazu Nr. 14435. Der von Eichel vorgeschlagene Zusatz wurde dem Artikel eingefügt.

der Imposten von verschiedenen Waaren und Denrées, so allhier eingebracht und consumiret werden, zu machen, jedoch unter der expressen Condition, dass die königlich preussische Unterthanen niemalen dazu gezogen, noch solcher erhöheter Impost, wenn sie dergleichen hieher ein- oder durchführeten, von ihnen gefordert werden sollte. Ob dieses nicht füglich bei diesem Articul anzuhängen, überlasse näherer Einsicht.

Eichel.

Nach der Ausfertigung.

14430. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A LEIPZIG.

Finckenstein berichtet, Leipzig 7. Februar: „Le prince Repnin et le prince Dolgoruki m'ont remis cet après-dîner les copies de leurs lettres de rappel et de créance et m'ont prié en même temps de leur procurer l'honneur d'être admis à l'audience de Votre Majesté, le premier pour se congédier et le second pour entrer dans l'activité de son ministère."

[Leipzig, février 1763.]

J'ai encore beaucoup à faire aujourd'hui, de plus, je ne suis pas bien, de sorte que le créditif pourra être rendu demain vers le midi; et vous voudrez bien dire au prince Repnin que le plus longtemps qu'il restera ici, le plus de plaisir que cela me fera, et que, s'il y était resté tout-à-fait, ce ne m'aurait été que plus agréable.

Federic.

Eigenhändige Weisung für die Antwort; auf dem Berichte Finckensteins, d. d. Leipzig 7. Februar.

14431. AU SECRÉTAIRE BENOÎT A VARSOVIE.

Leipzig, 7 février 1763.

J'ai reçu votre rapport du 29 janvier et suis bien aise d'apprendre les sentiments que le comte de Keyserling vous a témoignés tant à mon égard que pour fomenter la bonne harmonie entre moi et sa souveraine. Vous direz à ce digne ministre que, vu qu'il juge à propos que je me concerte avec la Russie sur ce qui pourra concerner la succession en Pologne, le cas arrivant que le trône dût être vacant, que je suis tout-à-fait intentionné et prêt de prendre le concert nécessaire là-dessus avec la cour de Russie.

Federic.

Nach dem Concept.

14432. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KORFF A VARSOVIE.

Leipzig, 8 février 1763.

Votre lettre du 28 janvier m'a été rendue, et je vous sais gré de l'attention que vous avez eue pour m'informer de ce qu'elle comprend. Je suis bien-aise d'apprendre que le comte Keyserling soit in-

variablement porté à l'union étroite de sa cour avec moi et à ce que les deux cours prennent un concert entre elles sur ce qui pourra concerner la succession en Pologne, dans le cas que le trône viendra à vaquer, afin de convenir sur un candidat agréable aux deux cours, sauf le droit de la libre élection. Vous direz à ce digne ministre que j'entre en toutes les idées qu'il m'a fournies jusqu'à présent, et que je serai toujours sensible à l'attention qu'il me marquera pour s'ouvrir envers vous sur les avis et conseils qu'il voudra me fournir.

Il y a une chose encore sur laquelle je souhaiterais bien d'approfondir la façon de penser de ce ministre, mais au sujet de laquelle il faudra que vous vous preniez fort adroitement et avec bien de la délicatesse. C'est de savoir de lui, par votre entremise, s'il croyait possible et convenable que, parmi le concert à prendre avec la cour de Russie, je saurais obtenir d'elle qu'elle se prêtât à me faire occuper la ville d'Elbing, dont je suis déjà en possession du territoire, et que la cour de Russie m'appuierait ensuite, afin que je sache obtenir de la République la cession de cette ville par un accommodement amiable en conséquence duquel je lui remettrais cette couronne qui se trouve oppignorée encore chez nous, et accommoderais les autres petits différends qui existent encore entre moi et la République et qui, d'ailleurs, sont de peu de conséquence.

Comme vous pénétrerez d'abord que c'est un sujet dont il est absolument nécessaire que vous le traitiez très délicatement et avec beaucoup de prudence, pour ne pas donner des soupçons contre moi des vues d'agrandissement aux dépens de mes voisins, mon intention est que vous ne mettrez autrement ce propos sur le tapis envers le comte de Keyserling pour en savoir son sentiment, que par manière de discours où vous amènerez insensiblement ce propos comme une idée particulière qui vous tombait dans l'esprit, sans que vous m'en eussiez prévenu, et moins encore que vous eussiez quelque instruction ou ordre de ma part à ce sujet. Vous observerez bien, d'ailleurs, qu'en mettant ce propos dans vos discours et que vous remarquerez qu'il n'est point du goût du ministre, vous laissiez d'abord tomber ce propos, sans affectation cependant et en simulant que ce n'était qu'une idée vague qui vous fut venue par un mouvement de curiosité et qui était sans conséquence.

Pour finir cette dépêche, je vous en recommande le dernier secret, et que vous vous preniez très délicatement pour sonder le ministre sur ce qu'elle vous ordonne, afin de ne pas lui laisser le moindre ombrage sur ce sujet, dans le cas qu'il n'entrât point en votre idée.

Nach dem Concept. Federic.

14433. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN LEIPZIG.

Finckenstein berichtet, Leipzig 7. Februar, dass in dem 3. Artikel der von dem Gesandten Plotho mit dem pfälzischen Hofe abgeschlossenen Neutralitätsconvention es ausbedungen sei, „que Votre Majesté relâchera gratuitement et sans rançon les officiers et soldats prisonniers des troupes de l'Électeur, qui s'engage, de son côté, à bonifier l'argent qui leur aura été avancé pour leur subsistance, et qui se rend garant, en même temps, des dettes liquides qu'ils pourraient avoir contractées".

Leipzig, 8. Februar 1763.

Das ist alles recht gut; wo werde Ich aber die Krieges-gefangene von Mir, so bei ihnen und denen Reichsständen sein, wieder zurückbekommen? Ich kann, die bei Mir von ihnen seind, alle Tage zurückgeben, die Reichsfürsten aber seind von denen Meinigen so nicht Meister, wie Ich es bin, und dieses muss Ich also erst wissen.

Mündliche Resolution. Nach Aufzeichnung des Cabinetssecretärs.

14434. AN DEN OBERST VON BAUER.

Leipzig, 8. Februar 1763.

Ich bin von dem Einhalt Eures Schreibens vom 2. dieses ganz wohl zufrieden gewesen und mache Euch zugleich bekannt, dass, nachdem Ich mit des Churfürsten von der Pfalz Durchlaucht einen besonderen Neutralitätstractat geschlossen,[1] Ihr also bei Ausschreibung derer Contributionen die churpfälzischen Lande mit das Bergische gänzlich verschonen und, wenn dahin Ausschreibungen ergangen, solche sogleich sistiren müsset. Wäre davon bereits etwas eingegangen, so hat es dabei sein Bewenden, dass solches bei uns in cassa bleibet, was aber noch nicht abgeliefert worden, muss zurückbleiben und nichts weiter aus den bergischen und pfälzischen Landen gefordert noch eingenommen werden. Ihr habt Euch darnach zu achten und das nöthige deshalb sogleich zu besorgen.[2]

Friderich.

Nach dem Concept.

14435. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE HERTZBERG A HUBERTUSBURG.

Leipzig, 9 février 1763.

Votre rapport du 8 de ce mois m'ayant instruit des demandes que le sieur de Collenbach est venu vous faire à l'occasion de la communi-

[1] Vergl. Nr. 14433. — [2] Auf dem Schreiben des Landgrafen von Hessen, d. d. Cassel 8. Februar, worin er sich darüber beschwert, dass eines seiner Dörfer von den Ständen des Eichsfeldes zu einer ihnen auferlegten Contribution mit herangezogen sei, „comme possédant quelque peu de terres sur le territoire d'Eichsfeld", finden sich die Weisungen für die Antwort: „Der König zöge seine Truppen jetzo von dorten ganz weg. Wenn eins von den Dörfern seines Territorii mit zur Contribution gezogen werden wollen, so müsste es ein Missverstand von der Stadt Duderstadt sein, an welche er sich deshalb nur adressiren möchte."

cation que vous lui avez faite du contre-projet du traité de paix,[1] je vous dirai que, quant à l'article des bénéfices ecclésiastiques faits *in turno Clivensi* pendant cette guerre par la Reine-Impératrice,[2] vous lui passerez cet article pour ceux qui en sont actuellement en possession par la nomination de cette Princesse, de sorte que je les y conserverai. Mais, pour ce qui suit dans cet article relativement à ceux qui ont été employés par la cour de Vienne dans des charges civiles, dans les pays et villes qui rentreront en vertu de la paix sous ma domination,[3] vous refuserez absolument cet article trop fort et de trop de conséquence, pour que je puisse l'approuver ou m'y prêter en aucune façon, surtout, puisque ces gens-là me sont inconnus, et que je ne veux point me charger de sujets incapables peut-être à leurs emplois, selon notre façon de faire administrer les affaires.

Vous remontrerez à cette occasion au sieur de Collenbach que, cette guerre durante et pendant que j'ai occupé la Saxe, je n'avais disposé d'aucune charge du pays, mais que j'avais plutôt laissé cela à la disposition des ministres saxons, et que, par bonne conséquence, je demandais la réciprocité de ceci en égard de ceux que la cour de Vienne avait substitués temporairement dans les provinces qui devaient m'être restituées; enfin, que c'était une demande à laquelle je ne saurais me prêter nullement.

Sur ce qui regarde sa demande d'une spécification à lui procurer des lettres de change que nous pourrions avoir des sujets de l'Impératrice-Reine et des États de l'Empire, vous avez bien fait de lui conseiller de ne pas se faire d'illusion là-dessus. Et vous lui direz que nous n'avions présentement que les lettres de change de Bamberg, déclarées déjà par moi nulles, mais qui se montaient à la somme de 700 000 écus. Que, quant à d'autres lettres de change à la charge des sujets de Bohême, il en avait existé à la vérité, mais que le général de Schmettau, à sa dernière sortie de Dresde, les avait emportées et empaquetées parmi d'autres papiers et comptes, et que, du depuis, on les avait envoyées en différents lieux de sûreté convenables aux circonstances d'alors, d'où pour les retirer, il fallait au moins un temps de 4 ou 5 mois, et qu'ainsi il n'y avait pas moyen de se prêter à sa demande. Qu'il y en avait encore en Silésie de pareilles dont la somme monterait à au delà de 300 000 écus, mais qui demandaient également

[1] Vergl. Nr. 14391. — [2] Der Anfang dieses Artikels lautete in der von Collenbach vorgeschlagenen Fassung: „Toutes les collations de bénéfices, prébendes et dignités ecclésiastiques faites *in turno Clivensi* pendant cette guerre par Sa Majesté l'impératrice-reine apostolique de Hongrie et de Bohême ou en son nom seront confirmées par Sa Majesté Prussienne, et un chacun sera maintenu dans le droit et possession où il se trouve à cet égard à la signature des présents articles.“ — [3] Der König sollte versprechen, jeden von österreichischer Seite eingesetzten Beamten zu belassen „sa vie durant, dans la jouissance des gages, émoluments et honneurs qui lui ont été conférés pendant cette guerre“.

du temps pour être rassemblées des lieux de sûreté où on les avait remises: de sorte que ce serait une peine gratuite que de s'amuser à tout cela, et qu'il suffirait toujours qu'elles fussent toutes annulées de part et d'autre, en vertu des préliminaires de paix.

Quant à l'article de notre contre-projet touchant les prisonniers de guerre saxons[1] dont le baron de Fritsch vous a parlé, il faut que cet article reste invariablement tel qu'il se trouve dans la copie que vous m'en avez envoyée, coté de nro. 1, au sujet duquel je ne changerai rien et n'agréerai pas qu'on y substitue celui coté nro. 2. Voilà sur quoi vous vous conformerez. Au surplus, comme la cour de Dresde voudrait nous être quitte bientôt de la Saxe, et que nous avons le même désir d'en sortir au plus tôt possible, vous proposerez comme un moyen à cela au sieur de Fritsch si sa cour voulait bien nous prêter ses vaisseaux de Pirna pour nous en servir à nos transports, seulement jusqu'aux frontières; que, de cette façon, le temps pour évacuer la Saxe serait abbrévié pour trois semaines. Que, cependant, ce n'était qu'une proposition que vous lui jetiez, sauf que sa cour l'accepte où la refuse à son propre gré et à sa convenance.

Au reste, je vous ferai communiquer au premier jour la désignation de toutes les lettres de change saxonnes qui se trouvent encore auprès de mes caisses.

Collenbach veut que nous cessions nos contributions dans l'Empire. Représentez-lui que nous les suspendons en Saxe à condition qu'ils en feront autant à Glatz, et ce qui regarde l'Empire, cessera en même temps que nos ennemis ne tireront ni n'exigeront rien du pays de Clèves et de Gueldres.

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig. Federic.[2]

14436. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE A BERLIN.

[Leipzig,] 9 février 1763.

Mon cher Frère. Nous sommes, comme je vous l'ai mandé, d'accord avec nos ennemis sur toutes les conditions de la paix. Pour moi, je souhaiterais qu'au lieu de préliminaires on signât d'abord le traité. Cela a exigé l'envoi d'un courrier qui reviendra le 13 ou le 14, de sorte que vous pouvez compter que, ce jour, les préliminaires sûrement

[1] Artikel 4, vergl. Nr. 14364, 14393 und Nr. 14429. Vergl. dazu Beaulieu-Marconnay, a. a. O. S. 168 ff. — [2] Mit einem zweiten Schreiben übersendet der König an Hertzberg eine vom General von Linden mit der Meissner Porzellanfabrik getroffene Vereinbarung. „Vous êtes à même de juger de l'usage qu'il faudra que vous en fassiez vis-à-vis du conseiller privé de Fritsch, et je m'en rapporte là-dessus entièrement à vous.“ [Die Vereinbarung liegt nicht bei. Gemeint ist jedenfalls ein Bericht Lindens, d. d. Meissen 7. Februar, wonach die Manufactur sich verpflichtete, ihre auf 40000 Thlr. geschätzten Restbestände gegen ein Entgelt von 10000 Thlrn. an den König abzuliefern.]

et peut-être le traité définitif sera signé. Les conditions sont une restitution *in integrum*, de toute part, sur le pied où nous étions avant la guerre. Par complaisance et pour adoucir les esprits, j'ai promis ma voix à l'archiduc Joseph pour le faire empereur. Voilà la substance de la négociation. Il y a bien des articles pour le commerce et autres choses, mais qui ne sont d'aucune importance. Le dessous des cartes a été plus compliqué; un corps de Turcs de 110000 hommes sur les frontières de la Hongrie, la paix séparée des princes de l'Empire et une convention conclue avec les Français pour les provinces du Rhin a fort accéléré la négociation. Voilà donc une affaire terminée, après d'horribles agitations et périls. Les ratifications ne pourront être échangées que le 25; ainsi les troupes ne rentreront entièrement dans le pays qu'au commencement d'avril.

Je souhaite que vous ayez pu vous occuper d'objets agréables à Rheinsberg.[1] Je crains bien qu'il y aura eu quelque petite chose à redire; mon tour viendra, et je m'y prépare. Cependant, j'ai pris mes mesures de façon que je compte tout réparer, et cela promptement. Je mets déjà la main à l'œuvre, et j'espère que dans une année il y paraîtra.[2] J'ai encore beaucoup à travailler, ce qui m'oblige d'abréger cet entretien; ce ne sera pas, cependant, sans vous assurer de toute la tendresse avec laquelle je suis, mon cher frère, votre fidèle frère et serviteur

Federic.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig.

14437. AU DUC RÉGNANT DE BRUNSWICK A BRUNSWICK.

Leipzig, 9 février 1763.

J'ai la satisfaction de marquer à Votre Altesse que la négociation de la paix avec les cours de Vienne et de Saxe, qui a été traitée ici à Hubertusburg, est, grâce à Dieu! parvenue au point que les plénipotentiaires signeront dans un couple de jours les préliminaires de cette paix. Comme l'évacuation de la Saxe s'en suivra bientôt après, et qu'il me faudra renvoyer les troupes de mon armée dans les quartiers qu'elles ont occupés avant la guerre, je viens de demander à Votre Altesse si Elle trouve de Sa convenance de reprendre en entier ce corps de volontaires que vous eûtes la bonté de faire entrer en mon service,[3] après la paix constatée avec la France, ou si vous aimerez mieux de me laisser les gens qui le composent, contre un prix équitable en argent, afin que je sache les incorporer parmi mes autres troupes à mon gré et là où je le trouverai convenable. Je remets ceci au bon plaisir de

[1] Der Prinz hatte, Berlin 3. Februar, geschrieben: „J'ai été pour trois jours à Rheinsberg donner un coup d'œil à mes affaires domestiques.“ — [2] Wahrscheinlich zu ergänzen: „du changement“. — [3] Vergl. Nr. 14285. 14327.

Votre Altesse, qui me fera plaisir cependant de me faire savoir au plus tôt mieux le parti qu'Elle aimera de prendre à ce sujet, afin que je sache m'y arranger.[1]

Nach dem Concept. Federic.

14438. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN LEIPZIG.

Leipzig, 10. Februar[2] 1763.

Zufolge allergnädigstem Befehl Sr. Königl. Majestät habe ich die Einlage[3] an Ew. Excellenz übersenden und dabei vermelden sollen, wie Ew. Excellenz vor Sich, jedoch von Sr. Königl. Majestät wegen, denen Referenten antworten möchten, wie man sich wegen derer in ihrem Schreiben angeführten Umstände, so hier nicht allerdinges bekannt geworden, näher erkundigen und demnächst darüber näher resolviren würde.

Nach der Ausfertigung. Eichel.

14439. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LEGATION DE HERTZBERG A HUBERTUSBURG.

Leipzig, 11 février 1763.

Sur le rapport que vous m'avez fait du 10 de ce mois, je vous dirai que, quant à l'article du traité avec la cour de Vienne[4] en vertu duquel on renonce réciproquement à ce qui aura été avancé aux prisonniers de guerre pour leur subsistance et entretien, en réservant, cependant, qu'ils paieront leurs dettes, ce qu'on veut étendre aussi aux prisonniers de guerre des princes de l'Empire, j'ai toujours fait remettre aux miens par ma caisse de guerre les appointements et les prêts qu'il a fallu pour leur entretien, en argent comptant, au lieu que les commissaires de l'armée de l'Empire, chargés pour avoir soin de leurs prisonniers de guerre, ont souvent négocié à Magdeburg l'argent qu'il leur fallait pour s'acquitter sur cet article; de là est dérivé, entre autres, la

[1] Auf dem Auszug eines Schreibens des Herzogs vom 12. Februar, durch welches dem Könige die freie Disposition über das Freiwilligencorps überlassen wurde, findet sich die eigenhändige Weisung für die Antwort: „Je lui rendrai les armes et lui paierai 62000 écus en argent courant. Federic." [Das auf Grund dieser Weisung aufgesetzte Cabinetsschreiben ist vom 14. Februar datirt.] — [2] Vom 10. Februar ein Schreiben an die Herzogin von Gotha in den Œuvres Bd. 18, S. 216. Von politischem Interesse ist darin die Bemerkung über die unblutigen Streitigkeiten zwischen Sachsen-Gotha und Sachsen-Meiningen und über die Vertreibung des Prinzen Karl von Sachsen aus Curland. — [3] Eine Bittschrift von ständischen Deputirten des Herzogthums Westphalen, d. d. Arnsberg 5. Februar, worin der König ersucht wurde, ihnen eine durch den Obersten Bauer auferlegte Contribution zu erlassen, da ihr Herr, der Churfürst von Cöln, schon im vergangenen Jahre sein Contingent von der Reichsarmee zurückgezogen und die von Plotho angebotene Neutralität angenommen habe. — [4] Artikel 7.

prétention du marchand Schultze.[1] Pour ne donc pas préjudicier à mes gens, qui ont prêté de bonne foi leur argent à cet usage, il est juste qu'il soit stipulé dans le traité par une déclaration expresse que, par rapport à l'Empire, on paiera ce qui aura été avancé par des particuliers pour l'entretien de ces gens prisonniers de guerre.

Sur ce qui regarde l'article touchant l'extradition des Saxons, vous direz naturellement au sieur de Fritsch qu'il ne doit point m'obliger à signer des choses que je ne saurais pas observer, et que je n'exécuterai jamais, nonobstant qu'on voudrait le faire glisser dans le traité. Que je leur abandonnais de sauver les apparences dans des choses sans conséquence, mais, quant à ce qui regarde des choses réelles, ils ne doivent point imprudemment me forcer à promettre quelque chose que je ne puis ni ne voudrais pas exécuter, et qu'ils feront donc mieux de ne pas y insister, vu qu'autrement je ne saurais envisager cela que comme des innovations ou comme des chevilles qu'on voudrait employer pour donner lieu ensuite à recommencer de plus belle les disputes et les chicanes. Je vous renvoie, au reste, à ce que j'ai marqué de main propre sur votre susdit rapport relativement aux affaires saxonnes.[2]

Ces Saxons se donnent d'étranges airs! Faites-leur donc comprendre qu'ils ne figurent dans ce traité que comme un petit accessoire et par grâce. Ils veulent donner des lois, et nous sommes à deux lieues de Dresde!

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig. Federic.

14440. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION COMTE DE SOLMS A MOSCOU.

Leipzig, 11 février 1763.

J'ai reçu le rapport que vous m'avez fait du 20 de janvier dernier, dont j'ai été bien content par rapport aux particularités qu'il contient. Je crois en remarquer qu'il ne manque pas de gens là-bas malintentionnés et portés à brouiller les affaires entre moi et la Russie, mais que nous avons de notre côté Sa Majesté l'Impératrice et le comte Panin, qui nous importent plus que le reste de tous les malintentionnés, pourvu que vous sachiez me ménager l'amitié et la confidence de l'Impératrice et du susdit comte Panin.

[1] Hertzberg hatte berichtet: „Comme j'apprends . . que Votre Majesté n'a rien fourni aux prisonniers de l'armée de l'Empire, mais qu'entre autres le marchand Schultze de Magdeburg a avancé 15000 Rthlr. pour leur entretien, je crains de déroger à sa prétention par le susdit article.“ — [2] Dies eigenhändige Dorsual lautete: „Pour l'article 7, il faut s'en tenir invariablement au projet, et si on ne l'agrée pas, nous recommencerons les contributions de plus belle. Vous n'avez qu'à dire à Fritsch que messieurs les Saxons se mêlent de débaucher les soldats, mais que je ferai pendre sans façon le premier qui s'en mêlera, et cela *ipso facto*. Federic.“

Je dois vous faire observer que vous devez bien prendre garde à ne pas marquer tant d'appréhensions que vous l'avez fait de nouveau, au sujet des mauvais propos que le vice-chancelier a tenus sur mon sujet, en conséquence du compte que vous m'en avez rendu.[1] Gardez-vous bien de ne plus donner dans pareille faute, et quand même vous entendrez des choses qui sauront nous inquiéter, il ne faut pas que vous en paraissiez alarmé et inquiet, mais que vous témoigniez de la fermeté qu'il ne faut pas vous abandonner, quand même vous faites des recherches pour reconnaître ce qui en est au vrai de ces choses. Souvenez-vous de ce que je vous ai déjà écrit à cet égard par une de mes lettres précédentes.

Au surplus, le prince Repnin, après avoir eu son audience de congé auprès de moi,[2] vient de nous quitter, et je suis persuadé qu'à son retour à la cour de Russie, il ira faire beaucoup de bonnes choses pour nous et à notre avantage, pour cimenter la bonne harmonie et l'amitié entre nos deux cours et pour en resserrer les liens.

Nach dem Concept. Federic.

14441. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE HERTZBERG A HUBERTUSBURG.

Leipzig, 12 février 1763.

Je n'ai rien à dire contre le projet du traité de paix entre moi et l'Impératrice-Reine, tel que vous me l'avez envoyé à la suite de votre rapport du 11 de ce mois,[3] ni contre les remarques que vous avez jointes à votre rapport sur ce projet, de sorte que je crois cette affaire aplanie dans tous ses points. Quant à l'article regardant les forteresses à évacuer, il n'y aura point d'inconvénient à complaire là-dessus au sieur de Collenbach, pour lui ôter ses craintes, quoique frivoles.[4]

Il y a cependant encore une chose au sujet de laquelle il faut que vous vous expliquiez avec ce plénipotentiaire autrichien, savoir que, comme nous sommes en négociation avec les généraux des troupes de l'Empire sur l'échange à régler par rapport aux prisonniers de guerre

[1] Solms berichtete über ein Gespräch mit dem Vicekanzler Fürst Galizin, in welchem derselbe die Abtretung von Glatz — „parceque, l'Impératrice-Reine en ayant fait la conquête, il était juste qu'elle le gardât" — für nothwendig bezeichnet und erklärt hatte, „qu'il regardait les liaisons avec Votre Majesté comme très inutiles pour la Russie". Solms hatte sich darauf an Panin gewendet, um zu erfahren, ob die Kaiserin diese Ansichten theile. — [2] Vergl. Nr. 14430. — [3] Hertzberg hatte darüber berichtet: „Il est tel que Votre Majesté l'a approuvé à Leipzig, aux petits changements près sur lesquels Votre Majesté m'a laissé les mains libres." — [4] Collenbach hatte darauf bestanden, dass in dem die Räumung der Festungen Glatz, Wesel und Geldern betreffenden Artikel (5), und zwar in der Stelle: „dans le même état par rapport aux fortifications où elles ont été", das Wort „même" ausgelassen werde, weil er befürchtete, „qu'on voudrait se récrier de notre côté contre les moindres changements qui pourraient être faits dans lesdites forteresses, même pour leur amélioration".

réciproques, ceux-ci se sont opiniâtrés jusqu'à présent à ne pas vouloir se prêter autrement à cet échange que tête contre tête et charge contre charge, au lieu que je prétends que cet échange doit être général et sans réserve. Vous direz ainsi au sieur de Collenbach que, comme je savais que ces entraves venaient d'origine de sa cour, il voudra bien y écrire, pour qu'elle donne ses ordres au général commandant ces troupes, le prince de Stolberg, afin de ne plus se raidir contre ce que je désire avec raison sur cet objet.

Vous direz, au surplus, au baron de Fritsch que j'avais résolu de rendre, la paix faite et constatée, tous les prisonniers de guerre saxons, officiers et soldats, qui se trouvent à Magdeburg ou à Spandau; mais que je prétendais par contre qu'on ne me fît plus aucune chicane sur tout le reste, et qu'on mît surtout incessamment ordre sévère à ce qu'aucun sujet saxon n'osât débaucher à la désertion quelqu'un de mes troupes, de quelque façon ou sous quelque prétexte que ce soit, à moins de quoi, je ferais fort le revêche de mon côté. Ce que vous direz tout naturellement et avec énergie au susdit sieur de Fritsch.

Vous recevez ci-clos, au reste, les deux passe-ports signés par moi que le sieur de Collenbach vous a demandés pour l'envoi de ses courriers dans l'Empire.

Nach der Ausfertigung. Federic.

14442. AU SECRÉTAIRE BENOÎT A VARSOVIE.

Leipzig, 12 février 1763.

Je viens de recevoir les rapports que vous m'avez faits du 2 et du 5 de ce mois, et vous sais gré de l'attention que vous marquez pour me bien informer de l'état de la maladie dont le roi de Pologne se trouve atteint présentement; je m'attends aussi que vous y continuerez, afin de m'instruire exactement et avec toute la diligence possible des suites de cette maladie et surtout dans le cas que ce Prince en dût succomber.

Pour ce qui regarde le sieur Ghigiotti[1] et son désir à avoir soin de mes intérêts à Rome, je veux bien m'y prêter en considération des bonnes qualités dont vous vous louez de lui, et l'employer là à la place du feu sieur Coltrolini, pourvu qu'il veuille se borner à me servir tout seul là; car de vouloir s'employer là en mon service également et en même temps que dans celui du roi de Pologne, ce serait une chose incompatible.

Au surplus, vous insinuerez de ma part au comte de Keyserling, ambassadeur de Russie, que je me ferais toujours un grand plaisir pour lui donner des marques de mon estime; que, sur son intercession pour

[1] Ghigiotti, der Secretär des Nuntius in Warschau, war nach Benoîts Bericht vom 2. Februar zum Agenten des Königs von Polen in Rom ernannt worden.

la comtesse Dallwitz, je n'aurais pas manqué de remplir son attente, si, en attendant, les choses ici n'étaient pas déjà parvenues là que, en égard à la négociation de la paix, j'avais déjà sisté de mon propre mouvement toutes les contributions et livraisons en Saxe depuis le 11 de ce mois; de sorte que, depuis ce jour, rien n'est plus exigé de personne en Saxe soit en contribution soit en livraison, et que ce sont actuellement les commis des bureaux du roi de Pologne qui lèvent ses revenus en Saxe.

Au reste, comme la négociation de la paix ici n'est pas encore parvenue tout-à-fait à sa maturité, je veux bien cependant condescendre à votre demande, pour que vous sachiez faire de ma part la première notification à la cour où vous vous trouvez du traité de paix signé, dès que cette affaire aura pris consistance.

Nach dem Concept. Federic.

14443. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KORFF A VARSOVIE.

Korff berichtet, Warschau 2. Februar, u. a., Graf Keyserling habe ihm folgendes an ihn gerichtete Schreiben der Kaiserin Katharina, d. d. Petersburg 3./14. Januar, in die Feder dictirt: „Je viens de recevoir une lettre du roi de Prusse,[1] en réponse à une que je lui avais écrite, de laquelle je suis très contente. Vos idées ne me déplaisent pas, et je serais d'autant plus aise de convenir avec le roi de Prusse de ce qui regarderait la Pologne. Il faudrait que ce fût dans le plus grand secret et encore mieux entre le Roi et moi immédiatement. J'aimerais beaucoup aussi que les propositions viennent de lui."

Leipzig, 13 février 1763.

J'ai reçu votre lettre du 2 de ce mois, qui m'a extrêmement touché par toutes les preuves convaincantes que le comte de Keyserling m'a renouvelées par vous de sa véritable amitié pour moi et de ses bonnes intentions pour resserrer les nœuds de la bonne intelligence et d'un parfait accord entre l'impératrice de Russie et moi. Assurez ce très digne ministre de toute mon estime et de la parfaite reconnaissance que je lui conserverai à jamais et dont je lui donnerai des preuves en toutes occasions qui s'y offriront. Assurez-le, d'ailleurs, sur le parfait secret que je lui garderai sur toutes les ouvertures confidentes qu'il me fait, et dites-lui que je profiterai avec plaisir de ses bons conseils et de ses avis. Ajoutez que, dès que la paix sera signée ici, comme il y a toute l'apparence que cela se fera en très peu de jours, j'écrirai moi-même une lettre à Sa Majesté l'impératrice de Russie pour lui en faire notification et pour lui faire entendre en même temps que le meilleur moyen pour rendre la paix stable et permanente, serait qu'elle s'entendît avec moi et prît des mesures secrètes sur ce [qui] regardait les affaires de la Pologne et de la succession future au trône de ce royaume, et

[1] Vergl. Nr. 14322.

que, d'ailleurs, [elle] me garantît, la paix faite, tous mes États et possessions. Que, par là, il n'y avait plus à craindre pour la tranquillité du Nord, et que les Autrichiens n'oseraient plus remuer contre ni commencer de nouvelles troubles et brouiller les affaires publiques.

J'attends votre rapport sur ce que le susdit ministre aura senti sur cela.

Nach dem Concept. Federic.

14444. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE HERTZBERG A HUBERTUSBURG.

Leipzig, 13 février 1763.

J'ai reçu à la fois vos trois rapports datés du 12 et du 13 de ce mois; sur lesquels je vous donne en réponse que, quant à l'article touchant les prisonniers de guerre saxons, je vous ai déjà instruit hier[1] de mes intentions au sujet de leur extradition. J'approuve ainsi l'article ci-clos où il est question de ceci, tel que vous me l'avez proposé.[2]

Au surplus, il n'y aura aucun inconvénient, si les Saxons veulent insérer dans leur traité que les villes de Leipzig, Torgau et Wittenberg seront restituées, par rapport aux fortifications, dans le même état où elles sont à présent.

Quant à l'article séparé 1 ci-clos, je l'approuve encore tel que vous l'avez rédigé.[3]

Sur ce qui regarde l'article 6 de la *Evacuationsconvention*, je vous dirai que je ne paierai pas un sol pour frais de chevaux de *Pack*- ou *Extraposten*, ni de courriers, estafettes p. p. que les postes en Saxe ont fournis jusqu'à présent. Que, d'ailleurs, je ne paierai rien encore pour tout ceci, pendant que nous resterons en Saxe et que mes troupes ne l'auront entièrement évacuée, vu que nous ne nous servons de tous ces courriers, estafettes et postes que sur des affaires qui regardent proprement la Saxe, et sur ce qu'il faut arranger pour l'évacuer, en sorte qu'il faut que les Saxons en portent les frais. Ce sera une autre chose, si des particuliers vont avec des *Extraposten*, dans quel cas, cependant, on ne leur demandera que la taxe ordinaire, telle qu'elle a été établie avant la guerre.

[1] Vergl. Nr. 14441. — [2] Hertzberg hatte am 12. Februar berichtet, dass er dem entsprechenden in Leipzig redigirten Artikel nur die Worte „tous les généraux, officiers et soldats" hinzugefügt habe, „pour constater que Votre Majesté veut rendre les soldats saxons qui sont encore actuellement prisonniers de guerre. Au reste, Elle s'y réserve expressément la faculté de garder les soldats et autres sujets saxons qui voudront rester à Son service et dans Ses Etats." — [3] Nach diesem Artikel sollten unter den rückständigen Contributionen und Leistungen Sachsens, die am 11. Februar aufzuhören hätten, gewisse (in einer beigelegten Specification aufgeführte) Wechsel und Zahlungsversprechungen, die sich der König reservire, nicht einbegriffen werden, der König von Polen vielmehr gehalten sein, dieselben in vollwerthigem Gelde und spätestens 6 Monate nach dem Verfalltage einzulösen. Diese Specification vergl. u. a. bei Beaulieu-Marconnay, a. a. O., S. 247 ff.

Au reste, je ne mettrai point d'empêchement à ce que l'article de l'inclusion de nos alliés dans le traité définitif de paix ne soit expédié et signé au gré de la cour de Vienne et de manière qu'elle le propose, savoir que les deux hautes parties contractantes sont convenues de comprendre dans le présent traité leurs alliés et amis, et elles se réservent p.p.,[1] tout comme il se trouve rédigé dans votre rapport.

J'agrée de même ce que vous me proposez touchant l'article pour se rendre mutuellement les sujets. Mais, comme les généraux des troupes de l'Empire continuent à chicaner par rapport à l'échange des prisonniers de guerre, en insistant que cela ne se fasse autrement que tête par tête, charge contre charge, vous devez en parler encore au sieur de Collenbach pour faire en sorte que cet échange réciproque des prisonniers de guerre par rapport aux troupes de l'Empire soit stipulé, selon que je le désire, dans notre traité de paix, et qu'il en soit fait un article exprès.

Comme vous voilà instruit définitivement sur tout le contenu de votre rapport ci-dessus accusé, vous rédigerez tout en conséquence, afin de signer sur ce pied-là, en attendant que vous me préviendrez et m'avertirez d'avance du jour précis auquel vous signerez, afin que je puisse tenir prêts mes courriers que je dépêcherai le jour même que vous aurez signé.

Federic.

Nach der Ausfertigung.

14445. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Leipzig, 13 février 1763.

Vos rapports du 28 janvier et du 1er de ce mois viennent de m'entrer, et je suis bien aise de vous dire que, quant à ce qui est arrivé à Münster à l'occasion de la légion autrefois britannique,[2] tout n'a été qu'un malentendu qui a été d'abord accommodé à l'amiable et de façon que ces troupes ne causent plus là aucune inconvénience; qu'au surplus, comme ma négociation de paix avec les Autrichiens et les Saxons est actuellement parvenue au point que les plénipotentiaires respectifs sont d'accord entre eux sur tous les points et articles, de sorte qu'ils signeront demain ou tout au plus tard après-demain le traité, cela fera cesser tout le reste.

Federic.

Nach dem Concept.

[1] Der Schluss dieses Artikels lautete nach Hertzbergs Bericht vom 13. Februar: „Elles se réservent qu'après avoir obtenu leur consentement à cet égard, elles les nommeront dans un acte séparé qui aura la même force que s'il était inséré dans ce traité de paix mot pour mot." — [2] Der Bericht der Gesandten (vom 28. Januar) enthält nur eine allgemeine Mittheilung über „une démarche faite à Münster par la légion britannique et le lieutenant-colonel Beckwith qui la commande, et qu'on prétend, Sire, être passé à Votre service, qui excite beaucoup l'attention du public."

14446. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE A BERLIN.

[Leipzig,] 14 février 1763.

Mon cher Frère. Je n'ai jamais douté de la part que vous prenez à l'heureux évènement de la paix, et je vous remercie, mon cher frère, des vœux obligeants que vous faites en ma faveur. Nous attendons ici la nouvelle de la signature incessamment; les Autrichiens sont convenus de convertir l'acte des préliminaires en paix définitive. Les ratifications pourront donc en être échangées vers le 25 de ce mois, après quoi s'en fera la publication générale. Je ne pourrai être de retour à Berlin que dans six semaines au plus tôt, parceque j'ai beaucoup à faire ici pour la marche des régiments, pour régler les transports par eau et autres choses semblables; ensuite je m'en vais en Silésie, où il y a bien des arrangements à prendre. Je veux y finir toutes mes affaires, pour ne point être obligé d'y revenir avant l'année 64. Tout cela, mon cher frère, me traînera jusques au mois d'avril; ensuite un nouveau travail succédera à celui-là, pour régler et rétablir tant la Marche que le Magdeburg et le Halberstadt; et puis il faudra bien faire un tour en Poméranie, et puis un autre dans le pays de Clèves. Tout cela est un charmant délassement dont, je vous assure, je me passerais bien, si cela dépendait de moi. Toutes nos monnaies seront remises sur un meilleur pied au mois de juin; je paie toutes les dettes de l'État entre ci et ce temps-là; après je peux mourir, quand il me plaira. Adieu, mon cher frère; je vous embrasse, en vous assurant de la tendresse avec laquelle je suis, mon cher frère, votre fidèle frère et serviteur

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig. Federic.

14447. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE HERTZBERG A HUBERTUSBURG.

Leipzig, 14 février 1763.

J'ai reçu votre rapport d'aujourd'hui; sur lequel je ne saurais m'empêcher de vous dire que j'ai tout lieu d'être content de votre travail.[1] Vous n'aurez donc qu'à signer en conséquence et m'envoyer les traités.

Nach der Ausfertigung. Federic.

[1] Hertzberg hatte berichtet: „Les très gracieux ordres de Votre Majesté du 13 [Nr. 14444] que j'ai reçus cette nuit, m'ont mis en état de pouvoir procéder demain à la signature des deux traités de paix, de sorte que je compte de les Lui envoyer demain sans faute."

14448. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE A BERLIN.

[Leipzig,] 15 [février 1763].[1]

Mon cher Frère. Je ne vous écris que deux mots pour vous marquer que la paix est signée.[2] J'ai encore une grande expédition à faire, des courriers pour toutes les cours, ce qui m'empêche de vous en dire davantage. Soyez bien persuadé de la tendresse avec laquelle je suis, mon cher frère, votre fidèle frère et serviteur

Federic.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig.

14449. A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE A MOSCOU.

Leipzig, 15 février 1763.

Madame ma Sœur. La paix vient d'être signée aujourd'hui à Hubertusburg, et je prends la liberté, Madame, de vous en envoyer la copie, assuré que Votre Majesté Impériale n'abusera pas de cette marque de ma confiance. Vous y trouverez, Madame, un article projeté où Votre Majesté Impériale Se trouvait nommée, mais le plénipotentiaire autrichien n'a jamais voulu l'admettre, et Votre Majesté Impériale verra les raisons qu'il en a alléguées.[3] Je suis persuadé d'avance de la part que vous prenez, Madame, à cet heureux évènement. Il ne dépendra que de Votre Majesté Impériale d'affermir l'heureux ouvrage de la tranquillité publique auquel vous êtes si fort intéressée; rien n'y contribuera davantage, Madame, qu'en suivant les idées que votre ministre, le prince Dolgoruki, m'a communiquées hier.

Le roi de Pologne est mal, sa santé est considérablement altérée, même on m'écrit de Varsovie[4] qu'on craint que la fin soit plus prochaine qu'on se l'imagine. Si cette mort arrivait, sans qu'on s'y attende, il est à craindre que, par l'intrigue de différentes cours à cette occasion, le feu à peine éteint de la guerre ne se rallume. Je suis prêt sur ce sujet d'entrer, Madame, dans toutes les mesures que vous voudrez proposer, et pour aller plus vite en besogne, je crois devoir m'expliquer ouvertement sur ce sujet avec Votre Majesté Impériale. De tous les

[1] Vom 15. Februar ein Schreiben an die Herzogin von Gotha in den Œuvres, Bd. 18, S. 218. — [2] Die commandirenden preussischen Generäle und Officiere erhalten am 15. Februar zugleich mit der Nachricht vom Friedensschlusse den Befehl, alle Feindseligkeiten einzustellen. Zegelin, der Vicecommandant von Berlin, soll, wie ihm am 15. geschrieben wird, „die in Berlin befindliche Landbataillons, sowie solches vorhin in Friedenszeiten gewesen, wieder auseinander gehen lassen". — Am 16. erhält der Herzog von Bevern den Auftrag, sich bei den ihm gegenüberstehenden „österreichischen Generals und Commandeurs an denen Grenzen" zu erkundigen, „ob sie nicht bereits, woran Ew. Liebden nicht zweifleten, eben dergleichen Ordre zum Armistice ihrerseits erhalten hätten". [Berlin. Generalstabsarchiv.] — Die Friedensverträge mit Oesterreich und Sachsen sind abgedruckt in den Danziger „Beyträgen", Bd. 19, S. 16 ff., bei Wenck, Codex iuris gentium, III, 368 ff. und bei Beaulieu-Marconnay, der Hubertusburger Friede, S. 236 ff. — [3] Vergl. Nr. 14452. — [4] Vergl. Nr. 14442.

prétendants à la couronne de Pologne il n'y a, Madame, que les princes de la maison d'Autriche, auxquels les lois de la saine politique m'obligent de donner l'exclusion, et autant que j'ai connaissance des intérêts de la Russie, il me semble que sur ce point ses convenances se rencontrent assez avec les miennes. D'ailleurs, je conviendrai, Madame, de tous ceux que vous proposerez, cependant je dois ajouter qu'à nos intérêts communs il conviendrait mieux que ce fût un Piaste que tout autre.

Vous voilà informée, Madame, de tout ce que je pense sur ce sujet; il ne tiendra qu'à Votre Majesté Impériale de S'expliquer sur le détail de cette affaire où je ne vois aucun inconvénient; cependant, je crois que de part et d'autre il sera nécessaire d'observer un profond secret sur cette affaire, pour empêcher que ceux à qui elle ne pourrait pas plaire, n'aient le temps d'intriguer et de cabaler contre. Votre Majesté Impériale peut donc compter sur un entier concours de ma part en tout ce qui regarde cette affaire; j'espère, Madame, que tant de démarches de ma part vous convaincront du désir que j'ai de cultiver votre amitié dont je connais tout le prix, étant avec les sentiments les plus distingués, Madame ma sœur, de Votre Majesté Impériale le bon frère

Federic.

Nach Abschrift der Cabinetskanzlei; in der Ausfertigung eigenhändig (vergl. Nr. 14453).

14450. A LA REINE DE SUÈDE A STOCKHOLM.

Leipzig, 15 février 1763.

Ma chère Sœur. L'évènement de la paix qui vient de se conclure, me paraît trop intéressant, ma chère sœur, pour ne vous en pas faire part incessamment. Voilà donc, Dieu merci! la paix rétablie en Europe. Puisse-t-elle durer longtemps, et puisse la postérité jamais ne revoir la représentation des mêmes scènes que nous avons eues depuis deux ans.

Je me flatte qu'à présent notre correspondance sera entièrement rétablie sur l'ancien pied. Ma vie sera désormais, selon toutes les apparences, moins errante et vagabonde que durant cette guerre; en quelque endroit que je serai, je ne cesserai de faire des vœux pour votre conservation, vous assurant, ma chère sœur, de toute la tendresse avec laquelle je suis, ma chère sœur, votre fidèle frère et serviteur

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig. Federic.

14451. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK A BRUNSWICK.

Leipzig, 15 février 1763.

J'ai la satisfaction de vous marquer que le traité de paix entre moi et les cours de Vienne et de Saxe, à l'inclusion de l'Empire et de mes

alliés, vient d'être signé aujourd'hui par les plénipotentiaires des cours respectives, autorisés à cela. Comme je connais la part sincère que vous prenez à tout ce qui me regarde, je suis persuadé que cet heureux évènement ne manquera pas de vous faire bien du plaisir, d'autant qu'il rend la pacification en Europe générale et remet le calme et la tranquillité dans tout l'Empire.

Federic.

P. S.

Moyennant ce traité, la comté de Glatz, avec la ville et forteresse de ce nom et toute son artillerie, dans l'état où elle s'est trouvée, avant que les Autrichiens s'en sont emparés, me sera rendue, de même que Wesel, Gueldres et toutes mes possessions du Bas-Rhin, tels que je les ai possédés avant la dernière guerre. En contre, j'évacuerai la Saxe, d'où les Autrichiens se retireront également. Les prisonniers de guerre seront rendus réciproquement sans rançon.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14452. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.[1]

Leipzig, 15 février 1763.

La négociation entamée pour le rétablissement de la paix entre moi et les cours de Vienne et de Saxe ayant été couronnée du plus heureux succès, j'ai la satisfaction de pouvoir vous annoncer par la présente dépêche la conclusion de cette paix qui vient d'être signée ce matin au château de Hubertusburg par les plénipotentiaires des cours respectives, et par laquelle tous les États que j'ai possédés avant le commencement de cette guerre, et nommément la comté de Glatz et mes provinces de Westphalie et du Bas-Rhin, me sont restitués de la part de l'Impératrice-Reine, tout comme je m'engage, de mon côté, à évacuer la Saxe et à rétablir le roi de Pologne dans la possession de tous les États qui lui appartiennent.

Telles sont les conditions les plus essentielles des deux traités où la paix de Breslau de 1742 et celle de Dresde de l'an 1745 ont d'ailleurs été mis pour base.

Je m'empresse de vous faire part de ce grand évènement que vous communiquerez sans perte de temps au ministère britannique, et je ne doute pas que la nouvelle d'une paix si intéressante pour l'Allemagne et pour l'humanité en général et si glorieuse pour moi ne soit accueillie à la cour où vous êtes avec tous les sentiments que je suis en droit d'attendre de l'amitié de Sa Majesté Britannique et de l'intérêt qu'elle a toujours témoigné prendre au rétablissement de la tranquillité générale.

[1] Für die Aufnahme dieses Schreibens vergl. das S. 483. Anm. 1 gesagte.

Je vous dirai, au reste, que j'ai expressément insisté, dès le commencement de cette négociation, sur l'inclusion du roi de la Grande-Bretagne en sa qualité de l'électeur, ainsi que sur celle du duc de Brunswick et du landgrave de Hesse, et pour empêcher que cet article ne pût trouver des difficultés, je fis déclarer en même temps que j'étais prêt de comprendre également dans cette paix toutes les puissances et princes amis et alliés de Sa Majesté l'Impératrice-Reine que cette Princesse jugerait à propos d'y faire intervenir. La cour de Vienne ne s'étant pas expliquée assez clairement sur ce point, j'en fis faire mention de nouveau dans un second mémoire et fis insérer enfin cet article, de même qu'un autre, contenant l'inclusion de l'impératrice de Russie dans le contre-projet, qui fut remis, il y a dix jours, au plénipotentiaire autrichien; et ce ministre ayant prétendu ne pouvoir acquiescer à ces deux articles sans de nouvelles instructions, je le fis requérir d'envoyer un courrier à sa cour pour les demander, en déclarant réitérativement que je ne pouvais pas me départir de cette double inclusion, à cause des liaisons et des engagements que j'avais contractés avec Sa Majesté Britannique pendant le cours de cette guerre, et de l'amitié qui subsistait également entre moi et l'impératrice de Russie, aussi bien que de l'intérêt que cette Princesse avait paru prendre au rétablissement de la tranquillité générale. Le courrier du sieur de Collenbach est revenu le 12 et a apporté une réponse par laquelle la cour de Vienne, sans décliner absolument cette inclusion, a cependant témoigné qu'elle ne pouvait y donner les mains qu'après que les puissances et princes qu'on voudrait comprendre dans le traité, y auraient expressément et formellement consenti, et a proposé en même temps, pour ne pas retarder l'ouvrage de la paix, d'y substituer en attendant un article par lequel les deux parties contractantes se réservent de nommer leurs amis et leurs alliés par un acte séparé qui aura la même force que s'il était inséré dans le traité de paix. J'ai cru devoir accepter cette proposition, pour ne pas faire traîner cette négociation en longueur et pour ne pas différer la signature des traités qui intéresse le bonheur de tant de nations et celui de la Saxe en particulier. Je vous communique, en attendant, tout ce détail, de même que l'article du traité qui y est relatif et au moyen duquel la susdite inclusion de Sa Majesté Britannique pourra avoir lieu, dès qu'elle y aura donné son consentement, et qu'on aura également obtenu celui des autres puissances qui voudront être comprises dans cette paix, et mon intention est que vous fassiez également part de tout ce que dessus aux ministres anglais, en leur témoignant que je me flattais que Sa Majesté Britannique envisagerait les démarches que j'ai faites dans cette occasion, comme autant de preuves de mon amitié sincère et de mon exactitude à remplir mes engagements.

Vous aurez soin de me rendre compte de la manière dont cette communication amicale, ainsi que la nouvelle de cette paix en général,

auront été reçues par le ministère britannique, et de l'impression qui en résultera tant à la cour que sur l'esprit de la nation anglaise.

Nach der Ausfertigung. Federic.
Finckenstein.

14453. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN LEIPZIG.

[Leipzig,] 15. Februar 1763.

An Ew. Excellenz remittire ich hierbei die von des Königs Majestät heute vollenzogene Expeditiones wegen des Friedens, davon ich mir die an den Herrn Grafen von Solms und an Benoît, wenn solche zugemacht sein, zurückerbitten muss, indem ich meine Couriers dazu schon bereit habe. Des Königs Majestät haben eigenhändig an die russische Kaiserin geschrieben und mir das Schreiben[1] zugestellet. Sie haben mir gesaget, dass ich von Ew. Excellenz die darin allegirete Beilagen, nämlich die Abschrift des Tractats und die Raisons, so der österreichische Plénipotentiaire wegen der verweigerten namentlichen Inclusion der russischen Kaiserin angeführet, von Ew. Excellenz erhalten würde, welche ich dann mit einlegen und nebst Ew. Excellenz Expedition und noch einem Schreiben, so der Fürst Dolgoruki dazu an Dieselbe abgegeben haben würde, mit dem Courier sogleich fortschicken solle. Zu der kleinen Expedition, welche ich deshalb an den Herrn Grafen von Solms aufgesetzet, haben des Königs Majestät bei der Unterschrift mir befohlen, noch hinzuzusetzen, dass er dem Grafen von Panin alleine davon sagen, die anderen Minister nicht davon sprechen solle. Ich vermuthe, dass solches die verweigerte Inclusion regardire. Auf expressen Befehl soll ich dem Grafen von Solms keine Abschrift von dem Briefe an die Kaiserin mitschicken. Weil ich die Couriers nicht gerne eher abreiten lassen wollte, bis dass der unterschriebene Tractat wirklich hier angekommen, so bitte Ew. Excellenz, mir ohn' Beschwer solches gleich nach Ankunft des Couriers wissen zu lassen, wenn etwa der Jäger sich nicht bei mir meldete, wie ich fast glaube; denn meine Couriers so zu sagen den Fuss schon in dem Steigbügel haben, um auf den ersten Wink abreiten zu können.

Nach der Ausfertigung. Eichel.

14454. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A LEIPZIG.

Meissen, 18 février 1763.

Étant nécessaire d'avertir le duc de Bevern de ce qui a été convenu par le traité de paix sur l'évacuation de la Silésie et de la comté de Glatz de troupes autrichiennes, vous m'enverrez sans aucun délai un extrait dudit traité concernant cette évacuation,[2] et vous y ajouterez un

[1] Nr. 14449. — [2] Der Auszug wird am 18. an Bevern übersandt mit dem Befehl, „den erforderten Gebrauch davon zu machen und demnächst nach erfolgeter Räumung von Glatz das Regiment von Fouqué und die Freibataillons, 2 von Wunsch, eins von Le Noble und eins von Lüderitz, davon erstere bereits in Schlesien stehen, die beiden letzteren aber mit dem Generallieutenant von Seydlitz dort hinkommen und alle viere das Regiment von Quadt hinfüro ausmachen werden, zur Garnison in Glatz bestellen und legen zu lassen". — Am 19. wird Bevern beauftragt, mit dem Minister Schlabrendorff zu „concertiren . ., dass der den österreichschen Truppen bei Räumung der dortigen Lande erforderliche Vorspann ohnverweigerlich gegeben" werde. [Berlin. Generalstabsarchiv.]

second extrait relativement à l'évacuation de Wesel et des places dans mes provinces de Westphalie où il pourrait y avoir encore garnison étrangère. Je ferai parvenir le dernier au général-major de Beckwith, pour qu'il en fasse communication aux généraux français, et afin qu'il ait à ne plus exiger de contributions dans ces contrées.

Nach der Ausfertigung. Federic.

14455. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE A BERLIN.

Dahlen, 19 février[1] 1763.

Mon cher Frère. Vous serez surpris de la date de ma lettre. Je suis venu ici, puisque je commence à retirer les troupes, et que, cependant, je dois me trouver à portée d'être informé tant des mouvements de nos anciens ennemis que pour donner les ordres nécessaires. Les ratifications arriveront, à ce que l'on croit, le 27; alors on publiera la paix partout. Je viens de Meissen, où le Prince Électoral m'a fait complimenter; je l'ai fait recomplimenter à mon tour. Il m'a demandé une entrevue; je le verrai à Moritzburg, en prenant le chemin de la Silésie. Le roi de Pologne a été fort mal; il est tant soit peu mieux. Le premier ouvrage de sa convalescence a été d'ordonner de nouveaux impôts. Quel homme! Oui, mon cher frère, toutes nos monnaies seront changées entre ci et le mois de juin, et l'année 64 je suis presque sûr de les rétablir entièrement sur l'ancien taux. J'ai pris ici une infinité d'arrangements avantageux aux provinces, de sorte que j'espère dans deux années qu'il ne paraîtra plus la moindre trace de la guerre. Le pays se repeuplera d'abord de 64 000 hommes, sans compter les goujats et valets d'armée, et j'ai tant de magasins de reste qu'il y a quantité de blé destiné pour les semailles, et d'autre pour abaisser les prix exorbitants. Je ne vous marque ceci que vaguement; mais tout est déjà réglé et distribué.

Pour moi, mon cher frère, je n'ai personnellement aucun regret que la paix s'est faite comme vous le savez. Si l'État avait acquis quelque province de plus, ç'aurait été un bien sans doute; mais, comme cela n'a pas dépendu de moi, mais de la Fortune, cette idée ne trouble en aucune manière ma tranquillité. Si je répare bien les malheurs de la guerre, j'aurai été bon à quelque chose, et c'est où se borne mon ambition. Conservez-moi votre précieuse amitié et soyez persuadé de la tendresse avec laquelle je suis, mon cher frère, votre fidèle frère et serviteur

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig. Federic.

---

[1] Vom 19. Februar ein Schreiben an die Herzogin von Gotha in den Œuvres, Bd. 18, S. 219.

14456. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE HERTZBERG A TORGAU.

Dahlen, 20 février 1763.

Votre rapport du 16 de ce mois m'ayant été rémis, c'est en conséquence[1] que je vous dirai que je viens de donner mes ordres à mon ministre de Schlabrendorff, afin qu'il ne refuse plus dorénavant les religieux que l'abbé de Braunau enverra à la prévôté de Braunau[2] pour remplacer ceux qui y sont morts.

Quant au fournissement des chevaux de poste pour ma correspondance et celle de mes troupes, toutes et quantes fois que mon service le demande ici en Saxe, et au sujet de quoi vous n'avez pas pu convenir jusqu'à présent avec le sieur de Fritsch, il ne s'en fera ni plus ni moins, malgré tout ce qu'il voudra vous objecter sur ce sujet; ainsi, si les Saxons nous veulent être quittes hors du pays, il faudra bien qu'ils se prêtent à fournir à leurs dépens les chevaux dont on ne pourra se passer pour cet effet.

Au surplus, aux instances que ledit sieur de Fritsch vous en a faites, je viens d'envoyer mes ordres à mon susdit ministre de Schlabrendorff pour le rétablissement des postes de Silésie sur la route de Pologne. J'y ajoute que la communication par Grüneberg, au moyen des uhlans, pourra être remise telle qu'elle était avant la guerre, quoique toujours sous la condition expresse qu'il n'en soit fait aucun mauvais usage, en connivant à des marchands ou particuliers d'envoyer par cette poste d'uhlans des marchandises de prix ou des lettres, soit en Pologne soit de retour en Saxe, pour frauder mes droits de poste ou de péage; condition que j'y mets, et au défaut de l'observance exacte de laquelle cette permission accordée cessera d'abord.

Nach der Ausfertigung. Federic.

14457. AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK A BRUNSWICK.

Dahlen, 21 février 1763.

Je vous sais parfaitement gré de l'attention que vous me témoignez, en me proposant par votre lettre du 11 de ce mois quelques officiers hessois pour mon service. S'il y en a parmi qui soient bons et intelligents, je les agréerai avec plaisir, pourvu qu'ils n'aient pas passé en âge leur trentième année à peu près; car, pour ceux parmi eux qui sont avancés plus considérablement en âge, Votre Altesse estimera Elle-même que, la guerre présentement finie, ils pourraient être surannés, avant qu'une

[1] Hertzberg hatte ein ihm von Collenbach übergebenes Mémoire eingesendet, „par lequel il demande qu'en vertu de l'amnistie l'abbé de Braunau soit rétabli dans ses droits sur la prévôté de Wahlstatt, dont il avait été privé pendant la guerre“. — [2] So; statt Wahlstatt.

nouvelle guerre fournisse l'occasion de pouvoir s'en servir utilement dans leur métier.

Quant au général-major Beckwith, je serais embarrassé, dans les circonstances présentes, de faire autrement sur son sujet que de lui conférer le régiment de Salmuth; car, pour m'en servir dans la cavalerie, c'est ce qui me serait impossible de faire à présent, vu la réduction que je suis obligé de faire actuellement.

Je suis, au reste, très sensible à la félicitation que Votre Altesse a bien voulu me faire sur la première nouvelle que vous avez eue de ma pacification faite. Je connais trop la pureté des sentiments que vous avez pour moi, pour ne pas être extrêmement touché de la part sincère que vous y prenez, et des vœux que vous faites pour moi à cette occasion.[1] Soyez assuré, je vous en prie, de la parfaite obligation que je vous en ai.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14458. AU DUC RÉGNANT DE BRUNSWICK A BRUNSWICK.

Dahlen, 22 février[2] 1763.

J'ai eu la satisfaction de recevoir la lettre que Votre Altesse m'a écrite du 18 de ce mois, qui me confirme en tout Ses sentiments d'amitié pour moi et la part sincère qu'Elle prend à l'heureux évènement de ma pacification faite et conclue, et dont l'échange des ratifications des cours respectives se fera au premier jour, pour voir achevé cet ouvrage salutaire. Si, après cela, mes envieux continuent de former de mauvais desseins contre moi, je n'en serai pas trop soucieux et les verrai tranquillement ronger leur frein. Pour Votre Altesse, Elle sera persuadée de la reconnaissance que je Lui dois de Son amitié éprouvée en toutes occasions, dont je [ne] perdrai jamais le souvenir.

Quant à la somme de 62 000 écus de laquelle je Lui suis redevable,[3] encore elle est toute prête à être acquittée de mon commissariat de guerre à Leipzig en notre argent courant, puisqu'il n'y a moyen d'en trouver d'autre, conformément à ce que j'ai marqué à Votre Altesse par ma lettre du 14 de ce mois. Si, d'ailleurs, je saurais vous soulager relativement aux frais employés autrefois à rendre mobile le corps des volontaires, en vous faisant remettre les armes avec quelques pièces des uniformes, dès que ce corps sera incorporé en d'autres, je m'y prêterai

[1] Der Dank wird dem Prinzen am 22. Februar wiederholt. [Berlin. Generalstabsarchiv.] Am 21. spricht der König dem Grafen Sapieha seinen Dank für die Glückwünsche zum Friedensschlusse aus. — [2] Vom 22. Februar ein Schreiben an die Herzogin von Gotha in den Œuvres, Bd. 18, S. 221. — [3] Vergl. Nr. 14437.

avec plaisir. Je réitère, au surplus, à Votre Altesse les sentiments de la parfaite estime et de considération avec lesquels je suis etc.

Nach dem Concept. Federic.

14459. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES

Dahlen, 22 février 1763.

J'ai reçu à la suite de votre dépêche du 8 de ce mois les déclarations signées de M. le duc de Nivernais tout comme de milord Halifax, concernant une double neutralité à stipuler entre moi et Sa Majesté l'Impératrice-Reine relativement aux Pays-Bas et à mes provinces au Bas-Rhin sous la garantie de Sa Majesté Britannique et Sa Majesté Très-Chrétienne; dont j'ai été très satisfait à tous égards, et que je n'aurais manqué d'accepter d'abord et de vous faire expédier incessamment l'acte formel de mon acceptation ou accession, à moins qu'en attendant il ne fût arrivé heureusement que les traités de paix entre moi et les cours de Vienne et de Saxe furent signés le 15 de ce mois à Hubertusburg entre les plénipotentiaires des cours respectives, tout comme je vous en ai déjà averti, de sorte que, pour couronner cet ouvrage salutaire, on n'attend que l'échange des ratifications qui se fera aux premiers jours à Hubertusburg.

Comme ce traité de paix avec Sa Majesté l'Impératrice-Reine comprend expressément la restitution et l'évacuation respective des forteresses de Wesel et de Gueldres et généralement de tous les États, pays, villes, places et forteresses que j'ai possédés avant la présente guerre en Silésie ou autre part, et qui ont été occupés par les troupes de Sa Majesté l'Impératrice-Reine ou par ses alliés et amis pendant le cours de la présente guerre, je crois que nous n'aurons plus besoin de la déclaration ci-dessus mentionnée, vu la pacification généralement faite et conclue. Ce que vous ne manquerez [pas] de dire aux ministres susdits, en les remerciant très poliment de ma part [des] bonnes intentions qu'ils ont témoignées audit sujet, et des soins qu'ils y ont employés pour contribuer par leurs bons offices au rétablissement de la tranquillité de l'Europe.

J'attends, au reste, que vous, baron de Knyphausen, me marquiez à peu près le temps, quand, vos audiences de congé prises, vous saurez me joindre.[2]

Federic.[1]

Nach dem Concept.

[1] Dem Gesandten Hellen schreibt der König am 22. Februar: „Je crois . . assez vraisemblable l'avis qu'on vous a donné des intrigues qu'on fait jouer en Angleterre pour prévenir le Roi contre moi et pour lui faire de mauvaises insinuations à mon égard. Mais, comme je me vois, grâce à Dieu! sorti à présent des circonstances embarrassantes où la guerre passée m'avait mis, je ne suis pas trop soucieux de ces complots qui se détruiront eux-mêmes après ma paix faite et rétablie.“ — [2] Vergl. S. 508.

14460. AU PRINCE RÉGNANT D'ANHALT-DESSAU A DESSAU.

Dahlen, 23 février 1763.

Connaissant comme je suis le vif intérêt que Votre Altesse prend toujours à tout ce qui me regarde, je suis très convaincu de la sincérité des sentiments que vous venez de me témoigner par votre lettre à l'occasion de l'évènement heureux de la paix que je viens de conclure. Sensible autant que je le suis de cette nouvelle marque de votre attention pour moi, je serai bien aise de vous l'assurer en personne, ainsi qu'il ne dépendra que de votre bon plaisir de prendre le temps qui vous conviendra pour venir me trouver ici. Que Votre Altesse ne soit point en peine, comme s'il me restait quelque ressentiment de ce qu'Elle a quitté mon service;[1] outre les motifs fondés que vous en avez eus, je ne voudrais jamais gêner personne d'y rester, quand on ne le trouve plus à propos. Soyez plutôt assuré que toutes les occasions me seront agréables où je pourrai vous prouver les sentiments d'amitié et d'estime avec lesquels je suis etc.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Herzogl. Haus- und Staatsarchiv zu Zerbst.

14461. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.

Dahlen, 23. Februar 1763.

Der König dankt für „die Felicitation . . . zu dem jüngsthin gezeichneten Friedensschluss".

Es wird Mir sonsten lieb sein, wann Ew. Liebden so lange und bis Ich zuvorderst alle Meine Arrangements dorten gemachet haben werde, Dero jetzigen Orten, es sei zu Reichenbach oder an welchem Ort es Deroselben am convenablesten ist, in der Nähe bleiben werden, um à portée zu sein, zu sehen und zu wissen, wie es mit der Evacuation von Glatz und derer Orten mehr, so die Oesterreicher in dem Friedenstractat versprochen haben, gehen und welchen Tag solche Evacuation eigentlich geschehen wird; davon Ew. Liebden sodann Mich sogleich per Estafette zu benachrichtigen haben.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14462. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE BORCKE A COPENHAGUE.

Dahlen, 23 février 1763.

La réponse que vous avez donnée au baron de Bernstorff au sujet du bruit dont vous me rendez compte par votre rapport du 12 de ce mois, par rapport aux sommes que j'avais offertes au roi de Pologne,

[1] Der Fürst hatte im October 1757 wegen Krankheit den Abschied genommen.

est fort juste;[1] d'ailleurs, le ridicule du conte saute trop aux yeux, pour ne pas mériter que je m'y arrêtasse. Continuez cependant à me relater tout ce que vous apprendrez de nouvelles, et sur[tout] celles de France.

Nach dem Concept. Federic.

14463. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION COMTE DE SOLMS A MOSCOU.

Dahlen, 23 février 1763.

Je viens de recevoir votre rapport du 31 de janvier. J'ai de la peine à comprendre que l'ambassadeur anglais[2] eût demandé que l'Angleterre dût accéder à un traité entre moi et la Russie qui n'a pas existé, ou qui plutôt n'a point pris consistance par la révolution passée; circonstance dont au moins le sieur de Keith a été informé. Aussi l'alliance susdite projetée alors ne saurait plus subsister, parce-qu'elle fut bâtie sur des fondements qui ne sont plus de saison, et que, si la Russie veut faire une alliance avec moi, il faudra bien qu'elle se fonde sur toute autre chose.

Nach dem Concept. Federic.

14464. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE A BERLIN.

[Dahlen,] 24 février[3] 1763.

Mon cher Frère. Je pense bien comme vous sur la conduite du roi de Pologne; à peine nos troupes ont-elles quitté les villes que les commissaires saxons y sont entrés avec des assignations et des ordres de payer. Cette conduite inhumaine est certainement avantageuse pour nous, car la misère de ces peuples en obligera beaucoup à se réfugier ailleurs. D'ailleurs, la conduite du roi de Pologne est si bizarre qu'il se brouille aussi mal à propos que possible avec la cour de Russie. Tout ce qui est un mal pour lui, devient en ce moment un bien pour nous.

Nous avons des nouvelles de Vienne qui portent que la nouvelle de la paix y a été reçue avec de vraies démonstrations de joie; les ratifications arriveront en deux jours, et cette affaire sera finie. Le comte Kaunitz et sa souveraine sont excessivement dégoûtés de la guerre; à en juger par les procédés, je crois qu'à présent au moins ils

[1] Borcke hatte berichtet, es sei aus Warschau das Gerücht verbreitet worden, „que Votre Majesté avait offert à Sa Majesté Polonaise, en dédommagement de ses pertes, 50 millions de billets de *Steuer* saxons, sous condition que, pendant 10 années consécutives, la cour de Saxe paierait à Votre Majesté un million argent comptant". Dies Gerücht hatte Borcke dem dänischen Minister Bernstorff als gänzlich unglaubwürdig bezeichnet. — [2] Graf Buckingham. — [3] Vom 25. Februar ein Schreiben an d'Argens in den Œuvres, Bd. 19, S. 378.

désirent sincèrement de vivre en bonne intelligence avec nous. Cependant, il ne faut pas oublier la fable du chat et des souris; le chat demeure chat, quoi qu'il fasse.

Je crois que le Prince et la Princesse Électorale ont de bonnes intentions, qui, cependant, ne prévaudront pas contre le gouvernement de Brühl, tant qu'il durera. Il est bien difficile aux hommes, mon cher frère, de porter un jugement de l'avenir; le chapitre des évènements est trop vaste; néanmoins j'entrevois que cette paix pourra durer le peu de jours qui me restent à vivre, car toutes les puissances sont épuisées. S'il y a une nouvelle guerre, il y a apparence qu'elle se fera entre la France et l'Angleterre; il n'y a qu'à ne se point allier avec ces peuples et les laisser faire. Que nous importe la merluche[1] et le Cap-Breton?

Je suis assez content dans ce moment de la Russie, et mon sentiment est qu'il faut rester comme nous sommes, en nous ressouvenant du proverbe de l'empereur Auguste: *Festina lente!*

Cependant, j'emploie tout ce temps-ci à faire des arrangements domestiques, et il n'y a plus aucun doute que, dès cette année, la plus grande partie des provinces sera remise; l'année prochaine il ne faut plus qu'il reste nulle part de traces de la guerre. C'est mon devoir, mon cher frère, de travailler dans cette occasion; si de ma vie je puis rendre quelque service à l'État, c'est de le relever à présent de la subversion et, s'il est possible encore, corriger les abus et mettre la réforme où elle est nécessaire. Ce projet est vaste et embrasse beaucoup de branches; mais, si le Ciel m'accorde quelques jours de vie, je le conduirai à sa perfection; sinon, j'en laisserai les traces que les autres pourront suivre, s'ils le trouvent à propos. Je suis avec toute la tendresse et l'estime possible, mon cher frère, votre fidèle frère et serviteur

Federic.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig.

14465. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE HERTZBERG A TORGAU.

Dahlen, 24 février 1763.

Votre rapport du 23 de ce mois vient de m'être remis; au sujet duquel je vous dirai que c'est absolument une chose controuvée et qui n'est du tout fondée, quand on fait accroire au sieur de Fritsch comme si l'on avait tiré de nouvelles prestations de la ville de Leipzig depuis le 11 de ce mois. Car non seulement je l'ai expressément défendu, mais il est constaté qu'après le 10 dudit mois les miens n'ont levé plus rien en contributions ou en prestations de cette ville, et que toutes les caisses ont été remises aux commis saxons. Ce que je présume qui peut avoir donné lieu à un pareil bruit, c'est que les bourgeois et les

[1] Anspielung auf den Streit zwischen England und Frankreich um die Fischerei von Neufundland.

artisans de Leipzig, n'ayant plus voulu prendre en payement depuis le susdit jour notre monnaie qui a eu cours en Saxe, contre la stipulation expresse de l'article 8 de notre convention signée, on a été obligé de les y forcer, en faisant payer à quelques-uns d'entre eux une amende en argent, pour les ramener à la raison.

Je compte pareillemement faux les griefs qu'on a portés au sieur de Fritsch relativement au *Vorspann* pour mes troupes. Outre qu'en conséquence de la convention alléguée la Saxe est obligée d'en fournir à l'occasion de l'évacuation du pays, il est arrivé en Thuringe que, ne se trouvant point là-bas de commissaires saxons, quand mes troupes se sont mises en mouvement pour se retirer, mes gens ont été obligés de prendre eux-mêmes ce qu'il leur fallait de *Vorspann*, et voilà ce que vous direz tout naturellement au susdit sieur de Fritsch.[1]

Au surplus, quand vous passerez à Hubertusburg pour procéder à l'échange des ratifications, vous devez, en y allant, vous rendre ici chez moi pour recevoir les ordres que j'ai à vous donner encore.

Nach der Ausfertigung. Federic.

14466. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A TORGAU.

Dahlen, 24 février 1763.

Comme nous sommes sur le point que les ratifications de la paix seront échangées entre les plénipotentiaires respectifs, et qu'il est nécessaire que, dès que l'ouvrage de la paix sera entièrement achevé par là, les notifications en soient faites à tous mes États et provinces, et que la paix y soit publiée, selon l'usage, d'une manière solennelle, ma volonté est que vous devez incessamment faire expédier ces notifications pour toutes mes provinces sans exception et les envoyer à ma signature, afin que du jour que l'échange des ratifications sera fait, mes ordres à ce sujet puissent partir incontinent après.

Nach der Ausfertigung. Federic.

14467. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION COMTE DE SOLMS A MOSCOU.

Solms berichtet, Moskau 23. Januar / 3. Februar, ein Vertrauter der Kaiserin und des Grafen Panin habe ihm versichert, „que toutes les puissances étaient déconcertées de voir tant d'union entre la Prusse et la Russie, et que, depuis que les sentiments de Sa Majesté envers Votre Majesté commençaient à être connus, et qu'on

[1] Dem General Seydlitz befiehlt der König am 25. Februar, „dass Ihr aus Torgau so viel an Fourage werdet mitnehmen müssen, wie Ihr nöthig habet, denn unterwegens auf dem Marsch durch die Lausnitz zu fouragiren nicht angehet; daher Ihr also werdet Wagens nehmen müssen, um die nöthige Fourage mit zu transportiren“. [Berlin. Generalstabsarchiv.]

savait la manière amiable, confidente et tout ouverte dont Votre Majesté agissait à son égard, tout le monde voulait accéder à ce traité. Parlant ensuite des négociations de paix commencées entre Votre Majesté et l'Impératrice-Reine, il dit que l'Impératrice serait charmée, si elles réussissaient indépendamment de sa médiation, qu'elle avait été très satisfaite de la lettre que Votre Majesté lui avait écrite à ce sujet,[1] et qu'elle était toujours très disposée à remplir les engagements qu'elle avait pris vis-à-vis de Votre Majesté, au cas que ces premières conférences n'aboutissent à rien."

Dahlen, 24 février 1763.

Le rapport que vous m'avez fait du 3 de ce mois, m'a donné une satisfaction infinie par le très bon train que je vois que mes affaires et mes intérêts prennent à la cour où vous vous trouvez, en sorte qu'il ne me reste rien à désirer sinon que cela continue d'aller toujours sur le même pied, et que cela s'affermisse de mieux en mieux, afin que rien ne puisse troubler cette bonne intelligence et harmonie que, de ma part, je cultiverai soigneusement avec Sa Majesté l'Impératrice.

Nach dem Concept.

Federic.

14468. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KORFF A VARSOVIE.

Dahlen, 26 février 1763.

Votre dépêche du 8 de ce mois m'a été remise. Par laquelle j'ai appris avec plaisir la continuation des bons sentiments du digne comte de Keyserling, pour la direction duquel je veux bien lui confier que mes dernières lettres à Sa Majesté l'Impératrice,[2] auxquelles j'attends la réponse, roulent principalement sur la paix actuellement signée à Hubertusburg, sur ce que le plénipotentiaire autrichien n'avait jamais voulu admettre un article projeté de ma part pour inclure nommément Sa Majesté Impériale de Toutes les Russies, et, au surplus, sur des ouvertures confidentes que je lui ai faites conformément aux idées du comte Keyserling d'un concert à prendre secrètement entre nous par rapport à la future vacance du trône de la Pologne.

Pour ce qui regarde les comtes Dohna et de Finck pour lesquels ce digne ministre s'est intéressé,[3] afin de les pourvoir de charges en Prusse, je vous avoue que j'en suis un peu embarrassé, vu que je n'aime pas que des étrangers se mêlent de mes affaires intérieures et domestiques, et que je ne voudrais pas donner des fonctions dans mon pays qu'à ceux que je connais moi-même, et dont je suis convaincu qu'ils sont capables de les remplir parfaitement selon mes intentions et

[1] Vergl. Nr. 14351. — [2] Nr. 14419. 14449. — [3] Korff hatte berichtet, Keyserling lasse den König ersuchen, „de conserver le comte de Dohna dans son poste de grand-forestier qu'il a obtenu d'abord après la paix"; ferner bitte er den König, „de confier le second poste de forestier vacant au comte de Finck son parent".

qui s'y appliquent entièrement. Voilà pourquoi je voudrais bien que vous sauriez éluder adroitement cette proposition du susdit ministre, pour qui, d'ailleurs, je conserverai toute l'estime et amitié possible.

Nach dem Concept. Federic.

14469. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE A BERLIN.

Dahlen, 26 février 1763.

Mon cher Frère. Vous n'avez pas besoin de me remercier pour les quartiers d'hiver;[1] c'est la moindre attention que je vous devais, car certainement les travaux de votre dernière campagne n'ont pas peu contribué à rendre plus souple et plus pacifique la cour de Vienne. Nous attendons à tout moment la ratification des préliminaires; il me revient même de tous les côtés que les Autrichiens y vont rondement dans l'exécution qui les regarde, des articles de la paix.[2]

En allant en Silésie, je ferai pour vous, mon cher frère, et pour mon frère Ferdinand le métier de contrôleur de vos finances; les revenus que vous tirez tous deux de ces terres, sont trop nécessaires pour qu'on les néglige, et je vous rendrai compte de ma commission à Berlin. Je suis avec le plus tendre attachement, mon cher frère, votre fidèle frère et serviteur

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig. Federic.

14470. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN TORGAU.

Dahlen, 26. Februar 1763.

... Die von [Sr. Majestät] vollenzogene Expeditiones wegen des Friedensschlusses[2] übersende an Ew. Excellenz hierbei zurück, wegen welcher des Königs Majestät beliebet haben, dass solche bereit und fertig gehalten werden sollen, um nach wirklich geschehner Auswechselung derer Ratificationen sogleich abgeschicket werden zu können. Ich habe auch die ausserdem erforderliche Notifications an die Gouvernements und Commandanten bereits fertig und halte solche bis zum Datiren dergestalt bereit, damit, sobald die Zeit dazu angekommen, ich solche an Ew. Excellenz adressiren könne, auf dass Dieselbe mit denen andern an die Collegia durch gleiche Estafettes oder Couriers abgehen können. Ob diese alsdenn das Einreiten mit blasenden Postillons nochmals wiederholen müssen oder aber ob solches nunmehro in der Stille geschehen könne, ist mir nicht bekannt. Ich gestehe, dass mir die Zeit etwas lang wird, bevor die Nachricht von denen wirklich zu Dresden angekommenen beiden Ratificationen erhalten und dass zu deren Auswechselung geschritten werde, indem in drei Tagen die dazu ausgesetzte Zeit verflossen sein dörfte.

Sogleich Mittages um 11 Uhr trifft der Herr Geheime Rath von Hertzberg hier ein.

Nach der Ausfertigung. Eichel.

---

[1] Ein Schreiben des Prinzen dieses Inhalts liegt nicht vor. — [2] Vergl. Nr. 14466. — [2] So.

14471. AN DEN OBERST VON BAUER.

Dahlen, 27. Februar 1763.

Ich habe Euer Schreiben vom 22. dieses erhalten und bin von dessen Einhalt ganz wohl zufrieden gewesen. Was die dort[1] beizutreibende Contributions anbetrifft, da habe Ich Euch bereits vorhin deshalb bei Gelegenheit des gezeichneten Friedenstractats schon bekannt gemacht, dass Ihr mit deren weitern Beitreibung aufhören und solche sistiren sollet. Und da es nunmehro auf dem Point stehet, dass die Ratifications dieser Friedenstractaten werden ausgewechselt werden, so müsset Ihr die Beitreibung und Bezahlung dessen, was noch an Contribution ausgeschrieben worden, alsofort sistiren,[2] auch dem Generalmajor von Beckwith von diesem Meinem Willen sogleich Nachricht geben, auf dass solches seines Ortes auch geschehen müsse . . .

Nach dem Concept. Friderich.

14472. AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Dahlen, 27 février 1763.

J'ai reçu vos rapports du 11 et du 15 de ce mois. Je crois avoir tout lieu de présumer que le traité de la paix avec la France, quand il viendra à être communiqué au Parlement, causera des rumeurs encore, quoique je sente, comme vous, que cela n'inquiétera pas trop la cour. Je suis cependant bien aise que, mes affaires faites par la paix que j'ai conclue, je saurais regarder tout cela d'un œil indifférent, étant d'ailleurs persuadé que du chemin que le lord Bute prend, il ne saurait guère manquer que tôt ou tard il cassera le cou.

Nach dem Concept. Federic.

14473. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE HERTZBERG A HUBERTUSBURG.

Dahlen, 28 février 1763.

Sur ce que vous venez de me marquer, par votre rapport du 27 de ce mois, que le sieur de Fritsch vous a averti que les ratifications du Roi son maître venaient d'arriver, sans faire aucune mention si celles du sieur de Collenbach sont également arrivées, je vous dirai que vous devez bien observer à ne pas du tout vous prêter de faire l'échange des ratifications seul et séparément avec le baron de Fritsch, ce qui serait un acte nul; mais il faut d'une nécessité absolue que l'échange

[1] In den westphälischen Bisthümern und dem Erzbisthum Trier. — [2] Der Minister Finckenstein wird am 27. Februar von diesem wiederholten Befehl an den Obersten Bauer, die Beitreibungen einzustellen, in Kenntniss gesetzt, mit dem Auftrage, dem Capitel von Paderborn davon Mittheilung zu machen.

des ratifications des deux plénipotentiaires se fasse dans le même temps et d'un pas égal, et non pas l'un sans l'autre, après, cependant, que vous aurez préalablement examiné si les actes de ratification des deux plénipotentiaires sont en bonne et due forme, de sorte qu'alors les échanges pourront se faire en temps égal et point du tout séparément les uns sans les autres.

Federic.

Vous n'oublierez pas de dire qu'il faut de toute nécessité que le prince de Stolberg soit informé de ce qui regarde l'échange des prisonniers.

Nach der Ausfertigung. Der Zusatz eigenhändig.

14474. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE A BERLIN.

[Dahlen,] 1er mars[1] 1763.

Mon cher Frère. Je vous annonce l'échange du traité de paix qui vient de se faire à Hubertusburg, et où les Autrichiens se sont prêtés de bonne grâce. Il serait difficile d'entrer en détail des raisons qui les ont rendu accommodants dans cette occasion; selon les apparences, l'abandon de leurs alliés, 110 000 Turcs sur leur frontière, le manque d'argent et le peu de succès de leur dernière campagne leur auront inspiré ces sentiments pacifiques.

Il dépendra entièrement de vous d'aller à Rheinsberg; pour vos affaires, j'espère de vous remettre sûrement cette année vos terres de Silésie;[2] c'est un article, mon cher frère, qui est très nécessaire à vos finances, et dont j'aurai tout le soin possible.

Messieurs Fritsch et Collenbach viendront ici cet après-dîner comme les colombes de Noé avec l'olivier au bec; vous pouvez croire qu'ils seront bien reçus, car la nouvelle qu'ils apportent en vaut la peine. J'irai le 4 à Torgau, où je resterai jusqu'au 12 ou au 13, que je partirai pour la Silésie. Je ne crois pas être à Berlin avant la fin de ce mois ou le commencement du mois prochain; cependant, je me garderai bien d'arriver là-bas le 1er d'avril, car mes compatriotes se moqueraient de moi.[3] J'espère vers ce temps avoir le plaisir de vous assurer de vive voix des sentiments de tendresse et d'estime avec lesquels je suis, mon cher frère, votre fidèle frère et serviteur

Federic.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig.

---

[1] Vom 1. März ein Schreiben an d'Argens in den Œuvres, Bd. 19, S. 380. — [2] Vergl. Nr. 14469. — [3] An d'Argens schreibt der König am 1. März (vergl. Anm. 1): „Je ne veux pas arriver chez vous le 1er du mois prochain; les facétieux se moqueraient de moi et me diraient poisson d'avril."

14475. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE HERTZBERG A HUBERTUSBURG.

Dahlen, 1er mars 1763.

Je viens de recevoir à la fois vos dépêches du 28 février et du 1er de ce mois, par lesquelles j'ai appris avec bien de la satisfaction que l'échange des ratifications se fait aujourd'hui.[1] Pour ce qui regarde la nomination des généraux des deux côtés pour procéder à la reddition réciproque des prisonniers, il faudra que je sache seulement précisément le jour, quand les commissaires de la cour de Vienne se rendront aux lieux de leur destination pour faire cette opération, et où; car, au reste, il m'est indifférent que cet échange se fasse sur les confins de la Silésie.

Les Saxons ont bien fait, au surplus, de s'accommoder au fournissement gratuit des chevaux de poste pour mon service dans les districts occupés par moi en Saxe, jusqu'à ce que tout sera évacué. Je n'en aurais pas pour cela payé un sol, de même que des arrérages y relatifs. Ce que vous direz au sieur de Fritsch, à qui vous devez, d'ailleurs, assurer que je venais de donner mes ordres précis au général de Belling de contenir ses gens, pour ne pas commettre aucun excès. Vous ajouterez qu'avec cela je retirerai demain toutes les troupes légères de ce côté-là, tout comme peut-être demain la garnison de Meissen se retirera de même. Au reste, je serai bien aise de voir ici messieurs de Fritsch et de Collenbach, quand ils auront fini leur tâche à Hubertusburg, ainsi qu'il ne dépendra que d'eux et de leur loisir, quand ils voudront se rendre ici.

Nach der Ausfertigung. Federic.

14476. AN DEN GEHEIMEN COMMERZIENRATH VON REXIN IN KONSTANTINOPEL.

Hauptquartier zu Dahlen, [1. März 1763].[2]

Mit denen Friedensunterhandlungen zwischen Meinem Hofe und den wienerschen und polnisch-sächsischen Höfen, davon Ich Euch bereits in Meinem vorletzteren über Warschau geschrieben habe, ist es nunmehro so weit gekommen, dass nach einer Negotiation von ohngefähr sechs Wochen die respective dazu Bevollmächtigten einen doppelten Friedenstractat, nämlich einen zwischen Mir und der Kaiserin von Hungarn und Böhmen Majestät und einen zwischen Mir und Sr. Königl. Majestät von Polen, Churfürsten zu Sachsen, den 15. dieses Monates auf dem Schlosse zu Hubertusburg in Sachsen gezeichnet und, nachdem die contrahirende Höfe solches alles ratificiret und bestätiget haben,

[1] Am 1. März giebt der König in gleichlautenden Cabinetsordres an Lehwaldt, Bevern, Schlabrendorff, Zegelin u. a. Befehl, den Frieden „mit denen in vorigen dergleichen Fällen beobachteten Solennitäten" zu publiciren. Vergl. Nr. 14466. 14470. — [2] Das Datum ergiebt der Inhalt.

heute[1] die Ratificationes derer Tractaten unter denen Plénipotentiaires ausgewechselt worden seind, dass also dadurch dieses Friedensnegotium gottlob glücklich geendiget und der Friede allhier völlig herstellet ist.

Nach diesem Friedensschlusse renonciren die contrahirende Theile réciproquement auf alle und jede Indemnisationes wegen derer Verluste und Schäden, so dieselbe durch den letzteren Krieg gehabt haben; alle Feindseligkeiten werden aufgehoben und das geschehene in ein völliges Vergessen gestellet; die vorigen Breslauer und Dresdener Friedenstractaten werden zum Grunde des jetzigen Friedenstractats *ceteris paribus* gesetzet und confirmiret, diejenigen von denen deutschen Reichsständen, so sich gegen Mich declariret hatten, in den Frieden mit eingeschlossen und der Westphälische Friede und die Reichsconstitutiones bestätiget. Die Festungen von Glatz, Wesel und Geldern werden Mir, und zwar mit allen Fortificationen und mit aller Artillerie, sowie solche zu der Zeit, da sie genommen worden, und überhaupt alle Meine Länder, Provinzien, Städte und Possessiones, welche Ich in anno 1756 vor letzterem Kriege besessen, so viel davon bisher noch feindlich occupiret worden, wieder restituiret; dagegen Ich sowohl als die Oesterreicher Sachsen evacuiren und dem König von Polen restituiren, so dass alles wieder auf den Fuss wie vor diesem letzteren Kriege kommet.

Ihr seid vorhin schon instruiret, was Ihr denen Ministern der Pforte auf diesen Fall declariren sollet. Inzwischen Ihr diesen Meinen Friedensschluss nunmehro der Pforte und denen Ministern auf die dorten gewöhnliche Art und Weise benachrichtigen sollet, denenselben aber dabei convenablement zu insinuiren habet, dass zwar bei diesen Friedensunterhandlungen von Seiten des wienerschen Hofes verlanget worden, dass Ich demselben Hungarn und seine dortige Possessiones garantiren möchte, welches Ich aber aus Consideration vor die Pforte nicht eingehen wollen, vielmehr solches abgeschlagen hätte, mithin die Pforte versichert sein könnte, dass nichts zu ihrem Präjudiz oder Nachtheile in dem jetzigen Friedenstractat enthalten, und dass Ich die Freundschaft mit der Pforte allemal conserviren und werthschätzen würde.

Sobald übrigens nächstens dieser geschlossene Friedenstractat gedrucket sein wird, so werde Ich nicht ermangeln, Euch einige Exemplaria davon zusenden zu lassen.

Friderich.[2]

Nach dem Concept.

14477. AU SECRÉTAIRE BENOÎT A VARSOVIE.

Dahlen, 1er mars 1763.

Votre rapport du 19 de février m'a été rendu; au sujet duquel je vous dirai que, la paix faite et ratifiée à présent, les miens n'exigeront

[1] Vergl. Nr. 14475. — [2] Ein zweites Schreiben an Rexin vom 1. März enthält die nochmalige Weisung (vergl. Nr. 14426), die für die Pforte bestimmt gewesenen Geschenke zurückzusenden.

plus aucunes livraisons aux magasins de la Silésie,[1] mais cela cessera d'abord.

Comme, cependant, il me faut renvoyer dans ma province de la Prusse tous mes régiments qui y ont leurs quartiers ordinairement, et qu'il faut qu'ils trouvent à subsister sur cette route pendant leur passage par la Pologne, il faut en conséquence nécessairement que je laisse encore quelque troupe de hussards et autres gens en Pologne le long de cette route, afin qu'ils y fassent les amas nécessaires qu'il faut indispensablement pour la subsistance des susdites troupes, qui ne sauront s'en passer pour retourner en Prusse. Voilà en conséquence de quoi vous saurez vous expliquer convenablement envers ceux qui vous en parleront là où vous vous trouvez.

Nach dem Concept. Federic.

14478. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE HERTZBERG A HUBERTUSBURG.

Dahlen, 3 mars[2] 1763.

J'ai vu tout ce que vous m'avez marqué dans votre rapport du 2 de ce mois, sur quoi je vous dirai en réponse: que je viens de nommer le général-major de Wylich, auquel j'ai conféré le caractère de lieutenant-général, afin d'écarter toute différence et difficulté relativement au commissaire désigné de la part des Autrichiens à cette commission, qui partira incessamment pour Dresde, comme le lieu de conférence à ce sujet, que j'agrée, afin de concerter et arranger avec le lieutenant-général de [Ried][3] tout ce qu'il faut tant à l'égard des prisonniers de guerre réciproquement à rendre que pour ce qui regarde la reddition mutuelle des sujets qui ont pris parti dans le service de l'un et de l'autre, afin que tout puisse être arrangé ensuite de façon que ce dont on sera convenu ensemble, puisse être mis en exécution. Vous expédierez ainsi incessamment, s'il en faut, un plein pouvoir à cela pour mondit lieutenant-général de Wylich, afin que je le puisse signer tout d'abord.[4]

[1] Nämlich in Polen. Vergl. Nr. 14386. — [2] Vom 3. März ein Schreiben an die Herzogin von Gotha in den Œuvres, Bd. 18, S. 222, ein Schreiben an die Königin daselbst Bd. 26, S. 37. — [3] In der Vorlage steht irrthümlich „Hadik". Hadik hatte den General Ried für die Auswechselungscommission vorgeschlagen, wie seine von Hertzberg abschriftlich eingesandte Correspondenz mit Collenbach ergiebt. — [4] Dem General Tauentzien wird am 3. März befohlen, „dass, wenn es mit der Befreiung Meiner bei denen Oesterreichern befindlichen Kriegesgefangenen dahin gekommen sein wird, dass solche in Schlesien angekommen sein werden, Ihr alsdann sofort den Generallieutenant von Finck und den Generalmajor von Rebentisch, ferner den Obristlieutenant und ehemaligen Vicecommandanten zu Glatz d'O, den Ingenieurobristen Wrede und den Obristen Quadt, desgleichen auch den Generalmajor von Zastrow und dessen vormaligen Platzmajor zu Schweidnitz, den von Lölhöffel, arretiren und bis auf Meine fernere Ordre im Arrest halten lassen sollet. Bis dahin Ihr inzwischen von dieser Meiner Ordre nichts eclatiren lassen sollet. Ihr habt Euch darnach zu achten." [Abdruck bei Preuss, Friedrich d. Gr., Urk.-Buch, Bd. V, S. 147.]

Je présume, d'ailleurs, que le commissaire à nommer de la part de l'armée de l'Empire ne manquera pas d'arriver au plus tôt à Dresde, afin qu'en même temps et au même lieu tout puisse être arrangé entre mondit lieutenant-général et celui qu'on autorisera pour cet effet, touchant l'échange des prisonniers de guerre de ma part et de la part de l'Empire.

Quant à ce qui regarde la demande du général Hadik pour lui faire restituer ses bagages qui lui ont été enlevés l'année 1759, ce n'est pas faute de bonne volonté de ma part que je voudrais lui complaire là-dessus; mais, comme ce sont, je crois, les hussards qui les ont enlevés, et dont on connaît combien vite le butin leur passe par les mains, j'en suis un peu en peine. Avec tout cela, je prendrai d'abord connaissance si et où l'argent provenu de cela, qu'on vous a dit exister encore, se trouve, pour prendre alors des mesures là-dessus.[1]

Au surplus, quant à l'article à mettre en exécution encore pour achever tout ce qui regarde le traité de paix, savoir touchant la nomination des alliés et amis qui y doivent être compris,[2] je veux bien vous dire, pour votre direction seule, que, dans le fond, cet article m'est à présent tout-à-fait indifférent, quoique je convienne que, pour garder le dehors, il faudra l'arranger encore, vu qu'il en est fait mention dans le corps du traité.

Nach der Ausfertigung. Federic.

14479. AN DEN GEHEIMEN LEGATIONSRATH VON HERTZBERG IN HUBERTUSBURG.

Dahlen, 3. März 1763.

Des Königs Majestät haben in Dero anliegenden Antwort[3] von Ew. Hochwohlgeboren Abreise von Hubertusburg noch nichts erwähnet; ich vermuthe, dass Sie es bei Ertheilung Dero Resolution vergessen oder vielleicht aus der Attention gelassen haben. Wann aber die beiden anderen Herrn Plénipotentiaires von dorten bereits abgereiset sein und mithin nicht abzusehen ist, wozu Ew. Wohlgeboren[4] längeres Dortsein dienen könnte, so glaube ich, Dieselbe dörften nicht unrecht thun, wenn Dieselbe auch von dorten aufbrächen und Dero Weg allenfalls über Dahlen nach Torgau nähmen, um von dar weiter nach Berlin abzugehen. Ich glaube, dass Dieselbe darunter um so weniger anstossen würden, als man sagt, dass des Königs Majestät Selbst morgen oder übermorgen von hier nach Torgau gehen dörften; es wäre dann, dass Ew. Hochwohlgeboren bei der Gelegenheit des zur Unterschrift ein-

[1] Dem Generallieutenant von Seydlitz wird am 3. März vom Könige mitgetheilt, Hadik habe „bei Mir Ansuchung gethan, dass ihm seine Bagage, davon er den Werth auf 14000 Florins rechnet, so ihm 1759 zu Teplitz durch den jetzigen Generalmajor von Kleist enleviret worden, wieder restituiret werden möchte. Es will dabei verlauten, dass das erwähnte davor gelösete Geld annoch existiren solle. Da Mir davon nichts bekannt ist, so habt Ihr Mir dasjenige, so Euch davon bewusst, und wo die Sachen geblieben, zu berichten, auch zu melden, ob und was Euch von dem deshalb vorhandenen Gelde und wo sich solches befindet, bekannt sei, auf dass Ich Mich darüber weiter erklären kann." [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [2] Vergl. Nr. 14444. — [3] Nr. 14478. — [4] So.

zusendenden Pleinpouvoirs nochmalen bei des Königs Majestät über obgedachten Punkt specialiter anfragen wollen. Ich untergebe dennoch alles Dero weiteren Einsicht und Belieben.

Nach der Ausfertigung. Eichel.

14480. AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Michell berichtet, London 18. Februar: „Il est surprenant de voir avec combien peu de satisfaction la nouvelle du traité définitif[1] a été reçue ici du général de la nation; personne ne s'en félicite, et le peuple n'en témoigne aucun acte d'allégresse; les partisans les plus zélés du ministère n'en parlent même qu'avec beaucoup de modération et comme d'un ouvrage plutôt nécessaire qu'avantageux."

Dahlen, 3 mars 1763.

Je viens de recevoir le rapport que vous m'avez fait du 18 de février. Ce qu'il comprend, me fait présumer qu'il y a beaucoup de ferment encore parmi la nation contre les ministres, ce dont à présent je n'ai plus à me mêler d'aucune façon, mais être spectateur tranquille. Vous continuerez à me faire vos rapports.

Nach dem Concept. Federic.

14481. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE BORCKE A COPENHAGUE.

[Dahlen, 4 mars 1763.][2]

An Borcke nach Dänemark.

Quand vous en aurez l'occasion, vous direz à M. Bernstorff que je serais bien aise que sa cour voulût bien nommer un autre ministre pour Berlin. Si l'on vous en demande la raison, vous insinuerez au ministre que, durant toute la guerre, cet homme[3] avait témoigné une prévention singulière en faveur de mes ennemis, qu'il avait accrédité et semé toute sorte de mauvais bruits à Berlin, et que sa conduite avait été, à cet égard, si irrégulière que son plus long séjour ne pourrait que porter préjudice au service de son maître, et qu'on me fera grand plaisir d'en nommer un autre, quel qu'il puisse être, qui me sera toujours infiniment plus agréable que cet homme-là.

Nach dem Concept. Eigenhändig. Federic.

14482. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE HERTZBERG A HUBERTUSBURG.

Dahlen, 4 mars 1763.

Sur ce que vous m'avez fait souvenir par votre rapport du 3 de ce mois des magistrats de Guben[4] et autres lieux de la Basse-Lusace,

[1] Der am 10. Februar zwischen England und Frankreich geschlossene Pariser Friede. — [2] Das Datum von Eichel zugesetzt. — [3] Ahlefeldt. — [4] Vergl. S. 158.

qui se trouvent arrêtés encore à Spandau, je viens de donner mes ordres, afin qu'ils doivent être élargis d'abord et mis en liberté pour retourner chez eux.

Je fais un ordre pareil au commandant de Torgau, pour que le chambellan de Schœnberg et les officiers saxons et autres prisonniers de guerre qui se trouvent actuellement là, doivent également être mis en liberté.

Au surplus, quand votre besogne sera faite à Hubertusburg, j'agrée que vous en puissiez partir pour retourner à Berlin.

Nach der Ausfertigung. Federic.

14483. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE HERZOG VON BRAUNSCHWEIG-BEVERN.[1]

Dahlen, 6. März[2] 1763.

Ew. Liebden danke Ich vor die in Dero Schreiben vom 3. dieses Mir gemeldete Nachrichten, und dienet Deroselben zu fernerer Direction, wie dass jüngsthin der österreichische Plénipotentiaire zu denen Friedenshandlungen, von Collenbach, allhier zu vernehmen gegeben hat, dass, da die Oesterreicher noch vieles von Belagerungsartillerie und Ammunition zu Glatz hätten, sie mit Abführung derselben fast ohnmöglich vor dem 20. dieses Monates würden fertig werden und also Glatz nicht eher als den 20. oder 21. dieses würden evacuiren können; wobei gedachter von Collenbach sich geäussert, dass man österreichischerseits nichts von denen angelegten neuen Festungswerken bei Glatz demoliren, sondern alles deshalb in dem Stande lassen würde, wie es jetzo befindlich wäre, wiewohl sein Hof sich keine besondere Merite hieraus zu machen gedächte. Mein Wille ist demnach, dass Ew. Liebden die Oesterreicher wegen der Evacuation von Glatz nicht pressiren, noch von ihnen den Ort geschwinder zu räumen verlangen, vielmehr aber nur Dero Attention darauf richten sollen, wie die Oesterreicher mit der Räumung dieses Platzes zu Werke gehen, um Mich davon und zu welcher Zeit die Evacuation völlig geschehen wird, zu informiren.

Friderich.[3]

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

[1] Beverns Berichte sind im März aus Reichenbach datirt. — [2] Vom 6. März ein Schreiben an die Gräfin Camas in den Œuvres, Bd. 18, S. 154. — [3] Am 10. März schreibt der König an Bevern, er wisse schon, „dass vor dem 21. dieses die Festung Glatz von denen Oesterreichern nicht überliefert werden wird". „Ich werde den 18. dieses Monats in Schweidnitz eintreffen und gedenke alsdann das Vergnügen zu haben, Ew. Liebden an ein- oder anderm Orte zu sehen." Am 12. März dankt der König dem Herzog für die Nachricht, dass die österreichische „Evacuation von der Festung Glatz . . den 18. dieses geschehen soll". [Berlin. Generalstabsarchiv.]

14484. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE A BERLIN.

Dahlen, 8 mars 1763.

Mon cher Frère. On procède actuellement à l'exécution de la paix; les armées, comme deux gros nuages orageux, se retirent, chacune de leur côté, avec leur bagage et leur canon; mais des héros, ennemis de toute paix et confondant la gloire et le butin, se mêlent de continuer la guerre sous leurs propres auspices; ce sont des déserteurs de toutes les armées qu'un Turenne, déserteur de nos bataillons francs, conduit; ils ont établi le siège de leur domination entre Freiberg et Chemnitz, et leurs Lacys et leurs Becks détroussent les passants aux environs de Leipzig et dans les bois d'Annaberg. Ils peuvent s'attendre au triomphe de la roue et de la potence qui tôt ou tard terminera leurs glorieux exploits.

La garnison de Berlin doit en partie y rentrer aujourd'hui. Je partirai le 15 de Torgau, mais la cavalerie ne sera guère de retour avant les premiers jours d'avril. Voilà, mon cher frère, la gazette de Dahlen; veuille le Ciel que je n'aie que des choses de cette nature à vous écrire, et daignez me croire avec toute l'amitié et l'estime possible, mon cher frère, votre fidèle frère et serviteur

Federic.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig.

14485. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE KORFF A VARSOVIE.

Dahlen, 8 mars 1763.

Les lettres que vous m'avez faites du 20, 21 et 24 février, viennent de m'être remises à la fois, et c'est à ma satisfaction entière que j'ai vu le bon tour que vous avez pris pour sonder adroitement le comte de Keyserling sur ce qui regarde la ville d'Elbing.[1] Comme il ne paraît point goûter l'affaire, et que, d'ailleurs, son avis sur ce sujet est des plus sages,[2] vous la laisserez tomber entièrement, sans plus en sonner mot, pour ne pas vous faire soupçonner.

Quant à ce que vous dites de l'article 20 du traité entre la France et l'Autriche de l'année 1758, auquel la Suède avait accédé alors sans la Russie,[3] de même que de l'article secret dont vous mandez que le

[1] Vergl. Nr. 14432. — [2] Keyserling hatte ausgeführt, sein Hof werde sich schwerlich mit dem Projecte bezüglich der Stadt Elbing befreunden, da Russland sich nach Auffassung des russischen Ministeriums nur deswegen an dem letzten Kriege betheiligt habe, um den Vergrösserungsplänen des Hauses Brandenburg entgegenzutreten. Bericht Korffs vom 24. Februar. — [3] Korff hatte, Warschau 21. Februar, über ein Gespräch zwischen ihm und Keyserling berichtet: „Il finit par dire qu'il espérait que Votre Majesté connaissait l'article 20 du traité entre la France et l'Autriche de l'année 1758, auquel la Suède avait accédé la même année sans la Russie. C'est une convention à l'égard de la Pologne. Il m'a donné à lire cet

comte Keyserling vous l'avait fait lire, je vous avoue que je ne me souviens pas d'avoir vu ni l'un ni l'autre, et voilà pourquoi je serais bien aise, si vous saviez me procurer une copie de ces pièces, au cas que cela se pût faire de bonne grâce et sans que notre digne ministre en conçut des soupçons.

Du reste, comme je vous ai déjà communiqué par une de mes dépêches antérieures ce que la lettre que j'ai écrite en dernier lieu à l'impératrice de Russie,[1] comprend, et que vous estimez vous-même que par là votre commission aurait sa fin et qu'après vous sauriez vous en retourner, j'en suis content, de sorte que, si le comte de Keyserling ne trouve votre plus long séjour [à] Varsovie indispensablement nécessaire, vous retournerez ici, après vous être congédié du ministre et lui avoir donné mille assurances de mon estime et de ma considération distinguée pour lui et des sentiments de reconnaissance que je lui conserverai à jamais des marques de sa vraie et estimable amitié qu'il m'a données en toutes occasions. Qu'au surplus il pourrait compter que je n'aurais rien plus à cœur que de cultiver cette heureuse harmonie qui règne entre moi et sa souveraine.

Nach dem Concept. Federic.

14486. AU SECRÉTAIRE BENOÎT A VARSOVIE.

Dahlen, 8 mars 1763.

Votre rapport du 26 de février m'a été rendu, dont j'ai été bien aise; mais au sujet de son contenu je dois vous faire observer que vous saurez vous épancher en compliments à la cour où vous êtes, tant que vous voudrez,[2] mais qu'en cela vous vous bornerez à des compliments de politesse et éviterez à ne point donner trop des assurances de ma part et qui sauraient me gêner; de sorte que vous vous contiendrez uniquement dans ces compliments à des généralités.

Nach dem Concept. Federic.

---

article secret, qui ne contient d'autre chose que de vouloir coopérer à soutenir le droit de libre élection et, à la fin, que, si les Polonais tombaient dans leur choix sur un des princes de Saxe, que les deux puissances s'engagent à le soutenir."

[1] Nr. 14449. — [2] Benoît hatte bei der Notification des Friedensschlusses (vergl. S. 520) der Theilnahme König Friedrichs an der Krankheit des Königs von Polen Ausdruck gegeben. Bei dieser Gelegenheit hatte ihm Graf Brühl erklärt, er werde alles thun, „pour affermir le plus étroitement que possible la nouvelle liaison qui venait d'unir nos deux maîtres", eine enge Freundschaft sei für beide Staaten nützlich und sogar nothwendig. König August hatte den Geheimrath von König eigens zu Benoît geschickt, um seine Dankbarkeit für die Theilnahme König Friedrichs und den Wunsch freundschaftlicher Beziehungen zu Preussen auszusprechen.

14487. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Dahlen, 9 mars[1] 1763.

Je suis bien aise d'avoir appris par votre lettre du 6 de ce mois votre heureux retour à Berlin, et quant à ce qui regarde la manière dont mes ministres aux cours étrangères se conduiront, la paix faite, vis-à-vis de ceux de la France, vous les instruirez qu'ils n'entrent en rien avec ceux-ci, hormis ce qu'un dehors poli et la bienséance demandent absolument.

Federic.

Nach dem Concept.

14488. AU MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE DE LA GRANDE-BRETAGNE MITCHELL A BERLIN.

Dahlen, 9 mars 1763.

Je connais tout le prix de la diligence que le Roi votre maître vous a ordonné de faire pour me remettre une copie en son nom du traité définitif de paix que Sa Majesté vient de conclure.[2] Vous l'assurerez, je vous en prie, de la parfaite reconnaissance que je lui en ai, et de la joie que je partage avec lui sur un ouvrage si digne de lui et si salutaire à toute [l']Europe. Je vous sais gré, d'ailleurs, de l'empressement que vous avez eu à satisfaire ces ordres. Je suis persuadé de la sincérité des sentiments que vous me témoignez à l'occasion de ma paix conclue avec les cours de Vienne et de Dresde. Le compliment que vous m'en faites, m'a été ainsi très agréable; vous pouvez compter de votre part sur l'affectueuse estime que je vous conserverai toujours.

Federic.

Nach der Ausfertigung im British Museum zu London.

14489. AU SECRÉTAIRE BENOÎT A VARSOVIE.

Dahlen, 11 mars 1763.

J'ai reçu votre rapport du 2 de ce mois; au sujet duquel je vous dirai que sur la note que vous avez jointe audit rapport des officiers saxons qui se trouvent actuellement prisonniers encore en Prusse, ce que j'ai ignoré, je viens de donner mon ordre au général feld-maréchal de Lehwaldt qu'ils doivent être relâchés d'abord conformément à ce qui en est stipulé dans notre traité de paix, et qu'il leur doit être permis d'ailleurs de retourner directement de là à Varsovie. Ce dont vous saurez faire avertir le comte de Brühl, qui apparemment n'ignorera pas à présent que tout ce qu'il y a eu, sans cela, des officiers et soldats saxons prisonniers de guerre dans mes autres provinces, a été déjà remis effectivement pour retourner à Dresde.

1 Vom 10. März ein Schreiben an d'Argens in den Œuvres Bd. 19, S. 384. —
2 Vergl. Nr. 14480.

Quant à ce que vous me dites touchant des ménagements à avoir pour les Polonais, j'en aurai, autant que les circonstances le permettront. Mais il faut que vous sachiez avec cela que la guerre nous a fort désolés; qu'il faut que mes troupes sorties autrefois de la Prusse y retournent reprendre leurs quartiers, qu'ils passent indispensablement par la Pologne, et qu'ils trouvent de quoi subsister à leur passage.

Des excès qu'ils dussent avoir commis à leur marche je n'en connais aucun, et s'il [y] en a eu par-ci par-là quelques petits mésentendus, c'est principalement de ce que les Polonais ont refusé de prendre notre monnaie, tandis que notre soldat n'a point d'autre pour payer ses vivres; et généralement ignore-t-on qu'il est difficile de faire marcher le soldat comme des capucins? en sorte qu'il ne faut pas regarder de si près, quand il y en a qui ne vivent pas tout-à-fait en ordre. Au reste, l'on ne voudra pas mettre sur le compte de mes troupes, s'il y a des marodeurs, brigands et de pareilles gens sans aveu qui font des excès dans ces contrées-là, sous des prétextes tout-à-fait faux: gens que je désavoue absolument.

Nach dem Concept.

Federic.

14490. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Finckenstein berichtet, Berlin 9. März: „J'ai reçu . . les ordres de Votre Majesté en sujet de l'envoi d'une personne versée dans les affaires de justice et en particulier dans le droit public pour assister madame la margrave de Baireuth et madame la princesse de Württemberg, et pour empêcher qu'il ne leur soit fait aucun tort de la part du Margrave aujourd'hui régnant."[1] Er, der Minister, habe für diese Commission den Geheimen Rath Buchholtz auserwählt und übersende die Papiere, welche diesem bei den beiden Fürstinnen zur Legitimation dienen sollten.

Nach dem Concept.

Dahlen, 11 mars 1763.

Après avoir signé les expéditions que vous aviez jointes à votre rapport du 9 de ce mois touchant l'envoi du sieur Buchholtz à Baireuth, j'accorde à celui-ci pour frais et dépenses de sa commission la somme de 1000 écus argent courant que vous ferez prendre sur la caisse de légation.

Federic.[2]

---

[1] Markgraf Friedrich von Baireuth war am 26. Februar gestorben und sein Oheim Markgraf Friedrich Christian ihm in der Regierung gefolgt. Sowohl die Markgräfin-Wittwe, Sophie Caroline, geb. Prinzessin von Braunschweig, als auch ihre Stieftochter, die Herzogin von Württemberg, waren Nichten König Friedrichs. — [2] Eichel schreibt am 12. März an den Minister Finckenstein: „Sowie ich aus denen Antwortschreiben derer beiden Prinzessinnen an den König, so gestern Abend eingelaufen und welche von Torgau aus noch an Ew. Excellenz zu communiciren mir reservire, [ersehe,] so wird die Besogne des Herrn Geheimen Rath Buchholtz eben nicht gross dorten sein."

14491. AN DEN ETATSMINISTER GRAF FINCKENSTEIN IN BERLIN.

Dahlen, 11. März 1763.

. . . Mit des Königes hiesigem Séjour ziehet es sich nunmehro zu Ende; Höchstdieselbe gehen übermorgen, als den 13. dieses, nach Torgau, allwo Sie den 14. bleiben, den 15. aber die Ew. Excellenz bekannte Entrevue[1] haben und alsdenn Dero Reise nach Schlesien weiter fortsetzen werden, um den 18. in Schweidnitz zu sein. Um Sich allda mündlich mit des Herrn von Schlabrendorff Excellenz über alle dortige Sachen zu arrangiren, dörften Sie bis zum 21. inclusive da bleiben, den 22. nach Glatz, den 23. nach Neisse und von dar den 25. spätestens über Brieg nach Breslau gehen, darauf zwei bis drei Tage allda bleiben, um alles übrige mit gedachtem Herrn von Schlabrendorff Selbst zu regliren und darauf etwa den 28. dieses Dero Reise nach Berlin zu continuiren.

Es würde mir schwer fallen, bei meinen schwächlichen Umständen zu dieser Jahreszeit eine so vive Reise, so mich fast mehrentheils unterwegens und auf der Strasse halten würde, zu souteniren; dahero ich hoffe und glaube, dass des Königs Majestät mich wohl von Torgau ab nach Berlin abgehen lassen dörften, wohin ich sodann meine Route über Potsdam nehmen würde und ohngefähr den 18. in Berlin zu sein gedächte. . .

Wegen der anliegenden Relation des Herrn von Plotho[2] habe nur so viel beiläufig melden wollen, dass schon unterm 15. Februarii die Ordre an den Obristen Bauer ergangen, sogleich dorten alle Beitreibung der Contributionen zu sistiren und von allem, was nicht eingegangen, nicht das geringste weiter zu fordern noch einzutreiben; welche Ordre ihm dann auch unter dem 27. gedachtes Februarii und nochmals unter dem 6. dieses wiederholet, desgleichen auch der Kammerpräsident zu Minden, der von Massow, darauf positive instruiret worden, welche beide zugleich angewiesen seind, auch dem Generalmajor Beckwith davon Communication zu thun,[3] dass also hoffentlich über die Contributiones quaestionis keine weitere Griefs erfolgen werden.

Sowie der Obriste von Bauer jüngsthin berichtet, so wird die Evacuation von Wesel und dem Clevischen p. bereits den 12. oder 13. dieses geschehen.

Des Königs Majestät ist es etwas sensible, dass der Herr Baron von Knyphausen noch nicht bei Deroselben angelanget ist, dessen Ankunft Sie zeither tagtäglich erwartet haben, da Deroselben dessen Abreise aus dem Haag schon so lange gemeldet worden. Ich sehe dessen Ankunft inzwischen noch stündlich entgegen und wünschete sehr, dass solche, wo nicht noch morgen hier, doch noch übermorgen zu Torgau geschehen möchte, denn, Deroselben nachher in Schlesien zu folgen, dörfte bei so schnellem Reisen fast nicht möglich sein. . .

Eichel.

Auszug aus der Ausfertigung.

---

1 Vergl. Nr. 14455. — 2 Liegt nicht bei. — 3 Dem General Beckwith schreibt der König am 5. März, er zweifele nicht, „que le colonel de Bauer ne vous ait fait part présentement des ordres que je lui ai envoyés sur ce qui regarde les affaires de ce pays-là. Et comme, d'ailleurs, mon général-major de Linden, que j'ai chargé du commandement du corps des troupes que je renvoie en quartiers dans le pays de Clèves, est en marche pour y arriver bientôt, autorisé qu'il est de moi, pour arranger tout le reste là-bas, il vous dira mes intentions ultérieures."

14492. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION COMTE DE SOLMS A SAINT-PÉTERSBOURG.

Torgau, 13 mars 1763.

La dépêche que vous m'avez faite du 23 février, vient de m'être rendue, avec la réponse y jointe de Sa Majesté l'Impératrice,[1] dont j'ai eu tout lieu d'être satisfait par les sentiments amiables qu'elle m'y a renouvelés.

Je vous sais gré, d'ailleurs, du compte que vous m'avez rendu de votre conversation avec le comte de Panin au sujet des affaires de Pologne. Je suis d'autant plus édifié des sentiments qu'il vous a fait paraître sur cela,[2] qu'ils se rencontrent parfaitement avec les miens, de sorte qu'il ne coûtera guère que nous ne convenions ensemble. Cependant, comme je sais que l'Impératrice souhaite fort que toute cette affaire soit ménagée avec le dernier secret, je voudrais bien que vous sachiez insinuer au comte Panin le plus poliment et avec bien de l'adresse qu'il me paraissait qu'on parlait un peu trop sur cette affaire, en sorte que j'étais en peine que le secret ne commençat à en transpirer en plus d'un endroit, ce qu'il me semblait cependant qu'on dût bien éviter et d'en ménager d'autant plus le secret que, sans cela, les cours qui avaient d'autres vues en ceci que Sa Majesté Impériale, ne manqueraient pas de dresser leurs batteries contre notre concert à prendre, dès qu'elles en auraient le moindre indice.

Vous ferez bien des compliments de ma part au grand-chancelier Woronzow pour l'assurer combien je serai charmé de le voir chez moi à son passage de Berlin, lorsqu'il se mettra en ce voyage qu'il médite à faire.[3]

Der König empfiehlt dem Gesandten, „de ménager au possible les extraordinaires et d'y agir en très bon économe"; für einen aus der Gefangenschaft in Sibirien zurückgekehrten preussischen Hauptmann Lambert werden ihm 500 Thlr. bewilligt.

Nach dem Concept. Federic.

14493. AU MINISTRE D'ÉTAT COMTE DE FINCKENSTEIN A BERLIN.

Torgau, 13 mars 1763.

Vous n'ignorez pas les brouilleries survenues depuis peu à l'occasion de l'administration des États du feu duc Antoine-Ulric de Saxe-Meiningen, la duchesse sa veuve en ayant pris possession, comme tutrice testamentaire, contre le gré des cours de Saxe-Gotha, de Coburg et de Hildburghausen, qui se croient fondées à cette tutelle.[4]

[1] D. d. Moskau 21. Februar n. St. — [2] Panin hatte erklärt, „que, selon lui, l'intérêt de Votre Majesté et de sa cour serait d'éloigner tout prince étranger et de faire tomber le choix sur un piaste". Bericht des Grafen Solms, d. d. Moskau 11./22. Februar. — [3] Eine Urlaubsreise. — [4] Vergl. S. 516. Anm. 2.

Comme la cour de Gotha vient de s'ouvrir à moi que son intention n'était point de pousser cette affaire à l'extrémité, mais que plutôt elle voudrait y céder, pourvu que cela pourrait être ménagé en sorte qu'il se fît une convention amiable là-dessus avec son parti contraire et de manière que cela n'eût point l'air comme si elle s'était vue forcée à plier et à céder, j'ai trouvé cette idée fort juste et bonne, et c'est ainsi en conséquence que je viens d'ordonner à mon ministre à Ratisbonne, le sieur de Plotho, de travailler là-dessus dans cette affaire, comme vous le verrez par la copie ci-jointe de l'ordre que je lui envoie.[1]

Mais parceque, d'ailleurs, la susdite cour voudrait que je fisse faire des insinuations à la cour de Saxe pour qu'elle entre dans la même idée et instruise son ministre à Ratisbonne d'appuyer là-dessus celui de Saxe-Gotha, ma volonté est qu'en défaut de ministre de ma part à Dresde vous instruisiez incessamment le sieur Benoît à Varsovie, afin qu'il en fasse des insinuations convenables à ce sujet à la cour où il se trouve, et ménage cette affaire en sorte que la cour de Gotha la souhaite, et qu'elle obtienne son but.

Nach dem Concept. Federic.

14494. AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

Michell berichtet, London 1. März, er habe in der ihm vorgeschriebenen Art und Weise[2] dem Lord Halifax die Nachricht von dem zu Hubertusburg geschlossenen Frieden mitgetheilt. „Je trouvai ce secrétaire d'État, comme je m'y attendais, charmé d'avoir la confirmation de ce grand évènement, tant parcequ'il rendait la tranquillité générale que parcequ'il mettait Votre Majesté au comble de Sa gloire, après les revers qu'Elle avait eu à essuyer pendant toute cette guerre. Il me parut aussi être extrêmement satisfait du contenu de l'article séparé[3] que je lui communiquai, et il me dit que Votre Majesté avait fait à cet égard tout ce qu'on pouvait attendre d'Elle."

Von Lord Bute dagegen habe er, Michell, auf eine Mittheilung desselben Inhalts folgende Antwort erhalten: „Milord Bute fait bien ses compliments à Monsieur Michell et le remercie de l'heureuse nouvelle qu'il lui a communiquée par son billet d'aujourd'hui, et l'en félicite de tout son cœur."

Torgau, 14 mars[4] 1763.

Je vous sais parfaitement gré de l'attention que vous [avez] eue pour m'informer de différentes impressions que la paix que j'ai conclue,

[1] Cabinetsordre an Plotho, d. d. Torgau 13. März, mit dem Befehl, „Eure Attention darauf zu richten und Euch sofort mit dem sachsen-gothaischen Minister darüber zu besprechen und weiter zu concertiren, auch demselben hierin überall auf das beste zu secondiren und zu appuyiren, damit diese Sache den von seinem Hofe gewünschten Zweck erhalte". Der Herzogin von Gotha schreibt der König am 14. März (vergl. Anm. 4): „Vos ordres sont exécutés, ma chère duchesse. J'ai fait écrire à Ratisbonne, où j'ai un homme qui, avec une poitrine forte et des termes énergiques, plaidera votre cause." — [2] Vergl. Nr. 14452. — [3] Ueber den Miteinschluss der gegenseitigen Verbündeten in den Frieden. — [4] Vom 14. März ein Schreiben an die Herzogin von Gotha in den Œuvres Bd. 18, S. 223 und an Prinz Heinrich ebendas. Bd. 26, S. 271.

a faites en Angleterre. La froideur et la jalousie que le lord Bute n'a pas pu cacher envers vous à cette occasion, m'est à présent assez indifférente. Qu'il continue d'aller son train et de faire ses affaires, comme il veut; je n'y prendrai aucune part, ni en bien, ni en mal, et je resterai spectateur tranquille à quoi tout cela aboutira.

Nach dem Concept. Federic.

14495. AU SECRÉTAIRE VON DER HELLEN A LA HAYE.

Torgau, 14 mars 1763.

Vous m'avez fait plaisir de m'informer de ce que votre rapport du 5 de ce mois comprend. Quant aux nouvelles de France, la chose qui m'intéresse et qui satisfera le plus à ma curiosité, est de savoir comment les affaires vont avec les finances en France, quels arrangements on y prend pour les rétablir et combien de temps il faudra à peu près pour les remettre en ordre. Afin que vous soyez aussi à même de m'en faire un rapport satisfaisant à ce sujet, vous prendrez de bons avis des gens intelligents qui ont été sur les lieux en France.

Nach dem Concept. Federic.

14496. AU DUC RÉGNANT DE BRUNSWICK A BRUNSWICK.

Torgau, 14 mars 1763.

Je suis vraiment touché des sentiments amiables que Votre Altesse m'a témoignés dans Sa lettre du 9 de ce mois. Je serais fâché, si vous perdrez à la somme de 62 000 écus que je vous ai fait remettre pour le corps de vos troupes que vous avez mis en mon service.[1] J'ai compté la somme ronde et me suis persuadé qu'elle saurait être suffisante à proportion du nombre des gens qui le composent, et voilà pourquoi je m'en suis acquitté dans la meilleure monnaie qui m'était à la main. Cependant, comme je ne prétends point d'entrer en discussion sur cela avec Votre Altesse ni ne voudrais pas qu'Elle y fît quelque perte réelle, je viens de donner mes ordres à mon colonel de Bauer que, quand il me ramènera cette troupe, il doive faire remettre à la disposition de Votre Altesse les armes, les chevaux avec leurs harnais, pour autant qu'il s'en trouvera, et me ramener seulement ce qu'il y a de gens de ce corps.

Nach dem Concept. Federic.

---

[1] Der Herzog hatte geschrieben: „Selon Ses ordres ayant compté sur la somme de 62 925 écus 20 gros argent d'ici, selon que Votre Majesté me l'avait fait savoir par une lettre à mon frère, j'avais assigné l'entrepreneur sur cette somme.“ Vergl. Nr. 14437. 14458.

14497. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE HERTZBERG A BERLIN.

Schweidnitz, 19 mars 1763.

J'ai reçu votre lettre du 15 de ce mois, et je suis bien aise de vous dire en réponse à cette lettre et à celles qui se trouvent à sa suite,[1] qu'ayant parlé moi-même au conseiller privé de Fritsch avant mon départ de la Saxe, je suis convenu de tout avec lui.[2]

Je me fais, d'ailleurs, un plaisir de me prêter à la demande de la cour de Vienne relativement au colonel de Creutz, et j'ai donné ordre au conseiller privé et auditeur-général de Pawlowsky de remettre entre les mains du ministre d'État le comte de Finckenstein le revers par lequel il se reconnaît prisonnier de guerre, et un acte qui le déclare libre de cet engagement, de quoi vous ne manquerez pas d'avertir le sieur de Collenbach. Mais quant au nommé Trenck,[3] je ne saurais à peine m'imaginer que la cour de Vienne voulût s'intéresser pour un homme de sa trempe et qui s'est rendu indigne de la protection de cette cour. Si néanmoins la cour de Vienne continuait ses instances pour son élargissement, j'y consentirais aussi pour lui prouver par là les égards que j'ai pour son intercession. Au reste, le précis ci-joint[4] vous mettra en état de répondre aux quatre premiers mémoires[5] du sieur de Collenbach. Vous en adoucirez les expressions, autant que vous pourrez, en lui laissant entrevoir que l'affaire du mariage du prince de Stolberg[6] pourrait bien s'ajuster à son contentement.

Nach der Ausfertigung. Federic.

14498. AN DEN ETATSMINISTER FREIHERRN VON SCHLABRENDORFF IN BRESLAU.

Breslau, 24. März 1763.

Da der sächsische Hof nach Ausweisung des hier angeschlossenen Promemoria[7] auf den Durchmarsch der darin benannten Truppen durch Schlesien nach Polen und dass diese Truppen währenden Durchmarsches durch Schlesien die benöthigte und specificirte Subsistance und Vor-

[1] Nach Hertzbergs Bericht hatte Fritsch gebeten, der König möge „ne pas faire durer le séjour de ses troupes en Saxe au-delà du terme de 3 semaines après l'échange des ratifications ou jusqu'au 21 mars, et ne pas profiter de la prolongation de 10 jours stipulée dans la convention séparée". Er hatte ferner darum ersucht, „qu'on traite les *Vorspann* avec un peu plus de ménagement". — [2] Ueber diese Unterredung liegt kein Bericht von Fritsch vor. — [3] Der bekannte Abenteurer Friedrich Freiherr von der Trenck, der zuerst in preussischen Diensten, dann österreichischer Rittmeister, seit 9 Jahren gefangen in Magdeburg sass. — [4] Liegt nicht bei. — [5] Gesuche mehrerer schlesischer Grundherren um Wiedereinsetzung in den Genuss ihrer Revenuen. — [6] Nach Hertzbergs Bericht wünschte Prinz Stolberg, „que Votre Majesté veuille agréer le mariage qu'il a contracté avec la fille du comte de Reuss-Lobenstein en Silésie, et lui assurer la succession future de son beau-père". — [7] D. d. Dresden 19. März.

spanns gegen Bezahlung in Schlesien erhalten möchten, bei Mir angetragen, als habet Ihr die kürzeste Route für diese Truppen durch Schlesien und wie Ihr wegen ihrer Subsistance Euch zu arrangiren gedenket, Mir morgen anzuzeigen.

Friderich.[1]

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14499. AU PRINCE ÉLECTORAL DE SAXE A DRESDE.

Breslau, 25 mars 1763.

Monsieur mon Frère. Dès que j'eus reçu la lettre de Votre Altesse Royale, on a fait les arrangements pour le passage des troupes saxonnes par la Silésie; elles trouveront et des commissaires et tous les arrangements faits pour leur subsistance. J'ai saisi cette occasion avec empressement pour vous témoigner le désir que j'ai de vous obliger en toute occasion. Je remercie en même temps Votre Altesse Royale du plaisir qu'Elle m'a fait de me procurer à Moritzburg la satisfaction de renouveler Sa connaissance. Je La prie d'en témoigner ma reconnaissance à la Princesse Électorale Son épouse. Je n'ai regretté que le peu de durée de cette entrevue que j'aurais volontiers prolongée, s'il avait dépendu de moi. Vous priant de me croire avec les sentiments les plus distingués, Monsieur mon frère etc.

Federic.

Nach Abschrift der Cabinetskanzlei.

14500. AN DEN KRIEGSMINISTER VON WEDELL IN BERLIN.

Breslau, 25. März 1763.

Ihr habet die Generals Graf von Schmettau und von Lestwitz von Meinetwegen, dass sie sich Mir nicht präsentiren, noch unter Augen kommen sollen, auf das eigentlichste zu avertiren.[2]

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Wedellschen Familienarchiv zu Ludwigsdorf in Schlesien.

14501. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION COMTE DE SOLMS A SAINT-PÉTERSBOURG.

Berlin, 31 mars 1763.

Vos dépêches du 28 février, tout comme celles du 3 et du 6 de ce mois, m'ont été fidèlement remises après mon arrivée du tour que j'ai fait en Silésie depuis le 15 du mois courant.

Je suis très satisfait des lettres que Sa Majesté l'Impératrice m'a

[1] Dem Generalmajor Grant wird am 24. März mitgetheilt, dass der König zur Ausbesserung des Fort Preussen in Neisse „pendant le courant de la présente année" eine Summe von 50000 Thlr. ausgeworfen habe. [Berlin. Generalstabsarchiv.] — [2] Schmettau hatte im Jahre 1759 Dresden, Lestwitz im Jahre 1757 Breslau den Oesterreichern übergeben.

faites, et que vous m'avez jointes à la suite de vos susdites dépêches. Ma réponse suivra incontinent, et je [vous] l'adresserai pour en avoir les soins qu'il faut.

Il m'a fait plaisir d'apprendre ce que vous m'avez marqué au sujet des insinuations du prince Repnin touchant les demandes prétendues du prince de Zerbst,[1] et la façon dont le comte de Panin s'est expliqué à l'égard de quelque sécularisation en faveur du prince Charles,[2] m'a causé d'autant plus de satisfaction que la proposition [n']en aurait été absolument d'aucun effet dans la situation où les affaires se trouvaient. Pour ce qui regarde le capitaine Lambert, je vous remets à son sujet sur ma dernière dépêche[3] et me flatte qu'après la remise de 500 écus que je lui ai fait faire par vous pour frais de voyage, [il] se sera déjà mis en chemin pour arriver ici.

Quant aux troupes saxonnes que le roi de Pologne songe, à ce qu'on dit, de faire passer en Pologne,[4] vous direz à M. le comte de Panin sur ce qu'il vous a fait connaître là-dessus, qu'il saurait compter que je me conformerai exactement à ce que sa souveraine l'Impératrice désire à ce sujet; qu'il était cependant arrivé pendant le temps de mon tour en Silésie et avant que vos lettres me furent remises, que les Saxons m'avaient sollicité à faire passer quelque petit corps de leurs troupes par la Silésie; que tout ce corps n'ayant été que de 1000 et, tout au plus, de 1200 hommes, je n'aurais pu lui refuser le passage requis, mais qu'il avait [été] obligé de renvoyer ses chevaux en Saxe. Mais, comme du depuis j'ai connu par vos dépêches les intentions et le désir de Sa Majesté l'Impératrice, vous pourrez assurer au comte de Panin que je me conformerai à ses demandes, pour ne pas laisser passer absolument aucunes autres troupes saxonnes en Pologne, après que le nombre susdit en est passé.

Nach dem Concept. Federic.

14502. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE BORCKE A COPENHAGUE.

Berlin, 31 mars 1763.

Le tour en Silésie que je me suis vu obligé de faire pour y arranger mes affaires depuis la paix rétablie, ne m'a pas permis de répondre plus tôt aux dépêches que vous m'avez faites depuis le 5 jusqu'au 19

[1] Woronzow und Panin hatten dem Gesandten nach dessen Bericht vom 17./28. Februar versichert, „que l'intention de l'Impératrice n'avait jamais été de procurer un dédommagement à son frère pour les pertes qu'il avait faites, qu'elle avait souhaité seulement de lui en épargner de nouvelles, et que, par ce motif, elle avait fait faire des intercessions pour son pays auprès de Votre Majesté". — [2] Vergl. S. 501. Panin hatte erklärt, „qu'il sentait les difficultés qu'une pareille proposition aurait rencontré pour réussir, et que, de la manière que la paix s'était faite, il n'aurait pas été à prétendre que Votre Majesté en eût fait la demande". — [3] Nr. 14492. — [4] Vergl. Nr. 14498. 14499.

de ce mois. Je vous sais gré des différentes anecdotes intéressantes que vous y avez marquées, au sujet desquelles je ne saurais cependant vous fournir de nouvelles instructions, sinon que vous devez continuer à me rendre vos rapports intéressants. Quant au nouveau ministre que la cour où vous vous [trouvez], m'enverra, il me sera d'autant plus indifférent quel sujet elle choisira de ceux que vous me nommez,[1] vu que je n'en connais aucun, pourvu que ce soit un bon sujet qui se conduit mieux que le sieur d'Ahlefeldt ne l'a pas fait . . .

Nach dem Concept. Federic.

[1] Baron Diede und Graf Holstein-Lethraborg.

Nachtrag
für die Zeit des Siebenjährigen Krieges.[1]

1756.

Zu Bd. XIII, Nr. 7915.

Auf der Ausfertigung[2] der Cabinetsordre an den Gesandten in Dresden, Geh. Legationsrath von Maltzahn, d. d. Potsdam 26. August 1756, findet sich der eigenhändige Zusatz:

Vous vous acquitterez le 29 de cette belle commission.

Federic.

Zu Bd. XIII, Nr. 7962.

Auf der Ausfertigung der Cabinetsordre an Maltzahn, d. d. „Quartier de Torgau" 2. September 1756, findet sich der eigenhändige Zusatz:

Je tiens ici tous les jours quatre conseils pour savoir ce qu'il faudra faire, et le résultat en est: il faut voir.

14503. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE MALTZAHN A DRESDE.

[septembre 1756.]

Vous direz à la Reine qu'on ne manquera jamais d'égards ni pour sa personne ni pour celle du Roi;[3] mais qu'après avoir intercepté des lettres qui me faisaient voir de dangereuses menées et des correspon-

[1] Die im folgenden zum Abdruck gebrachten Aktenstücke sind zumeist schon vor einer Reihe von Jahren, aber nach dem Druck der betreffenden Bände, von dem früheren und von den jetzigen Herausgebern aufgefunden worden. Zum Zweck besserer Uebersicht schien es jedoch gerathen, die Stücke nicht einzeln in verschiedenen Nachträgen zu geben, sondern in einem zusammenfassenden Nachtrage bei Abschluss des siebenjährigen Krieges zu vereinigen. Nur bei Bd. XVII, XVIII, XX sind Stücke, die in den betreffenden Band gehören und noch vor Fertigstellung des Bandes gefunden wurden, als Nachtrag dem Bande angeschlossen worden. Vergl. Bd. XVII, 445 ff.; XVIII, 731 ff.; XX, 632 ff. — [2] Die Ausfertigungen der Cabinetserlasse an Maltzahn sind im Jahre 1888 in der damals wiederhergestellten und geordneten Dresdener Gesandtschaftsakten (Geh. Staatsarchiv Repos. 81) aufgefunden worden. — [3] Maltzahn hatte, Dresden 8. September, berichtet, die Königin von Polen habe ihm mittheilen lassen, „qu'un de ses pages, dans sa livrée, portant une lettre de sa part, cachetée de son sceau, au roi de Pologne, avait été arrêté hier et conduit à Votre Majesté; que ce matin un courrier du cabinet qui avait dû aller avec une pareille lettre au camp saxon, sur le refus que les hussards de Votre Majesté avaient fait de le laisser passer, était retourné ici; que, Votre Majesté ayant fait déclarer qu'on ne manquerait point d'égards à la personne et à la famille de Sa Majesté Polonaise, elle croyait que la correspondance entre les deux premières personnes devait être libre."

dances très nuisibles à mes intérêts, j'étais obligé de prendre là-dessus mes mesures. Que la Reine était la maîtresse d'aller joindre le Roi, ainsi que ce Prince de se retirer de son armée, mais que désormais les correspondances devenaient trop critiques, à moins que Sa Majesté [ne] voulût bien s'engager de ne mêler dans cette correspondance que des nouvelles de sa santé et de sa famille, et de les envoyer à mon armée, pour que je les fasse parvenir au Roi. Je n'ai rien entendu[1] dire de son page; dès que je saurai où il est, je le lui renverrai.

Federic.

Eigenhändige Antwort des Königs, auf der Rückseite eines Berichts von Maltzahn, d. d. Dresden 8. September 1756.[2]

14504. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE MALTZAHN A DRESDE.

[septembre 1756.]

Je vous renvoie ci-joint le paquet de M. de Broglie;[3] vous lui direz que je le prie d'opter entre Dresde et le camp, et que, comme cette communication ne serait permise à personne, il ne trouverait pas mauvais qu'on la lui interdise également.

Federic.

Eigenhändige Antwort des Königs, auf der Rückseite eines Berichts von Maltzahn, d. d. Dresden 8. September 1756.[4]

14505. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE MALTZAHN A DRESDE.[5]

Maltzahn berichtet, Dresden 10. September: „Le général de Wylich ayant fait mettre des sentinelles devant toutes les portes du cabinet, la reine de Pologne lui a témoigné que cela lui était extrêmement sensible, puisqu'elle regardait le corridor sur lequel donnent ces portes, comme appartenant à son appartement, elle et sa famille y passant constamment.

Sur quoi le major de Wangenheim[6] s'est rendu au cabinet et y a fait venir tous les commis des bureaux, auxquels il a déclaré qu'il ôterait les gardes, dès qu'eux lui auraient remis les clefs des portes et des bureaux et se seraient retirés.

Ils ont fait là-dessus une députation à la reine de Pologne, et cela a fait une négociation très longue, qui a fini par lui remettre les clefs des portes et des bureaux, mais la reine de Pologne a mis son cachet aux portes du cabinet. Le major

[1] Vorlage: „attendu". — [2] Die Vorlage befindet sich bei den Akten des Dresdner Gesandtschaftarchivs; der Bericht wurde an Maltzahn, nachdem der König die obenstehende Antwort auf die Rückseite geschrieben hatte, kurzer Hand zurückgeschickt. — [3] Nach Maltzahns Bericht, d. d. Dresden 8. September, hatte der französische Gesandte Graf Broglie um freie Passage zwischen Dresden und dem sächsischen Lager nachgesucht, weil er häufig Briefe an den König von Polen zu überbringen und solche von ihm zu empfangen habe. Vergl. Bd. XIII, 611. — [4] Vergl. Anm. 2. — [5] Für dieses Schreiben und für Nr. 14506 vergl. Bd. XIII, Nr. 8068. — [6] Vergl. den Bericht des Majors von Wangenheim im III. Bd. der Preussischen Staatsschriften aus der Regierungszeit König Friedrichs II., bearbeitet von Krauske, S. 565 ff.

de Wangenheim y a joint le sien, après avoir fait retirer tout le monde de ces chambres desquelles lui, le major de Wangenheim, n'était pas sorti pendant tout le temps que la Reine a donné à ses déliberations.

Voilà la situation où sont les choses.

Le général de Wylich désirerait à présent de savoir si les intentions de Votre Majesté sont qu'il fasse ôter les cachets de la reine de Pologne et qu'il fasse ouvrir avec les clefs les bureaux des sieurs Just et Saul pour en ôter toutes les dépêches. En cas que Votre Majesté le veuille, cela pourra s'exécuter encore ce matin, avant qu'il fasse jour, si Votre Majesté trouve à propos de marquer à la marge de cette dépêche ce qu'Elle ordonne.

Je La supplie en même temps de me marquer d'un mot quand et où je dois venir Lui faire mon rapport de ce que l'on aura trouvé, mon exprès étant instruit d'attendre la réponse de Votre Majesté."

[10 septembre 1756.]

Mais, sans doute, il me faut absolument ces dépêches; cela devait être fait hier.

Federic.

Eigenhändige Antwort des Königs, auf der Rückseite des ersten Berichts von Maltzahn, d. d. Dresden 10. September 1756. [1]

---

14 506. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE MALTZAHN A DRESDE.

Maltzahn berichtet, Dresden 10. September: „Le général de Wylich a envoyé le major de Wangenheim aussitôt après la réception des ordres de Votre Majesté au cabinet pour saisir les papiers; mais il s'est à peine transporté au château que la reine de Pologne est venue se mettre devant la porte du cabinet, disant qu'il fallait lui faire violence pour se saisir des papiers.

On vient de m'assurer que nous n'aurions pas pu éviter cette scène à laquelle la Reine s'était préparée, dès qu'elle avait su nos troupes en ville.

Elle a envoyé en même temps au général de Wylich le faire prier de lui accorder seulement un délai jusqu'à ce qu'elle m'eût parlé. En même temps, elle m'a fait chercher et le ministre d'Angleterre [2] et nous a dit de lui donner conseil ce qu'elle devait faire dans cette circonstance-ci. Le ministre d'Angleterre l'a refusé, comme il était naturel; pour moi, je l'ai priée très respectueusement de souffrir que le général de Wylich exécutât ses ordres. Après beaucoup de pourparlers, elle m'a prié d'aller trouver Votre Majesté pour Lui faire les mêmes remontrances dont elle avait chargé son grand-maître le comte de Wessenberg. Je le lui ai promis, à condition que je pusse parler auparavant au général de Wylich. Sur cela, celui-ci est allé avec moi chez le comte de Schœnberg, auquel il a dit qu'il ne pouvait pas différer d'exécuter ses ordres, et que je n'aurais aussi pas le temps d'en parler à Votre Majesté, le priant en même temps d'en informer la Reine.

Le général de Wylich, une demi-heure après, a fait saisir tous les papiers. Cela fait, le sieur Just a déclaré que le roi de Pologne avait pris avec lui au camp et qu'on y avait transporté tout ce que nous pourrions chercher; ce qui est à vérifier à présent par l'inspection de tous ces papiers qui sont entre les mains du général de Wylich.

Je serais venu moi-même rendre un compte plus détaillé de tout ce qui s'est passé, mais ayant déjà pris hier au soir à 6 heures un violent accès de fièvre qui a augmenté par les efforts que j'ai faits pour me traîner chez la Reine ce matin, je suis dans mon lit entre les mains des médecins, ignorant ce qu'ils feront de moi et quand je pourrai avoir l'honneur de me mettre aux pieds de Votre Majesté."

[1] Vergl. S. 560. Anm. 2. — [2] Lord Stormont.

[septembre 1756.]

Il était de la dernière conséquence d'avoir cette correspondance pour la faire imprimer,[1] et c'est ce que l'on fera tout de suite, dès que la correspondance de Funcke sera trouvée, ainsi que celle de Flemming.[2]

Federic.

Eigenhändige Antwort des Königs; auf der Rückseite des zweiten Berichts von Maltzahn, d. d. Dresden 10. September 1756.[3]

14507. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE MALTZAHN A DRESDE.

[septembre 1756.]

Le ministre de Pologne pourra se rendre, le 20, chez le Roi[4] et y négocier ce qui lui plaira.

Federic.

Eigenhändige Antwort des Königs; am Rande des Berichts von Maltzahn, d. d. Dresden 17. September 1756.[3]

14508. AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION DE MALTZAHN A DRESDE.

[septembre 1756.]

Dites au comte Broglie qu'il attende,[5] et qu'à présent il n'y a rien à faire pour lui.

Federic.

Eigenhändige Antwort des Königs; auf der Rückseite des Berichts von Maltzahn, d. d. Dresden 27. September 1756.[3]

14509. AN DEN GENERAL DER INFANTERIE MARKGRAF KARL.

Lobositz, 7. October 1756.

Nachdem Ich nicht sonder Befremden aus Ew. Liebden an Mich erlassenes Schreiben vom gestrigen Dato das ganz insolente Betragen des französischen Gesandten Grafen von Broglie ersehen habe,[6] so finde

[1] Vergl. Bd. XIII, 617 und Staatsschriften, Bd. III, S. 318 ff. — [2] Funcke war sächsischer Gesandter in Petersburg, Flemming in Wien. — [3] Vergl. S. 560. Anm. 2. — [4] Der Grosskanzler von Polen, Malachowski, hatte, nach Maltzahns Bericht vom 17. September, um die Erlaubniss nachgesucht, sich zum König von Polen begeben zu dürfen, mit dem er lediglich über Angelegenheiten des polnischen Reichstags zu verhandeln habe. — [5] Der französische Gesandte Graf Broglie hatte von neuem um die Erlaubniss nachgesucht, sich in das Lager zum König von Polen zu begeben. — [6] Markgraf Karl berichtete, Gross-Sedlitz 6. October 1756, Graf Broglie sei zu Wagen auf der Strasse nach Pirna bei Gross-Sedlitz angelangt und habe sich den Durchlass erzwingen wollen. Der wachhabende Officier hatte ihm erklärt, er dürfe niemand durchlassen; „da denn der Gesandte sich sehr unnütze gemachet und gesaget, ihn könnte niemand aufhalten". Nachdem ihm darauf von verschiedenen Seiten, zuletzt von dem Markgrafen Karl selbst, wiederholt worden war, dass nach dem Befehl des Königs kein Mensch passiren dürfe (der König habe „seiner Person gar nicht gedacht", „sondern das generelle Verbot gegeben"), hatte Broglie erklärt, er werde an jener Stelle halten bleiben, selbst „wenn es 8 Tage dauerte", und hatte sich schliesslich in einem Dorfe in der Nähe einquartirt.

Ich vor das beste Moyen in dieser Sache zu sein, dass Ew. Liebden solches alles nur dissimuliren, erwähntem Grafen Broglie aber zu verstehen geben, wie Dieselbe die Nachricht erhalten, dass sich ein starkes Corps Panduren zwischen Aussig und Meiner Armee geleget hätte und die Wege dergestalt infestireten, dass niemand sich unternehmen wollte durchzugehen, sonder sich der Gefahr zu exponiren, enleviret zu werden. Bei welchen Umständen dann Ew. Liebden zweifelten, dass Dero Schreiben an Mich so balde durch und zu Meinen Händen kommen, noch weniger aber Dieselbe sobald einige Antwort darauf erhalten würden. Und da übrigens Meine positive Ordre vorhin bereits gewesen, niemanden ohne Distinction nach dem sächsischen Campement passiren zu lassen, Ew. Liebden Sich auch nicht bemächtiget sähen, von dieser Meiner Ordre abzugehen oder aber einige Exception davon zu machen, so thäte es Deroselben leid, wann Dieselbe seinem Verlangen nicht favorisiren könnten, da Deroselben durch die erhaltene Ordre die Hände gebunden wären, die Unsicherheit des Weges hieher Ew. Liebden behinderte, darüber nähere Ordre und Verhaltung zu empfangen, auch Dieselbe bei solchen Umständen ihm, dem Grafen Broglie, nicht anders als anräthig sein könnten, lieber wieder inzwischen nach Dresden zurückzugehen, indem es Ew. Liebden ohnmöglich fiele, gegen Dero erhaltene generale Ordre etwas geschehen zu lassen, und Sie in gegenwärtigem Fall Meine Antwort abwarten müssten, die aber wegen obgedachter Umstände nicht anders als vielleicht spät und nach verschiedenen Tagen allererst erfolgen dürfte. Ich will hoffen, dass solches auf ihn die gehörige Impression machen werde, da inzwischen es bei Meiner Ordre sein Verbleiben hat. Es wird Mir übrigens lieb sein, wenn Ew. Liebden einen umständlichen speciem facti von diesem Vorfall aufsetzen lassen und solchen an den Etats- und Cabinetsminister Grafen von Podewils nach Berlin senden werden.

Friderich.

Nach Abschrift der Cabinetskanzlei. (Rep. XI, 81. D. Frankreich.)

14510. AU FELD-MARÉCHAL DE KEITH.

[octobre 1756.][1]

Voudriez-vous écrire une lettre au maréchal Daun qu'il nous était revenu que l'on traitait mal nos officiers et soldats prisonniers de guerre, et que l'on espérait qu'il y porterait remède, ou qu'à notre grand regret nous serions obligés de nous servir de représailles.

Federic.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig.

[1] Der obige nicht datirte Befehl ist vermuthlich nach der Schlacht von Lobositz, vielleicht Mitte October 1756 an Keith ergangen; er befindet sich unter den Schreiben des Königs an Keith aus dem October 1756. Eine Antwort Keiths liegt nicht vor. Keith wurde im October 1756 (vergl. Nr. 14515) beauftragt, die Auswechselung der Gefangenen mit Oesterreich in Gang zu bringen.

14511. AU FELD-MARÉCHAL DE KEITH.

18 [octobre 1756].[1]

Je vous envoie, mon cher Maréchal, un rapport de Lestwitz de hier;[2] ce ne sont pas des oracles, mais cependant cela pourrait être. Je suis tout-à-fait de votre avis de prolonger votre séjour en Bohême jusqu'au 22, quand même cela se pourrait, au 24. Je vous enverrai Stutterheim avec le canevas de la marche; il est impossible que nous nous soutenions l'hiver en Bohême, à cause que nous n'avons pas le temps d'y prendre des établissements, et que l'armée de Browne aurait besoin d'être battue encore une fois: ce qui demande des préliminaires qui nous traîneraient jusqu'au 20 de novembre, temps très rude et malsain pour les troupes. Adieu, mon cher maréchal, j'attends votre réponse.

Les Saxons me font encore enrager; il faut toujours négocier, ce qui me fait perdre un temps infini.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig. Federic.

14512. AU FELD-MARÉCHAL DE KEITH.

18 [octobre 1756].

Je vous enverrai demain, mon cher Maréchal, Stutterheim avec mes dernières volontés. La ville de Tetschen a été attaquée, où les escadrons de Strozzi ont un peu souffert, mais point le château. Schwerin m'écrit que Piccolomini a détaché 3 régiments pour joindre Browne. Demain je mets mes 10 bataillons sur la route de Peterswalde, le 20 je marcherai au delà de Nollendorf, le 21 je serai vers Hlinay, et j'enverrai en même temps le régiment de Zieten à Manstein pour couvrir ce flanc, de sorte que nous concerterons si bien notre marche qu'aucun malheur ne nous pourra arriver.

J'ai prodigieusement à faire avec les Saxons, mais demain tout sera fini. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig. Federic.

14513. AU FELD-MARÉCHAL DE KEITH.

19 [octobre 1756].

Je vous envoie Stutterheim,[3] mon cher Maréchal, pour vous dire verbalement toute ma disposition, qui consiste à vous débarrasser, le 21, de tous vos gros bagages que vous enverrez au delà de Hlinay à

[1] Das obige Schreiben bildet die Antwort auf den Bericht Keiths, d. d. Lobositz 16. October 1756. — [2] Ein Bericht von Lestwitz vom 17. October 1756 liegt nicht vor. — [3] Keith berichtet, Lobositz 19. October 1756, dass Stutterheim bei ihm eingetroffen sei.

Hodietitz; le 22, la cavalerie à la réserve du corps du prince de Bevern; le 23, vous marcherez sur deux colonnes, que j'ai marquées à Stutterheim, vers Hlinay, où je serai le 22, et d'où, en cas de nécessité et selon vos nouvelles, je pourrai vous joindre. Je renforce Manstein à Dux du régiment de Zieten, il restera là le 23. La boulangerie d'Aussig part le 22, selon l'ordre qu'elle en a reçu, mais la garnison reste jusqu'à nouvel ordre. Le poste de Tetschen se repliera le 23 sur Schandau par eau, j'en ai déjà expédié l'ordre. Pour tromper l'ennemi, je répands ici la nouvelle que toute l'armée marche en Bohême; vous n'avez qu'à ébruiter la même chose. J'espère par cette feinte de couvrir si bien ce dessein que Browne n'en sera pas instruit. Je pars demain. Il n'y a point de lettre perdue. Il faut promptement finir l'affaire du cartel.[1] Adieu, je vous embrasse.

Federic.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig.

14514. AU FELD-MARÉCHAL DE KEITH.

[octobre 1756.][2]

Il faut 4 bataillons au Paskopol, avec les hussards, et 2 bataillons à Giesshübel;[3] alors notre communication sera établie, et nous pourrons reprendre le poste de Budin. Adieu.

Federic.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig.

14515. AU FELD-MARÉCHAL DE KEITH.

[octobre 1756.][4]

Je fais écrire incessamment à Wylich et à Tettenborn pour les prisonniers.[5] Quant à la désertion de Münchow,[6] sans doute qu'il y a de la faute des officiers. Qu'ils prennent bien garde que les prêtres de Bohême ne parlent pas aux soldats, et que les gens qui vendent des vivres, ne leur glissent pas des billets pour les animer à déserter! Dites-le, je vous prie, d'abord à tous les officiers. Adieu, je serai demain à Hlinay.

Federic.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig.

[1] Vergl. Nr. 14515. — [2] Das obige Schreiben ist vermuthlich aus den Tagen vom 18. bis 20. October 1756 zu datiren. — [3] D. i. Berg-Giesshübel. — [4] Das Schreiben ist vermuthlich vom 21. October zu datiren. — [5] Keith berichtete, Lobositz 20. October 1756: „Aussitôt que Votre Majesté me donna ordre de régler le cartel sur le même pied que c'était la guerre passée, j'écrivis au général Wylich de m'envoyer une liste des prisonniers autrichiens qui se trouvaient à Dresde et à Torgau, je l'ai répété depuis le 8 de ce mois trois fois, et voyant que je ne recevais point de réponse, j'ai fait aussi écrire au colonel Wobersnow, ... mais jusqu'à présent je n'ai eu nul éclaircissement." — [6] Keith hatte, Lobositz 19. October, berichtet, dass von dem ersten Bataillon des Infanterieregiments Münchow auf dem Marsch nach Hlinay 1 Unterofficier und 42 Mann desertirt wären, und hinzugefügt: „J'ai ordonné qu'on doit examiner sévèrement tous les officiers pour voir s'il n'y a pas eu de négligence de leur part."

14516. AU FELD-MARÉCHAL DE KEITH.

Hlinay, 21 [octobre 1756].

J'ai rencontré la cavalerie, le canon et votre bagage, mon cher Maréchal, et je suis arrivé tard ici. On m'a marqué d'Aussig que hier on n'avait point eu de nouvelles de Tetschen, ce qui m'a déterminé à détacher un bataillon en marche pour l'envoyer là. Je n'ai ici que 4 bataillons; l'un est détaché, et mon frère Ferdinand arrivera demain avec les 5 autres. Il n'a pu marcher avec moi, manque de pain; [les][1] 17 000 Saxons nous avaient fort dérangés.[2] Si j'en ai le temps, je ferai demain un tour chez vous et reviendrai ici. Adieu, mon cher maréchal, je vous embrasse.

Federic.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig.

14517. AN DEN GENERALLIEUTENANT VON WINTERFELDT.[3]

Den 25. [December 1756].[4]

Jetzunder fängt es an, wüster auszusehen wie noch niemalen. Die Franzosen lassen zwar nicht nach Böhmen marschiren, geben aber 60 000 Mann am Rhein und 2 Millions Subsidien. In Russland hat das östreichsche Geld dermassen operiret, dass die Russen statt 30 000 80 000 Mann wollen marschiren lassen. Das beste aber ist, sie können vor künftigen Juni nicht marschiren. Die Kaiserin ist gefährlich krank, und stirbt der Drache, so stirbt der Gift mit ihm, und seind alsdenn lauter gute Aspecten allda.

Wegen die vier Armeen, so kann ich nur drei dagegen stellen, eine gegen die aus dem Reich, eine gegen Browne und eine gegen Piccolomini, und muss Oberschlesien preisgeben, wie anno 45, es sei dann, dass der wilde Bär stille sitzet, so könnte Lehwaldt helfen. Man mag die Sache ansehen wie man will, so ist richtig, dass, wann ich mir allerwegens schwäche, so richte ich nirgend was aus, aber komme ich mit einem guten Haufen an einen Ort und mache allda Luft, so kann ich darnach detachiren, wor es nöthig ist. Adieu, Gott befohlen!

Friderich.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig.

---

[1] Vorlage: „de". — [2] Die sächsischen Truppen waren nach dem Waffenstillstand mit Nahrungsmitteln versehen worden. — [3] Das obige Schreiben findet sich abgedruckt in den Beiheften zum Militärwochenblatt, Jahrg. 1882, Heft 1, S. 26. — [4] Die Ergänzung des Datums von Winterfeldts Hand.

1757.

14518. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.[1]

[9 juillet 1757.][2]

A ce que je vois par la déposition du valet d'Hautcharmoy, ce qu'il rapporte me paraît très véritable; pour le paysan, [il] ment et grossit les objets.

Vous avez fort bien fait d'occuper le château de Zahorzan; si cependant un gros corps de l'ennemi approchait, il faudrait [se][3] retirer.

Je compte de venir demain dans votre camp. Je vous embrasse, mon cher frère.

Federic.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig.

14519. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

[10 juillet 1757.][4]

Je suis persuadé que l'ennemi n'a d'autre but que de nous enlever Tetschen, c'est où tendent tous ses mouvements. Je vois d'ici mieux que du cimetière le camp soi-disant de Nadasdy; ce que je vois, ne fait sûrement pas au delà de 12 000 hommes. Ce n'est point d'avant-garde; ou bien c'est un détachement qui nous observe, ou bien ce corps doit avoir en vue de nous contenir pour protéger la prise de Tetschen.

J'apprends dans ce moment par des lettres de Dresde que le pauvre colonel Bülow est mort de ses blessures de Prague. Nous faisons tous les jours des pertes irréparables.

Federic.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig.

14520. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

[juillet 1757.][5]

Je vous suis très obligé de votre rapport. Le major Kleist a une idée qui me paraît admirable et qui mérite d'être exécutée. Si vous le

[1] Das obige Schreiben, ebenso wie Nr. 14519 bis Nr. 14530, Nr. 14536 und Nr. 14540, liegt unter ungeordneten undatirten oder mangelhaft datirten eigenhändigen Briefen des Königs an den Prinzen Heinrich aus verschiedenen Jahren. Vergl. Bd. XVIII, 731. — [2] Nach dem „Militärischen Nachlass des Grafen Henckel" (1846), Theil I, 2, S. 246 und 247 wurde Zahorzan am 7. Juli durch Bülow und Kleist wieder eingenommen; am 8. liess Prinz Heinrich das Dorf mit dem Grenadierbataillon Billerbeck besetzen; am 10. ritt der König nach dem Kirchhof von Zahorzan (ebenda S. 249). Mithin ist das Schreiben wohl vom 9. Juli zu datiren. — [3] Vorlage: „le". — [4] Die gleiche Besorgniss für Tetschen äussert der König dem Prinzen von Preussen gegenüber (Bd. XV, Nr. 9187) am 10. Juli. Auf dem Kirchhof von Zahorzan befand sich der König (siehe Anm. 2) ebenfalls am 10. Also ist obiges Schreiben wohl vom 10. Juli zu datiren. — [5] Wohl aus den Tagen nach dem 10. Juli 1757 zu datiren.

secondez avec quelque infanterie, et que vous preniez un poste avec une redoute devant le chemin creux de Zahorzan, personne ne pourra vous inquiéter.

Nach der Ausfertigung. Eigenhandig. Federic.

14521. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

[juillet 1757.][1]

Je reçois dans ce moment un vivandier des gensdarmes qui sort de Prague où il a été fait prisonnier. Il dit que Daun est du côté de Hirschberg ou Neuschloss, et que Nadasdy avec un détachement de 12 000 à 15 000 hommes commande ce corps qui est vis-à-vis de votre camp. Il sera désormais impossible de recevoir des nouvelles de mon frère,[2] si ce n'est par Dresde. Je comprends par ces manœuvres que l'intention de Daun est de percer par la Lusace. Cela sera plus difficile qu'il ne pense. Il n'y a rien de ce côté ici que les détachements des ennemis qui y ont toujours été; ainsi nous en savons à présent assez pour juger des vues et des manœuvres de ces gens-là. Adieu, mon cher frère.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig. Federic.

14522. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

[14 juillet 1757.][3]

Je vous suis fort obligé des nouvelles que vous venez de m'envoyer; en combinant les nôtres avec celles de mon frère, je comprends que la grande armée ennemie est à Liebenau, Morocz à Niemes, Nadasdy vis-à-vis de vous, et Kheul détaché avec 10 000 hommes vers Landeshut.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig. Federic.

14523. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

[juillet 1757.][4]

On a remarqué aujourd'hui que beaucoup de pandours qui étaient au Paskopol, sont marchés par petites troupes de 50 à Borchau.[5]

[1] Nach Henckel, a. a. O., S. 250 hat man im Lager des Prinzen Heinrich die Nachrichten über Daun und Nadasdy schon am 11. Juli durch eine Schlesierin erhalten. Da der Prinz vermuthlich diese Meldungen alsbald dem Könige gesandt, Friedrich sie aber zur Zeit obigen Schreibens noch nicht vom Prinzen erhalten hat, so wird dieses vom 11. Juli oder vom 12. Juli morgens zu datiren sein. — [2] Prinz August Wilhelm. — [3] Vergl. über die hier angegebenen Stellungen der österreichischen Heerführer den am 14. Juli beantworteten Bericht des Prinzen von Preussen vom 12. Juli, Bd. XV, 249; für Kheul vergl. auch 241. — [4] Das obige Schreiben ist vermuthlich vom 14. Juli zu datiren: am 13. Juli meldet der Prinz von Preussen dem Könige das Eintreffen der Oesterreicher (Hadiks) in Neuschloss. Vergl. die Aeusserung des Königs vom 14. Juli Bd. XV, 250. Der Angriff auf Zahorzan erfolgte am 15. abends. — [5] Wohl Borec.

Apparemment qu'ils passeront l'Elbe à Wegstædtel pour se joindre à Nadasdy, et cela me fait juger qu'il pourra demain ou après-demain tenter quelque chose sur Zahorzan.

Daun est à Neuschloss; je viens de recevoir des nouvelles de mon frère qui me le marque. C'est le coup de canon que l'on a entendu[1] à vos postes avancés. Dès que j'apprendrai quelque chose de plus précis, je ne manquerai pas de vous en informer.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig. Federic.

14524. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

[16 juillet 1757.][2]

J'ai entendu[3] la nuit le feu du canon, et j'ai d'abord jugé que ce n'était que ce que vous m'apprenez. Il semble que les Autrichiens sont si aises d'avoir du canon qu'ils badinent avec comme les enfants qui ont reçu une nouvelle poupée. Vous faites fort bien de laisser le bataillon à Zahorzan.

Je n'ai point de nouvelles ultérieures de mon frère, je me flatte qu'il aura trouvé le moyen de gagner Gabel et Zittau.

Les Français ont passé le Weser en Hesse, et le duc de Cumberland leur est marché sur le flanc, de sorte qu'il faut s'attendre à une action là-bas qui décidera de beaucoup. Voilà toutes mes nouvelles.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig. Federic.

14525. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

[19 juillet 1757.][4]

J'attends aujourd'hui mes caissons. S'ils arrivent, je donnerai ordre de faire partir le bagage, en même temps qu'eux, demain matin. Vous ne pourrez décamper qu'après-demain, que nous comptons passer l'Elbe et marcher à Lobositz, le 22 à Hlinay, et alors je séparerai mon détachement pour le mener en Lusace.

Votre déserteur ne sait rien. Je n'ai rien appris de mon frère que ce que je vous ai dit hier. Mes nouvelles de Cassel marquent que le

[1] Vorlage: „attendu". — [2] Der Weserübergang der Franzosen und der Marsch des Herzogs von Cumberland wird am 16. Juli der Markgräfin von Baireuth mitgetheilt (Bd. XV, 251). Ueber Gabel vergl. Bd. XV, 250. Nach Henckel, a. a. O., S. 254 haben die Oesterreicher am Abend des 15. Juli Zahorzan beschossen. — [3] Vorlage: „attendu". — [4] Der König brach von Leitmeritz am 20. Juli auf, der Prinz verliess das Lager bei Zahorzan am 21. Juli. Am 18. war Heinrich beim Könige, der mit ihm über den Prinzen August Wilhelm sprach. Vergl. Henckel a. a. O., S. 255. Also ist obiges Schreiben vom 19. Juli zu datiren.

duc de Cumberland a remporté un grand avantage sur les Français; je n'en sais aucun détail, ainsi je vous rends la chose comme je l'ai reçue.

Federic.

Vous pourrez trouver pour le besoin encore un jour de fourrage entre ci et votre camp, en prenant derrière votre gauche.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig.

14526. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

[20 juillet 1757.][1]

Je crois, mon cher Frère, que Nadasdy pourra se mettre en mouvement plus d'une fois pour vous épier, s'il veille le matin. Nous décamperons à midi, ainsi il ne nous attrapera pas. Je n'ai pas un mot de mon frère, ni de personne, ce qui entretient mon inquiétude.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig. Federic.

14527. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

[septembre 1757.][2]

Le village, mon cher frère, est sur ma carte. C'est encore sûrement un tour de ma fortune maudite qui me l'a escamoté du pays de Weimar; je ne saurais que faire; si les villages disparaissent sous nos mains, dans ces temps de vertige, il faudra que nous en cherchions d'autres, et le régiment d'Itzenplitz pourra, en marchant vers Buttstædt, prendre le village qui se trouvera le plus près de sa droite. Adieu, mon cher frère, je vous souhaite la bonne nuit.

Nach der Ausfertigung. Eigenhandig. Federic.

14528. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

[Leipzig,] 27 [octobre 1757].

Vous mettrez, s'il vous plaît, en arrivant dans ces environs,[3] à Pfaffendorf[4] les hussards et Driesen[5] à Gohlis.[6] Quand le prince Maurice arrivera,[7] j'y mettrai quelque infanterie, ou si les hussards pouvaient passer par la ville[8] avec les 2 bataillons de grenadiers, cela vaudrait mieux encore; je les mettrais dans un grand village de l'autre côté. Ce sera à ce dernier parti qu'il faudra nous tenir, et Driesen restera seul à Pfaffendorf et Gohlis. Adieu, mon cher frère.

Nach der Ausfertigung. Eigenhandig. Federic.

[1] Der König brach am 20. Juli das Lager bei Leitmeritz ab. Vergl. S. 569. Anm. 4. — [2] Nach Henckel a. a. O., S. 293 cantonnirte die Avantgarde, zu der das Regiment Itzenplitz gehörte, am 12. September bei Buttstädt. Vergl. dazu Bd. XV, 341. 342. — [3] Vergl. Bd. XV, 436—438. 441. — [4] Nordwestl. von Leipzig. — [5] Das Kürassierregiment Driesen. Vergl. Bd. XV, 441. 444. — [6] Nördl. von Leipzig. — [7] Vergl. Bd. XV, 493. — [8] Leipzig.

14529. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

[octobre / novembre 1757.][1]

Voici la route pour les pontons.[2] Si vous partez à 8 heures, vous serez ici à 9 heures et demie. Que personne ne prenne avec soi plus de bagage qu'il n'est ordonné; que devant chaque bataillon il y ait un officier et 30 hommes pour la garde de la ville.[3] Voilà tout ce qu'il faut. Les quartiers sont déjà faits. Adieu.

Federic.

La route pour les pontons doit être communiquée au maréchal Keith, et s'il se peut, il faut qu'il envoie demain ici 2 bataillons. Vous n'avez que le lui dire en mon nom. Adieu.

Federic.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig.

14530. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

[2 novembre 1757.][4]

Mon cher Frère. Je viens d'arriver dans ce moment. Le pont va être fait dans une heure. Vous aurez la bonté de marcher demain ici. Partez de bonne heure; les régiments n'ont pas besoin de se mettre en colonnes, mais de marcher chacun de façon à arriver ici le plus tôt. Je ferai en attendant mes dispositions. Écrivez, s'il vous plaît, au prince Maurice que je ne lui enverrai d'ordre qu'au retour de mes patrouilles, pour ne point faire de faute, ainsi qu'il ne s'impatiente pas. J'ai envoyé Seydlitz du côté de Naumburg; enfin, rien ne sera négligé de ma part. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Federic.

Il faut que chaque régiment se fasse livrer du pain, et que l'on ordonne au paysan de livrer aussi de la farine.

Adieu; à Weissenfels.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig.

14531. AN DEN ETATSMINISTER FREIHERRN VON SCHLABRENDORFF IN BRESLAU.

Lobendau, 27. November[5] 1757.

Schon heute früh habe Ich Euch sowohl Meine Intention wegen Meines jetzigen Marsches als auch sonsten geschrieben,[6] was Ich alles gerne von Euch aus Glogau deshalb ohnumgänglich nöthig habe und nacher Parchwitz auf morgen verlange. Ich recommandire Euch also

[1] Das obige Schreiben ist vermuthlich vom 31. October, 1. oder 2. November 1757 zu datiren. — [2] Vergl. Bd. XVI, 2 und Henckel a. a. O., S. 337. 338. — [3] Leipzig. — [4] Nach Henckel, a. a. O., S. 337 erhielt der Prinz in der Nacht vom 2. zum 3. November den Befehl, nach Weissenfels zu marschiren. — [5] Im Breslauer Staatsarchiv befindet sich auch ein Schreiben Eichels an Schlabrendorff vom 27. November 1757. — [6] Ein Schreiben dieses Inhalts liegt nicht vor.

nochmalen den Articul wegen der Schiffe zum Brückenbau auf das höchste, [da] Ich daran sehr pressiret; desgleichen auch wegen des nach Parchwitz zu der allda zu etablirenden Bäckerei zu transportirenden Mehls von 300 Winspel, desgleichen Bäckerbursche und Geräthes p., als welches alles Mir höchst nothwendige Sachen seind, die Ihr wohl und schleunig dahin besorgen müsset. Und da Ich Euch schon geschrieben habe, wie Ich alsdann gleich auf den Feind zu marschiren und solchen mit Gottes Hülfe anzugreifen und zu schlagen intentioniret bin, wenn solches aber geschehen, sodann gleich darauf denken muss, um Breslau, so sich, wie Ich höre, auf die schlechteste Weise, ohne sich zu defendiren, gegeben hat,[1] sowie auch Schweidnitz wieder zu nehmen, so habt Ihr Euch zu arrangiren, dass Ihr dann weiter Mehl fourniren und nachschicken könnet. Ich verlasse Mich darunter auf Eure Mir bekannte Treue und Savoir-faire; was aber hauptsächlich noch nothwendig ist, solches ist, dass Ihr vor Fuhrwerk vom Lande sorget, welches der Armee das Brod nachfahren kann, weil, wie Ich höre, das bei Breslau gestandene Corps bei Gelegenheit der letzten Bataille vieles von seinem Proviantfuhrwesen verloren haben soll.

Friderich.

Wegen die Schiffe muss man es mit 20 probiren, ob sie durchkommen oder nicht.

Nach der Ausfertigung im Königl. Staatsarchiv zu Breslau. Der Zusatz eigenhändig.

14532. AN DEN ETATSMINISTER FREIHERRN VON SCHLABRENDORFF.

Lobendau, 28. November 1757,
des Morgens um 6 Uhr.

Ich habe heute früh Euer Schreiben vom 27. dieses erhalten. Es scheinet aus solchem, dass Ihr wegen des Marsches von Mir und von dem andern Corps Meine Intention nicht recht verstanden haben müsset, indem Ich nicht über die Oder zu dem andern Corps marschiren, sondern vielmehr letzteres hieher diesseits der Oder an Mich bei Parchwitz ziehen und alsdann gerade auf den Feind marschiren und mit solchem schlagen will, sowie Ich Euch solches vorher, wie Ich glaube, ganz deutlich geschrieben habe. Ich hoffe auch, dass Ihr wegen der 300 Winspel Mehl, so Ich nach Parchwitz verlange und bei der daselbst zu etablirenden Bäckerei nöthig habe, alles so veranstaltet haben werdet, dass solche mit dem Convoi schon heute dahin abgehen und morgen allda eintreffen. In Glogau ist, glaube Ich, Magazin genug, dass Ihr Mir das nöthige an Mehl von daher vorerst werdet fourniren können; vor die Fourage sollet Ihr nicht besorget sein, als die Ich schon finden will.

[1] Vergl. Bd. XVI, 57.

Was die Schiffe zum Brückenbau angehet, da denke Ich, dass solche zu Steinau schon passiren sollen, zumalen wenn sie stark mit Schiffsvolk besetzet seind, um geschwinde zu passiren, und dabei vorgeben, sie transportireten Salz oder dergleichen nach Breslau, und es so probiren.

Die Einlage[1] recommandire Ich Euch auf das höchste, auf das allersicherste und geschwinde an den Generallieutenant von Zieten entgegenzuschicken und wohl abliefern zu lassen, weil zum höchsten daran gelegen.

Friderich.

P. S.

Ich hoffe, dass das gestern Abend mit noch einem expressen zugleich an Euch geschickte Postschreiben richtig und wohl zu Euch gekommen sein werde.

Nach der Ausfertigung im Königl. Staatsarchiv zu Breslau.

14533. AN DEN ETATSMINISTER FREIHERRN VON SCHLABRENDORFF.

Parchwitz, 29. November 1757.

Zuvorderst kann Ich nicht umhin, Euch Meine gnädigste Zufriedenheit und besondere Erkenntlichkeit über alle die gute, treue und rechtschaffene Dienste, so Ihr Mir sowohl noch zu Breslau bei denen dort vorgewesenen verworrenen Umständen als auch nach Eurer Abreise von dar nach Glogau, die Ich sehr approbire, erwiesen habet, auf das höchstgnädigste zu versichern, in der festen Persuasion, dass Ihr mit gleichem Fleiss und Eifer darunter continuiren werdet. Ich habe demnächst Euren Bericht vom 28. dieses erhalten und gebe Euch darauf in Antwort, dass es jetzo nicht auf Anstalten zu einer grossen Campagne ankommet, sondern nur darauf, dass Ihr Mich und die Armee bis zum 15. inclusive des kommenden Monates December mit Brod, Mehl und sonst benöthigtem versorget; ein mehreres werde Ich vorerst nicht nöthig haben, und schaffe Ich Selbst etwas hierherum; was aber die Fourage anbetrifft, da habe Ich solche von Euch nicht nöthig und will Mir solche hoffentlich schon selbst schaffen.

Ihr seid ein braver und rechtschaffener Mann, mit dessen jetzigen Diensten Ich sehr zufrieden bin, die Ich auch, wenn Ich kann, belohnen werde. Was aber grosse Kriegesoperationes angehet, da werdet Ihr Euch bescheiden, dass Ihr solche nicht verstehet, und also sollet Ihr Mich darunter nur machen lassen. Es muss zu einer Bataille kommen; bin Ich darin glücklich, so bekomme Ich Breslau, Liegnitz, Schweidnitz und alles wieder. Lasset Mich also nur das übrige machen; gehet es mit göttlicher Hülfe gut und glücklich, so bringe Ich die ganze Maschine

[1] Liegt nicht vor.

wieder in Ordnung; sollte es aber wider alle Hoffnung und wider Mein Vertrauen umschlagen und scheel gehen, so ist ohnedem alles hier in Schlesien aus. Jetzo und bis sich unser Sort decidiret, müsset Ihr Geduld haben. Ich habe schon viel gewonnen, dadurch dass Ich die Conjunction derer Corps d'armée zuwege gebracht und auch also zusammenfügen kann. Sowie der Feind geschlagen sein wird, kann Ich aus Brieg Artillerie, Brod, Mehl und alles sonst benöthigte bekommen. Den 4., 5. oder 6. Decembris schlage Ich gewiss; welchen Tag unter solchen es geschehen wird, kann Ich noch nicht gewiss sagen. Wenn Ich alsdann mit Breslau wiederum fertig sein werde, so werde Ich Euch wieder dahinkommen lassen und schon sehen, wie Ich zu Eurer sicherer Dahinkunft Anstalten mache.

Was Ihr wegen eines Feindes in der Lausnitz meldet, da ist Euch in Antwort, dass, wann es nicht mehr ist, als was wir von solchem darin hinter uns gelassen haben und was darin zur Seiten geblieben ist, es nicht viel und ohngefähr 200 Pferde sein kann. Ihr werdet indess wohl thun, sogleich treue Leute von Schlesiern sowohl zu Pferde als zu Fusse verkleidet oder verstellet der Orten nach Sagan und daherum zu schicken, um recht sichere und gewisse Nachrichten von der Stärke solches Feindes zu haben, als der ordinär, wie wir hier und zu Lüben gesehen, sich sehr stark angiebet und dennoch viel geringer ist. Worvon Ihr alsdann hieher Nachricht geben könnet. Wenn mit göttlicher Hülfe Ich wieder Meister von Breslau sein werde, so kann Ich Mich alsdann wieder auch aus Neisse und Glatz helfen; damit Ihr Mich aber inzwischen secondiren und Euch in Glogau helfen könnet, auch alles um so prompter bei der Hand sei, so müsset Ihr Euch von dem Lande und den Leuten 400 bis 500 Winspel Mehl in natura liefern lassen, die Ihr ihnen an Korn und Getreide wiedergeben könnet. Ich verlasse Mich also sehr auf Euch, dass Ihr Mich darunter secondiren werdet; zu dem Ende Ich Euch ganz umständlich von allem instruiret habe.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Königl. Staatsarchiv zu Breslau.

14534. AN DEN ETATSMINISTER FREIHERRN VON SCHLABRENDORFF.

Parchwitz, 30. November 1757.

Ich habe Eure beide vom gestrigen Dato anher erstattete Berichte heute mit dem frühesten richtig erhalten und gebe Euch darauf in Antwort, dass, wenn Ich nur mit dem erforderlichen Brod und Mehl bis zum 15. Decembris inclusive verpfleget bin, Ich vorerst genug habe; wie dann auch jetzo fast nicht mehr Mehl, als was Ihr disponiret, nöthig habe und zu den 9 Tagen Brod vor das dortige Corps hier was zusammenbringe; kurz, wenn Ich nur bis zum 15., wie Ich Euch gestern

umständlich geschrieben habe, verpfleget bin und die Dispositiones von Euch dazu gemachet sein, so wird es vorerst nicht mehr hieher nöthig haben. Wenn auch einige Bäckerbursche vom dortigen Corps weggelaufen sein sollten, so werden solche schon hieherum vom Lande wieder zu ersetzen sein.

Sonsten glaube Ich, dass es gut sein wird, wenn Ihr vor Eure Person heute mit dem dortigen hieher marschirenden Corps d'armée selbst mit hieherkommt.

Wann Mir Gott, wie Ich hoffe, einen erwünschten Sieg gegen den Feind geben wird und Ich alsdann Breslau wieder nehme, so würde Ich Eure Gegenwart bei Mir sehr nöthig haben, um sowohl die nöthige weitere Dispositiones zu machen, als auch die Affairen im Lande gleich wiederum in einige Ordnung zu bringen und solchen durch Euch einen Train und Ton zu geben, wie es sein muss. Es könnte aber sein, dass Ich alsdann wegen verschiedener vielleicht alsdann zwischen hier und Glogau herumschwärmender sogenannten Mausepartien in Verlegenheit wegen Eurer sicheren Ueberkunft zu Mir auf solchem Wege sein dörfte; daher Ich dann vor das rathsamste finde, dass Ihr nur gleich heute mit der Armee hiehergehet. Die Kassen und Gelder aber sollet Ihr nur dort in Glogau lassen, ausser dass Ihr noch denen Regimentern vom dortigen Corps, wenn solche Verpflegungsgelder nöthig haben, die Verpflegung auf den effectiven Stand vor etwa einen Monat dort gleich mitgeben lasset. Im übrigen müsset Ihr bei Eurer Ueberkunft hieher Euch so kurz als möglich in Equipage halten und ohne grosse Equipage reisen, weil überall der Platz hier sehr knapp fallen dörfte, da nach Meinem Abmarsch von hier sowohl die Bäckerei als auch was von Garnison hierbleibet, und alles, was Ich sonsten hieselbst zurücklasse, mehrerer Sicherheit halber zusammen auf hiesigem alten Schlosse bleiben muss.

Wegen alles übrigen sollet Ihr sonsten nur tranquille sein. Was von Geldern vorräthig ist und eingehet, davon muss zuerst und hauptsächlich dasjenige genommen werden, was an Verpflegungsgeldern vor die Armee nöthig ist, denn diese zu allererst und vor alles bezahlet werden muss; das andere anlangend, da wird mit der Zeit auch Rath dazu werden, und so lange der Feind nicht wieder aus dem Lande ist, können wir an keine Vergütung gedenken; ist aber der Feind erst wieder aus dem Lande, so wird die Zeit auch sodann Rath bringen, dass dem Lande alle billige Vergütigungen geschehen können.

Wenn Mein jetziges Vorhaben von Success sein und gut gehen wird, so ist darauf zu rechnen, dass wir in bevorstehendem Winter oder in kommendem Frühjahre den Frieden haben, bis dahin dann wir die Landessachen aussetzen müssen.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Königl. Staatsarchiv zu Breslau.

1758.

14535. PROMEMORIA.

[avril 1758.][1]

1. L'armée, 14 bataillons en chaque colonne, marc[hera le 19].[2]
2. Un pont à la Karlau à Neisse.
3. Treskow et Tauentzien partent le 24 pour Neisse.
4. Le 25, les pontons et nous marchons; le 26, pont à la Karlau.
5. L'artillerie marche le 25 à Neisse. Je prends pour l'avantgarde 6 pièces de douze livres pesantes et 7 petits mortiers et 4 haubitz.
6. Le pain à Neisse pour 9 jours et *Proviantfuhrwesen* pour ma colonne.
7. Le Noble et Puttkammer, sous prétexte de marcher de Patschkau à Johannsberg, prennent droit à Neustadt.
8. Chaque régiment prend avec *1 Stabswagen*, 2 commandeurs, *3 Feldschers*, quarto, *1 Compagniewagen;* le reste demeure [à] Neisse.
9. Les portes de Neisse fermées le 25 et 26, [ne] laisser sortir personne, mais garder avec les hussards Ottmachau, Woitz, Glumpenau, Sorge. Tout cela rejoint l'avantgarde le 27 à Neustadt.
10. Une avantgarde de 100 chevaux pour garder Neustadt et empêcher que personne n'aille avertir à Jægerndorf.
11. 28, je me joins au prince de Württemberg à 2 milles de Troppau. 29, à Troppau. Bataillon Kleist à Troppau, et Treskow, r[égiment] Kreytzen[3] à Cosel.

Eigenhändige Aufzeichnung des Königs.

14536. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.[4]

[Grüssau,] 19 [avril 1758].

Mon cher Frère. Vous avez votre brigade,[5] tout est réglé dans l'armée; aucun de nos régiments[6] marche en Bohême. Les Autrichiens n'y sont pas, ainsi je serais obligé de changer toutes mes dispositions, ce qui ne se peut pas à présent. Vous y[7] viendrez assez à temps pour

[1] Das Promemoria ist jedenfalls bald nach der Einnahme von Schweidnitz (am 16. April 1758) aufgesetzt. Am 18. April sandte der König an Keith und Prinz Moritz von Dessau für ihre Abtheilungen die Ordres de bataille und Marschrouten zum Marsch nach Mähren. Vergl. Bd. XVI, 393, Anm. 3. — [2] Der Rand ist abgerissen. — [3] Vorlage: „Creuz". — [4] Vergl. S. 567. Anm. 1. — [5] Das Infanterieregiment Bredow war mit drei Kürassierregimentern und einem Husarenbataillon von der Armee des Königs in Schlesien zu der des Prinzen Heinrich in Sachsen detachirt worden. Vergl. Bd. XVI, 317. 389. 394, sowie Schaefer, Gesch. des siebenj. Kriegs, Bd. 2, Abth. 1, S. 64 und Henckel, a. a. O., II, 1, S. 21. — [6] D. h. von den Regimentern der Armee des Königs in Schlesien; der König liess das Gerücht verbreiten, als wolle er selbst in Böhmen einbrechen. Vergl. Bd. XVI, 389. — [7] In Böhmen. Vergl. Bd. XVI, 438.

vous signaler, d'autant plus que, selon les nouvelles que je viens de recevoir, il ne se passera rien de considérable là-bas. Vous assurant des sentiments avec lesquels je suis, mon cher frère, votre fidèle frère et serviteur

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig. Federic.

14537. AU LIEUTENANT-COLONEL GRANT A JÆGERNDORF.[1]

[Klein-]Latein,[2] [juin 1758].[3]

[J'ai] bien reçu la lettre que vous m'avez faite du 16,[4] et approuve par[fai]tement la conduite que vous avez observée à l'occasion de ce qui est [arriv]é le 15.[5] Je suis surtout content de la réponse que vous [avez don]née à messieurs les commissaires autrichiens, et ai déjà chargé le [général-]major de [Wob]ersnow pour faire nos plaintes sur des excès [et p]rocédés [à la manière de ceux] dont il s'agit.

Friderich.[6]

Il faudra que je frotte encore d'importance les oreilles à ces canailles impériales, ou il n'y aura jamais moyen de les mettre à la raison.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

14538. AN DEN GENERALMAJOR VON WEDELL.

Rammenau, 1. October 1758.

Was Ihr Mir in Eurem Berichte vom 26. September von Euren ferneren Operationen gegen die schwedische Armee[7] vermeldet, ist Mir angenehm zu ersehen gewesen, und müsset Ihr nur weiterhin darauf be-

[1] Grant war in Jägerndorf mit der Auswechselung der Kriegsgefangenen betraut. — [2] Südostöstl. von Brünn. Vergl. Bd. XVII, 44. — [3] Das obige Schreiben ist durch Moder stark beschädigt. Das Datum ist bis auf das Wort „latein“ abgefressen. Aus diesem Wort war zu schliessen, dass das Schreiben in den Juni 1758 gehört. — [4] Grants Bericht, d. d. Jägerndorf 16. Juni 1758. — [5] Preussische Dragoner, welche zur Auswechselungscommission gehörten, waren von österreichischen Husaren gefangen genommen und fortgeschleppt worden; ferner hatten die Oesterreicher an die Magistrate neutraler Ortschaften in der Umgegend von Jägerndorf ein Verbot erlassen, den Preussen zu gehorchen und ihnen das geringste zu liefern, ihrerseits aber von einem gleichfalls neutralen Orte Geld gefordert. Grant hatte in Folge dessen dem österreichischen Commissar, Grafen Thurn, erklärt, dass der König „n'était pas d'humeur de souffrir ni leurs hauteurs ni leurs insultes, et ça même dans un temps où la fortune leur favorisait plus qu'à cette heure“, und hatte auf die Erfolge der preussischen Waffen hingewiesen. — [6] So. — [7] General Wedell hatte den Oberbefehl gegen die Schweden, vergl. Bd. XVII, 478. Er hatte bei Fehrbellin eine feindliche Abtheilung angegriffen und zurückgeschlagen; dabei waren zahlreiche Gefangene gemacht worden, „so dass von ihrer ganzen Arrièregarde nichts davon kam“. Vergl. Bd. XVII, 283.

dacht sein, alles, so Ihr könnet, um ihnen Abbruch zu thun, vorzukehren, bis Ihr einen Hauptcoup gegen solche vorzunehmen mehr Luft bekommen werdet. Insonderheit müsset Ihr mit darauf denken, um dem Feinde Jalousies auf Schwedisch-Pommern, Demmin und Anklam zu geben.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Wedellschen Familienarchiv zu Ludwigsdorf in Schlesien.

14539. AN DEN GENERALMAJOR VON WEDELL.

Jauernick, 5. November 1758.

Nach dem Berichte des Generalmajor von Finck vom 31. October soll ein Corps österreichischer Truppen sich nach Bischofswerda gezogen haben und daselbst noch renforciret werden. Da es nun mit diesem Corps auf Berlin etwa angesehen sein möchte, so habe Ich an den Generalmajor von Finck geschrieben, dass, da der Feind so stark ihm jenseit der Elbe detachirte, er etwa ein paar Regimenter Kavallerie nach Torgau, um zu Euch stossen zu können, marschiren lassen sollte; worüber Ihr nach denen dortigen Conjuncturen weiter mit ihm zu correspondiren habet.

Friderich.

Nach der Ausfertigung im Wedellschen Familienarchiv zu Ludwigsdorf in Schlesien.

1760.

14540. AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.[1]

9[2]

Mon cher Frère. Voici mes nouvelles que je vous envoie. Cela revient au même, et selon toute apparence chacun soutiendra son poste pendant l'hiver.

Les hussards font ma meilleure cavalerie, il faut les mettre en état de reparaître le printemps; ainsi il faut à Zieten et aux noirs de quartiers de rafraîchissement. 5 escadrons de chaque régiment suffisent à la *Postirung;* les autres se pourront recruter et relever, les bataillons alternativement. Je ne saurais entrer dans les détails, parceque je suis ici surchargé de détails; mais quand même ils seront en arrière, vous les ferez avancer bien vite, dès qu'il en sera besoin. Je suis avec une parfaite amitié, mon cher frère, votre fidèle frère et serviteur

Federic.

Nach der Ausfertigung. Eigenhändig.

[1] Vergl. S. 567. Anm. 1. — [2] Das obige Schreiben gehört jedenfalls in den Winter 1759 zu 1760: damals befand sich der König mit dem Prinzen Heinrich auf dem gleichen Kriegsschauplatz, in Sachsen; die beiden in dem Schreiben erwähnten Regimenter, das Husarenregiment Zieten und das schwarze Husarenregiment Rüsch (letzteres mit Ausnahme der bei der alliirten Armee befindlichen Escadrons) standen zu jener Zeit gleichfalls in Sachsen. Vermuthlich ist das Schreiben vom 9. Januar 1760 zu datiren.

14541. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE GRANT A NEISSE.

10[1]

Vous avez deviné juste, mon ami; je me mets incessamment en marche,[2] et je compte que demain ou après-demain au plus tard notre affaire se décidera.[3] Faites des vœux pour nous. Adieu.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Eigenhändig.

1761.

Zu Bd. XX, Nr. 12619:

AU CONSEILLER PRIVÉ DE LÉGATION BARON DE KNYPHAUSEN ET AU SECRÉTAIRE MICHELL A LONDRES.

[Leipzig, 3 janvier 1761.][4]

P. S.

Il y a aussi une bagatelle encore au sujet de laquelle je voudrais cependant bien avoir votre avis, savoir si les bons diamants sont à présent recherchés et à un haut prix en Angleterre et à Londres, de sorte qu'on saurait s'en défaire de quelque quantité de diamants contre un prix raisonnable; à combien va actuellement leur prix?

Nach dem Concept. [Federic.]

14542. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE GRANT A NEISSE.

[Leipzig, février 1761.][5]

[Je suis] bien [aise] d'apprendre par votre lettre du 10 de ce mois votre [heu]reux retour à Neisse, et c'est avec bien de la satisfaction que [je vous co]mmunique la bonne nouvelle du succès que le détachement [de mes] troupes aux ordres du général-major de Syburg a eu le [15 de ce] mois[6] près de Langensalze sur les troupes françaises et [cell]es aux ordres du comte de Stainville, les ennemis y ayant [perdu] 4 canons et 6 drapeaux, que nous leur y avons pris, [outre] 70 officiers et au delà de 3000 hommes qui y ont [été faits] prisonniers de guerre. Tout ce coup n'a été propre[ment fait] que par 2 escadrons de cuirassiers du régiment [Seydlit]z et autant d'escadrons de hussards de Zieten. [Je souhai]te, au surplus, de pouvoir vous donner au premier [jour en]core d'autres bonnes nouvelles.

[1] Das obige Schreiben, welches unter Akten aus dem Jahre 1762 liegt, ist vermuthlich vom 10. August 1760 zu datiren. — [2] Vergl. Bd. XIX, Nr. 12308. 12309. — [3] Vergl. Bd. XIX, Nr. 12308. — [4] Das Datum nach dem Dechiffré der Ausfertigung des Hauptschreibens; die undatirte Vorlage liegt unter Akten des Jahres 1760. — [5] Das obige Stück ist durch Moder stark beschädigt. Das Datum ist abgefressen. — [6] Vergl. Bd. XX, 662.

L'expédition du prince Ferdinand contre les Français est en plein travail, vous en apprendrez bientôt des nouvelles; j'espère qu'elles seront bonnes.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz „L'expédition etc." eigenhändig.

14543. AN DEN HAUPTMANN UND FLÜGELADJUTANTEN FREIHERRN VON COCCEJI.

[Giessmannsdorf, 23. Juli 1761.][1]

Ich avertire Euch hierdurch, wie Ich heute dem General von Zieten geschrieben,[2] dass, weil Ich nicht gerne sähe, dass die Correspondance, so wir jetzo hätten, nebst denen dahin einschlagenden Nachrichten in mancherlei Hände kämen, also Ich gut fände und verlangete, dass er sich dazu Eurer alleine bedienete und alles dergleichen durch Euch an Mich schreiben liesse. Die Hauptursache davon aber, welches Ich Euch jedoch nur im Vertrauen und alleine schreibe, ist diese, damit dieser gute und würdige Mann, wenn er an Mich schreibet oder auch sonsten, von denen Sachen, so Ich ihm geschrieben und anbefohlen, nicht etwa was davon vergessen möge, als dergleichen Ich schon verschiedentlich angemerket habe und auf welchen Fall Ihr ihn daran erinnern müsset.

Damit Ihr aber auch von Meinen Idées in jetziger Situation der Umstände recht *au fait* seid und gedachtem General sodann um so besser darunter an die Hand gehen und an das, so etwa vergessen werden wollte, assistiren könnet, so schreibe Ich Euch solche im grössesten Vertrauen und unter dem Siegel eines pflichtmässigen Geheimnisses, dass nach Meinem heutigen Schreiben an den General Zieten er morgen bei Michelau übergehen, den Generalmajor von Knobloch aber bei Brieg stehn lassen soll. Auf diese Weise habe Ich ihn näher an Mich, und ist er auch in der Nähe bei Brieg. Es muss aber jenseits der Oder was von dem schwarzen Husarenregiment vorwärts stehen bleiben, um von denen Russen und ihren Bewegungen und wohin sie sich eigentlich wenden wollen, [allemal Nachrichten zu haben].[3]

Friderich.

Nach dem Concept.

1762.

14544. AU SECRÉTAIRE BENOÎT A VARSOVIE.

Breslau, 25 janvier [1762].[4]

J'ai reçu votre rapport du 20 de ce mois. Je suis très content de votre application à m'informer exactement de toutes les suites que la

[1] Das obige nicht datirte Stück lag unter Akten aus dem Jahre 1762. — [2] Vergl. Bd. XX, Nr. 13078. — [3] Ergänzt nach dem Anm. 2 erwähnten Schreiben an Zieten. — [4] In der Vorlage: „1763".

mort de feu l'impératrice de Russie amène,[1] et de tout ce qui peut y avoir quelque rapport.

Continuez avec cette attention et faites-moi à présent le plus souvent que vous saurez vos rapports détaillés et exacts sur tout ce que vous saurez apprendre à cet égard. Ayez l'œil avec cela sur les mouvements que les troupes russes font dans leurs quartiers, sur les ordres qu'ils reçoivent, tout comme sur leurs desseins et sur la manière dont ils se conduisent. N'oubliez pas de m'informer avec toute l'exactitude possible des nouvelles de la Turquie, aussi souvent que vous en saurez avoir. J'approuve fort l'attention que vous avez eue pour avertir incessamment les sieurs de Rexin et Boscamp de l'évènement arrivé en Russie, et que cela ne dût point les empêcher qu'ils ne continuassent à pousser avec toute l'ardeur imaginable les négociations dont ils sont chargés.

Benoît erhält den Auftrag, Schreiben des Königs an Rexin und Boscamp (Bd. XXI, Nr. 13419 und 13420) zu befördern. „Je ne suis pas sans peine de ce que je n'ai plus de nouvelles du premier depuis le 9 de novembre de l'année passée et de l'autre depuis le 15 dudit mois."

Nach dem Concept. Federic.

14545. [AU FELD-MARÉCHAL PRINCE FERDINAND DE BRUNSWICK.][2]

[1762.][3]

Le lord Bute a été la dupe de sa perfidie. Il a voulu me sacrifier à la cour de Vienne,[4] mais celle-ci, au lieu de leur répondre, leur a reproché avec aigreur le traité de Westminster et les a traités de haut en bas. Cela rend plus souple l'impertinence de cet Écossais; d'ailleurs, il y aurait moyen de le culbuter, en découvrant à la nation les propositions qu'il a faites à Pétersbourg et à Vienne. [Federic.]

Nach Abschrift der Cabinetskanzlei. Die Ausfertigung war eigenhändig.

14546. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE GRANT A NEISSE.[5]

Bettlern, 6 juin 1762.

Votre rapport du 5 de ce mois m'a été rendu. Nombre de déserteurs qui nous arrivent depuis avant-hier de l'ennemi, ne sonnent mot

[1] Vergl. Bd. XXI, 207. Anm. 3. — [2] Das obige Stück findet sich im Geheimen Staatsarchiv zu Berlin unter den Akten des Prinzen Ferdinand von Braunschweig mit dem Vermerk der Cabinetskanzlei: „P. S. de la main propre du Roi". Unter den Ausfertigungen der königlichen Schreiben an Prinz Ferdinand im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin trägt keine diesen eigenhändigen Zusatz des Königs. Es ist nicht ausgeschlossen, dass er an einen andern der Correspondenten des Königs, nicht an den Prinzen Ferdinand, gerichtet war. — [3] Aus dem Inhalt ergiebt sich, dass das Stück jedenfalls in den März oder April 1762 gehört. — [4] Vergl. Bd. XXI, 586. — [5] Dieses und die nachstehenden Schreiben an Grant aus dem Jahre 1762 finden sich im Generalstabsarchiv unter Section I, Cap. XXVII, 751: „Königliche Handschreiben an den General-Major von Grant de anno 1763 und 1764."

des détachements qui auraient été faits de l'armée autrichienne.[1] Ceci m'en fait douter en quelque façon. Vos patrouilles et une patrouille des hussards de Zieten en ont seulement fait leurs rapports, et il se pourrait très bien par là que la chose fût fondée. Il s'agit donc au moment présent que vous ne perdiez pas de vue l'affaire concernant lesdits détachements ennemis, et de vous procurer des notions sûres et exactes de leur force et des régiments qui les composent; dont vous me ferez d'abord vos rapports ultérieurs.

Je vous envoie ci-joint l'ordre de bataille de Daun, et les régiments que je ne sais pas où ils les ont fourrés, peut-être pourrez-vous les trouver.

Federic.[2]

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

14547. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE GRANT A NEISSE.

Bettlern, 15 juin 1762.

Je vous remercie de votre lettre d'hier, et je serai charmé d'apprendre de vous ce que c'est que ce corps de troupes autrichiennes qui doit se trouver actuellement du côté de Jægerndorf. Je n'en ai que des notions imparfaites, et vous êtes le mieux en état de me fournir des éclaircissements à ce sujet.

Un corps de près de 1500 hommes cavalerie autrichienne, ayant voulu hier de grand matin frapper un coup sur le détachement du lieutenant-colonel de Reitzenstein, a été dispersé par ce dernier avec perte de 2 capitaines, 4 lieutenants, 2 bas-officiers, 1 tambour, 1 chirurgien et 142 dragons et hussards autrichiens, qui ont été conduits ici avec 162 chevaux, qu'on a pris à cette occasion à l'ennemi.

Grant wird benachrichtigt, dass 400 Provinzialhusaren am 19. Juni in Neisse eintreffen werden, um die in Neisse befindlichen Escadrons des Husarenregiments Möhring abzulösen, welche zu dem Corps Beverns stossen sollen.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14548. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE GRANT A NEISSE.

Bettlern, 21 juin 1762.

Votre lettre du 19 de ce mois m'a été rendue. Il m'entre journellement des avis de l'armée autrichienne que le général Laudon s'était

[1] Grant berichtete, dass nach seinen Nachrichten 16 Bataillone zur Verstärkung Becks im Marsche seien, feindliche Truppen seien auf dem Marsch nach Jägerndorf in Reichenstein eingetroffen; ferner sollten vor etwa zehn Tagen 2 Regimenter Infanterie und 1 Regiment Kavallerie über Friedland nach Sachsen marschirt sein. — [2] Auf einem Schreiben an Grant vom 11. Juni findet sich der eigenhändige Zusatz: „Tschernischew arrivera ce 24 avec les Russes à la frontière.“ [Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.]

mis en marche vers la Haute-Silésie, et il y en a qui portent que c'est avec 4 bataillons, d'autres qui disent que c'est avec 3 régiments. Les avis ne me paraissent pas fondés, autant que vous qui êtes le mieux à portée d'en avoir connaissance, n'en faites mention dans vos rapports. J'attends donc que vous m'écriviez là-dessus pour que je sache ce qu'il y a de vrai ou non.

Vers le 27 le détachement de Grottkau se repliera sur moi, de sorte que je serai dès lors obligé de vous abandonner à votre bonne conduite, jusqu'à ce que nos expéditions aient commencé à prendre forme.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin. Der Zusatz eigenhändig.

14549. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE GRANT A NEISSE.

Bettlern, 22 juin 1762.

Je suis bien aise d'avoir vu, par votre rapport du 21 de ce mois, le coup que vous avez eu occasion de faire sur les Autrichiens.[1] Je vous en remercie, et vous en témoignerez ma reconnaissance à tous ceux des troupes qui s'y sont comportés en braves gens. Au surplus j'ai donné ordre au général-major de Krusemarck de vous envoyer deux croix pour le mérite que vous donnerez de ma part à deux officiers qui se sont le plus distingués en cette rencontre, et vous ne laisserez pas de me les indiquer par leur nom.[2]

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14550. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE GRANT A NEISSE.

Bettlern, 22 juin 1762.

Votre lettre du 22 m'a été rendue ce soir . . .[3] Vous veillerez, au reste, de bien près à la conduite du général Draskowich,[4] pour qu'il ne puisse intriguer à Neisse, et vous ne permettrez pas qu'il y hante indifféremment des gens sur lesquels il pourrait y avoir des soupçons. Quant aux prisonniers de guerre simples soldats, vous les t[iendrez] toujours sous bonne garde renfermés dans les casemattes, n'y ayant pas moyen de vous en décharger présentement pour les faire transporter ailleurs.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

[1] Grant meldete, dass er ein österreichisches Detachement unter Führung des Generals Draskowich, welches den Posten bei Heidersdorf hatte überfallen wollen, angegriffen und zersprengt habe; Draskowich selbst war hierbei gefangen genommen worden. Vergl. Bd. XXI, 549. 554. 562. — [2] Grant meldete, Neisse 23. Juni, dass er die Ordenskreuze dem Major von Hohendorf und dem Rittmeister Schmidt (von den Pommerschen Provinzialhusaren) gegeben habe. — [3] Es folgen Chiffern, zu denen ein Déchiffré nicht vorliegt. — [4] Draskowich befand sich als Kriegsgefangener in Neisse. Vergl. Nr. 14549 und Bd. XXI, 589, Bd. XXII, 266.

14551. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE GRANT A NEISSE.

Bettlern, 24 juin 1762.

J'ai reçu votre rapport du 23 de ce mois,[1] et je me propose d'en communiquer le contenu au duc de Bevern. Je me persuade presque que le feld-maréchal Daun va tirer à lui le corps de Wartha, dès qu'il verra qu'il a besoin d'un renfort. Le duc de Bevern, se trouvant présentement à la tête de son corps de troupes en Haute-Silésie, donnera tant d'occupation au général Beck que celui-ci, ne voulant point s'exposer à recevoir quelque échec, sera obligé de demander du secours, et vous serez le maître, au cas que le général Beck se trouve occupé et assez éloigné de Neisse, et que, d'ailleurs, le poste de Wartha se trouve dégarni, d'y faire une excursion avec vos hussards et une paire de bataillons, pour obliger par là les Autrichiens d'y renvoyer du monde. Il faudra, cependant, au cas de pareille excursion de votre part, que vous observiez que vous n'ayez absolument rien à appréhender pour Neisse ni du corps ci-devant de Draskowich ni d'autres troupes ennemies quelles que ce puissent être, sans quoi il y aurait de l'imprudence, et on risquerait trop à tout égard.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

14552. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE GRANT A NEISSE.

Bettlern, 26 juin 1762.

Votre rapport du 25 de ce mois vient de m'entrer. Selon mes nouvelles, Daun doit avoir résolu de marcher demain ou après-demain à Kunzendorf. Je me flatte que le duc de Bevern donnera assez à faire là-bas au général Beck, et vous me manderez l'effet des opérations du duc de Bevern, m'important beaucoup d'en être informé ici à l'heure qu'il est. Je n'ai point été dans l'idée que les Autrichiens abandonneraient entièrement Wartha; je pense seulement qu'ils n'y laisseront qu'environ 4 bataillons, en quel cas on pourrait tâcher de les allarmer de ce côté-là.

Les cosaques arrivent aujourd'hui, et vous ferez circuler dans vos contrées un avertissement au pays, savoir: que les gens du pays n'auraient rien à appréhender de leur part, mais que plutôt ils pouvaient se confier que les troupes russiennes, conjointement aux nôtres, les protégeraient contre les violences des Autrichiens.

Federic.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

[1] Grant hatte berichtet: „Des gens venus de Jægerndorf disent que le général Beck s'était replié à Jægerndorf avant-hier, en ce cas-là il est probable qu'on détachera encore de Wartha ... On prétend que Daun ira au premier jour prendre son camp derrière Kunzendorf."

14553. AU GÉNÉRAL-MAJOR DE GRANT A NEISSE.

Klein-Tinz, 29 juin 1762.

Votre rapport du 28 de ce mois m'est rentré. Je ne vous entretiendrai pas du nombre des prisonniers autrichiens que nos gens et les cosaques ont fait depuis quelques jours, étant choses qui valent leur prix, mais qui ne sauraient influer que médiocrement sur l'objet qui doit actuellement faire notre grand but. Je me contenterai donc de vous dire que le corps des Russes auxiliaires passera demain l'Oder, et que je vous écrirai ce qu'il y aura à faire. Au reste, je savais avant la réception de votre susdite lettre que le général Beck avait abandonné Jægerndorf. Je ne saurais, cependant, vous dire encore si effectivement il s'est éloigné à la distance que vous me marquez,[1] et j'ai même lieu d'en douter en quelque façon.

Federic.

Nous voilà bien avancés, mon cher; nous avons fait un grand mouvement en avant d'une demi-mille.

Nach der Ausfertigung im Kriegsarchiv des Königl. Grossen Generalstabs zu Berlin.

1 Bis Bennisch und Grätz.

PERSONENVERZEICHNISS.[1]

Für die mit * bezeichneten Namen vergl. auch S. 606 ff.

A.

[1] In das Personenverzeichniss sind auch die Namen von Regimentern aufgenommen. — Die Schreibung der Namen erfolgt, soweit möglich, nach den eigenhändigen Unterschriften. Die Vornamen der preussischen Officiere und die Angaben über ihre Rangverhältnisse sind zum Theil den Akten der Geh. Kriegskanzlei entnommen.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I. (J.)

K.

L.

M.

S.

T.

U.

V.

W.

X.

Y.

Z.

VERZEICHNISS DER CORRESPONDENTEN.[1]

A.

B.

C.

D.

F.

[1] Vornamen und Titel der mit Familiennamen hier angeführten Correspondenten vergl. im Personenverzeichniss.

G.

H.

I. (J).

K.

L.

M.

P.

R.

S.

T.

U.

W.

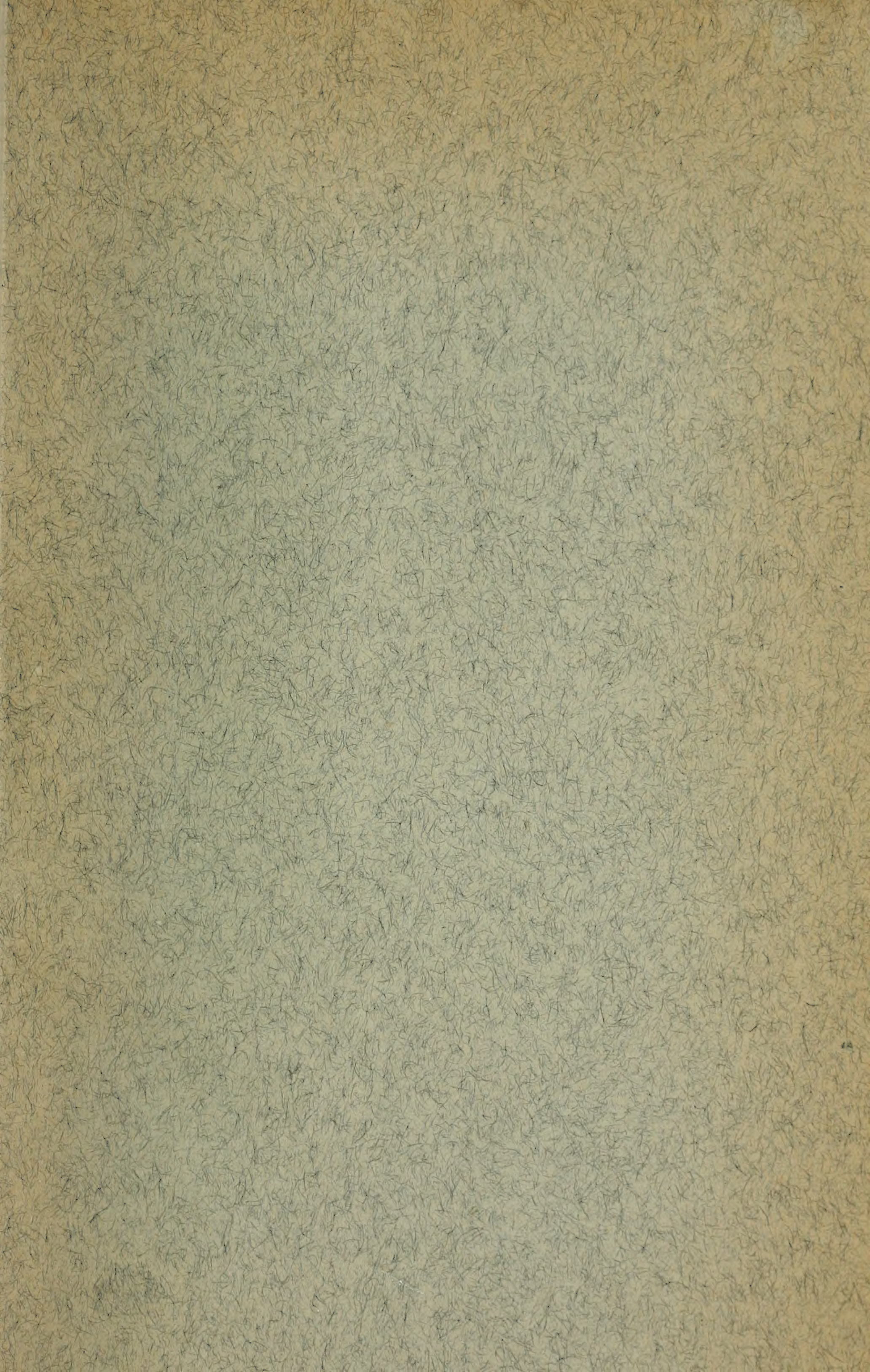
Z.

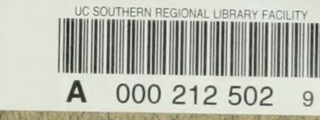
SACHREGISTER.

Es ist zu lesen:

S. 143 Z. 17 v. o. à cette heure statt à cet heure.
S. 144, Nr. 14003, Z. 4 v. o. que lui faire plaisir.
S. 243 Z. 6 v. u. dont Elle se trouvait.
S. 276, Nr. 14171, im Datum: octobre. Das Schreiben ist nach der eigenhändigen Ausfertigung, nicht nach dem Concept abgedruckt.
S. 317, Nr. 14226, Z. 8 v. o. écrit statt ecrit.
S. 326, Nr. 14238, Z. 5 v. u. le caractère dont il est revêtu.
S. 514 Z. 17 v. o. l'accepte ou la refuse.
S. 550, Nr. 14490, Bericht Finckensteins, Z. 3 v. o. au sujet statt en sujet.

Pierer'sche Hofbuchdruckerei. Stephan Geibel & Co. in Altenburg




UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 212 502 9

